

Orbis Linguarum

Vol. 45

Conseil Scientifique
Advisory board
Wissenschaftlicher Beirat
Rada Naukowa

Leszek Berezowski
(Uniwersytet Wrocławski)

Edward Białek
(Uniwersytet Wrocławski)

Marcin Cieński
(Uniwersytet Wrocławski)

Rolf Fieguth
(Université de Fribourg)

Klaus Garber
(Universität Osnabrück)

Martin Kagel
(The University of Georgia, Athens)

Andrzej Kałny
(Uniwersytet Gdański)

Maria Kłańska
(Uniwersytet Jagielloński)

Sławomir Piontek
(Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu)

Danuta Rytel-Schwarz
(Universität Leipzig)

Georg Schuppener
(Universität Leipzig)

Arvi Sepp
(Universiteit Antwerpen)

Carl Vettters
(Université du Littoral)

Mykola Zymomrya
(Дрогобицький державний педагогічний університет імені Івана Франка)

Institut d'Études Germaniques
Institut d'Études Romanes
Université de Wrocław

Orbis Linguarum

Vol. 45

Au carrefour des sens 2

Numéro dirigé par Jadwiga Cook et Tomasz Wyśłobocki
avec la collaboration d'Edward Białek

Neisse
Verlag 

Neisse Verlag & Oficyna Wydawnicza ATUT

Dresden – Wrocław 2016



Uniwersytet
Wrocławski

ORBIS LINGUARUM 45/2016

Au carrefour des sens 2

Numéro dirigé par Jadwiga Cook (Uniwersytet Wrocławski) et Tomasz Wysocki (Uniwersytet Wrocławski) avec la collaboration d'Edward Białek (Uniwersytet Wrocławski)

Conseil de lecture:

Sylvia Adler (Université Bar-Ilan); Elżbieta Biardzka (Université de Wrocław); Regina Bochenek-Franczakowa (Université Jagellonne de Cracovie); Krzysztof Bogacki (Université de Varsovie); Philippe Bourdin (Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand); Gavin Bowd (Université de St Andrews); Jacques Bres (Université Paul-Valéry Montpellier 3); Michel Briand (Université de Poitiers); Anna Cegiela (Université de Varsovie); Oleksandr Cherednychenko (Université Taras Shevchenko de Kiev); Estele Dupuy (Université de Poitiers); Anna Dutka-Mańkowska (Université de Varsovie); Krystyna Gabryjelska (Université de Wrocław); Anna Gęsicka (Université Nicolas Copernic de Toruń); Dominique Godineau (Université Rennes 2); Yana Grinshpun (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3); Denis Hüe (Université Rennes 2); Joanna Jakubowska (Université de Wrocław); Ivan Jovanovic (Université de Niš); Anne-Yvonne Julien (Université de Poitiers); Anna Kieliszczyk (Université de Varsovie); Grzegorz Kowal (Université de Wrocław); Monika Kulesza (Université de Varsovie); Justyna Łukaszewicz (Université de Wrocław); Alix Mary (Université de Poitiers); Patricia von Munchow (Université Paris-Descartes); Lucjan Puchalski (Université de Wrocław); Odile Richard-Pauchet (Université de Limoges); Gerhard Rupp (Ruhr-Universität Bochum); Radosław Rusnak (Université de Varsovie); Marcela Świątkowska (Université Jagellonne de Cracovie); Małgorzata Tomicka (Université de Wrocław); Freiderikos Valetopoulos (Université de Poitiers); Grażyna Vetulani (Université Adam Mickiewicz de Poznań); Daciana Vlad (Université d'Oradea); Wiesław Wenz (Faculté Théologique Pontificale de Wrocław); Ewa M. Wierzbowska (Université de Gdańsk); Justyna Ziarkowska (Université de Wrocław).

Seuls les auteurs des articles sont responsables de leurs contenus et des illustrations qui y sont présentes.

Adresse de la rédaction:

Prof. Dr. Edward Białek (Uniwersytet Wrocławski), Dr. Justyna Kubocz (Uniwersytet Wrocławski)
Uniwersytet Wrocławski, Instytut Filologii Germańskiej, Plac Nankiera 15 b, 50-140 Wrocław
Tel. (+48) 713752863; e-mail: ebialek@atut.ig.pl, <http://www.ifg.uni.wroc.pl/pol/p/283>

© ORBIS LINGUARUM 2016

ISSN 1426-7241

ISBN 978-3-86276-229-3

ISBN 978-83-7977-252-0

Neisse Neisse Verlag Dresden
Verlag www.neisseverlag.de



Oficyna Wydawnicza ATUT – Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe
ul. Kościuszki 51 a, 50-011 Wrocław, Tel. (+48) 71/342 20 56, Fax (+48) 71/341 32 04
E-mail: oficyna@atut.ig.pl

◆ Linguistique ◆

Linguistics – Linguistik – Lingwistyka

Apprentissage d'une langue et co-construction du sens: la démarche didactisée de la «dictée à l'adulte/à l'expert»

1. Fondements théoriques de la «dictée à l'expert/à l'adulte»

La «dictée à l'expert» en didactique du français langue seconde/étrangère est une démarche transposée de la didactique du français langue maternelle, plus communément appelée dans ce contexte «dictée à l'adulte». Elle est étudiée et pratiquée par les équipes de Laurence Lentin depuis les années 70 (Canut 2006a, Clesse 1978, Delefosse 1991, Guillou 1988, Rebard 1987), et elle est préconisée depuis plusieurs années par l'éducation nationale dans les programmes de l'école maternelle française (Bulletin Officiel 2002: 21). La «dictée à l'adulte» est également utilisée dans le cadre de la formation pour des adolescents et adultes dits illettrés et appelée alors «dictée au formateur» (Delefosse 1997).

La «dictée à l'expert/à l'adulte» est une activité langagière qui entraîne un ou plusieurs apprenants à construire oralement un texte, l'enseignant (l'expert) se chargeant de les aider à l'élaborer au regard des objectifs linguistiques visés puis de l'écrire sous leur dictée. Les apprenants ne se concentrent que sur l'élaboration cognitive de la mise en forme de leur texte, afin de ne pas être confrontés à la difficulté de gérer en même temps le raisonnement mental et la dimension graphique de l'écrit qui peut être un frein à la construction de productions longues, entre autres par manque de rapidité ou de dextérité ou par manque de maîtrise orthographique (Chartier, Clesse, Hébrard 1998).

En ce sens, la «dictée à l'expert/à l'adulte» est une activité d'apprentissage qui permet à l'apprenant d'évoluer sans cesse dans la maîtrise de la langue orale et écrite et d'acquérir à son rythme les capacités nécessaires à une production d'écrits relevant de différents genres de discours (narration, explication, argumentation,...) et types de textes (lettres, compte rendus, récits divers, recette de cuisine, articles de journal, etc.). La production écrite est donc envisagée ici du point de vue de la dimension cognitivo-langagière du fonctionnement discursif (Dolz & Schneuwly 1998).

Parler, lire et écrire sont dès lors considérés comme des activités langagières fondées sur la signification et l'expérience, qui sous-tendent un fonctionnement mental autonome non d'abord tributaires de techniques mais d'une maîtrise progressive de

variantes adaptées aux circonstances particulières de production des discours. Cette conception de l'apprentissage de la langue trouve ses fondements dans l'approche sociolinguistique de la langue orale et écrite: l'hypothèse d'une dichotomie entre «code oral» et «code écrit» est écartée pour prendre en compte l'hétérogénéité des usages de la langue selon les genres du discours, l'oral et l'écrit étant considérés comme des pratiques d'une langue régie par un même système syntaxique (Akinnaso 1985, Blanche-Benveniste 2010, Tannen 1985). Il n'y a pas un français oral et un français écrit mais bien des pratiques langagières orales et écrites s'inscrivant dans un continuum, des plus formelles (planifiées) aux moins formelles (non planifiées), des plus structurées aux moins structurées, du style le plus soutenu au plus familier (Blanche-Benveniste 1997, Gadet 1997). Ainsi, en fonction de leur ancrage dans la situation, on peut rapprocher, en un bout du continuum, un roman littéraire avec une conférence scientifique orale et, à l'autre bout, des messages écrits minimaux comme certains textos ou courriels avec certaines conversations ordinaires.

Les productions langagières peuvent être représentées schématiquement comme un ensemble de variantes énonciatives en nombre pratiquement illimité, dont certaines fonctionnent à l'oral, d'autres à l'écrit et d'autres encore à l'oral et à l'écrit (les variantes «parlables/écrivables»), selon les genres/types de discours produits par les locuteurs (Lentin, 1990). Dans le cadre du premier apprentissage, cette représentation des fonctionnements discursifs sert de fondement à une définition de la maîtrise du langage oral et écrit par l'enfant: pour que l'enfant puisse accéder à la lecture et à l'écriture, il lui faut être capable de produire des énoncés présentant certaines caractéristiques de structuration sémantico-syntaxique, d'explicite et de complétude (Canut & Veralier 2011).

Cette vision de l'apprentissage de la langue orale et écrite du point de vue des pratiques langagières s'inscrit dans une perspective socio-interactionniste vygotskienne, aussi bien pour l'acquisition d'une langue première que d'une langue seconde: pour amener l'apprenant à l'appropriation et à la production de multiples variantes énonciatives, le locuteur expert joue un rôle essentiel puisque l'apprentissage est conditionné par la mise en œuvre d'un étayage spécifique, ciblée dans la zone de développement potentielle (Bruner 1983, Canut, Bertin & Bocéréan 2013, Matthey 1996a/b, 2000, Py 1995).

2. La «dictée à l'expert/à l'adulte»: une expérience scripturale et langagière

Pour les apprenants non encore lecteur-scripteur ou en difficulté avec l'écrit (en situation d'illettrisme¹), l'activité de «dictée à l'adulte» permet un accès à la littératie:

¹ Pour les personnes dites illettrées (qui ont appris à lire et à écrire mais qui en ont perdu la maîtrise), Delefosse (1991: 69-81) souligne qu'elles n'ont pas pu capitaliser de culture de l'écrit: si elles ont acquis certains aspects fonctionnels de l'écrit (comme le déchiffrage), elles n'ont pas eu suffisamment d'expériences qui leur auraient permis d'exercer les fonctions sociales et communicationnelles de l'écrit.

ils prennent conscience des fonctions de l'écrit (mémoire, communication, plaisir, etc.), de ses buts (à quoi ça sert, pour qui, pour quoi...), de son rôle social, de son fonctionnement, en particulier du point de vue des différences entre vocal et scriptural (débit plus lent, segmentation des mots, visualisation de la partie (ortho)graphique, etc.), et de sa permanence (retrouver le texte tel qu'il a été écrit). Les apprenants expérimentent la transformation de leur parler en parler qui s'écrit, en passant d'un oral en situation à un oral qui peut s'écrire, en prenant conscience de la différence entre parler pour dire et parler pour composer. En ce sens, la «dictée à l'adulte» est une expérience décisive pour l'apprenant en cours d'apprentissage de l'écrit: il devient un lecteur-scripteur et non un déchiffreur-copieur.

Cette activité nécessite également d'amener l'apprenant à passer de variantes langagières ancrées dans la situation, que l'on retrouve par exemple dans la conversation ordinaire, à la production, dans différents genres de discours, de variantes «écrivables» décontextualisées. L'apprenant doit donc être en mesure de maîtriser ces variantes pour pouvoir les dicter oralement. Dès lors, les interactions langagières préalables entre l'enseignant (l'expert) et l'apprenant revêtent une importance majeure puisqu'elles sont la condition pour que le texte écrit relève de l'«écrivable» au regard des objectifs fixés. L'adulte-expert joue un rôle de médiateur en entraînant l'apprenant à s'approprier et à produire des formulations qui pourront relever de l'écrit, c'est-à-dire qui pourront s'organiser dans un texte structuré et explicite pour le destinataire.

Les apprenants qui maîtrisent déjà une première langue ont acquis une certaine intuition du fonctionnement de l'écrit et maîtrise en grande partie les variantes langagières relevant de l'«écrivable» dans leur langue. La dictée à l'expert/à l'adulte prend alors tout son sens dans le contexte de l'apprentissage d'une deuxième langue mais elle s'oriente davantage sur la mise en œuvre de genres de discours différents en fonction des compétences préalables des apprenants en langue première et en langue seconde et des éléments linguistiques visés (lexique, syntaxe, cohésion verbale, etc.). Il s'agit par exemple de passer de la conversation ordinaire vers des discours narratifs, explicatifs, argumentatifs..., ou à l'inverse de partir des compétences maîtrisées à l'écrit vers des productions orales ou la production de types de textes particuliers. L'apprenant peut, dans ce cas, prendre appui sur ces connaissances en langue première et opérer des transferts et il peut être fait appel à sa réflexion métalinguistique sur le fonctionnement lexical et grammatical de la langue seconde. Ainsi, si les modalités et les objectifs sont différents, la démarche reste cependant identique: une élaboration cognitivo-langagière orale avec médiation ciblée de l'adulte-expert pour permettre l'appropriation de formulations «écrivables» structurées dans un texte explicite et une prise en charge graphique par l'enseignant pour éviter des blocages liés notamment à la question orthographique.

Lors de ces expériences, que ce soit avec des apprenants de langue première, seconde ou étrangère, les apprenants sont amenés à prendre de la distance par rapport à leur productions langagières, pour produire d'autres variantes que celles déjà maîtrisées, des variantes qu'ils ne maîtrisent pas encore mais qu'ils pourraient être en mesure potentiellement de s'approprier. Ils sont amenés à travailler, non pas

seulement sur du vocabulaire ou des phrases isolées, mais sur les enchaînements des événements à écrire dans différents genres de discours (narration, explication, argumentation...) adaptés à des situations diverses et dans des registres de langue différents. Les apprenants activent ainsi les processus cognitivo-langagier du lire-écrire en rédigeant mentalement des textes. La «dictée à l'expert/à l'adulte», n'est donc pas une simple mise en œuvre pédagogique, elle est le vecteur d'un apprentissage du fonctionnement de la langue en vue d'une meilleure maîtrise de l'écrit.

3. Mise en œuvre de la «dictée à l'expert/à l'adulte»

Qu'elle soit individuelle ou collective², l'activité de «dictée à l'expert/à l'adulte» comporte deux phases: une phase orale et une phase écrite. Après avoir présenté ou rappelé le projet d'écriture (de quoi va-t-on parler ? Pour qui ? Pourquoi ?), l'enseignant va aider les apprenants à construire oralement leur texte. Son objectif est de les faire travailler sur les organisateurs et les enchaînements logiques (et non sur du vocabulaire ou des phrases isolées). Au cours de ces interactions, l'enseignant:

- écoute les propositions des apprenants;
- reformule le contenu et les formes grammaticales et lexicales;
- propose des formulations dans des énoncés complets, adaptées à ce que chaque apprenant peut comprendre et à ce qu'il est potentiellement capable de produire (que l'apprenant reprendra ou non lors de la dictée).

Quand l'enseignant estime que la production orale du texte dans son entier est suffisamment structurée pour qu'elle puisse être écrite, il propose à l'apprenant de passer à la phase d'écriture:

- il donne les consignes («on va pouvoir écrire l'histoire de ..., la lettre à...»), et les modalités pratiques («tu me dictes lentement pour que j'aie le temps d'écrire»);
- il lit au fur et à mesure ce qu'il est en train d'écrire et n'écrit que ce que l'apprenant dicte sans ajouter d'éléments;
- il signale à l'apprenant les énoncés qui ne sont pas complets ou «écrivables» et propose d'autres formulations que l'apprenant peut reprendre.

Une fois que le texte a été entièrement rédigé, l'enseignant fait une lecture intégrale. Il ne retouche pas ultérieurement le texte conçu mentalement et verbalisé par l'apprenant sauf si c'est l'apprenant qui souhaite opérer des ajouts ou des modifications (Canut, Aquilo & Rasse 2005).

Chacune des phases peut se dérouler sur plusieurs séances selon la fatigabilité de l'apprenant. La phase d'interactions orales est souvent réalisée en plusieurs fois avant que l'apprenant ne parvienne à produire un récit construit, articulé syntaxiquement

² La «dictée à l'expert/à l'adulte» collective permet de construire un texte à plusieurs, où chaque apprenant participe à la mesure de ces compétences. En individuel, l'enseignant peut davantage s'adapter au niveau de l'apprenant et se situer dans une zone de développement potentielle qui permettra un possible réinvestissement linguistique.

qui puisse s'écrire tel quel. Si la phase de dictée est trop précoce ou ne bénéficie pas du travail d'ajustement oral préalable, les textes obtenus peuvent comporter de l'implicite voire des incohérences, à l'image de l'exemple ci-après où il est difficile d'inférer les liens entre les événements sans le recours aux images qui ont servi de support à la narration :

Adam fait des bêtises alors sa grand-mère lui court après avec un balai et Adam saute sur l'île pour se protéger. L'autre fois sa grand-mère lui court encore après avec son balai mais Adam a pensé à ramener une chaise. Quand il s'assoit sur sa chaise tout à coup il commence à pleuvoir. La prochaine fois il pense à prendre un parapluie. Il s'ennuie. La prochaine fois il prend sa canne à pêche mais tout à coup il tombe dans la mare.

Les textes peuvent également ne pas refléter les compétences réelles des apprenants. Par exemple, dans le texte suivant produit par des élèves francophones de 7-8 ans, les énoncés produits sont bien «écrivables» mais les événements évoqués de façon linéaire sont en deçà de ce qu'ils seraient potentiellement capables de produire:

Aujourd'hui, mon grand frère se promène dans la forêt, quand tout à coup il trouve par terre un marron. Il prend le marron dans le sac et l'emmène à la maison. Et après il le mange. Puis il va en chercher d'autres. Il va dans la forêt de Pompey. Il veut mettre les marrons dans sa poche, mais il y a un trou.

Une interaction plus ciblée, avec des propositions de l'adulte comportant une hiérarchisation des actions, aurait permis de donner l'expérience aux apprenants d'une narration plus complexe sur le plan syntaxique, qu'ils auraient pu réinvestir.

Un étayage ciblé de l'adulte, dans des zones de développement potentielles, permet en revanche la production de textes longs et structurés avec différents niveaux de hiérarchisation, comme dans le travail de narration réalisé avec Ivan (I) à partir d'images séquentielles. L'adulte (A) utilise différentes modalités d'interaction:

- Il reprend les différentes propositions de l'apprenant (I) et les insère dans des phrases complètes:

A- il y a un garçon

I- qui fait un signe de la main en courant

A- il y a un garçon qui fait un signe de la main en courant

- Il reformule les tentatives de l'apprenant pour articuler plusieurs événements:

I- Ma/ma/ Manuelle court avec/ elle court en traversant elle court en mangeant du pain le chien tient dans sa gueule le porte-monnaie

A- d'accord pendant que Manuelle traverse la rue en mangeant un bout de pain et en courant le chien la suit avec le porte-monnaie dans sa gueule

- Il amène (voire incite) l'apprenant à utiliser des constructions permettant une organisation logique des événements:

I- elle peut traverser maintenant il est vert

A- ah elle traverse pendant que le petit bonhomme/
I- est rouge
A- non le petit bonhomme est vert et le feu est rouge pour les voitures (...)
I- pendant le vert
A- pendant le vert ?
I- pendant/
A- pendant que
I- le bonhomme est vert , , elle peut traverser , , la rue
(...)
I- pendant que Manuelle traverse la rue les voitures i(l)s attend(ent) le rouge
A- alors c'est pendant que le bonhomme est vert Manuelle traverse la rue
I- et les voitures i(l)s attendent que le rouge
A- elles attendent que le feu devienne vert

Ces interactions sciemment ajustées, qui se sont déroulées sur plusieurs séances, ont permis à l'apprenant de dicter un texte qu'il a conçu mentalement (et non retouché par l'adulte): on peut voir que l'enfant a utilisé plusieurs combinaisons de constructions (notamment des juxtapositions et des enchâssements de complexité syntaxiques: «pendant que», gérondif, relatives...) qui avaient été proposées par l'adulte et qui lui permettent d'articuler les événements entre eux:

Manuelle est sortie pour acheter du pain. Pendant que le bonhomme est vert, Manuelle traverse la rue avec son chien. [...] Manuelle est sortie avec son copain dehors et son copain a sorti ses billes pour jouer avec elle sur le trottoir. Les gens attendent que le bonhomme soit vert pour traverser. [...] Manuelle traverse en mangeant un petit bout de pain avant que le bonhomme soit rouge. Et le chien prend dans sa gueule le porte-monnaie où il y a un petit peu d'argent.

4. L'activité de «dictée à l'expert» en français langue seconde et étrangère: une étude exploratoire

Dans le cadre du français langue seconde ou étrangère, l'enseignement de l'oral et de l'écrit est le plus souvent dissocié. Le cadre de référence du CECR³ tente d'infléchir ces pratiques en proposant de s'appuyer sur les stratégies à mettre en œuvre par les apprenants pour communiquer dans une langue, en partant des compétences nécessaires à acquérir pour produire un texte, qu'il soit à produire verbalement ou à rédiger. Cependant, dans la réalité des pratiques, l'oral n'est généralement pas perçu comme un point d'ancrage pour la production écrite. La «dictée à l'expert/à l'adulte» n'est d'ailleurs pas pratiquée et peut faire figure de ce point de vue d'approche innovante. Afin de montrer l'intérêt de cette activité dans l'apprentissage d'une langue seconde ou étrangère, nous l'illustrerons par des exemples tirés de trois situations qui ont fait l'objet d'une première expérimentation: avec des élèves allophones de classe primaire

³ Cadre Européen Commun de Référence pour les langues (publié aux éditions Hatier, 2005).

en France⁴, avec des adolescents marocains au Maroc en classe de français (niveau A2.2)⁵ et avec des étudiants étrangers à l'université française (niveau B1 et B2)⁶.

4.1. L'activité de dictée à l'expert avec des élèves allophones

Avec des élèves allophones, le rôle de l'enseignant est similaire: au cours de la phase orale, il procède par reprises et reformulations des énoncés de l'élève en se situant dans des zones potentielles de développement langagier. Il offre ainsi des variantes de la langue sur lesquelles l'apprenant peut s'appuyer pour construire son propre discours. Prenons l'exemple d'Adnan, élève de 8 ans scolarisé en France et dont la première langue est le turc. L'enseignante (E) interagit avec lui à partir d'images séquentielles, son objectif est de construire oralement l'histoire avant de pouvoir écrire, en dictée à l'adulte, le récit produit par Adnan.

Adnan- Robert a joué à tennis et après il a cassé sa raquette

E- oui comment est-ce qu'il se sent quand il revient

Adnan- et après il est colère

E- il est en colère quand Robert rentre du tennis il est très en colère parce qu'il a cassé sa raquette continue

Adnan- après son son papa a le demandé de enlever ses chaussures après son papa après Robert a lancé ses chaussures

E- d'accord son papa lui a demandé d'enlever ses chaussures mais Robert ne voulait pas alors il les a lancées dans le couloir continue

Adnan- après Robert veut pas manger

E- les épinards

Adnan- les épinards et son papa dit que il va monter dans les dans les 1 escaliers et se calmer

E- d'accord comme Robert ne veut pas manger ses épinards son papa lui dit d'aller dans sa chambre pour se calmer

Adnan est déjà en capacité de verbaliser des actions organisées chronologiquement, à l'aide du connecteur «après» et de proposer des formes du discours indirect («demander de» et «dire que»). L'enseignante propose des reformulations de ses propos en insérant une hiérarchisation des événements avec des subordonnants: par exemple l'emboîtement de «quand» avec «parce que», ou encore de «comme» avec le discours indirect et la construction de but «pour» suivi d'un verbe à l'infinitif.

Après deux phases d'échanges oraux, l'enseignant a entamé la phase d'écriture de l'histoire durant laquelle d'autres reformulations et ajustements sont nécessaires

⁴ Dans le cadre d'une action «Coup de Pouce LANGAGE» au cycle 2 en région Alsace, action pilotée par l'Association de Formation et de Recherche sur le Langage (AsFoReL).

⁵ Dans le cadre du stage de Master 2 en didactique des langues de S. Belmezouar, Université Charles de Gaulle – Lille 3.

⁶ Dans le cadre du Master 2 en didactique des langues de C. Louradour, Université Charles de Gaulle – Lille 3.

pour obtenir un énoncé complet «écrivable», comme dans l'extrait ci-dessous avec la production du discours indirect:

Adnan- son papa il dit que il a pas le droit
E- son papa lui dit qu'il n'a pas le droit (pause) de faire quoi ?
Adnan- de lancer ses baskets
Adnan- son papa a dit (pause)
E- Oui tu m'as dit et son papa lui a dit
Adnan- que a pas droit de faire
E- qu'il n'a pas le droit de lancer les baskets reprends encore une fois
Adnan- son papa a dit qu'il n'a pas le droit de lancer ses baskets
E- voilà je peux écrire ça
Adnan- son papa a dit qu'il n'a pas le droit de lancer ses baskets (l'enfant dicte lentement, l'adulte écrit en oralisant chaque mot)

Ainsi, les phases orales préparatoires qui se focalisent dans la zone d'apprentissage, au niveau de l'interlangue, vont permettre à l'apprenant de s'approprier puis de réinvestir certaines constructions lexicales et syntaxiques permettant la complexification et la hiérarchisation des informations dans la narration.

4.2. L'activité de dictée à l'expert avec des apprenants en français langue étrangère de niveau CECRL A ou B.

Avec des adultes ou adolescents non francophones l'activité de dictée à l'expert s'inscrit dans une démarche un peu différente de ce qui est habituellement pratiqué dans le cadre de la didactique du français langue première. En effet, ces apprenants ont déjà une maîtrise de leur langue première à l'oral comme à l'écrit et ont eu déjà des compétences en français puisqu'ils ont bénéficié de cours de langue. Ils peuvent notamment faire appel à leurs connaissances métalinguistiques permettant le transfert d'une langue à l'autre.

Prenons le cas d'adolescents marocains de niveau A2: ils ont reçu un enseignement essentiellement basé sur des textes écrits très formels et normatifs (issus souvent de la littérature⁷) et ont quelques connaissances du fonctionnement de la grammaire de l'écrit du français. En revanche, leurs acquisitions sont encore faibles dans d'autres types de textes oraux ou écrits. En outre, le niveau A2 des apprenants n'est pas encore assez élevé pour que la partie graphique ne soit plus un frein dans leur rédaction. Dès lors, le rôle de médiateur et de scripteur de l'enseignant en dictée à l'expert garde toute sa pertinence pour amener les apprenants à expérimenter d'autres variantes langagières dans d'autres genres de discours.

Par exemple dans une tâche de co-construction d'un récit d'expérience vécue, on peut voir comment l'enseignante (E.) fait explicitement appel aux connaissances métalinguistiques antérieures de l'apprenant, par exemple pour rétablir la cohésion verbale (avec l'emploi de l'auxiliaire adéquat):

⁷ Pour exemple, de façon récurrente, une apprenante utilisait le mot «légion» en tant que synonyme de «plusieurs» dans une conversation ordinaire.

Sa- cette histoire était cette histoire a fini dont nous était les auteurs
E- alors cette histoire/ prends un autre auxiliaire cette histoire ? si c'est pas «a» c'est ?
Sa- est fini !
E- cette histoire est finie

Elle cherche également à comprendre et à rétablir le sens de l'énoncé de l'apprenant dans le but de proposer une formulation syntaxique plus appropriée, par exemple quand celui-ci tente d'utiliser une construction avec le relatif «dont»:

E- et nous en sommes les auteurs c'est ça ?
Sa- non et dont et dont nous était les auteurs
E- alors cette histoire est finie et nous en étions les auteurs ?
Sa- non les auteurs écrivaient de nous
E- ah d'accord donc on a écrit sur votre histoire
Sa- dont nous écrivaient les auteurs
E- alors attends je réfléchis comment on peut dire ça

L'enseignante propose également des éléments lexicaux plus adaptés au cotexte de production, dont certains sont réinvestis immédiatement, comme ici le verbe «dérouler» ou l'heure :

Do- et beaucoup et d'autres d'artistes euh
E- et beaucoup d'autres
Do- euh i(l) euh va se passer dans la route Mohammed V
E- ah ça va se dérouler sur la route/
Do- ça va se dérouler sur la route de Mohammed V le dimanche à/ le dimanche à huit heures et demie euh à vingt heures et demie
E- à vingt heures trente
Do- à vingt heures trente

Dans le cas des apprenants ayant un niveau de langue plus avancé, l'objectif de l'enseignant reste le même mais il diversifie la tâche en s'attachant par exemple à travailler un style littéraire particulier. Ainsi, dans l'exemple qui suit, avec des étudiants de niveau B2, l'enseignante (E.) veut les amener à construire une nouvelle littérature en respectant le schéma narratif spécifique à ce genre. A partir d'un dessin humoristique et d'un titre «compartiment 12», elle réalise un travail préparatoire à l'oral pour orienter les productions des étudiants. Elle note au tableau quelques éléments clés qui serviront de point d'ancrage pour la phase d'écriture qui se déroulera une autre fois.

B- train Paris-Deauville
E- très bien ça va être le début *Train Paris Deauville* (E. écrit) on peut très bien commencer par une phrase de ce type c'est-à-dire sans verbe *Train Paris Deauville* c'est le lieu ensuite ?
B- dans ce train
E- dans ce train vas-y continue
B- dans ce train il y avait une dame et un monsieur

E- là tu racontes l'histoire

An- on parlait un peu avant par exemple qu'on commence le matin commençait à décrire comment le homme les femmes comment s'est fait

E- on peut partir de l'idée d'Angela tu le noterais comment ? *Train Paris Deauville* toutes ces idées dicte-moi ce que tu penses être une façon de continuer tu as parlé de «ce matin» donc indiquer un temps un moment John tu as une idée ?

Jo- 8h du matin quelque chose comme ça

E- 8 heures du matin (E. écrit)

Jo- après peut-être commencer à parler comme si j'étais l'homme d'affaire

E- très bien si tu es l'homme d'affaire et si tu parles comme si t'étais l'homme d'affaire quel est le pronom que tu vas utiliser ?

O- nous ? vous

E- vous ?

Jo- je

E- on se met à la place de l'homme d'affaire on adopte le point de vue ce qu'il voit ce qu'il pense 8h le matin je_

Jo- je prenais le train comme d'habitude euh

E- je prends le train comme d'habitude (E. écrit)

Au cours de la phase orale, l'enseignante interpelle explicitement les apprenants sur la validité d'une formulation et note ce qui correspond à une variante acceptable à l'écrit:

O- j'aperçois que la gare s'était plein de gens

E- j'aperçois je note ce que tu me mets hein j'aperçois que la gare s'était plein de gens

J'aperçois que la gare (E. écrit) c'est le «s'était» qui....

B- alors il y avait

E- on est au présent on est en train de vivre la situation *je prends le train comme d'habitude. J'aperçois que la gare* (E. relit)

O- est plein

E- est

O- est plein de gens

E- est plein ? que la gare est plein ?

B- pleine

E- très bien est pleine de gens (E. écrit)

L'enseignante reformule également les constructions de phrases qui comportent des approximations syntaxiques et propose des formulations lexicales qui semblent plus relever du style littéraire visé, comme l'adjectif «génereuse» et le verbe «vêtir» dans l'exemple ci-après:

E- une robe

Al- grosse

E- la robe est grosse c'est la robe qui est grosse ?

O- non c'est la femme

E- Une dame comment on peut rajouter cela

B- une dame grosse une dame aux formes ronds c'est ça

E- ah une dame aux formes généreuses d'accord (E. relit l'ensemble de la phrase) *Une dame aux formes généreuses attire mon attention parce qu'elle était chargée de valises*
vêtue d'une robe particulière ou particulièrement

Jo- on peut dire avec une drôle de robe

E- avec une drôle de robe vêtue d'une drôle de robe on va garder la proposition de John
vêtue d'une drôle de robe

Les offres, reprises et reformulations de l'enseignante, adaptées à ce que chaque apprenant est susceptible de pouvoir s'approprier, donne ainsi l'expérience d'un fonctionnement linguistique spécifique qui pourra potentiellement être réutilisé dans la phase finale d'écriture.

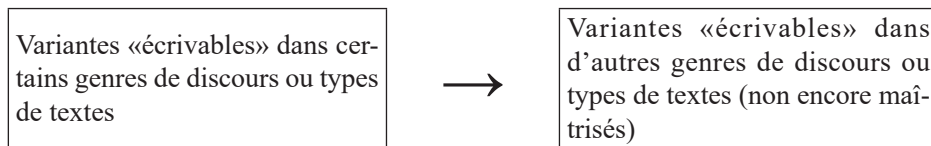
5. De la co-construction du sens à la production écrite: enjeux pour la didactique des langues

Les modalités d'interaction proposées par l'enseignant en fonction des compétences langagières des apprenants permettent de co-construire des productions longues dans des genres de textes différents non encore maîtrisés par les apprenants mais qui leur sont potentiellement accessibles. Dans le cas de la didactique du français langue première c'est le passage de variantes de la conversation ordinaire vers des variantes plus décontextualisées dans des discours narratifs, descriptifs ou explicatifs qui est privilégié. Dans le cas de la didactique du français langue seconde/étrangère, l'objectif linguistique sera différent selon le degré de maîtrise de la langue et optera pour un passage vers des variantes adaptées au genre visé, tout en ayant la possibilité de faire appel à la réflexion métalinguistique et aux connaissances grammaticales et lexicales explicites des apprenants.

Didactique du français langue première



Didactique du français langue seconde/étrangère



Cette démarche, si elle est systématisée par l'enseignant, permet de travailler simultanément les compétences orales et écrites dans différents textes, soit en te-

nant compte des différents apports des apprenants, soit en ajustant individuellement les formulations linguistiques dans des zones de développement potentielles. Cette activité permet d'amener les apprenants à s'exprimer régulièrement et de leur faire prendre conscience des différences d'organisation linguistique dans les différents genres de discours. Elle permet également pour l'enseignant d'évaluer plus finement l'interlangue de chacun des apprenants et de mesurer l'impact de ses interventions sur l'apprentissage de la langue.

Une évolution linguistique des apprenants est observable pendant la phase orale puis écrite de la «dictée à l'expert/à l'adulte» mais elle peut également être vérifiée dans le passage à la production d'écrits aidée puis autonome (Canut 2006b). En effet, en construisant mentalement et verbalement un texte en «dictée à l'expert/à l'adulte», les apprenants s'entraînent au travail de rédaction et cette compétence pourra ensuite être transposée dans la production d'écrit: les textes élaborés en «dictée à l'expert/à l'adulte» sont des traces écrites qui pourront servir de référence et de réservoir dans lequel les apprenants pourront puiser (avec ou sans l'aide de l'enseignant) pour réinvestir les acquisitions construites préalablement et rédiger seuls des textes.

Bibliographie

- Akinvaso Niyi F. (1985), «On the Similarities Between Spoken and Written Language», *Language and Speech* n° 28, pp. 323-360.
- Blanche-Benveniste C. (1997), *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys, Paris.
- Blanche-Benveniste C. (2010), *Le français. Usages de la langue parlée*, Peeters, Leuven-Paris.
- Bruner J. S. (1983), *Le développement de l'enfant: savoir faire, savoir dire*, P.U.F, Paris.
- Canut E. (2006a), *Apprentissage du langage oral et accès à l'écrit. Travailler avec un chercheur dans l'école*, Scéren, CRDP Amiens.
- Canut E. (2006b), «De la dictée à l'adulte à la production d'écrit aidée et autonome: les aspects langagiers de la médiation», *Caractères* n° 21, pp. 14-19.
- Canut E., Vortalier M. (2011), «Processus interactionnel d'appropriation de la syntaxe et de variantes énonciatives diversifiées, indispensable pour l'accès à l'écrit», *Da investigação às práticas* n°1, pp. 33-55.
- Canut E., Aquilo C., Rasse A. (2005), «Quelles modalités d'interactions verbales entre enseignant et apprenant, pour quelle maîtrise du langage oral et écrit ?» [in:] J.-F. Halté, M. Rispaïl (dir.), *L'oral dans la classe. Compétences, enseignement, activités*, L'Harmattan, Paris, pp. 219-231.
- Canut E., Bertin T., Bocéréan C. (2013), «Des interactions éducatives pour soutenir l'apprentissage du langage des enfants d'école maternelle. Une exploration de la Zone Proximale de Développement en linguistique de l'acquisition», [in:] J.-P. Bernié et M. Brossard (dir.), *Vygotski et l'école. Apports et limites d'un modèle théorique pour penser l'éducation et la formation*, Presses universitaires de Bordeaux, pp. 171-188.
- Chartier, A.-M., Clesse, C., Hébrard, J. (1998), *Lire, écrire 2. Produire des textes*, Paris, Hatier.

- Clesse C. (1978), «Apprendre à lire en parlant», [in:] L. Lentin (dir.), *Du parler au lire. Interaction entre l'adulte et l'enfant*, ESF, Paris, pp. 91-152.
- Delefosse J.-M.O. (1991), «La «dictée à l'adulte»: une pratique conduisant à la maîtrise du lire/écrire», *Rééducation Orthophonique* n° 165, vol. 29, pp. 69-81.
- Delefosse J.-M. O. (1997), «Parler l'écrit pour accéder à la littératie», [in:] F. Andrieux, J.-M. Besse, B. Falaize (dir.), *Illettrismes: quels chemins vers l'écrit ?*, Paris, Magnard, pp. 260-270.
- Dolz J., Schneuwly B. (1998), *Pour un enseignement de l'oral. Initiation aux genres formels à l'école*, ESF, Paris.
- Gadet F (dir.) (1997), «La variation en syntaxe», *Langue Française* n°115.
- Guillou M. (1988), «La dictée à l'adulte en grande section d'école maternelle», [in:] L. Lentin (dir.), *Recherches sur l'acquisition du langage 2*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 163-183.
- Lentin L. (1990), «La dépendance de l'écrit par rapport à l'oral: paramètre fondamental de la première acquisition du langage», [in:] N. Catach (dir.), *Pour une théorie de la langue écrite*, C.N.R.S, Paris, pp. 113-122.
- Matthey M. (1996a), *Apprentissage d'une langue et interaction verbale*, Peter Lang, Berne.
- Matthey M. (1996b), «Les relations oral-écrit en L1 et en L2: une perspective Vygotskienne», *Tranel* n° 24, pp. 99-112.
- Matthey M. (2000), «Processus d'acquisition et construction des connaissances: un point de vue interactionniste», *Notions en questions* n° 4, ENS Edition, Paris.
- Py B. (1995), «Interaction exolingue et processus d'acquisition», *Cahiers de l'ILSL* n° 7, pp. 159-176.
- Rébard M.-T. (1987), *Un apprentissage personnalisé de la langue écrite (La dictée à l'adulte. L'énonciation écrite)*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Tannen D. (1985), «Relative Focus on Involvement in Oral and Written Discourse. Literacy, Language, and Learning», [in:] D. R. Olson, N. Torrance, A. Hildyard (dir.), *The Nature and Consequences of Reading and Writing*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 124-147.

Mots-clés

apprentissage du langage, Français Langue Etrangère, démarche didactique, dictée à l'expert, productions écrites

Abstract

Language learners' dictating to writers. A didacticized practice for written language learning and the co-construction of meaning

From the point of view of the didactics of first, second or foreign language learning, dictating to writers is approached as an efficient practice enabling learners to acquire and produce multiple language variants relevant for different

speech genres. This paper analyzes teachers' mediation for the acquisition of variants adapted to learners' potential capacities and to their writing projects. The exploratory study presented here deals with the specific features of this practice for French as a second or foreign language.

Keywords

written language learning, French as a Foreign Language, didactic practice, non-writers dictating to writers, written productions

Quand L2 influence l'acquisition de L3. Fautes de transfert dans les productions écrites des étudiants en Études françaises

Plusieurs chercheurs (Gibson, Hufeisen 2003: 87) ont déjà démontré l'existence d'une relation entre le bilinguisme et le niveau de conscience métalinguistique qui, de son côté, facilite l'apprentissage d'une nouvelle langue étrangère. Une personne ayant appris deux langues (maternelle et étrangère) **possède un répertoire de compétences** spécifiques qui constituent une base pour l'apprentissage des langues suivantes. Il n'est pas possible, dans le processus d'apprentissage d'une nouvelle langue, d'éteindre les langues qu'on connaît, mais on utilise certaines stratégies pour rendre l'apprentissage plus efficace. Une de ces stratégies est le transfert, que Jürgen Meisel (1983: 13–14) définit comme un processus pendant lequel la personne apprenant une langue incorpore certains éléments de sa langue maternelle dans ses productions en L2. Ceci peut se faire consciemment ou inconsciemment. Meisel parle de transfert de L1 vers L2, mais les recherches ont démontré que cette stratégie peut être employée par les apprenants d'une langue étrangère suivante (Gibson, Hufeisen 2003: 87, Chłopak 2011: 143). De ce point de vue, le transfert lui-même (qu'il soit conscient ou inconscient) est toujours un phénomène positif sur le plan communicatif. Or, ses manifestations peuvent être tantôt positives, tantôt négatives (Chłopak 2011: 143). Dans le cas de ces dernières, on peut parler des fautes de transfert¹.

Depuis quelques années, on remarque dans les productions écrites et orales des étudiants de lettres françaises un nombre croissant de fautes de langue qui semblent être influencées par leur connaissance de l'anglais (leur L2)². Cette constatation nous a amenée à une réflexion sur la nature et les causes du transfert de L2 vers L3, et

¹ Le terme *transfert* se trouve ici proche de celui d'*interférence*, qu'Ulrich Weinreich (1963: 2–6) comprend comme «changements par rapport à la norme linguistique d'une langue, observables dans la langue des personnes bilingues et qui résultent de la connaissance simultanée de plus d'une langue». Nous avons décidé d'employer le premier terme, comme il nous semble avoir moins de connotations négatives.

² L'apprentissage de l'anglais commence souvent encore à l'école primaire. Il convient de remarquer à ce point que, selon Halina Widła (2007: 37), «les conditions européennes favorisent le trilinguisme: langue maternelle – *lingua franca* – et une langue étrangère. Dans le contexte polonais, l'anglais joue le rôle de *lingua franca*, la troisième position appartient traditionnellement à une des langues européennes au statut international», dont le français.

sur la conscience que les étudiants ont de ce phénomène. Notre étude portera donc sur les manifestations du transfert de l'anglais (L2) vers le français (L3) dans les textes écrits des étudiants de lettres françaises à l'Institut de Philologie romane de l'Université de Wrocław. Le but de notre étude est (1) d'établir un classement des fautes de transfert observées dans le corpus et (2) de chercher les causes possibles de l'apparition de ce type relativement nouveau de fautes de langue.

En nous rendant compte qu'il n'est que rarement possible de déterminer si la faute est influencée effectivement par L2, nous avons élaboré un corpus de 130 exemples de fautes qui présentent des similarités avec la langue anglaise et pour lesquelles le transfert de L2 a bien été possible. Le corpus a été relevé à partir de productions écrites (tests, examens, résumés et autres travaux écrits) des années académiques 2013/14 et 2014/15. Les fautes relevées se rapportent au lexique, à l'orthographe, la morphologie et la syntaxe. Nous avons aussi envoyé aux étudiants des trois premières années de licence un questionnaire qui pourrait nous permettre d'établir leur niveau de conscience du problème et de mener une réflexion sur les causes de ce dernier. Pour classer les fautes de transfert, nous avons emprunté les catégories de Zofia Chłopek (2011), en les présentant par ordre décroissant, selon le nombre d'erreurs relevées dans le corpus.

1. Profil de l'étudiant en Études romanes

Les étudiants entrant à l'Institut de Philologie romane se divisent en deux groupes selon leur niveau du français – les débutants (niveau A1) et les intermédiaires (niveau B1 ou plus avancé). Puisque l'apprentissage de l'anglais commence en Pologne souvent encore à l'école primaire, en général, les étudiants apprennent l'anglais depuis plus longtemps. Les résultats de l'enquête menée auprès des étudiants en licence le confirment – le temps d'apprentissage de l'anglais est en moyenne de 12,5 ans, tandis que pour le français c'est en moyenne 5,7 ans. Les étudiants interrogés considèrent aussi que leur connaissance de l'anglais est meilleure que celle du français: 47% déclarent connaître l'anglais au niveau C1 ou C2, contre seulement 9,4% pour le même niveau en français. Par contre, 37,5% estiment avoir une connaissance du français de niveau B2, contre 18,8% pour le même niveau en anglais. La moitié des personnes interrogées suivent des cours d'anglais ou l'apprennent par eux-mêmes pendant l'année académique.

2. Transfert de lexique

Comme le remarque Halina Widła (2007: 110), 40% du vocabulaire de base français ont leur équivalents anglais (cognates), il s'agit ici de mots comme *attention*, *animal*, *intelligence*, *attitude*, *possible* etc. Widła souligne aussi l'existence de mots qui ne diffèrent dans les deux langues que par leurs terminaisons (*charité* – *charity*, *curieux* – *curious*, *dentiste* – *dentist*, *musique* – *music*). Ces ressemblances sans doute contri-

buent au transfert positif de L2 vers L3, mais si on présuppose la même similarité pour d'autres unités lexicales on risque de commettre des fautes de lexique. Dans le corpus analysé, nous avons compté 66 occurrences de l'emploi du vocabulaire fautif, probablement lié à l'influence de L2. Les fautes de lexique peuvent concerner le transfert de forme ou le transfert de sens.

2.1. Le transfert de forme

2.1.1. L'alternance codique (ang. *code-switching*)

L'alternance codique consiste dans l'emploi dans un énoncé d'une unité linguistique d'une autre langue que la langue de conversation. Elle peut être soit intraphrastique (elle concerne un morphème libre ou un mot) ou interphrastique (toute une phrase est prononcée dans la langue qui n'est pas celle de l'échange verbal). Il convient de signaler que nous n'avons pas relevé d'exemples de cette dernière dans le corpus. Dans le cas de l'alternance codique, la forme étrangère à la langue de conversation est le plus souvent employée telle quelle, sans changement de forme ou avec de légères modifications d'ordre phonologique ou syntaxique (Chłopek 2011: 148). Dans le corpus analysé, nous avons relevé 26 occurrences d'alternance de codes, dont nous présentons ci-dessous quelques exemples. Dans aucun cas, les mots en question n'étaient pas marqués par l'étudiant par un signe graphique signalant un terme étranger (guillemets, italique etc.). Nous gardons aussi l'orthographe originale des phrases.

Les exemples de (1) à (3) montrent l'emploi dans une phrase française de mots anglais employés sans adaptation graphique. Il n'est pas possible de déterminer si les personnes concernées ont consciemment changé de langue ou ont utilisé le mot anglais en pensant que la forme française était la même dans ce cas.

- (1) Cela ne consiste pas seulement en l'**addiction** de la caféine.
fr. *une dépendance* / ang. *an addiction*
- (2) Il dit que c'est très important faire le **break** entre les études.
fr. *une pause* / ang. *a break*
- (3) Bien sûr, ce n'est pas vraiment possible et ses rêves vont causer beaucoup de **disappointements** et de souffrance.
fr. *une déception* / ang. *a disappointment*

2.1.2. L'emprunt ad-hoc (ang. *nonce borrowing*)

L'emprunt ad-hoc, dont nous avons relevé 11 occurrences, est un cas similaire à l'alternance codique, car il concerne l'emploi d'une forme de l'autre langue que la langue de conversation, mais cette fois, avec certains changements de nature morpho-syntaxique et/ou orthographique ou phonologique. Le résultat est une forme hybride, incorrecte et inexistante dans la langue de l'échange (exemples 4 et 5).

(4) Ils ne sont pas capables de **résolver** leurs problèmes.
fr. *résoudre* / ang. *to resolve*

(5) Elle [la caféine] **protecte** le cœur.
fr. *protéger* / ang. *to protect*

Dans le cas de l'exemple (5), il faut souligner aussi la ressemblance entre la forme employée par l'étudiant et les formes en L1 (le polonais) de mots de la même famille (par exemple: *protekcja*). Le transfert peut donc avoir comme source soit L2, soit L1.

2.1.3. Faux-amis (ang. *false-friends*)

L'emploi de faux-amis est la deuxième faute du point de vue du nombre d'occurrences (nous en avons compté 22 cas). C'est une opération basée sur la ressemblance de forme entre les mots de deux langues et qui présuppose une ressemblance sémantique (Chłopek 2011: 149). Il s'agit donc d'un transfert de forme provoqué par la ressemblance de deux éléments, dont le résultat est un mot qui existe dans la langue de l'échange mais avec une autre signification (Ringbom 2007: 78–88).

(6) Pour **réaliser** quelles sont les risques de usage de réseaux sociaux.
fr. *se rendre compte* / ang. *to realise*

L'emploi de la forme *réaliser* dans le sens « se rendre compte » est un anglicisme attesté consistant en un emprunt de sens (Colin 2003: 409). Bien que ce sens existe en français contemporain, il faut souligner que le sens primaire et plus utilisé reste « rendre réel, concrétiser ». On peut donc supposer que l'emploi présenté dans l'exemple (6) est influencé par la signification anglaise du verbe *to realise*.

Dans les exemples suivants (7 et 8), on remarque l'emploi de mots qui en français ont une autre signification que celle demandée par le contexte. Une *balance* est l'objet qui sert à mesurer le poids des objets, tandis qu'en anglais le même mot signifie « équilibre ». Il en est de même dans le cas du verbe *presser* qui signifie « serrer pour faire sortir le jus », alors que le verbe anglais *to press* (qui semble être ici à l'origine du transfert) signifie « appuyer ».

(7) Je pense que l'essentiel est que nous aillions ce **balance** entre la vie „réel” et la vie au travail.
fr. *équilibre* / ang. *balance*

(8) Il suffit de **presser** le bouton pour allumer l'ordinateur.
fr. *appuyer sur* / ang. *to press*

L'exemple (9) est un cas intéressant parce que dans le cas de l'expression *pas de chance* utilisée par l'étudiant, le transfert a pu se produire à partir de l'anglais (*no chance*) ou à partir du polonais (L1) où on emploie des expressions comme *bez szans*, *nie ma szans*.

- (9) Tu as envie d'organiser une soirée avec tes collègues de travail ou d'études? **Pas de chance!**

fr. *pas question* / ang. *no chance* / pl. *bez szans*

2.2. Transfert de signification

Le deuxième groupe de fautes de lexique est constitué des fautes liées au transfert de signification. Leur nombre dans le corpus analysé est considérablement inférieur à celui des transferts de forme. Il s'agit du calque et de l'extension sémantique.

2.2.1. Le calque

Un calque, dont nous avons relevé 4 exemples dans le corpus analysé, est une traduction littérale d'une unité lexicale composée (Chłopek 2011: 149). En conséquence, on obtient une forme incorrecte dans la langue de conversation. Dans les exemples ci-dessous (10 et 11), le transfert de l'anglais est une des possibilités, à côté de transfert du polonais (L1).

- (10) L'adverbe est **une parte de parole** qui est: invariable, dépendant, intransitif et facultatif.

fr. *partie du discours* / ang. *part of speech* / pl. *część mowy*

- (11) **Merci à** ce professeur (...)

fr. *grâce à* / ang. *thanks to* / pl. *dzięki (komuś)*

2.2.2. L'extension sémantique

Dans le cas de l'extension sémantique (3 occurrences), on a affaire à un transfert de signification d'une unité lexicale de la langue autre que celle de l'échange verbal (Ringbom 2007: 78–88). On obtient ainsi une forme correcte dans la langue de conversation, mais dont le sémantisme a été élargi suivant l'exemple d'une unité de forme similaire de la deuxième langue. L'exemple (12) montre le cas du verbe *passer* qui a été employé avec une signification élargie sur l'exemple du verbe anglais *to spend* ayant deux significations: «passer le temps» («to spend time») et «dépenser de l'argent» («to spend money»).

- (12) **Passer** l'argent.

fr. *dépenser* / ang. *to spend*

to spend time - passer le temps

to spend money - dépenser de l'argent

3. Transfert orthographique

Le transfert orthographique³ constitue le deuxième grand groupe de fautes observées dans le corpus (46 occurrences). Le plus souvent, les étudiants omettent le *e* final dans les mots qui ont des équivalents anglais similaires du point de vue de la forme et qui s'écrivent en L2 sans *e* final. On peut donc supposer que ces fautes d'orthographe peuvent constituer un résultat du transfert de L2 vers L3. Il s'agit notamment d'unités lexicales comme: (13) *verb* (*verbe*, ang. *verb*), (14) *rivier* (*rivière*, ang. *river*) ou (15) *phantom* (*fantôme*, ang. *phantom*). Une autre faute qui apparaît souvent et dans plusieurs textes est l'orthographe « à l'anglaise » de l'expression (16) *par exemple*. Il y a aussi: (17) *blue* au lieu de *bleu*, (18) *personnellement* ou lieu de *personnellement* (ang. *personally*) ou encore (19) *practique* au lieu de *pratique*. Signalons que dans les deux derniers cas, la faute peut relever aussi de l'influence de L1 - *personalnie, praktyka*.

4. Transfert syntaxique

Les fautes de syntaxe sont en nombre moins important. Nous en avons relevé seulement 10 dans le corpus. Chłopek classifie un changement d'ordre des mots influencé par L2 comme un type de calque linguistique. Nous avons cependant observé aussi d'autres fautes qui pourraient être traitées comme relevant de la syntaxe.

4.1. Absence de préposition

Dans le cas de l'exemple (20), il est difficile de dire si le transfert s'est produit de L2 ou de L1, car en polonais aussi, ce type de structure ne demande pas de préposition (son rôle étant repris par la forme déclinée du nom COD).

(20) Je n'as **pas la** voiture.

fr. *je n'ai pas de voiture* / ang. *I don't have a car* / pl. *nie mam samochodu*

L'exemple (21), par contre, montre l'omission de la préposition *de* dans l'expression *de plus en plus* qui est devenue *plus en plus* (ang. *more and more*).

(21) Le phénomène devient **plus en plus** dommageable pour les enfants.

fr. *de plus en plus* / ang. *more and more*

4.2. COI incorrect

Les fautes de pronoms personnels compléments apparaissent assez souvent dans les travaux écrits des étudiants, et on ne peut pas dire en toute certitude si elles relè-

³ On emprunte le terme *transfert orthographique* à Zofia Chłopek (2011).

vent effectivement du transfert (de L1 ou de L2). Sans pouvoir apporter de réponse univoque sur la source de cette faute, nous ne ferons donc que souligner la ressemblance de la forme fautive employée par l'étudiant avec les formes en L2 et en L1, où le complément d'objet se forme (ou peut se former) à l'aide d'une préposition (exemple 21).

(21) Il l'a envoyé à **eux**

fr. *Il le leur a envoyé* / ang. *He sent it to them* / pol. *Wysłał to do nich, Wysłał to im*

4.3. Ordre des mots

L'emploi d'un ordre de mots incorrect peut aussi être influencé par les autres langues connues. Dans le cas de l'exemple (22), il est possible que le transfert se soit produit de l'anglais ou du polonais - dans les deux cas, l'adjectif serait placé avant le substantif, contrairement au français, où l'adjectif devrait être situé après le nom. Le transfert de L2 n'est ici qu'une des possibilités.

(22) Son **adulte progéniture**

fr. *Sa progéniture adulte* / ang. *His adult offspring* / pl. *Jego dorosłe potomstwo*

5. Transfert morphologique

Le transfert morphologique, dont nous avons relevé 5 exemples, consiste dans:

a) l'influence d'une règle morphologique de la langue source du transfert (ici, il s'agirait de la morphologie flexionnelle). Dans l'exemple (23), le manque de *e* final relève en fait de la morphologie, car son omission empêche la formation de la forme féminine de l'adjectif. On peut supposer que cette faute a pour cause le transfert de l'anglais, où l'adjectif ne varie pas en genre.

(23) des grands contracts pour une entreprise **international**

fr. *internationale* / ang. *international* (pas de forme féminine)

Par contre, dans l'exemple (24), il semble qu'on ait employé la règle de formation de la troisième personne du singulier en anglais en ajoutant l'affixe flexionnel *-s*, ce qui est d'autant plus probable que le mot analysé (*it depends*) est un mot très souvent utilisé en anglais.

(24) L'adverbe est invariable, intransitif, il **dépend** d'autre mot, aucune catégorie ne **dépend** de lui.

fr. *dépend* / ang. *depends*

b) l'emploi d'un morphème lié propre à la langue source du transfert:

L'exemple (25) montre l'emploi du préfixe *re-* à l'exemple du mot anglais ayant la même signification (*researcher*). Il faut quand même remarquer que, dans ce cas, la faute a pu avoir comme source un transfert intralinguistique, parce qu'il existe des mots français de la même famille qui se forment à l'aide du préfixe *re-* (*la recherche, rechercher*).

- (25) les **chercheurs** ont montré que ce comportement (...) peut causer la dépression.
fr. *chercheurs* / ang. *researchers*

Le transfert morphologique représente un nombre marginal de fautes: seulement 5 occurrences. Le petit nombre de ce type de fautes concorde avec ceux qu'ont relevés d'autres études sur le sujet, dans lesquelles on observe toujours visiblement moins de fautes de transfert relatives à la morphologie.

6. Les causes du transfert de L2 - résultats de l'enquête

Le transfert est un type d'influence interlinguistique, et comme tel, il peut avoir différentes causes. En outre, plus on connaît de langues, plus il y a de possibilités de combinaisons d'influences entre ces langues (le plus souvent, il s'agit de L1, L2 et L3) (Chłopek 2011: 151). Parmi les facteurs d'influences interlinguistiques, Chłopek (2011: 155–191) énumère: (1) la distance typologique entre les langues et la psychotypologie (la perception subjective de la distance entre les langues par leurs usagers); (2) le niveau de connaissance des langues en question; (3) le niveau d'activation de chacune de ces langues au moment de parler (nous ne pensons pas que ce facteur soit valable dans le cas de la présente étude, car les textes analysés ont été produits pour être ensuite évalués par un enseignant, et on peut donc supposer que les étudiants étaient dans un mode unilingue et que c'était le français qui était le plus activé); (4) le type d'acquisition et d'emploi des langues; (5) le status des langues (langue maternelle versus langue non-maternelle); (6) l'ordre d'acquisition des langues et (7) les fonctions remplies par les langues.

Quelles sont donc les hypothèses concernant les causes ou les explications des fautes de transfert de l'anglais L2 vers le français L3 chez les étudiants polonais? Pour pouvoir répondre à cette question, nous avons préparé un questionnaire pour les étudiants des trois premières années de licence. Nous avons obtenu 32 réponses (2 en première, 18 en deuxième et 12 en troisième année), ce qui ne permet pas encore de formuler de thèses générales, mais plutôt de se faire une certaine image à partir des réponses données.

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, les étudiants apprennent l'anglais depuis plus longtemps que le français et considèrent que leur connaissance de l'anglais est meilleure que celle du français. Le niveau supérieur de L2 en comparaison avec L3 peut donc être ici un des facteurs de présence de transferts. Même chose pour l'ordre d'acquisition, considérant que les étudiants commencent souvent leurs études de français en ayant déjà un bon niveau d'anglais.

Comme nous avons pu l'observer, il n'est pas toujours facile, voire possible, de préciser si le transfert s'est effectué de L2 ou de L1. Pourtant, certaines études apportent une clarification sur le sujet, en précisant que l'influence de L2 peut être plus forte que celle de L1, ce qui favoriserait l'interprétation des fautes analysées comme étant provoquées par la connaissance de l'anglais et non du polonais. Par exemple, Benny Shanon (1991: 347–348) explique le phénomène d'« effet de la dernière langue » et souligne que, dans le processus d'acquisition ou d'apprentissage d'une L3, c'est la dernière langue apprise (donc L2) qui a le plus d'influence. Le phénomène peut aussi être expliqué par le fait que L2 et L3 ont été (ou sont toujours en train d'être) acquises en tant que langues étrangères. Chłopak (2011: 176) remarque que la langue maternelle intervient plus rarement dans les influences interlinguistiques, et influence moins les langues en cours d'acquisition que les langues étrangères déjà connues.

Il ne faut pas oublier la dernière cause possible du transfert, à savoir la distance typologique et la psychotypologie. En ce qui concerne la distance typologique réelle, on a bien sûr affaire à des langues de deux familles différentes: une langue romane et une langue germanique. Mais ce qui compte davantage concernant le transfert, c'est la distance perçue subjectivement par le locuteur lui-même. Et dans certaines des réponses données dans les questionnaires, les étudiants affirment que, pour eux, le lexique, les structures syntaxiques ou certaines règles de grammaire anglais et français sont similaires. On pourrait donc supposer que, selon la psychotypologie propre aux étudiants, la distance entre l'anglais et le français est moins importante, surtout dans le domaine du lexique.

53% des personnes interrogées observent une influence de l'anglais sur leur français, mais un nombre plus élevé remarque aussi une influence dans l'autre sens, du français sur leur anglais (63%). Les étudiants observent moins l'influence du polonais sur les deux autres langues (22% sur L2 et 31% sur L3). Il convient aussi de remarquer que, dans presque 74% des réponses, si les étudiants observent une influence de l'anglais sur leur utilisation du français, ils soulignent que cette influence est positive. Leurs explications nous apportent plus de précisions: selon leur analyse, les étudiants remarquent surtout que l'anglais les aide dans la compréhension du vocabulaire et des textes en français. La ressemblance lexicale entre L2 et L3 est aussi perçue comme positive, car elle rend l'apprentissage de nouveaux mots plus facile. Les étudiants affirment aussi que la connaissance d'une langue étrangère leur facilite l'apprentissage d'une autre. Les personnes interrogées sont donc conscientes du transfert, elles l'emploient, mais elles remarquent surtout son aspect positif.

En ce qui concerne la conscience des étudiants du transfert négatif de l'anglais vers le français, 60% affirment qu'il leur arrive de faire des fautes dues à la connaissance de l'anglais (28% dans les productions orales, il s'agit surtout de la prononciation, 25% dans les productions orales et écrites et 7% seulement dans des productions écrites).

Conclusion

Le transfert, compris comme une stratégie utilisée pendant l'apprentissage des langues étrangères, est en soi un fait positif. Pourtant, il peut avoir aussi des effets négatifs sous forme de fautes de transfert, c'est-à-dire celles provenant de l'influence interlinguistique. Nous avons analysé un corpus de 130 occurrences de fautes de langue qui ont pu être provoquées par la connaissance de l'anglais en tant que L2 et qui ont été relevées dans des textes écrits en français. Les résultats de notre analyse confirment d'autres recherches relatives au sujet traité. Le transfert est le plus visible dans le domaine du lexique (surtout si on y ajoute le transfert orthographique), les fautes de morphologie ou de syntaxe étant beaucoup moins nombreuses. Ceci peut sembler surprenant, vu que beaucoup d'étudiants perçoivent l'influence de l'anglais comme positive, et ce, précisément dans le domaine du lexique.

Parmi les causes d'apparition des fautes de transfert de L2 dans les productions écrites en L3, on peut énumérer: le niveau de connaissance plus élevé de L2 (anglais) par rapport à L3 (français), ainsi que les plus longues années d'apprentissage de L2 en comparaison avec L3, dont l'apprentissage ne commence parfois qu'au début des études. Le facteur suivant est l'ordre d'acquisition de L2 (qui est souvent la première langue étrangère, apprise dès l'école primaire) et de L3 (deuxième langue étrangère). Le fait que les deux ont le statut de langue non-maternelle n'est pas sans importance, surtout en cas de doutes sur la source du transfert - vu que celui-ci est plus fort de L2 vers L3 que de L1 (maternelle) vers L3. Le dernier facteur est la psychotypologie: nous avons vu que les étudiants perçoivent des similitudes entre L2 et L3, surtout dans le domaine du lexique.

Bien qu'il existe des données suggérant que dans les cas analysés, c'est effectivement le transfert de l'anglais qui s'est produit, il est parfois possible que le polonais soit à l'origine du transfert. Nous nous rendons compte qu'il n'est que rarement possible de préciser exactement la source du transfert (L1 ou L2), et nous traitons donc nos résultats comme une hypothèse que des recherches plus approfondies sur le sujet des influences interlinguistiques pourraient confirmer.

Bibliographie:

- Chłopek Z. (2011), *Nabywanie języków trzech i kolejnych oraz wielojęzyczność*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław.
- Colin J.-P. (2003), «Le lexique», [in:] M. Yaguello (dir.), *Le Grand Livre de la Langue française*, Seuil, Paris, pp. 391–456.
- Gibson M., Hufeisen B. (2003), «Investigating the role of prior foreign language knowledge: translating from an unknown into a known foreign language» [in:] J. Cenoz, B. Hufeisen, U. Jessner (dir.), *The Multilingual Lexicon*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, pp. 87–102.
- Meisel J. (1983), «Transfer as a second language strategy», *Language and Communication* n°3 (1), pp. 11–46.

- Ringbom H. (2007), *Cross-linguistic Similarity in Foreign Language learning*, Multilingual Matters, Clevedon, Buffalo, Toronto.
- Shanon B. (1991), «Faulty language selection in polyglots», *Language and Cognitive Processes* n°6 (4), pp. 339–350.
- Weinreich U. (1963), *Languages in contact. Findings and problems*, Mouton & Co, The Hague.
- Widła H. (2007), *L'acquisition du français – langue troisième. Problèmes méthodologiques et implications pratiques*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice.

Mots-clés

acquisition de L3, transfert, faute de transfert, trilinguisme, interférence

Abstract

When L2 affects the acquisition of L3. Transfer-related errors in written texts by the students of French Philology

The aim of the present paper is (1) to categorize and describe transfer errors which appear in the written texts by the students of the first three years of French Philology and (2) to establish possible reasons for their appearance. We analyzed a corpus of 130 examples of errors related to transfer from English (students' L2) to French (their L3). The collected data was distributed into ten categories. We also analyzed students' responses to a questionnaire, which helped to establish their level of knowledge regarding the phenomenon and to give a handful of possible reasons for the appearance of transfer from L2 in the students' written texts.

Keywords

L3 acquisition, transfer, transfer related errors, trilingualism, interference

«Enchères verbales» – analyse d'un script de conversation haineuse sur un réseau social

1. Introduction

La mise en place du web 2.0 a entraîné l'apparition de nouveaux genres de discours interactionnel pratiqués par les internautes tantôt pour exprimer des opinions, tantôt pour donner libre cours à leurs émotions. En effet, une certaine anonymisation des usagers et leur non-présence réelle favorise la dégradation de la politesse linguistique jusqu'à des déchaînements de violence verbale «allant du commentaire désobligeant à l'insulte, en passant par des railleries à cheval entre humour et mépris» (Meunier et Rosier: 2012). La violence verbale a déjà fait l'objet de plusieurs descriptions linguistiques¹, mais les études interactionnelles et interculturelles de conversations internet vues comme terrain de *cybermobbing*, de *trolling* et de *hating* ne sont pas encore très nombreuses. Dans ce contexte, nous nous intéresserons notamment aux conversations sur les réseaux sociaux (désormais RS), qui sont des interactions écrites partageant certains traits des conversations familières pour l'analyse desquelles l'œuvre éponyme de Véronique Traverso (1996) reste une référence capitale.

L'étude s'appuie sur une recherche menée sous ma direction par Marta Szląskiewicz, étudiante de II^e cycle de philologie française de l'Institut d'études romanes de l'Université de Wrocław, dont les résultats ont été rassemblés dans son mémoire de maîtrise (2015) intitulé *Hating ou agression verbale dans les interactions écrites à l'exemple de forums internet français et polonais*. Je me suis notamment permis (avec l'accord de l'auteure) d'emprunter à ce mémoire le corpus d'étude présentant un échantillon de conversations haineuses tirées du Facebook polonais (cf. point 3 ci-dessous).

L'une des questions importantes à résoudre dans le présent article est de décider des critères linguistiques sur la base desquels on peut considérer une conversation comme une manifestation de *hating*. Celui-ci est tout d'abord un phénomène psychosocial qui, dans la définition de Szląskiewicz, «se manifeste par des commentaires méchants, souvent vulgaires, et a pour but la critique d'une personne ou d'une ac-

¹ Cf. par exemple Dąbrowska 2006, Lagorgette et Larrivée 2004, Larguèche 2009, Rosier 2006 et 2012, Tuomarla *et al.* 2015.

tivité». Notre objectif est donc, en premier lieu, d'analyser, en amont, l'expression linguistique de la haine en Pologne, et en deuxième lieu, en aval, de dégager les éléments de la dynamique interne d'une conversation haineuse sur RS ainsi que ses marques linguistiques. La réalisation de ces objectifs ne peut se passer d'une description préalable de la conversation sur RS en comparaison avec la conversation «standard» dont elle provient ontologiquement et dont elle partage plusieurs traits.

Notre démarche se résume donc comme suit:

- la recherche est effectuée à partir de données authentiques recueillies et toujours disponibles sur Facebook: il s'agit d'une conversation à la suite de l'attentat de *Charlie Hebdo*; elle vient d'une fan page du site d'information *Onet.pl*;
- elle est envisagée du point de vue pragmatique et interactionnel: elle s'intéressera aux interventions des internautes comme éléments de base de la structure d'une interaction écrite dans le web participatif;
- l'accent sera mis sur l'étude de la dynamique d'une conversation haineuse sur internet, afin d'essayer de dégager un script universel de ce type d'interaction.

Deux précisions terminologiques s'imposent ici.

Premièrement, il convient de définir la conversation comme terme générique. Dans l'optique interactionniste, c'est «le lieu d'une activité collective de production du sens, (...) qui implique la mise en œuvre de négociations explicites et implicites», les conditions nécessaires et suffisantes d'une (seule et même) interaction étant «un groupe de participants modifiable mais sans rupture, qui dans un cadre spatio-temporel modifiable mais sans rupture, parlent d'un objet modifiable mais sans rupture» (Kerbrat-Orecchioni 1990: 28-29 et 2016). Le modèle hiérarchisé de l'«école de Genève» présenté par Véronique Traverso (1996) représente l'interaction comme une unité de rang supérieur (qui est délimitée par les modifications du cadre participatif et/ou une autre discontinuité). Nous reviendrons sur ce modèle dans le critère STRUCTURE du point 2 ci-dessous.

Deuxièmement, par le terme «script», nous comprenons, à la suite de Schank et Abelson (1977: 41), une structure qui décrit les séquences appropriées des événements dans un contexte particulier, autrement dit, une séquence prédéterminée et stéréotypée d'actions qui définit une situation connue. Le script est donc un scénario subordonné au type d'interaction et à ses finalités internes, mais permettant des variations découlant de données externes (le lieu, les participants, etc.).

Notre hypothèse est qu'une conversation haineuse correspond à un script qui l'apparente aux enchères: les interventions violentes des locuteurs font renchérir les uns autres – sans qu'elle se termine toutefois forcément par un «achat» du dernier mot (l'objectif de l'échange étant interne, comme dans un *small talk*).

2. Conversation face à face vs conversation sur RS – ressemblances et différences

De prime abord, les affinités entre ces deux genres interactionnels sont évidentes: en effet, la conversation écrite, qui devait prendre le relais d'une conversation orale

quand les conditions physiques ne permettaient pas un face-à-face, a évolué en un mode de communication autonome «qui ne remplace rien» - à tel point que les plus grands pessimistes, notamment parmi les éducateurs, traitent la popularité de la conversation écrite (un oxymore ?) comme un signe du temps, en augurant la dégradation des relations interpersonnelles à la seule communication à distance. Loin de partager cette opinion, nous nous abstenons toutefois de nier l'intérêt et la pratique sociale croissante des chats, forums et tous autres types de messageries, qui résultent de facteurs tantôt matériels, tantôt fonctionnels, tantôt psychologiques (aspects dont nous n'allons pas nous occuper dans le présent article).

La comparaison des conversations orales face à face (désormais CFF) et des conversations écrites sur RS (désormais CRS) présentée ci-dessous est basée sur leurs traits sociopragmatiques externes et internes (sans nous attarder sur les traits linguistiques des pratiques scripturales sur internet en général), à la base de la description théorique formulée dans *Conversation familière* de V. Traverso (1996: 12-14). En considérant l'expression «conversation familière» comme tautologique, l'auteure nous permet de l'assimiler à notre CFF et de l'opposer à une CRS selon les critères suivants:

1. Code

- CFF: oral;
- CRS: mixte (l'écrit est primordial, les internautes ayant aussi recours au code iconographique, dont notamment les émoticônes; ils ont par ailleurs la possibilité de publier des documents audiovisuels).

2. Lieu

- CFF: un espace privé, public, éducatif ou professionnel réel et identique pour tous les participants (condition *sine qua non*²);
- CRS: internet consulté à partir d'un espace privé, public, éducatif ou professionnel différent pour chacun des participants. L'espace virtuel peut néanmoins aussi être privé: réservé à un cercle d'amis; de collaborateurs (professionnel); aux affiliés à un établissement éducatif; ouvert à tout public. Il y a donc deux lieux à prendre en considération: celui où l'internaute se trouve réellement et celui de l'espace virtuel où il rencontre d'autres internautes (les deux peuvent avoir un impact sur son activité interactive).

3. Durée, rythme

- CFF: communication synchrone, éphémère et de nature *hapax* (ce qui est dit est dit une fois et on ne peut ni y revenir – à moins d'un enregistrement - ni l'anéantir, ni le modifier); et «il n'est pas possible de préciser une durée moyenne, minimale ou maximale» (Traverso 1996: 9) de conversation. En fonction de ses finalités, elle peut être aussi coupée/arrêtée et reprise après une pause plus ou moins longue;
- CRS: communication instantanée (quasi-synchrone du fait des contraintes temporelles de l'écriture) ou asynchrone, durable (les interventions sont

² À moins de conversations téléphoniques.

archivées); en fonction des paramètres techniques du site internet, elles laissent la possibilité de correction ou de suppression postérieure de sa propre intervention. Elle s'engage dès le premier commentaire dans une publication (longueur minimale) et peut se prolonger aussi longtemps que les internautes trouvent de l'intérêt pour son thème (sa longueur étant donc illimitée).

4. Participants

a) Nombre

- CFF: «a priori illimité, le nombre de participants à une conversation doit permettre de préserver une certaine proximité»³;
- CRS: indéterminé à l'avance (un internaute rejoint la conversation de plein gré, sans être invité); peut être limité aux habitués d'un site ou ouvert à tous;

b) Participation

- CFF: une conversation se vit *hic et nunc* entre les locuteurs rassemblés pour une raison (visite, réunion, attente du bus...) dans le même temps et espace. La participation est réciproque: «chaque participant a accès à la position du locuteur», ce qui «distingue la conversation de toutes les situations de parole se ramenant à „un parleur/un auditoire“, par exemple un cours magistral, un discours politique» (Traverso 1996: 5-6);
- CRS: implique non seulement l'intervention des internautes mais aussi la présence régulière d'«overhearers» (Goffman cit. apr. Kerbrat-Orecchioni 2010: 339), qui ne prennent pas part à l'échange verbal, mais qui sont libres de laisser leur trace sous forme de *likes* - qu'on pourrait apparenter à des applaudissements ou des sourires d'approbation;

c) Relations

- CFF: égalitaires (ce qui impose parfois un changement de rôle, par exemple dans le cas des relations hiérarchiques⁴). Les statuts peuvent être différenciés en fonction des finalités internes de la conversation, allant des «anonymes aléatoires» (Traverso 1996: 8), se trouvant à un même arrêt de bus, ou des fonctionnels, comme un agent de police, jusqu'aux amis intimes et la famille;
- CRS: égalitaires et symétriques, la distance n'étant jamais très grande (c'est le registre informel qui domine);

d) Rôles

- CFF: participants d'une conversation (rôle *a priori* neutre à moins de dérives non-stéréotypées);

³ Cf. Traverso (1996 :14) pour la conversation familière : «Au delà de 5 ou 6 participants, les phases où tout le monde est focalisé en même temps sur le même échange n'existent plus que rarement, sauf pour certaines activités rituelles (par exemple offrir à boire, porter un toast, faire un discours de remerciement, présenter des vœux, raconter une blague...))».

⁴ «A conversation is marked by the relative equality of its participants – or, more correctly, by the participants' behaving as if they were equals, setting aside roles of authority and subordination» (Donaldson 1979: 279).

- CRS: tous les participants jouent le rôle de «commentateurs» d'une publication principale, à moins d'être «lanceurs» de thème ou «modérateurs» (fonction administrative). D'autres rôles peuvent se forger au fur et à mesure du développement d'une conversation (dont par exemple celui du «troll»; la question est complexe et reste à approfondir).

5. Thème, progression

- CFF: le thème est amené et négocié par les locuteurs; les changements fréquents de thème sont l'une des caractéristiques de la conversation et se manifestent notamment par les échanges à bâtons rompus qui constituent son mode d'organisation de base et sa progression minimale:

(...) après les actes rituels, les échanges à bâtons rompus occupent l'espace conversationnel jusqu'à donner naissance à une séquence spécifique qui, à sa clôture (ou à sa rupture), les verra reprendre leur cours, jusqu'à la cristallisation d'une autre séquence spécifique, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'interaction. (Traverso 1996: 222-223).

La conversation se développe de façon linéaire et est organisée par certaines routines (dont deux, l'ouverture et la clôture, sont obligatoires; voir aussi STRUCTURE ci-dessous);

- CRS: se développe à partir d'un thème lancé dans le message initial. La progression de la conversation n'est pas linéaire (les interventions à une interaction peuvent se superposer, plusieurs internautes répondant «en même temps») et peut s'écarter du thème (notamment si la structure du forum permet de répondre non seulement au message principal, mais aussi à un message particulier); elle n'implique pas les mêmes routines discursives que la conversation réelle (il suffit qu'elle soit cohérente du point de vue thématique).

6. Structure

- CFF: se compose de séquences délimitées à partir d'un critère thématique et du critère pragmatique qui «fait intervenir la notion d'action effectuée par les interactants (ex: ils se saluent, ils se quittent...)» (Traverso 1996: 31). Une séquence se compose d'un ou plusieurs échanges, dont chacun est «la plus petite unité dialogale [...] composée d'un nombre variable d'interventions émises par les différents interlocuteurs» (*ibid.*). L'exemple type d'échange est la paire question – réponse. L'intervention est la plus grande unité monologique produite par un locuteur, elle est constituée d'actes de langage (*ibid.*, p. 33-34). Elle commence et se termine par des routines d'ouverture et de clôture;
- CRS: les posts (ou les publications ou messages) des internautes sont des interventions qui contiennent différents actes de langage. Ils s'organisent en fils de discussions (correspondant aux séquences de la conversation orale) délimités à partir d'un critère thématique ou d'un critère pragmatique, par exemple quand la conversation s'engage autour d'une réponse à la publication initiale ou quand les locuteurs effectuent un acte de parole (par ex. un acte expressif: féliciter quelqu'un, consoler...). A l'intérieur d'une séquence, on peut délimiter des échanges entre deux ou plusieurs internautes. Aucune routine ne

laisse prévoir le terme d'une conversation internet. Certaines routines (tirées des pratiques tantôt orales tantôt écrites) peuvent (mais ne doivent pas) apparaître au début d'une conversation écrite (par ex. les salutations comme *hallo*, *bonjourou*, *witam* en polonais).

7. But

- CFF: l'objectif est commun à tous les interlocuteurs (à la différence de ce qui se passe par ex. dans une interview où le journaliste cherche à découvrir des informations tandis que l'interviewé cherche, au contraire, à les dissimuler, cf. Traverso 1996: 6), et sa finalité est interne: elle vise «à réaffirmer et à élargir ou approfondir les liens sociaux», ce qui «n'empêche pas que la conversation puisse aussi assumer une fonction externe en contribuant à la circulation des idées» (*ibid.*, p. 7);
- CRS: commenter une publication, être lu et commenté à son tour, mais aussi être juste perçu comme un individu⁵, apprécié ou... haï. L'objectif est donc commun, mais les finalités internes peuvent s'étaler sur un continuum allant de la construction jusqu'à la démolition des liens sociaux. Les conversations internet remplissent aussi une fonction externe comme forums d'opinion.

8. Règles de conduite

- CFF: les règles de politesse en vigueur dans la société concernée doivent être respectées sous peine de sanction sociales;
- CRS: obéissent aux règles de la netiquette. Plusieurs forums exigent aussi l'acceptation d'une charte d'utilisation. Le non-respect de cette charte (insultes, xénophobie, *flood*, etc.) peut conduire l'équipe de modération à bannir un utilisateur ou à supprimer son compte, voire (rarement) à engager une poursuite judiciaire⁶.

Nous nous rendons compte que ce relevé de caractéristiques intrinsèques des CFF et CRS n'est qu'un essai non-exhaustif de mise en évidence des différences et ressemblances entre ces deux événements communicatifs, mais nous sommes convaincue qu'il motive suffisamment la distinction entre deux différents genres interactionnels. Leurs caractéristiques se croisent notamment sur le plan de la structure et de règles de conduite appropriées, mais diffèrent sur le plan des codes, caractéristiques spatio-temporelles, mode de participation des locuteurs, changements thématiques et buts.

Ainsi, une CFF (basée sur la définition de Traverso 1996: 11-12, dans les passages entre guillemets) pourrait être caractérisée de façon suivante:

«C'est un échange langagier» oral, synchrone et éphémère, «à caractère réciproque», qui se développe linéairement entre un nombre relativement restreint de participants, «organisé par des tours de parole dont l'alternance n'est pas pré-déterminée» se produisant entre les séquences ritualisées d'ouverture et de clôture, et motivé par des thèmes non-déterminés à l'avance et fluctuants. «La finalité de la conversation est interne et les

⁵ Exemples d'interventions à fonction purement phatique (trouvés par M. Szląskiewicz): «kto da lajka? Za nic» [qui me donnera un *like* ? Pour rien] ou «pierwszy kom pozdrawiam fanów piłki nożnej» [premier com[mentaire] je dis bonjour à tous les fans du foot].

⁶ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Forum_\(informatique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Forum_(informatique)).

participants y poursuivent un objectif commun. La conversation possède une temporalité particulière du fait qu'elle impose à chaque participant l'abandon de son temps individuel et ordinaire pour entrer dans un temps commun. Elle peut se dérouler en tout lieu mais affectionne les lieux permettant une meilleure proximité spatiale et psychologique. Elle fonctionne enfin sur la base d'une égalité de principe entre les participants». Les unités monologiques minimales sont les interventions régulées par le code de politesse en vigueur dans la société concernée.

En revanche, une CRS contiendrait des éléments suivants:

C'est un échange multimodal [code] sur un réseau social numérique [lieu virtuel spécifié] organisé par des publications dont ni l'alternance ni même l'apparition ne sont pré-déterminées parce qu'il est accessible à des internautes dont le nombre est indéterminé d'avance [nombre de participants], à caractère réciproque, entre participants actifs et lecteurs (les statuts étant interchangeable) [participation et rôles]. Les objectifs externes (commenter, être lu et commenté à son tour) sont communs à tous les participants d'une conversation virtuelle. La finalité interne [but] de la conversation peut viser non seulement le renforcement des liens sociaux, mais aussi leur destruction. Elle est enregistrée de façon durable [durée] dans l'internet [lieu virtuel] et n'exige pas d'unité de temps [rythme] et de lieu [lieu réel] pour les participants. Elle fonctionne enfin sur la base d'une égalité de principe [relations entre les participants]. Elle se compose de publications [structure] qui sont des réactions non-linéaires à un thème [thème, progression] lors desquelles les participants observent les règles de la netiquette, sans que des séquences ritualisées d'ouverture ni de clôture y soient obligatoires [règles de conduite].

Une conversation haineuse sera pour nous un type de conversation sur réseau dont l'affinité avec d'autres genres interactionnels datant d'avant le web participatif (dispute, polémique...) et avec certains actes de parole (mépriser, injurier...) reste à approfondir. Dans le présent article, une conversation haineuse se définira notamment par son script, que nous allons mettre en évidence dans le point suivant.

3. À la découverte du script de la conversation haineuse

La conversation polonaise a eu lieu à la date tragique du 7 janvier 2015. Elle provient d'une fan page du site d'information Onet qui est suivi par près de 400 000 personnes. La publication qui a été le déclencheur de cette conversation a reçu 101 likes (👍), a été partagée 54 fois et a reçu 47 commentaires dont 10 ont également été commentés.

Nous avons sélectionné, après Szląskiewicz, le début de cette conversation. L'échantillon compte 27 interventions émanant de 23 locuteurs (L). En plus de citer les interventions originales, nous fournissons une traduction fonctionnelle (effectuée par les soins de l'étudiante et révisée par un francophone⁷). Les passages en gras indiquent les interventions subordonnées directement au document déclencheur (deux séquences d'échanges s'étant engagées autour de la 1^{ère} et de la 2^e intervention).

⁷ Nous remercions M. Xavier Chantry de l'Université de Wrocław d'avoir accepté cette tâche.

Nous analyserons tout d'abord linéairement les interventions de cette conversation du point de vue: a) des procédés de cohérence afin de démontrer qu'elles forment des séquences susceptibles d'être «scriptées», b) de leur valeur pragmatique et argumentative au service de la haine (vue comme phénomène socio-psychologique) et c) des procédés linguistiques véhiculant la violence verbale, pour essayer ensuite de justifier la métaphore des enchères comme rendant compte de sa dynamique interactionnelle.



Le document déclencheur porte le titre «To prawdopodobnie zamach terrorystyczny» [C'est probablement un attentat terroriste]; il est suivi d'une photo de la brigade des pompiers dans une rue parisienne et du texte «Masakra w Paryżu. Nawet kilkanaście ofiar śmiertelnych w strzelaninie» [Massacre à Paris. Apparemment plusieurs morts lors d'une fusillade].

Séquence 1

L1: I bardzo dobrze zrobili, może się kurwa wreszcie ogarna ci popierdoleni wielbiciele multikulti, a w szczególności zaby, angole i niemiaszki. Nawpyszczali tego bydła do europy to teraz sa tego skutki. Z ISLAMISTAMI SIE NIE ROZMAWIA, DO ISLAMISTOW SIE STRZELA 29

Et ils ont très bien fait, putain, ils vont peut-être en tirer une leçon, ces connards d'amateurs de mixité culturelle, et surtout les frogs, les rosbifs et les boches. Ils ont laissé entrer ces porcs en europe et nous voyons le résultat. ON NE PARLE PAS AVEC LES ISLAMISTES, ON LEUR TIRE DESSUS

L2: Tak

Oui

L3: Sama prawda. jeb... islamskie ścierwa 🗨️1
Exactement. sales enculés d'islamistes

L4: *Hyperlien vers un enregistrement Youtube d'une allocution publique de Janusz Korwin-Mikke, président du Congrès de la Nouvelle Droite, du 5/06/2013 intitulée «Musimy się zdecydować: walczymy czy poddajemy się muzułmanom?» (Nous devons nous décider: nous luttons contre les musulmans ou nous nous soumettons?)*

L5 (1^e intervention): kurde a wlosi ile ich wpuszczaja??? wlosi najwiecej i juz niedlugo we wloszech muzelmanie beda rzadzic
merde et les italiens combien ils en laissent entrer? C'est eux qui en prennent le plus et bientôt les musulmans feront la loi en Italie

L'intervention de L1 déchaîne la haine en exprimant son appui pour les terroristes. L'utilisation de la conjonction *i (et)* au début de la phrase la relie à la publication d'Onet et modifie ainsi le raisonnement de manière subversive, en la détournant de son intention de communication initiale. Celle-ci, à caractère litotique, devait secouer l'opinion publique. On dirait cependant que le locuteur se moque de ce qui s'est passé, qu'il est content que les Européens aient reçu une leçon. Son assertion brise les règles d'inférence (la publication d'Onet aurait dû avoir comme effet perlocutif une expression de compassion). Les responsables (les Européens) sont désignés par L1 au moyen d'un terme générique: *ci popierdoleni wielbiciele multikulti (ces sales amateurs de mixité culturelle)*, qui véhicule une agression non dissimulée. En effet, selon Laskowska (2005: 88), les auteurs des énoncés agressifs emploient notamment des lexèmes expressifs (*popierdoleni*) mais aussi des moyens extralinguistiques dont l'ironie (*wielbiciele multikulti*). Dans la suite, les catégories nationales plus particulièrement visées sont appelées au moyen de surnoms bien connus: *żaby (les grenouilles)*, *angole (les Anglais)*; le lexème polonais étant formé avec le suffixe péjoratif *-ol*), *niemiaszki (les Allemands)*; le lexème polonais étant formé avec le suffixe diminutif *-aszek* à valeur faussement condescendante), qui sont des injures référentielles, adressées à un tiers (Oger 2012, en ligne). L'utilisation de ces injures commence la construction du «we-group» du locuteur (Lagorgette 2012, en ligne) par l'exclusion des pays européens en tant que ceux qui ont permis l'immigration massive des islamistes. Le mot du registre vulgaire *kurwa (putain)* est d'un côté un ponctuant discursif dans cette argumentation à la charpente syntaxico-logique explicite: marqueurs de cohésion: *i (et)*, *a w szczególności (et plus particulièrement)*, le schéma: cause + *to (c'est)* + résultat, parallélismes de structure dans la dernière phrase, et un expressif fort de l'autre. L'injure *bydło (bétail)* est aussi référentielle, témoignant du mépris pour un autre groupe social (les immigrés) et achevant ainsi le positionnement du «we-group». Celui-ci se profile comme étant un groupe d'euroceptiques ultra-catholiques. Le locuteur finit son intervention avec un postulat dissimulé sous forme de vérité générale. Les majuscules ajoutent de la force illocutoire à cet acte déjà violent dans son contenu.

Cette triade des phrases dans le raisonnement de L1 réalise de façon fidèle le modèle de l'insulte proposé par Chevalier et de Chanay (2009: 46), qui associe un acte

assertif (dévaloriser un groupe), un expressif (manifester une attitude hostile envers ce groupe) et un directif (inciter ce groupe à une réaction). Dans l'intervention de L1, l'insulte primaire est tournée vers les pays européens, et les islamistes sont la cible d'une insulte de second rang, déterminant les premiers insultés: les pays européens [insulté 1] sont détestés parce qu'ils ont laissé entrer les islamistes [insulté 2]. Observons entre parenthèses les 29 *likes* obtenus (hélas!) par cette «argumentation»...

Les interventions suivantes sont courtes et signalent un enchaînement rapide des interventions. L2 confirme les convictions de L1 au moyen d'une litote. L3 renchérit en produisant, au contraire, une hyperbole: *sama prawda* (*que la vérité*). Il renchérit d'ailleurs aussi sur l'insulte contre les musulmans, mais semble prendre soin de la nétiquette en euphémisant le mot le plus vulgaire *jebane* (*baisés*).

Par l'intervention de L4, la polyphonie de la conversation est réalisée dans une dimension intertextuelle. L4 s'identifie avec les paroles du politicien Korwin-Mikke et incite les autres participants de la conversation à voir la vidéo (qui joue ici le rôle de citation) pour les conforter dans leurs opinions. Cette intervention muette de L4 n'en est pas moins un acte de parole directif. L'argument d'autorité renchérit sur les arguments de L1–L3.

Finalement, l'intervention de L5 rejoint la séquence au moyen de l'interjection *kurde* (*merde*) + la conjonction de coordination *a* (*et*). L'interjection joue aussi la fonction de marqueur de familiarité. L5 renchérit en ajoutant une nouvelle nation (les Italiens) à la panoplie des gouvernements qui ont laissé entrer les musulmans en Europe. La question rhétorique suivie d'une réponse ne relance plus la conversation et la séquence s'éteint, sans que pour autant la conversation entière meure: L6 (ci-dessous) renoue avec L1.

Séquence 2

L6 (1^e intervention): **religia pokoju?;** ♪12
une religion de paix?;)

L7 (1^e intervention): jak każda.
comme toute religion.

L6 (2^e intervention): no nie widziałam, żeby Chrześcianie mordowali mieszkańców Arabii Saudyjskiej w imię wiary... Przyjeżdżasz do obcego kraju, w którym przyszło Tobie żyć to dostosuj się do ich tradycji...! ♪4
*je n'ai quand même jamais vu de chrétiens tuer des Saoudiens au nom de leur religion...
Si tu vas dans un pays étranger, il faut te soumettre aux traditions!*

L8 (1^e intervention): Nie no jasne, teraz tego nie robią ale wystarczy się cofnąć kilka wieków wstecz, poczytaj a sie dowiesz jak się traktowało tych co mieli inne zdanie na temat Chrześcijaństwa ...dzisiaj czas na islamistów . Zreszta religia to jeden z głównych powodów wojen od zawsze . Nawet Wehrmaht podbijał Europę z napisem na klamrach: Gott mit uns (Bóg jest z nami) ♪2

mais oui bien sûr, ils ne le font plus de nos jours, mais il suffit de reculer quelques siècles en arrière; lis pour voir comment étaient traités tous ceux qui avaient un avis

différent sur le christianisme... aujourd'hui c'est le tour des islamistes. D'ailleurs la religion est la principale source des guerres depuis toujours. Même la Wehrmacht pendant sa conquête de l'Europe avait: Gott mit uns (Dieu est avec nous) marqué sur ses ceinturons.

L3 (3^e intervention): *Hyperlien vers l'article de wikipedia «Chrześcijaństwo w Arabii Saudyjskiej» (Le christianisme en Arabie saoudite) 📌1*

L9: *Krzysiek kiedyś ludzie byli zacofani ty kretynie jebany, teraz jest 21 wiek wymordujmy kurwy jak kiedyś ! 📌1*
Krzysiek, autrefois les gens étaient plus attardés, espèce de crétin, on est au 21^e siècle, y a qu'à massacrer ces salauds comme autrefois!

L8 (2^e intervention): *Jebanego kretyna to sobie w rodzinie poszukaj .. zapewne nie jednego znajdziesz ale najpierw spójrz w lustro tępa sztuko 📌1*
Le crétin, cherche-le dans ta famille .. t'en trouveras probablement plusieurs. Mais regarde-toi d'abord dans un miroir, tête d'abruti

L7 (2^e intervention): *To są właśnie skutki wypraw krzyżowych ! Historia ciągnie się za nami .*
C'est justement le résultat des croisades ! L'histoire ne s'oublie pas.

L5 (2^e intervention): *ej tam skutki wypraw krzyżowych....kiedys to było kiedys , a teraz świat jest chyba bardziej cywilizowany!!!*
quel résultat des croisades....avant c'était avant, maintenant le monde est quand même plus civilisé!!!

La question de L6 (*une religion de paix?;*) terminée par une émoticône ironique remet le bâton dans la fourmilière. La première réponse (L7) est minimaliste et ferme, terminée par un point. La valeur illocutoire est de couper court à la discussion raciste, en détournant l'effet perlocutoire de L6 par une mise en comparaison de l'islam avec chaque autre religion. L'effet obtenu grâce à ce subterfuge est celui d'extrapolation de l'intervention de L6 (12 likes...) sur la religion catholique aussi. Mais L6 n'«achète» pas l'opinion de L7. Il construit un raisonnement inductif classique «de l'exemple à la règle» - énoncé d'ailleurs de façon explicite et avec une force illocutoire reflétée par la ponctuation (les trois points de suspens suivis d'un signe d'exclamation). La cohérence est assurée par le marqueur discursif familier *no (ben)* dont le rôle est de renouer avec l'intervention précédente.

L8 s'adresse à son prédécesseur, en le distinguant dans le groupe des internautes par le biais de l'impératif *poczytaj (lis)*. Il soutient L7 en construisant un raisonnement déductif (*wystarczy cofnąć się kilka wieków wstecz – il suffit de reculer quelques siècles en arrière* + exemple implicite *poczytaj, a dowiesz się – lis pour voir*) suivi d'une vérité générale (*religia to jeden z głównych powodów wojen od zawsze – la religion est la principale source des guerres depuis toujours*) illustrée par un nouvel exemple (*Wehrmacht*). Remarquons entre parenthèses seulement 2 likes pour cette intervention.

L3 rétorque par un argument d'autorité sous la forme d'un article de Wikipedia contenant l'information que la pratique religieuse autre que musulmane est interdite par la loi en Arabie saoudite, ce qui oblige les chrétiens de ce pays à pratiquer leur culte en secret.

À ce moment, L9 interpelle L8: le prénom ouvrant l'intervention a pour fonction d'attirer l'attention de celui-ci. Il est suivi d'une qualification injurieuse, *ty kretynie jebany* (*espèce de crétin*), qui aurait une valeur quasi-argumentative, explicitée ainsi par Vincent et Bernard Barbeau (2012, en ligne):

(...) la visée illocutoire [d'une insulte] est donc [...], par exemple, d'exhiber simultanément un désaccord et une émotion: l'insulte serait une manière de s'opposer à un comportement, une manière d'être, une action ou une croyance, tout en cherchant un effet perlocutoire de modification de comportement ou d'excuse. Ainsi, l'énonciateur utilise l'insulte pour exhiber la transgression d'une règle sociale, sa légitimité à condamner l'acte et la force des émotions négatives dont le disqualifié est la cause, tout en visant l'effet perlocutoire de faire réagir le disqualifié (ou un tiers [...]) dans un sens particulier (modification d'un comportement, reconnaissance des torts, excuses, etc.), réactions que nous qualifierons de positives.

L9 renchérit en même temps sur L1 en apportant une nouvelle prémisse à son raisonnement *teraz jest 21 wiek (on est au 21e siècle) – wymordujmy kurwy jak nigdyś* (*y a qu'à massacrer ces salauds comme autrefois*). Après une lecture attentive, nous observons toutefois que les émotions l'emportent et que l'intervention se contredit logiquement: la critique des chrétiens d'autrefois est suivie d'un appel à les imiter adressé à tous les lecteurs de la conversation. Meunier et Rosier (2012, en ligne) précisent à ce propos (d'après de Chanay) que les procédés typiques de la violence verbale sont très diversifiés quant à leur force illocutoire, allant du désaccord axiologique à l'appel au meurtre. Dans cet exemple, nous avons incontestablement affaire à ce degré ultime de violence où apparaissent insultes et divers appels au meurtre. La violence est dirigée autant contre *Krzysiek* que contre les musulmans. C'est un cas d'escalade brusque de violence.

L8, en réaction, abandonne le thème de la conversation et renchérit sur les insultes. Nous avons ici affaire à un acte de langage dépréciatif direct qui fait partie de ce que Moïse (2012, en ligne) appelle «violence fulgurante» (opposée à la violence polémique) et qui est «une montée en tension contextualisée [...] à visée de domination». On peut aussi l'analyser en termes de loi du talion: une insulte pour réponse à une insulte.

L7 renoue ensuite avec le thème énoncé dans la première intervention de L8. Il (ou elle) apporte un nouvel argument au détriment du christianisme. L'utilisation de l'interjection *ej tam* (littéralement *hé là-bas!* à valeur pragmatique de banalisation du propos antérieur) ridiculise et nie la logique du commentaire précédent. L'accumulation des points de suspension et des points d'exclamation prouve la fonction expressive de ce commentaire qui se base sur l'argument du développement civilisationnel.

Séquence principale – suite (après L1 et L6)

L11: **powinni wszystkich deportować i u nas nie długo tak będzie co za ludzie** 🇵🇸9
ils devraient tous les déporter, chez nous ce sera bientôt pareil, quels gens

L12: **Wyjebac wszystkich ciapakow z Europy!!!**
Expulser toutes les crouilles d'Europe!!!

L13: **To jest przyzwole nie na terroryzm skoro wpuszczają Islam. Francja, Anglia to wylegarnia tego robactwa.** 🇵🇸7
Laisser entrer l'Islam, c'est autoriser le terrorisme. La France, l'Angleterre sont les nids de cette vermine.

L14: Nie robactwa a pierdolonych w dupsko kozojebcow. Takiemu to kilof w plecy i patrzeć czy równo krwawi
C'est pas de la vermine, c'est des enculeurs de chèvres. Ce qui leur faut, c'est un coup de pioche dans le dos en s'assurant que ça saigne bien

L15: **Dżihad, islam, terror – chore przesłanie. Ciapate sku***ny których celem mordowanie.** 🇵🇸14
Le djihad, l'islam, le terrorisme – des trucs de malades. Fils de pute de bougnoules qui cherchent à assassiner.

L16: **Muzulmanie – mordercy i gwałciciele** 🇵🇸6
Les musulmans: des assassins et des violeurs

L17: tak samo jak katole
comme les cathos

L18: no super porównanie. .gratuluje intelektu. ...pewnie już polska islamistka
super comparaison. .félicitations pour l'intelligence. ...déjà une islamiste polonaise j'imagine

L19: wśród katolików też barachła nie brakuje .jak w każdej religii
parmi les catholiques, il ne manque pas de racaille non plus .comme dans chaque religion

L20: Murzynek Ahmed w Paryżu mieszka

Głowę Ci uciąć chce ten koleżka

Ostrzy maczetę przez całe ranki

Czyta z Koranu co lepsze wzmianki

O tym co robić ma z niewiernymi

Gdy na ulicy spotka blond w mini

Dobrze, że Ahmed z Islamistami

Nie chodzi tutaj do szkoły z nami

A gdy ze szkoły do domu wraca

Bomby buduje to jego praca

Aż mama krzyczy Ahmed łobuzie

Kiedy dynamit chowa w swej bluzie

**Mama powiada poszukaj żony
Ale on w kozy wciąż zapatrzony
Lecz mamy miłość ciągle jest czysta
Bo dobry z niego jest terrorysta** 🇵🇱14

*Le Nègre Ahmed habite à Paris
Et a envie de te couper la tête
Il aiguisé sa machette pendant toute la matinée
Il lit les meilleurs passages du Coran
Sur ce qu'il doit faire avec les non-croyants
Quand il croise une blonde en minijupe
Heureusement qu'Ahmed avec les Islamistes
Ne va pas à l'école avec nous
Et quand il rentre à la maison
Il fabrique des bombes, c'est son devoir
Maman crie: «Bambo, fripon »
Quand il cache la dynamite sous son blouson.
Maman dit: «Trouve-toi une femme»,
Mais il n'a d'yeux que pour les chèvres.
Sa maman pourtant continue de l'aimer
Parce que c'est un bon petit terroriste*

L21: Czysta poezja 😊
Belle poésie

L22: «Jak na razie nie wiadomo, kto jest odpowiedzialny za ten atak» Jak to nie wiadomo kto jest odpowiedzialny!? Muzułmanie droga redakcjo, muzulmanie. Nie bójmy się nazywać rzeczy po imieniu 🇵🇱5

*«Pour l'instant on ignore qui est responsable de l'attaque» Comment ça on ignore !?
Les musulmans chère rédaction, les musulmans. N'ayons pas peur d'appeler les choses par leur nom*

L23: Niech więcej przyjmują islamistów!!! 🇵🇱5
Qu'ils accueillent encore plus d'islamistes !!!

Dans cette séquence nous avons une nouvelle surenchère. Tout d'abord, L11 donne un conseil et exprime son angoisse quant au futur de la Pologne. L12 renchérit sur L11 au moyen de mots vulgaires et de trois signes d'exclamation (ponctuation hyperbolisante). L13 renchérit sur L11 avec un argument (pseudo)logique et émotionnel, contenant une insulte. L14 renchérit sur L13 au moyen d'une insulte plus forte et d'une image de tortures que les musulmans devraient subir. L15 semble calmer le jeu en exprimant sans ponctuation emphatique une déclaration à valeur de vérité générale à propos des musulmans (thème lancé par L13). Mais dans la deuxième phrase, la violence verbale «revient au galop» et relance la tonalité virulente de la conversation ultérieure.

L16, à son tour, résume l'idée de L15 sous une forme laconique et rajoute une nouvelle étiquette pour les islamistes. Remarquons que les procédés en jeu, le labeling combiné à la diabolisation, sont, à côté de la ridiculisation et de l'insulte proprement

dite, des tactiques langagières typiques permettant de construire une représentation partagée de l'ennemi lors d'une action protestataire (Orkibi 2012, en ligne).

L17 revient à l'idée de L7, en dévalorisant aussi la religion catholique. L18 se prononce contre L17 au moyen de l'ironie (*super porównanie, gratuluję intelektu - super comparaison, félicitations pour l'intelligence*) et étale un nouveau label pour la locutrice: *polska islamistka (islamiste polonaise)*, selon la logique du stéréotype. La publication de L19 supporte L17 en reprenant la logique de «toutes les religions qui se valent» (généralisation). À la suite des propos de L16, L20 reprend un pastiche (d'un auteur anonyme publié sur internet) du poème de Julian Tuwim «Murzynek Bambo» («Le petit Nègre Bambo», écrit dans les années 1920 et connu en Pologne de tous les enfants, actuellement toutefois interprété comme promouvant une vision stéréotypée et avilissante de la population noire), ce qui lui vaut l'approbation ironique de L21. La publication de L22 renoue avec la publication initiale d'Onet dont elle tire une citation (remarquons le soin avec lequel le discours rapporté est cité entre guillemets) suivie d'une réponse indignée. La rédaction d'Onet y est interpellée directement au moyen d'une forme nominale d'adresse (désormais FNA): *droga redakcja (chère rédaction)* en position médiane, permettant la réduplication du rhème et le renforcement de la valeur illocutoire de l'acte d'accusation contre les musulmans. Mais la rédaction d'Onet est aussi accusée elle-même: en l'occurrence, d'un jeu d'esquive par rapport aux coupables. Cette accusation émane de l'acte directif à la première personne du pluriel (*Nie bójmy się nazywać rzeczy po imieniu - n'ayons pas peur d'appeler les choses par leur nom*), visant en effet la deuxième personne. La dernière intervention est un appel ironique qui revient de but en blanc au thème des gouvernements favorables à l'immigration musulmane.

En somme, les gens qui ont participé à cette conversation, xénophobe à l'extrême, l'ont fait pour exprimer leur point de vue, pour influencer les autres, les convaincre, les inciter à l'hostilité envers les musulmans. La plupart des énoncés reflètent des émotions suscitées par l'attentat: une satisfaction malsaine de ce qui venait de se passer, la haine et l'agressivité envers les musulmans, la rancœur envers les gouvernements, la crainte du futur. Selon Traverso (1996: 7), l'analyse conversationnelle prend toutefois rarement en compte les fonctions externes d'une conversation «contribuant à la circulation des idées», permettant d'observer le mouvement des idées, l'émergence et la négociation des points de vue. Si nous observons comment se déroule la conversation analysée, nous avons l'impression qu'elle ressemble à une montée des enchères. Cette métaphore rend très bien compte de sa dynamique interne. Chacun vient y rajouter sa dose de haine.

Premièrement, la conversation virtuelle, même si elle ne se développe pas linéairement, mais constitue plutôt un emboîtement d'interventions subordonnées à différentes publications (*vide* nos deux séquences à partir de L1 et L6, L14 qui répond à L13, L17-19 à L16, L21 à L20), garde une cohérence sémantique et syntaxique globale: la conversation étudiée ne dévie pas du thème principal, ce à quoi s'ajoutent des procédés de cohérence tels que les reprises anaphoriques du contenu propositionnel (L2: *tak - oui*, L3: *sama prawda - exactement*, L7/1: *jak każda [religia] - comme toute [religion]*, L7/2: *to [c'est]*), les connecteurs discursifs ouvrant les

interventions (L1: *i - et*, L5: *kurde a - merde et*, L6/2: *no - quand même*, L8/1: *nie no - mais oui*, L5/2: *ej tam - hé là-bas*), les FNA interpellatives (L9: *Krzysiek ty kretynie jebany - Krzysiek, espèce de crétin*, L22: *droga redakcjo - chère rédaction*) et leurs reprises (L8/2: *jebanego kretyna to sobie w rodzinie poszukaj - le crétin, cherche-le dans ta famille*), ainsi que les citations des interventions précédentes (L22: «*Jak na razie nie wiadomo, kto jest odpowiedzialny za ten atak*» - «*Pour l'instant on ignore qui est responsable de l'attaque*»).

Deuxièmement, du point de vue des actes de parole, les interventions sont constituées d'actes assertifs, expressifs et directifs qui semblent construire une argumentation logique. En effet, selon Amossy (cit. apr. Vincent et Bernard Barbeau, *op. cit.*), l'argumentation est constituée «des moyens verbaux qu'une instance de locution met en œuvre pour agir sur ses allocutaires en tentant de les faire adhérer à une thèse, de modifier ou de renforcer les représentations et les opinions qu'elle leur prête, ou simplement de susciter leur réflexion sur un problème donné». La finalité externe de l'argumentation contenue dans la conversation étudiée est de persuader de haïr les musulmans et les gouvernements européens. L'expression de la haine augmente au fil de l'interaction, attisée par les interventions polémiques, comme le prix d'un objet monte lors d'une vente aux enchères. Le but final de la conversation haineuse serait, pour emprunter la nomenclature de Vincent et Bernard Barbeau (*op. cit.*), «l'effet catharsis»: la cohésion dans le dénigrement.

Troisièmement, la «monnaie» de cette vente «à qui hait le plus» est notamment de nature pragmatico-rhétorique et englobe:

- a) les assertifs - commentaires des «autorités» en la matière, comme L1: *i bardzo dobrze zrobili - et ils ont très bien fait*; L1: *nawpyszczali tego bydla do europy to teraz sa tego skutki - ils ont laissé entrer ces porcs en Europe et nous voyons le résultat*; L13: *to jest przyzwolenie na terroryzm - c'est autoriser le terrorisme*; L7/2: *historia ciągnie się za nami - l'histoire ne s'oublie pas*, ou vérités générales créées *ad hoc* comme L16: *Muzułmanie – mordercy i gwałciciele - les Musulmans: des assassins et des violeurs*;
- b) les directifs (conseils, ordres), comme L1: *Z ISLAMISTAMI SIE NIE ROZMAWIA, DO ISLAMISTOW SIE STRZELA - on ne parle pas avec les islamistes, on leur tire dessus*; L6/2: *Przyjeżdżasz do obcego kraju, w którym przyszło Tobie żyć to dostosuj się do ich tradycji... ! - Si tu vas dans un pays étranger, il faut te soumettre aux traditions!*; L9: *wymordujmy kurwy jak kiedyś ! - y a qu'à massacrer ces salauds comme autrefois!*; L11: *powinni wszystkich deportować - ils devraient tous les déporter*; L12: *wyжебac wszystkich ciapaków z Europy !!! - expulser toutes les crouilles d'Europe !!!*;
- c) les expressifs (notamment les insultes), comme L1: *popierdoleni wielbiciele multi kulti - ces connards d'amateurs de mixité culturelle*; L1: *żaby, angole, niemiaszki - les frogs, les rosbifs et les boches*; L1: *bydło - ces porcs*; L3: *jeb... islamskie ścierwa - sales enculés d'islamistes*; L12: *ciapaki - les crouilles*; L13: *robactwo - cette vermine*; L14: *pierdoleni w dupsko kozojebcy - des enculeurs de chèvres*; L15: *ciapate sku***ny - fils de pute de bougnoules*;

- d) les citations d'autorités (y compris sous forme d'hyperliens vers les fichiers multimédia): L4, L6/3;
- e) les ponctuants discursifs vulgaires, comme L5: *kurde - merde*, L1: *kurwa – putain*;
- f) l'ironie, comme L6/1: *religia pokoju?*) - *une religion de paix?*); L18: *super porównanie - super comparaison*; L18: *gratuluję intelektu - félicitations pour l'intelligence*; L21: *czysta poezja - belle poésie*; L23: *niech więcej przyjmują islamistów !!! - qu'ils accueillent encore plus d'islamistes !!!*;

À cela s'ajoutent les moyens purement rhétoriques comme les litotes, cf. L2: *tak – oui*, L7/1: *jak każda - comme toutes*; les hyperboles, cf. L3: *sama prawda – exactement*; les accumulations, cf. L1: *zaby, angole, niemiaszki - les frogs, les rosbifs et les boches*, L5: *włosi - les italiens*; et la ponctuation hyperbolisante (multiplication des signes, majuscules). Tous ces procédés permettent notamment de (re)construire socialement un «we-group» à partir des émotions violentes causées par l'attaque terroriste.

4. Conclusion: la conversation haineuse, une «montée des enchères»

En prenant en considération toutes ces données sémantico-pragmatiques et syntaxiques, on peut dégager un script de la conversation haineuse, impliquant deux types de haine: HAINÉ₁ – envers le thème de la conversation, HAINÉ₂ – envers un interlocuteur.

- Étape 1. OUVERTURE: publication d'une actualité à caractère informatif ou polémique
- Étape 2. ENGAGEMENT DE LA CONVERSATION: premier commentaire
- Étape 3. DÉCLENCHEMENT DE LA HAINÉ₁: à partir du premier commentaire haineux (qui peut coïncider avec l'engagement de la conversation voire avec l'ouverture)
- Étape 4a. RENCHÉRISSEMENTS (avec ramification des séquences possibles autour des sous-thèmes):
 - RENCHÉRISSEMENTS SUR LE THÈME DE LA CONVERSATION
Accumulation des actes directifs, assertifs et expressifs, contenant des insultes, de l'ironie, des ponctuants discursifs vulgaires, des citations des autorités, souvent courtes et «rapides» (effet de montée de violence), ex. interventions des L11, L12, L13, L14, L15, L16, L20, L22
 - RENCHÉRISSEMENTS SUR L'EXPRESSION
Reformulation d'une intervention précédente avec des moyens linguistiques plus violents, ex. L14 par rapport à L13

ou

- Étape 4b. DÉCLENCHEMENT DE LA HAINÉ₂: à partir de la première intervention opposée, ex. L7/1 (thème à approfondir)
- Étape 5. EXTINCTION DE LA CONVERSATION

Le renchérissement autour du premier axe de haine (HAINE₁) se déroule en coopération, comme lors d'une enchère ascendante (ou enchère anglaise) à Sotheby's: chaque intéressé offre successivement un nouveau montant de haine qui en même temps construit la valeur (évidemment négative) du thème aux yeux des internautes, comme les offres des postulants construisent la valeur des objets mis aux enchères. Le processus s'arrête lorsqu'il ne reste plus de haine à exprimer (le montant maximum de haine est atteint) ou bien lorsqu'il n'y a plus de public. Le renchérissement autour du deuxième axe de haine (HAINE₂) se déroule en compétition entre deux internautes où chacun cherche à dépasser l'insulte de l'autre en termes de force illocutoire. Le processus s'arrête quand l'un des adversaires manque de ressources.

Nous tenons à souligner que ceci est une ébauche de script conversationnel, une charpente, qui reste à peaufiner en tenant compte de la distinction entre HAINE₁ et HAINE₂ (leurs déclencheurs, le classement des marqueurs linguistiques comme fonction des assertifs, le rôle des négations, les types d'insultes, etc.). Nous pensons tout de même qu'elle rend compte de la dynamique générale de la conversation haineuse, qui mérite une attention particulière en tant qu'événement communicatif capable d'influencer véritablement les opinions (politiques, économiques, sociales) d'un large public. Les derniers mois en sont d'ailleurs une triste confirmation.

Bibliographie

- Chevalier, Y., Chanay [de] H.C. (2009), «Savoir être insulteur, ou les marqueurs verbaux et non verbaux de l'insulte: quelques exemples de „pé- dé“», [in:] D. Lagorgette (éd.), *Les insultes en français: de la recherche fondamentale à ses applications*, Chambéry, Université de Savoie, pp. 45-74.
- Dąbrowska A. (dir.), (2006), *Życzliwość i agresja w języku i kulturze*, *Język a Kultura* n° 17.
- Donaldson S. K. (1979), «One kind of speech acts: how do you know when we're conversing?», *Semiotica* 28-3/4, pp. 259-299.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990), *Les interaction verbales*, v. 1, A. Colin, Paris.
- Kerbrat-Orecchioni C. (2010), *S'adresser à autrui*, Université de Savoie, Chambéry.
- Lagorgette D. et Larrivée D. (dir.), (2004), «Les insultes en français: approches sémantiques et pragmatiques», *Langue Française* n° 144.
- Lagorgette D. (2012), «Insulte, injure et diffamation: de la linguistique au code pénal ?», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.
- Laskowska E. (2005), «Przejawy życzliwości i agresji w wypowiedziach publicznych (na przykładzie Rady Miejskiej Bydgoszczy)», *Język a Kultura*, t. 17, pp. 81-89.
- Larguèche E. (2009), *Espèce de... Les lois de l'effet injure*, Université de Savoie, Chambéry.
- Meunier D. et Rosier L. (2012), «La langue qui fâche: quand la norme qui lâche suscite l'insulte», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.

- Moïse C. (2012), «Argumentation, confrontation et violence verbale fulgurante», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.
- Orkibi E. (2012), «L'insulte comme argument et outil de cadrage dans le mouvement „anti-Sarko“», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.
- Oger C. (2012), «La conflictualité en discours: le recours à l'injure dans les arènes publiques», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.
- Rosier L. (2006), *Petit traité de l'insulte*, Labor, Loverval.
- Rosier L. (dir.), (2012), «Insulte, violence verbale, argumentation», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.
- Schank R.C., Abelson R.P. (1977), *Scripts, Plans, goals, and understanding. An inquiry into human knowledge structure*, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale (N.J.).
- Szlaşkiewicz M., (2015), *Hating ou agression verbale dans les interactions écrites à l'exemple de forums internet français et polonais*, mémoire de maîtrise écrit sous la direction de Monika Grabowska, Uniwersytet Wrocławski.
- Traverso V. (1996), *La conversation familière*, Presses Universitaires de Lyon.
- Tuomarla U. et al. (dir.), (2015), *Du malentendu à la violence verbale, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki* n° 93.
- Vincent D., Bernard Barbeau G. (2012), «Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels: à qui l'insulte profite-t-elle ?», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 8, <http://aad.revues.org/1285>, consulté le 15 novembre 2015.

Sources d'exemples

<https://www.facebook.com/OnetWiadomosci/posts/10152637080289716>, consulté le 15 avril 2015.

Mots-clés

conversation haineuse, réseau social, violence verbale, acte de parole, script

Abstract

Verbal auction – searching for a script of hating in social network conversations

The aim of this paper is to describe the internal organisation and linguistic features of hating on social networks (Facebook). First, we oppose face-to-face conversations and web conversations according to Véronique Traverso's monograph *Conversation familière* (1996). Next, we analyse a sample of xenophobic

Polish web forums commenting on the *Charlie Hebdo* attack (7/01/2015). To conclude, we gather linguistic and pragmatic marks of hating in the Facebook interactions and we sketch a script of this kind of verbal event. We assume that hating interactions on social networks display the same stages as a sale auction.

Key words

web interaction, hating, social network, verbal violence, speech act script

La construction du sens social de l'événement médiatique

L'événement médiatique, tel que nous nous intéressons, n'est qu'une construction discursive. En effet, il s'agit d'un produit du discours médiatique (ici : le discours de presse qui reste toujours une référence de base) dont les origines se trouvent dans un événement du monde réel. Pour nous, la construction de l'événement médiatique équivaut à la production de son sens, reconnaissable pour un groupe donné à un moment concret (le sens social, d'après Moirand 2007 et Veniard 2013). Nous allons illustrer ce phénomène par l'exemple du « choc de simplification », une grande réforme des démarches administratives proposée par François Hollande en mars 2013 et, désormais, menée par étapes. Si nous la traitons d'événement, c'est parce que nous prenons en considération tous les faits et surtout tous les discours qui y sont liés (qui le forment). Le concept de l'événement médiatique en tant que produit de la circulation des discours va constituer le thème de l'article. Nous allons nous poser la question sur sa construction, résultat de cette circulation, en relation avec la production de son sens social. Le problème semble essentiel car il affecte la question plus globale des médias. L'exemple choisi se trouve parmi ceux qui traduisent le mieux notre réflexion. Notre corpus a été composé des articles parus dans les deux plus grands quotidiens nationaux français, *Le Figaro* (LF dans la suite) et *Le Monde* (LM) entre le 23 mars 2013 et le 1^{er} juin 2015.

1. L'événement médiatique et la mémoire interdiscursive

Contrairement à son emploi courant¹, la notion d'événement médiatique dans l'analyse du discours ne suggère aucun jugement de valeur. Chaque événement (ou une suite d'événements autour d'un thème) qui subit inévitablement un traitement médiatique est un événement médiatique, reconnaissable pour une société au moment de sa production et après. Nettement, notre définition s'inspire de la conception du moment discursif proposé par S. Moirand, déterminé comme un fait du monde réel qui devient par et dans les médias un « événement » et qui donne lieu à une abondante production médiatique dont il reste quelques traces à plus ou moins long terme

¹ Selon le dictionnaire Larousse disponible en ligne sur le site larousse.fr, l'adjectif « médiatique » signifie en second lieu « rendu populaire grâce aux médias ». En usage courant, l'événement médiatique est celui dont l'ampleur est fautive, non méritée, due à la médiatisation.

(Moirand 2007). Ce sont donc les différents discours qui construisent l'événement médiatique et qui se situent alors au centre de notre réflexion.

L'ancrage culturel de l'événement médiatique est essentiel: il est non seulement reconnaissable, mais surtout significatif (porteur d'idées et de sentiments) pour une communauté dans (ou plutôt à partir de) un moment de son histoire. Il est un élément d'un réservoir commun de sens, propre pour une société, que S. Moirand appelle mémoire interdiscursive (médiatique). C'est d'ailleurs un concept dont on trouve les origines chez M. Pêcheux, pour qui «le sens se forme dans l'histoire, à travers le travail de la mémoire, l'incessante reprise du déjà-dit» (c'est-à-dire tout discours est traversé par l'interdiscursivité) (Pêcheux 1990: 89). Le fonctionnement de cette mémoire consiste en «rappel d'un discours autre, en relation avec la mémoire individuelle et les mémoires collectives, acquises au fil des événements, des images et des discours auxquels on est exposé – qui s'inscrit dans les différentes formes de l'allusion et de l'interdiscursivité suggérée» (Moirand 2007: 147).

2. L'origine du sens dans le discours

Puisque l'événement médiatique est une production discursive, la question majeure qu'il faut se poser au début de son analyse est celle qui porte sur la production du sens en discours. Dans notre approche, c'est le discours même qui est le lieu de la production du sens dont la source, à travers des opérations langagières, est l'énonciateur (Longhi 2012: 20). En fait, les discours constitutifs d'un événement viennent de différents énonciateurs, ils reflètent donc de différents points de vue. C'est à l'intersection de ces discours que l'on voit le sens de l'événement surgir. Autrement dit, nous considérons notamment la circulation des dires comme l'origine du sens en discours, en nous inscrivant ainsi dans une tendance déjà présente en analyse du discours française (cf. Siblot 1997, Moirand 2007, Krieg-Planque 2009). Le mot y est pris pour une «unité circulante» dont le sens est nourri par le contexte. Il est donc analysable à travers son profil lexico-discursif (cf. Veniard 2013).

3. La spécificité du discours de presse

Si nous insistons sur le pluriel du mot «discours» et sur l'idée de la construction de l'événement médiatique, c'est parce que la presse ordinaire est par définition hétérogène: elle est un lieu de rencontre de différents discours sur un sujet. En effet, selon les études récentes, le discours de presse en tant que l'objet d'études est défini comme celui caractérisé par la polyphonie, et par la sélection et transformation des énoncés qu'il rapporte (cf. Krieg 2000). D'ailleurs, nous avons déjà signalé l'existence de différents énonciateurs desquels viennent les discours constitutifs d'un événement. Précisément, la presse implique trois sources principales: le médiateur, le public et les spécialistes, qui se manifestent par leur manière de dire et surtout par la représentation de leurs dires, ce qui entraîne inévitablement une situation dialogique. Si ce dialogisme est du

type intertextuel (le discours d'autrui est cité), on peut parler de l'hétérogénéité du premier degré, dite représentée. Mais très souvent il s'agit plutôt de l'interdiscours que de l'intertexte (ou du dialogisme); c'est le cas des allusions aux discours antérieurs, donc présents dans les médias de manière clandestine, c'est pourquoi on parle dans ce cas-là de l'hétérogénéité clandestine. On distingue enfin l'hétérogénéité (ou l'interdiscursivité) suggérée: le dialogisme est masqué, rien n'indique le déjà-dit, ce sont les mots qui portent la mémoire de leur histoire (Moirand 2007). Ainsi, les discours qui construisent l'événement médiatique non seulement viennent de plusieurs énonciateurs, mais prennent aussi de différentes formes. Cependant, nous devons ici laisser de côté une autre question épineuse, celle qui concerne la manière de laquelle ces discours apparaissent dans le discours de presse et qui influence leur interprétation (cf. Authier-Revuz 1995, Biardzka 2014). Nous nous concentrons sur le fait que chaque reprise d'un dit, réalisée sous forme d'une répétition ou d'une reformulation, consiste en sa nouvelle présentation: chaque locuteur dispose d'un point de vue, explicite ou non, qui influence l'orientation du discours rapporté (Vion 2006: 13) et, dans une perspective plus large, modifie le sens social de l'événement en question.

Il est à noter que le classement de l'hétérogénéité évoqué n'est qu'une vision parmi d'autres du dialogisme, de l'interdiscours et de l'intertexte (cf. Charaudeau & Maingueneau 2002, Adam 2006, Paveau 2010). Nous en prenons en considération toutes, mais nous voudrions insister particulièrement sur l'interprétation de la théorie de M. Bakhtine proposée par J. Brès, souvent partagée par les analystes du discours à la française. Le dialogique y est défini comme «l'orientation de tout énoncé, constitutive et au principe de sa production, vers des énoncés réalisés antérieurement sur le même objet de discours et vers la réponse qu'il sollicite» (Brès 2005: 52-53).

4. Le nom de l'événement médiatique

La circulation des dires, telle que nous intéressent, entraîne surtout la création du nom de l'événement médiatique. Cet élément est essentiel car il donne la forme au sens social de l'événement et il permet de le reconnaître dans le discours. S. Moirand l'appelle «mot-événement» et elle le définit comme un mot ou une expression qui devient le «nom» d'un événement, et par cela un déclencheur mémoriel: il y renvoie directement et non à sa signification primaire (Moirand 2007). Pour nous, il s'agit d'une formule, donc d'«un ensemble de formulations qui, du fait de leurs emplois à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux que ces expressions contribuent dans le même temps à construire» (Krieg-Planque 2009: 5). En effet, c'est une expression plus ou moins figée (au niveau structurel ou mémoriel). Le plus important est pourtant son caractère discursif: elle se forme par l'emploi des mots et grâce à leur circulation. De plus, la formule est un référent social: elle signifie quelque chose pour un groupe donné, dans un temps précis et elle s'y impose. Ainsi, la formule a un caractère polémique: elle est aussi conflictuelle que les enjeux politiques et sociaux qu'elle résume et qu'elle inflige (les quatre propriétés constitutives de la formule d'après: Krieg-Planque 2009). Ainsi, le

nom de l'événement devient le symbole du sens social construit et, en tant que tel, un élément de la mémoire interdiscursive médiatique qui donne accès aux discours constitutifs de cet événement.

La problématique de la dénomination de l'événement médiatique a été largement abordée par M. Veniard (*op. cit.*). Elle analyse le profil lexico-discursif des mots employés pour nommer l'événement, ce qui permet, selon elle, de reconstituer son sens social. La réflexion sur la dénomination de l'événement a été aussi enrichie par les travaux de L. Calabrese (2012), surtout grâce au concept de la déférence, venu des sciences sociales. Les deux approches sont d'ailleurs nourries par l'idée de P. Siblot (*op. cit.*), selon laquelle c'est la nomination elle-même qui produit du sens.

Ainsi, notre réflexion s'inscrit dans la lignée des travaux récents sur l'événement médiatique, présentés récemment par L. Sini (2015). Par contre, nous ne nous inspirons pas des théories du champ des sciences de l'information et de la communication, comme le concept de l'événement médiatique élaboré par J. Arquembourg (l'ouvrage *Le temps des événements médiatiques* de 2003, cité par L. Sini). Nous insistons cependant sur la circulation des discours et sur le rôle de la mémoire interdiscursive.

5. Méthode

Comme nous l'avons montré, l'analyse de l'événement médiatique est possible, selon nous, si nous prenons en considération les éléments suivants: d'une part, l'hétérogénéité de la presse écrite (la coexistence de différents discours) qui entraîne les phénomènes tels que l'intertextualité et l'interdiscursivité ainsi que l'existence de différents points de vue, donc la subjectivité, et de l'autre, le nom donné à l'événement. Incapables d'entrer en détails, notre but est de montrer la circulation des discours dans la presse écrite qui est à l'origine de la construction de l'événement médiatique (de son sens social) et de mettre l'accent sur son produit, la formule. Elle constitue le nom de l'événement, établi et diffusé par les médias, et elle rend son sens social. Nous nous posons aussi la question sur l'hétérogénéité de l'événement médiatique. En effet, nous supposons que le sens se trouve à l'intersection de différentes facettes de l'événement médiatique, propres pour ses différents acteurs et inscrites toutes dans la mémoire interdiscursive médiatique. À cet effet, nous allons analyser l'exemple du «choc de simplification». Nous allons reconstituer la chronologie de l'événement et retracer le chemin des discours pour ensuite les confronter.

6. Analyse: le «choc de simplification»

Le président de la République F. Hollande a annoncé le «choc de simplification» le 28 mars 2013 lors de son intervention télévisée. Il s'agit d'une grande réforme, menée par étapes, censée faciliter le quotidien des entreprises et des particuliers, et améliorer la relation entre l'administration et ses usagers; tout cela pour favoriser les économies du temps et de l'argent. Cet objectif assez vague se traduit par l'introduction des 450

mesures jusqu'en janvier 2016 (dont l'emblématique «silence vaut accord» le 12 novembre 2014), le vote de la loi adéquate le 22 juillet 2014, la soumission du bilan d'étape le 30 octobre 2014 et la proposition des 170 nouvelles mesures le 3 février 2016. L'événement n'est donc pas clôturé et il se présente comme un projet majeur du quinquennat de F. Hollande. Si nous avons pu distinguer ses étapes, c'est grâce aux médias qui les relatent. La construction discursive de l'événement médiatique consiste donc, à premier abord, à décrire tous les faits qui y sont liés et, de plus, à citer des commentaires accompagnants. Cette fonction informative est d'ailleurs principale pour la presse écrite. En l'occurrence, tous les discours concernant les épisodes de cet événement (les mesures, les bilans, etc.) vont le compléter et nourrir son sens social. Le processus commence par l'événement déclencheur, l'annonce du «choc de simplification» par le président et la citation de ses propos dans un article de presse (ex. 1).

- (1) Le président François Hollande a annoncé ce soir un «choc de simplification» qui doit notamment réduire radicalement les démarches administratives des entreprises. «Aujourd'hui, une entreprise – petite – est obligée d'envoyer 3.000 informations par an à l'administration. Demain il faut réduire deux fois, trois fois ce chiffre», a dit le chef de l'Etat, rappelant avoir déjà engagé cette démarche dans le secteur du logement.
(*Hollande annonce «un choc de simplification» administrative*, LF 28/03/2013)

L'article est accompagné d'une vidéo: nous pouvons écouter la parole de F. Hollande dans sa totalité. Ainsi, l'origine de la formule du «choc de simplification», uniquement suggérée dans le texte par le guillemetage, est confirmée: c'est bien le président qui en est l'auteur. Elle devient par la suite le nom de l'événement, ce qui ne surprend pas car apparemment elle a été choisie exprès pour être retenue. Nous avons donc à faire à un nom d'événement particulier car créé par l'un de ses (principaux) acteurs et, en tant que tel, diffusée par les médias. En effet, le sens social du nom – et par extension de l'événement qui est en train de se construire – est en quelque sorte programmé par son auteur. Les événements et les commentaires suivant l'intervention du président et relatés par les médias vont se référer à ce sens: le sens discursif va rejoindre celui lexical. À la base, comme les mots l'indiquent, il s'agit d'une réforme profonde et radicale des démarches administratives, ce qui constitue un changement positif (la simplification en matière d'administration étant connotée positivement). Effectivement, toutes les reprises de la formule en question vont souligner ou modifier ce sens.

Comme nous l'avons signalé *supra*, nous pouvons parler d'un nom d'événement dans le cas d'une formule qui y renvoie directement, étant un élément de la mémoire interdiscursive médiatique. En effet, c'est un fragment d'énoncé qui reste des paroles circulant dans le discours de presse (reprises non seulement par les journalistes, mais aussi par d'autres acteurs de l'événement). Il est retenu car il est emblématique ou même, comme dans le cas analysé, créé dans ce but. Les extraits ci-dessus (des exemples de textes qui relatent les épisodes de l'événement) représentent le passage de la citation vers le nom de l'événement.

- (2) Les petites entreprises vont bénéficier du «choc de simplification» administrative voulu par le président de la République. Elles ne seront plus obligées de publier leurs comptes, promet Jean-Marc Ayrault dans une interview donnée aux Échos ce jeudi. (...) «Dès aujourd’hui, nous décidons la suppression de l’obligation de rendre publics les comptes pour 1,4 million de TPE, une charge inutile. Le choc de simplification est engagé.» (...) «Le président de la République veut lever tous les obstacles administratifs qui brident l’activité économique», avait récemment déclaré Jean-Marc Ayrault. François Hollande avait en effet promis début avril sur France 2 un «choc de simplification» pour essayer de relancer la croissance. «Aujourd’hui, une entreprise -petite- est obligée d’envoyer 3000 informations par an à l’administration, 3000!», avait insisté le chef de l’État. «Demain il faut réduire deux fois, trois fois ce chiffre», avait-il avancé.
(Le «choc de simplification» commence par les petites entreprises, LF 18/04/2013)
- (3) Après l’annonce du «choc de simplification» il y a dix-huit mois, «il s’agit de traduire les intentions en actes», a promis jeudi François Hollande, lors d’un grand événement à l’Élysée, auquel participait Manuel Valls, mais aussi de nombreux ministres et chefs d’entreprise. Six mois après avoir annoncé 50 mesures visant à faciliter le quotidien – souvent kafkaïen – des entrepreneurs avec l’administration, le chef de l’État a dévoilé une salve de 50 mesures supplémentaires.
(Simplification: Hollande annonce 50 nouvelles mesures, LF 30/10/2014)
- (4) Deux ans après l’annonce du «choc de simplification», le gouvernement présente lundi 1er juin un nouveau train de mesures pour les particuliers et les entreprises. Sur les 92 mesures dévoilées par le secrétaire d’Etat en charge de la réforme de l’Etat et de la simplification, Thierry Mandon, 40 concernent les démarches administratives des particuliers.
(Le gouvernement annonce de nouvelles simplifications administratives, LM 1/06/2015)

Ces extraits montrent comment les paroles du président mises à circuler (ex. 1) fonctionnent dans les énoncés produits par les journalistes et dans ceux produits par d’autres acteurs de l’événement. Nous allons observer encore d’autres modes de fonctionnement dans les exemples qui suivent. Au début, il est nécessaire de rappeler le contexte et de citer encore une fois les paroles en question. Les citations, aussi bien fragmentaires, les inscrivent dans la mémoire interdiscursive. Avec le temps, c’est la seule formule qui suffit à reconnaître l’événement: les reprises, venant des acteurs sociaux (ex. 2) ou des journalistes, font référence à des éléments déjà entrés dans la mémoire interdiscursive. Comme le montre le dernier extrait, il s’agit d’une trace à plutôt long terme. En d’autres termes, nous avons à faire au passage du dialogisme (hétérogénéité représentée) vers l’interdiscursivité (hétérogénéité clandestine), un phénomène discursif encore plus visible dans le cas de l’effacement du guillemetage de l’expression du «choc de simplification» (cf. ex. 6).

À côté des épisodes de l’événement rapportées par la presse, ce sont surtout les commentaires qui complètent son sens social. Ils viennent des journalistes ou des acteurs de l’événement, cités dans les articles (nous soulignons ici le rôle important du choix opéré par les journalistes), et ils sont dialogiques: ils se réfèrent tous aux

paroles de F. Hollande, ancrées dans la mémoire interdiscursive. Par exemple, quand le premier ministre dit que «le choc de simplification est engagé» (ex. 2), il renforce l'idée d'un changement radical et il adopte nettement le même point de vue que le président. L'opinion portant sur le quotidien des entrepreneurs avec l'administration (il est «souvent kafkaïen»), venant cette fois-ci du journaliste, prouve le bien-fondé de la réforme (ex. 3).

En effet, la plupart des commentaires adoptant ce point de vue (favorables au «choc de simplification») mettent l'accent sur l'ampleur, le motif et l'importance de la réforme. Parmi les commentaires nous distinguons aussi les explications proposées par les journalistes qui comprennent des jugements de valeur.

- (5) À côté du crédit d'impôt compétitivité emploi et du pacte de responsabilité – qui visent à redonner 40 milliards d'euros aux entreprises en trois ans – le «choc de simplification» est l'autre grand chantier emblématique lancé par François Hollande depuis le début de son quinquennat. Son objectif? Moderniser, et rendre plus fluides, les démarches administratives pour les entreprises.

(Le «choc de simplification» de Hollande prend forme petit à petit, LF 28/10/2014)

- (6) Le gouvernement se réjouit d'avoir lancé une véritable «fabrique à simplifier» pour les trois prochaines années, qui devrait générer des gains pour l'économie supérieurs à 11 milliards d'euros d'ici à 2017. Ce choc de simplification repose sur des mesures emblématiques – dont certaines sont déjà en place – destinées à faciliter la vie des entreprises et des particuliers: simplification de la fiche de paie, facilitation des procédures douanières, développement des possibilités de construction, déclaration des impôts sur mobile, demande de passeport en ligne, dépôt de plainte sur Internet, etc.

(Le choc de simplification passe aussi par des «petites» mesures, LF 30/10/2014)

Nous pouvons remarquer que les explications du «choc de simplification» données par les journalistes peuvent revêtir de différentes formes. Grâce à une reformulation (le «choc de simplification» comme «l'autre grand chantier emblématique»), la réforme est présentée comme un projet majeur du quinquennat de F. Hollande, dont l'objectif est vraiment à souhaiter (ex. 5). L'exemplification est une autre manière de familiariser le «choc de simplification»: les mesures énumérées sont désirables. Nous avons aussi à faire encore une fois à un auto-commentaire de la part du gouvernement, cité par l'auteur de l'article, qui met l'accent cette fois-ci sur la rapidité de la réforme («une fabrique à simplifier») et sur les résultats attendus (les gains) (ex. 6).

Pourtant, comme nous l'avons souligné, le discours de presse est par définition hétérogène. En effet, il ne manque jamais de voix critiques. Elles contribuent à la construction d'une autre facette de l'événement.

- (7) Paradoxalement, la simplification des normes, privées ou publiques, est une opération... complexe. Les recherches montrent que la croissance des règlements de toute sorte est comparable, volens nolens, à celle des mauvaises herbes: ils prolifèrent naturellement et cela pour quatre causes fondamentales documentées par la littérature.

(Le choc de simplification n'aura pas lieu, LM 15/11/2013)

- (8) Toutefois le spécialiste des microcrédits en France s'inquiète «d'un encadrement du régime d'auto-entrepreneur, qui risque déjà de subir, avec les mesures annoncées, un "choc de complexification". Un choc qui pourrait décourager certaines initiatives». (*Autoentrepreneur: attention au «choc de complexification»*, LF 13/06/2013)

Comme nous pouvons remarquer, les commentaires critiques peuvent venir aussi bien des journalistes que des groupes concernés dont l'avis est rapporté. Cependant, dans les deux cas cités, c'est l'antonymie (simple-complexe) qui organise du point de vue formel ces énoncés critiques. L'association est claire et évidente, mais surtout elle est facile à retenir. Si le jeu de mots «simple-complexe» est possible, c'est parce que l'événement connu sous le nom du «choc de simplification» est déjà inscrit dans la mémoire interdiscursive. C'est d'ailleurs une condition nécessaire pour la modification de la formule même, donc la création du «choc de complexification». L'expression est compréhensible grâce à la référence aux discours qui ont construit l'événement médiatique en question. Elle s'inscrit aussi facilement dans la mémoire interdiscursive.

La même opération langagière est mise en place pour commenter la mesure emblématique du «silence vaut accord», ce que nous observons déjà dans le titre de l'article qui en informe: *«Silence vaut accord»: une simplification plus complexe que prévu*, (LF 12/11/2014). La critique de l'une des plus importantes mesures proposées par le gouvernement influence la réception de la réforme dans sa totalité.

Tout en restant dans le sujet de cette antonymie, nous voudrions souligner l'importance de l'inscription du sens social de l'événement médiatique dans la mémoire interdiscursive. Elle est évidente dans les cas de l'hétérogénéité suggérée du discours de presse. L'article intitulé *Carte d'identité: le choc de complexification* (LM 28/08/2014) relate l'histoire d'une femme qui n'a pas pu renouveler sa carte d'identité car, selon un règlement nouveau, elle était valide quinze ans, et non plus dix. Puisque rien n'était marqué dessus, la femme a eu des problèmes lors de son voyage en Turquie. Ce qui est intéressant dans cet article, c'est que l'auteur ne mentionne pas le «choc de simplification» et il ne fait aucune référence explicite aux discours qui ont construit cet événement. Cependant, cette relation est manifeste pour le lecteur français grâce à l'emploi de l'expression du «choc de complexification» dans le titre. C'est une formulation interdiscursive qui porte elle-même la mémoire de son histoire, même si rien n'indique le déjà-dit: la transformation de la formule de base est assez lisible et elle peut apporter, une fois de plus, la modification de son sens initial.

En effet, ces voix critiques, devenant des éléments de la mémoire interdiscursive, donnent un sens nouveau au «choc de simplification» et à l'événement médiatique qui se cache derrière ce nom. Il s'avère que la grande réforme des démarches administratives ne va pas faciliter la vie de tous et que sa mise en vigueur peut paradoxalement entraîner des problèmes inattendus.

7. Conclusion

L'événement médiatique se présente ainsi comme une construction discursive hétérogène, tout comme le discours de presse. Il comprend des facettes qui répondent

à des points de vue et le sens social, construit par les discours, constitue leur valeur résultante. Le «choc de simplification», pris ici pour un exemple emblématique, désigne donc une grande réforme des démarches administratives, censée faciliter la vie des entreprises et des particuliers, et tous les événements qui y sont liés. Mais il désigne aussi tous les problèmes et toutes les questions qu'il entraîne.

Si nous avons pu expliquer le «choc de simplification» de telle façon, c'est parce que nous avons mis l'accent sur la circulation des discours dans les médias et que nous avons employé le concept de la mémoire interdiscursive. En effet, tous les éléments évoqués (les dire) sont rapportés et répétés par les journalistes pour être ainsi inscrits dans la mémoire interdiscursive médiatique, ce réservoir commun de savoir, propre pour une société, acquis justement au fil des discours. La création d'une formule, symbole du sens social de l'événement médiatique, favorise l'organisation de cette mémoire. De plus, c'est la formule qui y donne accès. L'exemple concret du «choc de simplification» nous a permis de montrer un phénomène universel, celui de la circulation des discours, inhérente au discours de presse, qui se trouve à l'origine de la construction de l'événement médiatique (de son sens social). En d'autres termes, si les membres d'une société sont capables d'aborder les événements socio-politiques, c'est grâce à la circulation des discours dans la presse. C'est, selon nous, cet aspect qui rend le rôle des médias important.

Bibliographie

- Adam J.-M. (2006), «Intertextualité et interdiscours: filiations et contextualisation de concepts hétérogènes», *TRANEL (Interdiscours et intertextualité dans les médias)* n°44/2006, pp. 39-55.
- Authier-Revuz J. (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi: boucles réflexives et non-coïncidences du dire (tomes 1 et 2)*, Larousse, Paris.
- Biardzka E. (2014), *Przytoczenia w prasie codziennej*, Oficyna Wydawnicza Leksem, Łask.
- Brès J. (2005), «Savoir de quoi on parle: dialogue, dialogal, dialogique; dialogisme, polyphonie...», [in:] J. Brès, P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke, L. Rosier (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Duculot, Bruxelles, pp. 47-61.
- Calabrese Steimberg L. (2012), «L'acte de nommer: nouvelles perspectives pour le discours médiatique», *Langage et société* 2012/2 n° 140, pp. 29-40.
- Charaudeau P., Maingueneau D. (dir.) (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- Krieg A. (2000), *Analyser le discours de presse. Mises au point sur le «discours de presse» comme objet de recherche*, https://www.academia.edu/2063135/_Analyser_le_discours_de_presse._Mises_au_point_sur_le_discours_de_presse_comme_objet_de_recherche_2000_.
- Krieg-Planque A. (2009), *La notion de «formule» en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Paris.
- Longhi J. (2012), «D'où, de qui, ou comment vient le sens en discours». *TRANEL (L'énonciation et les voix du discours)* n°56/2012, pp. 5-21.

- Moirand S. (2007), *Les discours de la presse quotidienne*, PUF, Paris.
- Paveau M.-A. (2010), «Interdiscours et intertexte. Généalogie scientifique d'une paire de faux jumeaux», [in:] D. Ablali, M. Kastberg Sjöblom (dir.), *Linguistique et littérature: Cluny, 40 ans après*, Presses universitaires de France-Comté, Besançon, pp. 93-105.
- Pêcheux M. (1990), *L'inquiétude du discours: textes choisis et présentés par D. Maldidier*, Editions des Cendres, Paris.
- Siblot P. (1997), «Nomination et production de sens: le praxème», *Langages* n° 127/1997, pp. 38-55.
- Sini L. (2015), «Événements, discours, médias: réflexions à partir de quelques travaux récents», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 14/2015, <http://aad.revues.org/1912>.
- Veniard M. (2013), *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon.
- Vion R. (2006), «Reprise et modes d'implication énonciative», *La linguistique* 2006/2 n°42, pp. 11-28.

Mots-clés

événement médiatique, sens social, circulation des discours, discours de presse

Abstract

The construction of a media event's social meaning

The article relates to the circulation of discourse which leads to the creation of a media event and its social meaning inseparably. The media event's social meaning is an important component of interdiscursive memory, a collective knowledge set, acquired throughout the discourse. The access to the interdiscursive memory is possible by the media event's name transferring its social meaning. These points are illustrated by the example of F. Hollande's "choc de simplification". The analysis of articles from *Le Monde* and *Le Figaro* is mainly based on the theories of R. Vion (2006), S. Moirand (2007) and A. Krieg-Planque (2009).

Keywords

media event, social meaning, circulation of discourse, press discourse

Sémantique de l'article dans un cadre cognitif: préliminaires

1. La présente contribution¹ a pour objectif d'explorer l'utilisation de l'article (ou son absence) dans quelques exemples provenant d'ouvrages scientifiques consacrés à cette question. On suivra cependant l'approche cognitive, et notamment la grammaire cognitive de R. Langacker (1987, 2008) et la conception des schémas préconceptuels de G. Lakoff et M. Johnson (1980, 1998). Ces exemples sont les suivants:

1. *J'ai bu du café vs J'ai bu un café vs J'ai bu le café* (Guentchéva 1990: 37)
2. *Un castor construit des barrages vs Le castor construit des barrages* (Kleiber 1990: 19)
3. *C'est un Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier vs Le Hugo de 1825 ne vaut pas Le Hugo de la vieillesse* (Riegel et al. 1998: 177)
4. *Il avait envie d'apporter des corrections à cette femme vs Il avait l'envie de se laisser un peu faire violence* (Drasković 1991: 384)
5. *Jean, médecin du Bourg, chirurgien de renommée mondiale, suit la petite Delphine vs Jean, le médecin du Bourg, un chirurgien de renommée mondiale, suit la petite Delphine vs Jean, un chirurgien de renommée mondiale, le médecin du Bourg, suit la petite Delphine* (Picabia 1991: 96)
6. *Un frère et une sœur rivalisent souvent* (Carlier 2000: 184) vs *Les frères et les sœurs rivalisent souvent vs Frères et sœurs rivalisent souvent*.

L'étude sera divisée en quatre parties portant respectivement sur (a) la présentation des conceptions sémantiques et pragmatiques de l'article, (b) la présentation des outils méthodologiques propres à la linguistique cognitive, (c) l'examen des exemples présentés ci-dessus dans le cadre de la recherche adoptée par leurs auteurs; cet examen sera complété ensuite par l'application de la méthodologie cognitive, (d) la formulation des hypothèses qui ouvriront une voie vers une sémantique de l'article se constituant sur deux plans; d'abord sur le plan préconceptuel et ensuite, comme conséquence, sur le plan conceptuel.

¹ Je tiens à remercier les rapporteurs et madame Françoise Collinet pour la lecture attentive du texte et leurs remarques précieuses qui ont contribué à enrichir la présente version quelque peu éloignée de l'original.

2. L'article en linguistique

La catégorie de l'article a fait couler beaucoup d'encre chez des linguistes issus de différents courants. A. Roig (2011) systématise ainsi les tendances modernes du traitement de l'article. Elle propose de distinguer deux directions: dans la première, l'article est considéré comme apport au nom et, dans la seconde, comme support du nom. La première approche est représentée par le courant énonciatif, qui, d'une part, s'occupe de la référence (virtuelle et actuelle) attribuée au nom par l'article et, d'autre part, des valeurs (ou emplois) de l'article selon les prédicats qu'il accompagne et le contexte dans lequel le SN apparaît. Dans cette optique, A. Roig range aussi: 1. les conceptions fondées sur la psychomécanique, où les articles réalisent une tension quantitative qui peut être extensive ou partiitive, massive ou numérative, continue ou discontinue, 2. les grammaires issues de la théorie chomskyenne, dans lesquelles le déterminant, notamment l'article, est considéré comme foncteur sémantique ou distributionnel (spécifieur) du nom, et 3. les conceptions cognitivistes sur lesquelles nous allons revenir plus loin et de façon plus détaillée, vu que l'analyse que nous proposons se situe dans ce domaine. La seconde direction regroupe les théories traitant l'article comme pronom faible dont le rôle est de gouverner le syntagme nominal, c'est-à-dire de déterminer les traits fonctionnels nominaux qui permettent d'identifier le référent. Ces théories sont moins nombreuses et moins répandues.

En linguistique cognitive, l'article est considéré comme donnant la forme au nom non seulement sur le plan syntaxique, mais avant tout cognitif. Autrement dit, l'article sert à «focaliser l'attention du locuteur et de l'allocutaire sur une entité, particulière ou non, d'un type» (Roig 2011: 138). Dès lors, la fonction fondamentale de l'article serait celle de modeler, de façonner le prédicat nominal auquel correspond une réalité perçue et conceptualisée comme argument, c'est-à-dire comme une entité ayant des propriétés d'objet. Comme le dit R. Langacker, «Elements like articles (a, the) serve to ground the profiled thing by relating it to the context of speech» (2008: 123), et cette opération consiste à spécifier le type, à spécifier l'exemplaire du type, à quantifier et à ancrer dans un contexte donné (Epstein 1994: 131–166). Quelle que soit la conception ou la théorie prises en compte, les dilemmes sur lesquels se penchent les linguistes restent, en définitive, assez stables et on peut les résumer de la façon suivante: 1. son appartenance aux parties du discours: l'article est-il une partie du discours autonome ou fait-il partie des déterminants ?; 2. le statut de l'article 0: l'omission de l'article signale-t-elle qu'auparavant il y existait un article ou que normalement il devrait y en avoir un ? L'absence d'article est-elle donc une question sémantique ou une question d'usage ?; 3. le statut de l'article partitif: est-il un véritable article ou une variante de l'article indéfini ?; 4. le rôle du contexte: de quel contexte faut-il tenir compte, lorsqu'on examine les emplois des articles – du contexte notionnel, propositionnel, spécifique, générique ou situationnel ?

3. La méthodologie cognitive en linguistique

Les bases méthodologiques de la linguistique cognitive se fondent sur la thèse selon laquelle il y aurait un rapport étroit entre la langue et les processus cognitifs de traitement de données perceptives et/ou stockées en mémoire. Ce traitement s'effectue à partir des schémas préconceptuels qui sont des structures schématiques rendant compte de nos expériences corporelles et motrices du monde et permettant la construction des sens de nos énoncés. Comme principaux schémas préconceptuels, G. Lakoff et M. Johnson (1998) retiennent le conteneur, l'objet, le schéma partie – tout, le lien, le point de départ / le parcours / la destination, le centre / la périphérie, le schéma linéarité, les schémas dessus / dessous et devant / derrière (G. Lakoff et M. Johnson parlent d'images schémas, mais pour ne pas confondre ce phénomène avec le phénomène de l'imagerie, on propose le terme de schéma préconceptuel). R. Langacker (2003: 42–43) considère la langue comme faisant partie des ressources linguistiques, parmi lesquelles il voit aussi la mémoire, la planification, la prise de décisions, la résolution de problèmes, les connaissances encyclopédiques, la capacité de reconnaître les contextes socio-culturel, linguistique et situationnel. Toutes ces ressources s'activent au cours de l'événement de parole et participent à la construction de l'énoncé. La construction de l'énoncé correspond à la construction de la scène appelée imagerie. L'imagerie consiste non seulement en la visualisation des rapports entre les objets perçus, mais aussi en la conceptualisation, c'est-à-dire en l'attribution du sens. En d'autres termes, l'imagerie est en même temps cognitive et sémantique. R. Langacker (2003, 2008) propose un modèle de la langue fondé sur la fréquence d'usage (usage-based model). Dès lors, le caractère conventionnel de la langue se détermine par le degré de fixation des structures représentant différents niveaux d'abstraction (Langacker 2003: 37) et ce degré de fixation dépend des choix préférentiels des usagers d'une langue donnée. C'est pourquoi il y a des emplois plus ou moins prototypiques et leur hiérarchie dépend de l'expérience du monde: les situations le plus souvent vécues deviennent plus prototypiques, ce qui se traduit par des formes plus souvent choisies dans certains contextes donnés.

4. L'analyse des exemples: vers un cadre cognitif

1. *J'ai bu du café* vs *J'ai bu un café* vs *J'ai bu le café* (Guentchéva 1990: 37)

Pour Z. Guentchéva (1990: 37), l'emploi de l'article serait lié aux valeurs aspectuelles qui «se manifestent à travers l'objet». Dans *J'ai bu le café*, on a un processus accompli et en même temps achevé et cet achèvement est dû à la forte détermination dont l'objet 'café' est porteur. La phrase *J'ai bu un café* dénote aussi un processus accompli et achevé. La différence consiste en l'emploi de l'article indéfini, qui permet de considérer l'objet 'café' de façon quantitative et comptable en même temps. La phrase *J'ai bu du café* signifie que le processus est accompli mais non achevé, c'est-à-dire qu'il serait possible de le poursuivre. L'absence d'article dans *J'ai bu café* (en français oral) témoignerait d'une pleine intégration au niveau prédicatif de

[boire – café] comme dans le cas de déjeuner au lieu de *[manger le / un déjeuner]. Dans le cadre de la linguistique cognitive, le choix de l'article se fixerait dans la conceptualisation, c'est-à-dire dans la façon d'imaginer la situation mise ensuite en énoncé ou pour le dire autrement, dans la façon de construire la scène (tous les termes empruntés à R. Langacker). Ainsi, dire *J'ai bu du café* serait l'effet d'un traitement des données en rapport avec le schéma préconceptuel *comptable – non comptable* fondé sur l'expérience quantitative et massive des objets perçus. Etant donné que le plus souvent on boit le café sous forme de liquide (et donc non comptable), le choix de l'article partitif semble justifié et par conséquent le plus fréquent. La phrase *Je bois un café* s'emploie dans un contexte plus restreint, c'est-à-dire quand on boit du café dans un bar ou un restaurant. L'article indéfini serait le signe que le café a été conceptualisé de façon quantitative par métonymie: *Je bois une tasse de café*. L'article défini dans *Je bois le café* demande un contexte encore plus restreint, car le café aurait une valeur référentielle et démonstrative (*Je bois le café que j'ai commandé / ce café et puis je m'en vais*) ou référentielle et possessive (*Je bois mon café et je m'en vais*). Dans cet emploi, l'article indéfini accompagnerait le prédicat non distributif, alors contrairement à ce que postule G. Kleiber.

2. *Un castor construit des barrages vs Le castor construit des barrages* (Kleiber 1990: 19)

Pour *Un / Le castor construit des barrages*, G. Kleiber (1990: 23–31) propose de considérer le phénomène avec la notion de générique: un SN devient générique et cela sera marqué par l'article indéfini, si le prédicat est distributif, s'il n'y a pas d'ancrage temporel (c'est pourquoi on ne peut pas dire *Un castor abonde en Alsace*. Pourtant, il serait possible de dire *Un chat abonde en Alsace*, étant donné la connaissance de celui qui parle sur l'existence de plusieurs espèces des chats) et si le référent est non spécifique et non actualisé (il renvoie à l'ensemble de la classe). En linguistique cognitive dire *Un castor construit des barrages* signifierait que la conceptualisation s'effectue par rapport aux schémas préconceptuels *objet et comptable – non comptable*. Autrement dit, le sujet parlant s'imaginerait un objet appelé 'castor', qui construit des barrages, mais il admettrait en même temps l'existence d'autres castors qui, eux aussi, sont susceptibles de construire des barrages. Alors l'article indéfini aurait un rôle particularisant à l'intérieur de la classe (chaque castor). Au contraire, l'article défini serait le signe que le prédicat [castor] en position de sujet se réfère à la classe des castors (tous les castors) qui se distingue des autres classes d'objet qui ne sont pas castors.

3. *C'est un Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier vs Le Hugo de 1825 ne vaut pas Le Hugo de la vieillesse* (Riegel et al.1998: 177)

Les exemples cités dans Riegel et al. (1998: 177), qui contiennent les noms propres accompagnés d'un article, ont reçu le commentaire suivant: «... ils fonctionnent comme des termes généraux qui présupposent l'existence de classes référentielles comportant plus d'un nombre»; et plus loin «Le modificateur opère une scission ou une division de l'individu porteur du nom propre, en sélectionnant certaines de ses

propriétés ou une période de son existence». Toutefois, il est fort possible d'avoir les autres occurrences, comme p.ex. *C'est le Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier* / *C'est Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier*; *Un Hugo de 1825 ne vaut pas un Hugo de la vieillesse* / *Hugo de 1825 ne vaut pas Hugo de la vieillesse*. Dans le contexte de la linguistique cognitive dire *C'est un Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier ...* / *C'est le Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier* / *C'est Bernard Pivot particulièrement en verve que nous avons vu hier*; *Le Hugo de 1825 ne vaut pas Le Hugo de la vieillesse* / *Un Hugo de 1825 ne vaut pas un Hugo de la vieillesse* / *Hugo de 1825 ne vaut pas Hugo de la vieillesse* serait le signe de diverses «modélisations» des fragments de réalité dénommés Pivot et Hugo. L'article défini signifierait que l'objet a été conceptualisé par une référence univoque en ce sens qu'on parle du Victor Hugo de 1825 dans son unicité sans particulariser ses multiples facettes. L'article indéfini marquerait la conceptualisation particularisante, c'est-à-dire que le sujet parlant prend en considération une seule facette, tout en tenant compte de l'existence des autres. L'absence d'article indiquerait une conceptualisation référentielle dénomminative, c'est-à-dire qu'avec le nom propre accompagné d'une épithète ou d'un complément de nom, celui qui parle met l'accent sur l'objet même et non sur ses particularités, même si elles sont mentionnées.

4. *Il avait envie d'apporter des corrections à cette femme* vs *Il avait l'envie de se laisser un peu faire violence* (Drasković 1991: 384).

D'une part, V. Drasković constate que du point de vue sémantique il n'y a pas de différence entre ces deux phrases, mais d'autre part il dit que l'emploi de l'article «offre la possibilité de comprendre l'article dans le sens très proche du démonstratif *cette*, ce qui veut dire que le substantif même y garde sa valeur authentique» (1991: 384). Cette deuxième remarque semble compatible avec la méthodologie cognitive en ce sens que l'article serait la conséquence d'une conceptualisation de l'envie comme objet qu'on peut avoir. Autrement dit, la conceptualisation se produit sur la base du schéma préconceptuel *objet* et par métaphore, car le sujet parlant attribue les traits physiques des objets au sentiment d'envie. La référence est univoque parce que son motif est précisé. Par contre l'absence d'article serait le résultat d'une conceptualisation «événementielle» de [avoir – envie]. Dans cette optique, l'étude de J. Giry-Schneider (1991: 27) semble fort intéressante, étant donné les cas de blocage syntaxique difficilement explicables au niveau cognitif; p.ex. on dit *avoir envie de*, mais on ne dit ni **avoir volonté de* ni **avoir conviction de*. Ces constructions exigent la présence de l'article défini: *Max a la volonté de réussir*; *Max a la conviction d'avoir raison*. Pour ce type de verbe support, J. Giry-Schneider constate que «l'article zéro ne donne pas d'interprétation particulière à la phrase» (1991: 28). Si on se réfère au modèle de la langue fondé sur l'usage de R. Langacker et au phénomène de préférentialité d'emploi de W. Banyš (2000, 2005), dont on a parlé plus haut, on pourrait chercher l'explication au-delà des restrictions syntaxico-sémantiques et cognitives et justifier ces emplois par la préférentialité d'usage.

5. *Jean, médecin du Bourg, chirurgien de renommée mondiale, suit la petite Delphine* vs *Jean, le médecin du Bourg, un chirurgien de renommée mondiale, suit la petite Delphine* vs *Jean, un chirurgien de renommée mondiale, le médecin du Bourg, suit la petite Delphine* (Picabia 1991: 96) L'étude de L. Picabia a démontré qu'il y a deux classes d'appositions: [\emptyset + un] et [\emptyset + le] et que la présence de l'article zéro est fondée sur le mécanisme d'identification d'une valeur de l'ensemble, par contre l'article indéfini a la fonction d'asserter ou de nier l'existence d'un référent appartenant à l'ensemble des individus qui sont médecins et chirurgiens. L'article défini donne à l'apposée une interprétation spécifique, mais indéfinie: *Jean est un médecin du Bourg*. La spécificité de *un médecin* est ancrée dans l'objet appelé 'Jean'. De plus, dans les constructions apposées, l'interprétation discursive dépend aussi de l'ordre d'apparition ou de l'omission des articles. Selon L. Picabia, les apposées sans article sont indépendantes et il y a entre elles un rapport d'égalité, dans l'ordre le / un, la deuxième apposée est considérée comme une subordonnée de la première et dans l'ordre un / le, la deuxième antéposée serait une anaphore discursive de la première (1991: 97). En linguistique cognitive, l'interprétation discursive se fonde sur la façon d'imaginer la scène. Dans le cas de l'omission d'article (l'article zéro), la conceptualisation des objets de la scène se limiterait à un seul objet animé / humain appelé 'Jean' à qui le sujet parlant attribue des traits [être médecin du Bourg] + [être chirurgien de renommée mondiale]. L'emploi de l'article indéfini serait l'effet d'une conceptualisation à partir des schémas préconceptuels *objet et comptable – non comptable*: [il y a des objets animés / humains appelés médecins] + [objet appelé 'Jean' fait partie de cette classe d'objets]. L'article défini aurait la fonction d'informer que la conceptualisation d'un aspect de Jean qui est [être médecin] s'est effectuée dans l'unicité de l'objet 'Jean' et de sa caractéristique d'être médecin, comme dans les surnoms, p.ex. Charles le Téméraire, Napoléon le Petit. N. Furukawa observe que l'article défini «est essentiellement lié à l'unicité qualitative» (2010: 82), ce qui confirmerait en quelque sorte notre ligne de pensée.

6. *Un frère et une sœur rivalisent souvent* (Carlier 2000: 184) vs *Les frères et les sœurs rivalisent souvent* vs *Frères et sœurs rivalisent souvent*.

Selon A. Carlier (2000), l'emploi de l'article indéfini, qui permet l'interprétation générique, est possible avec les verbes qui expriment une relation symétrique entre deux éléments, ce qui conduit en plus à une interprétation quantitative: chaque représentant de la classe de frères et chaque représentante de la classe de sœurs peuvent rivaliser entre eux. Cela explique aussi la déviance d'avoir l'article indéfini pluriel dans ce type d'énoncés, car son rôle ne se limite qu'à réunir deux éléments et non à leur attribuer une caractéristique quantitative. Pour l'emploi de l'article défini pluriel nous reprenons l'idée de G. Kleiber, pour qui cet article «présuppose l'existence d'une et d'une seule classe x (d'individus) qui sont N» (1990: 73). L'omission de l'article (l'article zéro), selon J.-C. Anscombe (1986: 34), est le signe que ce qui constitue le contenu propositionnel est considéré comme extérieur à l'ordre temporel et en même temps comme participants contemporains à la situation évoquée par le prédicat. Dans le cadre de la linguistique cognitive, l'emploi des articles et leur absence se réfèrent

à la conceptualisation des objets perçus et mis en relation. L'article indéfini résulte de la conceptualisation qui s'est produite à partir des schémas préconceptuels *objet* et *comptable – non comptable*, en ce sens que les objets faisant partie des classes de frères et de sœurs ont été perçus de façon quantitative comptable (chaque frère et chaque sœur). L'article défini pluriel renvoie à la conceptualisation qualitative des classes entières des objets catégorisés comme frères et comme sœurs. L'absence d'article servirait à dénommer les objets dans leur unicité et univocité, c'est-à-dire sans les traiter comme classes d'objets et sans leur attribuer une caractéristique comptable.

5. Quelques hypothèses à vérifier et pistes à approfondir

L'étude de plusieurs travaux consacrés au fonctionnement de l'article en français (cf. Guillaume 1919 (2010), Bally 1965, Kramsky 1972, Furukawa 1986, Karolak 1989, Karolak et Nowakowska 1999, Anscombe 1991, Gross 1995, Korzen 1996, Kleiber 1983, 1997, Bonnet 2003, Benetti 2008, et ceux déjà mentionnés dans le texte), face à certaines occurrences de l'article dans des structures syntaxiques identiques, nous a poussée à une réflexion complémentaire dont les bases sont cognitives: G. Guillaume avait déjà signalé que «l'article (défini) note une certaine préexistence de l'idée dans l'esprit» (1919: 16). Toutes les tentatives pour expliquer la catégorie de l'article, même si elles enrichissent nos connaissances linguistiques, surtout sur le plan syntaxique (le rôle de la position des SN, la combinaison avec les verbes supports, etc.) et sur le plan sémantico-syntaxique (le rôle des notions évoquées dans les expressions d'argument et le calcul des prédicats) ne sont pas entièrement satisfaisantes au regard de la diversité de choix des articles dans les mêmes contextes syntaxiques. Alors, pour aller plus loin, on propose maintenant les hypothèses suivantes avec lesquelles on clôt cette étude tout en ouvrant une nouvelle piste de recherche:

1. la catégorie de l'article s'actualise au niveau cognitif après un traitement des données s'effectuant en rapport avec les schémas préconceptuels *objet* et *comptable – non comptable*, les deux s'actualisant à leur tour pendant l'acte d'énonciation,
2. le traitement sur la base du schéma préconceptuel *objet* consiste en la catégorisation et en la désignation. La catégorisation correspondrait à une identification notionnelle, la désignation serait soit référentielle d'existence soit référentielle unique,
3. l'emploi de l'article se déterminerait avant l'actualisation au niveau de l'expression, son absence ne se vérifierait qu'au niveau préconceptuel, c'est-à-dire sans se manifester au niveau de la langue,
4. l'article indéfini serait le signe d'une conceptualisation particularisante «comptable», l'article défini témoignerait d'une conceptualisation individuelle «comptable» et qualitative, même s'il s'agit d'une classe d'objets identiques,
5. l'absence d'article révélerait d'une conceptualisation «dénomminative», c'est-à-dire que l'objet traité reçoit une étiquette au sens de nom propre pour

indiquer l'argument auquel le sujet parlant attribue une caractéristique prédicative «événementielle» ou «attributive».

Bibliographie

- Anscombre J-C. (1986), «L'article zéro en français: un imparfait du substantif?», *Langue française* n° 62, pp. 1–39.
- Anscombre J-C. (1991), «La détermination zéro: ... Verbes supports et emploi ou absence de l'article», *Langages* n° 102, pp. 7–22.
- Bally Ch. (1965), *Linguistique générale et linguistique française. 4e édition, revue et corrigée*, Francke, Berne.
- Banyś W. (2000), «Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I: Questions de modularité», *Neophilologica* n° 15, pp. 7–28.
- Banyś W. (2005), «Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde», *Neophilologica*, n° 17, pp. 57–76.
- Benetti L. (2008), *L'article zéro en français moderne*, Peter Lang, Francfort.
- Bonnet C. (2003), «Référence et catégorisation dans la perception du monde et des actions», [in:] C. Brion et E. Castagne (dir.), *Nom et verbe: catégorisation et référence*, Presses Universitaires de Reims, Reims, pp. 63–77.
- Carlier A. (2000), «Les articles *du* et *des* en synchronie et en diachronie: une analyse de leur résistance à l'interprétation générique», *Revue Romane* n° 35, pp. 175–200.
- Drasković V. (1991), «Sur l'emploi facultatif de l'article défini en français», *Linguistica* n° 31, pp. 383–386.
- Epstein R. (1994), «La grammaire cognitive, la structuration conceptuelle et l'emploi des articles en anglais», *Modèles linguistiques* n° 15, pp. 131–166.
- Furukawa N. (1986), *L'article et le problème de la référence en français*, France Tosho, Tokyo.
- Furukawa N. (2010), «L'article défini et le problème dit de l'unicité: quantité ou qualité?», *Bulletin d'Études de Linguistique Française* n° 44, pp. 65–82.
- Giry-Schneider J. (1991), «L'article zéro dans le lexique – grammaire des noms prédictifs», *Langages* n°102, pp. 23–35.
- Gross G. (1995), «Pour une typologie de la détermination nominale. Tendances récentes en linguistique française et générale», *Lingvisticae Investigationes Supplementa* n° 20, pp. 161–172.
- Guentchéva Z. (1990), *Temps et aspect: l'exemple du bulgare contemporain*, CNRS, Paris.
- Guillaume G. (1919, éd. 2010), *Le problème de l'article*, Lambert-Lucas, Limoges.
- Karolak S. (1989), *L'article et la valeur du syntagme nominal*, PUF, Paris.
- Karolak S., Nowakowska M. (1999), *Jak stosować rodzajnik francuski*, PWN, Warszawa.
- Kleiber G. (1983), «Article défini, théorie de la localisation et présupposition existentielle», *Langue française* n° 57, pp. 87–105.
- Kleiber G. (1990), *L'article, Le générique. La générosité sur le mode massif*, Droz, Genève-Paris.
- Kleiber G. (1997), «Sens, référence et existence: que faire de l'extra-linguistique?», *Langages* no 127, pp. 9–37.

- Korzen I. (1996), «L'articolo italiano fra concetto ed entità», *Etudes Romanes* n° 36, pp. 337–516.
- Kramsky J. (1972), *The Article and the Concept of Definiteness in Language*, Mouton, The Hague, Paris.
- Lakoff G., Johnson M. (1980), *Metaphors We Live By*, University of Chicago Press, Chicago.
- Lakoff G., Johnson M. (1998), *Elementi di linguistica cognitiva*, QuattroVenti, Urbino.
- Langacker R. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford University Press, Stanford.
- Langacker R. (2003), «Model dynamiczny oparty na uzusie językowym», [in:] E. Dąbrowska, W. Kubiński (dir.), *Akwizycja języka w świetle językoznawstwa kognitywnego*, Universitas, Kraków, pp. 30–114.
- Langacker R. (2008), *Cognitive Grammar: a basic Introduction*, Oxford University Press, New York.
- Picabia L. (1991), «Article zéro et structures apposées», *Langages* n°102, pp. 88–102.
- Riegel M., Pellat J-Ch., Rioul R. (1998), *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris.
- Roig A. (2011), *Le traitement de l'article en français depuis 1980*, Peter Lang, Bruxelles.

Mots-clés

article, schéma préconceptuel, emploi prototypique

Abstract

The semantics of articles in a cognitive approach: a preliminary investigation

The considerations presented in this paper are based on the hypothesis that the use of an article is the result of conceptualisation that is rooted in pre-conceptual schemata. In other words, if this is so, the choice of the article by a French language speaker will be pre-conceptually determined at the level of cognition and strengthened by the frequency of usage. The analyzed examples are taken from scientific texts. They have the same structure but differ according to the presence or the absence of the article. Different concepts of the use of articles – referential and formal – are a good starting point for discussing articles in a cognitive approach.

Keywords

article, pre-conceptual schemata, the prototype uses of articles

Le participe passé à cinquante contre un

La présente contribution, qui s'appuie en partie sur Marsac (2013, 2014a-b, 2016) et sur Marsac et Marengo (2013), prend pour objet d'étude l'accord du participe passé français dans tous ses emplois (verbal, adjectival, nominal, prépositionnel et adverbial), même si elle est avant tout centrée sur les participes passés auxiliés, que ce soit par «être» ou par «avoir», c'est-à-dire employés verbalement. Un choix qui ne surprendra personne: d'une part, l'accord du participe passé pose normalement problème aux apprenants étrangers, surtout quand leur langue native n'appartient pas à la famille de celles dites «romanes»; d'autre part, il apparaît nettement, aujourd'hui, que les natifs francophones eux-mêmes – et non seulement les Français – l'observent de moins en moins scrupuleusement, pour ne pas dirqu'ils 'en détachent de plus en plus.

À ce sujet, Farid (2013) a pu relever dans les livres de grammaire et d'orthographe neuf règles avec l'auxiliaire «être», vingt-cinq avec son concurrent «avoir» et dix avec les verbes pronominaux, soit un total de quarante-quatre consignes, dont, précise l'auteur, dix-sept présentent encore des cas ambivalents (c'est-à-dire où même des écrivains renommés pour la pureté de leur langue tantôt accordent le participe passé, tantôt le laissent invariable). En conséquence de quoi, Georges Farid appelle de ses vœux une simplification générale du système, à l'instar de celle proposée par Marc Wilmet en 1999 préconisant l'invariabilité du participe passé employé avec «avoir» et l'accord avec le sujet de celui des verbes pronominaux. Mais l'auteur de défendre en même temps l'idée qu'en attendant cet éventuel choc de simplification, il convient de tout de même enseigner et faire respecter les règles traditionnelles en l'état – quelles que soient les libertés manifestement prises ici ou là dans la littérature française ou francophone.

Quant à nous, même si nous suivons volontiers Georges Farid dans l'ensemble, pour ce qui est des règles traditionnelles qu'il évoque, en revanche, nous pensons que celles-ci ne peuvent/doivent plus, précisément, être enseignées en l'état... surtout si l'on entend qu'elles soient un tant soit peu respectées ! Aussi l'hypothèse de recherche que nous défendrons dans la présente étude est-elle que l'enseignement actuel de l'accord du participe passé, notamment en France, se trompe d'objet et/ou de méthode: au lieu d'enseigner les règles elles-mêmes (et telles quelles), en effet, il conviendrait mieux, d'après nous, d'enseigner le raisonnement grammatical afférent à l'accord.

Ainsi, tout en cantonnant strictement notre réflexion dans le cadre théorique de la grammaire traditionnelle – que nous comprenons par opposition à la grammaire

nouvelle¹, c'est un autre modèle d'accord du participe passé, entièrement repensé, que nous entendons soumettre ici à la communauté enseignante: un canevas grammatical se voulant à la fois descriptif (qui implique une observation objective des architectures syntaxiques et des configurations sémantiques dans lesquelles s'inscrivent effectivement les éléments à accorder), progressif (qui consiste dans une série fermée de questions successives), économique (qui limite de manière drastique le nombre de règles et autres pré-requis grammaticaux spécifiques) et systématique (qui pose toujours les mêmes questions, et toujours dans le même ordre).

1. L'accord du participe passé français en quelques maux

Le moins que l'on puisse dire de l'accord du participe passé français, c'est qu'il ne laisse personne indifférent: les puristes aiment à le voir appliquer comme il se doit, les linguistes voudraient pouvoir le réformer en profondeur, les pédagogues rêvent d'en trouver la formule magique, les usagers y voient soit le fer de lance de la grammaire et l'observent religieusement, soit un ensemble de consignes abracadabrantesques et le dénigrent vertement, les journalistes titrent annuellement sur l'alarmante baisse du niveau orthographique dans les copies des examens et concours officiels, sans oublier le législateur, qui ne semble plus savoir, lui non plus, à quel(s) accord(s) se vouer.

En réaction à ce phénomène de masse, la censure d'obédience traditionnelle a coutume de couvrir d'opprobre les usagers, qu'elle accuse volontiers de s'exprimer, principalement à l'oral, avec désinvolture. À bien y regarder, d'ailleurs, c'est l'accord du participe passé dans son entier que boude l'usage contemporain, qui ne semble en épargner, en effet, aucun type d'emploi (du verbal au nominal, en passant par l'adjectival, l'adverbial et le prépositionnel) ni d'accord (de celui avec le nom à celui avec le sujet, en passant par celui avec le complément d'objet direct antéposé, sans oublier les cas d'invariabilité), ce dont la presse écrite française (ou, plus largement, francophone) contemporaine² offre quotidiennement un témoignage saisissant – pour ne pas dire poignant:

- (1) «Nous suivons notre chemin conformément à la promesse que nous avons **fait** [sic] et elle ne peut être brisée», a répondu M. Rohani aux étudiants de la faculté de médecine de Téhéran, où il prononçait un discours dans le cadre de la Journée des étudiants. (Lepoint.fr: «Iran: des étudiants réclament la libération d'opposants devant le président Rohani», 07/12/2014)
- (2) 82 millions d'euros ont été **récolté** [sic] lors du 28ème Téléthon organisé les 5 et 6 décembre. (Lexpress.fr: «Téléthon 2014: 82 millions de promesses de dons récoltés», 07/12/2014)

¹ Voir notamment Poulin (1980) sur cette opposition conceptuelle.

² Précisons que nous parlons ici de la presse en ligne et que, par conséquent, ni les exemples que nous y avons prélevés ni les observations que nous consignons ici à leur sujet ne sauraient valoir pour les éventuels tirages sur papier correspondants.

- (3) C'est pour cela que certains ministères à Washington avaient **blindés** [sic] l'enveloppe extérieure des ordinateurs détenant des données sensibles de façon à empêcher toute émanation électromagnétique. (Atlantico.fr: «Les pirates capables de voler des données même si votre ordinateur est éteint et pas connecté à Internet», 08/12/2014)
- (4) **Comparés** [sic] à l'année dernière, les versions papiers des journaux ont à peu près le même nombre de lecteurs (+0,7%). (Franceinfo.fr: «18 millions de Français lisent la presse sur le web», 03/10/2012)
- (5) Dans une étude consacrée à la mobilité intergénérationnelle, l'organisation évaluait la force du lien existant (élasticité) entre le revenu d'un individu et le revenu parental. Plus le niveau est élevé, plus la corrélation entre parent et enfant sera **élevé** [sic] [...]. (Atlantico.fr: «Mobilité sociale: pourquoi la France n'obtient pas du tout des résultats à la hauteur des sommes qu'elle y consacre», 08/12/2014)
- (6) La communauté internationale s'est **fixée** [sic] comme objectif de limiter à 2°C le réchauffement, dont la vitesse inédite est causée par l'ampleur des émissions de gaz à effet de serre produites par les activités humaines. (Ladepeche.fr: «Climat: semaine décisive à Lima dans l'espoir d'un accord ambitieux en 2015», 08/12/2014)
- (7) Les réformes engagées en France et en Italie sont insuffisantes, juge la chancelière allemande Angela Merkel dans une interview **paru** [sic] dimanche, une semaine après le répit accordé par Bruxelles aux deux pays pour améliorer leurs finances. (20minutes.fr: «Angela Merkel juge insuffisantes les réformes en France et en Italie», 07/12/2014)
- (8) Mi-mars, MSF avait décidé de renforcer son équipe sur place afin de porter assistance aux personnes déplacées par les combats. Fin mai, les **déplacées** [sic] étaient plus de 70 000, regroupés dans 30 camps sur Bundibugyo. (Reliefweb.int: «MSF News du terrain (31 mai 1999)», 31/05/1999)
- (9) Mme Cho s'est offusquée de s'être **vue** [sic] servir des noix de macadamia qu'elle n'avait pas demandées, et de surcroît présentées non dans un bol mais dans leur sachet. (Leprogres.fr: «INSOLITE. Korean Air: la fille du patron exige le retour de l'avion pour un apéro mal servi», 08/12/2014)
- (10) Néanmoins, la version finalement adoptée par les députés ouvre finalement cette possibilité à l'ensemble des jours fériés **exceptés** [sic] les jours fériés républicains. (Temsreel.nouvelobs.com: «Jours fériés outre-mer: derrière la polémique, quelle réalité ?», 27/02/2015)
- (11) S'ils avaient même seulement tenu le choc, on les aurait **entendu** [sic] crier victoire sur les ondes d'une radio internationale. (Maliactu.net: «La bataille autour de Tessalit», 18/02/2012)

Il apparaît même que notre écriture collective actuelle renferme, de part et d'autre d'une voie médiane officielle (celle de la norme institutionnelle), toutes les tendances d'accord individuelles imaginables: accorder quand cela est proscrit ou, inversement,

ne pas le faire quand cela est demandé, ne jamais accorder ou, au contraire, toujours le faire, sans compter les accords effectués (plus ou moins) à l'aveuglette !³ Mais le plus frappant, à nos yeux, c'est que l'ensemble de la société française semble concerné par ce relâchement grammatical, plus ou moins conscient et volontaire, d'ailleurs, selon les usagers; ainsi la presse d'information générale, dont provenaient les exemples (1-11), n'est-elle pas la seule à commettre ce type de fautes, loin de là, que l'on retrouve en effet partout ailleurs, du texte originel, gravé dans le marbre, de la constitution française (12) à une publicité pour la nouvelle Audi A8 du moment (15), en passant par l'essai autobiographique d'une journaliste politique française (13) ou le communiqué de presse de l'Élysée à l'occasion du décès d'une ex-Première dame de France (14):

- (12) Lorsque les institutions de la République, l'indépendance de la Nation, l'intégrité de son territoire ou l'exécution de ses engagements internationaux sont **menacés** [sic] d'une manière grave et immédiate et que le fonctionnement régulier des pouvoirs publics constitutionnels est interrompu, le Président de la République prend les mesures exigées par ces circonstances [...] (Senat.fr: «Constitution du 4 octobre 1958 – Texte originel», 2015)
- (13) Oui, de beaux moments, j'en aurai **vécus** [sic] à l'Élysée. Oui, des personnes magnifiques, j'en aurai rencontré comme première dame. (Valérie Trierweiler, *Merci pour ce moment*, Paris: Les Arènes, 2014)
- (14) Toute sa vie, elle a accompagné, dans les épreuves comme dans les victoires historiques, le parcours politique hors du commun de son mari, le président François Mitterrand, mais jamais ni l'épreuve ni la victoire ne la firent dévier du chemin qu'elle s'était **tracée** [sic]: faire entendre la voix de ceux que personne ne voulait entendre.⁴ (Communiqué du Service de presse de la Présidence de la République, 22/11/2011)
- (15) **Doté** [sic] d'un bloc V8 4.2 TDI de 350 ch lui assurant des performances routières exceptionnelles, de l'ASF et d'un Cx de 0,26 qui lui permettent de réduire sa consommation (7,6l/100) ainsi que ses émissions de CO₂ (199g/km), la nouvelle Audi A8 fait un grand pas en avant en matière d'innovation. (Publicité magazine: «La technologie n'a pas fini de vous fasciner. Nouvelle Audi A8. La technologie est un art», 2010)

Sans oublier, bien sûr, les fautes en tous genres des indétrônables copies du baccalauréat, que l'on retrouve chaque année dans les annales correspondantes avec délectation et consternation à la fois !

D'un point de vue strictement linguistique, pourtant, il paraît illusoire – et infondé – de considérer que l'usage pourrait être le seul responsable de la situation. Car à

³ Les plus attristés par la situation pourront toujours se consoler en se disant qu'au regard de l'évolution (ordinaire) des langues, il n'y a là rien d'anormal, toute règle étant fatalement destinée à tomber un jour, sinon en désuétude, à tout le moins en disgrâce.

⁴ Nous avons dû retoucher la ponctuation de l'extrait.

l'observer de plus près, en effet, le système d'accord lui-même n'est pas exempt de toute responsabilité, tant s'en faut:

- d'abord, parce qu'il repose sur une cinquantaine de règles à cheval sur la syntaxe et la sémantique et demande par là, au minimum, une base solide en analyse fonctionnelle (surtout), avec tout ce que cela implique comme savoirs et savoir-faire (de la connaissance des critères de reconnaissance et/ou tests d'identification propres aux fonctions impliquées dans l'accord du participe passé à la maîtrise des raisonnements grammaticaux afférents);
- parce qu'il comporte, ensuite, un nombre important d'exceptions, où l'accord est prescrit ou, inversement, proscrit soit contre l'évidence, soit contre l'intuition linguistique (*des pommes, qu'est-ce qu'on en a mangé !; ils se sont longtemps **complu** dans leur ignorance et **ri** de leurs mésaventures*), sans compter les nombreux et divers cas particuliers, comme, par exemple, celui de l'ambivalence, où le même participe passé, selon l'interprétation sémantique que l'on en a (et donc l'analyse fonctionnelle que l'on en fait), s'accordera ou non (*veuillez trouver **ci-joint(es)** les pièces justificatives demandées*);
- en outre, les règles d'accord les plus importantes du système (nous raisonnons là, notamment, en termes de fréquence d'utilisation), telles la règle dite «de position» ou celle des verbes occasionnellement pronominaux (c'est-à-dire dont le réflexif occupe une fonction d'objet), laissent pour le moins perplexes les usagers: pourquoi, en effet, n'accorder le participe passé auxilié par «avoir» avec son complément d'objet direct que lorsque ce dernier précède (*j'ai **entendu** à la radio ma chanson préférée, qu'ils n'avait plus **passée** depuis des années*) ?; pourquoi accorder certains participes passés comme s'ils étaient auxiliés par «avoir» quand ils le sont précisément par «être» (*plusieurs femmes se sont **succédé** à la tête de ce ministère*) ?; pourquoi le participe passé de «faire» suivi d'un infinitif est-il irrémédiablement invariable (*les jeunes chiots aussi, on les a **fait** défiler, mais on ne les a pas **fait** noter*), alors que ceux des verbes de perception, par exemple, varient selon leur configuration sémantique (*les fautes de chant que nous avons **entendu** commettre ce soir sont indignes de la cantatrice que nous avons **vue** se produire*) ?;
- parce qu'il accuse, également, des ratios sévèrement disproportionnés: d'une part, la langue française connaît cinq types de participes passés (le verbal, l'adjectival, le nominal, le prépositionnel et l'adverbial) et d'accords (de celui avec le nom à celui avec le sujet, en passant par celui avec le complément d'objet direct antéposé, sans oublier les cas d'invariabilité) contre presque cinquante règles, soit dix fois plus de consignes d'accord que de types de participes passés et d'accords; d'autre part, si les participes passés adjectivaux, nominaux, prépositionnels et adverbiaux génèrent une consigne d'accord chacun (l'adjectival s'accorde comme un adjectif, le nominal comme un nom, le prépositionnel comme une préposition et l'adverbial comme un adverbe), soit quatre règles à eux quatre, le participe passé verbal, quant à lui, engendre à lui seul les quarante-six autres consignes d'accord que connaît le français;

- parce que l'accord du participe passé français, enfin, repose sur deux grandes logiques d'accord différentes, à la fois inégalement et arbitrairement réparties: d'un côté, en effet, quatre types de participes passés (les adjectivaux, les nominaux, les prépositionnels et les adverbiaux) s'accordent suivant leur classe d'emprunt, c'est-à-dire selon la catégorie grammaticale qu'ils investissent effectivement en discours (soit respectivement comme les adjectifs, les noms, les prépositions et les adverbes qu'ils y deviennent); de l'autre côté, le participe passé employé comme verbe se voit quant à lui accorder une prérogative grammaticale à la fois exceptionnelle, puisque aucun autre que lui n'en bénéficie, et indéfendable linguistiquement parlant: celle de s'accorder non pas en fonction de la catégorie grammaticale qu'il investit effectivement en discours (et qui serait, alors, celle du verbe), mais selon sa nature intrinsèque, en langue, soit celle de participe passé – avec le résultat insensé (et unique non seulement dans les langues romanes) que l'on connaît: le participe passé verbal ne s'accordant pas comme le verbe qu'il est pourtant bien en discours, il est devenu au fil du temps le siège de presque cinquante consignes d'accord, toutes aussi éloignées les unes des autres que non justifiées !

Autant de règles, pré-requis grammaticaux, cas particuliers et autres exceptions à assimiler, donc, ce qui donne la mesure de la (sur)charge cognitive qu'en vient aujourd'hui à constituer l'accord du participe passé (à l'écrit comme à l'oral) pour bon nombre d'usagers, qui, quand ils ne jettent pas purement et simplement l'éponge, suivent une logique personnelle de substitution, en général plus simple (et donc plus rapide) que celle érigée en norme par la tradition grammaticale française.

À nos yeux, pourtant, si la situation est alarmante, elle n'est point désespérée, convaincus que nous sommes, en effet, que non seulement le système d'accord du participe passé peut être sauvegardé, mais encore qu'il peut l'être à moindre coût ! Et voilà précisément la raison pour laquelle l'idée de revenir au participe passé français (encore et toujours, diront certains) s'est imposée à nous, sujet déjà maintes fois exploré, et sans doute sous toutes ses coutures, nous en convenons, mais dont les nombreuses et diverses propositions d'évolution faites de toutes parts depuis le XVII^e siècle (par des grammairiens, par l'Académie française, par des linguistes et par les législateurs successifs) sont manifestement restées sans effets encourageants notables sur la norme (qui n'évolue pas) comme sur l'usage général (qui semble aller à vau-l'eau).

2. Une procédure d'accord contre cinquante consignes

En réponse à ce dépérissement de l'accord du participe passé dans l'usage français depuis le XVII^e siècle, le chemin le plus couramment emprunté dans la littérature est sans conteste celui de la réforme: parce qu'il suscite bon nombre de désaccords de fond de toutes parts, en effet, l'accord du participe passé français a fait l'objet de moult tentatives de simplification depuis le XVII^e siècle, tendance à la réforme qui s'accéléra et s'amplifia d'ailleurs nettement avec l'avènement du XX^e

siècle. Mais comme il fallait certainement s’y attendre, les auteurs de ces travaux n’entendent pas tous une éventuelle réforme de ce pan ancestral de la morphographie française de la même oreille⁵: si certains d’entre eux cherchent avant tout à identifier avec précision les causes ou les raisons profondes des fautes observables chez les usagers au quotidien pour les traiter en réformant l’approche du système d’accord propre à la grammaire traditionnelle (Makassikis, 2013; Pinsonneault & Daviau, 2013; Le Bellec, 2013; Gaucher, 2013), d’autres travaillent plutôt, en effet, à élaborer des solutions d’application immédiate visant à modifier le système lui-même, que ce soit localement (Marsac & Marengo, 2013, 2014; Marsac, 2014b) ou globalement (Peeters, 1997, 2013; Wilmet, 1999; Van Raemdonck, 2013; Marsac, 2016). Pour autant, force est d’admettre, si amer soit le constat, qu’aucune des innombrables propositions officielles de réforme (comprendre de simplification) ayant vu le jour depuis le XVIIe siècle n’est jamais parvenue à faire l’unanimité, pas même consensus, ni chez les grammairiens et/ou les linguistes ni dans l’opinion publique !

Aussi allons-nous maintenant proposer à notre tour de simplifier l’accord du participe passé français, mais tout autrement: ni en cherchant à identifier et à traiter les causes ou les raisons profondes des fautes observables dans l’usage quotidien ni en travaillant à l’élaboration de solutions (ponctuelles ou générales) destinées à modifier le système en lui-même, ce qu’ont pu entreprendre les auteurs des travaux susmentionnés, mais seulement en montrant, et en la défendant, une autre méthode possible d’enseignement ou d’apprentissage des consignes traditionnelles. Contrairement à Farid (2013), en effet, nous sommes d’avis que celles-ci ne peuvent/doivent plus être apprises... en l’état: au lieu d’enseigner les règles d’accord elles-mêmes (et telles quelles), il conviendrait bien mieux, selon nous, d’inculquer aux apprenants le raisonnement grammatical (nous mettons volontairement le singulier) afférent au système d’accord compris dans sa globalité. Plus précisément, cette nouvelle approche de l’enseignement-apprentissage de l’accord de notre participe passé, entièrement repensée, rassemble, refond, remodèle la cinquantaine de règles diverses et éparées issues de la grammaire traditionnelle dans une seule et même procédure d’accord, laquelle consiste en une série filée de douze questions (au maximum), qui, quel que soit le type de participe passé engagé, sont toujours les mêmes et se posent toujours dans le même ordre logique.

Pour un nouveau protocole d’accord, unique et systématique, du participe passé français

Question n°1: le participe passé à accorder est-il auxilié ?

- > non: passer à la question n°2
- > oui: sauter directement à la question n°3

⁵ Étant donné le nombre de propositions de simplification (articles et monographies confondues) faites par les linguistes francophones à partir du XXe siècle, nous n’en citerons ici que quelques-unes parmi les plus récentes.

Question n°2: par quel type de mot le participe passé en question peut-il être remplacé ?

- > un adverbe: invariance (ex. 16)
- > une préposition: invariance (ex. 17)
- > un adjectif qualificatif: accord en genre et en nombre avec le support (ex. 18)
- > un nom commun: accord réciproque en nombre avec le déterminant (ex. 19)

- (16) Bonjour, Vous trouverez **ci-joint** les résultats de la première manche de la Coupe de Provence BMX 2015 courue ce dimanche à Sarriens ainsi que le classement provisoire du TRJB 2015. (Bmx-cornillon.com: «Résultats Sarriens», 2015)
- (17) Mais il n'y a pas lieu de se presser étant **donné** les excellentes dispositions du marché.⁶
- (18) À la commission scolaire Marguerite-Bourgeois, sur l'île de Montréal, une politique pour les enfants **doués** et talentueux a été adoptée il y a un an afin de les identifier plus facilement et de mieux les encadrer. (Lapresse.ca: «Des parents d'enfants surdoués s'organisent», 09/12/2012)
- (19) Et ainsi les promenades, même rien que pour aller faire des visites ou des courses, étaient triples et uniques dans cette Venise où les simples **allées et venues** mondaines prennent en même temps la forme et le charme d'une visite à un musée et d'une bordée en mer.

Question n°3: quel est l'auxiliaire en présence ?

- > «avoir»: passer à la question n°4
- > «être»: sauter directement à la question n°7

Question n°4: le participe passé à accorder a-t-il un complément d'objet direct ?

- > non: invariance (ex. 20-21)
- > oui: passer à la question n°5

- (20) Je ramenaï avec moi les filles qui m'eussent le moins **plu**, je lissais des bandeaux à la vierge, j'admirais un petit nez bien modelé, une pâleur espagnole.
- (21) Maintenant que je pouvais supporter l'idée de son désir [...], je me disais: «cette fille lui aurait **plu**» [...]

Question n°5: l'objet en question précède-t-il ou suit-il le participe passé ?

- > postposition: invariance (ex. 22-24)
- > antéposition: passer à la question n°6

- (22) Nous avons **traversé** Milan depuis longtemps lorsqu'elle se décida à lire la première des deux lettres.

⁶ Désormais, les exemples numérotés donnés sans référence explicite sont tous tirés de: Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, XIII, Albertine disparue*, Paris, Gallimard, 1946-1947.

- (23) Pauvre petite, elle avait **eu** du moins l'honnêteté de ne pas vouloir jurer que le plaisir de revoir M^{lle} Vinteuil n'entraînait pour rien dans son désir d'aller ce jour-là chez les Verdurin.
- (24) [...] pour cacher notre gêne, toutes les deux, sans avoir pu nous consulter, nous avions **eu** la même idée: faire semblant de craindre l'odeur du seringa [...]

Question n°6: s'agit-il bien de l'objet du participe passé désigné, pas de celui d'une autre forme verbale ?

- > oui: accord en genre et en nombre (ex. 25)
- > non: invariance (ex. 26)

- (25) Bon, l'important, c'est que Maryam ait été retrouvée saine et sauve et que sa maman, que nous avons **vue** pleurer au journal, ait retrouvé le sourire. (Dhnet.be: «Maryam retrouvée à Bruxelles», 13/11/2003)
- (26) C'est bien plus solide que beaucoup de choses que nous avons **entendu** critiquer il y a quelques temps dans le cosmos en général. (Futurquantique.org: «Hiver cosmique – un exposé de Victor Clube», 23/10/2008)

Question n°7: le participe passé à accorder relève-t-il d'une forme pronominale ?

- > non: accord en genre et en nombre avec le sujet (ex. 27-31)
- > oui: passer à la question n°8

- (27) Il en vint un enfin, mais qui ne faisait que tout reculer, me disant: «Ces dames sont **parties** pour trois jours.»
- (28) Elle a été **jetée** par son cheval contre un arbre pendant une promenade.
- (29) Les toitures d'une cinquantaine de maisons ont été **endommagées** et quelques arbres ont été **déracinés**. (Francetvinfo.fr: «Violent coup de vent jeudi à Fessenheim: toitures endommagées et arbres déracinés», 02/01/2014)
- (30) Un policier a été tué et un autre **blessé** lors d'une fusillade survenue vendredi soir devant une caserne en Pennsylvanie, ont annoncé samedi les autorités locales. (Lapresse.ca: «Fusillade en Pennsylvanie: un policier tué, un autre blessé», 13/09/2014)
- (31) Rapidement, du délabrement désolant de l'opposition, n'ont été **retenus** que les antagonismes consternants caractérisant les positions de la majorité. (Planete-info.fr: «Quand une affaire en chasse une autre», 15/05/2014)

Question n°8: le pronom réflexif de ladite forme pronominale est-il analysable en termes de fonction ?

- > non: accord en genre et en nombre avec le sujet (ex. 32-34)
- > oui: passer à la question n°9

- (32) Pour moi je n'eus pas le courage de m'abandonner à la douceur, de penser qu'Albertine m'appelait «seul amour de mon âme» et avait reconnu qu'elle s'était **méprise** sur ce qu'elle «avait cru l'esclavage».
- (33) Qui ne se serait pas **rappelé** cette jeune fille espiègle qui rivalisait d'ingéniosité pour parvenir à glisser sa frêle silhouette dans les salles informatiques où l'on traitait les images vidéo enregistrées par les télescopes ? (Astrosurf.com: «Les Marsionnautes», 2004)
- (34) [...] je ne pus n'empêcher de considérer un instant les yeux de Françoise d'où tous les espoirs s'étaient **enfuis**, en induisant de ce présage l'imminence du retour d'Albertine [...]

Question n°9: le pronom réflexif en question constitue-t-il le complément d'objet direct du participe passé à accorder ?

- > oui: accord en genre et en nombre (ex. 35)
- > non: passer à la question n°10

- (35) Mais à la première fraîcheur de l'aube je frissonnais, car celle-ci avait ramené en moi la douceur de cet été où, de Balbec à Incarville, d'Incarville à Balbec, nous nous étions tant de fois **reconduits** l'un l'autre jusqu'au petit jour.

Question n°10: y a-t-il un autre complément d'objet direct présent dans le site immédiat ?

- > non: invariance (ex. 36-37)
- > oui: passer à la question n°11

- (36) Les pianistes et les mélomanes se sont **parlé** toute la nuit au Domaine musical de Pétignac. (Charentelibre.fr: «La musique et le silence en vedette à Jurignac», 17/06/2015)
- (37) [...] pourtant le souvenir de tous les événements qui s'étaient **succédé** dans ma vie [...] me les avait fait paraître beaucoup plus longs qu'une année [...]

Question n°11: ledit objet précède-t-il le participe passé à accorder ou le suit-il ?

- > postposition: invariance (ex. 38-39)
- > antéposition: passer à la dernière question

- (38) Il faut dire que les locaux s'étaient **offert** de belles opportunités avant que Koné ne s'avance pour tromper Logeais d'une frappe à ras de terre (25). (Ladepêche.fr: «CFA 2. Un avertissement sans frais pour Balma», 22/09/2013)
- (39) Hélas, peut-être Albertine s'était-elle toujours **rappelé** cette phrase imprudente.

Question n°12: s'agit-il bien de l'objet du participe passé désigné, pas de celui d'une autre forme verbale ?

- > oui: accord en genre et en nombre (ex. 40-41)
- > non: invariance (ex. 42)

- (40) Le spectateur avait l'impression d'entendre Alice et Alphonse Lerasle «*se causer*» comme ils le disent l'un et l'autre dans les quelque 1.100 lettres qu'ils se sont **envoyées**, une presque tous les jours. (Lanouvellerepublique.fr: «1.100 lettres poignantes en quatre ans de guerre», 21/09/2014)
- (41) On voudrait que la vérité nous fût révélée par des signes nouveaux, non par une phrase pareille à celles qu'on s'était **dites** tant de fois.⁷
- (42) Sa personnalité, ses centres d'intérêts et sa méthode d'enquête sont complètement à l'opposé de celles de Takakura, mais les deux vont devoir faire avec pour travailler ensemble sur cette enquête qu'ils se sont **vu** attribuer. (Planet-series.tv: «Tokyo Dogs [J-Drama] sur multi-hébergeurs», 2015)

Nous concluons la présente contribution en soulignant les avantages de la procédure d'accord du participe passé que nous venons de présenter: unique (une seule procédure contre presque cinquante règles) et systématique (ce sont toujours les mêmes questions qui se posent, et toujours dans le même ordre), celle-ci se veut en outre descriptive (elle implique une observation objective des architectures syntaxiques et des configurations sémantiques dans lesquelles s'inscrivent effectivement les éléments à accorder), progressive (elle consiste dans une série filée de questions complémentaires) et économique (elle limite de manière drastique le nombre de règles et autres pré-requis grammaticaux spécifiques); sans compter qu'elle respecte parfaitement les préceptes grammaticaux fondamentaux traditionnels (accord, invariance, cas particuliers, donneurs d'accord, receveurs de l'accord, etc.).

Ainsi sommes-nous d'avis, effectivement, qu'au lieu de livrer les consignes d'accord elles-mêmes (et telles quelles), il conviendrait bien mieux d'enseigner, d'apprendre le raisonnement grammatical inhérent au système d'accord du participe passé français dans son ensemble.

Bibliographie

- Farid G. (2013), «Le participe passé entre la tradition et l'avenir», [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 83-97.
- Gaucher D. (2013), «L'accord du participe passé en français parlé en tant que variable sociolinguistique», [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 115-129.
- Le Bellec C. (2009), «L'accord du participe passé dans les langues romanes. Entre pragmatique et syntaxe», *Revue Romane* n° 44, pp. 1-24.

⁷ D'un point de vue strictement syntaxique, dans ce cas de figure particulier, c'est *qu'* qui constitue à proprement parler le complément d'objet direct de *dites*: mais ne marquant lui-même ni le genre ni le nombre, c'est de son antécédent, ici le pronom anaphorique *celles*, que le pronom relatif les reçoit pour les donner au participe passé.

- Le Bellec C. (2013), «Comment peut-on rendre les règles d'accord du participe passé cohérentes ?» [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 99-113.
- Makassikis M. (2013), «Pistes didactiques pour l'accord du participe passé en français» [in:] F. Marsac F. & Pellat J.-C. (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 229-251.
- Marsac F. & Marengo, S. (2013), «L'accord du participe passé des verbes de perception régissant une construction infinitive: reconsidération en vue d'une représentation formelle en Théorie Sens-Texte» [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 31-47.
- Marsac F. & Marengo, S. (2014), «Verbes de perception régissant un infinitif et accord du participe passé: vers une règle prosodique ?», *Travaux de l'Institut de Phonétique de Strasbourg* n° 36, pp. 59-78.
- Marsac F. & Pellat, J.-C. (dir.) (2013), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg.
- Marsac F. (2013), «De l'accord du participe passé français: *si vis pacem, para... pacem* !» [in:] N. Gettliffe & J.-P. Meyer (dir.), *Dans la carrière des mots*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 171-191.
- Marsac F. (2014a), «De la légitimité linguistique de la règle dite «de position» dans l'accord du participe passé français», *Orbis Linguarum* n° 41, pp. 97-108.
- Marsac F. (2014b), «Et au final, ces oiseaux, est-ce qu'on les aura vraiment entendus chanter ?», [in:] A. Gautier, L. Pino Serrano, C. Valcárcel & D. Van Raemdonck (dir.), *ComplémentationS*, Peter Lang, Bruxelles, pp. 255-276.
- Marsac F. (2016), *Histoire d'S ou le participe passé au rasoir d'Ockham – Théorie et application (Dixit Grammatica n°1)*, L'Harmattan, Paris.
- Peeters B. (1997), «L'accord du participe passé et la notion d'objet affecté», *Le français moderne* n° 65, pp. 143-168.
- Peeters B. (2013), «Et si le participe passé s'accordait... avec l'objet affecté ?» [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 67-81.
- Pinsonneault R. & Daviau M.-J. (2013), «L'importance des relations syntaxiques dans les phénomènes d'accord», » [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 163-179.
- Poulin D. (1980), «Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle ou de l'analyse logique à l'analyse structurale», *Québec français* n° 40, pp. 29-32.
- Van Raemdonck D. (2013), «L'accord du participe passé: réformes théorique et pratique» [in:] F. Marsac & J.-C. Pellat (dir.), *Le Participe passé entre accords et désaccords*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, pp. 253-272.
- Wilmet M. (1999). *Le participe passé autrement. Protocole d'accord, exercices et corrigés*. Duculot, Paris, Bruxelles, coll. «Entre guillemets».

Mots-clés

accord du participe passé français; proposition d'un nouveau protocole, unique et systématique

Abstract

The past participle at fifty to one

All the rules of past participle agreements in French are based on the same deep reasoning that can be explained and formalized through a set of twelve extended questions (at most). It is this other method of agreements, a method that re-designs, rebuilds and remodels completely the language system, that we would like to be used in the French grammar courses and that we describe in this study.

Keywords

French participle past agreements; proposition of a new, unique and systematic procedure

«Voulez-vous du sucre» ou le traitement du sucre en langue de spécialité: l'exemple du domaine agroalimentaire

1. Introduction

La part des travaux scientifiques sur les langues de spécialité dans l'enseignement universitaire français a considérablement augmenté pendant les dernières années. *L'anglais de spécialité* (Mémet 2008: 16) est conçu comme relevant d'un secteur d'enseignement et d'un domaine de recherche¹. La présente contribution se donne comme but d'enrichir le travail de réflexion didactique autour de la problématique de l'enseignement/apprentissage des langues de spécialité au niveau de l'enseignement supérieur. Dans cette perspective, notre contribution se propose de développer une réflexion autour des approches en didactique des langues étrangères permettant de répondre aux besoins des universités face au public d'étudiants du secteur LANSAD (Langues pour spécialistes d'autres disciplines).

2. Cadre didactique

Notre réflexion s'applique au contexte d'enseignement/apprentissage de l'anglais relatif au domaine agroalimentaire. Plus précisément, il est question d'un public constitué d'étudiants (Master 1 et 2^{ème} année) en voie de professionnalisation dans le domaine de la *Valorisation et Transformation des Productions Agricoles*. Les étudiants concernés ne ressentent guère de besoins immédiats en anglais de spécialité (ASP) mais davantage dans les domaines relatifs à leur futur environnement professionnel. D'où la problématique de la didactique spécialisée des langues qui consiste à analyser les besoins des apprenants qui s'orientent vers une utilisation professionnelle de la langue étrangère. Il s'agit pour les formateurs de tenir compte des besoins supposés des apprenants et des caractéristiques des discours relevant du domaine concerné afin de définir les objectifs d'apprentissage et de construire un programme d'enseignement en langue de spécialité.

¹ Depuis 1993, la revue *ASP* publie des articles de synthèse ou de recherche, des recensions et comptes rendus relatifs à l'anglais de spécialité (ASP). Les contributions visent à éclairer la spécificité de l'objet ASP, notamment dans ses dimensions linguistiques, discursives, culturelles, didactiques et à élargir la connaissance de l'anglais des diverses spécialités.

Par ailleurs, en plus du tryptique langue, didactique et domaine de spécialité, la didactique spécialisée des langues interroge la question de l'acculturation professionnelle. La langue de spécialité (LS) ne relève pas seulement de données terminologiques propres au domaine mais d'un vaste ensemble regroupant, outre les aspects purement linguistiques (terminologie, grammaire, style, etc.), la culture des milieux qui utilisent cette langue. Pour cette raison, la notion de langue de spécialité se conjugue avec celle de culture:

De manière générale, si nous parlons de langue-culture de spécialité, c'est bien pour traduire l'idée qu'une simple étude du vocabulaire, sans connaissance des traditions, des enjeux, des contraintes liées au secteur d'activité, de l'histoire même du milieu concerné est vaine. (Resche 2009: 49).

Autrement dit, le discours spécialisé est représentatif du milieu qui le produit. Il est créé par des spécialistes du domaine afin d'être utilisé pour «la communication sur la spécialité» (Trouillon 2010: 135) entre les professionnels ou collègues appartenant au même milieu. La connaissance du milieu professionnel, des conditions de la production des discours y circulant, pour ne citer que ces facteurs, s'impose ainsi à l'enseignant dans le cadre de la maîtrise de la langue en tant qu'élément d'appréhension des discours spécialisés. À reprendre Bhatia:

Studies of professional genres and professional practices are invariably seen as complementing each other, in that they do not only influence each other but are often co-constructed in specific professional contexts. (Bhatia 2008: 161).

De ce fait, l'appropriation de l'ensemble des valeurs sémantiques des termes spécifiques s'inscrit à part entière dans le processus d'acquisition de la langue-culture professionnelle. Au stade initial du travail, l'enseignant n'opère qu'avec des «contenus nouveaux, *à priori* non maîtrisés» (Mangiante et Parpette 2004: 154), et le lexique usuel des champs génériques. La question qui se pose est de savoir comment aborder les notions spécifiques telles que «*sugar*» en prenant en compte l'ensemble des contenus sémantiques dont il relève dans la culture professionnelle. Dans le cas qui nous intéresse, *sugar* traité dans le langage courant se rapporte à «*the class of sweet-flavored substances used as food or ordinary table sugar*». Dans le contexte agro-alimentaire, le champ sémantique qui se déploie sous la dénomination «*sugar*» prend une autre ampleur. Le professionnel du domaine ou l'étudiant en voie de spécialisation prendra en compte toute une panoplie de facteurs techniques qui infléchissent sa sémantique (*chemical composition, processing, conditioning, nutritional value*).

Comment cet écart sémantique peut être justifié ? Dans un premier temps, ce phénomène peut être expliqué par les postulats de la théorie prototypique (Kleiber 1990) portant sur la catégorisation (découpage) du réel tel qu'il est représenté dans l'esprit du locuteur, et non pas tel qu'il est en soi. Suivant cette théorie, une même réalité est susceptible d'être catégorisée différemment en fonction de la langue, du domaine de savoirs ou du groupe social. Dans le domaine agro-alimentaire, la perception de la notion *sugar* dépendra de la manière dont le réel est découpé en mots

distincts et de la catégorisation effectuée par le langage. Parler de la perception au sein d'une discipline particulière devient possible si l'on accepte que la catégorisation se situe en amont et en aval des échanges que les individus entretiennent avec leur environnement (Bourhis, Leyens 1994: 43). Si le sens commun de *sugar* découle de l'usage quotidien, le sens de la même notion pour un initié à l'agroalimentaire est influencé par les propriétés techniques et scientifiques du produit.

Dans un second temps, les catégorisations scientifiques et techniques sont plus fines et plus riches en niveaux d'où l'écart des dénominations² existant entre la sphère du commun et les domaines de spécialité. Opérant avec des dénominations spécifiques à la sphère professionnelle, les usagers effectuent des rattachements du référent *sugar* à des catégories langagières en s'appuyant sur des propriétés techniques (*carbohydrates* vs. *fats*; *sucrose* vs. *fructose*; *monosaccharide* vs. *disaccharide*; *low glycemic index* vs. *high glycemic index*). À suivre l'approche praxématique, la logosphère de la spécialité est distincte de celle du contexte commun. Par logosphère il faut comprendre tous les mots qui participent à «une grille interprétative du réel» (Baylon, Mignot 2005: 193). L'application d'une logosphère spécifique découpe la représentation du réel en unités. La catégorisation référentielle qui en découle s'effectue par la nominalisation et l'emploi des mots (praxèmes) qui deviennent ainsi les moyens d'entretien des liens entre l'humanité et le réel, ainsi que les outils de production du sens.

Ainsi, la praxis (l'ensemble de mots) du langage commun et celle de la sphère spécialisée ne sont pas identiques. Pour cette raison, la terminologie constitue l'aspect le plus représentatif des discours relevant de champ disciplinaire spécifique. Ces derniers se caractérisent par l'emploi un ensemble de termes rigoureusement définis. Ces mots permettent de désigner des notions utiles pour la diffusion des connaissances scientifiques et techniques précises comme *sugar* vs *sucrose*, *carbohydrate*, *polysaccharide*, *sorbitol*, *maltitol*. Pour approfondir et dominer les thèmes, pour expliquer les phénomènes étudiés, les spécialistes ont besoin de définir des concepts qu'ils sont seuls à connaître et souvent à comprendre, et auxquels l'ensemble des locuteurs d'une langue donnée n'accède que difficilement. Les langues de spécialité font appel à des nomenclatures (termes qui correspondent aux dénominations spécialisées) dont les éléments ont pour caractéristique majeure d'être monoréférentiels.

Enfin, la mémoire verbale explique probablement pour quelle raison la notion *sugar* se dote d'un sémantisme différent pour d'une part les professionnels et les étudiants en cours de spécialisation en agroalimentaire et, d'autre part l'enseignant. *La mémoire verbale* (mémoire épisodique qui stocke le langage) est composée de *la mémoire lexicale* (mémoire du «par cœur» de la «carrosserie» Lieury 2003: 180). Cette mémoire des mots synthétise les informations en les codant pour les stocker, assurant ainsi la possibilité de restitution «par cœur». *La mémoire sémantique* permet de retenir le sens des mots, des concepts, classés soit par associations (*sugar* – *honey*) soit de façon relativement logique dans des catégories (*glucose* [is a kind of] – *sugar*

² Selon Dubois *et al.*, la dénomination consiste à traduire par un nom (simple, dérivé ou composé) un objet réel (Dubois 2007: 134).

[is] – *food*). Au cours de leur formation, les étudiants sont exposés aux lexèmes relevant de l'agroalimentaire avec lesquels ils se familiarisent grâce aux enseignements dans les disciplines principales de leur spécialité. Ils s'approprient progressivement les significations dont ces lexèmes sont dotés dans le contexte agroalimentaire. Contrairement aux apprenants, le domaine de spécialité de l'enseignant de langue renvoie aux sciences du langage. Ainsi, les différences des parcours académiques des apprenants et de l'enseignant, et des connaissances théoriques acquises préalablement ont une portée importante sur la mémoire lexicale et la mémoire sémantique, et par conséquent peuvent être considérés à l'origine de l'écart entre les perceptions cognitives des apprenants et celles de l'enseignant de LS.

Pallier l'écart sémantique d'une notion dont l'usage recouvre les sphères de la vie courante et de spécialité (*sugar*), comprendre la manière dont le réel est catégorisé au sein d'une discipline (l'agroalimentaire), accéder aux référents auxquels renvoie la spécialité constituent des tâches qui incombent à l'enseignant de LS. Pour des raisons d'efficacité et d'optimisation de l'enseignement/apprentissage des LS, c'est à ces tâches que nous voulons réfléchir dans la présente contribution.

3. Traitement de la notion *sugar*

Dans cette partie de notre travail, nous proposons des activités didactiques dans le cadre des cours d'anglais de l'agroalimentaire susceptibles de profiter à l'enseignant (aspects sémantiques) et aux apprenants (la transposition en LS des compétences acquises dans d'autres matières) et portant sur le(s) sens de *sugar*.

Analyser la notion *sugar* en s'appuyant sur les thématiques relevant des savoirs disciplinaires de la formation des étudiants permet de comprendre les connotations, les significations spécifiques ainsi que le contexte dans lequel les apprenants sont amenés à considérer cette notion. Ce travail constitue une étape incontournable pour l'enseignant d'ASP.

Dans cette perspective, une première activité, l'introspection des disciplines faisant partie du programme de formation, réalisée conjointement par l'enseignant et les apprenants, a abouti à la constitution d'un «répertoire» des champs sémantiques que recouvre la notion *sugar*. Schématiquement, il peut être présenté comme suit:

- a) *Crop science* is concerned with the selection, improvement and *production of crops useful to man*. It addresses the planting, maintenance, protection, harvesting, storage and aspects of post-harvest handling of produce.
- b) *Agro-food processing* demonstrates *technology* interventions / developments to improve productivity, quality, value addition including *extending shelf life* of perishable products, post-harvest processing and waste utilization through processing; adoption of new technologies in the areas of milk, cereals, fruits & vegetables etc.
- c) *Chemistry* dealing with composition, structure, properties and change of matter.

- d) *Nutritional science* is the study of *the effects of food components on the metabolism, health, performance and disease resistance* of human and animals. It also includes the study of human behaviors related to food choices.
- e) *Gustation* is the *sensory impression* of food or other substances on the tongue and is one of the five traditional senses. Taste is the sensation produced when a substance in the mouth reacts chemically with taste receptor cells located on taste buds.
- f) *Packaging* and presentation is a coordinated system of *preparing goods* for transport, warehousing, logistics, sale, and *end use*.

Sans prétendre à l'exhaustivité, cette liste permet de délimiter les champs scientifiques et techniques dans lesquels la notion *sugar* est traitée.

À l'étape suivante, nous avons proposé aux apprenants de démontrer les perspectives dans lesquelles la notion *sugar* est évoquée au sein de chacun de ces domaines en utilisant la terminologie spécialisée. L'analyse des travaux proposés par le public d'étudiants peut être résumée de cette manière:

- a) *Crop science and sugar*:
 - sugar beet crop vs sugar cane crop growing.
- b) *Agro-food processing and sugar*:
 - sugar beet processing: washing – slicing – diffusion – carbonation – filtration – evaporation – filtration – crystallization in vacuum pans – centrifugation – drying – screening – storage;
 - sugar cane refinery: raw sugar mill – crushing – carbonation – filtration – evaporators – vacuum pans – centrifugal – raw sugar warehouse – mingler – centrifugal – melter – filtration – charcoal filtration columns – evaporators – crystallization in vacuum pans – centrifugals – dryer – screen – storage;
 - raw sugar processing vs. brown sugar processing.
- c) *Chemistry and sugar*:
 - sucrose, monosaccharides (glucose and fructose) vs. disaccharides or polysaccharides, complex (or simple) carbohydrates, biological molecules made of carbon, hydrogen, and oxygen;
 - sugar vs. artificial sweeteners: aspartame, saccharine;
 - chemical reaction: hydrolysis, enzymatic conversion, diffusion, hydrogenation.
- d) *Nutrition and sugar*:
 - nutritional value (calories) of white / raw / brown sugars;
 - daily sugar intake;
 - simple vs complex carbohydrates glycemic index;
 - sugar and health: diabetes, cardio-vascular disease, obesity, cancer, addiction, dementia, caries, allergies;
 - food naturally rich in sucrose: honey, corn syrup, agave nectar, maple syrup, date sugar, molasses.

- e) *Gustation and sugar*: sweetness (taste), ground, powdered (texture); functional properties in: enhancing taste, reducing, freezing point, moisture retaining, preservative properties.
- f) *Packaging and sugar*: granulated, liquid (syrup), powdered, in cubes table sugar, sugar paste icing; packaging materials: leak proof pouch, paper bags, plastic or card boxes.

Le travail sur et par la terminologie a permis d'appréhender la diversité des rapports que la notion *sugar* entretient avec les différents aspects de la réalité socio-professionnelle de l'agroalimentaire. Du point de vue de la sémantique, la terminologie, qui implique les connaissances spécifiques, vise la monosémie et reflète les concepts à travers lesquels le réel est découpé et catégorisé par le langage.

Aux stades plus avancés du travail sur la notion *sugar*, nous avons proposé aux apprenants une activité qui consistait à relier des termes actualisés dans des activités didactiques préalables, et ceci selon deux critères:

- relations associatives entre les termes:
 - monosaccharide – glucose
 - carbohydrate – sugar
 - fructose – fruit
 - lactose – milk
 - hydrolysis – water
 - glycemic index – blood glucose
- niveaux de catégorisation dont relèvent les champs de connaissance de l'agroalimentaire:
 - table sugar – sucrose – disaccharide – saccharide;
 - sugar – simple carbohydrate – carbohydrate – macronutrient – nutrient;
 - saccharification – hydrolysis – decomposition – dégradation – chemical reaction.

L'objectif de ce travail est de solliciter la mémoire sémantique des apprenants. Par ailleurs, il les a conduits à prendre conscience des rapports établis entre les concepts et les référents dans le contexte socio-professionnel. Les exemples précités ont démontré que la catégorisation scientifique et technique est riche en niveaux et que, contrairement au langage courant, le langage scientifique est exempt d'effacements sémantiques en faveur d'un des niveaux (*sugar* ≠ *sucrose* ≠ *glucose*).

Les activités didactiques portant sur la sémantique des groupes lexicaux relevant du domaine de spécialité représentent un autre volet de notre approche. Nous nous sommes appuyés sur les définitions, les exemples et les séries synonymiques. Pour renseigner sur le sens des mots, nous disposons de définitions. Par les définitions, qui à leur tour sont composées de mots, il devient possible d'éclairer le sens du mot à définir grâce au sens d'autres mots. Les définitions portent simultanément sur le sens et sur la réalité désignée (le référent). Dans de nombreux cas, la réalité désignée se substitue complètement au sens, car elle demeure plus facile à décrire. Dans le cadre de notre démarche didactique, nous avons proposé aux apprenants de renseigner sur le sens de certains termes spécialisés. L'analyse des définitions recueillies nous a permis d'établir une typologie fondée sur *la théorie des définitions* (Plantin 1990, Martin 1983).

Les définitions en compréhension constituent le type de définition auquel les apprenants recourent souvent. Ce type de caractérisation consiste à dénommer les propriétés essentielles et constitutives du référent:

carbohydrates are a major *energy source* in the diet of animals;
glycogen is a form of *carbohydrate storage* in animals and is found in the liver and muscle tissue;
saccharide is a sweet-tasting carbohydrate;
fructose is a *sugar* occurring in *many fruits* and in honey.

Pour définir les étapes de transformation au cours de la fabrication du sucre, les apprenants font appel à des *définitions opératoires*, qui indiquent une opération permettant d'identifier le référent:

drying – removing, extracting the moisture from;
filtering – removing by passing through a filter;
vacuum pan – retort *used in sugar making* for boiling down syrup;
xylitol is a sugar alcohol *used as a sweetener*.

Les définitions opératoires, et particulièrement les *définitions par les propriétés discriminantes*, font partie d'un groupe plus vaste de définitions en compréhension. Elles servent à distinguer le référent à définir des référents voisins. Ci-dessous sont présentés quelques exemples issus des travaux des apprenants:

Monosaccharides are the *simplest form* of carbohydrates.
Carbohydrates are *one of the main types* of nutrients. They are *the most important source* of energy for your body.
Galactose is a monosaccharide sugar *less sweet than* glucose and fructose.

Les définitions par extension représentent un autre type de définition auxquelles les apprenants ont recouru lors de cette activité. Ce type de définition vise les référents principalement par deux procédés: montrer un membre de la classe («monosaccharides: lucose»), «artificial sweetener: aspartame», «dégradation: accharification»); ou en énumérer tous les membres, si le nombre de membres est illimité, il est possible de présenter un échantillon («sucrose micronutriments: vitamines, sodium, potassium, manganese, phosphorus, selenium»; «polysaccharides: arabinoxylans, pectin, chitin, cellulose»).

Nous avons également voulu que les apprenants produisent des *définitions synonymiques*. Le travail par synonymie consiste en la substitution d'un mot par un autre sans changement de sens (une équivalence sémantique). Cependant, la catégorisation linguistique du réel étant fine et le vocabulaire de spécialité tendant à la monosémie, ce travail représente une difficulté particulière pour les apprenants. Dans le contexte de langue de spécialité, il serait plus précis de parler de pseudo-synonymie ou de synonymie partielle ne prenant en compte qu'une des propriétés du référent. Ainsi, dans une série que les apprenants considèrent comme synonymique, plusieurs critères qui devraient établir une relation synonymique partielle, demandent à être éclairés.

Dans le cas de la série *sugar – sucrose – sweetener – honey – syrup – saccharin*, la seule relation «*sugar – sucrose*», peut être reconnue en tant que synonymique. Pour les autres éléments de la série, la synonymie est seulement partielle car elle prend en charge uniquement l'aspect gustatif (*sweet taste*) des produits en omettant d'autres propriétés telles que l'origine (naturelle ou artificielle), la texture ou la consistance. De même, dans le cas de la série «*monosaccharide – simple sugar*», la synonymie n'est que partielle, car le préfixe «*mono*» renvoie à «*single*» plutôt qu'à «*simple*». La dénomination «*saccharide*» ne se réfère pas uniquement à «*sugar*», mais à «*any of series of sweet-tasting, crystalline carbohydrates*». Cependant, le rapport synonymique est plus apparent dans les constructions de type «*also known as*» suivies de multiples dénominations renvoyant au même référent: «*Mannitol, also known as mannite or manna sugar*». Parfois, les définitions proposées par les apprenants prennent une *forme paraphrastique*, comportant un énoncé plus développé mais de contenu équivalent, qui pourrait remplacer au sein d'une phrase le mot à définir. Les définitions paraphrastiques comportent une description plus ou moins précise du référent, ou plus exactement «une évocation de la connaissance, intuitive ou scientifique qu'on en a» (Baylon, Mignot 2005: 88). Au sein de ce groupe de définition, nous avons pu distinguer des paraphrases qui tendent à l'équivalence totale, possible quand la définition se limite à décrire le référent potentiel sans faire allusion au signe lui-même (miauler: *se dit* du chat quand il fait entendre son cri), comme «*hydrolysis is a chemical decomposition in which a compound is split into other compounds by reacting with water*».

Les paraphrases en un mot, un *hyperonyme*, ou en une expression de sens plus général, et de ce fait moins précis, constituent une autre piste permettant d'accéder au référent. Ainsi «*nutrient*» est l'*hyperonyme* de «*macronutrients*» et «*micronutrients*». À leur tour, «*micronutrient*» est l'*hyperonyme* de «*trace minerals*» et «*vitamins*»; «*macronutrient*» celui de «*fats*», «*carbohydrates*», «*proteins*». À l'inverse, les paraphrases par *hyponymes* renseignent sur le sens en donnant des indications plus précises: «*hydrolysis*», «*inversion*» sont les *hyponymes* de «*degradation*»; «*sorbitol*», «*mannitol*», «*xylitol*», «*isomalt*» sont ceux de «*sugar alcohols*».

En ce qui concerne les *paraphrases antonymiques*, elles sont quasiment inexistantes dans les exemples fournis par les apprenants. Ce phénomène peut être justifié par la catégorisation riche en niveaux, propre au langage scientifique. L'impossibilité d'évaluer le degré d'opposition des sens peut expliquer le fait que, dans le langage spécialisé, les antonymes soient rares.

Quelques suggestions faites par les apprenants sont relatives aux *paraphrases par dérivation* du mot, comme dans le cas de «*sweetener: something that sweetens*», «*hydrogenation – treatment with hydrogen*», «*enzymatic conversion – degradation produced by an enzyme*», ainsi qu'aux paraphrases par approximation, grâce aux groupes nominaux «*a kind of*», «*a sort of*», «*a fort of*»: «*fructose is a kind of simple sugar found naturally in many foods*», «*dextrose is a form of glucose derived from starches*».

Enfin, *les exemples* complètent les définitions et illustrent l'emploi des termes en faisant apparaître les mots en contexte et en situation. Si le contexte ou la situation fait défaut, le sens du mot devient plus vague et incomplet. Privé des renseignements habituellement fournis par les exemples il devient difficile de procéder à l'interpré-

tation sémantique avec précision. En effet, comme dans les dictionnaires, quand le mot est à l'état isolé, cette privation est portée à son maximum. C'est ainsi que leurs auteurs tentent d'y remédier en citant les exemples. Dans cette même perspective, dans le domaine de l'enseignement/apprentissage de LS, l'approche didactique par et sur les exemples est très favorable à renseigner sur le sens des termes spécifiques et s'inscrit à part entière dans le travail sur la sémantique. Exemple:

Fructose is a kind of simple sugar found naturally in *many foods*. [*What kinds of foods?*]
Honey, tree fruits (such as oranges, apples etc.), berries, melons, and some root vegetables, such as beets, sweet potatoes, parsnips, and onions, contain fructose.

4. Conclusion

Dans notre contribution, nous avons proposé une démarche didactique de travail sur les aspects sémantiques d'une notion précise dans le cadre de l'enseignement/apprentissage de l'anglais de l'agroalimentaire. Nous avons constaté un écart de la sémantique de la notion *sugar* selon les participants de ce processus. Pour pallier cet écart, l'enseignant peut proposer des activités qui permettront de comprendre la manière dont le réel est catégorisé au sein d'un domaine spécifique et d'accéder aux référents auxquels renvoie la spécialité. Il se doit de diversifier les activités menées autour de l'appropriation des compétences lexicales, sémantiques et discursives en langue de spécialité. Élargir l'accès aux mots en travaillant la langue à partir d'un champ sémantique large jusqu'aux cas les plus spécifiques permet de saisir les multiples dimensions du réel et de son découpage par un spécialiste de l'agroalimentaire. Pour l'enseignant, ce travail permet d'assimiler la manière dont le domaine de connaissance perçoit la réalité et construit des sens. Du point de vue des apprenants, le travail sur la sémantique, favorise l'activation des liens interdisciplinaires, la systématisation analytique des savoirs acquis dans les disciplines de spécialité et l'appropriation en langue étrangère des compétences linguistiques, sociolinguistiques et pragmatiques propres aux discours relevant de leur discipline.

Bibliographie

- Baylon C., Mignot X. (2005), *Initiation à la sémantique du langage*, Armand Colin Paris.
- Bhatia V. (2008), «Genre analysis, ESP and professional practice», *English for Specific Purposes* 27, n°2, pp. 161-174.
- Bourhis R., Leyens J.-Ph. (1994), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Mardaga, Liège.
- Dubois J, et al. (2007), *Linguistique et Sciences du langage*, Larousse, Paris.
- Kleiber G. (1990), *La Sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Presses Universitaires de France, Paris.

- Lieury A. (2003), «Mémoire et apprentissages scolaires», *Revue de didactologie des langues-cultures* 2, n°130, pp. 179-186.
- Mangiante J.-M., Parpette C. (2004), *Le français sur objectif spécifique: de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*, Hachette FLE, Paris.
- Martin R. (1983), *Pour une logique du sens*, PUF, Paris.
- Mémet M. (2008), «Aspects de la recherche en anglais de spécialité en France», *Cahier du CIEL 2007-2008*, pp. 13-36.
- Plantin C. (1990), *Essai sur l'argumentation*, Kimé, Paris.
- Resche C. (2009), «Le discours du président de la Réserve fédérale américaine», [in:] R. Greenstein (dir.), *Langue et culture: mariage de raison ?*, Publications de la Sorbonne, Paris, pp. 45-93.
- Trouillon J.-L. (2010), *Approches de l'anglais de spécialité*, PUP, Perpignan.

Mots-clés

anglais de l'agroalimentaire, didactique, sémantique, terminologie, synonymes, définitions, exemples

Abstract

“Would you like some sugar” or how to approach the notion of sugar in English for special purpose: the case of agri-food English

This paper deals with the semantic modulations of a word. This shift depends on the field of knowledge in which the word is used. As an example, we suggest to analyze the word “sugar”. The latter, used in everyday language, refers to a sweet substance used in culinary field to improve the taste of dishes. Its semantic field changes when “sugar” is used in the context of the agri-food professional area. The aim of this paper is to illustrate didactic activities which can be utilised by teachers of English for special purpose (agri-food English) in order to gain access to this another way of understanding of the reality within the agri-food area. To approach the subject, we refer to the theoretical framework of semantic descriptions and the paradigms of semantic relationships between lexical units. Moreover, the pedagogical and didactic activities tackling the semantic aspects of a word prove to be necessary for the implementation of a program adapted to the professional needs of university students.

Keywords

agri-food English, didactics, semantics, terminology, synonyms, definitions, examples

La séquence *li uns N l'autre* – formation et ancrage textuel

1. Introduction: problème, objectif, méthode

À l'aube de l'avènement des vernaculaires néo-latins, le marqueur *l'un l'autre* a pris la relève de toutes les autres séquences réciproques latines où étaient juxtaposées deux formes d'un pronom. Très richement documentés en latin classique, les polyptotes *alter alterum* et *alius alium* ont, ainsi, progressivement disparu. Outre ces polyptotes existaient aussi en latin classique des procédés de répétition juxtaposant deux formes flexionnelles d'un seul nom commun comme on peut l'observer en (1a) ou (1b). L'objectif de l'article consiste à montrer comment *l'un l'autre* est aussi arrivé à prendre la place d'un autre marqueur bâti sur la répétition, cette fois-ci juxtaposant deux formes flexionnelles d'un seul nom commun.

(1a) *vir viro, armis arma conserta sunt* Quinte Curce *Hist* 3, 2, 13 «(dans une phalange) les hommes sont serrés contre les hommes, les armes contre les armes»

(1b) ... *placet Stoicis, quae in terris gignantur, ad usum hominum omnia creari, homines autem hominum causa esse generatos, ut ipsi inter se aliis alii prodesse possent* Cic., *Off* 1, 7, 22 «... comme le pensent les stoïciens, puisque tout ce qui se passe sur la terre a été créé pour l'usage des hommes, et que les hommes ont été engendrés par les hommes afin qu'ils puissent être utiles les uns aux autres» (trad. J. Annequin)

La discussion sera engagée sur la séquence *li uns N_{sing} l'autre*, qui, comme en témoigne l'analyse des textes médiévaux, continue le plus fidèlement les polyptotes binominaux latins. En même temps, il s'agira de soumettre à l'examen l'hypothèse que la continuité historique entre les constructions du type *homo homini, armis arma, frater fratrem* et *li uns N_{sing} l'autre* se noue autour des relations anaphoriques (Nkollo 2013: 16–17). Il sera démontré que la flexibilité de ce marqueur s'étend au type de relations entre les éléments qui le composent et d'autres fragments de la même séquence textuelle. En effet, le nom commun dans *li uns N_{sing} l'autre* tantôt apparaît impliqué dans des réseaux très complexes bâtis sur la co-référence, tantôt il se laisse à peine mettre en correspondance avec quoi que ce soit d'autre. Ces dépendances sont parfois difficiles à cerner, étant donné la préférence des anciens textes littéraires français pour les sujets nuls (Balon et Larrivée 2014).

La concentration sur ces problèmes prédétermine le choix du cadre théorique de l'étude qui suit. Les principes de l'analyse sont communs tant à la théorie du gouvernement et liage qu'à certaines versions de l'analyse du discours centrées sur la cohésion textuelle ou la récupération des rôles thématiques (Apothéloz et Reichler-Béguelin 1995: 230–231). Pourtant, cette étude ne souscrit pas à tous les égards à l'une de ces directions de recherche plutôt qu'à l'autre. Les deux cadres en question sont simplement jugés utiles dans la mesure où ils attribuent une position centrale à l'enchaînement de différents fragments d'un texte.

Les données ont été puisées principalement dans deux corpus, les *Textes de Français Ancien* (TFA) et le *Dictionnaire électronique de Chrétien de Troyes* (XII^e siècle, DÉCT). Le premier, élaboré dans le cadre de l'ARTFL Project à l'Université de Chicago, compte 3 014 389 occurrences de mots. En somme, 103 textes composés entre le XII^e et le XV^e siècles sont mis à la disposition des lecteurs. Quelque 240 exemples ont été extraits de cette source. Le DÉCT, de taille beaucoup plus réduite, a fourni 117 constructions réciproques. La recherche était lancée chaque fois pour le lemme 'autre'. Les exemples ainsi récupérés ont nécessité une extraction manuelle des séquences avec l'une des formes du cas-sujet 'uns' (parfois écrit simplement 'j', ... *Li.j. va ferir l'autre; ne se vont espargnant*; Anonyme, *Beaudouin de Sebourg*, p[age indiquée sur le site de l'ARTFL] 256). Les illustrations latines proviennent de la bibliothèque en ligne Perseus et de l'une des versions de la Vulgate en traduction parallèle accessible en ligne (voir références).

2. Rappel historique

Cette section comprend trois parties consacrées, respectivement, à *unus alterum* en latin classique, aux changements qu'il a subis en latin tardif, ainsi qu'à *l'un l'autre* (avec ses innombrables variantes graphiques) dans les écrits français apparus entre le XII^e et le XIV^e siècles.

Comparé à d'autres constructions réciproques associant deux éléments corrélés, *unus alterum* occupe une position marginale dans les textes d'avant le commencement de la période impériale. Là où cette séquence apparaît, elle fait partie soit des textes imitant le langage courant (surtout des représentants des couches inférieures de la société), soit des textes à caractère technique, éloignés de l'exubérance stylistique des écrits littéraires. En voici deux exemples tirés d'une comédie de Plaute et d'un traité consacré à la construction civile.

(2a) *Verum tempestas memini quom quondam fuit, quom inter nos sorderemus unus alteri*
Plautus, *Truculentus*, 2, 4, 30 «Mais, il s'est passé un temps où nous n'y regardions pas de si près à l'égard l'un de l'autre» (trad. par J.-B. Levée)

(2b) *Eadem ratione iumenta, quum iuga eorum subiugiorum loris per medium temperantur, aequaliter trahunt onera; quum autem impares sunt eorum virtutes, et unum plus valendo premit alterum, loro trajecto fit una pars iugi longior, qua imbecilliori auxiliatur jumento* Marcus Vitruvius, *De architectura* 10, 8 (1^{er} s. av. J.-C.) «C'est

encore par la même raison que deux bœufs, lorsque leurs jougs sont attachés par le milieu avec une courroie, ont à tirer autant l'un que l'autre; mais s'ils ne sont pas d'égle force, et que le plus fort fatigue trop son compagnon, on allonge un des côtés du joug avec une courroie qu'on y passe, pour soulager le bœuf le plus faible» (trad. par Ch.-L. Maufra)

L'observation des textes classiques montre que les propriétés sémantiques de *unus alterum* le rapprochent le plus de la valeur qu'avait *alter alterum*. Il sert donc généralement à mettre en scène des relations où sont engagés exactement deux participants, éventuellement collectifs (Bertocchi *et alii*, 2010: 158–159). En outre, les parties de *unus alterum* agissent en guise de substituts d'arguments verbaux. Autrement dit, *unus* et *alterum* enchaînent anaphoriquement sur leurs antécédents (marqués en gras dans les exemples 2a-b). C'est la co-référence¹ qui est le plus souvent la relation établie entre différentes unités discursives. Cette propriété s'appuie sur le simple fait que les antécédents textuels de ces deux signes sont dans la presque totalité des cas sujets à la quantification spécifique (bien que l'exemple de Vitruve montre que les liens anaphoriques entre *unus alterum* et des noms en emploi non-spécifique sont tout aussi légitimes).

Ce caractère substitutif du marqueur persiste durant les siècles suivants: employés en corrélation, *unus* et *alterum* reprennent ou anticipent anaphoriquement les SN apparus dans le même texte. Mis à part le fait qu'elle est systématiquement co-indexée avec des éléments nominaux, le reste des traits caractéristiques de cette séquence évolue. C'est surtout sa fréquence qui augmente radicalement. Les anciennes contraintes stylistiques sont en déclin, ce qui fait que les auteurs peuvent choisir à leur gré le marqueur qu'ils utilisent. Aucun changement sémantique ne se produit pour autant. Ainsi, *unus alterum* s'emploie indistinctement, à côté de *alter alterum* et *alterutrum*, surtout après la disparition de *alius alium*. En outre, dans le texte de la Vulgate, toutes ces trois expressions gardent leur statut essentiellement anaphorique.

(3a) ... *dicunt unus ad alterum, vir ad proximum suum, loquentes: ...*, Vulg., *Ezéch* 33, 30 «Ils se parlent entre eux, chacun avec son frère, et disent ...» <https://www.biblegateway.com>

¹ L'un des rapporteurs anonymes remarque, à juste titre, que la coréférence s'applique effectivement à l'analyse des constructions avec le couple *unus ... alterum* en tant que couple référentiel. Mais, le rôle de ce groupe est, en même temps, de découpler référentiellement le groupe initial présenté comme soudé dans *nos* et *iumenta* dans les exemples ci-dessus; ainsi, chaque élément du couple *unus ... alterum* pris séparément ne renvoie qu'à l'un des éléments du groupe référentiel représentant partiellement le groupe initial. En effet, cette approche s'accorde bien avec les observations de Haspelmath (2007: 2095) sur la co-indexation dans les constructions réciproques: «[...] the anaphoric expression refers to the same set of entities as the reciprocator, but compared to reflexive constructions (which express simple situations), the coreference in the parallel permuted situations expressed by reciprocals is more complicated: The coreference obtains not between the sets as wholes, but between the individual members of the set [...]. For this constellation, Nedjalkov sometimes uses the felicitous term *cross-coreference*».

- (3b) ... et tolle **lignum alterum** et scribe super eum Ioseph lignum Ephraim et cunctae Israhel sociorumque eius et adiunge illa **unum ad alterum** tibi in lignum unum et erunt in unionem in manu tua Vulg., Ézéch 37, 16–17 «Prends un autre morceau de bois et écris dessus: 'Pour Joseph, le bois d'Ephraïm, et pour toute la communauté d'Israël qui s'y rattache.' Rapproche-les l'un de l'autre pour n'avoir plus qu'un seul morceau de bois, afin qu'ils soient unis dans ta main.» <https://www.biblegateway.com>
- (3c) *Similiter et summi sacerdotes ludentes ad alterutrum cum scribis dicebant ...* Vulg., Marc 15, 31 «Les chefs des prêtres, avec les spécialistes de la loi, se moquaient aussi entre eux et disaient» <https://www.biblegateway.com>
- (3d) ... et murmurati sunt contra Mosen et Aaron **cuncti filii Israhel** [...] dixeruntque **alter ad alterum** constituamus nobis ducem et revertamur in Ægyptum, Vulg., Nombres, 14, 2, 4 «Tous les Israélites murmurèrent contre Moïse et Aaron [...] Et ils se dirent l'un à l'autre: Nommons un chef et retournons en Egypte» <https://www.biblegateway.com>

Les procès survenus à l'aube de l'ancien français découlent surtout de l'épanouissement de *se* en tant que marqueur réciproque de plein droit, c'est-à-dire capable, sans concours d'autres signes, d'assurer l'expression de cette valeur fonctionnelle. En ce qui concerne les relations entre *se* et *l'un l'autre*, l'ancien français offre un panorama somme toute assez stable. Tout paraît montrer que ces deux signes seraient voués à une exclusion mutuelle. Il arrive souvent que de deux verbes voisins ou peu éloignés, y compris dans les cas de coordination ou de simple juxtaposition, l'un devienne réciproque grâce à *l'un l'autre* (sans *se*), alors que son voisin s'appuie uniquement sur le pronom *se*.

- alternance de verbe construit avec *l'un ... l'autre* uniquement ou avec le seul marqueur réfléchi

- (4a) *Li.j. va ferir l'autre; ne se vont espargnant: par dessus les hïammes se vont maint cop donnant* (Beaudouin de Sebourc; p. 256; l'an 1350)
- (4b) *Andui joingnent li arrabi, li uns l'autre pas ne failli. La ou il primes se troverent, es escuz granz cox se donerent, la ou li barons s'entrentrent, escuz et hauberz s'entresfondrent; de vertu li barons se fierent, mes en char pas ne se toucherent* (Anonyme, Roman de Thèbes; p. 178; XII^e s.)

- *l'un l'autre* est l'unique marqueur

- (4c) ... *ne ne pooit mes gueres nuire li uns a l'autre* (Érec, v.5938–5939; XII^e s.)
- (4d) *Ansanble jurent an .i. lit, et li uns l'autre acole et beise: riens nule nest qui tant lor pleise* (Érec, v.5200–5202; XII^e s.)

- *se* est l'unique marqueur

- (4e) *Li uns pres de l'autre se tret et andui main a main se tienent* (*Lancelot*, v.4592–4593; XII^e s.)²³

3. Co-référence et liage

Bien que dans la plupart des cas *l'un l'autre* continue à enchaîner sur des éléments antérieurement introduits dans le même texte, cette fonction n'est pas la seule qu'il assume dans les écrits médiévaux. Les différents emplois de cette séquence varient suivant qu'elle est impliquée ou non dans des liens anaphoriques avec d'autres segments du même texte. Il s'y ajoute, dans ce premier scénario (c'est-à-dire si antécédents il y a), différents types de liens anaphoriques. Il est, de ce point de vue, possible de distinguer la co-référence et le liage (le statut de ces notions est explicité par la suite).

En termes de l'ancrage textuel, le cas de figure le plus fréquent implique une relation référentielle entre les éléments du marqueur et un antécédent suffisamment proéminent pour que puisse progresser une séquence discursive. Dans l'exemple qui suit, plutôt que de revenir à *genz* ou d'identifier par leurs noms les membres particuliers de la collectivité *li peuples*, les arguments de *dit* et *consoille* dans le vers 752 revêtent la forme de *li uns* et *l'autre*. Ainsi, les mêmes référents discursifs sont-ils introduits et réintroduits aux différents endroits.

- (5) *Tuit l'esgardent parmi les rues, et les granz genz et les menues. Trestoz li peuples s'en mervoille; li uns dit a l'autre et consoille* (*Érec*, v. 749–752)

Plus que sur les contraintes grammaticales, cette relation repose sur les attentes des participants à la communication quant à la cohérence du discours. En théorie du moins, rien n'empêche *a priori* que *li uns ... l'autre* dans *li uns dit a l'autre et consoille* suive la mention précédente des noms autres que *les genz* et *li peuples*, et qui pourrait se trouver éloignée (sur la notion de distance référentielle; voir Schwen-ter 2014: 245–246). Ces attentes se trouvent confortées par la proéminence discursive

² Incidemment, la compétition entre les deux expressions va jusqu'à affecter les verbes à préfixe *entre-*, beaucoup plus nombreux au Moyen Âge qu'aujourd'hui. Ces verbes sont toujours, dès les premiers textes, accompagnés d'un autre marqueur. Contrairement au français contemporain, les textes médiévaux offrent des cas où c'est *l'un l'autre*, au lieu du pronom, qui est utilisé. Deux modèles deviennent ainsi accessibles: soit *s'entre-V_{pluriel}* (*Les fers des glaves ont basciés, si s'entredonent es escus; d'oltre en oltre parmi les fus se sont entredoné des fers*, Anonyme, *Vengeance Raguidel*; p. 33; XIII^e s.), soit *entre-V_{pluriel} l'un l'autre* (... *si s'an issent joie feisant et li uns l'autre antrebeisant*, *Érec*, v. 6309–6310).

³ À la suite de cette énumération de possibilités, l'un des rapporteurs exige que soit montrée l'évolution de différentes constructions en diachronie, fréquence de l'une par rapport à l'autre et les tendances qui se dégagent. Il est désireux de savoir ce que ces statistiques diraient sur la tournure que prennent les usages. Les limitations de l'espace ne permettent pas d'impartir à ces postulats la place qu'ils certainement méritent. Faute de pouvoir faire mieux, nous renvoyons le lecteur qui veut en avoir le cœur net à notre position de 2015 (Nkollo, 2015).

des SN mis en gras. Dans les travaux s'inspirant de la théorie du gouvernement et du liage (Haegeman 1994: 43–44), une rangée de critères a été proposée en vue de raffiner la notion de proéminence discursive: a) la distance entre deux éléments co-référentiels ne doit pas être excessivement grande; sinon, la proéminence risque de s'estomper; b) les SN définis ouvertement réalisés sont les antécédents que l'on va sélectionner le plus facilement pour le pronom; c) en principe, il ne devrait pas y avoir deux antécédents possibles au même degré dans le voisinage d'un pronom; leur compétition aurait de nouveau pour effet de réduire mutuellement leur proéminence car dans de tels cas les locuteurs se voient obligés de recourir à des stratégies de récupération de l'antécédent approprié (en s'appuyant soit sur la conservation des rôles valentiels ou thématiques, soit sur le calcul de la proximité linéaire); d) les SN dénotant des humains surpassent tout autre type d'antécédents d'un pronom.

La mise en scène des référents nouveaux n'est pourtant pas au même degré le privilège de toutes les occurrences des noms communs repérables dans un texte. Par conséquent, les relations anaphoriques qui s'y laissent discerner ne doivent pas s'appuyer dans tous les cas sur la co-référence (Waltereit 2012: 7–8). Soumises à la quantification ou employées non-spécifiquement, certaines occurrences des noms ont une fonction purement conceptuelle: elles renseignent sur les propriétés que doit avoir un élément pour qu'on puisse lui appliquer correctement son sens (Rusiecki 1991: 364–366). C'est ainsi que dans *cives civibus prodesse oportet* («Il convient aux citoyens de s'offrir un appui les uns aux autres»), l'enjeu est de définir quelles sont les propriétés des individus dont on pourrait dire à bon escient *cives*, plutôt que de renvoyer à des personnes qui, réellement ou figurativement, correspondent à un ensemble identifié comme *cives*. Le présupposé d'existence fait clairement défaut ici (Topolińska 1977: 64–66).

De plus, l'observation des textes médiévaux révèle rapidement que les relations anaphoriques entre un nom commun et les éléments du marqueur réciproque ne sont pas toutes bâties sur la co-référence. Dans le cas des emplois non-spécifiques le locuteur ne s'engage nullement quant à l'existence d'un référent. Si reprises pronominales il y a, le mécanisme qui les sous-tend est le liage. Cette notion s'inspire de la division, courante en logique, en variables libres et variables liées. Dans le premier type de variante, symbolisé par la formule $P(x)$, la référence de x doit être fixée par une fonction d'attribution de la dénotation (angl. *denotation assignment function*; voir Cann 1993: 40). En revanche, x est une variable liée dans la formule «Pour tout x , $P(x)$ », et n'a pas de référence. Aucun paramètre n'est nécessaire pour l'interpréter. En termes de théorie du gouvernement et du liage, les dépendances entre pronoms et quantificateurs sont formulées à l'aide de deux conditions: (a) un pronom ne peut dépendre d'un syntagme quantifié que s'il est c-commandé par ce syntagme; (b) un pronom ne peut dépendre d'un syntagme quantifié Q que si Q lie ce pronom (Leeman, 1997: 186–187).

Moins centrée sur la cohérence du discours, cette relation entre les signes ne découle pas, à l'opposé de la co-référence, des attentes des participants à un échange verbal. En revanche, elle s'avère fortement soumise aux conditionnements structuraux et servitudes grammaticales (Waltereit 2012: 10–11). Dans *Personne, ne croit*

qu'*il_i est idiot* (les symboles souscrits indiquent la co-indexation), la substitution du pronom est interdite (**Personne ne croit que personne est idiot*). *Personne*, étant une variable liée, est dépourvu de référent. Alors, il ne peut pas s'agir ici de co-référence. En outre, la relation entre *personne* et *il* est strictement réglémentée par les principes de la grammaire: l'emplacement de *il*, le genre et le nombre du pronom sont déterminés à l'avance et ne peuvent pas être manipulés. Il serait parfois difficile d'obtenir le même effet à travers les frontières d'une phrase, comme en témoigne: **Je ne connais personne_i. Il_i n'est pas idiot*. Enfin, alors que la co-référence est capable de mettre en correspondance des éléments éloignés dans un texte, le liage s'applique à l'intérieur d'une construction et recouvre des distances beaucoup moins longues (Büring 2005: 81–83).

En latin, le champ notionnel et grammatical de réciprocité dispose d'une méthode spéciale permettant de se conformer à ces critères. Il s'agit de la séquence polyptotique où sont juxtaposées deux formes flexionnelles d'un seul nom commun. En dépit de l'absence des quantificateurs ouvertement exprimés, les noms y figurent en emploi non-spécifique. Par conséquent, ils ne donnent pas lieu à des réseaux de co-référence. En effet, l'observation des textes, tant classiques que tardifs, fait voir que ces noms sont très rarement repris par un élément anaphorique dans la suite du même texte. À plus forte raison, il n'arrive pas qu'un pronom préalablement inséré les annonce.

4. La construction *Li uns N_{sing} l'autre*

Au cours des siècles suivants, le marqueur issu de *unus alterum* supplante toutes les autres structures bipartites classiques. Les polyptotes binominaux ont également disparu dans les langues romanes en voie de formation. L'ancien français remédie à la nécessité d'intégrer les deux éléments du nouveau marqueur réciproque et les noms en emploi non-spécifique à l'aide de la séquence *li uns N_{sing} l'autre*. Son originalité tient à ce que *li uns* (cas-sujet), *l'autre* (cas-régime) et le nom qui pourrait leur servir d'antécédent forment un seul groupement syntaxique. Alors que *l'autre* enchaîne sur le nom commun interposé, *li uns* est habilement confiné au rôle du déterminant de celui-ci. Il sera admis par la suite que cette «compacité» anaphorique est le résultat du caractère non-spécifique du nom. Les emplois purement notionnels des SN, où aucun référent nouveau n'est introduit dans le discours, favorisent soit le liage, soit l'absence totale des liens anaphoriques (c'est le cas des exemples 6a-d). De ce point de vue, la construction *li uns SN_{sing} l'autre* continue les propriétés des polyptotes binominaux latins. En voici quelques illustrations extraites des textes disponibles dans le TFA:

- (6a) *Nul ne se vield de mal retraire, Ne vers Dieu tourner soy et traire: Nul ne garde mes la Dieu loy. En nul n'a loiauté ne foy, Et un voisin l'autre conchie; L'un sur l'autre a grant envie, L'un de l'autre la marchandise Blasme, c'est envieuse guise. Loiauté ne foy mes n'i a.* (Anonyme, *Bestiaire marial*, p. 168; XIV^e s.) «Personne ne veut se libérer des étreintes du mal, ni s'adonner au Seigneur; personne n'est

respectueux des lois divines; la loyauté et la foi manquent à tous; les individus se souillent et s'acharnent dans une envie mutuelle en dénigrant l'un la marchandise de l'autre; la loyauté et la foi ont disparu pour de bon»

- (6b) *Tramblerent les cités desi qu'en la rais; Trestous li firmamens par estoit si noircis Que li uns hom de l'autre ne pot estre choisit, Et por ce que li cieus estoit si obscurcis Ardoient en la sale mil cerge.* (Alexandre de Paris, *Roman d'Alexandre, branche 4*; p. 343; , XII^e s.) «Les cités et leurs abords se mirent à trembler; le ciel se couvrait de tant d'obscurité que personne n'arrivait à reconnaître l'autre. Et puisque le ciel devenait si noirci, un millier de chandelles brûlaient dans la salle»
- (6c) *Quidoient tous li puples les deust esgarder. Dont estoit fois el siecle, creanche et loiautés: Mais puis est avarisse et luxure montés, Mavaistiés et ordure, et faillie [e] s[t] bontés; L'uns compere ne vient a l'autre foi porter Ne li enfes al pere, tant est li maus montés!* (Anonyme, *Aiol*; p. 50, XIII^e s.) «Le peuple entier croyait devoir l'honorer. Ainsi, la bonne foi et la loyauté regnaient durant ce temps-là; mais, après l'avarice et la luxure ont relevé le front, tout aussi bien que la malice et les ignominies, alors que la bonté est tombée en oubli; les proches ne veulent plus prêter foi les uns aux autres, ni les enfants ou les parents entre eux, tel a été le triomphe du mal»
- (6d) *J'en conois certes plus de mil Qui sont poieur que ne fu cil Que li dyable a cros de fer Entraînerent en enfer. Boule et baras tant monte ploie Que toz li mondes s'i aploie. Tant a partot barat et guille Que li uns freres l'autre guille. Chascuns vielt mais vivre de boule. Milz est vaillans cilz qui mielz boule.* (Gautier de Coinci, *Miracles de Notre-Dame*; p. 178, XIII^e s.) «Je suis bien conscient des milliers d'autres de moindre valeur que lui, que les diables griffus avaient emportés à l'enfer. Les tromperies et le vice s'accumulent à tel point que tout le monde y succombe. Il y en a tant que les frères vont jusqu'à tricher les uns les autres; chacun ne songe qu'à vivre sa vie en trichant; plus vous êtes enclin au vice, plus de valeur vous avez»

Comme il vient d'en être question, les noms attestés dans cette construction sont rarement impliqués dans des relations anaphoriques avec d'autres parties de la même séquence textuelle. Les antécédents ne sont pourtant pas exclus. En voici deux illustrations (*beisast* et *ferre plus* sont repris par *chose* dans le premier exemple, *enfanz* est répété comme *enfant* dans le second).

- (7a) *Oïl, ce ne cresra ja nus qu'il la beisast sanz ferre plus que l'une chose l'autre atret* (Chrétien de Troyes, *Perceval*, v.3839–3841, 12th century) «En effet, personne ne croira qu'il l'a embrassée sans tenter d'aller plus loin; ces deux choses s'impliquent mutuellement»
- (7b) *Qui l'esgarδοit en mi le vis, Il sambloit bien et ert avis Qu'ele deüst les genz maingier. Enfanz fuïr et desrengier Faisoit souvent aval ces rues, Et des grans genz et des menues Haïe estoit plus qu'uns vielz viautres. Li un enfant crient as autres: «Fuionz! fuionz!»* (Gautier de Coinci, *Miracles ...*, p. 220) «Celui qui l'a dévisagée a dû se rendre compte vite de ce qu'elle avait l'habitude de dévorer les humains, de faire fuir les enfants affolés par les rues, qu'elle se faisait exécrer de tout le monde, tant de nobles que du simple peuple, et que tous la haïssaient plus qu'on ne hait

un vieux vautre. En la voyant, les enfants s'avertissent les uns les autres 'Fuyons, fuyons'»

Enfin, on distingue facilement certaines propriétés de ce modèle. La place du nom de relation (prédicat) est variable: aussi bien *li uns N l'autre V* que *li uns N V l'autre* se trouvent attestés. En plus, exception faite d'un exemple avec le pluriel *enfant* (6b), tous les noms communs revêtent la forme du singulier, ce qui constitue un argument de plus en faveur de leur statut non-référentiel (Dryer, 2013). Enfin, dans la presque totalité des exemples (*chose* dans 6a est l'unique écart), il s'agit d'un nom commun dénotant un humain.

5. Conclusion: innovations et continuités

Il résulte de l'observation des exemples ci-dessus que la construction en question a un caractère hybride. Elle se rapproche par certaines de ses propriétés de *unus alterum* nouvellement épanoui dans la fonction du marqueur réciproque. Néanmoins, la majorité de ses traits continuent les séquences latines avec deux formes nominales contiguës. Le tableau ci-dessous rend compte du jeu des propriétés héritées de l'une et de l'autre source.

L'origine mixte de la construction <i>li uns N_{sing} l'autre</i>	
Propriétés héritées des séquences juxtaposant deux formes flexionnelles d'un nom commun	Propriétés héritées de la séquence <i>unus alterum</i>
- présence d'un nom commun en emploi non-spécifique	- emploi en corrélation de deux éléments représentant deux membres d'une série (non réitérés)
- absence de contraintes sur le nombre des participants à la relation	- absence de contraintes stylistiques définies en termes de propension de la construction pour un type donné de textes
- absence d'ancrage temporel	
- possible absence de liens anaphoriques à l'extérieur de la construction	

L'intérêt que présente cette construction concerne surtout la vitesse avec laquelle progressent les changements dans le domaine fonctionnel de la réciprocité. La transition de la pluralité de marqueurs latins, associés, chacun, à un type particulier de réciprocité vers le stade où toutes les variantes sémantiques deviennent associés à un modèle unique ne s'est pas produite d'une manière abrupte et *li uns N_{sing} l'autre* illustre bien la progression et l'évolution d'une structure à l'autre. En effet, cette

construction témoigne du fait que le partage en séquences avec des noms en emploi spécifique et non-spécifique était important.

Bibliographie

- Apothéloz D., Reichler-Béguelin M.-J. (1995), «Construction de la référence et stratégies de désignation», [in:] A. Berrendonner, M.-J. Reichler-Béguelin (dir), *Du syntagme nominal aux objets-de-discours: SN complexes, nominalisations, anaphores*. Institut de Linguistique – Université de Neuchâtel, Neuchâtel, pp. 227–271.
- Balon L., Larrivée P. (2014) «L’ancien français n’est déjà plus une langue à sujet nul – nouveau témoignage des textes légaux», *Journal of French Language Studies*, accessible en CJO2014 <http://dx.doi.org/10.1017/S0959269514000222>.
- Bertocchi A., Maraldi M., Orlandini A. (2010), «Quantification», [in:] Ph. Baldi, P. Cuzzolin (dir), *New Perspectives on Historical Latin Syntax. Volume 3: Constituent Syntax: Quantification, Numerals, Possession, Anaphora*, De Gruyter, Berlin–New York, pp. 19–174. DOI: <http://dx.doi.org/10.1515/9783110215465.19>.
- Büring D. (2005), *Binding Theory*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Cann R. (1993), *Formal Semantics. An Introduction*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Dryer M.S. (2013), «Coding of Nominal Plurality», [in:] M.S. Dryer, M. Haselmath (dir.), *The World Atlas of Language Structures Online*, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, Leipzig. En ligne: <http://wals.info/chapter/33>, consulté le 14 janvier 2016.
- Haspelmath, M. (2007), «Further remarks on reciprocal constructions», [in:] V.P. Nedjalkov (assistance de E.Š. Geniušienė et Z. Guentcheva) (dir.), *Reciprocal Constructions*. Vol. 5., John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia, pp. 2087–2115. DOI: <http://dx.doi.org/10.1075/tsl.71.74has>
- Haegeman L. (1994), *Introduction to Government and Binding Theory*, Blackwell, Oxford UK – Cambridge USA.
- Leeman D. (1997), «A. Zribi-Hertz, *L’anaphore et les pronoms. Une introduction à la syntaxe générative* (1996)», *Linx*, n°37 (Métadiscours... Langues. Actes du colloque international du Groupe Recherche Jan Comenius en Linguistiques et Didactique des Langues, 2–3 octobre 96, sous la direction de Carol Tisset), pp. 185–190. www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1997_num_37_2_1503.
- Nkollo M. (2013), «L’expression de la réciprocité en ancien français. Mécanismes grammaticaux et leur évolution», *Romanische Forschungen. Vierteljahrschrift für romanische Sprachen und Literaturen* 125 (1), pp. 14–31. <http://dx.doi.org/10.3196/003581213805393405>.
- Nkollo M. (2015), «The entrenchment of Old French *li uns l’autre*: from bound item to schematic template. An analysis of corpus-based data», *Kwartalnik Neofilologiczny* LXII (4), pp. 595–611.
- Rusiecki J. (1991). «Generic sentences, classes of predicate and definite generic noun phrases», [in:] M. Grochowski, D. Weiss (dir.), *Words are Physicians for an Ailing Mind*, Otto Sagner, Munich, pp. 363–370.

- Schwenter S. (2014), «Two kinds of differential object marking in Portuguese and Spanish», [in:] P. Amaral, A.M. Carvalho (dir.), *Portuguese-Spanish Interfaces. Diachrony, synchrony, and contact*, John Benjamins, Amsterdam – Philadelphia, pp. 237–260. <http://dx.doi.org/10.1075/ihll.1.12sch>.
- Topolińska Z. (1977), «Wyznaczoność (tj. Charakterystyka referencyjna) grupy imiennej w tekście polskim. Argumenty niescharakteryzowane, grupy generyczne», *Po-
lonica* III, pp. 59–78.
- Waltereit R. (2012), *Reflexive Marking in the History of French*, John Benjamins, Amsterdam – Philadelphia.

Traductions:

- Annequin J. (1974–1985), *Dialogues d'histoire ancienne*. Tom 11, Presses Universitaires Franche-Comté, Besançon.
- Levée J.-B., abbé Le Monnier (1821) *Théâtre complet des latins. Plaute*. Tom VII, Chasseriau, Paris.

Corpus:

- Textes de Français ancien. The ARTFL Project – Department of Romance Languages and Literatures. Division of the Humanities. University of Chicago. 1115 East 58th Street Chicago, IL 60637 <https://artfl-project.uchicago.edu/content/tfa-search-form>, consulté le 20 février 2016.
- ATILF – Dictionnaire électronique de Chrétien de Troyes <http://www.atilf.fr/dect>, consulté le 21 février 2016.
- <https://www.biblegateway.com/>, consulté le 14 janvier 2016.

L'antiquité grecque et latine:

- Oeuvres complètes de Quinte-Curce* (par MM. Auguste et Alphonse Trognon), nouv. éd. revue avec le plus grand soin par M. É. Personneaux, ... Paris: Garnier frères, 1861. <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/quintecurce/trois.htm>, consulté le 3 janvier 2016.
- L'architecture de Vitruve*. Tome 1 / traduction nouvelle par M. Ch.-L. Maufras, Éditeur: C.-L.-F. Panckoucke, Paris, 1847. <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/Vitruve/livre10.htm>, consulté le 22 février 2016.
- Perseus Digital Library*. Ed. Gregory R. Crane. Tufts University. <http://www.perseus.tufts.edu/hopper/>, consulté le 2 janvier 2016.

Mots-clés

co-référence, SN non-spécifique, anaphore, marqueur réciproque, liage

Abstract

The *li uns N l'autre* sequence – a historical outline and the degree of textual integration

The paper traces the history of the *li uns N_{sing} l'autre* reciprocal sequence in Old French. This structural template is thought to be of hybrid origin, bringing together some of the properties found in the *unus alterum* marker and in Latin two-noun reciprocal clusters. The latter were earmarked for expressing timeless reciprocal relations with non-specifically used NPs. The analysis of the *li uns N_{sing} l'autre* demonstrates that these general features were upheld throughout. Moreover, common nouns in this French construction evince a low degree of integration within a given text – only rarely are they involved in anaphoric links.

Keywords

co-reference, non-specific NP, anaphora, binding, reciprocal marker

La construction du message politique dans les discours sur la crise des migrants en août-septembre 2015

1. Introduction

L'arrivée des migrants en Europe dans la période d'août-septembre 2015 a constitué un événement donnant lieu à des productions discursives où deux positionnements politiques et idéologiques majeurs commençaient à se dessiner dans l'espace public européen. Un favorable à l'accueil des réfugiés et l'autre hostile que l'on peut appeler *anti-migrants*. Ces positionnements se construisent en référence au monde de valeurs de chaque communauté discursive. Notre intérêt s'est porté sur les dénominations de l'événement et de ses acteurs employées dans ces discours en confrontation contribuant à la construction du message politique. Nous voulons aussi essayer de montrer la dimension axiologique des mots porteurs des messages pour chaque communauté discursive. Ces dénominations s'inscrivent dans ce que S. Moirand (2007a: 11) appelle la mémoire sémantique des mots:

[] l'acte de nommer [], lorsqu'il sert à désigner et à caractériser des événements et des acteurs, contribue par l'utilisation de mots empruntés à des moments de l'histoire à rappeler les domaines de mémoire qui leur sont attachés.

Quand les dénominations sont mises en circulation soit par la presse soit sur les réseaux sociaux, elles commencent à construire la mémoire discursive de chaque collectivité que nous appelons la collectivité de valeurs, c'est-à-dire les gens publiques et ordinaires qui partagent les mêmes valeurs morales et éthiques, visibles dans leurs opinions envers des événements politiques et sociaux. À ce propos, S. Moirand (2014:11) parle de l'éthique langagière qui constitue l'arrière-plan des dénominations utilisées par des usagers et témoigne de leur attitude envers des «objets référentiels» à savoir des événements mis en discours. Rappelons aussi l'observation de C. Kerbrat-Orecchioni (1980:75) sur l'impact de la façon de nommer les «objets référentiels»:

Les objets référentiels [] sont eux-mêmes le lieu de cristallisations axiologiques, et l'objet de jugements évaluatifs variables d'une société à l'autre. [] les valeurs axiologiques qui se localisent au niveau de la représentation référentielle (et qui peuvent se refléter dans toutes sortes de pratiques symboliques), et celles qui viennent s'inscrire dans les signifiés lexicaux.

L'axiologisation des «objets référentiels» est un phénomène caractéristique dans les discours politiques où chaque acteur peut utiliser les mêmes mots que son adversaire en les valorisant autrement et construisant à partir d'eux une argumentation selon son positionnement politique.

2. L'événement dénommé *la crise des migrants*

En août-septembre 2015, l'opinion publique internationale a été alarmée par l'arrivée dans l'Union Européenne du nombre sans précédent des migrants venant de la Syrie, de l'Afrique, du Moyen-Orient et d'autres pays via la mer Méditerranée. C'était et c'est toujours le problème auquel l'UE doit faire face vu que ses membres ne sont pas toujours parvenus à un accord sur la répartition des migrants accueillis déjà dans certains pays de l'UE. Cet événement a provoqué des débats politiques très tendus au sein de l'UE et au niveau national des pays membres. Généralement parlant, dans l'espace public européen deux discours se confrontaient: un favorable à l'accueil seulement des *réfugiés*, c'est-à-dire des personnes qui fuyaient la guerre et les représailles politiques et l'autre discours *anti-migrants* visant surtout les immigrés économiques¹. Chaque camp construisait son message politique en vue de convaincre l'opinion publique de son bien-fondé.

Notre étude n'est pas exhaustive, elle concerne les discours que nous considérons comme représentatifs pour chaque communauté de valeurs dans la période d'août-septembre 2015. Parmi les discours *pro-réfugiés*, nous pouvons classer le discours de Jean-Claude Juncker, président de la Commission européenne, prononcé à Strasbourg le 9 septembre 2015, la conférence de presse de François Hollande du 7 septembre 2015, les twittes et les propos tenus dans un débat télévisé par Manuel Valls le 24 septembre 2015 et des voix d'autres politiques favorables à l'accueil des réfugiés en France que nous allons contraster avec les discours adverses de Marine Le Pen, présidente du Front National et de Nicolas Sarkozy, président de l'UMP prononcés pendant la période août – septembre 2015.

3. Les discours sur la crise des migrants

Ces deux discours que nous avons appelé *pro-réfugiés* et *anti-migrants* appartiennent selon nous à la même *formation discursive* telle que *discours sur les migrants* au sein de laquelle deux positionnements opposés se manifestent. Dans l'analyse du discours, le concept de *formation discursive* élaboré par le philosophe Michel Foucault et repris par Michel Pêcheux dans les années soixante, a été redéfini récemment par D. Maingueneau (2011: 91) comme présentant des caractéristiques *topiques* et *non-topiques*. Le premier type articule l'analyse selon les genres de discours: discours administratif, littéraire, publicitaire, etc. où les recherches peuvent se faire selon

¹ Nous allons présenter l'emploi de ces termes, v. infra § 5.

les différents *positionnements* des autorités énonciatives, p.ex. positionnement des partis. Ce phénomène se manifeste dans nos exemples qui concernent le discours politique. Le deuxième grand type de *formation discursive non-topique* proposé par D. Maingueneau (2011: 92) peut être abordé par le parcours des *formules* au sens de A.Krieg-Planque (2009: 5) qui les définit comme:

un ensemble de formulations qui, du fait de leurs emplois à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux que ces expressions contribuent dans le même temps à construire.

Une autre notion opératoire dans *les formations discursives non topiques* est la *mémoire interdiscursive* révisitée par S. Moirand (2007b: 147). La chercheuse la définit comme un savoir acquis et partagé par des communautés discursives qui l'actualisent à travers le «rappel d'un discours autre, en relation avec la mémoire individuelle et les mémoires collectives». D. Maingueneau (2011: 95) voit dans la *formation discursive* «l'espace d'inter-incompréhension» où se manifestent de différents positionnements discursifs. L'observation du chercheur nous paraît particulièrement juste pour nos analyses: «L'analyse du discours a besoin de l'ensemble de ses catégories, topiques et non topiques, pour aborder la discursivité dans toute sa complexité» (Maingueneau 2011: 97). Ce phénomène est visible dans l'espace médiatique comme le souligne S. Moirand (2007a:13):

À travers les médias, il semble se construire une mémoire discursive médiatique, majoritairement interdiscursive mais pas totalement, qui fait appel à des mémoires sémantiques et épisodiques des individus tout en contribuant à les transformer, et le fil du discours contribue à cette construction à travers cette relation et les allusions disséminées au fil du discours, et la façon dont il les associe ou les relie.

Tous ces discours qui font l'objet de notre analyse n'apparaissent pas toujours dans l'espace médiatique comme une réaction chronologique ou symétrique d'une communauté discursive à la parole d'une autre. Mais ce qui est commun pour les deux positionnements discursifs qui s'affrontent, c'est la construction du message qui se veut cohérent et uni par la dimension axiologique du vocabulaire et de l'argumentation employés en sein de chaque communauté discursive.

4. Les dénominations de l'événement

Parmi les dénominations qui circulaient dans les médias en août-septembre 2015, on pouvait observer que les collocations avec le mot *crise* étaient particulièrement fréquentes: *la crise des migrants*, *la crise migratoire*, *la crise des réfugiés*, *la crise humanitaire*. Dans le discours médiatique le sens social du mot *crise* a été amplement étudié par M. Veniard (2013). La chercheuse propose d'aborder le sens des expressions en discours par le biais du profil lexico-discursif qu'elle définit comme:

des interactions entre unité lexicale et les niveaux du texte et du discours. [] un profil lexico-discursif rassemble les caractéristiques préférentielles du fonctionnement discursif du fonctionnement d'un mot sur les plans syntagmatique, syntaxique, sémantique, énonciatif, textuel et interdiscursif. Au niveau pragmatique, le profil lexico-discursif d'un mot conditionne le rapport expérientiel unissant une communauté de locuteurs à un objet du monde et se rattache au phénomène plus général du point de vue (Veniard 2013: 223–4).

Ainsi les sèmes les plus importants de *crise* [+période] [+rupture] [+intensité] [+ce qu'on doit régler] [+dont on veut voir arriver le terme] s'actualisent selon les contextes.

Dans le contexte médiatique, les dénominations employées pour parler de l'arrivée de migrants étaient accompagnées d'articles racontant leur parcours dramatique, à cela s'ajoutaient les images montrant leur grand nombre, leurs traversés en bateaux de fortune qui se terminaient souvent par des tragédies. L'événement éveillait la compassion ou la peur vu son ampleur dans les communautés discursives. Ce dernier aspect de l'événement a été articulé par les collocations avec le nom *afflux*: *l'afflux de migrants*, *l'afflux de réfugiés*, *l'afflux incontrôlé des réfugiés*, *un afflux massif et soudain de réfugiés*, *l'afflux migratoire sans précédent*. En parallèle circulait le mot *exode* qui suscite de fortes connotations bibliques et historiques. Il symbolise l'exode des Hébreux, décrit dans la Bible et aussi rappelle les événements tragiques plus récents dans la mémoire collective des Français: le départ des populations qui fuyaient devant les nazis en 1940, une émigration qualifiée de la plus importante du XXème siècle. Ces connotations historiques du mot *l'exode* contribuaient à souligner l'ampleur des départs, la tragédie des gens qui devaient quitter leurs pays, ces analogies éveillent les sentiments de compassion envers les migrants actuels.

Dans les discours contre les migrants, les expressions souvent employées sont: *la submersion migratoire*, *les flux continus de clandestins*. La réaction de la présidente du Front National, Marine Le Pen à la conférence de presse de François Hollande² est à ce titre représentative:

En matière migratoire, François Hollande a avoué qu'il méprisait l'avis des Français et a confirmé la politique de submersion migratoire. []. Il confirme l'ouverture totale de nos frontières aux flux continus de clandestins [].³

Elle utilise les expressions qui circulent dans les contre-discours pour critiquer la politique du gouvernement français:

5. Les dénominations des acteurs de l'événement

La polémique entre les deux discours se concentre toute de suite autour de mots *réfugié* et *immigrés*, mots qui ont des conséquences juridiques dans l'attribution de

² La conférence du 7.09.2015, consulté le 12 septembre 2015.

³ <http://www.frontnational.com/2015/09/reaction-de-marine-le-pen-a-la-conference-du-president-de-la-republique>, consulté le 12 septembre 2015.

l'asile. Le premier connote l'adjectif *politique* le deuxième –*économique*. L'emploi de ces dénominations dépend aussi des moments discursifs, au début de la crise le nom *réfugiés* dominait dans les messages médiatiques, tandis avec le développement de la situation, on s'est aperçu que parmi ceux qui fuyaient la guerre en Syrie se trouvaient d'autres nationalités en recherche du travail en Europe. Depuis, le nom *migrants* devenait plus fréquemment employé dans son sens des personnes qui se déplacent pour des raisons économiques. Voici un des emplois caractéristiques:

Le chef de la diplomatie française Laurent Fabus a estimé que la crise des réfugiés mettait en cause «le fonctionnement et la raison d'être de l'Europe»,[...] «C'est une illusion de croire que chacun s'en sortira en rétablissant les frontières nationales. Mais il faut avoir l'honnêteté de dire qu'au-delà de la solidarité nécessaire envers les réfugiés, on ne pourra pas avoir les portes grandes ouvertes à tous les migrants économiques⁴.

On dénomme aussi les nouveaux arrivants *les demandeurs d'asile*, par le terme qui a un sens juridique bien précis et se réfère aux personnes persécutées dans leurs pays, c'est l'image de victime, de sa tragédie qui est articulée. Dans les médias l'expression *personnes déplacées* fait aussi son apparition dans son sens dictionnaire: «personnes qui ont dû quitter leur pays lors d'une guerre» dont les synonymes sont *apatride* et *réfugiés* (*Le Nouveau Petit Robert* 1993).

Quand Nicolas Sarkozy, président de l'UMP a employé l'expression *réfugiés de guerre*, il a suscité de vives polémiques avec les membres du gouvernement de F. Hollande: «Il faut accueillir les réfugiés de guerre mais qu'ils retournent aussi chez eux quand il n'y aura plus la guerre».⁵ Le ministre de l'intérieur, Bernard Cazeneuve a riposté tout de suite en exprimant la position officielle du gouvernement: «Ce statut de réfugié, il n'est pas divisible, il est un et indivisible comme la République».⁶

Dans les discours contre les réfugiés la dénomination préférée était *les clandestins*, mot à connotation négative qui activait le sens *passer la frontière d'une façon illégale*. Ce sens suggère la malveillance voire hostilité envers les arrivants. Dans la polémique publique, on essaye de disqualifier l'image positive des victimes de guerre qui circule dans les discours *pro-réfugiés* en faisant des amalgames entre les nouveaux arrivants ceux qui sont musulmans et les terroristes. Dans les discours *contre-migrants* on a souvent recours aux problèmes causés par l'islamisme radical en France:

L'angélisme des médias comme leur silence coupable occultent les violences que subissent les habitants des territoires d'accueil et le développement de l'islamisme radical⁷.

⁴ http://www.lepoint.fr/politique/laurent-fabius-la-crise-des-refugies-met-en-cause-la-raison-d-etre-de-l-europe-22-09-2015-1966891_20.php#r_, consulté le 24 septembre 2015.

⁵ <http://www.atlantico.fr/pepites/nicolas-sarkozy-au-touquet-migrants-regionales-primaires-moments-forts-discours-2328225.html>, consulté le 13 septembre 2015.

⁶ http://www.lemonde.fr/politique/article/2015/09/10/le-droit-d-asile-ne-se-decoupe-pas-en-tranches_4751931_823448.html, consulté le 14 septembre 2015.

⁷ *Ibid.*

Ces paroles de Marine Le Pen évoquant l'insécurité des habitants des banlieues dont – suggère-t-elle la presse favorable au gouvernement ne veut pas parler-, orientent le message implicite vers la conclusion que les migrants actuels vont encore aggraver cet état de choses. Cette perspective ne peut que faire peur aux Français. Dans les discours *anti-migrants*, on dénonce aussi les mauvaises intentions des arrivants:

La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde, tous ces flux d'hommes poussés non pas tant par la guerre que par l'attrait d'un système social si généreux avec les clandestins et les demandeurs d'asile (logement gratuit, allocation journalière, etc.). Et si le gouvernement ne dit mot, la prétendue opposition UMP n'en dit pas davantage, voire applaudit à cette submersion migratoire ! ⁸

Cette argumentation qui procède par la généralisation basée sur les stéréotypes négatifs suggère la conclusion que tous les réfugiés sont intéressés seulement par les acquis sociaux. C'est un argument souvent repris dans les discours *anti-migrants*.

6. Les mots de valeurs

Chaque communauté discursive se réfère à des mots qui ont pour elles de fortes connotations axiologiques, idéologiques et émotionnelles. On pouvait observer la circulation des mots pivots servant de base à la construction du message dans la polémique. Vu la spécificité du discours politique la valorisation concerne aussi les noms propres de pays et de politiques, p.ex., *L'Europe*, *l'Union Européenne*, *l'espace Schengen*, *L'Allemagne*, *A. Merkel*, etc. Dans notre contexte qui est celui d'un débat politique les toponymes prennent la dimension pragmatique voire axiologique. M.-A. Paveau (2008: 24) parle de la dimension cognitive du nom propre qui remplit une fonction d'organisateur mémoriel pour chaque communauté discursive. Le toponyme n'est pas vide de sens comme l'a avancé la sémantique, mais c'est un «désignateur souple» riche de sens qui s'actualise en contexte. Ce phénomène est présent aussi dans nos exemples, on peut observer la valorisation des noms propres de pays et de politiques qui employés dans les formulations métonymiques symbolisent la politique pro-réfugiés ou anti-migrants.

6.1. L'Europe, L'Union Européenne

Les noms propres *L'Europe*, *l'Union Européenne* sont dans les discours *pro-réfugiés* valorisés positivement. Souvent les politiques les emploient dans les métonymies et les métaphores pour construire des images pathétiques, touchantes qui éveillent des émotions positives envers les migrants. Dans son discours devant le Parlement européen, J.-C. Juncker voulait émouvoir les dirigeants politiques ainsi que l'opinion publique en disant:

⁸ <http://www.frontnational.com/2015/09/reaction-de-marine-le-pen-a-la-conference-du-president-de-la-republique>, consulté le 14 septembre 2015.

Nous, Européens, devons-nous souvenir que l'Europe est un continent où presque chacun a un jour été un réfugié. Notre histoire commune est marquée par ces millions d'Européens qui ont fui les persécutions religieuses ou politiques, la guerre, la dictature ou l'oppression. []

L'Europe, c'est ce boulanger de Kos qui fait cadeau de son pain à ces hommes et femmes affamés et épuisés. L'Europe, ce sont ces étudiants à Munich et à Passau qui apportent des vêtements aux nouveaux arrivants, à la gare. L'Europe, c'est ce policier, en Autriche, qui souhaite la bienvenue aux réfugiés exténués lorsqu'ils franchissent la frontière.

C'est dans cette Europe que je veux vivre⁹.

L'orateur construit la contiguïté entre l'entité politique *L'Europe* et des référents empiriques, c'est-à-dire les gens dont le comportement symbolise, à ses yeux, les valeurs positives d'UE.

6.2. L'Europe symbole des valeurs d'humanité

L'image de l'Europe unie par des valeurs est constamment reprise et reformulée dans les discours *pro-réfugiés*:

Dans cette crise –[]- l'Europe joue son identité, [] son humanité. Sa réponse ne peut être le laxisme généralisé. Elle ne peut être non plus la xénophobie, la discrimination religieuse, le repli sur nos frontières. Une réponse inhumaine ne nous correspond pas: l'Europe est un espace de liberté, une communauté de valeurs, un idéal démocratique. Être Européen, c'est être humaniste. []»¹⁰

La figure de la personnification vise l'impact émotionnel sur le public, chaque européen peut se sentir concerné par les valorisations polarisées: *être xénophobe* ou *être humain*.

6.3. Noms propres de pays

La mémoire discursive des communautés de valeurs se projette sur les noms propres de pays comme nous l'avons déjà mentionné, en fonction d'évaluation de la politique de leurs gouvernements envers les réfugiés. Pour les unes se sont des valeurs positives:

France et Allemagne défendent une certaine idée de l'Europe, qui n'est pas seulement une Union économique mais surtout une œuvre politique et morale qui vise à assurer la paix et le respect de ses valeurs fondatrices. Voilà un acte symbolique qu'il faut saluer ¹¹

⁹ <http://www.lesoir.be/984857/article/actualite/union-europeenne/2015-09-09/l-etat-l-union-en-2015-discours-complet-jean-claude-juncker>, consulté le 15 septembre 2015.

¹⁰ http://ec.europa.eu/commission/2014-2019/moscovici/blog/etre-europeen-cest-etre-humaniste_en, consulté le 15 septembre 2015.

¹¹ http://www.liberation.fr/politiques/2015/09/07/accueil-des-refugies-le-pas-dans-la-bonne-direction-de-hollande_1377351-, consulté le 14 septembre 2015.

Pour les adversaires de la politique migratoire de François Hollande, les mêmes noms propres sonnent mal:

«Après avoir totalement ouvert ses portes aux migrants pour de basses raisons économiques, voyant dans cette masse humaine un réservoir de travailleurs à bas coût, l'Allemagne est soudainement rattrapée par la réalité de sa folie migratoire», assure la présidente du FN¹²

On dénonce de mauvaises intentions politiques, l'intérêt national de l'Allemagne imposés à toute l'UE.

Dans son discours, pendant la conférence presse F. Hollande construit l'image noble de la France, il parle de la responsabilité de la France devant l'Histoire:

[] il nous revient, il me revient de répondre à l'urgence et surtout de faire des choix qui conterons le moment venu pour le jugement de l'Histoire.

C'est le devoir de la France [de maîtriser la crise]. La France où le droit d'asile fait partie intégrante de son âme, de sa chair. C'est l'histoire qui appelle cette responsabilité, c'est l'humanité.

L'Histoire marquée par des générations d'exilés ou de réfugiés qui sont venus au cours des décennies passées de faire France avec nous.

Le droit d'asile c'est aussi le principe fondamental de nos institutions, il est inscrit dans le Préambule de la Constitution [] intégré dans la Constitution [], être à la hauteur de la France [] faire des choix pour que la France puisse être digne d'elle-même.¹³

La même idée circule dans les discours gouvernementaux, ici un twitte de Manuel Valls, premier ministre français:

La France est une Nation forte, généreuse. Une Nation qui a toujours guidé le monde. Une Nation qui accueille l'opprimé [#réfugiés](#).¹⁴

Dans les discours *pro-réfugiés*, le message est construit autour des mots qui peuvent être résumés par des mots symbolisant des valeurs positives prononcés par Manuel Valls lors d'une émission à la télévision. Le premier ministre français parlait alors de l'attitude que chaque Européen doit montrer envers les réfugiés: *solidarité, humanité, responsabilité, générosité*. Il a terminé ses propos en disant *l'immigration est une richesse*¹⁵, c'est une des opinions qui circulent comme une formule dans le discours *pro-réfugiés*. Voilà, un des exemples de la reprise des mots porteurs du message par un eurodéputé français P. Moscovici:

¹² <http://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/citations/2015/09/13/25002-20150913ARTFIG00188-refugiés-pour-marine-le-pen-l-allemande-s-ecrase-sur-le-mur-de-la-realite.php>, consulté le 15 septembre 2015.

¹³ F. Hollande, conférence de presse, le 7.09.2015, <http://www.elysee.fr/conferences-de-presse/article/6e-conference-de-presse-du-president-de-la-republique/>, consulté le 12 septembre 2015.

¹⁴ <https://twitter.com/manuelvalls>, consulté le 15 septembre 2015.

¹⁵ L'émission „Des paroles et des actes” diffusée le 24.09.2015, http://www.francetvinfo.fr/politique/videos-des-paroles-et-des-actes-avec-manuel-valls-les-cinq-sequences-a-retenir_1098485.htm, consulté le 26 septembre 2015.

[...] C'est un test pour la solidarité européenne, [] pour notre conception même de l'idéal européen ¹⁶.

Dans les contre discours, la relation métonymique: la France et la politique du gouvernement de François Hollande envers les migrants est critiquée, on parle aussi de la soumission de la France envers l'Allemagne

Par suivisme et idéologie, le gouvernement français s'est mis, lui, dans la pire des situations, acceptant de faire peser sur les Français la charge des migrants que l'Allemagne a fait venir en Europe, et que finalement elle ne souhaite plus aussi largement recevoir. ¹⁷

7. Les formules symboliques

7.1. L'enfant martyr

La photo mise en circulation par les médias, d'un petit enfant syrien trouvé mort sur une des plages grecques après la traversée en bateau, a provoqué de nombreuses réactions dans l'espace public. Dans un de ses discours, François Hollande exprime son émotion envers cette tragédie:

Il y a des images qui frappent à la porte de nos consciences []. Il y a des réfugiés par milliers sur les routes de l'Europe. Il y a un enfant sans vie, le visage posé sur le sable d'une plage turque. Enfant martyr. Symbole de 3000 naufragés qui ont trouvé la mort au bout de leur chemin depuis le début de l'année.¹⁸

En employant une phrase elliptique *enfant martyr* qui dans ce contexte devient une formulation métaphorique à grande force d'expression, le Président fait appel aux émotions du public, il veut créer le climat de compassion envers les réfugiés.

En ce moment, rappelons les remarques de M. Bonhomme (2005:222) qui souligne la force pragmatique des métaphores:

la métaphore est l'une des zones sensibles du langage où se concentrent les valeurs. Métaphoriser, c'est non seulement activer des propriétés analogiques, mais c'est orienter qualitativement le discours, suggérer des évaluations et chercher à les imposer.

La même orientation argumentative apparaît dans les commentaires de cet événement fait par le parti Europe Écologie les Verts:

¹⁶ http://ec.europa.eu/commission/2014-2019/moscovici/blog/etre-europeen-cest-etre-humaine_en, consulté le 15 septembre 2015.

¹⁷ <http://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/citations/2015/09/13/25002-20150913ARTFIG00188-refugies-pour-marine-le-pen-l-allemande-s-ecrase-sur-le-mur-de-la-realite.php>, consulté le 15 septembre 2015.

¹⁸ F. Hollande, conférence de presse, 7.09.2015, <http://www.elysee.fr/conferences-de-presse/article/6e-conference-de-presse-du-president-de-la-republique/>, consulté le 12 septembre 2015.

Après tant de naufrages en Méditerranée et d'images de réfugiés désespérés fuyant la guerre et le chaos au péril de leur vie, il aura fallu la photo insoutenable d'Aylan, enfant syrien de 3 ans mort sur une plage turque, pour provoquer un sursaut des consciences à travers l'Europe¹⁹.

7.2. Le mur de la honte

Dans les discours *pro-réfuégiés* le mur qui a été bâti par la Hongrie sur la frontière pour stopper les migrants à passer, a été inscrit dans la mémoire discursive comme un événement négatif portant l'idée de séparation et d'exclusion. Cette dénomination a des références historiques, on se rappelle *le mur de Berlin* pendant la guerre froide, *le mur en Cisjordanie*, séparant les Israéliens et les Palestiniens et d'autres.

Ce mur anti-migrants, déjà baptisé «mur de la honte», se situe à la frontière serbo-hongroise, une zone considérée comme une porte d'entrée dans l'espace Schengen²⁰.

La presse expliquait les raisons de cette démarche:

Le Premier ministre hongrois Viktor Orban use de la peur de l'immigration dans sa rivalité avec le parti d'extrême droite Jobbik. Il a accusé les migrants de provoquer «*un accroissement de la criminalité, dont les viols, et du chômage*». Il a aussi fait placarder d'immenses affiches proclamant: «*Si vous venez en Hongrie, sachez que vous ne pourrez pas prendre le travail des Hongrois*»²¹.

Ces citations font semblant de reproduire les opinions des hongrois, elles illustrent l'argumentation, basée sur les stéréotypes qui circulait souvent dans les discours européens *anti-migrants*.

Conclusion

Ces deux discours qui poléminent dans l'espace public structurent la confrontation sur des concepts-pivots qui génèrent un vocabulaire au sens axiologique et émotionnel selon les communautés de valeurs: *les réfugiés/ les clandestins ; la solidarité européenne/l'intérêt national, etc.* Les dénominations mises en circulation médiatique activent les interdiscours à forte dimension axiologique en introduisant le sens moral à travers les mots: *l'humanité, la tolérance, la xénophobie* etc. En même temps, elles actualisent les connotations en contexte de la polémique, les noms propres

¹⁹ <http://eelv.fr/2015/09/08/refugies-batir-des-ponts-plutot-queriger-des-murs/>, consulté le 10 septembre 2015.

²⁰ <http://www.bfmtv.com/mediaplayer/video/hongrie-le-mur-de-la-honte-620403.html>, consulté le 14 septembre 2015.

²¹ http://www.lutte-ouvriere-journal.org/2015/08/19/hongrie-un-mur-de-la-honte-pour-barrer-la-route-aux-migrants_37734.html, consulté le 10 septembre 2015.

deviennent porteurs de valeurs et de sens: *L'UE, les accords de Schengen, A. Merkel, etc.* Les discours antagonistes se réfèrent à des interdiscours déjà bien ancrés dans la mémoire collective des communautés de valeurs. On a recours aux paroles éveillant la compassion envers les réfugiés contre ceux qui font peur, on parle souvent de l'insécurité dans les banlieues, de la terreur causée par les attentats terroristes. Les arguments qui circulent sont récurrents et reformulés à chaque occasion dans les débats publics. Les mêmes objets référentiels sont valorisés et interprétés selon les positionnements politiques: *La solidarité européenne* pour les uns signifie *la soumission à l'Allemagne, à Bruxelles* pour les autres. Bref, le message se construit dans les communautés discursives opposées selon les mêmes mécanismes, c'est-à-dire en référence aux mots, axiologisés exprimant certaines valeurs, on a recours aux expressions qui deviennent des formules permettant à chaque communauté de construire un cadre argumentatif selon son positionnement.

Bibliographie

- Kerbrat-Orecchioni C. (1980), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris.
- Krieg-Planque A. (2009), *La notion de «formule» en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon.
- Mainguenau D. (2011), «Pertinence de la notion de formation discursive en analyse du discours», *Langage et Société* n° 135, pp. 87–99.
- Moirand S. (2007a), «Discours, mémoires et contextes: à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse» *Corela* en ligne HS-6, 2007, consulté le 6 mars 2016.
- Moirand S. (2007b), *Les discours de la presse quotidienne*, PUF, Paris.
- Moirand S. (2014), «Trois notions à l'épreuve de la dimension morale du discours» *Pratiques*, pp. 163–164, 1–13, <http://pratiques.revues.org/2303>, consulté le 9 septembre 2015.
- Paveau M.-A. (2008), «Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille», *Mots. Les langages du politique* n° 86, pp.14–28.
- Rey-Debove J., Rey A. (1993) *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaires Le Robert, Paris.
- Veniard, M. (2013), *La nomination des événements dans la presse. Essais de sémantique discursive*, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon.

Mots-clés

message, dénominations, communauté discursive, les mots de valeurs

Abstract

The construction of the political message in discourse on the migrant crisis in August-September 2015

The article examines the discursive mechanisms of the construction of the political message in the conflict on the refugee crisis in France and European Union in August-September 2015. Attention is drawn to the nature of denominations of the event, of the actors of the event, to the axiological dimension of the symbolic words for each discursive community, evaluating metonymies and metaphors and recurrent argumentation characteristic for each political message.

Keywords

message, denominations, discursive communities, values names

La nomination comme moteur de construction du sens. Les événements du Nouvel An 2016 à Cologne dans la presse française et polonaise

1. Nomination et construction du sens

Pour qu'un événement soit perçu comme tel et qu'il trouve ensuite sa place dans une rubrique journalistique, il doit répondre à un ensemble de critères. L'un d'eux veut que l'événement rompe avec l'état antérieur, c'est-à-dire qu'il produise «une modification d'un état du monde qui fait que les êtres subissent un changement, passent d'un état un (E1) à un état deux (E2)» (Charaudeau, 2005: 82, d'après: Mercier, 2006: 24). Comme le remarque Arnaud Mercier, la rupture peut porter non seulement sur la réalité matérielle, mais aussi sur l'ensemble des attentes ou des croyances (Mercier, 2006: 24).

Une fois l'événement établi, la tâche de la presse¹ est alors de le nommer, et, par conséquent, de lui attribuer du sens et de véhiculer un point de vue sur lui. C'est tout d'abord par cet «acte de baptême» qu'est la nomination² que se construit le sens social de l'événement.

En adoptant le point de vue relevant de la sémantique discursive qui attache la signification du mot au contexte intra et interdiscursif, nous nous proposons d'analyser les mécanismes de construction du sens de l'événement à travers la nomination s'opérant à différents plans discursifs. En nous inspirant de l'approche de Marie Veniard, nous allons examiner le profil lexico-discursif des mots/syntagmes, compris comme l'ensemble des «caractéristiques préférentielles de la combinatoire et du fonctionnement discursif de ce mot sur les plans sémantique, syntaxique, syntagmatique (cooccurrence, collocations, cotexte), textuel, énonciatif et interdiscursif» (Veniard, 2013: 55).

Comme moment discursif³ qui a entraîné une riche production médiatique, nous avons choisi les événements de Cologne de la nuit du 31 décembre 2015, où des cen-

¹ Par métonymie, l'ensemble des journalistes.

² Considérée comme acte «d'attribuer une expression linguistique à un segment de réalité» (Veniard, 2013: 17).

³ Moment qui «donne lieu à une abondante production médiatique et [dont il] reste également quelques traces à plus ou moins long terme dans les discours produits ultérieurement à propos d'autres événements» (Moirand 2007: 5).

taines de femmes se sont fait agresser sexuellement durant la célébration du Nouvel An sur la place centrale de la ville.

Compte tenu des différences idéologiques entre les journaux, nous avons recensé un matériau provenant de six quotidiens d'information de grande diffusion et de statuts idéologiques différents: *Le Figaro* (LF, avec la ligne éditoriale conservatrice), *Le Monde* (LM situé au centre-gauche) et *Libération* (L, de gauche) pour la France, *Gazeta Wyborcza* (GW, de centre-gauche), *Rzeczpospolita* (RzP, conservateur) et *Dziennik – Gazeta Prawna* (DGP, de centre-droite) pour la Pologne. En nous rendant compte du fait que les dénominations que l'on attribue aux événements dépendent largement des enjeux nationaux et idéologiques, nous avons décidé de construire notre corpus à partir d'articles de presse relatant cet événement qui a eu lieu en Allemagne, et donc – du moins théoriquement – impliquant dans la même mesure les deux groupes d'observateurs extérieurs qu'étaient les rédacteurs français et polonais.

2. Répartition sémiotique

Sur treize éditions du *Monde* publiées entre le 1^{er} et le 15 janvier, l'événement apparaît en tant que thème principal d'article à partir du 7 janvier, dans cinq numéros⁴. À cinq reprises, des accroches à la une introduisent des enquêtes présentées à l'intérieur du journal, dans la rubrique «International» ou «Europe», ce qui rend compte de l'importance accordée par le journal à cet événement. Dans la dernière édition de cette période, celle du 15 janvier, l'événement est analysé dans la rubrique «Éclairages», sans pourtant être annoncé à la première page. Dans trois occurrences, les articles sont accompagnés d'un support photographique.

Dans le quotidien *Le Figaro*, les événements de Cologne sont relatés le 6 janvier, un jour plus tôt que dans *Le Monde*. Précisons que la récurrence des articles consacrés aux polémiques autour de l'accueil des réfugiés s'inscrit déjà dans la politique éditoriale du journal: ce thème a été abordé dans 5 des 12 éditions de la période étudiée. À quatre reprises, un titre accrocheur dans un encadré à la une sert d'introduction aux articles situés dans les pages de la rubrique «International». Une fois, le thème est mis en valeur par un dossier de 3 pages, intitulé «Événement». Au total, cinq photographies illustrent les textes.

Contrairement aux journaux précédents, dans *Libération*, le sujet des agressions de Cologne n'est jamais évoqué à la première page du journal. Sur douze éditions, elles font l'objet de trois articles, placés dans les rubriques «Planète», «Expresso» et «Monde». Chaque fois, le texte est accompagné d'images (au total quatre photos).

⁴ Puisque notre travail vise à analyser les articles d'information qui portent sur ce thème particulier, nous n'incluons dans le corpus ni les textes à caractère d'opinion (débats, commentaires d'experts) ni ceux qui ne renvoient au sujet qu'indirectement. C'est pourquoi, dans le cas du *Monde*, nous avons rejeté deux articles consacrés aux agressions sexuelles ayant lieu dans d'autres villes européennes («La police suédoise a caché des agressions sexuelles», «En Autriche aussi, des violences du Nouvel An», édition du 13 janvier, p. 4) ou un commentaire accompagné de dessin satirique («Cologne: Angela Merkel doit s'expliquer», le 14 janvier, p. 14).

Dans *Gazeta Wyborcza*, qui, dans les quinze premiers jours de l'année 2016, a publié onze numéros (le 6 janvier étant un jour férié en Pologne), le thème a été évoqué dans cinq éditions. Il n'a été annoncé qu'une seule fois à la première page. Les cinq articles ont été placés dans la rubrique «Świat» (Monde); les quatre premiers textes sont illustrés par des photos.

Sur dix éditions de *Rzeczpospolita*, quatre articles (dont un annoncé à la une) sont consacrés aux événements de Cologne. Au total trois photos illustrent l'événement. Il est aussi à noter que le magazine en supplément à l'édition du week-end du 16 janvier consacre aux événements tout un dossier relevant du journalisme d'opinion.

Enfin, sur un total de neuf éditions de *Dziennik – Gazeta Prawna*, nous ne comptons que deux articles consacrés au sujet. Il est cependant à noter que l'un d'eux est un article d'opinion, ne pouvant du coup être inclus dans le corpus, et l'autre, une brève de quatre lignes accompagnée d'une photo.

	Le Monde	Le Figaro	Libération	GW	Rzeczpospolita	Dziennik- GP
Introduction à la une	5	4	0	1	1	0
Nombre d'articles	4 + 2	9	3+1	5	4+2	1+1
Photos	3	5	4	4	4	1

Ces observations, bien que n'étant pas directement liée à la nomination, montrent les premières différences dans les approches des différents journaux. D'après cette répartition, on pourrait constater que l'importance accordée à l'événement est la plus forte dans deux journaux français, *Le Monde* et *Le Figaro*, où l'événement est le plus souvent annoncé à la page la plus représentative du journal. Parmi les titres français, *Le Figaro* a consacré aux faits jusqu'à neuf articles à caractère informatif. Pour les journaux polonais, c'est *Dziennik – Gazeta Prawna* qui s'est intéressé le moins à l'événement, ce qui peut s'expliquer par le profil économique et juridique du journal ainsi que par le moindre nombre de numéros parus dans la période étudiée. Tous les journaux construisent aussi leur message à travers le visuel, des photographies accompagnant la plupart des articles.

3. Procédés de nomination

3.1. Quoi?

Afin de suivre le processus de construction du sens social de cet événement, considérons tous les noms servant à le désigner. Pour la clarté de l'analyse, nous faisons

ici abstraction de toutes les formes verbales, tels les participes ou les formes impersonnelles en *-no/-to* en polonais. Même si elles sont porteuses d'un sens lexical, en tant que formes verbales, elles ne sont que partiellement coréférentes aux autres syntagmes du paradigme désignationnel. Toutefois, elles seront importantes lorsqu'il s'agira de caractériser l'agent des actions exprimées par des formes nominales.

L'observation montre que les mots les plus volontiers employés dans la presse française sont *agressions* (68 occurrences, dont 30 dans LM, 20 dans L et 18 dans LF) qui, par le nombre d'emplois, l'emportent sur *violences/violence* (au total 11+5 fois dont 6+3 dans LM; 3+2 dans L et 2 dans LF) et les dérivés de *crime*: *criminalité/actes criminels* (8 occurrences dont 3 dans LM, 2 dans L et 3 dans LF). Dans la presse polonaise, les termes les plus fréquemment employés sont, respectivement, *ataki* (*attaques*, 15 occurrences; 7 dans GW, 7 dans RzP et 1 dans DGP); *wydarzenia* (*événements*, 16 occurrences, dont 3 dans GW, 10 dans RzP et 3 dans DGP) et enfin *napaści* (*agressions*, 11 dans GW). Cette répartition montre déjà une première différence dans la façon de nommer le même événement. Les deux premiers mots, employés le plus souvent dans les journaux français, renvoient aux actes ponctuels et relèvent du même champ associatif, le troisième met l'accent sur le jugement moral, en qualifiant ces actes de punissables. On peut observer aussi que le mot *agressions* constitue à lui seul 82 % des trois premiers usages. Les pourcentages des emplois est plus équilibré dans les journaux polonais (les deux premiers items ont une fréquence, respectivement, d'environ 35 % et 38 % des emplois, le troisième d'à peu près 26 %). En plus, nous remarquons ici la présence du mot neutre *wydarzenia*, qui peut être considéré comme hyperonyme des deux autres.

Les différences entre les mots proviennent aussi de leurs définitions lexicographiques. Le mot 'agression' est défini comme «action d'attaquer une personne ou un groupe» (TLFi, online). Le sens du mot 'napaść' (au singulier) dépasse celui d' 'agression' dans la mesure où il comporte en plus une idée d'intention de l'action (vol ou brutalité délibérée). En ce qui concerne la définition de 'atak', elle met l'accent sur le caractère violent de l'acte. De plus, tous les trois mots peuvent renvoyer à une offensive militaire, cet aspect étant cependant plus saillant dans les mots polonais⁵.

3.1.1. Agressions

Au niveau sémiotique, le mot *agressions* est le plus présent dans les titres du *Figaro*. Dans les éditions où l'événement a été relaté, ce mot apparaissait dans au moins l'un des titres. Sur 9 articles, il a été employé dans 4 titres (dont 2 à la une) et 2 sous-titres. Compte tenu de la fonction des bandeaux de la première page et des titres, on peut constater le rôle non négligeable du mot *agressions* dans la construction de la

⁵ Selon le dictionnaire général de la langue polonaise, 'napaść' est, dans le sens le plus générique, une «agresion armée contre qqn. ou qqch.» ou une «attaque subite contre qqn. afin de le voler ou le battre» («napadnięcie zbrojne na kogoś albo na coś; też: «zaatakowanie kogoś zniemacka w celu obrabowania, pobicia itp.»), et 'atak' une «offensive violente de l'armée contre l'ennemi» et un «usage brutal de la force contre qqn.» («gwałtowne uderzenie wojsk na nieprzyjaciela»; «gwałtowne użycie siły wobec kogoś») (SJP, online).

mémoire collective de l'événement. Dans *Le Monde*, il est employé pour la première fois le 7 janvier dans le titre de la une, repris ensuite à l'intérieur du journal et deux fois dans les sous-titres. *Libération* n'en a fait usage que dans deux sous-titres.

Au niveau sémantique, l'analyse de l'environnement préférentiel du mot *agressions* permet de caractériser sa signification discursive. Le statut ontologique du référent est défini grâce aux expansions adjectivales qui accompagnent le mot (l'adjectif *sexuel* dans 26 occurrences, dont 12 dans LM, 9 dans LF et 4 dans L). On observe aussi des éléments qui, cooccurrents du nom mis au pluriel, renforcent encore les dimensions de l'événement. Outre les estimations de chiffres de plaintes déposées et de victimes (LM à partir du 9 janvier, LF du 12, et L déjà le 7 janvier), nous avons affaire, surtout les premiers jours, à la présence de groupes prépositionnels compléments du nom: *en série* (LM), *de masse* (LF, 3 fois dont 2 dans le discours cité), de syntagmes nominaux placés avant *d'agressions*, le complément du nom indiquant la récurrence des actes: *une série* (LM), *une vague/une telle vague* (L/LF), *un nombre important* (L), ou enfin d'adjectifs: *nombreuses, diverses* (LM).

La valeur axiologique ajoutée au référent s'exprime plutôt par le sens des prédicats verbaux ou, éventuellement, des noms que des modificateurs sous forme d'adjectifs (*abjectes* – L et *scandaleuses* dans LF). Quant aux verbes en position de prédicats des mots analysés, ils évoquent des émotions ou des réactions de nature morale (*protester, condamner, exprimer sa révolte, susciter l'indignation, provoquer une vive émotion*) ou politique (*réclamer des sanctions, exiger une réponse sévère, réclamer une réponse forte*). D'autres groupes verbaux font aussi penser à un changement d'état qui se produit tantôt de manière brusque (*prendre de court, choquer*), tantôt plus progressive (*fragiliser, contraindre à infléchir le discours de qqn., conduire à la fin du séjour en Allemagne*). L'observation des sujets de phrases, considérés, dans l'optique discursive, comme des actants des pratiques sociales, montre la diversité des agents impliqués dans les actions se déroulant après l'événement même. Ils peuvent être identifiés au monde politique (*le gouvernement, chancelière/Angela Merkel, vice-chancelier, de nombreux responsables politiques, la présidente de l'AFD*), institutionnel (*la police*), médiatique (*commentateurs*) et enfin à des individus ordinaires extérieurs à la catégorie des victimes (*300 personnes, les passants, de nombreuses femmes et jeunes filles*). On peut aussi observer que c'est dans *Libération* que les agents exerçant les pouvoirs publics sont les plus variés, et qu'ils représentent différentes fractions politiques (*le gouvernement et l'opposition*), même celle de l'extrême droite (*la présidente de l'AFD*). Cela permet de mettre en évidence l'importance accordée à l'événement perçu comme susceptible de réunir des opposants politiques. Par contre, dans *Le Monde*, la diversité des agents n'est exprimée que de façon générale, et par la récurrence de l'agent *police*, l'accent est mis sur l'aspect (il)légal de l'événement.

On observe que le mot *agressions* apparaît à 13 reprises comme sujet de prédicats verbaux. Dans les phrases actives, cette position, combinée au sens du verbe, permet de souligner l'impact de l'événement sur les agents autres que les victimes «réelles» et le caractère statique, voire impuissant de ceux qui subissent l'action: *saisir l'Allemagne, choquer l'Allemagne, prendre de court les témoins ainsi que la*

police, contraindre Angela Merkel à infléchir son discours, fragiliser Merkel. Dans les constructions à sens passif (*ces agressions étaient-elles organisées ?, les centaines d'agressions sexuelles commises lors de la nuit du réveillon etc.*), l'accent est mis sur la finalité de l'action et la présence de l'acteur, qui, dans la plupart des cas, n'est cependant pas désigné par un complément d'agent.

Ces observations nous amènent à préciser les sèmes qui, absents des définitions lexicographiques du mot *agression*, lui sont apportés par le discours. Ainsi, on pourrait définir l'*agression* en tant qu'événement qui [+ suscite des émotions négatives] [+ demande une réponse ferme], [+ engage des tiers].

Le sens discursif du mot se construit ici entre autres à travers la préposition qui l'accompagne. Il est intéressant d'observer que dans *Le Monde* seulement, la préposition permet d'exprimer une relation entre les agresseurs et leurs victimes:

- (1) une série d'agressions contre les femmes/ agressions sexuelles contre les femmes [LM, le 7 et le 14 janvier]
- (2) agressions de femmes [LM, le 9 janvier]
- (3) agressions sexuelles sur les femmes [LM, le 9 janvier]

Même si dans tous les cas, la non-réciprocité du processus est d'ordre sémantique, on peut constater qu'elle est la plus visible dans le syntagme *agressions sexuelles sur les femmes*. C'est par la préposition *sur* que s'exprime l'idée que les victimes deviennent des objets et sont impuissantes. La préposition *contre* exprime plutôt l'idée de lutte, *de* étant, quant à elle, la plus neutre.

Au niveau interdiscursif, un mécanisme qui participe à la construction du sens social de l'événement consiste dans le rappel d'événements passés. Pour catégoriser les événements du Nouvel An, *Le Figaro* convoque la mémoire de faits survenus lors de la révolution égyptienne, aux débuts du «printemps arabe»:

- (4) Dans son rapport, la police s'inquiète aussi de voir importé en Allemagne un phénomène observé notamment lors de la révolution égyptienne: le «taharrush gamea», le harcèlement de masse des femmes dans les foules. [...] Ces violences sexuelles avaient scandalisé lors des grandes manifestations sur la place Tahrir. [LF, le 13 janvier]

Il apparaît que cet appui mémoriel sert à souligner le caractère inédit du phénomène sur le territoire allemand. L'évocation de l'expression arabe ainsi que des origines ethniques et culturelles de cette forme de criminalité fait associer les agresseurs de Cologne à la culture orientale. Et même si l'identité des agresseurs était déjà connue le jour de la parution du journal, les événements appartenant au passé peuvent être interprétés non seulement comme une sorte d'avertissement mais aussi comme un argument supplémentaire contre l'accueil des réfugiés/immigrés.

Dans *Libération*, l'événement est expliqué, par une source énonciative citée, à travers les événements de la 2ème guerre mondiale:

- (5) La présidente de l'AFD, Frauke Petry, dénonce «des agressions rappelant la situation d'absence de droit qui régnait à la fin de guerre». Jusqu'à un million de femmes avaient alors été victimes de viols, commis par des Soviétiques dans l'est du pays. [L, le 7 janvier]

À partir de cette comparaison, se dresse un portrait d'agresseur puissant, d'un envahisseur, et les agressions du Nouvel An passent au rang des crimes de guerre.

On observe aussi, dans *Le Monde* et *Le Figaro*, une référence implicite qui s'opère à travers l'expression *tolérance zéro*:

- (6) Dans une interview au journal Bild du 8 janvier, le vice-chancelier Sigmar Gabriel s'est également montré très ferme. «J'affirme: zéro tolérance contre la criminalité et les agressions sexuelles» [...] [LM, le 9 janvier]
- (7) Tolérance zéro [intertitre]
- (8) En pratique, cette tolérance zéro sera cependant difficile à appliquer. [LF, le 9 janvier]

Le terme, né aux États-Unis dans les années 80, a été employé entre autres par Robert Giuliani, l'ancien maire de New York, pour désigner la répression de la délinquance dans les banlieues américaines. Le concept, largement critiqué pour sa résonance raciste (discrimination des Afro-Américains), s'est implanté en France et a trouvé sa place dans le discours médiatique, entre autres dans les exposés racistes stigmatisants de Jean-Marie Le Pen et dans ceux de Nicolas Sarkozy, en référence cette fois à toute sorte de désordres sociaux (voir: Hailon, 2014: 100–108). La mémoire implicite de toutes les formes de criminalité auxquelles le concept de tolérance zéro a été appliqué met ici en relief le danger et la gravité des événements du Nouvel An. Il est possible que, suite à la circulation des interprétations racisantes du concept, le terme a pris dans la doxa française une connotation stéréotypée pour viser avant tout la criminalité ethnique. Ainsi, ce rappel mémoriel dans les deux journaux aurait renforcé la stigmatisation des milieux immigrés.

3.1.2. *Ataki, napaści*

Contrairement aux journaux français, dans la presse polonaise aucun des termes n'était beaucoup plus fréquent que les autres éléments du paradigme désignationnel. Abstraction faite du mot à caractère très général *wydarzenia* (événements), deux termes de plus grande fréquence, *ataki* et *napaści*, apparaissent, respectivement, dans 15 et 11 occurrences. Au niveau sémiotique, ces mots ne servent pas d'accrocheurs en tant que titres (sauf, une fois, *atak*, au singulier). Dans un numéro de GW, le mot *napaści* apparaît dans deux leads – dont un à la une – qui, placés juste en dessous du titre, résument le contenu de l'article. Même chose pour *ataki* (au pluriel), qui n'apparaît qu'une seule fois dans un lead. Cette répartition sémiotique montre déjà que le sens social de l'événement obtenu grâce aux moyens sémiotiques est construit

différemment dans la presse polonaise, où l'accent est mis sur d'autres composantes de l'événement.

Il est aussi intéressant de voir que le mot *napaści* est employé uniquement dans *Gazeta Wyborcza*. En outre, *ataki* n'y apparaît, en alternance avec *napaści*, qu'à partir du 14 janvier. Dans le dernier article de ce moment discursif, paru le 15 janvier, c'est le terme *ataki* qui est le plus marquant. Il est vrai que la raison de cet état de faits peut découler des préférences personnelles de l'auteur, qui n'est pas le même que l'auteur des textes précédents. Il est aussi fort possible que ce changement de termes se soit fait sous l'influence des désignations employées par d'autres journaux, ce qui confirmerait le fait de la circulation médiatique des dires.

À l'opposé, *Rzeczpospolita* et *Dziennik-Gazeta Prawna* ne se sont servis que du terme *ataki*, tout en ignorant le mot proposé initialement dans GW. Même si la signification des deux termes est assez proche ('agression', 'attaque immédiate'), il semble que *ataki* ait une résonance plus forte, le sens lexicographique premier du mot étant lié aux opérations d'une armée contre l'ennemi (SJP). Ce caractère plus agressif est d'ailleurs confirmé par le fonctionnement des deux vocables dans les articles analysés. Seul *ataki* est accompagné d'adjectifs qui mettent surtout l'accent sur les qualités du référent: *seksualny* (sexuel), *rabunkowy* (prédateur), *brutalny* (brutal, ici avec le mot au singulier)⁶, *napaści* étant caractérisé par le quantificateur adjectival *masowy* (de masse). En plus, à deux reprises, le caractère sexuel est apporté par le préfixe dérivationnel *seks*, ajouté à la base⁷. Dans chacun des cas, les référents sont situés dans le temps à l'aide des adjectifs *sylwestrowy* (de la Saint-Sylvestre) et *noworoczny* (du Nouvel An). À six reprises, la présence des agresseurs s'exprime par l'environnement substantival: *sprawcy*, *uczestnicy* (auteurs, participants), l'identité n'étant indiquée dans le cotexte le plus proche qu'une seule fois (*imigranci*, (immigrés)). Contrairement aux journaux français, où la relation entre les agresseurs et les victimes se réalise uniquement dans 3 cas, dans la presse polonaise le groupe prépositionnel *na kobiety* (sur les femmes) signale expressément les victimes dans 12 occurrences. La rigidité de l'emploi de la préposition peut s'expliquer par les capacités combinatoires plus limitées des vocables polonais, surtout pour *napaści*⁸.

L'examen des prédicats verbaux montre que dans aucun des cas, le verbe n'évoque directement des réactions émotionnelles suscitées par l'événement⁹. Les verbes employés mettent surtout l'accent sur les procédures opérationnelles (*powstrzymać*/

⁶ Dans une occurrence, le GN *taka liczba*, étendu de *ataki* (un tel nombre d'attaques) porte une information d'ordre quantitatif, et, en même temps, sur le caractère inédit des faits.

⁷ Ce type de composition qui consiste dans l'adjonction de l'épithète raccourcie devant la base est contraire aux règles du système dérivationnel polonais. Cependant, emprunté à l'anglais, il est volontairement employé par les journalistes (par exemple le terme *seksafera* (sex-affaire), employé pour parler du harcèlement sexuel au sein du parti politique *Samoobrona*, voir Dąbrowska, 2009).

⁸ *Na* est la seule préposition indiquée par les auteurs du *Wielki słownik języka polskiego* comme pouvant être employée avec *napaści*.

⁹ Celles-ci ne sont indiquées qu'une fois, à l'aide du participe (*wzbudzające oburzenie i przerażenie*/ suscitant l'indignation et l'effroi).

szukać sprawców – empêcher/chercher les auteurs; badać – examiner; zapobiegać - prévenir; ustalić sprawców – identifier les auteurs des actes) ou les réponses légales (na dobre zmienić politykę Europy/ changer en bien la politique de l'Europe; zapowiedzieć ułatwienie deportacji/ annoncer des déportations plus faciles; zaostriżyć politykę azylową/durcir la politique d'asile; ainsi que le verbe skazać (condamner) introduit par l'auxiliaire attributif – zostać skazanym. En ce qui concerne les sujets de phrases, les agents impliqués – autres que les auteurs des agressions – relèvent toujours des structures officielles: policyjni związkowcy/syndicalistes de police; rzecznicy policji/des porte-parole de la police; policja/police; kryminolog/criminologue; oddział śledczy/service d'enquête, politycy/les hommes politiques; Henriette Reker, kanclerz/ chancelière Angela Merkel; politycy bawarskiej CSU/hommes politiques de la CSU en Bavière). Une fois, le référent peut correspondre à un groupe plus vaste, son identité n'étant cependant pas précisée (zwoleńnicy zapraszania uchodźców/les partisans de l'accueil des réfugiés).

Dans une occurrence seulement, l'un des deux mots (*ataki*) apparaît en tête de phrase en tant que sujet, en mettant l'accent sur l'influence éventuelle de l'événement sur la politique migratoire. Quatre fois, les mots qui désignent l'évènement sont introduits par la forme impersonnelle du verbe *dochodzić do* (*se produire*). La tournure impersonnelle permet de signaler l'existence du fait sans désigner son auteur ni des causes éventuelles (par exemple *do ataków doszło* – littéralement: *il s'est produit des attaques*).

Au niveau interdiscursif, les événements qui servent d'appui mémoriel, sont en général les mêmes dans *Gazeta Wyborcza* que dans les journaux français. Le concept de tolérance zéro est évoqué une fois dans le discours citant. Dans deux numéros, nous trouvons des références aux événements de la place Tahrir lors de la révolution égyptienne:

- (9) Komentatorzy porównują zaś wydarzenia z Kolonii z ekscesami, do jakich doszło na kairskim placu Tahrir podczas arabskiej wiosny. Tam również sytuacja wymknęła spod kontroli, a tłum mężczyzn rzucał się m.in. na zachodnie dziennikarki, zdzierał z nich ubrania, molestował. [GW, le 11 janvier] (Les commentateurs comparent les événements de Cologne aux incidents de la place Tahrir, au Caire, lors du «printemps arabe». Là également, la situation avait échappé à tout contrôle, une foule d'hommes s'était jetée sur les journalistes occidentales, leur arrachant leurs vêtements, les harcelant).
- (10) Przestrzega [prof. Janusz Danecki, arabista], że do ataków na kobiety doszło też na placu Tahrir w Kairze podczas tzw. arabskiej wiosny, czyli na fali prodemokratycznych protestów w 2011 roku. Ale przestrzega przed szukaniem przyczyn w islamie. [GW, le 15 janvier] (Il [le prof. Janusz Danecki, arabiste] signale que des attaques sur les femmes sont également survenues sur la place Tahrir au Caire lors du printemps arabe, c'est-à-dire lors de la vague de manifestations pour la démocratie en 2011. Mais il souligne qu'il ne faut pas en chercher les raisons dans l'islam).

Dans *Rzeczpospolita*, le renvoi aux agressions du printemps arabe ne se fait que partiellement. Ici, le référent du terme *agressions* n'a plus de caractère ponctuel, le phénomène étant déjà connu dans les pays arabes:

- (11) Molestowanie kobiet przez młodych, nieżonatych mężczyzn znane jest z krajów arabskich, zwłaszcza Egiptu [RP, le 7 janvier] (Les agressions sexuelles de femmes par des jeunes célibataires sont connues des pays arabes, surtout l'Égypte).

Cette généralisation sert non seulement à expliquer le présent par le passé, mais surtout, à renforcer la menace que constituerait la politique d'accueil¹⁰.

3.1.3. Cologne

Un autre mécanisme de construction du sens des événements se dessine à partir du fonctionnement du mot *Cologne*. Ce nom propre n'est initialement employé que dans le sens strictement locatif (ex. *Malaise après des agressions en série à Cologne*, LM, le 7 janvier; *Merkel sous pression après une série d'agressions sexuelles à Cologne*, LF, le 7 janvier). Mais dans les trois derniers paragraphes du premier article du *Monde*, il est précédé de la préposition *de*, ce qui introduit déjà une signification qualifiante (*événements de Cologne*, LM, le 7 janvier). Les deux autres journaux ne font usage de cette préposition qu'à partir du 9 janvier. Au fil des textes, *Cologne* se détache de son environnement prépositionnel et devient un mot-événement qui ne désigne plus son référent primaire, la ville, mais l'événement qui s'y est produit:

- (12) Après Cologne, Merkel durcit le ton sur les réfugiés [LM, le 9 janvier]

- (13) Cologne a tout changé [LF, le 12 janvier]

Une fois, ce mécanisme est explicitement mis en exergue:

- (14) Jamais Angela Merkel n'a autant été sous pression que „depuis Cologne” comme on appelle désormais les événements dans le pays [L, le 11 janvier].

À deux reprises, le mot s'impose dans les titres, en position thématique initiale:

- (15) Cologne: la police désigne des délinquants maghrébins [LF, le 13 janvier].

¹⁰ Ce ton presque menaçant est surtout visible dans le supplément de *Rzeczpospolita* joint au numéro du 16 janvier du journal. Les événements de Cologne y sont comparés, dans l'éditorial, aux émeutes fictives décrites dans *Soumission* de Michel Houellebecq. Dans les pages qui suivent, les journalistes se posent une question sur l'avenir de la tournure *Saint Sylvestre de Cologne*: «trouvera-t-elle sa place dans les manuels européens d'histoire, tout comme *massacre de Saint-Barthélemy* (le 23 août 1572) ou *vêpres siciliennes* (le 30 mars 1282)?» (Czy termin «sylwester w Kolonii» zagości w europejskich podręcznikach historii, na równi z «nocą św. Bartłomieja» (23 sierpnia 1572) i «nieszporami sycylijskimi» (30 marca 1282)? [RP Plus Minus, le 16 janvier, p. 6].

C'est ainsi que *Cologne* commence de fonctionner en tant que déclencheur mémoriel et permet d'introduire des sous-thèmes (politique d'accueil *etc.*)

Dans la presse polonaise, on observe également le passage du sens locatif du nom propre à son emploi connotatif. Il est cependant à noter que l'emploi du mot *Kolonia* en tant que mot-événement n'est pas aussi systématique ni univoque. Dans *Gazeta Wyborcza*, l'extension du sens s'opère à travers l'emploi métonymique, pour désigner les responsables de la ville:

(16) *Kolonia liczy sylwestrowe straty* [GW, le 8 janvier] (Cologne compte les pertes de la Saint-Sylvestre)

(17) *Kolonia szuka winnych* [GW, le 9 janvier] (Cologne cherche les coupables)

pour aboutir, le 15 janvier, à l'événement qui y a eu lieu:

(18) *Po Kolonii rosna antyimigranckie nastroje* [GW, le 15 janvier] (L'ambiance hostile à l'immigration s'envenime après Cologne).

Dans *Rzeczpospolita*, le mot-événement *Kolonia* est employé déjà le 8 janvier, mais dans les éditions suivantes, il cède la place aux *événements de Cologne* ou à la *nuit de Saint-Sylvestre de Cologne*.

3.2. Qui?

L'identité des agresseurs a été une question cruciale et épineuse qui a préoccupé les auteurs de tous les articles. La participation présumée de migrants/réfugiés dans ces événements était d'autant plus importante que depuis des mois, le débat public était animé par les questions de la crise migratoire, des attaques terroristes, de la guerre en Syrie, de l'afflux de migrants en Europe, ou enfin de la politique incohérente des divers pays européens envers l'accueil des nouveaux venus. En Allemagne, les thèmes autour desquels gravitaient les questions dans les médias étaient liés entre autres à la politique de «*Wirkungskultur*» du gouvernement actuel et son impact éventuel sur les résultats des prochaines élections législatives ou sur le fonctionnement des mouvements islamophobes tels que Pegida. Il n'est pas sans importance que les faits de la nuit du Nouvel An n'ont été relatés par les médias allemands que quatre jours plus tard, après avoir été rapportés par des particuliers sur les réseaux sociaux. L'identité des auteurs des actes a été confirmée progressivement, au cours de l'enquête. Les premières informations sur l'identité des agresseurs sont venues surtout des témoignages ou des premiers rapports de police.

Dans les lignes qui suivent, nous nous pencherons sur la place des expressions renvoyant à l'identité des agresseurs dans l'hétérogénéité énonciative¹¹. Notre objectif

¹¹ Que nous comprenons ici, à l'instar de Jacqueline Authier-Revuz, comme un répertoire des formes qui inscrivent dans le fil du discours la voix de «l'Autre». Les formes de l'hétérogénéité sont très diversifiées et peuvent se réaliser, par exemple, dans le discours rapporté direct et indirect, la modalisation autonymique (où le mot est employé à la fois en usage et mention)

est de montrer comment, à travers la prise de position par rapport aux dénominations qui renvoient aux immigrés/réfugiés, est construit le sens social de l'événement. Nous prendrons en compte les articles des tout premiers jours (6–7 janvier), quand l'identité des suspects/coupables n'est pas encore officiellement confirmée, et quand, par effet de scoop, les textes attirent davantage l'attention du public.

Aussi bien dans la presse française que dans la polonaise, le paradigme désignationnel renvoyant à l'identité présumée des agresseurs est composé de termes liés à l'origine ethnique des agresseurs (*hommes d'origine arabe et nord-africaine*, *hommes jeunes d'apparence maghrébine*, *północni Afrykanie/ Nord-Africains*, *Arabowie lub mieszkańcy Afryki Północnej/Arabes ou des habitants d'Afrique du Nord*), leur statut officiel (*immigrés, réfugiés, demandeurs d'asile, uchodźcy/ réfugiés, rzeźmieszki ze środowiska imigranckiego/délinquants issus de l'immigration, azylanci/demandeurs d'asile*). Dans le journal polonais *Rzeczpospolita*, il est aussi question de leur religion (*muzułmanie/musulmans*).

L'identité des agresseurs n'étant pas encore officiellement confirmée le 7 janvier, les journaux se sont servis de la parole des autres pour en parler. On observe, surtout dans la presse française, une grande diversité des énonciateurs convoqués (*la chancellerie; la police; les témoins; la ministre de la Famille, Manuela Schwestig; le ministre de l'Intérieur, Thomas de Maizère; la maire de Cologne, Henriette Reker; Angela Merkel*). Ici, l'hétérogénéité montrée se réalise le plus souvent par la modalisation autonymique, où le discours autre est signalé à la fois par des marques typographiques (guillemets et italiques) et des modalisateurs du discours autre (*selon X, décrit par X; verbes introduisant les paroles rapportées: X précise que, X indique, X répond, X affirme, X raconte*).

(19) 90 femmes avaient déclaré à la police avoir été agressées, notamment sexuellement, par des hommes décrits par les autorités comme «*d'origine arabe et nord-africaine*», alors qu'elles se trouvaient sur la place de la gare [LM, le 7 janvier]

(20) Une femme de 60 ans raconte «*avoir paniqué*» lorsqu'elle s'est retrouvée «*encerclée par de très jeunes hommes d'allure moyen-orientale*» [L, le 7 janvier]

Dans *Libération*, à deux reprises, le discours autre n'est pas signalé par des guillemets, la non-coïncidence énonciative étant cependant indiquée grâce à l'emploi de formes qui désignent une «*autre voix*» dans le discours:

(21) Après des agressions sexuelles, la nuit du réveillon à Cologne, imputées à des hommes présentés comme des maghrébins, le débat sur les réfugiés s'envenime. [L, le 7 janvier]

(22) Les agresseurs, âgés de 15 à 35 ans et d'apparence maghrébine selon les victimes (...) [L, le 7 janvier]

ou bien la modalisation en discours second (dans laquelle l'emprunt du discours appartenant à une autre source énonciative n'est pas intégré dans le discours du locuteur (voir Authier-Revuz 1995).

Dans seulement une occurrence, l'information sur l'identité se voit intégrée au discours du journaliste, mais, grâce à l'emploi du GP *d'apparence*, ayant ici une valeur aléthique, la distance par rapport à ce propos est gardée:

- (23) Près de 150 agressions sexuelles, commises par des jeunes d'apparence maghrébine dans la nuit de la Saint-Sylvestre à Cologne, Hambourg et Stuttgart, provoquent une forte émotion dans le pays. [L, le 7 janvier]

On peut observer qu'au moment où l'identité des agresseurs n'est pas encore connue, les journaux français construisent le sens lié à cette question délicate en relatant les propos des différentes sources énonciatives, tout en gardant la distance par rapport aux propos rapportés. Dans la presse polonaise, à l'inverse, la prise de position des journalistes et l'importance accordée à leur discours à eux sont beaucoup plus marquées. Certes, on y observe des formes d'hétérogénéité semblables à celles de la presse française (guillemets + verbes introducteurs: *X mówi, powiedział/ X dit, a dit; X używa określenia/ X emploie l'expression, X podkreśla, że/X souligne que*). Cependant, assez souvent, surtout dans *Rzeczpospolita*, la voix de l'énonciateur autre reste anonyme¹²:

- (24) Jak się oficjalnie mówi (comme on dit officiellement)
- (25) W oficjalnych wypowiedziach nie ma mowy o (dans les exposés officiels, il n'est pas question de)
- (26) W samej Kolonii pojawiły się informacje (c'est seulement à Cologne que les informations sont parues) [RP, le 7 janvier]

Dans une occurrence, nous avons affaire à l'appropriation par le journal du propos cité, en raison de l'omission des marques de citation dans le titre:

- (27) Dzika horda w Kolonii (titre) (Horde sauvage à Cologne)
Heiko Maas, minister sprawiedliwości, mówi o «załamaniu się cywilizacji i dzikiej hordzie» (Heiko Maas, ministre de la Justice, parle de «déclin de la civilisation et d'une horde sauvage») [GW, le 7 janvier]

Enfin, à deux reprises, les propos semblent refléter la position prise par les journaux qui, avant la révélation officielle de l'identité des agresseurs, construisent le sens de l'événement:

- (28) W sylwestrową noc przed kolońskim dworcem grupki imigrantów na masową skalę molestowały i okradały kobiety. (sous-titre) (Dans la nuit de la Saint-Sylvestre, devant la gare de Cologne, des groupes d'immigrés se sont livrés à des agressions sexuelles et des vols de masse sur les femmes) [GW, le 7 janvier]

¹² Cela confirmerait l'hypothèse du caractère plutôt illustratif du dire de l'autre dans la presse polonaise, contrairement aux journaux français, qui traitent le dit des autres comme thème majeur du discours (cf. Biardzka, 2014).

- (29) Zwolennicy zapraszania uchodźców pocieszają się, że policja nazywa uczestników ataków północnymi Afrykanami. Uchodźcy zaś pochodzą głównie z Syrii. Kim naprawdę byli sprawcy (poza tym, że bez wątplenia w znacznej części muzułmanami), a zwłaszcza – czy byli wśród nich uchodźcy – na odpowiedź policji czekają nie tylko Niemcy. (Les partisans de la politique d'accueil se consolent avec le fait que la police appelle les participants des attaques Africains du Nord. Et les réfugiés, quant à eux, viennent surtout de Syrie. Qui étaient en réalité les délinquants (outré le fait qu'ils étaient, sans doute, en grande partie des musulmans) et surtout, y avait-il des réfugiés parmi eux? La réponse de la police est attendue, pas seulement par les Allemands.

Conclusion

Sur l'exemple des événements de Cologne, nous espérons avoir montré le processus de construction du sens social de cet événement à différents niveaux discursifs.

La comparaison des composantes sémiotiques a révélé une grande importance accordée aux faits aussi bien par les journaux français que polonais, malgré la présence plus forte des événements aux unes françaises.

Dans chacun des cas, suite à la rupture qu'a suscitée l'événement, les journalistes se sont d'abord posé des questions sur la nature des faits et l'identité des agresseurs.

Quant au traitement sémantique, nous avons observé dans la presse française des expressions qui rendent compte de plusieurs aspects de l'événement: sa dimension politique, qui émerge à travers les prédicats verbaux, sa dimension morale (sens des verbes + adjectifs modalisateurs) et enfin le nombre d'acteurs engagés. Dans la presse polonaise, en fonction du terme et de son extension adjectivale/prépositionnelle, l'accent est mis sur l'aspect soit quantitatif (*napaści*), soit qualitatif (*ataki*) de l'événement. De plus, les groupes nominaux désignant les différents acteurs (en combinaison avec les verbes qu'ils complètent) semblent véhiculer une dimension des faits plus politique qu'émotionnelle/morale. Au niveau cotextuel, l'emploi plus fréquent de prépositions exprime, dans les journaux polonais, la relation de non-réciprocité entre les agresseurs et leurs victimes.

Dans les deux cas, le sens de l'événement se construit par des renvois directs et indirects (*tolérance zéro*) à des événements passés. Toutefois, on a observé dans le journal *Rzeczpospolita* des techniques de mise en valeur du caractère menaçant des faits relevant du journalisme à sensation.

Les réponses aux questions sur l'identité des agresseurs se formulent (ou non) surtout au niveau de l'hétérogénéité énonciative. Au moment où cette identité n'était pas encore officiellement connue, les journaux ont en général mis en scène des dénominations tirées de différentes sources énonciatives. Dans la presse française, cette hétérogénéité a permis de véhiculer une richesse de points de vue, sans privilégier de dénomination particulière. Ce «spectacle de parole» est par contre moins visible dans la presse polonaise, où les auteurs, à plusieurs reprises, rendent les sources énonciatives anonymes ou même transmettent leur propre point de vue.

Bibliographie

- Authier-Revuz J. (1984), «Hétérogénéité(s) énonciative(s)», *Langages* n° 19/73, pp. 98–111.
- Authier-Revuz J. (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Larousse, Paris.
- Biardzka E. (2014), «Les citations présentées comme fidèles dans la presse écrite française et polonaise», *Orbis Linguarum* n° 41, pp. 7–18.
- Dąbrowska A. (2009), «Zacieranie granic między strefą prywatną i publiczną: seksafera w „Samoobronie“», [in:] I. Kamińska-Szmaj, T. Piekot, M. Poprawa (dir.), *Ideologie codzienności*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław, pp. 41–47.
- Hailon F. (2014), «Contribution à une sémantique médiatique numérique (nouvelles pratiques médiatiques numériques et savoirs de sens commun)», *Studii de lingvistică* n° 4, pp. 93–109.
- Hailon F. (2012), «Figure de l'hétérogène: l'immigré dans la presse», *Dire* n° 1/2012, <http://epublications.unilim.fr/revues/dire/99>, consulté le 7 mars 2016.
- Maingueneau D. (1987), *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Hachette, Paris.
- Mercier A. (2006), «Logiques journalistiques et lecture événementielle des faits d'actualité», *Hermès* n° 46, pp. 23–35.
- Moirand S. (2007), *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Mortureux M.-F. (1993), «Paradigmes désignationnels», <https://semen.revues.org/4132>, consulté le 7 mars 2016.
- Partyka E. (2014), «À propos du sens des internationalismes en linguistique. Quelques remarques sur 'discours' et 'dyskurs'», *Orbis Linguarum* n° 41, pp. 135–149.
- SJP – *Słownik języka polskiego PWN*, <http://sjp.pwn.pl/>, consulté le 12.12.2016.
- TLFI – *Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, consulté le 12.12.2016.
- Veniard M. (2013), *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon.
- Żmigrodzki P. (dir.) (2007), *Wielki słownik języka polskiego PAN*, Instytut Języka Polskiego PAN, Kraków.

Mots-clés

la nomination, mécanismes de construction du sens, langage de presse

Abstract

Nomination as a meaning construction engine – the Cologne New Year's events in 2015/16 in French and Polish press

This paper deals with the nomination process which is taking part in the construction of the meaning of an event. Based on different articles published by French and Polish daily press concerning the sexual assaults in Cologne on New

Year's Eve in 2015, the author tries to demonstrate how the meaning of an event is being constructed on different discourse levels: semantic, syntactic, enunciative and interdiscursive.

Keywords

nomination, meaning construction mechanisms, language of the press

Décodage du sens idiomatique – mécanismes et conceptions

1. En guise d'introduction

Les études de la nature sémantique du figement montrent que c'est la **signification figurée, idiomatique** des unités figées qui est la plus problématique. La perception et le décodage d'une telle signification ne sont pas directs parce que le sens figé ne résulte pas toujours de règles de compositionnalité. La nature significative du figement ainsi que les mécanismes de sa perception et de sa compréhension dans les langues naturelles suscitent, ses derniers temps, l'intérêt des chercheurs, surtout au niveau de la psycholinguistique. On se concentre avant tout sur les expressions figées idiomatiques, c'est-à-dire sur les structures dont le sens est opaque et non-compositionnel. Par exemple, l'expression française *les carottes sont cuites* possèdent deux interprétations possibles: l'une directe qui mène au sens propre: *les légumes en question sont prêts à être mangés*, et l'autre indirecte, idiomatique, qui mène au sens figuré, à savoir: *la situation est désespérée* (cf. Gross, 1996).

Les psycholinguistes s'intéressent avant tout à l'interprétation idiomatique. Ils s'interrogent sur la manière dont s'opèrent le décodage et la compréhension d'une signification figurée, vu qu'elle ne résulte pas de règles normales de compositionnalité du discours.

En psycholinguistique, pour décrire le processus de décodage et de compréhension des mots, on emploie le terme d'**activation** (Brassard, Somesfalean et Toussaint: 1998) qui fait référence à la stimulation des cellules du cerveau correspondant à des mots, ou à des expressions, lorsqu'un individu doit comprendre ces éléments. Autrement dit, les cellules neuronales correspondant aux mots, normalement inactives, sont stimulées lors du processus de compréhension du mot activant ce dernier dans la mémoire. Pourtant, le **processus d'activation** au cas des expressions idiomatiques n'est pas si évident. En cherchant à comprendre le comportement des idiomes, le problème qui ressort est l'activation du sens à l'intérieur de ce type d'expression. Et les questions suivantes se posent:

- Comment active-t-on le sens figuré ?
- Active-t-on le sens littéral des mots qui composent l'idiome, ou seul le sens figé d'une telle expression ?
- Dans quel ordre ces processus se réalisent-t-ils sur l'axe temporel ?

En ce qui concerne les expressions idiomatiques, deux solutions opposées sont alors concevables:

- soit on garde la théorie compositionnelle inchangée et on considère les expressions idiomatiques comme des exceptions traitées différemment,
- soit on adapte la théorie compositionnelle pour y intégrer le traitement de telles expressions.

Ces deux solutions mènent à des modèles de traitement différents. Nous les passons en revue dans ce qui suit (cf. Sułkowska 2011; 2013: 97-107).

2. Modèles non-compositionnels

Trois types de modèles non-compositionnels, c'est-à-dire concevant les expressions idiomatiques comme des entités auxquelles le sujet aurait accès en mémoire, sans pour autant que leur signification soit calculée, ont été proposés:

- le modèle de la liste mentale d'idiomes;
- le modèle de la représentation lexicale;
- le modèle d'accès direct.

Les modèles non-compositionnels sont historiquement plus anciens par rapport aux modèles compositionnels.

Le **modèle de la liste mentale d'idiomes** (*idiom list hypothesis*) a été proposé par S. A. Bobrow et S. M. Bell (1973). Il postule que tout individu construit en mémoire une liste d'idiomes distincte de son lexique mental. Selon cette hypothèse, lorsque l'interprétation littérale d'une expression n'est pas possible dans un contexte donné, une recherche dans la liste mentale d'idiomes est engagée.

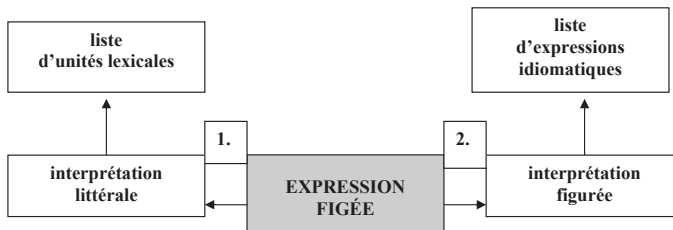


Fig. 1: Modèle de la liste mentale d'idiomes

Le modèle de la liste mentale correspond à l'**hypothèse de J. P. Searle** (1979) selon laquelle le décodage et la compréhension des unités idiomatiques impliquent trois étapes, à savoir:

1. Le destinataire décode la signification littérale d'un énoncé.
2. Il décide si cette signification est adéquate dans un contexte donné.
3. Sinon, il cherche une interprétation figurée.

Le modèle proposé par Bobrow et Bell (1973) admet alors que la compréhension littérale devrait toujours être plus rapide que la compréhension idiomatique. Or, certains résultats expérimentaux montrent que la compréhension idiomatique

s'effectue souvent plus rapidement, ou toutefois jamais moins rapidement que la compréhension littérale, ce qui n'accrédite pas l'hypothèse d'une liste d'idiomes distincte du lexique mental.

Le **modèle de la représentation lexicale** (*lexical representation hypothesis*) a été proposé par D. A. Swinney et A. Cutler (1979). Il récuse l'idée d'une liste d'idiomes distincte et propose en revanche que les idiomes soient stockés sous la forme de mots, des «mots longs», au sein même de ce lexique mental.

L'individu est supposé s'engager parallèlement dans deux types de traitement:

- un traitement littéral et compositionnel des mots qui constituent la chaîne parlée,
- ainsi que, si cette chaîne s'apparie avec un «mot long» – un traitement idiomatique.

Il est clair que, l'expression étant stockée en mémoire sous la forme d'un simple mot, le sujet accède directement, et plus rapidement, à la signification idiomatique qu'à la signification littérale, laquelle suppose une activité de composition des significations de plusieurs mots.

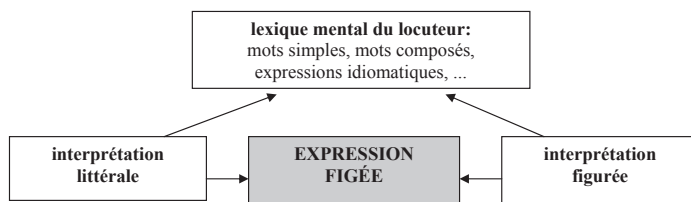


Fig. 2: Modèle de la représentation lexicale

Selon cette conception, à chaque fois le locuteur reproduit de sa mémoire le sens global d'une expression idiomatique, celui qu'il a codifié dans son cerveau, à l'instar du sens attribué à un mot simple. D. A. Swinney et A. Cutler (1979) proposent une activation simultanée du sens littéral et du sens figuré. Selon eux, les idiomes sont enregistrés dans notre cerveau comme n'importe quel autre mot de la langue et sont aussi activés comme des unités lexicales, en entier dès le premier mot. Le modèle de la représentation lexicale postule une activation parallèle de la signification littérale et idiomatique, néanmoins les expériences postérieures analysant la rapidité de l'accès aux significations montrent que l'interprétation figurée s'effectue parfois plus vite (cf. Estill & Kemper 1982).

Le troisième modèle non-compositionnel a été proposé par R. W. Gibbs (1980, 1986). C'est un **modèle d'accès direct** (*direct access hypothesis*). Il suppose que les expressions idiomatiques sont comprises directement, c'est-à-dire avant même la construction d'une interprétation littérale, et que les sens des mots qui composent un idiomme ne sont pas composés pour former une représentation littérale du syntagme. R. W. Gibbs (1986) soutient que le sens figuré est activé en premier et que le sens littéral est activé seulement si le sens idiomatique n'est pas pertinent par rapport au contexte donné.



Fig. 3: Modèle d'accès direct

Il faut préciser que, selon R. W. Gibbs (idem), pour n'importe quel mot de la langue qui pourrait faire partie d'une expression idiomatique, c'est toujours le sens figuré qui est immédiatement activé. Une analyse de ce type semble peu probable car elle est peu économique. Il suffit d'imaginer combien de temps prendrait le décodage d'un mot très commun de la langue, p.ex. *manger*, qui fait partie d'une expression comme *manger de la vache enragée*, si le sens figuré de ce mot était toujours activé en premier.

Le modèle d'accès direct est appelé *modèle de dominance sémantique* car c'est le processus sémantique qui cherche, dès le premier mot, à voir si le sens idiomatique est pertinent pour le contexte. Par contre, le modèle de la représentation lexicale est appelé par R. Peterson et C. Burgess (1993) *modèle de dominance syntaxique* parce que le sens littéral est ici considéré dans tous les cas, même dans le contexte où il n'est pas pertinent.

3. Modèles compositionnels

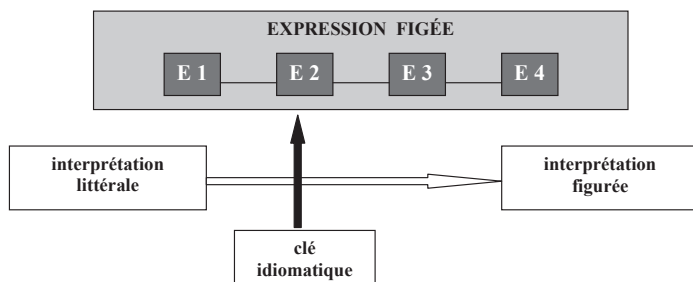
Comme le remarquent G. Denhière et J.-C. Verstigel (1997), les modèles non-compositionnels du traitement des expressions idiomatiques présentent tous la même caractéristique: ils ne traitent pas de l'accès initial à la signification de ces expressions, mais des calculs qui sont opérés sur cette signification une fois son accès en mémoire réalisé.

En outre, d'après les modèles compositionnels les significations idiomatiques sont construites simultanément et à partir des significations littérales des mots de l'expression (cf. Cacciari, Tabossi 1988; McGlone, Glucksberg, Cacciari 1994; Titone et Connine 1999).

L'une des conceptions compositionnelles les plus importantes a été proposée par C. Cacciari & P. Tabossi (1988). Elle est connue sous le nom de **l'hypothèse configurationnelle** (*key configuration hypothesis*). Selon C. Cacciari et P. Tabossi (idem), il y a une activation du sens littéral jusqu'au point de reconnaissance de l'idiome, c'est-à-dire le point où l'information est suffisante pour comprendre que le contexte requiert le sens figuré.

Ce point est appelé *point d'unicité* ou *clé idiomatique*, car il s'agit du mot clé de l'expression qui déclenche l'activation du sens figuré. Alors, grâce aux procédés syntaxiques on décode les mots les uns après les autres et on considère la structure grammaticale. Parallèlement, grâce aux processus sémantiques on calcule au fur et à mesure l'interprétation littérale des mots, jusqu'à ce qu'on reconnaisse qu'on a affaire à une expression figurée (donc, jusqu'au point de reconnaissance, autrement dit, jusqu'à la *clé idiomatique*). À partir de ce moment-là, l'expression figurée est

active en mémoire et le décodage littéral mot à mot est arrêté. Cette hypothèse peut donc être appelée *modèle d'indépendance syntaxique et sémantique* (cf. Brassard, Somesfalean, Toussaint 1998), car les opérations sémantiques peuvent cesser toute l'analyse du sens littéral, mais les opérations syntaxiques continuent leur analyse jusqu'à la fin.



E1, E2, E3, E4 – éléments lexicaux successifs qui composent une expression idiomatique

Fig. 4: Modèle de l'hypothèse configurationnelle

La *clé idiomatique*, c'est-à-dire le moment où le sujet peut reconnaître une configuration n'est pas fixe. Comme le disent Cacciari et Tabossi (1988), il peut varier d'une expression à l'autre, et il dépend, entre autres facteurs, de la prédictibilité des expressions idiomatiques et du contexte gauche après lequel elles sont présentées.

L'hypothèse configurationnelle a stimulé d'autres recherches dans ce domaine, entre autres les recherches menées à l'Université du Québec à Montréal. C. Brassard, S. Somesfalean et A. Toussaint (1998) de cette université ont formulé deux hypothèses à vérifier:

H1 – Si nous supposons l'existence d'un point de reconnaissance à partir duquel le temps de lecture diminue, alors le début de l'expression sera plus long à lire que la fin.

H2 – À partir du point de reconnaissance, le temps de lecture pour l'expression figurée sera plus rapide que pour l'expression littérale.

Pour tester leurs hypothèses, ils ont mené une expérience auprès de cinquante étudiants universitaires dont la langue maternelle était le français. Les versions du test ont été présentées aux sujets à l'aide du logiciel Zigzag, conçu par J. Reinwein et R. Ciesielski (Reinwein 1992) de l'Université de Montréal. Les expériences ont confirmé les deux hypothèses posées. De plus, C. Brassard, S. Somesfalean et A. Toussaint (1998) ont prouvé l'existence d'un point de reconnaissance. Elles ont classifié toutes les expressions analysées lors de l'expérience selon la catégorie grammaticale de leurs composantes, et elles ont distingué deux structures différentes:

- soit verbe et syntagme nominal,
- soit verbe et syntagme prépositionnel.

Ainsi, le point de reconnaissance tombe toujours sur le déterminant du syntagme nominal ou sur la préposition du syntagme prépositionnel. En outre, dans une expression de quatre mots, la *clé idiomatique* se trouve toujours sur le deuxième élément.

Les recherches de l'Université à Montréal confirment donc, avec les données de la langue française, l'hypothèse de C. Cacciari et P. Tabossi (1988), qui postule l'existence d'un point de reconnaissance dans le décodage des expressions figurées. Elles confirment aussi le *modèle d'indépendance des processus sémantiques et syntaxiques* proposé ici par R. Peterson et C. Burgess (1993). Ces recherches montrent également que l'activation des expressions idiomatiques se produit plus ou moins de la même façon que l'activation des proverbes. Une fois le mot-clé activé, l'expression entière devient disponible.

L'hypothèse configurationnelle de C. Cacciari et P. Tabossi (1988) et le modèle développé à l'Université de Montréal (Brassard, Somesfalean et Toussaint 1998) postulent:

- une activation du sens littéral,
- l'existence d'un point de reconnaissance,
- et une activation du sens figuré par la suite.

Suivant ces conceptions, on peut constater que les idiomes sont en fait enregistrés comme des unités polylexicales et activés comme des mots. Le temps de lecture pour la première moitié de l'expression, c'est-à-dire avant le point de reconnaissance, est globalement plus long pour l'expression figurée que pour l'expression littérale. Comme le dit l'Équipe de Montréal (1998: 10), cela peut s'expliquer par le fait que les premiers mots de l'expression figurée n'ont pas de lien évident avec le contexte, ce qui ralentit leur traitement littéral. De plus, la conception configurationnelle montre que la signification littérale des éléments composant une expression figée peut jouer un rôle important, voire fondamental, dans le processus de compréhension des idiomes.

4. Prédicibilité et décomposabilité des expressions idiomatiques

Le modèle configurationnel et ses versions postérieures (p.ex. Brassard, Somesfalean et Toussaint 1998) ont initié un vaste débat scientifique sur les questions suivantes:

- Dans quelle mesure la signification des idiomes est-elle compositionnelle ?
- Quel rôle jouent la signification de l'expression idiomatique et celle des mots qui la composent ?
- Quel est le rôle du contexte dans le décodage des idiomes ?
- Quels sont les degrés de prédictibilité et d'idiomaticité des expressions figées ?

Contrairement aux conceptions traditionnelles selon lesquelles les unités idiomatiques constituent des entités complètes qu'on ne peut ni décomposer ni analyser à l'intérieur, et qui sont mémorisées et stockées dans notre cerveau comme des «mots longs», les conceptions récentes, compositionnelles, soutiennent plus souvent que les expressions idiomatiques peuvent être décomposables. Le degré de leur décomposabilité dépend néanmoins de la nature des idiomes et il est inversement proportionnel au degré de leur idiomatité.

D. A. Titone et C. M. Connine (1994a, b, 1999) se proposent d'étendre et de préciser le modèle configurationnel proposé par C. Cacciari et P. Tabossi (1988). Les deux premières expériences de D. A. Titone et C. M. Connine (1994a, b) sont consacrées à l'étude des effets du facteur «prédicibilité» des idiomes. Ces recherches permettent de distinguer **deux groupes d'expressions idiomatiques**:

- Les idiomes sémantiquement non-décomposables – les mots qui les composent ne contribuent pas à l'interprétation idiomatique, p.ex. *kick the bucket*, littéralement *donner un coup de pied dans le seau*, idiomatiquement *casser sa pipe*.
- Les idiomes sémantiquement décomposables – les mots qui les composent contribuent à l'interprétation idiomatique, p.ex. *pop the question*, littéralement *poser la question de manière inopinée*, idiomatiquement *faire sa demande en mariage*.

D. A. Titone et C. M. Connine (1994b) considèrent que cette distinction entre idiomes non-décomposables et décomposables est analogue à celle qui est établie entre **mots homonymes et polysémiques** dans le domaine de l'ambiguïté lexicale. Les idiomes non-décomposables, comme les mots homonymes, ont des significations qui sont sémantiquement distinctes alors que les idiomes décomposables, comme les mots polysémiques, possèdent des significations qui sont sémantiquement reliées par la signification littérale des mots qui les composent. Une fois admise cette similitude structurale entre mots ambigus et idiomes, Titone et Connine (idem) se réfèrent au travail de L. Frazier & K. Rayner (1990) et étendent la similitude du plan structural au plan fonctionnel, de la signification à la compréhension.

L'analogie observable entre les mots homonymes et les idiomes non-décomposables, ainsi qu'entre les mots polysémiques et les idiomes décomposables peuvent être présentées par le schéma suivant:

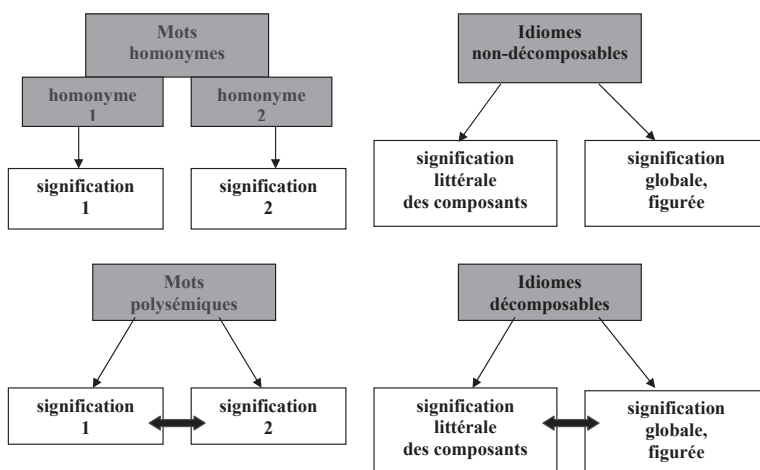


Fig. 5: Idiomes non-décomposables et idiomes décomposables en relation avec mots homonymes et mots polysémiques

Le **degré de décomposabilité** des énoncés idiomatiques a également été analysé par d'autres chercheurs comme G. Nunberg, 1978; G. Nunberg, I. Sag, ou encore T. Wasow, 1994. Selon eux, **une expression est décomposable** lorsque la signification littérale des mots qui la constituent contribue à sa signification idiomatique, soit parce que certains de ces mots peuvent être utilisés littéralement (p.ex. *sauver* dans *sauver sa peau*), soit parce que les référents des mots de l'expression peuvent être identifiés métaphoriquement, en raison de la polysémie que ces mots ont acquise par l'usage et la répétition; un sens nouveau serait ainsi créé (p.ex. *vendre* dans *vendre la mèche* = *trahir*). Dans les deux cas, la signification idiomatique pourrait être distribuée sur les mots. Par contre, **une expression est non-décomposable** lorsque la signification idiomatique dépend davantage de la reconnaissance du syntagme comme unité que du produit de la combinaison des mots individuels (p.ex. *se mettre sur son trente et un*). Dans ce cas, la signification idiomatique ne serait pas distribuée sur les mots individuels composant l'énoncé.

Cette propriété peut être rapprochée de la distinction opérée par R. W. Gibbs (1987) entre **deux catégories d'expressions idiomatiques**, à savoir:

- les expressions transparentes – dont le sens figuré est l'extension métaphorique du sens littéral, p.ex. *jeter l'argent par les fenêtres*;
- les expressions opaques – pour lesquelles il y a très peu, voire aucun rapport, entre la configuration de mots et le sens figuré, p.ex. *casser sa pipe*.

R. W. Gibbs et ses disciples (Gibbs, Nayak, 1989; Gibbs, Nayak, Cutting 1989) proposent également la notion de **continuum de décomposabilité des idiomes**, et de là, dégagent trois catégories d'expressions idiomatiques telles que:

- Les structures idiomatiques normalement décomposables (*normally decomposable*) – il y a un rapport net entre la signification littérale de chaque mot-composant et le sens global de toute l'expression.
- Les structures idiomatiques non-normalement décomposables (*abnormally decomposable*) – où les significations littérales de certains mots-composants restent en rapport métaphorique avec le sens global de toute l'expression.

Souvent, dans la littérature spécialisée, ces deux catégories sont traitées en commun (cf. p.ex. Iralde, Lainé, 2004). On les appelle **expressions transparentes**.

- Les structures idiomatiques non-décomposables (*non-decomposable*) – où il n'y a aucun rapport entre la signification des composants et la signification globale de toute l'expression. Parallèlement, ces structures sont appelées **expressions opaques**.

R. W. Gibbs et ses disciples (cf. Gibbs, Nayak, Cutting 1989) ont aussi proposé l'**hypothèse de décomposabilité des idiomes** (*idom decomposition hypothesis*). Celle-ci désigne l'influence du degré de décomposabilité des idiomes sur leur compréhension. R. W. Gibbs et ses disciples (idem) prouvent que les locuteurs natifs comprennent plus vite les expressions idiomatiques décomposables (normalement et non-normalement) que les expressions non-décomposables. Ils montrent que le processus de compréhension des expressions exige toujours qu'on décompose automatiquement la signification des éléments composant une telle expression. Dans le cas des expressions idiomatiques non-décomposables une analyse de ce type n'aide pas à construire

le sens global. Ainsi le locuteur est-il obligé de chercher la signification figurée dans son «dictionnaire mental» ce qui ralentit le décodage du sens exact. Le problème de la décomposabilité et de la prédictibilité des expressions idiomatiques apparaît aussi chez M. S. McGlone, S. Glucksberg et C. Cacciari (1994). Ils prouvent en revanche que les expressions figées ne se comportent pas comme des mots simples parce que, contrairement aux mots, les tournures figées ne sont pas privées de structure lexicale interne. Or, M. S. McGlone, S. Glucksberg et C. Cacciari (idem) mettent en évidence que la signification des mots qui composent une structure figée contribue, évidemment à des degrés divers, à construire le sens global de toute l'expression.

Ces derniers temps, A. Cieślicka (2006) a mené des recherches intéressantes concernant la décomposabilité des idiomes et leur compréhension. Elle a mené ses expériences auprès des locuteurs natifs de l'anglais et auprès des étudiants de la philologie anglaise, qui sont déjà anglophones à compétence avancée, néanmoins leur compétence a été acquise comme L2. Les recherches d'A. Cieślicka (idem) montrent que, lors du décodage des expressions figées, les locuteurs non-natifs préfèrent l'activation du sens littéral à la signification figurée. Les résultats de ses expériences peuvent donc être importants pour la didactique des langues étrangères.

5. Conclusions

L'état actuel des recherches sur les expressions idiomatiques permet d'analyser les problèmes de leur prédictibilité, littéralité et décomposabilité dans une perspective beaucoup plus large qu'autrefois. Il y a une quarantaine d'années, les structures idiomatiques étaient plutôt perçues comme des entités totalement non-décomposables. Aujourd'hui, grâce aux études phraséologiques qui se développent sans cesse, on s'approche plutôt des conceptions compositionnelles.

L'idiomaticité des expressions figées est en fait un phénomène scalaire et on peut postuler l'idée de l'échelle de l'idiomaticité. L'idiomaticité des expressions figées semble inversement proportionnelle à la décomposabilité, la prédictibilité et la littéralité de telles unités. Toutes ces variables peuvent naturellement se situer à différents degrés. Par conséquent, nous pouvons constater que la décomposabilité des idiomes, comme la majorité des phénomènes liés au figement, constitue aussi une catégorie de *continuum*.

Aujourd'hui la connaissance des mécanismes de décodage des expressions idiomatiques se montre très importante avant tout en ce qui concerne la didactique du figement en langues étrangères.

Les recherches menées ainsi que les conceptions citées ci-dessus démontrent clairement que le décodage du sens idiomatique est en fait l'un des processus complexes et non éclairés jusqu'au bout. Actuellement l'hypothèse configurationnelle et ses versions postérieures semblent plus proches de la vérité, mais il faudrait approfondir les recherches pour pouvoir la confirmer de manière indiscutable.

Bibliographie

- Bobrow S.A., Bell S.M. (1973), «On catching on to idiomatic expressions», *Memory and Cognition* 1 n° 3, pp. 343-346.
- Brassard C., Somesfalean S., Toussaint A. (1998), «Le décodage des expressions idiomaticques» www.er.uqam.ca/nobel/scilang/cesla98/textes/5TXTCARO.html, www.er.uqam.ca/nobel/scilang/cesla98/textes/5TXTCARO.html, consulté le 20 février 2009, pp. 1-15.
- Cacciari C., Tabossi P. (1988), «The comprehension of idioms», *Journal of Memory and Language* n° 27, pp. 668-683.
- Cieślicka A. (2006), «W poszukiwaniu pomostu między psycholingwistyką a dydaktyką. Implikacje badań psycholingwistycznych nad kompozycyjnością idiomów dla rozwoju obcojęzycznej kompetencji metaforycznej», [in:] J.Knieja, U.Paprocka-Piotrowska (red.), *Komunikacja językowa w społeczeństwie informacyjnym - nowe wyzwania dla dydaktyki języków obcych*, Tow. Naukowe KUL, Lublin, pp. 156-172.
- Denhière G., Verstigel J.-C. (1997), «Le traitement cognitif des expressions idiomaticques, activités automatiques et délibérées», *La locution: entre lexique, syntaxe et pragmatique*, Klincksieck, Paris, pp.119-148.
- Estill R., Kemper S. (1982), «Interpreting idioms», *Journal of Psycholinguistic Research* n° 11, n° 6, pp. 559-568.
- Frazier L., Rayner K. (1990), «Taking on semantic commitments: Processing multiple meanings vs. multiple senses», *Journal of Memory and Language* n° 29, pp.181-200.
- Gibbs R.W. (1980), «Spilling the beans on understanding and memory for idioms in conversation», *Memory and Cognition* n° 8, pp. 149-156.
- Gibbs R.W. (1986), «Skating on thin ice: literal meaning and understanding idioms in conversation», *Discourse Processes* n° 9, pp. 17-30.
- Gibbs R.W. (1987), «Linguistic factors in children's understanding of idioms», *Journal of Child Language* n° 14, pp. 569-586.
- Gibbs R.W., Nayak N.P. (1989), «Psycholinguistic studies on the syntactic behavior of idioms», *Cognitive Psychology* n° 21, pp. 100-138.
- Gibbs R.W., Nayak N.P., Cutting C. (1989), «How to kick the bucket and not decompose: Analizability and idiom processing», *Journal of Memory and Language* n° 28, pp. 576-593.
- Gross G. (1996), *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Ophrys, Paris.
- Iralde L., Lainé A. (2004), «Compréhension d'expressions idiomaticques familières selon leur degré de transparence métaphorique chez l'enfant et l'adolescent de langue maternelle française», *Le Langage et l'Homme*, vol. XXXIX, n° 2, pp. 142-166.
- McGlone M.S., Glucksberg S., Cacciari C., (1994), «Semantic productivity and idiom comprehension», *Discourse Processes* n° 17, pp. 167-190.
- Nunberg G. (1978), *The pragmatics of reference*, Indiana University of Linguistics, Bloomington.
- Nunberg G., Sag I., Wasow T. (1994), «Idioms», *Language* n° 70, pp. 491-538.
- Peterson R., Burgess C. (1993), «Syntactic and semantic processing during idiom comprehension: neurolinguistic and psycholinguistic dissociations», [in:] C. Cacciari & P. Tabossi (eds.), *Idioms: Processing Structure and Interpretation*, Lawrence Erlbaum Associates Publishers, Hillsdale, New Jersey, pp. 201-223.

- Reinwein J. (1992), «La technique Zigzag comme outil pour mesurer l'effet de l'illustration et du texte sur le lecteur en langue seconde», [in:] C. Préfontaine & M. Lebrun (dir.), *La lecture et l'écriture: enseignement et apprentissage: actes du colloque*, Éditions Logiques, Montréal, pp. 261-293.
- Searle J.P. (1979), «Metaphor», [in:] A. Ortony (dir.), *Metaphor and thought*, Cambridge University Press.
- Sułkowska M. (2011), Décodage et compréhension des expressions idiomatiques – revue des conceptions, [in:] M. Lipińska (dir.), *L'état des recherches et les tendances du développement de la parémiologie et de la phraséologie romanes*. Oficyna Wydawnicza Leksem, Łask, pp. 213-221.
- Sułkowska M. (2013), *De la phraséologie à la phraséodidactique. Études théoriques et pratique*. Wydawnictwo UŚ, Katowice.
- Swinney D.A., Cutler A. (1979), «The access and processing of idiomatic expressions», *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* n° 18, pp. 523-534.
- Titone D.A., Connine C.M. (1994 a), «The comprehension of idiomatic expressions: Effects of predictability and literality», *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition* 20, n° 5, pp. 1126-1138.
- Titone D.A., Connine C.M. (1994 b), «Taking on semantic commitments: Processing semantically non-decomposable and decomposable idioms», [in:] *7th Annual CUNY Conference on Human Sentence Processing*.
- Titone D.A., Connine C.M. (1999), «On the compositional and non compositional nature of idiomatic expressions», *Journal of Pragmatics* n° 31, pp. 1655-1674.

Mots-clés

sens idiomatique, expressions figées, compréhension

Abstract

Comprehension of idiomatic senses – processes and conceptions

The author of this paper is trying to explain to what extent idiomatic expressions are fully comprehensible. The problem is of great importance not only to linguistics but also to the theory of language learning-teaching process. The complex semantic structure of phraseological units has emerged in a number of hypotheses describing the ways in which phraseological units are interpreted. The paper is a review of the above-mentioned hypotheses viewed from their true perspective.

Keywords

idiomatic expressions, models of phraseological unit comprehension

Les emplois notionnels de la préposition *za* dans les dictionnaires généraux polonais-français

1. Introduction

Dans cette étude, nous avons l'intention de continuer notre réflexion sur les articles prépositionnels *za* ('derrière') figurant dans les dictionnaires généraux polonais-français. Les fragments de ces articles portant sur *za* dans ses sens spatial et temporel ayant été analysés respectivement dans Ucherek (2012) et (2013), nous nous pencherons dans ce qui suit sur leurs parties vouées à *za* pris dans ses acceptions dites traditionnellement notionnelles.

À ce propos, rappelons avec Melis que «la pratique des dictionnaires et la plupart des études, dont Pottier (1962), rangent les emplois des prépositions en domaines, dont l'espace [...], le temps et un troisième domaine, dénommé domaine notionnel ou abstrait» (Melis 2003: 70). Certes, les deux dénominations ne sont pas très heureuses, étant donné que «espace» et «temps» font partie de l'appareil notionnel à l'égal d'autres notions, telles que «cause» ou «but», et que «temps» est lui-même un domaine abstrait par rapport à «espace». Peut-être est-ce pourquoi, dans les ouvrages linguistiques et lexicographiques polonais, aucun équivalent du mot *notionnel* n'est utilisé par rapport aux domaines d'emploi des prépositions. C'est ainsi que, par exemple, Przybylska (2002), qui, dans son étude du sémantisme de dix prépositions simples polonaises, introduit, elle aussi, une division tripartite des emplois de *za*, nomme les trois groupes de la manière suivante: *emplois dans le domaine de l'espace physique*, *emplois dans le domaine temporel* et *autres emplois non spatiaux* (trad. WU), évitant un qualificatif ayant le sens de 'notionnel'.

Le but de notre étude comparative des articles lexicographiques *za* est tout d'abord de vérifier quelles acceptions notionnelles de cette préposition y sont distinguées, puis d'évaluer les inventaires des équivalents français proposés pour chaque acception ainsi que les exemples d'emploi de ces équivalents, afin de voir si ces articles fournissent des renseignements utiles aux usagers polonophones des bilingues consultés.

Nous avons retenu comme sources possibles du corpus 30 dictionnaires de toutes les tailles, publiés tout au long du XX^e et dans les premières années du XXI^e siècle¹; leur liste, avec les abréviations les identifiant, se trouve dans la bibliographie².

2. Identification des emplois notionnels de *za* dans les articles analysés

Deux des dictionnaires du corpus, le BE et le DA, offrent des articles *za* composés uniquement d'un inventaire des équivalents français de la préposition vedette³. Celui du BE (*derrière; dans*) ne contient que les équivalents du *za* spatial et temporel (non marqués comme tels). Celui du DA compte 18 correspondants; abstraction faite de leur adéquation (ou non), une telle structure de l'article ne permet pas de se faire une idée sur les éventuels emplois notionnels de *za*.

Les autres dictionnaires dans lesquels l'article *za* n'est pas formellement subdivisé en rubriques sont les BI, CH, KS, KU, MB, PWN, SPO et SZT. Faute de commentaire sémantique, c'est grâce à l'exemplification que l'on peut établir avec certitude que *za* y est parfois employé dans une acception notionnelle. Il en va de même pour le BU qui divise l'article *za* en deux rubriques, mais elles y sont consacrées aux emplois prépositionnel et adverbial de la vedette; parmi les exemples, donnés en vrac, certains contenant le *za* notionnel se laissent repérer. En revanche, le CA et le LI, qui n'introduisent pas de rubriques, font précéder la majorité des équivalents d'un commentaire métalinguistique (*cf.* les sections suivantes de l'article *za* dans le CA: (*o czasie* 'à propos du temps') sous, du temps de, (*zamiast*) au lieu de, à la place de; (*dla, z powodu*) pour), de sorte que l'identification des acceptions notionnelles de *za* devient plus facile.

Dans les LAP et RO, l'article *za* est partagé en deux rubriques, en fonction des emplois spatiaux et temporels de *za*, visiblement considérés comme les plus fréquents. On y néglige d'autres emplois de cette préposition, ce qui pourrait s'expliquer, du moins partiellement, par la petite taille de ces ouvrages. Les autres bilingues qui adoptent une organisation rigoureuse de l'article *za* selon un critère sémantique, ce qui se traduit par l'introduction de plusieurs rubriques numérotées et pourvues d'une indication sémantique entre parenthèses rondes, sont les DE, DP, DU, GD, LAN, POS, POW, SPR et SS (*cf.* SS: 1. (*miejsce* 'lieu'), 2. (*czas* 'temps'), 3. (*sposób* 'manière'))).

Quatre autres dictionnaires, à savoir les HA, JST, KA et OX, structurent l'article *za* selon les différents équivalents – et parfois groupes d'équivalents – du mot souche, sans donner de commentaire sémantique (*cf.* KA: 1. pour; au, 2. par, 3. derrière, 4. après, 5. sous; dans, 6. hors de, 7. à; sur, 8. contre, 9. de, en, 10. pendant). Tout

¹ L'unique exception est le DA, conçu au XIX^e siècle.

² L'absence dans le corpus du *Dictionnaire Assimil Kernerman polonais-français, français-polonais* (Assimil, Chennevières-sur-Marne), datant de 2009, s'explique par le fait qu'il est adressé *expressis verbis* à un public francophone et non polonophone.

³ Dans le syntagme *za dużo* ('trop'), unique exemple du BE, le mot *za* fonctionne comme un adverbe et non comme une préposition.

comme dans le cas des articles simples, seuls les exemples cités permettent alors de déterminer si *za* exprime un sens notionnel.

Le LCP et le NM contiennent un article *za* structuré en rubriques numérotées. Cet article est de type mixte, c'est-à-dire que seuls certains équivalents sont accompagnés d'un commentaire: 1. (*z tyłu*) derrière, 2. après, 3. (*w zamian za*) contre, 4. (*o cenie* 'à propos du prix') pour, à, 5. pour, 6. dans (*o czasie*) (NM).

Dans tous les cas de figure, lorsqu'un commentaire sémantique est présent, il peut non seulement préciser une signification de *za* au moyen d'un synonyme contextuel, comme par exemple 'zamiast' (cf. CA, LCP, LI), mais aussi donner une indication sur la manière dont le référent du substantif prépositionnel doit être interprété (cf. GD: *przedmiot transakcji* 'objet d'une transaction'), ou bien porter sur le syntagme prépositionnel entier (cf. DE: *w wyrażeniach oznaczających* 'dans des expressions signifiant') et même sur un contexte phrastique plus large (cf. DE: *stosunki międzyludzkie* 'relations humaines').

Au total, trois des dictionnaires consultés (BE, LAP, RO) ne citent pas d'équivalents de *za* dans une acception notionnelle, et dans un autre (DA), il n'est pas possible d'identifier ces équivalents avec certitude. Dans les 26 ouvrages restants, sont proposés des correspondants du *za* notionnel, que ce soit dans l'inventaire des équivalents ou dans l'exemplification⁴. De surcroît, dans la moitié d'entre eux se trouve au moins une rubrique, éventuellement une section non numérotée (CA, LI), distinguée selon un principe sémantique, dans laquelle est identifié, tant bien que mal, mais en toutes lettres, un type particulier d'emploi du *za* notionnel. Tous les titres des rubriques et sections ayant trait au domaine notionnel, répartis entre les 13 bilingues dont ils proviennent et listés dans l'ordre alphabétique, sont regroupés dans le tableau 1.

Bien entendu, l'existence de 30 différents titres de rubriques ne signifie en aucun cas qu'il existe autant d'acceptions du *za* notionnel, puisque certains de ces commentaires sémantiques visent le même contexte d'emploi de *za* (cf. *cena*, *o cenie* et *wskazuje na cenę* ou bien *cel*, *cel czynności* et *dla*). Cependant, pour plusieurs raisons, il n'est pas aisé de grouper ces rubriques en fonction des types de contexte.

Premièrement, les structures des articles consultés, indépendamment de la taille des ouvrages dont ils proviennent, se distinguent par leur degré de généralisation. Ainsi, le DE introduit une seule rubrique renfermant des emplois de *za* dans les sens final et causal, tandis que le POW range ces emplois dans deux rubriques différentes. Autre exemple, le LAN contient une rubrique vouée au *za* employé dans un contexte relatif à l'idée générale d'échange; d'autre part, les DE, POW et SPR regroupent à part des emplois de *za* introduisant un complément de prix. Or, comme le démontre Przybylska (2002: 377-379), ce second contexte d'emploi de *za* est un sous-type du premier.

⁴ Dans certains des bilingues consultés il y a des rubriques dépourvues d'un inventaire d'équivalents, ce qui va à l'encontre de la bonne pratique lexicographique; après le numéro de la rubrique et, éventuellement, un commentaire métalinguistique, on y passe tout de suite aux exemples. En outre, il arrive que dans l'exemplification apparaissent des équivalents de *za* non cités dans l'inventaire.

Tableau 1. Titres de rubriques vouées au *za* notionnel dans les dictionnaires polonais-français

	CA	DE	DP	DU	GD	LAN	LCP	LI	NM	POS	POW	SPR	SS
cel 'but'					+								
cel czynności 'but d'une activité'											+		
cel; przyczyna 'cause'; powód 'raison'		+											
cena, koszt 'prix, coût'											+		
cena, wynagrodzenie 'prix, récompense'		+											
charakter czegoś 'caractère de qqch.'					+								
dla, z powodu 'pour, à cause de'	+												
funkcja 'fonction'											+		
gwarancja, poręka 'garantie, caution'		+											
obiekt 'objet'											+		
o cenie 'à propos du prix'									+				
powód 'cause, raison'											+		
powód nagrody, kary 'cause d'une récompense ou d'une punition'					+								
pozór 'apparence'		+											
przedmiot transakcji 'objet d'une transaction'					+								
przedmiot uczuć, upodobań 'objet de sentiments, de préférences'					+								
przyczyna 'cause'			+										
przyczyna, podstawa 'base'					+								

	CA	DE	DP	DU	GD	LAN	LCP	LI	NM	POS	POW	SPR	SS
rola kogoś, czegoś 'rôle de qqn, qqch.'					+								
sposób 'manière'			+				+			+			+
sposób działania 'manière d'agir'		+											
stosunki międzyludzkie 'relations humaines'		+											
według 'selon'	+												
wskazuje na przedmiot lub cenę transakcji 'indique l'objet ou le prix d'une transaction'												+	
wskazuje na przyczynę, powód 'indique la cause, la raison'				+									
w zamian 'en échange'						+							
w zamian za 'en échange de'									+				
wzór 'modèle'		+											
zamiast 'à la place de'	+						+	+					
zastępstwo 'remplacement'			+		+	+					+		

Deuxièmement, il arrive qu'un même emploi de *za* soit différemment interprété par les lexicographes. À titre d'exemple, les syntagmes communiquant un prix se retrouvent non seulement dans des rubriques intitulées *cena*, mais aussi dans les rubriques *sposób* (cf. POS, SS⁵) ou *przedmiot transakcji* (cf. GD). À ce propos, il est intéressant de comparer la rubrique 3 du POS avec la rubrique 7 du POW: les deux exemples du POS (*za siedem złotych – pour sept zlotys* et *za wszelką cenę – à tout prix*) figurent aussi dans le POW, qui en ajoute deux autres (*za bezcen/póldarmo – à vil prix* et *za nic – pour rien*), à ceci près que la rubrique venant du POS est intitulée *sposób* tandis que celle du POW – *cena, koszt*. Ajoutons ici que le contenu de la rubrique *sposób* figurant dans d'autres dictionnaires, notamment dans les DP et LCP, est hétérogène (cf. point 3.1.2.).

Troisièmement, lorsque l'exemplification fait défaut, il est parfois difficile d'interpréter l'information donnée entre parenthèses au début d'une rubrique. En particulier, la section (*według*) *selon, suivant* du CA nous laisse perplexe dans la mesure où aucun des dictionnaires contemporains de langue polonaise interrogés⁶ ne renseigne sur un emploi de *za* où cette préposition serait synonyme de *według*.

Avec l'aide des dictionnaires de langue et de l'étude de Przybylska (2002), il est donc possible de grouper provisoirement les emplois du *za* notionnel distingués dans les bilingues consultés en 9 types: *za* introduisant un complément de: (1) but, (2) manière, (3) prix, et *za* + nom désignant: (4) la cause d'une récompense ou d'une punition, (5) l'objet d'une transaction, (6) une personne en remplaçant une autre dans une activité, (7) une propriété ou une fonction de quelqu'un ou de quelque chose, (8) un objet échangé, (9) un objet de sentiments.

Maintenant, il importe de savoir si ces types de contexte sont tous pertinents pour le choix d'un équivalent français approprié du *za* notionnel. Afin de le vérifier, nous allons étudier, pour chaque type séparément, l'inventaire d'équivalents proposés dans les articles dépouillés et les exemples les illustrant.

3. Inventaire des équivalents français du *za* notionnel et leur exemplification

Comme le remarque Zgusta (1971: 550), une différence sémantique dans la langue source, qui entraîne la nécessité de sélectionner un équivalent particulier, se manifeste souvent au niveau formel. En guise d'illustration, Zgusta cite la préposition allemande *in*, qui peut être rendue en anglais aussi bien par *in* que par *into* (*in* → *in, into*); cependant, compte tenu de la rection prépositionnelle, on peut établir les équivalences *in* + datif → *in* et *in* + accusatif → *into*, facilitant ainsi au germanophone le choix de l'équivalent anglais approprié. Or, il se trouve que *za* pris dans un sens notionnel régit également deux cas, l'accusatif et l'instrumental, et que cette double rection influe sur le choix d'un correspondant français (cf. PFSP). C'est pourquoi dans ce qui suit, nous allons présenter séparément les emplois de

⁵ Le contenu des articles *za* du POS et du SS est identique.

⁶ Pour leur liste et les abréviations correspondantes se reporter à la bibliographie.

za + accusatif et de *za* + instrumental, ce que ne fait aucun des bilingues généraux consultés⁷.

3.1. *Za* + SN à l'instrumental

3.1.1. *Za* + nom désignant un objet de sentiments

Les GD et POW contiennent des rubriques intitulées respectivement *przedmiot uczuć, upodobani* ('objet de sentiments, de préférences'; formulation puisée dans l'article *za* du SJPSz) et *obiekt* ('objet'), cette seconde information étant de loin trop laconique. Les deux dictionnaires n'énumèrent aucun équivalent de *za* employé dans ce contexte, se limitant à citer les exemples suivants: *szaleć za kimś/czymś* – être fou/folle de q./qc. (GD), *teżknić za kimś* – s'ennuyer de q. (GD, POW); *languir pour q.* (GD).

Certes, ce type d'emploi de *za* est correctement identifié (cf. Przybylska 2002: 363). Néanmoins, dans cette acception, *za* est toujours tributaire d'une dizaine de verbes seulement, notamment *szaleć* et (*za*)*teżknić* (cf. Lesz-Duk 1988: 247-248). Or, dans un dictionnaire bilingue, il est suffisant de donner l'information sur la préposition régie par un verbe dans un article consacré à ce verbe, et telle est d'ailleurs la pratique des GD et POW, qui proposent plusieurs traductions pour *szaleć za* et *teżknić za* (voir s.v. *szaleć* et *teżknić*). Par contre, la même information est inutile dans un article prépositionnel; en particulier, il n'est pas possible d'établir des règles de traduction de *za* se combinant avec un nom désignant un objet de sentiments sur la base de syntagmes où *za* dépend d'un verbe recteur, car toutes ces constructions verbales reçoivent en bloc leurs propres équivalents français, dans lesquels la préposition est également régie (cf. *s'ennuyer de* et *languir pour*).

3.1.2. *Za* introduisant un complément de manière

Cinq des dictionnaires consultés contiennent une rubrique faisant appel à la notion de manière: *sposób* ('manière', cf. DP, LCP, POS et SS) et *sposób działania* ('manière d'agir', cf. DE). Pourtant, la plupart des dictionnaires monolingues ne mentionnent pas la possibilité que *za* introduise un complément de manière. S'en démarquent le ISJP et le USJP qui informent que *za* introduit la condition ou la manière de réaliser quelque chose. Seulement, dans l'exemplification qu'ils donnent, tout comme dans celle des rubriques susmentionnées, c'est l'idée de condition qui est largement dominante (cf. par ex. *Uczniowie wyjadą na wycieczkę za zgodą rodziców* ('Les élèves partiront en excursion avec l'autorisation des parents', ISJP) ou *Wejście na teren zakładu tylko za przepustką* ('L'entrée sur le terrain de l'établissement est autorisée uniquement aux personnes munies d'un laissez-passer', USJP); en second lieu, une

⁷ On en voit une tentative dans le DE. Toutefois, ce dictionnaire, qui s'inspire de l'organisation de l'article *za* dans le SJPSz, contient une section dans laquelle sont cumulés certains emplois à l'accusatif et à l'instrumental.

nuance causale se laisse parfois distinguer, comme dans *Zwolnili go z aresztu za kaucję* ('Ils l'ont relâché sous caution', USJP). Et rien d'étonnant à ce que Przybylska (2002: 360), en caractérisant ce type d'emploi de *za*, précise que la situation désignée par le SN régime de *za* est conçue comme un facteur conditionnant, permettant ou justifiant l'existence d'une autre situation ou d'un autre événement.

Ensuite, le contenu des rubriques dépouillées est très hétérogène. En effet, celles du POS et du SS ne proposent que deux exemples dans lesquels *za* sélectionne l'accusatif et non l'instrumental: *za siedem złotych* ('pour sept zlotys'), que nous étudierons plus loin (voir point 3.2.3.), et *za wszelką cenę* ('à tout prix'). Ce second syntagme ainsi que son correspondant français sont entièrement figés, de sorte que cet exemple ne véhicule aucune information concernant la traduction régulière de *za*. Par conséquent, il n'a pas sa place dans un article prépositionnel.

Par contre, le DE cite 4 exemples réalisant le schéma *za* + instrumental: *za pomocą* ('à l'aide de'), qui est une locution prépositive indiquant l'instrument utilisé (cf. Milewska 2003), *za każdym razem* et *wygrywać za każdym razem* ('gagner à chaque fois'), où *za* est employé dans un contexte temporel (cf. Przybylska 2002: 357, Ucherek 2013: 58), et *za jednym zamachem* ('d'un seul coup') – une autre expression figée. De plus, dans la rubrique *wzór* ('modèle') du même dictionnaire figure l'exemple *isć za czyjąś radą* ('suivre le conseil de qqn'), soit encore un phraséologisme.

Enfin, les rubriques *sposób* des DP et LCP contiennent un grand nombre d'exemples d'emploi de *za* se combinant avec des SN à l'instrumental et à l'accusatif. Nous ne citerons ici que les syntagmes construits avec le *za* notionnel et réalisant le premier modèle syntaxique: *za namową* ('à l'instigation de', DP), *za pokwitowaniem* ('contre reçu', DP), *za kaucję* ('sous caution', DP), *za jednym zamachem* (DP, LCP), *za pobraniem* ('contre remboursement', LCP), *za wynagrodzeniem* ('moyennant finances', LCP), *za zgodą* ('avec l'autorisation de', LCP), *za pośrednictwem* ('par l'intermédiaire de', LCP). Ajoutons ici que les exemples de ce type sont fréquents dans des dictionnaires qui ne subdivisent pas l'article *za* en rubriques: vient en tête *za pokwitowaniem* (CH, KS, MB, PWN, SZT, BI; le CA donne la forme ancienne *za kwitem*, aujourd'hui inusitée), suivi de *za jednym zamachem* (MB, SZT), *za namową* (CH), *za pomocą* (BU) et *za pośrednictwem* (SPO). Par ailleurs, dans la rubrique du GD consacrée au *za* causal (*przyczyna, podstawa*) figurent *za pomocą* et une autre locution prépositive, *za przyzwoleniem* ('avec le consentement de').

Pour conclure, seules quelques-unes des constructions passées en revue pourraient éventuellement être associées à l'expression de la manière, comme par exemple *za pomocą* et *za pośrednictwem*, considérées comme locutions prépositives de manière par Lesz-Duk (2011: 98-99), ou le phraséologisme *za jednym zamachem*, dont le sémantisme est rendu par le MN de la façon suivante: 'tout de suite, non petit à petit; simultanément et avec une grande efficacité'. Toutefois, l'immense majorité de ces exemples ont trait à l'expression de la condition et non de la manière. Aussi, dans les titres des rubriques analysées, il aurait été préférable d'évoquer la notion de condition. Mais surtout, indépendamment des difficultés posées par l'interprétation sémantique, cet ensemble d'exemples se compose à cent pour cent d'unités figées,

notamment de locutions prépositives et de locutions adverbiales à caractère de formules pragmatiques (cf. Przybylska 2002: 361), dont la place dans le dictionnaire bilingue est ailleurs. Il s'ensuit que les amples inventaires des équivalents français établis sur la base de ces figements, tels *à, par, contre, sur; pour; de; sous* (DP) ou *à, pour, de, contre, sur, sous* (LCP), sont inutiles vu qu'ils ont été dressés au terme de l'observation de correspondances isolées et non régulières. À dire vrai, les rubriques analysées pourraient disparaître des articles *za* sans préjudice pour leur valeur informative.

3.1.3. Remarques

Plusieurs sources, tels le ISJP, le WSPP, le SWJPD ou Przybylska (2002: 361-362), distinguent un emploi de *za* + instrumental où cette préposition construit des SPrép compléments de but; plus précisément, le régime de *za* peut communiquer le but d'une recherche. Certains verbes introduisant le SPrép régissent *za*, comme par exemple *biegać za* ('courir (après) qqch., qqn, courir pour qqch., qqn') et ses synonymes *ganiać* ou *gonić* (cf. Lesz-Duk 1988: 247), mais il y en a d'autres qui ne contraignent pas son emploi.

Lorsqu'il n'est pas requis par un verbe, *za* peut être traduit en français par *à la recherche de* et *en quête de*, comme dans les exemples suivants, venant du PFSP: *Przeczesywali las za ukrywającym się w nim wrogiem* → *Ils ratissaient la forêt à la recherche de l'ennemi qui s'y cachait*, *Emigrowali za pracą i chlebem* → *Ils émigraient en quête de pain et de travail*. Aussi, si la présence dans un article *za* des rubriques discutées aux points 3.1.1. et 3.1.2. n'est pas nécessaire, il serait souhaitable d'introduire à leur place une autre rubrique, consacrée au *za* final suivi d'un SN à l'instrumental, ce que ne fait aucun dictionnaire général polonais-français, le GD y compris.

3.2. *Za* + SN à l'accusatif

3.2.1. *Za* introduisant un complément de but

Dans les GD et POW figure une rubrique réservée à des emplois du *za* final: *cel* ('but', GD) et *cel czynności* ('but d'une activité', POW). Le DE contient une rubrique réunissant le *za* final et le *za* causal. Pareillement, le CA regroupe les deux contextes d'emploi de *za* et propose un seul équivalent français, à savoir *pour*, non exemplifié. Disons tout de suite que le même correspondant est donné dans les GD et DE; ce dernier cite aussi *de*. Par contre, dans le POW, il n'y a pas d'inventaire d'équivalents.

En ce qui concerne l'exemplification présente dans les trois premiers bilingues, elle est la suivante: *walczyć za wolność kraju* ('lutter pour la liberté de son pays', GD), *walczyć za wolność* ('lutter pour la liberté', POW), *polec za ojczyznę* ('tomber, mourir pour sa patrie', DE), *pić za czyjeś zdrowie* ('boire à la santé de qqn', GD), *wznosić*

toast za czyjeś zdrowie ('porter un toast à la santé de qqn', POW) et *dziękować komuś za coś* ('remercier qqn de qqch.', DE). Mis à part ce dernier, qui est à rattacher au *za* causal (voir point 3.2.7.), les exemples cités sont typiques de ce genre de contexte, identifié comme final aussi dans les monolingues polonais, qui proposent en guise d'exemples des constructions quasiment identiques: *wypić za* (ISJP, SWJPD, USJP), *pić toast za* (SJPSz), *walczyć/walka za* (ISJP, PSWP, SJPSz, USJP), *modlić się za* ('prier pour', ISJP, USJP), *polec za* (SJPSz, SWJPD). De même, Przybylska (2002: 382-383), qui précise que dans le contexte analysé, le verbe ou le substantif déverbal indique une activité menée dans l'intention et pour le bien de ce qui est désigné par le syntagme postprépositionnel, donne des exemples avec les verbes *walczyć*, *polec*, *modlić się* et *pić*, tout en soulignant que ce sont les deux premiers qui sont les plus étroitement liés avec *za* dans le sens étudié.

Il en découle que dans tous les exemples venant des bilingues consultés, *za* est en position régie, et de ce fait, il est superflu d'isoler une rubrique consacrée au *za* final dans un article prépositionnel du dictionnaire comparant le polonais avec une autre langue; répétons que les groupes formés par un verbe et la préposition régie reçoivent un équivalent en bloc, par exemple *walczyć za* → *lutter pour*, mais *pić za (czyjeś zdrowie)* → *boire à (la santé de qqn.)* (cf. 3.1.1.).

3.2.2. *Za* + nom désignant un objet échangé

Seuls deux dictionnaires contiennent une rubrique réservée à ce contexte d'emploi de *za*, pourtant pertinent pour choisir son équivalent français; cette lacune est particulièrement surprenante dans le cas du GD. Les titres de la rubrique en question, *w zamian* ('en échange', LAN) et, mieux, *w zamian za* ('en échange de', NM), évoquent en toutes lettres la notion d'échange. Quant à l'inventaire des équivalents français, celui du LAN – *pour*, *à* – n'est pas fiable, dans la mesure où il a été construit sur la base de la traduction de constructions lexicalisées, à savoir *za gotówkę* ('au comptant'; les DE et DP citent ce syntagme dans la rubrique *sposób*) et *za darmo* ('pour rien, gratuitement'). En revanche, le NM propose à juste titre l'équivalent *contre*, exemplifié dans *wymienić coś za coś – échanger qqch contre qqch* et considéré comme fondamental par le PFSP. Ajoutons encore que dans le contexte étudié, lorsque *za* peut être substitué dans la phrase polonaise par *w zamian za*, il est possible d'utiliser dans sa traduction *en échange de* (cf. PFSP: [...] *za obietanki dostają żywność – [...] en échange de ces belles promesses, ils reçoivent des vivres*).

3.2.3. *Za* introduisant un complément de prix

Quatre dictionnaires, à savoir les DE, NM, POW et SPR, consacrent une rubrique à *za* construisant un complément de prix, soit à un contexte d'emploi de *za* qui est un sous-type de celui étudié plus haut (cf. Przybylska 2002: 377-379), mais dont la distinction s'avère être indispensable dans l'optique contrastive.

Les exemples proposés par ces bilingues sont de deux types. Tout d'abord, conformément à la bonne pratique lexicographique, on y trouve des syntagmes libres communiquant le prix de quelque chose, comme *kupić coś za dziesięć franków* ('acheter qqch pour dix francs', NM), *bilet za trzy franki* ('ticket à trois francs', NM), *za dwa złote* ('pour deux zlotys', SPR), *za 7 złotych* ('pour 7 zlotys', POW). D'autres exemples de ce type se trouvent, bizarrement, dans la rubrique *sposób* des DP, LCP, POS et SS, ainsi que dans la rubrique *przedmiot transakcji* ('objet d'une transaction') du GD. De plus, on les rencontre dans des articles *za* non subdivisés en rubriques (cf. CH, KS, KU, PWN).

On trouve cependant davantage d'exemples sous forme de locutions adverbiales telles que *za bezcen* ('pour rien, à vil prix', DE, POW), *za darmo* ('gratuitement', SPR), *za nic* ('pour rien', POW), *za pół ceny* ('à moitié prix', SPR), *za pół darmo* ('à vil prix', POW), *za wszelką cenę* ('à tout prix', POW). Semblablement aux syntagmes libres cités plus haut, des adverbes lexicalisés du même genre figurent dans la rubrique *sposób* des DP, LCP, POS et SS: *za bezcen* et *za darmo* (DP, LCP), *za każdą cenę* ('à n'importe quel prix', LCP), *za nic w świecie* ('pour rien au monde', DP), *za pół ceny* (LCP), *za wszelką cenę* (LCP, POS, SS). Ils apparaissent aussi dans des articles non structurés selon un principe sémantique. Par exemple, les BU, CH et SPO citent *za darmo* et le SZT, *za nic w świecie*. Il importe de souligner que dans tous ces cas de figure, la présence de ces constructions lexicalisées dans l'exemplification est un défaut de celle-ci.

En ce qui concerne les inventaires d'équivalents présents dans les DE, NM et SPR, ils contiennent les prépositions *pour* et *à*, ce qui est tout à fait correct. Signalons quand même que dans le contexte analysé, il est également possible d'employer en traduction *moyennant*, et aussi d'utiliser une construction directe du type *Je l'ai acheté 10 euros* (cf. PFSP), ce dont n'informe aucun des bilingues généraux consultés.

3.2.4. *Za* + nom désignant l'objet d'une transaction

Ce contexte d'emploi de *za*, qui constitue le second sous-type du contexte général relatif à l'échange, est distingué dans le GD. Selon cette source, *za* se traduit alors par *pour*, ce qui est exemplifié par la construction *placić komuś za pracę – payer qqn pour un travail* (dans l'autre exemple qui y est cité, *za* introduit un complément de prix; cf. point 3.2.3.). Le SPR, qui réunit les deux sous-types dans une seule rubrique, intitulée *wskazuje na przedmiot lub cenę transakcji* ('indique l'objet ou le prix d'une transaction'), propose un exemple identique à ceci près que dans la traduction apparaît la construction directe: *placić za pracę – payer le travail*. Il résulte des informations contenues dans les dictionnaires de langue polonaise qui mentionnent ce type d'emploi (cf. ISJP, SJPSz, SWJPD, USJP) et dans Przybylska (2002: 378-379), que le SPRép *za* + nom déverbal est fortement lié à certains verbes, notamment (*za*) *placić* et ses synonymes et *otrzymać* ('recevoir') et ses synonymes, ce qui fait croire que la préposition *za* est en position régie.

3.2.5. *Za* + nom désignant une personne en remplaçant une autre dans une activité

Dans les bilingues interrogés, le contexte en question est identifié soit par le nom *zastępstwo* ('remplacement', cf. DP, GD, LAN, POW), soit par la préposition *zamiast* ('à la place de'), synonyme contextuel de *za* (cf. CA, LCP, LI), et exemplifié surtout par des constructions comme *zapłacić za kogoś* ('payer pour qqn', cf. DP, LCP; le DE place cet exemple dans une rubrique intitulée *gwarancja, poręka* ('garantie, caution')) ou *pracować za kogoś* ('travailler pour qqn', cf. LAN, POW). Au terme de la lecture de toutes les rubriques, il est possible de dresser l'inventaire préliminaire suivant d'équivalents français: *pour* (DP, LAN, LCP, POW), *au lieu de* (CA, DP, LCP, LI), *à la place de* (CA, GD), *en* (LAN). On voit d'emblée que *pour*, l'unique équivalent de *za* pris dans cette acception selon le PFSP, n'est cité que dans 4 des 7 bilingues; son absence surprend surtout dans le GD. D'autre part, *au lieu de*, également cité 4 fois, ne s'emploie pas en qualité d'équivalent de *za* dans le contexte étudié, et rien d'étonnant à ce que la corrélation *za* – *au lieu de* ne soit exemplifiée dans aucune des sept rubriques analysées. Ensuite, la présence erronée de *en* dans l'inventaire du LAN est sans doute due à un exemple mal choisi, *przebrać się za Indianina – se déguiser en Indien*, dans lequel *za*, non seulement, est en position régie, mais aussi, apparaît dans un autre contexte (cf. point 3.2.6.). En revanche, *à la place de* est un équivalent adéquat, qui mérite d'être retenu. Il s'ensuit qu'aucun des sept bilingues ne propose d'inventaire à la fois correct et plus ou moins exhaustif, c'est-à-dire reprenant *pour* et *à la place de*.

3.2.6. *Za* + nom désignant une propriété ou une fonction de quelqu'un ou de quelque chose

Les trois bilingues qui informent sur ce contexte d'emploi de *za* divergent tant par le nombre de rubriques distinguées que par le contenu des indications sémantiques. Ainsi, le POW se contente d'une seule rubrique, intitulée simplement *funkcja* ('fonction'), ce qui ressemble à la pratique du SWJPD, proposant, lui aussi, une rubrique qui s'ouvre par le commentaire sémantique *wskazuje na funkcję lub rolę* ('indique une fonction ou un rôle'). Par contre, dans le GD figurent deux rubriques, à savoir *rola kogoś, czegoś* ('rôle de qqn, de qqch.') et *charakter czegoś* ('caractère de qqch.'). Apparemment, cet ouvrage se situe dans le sillage du SJPSz dont les deux rubriques respectives s'intitulent *funkcja pełniona przez kogoś, rola odgrywana przez kogoś lub przypisywana komuś* ('fonction remplie par qqn, rôle joué par qqn ou attribué à qqn') et *szczególny charakter czegoś, rola pełniona w stosunku do czegoś* ('caractère particulier de qqch., rôle joué par rapport à qqch.'). Enfin, pour ce qui est du DE, il importe de considérer trois rubriques: *wzór* ('modèle'; une telle indication vient de ce que dans les exemples allégués, *za* introduit les noms *przykład* ('exemple') et *wzór*), *stosunki międzyludzkie* ('relations humaines'; ce commentaire vise le sémantisme des exemples entiers et non celui du SN postprépositionnel) et *pozór* ('apparence'). C'est cette dernière qui est intéressante car on essaye d'y faire comprendre que le

rôle de quelqu'un ou de quelque chose peut être non pas réel, mais apparent. Cette nuance sémantique est signalée dans le SJPSz (cf. plus haut), dans le USJP (cf. *przylączy określenie stałej lub doraźnej właściwości lub roli przypisywanej osobie albo rzeczy, o której jest mowa* 'introduit la désignation d'une propriété ou d'un rôle stable ou provisoire attribué(e) à la personne ou à la chose dont il est question') et dans Przybylska (2002: 381).

Ainsi, la distinction d'un ou de deux types de contexte se justifie par le degré de précision adopté dans l'analyse sémantique. Avant de pencher pour l'une ou l'autre solution, citons la remarque du SJPSz concernant la combinatoire de *za* dans ce genre d'emploi, qui devrait être un signal d'alerte pour le lexicographe bilingue: «*zwykle z określonymi czasownikami*» ('d'habitude avec certains verbes précis'). À ce propos, l'exemplification venant des DE, GD et POW (toutes rubriques confondues) se présente comme suit: *być z kimś za pan brat* ('traiter qqn avec familiarité', DE), *brać za wzór* ('prendre pour modèle', DE), *za temat pracy doktorskiej wzięła* ('comme sujet de sa thèse de doctorat, elle a choisi', GD), *wziąć kogoś za złodzieja* ('prendre qqn pour un voleur', DE), *przebrać się za czarownika/kobietę/policjanta* ('se déguiser en sorcier, femme, policier', respectivement POW, GD, DE), *posłużyć za narzędzie* ('servir d'outil/d'instrument', GD), *służyć za przykład* ('servir d'exemple', DE, GD, POW), *służyć za pośrednika* ('servir d'intermédiaire', DE), *uważać coś za swój obowiązek* ('considérer qqch. comme son devoir', GD), *uważać kogoś za przyjaciela* ('considérer qqn (comme) son ami', DE), *uznawać kogoś za specjalistę* ('considérer qqn comme spécialiste', GD), *być uznawanym za specjalistę* ('être reconnu comme un spécialiste', POW). Outre une expression idiomatique, dans ces exemples se laissent repérer cinq verbes, *brać/wziąć*, *przebrać się*, *(po)służyć*, *uważać* et *uznawać*, tous cités par Przybylska (2002: 382) dans l'inventaire de 18 verbes régissant *za* dans le contexte examiné (pour les deux derniers verbes, voir aussi Kosek 1999: 65). De même, les verbes français correspondants ont une rection, cf. *prendre pour*, *se déguiser en*, *considérer comme*, *servir de*. Bref, ce matériau ne permet pas du tout d'établir des règles de traduction de *za*, peu importe que l'on distingue un seul contexte d'emploi, comme le fait le POW, ou deux, ce qui est le cas dans le GD.

Pourtant, cela ne veut pas dire qu'une rubrique portant sur *za* suivi d'un nom désignant une propriété ou une fonction devrait disparaître de nos bilingues. En effet, il existe un contexte bien particulier, dans lequel la préposition *za*, non régie, se combine avec un nom précédé de l'adjectif *cały* ('tout'), et le SPrép ainsi formé indique un rôle apparent ou provisoire de quelque chose, comme dans ces exemples, empruntés au PFSP: *Za całą odpowiedź Bułat objął go ramieniem i przytulił do siebie* – Pour toute réponse, Boulat écarta les bras et le serra sur son cœur et *Za całe ubranie starczyły mi teraz koszula i spodenki ściągnięte rzemiennym paskiem* – Là, pour tout vêtement, une chemise et une culotte serrée par une ceinture de cuir suffisaient.

3.2.7. *Za* + nom désignant la cause d'une récompense ou d'une punition

Six bilingues notent l'emploi causal de *za*, bien que de façon assez différente. Ainsi, dans les CA et DE, sont réunis dans la même section de l'article *za* les emplois causal

et final de cette préposition (cf. *dla, z powodu* ‘pour, à cause de’, CA, et *cel; przyczyna; powód* ‘but; cause; raison’, DE). De plus, l’article du DE contient la rubrique *cena, wynagrodzenie* (‘prix, récompense’) où est cité, entre autres, l’exemple *dostać nagrodę za najlepsze wyniki w nauce – remporter le prix d’excellence*. Ensuite, trois dictionnaires proposent une rubrique à part, intitulée de manière univoque: *powód* (‘cause, raison’, POW), *przyczyna* (‘cause, raison’, DP) et *wskazuje na przyczynę, powód* (‘indique la cause, la raison’, DU). En outre, la rubrique *przyczyna, podstawa* (‘cause, base’) figure dans le GD, mais à l’intérieur de la rubrique, il est difficile de trouver un seul exemple d’emploi de *za* au sens purement causal; par ailleurs, dans les trois exemples cités, *za* régit l’instrumental. En effet, dans *podskakiwała za każdym skrzypnięciem* (‘elle sursautait à chaque grincement’), *za* exprime une succession temporelle immédiate (cf. Przybylska 2002: 357, Ucherek 2013: 58); les deux autres exemples, où le SPrép exprime la condition et, peut-être, la manière, ont été discutés au point 3.1.2. Par contre, la rubrique 5 du même article, intitulée *powód nagrody, kary* (‘cause d’une récompense, d’une punition’) est réellement consacrée au *za* causal.

Les six dictionnaires proposent unanimement comme équivalent français la préposition *pour*, considérée comme correspondant principal de *za* dans ce type de contexte par le PFSP. De surcroît, les DE et DP placent dans l’inventaire des équivalents la préposition *de*. Apparemment, cette pseudo-équivalence vient de ce que *dziękować za*, donné comme exemple par les DE, DP et DU, peut être traduit non seulement pas *remercier pour*, mais aussi par *remercier de*. Par contre, aucun de ces bilingues n’informe sur la possibilité d’utiliser en traduction la locution prépositive à *cause de*, ce qui est également possible (cf. PFSP).

En plus de l’exemple *dziękować za – remercier pour/de*, que nous considérons comme inapproprié à cause des contraintes de rection observées dans les verbes polonais et français, les rubriques analysées citent: *dostać nagrodę za najlepsze wyniki w nauce* (DE, cf. plus haut), *za lenistwo – pour sa paresse* (DP), *za to, że – pour ce que* (POW), *siedzieć w więzieniu za długi – être en prison pour dettes* (GD) et *nagrodzić film za scenariusz – primer un film pour le <son> scénario* (GD). Dans trois d’entre eux, il est effectivement question de la cause d’une récompense ou d’une punition, ce qui justifie la précision apportée dans le titre de la rubrique venant du GD (cf. aussi le titre de la rubrique correspondante du SJPSz: *przedmiot odpowiedzialności, kary, nagrody* ‘objet d’une responsabilité, d’une punition, d’une récompense’).

4. Conclusion

Le nombre et le contenu des rubriques portant sur le *za* notionnel varient d’un bilingue à l’autre, ce qui n’est guère étonnant du fait que dans ces ouvrages, se reflète la pratique lexicographique observée dans les dictionnaires monolingues du polonais. Or, dans ces derniers, il existe des différences importantes quant au degré de précision de l’analyse du sémantisme de *za*, dues non seulement à la nature variable des

projets lexicographiques, mais surtout à ce que le critère sémantique de division est très délicat à manier.

Cependant, la structure d'un article de dictionnaire bilingue ne peut pas imiter de manière aveugle l'organisation des monolingues de la langue de départ, car les buts de ces deux types d'ouvrages ne sont pas les mêmes. C'est ainsi que dans un monolingue, il peut, par exemple, s'avérer important de retracer les différentes filiations des sens du mot vedette dont certains se laissent détecter dans des expressions figées contenant ce mot ou dans ses emplois régis. Par contre, dans un bilingue, il importe avant tout de distinguer des contextes pertinents pour le choix d'un équivalent traductif (ou d'un groupe d'équivalents) du mot vedette dans l'autre langue. À ce propos, au moins trois d'entre les types de contextes analysés (*cf.* points 3.1.1., 3.1.2., 3.2.1.) ne facilitent pas vraiment le choix d'un correspondant approprié de *za*, ce qui est étroitement lié à la nature des exemples proposés dans les articles dépouillés. En effet, en rédigeant un article prépositionnel pour un bilingue, il est crucial d'essayer de distinguer, dans la limite du possible, les emplois libres des emplois contraints d'une préposition, ces derniers n'étant pas aptes à illustrer des équivalences régulières. Or, dans l'ensemble des exemples analysés, nombreux sont les verbes suivis de *za* ainsi que les locutions adverbiales construites avec cette préposition. Dans la traduction, ces constructions reçoivent un équivalent français en bloc de sorte que leur présence dans l'article *za* n'exemplifie pas des équivalences à partir desquelles une généralisation est possible. Bien entendu, ces défauts de l'exemplification influent à leur tour sur la qualité d'inventaires des équivalents français de *za*, ce que nous avons maintes fois souligné.

Nous espérons toutefois avoir montré qu'une certaine amélioration de ces articles est possible, car si chacun des articles étudiés pris séparément offre une image assez incomplète des emplois du *za* notionnel, l'ensemble des informations adéquates contenues dans tous ces articles permettrait déjà d'en élaborer qui soient de meilleure qualité.

Bibliographie

Dictionnaires généraux polonais-français

- BE: M. Zając, *Dictionnaire français-polonais, polonais-français Berlitz*, Langenscheidt, Warszawa, s.d.
- BI: L. Bielas, *Dictionnaire minimum français-polonais, polonais-français*, Wiedza Powszechna, Warszawa [1964] 1987 (7^e éd.).
- BU: *Słownik francusko-polski, polsko-francuski*, Buchmann, Warszawa 2008.
- CA: O. Callier, *Dictionnaire de poche français-polonais et polonais-français*, Otto Holtze's Nachfolger, Leipzig [1906] 1923 (5^e éd.).
- CH: A.M. Chmurski, *Dictionnaire Polonais-Français*, Librairie Garnier Frères, Paris 1940.

- DA: P. Dahlmann, *Nouveau dictionnaire de poche polonais-français et français-polonais*, 1^{ière} partie: polonais-français, B. Behr's Verlag, Berlin ca 1913 (10^e éd.).
- DE: J. Sikora-Penazzi, K. Sieroszevska, *Dictionnaire élémentaire polonais-français*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1997.
- DP: K. Kupisz, B. Kielski, *Dictionnaire pratique polonais-français avec supplément*, Wiedza Powszechna, Warszawa [1969] 1993 (9^e éd.).
- DU: M. Słobodska, *Dictionnaire universel français-polonais et polonais-français*, Delta W-Z, Warszawa 2001.
- GD: *Grand dictionnaire polonais-français*, t. I-V, Wiedza Powszechna, Warszawa 1995-2008.
- HA: B. Hamel, *Dictionnaire de poche français-polonais et polonais-français avec prononciation phonétique*, 2^e partie: polonais-français, Trzaska, Evert & Michalski, Librairie Polonaise à Paris, s.d.
- JST: A. Jedlińska, L. Szwykowski, J. Tomalak, *Dictionnaire de poche français-polonais, polonais-français*, Wiedza Powszechna, Varsovie [1979] 1984 (3^e éd.).
- KA: P. Kalina, *Dictionnaire français-polonais et polonais-français*, 2^e partie: polonais-français, Czytelnik, Warszawa 1949.
- KS: W. Kwiatkowski, K. Sobczyński, *Dictionnaire français-polonais, polonais-français*, ABC Future, Kraków 1997.
- KU: A. Kuźnik, *Dictionnaire français-polonais, polonais-français*, Wydawnictwo Językowe Aneks, Wałbrzych 2001.
- LAN: *Duży słownik polsko-francuski, francusko-polski*, Langenscheidt, Warszawa 2012.
- LAP: B. Assaf (dir.), *Dictionnaire de poche français-polonais, polonais-français*, Larousse, Paris 2005.
- LCP: *Dictionnaire Compact plus polonais-français*, Larousse/Rea, Warszawa 2003.
- LI: A. Lipska, *Szkolny słownik polsko-francuski*, WSiP, Warszawa 1992.
- MB: B. Meister, D. Botton, *Dictionnaire polonais-français, français-polonais*, Ex Libris, Varsovie 2002.
- NM: A. Nowak, M. Musiał, *Uniwersalny słownik francusko-polski i polsko-francuski*, Liberal, Kraków 2000.
- OX: V. Grundy, J. Barnes, K. Podracka, *Słownik francusko-polski, polsko-francuski*, Delta W-Z, Warszawa 2002.
- POS: B. Chełkowska *et al.*, *Szkolny słownik francusko-polski, polsko-francuski Pons*, LektorKlett, Poznań 2006.
- POW: B. Chełkowska *et al.*, *Współczesny słownik francusko-polski, polsko-francuski Pons*, LektorKlett, Poznań 2007.
- PWN: G. Migdalska, *Słownik francusko-polski, polsko-francuski*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2003.
- RO: M. Romanowska, *Kieszonkowy słownik francusko-polski, polsko-francuski*, Wydawnictwo Zielona Sowa, Kraków 2007.
- SPO: M. Słobodska, *Język francuski na co dzień. Francusko-polski, polsko-francuski słownik popularny*, Delta W-Z, Warszawa 1997.
- SPR: *Sprytny słownik francusko-polski i polsko-francuski*, Lingea, Kraków 2010.
- SS: *Szkolny słownik francusko-polski, polsko-francuski*, Faktor, Poznań 2005.
- SZT: L. Szwykowski, J. Tomalak, *Petit dictionnaire français-polonais, polonais-français*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1970.

Autres ouvrages

- ISJP: Bańko M. (dir.), *Inny słownik języka polskiego*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2000.
- Kosek I. (1999), *Przyczasownikowe frazy przyimkowo-nominalne w zdaniach współczesnego języka polskiego*, Wydawnictwo Uniwersytetu Warmińsko-Mazurskiego, Olsztyn.
- Lesz-Duk M. (1988), *Czasowniki o składni przyimkowej w języku polskim*, WSP, Częstochowa.
- Lesz-Duk M. (2011), *Przyimki wtórne w języku polskim*, Wydawnictwo Akademii im. Jana Długosza w Częstochowie, Częstochowa.
- Melis L. (2003), *La préposition en français*, Ophrys, Gap & Paris.
- Milewska B. (2003), *Słownik polskich przyimków wtórnych*, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk.
- MN: Müldner-Nieckowski P., *Wielki słownik frazeologiczny języka polskiego*, Świat Książki, Warszawa 2003.
- PFSP: Ucherek E., *Polsko-francuski słownik przyimków*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 1991.
- Pottier B. (1962), *Systématique des éléments de relation. Étude de morpho-syntaxe structurale romane*, Klincksieck, Paris.
- Przybylska R. (2002), *Polisemia przyimków polskich w świetle semantyki kognitywnej*, Universitas, Kraków.
- PSWP: Zgólkowa H. (dir.), *Praktyczny słownik współczesnej polszczyzny*, Wydawnictwo Kurpisz, Poznań 2004 (t. 47).
- SJPSz: Szymczak M. (dir.), *Słownik języka polskiego*, PWN, Warszawa 1981 (t. 3).
- SWJPD: Dunaj B. (dir.), *Słownik współczesnego języka polskiego*, Wilga, Warszawa 1996.
- Ucherek W. (2012), «Le traducteur et le dictionnaire bilingue. Équivalents de za spatial dans les dictionnaires polonais-français», *Romanica Wratislaviensia* LIX, pp. 373-386.
- Ucherek W. (2013), «La préposition za au sens temporel dans les dictionnaires généraux polonais-français», *Romanica Wratislaviensia* LX, pp. 55-64.
- USJP: Dubisz S. (dir.), *Uniwersalny słownik języka polskiego*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2003.
- WSPP: Markowski A. (dir.), *Wielki słownik poprawnej polszczyzny PWN*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2011.
- Zgusta L. (1971), *The Shape of the Dictionary for Mechanical Translation Purposes*, [in:] *Feasibility study on fully automatic high quality translation*, Rome Air Development Center, Griffiss Air Force Base, New York, pp. 549-576.

Mots-clés

lexicographie bilingue, dictionnaires polonais-français, article prépositionnel, préposition polonaise *za*, emplois notionnels

Abstract

The preposition *za* in its abstract uses in general Polish-French dictionaries

The paper analyses fragments of entries devoted to the preposition *za* ('behind') in its abstract uses found in thirty Polish-French general dictionaries of different sizes. A general conclusion from this comparative analysis is that, due to both inappropriate construction of these entries and significant gaps in the inventory of equivalents and in their exemplification, none of the fragments dealing with *za* makes it possible for Polish native speakers to select the correct French equivalent of the preposition *za* in an abstract use.

Keywords

bilingual lexicography, Polish-French dictionaries, preposition entry, Polish preposition *za*, abstract uses

◆ Littérature ◆

Literature – Literatur – Literatura

Au-delà du sens commun: l'écriture comme lieu de composition des identités francophones et genrées

Débutons cette réflexion sur l'écriture comme lieu de composition des identités francophones et genrées par une réflexion sur le sens commun. Qu'est-ce que le *sens* ? Le *Trésor de la langue française* nous apprend qu'il recouvre non seulement la faculté physique de ressentir, mais aussi celle «de connaître, de comprendre, d'apprécier de façon intuitive et immédiate (un ordre de choses, des valeurs)¹» et aussi «idée, (ou) suite d'idées, raisonnement auquel un objet de pensée se rapporte et se trouve ainsi justifié, fondé dans son existence²». La polysémie (*sic*) du *sens* en fait donc un objet d'étude privilégié, notamment dans les approches qui font appel à la pluridisciplinarité et à la postmodernité qui se caractérisent, entre autres, par les processus de déconstruction. Pour cet article, nous avons choisi de nous intéresser aux identités, et plus précisément à la manière dont elles sont théorisées et construites dans les littératures féminines francophones contemporaines. Pour ce faire, ce sont les œuvres de Nina Bouraoui³, d'Assia Djebar⁴ et de Malika Mokeddem⁵ qui retiendront notre attention. Ces trois auteures algériennes contemporaines ont exclusivement rédigé leurs œuvres littéraires en français, dans lesquelles elles rendent compte des tensions qu'implique un tel choix pour des

¹ *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, consulté le 22.09.2015.

² *Ibid.*

³ De son vrai nom, Yasmina Bouraoui. Elle est née en 1967 à Rennes, et vivra en Algérie jusqu'à l'âge de quatorze ans. De retour en Europe, en Suisse puis en France, son premier roman *La Voyeuse interdite* (1991) sera salué par la critique et lui vaudra l'obtention du Prix du livre Inter la même année. Son œuvre, d'abord d'un style romanesque très poétique, évoluera vers l'autofiction, dont les thèmes majeurs seront la quête des identités au travers de métissages et les tensions liées à l'orientation sexuelle.

⁴ De son vrai nom, Fatima Zohra Imalayenne. Née en 1930 à Cherchell, Assia Djebar écrit son premier roman, *La Soif* (1957), après son cursus à l'ENS de Sèvres. D'abord professeure d'histoire moderne en Algérie, elle enseignera par la suite les études francophones à l'Université d'Alger jusqu'en 1980, date où elle s'installera en France, pour y enseigner et poursuivre ses travaux d'auteure et de cinéaste. Depuis 1995, elle vit aux États-Unis. Son œuvre, riche et vaste, a été traduite en vingt-trois langues et fait l'objet de nombreuses études. Elle fut la première auteure algérienne de langue française à rejoindre l'Académie française en 2005. Elle est décédée en 2015.

⁵ Malika Mokeddem est née le 5 octobre 1949 à Kénadsa.

femmes algériennes. Construire des identités littéraires en tant que femmes et en tant que locutrices francophones revient, pour elles, à interroger leurs propres identités en cela qu'elles appartiennent à des périphéries – décentrées du pôle français et masculin. À ce point de notre réflexion, il convient de préciser qu'il ne faudrait pas, dès lors qu'on croise les traits *francophonies* et *femmes*, tomber dans un ethnocentrisme coupable: les auteures qui nous intéressent aujourd'hui ne doivent pas être envisagées sous l'angle de victimes d'une société patriarcale violente. Les dénonciations qui émaillent leurs œuvres représentent plus qu'un témoignage ou un cri de révolte: elles prennent place dans une écriture de la création – à l'image de Nina Bouraoui qui file la métaphore d'une écriture-arme:

Je noircis des pages de cahier, d'une écriture rageuse. Sans ces salves de mots, la violence du pays, le désespoir de la séparation m'auraient explosée, pulvérisée [...]. Je fais partie de ceux qui, cloués à une page ou un écran, répondent par des diatribes au délabrement de la vie, aux folies des couteaux, aux transes des kalachnikovs⁶.

N'oublions pas que les femmes des civilisations arabo-musulmanes ont de tout temps été créatrices: poteries, chants, tissages, autant de pratiques culturelles où le rôle des femmes est prédominant. Il s'agit donc de ramener le propos dans une perspective constructiviste, et donc de discuter l'universalisme qui voudrait que la littérature soit exempte de facteurs politico-économiques, historiques ou encore de l'influence de la tradition littéraire française. De plus, cette réflexion se place dans la lignée des réflexions intersectionnelles. En s'appuyant entre autres sur les travaux de Kimberle Williams Crenshaw, et notamment «Cartographie des marges: intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur»⁷ (1991), il s'agira de montrer comment les traits définitoires genre et race interviennent dans les œuvres de Nina Bouraoui, d'Assia Djebar et de Malika Mokeddem, et y interagissent.

1. Réflexions liminaires. Au carrefour des théories

Avant débiter l'étude de ces esthétiques francophones, commençons par situer notre propos dans les différents domaines qu'il convoque. Il se situe à la croisée de deux grands champs d'étude: les études de genre, et les études postcoloniales. Du fait de leur position d'écrivaines algériennes de langue française, Nina Bouraoui, Assia Djebar et Malika Mokeddem bousculent les identités socialement prescrites et figées. Par ailleurs, leurs œuvres participent d'une vaste réflexion quant aux identités

⁶ M. Mokeddem, *La Transe des insoumis*, Grasser, Paris 2003, p. 39.

⁷ K. Williams Crenshaw, «Cartographie des marges: intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur» [in:] *Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color (Cahiers du genre 39)*, 2005 [1991], pp. 51–89. L'article est disponible sur le lien suivant: www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-51.htm.

et aux écritures des minorités. Que ce soit pour le courant critique postcolonial ou pour le féminisme, les visées apparaissent semblables: il s'agit de se réapproprier des identités en propre. L'articulation entre racisme et sexisme apparaît comme un enjeu majeur actuel de la recherche des Humanités – la prise en compte des variantes et des subjectivités propres à des groupes distincts et des individualités (telles que la sexualité, l'ethnie, etc.) a été à l'origine de la naissance de nombreux courants critiques, dont les *Cultural studies* qui condamnent l'universalisation des «opprimés» face à l'hégémonie blanche et masculine.

Pour analyser l'exploration et la transcription des identités dans les textes littéraires, le croisement de paradigmes nous offre la possibilité d'une délimitation systématique des traits saillants tels qu'ils apparaissent directement dans les écrits, tout en rendant compte de la constellation des éléments inhérents et relatifs au genre féminin ainsi qu'au écritures francophones. Cela procède d'une élaboration en rhizomes tendant à faire émerger plusieurs pôles comme autant de facettes, qui se complètent et se répondent. Roland Barthes rappelle dans *Le Bruissement de la langue* (1986) que:

Le Texte est pluriel. Cela ne veut pas dire seulement qu'il a plusieurs sens, mais qu'il accomplit le pluriel même du sens [...] Le Texte n'est pas coexistence de sens, mais passage, traversée; il ne peut donc relever d'une interprétation, même libérale, mais d'une explosion, d'une dissémination. Le pluriel du Texte tient, en effet, non à l'ambiguïté de ses contenus, mais à ce que l'on pourrait appeler la pluralité stéréographique des signifiants qui le tissent (étymologiquement le texte est un tissu)⁸.

Cette polysémie, cette pluralité, du texte littéraire nous apparaît d'autant plus prégnante dans la construction des identités féminines littéraires: les «strates» du texte révèlent des prismes complémentaires, dont les divers reflets donnent à voir un genre féminin pluriel et en mouvement. Le féminisme est à cet égard un appareil d'analyse complexe particulièrement porteur, car il rend compte de la «construction sociale des sexes» et rejette le «destin anatomique⁹» des individu.e.s. Du fait de cette construction, qui est le postulat sur lequel se rejoint l'ensemble des courants féministes, il est donc possible de déconstruire cet agencement social dit *naturel* et *normal*. Ce dernier terme porte à lui seul la tension et le paradoxe de l'identité: est perçu et conçu comme «normal», ce qui est règlementaire (donc, correct) et commun (banal), la règle étant prescrite et autoproclamée... nul besoin donc de s'en justifier. Dans notre réflexion, il s'agit de déconstruire la logique binaire du phallogocentrisme, au sens de Jacques Derrida, qui dissimule une hiérarchisation des sexes.

Je parle surtout, depuis longtemps, des différences sexuelles, plutôt que d'une seule différence – duelle et oppositionnelle – qui est en effet, avec le phallogocentrisme, avec ce que je surnomme aussi le «phallogocentrisme», un trait structurel du discours phi-

⁸ R. Barthes, *Le Bruissement de la langue: Essais critiques IV*, Seuil, Paris 1986, p. 75.

⁹ Cette locution est empruntée à Sigmund Freud qui l'utilisa en 1923 dans son article «La disparition du complexe d'Edipe» dans une assertion empruntée à Napoléon: «L'anatomie, c'est le destin».

losophique qui aura prévalu dans la tradition. La déconstruction passe en tout premier lieu par là. Tout y revient¹⁰.

L'usage du pluriel dans l'expression «différences sexuelles» tend à souligner la vision patriarcale qui ne définissait finalement les sexes que sous le seul angle de la présence ou de l'absence d'un élément précis – en l'occurrence le pénis. Comment distancier cette vision d'une différence stigmatisante et finalement infériorisante ?

C'est finalement un même raisonnement qui invite à réfléchir sur les identités postcoloniales. Loin de se résumer à des relations unilatérales de pouvoir, les théories postcoloniales – nous pensons notamment aux travaux d'Edward Said¹¹ et de Bhaba¹² – nous amènent à envisager des réseaux de relations complexes qui sous-tendent des rapports de force entre (ancien-)colonisateur et (ancien-)colonisé.e.s. En intégrant le fait colonial dans leurs œuvres, ces trois auteurs qui constituent le corpus d'étude induisent des perspectives historiques et interculturelles, ainsi qu'une scénographie qui convoque différents univers symboliques. Ainsi, elles questionnent les identités en cela qu'elles échappent à une certaine normalisation, en soulignant l'hybridité dont elles se revendiquent. En tant que femmes algériennes usant du français comme langue d'expression, elles font converger dans leurs œuvres des tensions et des rencontres, notamment autour du dialogue qui s'instaure entre les cultures d'une part, et entre les langues d'autre part.

La langue d'expression devient de ce fait le point de convergence de notre corpus, que nous relient par le biais de la notion de «conscience féministe nomade¹³» introduite par Rosi Braidotti, s'inspirant des pensées deleuzienne et derridienne. Ainsi, les spécificités inhérentes à chaque aire géolinguistique, et plus encore aux individualités, constituent différentes facettes constitutives de l'identité féminine nomade – ici réunies par l'usage commun de la langue française. De plus, les œuvres francophones recèlent généralement la destruction d'identités figées, rendant compte de la transculturation produite par le colonialisme: déconstruction des genres littéraires, subversion de l'héritage culturel du «dominant»... autant d'éléments qu'il est possible d'appliquer aux femmes et à leurs œuvres. Les accointances entre la situation des colonisés et celle des femmes s'avèrent nombreuses, notamment avec les stéréotypes qui amènent à les considérer comme une sous-culture où ils, et elles, sont plus objets que sujets. Que ce soit le courant critique postcolonial ou le féminisme, les visées apparaissent semblables, il s'agit de se réapproprier des identités en propre. Les œuvres étudiées marquent les points d'intersection du racisme et du patriarcat, rendant compte de la

¹⁰ J. Derrida, «Autrui est secret parce qu'il est autre», [in:] *Le Monde de l'éducation*, n° 284, propos recueillis par Antoine Spire, septembre 2000, <http://www.jacquesderrida.com.ar/frances/autri.htm>, consulté le 26.06.2012.

¹¹ E. Said, *Culture et impérialisme*, Fayard / Le Monde diplomatique, Paris 2000.

¹² K. K. Bhabha, *The Location of Culture*, Routledge, London 1994.

¹³ «She [the feminist] is a nomad, neither migrant nor exiled. The nomadic conscience appears like a form of political resistance to hegemonic visions of subjectivity». R. Braidotti, *Nomadic Subjects: Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, Columbia University Press, New York 1994, p. 23.

situation complexe des femmes algériennes. Se faisant, elles abordent non seulement la genèse des identités, mais aussi les contextes sociaux et politiques dans lesquels elles prennent naissance. Nous rejoignons ici Kimberle Crenshaw, qui précise que l'outil de «l'intersectionnalité permet d'alléger un peu la tension entre les revendications de l'identité multiple et la nécessité jamais démentie d'une politique identitaire»¹⁴; car, si bien sûr les catégories «femmes» et «algériennes» sont socialement construites, elles renvoient aussi à des réalités du monde auxquelles nos auteures s'attachent dans leurs œuvres. C'est pourquoi nous ferons appel aux travaux développés par les féministes différentialistes qui, bien que parfois décriées, soulignent les revendications identitaires propres aux différents groupes.

2. Écrire depuis les marges

Depuis la parution en 2007 de l'article du *Monde* «pour une 'littérature-monde' en français», divers travaux en littérature ont permis de mettre au jour les similitudes entre la situation des anciens colonisés et celle des femmes. Ce corpus d'écrivaines francophones recèle une double étrangeté, qui est interrogée par nos trois auteures: elles écrivent en tant que femmes et en tant que locutrice francophone – et non française. Leurs écritures soulignent leurs tensions avec un centre géographique et généré. Dans le cas qui nous occupe ici, il s'agit d'un homme, blanc, d'une trentaine d'années, ainsi que le soulignent les travaux des sociologues.

Comment se négocient ces tensions dans leurs écritures ? La notion de marge porte aussi dans son sens premier les notions de *secondaire* et d'*accessoire*. L'écriture féminine serait-elle donc issue d'une littérature qui n'est pas au centre, décentrée ? Cela nous renvoie bien sûr à la notion de *norme*, dans le sens de «conforme à la majorité des cas¹⁵». Or, la norme est mise en exergue par l'intervalle qui se mesure / se crée entre son point central et son point extrême.

[P]our accéder à la reconnaissance littéraire, les écrivains dominés doivent [...] se plier aux normes décrétées universelles par ceux-là mêmes qui ont le monopole de l'universel. Et surtout trouver la «bonne distance» qui les rendra visibles¹⁶.

Le fait d'écrire, et donc inconsciemment de *s'écrire*, est déjà transgresser les règles sociales; il existe un interdit «tacite» de toute écriture, car elle serait perçue comme une transgression par rapport à l'*ordre patriarcal*. Et cela se traduit encore plus fortement dans le contexte de la production littéraire algérienne féminine de langue française:

L'écrit féminin semble toujours le lieu d'un conflit entre un désir d'écrire, souvent si violent chez la femme, et une société qui manifeste, à l'égard de ce désir, soit une hos-

¹⁴ K. Williams Crenshaw, *op. cit.*

¹⁵ *Trésor de la Langue Française informatisé, op. cit.*, consulté le 22.09.2015.

¹⁶ P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, Paris 1999, p. 218.

tilité systématique, soit cette forme atténuée, mais peut-être plus perfide encore, qu'est l'ironie ou la dépréciation¹⁷.

Ainsi, les pressions culturelles et genrées qui pèsent sur les écrits féminins amènent à une grande réflexivité de l'écriture chez nos trois auteures. Elles interrogent le processus créateur et leurs rapports à la création artistique. Dans son entretien avec Marguerite Le Clézio, Assia Djebar développera ces questionnements sociolinguistiques qui sous-tendent son œuvre tant littéraire que filmique :

«Qu'est-ce que c'est dans une culture arabe qu'une femme qui écrit ?» C'est un scandale. Ce n'est pas seulement très rare; pendant des siècles, ça a été étouffé; ma formation d'historienne me pousse maintenant à rechercher dans les textes comment, par quel processus, cette écriture de femme arabe a été étouffée. Les femmes communiquent, les femmes s'expriment, mais elles s'expriment par une oralité nécessairement souterraine, tout au moins dans son dynamisme¹⁸.

C'est la même pulsion à l'écriture, la même nécessité impérieuse, que nous retrouvons chez Nina Bouraoui. Il s'agit de rechercher et de s'approprier une voix en propre. En cela, l'acte d'écriture apparaît comme un besoin vital qui vient rompre un silence oppressif :

Je ne me suis jamais remise de cela, vous savez. L'écriture vient de là. Je n'ai aucun désir du monde; je ne pouvais qu'écrire en retrait, seule, penchée sur mon bureau, seule avec la spirale de mots; l'écriture c'est la terre, c'est l'Algérie retrouvée, c'est l'état sauvage aussi: tout mon amour pèse sur ma main qui écrit, j'écris ce que j'aurais dû vivre: *je couvre la terre quittée*¹⁹.

L'auteure, qui est également la narratrice, se désigne elle-même comme étant le «sujet-buvard²⁰» de sa famille: celle qui absorbe d'une part, celle qui garde et inscrit les traces de l'Histoire familiale d'autre part. C'est dans *Mes mauvaises pensées* que

¹⁷ B. Didier, *L'Écriture-femme*, PUF, Paris 1981, p. 11.

«Je veux bien que toute écriture soit transgression, et qu'écrire soit, pour l'homme aussi, enfreindre un interdit. Disons simplement que la transgression sera double ou triple chez la femme. Il s'agira non seulement de transgresser l'interdit de toute écriture, mais encore de le transgresser par rapport à l'homme et à la société phallogratique. De le transgresser aussi peut-être par rapport à une sorte de vocation de la voix, du chant, de la tradition orale qui a été assumée par les femmes.» (p. 16) Comme le précise Béatrice Didier, «le désir d'écrire chez une femme a tendance à être considéré comme subversif et marginal, car il appartient à l'homme.» (p. 10)

¹⁸ M. Le Clézio, «Assia Djebar: Écrire dans la langue adverse», *Contemporary French Civilization*, vol. 9, n° 2, 1985, p. 232.

¹⁹ N. Bouraoui, *Mes Mauvaises pensées*, Gallimard, «Folio», Paris 2005, p. 201. Nous soulignons.

²⁰ *Ibid.*, p. 66. L'œuvre de Nina Bouraoui pourrait être envisagée en deux phases, la première étant constituée de romans fictionnels «réalistes» (ex. de *La Voyeuse interdite*) et la seconde, à laquelle appartient *Mes Mauvaises pensées*, se rapprochant d'une écriture psychanalytique dans laquelle le Sujet se construit avec l'écriture.

l'espace littéraire, comme lieu d'individuation, prend toute son ampleur. À la manière d'une retranscription d'une (longue) séance de psychanalyse, l'auteure use de l'écrit comme d'un processus cathartique dans lequel sont énoncées ses identités. Elle livre ses pensées en explicitant sa compulsion à la parole: «Je viens vous voir parce que j'ai des mauvaises pensées. Mon âme se dévore, je suis assiégée²¹».

Le fait d'écrire représente dès lors la cicatrice d'une blessure identitaire profonde, mais aussi la réparation. Et c'est ce qui sous-tend l'écriture de l'ensemble de ce corpus. Dans la quête d'une reconnaissance et d'une identité propre, il s'agit d'envisager les écrits féminins en tant que littérature à part entière et non comme une littérature secondaire, subordonnée aux canons patriarcaux, afin de parvenir à une expression au féminin qui soit propre à traduire et à mettre en mots le genre féminin. Nous souhaitons ici préciser qu'il n'y a pas, dans la pensée différentialiste développées entre autre par Luce Irigaray, de contradiction entre les positions dites constructivistes et la prise en compte du groupe «femmes» – qui n'est pas, dans cette perspective, ramené à une économie linguistique (cf. Kimberlé Williams Crenshaw). Le postmodernisme²², qui a vu se faire l'émergence du déconstructivisme, a donc permis de dépasser les oppositions binaires et les prises de vue universalisantes, tout en rendant compte de spécificités.

3. La langue d'expression dans la construction du sens

Les chercheuses, telles que Luce Irigaray, Nancy Chodorow et Hélène Cixous se sont, entre autres choses, intéressées à l'usage qui est fait de la langue, selon le sexe du locuteur / de la locutrice, cherchant à prouver qu'il serait possible de créer de nouvelles formes de pensée féminine, en transformant les structures mêmes du système patriarcal de pensée, car «il ne suffit pas de changer telle ou telle chose dans l'horizon qui définit la culture humaine, mais bien de changer l'horizon lui-même²³», et l'écriture au féminin nous paraît être la manière dont les auteures réinvestissent la culture – l'écriture relevant d'un fait masculin de société. Se pose donc la question d'un usage féminin de la langue qui tendrait à inscrire différemment le genre féminin dans un système de pensée qui lui pré-existe. Dans ses analyses, la linguiste Luce Irigaray réfute la dissociation traditionnelle entre *effets de langue* et *effets de société*. Cela nous renvoie à la notion d'«idéaux sexuels²⁴», qui se sont imposés à la langue de manière normative, avec, à titre d'exemple, la fameuse assertion qui régit la grammaire française: «le masculin l'emporte sur le féminin», ou encore les tournures de phrases impersonnelles traduites, en langue française, par le pronom personnel masculin *Il*: «il pleut», «il faut», etc. Ainsi, nous pouvons dire avec Mo-

²¹ *Ibid.*, p. 9.

²² K. Davis, «L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe», *Les cahiers du CEDREF* 20, 2015, <http://cedref.revues.org/827>, consulté le 03.10.2016.

²³ L. Irigaray, *J'aime à toi: esquisse d'une félicité dans l'histoire*, Grasset, Paris 1992, p. 36.

²⁴ L. Irigaray, *Je, tu, nous, op. cit.*, p. 32.

nique Wittig que «le masculin n'est pas le masculin mais le général. Ce qui fait qu'il y a le général et le féminin²⁵». Ainsi, posons-nous la question de quel usage est donc fait de la langue française, en cela qu'elle est une langue doublement autre: celle de l'ancien colonisateur et celle qui inscrit la domination masculine ?

Les théories postcoloniales et les théories féministes nous amènent à envisager le texte comme un espace de construction d'identités plurielles, avec en premier soubassement la langue d'expression.

C'est un art exigeant, à l'écoute des différences, du pluriel, de l'altérité, du corps et de la lettre [...]. Les littératures au féminin [...] sont réinvention de la langue contre le logocentrisme; réinterprétation de notre héritage culturel contre la doxa; désir de passage à l'autre et d'adresse à l'étranger²⁶.

Et effectivement, nos trois auteures apparaissent en quête d'une langue susceptible de dire, d'écrire et d'inscrire des identités féminines plurielles. C'est finalement la plasticité de la langue française qui est explorée dans ce corpus. Les romans *N'Zid* et *L'Interdite* de Malika Mokeddem mettent directement en scène la problématique de la langue d'expression. Cette question est centrale dans *N'Zid*, où l'héroïne Nora «dérive de langue en langue²⁷». Dans ce roman, la jeune femme se réveille amnésique à bord d'un voilier dérivant en pleine Méditerranée. Ses errances maritimes seront le prétexte à développer ses pérégrinations identitaires entre Irlande, France et Algérie:

Elle, elle traverse des juxtapositions d'espaces de langue, de moments de densité, de tonalités différentes pour se tenir toujours dans la marge. La marge est son lieu privilégié, à la fois refuge et poste d'observation. La marge métamorphose les êtres en vigiles. Nora y apprend les vertiges des ruptures, les blessures de la liberté, l'ampleur salvatrice du doute²⁸.

Cette problématique des langues se trouve très largement traitée par Assia Djebar, qui accorde une vaste réflexion à son usage de la langue française, jusque dans son autobiographie romancée. L'auteure s'interroge d'ailleurs dans *L'Amour, la fantasia*:

Ce n'est pas parce que c'est telle langue ou telle langue, c'est parce que lorsque vous arrivez devant une mort grimaçante, comment faites-vous ? Comment fait le peintre ? Comment fait l'écrivain ? Comment en rendre compte ? Il y a une sorte de pétrification, alors que l'écriture est mouvement²⁹.

Et effectivement, l'écriture dans ce corpus est unanimement définie comme étant *en mouvement*:

²⁵ M. Wittig, *La pensée straight, Le point de vue universel ou particulier*, Balland, Paris 2001, p. 112.

²⁶ M. Calle-Gruber, *Histoire de la littérature française du XX^e siècle ou les repentirs de la littérature*, Honoré Champion, Paris 2001, p. 18.

²⁷ M. Mokeddem, *N'Zid*, Seuil, Paris 2001, p. 29.

²⁸ *Ibid.*, p. 173.

²⁹ A. Djebar, «Territoires des langues: entretien avec Lise Gauvin», [in:] Lise Gauvin (dir.), *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*, Karthala, Paris 2000, p. 39.

Je ne sais pas si on doit parler des morts au passé. Les morts sont chaque fois ressuscités par notre langage, par notre manière de les raconter, ce sont eux les livres, ce sont eux *l'écriture qui court* [...].³⁰

Écrire, écrire et la giration des mots évente les tourments. L'écriture est le *nomadisme* de mon esprit sur le désert des manques sur les pistes sans issue de la nostalgie³¹.

Il s'agit ainsi de revenir vers une langue perdue, qui ne leur appartient plus. Ce retour vers les origines les amènent au langage, plutôt qu'à la langue. Plus qu'une langue maternelle, qui est pourtant traitée, c'est une langue originelle qui fait défaut et qui apparaît en point de mire de leurs écritures. Cette langue échappe aux langues naturelles comme aux langues formelles, car elle nous renvoie vers un espace langagier qui est celui du langage corporel. Après le français, l'arabe et le berbère:

La quatrième langue, pour toutes, jeunes ou vieilles, cloîtrées ou à demi émancipées, demeure celle du corps que le regard des voisins, des cousins, prétend rendre sourd et aveugle, puisqu'ils ne peuvent plus tout à fait l'incarcérer; le corps qui, dans les transes, les danses où les vociférations, par accès d'espoir ou de désespoir, s'insurge, cherche en analphabète la destination, sur quel rivage, de son message d'amour³².

Dans la quête d'une expression individuelle, susceptible de traduire la complexité des identités, c'est vers la création qu'elles se tournent. Ainsi, la langue d'expression, pour pouvoir se trouver dans sa justesse, se rapproche peu à peu du langage – antérieur à l'acquisition de la langue: ainsi, l'écriture au féminin parvient-elle à rechercher une capacité d'expression à même d'inscrire des identités féminines indéfinissables dans les textes.

4. Des identités comme composition stylistique: littérature comme lieu de l'émancipation féminine

Ce qui nous amène à un point-carrefour dans la construction de Soi: un esthétisme du mélange. «Nous, les vrais [algériens], on mélange avec des mots algériens. Toi, tu es une vraie mélangée alors tu ne mélanges plus les mots»³³. Cette déclaration de la jeune Zana dans *L'Interdite* de Malika Mokeddem définit finalement cette écriture qui tend à s'affranchir non seulement de la domination de la langue française, mais aussi d'un patriarcat. Le tiraillement qui s'établit entre les deux cultures se retrouve dans les écritures. Les identités semblent osciller entre Algérie et France, traditions et modernismes...

³⁰ N. Bouraoui, *Mes Mauvaises pensées*, op. cit., pp. 446–447. Nous soulignons.

³¹ M. Mokeddem, *La transe des insoumis*, op. cit., p. 84. Nous soulignons.

³² A. Djebar, *L'Amour, la fantasia*, op. cit., p. 203.

³³ M. Mokeddem, *L'Interdite*, op. cit., p. 93.

Le pitre tragique qu'était Zana représentait une source d'inspiration aussi fabuleuse. Zana et son impossible deuil de «l'Algirie», Zana et ses griefs contre «Lafronce», ses empoignades avec la tracasserie de la bureaucratie et le mépris, ses façons de bricoler l'arabe et le français pour s'inventer un langage approprié à sa situation, aussi de traviole et pittoresque qu'elle...³⁴

Cet entre-deux culturel et/ou langagier³⁵, cet espace interstitiel, permet justement une écriture de Soi propre à inscrire et, donc, à fonder le genre féminin dans le contexte littéraire. Réfléchir à une littérature, et donc une écriture, féminine n'est certes pas récent, mais la dimension interculturelle, plurielle, renvoie l'écriture de ces auteures à leurs relations à l'*alius*. Le français paraît être le lieu privilégié pour la (ré)écriture de Soi, car en tant que langue de l'altérité, la langue véhiculaire marque déjà une première mise en tension identitaire en inscrivant le Soi par le biais du *différent*. Il semble que l'usage de la langue d'expression procède d'un cheminement identitaire marquant une altération fondamentale du Moi. Ces littératures de l'*intranquillité*³⁶ apparaissent étroitement liées à la construction d'un véritable *métadiscours* reposant sur une «poétique du divers» (Édouard Glissant), dans laquelle les idiomes s'entrelacent dans les œuvres et se répondent mutuellement, tendant à transcrire des identités féminines composites, car «c'est dans les textes littéraires que se construit la personnalité. On y apprend à symboliser son vécu, ses émois et ses passions, ses plaisirs, ses angoisses et ses désirs³⁷».

Chez ces auteures, il s'agit d'un refus d'une identité unique figée, au profit d'un métissage des identités, au pluriel donc. Finalement, le travail littéraire et stylistique des trois écrivains réussit la prouesse de nous faire passer d'identités bâtardes, avec ce que cela entraîne de péjoratif, à des identités multiculturelles et genrées. En effet, la pluri-appartenance permet à nos auteures d'échapper à un certain monolithisme des identités. Ce phénomène se voit particulièrement développé dans *L'Interdite* de Malika Mokeddem, où la métaphore sert de support à cette difficile notion de l'entre-deux. Le roman narre l'histoire de Vincent qui a subi une transplantation rénale, le greffon provenant d'une donneuse algérienne. Le corps du jeune homme devient ainsi le lieu du métissage entre les cultures et les sexes, ce qui sous-tendra sa quête identitaire: «Mais cette tolérance ne pouvait empêcher l'idée qu'avec cet organe, la chirurgie avait incrusté en moi deux germes d'étrangeté, d'altérité: l'autre sexe et une autre 'race'³⁸.» Au travers de *ce double métissage*, le protagoniste est investi, au sens littéral du terme, par l'*alter ego*. Les œuvres réussissent à souligner l'aspect mélioratif de ces hybridations signifiantes

³⁴ *Ibid.*, p. 124.

³⁵ Voir notamment: Combe 1995 et 2010, Mathis-Moser et Mertz-Baumgarten 2012, Moura 2007, Rice 2012.

³⁶ L. Gauvin, *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Rejean Ducharme*, Paris, Seuil, 2004, p. 259.

³⁷ M. Marini, «La Place des femmes dans la production culturelle. L'exemple de la France», [in:] G. Duby, M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident, tome 5 (Le XX^e siècle)*, Perrin, «Tempus», Paris 2002 [1992], p. 424.

³⁸ M. Mokeddem, *L'Interdite, op. cit.*, p. 30.

et fécondes; l'expression de *Soi* se développe dans un imaginaire en tension entre culture maternelle et langue d'expression:

J'apprends la grammaire. J'oublie. C'est une langue qui s'échappe. C'est une fuite et un glissement. Je prononce le *hâ* et le *rhâ* si difficiles. Je reconnais les sons *el chekl*. Mais je reste à l'extérieur du sens, abandonnée³⁹.

Phénomène que l'on retrouve d'ailleurs chez Assia Djebar, la langue arabe se voit explicitée et sa prononciation décortiquée:

En arabe, vois-tu, la tante maternelle se dit *khalti* et ce *khâ* qui se prononce en chuintement du fond du palais est en opposition radicale avec '*amti*, la tante paternelle qui, elle, a droit, comme première consonne, à un '*ayn* qui est émis avec rudesse, de l'arrière-fond du palais⁴⁰.

Ces «leçons de linguistique» restent somme toute assez rares dans le corpus, mais elles sont néanmoins signifiantes: ces auteures allient des langues différentes, de manière à conserver l'émotivité du langage. Elles s'attachent par ailleurs à parfaire la culture du coénonciateur, du lecteur, et transforment donc des éléments textuels et culturels qui pourraient s'avérer obscurs en éléments communs, relevant d'un savoir partagé entre auteure et lecteurs. La subversion esthétique du réel par nos trois auteures permet de rendre compte d'une réalité vécue et intraduisible. Ainsi, nos trois auteures redéfinissent la notion-même d'*identités féminines*, refusant le déficitaire identitaire pour tendre à une écriture plurielle qui permet d'alliance du Même et du Différent.

Conclusion

Les études de genre «ne cesse[nt] d'engager à dénaturiser le genre: un des outils pour y parvenir est la littérature⁴¹», comme le souligne Isabelle Boof-Vermesse. Ce dispositif critique permet également de déconstruire les identités postcoloniales, tout en spécifiant que le féministe est d'abord une idéologie occidentale. Ainsi, nos auteures rendent compte non seulement de l'expérience postcoloniale, mais aussi de leur vécu de femmes.

Si d'une façon générale, les œuvres francophones déconstruisent l'illusion d'une stabilité de l'identité, ces auteures travaillent non seulement leur langue d'écriture afin qu'elle soit à même de signifier une identité composite, mais l'inscrivent également comme *topos* littéraire, propre à construire le genre féminin. Les œuvres de nos trois auteures se placent dans la lignée des théories féministes et postcoloniales en réfutant l'unicité et la fixité d'une identité au singulier, qui existerait hors de tout

³⁹ N. Bouraoui, *Garçon Manqué*, *op. cit.*, p. 139

⁴⁰ A. Djebar, *Oran, langue morte*, *op. cit.*, p. 35.

⁴¹ I. Boof-Vermesse, «*Masquereading*. Mascarade et lecture: élargissement du répertoire», [in:] G. Leduc (dir.) *Comment faire des études-genre avec la littérature. Masquereading*, L'Harmattan, Paris 2014, p. 193.

contexte. Ainsi, elles se placent en faux par rapport à la notion de déterritorialisation développée par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans l'*Anti-Œdipe* en 1972. Au contraire, elles écrivent depuis les marges et revendiquent ces identités composites et plurielles, qui permettent l'exploration du langage et la re-création du genre féminin.

Bibliographie

Corpus d'étude:

- Bouraoui Nina, *La Voyeuse interdite*, Gallimard, «Folio», Paris 1991.
Bouraoui Nina, *Mes Mauvaises pensées*, Gallimard, «Folio», Paris 2005.
Bouraoui Nina, *Garçon Manqué*, Stock, Paris 2003.
Djebar Assia, *L'Amour, la fantasia*, Livre de Poche, Paris 1985.
Djebar Assia, *Vaste est la prison*, Albin Michel, Paris 1995.
Djebar Assia, *Oran, langue morte*, Actes Sud, Paris 1997.
Mokeddem Malika, *L'Interdite*, Grasset & Fasquelle, Paris 1993.
Mokeddem Malika, *N'Zid*, Seuil, Paris 2001.
Mokeddem Malika, *La Transe des insoumis*, Grasset, Paris 2003.

Corpus critique:

- Barthelmebs Hélène, «Femmes et francophones. Pour un dépassement des marginalités dans les constructions genrées», *Romanica Silesiana*, n° 7, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, 2013.
Benamara Nasser, «Poétique du Divers et identité en devenir chez Malika Mokeddem», *InterFrancophonies*, n° 3, «Figures de l'étranger dans les littératures francophones», 2011.
Boof-Vermeesse Isabelle, «*Masquereading*. Mascarade et lecture: élargissement du répertoire», [in:] G. Leduc (dir.) *Comment faire des études-genre avec la littérature. Masquereading*, L'Harmattan, Paris 2014,
Bourcier Marie-Hélène, «La fin de la domination (masculine). Pouvoir des genres, féminismes et post-féminisme queer», *Multitudes*, n° 12, 2003.
Braidotti Rosi, *Nomadic Subjects: Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, Columbia University Press, New York 1994.
Calle-Gruber Mireille, *Histoire de la littérature française du XXème siècle ou les repentirs de la littérature*, Honoré Champion, Paris 2001.
Casanova Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, Paris 1999.
Chaulet-Achour Christiane, «Patrimoine littéraire et écrivaines francophones», [in:] *Le Français aujourd'hui*, Armand Colin, Paris 2008.
Combe Dominique, *Les Littératures francophones. Questions, débats, polémiques*, PUF, Paris 2010.
Combe Dominique, *Poétiques francophones*, Hachette, Paris 1995.
Crenshaw Kimberle William, «Cartographie des marges: intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur» [«Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color'»], *Cahiers du genre* 39, 2005 [1991].

- Kathy Davis, «L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe», *Les cahiers du CEDREF* 20, 2015, disponible sur < <http://cedref.revues.org/827> > (page consultée le 03 octobre 2016).
- Déjeux Jean, «Poétique du Divers et identité en devenir chez Malika Mokeddem», [in:] *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Khartala, Paris 1994.
- Gauvin Lise, *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Rejean Ducharme*, Seuil, Paris 2004.
- Gauvin Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretien*, Karthala, Paris 2000.
- Glissant Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, PUM, Montréal 1995.
- Joubert Jean-Louis, *Les voleurs de langue. Traversée de la francophonie littéraire*, Rey, Paris 2006.
- Le Bris Michel, Rouaud, Jean, *Pour une littérature-monde*, Gallimard, NRF, Paris 2007.
- Marini Michèle, «La place des femmes dans la production culturelle», [in:] G. Duby, M. Perrot (dir.), *L'Histoire des femmes en Occident, tome 5 le XX^e siècle*, Plon, Paris 1992.
- Mertz-Baumgartner Birgit, «Identité et écriture rhizomiques au féminin», [in:] *Malika Mokeddem*, L'Harmattan, Paris 2003.
- Moura Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF, Paris 2007.
- Naudier Delphine, «Genre et activité littéraire: les écrivaines francophones», in *Sociétés contemporaines*, n° 78, Presses de Sciences Po, Paris 2010.
- Spelman Elisabeth V., *Inessential Woman: Problems of Exclusion in Feminist Thought*, Beacon Press, Boston 1988.
- Stora Benjamin, *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance*, La Découverte, Paris 1995.
- Stora Benjamin, «Women's Writing between Two algerian Wars», *Research in African literatures*, vol. 30, n° 3, 1999.
- Wittig Monique, *La pensée straight, Le point de vue universel ou particulier*, Balland, Paris 2001.
- «Pour une 'littérature-monde' en français», in *Le Monde*, 15 mars 2007, disponible sur < http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html >

Mots-clés

Études postcoloniales, études de genre, déconstruction, langue d'expression, écriture féminine

Abstract

Beyond common sense: writing as a place of composition of Francophone and gendered identities

Since the publication in 2007 in *Le Monde* of the article "pour une 'littérature-monde' en français", various works in Literature have shed light on the similarities between the situation of the formerly colonized and women. Postcolonial

theories and feminist theories lead us to consider the text as a space for the construction of plural identities, the speech of expression being its first foundation. That language, in a *corpus* of French-speaking authors, contains a dual strangeness. Nina Bouraoui, Assia Djebar and Malika Mokeddem have all written their literary works exclusively in French, works in which they reflect the tensions implicit in that choice. Generally speaking, Francophone works deconstruct the illusion of a stable identity: these authors work not only their writing language so that it can serve a composite identity, but make it also part of a literary *topos*, able to build the feminine gender.

Keywords

Postcolonial studies, gender studies, deconstruction, speech of expression, feminine writing

L'art du *faibl'amor* houellebecquien

Michel Houellebecq dans son roman *Soumission* s'interroge une nouvelle fois sur le «suicide¹» de la civilisation occidentale. Cette thématique de l'épuisement qui parcourt son œuvre² sera mesurée dans ce texte à l'aune de la littérature; elle se présente comme un refuge unique dans le roman, un espace artistique privilégié entre le lecteur et l'auteur. L'écrivain propose dans cet ouvrage une réponse polémique à la lancinante question posée dans *Les Particules Élémentaires* et qui parcourt toute son œuvre «mais combien de temps la société occidentale pourrait-elle subsister sans une religion quelconque³?» Une réponse qui passe dans *Soumission* par la reconnaissance du passé historique et mythique de la France et la perspective d'un futur théocratique musulman. Michel Houellebecq relate dans un scénario d'anticipation, l'action se déroule en 2022, le portrait d'un pays à bout de souffle qui se donne passivement à l'islam politique par le biais de l'élection surprise de Mohamed Ben Abbas à la fonction présidentielle. A cette élection s'ajoute la conversion possible à l'Islam du personnage principal. Une conversion qui représente pour notre argument, une «apostasie littéraire» aux répercussions immenses, car elle marque le rejet définitif d'un héritage dialectique amoureux quasi millénaire, celui du *roman*⁴. Un abandon représenté symboliquement dans le récit par l'épisode crucial de la visite du sanctuaire de Rocamadour et la vision mystérieuse de la «Vierge [...] calme et immarcescible⁵». La Vierge noire et le culte marial sont les derniers signes ésotériques d'un changement de paradigme que le héros est incapable de comprendre. Cette nouvelle «vision du monde⁶» qui prit place au XII^e siècle en

¹ «Cette Europe qui était le sommet de la civilisation humaine s'est bel et bien suicidée, en l'espace de quelques décennies» M. Houellebecq, *Soumission*, Flammarion, Mesnil-sur-L'Estrée 2015, p. 257.

² Thème utilisé dès son premier roman «Notre civilisation, dit-il, souffre d'épuisement vital.» M. Houellebecq, *Extension du Domaine de la Lutte*, J'ai Lu, Paris, 1994, p. 17.

³ M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, Flammarion, Mesnil-sur-L'Estrée, 1998, p. 162.

⁴ Le roman naît autour du XII^e siècle d'abord comme langage; de l'adjectif latin *romanus*, dont la pensée médiévale a tiré l'adverbe *romanice* «à la manière romaine». C'est «Un genre hybride, qui conduit du poème épique au récit fantastique et sentimental, où l'imaginaire et le mythe l'emportent sur le sens de l'histoire. Nous ne confondons pas ici la poésie lyrique destinée à être chantée et les premiers romans «premier genre littéraire destiné à la lecture» M. Zink, *Littérature française du Moyen Âge*, PUF, Paris, 2006, p.129.

⁵ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 170.

⁶ Selon Georges Duby de tels phénomènes s'inscrivent dans une évolution qui touche à tous les niveaux de la société «L'histoire globale d'une civilisation résulte de changements qui

Europe et plus particulièrement dans le sud de la France, marqua l'avènement religieux et littéraire d'une conception de la féminité inédite et révolutionnaire. Elle s'accompagna d'un modèle amoureux mis en scène dans le roman de chevalerie. Ce modèle prend fin symboliquement selon notre lecture, dans l'œuvre de Michel Houellebecq par manque de substance existentielle⁷. Nous chercherons dans l'*Ars Amatoria* médiéval ou amour courtois⁸, les conditions d'une transcendance littéraire cruellement absente dans *Soumission*. Nous examinerons cette carence à travers le traitement caricatural des femmes et l'incapacité pathologique du héros à aimer. Finalement nous analyserons l'adhésion opportune et conditionnelle⁹ à l'islam de François comme l'occasion providentielle d'améliorer son statut «d'homme oméga¹⁰» et ceci quel qu'en soit le prix¹¹; elle marquera aussi métaphoriquement un renoncement définitif à une intimité singulière, l'espace littéraire idéal dans lequel le couple romantique exprime tous les aspects de la passion amoureuse et du désir sexuel¹². Nous nommerons les stratégies de cette aporie houellebecquienne: *faibl' amor*, en opposition au modèle médiéval de la *fin' amor*. Nous nous attacherons à définir ce phénomène et à le retranscrire en tant que symptôme littéraire de la débâcle des sociétés *libérales libertaires*¹³.

se produisent à différents étages, au niveau de l'écologie, de la démographie, des techniques de production et des mécanismes d'échange, au niveau de la répartition des pouvoirs et de la situation des organes de décision, au niveau enfin des attitudes mentales, des comportements collectifs, et de la vision du monde qui gouverne ces attitudes et régit ces comportements.» G. Duby, *Mâle Moyen Âge*, Flammarion, Mesnil-sur-l'Estrée, 1987, p. 165.

⁷ Ce manque de substance des personnages du roman met en cause l'altérité c'est-à-dire la possibilité d'un échange amoureux dans le récit «Mais alors que l'érosion des formes de l'altérité est à mettre au compte, du moins en partie, du procès démocratique soit du travail de l'égalité dont la tendance consiste [...] à réduire tout ce qui figure l'altérité sociale ou la différence de substance entre les êtres par l'institution d'une *similitude* indépendante des données visibles, que nous avons appelé la désubstantialisation du Moi procède en premier chef du procès de personnalisation.» G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, Gallimard, 2012, p. 84.

⁸ Amour courtois et roman se confondent dans les obstacles et les contraintes qui mènent à la joie des retrouvailles «Mais c'est tout un, car le démon de l'amour Courtois qui inspire au cœur des amants les ruses d'où naît leur souffrance, c'est le démon même du *roman* tel que l'aiment les Occidentaux.» D. De Rougemont, *L'amour et l'Occident*, Plon, Saint-Amand-Montron, 2013, p. 38.

⁹ L'auteur utilise à dessein le conditionnel qui implique par définition une condition pour décrire cette conversion, jamais le futur.

¹⁰ Nous paraphrasons ici l'expression d'«animal oméga» utilisée dans *Les Particules Élémentaires* à dessein, bien que le personnage de François soit comme nous le montrons, beaucoup mieux armé que ne l'était Bruno leur statut ne change pas *in fine*.

¹¹ L'islam prend la place d'autres alternatives précédemment utilisées par l'auteur et tout aussi improbables, tels le clonage ou encore le tourisme sexuel.

¹² «There is a general agreement that the twelfth century's positive vision of a sexual partnership was something entirely new in Western literature and that such positive visions have been constantly with us ever since.» [in:] W. M. Reddy, *The making of Romantic Love*, The University of Chicago Press, 2012.

¹³ «Libéral-libertaire» est un terme forgé en 1972 par le philosophe et sociologue marxiste Michel Clouscard dans son livre *Néo-fascisme et idéologie du désir: Mai 68, la contre-révolution libérale*, Paris, Delga, 2008. Le terme a donné lieu à de nombreuses controverses. Voir

1. L'art du faibl'amor Houellebecquien

«Bienheureux les temps qui peuvent lire dans le ciel étoilé la carte des voies qui leur sont ouvertes et qu'ils ont à suivre¹⁴ !»

Nous décrivons dans cette première partie les effets de la mondialisation sur la vie du héros de Michel Houellebecq François. Nous soulignerons plus largement l'impasse morale dans laquelle les personnages de l'écrivain sont enfermés et nous observerons les mécanismes récurrents qui président à leur épuisement, leur solitude et leur incapacité à aimer ou être aimés. Cette inhabilité et le discours lié à cet échec aura des répercussions existentielles et littéraires dans *Soumission* que nous caractériserons par le *faibl'amor*. Le terme sera justifié dans le contexte du roman à travers de nombreuses références faites à la «chrétienté médiévale» ainsi qu'à la «littérature médiévale¹⁵». Le *faibl'amor* houellebecquien sera illustré précisément dans les stratégies mises en place par François pour échapper paradoxalement aux enjeux que représentent le couple et l'amour.

Confortablement installé dans une vie sans relief¹⁶, réduit «à mener une existence purement phénoménale¹⁷» François peine à aimer et souffre avec résignation et incompréhension de cette situation. La stratégie anti-amoureuse paradoxale énoncée dans le roman, éprouve l'individu en détruisant toute possibilité de susciter l'amour. Cette aporie est selon notre analyse un phénomène commun à tous les romans de l'écrivain, elle se développe selon plusieurs phases distinctes que nous allons détailler ici. La première commence avec la reconnaissance d'une limite existentielle propre aux personnages, elle se manifeste par l'impossibilité d'un échange satisfaisant et plus précisément dans l'incapacité qu'affichent les personnages à recevoir ou rendre un don¹⁸. Cette inaptitude est clairement illustrée par Jed incapable de répondre à l'amour d'Olga dans *La Carte et le Territoire*:

la vie vous offre une chance parfois se dit-il, mais lorsqu'on est trop lâche ou trop indécis pour la saisir la vie reprend ses cartes [...] il n'y a plus de place pour l'enthousiasme, la

l'article sur Wikipédia et ses liens: <https://fr.wikipedia.org/wiki/Lib%C3%A9ral-libertaire>.

¹⁴ Györgi Lukács, *La Théorie du Roman*, Gallimard, Paris, 1989, p. 19.

¹⁵ Le thème du Moyen âge est repris de nombreuses fois par l'écrivain dans *Soumission*. L'adjectif féminin «médiévale» est utilisé huit fois dans le roman: quatre fois avec «Chrétienté», trois fois avec «Littérature» et une fois avec «cité». Le terme «Moyen âge» revient cinq fois dans le roman dont une fois avec l'adjectif «Chrétien». Nous retrouvons aussi la mention de «Christianisme médiéval» mentionné à deux reprises dans *Les Particules Élémentaires*.

¹⁶ «Ma vie en somme continuait, par son uniformité et sa platitude prévisibles, à ressembler à celle de Huysmans un siècle et demi plus tôt.» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 18.

¹⁷ Bruno Viard emploie cette expression pour décrire les existences des contemporains de l'écrivain selon la perspective angoissée de l'auteur. B. Viard, *op. cit.*, p. 75.

¹⁸ Le don implique la mise en place d'une structure d'échange, un lien social quasiment absent chez Houellebecq. Comme le montrait Marcel Mauss dans son «Essai sur le Don» à travers le concept de contre-don: «le don et l'obligation de rendre.» M. Mauss, *Essai sur le don*, PUF, Quadrige Grands textes édition, Paris, 2007, p. 24.

croissance et la foi, demeure une résignation douce, une pitié réciproque et attristée, la sensation inutile et juste que quelque chose aurait pu avoir lieu, qu'on s'est simplement montré indigne du don qui vous avait été fait¹⁹.

Avant que François n'atteigne à son tour les limites de ce solipsisme amoureux avec la jeune Myriam, il passera lui aussi par différentes étapes. Le héros est tout d'abord seul. La solitude est la conséquence indirecte de ce *faibl'amor* à travers la conduite délibérée de François. Car de manière générale dans *Soumission* c'est le personnage qui décide de mettre fin à ses idylles naissantes²⁰. Contrairement à de nombreux héros houellebecquien François n'est donc pas la victime d'une solitude imposée. Il explique que son isolement passager n'est pas le fait d'une personnalité capricieuse, voire superficielle. Ses ruptures ne tiennent pas non plus à une quelconque volonté de multiplier ses conquêtes ou même à une illusoire recherche de plaisir, bien au contraire, sa solitude est justifiée selon un sentiment plus profond et plus désespéré: «Si j'interrompais mes relations avec ces jeunes filles, c'était plutôt sous l'effet d'un découragement, d'une lassitude: je ne me sentais plus réellement en état d'entretenir une relation amoureuse, et je souhaitais éviter toute *déception*, toute *désillusion*²¹.» Cette pusillanimité face au défi amoureux, cette fatigue de l'être qui refuse les gageurs associées aux relations humaines, nous ramène à l'argument initial de l'épuisement vital²² utilisé dès le premier roman de Michel Houellebecq. Il représente à travers son corollaire la lassitude²³ un thème récurrent dans son œuvre²⁴ qui génère en retour ce discours du *faibl'amor*.

¹⁹ M. Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, Flammarion, 2010, p. 251.

²⁰ «[...] c'est que c'était en général moi, maintenant, qui mettais fin à la relation en début d'année universitaire». M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 24.

²¹ *Ibid.*, p. 24.

²² Le personnage principal de *L'Extension du Domaine de la Lutte*, «notre héros», lors d'une discussion avec son ami prêtre remarque en aparté, l'ubiquité d'un tel phénomène: «J'ai l'impression qu'il me considère comme un symbole pertinent de cet épuisement vital. Pas de sexualité, pas d'ambition; pas vraiment de distractions, non plus. Je ne sais que lui répondre; j'ai l'impression que tout le monde est un peu comme ça.» M. Houellebecq, *Extension du Domaine de la Lutte*, *op. cit.*, p. 32. Voir aussi l'article de S. Van Wesemael sur la question «L'épuisement vital chez Houellebecq et Beigbeder», *De l'âge d'or aux regrets*, B. Brémard et M. Rolland, Michel Houdiard. Paris, 2009, pp. 152-165.

²³ La lassitude en amour est un thème développé dans *La Possibilité d'une île*. Le narrateur propose une explication entropique à ce sentiment: «Ce n'est pas la lassitude qui met fin à l'amour, ou plutôt cette lassitude naît de l'impatience, de l'impatience des corps qui se savent condamnés et qui voudraient vivre, qui voudraient, dans le laps de temps qui leur est imparti, ne laisser passer aucune chance, ne laisser échapper aucune possibilité, qui voudraient utiliser au maximum ce temps de vie limité, déclinant, médiocre qui est le leur, et qui partant ne peuvent aimer qui que ce soit car tous les autres leur paraissent limités, déclinants, médiocres.» M. Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 306. La lassitude c'est encore la lassitude des chairs confrontée à la quête du plaisir et illustrée dans le poème *Puisqu'il faut que les libellules*: «Dans le dégoût, la lassitude, / Dans l'indifférente nature / Nous mettrons nos peaux à l'étude, / Nous chercherons le plaisir pur». M. Houellebecq, *Poésies*, Flammarion, Paris, p. 288.

²⁴ La lassitude peut-être finalement politique chez Houellebecq lorsqu'elle dénonce la Gauche et son impossibilité à faire face au libéralisme à travers deux textes: «L'apparition de la lassitude»

Le personnage raisonne dans le roman selon une logique simpliste et terriblement efficace: pour savoir si la vie vaut d'être encore vécue, il opère un calcul froid et désespéré en appliquant un modèle de type «pertes et profits» à son existence: «Mon corps qui ne pouvait plus être une source de plaisir demeurerait une source plausible de souffrances²⁵». Cette comptabilité des sensations révèle une pensée matérialiste et hédoniste écrasante qui préside à la vie du héros. L'idéologie de consommation des sociétés modernes se nourrit d'émotions primaires et dualistes impossibles à dépasser. Le résultat paradoxal de ces comportements est un affaiblissement général du désir dans le roman. Il correspond au concept d'épuisement des sociétés de marché²⁶, théorie selon laquelle la concurrence effrénée a des effets délétères qui mènent inmanquablement à une baisse générale du profit²⁷. Cette lassitude structurelle s'imisce dans la vie intime du personnage, elle provoque chez François un questionnement passager sur ses capacités sexuelles «Étais-je, vieillissant, victime d'une sorte d'andropause²⁸ ?» Les symptômes de cette crise existentielle révèlent non seulement un désir erratique, mais aussi une déconnexion douloureuse vis-à-vis de ses partenaires sexuelles. Une distance qui se manifeste par un manque de compassion criant. Il s'agit d'un mécanisme récurrent que l'on rencontre dans les sociétés fortement individualisées qui développe un culte du moi²⁹. Pour trouver un sens à sa vie, c'est-à-dire se mettre à la place de ses partenaires, François doit dépasser ses propres obsessions hédonistes. Incapable de faire ce pas vers l'autre, il se satisfait

ou encore «description d'une lassitude».

²⁵ M. Houellebecq, *Soumission*, op. cit., p. 205.

²⁶ «C'est la non-satisfaction des désirs, ainsi qu'une croyance ferme et perpétuelle selon laquelle chaque acte destiné à les satisfaire laisse beaucoup à désirer et peut-être amélioré, qui sont les volants de l'économie ayant pour cible le consommateur.» Z. Baumann, *La vie liquide*, Ed. Christophe Rosson, 2006, p. 119.

²⁷ Bernard Maris parle de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit relevée par Malthus «Au bout de la concurrence, le profit est nul – grand principe économique. À la baisse tendancielle du *taux de profit*, ajoute Michel Houellebecq, correspond la *baisse tendancielle du taux de désir*: cette société ne sait plus comment attiser le désir, exciter les sens.» B. Maris, op. cit., p. 125.

²⁸ M. Houellebecq, *Soumission*, op. cit., p. 25. Nous pensons ici à la remarque de Michel Djerzinski dans *Les Particules Élémentaires* sur ce premier questionnement, la fameuse crise de la quarantaine: «Il venait d'avoir quarante ans: était-il victime de la crise de la quarantaine? Compte tenu de l'amélioration des conditions de vie les gens de quarante ans sont aujourd'hui en pleine forme, leur condition physique est excellente; les premiers signes indiquant – tant par l'apparence physique que par la réaction des organes à l'effort – qu'un palier vient d'être franchi, que la longue descente vers la mort vient d'être amorcée, ne se produisent le plus souvent que vers quarante-cinq, voire cinquante ans. En outre, cette fameuse «crise de la quarantaine» est souvent associée à des phénomènes sexuels, à la recherche subite et frénétique du corps des très jeunes filles.» M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, op. cit., p. 21.

²⁹ Selon Christopher Lasch il représente une forme de narcissisme «Le monde n'existe pas seulement pour la satisfaction de nos propres désirs; c'est un monde dans lequel nous pouvons trouver du plaisir et auquel nous pouvons trouver un sens une fois que nous avons compris que les autres y ont également droit.» C. Lasch, *La culture du narcissisme*, Flammarion, Malesherbes, 2006, p. 299.

à «imaginer» ou inventer un plaisir réciproque qu'il suppose complaisamment «des actes sexuels avaient lieu (à une satisfaction que je me plais à imaginer mutuelle)³⁰.»

Le héros reste de sorte cantonné dans des relations épisodiques et superficielles dans lesquels s'exprime son dégoût croissant. Son incapacité à établir un rapport de longue durée l'entraîne vers des comportements de plus en plus désabusés où son manque d'empathie pour celles qu'il a connues l'emporte. Il observe froidement le corps de ses anciennes compagnes et remarque avec cruauté et détachement les premiers signes de leur vieillissement. Ses observations empreintes d'un humour cynique et absurde sont aussi réalistes que possible. Par exemple, lorsqu'il compare Sandra à Aurélie deux de ses *ex*³¹ «Sa tristesse était grande, elle était irrémédiable, et je savais qu'elle finirait par recouvrir tout; comme Aurélie elle n'était au fond qu'un *oiseau mazouté*, mais elle avait gardé, si je puis m'exprimer ainsi, une capacité supérieure à agiter ses ailes³².» Le vieillissement vu à travers le prisme détaché du héros est perçu comme une pollution fatale qui s'abat sur le corps décrépité et animalisé des femmes³³. Elles se trouvent chosifiées et mises au rebut des sociétés de consommation, elles sont devenues obsolètes. L'obsolescence³⁴ est la source de tous les dégoûts³⁵ et de toutes les trivialités³⁶ dans le roman. Le personnage pourtant conscient du lien profond qui l'unit à ses *ex*, se refuse à toute commisération. Il rejette farouchement tout apitoiement envers des êtres qu'il considère de fait comme exclus du système. Ressentir de la solidarité reviendrait par association à reconnaître les signes avancés de sa propre déliquescence et de sa désuétude. Seul le diagnostic coupable et résigné de leur hédonisme commun est évoqué par François «nous étions beaucoup plus

³⁰ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 19.

³¹ «*Ex*» comme le «x» de l'anonymat qui s'oppose sur celles qu'il a connues/consommées.

³² M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 22.

³³ Le personnage continue sur ce ton impitoyable en décrivant cette fois le physique d'Aurélie «ce n'est pas seulement sur le plan émotionnel qu'elle avait *morflé*, son corps avait subi des dommages irréparables, ses fesses et ses seins n'étaient plus que des surfaces de chair amaigris, réduites, flasques et pendantes, elle ne pouvait plus, ne pourrait jamais plus être considérée comme un objet de désir.» *Ibid.*, p. 22.

³⁴ Michel Houellebecq le personnage de *La Carte et le Territoire* fait aussi très clairement mention de ce phénomène «universel»: ««Nous aussi, nous sommes des produits...» poursuivit-il, «des produits culturels. Nous aussi, nous serons frappés d'obsolescence. Le fonctionnement du dispositif est identique – à ceci près qu'il n'y a pas, en général, d'amélioration technique ou fonctionnelle évidente; seule demeure l'exigence de nouveauté à l'état pur.» M. Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, *op. cit.*, p. 172.

³⁵ Ce dégoût qui revient nous fait penser à la nausée sartrienne (Sartre «guignol de l'engagement») que Houellebecq dénonce à travers la voix de Rediger en qualifiant sa pensée d'«humanisme poissonneux», ce sentiment de chosification du «pour-soi», réduit au rang d'objet parmi les choses du monde. François en ne reconnaissant aucune liberté à ces femmes qu'il limite aux signes de leur vieillesse et de leur solitude fait naître un sentiment sartrien familier confirmé dans le texte «Je n'avais même pas envie de baiser, enfin j'avais un peu envie de baiser mais un peu envie de mourir en même temps, je ne savais plus très bien en somme, je commençais à sentir monter une légère nausée» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 26.

³⁶ Le participe passé du verbe argotique «morfler» utilisé au plus-que-parfait renforce «l'infamie» de sa situation.

proches que nous ne l'imaginions, mes *ex* et moi, les relations sexuelles épisodiques non-inscrites dans une perspective de couple durable avaient fini par nous inspirer un sentiment de désillusion comparable³⁷.»

Nous trouvons à l'origine du rejet de ses anciennes partenaires, l'obsession puéride du jeunisme, c'est-à-dire le besoin de nouveauté érigé dans les sociétés *libérales libertaires* comme un horizon indépassable. Elle puise son inspiration chez Houellebecq dans l'idéologie hédoniste hippy des années soixante. Le même sentiment de dégoût décrit par François y est présent complété par la description détaillée d'une logique mercantile brutale.

Le désir sexuel se porte essentiellement sur les corps jeunes, et l'investissement progressif du champ de la séduction par les très jeunes filles ne fut au fond qu'un retour à la normale, un retour à la vérité du désir analogue à ce retour à la vérité des prix qui suit une surchauffe boursière anormale. Il n'empêche que les femmes qui avaient eu vingt ans aux alentours des «années 1968» se trouvèrent, la quarantaine venue, dans une fâcheuse situation. Généralement divorcées, elles ne pouvaient guère compter sur cette conjugalité – chaleureuse ou abjecte – dont elles avaient tout fait pour accélérer la disparition. Faisant partie d'une génération qui – la première à un tel degré – avait proclamé la supériorité de la jeunesse sur l'âge mur, elles ne pouvaient guère s'étonner d'être à leur tour méprisées par la génération appelée à les remplacer. Enfin, le culte du corps qu'elles avaient puissamment contribué à constituer ne pouvait, à mesure de l'affaissement de leurs chairs, que les amener à éprouver pour elles-mêmes un dégoût de plus en plus vif – dégoût d'ailleurs analogue à celui qu'elles pouvaient lire dans le regard d'autrui³⁸.

La lâcheté morale de François s'exprime ici dans son conformisme et son opportunisme. En tant que consommateur rompu et blasé il se garde bien d'enfreindre les règles édictées par le marché qui l'avantagent. Il préfère éviter³⁹ cette «impression de déréliction⁴⁰» qu'il trouve chez ses amantes vieillies et réifiées et selon sa conclusion, indignes d'amour⁴¹. François va plus loin dans ce deux poids deux mesures sexiste. Il utilise le prétexte d'un déterminisme génétique pour justifier l'abandon de celles qu'il est incapable d'aimer. Dans ce qui est devenu une compétition amère et sans pitié pour le plaisir, le personnage souligne à de nombreuses reprises que les hommes se trouvent moins touchés par les effets du vieillissement⁴². Il apparaît donc logique

³⁷ *Ibid.*, p. 25.

³⁸ M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, *op. cit.*, pp. 106-107.

³⁹ «[...] je n'avais même pas envie de la voir nue, j'aurais préféré éviter cela.» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ C'est un discours résigné et semblable qui est employé par Christiane dans *Les Particules Élémentaires*: «À partir d'un certain âge, une femme a toujours la possibilité de se frotter contre des bites; mais elle n'a plus jamais la possibilité d'être aimée. Les hommes sont ainsi, voilà tout.» *Ibid.*, p. 141.

⁴² François souligne cette inégalité en exagérant ses conséquences «Je bénéficiai en somme pleinement de cette inégalité de base qui veut que le vieillissement chez l'homme n'altère que très lentement son potentiel érotique, alors que chez la femme l'effondrement se produit avec une

dans ces conditions que les plus privilégiés d'entre eux (dont François fait partie) se tournent vers les femmes plus jeunes⁴³ qui sauront en retour les aimer⁴⁴. Aurélie pourra avoir droit à des relations sexuelles, c'est-à-dire devenir un «cougar⁴⁵», mais contrairement à lui elle ne pourra pas espérer faire l'expérience de l'amour⁴⁶.

L'amour dans le roman semble toujours passer par la notion de «couple durable». Fasciné par ce vestige d'un temps désormais révolu, le personnage associe à «la longue durée» les vertus d'un temps⁴⁷ moralisé qui s'oppose à la brièveté et à l'instantanéité des échanges de biens et de personnes⁴⁸. Un tel idéal lui apparaît hors de portée si l'on s'en tient à l'analyse qu'il fait de ses anciennes amantes. Pour François, c'est la multiplication des rapports intimes comme modèle de consommation ritualisé⁴⁹ qui est à l'origine de toutes les lassitudes amoureuses. Le personnage explique que ce type de comportement faisait partie d'un «modèle amoureux prévalant durant les années de ma jeunesse⁵⁰». Il illustre une transformation rapide des comportements qui ostracise celles et ceux qui n'auront pas su s'adapter à ces changements. Ce modèle encourageait les relations épisodiques comme une préparation «à la relation ultime, celle qui aurait cette fois un caractère conjugal et définitif, et conduirait, via l'engendrement d'enfants, à la constitution d'une famille⁵¹.» François réalise tardivement «la parfaite inanité de ce schéma⁵²» et l'impossibilité du projet familiale qui en découle. Une fois de plus chez Michel Houellebecq l'évolution rapide et brutale des mœurs, laisse de nombreuses victimes dans son sillage⁵³. C'est

brutalité stupéfiante, en quelques années, parfois en quelques mois.» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 24.

⁴³ C'est l'argument proposé par Robert Rediger à François lorsqu'il tente de le convertir à l'Islam.

⁴⁴ Selon la conclusion du personnage, similaire en tous points à celle de Christiane.

⁴⁵ Le terme révèle une autre dualité apposée sur les femmes qui passent d'un statut de proies à celui de prédateurs dangereux.

⁴⁶ Même si elles se tournent vers des hommes plus jeunes, leur future est selon François très sombre à court terme «sa sensualité non parfaitement éteinte la pousserait à rechercher la compagnie de jeunes gens, elle deviendrait ce qu'on appelait dans ma jeunesse une *cougar*, et cela durerait sans doute quelques années, une dizaine dans le meilleur des cas, avant que l'affaïssement cette fois rédhibitoire de ses chairs ne la conduise à une solitude définitive.» *Ibid.*, p. 23.

⁴⁷ Le consommateur prisonnier d'une logique de profit est dépossédé de son temps selon Marx: «Le temps est tout, l'homme n'est rien; il est tout au plus la carcasse du temps» Karl Marx, *Misère de la Philosophie*, 1847, [in:] J.-M. Tremblay, «Les classiques des sciences sociales», 2002, Chicoutimi, p.

⁴⁸ 34.

⁴⁹ Dans ces sociétés «intermédiaires» de consommation, le couple produit comme les autres doit passer par une période «d'essayage» qui précède celle de la rencontre définitive.

⁵⁰ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 20.

⁵¹ *Ibid.*, p. 21.

⁵² *Ibid.*, p. 22.

⁵³ Nous pensons ici à la scène pathétique des *Particules Élémentaires* qui voit Bruno adolescent associer la cuisse nue de la jeune Caroline Yessayan (elle porte une mini-jupe) à un geste de tendresse qu'elle repousse et qui lui coûtera une vie de bonheur. La bonne foi des *ex* de Bruno n'est pas mise en cause ici, elles sont seulement les victimes, selon l'explication donnée dans le roman, d'un système qui les dépasse.

en observant un de ses anciens camarades d'étude Bruno Deslandes «le seul parmi mes anciens condisciples qui se soit engagé dans une vie familiale normale⁵⁴» que le héros comprend que la lutte est futile et que les responsabilités du couple moderne sont désormais incompatibles avec les enjeux de la société. Ces deux phénomènes ont pour effet systématique de détruire tout désir dans le couple, désir que François considère comme la condition *sine qua non* à toute relation. Selon son observation, Annelise la femme de Bruno Deslandes et la mère de ses deux enfants travaille à plein temps (comme toutes les occidentales précise François), elle est de fait incapable de satisfaire les attentes sexuelles de son mari. Le constat du héros est sans appel, le soir venu «elle s'effondrait, passait un sweat-shirt et un bas de jogging, c'est ainsi qu'elle se présentait devant son seigneur et maître et il devait avoir, il devait nécessairement avoir la sensation de s'être fait baiser quelque part⁵⁵». François souligne le piège des sociétés contemporaines en focalisant son attention sur un archétype désormais inaccessible, le couple. Le personnage reconnaît une dimension unique à la relation amoureuse qui échappe à l'idéologie destructrice des sociétés de marché. Il oppose alors le monde libéral synonyme de sauvagerie et de souffrance au couple amoureux associé à l'ancien système. Tel un reliquat sacré des temps d'avant la corruption des sociétés de marché, le couple est un microcosme protégé au sein d'un macrocosme menaçant «Un couple est un monde, un monde autonome et clos qui se déplace au milieu d'un monde plus vaste, sans en être réellement atteint⁵⁶». Le couple est essentiellement bon chez Houellebecq⁵⁷, car il symbolise un désir d'association dans un monde de séparation. Il est à cet effet au cœur de tous les enjeux du roman. Il sera pour François l'épreuve ultime et son échec déterminera le sort de son existence.

Malgré toutes les objections exposées par le héros dans le récit au sujet des relations amoureuses, le personnage entreprend envers et contre tout cette expérience avec la jeune Myriam⁵⁸. C'est une de ses anciennes étudiantes devenue ensuite sa maîtresse et avec laquelle il avait rompu suivant son habitude⁵⁹. Il décide de reprendre cette relation par pur désir sexuel, car «les promesses de son érotisme discret étaient

⁵⁴ *Ibid.*, p. 92.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 94.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 132. Nous retrouvons une définition similaire dans *Les Particules Élémentaires* qui illustre l'importance du couple «Comme l'indique le beau mot de «ménage», le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché. Ce processus de destruction se poursuit de nos jours.» M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, *op. cit.*, p. 116.

⁵⁷ Le couple comme promesse de bonheur (paradis sur terre) est de fait sacré d'un point de vue religieux: «Au sens strict, il y a sacré à partir du moment où l'autre monde est quelque part matérialisé en ce monde». M. Gauchet, *La Condition Historique*. Ed. Stock. Paris, Gallimard, 2003, p. 110.

⁵⁸ Elle nous apprend qu'elle n'a que vingt-deux ans.

⁵⁹ «J'avais fait mes adieux à Myriam fin septembre, nous étions déjà mi-avril, l'année universitaire approchait de son terme et je ne l'avais toujours pas remplacée.» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 24.

bien davantage que tenues⁶⁰.» Contrairement à Sandra, Aurélie⁶¹, Chloé, Violaine et toutes ses *ex*, Myriam se distingue par sa jeunesse et surtout sa générosité. La générosité de Myriam nous ramène au concept du don, elle se caractérise pour François (comme pour la majorité des héros houellebecquiens) dans l'acte sexuel: «L'amour chez l'homme n'est rien d'autre que la reconnaissance pour le plaisir donné, et jamais personne ne m'avait donné autant de plaisir que Myriam⁶².» Myriam incarne de fait «l'idéal amoureux» de François dans le roman⁶³ car elle donne un sens à son existence douloureuse par le plaisir sexuel «Chacune de ses fellations aurait suffi à justifier la vie d'un homme⁶⁴.» À travers le *faibl'amor* houellebecquien l'expérience humaine est réduite à l'organe viril masculin «Ma bite était au fond le seul de mes organes qui ne se soit jamais manifesté à ma conscience par le biais de la douleur, mais par celui de la jouissance⁶⁵.» Le sexe de François se substitue à sa personne dans sa relation avec Myriam. François accepte l'inversion des rôles avec bonheur, l'instinct nu prime sur la raison et son désir d'être en couple avec Myriam ne se résume plus alors qu'à la caresse sexuelle. Le personnage note tous les avantages que son sexe personnifié lui offre, c'est-à-dire une véritable relation interpersonnelle impossible par ailleurs:

Modeste, mais robuste, elle m'avait toujours fidèlement servi – enfin c'était peut-être moi, au contraire, qui étais à son service, l'idée pouvait se soutenir, mais alors sa férule était bien douce: elle ne me donnait jamais d'ordres, elle m'incitait parfois, humblement, sans acrimonie et sans colère, à me mêler davantage à la vie sociale. Je savais que ce soir elle intercéderait en faveur de Myriam, elle avait toujours eu de bonnes relations avec Myriam, Myriam l'avait toujours traitée avec affection et respect, et cela m'avait donné énormément de plaisir⁶⁶.

Toutes les conditions ayant été réunies, la jeunesse, le désir⁶⁷, le plaisir généreux qui l'emporte sur la souffrance du corps, il semblerait que François et Myriam soient en mesure de former un couple durable et d'incarner l'idéal amoureux prôné par le héros tout au long du récit. Mais l'impossibilité du don relevée plus tôt s'impose dès la première contrainte. À la suite de troubles sociaux importants consécutifs à la montée de l'Islam politique en France, les parents de Myriam de confession juive, décident de partir en Israël⁶⁸. La jeune fille par solidarité familiale va faire partie du

⁶⁰ *Ibid.*, p. 39.

⁶¹ «Quant au présent, il était évident qu'Aurélie n'avait nullement réussi à s'engager dans une relation conjugale, que les aventures occasionnelles lui causaient un dégoût croissant, que sa vie sentimentale en résumé s'acheminait vers un désastre irrémédiable et complet.» *Ibid.*, p. 21.

⁶² *Ibid.*, p. 39.

⁶³ «Myriam était sans doute le sommet de ma vie amoureuse.» *Ibid.*, p. 50.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ «[...] la voir faire augmentait encore mon excitation». *Ibid.*, p. 101.

⁶⁸ Ils vont faire leur *Alya*: «Alya, Alyah, Aliyah est un mot hébreu (pluriel *alyoth*) signifiant littéralement «ascension» ou «élévation spirituelle». Ce terme désigne l'acte d'immigration en Terre sainte (*Eretz Israël*, en hébreu) par un juif.» Cf. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Alya>.

voyage sans avoir été préalablement concertée⁶⁹. Cette annonce inopinée aura deux effets importants sur François: elle va révéler d'une part une réalité qui lui était jusqu'à présent totalement inconnue, le spectacle d'une famille véritable qui place l'intérêt commun au-dessus du désir individuel. La famille devient pour François l'incarnation d'un idéal bouleversant, une survivance dont il n'avait qu'une conception théorique: «C'était une tribu, une tribu familiale soudée; et par rapport à tout ce que j'avais connu, c'était tellement inouï que j'avais eu beaucoup de mal à m'empêcher d'éclater en sanglots⁷⁰.» Ce qui ébranle le héros c'est une nouvelle fois la possibilité de sentiments altruistes réciproques propices à l'espace familial⁷¹. La tribu rappelle au héros des qualités semblables à celles du couple; comme le couple elle représente un monde indépendant répondant à ses propres valeurs qui sont à l'opposées du règne de l'égoïsme, de la règle froide et de l'intérêt individuel. Le second effet de cette annonce tient dans la réaction (ou l'absence de réaction) de François devant ce départ impromptu. Le personnage en apprenant la nouvelle reste interdit «Je me levai, je la pris dans mes bras; je ne voyais rien de sensé à lui répondre⁷².» Il ne peut trouver de sens à cette situation qui le dépasse, comme il est incapable de montrer la moindre compassion⁷³ à son égard. Il ne sait ni lui parler pour lui avouer son amour ni essayer de la retenir. L'amour cantonné au désir égoïste limite absolument les perspectives de Michel avec Myriam. C'est dans le roman, un cadre indépassable qui met fin à tous les élans, paralyse les ardeurs et empêche le don avec ici un simple geste de tendresse qui ne vient jamais. L'homoncule houellebecquien est pétrifié dans une pusillanimité triviale.

Mon esprit avait erré dans des zones incertaines et sombres, je me sentais triste à en mourir. [...] je pris alors douloureusement conscience que je n'avais même pas proposé à Myriam de venir habiter chez moi, de s'installer ensemble, mais tout de suite après je me rendis compte que le problème n'était pas là [...] vivre ensemble aurait certainement conduit, à très brève échéance, à la disparition de tout désir sexuel, et nous étions encore trop jeunes pour que notre couple y survive⁷⁴.

Le calcul égoïste et rationnel qui préside aux désirs sexuels dans le roman supprime toute possibilité d'amour viable sur le long terme, c'est-à-dire une relation qui ne soit pas exclusivement basée sur la satisfaction sexuelle immédiate du héros. François en apprenant le départ prochain de Myriam expose une mécanique implacable de l'échec qui l'étrangle. D'un côté le héros utilise tous les prétextes pour éviter une

⁶⁹ C'est un exemple ici de la volonté du groupe qui prime sur la «liberté» individuelle. Myriam accepte cet état par amour de sa famille. «Ma petite sœur et mon petit frère à la limite je comprends, ils sont peut-être un peu jeunes, mais moi j'ai vingt-deux ans et ils me mettent, comme ça, devant le fait accompli !...» *Ibid.*, p. 103.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 111.

⁷¹ «À une époque plus ancienne, les gens constituaient des familles» *Ibid.* p. 112.

⁷² *Ibid.*, pp. 104-105.

⁷³ Emprunté au lat. chrét. *compassio* «action de souffrir avec, compassion, pitié», dér. de *compatior*: (*compatir**). Cf. <http://www.cnrtl.fr/etymologie/compassion>.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 113.

intimité qu'il semble redouter, de l'autre, il souffre amèrement des conséquences de cette contradiction. Le héros est condamné à un échec de plus en plus douloureux. Après le départ de Myriam ses espoirs de relations futures sont réduits à néant⁷⁵. Dans ce contexte, le *faibl' amor* se présente comme la reconnaissance d'un nouveau type de rapports humains dans les sociétés contemporaines, des relations volontairement amoindries, car réduites au calcul le plus rationnel possible pour l'individu et de fait le plus déraisonnable⁷⁶ pour le couple. Nous retrouvons les mêmes hésitations, les mêmes raisonnements cyniques et les mêmes compromissions dans tous les romans de Michel Houellebecq. À chaque «héros» correspond une lâcheté propre, un type particulier de renoncement dont le prix est «la relation amoureuse» et parfois la vie même de la personne concernée⁷⁷.

La recherche obsessive du plaisir physique, de l'intérêt personnel qui prime toujours sur l'autre dans le roman, ne laisse aucune place aux sentiments altruistes. Toutes ces qualités érigées en idéaux au long des siècles en Occident à travers l'amour comme la compassion⁷⁸, la dévotion, l'attention et le sacrifice pour l'être aimé sont absents du roman. Ce sont des valeurs et des croyances qui se sont estompées bien avant la naissance des personnages selon le narrateur. Ces derniers ne font que perpétuer un phénomène dont ils sont les premières victimes «Pas plus que ses parents avant lui il n'avait été capable d'amour⁷⁹.» Le moindre obstacle est un prétexte pour tout abandonner, un moyen de se «défiler» et de ne pas faire face «immédiatement après avoir raccroché je me sentis envahi par une solitude terrible, et je compris que je n'aurais plus jamais le courage de rappeler Myriam, la sensation

⁷⁵ «[...] si après ces quelques semaines je me décidais à rencontrer l'une de mes nombreuses homologues féminines, que pourrait-il s'ensuivre ? Panne érectile d'un côté, sécheresse vaginale de l'autre; il valait mieux éviter ça...» *Ibid.*, p. 183.

⁷⁶ Pour reprendre l'expression de Bernard Maris.

⁷⁷ À chaque situation correspond une réponse approximative: François laisse partir ici Myriam sans un mot et avec elle la possibilité d'aimer, Jed laisse passer l'amour d'Olga par faiblesse, Bruno de *Plateforme* ignore l'amour passionné de Christiane diminuée et par lâcheté entraîne involontairement sa mort «Maintenant, dit-il, tu peux venir t'installer chez moi. À Paris.» Elle leva son visage vers lui, le regarda dans les yeux, il ne parvint pas à soutenir son regard. «Tu es sûr ? demanda-t-elle doucement, tu es sûr que c'est ce que tu veux ?» Il ne répondit pas, du moins, il tarda à répondre.» M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, *op. cit.*, p. 247. La gêne évidente de Bruno entraîne le suicide de Christiane désespérée. François avec Myriam fait en un instant le même calcul implacable que Bruno.

⁷⁸ L'amour *caritas*, amour charité ou amour compassion est la forme la plus élevée d'amour selon les clercs du Moyen Âge: «Il existe déjà au XII^e siècle une littérature d'amour, écrite par les moines, fortement marquée par le Cantique des cantiques et la tradition patristique. Mais toute représentation érotique renvoie ici à une signification entièrement spirituelle: l'amour entre un homme et une femme est le symbole de l'union de l'Église avec son Roi ou encore de l'union de l'âme individuelle avec son Seigneur. L'amour est une voie d'élévation mystique. On voit à quel point l'amour des théologiens est différent de celui des poètes courtois. Transformé en *caritas*, l'amour devient une nécessité rationnelle, justifiée par des arguments logiques.» Michel Stanesco, *Courtoisie et société de cour au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 120.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 249. Ce qui est dans le roman est paradoxalement le seul exemple «réussi» de transmission de «savoir» entre les générations.

de proximité qui s'installait au téléphone était trop violente, et le vide qui s'ensuivait trop cruel⁸⁰.» Avec la lâcheté affichée de François l'antihéros houellebecquien, c'est tout un héritage de valeurs littéraires qui s'estompe⁸¹ et que nous allons analyser ici.

Sans plus personne à aimer, et fuyant la perspective d'une guerre civile qui se profile à l'horizon, François part se perdre dans la France profonde comme pour essayer de retrouver ces qualités perdues à travers une quête d'origine et de sens. Il passe par le village de Martel, pour se rendre ensuite au sanctuaire de Rocamadour. François le *faibl'amant* va à la rencontre inconsciente d'une doctrine amoureuse dont il ne comprendra jamais les signes profonds (la Vierge noire) par simple ignorance. Cette doctrine mis en place dès le début du XII^e siècle une organisation codifiée des rapports amoureux entre les hommes et les femmes, par un système de lois complexes, une étiquette⁸² parfois contradictoire qui fut inscrite sous le terme de *leys d'amors* ou lois de la *cortezia*. Elles faisaient la part belle à des qualités dites «héroïques» prêtées à des personnages littéraires extraordinaires, dont les poèmes en langue d'oc puis les romans de chevalerie chantèrent les louanges. Ces héros de roman, les chevaliers et les dames, incarnèrent un idéal⁸³ qui survécut sous de nombreuses formes à travers les siècles. L'héritage multiple d'une telle pensée est clairement exposé par René Nelli:

L'amour provençal n'a point disparu sans laisser de traces profondes dans tous les domaines pénétrés par sa doctrine. Il a créé la politesse occidentale, la galanterie masculine; il a suscité indirectement la préciosité du XVII^e siècle... Dans la mesure où il était chevaleresque, héroïque et maître de ses élans, il a inspiré le code amoureux et galant de la noblesse française, jusqu'au *Cid*. Dans la mesure où il était magique et mystique, il a créé l'amour-passion. Dans la mesure où il était aspiration vers la Pureté, il a préparé la poésie italienne du XIII^e siècle, et par Dante et le «Dolce stil nuovo», il influence encore la Poésie moderne. Dans la mesure enfin où *il est confiance*

⁸⁰ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 135.

⁸¹ La relation à distance ne semble pas être une option pour le personnage. Il existe toute une tradition littéraire amoureuse autour de la séparation des amants et des qualités d'abnégation et de patience dont ils sont capables; allant jusqu'à l'extrême «*amor de lonh*» du troubadour Jaufré Rudel.

⁸² «Par l'étiquette, la société de cour procède à son autoreprésentation, chacun se distinguant de l'autre, tous ensemble se distinguant des personnes étrangères aux groupes, chacun et tous ensemble s'administrant la preuve de la valeur absolue de leur existence.» N. Elias, *La société de cour*, Flammarion, Malesherbes, 2008, p. 97.

⁸³ Il n'est pas dans notre volonté de réduire ici un tel phénomène, la courtoisie, à une définition simpliste et par trop réductrice. Notre ambition est plutôt de l'élargir, de dessiner une généalogie possible dont les ramifications se révèlent dans le roman par l'absence qu'elles génèrent, dans «le manque d'être» des personnages de Michel Houellebecq. La pluralité des voix concernant l'interprétation de la *fin'amor* est très large comme le souligne Jean Markale «Medievalist who have sometimes delved happily into the theme of courtly love have diverged wildly in their opinions – some regard it as a simple social game, other consider it an attempt at spiritualization, others have seen it as a symbol of Cathar thought. The least that can be said, in any case, is that the problem of courtly love is not a simple one. Even during the eleventh, twelfth, thirteenth centuries, courtly love was discussed and dealt with in various manners, according to circumstances and the people implicated.» J. Markale, *Courtly Love, The Path of Sexual Initiation*, Inner Traditions, Rochester, 2000, p. 81.

en la nature et en l'Homme, il demeure le seul principe sur quoi peut se fonder une *mystique positiviste* (Auguste Comte en a repris à peu près toutes les données) et une *morale du cœur*⁸⁴.

Nous pourrions ajouter et suspecter après Nelli que par effet de contraste et d'impuissance le monde moderne laissera place au «désenchantement qui sourd derrière la plupart des grands textes⁸⁵». Nous retrouvons ce ressentiment, à travers la colère froide des romans de Michel Houellebecq et dans le portrait amer de son homoncule⁸⁶. Nous noterons dans cet ordre d'idée, que les œuvres de l'écrivain relèvent à de nombreuses reprises le concept de perte: que ce soit la perte de l'enfance⁸⁷, «la perte des plaisirs charnels⁸⁸» et de l'espoir amoureux. François dans *Soumission* n'y fait pas exception «Comment parviendrais-je à surmonter la perte de mon amante ? La réponse était vraisemblablement que je n'y parviendrais pas⁸⁹.» La «perte» est présente jusque dans la forme même de l'œuvre houellebecquienne avec son style tant décrié, «la forme plate» qui semble témoigner de tout ce qui a été perdu. Car dans ce processus de désenchantement toute une dimension de l'être s'est envolée et avec elle un «espace» fantasmagorique où les caractéristiques les plus complexes de l'âme humaine pouvaient se décrire et se laisser voir dans les entrelacs de l'art littéraire. C'est à travers le style que toute une civilisation se plaisait à se contempler. Le vide que laisse cette civilisation n'enlève en rien au désir de satisfaire les idéaux qu'elle a su générer, bien au contraire⁹⁰. C'est précisément l'extase métaphysique amoureuse qui a été perdue et qui manque cruellement aux personnages du roman houellebecquien, la joie⁹¹ d'être des amants. Le sentiment de cette rencontre exceptionnelle est magnifié sans

⁸⁴ R. Lavaud et R. Nelli, *Les Troubadours, L'œuvre épique*, Desclée de Brouwer, Bruges, 1966, p. 23. À cette analyse M. Stanesco ajoute «de l'honnête homme des moralistes de l'âge classique à «l'homme du monde» et le gentleman à des époques plus proches de nous. En même temps, l'idéal féminin perdurera, à travers la Béatrice de Dante, la Laure de Pétrarque, jusqu'aux poètes romantiques [...] En fait, la courtoisie devient une constante de la culture européenne, une catégorie transhistorique, comme le baroque ou le romantisme.» M. Stanesco, *op. cit.*, p. 120.

⁸⁵ O. Bardolle, *La littérature à vif*, l'Esprit des Péninsules, Dijon-Quetigny 2004, p. 72.

⁸⁶ Le terme est utilisé par Olivier Bardolle pour qualifier l'«*homonculus* touristicus» et tous les êtres minuscules en quête d'«ailleurs». O. Bardolle, *De la prolifération des homoncules*, l'Esprit des Péninsules, Dijon-Quetigny 2008.

⁸⁷ «Les conditions du royaume sont fragiles» M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, *op. cit.*, p. 33.

⁸⁸ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 95.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 50.

⁹⁰ «It was emotion, ecstasy and metaphysics from which the seductive power of sex used to flow – as it would do now, but the mystery is gone, and so the yearnings cannot but stay unfulfilled.» Z. Baumann, *op. cit.*, p. 47.

⁹¹ «L'invention de l'amour est sans doute, en grande partie, l'invention du *joi*. Ce pouvoir d'un mot, né dans le voisinage de la filiation phonique de *joc*, le jeu, et de *gaudium* jouir.» J. Roubaud, *La Fleur Inverse, L'Art des Troubadours*, Les Belles Lettres, Paris, 2009, p. 168.

cesse à dessein dans la littérature courtoise, il élève les amants⁹² tout en relatant l'allégresse du plaisir réciproque⁹³.

La sexualité n'est qu'une facette du mystère amoureux dans cette doctrine médiévale, la partie exaltante d'une ascèse au service tout entier de la rhétorique d'amour. En accroissant le désir sensuel des amants et en sacralisant l'amour à travers la femme aimée, l'amour courtois libéra le couple de l'emprise morale de l'église⁹⁴. Car l'apport de la *fin'amor* fut aussi déterminant d'un point de vue social, il se développa à travers un habitus de classe basé sur la distinction et dans l'exercice complexe d'une étiquette amoureuse. Nous retrouvons ses traces dans les subtilités ésotériques du dialogue amoureux⁹⁵ comme dans la volonté permanente de dépassement⁹⁶ que les règles de la chevalerie reprirent jusqu'à la caricature. Ce rituel de cour disparaîtra en même temps que la chevalerie féodale, mais il survivra à travers un puissant «processus de civilisation» dans toute l'Europe et se perpétuera même avec l'avènement de la classe bourgeoise au XIX^e siècle⁹⁷ qui reprendra les valeurs de la noblesse. La poésie lyrique provençale et à sa suite le roman de chevalerie créèrent ainsi les conditions d'un espace littéraire spirituel, libéré des limites morales de la religion⁹⁸. Un monde à l'intérieur

⁹² «Certain twelfth-century aristocrats and their imitators insisted that sexual partnership became a source of moral improvement and transcendent joy if they were founded on “true love” (*fin'amors*).» W. M. Reddy, *op. cit.*, p. 41.

⁹³ «An inner agitation drives them to lie next to the beloved and embrace him or her, to give and receive love and caresses, to kiss and intertwine their limbs. As a consequence they feel joy and an exhilaration of spirit to which members of court aspire in general. This is not the same as having sex.» J. A. Schultz, *Courtly Love, the Love of Courtliness, and the History of Sexuality*, The University of Chicago Press, Chicago, 2006, p. 157.

⁹⁴ Cette thèse est défendue par de nombreux auteurs tels par exemple Michel Stanesco, Denis de Rougemont, William M. Reddy pour ne citer que quelques noms «Courtly love was a practice that developed in this context, first among aristocrat [...] It was not just a literary fashion or allegorical style or discourse but also, in part, a positive rejection of Gregorian Reform's uncompromising condemnation of all sexual pleasure.» W. M. Reddy, *op. cit.*, p. 44.

⁹⁵ «La courtoisie suppose la connaissance de l'art de la conversation» M. Stanesco «Courtoisie et société de cour au Moyen Âge» *Histoire de la France Littéraire* (Volume 1), Naissance et Renaissance. Moyen Âge – XVI^e siècle, PUF, 2006, p. 108. Nous trouvons aussi des formes plus complexes de poésies qui participent à cette volonté de distinction des personnes et des sentiments «La forme trobar clus est un art poétique développé par les troubadours (langue d'oc) du XII^e siècle. Elle consiste essentiellement en une recherche de l'hermétisme, par conséquent accessible seulement à un public cultivé. Un des principaux représentants du premier mouvement trobar clus est le troubadour gascon Marcabru.» Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Trobar_clus.

⁹⁶ M. Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval*, Brill, Leiden, 1988, p. 231.

⁹⁷ «Ce processus s'est accéléré avec l'émergence des classes bourgeoises, lorsqu'elles investissent les centres de pouvoir et leur «bonne société.»» C. Wouter, «Comment les processus de civilisation se sont-ils prolongés ? De la «seconde nature» à la «troisième nature», *Vingtième Siècle, Revue d'histoire Spécial: Norbert Elias et le 20^e siècle Le processus de civilisation à l'épreuve*, n° 106, 2010, p. 161.

⁹⁸ L'amour véritable ou *fin'amor* purifie le désir ce qui libère les amants de la culpabilité chrétienne «Love easily disciplined the dangerous sexual appetite that plagued Christian ascetics in their quiet retreats and terrified Christian theologians, who branded sexual *concupiscentia* or *libido* (both meaning appetitive desire, or “lust”) as the greatest threat to salvation. So holy

d'un monde, qui donna naissance à sa création la plus spectaculaire, le couple des amants romantiques⁹⁹.

Parler d'amour, en l'occurrence écrire sur l'amour, s'inscrit dans une logique historique et littéraire de prise en compte d'une présence autre que soi-même, une altérité qui pousse les amants, par effet de miroir et d'entraînement, à évoquer des sentiments de plus en plus sophistiqués et réciproques. Au contraire dans *Soumission*, c'est à un reflux de la connaissance amoureuse que nous avons à faire. François et les autres héros houellebecquiens, exposent la pauvreté moderne des sentiments¹⁰⁰ et à travers elle un anti discours amoureux, le *faibl' amor*, qui les oppresse. Une doctrine passagère destinée à s'éteindre rapidement¹⁰¹, comme en témoigne dans le roman les projections théocratiques de l'écrivain aux antipodes de tout discours de réciprocité. Cette pensée porte aux nues sous des oripeaux faussement humanistes et ludiques, l'expression de vacuités prédatrices qui épuisent l'art romantique. L'écrivain est parfaitement conscient de la perte¹⁰² littéraire que représente cette aliénation. Il l'exprime dès son premier roman à travers des personnages autistes et fuyants¹⁰³ et une histoire sans beaucoup d'intérêt. Michel Houellebecq nous convie au spectacle de la mise à mort d'une «forme» littéraire jadis florissante, l'écriture romanesque, à son appauvrissement volontaire et à travers lui l'échec¹⁰⁴ d'une civilisation représentée par le triste homoncule.

was love, its promoters insisted, that any sexual enjoyment that furthered love's aims was good and innocent.»

⁹⁹ Que le phénomène de la courtoisie soit purement rhétorique ou qu'il ait véritablement pris place dans les cours et dans les vies des hommes et des femmes du Moyen Âge importe peu ici, ce qui compte est son héritage littéraire immense et la prééminence d'une pensée dialectique qui imagine l'être aimé, adoré, et vénéré. Cette pensée «inventée» selon notre argument le double littéraire qui est l'amant.

¹⁰⁰ Mais exalte les émotions qui ne sont plus alors que des élans solitaires.

¹⁰¹ La durée est une fois de plus un facteur déterminant dans le roman. Elle mesure l'ampleur et la force des idées: «La Révolution française, la République, la patrie... oui, ça a pu donner lieu à quelque chose; quelque chose qui a duré un peu plus d'un siècle. La chrétienté médiévale, elle, a duré plus d'un millénaire.» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 162.

¹⁰² C'est ici l'autre grande «perte» relevée dans le roman concernant la période contemporaine, celle d'une ampleur des sentiments et par effet de miroir de l'expression littéraire elle-même.

¹⁰³ Nous pensons ici avec Aurélien Bellanger à la longue liste de héros aux contours indistincts de la littérature moderne. «Le roman du XX^e siècle semble avoir atteint les limites de la forme romanesque en représentant des personnages aux existences douteuses, comme Jean Dèzert, Roquentin, Meursault ou Armand.» A. Bellanger, *Houellebecq Écrivain Romantique*, Léo Scheer, Clamecy 2010, p. 137.

¹⁰⁴ Les citations autour de la chute du roman précipité par l'aporie individualiste se multiplient chez Michel Houellebecq: «Les anecdotes, évidemment tous les êtres humains se ressemblent. À quoi bon égrener de nouvelles anecdotes? Caractère inutile du roman. Il n'y a plus de morts édifiantes; le soleil fait défaut. Nous avons de besoin de métaphores inédites; quelque chose de religieux intégrant l'existence des parkings souterrains. Et bien sûr on s'aperçoit que c'est impossible. Beaucoup de choses, d'ailleurs, sont impossibles. L'individualité est essentiellement un échec. La sensation du moi, une machine à fabriquer le sentiment d'échec.» M. Houellebecq, *Poésie*, Flammarion, Paris 1999, p. 54.

Cet effacement progressif des relations humaines n'est pas sans poser certains problèmes au roman. Comment en effet entreprendrait-on la narration de ces passions fougueuses, s'étalant sur plusieurs années, faisant parfois sentir leurs effets sur plusieurs générations ? Nous sommes loin des *Hauts de Hurlevent*, c'est le moins que l'on puisse dire. La forme romanesque n'est pas conçue pour peindre l'indifférence ni le néant; il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise, plus morne¹⁰⁵.

De ce point de vue *Soumission* expose de la façon la plus claire possible la faillite de l'amour à travers sa représentation littéraire. L'anti roman houellebecquien pose clairement et avec provocation l'absence d'altérité possible dans un monde où le narcissisme et le matérialisme règnent en maître. L'être adoré et magnifié par la littérature courtoise¹⁰⁶, la *domna*, s'est perdue dans les limbes du monde moderne. Le poids de son absence pèse par défaut sur le destin de François. Ce manque cruel explique la «supercherie¹⁰⁷» finale censée se substituer au vide des relations amoureuses dans le roman, elle sera le sujet de notre dernière partie.

2. D'Héloïse à Hello Kitty

Et ce qu'il a ressenti également, c'est que la véritable divinité du Moyen Âge, le cœur vivant de sa dévotion, ce n'est pas le Père, ce n'est pas même Jésus-Christ; c'est la Vierge Marie¹⁰⁸.

Dans cette dernière partie, nous lirons l'échec que représente le *faibl'amor* dans *Soumission* à travers la négation du féminin. Nous placerons les idées provocatrices du personnage dans un contexte antiféministe et plus généralement anti individualiste. Cette pensée expliquera son rejet du catholicisme d'une part, avec la conversion manquée de François et «l'hypothèse musulmane» ensuite, considérée à la fin du roman. Ces deux moments d'apparence religieuse marquent dans *Soumission* l'abandon définitif de toute alternative transcendante.

Pour mieux comprendre les déclarations provocantes de François sur les femmes, il nous faut rappeler l'antienne houellebecquienne concernant l'individu «élément symptomatique¹⁰⁹» des sociétés modernes. Selon la perspective développée dans

¹⁰⁵ M. Houellebecq, *Extension du Domaine de la Lutte*, op. cit., p. 42.

¹⁰⁶ «Quoi qu'il en soit, la courtoisie n'est possible que dans une société où l'on reconnaît à la femme un rôle social important. Certes, les théologiens continuent de gloser les textes de l'Écriture, remémorent la Faute originelle, discutent le degré de culpabilité de la femme, pour aboutir parfois aux pires aberrations théoriques. Il n'est pas moins vrai que les mêmes voient aussi dans Ève une figure de l'Église. Au XII^e siècle, deux esprits aussi antithétiques que saint Bernard et Abélard développent le même thème: le Christ a remplacé le vieil Adam, Marie a remplacé Ève.» M. Stanesco «Courtoisie et société de cour au Moyen Âge» op. cit., p. 127.

¹⁰⁷ Selon notre analyse, l'auteur n'est jamais dupe de la solution opportune et absurde que représente la dernière partie du roman. L'utilisation du conditionnel en témoigne.

¹⁰⁸ M. Houellebecq, *Soumission*, op. cit., p. 162.

¹⁰⁹ M. Houellebecq, *Les particules Élémentaires*, op. cit., p. 25.

l'œuvre de l'écrivain, les sociétés matérialistes ont augmenté «la fiction des existences individuelles¹¹⁰» à un point quasi pathologique¹¹¹, et ceci aux dépens de la cohésion sociale. Le féminisme et tous les «ismes» modernes confortent selon François, cet individualisme malade en renforçant l'illusion de séparation et de compétition entre les sexes. Le héros au commencement du récit participe à cet antagonisme généralisé en tenant des propos volontairement excessifs sur les femmes et leur place dans la société. Ce sont des déclarations qui peuvent paraître selon les perspectives insupportables¹¹² ou simplement absurdes et comiques¹¹³ tant elles semblent détachées de la réalité: «en réalité je n'ai jamais été persuadé que ce soit une si bonne idée que les femmes puissent voter, suivre les mêmes études que les hommes, accéder aux mêmes professions, etc. Enfin on s'y est habitués, mais est-ce que c'est une bonne idée, au fond¹¹⁴ ?» Derrière l'esprit provocateur de l'écrivain, nous retrouvons son opposition farouche aux sociétés *libérales libertaires* et leur idéologie infatigable d'extension du domaine de la lutte¹¹⁵. Les femmes selon François sont les premières victimes de l'illusion de liberté que le système génère. Les conséquences de leur indépendance suivent un scénario qui se répète sans cesse tout en se dégradant au long du récit: à une période d'intense «consommation sensuelle» lors de la jeunesse succède un sentiment de séparation et d'aliénation qui correspond à l'entrée de l'individu sur le marché du travail; il se termine finalement par une exclusion, une solitude terrible qui empire avec la vieillesse et mène finalement au désespoir et à la mort. En déniaut aux femmes leur accès à une indépendance sociale, François cherche principalement à se protéger des effets de l'individualisme à son endroit, c'est-à-dire ce qu'il perçoit comme l'égoïsme implacable et menaçant de ses partenaires et qui n'est que le pendant du sien. Mais le héros a du mal justifier ses positions et à ressembler au macho viril qu'il est censé être pour tenir de tels propos. Le discours misogynne de François n'est ni convaincu, ni convaincant ce qu'il admet lui-même: «je dois être une sorte de macho approximatif¹¹⁶». Cependant François présente des idées sociales et

¹¹⁰ *Ibid*, p. 298.

¹¹¹ «Le moi est une névrose intermittente, et l'homme était encore loin d'être guéri.» *Ibid*, p. 236.

¹¹² «Ne lisez pas *Soumission* sans réagir» déclare Heller McAlpin en titre de son article comme un appel aux femmes pour s'insurger contre la misogynie affichée par l'écrivain. «Don't Take Submission Lying Down» [in:] NPR, 20 octobre 2015, <http://www.npr.org/2015/10/20/448977012/dont-take-submission-lying-down>.

¹¹³ «Les éléments politiques de *Soumission* sont exagérés d'une façon tellement comique qu'il est très difficile de les prendre au sérieux. Presto! Le départ des femmes de leur travail pour retourner à la maison met fin au chômage en France!» Ch. Lorentzen, «What to Make of Michel Houellebecq's Caliphate *Submission*», *Vulture*, 29 octobre 2015, <http://www.vulture.com/2015/10/what-to-make-of-michel-houellebecqs-submission.html>.

¹¹⁴ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 41.

¹¹⁵ «Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société.» M. Houellebecq, *Extension du Domaine de la Lutte*, *op. cit.*, p. 100.

¹¹⁶ *Ibid*, p. 41.

politiques cohérentes et précises sur les sexes dans le récit. Son discours est celui d'un essentialiste réactionnaire. Il croit en une nature propre à chaque sexe et rejette l'idéologie égalitariste des démocraties modernes. Les hommes et les femmes représentent pour le personnage deux essences potentiellement complémentaires mais qui entrent en compétition à l'intérieur du système des sociétés de marché. Selon lui elles ne peuvent être compatibles que dans un système ségrégué et non concurrentiel avec des tâches distinctes assignées à chaque «genre». La solution politique proposée par l'auteur dans le roman ne peut être réalisée que par un gouvernement de type théocratique, car seule la religion a gardé une vision déterministe et sexuée des rapports humains. Cette perspective peut sembler rétrograde à l'heure des démocraties occidentales modernes qui défendent une idéologie de progrès individuelle, elle est selon François loin d'être utopique. Le personnage calcule que la victoire des croyants sur les athées est à brève échéance inéluctable par la simple logique démographique liée à l'immigration¹¹⁷.

L'islam dans le récit apparaît donc au personnage comme une solution potentielle, mais jamais une menace puisque de son point de vue le véritable danger vient de la doctrine mercantile des sociétés modernes¹¹⁸. Le personnage écoute passivement dans le roman, les arguments avancés par différents protagonistes bien informés, tel le jeune Godefroy Lempereur professeur à la Sorbonne, spécialiste de Léon Bloy et proche des identitaires¹¹⁹; ou encore Alain Tanneur ex-membre des services de renseignement français et finalement Robert Rediger ancien de l'extrême droite et converti à l'Islam. Ce sont tous des «Français de souche» et chacun expose sa propre opinion et partage ses jugements avec le personnage. Ils considèrent tous la religion musulmane comme un phénomène inéluctable face auquel ils doivent prendre position avec plus ou moins de cynisme. François sans jamais se prononcer, considère avec Rediger que l'islam se distingue de toutes les religions et du catholicisme en particulier, car il n'a pas été encore perverti par le sophisme de l'individualisme¹²⁰. Pour le héros, il faut absolument se dégager à la

¹¹⁷ «L'humanisme athée, sur lequel repose le «vivre ensemble» laïc, est donc condamné à brève échéance, le pourcentage de la population monothéiste est appelé à augmenter rapidement, et c'est en particulier le cas de la population musulmane – sans même tenir compte de l'immigration, qui accentuera encore le phénomène.» M. Houellebecq, *Soumission*, op. cit., p. 70.

¹¹⁸ Voilà le véritable ennemi parfaitement circonscrit depuis son premier ouvrage, sa description pourrait s'appliquer mot à mot à la société d'avant l'élection de Mohamed Ben Abbes et la mise en place du *distributivisme* dans le roman «Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences; marchant de pair avec lui sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les choses matérielles. Pire encore, le libéralisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions sentimentales ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules.» M. Houellebecq, *H.P. Lovecraft Contre le Monde Contre la Vie*, Editions du Rocher, Barcelone 2014, p. 146.

¹¹⁹ Mouvement d'extrême droite identitaire.

¹²⁰ Le témoignage de Bruno dans *Les Particules Élémentaires* explique précisément cette situation: «Ces cons de hippies... fit-il en se rasant, restent persuadés que la religion est une démarche individuelle basée sur la méditation, la recherche spirituelle, etc. Ils sont incapables

fois de cette aporie redoutable représentée par le *New Age*¹²¹, et dépasser l'ancien modèle religieux à bout de souffle et par-dessus tout trop féminisé¹²² et incarné par le Catholicisme. La charité, la patience, la douceur, la tolérance toutes ces valeurs «féminines¹²³» sont synonymes de corruption morale et de permissivité dans la société de marché. Dans un article que François considère comme «l'un des plus remarquables articles de Rediger¹²⁴» l'ancien membre d'extrême droite et musulman converti, dénonce avec force ce qu'il considère comme une pure complaisance «À force de minauderies, de chatteries et de pelotage honteux des progressistes, l'Église catholique était devenue incapable de s'opposer à la décadence des mœurs¹²⁵.» C'est à la religion musulmane dans le roman, de rétablir «l'équilibre» perdu¹²⁶ et ainsi de reconnecter tous les homoncules modernes ou «machos approximatifs» esseulés à la société «C'est avant tout sa dimension sociologique qui est en jeu, c'est-à-dire le souci de relier les hommes en une communauté par des rites, et des émotions partagées, des buts et des convictions¹²⁷».

C'est ainsi que peut se lire la tentative manquée de François de conversion au catholicisme¹²⁸, il veut appartenir à une communauté comme celle à laquelle appartenu jadis son maître littéraire et spirituel Karl Joris Huysmans, mais cette communauté ne lui correspond pas, il ne croît plus en ses valeurs étranges¹²⁹. Sa conversion manquée fut donc inspirée au départ par une démarche mimétique.

de se rendre compte que c'est au contraire une activité purement sociale, basée sur la fixation, de rites, de règles et de cérémonies. Selon Auguste Comte, la religion a pour seul rôle d'amener l'humanité à un état d'unité parfaite.» M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, op. cit., p. 257.

¹²¹ Nous trouvons une accusation claire des effets pervers de l'individualisme dans *Les Particules*, avec à la base le même besoin de changer une situation insupportable «[...] le New Âge manifestait une réelle volonté de rupture avec le XX^e siècle, son immoralisme, son individualisme, son aspect libertaire et antisocial; il témoignait d'une conscience angoissée qu'aucune société n'est viable sans l'axe fédérateur d'une religion quelconque; il constituait en réalité un puissant appel à un changement de paradigme.» *Ibid.*, p. 311.

¹²² «Nietzsche avait vu juste, avec son flair de vieille pétasse, le christianisme était au fond une religion féminine.» M. Houellebecq, *Soumission*, op. cit., p. 218.

¹²³ Elles sont historiquement la rencontre de l'idéologie chrétienne et des valeurs chevaleresques aristocratiques.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 275.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ Par le retour du masculin contre le féminin prôné par Robert Redeker «Le fondateur du christianisme s'était plu dans la compagnie des femmes, et cela se sentait, écrivait-il. «Si l'islam méprise le christianisme», citait-il, reprenant l'auteur de *L'antéchrist*, «il a mille raisons pour cela; l'islam a des hommes pour condition première...» *Ibid.*, p. 145.

¹²⁷ B. Viard, op. cit., p. 71.

¹²⁸ Tentative manquée, à l'instar de Bruno dans *Les Particules Élémentaires*.

¹²⁹ Il rejette avec violence le message d'amour lénifiant du moine écrivain Dom Jean Pierre Longeat, message inscrit sur une brochure, car ce qu'il veut avant tout «c'est juste de me fumer une clope, tu vois j'en suis là Ducon, il est là mon lieu source.» M. Houellebecq, *Soumission*, op. cit., p. 219. De même il reste interdit face à l'apparence incompréhensible des jeunes visiteurs dans le sanctuaire de la Vierge «tous avaient ce visage ouvert et fraternel que parviennent je ne sais comment à arborer les jeunes catholiques.» *Ibid.*, p. 168.

François marche sur les pas de l'écrivain naturaliste à travers une succession de «retraites spirituelles» effectuées dans différents monastères. Il espère secrètement être touché par la grâce comme le croit-il le fut un jour son illustre prédécesseur. Pour ce faire il va idéaliser comme le fit Huysmans. François tel un enquêteur à qui il manquerait certains indices cruciaux, se promène sur les lieux à l'origine de cette foi et observe les signes exotiques de sa dévotion. Il est frappé par les traces mystérieuses et saisissantes de ce monde disparu et il observe fasciné les vestiges d'«une société organique¹³⁰» qui reste pour lui absolument incompréhensible. Afin d'écrire sa thèse sur Huysmans, il séjourna «une semaine à l'abbaye de Ligugé [...] et une autre semaine à l'abbaye d'Igny¹³¹.» Il ne fait aucun commentaire sur la symbolique historique évidente attachée à l'abbaye d'Igny, fondée par Saint Bernard de Clairvaux¹³², figure marquante du XII^e siècle qui multiplia les monastères cisterciens¹³³ et fut l'un des plus ardents promoteurs du culte marial à travers l'Europe¹³⁴.

L'importance du culte marial est soulignée dans le roman à travers la visite du sanctuaire de la Vierge noire de Rocamadour par François. Il part à la rencontre «d'un univers entièrement disparu¹³⁵» dont l'essence lui échappe. Ce qu'il découvre lors de sa contemplation de la statue, c'est une dimension insoupçonnée du féminin loin des stéréotypes modernes caricaturaux auxquels il se réfère constamment. Une dimension d'une ampleur et d'une force inattendue qui le choque. Il mesure dans cette vision le fossé infranchissable créé par la «mutation métaphysique¹³⁶» qui sépare l'âge matérialiste et scientifique de la «grande civilisation¹³⁷» médiévale chrétienne. La Vierge lui apparaît comme «une statue étrange¹³⁸», nous retrouvons l'impression

¹³⁰ B. Viard, *op. cit.*, p. 71.

¹³¹ M. Houellebecq, *Soumission, op. cit.*, p. 98.

¹³² Il est aussi celui qui luttera contre la montée d'une pensée *proto-individualiste* dans la chrétienté du XII^e siècle, en s'attaquant à la doctrine défendue par Abélard «Opposant aux prélats ambitieux et aux pompes sacrales de l'Église un spiritualisme épuré, ils aboutissent parfois plus ou moins consciemment, à des doctrines naturalistes et même matérialistes avant la lettre.» D. de Rougemont, «Tableau du phénomène courtois», *La Table Ronde, L'amour Courtois et les hérésies de la Passion*, Plon, n° 97, 1956, p. 17.

¹³³ «Clairvaux à lui seul donna naissance à soixante-huit fondations nouvelles.» J. Chélini, *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*, Hachette, Paris, 2010, p. 368.

¹³⁴ «Toutes les églises cisterciennes furent dédiées à la Vierge et, dans tout l'Occident, Bernard se fit l'apôtre du culte de Marie.» *Ibid.*, p. 367. La mise en place du culte marial par l'église catholique est considérée dans ce travail comme un tournant fondamental à la fois pour la chrétienté européenne, à travers l'adoration d'une figure féminine forte et rédemptrice (qui s'oppose à Ève responsable de la chute d'Eden), mais aussi et surtout pour le nouveau rôle joué par la femme au moins d'un point de vue littéraire, dans la société de cour à travers ce changement de paradigme. Cette synchronicité apparente n'est pas le fruit du hasard, elle souligne toute la puissance de cette nouvelle dynamique

¹³⁵ M. Houellebecq, *Soumission, op. cit.*, p. 166.

¹³⁶ Pour reprendre le terme utilisé dans *Les Particules Élémentaires*.

¹³⁷ Phrase que lui lance Alain Tanneur, ancien des services secrets français et époux de sa collègue à la Sorbonne Marie-Françoise Tanneur.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 166.

d'exotisme utilisée précédemment à propos des femmes mais encore plus exagérée «son visage aux yeux clos, si lointain qu'il en paraissait extraterrestre¹³⁹». François est immédiatement impressionné quasiment apeuré devant la puissance souveraine qui se dégage de l'ensemble «Il n'y avait nulle tendresse, nul abandon maternel dans leurs attitudes. Ce n'était pas l'Enfant Jésus qui était représenté; c'était, déjà, le roi du monde. Sa sérénité, l'impression de puissance spirituelle, de force intangible qu'il dégageait étaient presque effrayantes¹⁴⁰.» Le personnage fait pendant un court instant, dans le sanctuaire dédié à la mère du Christ, l'expérience non pas du divin mais de la divinité dans toute sa force et sa splendeur: «Il y avait là quelque chose de mystérieux, de sacerdotal et de royal.» L'archétype qu'il découvre, c'est la figure inconnue de la femme vénérée¹⁴¹ par les troubadours et les écrivains de roman de chevalerie¹⁴². L'impression de force qui se dégage de la Vierge n'est pas accidentelle, elle fut un moyen délibéré employé par l'Église chrétienne pour diriger le désir masculin vers «l'orthodoxie religieuse¹⁴³», selon Denis De Rougemont «Marie reçoit généralement, dès cette époque [XII^e siècle], le titre de *regina coeli*, et c'est en Reine désormais que l'art va la représenter. À la «*Dame des pensées*» de la *cortezia*, on substituera «*Notre Dame*¹⁴⁴». En découvrant indirectement les vestiges du culte marial¹⁴⁵ plus de huit siècles plus tard, François prend conscience d'une réalité moyenâgeuse beaucoup plus large dont il reconnaît ignorer les fonctionnements¹⁴⁶ «le domaine de la littérature médiévale demeurerait pour moi une terre largement inconnue¹⁴⁷». Son ignorance spirituelle et littéraire concernant le Moyen Âge le fait s'extasier devant une vision homogène de l'existence et de la mort, une vision incluse à l'intérieur d'une eschatologie transcendante: c'est-à-dire que si l'on mourait seul on ressuscitait ensemble¹⁴⁸.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ «Obedience to 'la Dame' and acquiescence in her rebukes had to be absolute.» E. Begg, *The Cult of the Black Virgin*, Penguin Books, New York, 1996, p. 136.

¹⁴² «La femme aimée est une domna, une dame, à savoir la femme d'un grand seigneur, une maîtresse.» M. Stanesco, *Courtoisie et société de cour au Moyen Âge*, op. cit., p. 126.

¹⁴³ «À cette montée puissante et comme universelle de l'Amour et du culte de la Femme idéalisée, l'Église et le clergé ne pouvaient pas manquer d'opposer une croyance et un culte qui répondissent au même désir profond, surgi de l'âme collective. Il fallait «convertir» ce désir, tout en se laissant porter par lui, mais comme pour mieux le capter dans le courant puissant de l'orthodoxie.» D. de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, op. cit., pp. 121-122.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 122.

¹⁴⁵ Il n'est évidemment pas notre but de faire de l'anachronisme et de proposer une hypothèse invérifiable concernant les implications sociales de ces changements, nous considérons avec Michel Stanesco et de nombreux historiens et critiques littéraires que «l'apparition» concomitante de ces deux phénomènes au XII^e siècle (culte mariale et courtoisie) souligne l'importance que représente le roman amoureux comme changement de paradigme.

¹⁴⁶ Selon le pressentiment de François cette dimension échappa aussi complètement à Péguy et à Huysmans hommes du XIX^e siècle c'est-à-dire les «enfants» de la mythologie nationale républicaine.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 215.

¹⁴⁸ «C'est le peuple chrétien tout entier, uni et solidaire, qui se levait de son tombeau» *Ibid.*, p. 167.

Cette perspective qualifiée par le personnage de romane, est «bien plus unanimiste¹⁴⁹» que celle du Moyen Âge tardif ou de la Renaissance. Pour le héros, c'est un regard pur, dépourvu des artifices de l'individualisme que porte les hommes de cette époque «Le jugement moral, le jugement individuel, l'individualité en elle-même n'étaient pas des notions clairement comprises par les hommes de l'âge roman¹⁵⁰». François projette sur le Moyen Âge un idéal qui lui fait imaginer une alternative possible aux troubles du monde contemporain. La puissance du mystère de l'existence ne peut s'exprimer pleinement que si l'individu¹⁵¹ s'estompe. Mais l'homoncule houellebecquien est incapable d'effacer sa propre névrose qui l'occupe tout entier. Il ne peut selon cette logique ni aimer une femme ni se convertir par pure croyance, car les deux phénomènes lui sont profondément étrangers: il applique même une hiérarchie à leur étrangeté en considérant la révélation religieuse comme «l'exotisme plus radical de la *divinité*¹⁵²». Son expérience bien que «réelle» est logiquement un échec. La discussion entreprise avec Huysmans se termine par le départ de François frustré du sanctuaire, comme il détala plus jeune du monastère fréquenté jadis par l'écrivain «Le sens de ma présence ici avait cessé de m'apparaître clairement; il m'apparaissait parfois, faiblement, puis disparaissait presque aussitôt; mais il n'avait, à l'évidence, plus grand-chose à voir avec Huysmans¹⁵³.»

François se sent égaré, induit en erreur par le mystère religieux que représente la conversion. Elle occupa le temps de son voyage à travers la France toute son attention: «j'avais eu tendance à relire l'ensemble de l'œuvre de Huysmans à la lumière de sa conversion future. L'auteur lui-même y incitait, et je m'étais sans doute laissé manipuler par lui¹⁵⁴». Le personnage ne met pas en cause la sincérité de l'auteur, mais questionne son sacrifice, il lui oppose comme à son habitude un calcul cynique de consommateur qui rationalise l'expérience de l'écrivain à travers le prix de sa conversion «[...] ce retour ne lui avait pas demandé de sacrifices bien considérable¹⁵⁵». L'individu moderne, dont Huysmans évoque certaines caractéristiques, veut goûter «aux plaisirs de la transcendance» sans payer le prix de l'effacement de soi, c'est-à-dire sans diminuer ses prérogatives hédonistes.

C'est ainsi que François repousse le mystère de la Vierge noire comme il laissa partir Myriam. Incapable d'adorer autre chose que son plaisir et son intérêt à court terme, il se lasse vite de l'expérience qu'elle soit amoureuse ou religieuse. François le consommateur aguerrri utilise une approche circonspecte et opportune vis-à-vis des grandes questions de son existence. Il ne veut, ni ne peut prendre de risques inutiles.

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ Inversement «Parce que la mutation métaphysique opérée par la science moderne entraîne à sa suite l'individuation, la vanité, la haine et le désir. En soi le désir – contrairement au plaisir – est source de souffrance, de haine et de malheur.» M. Houellebecq, *Les Particules Élémentaires*, *op. cit.*, p. 161.

¹⁵² M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 208.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 216.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 264.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 265.

Son attitude pusillanime et intéressée est en fin de compte une stratégie efficace sur le court terme. Le *faibl'amor* le protège des périls de la société de marché grâce à une consommation calculatrice et sagace. Mais surtout il le garde des dangers de l'expérience directe. Seule sa souffrance semble l'empêcher de se satisfaire complètement de sa situation. Cette peine révèle une confusion, un processus contradictoire au cœur du narcissisme de François que l'on peut expliquer ainsi:

Narcissism in the clinical sense diverges from the popular idea of love of one's own beauty; more strictly, and as a character disorder, it is self-absorption which prevents one from understanding what belongs within the domain of the self and self-gratification and what belongs outside it. Thus narcissism is an obsession with "what this person, that event means to me." This question about the personal relevance of other people and outside acts is posed so repetitively that a clear perception of those persons and events in themselves is obscured. This absorption in self, oddly enough, prevents gratification of self needs; it makes the person at the moment of attaining an end or connecting with another person feel that "this isn't what I wanted." Narcissism thus has the double quality of being a voracious absorption in self-need and the block of their fulfillment¹⁵⁶.

«La femme» ou «les femmes», Myriam, Aurélie, Sandra, etc. d'après cette analyse n'ont aucune véritable place dans la vie du héros, car elles sont cesse jugées pour leur capacité à évoquer le désir et la satisfaction du personnage et jamais pour ce qu'elles sont. La moindre limite posée à ce plaisir, comme avec l'apparence vieillissante de ses maîtresses ou le départ de Myriam, annihile immédiatement tout désir de poursuivre la relation chez François. Prisonnier de ce paradoxe, le héros reste interdit quant à son avenir amoureux «Je n'arriverais jamais à comprendre les femmes, cela m'apparaissait avec une évidence croissante¹⁵⁷.» Les femmes ne sont dans le roman que des prétextes, elles sont utilisées et réifiées comme des moyens pour atteindre le plaisir. Elles restent de fait pour François éternellement et opportunément des étrangères¹⁵⁸ «il aurait fallu une femme, c'était la solution classique, éprouvée, une femme est certes humaine, mais représente un type légèrement différent d'humanité, elle apporte à la vie un certain parfum d'exotisme¹⁵⁹...»

Les pauvres moyens d'analyse que lui offre son époque semblent le conforter dans son solipsisme moral: la grille de lecture sociologique par exemple ne lui apprend rien d'autre sur les femmes et «le mystère de l'amour¹⁶⁰» que le point de vue du consommateur¹⁶¹ qu'il connaît par cœur. Limité intellectuellement, psychologiquement et amoureuxment, François se rabat sur des stéréotypes pratiques hérités de la littérature du XIX^e siècle. Il utilise sans le moindre scrupule deux poncifs antédiluviens pour caractériser les femmes: la mère et la putain; ou dans la terminologie bourgeoise empruntée à Baudelaire et Huysmans, la «femme pot-au-

¹⁵⁶ R. Sennett, *The Fall of Public Man*, Norton, New York, 1998, p. 8.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 194.

¹⁵⁸ Lat. *exoticus*, gr. *exōtikos*, «étranger». Le Petit Robert, *op. cit.*, p. 861.

¹⁵⁹ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 207.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 203.

¹⁶¹ «Ce n'est qu'une typologie de consommateurs» *Ibid.*, p. 42.

feu¹⁶²» et la «fille». Elles possèdent un objectif commun, le bonheur de l'homme à travers la satisfaction de ses besoins les plus élémentaires. La «fille» c'est la jeune maîtresse idéale, toujours généreuse de sa sexualité, elle est incarnée dans le roman par Myriam. La «femme pot-au-feu¹⁶³» c'est la mère nourricière qui régale le palais de l'homme lorsqu'il est fatigué (ou impuissant !) On la rencontre dans le roman sous les traits de son ancienne collègue Marie-Françoise Tanneur¹⁶⁴. Ces deux caractères féminins apparaissent aussi en personnes à François vers la fin du roman, lorsqu'il entraperçoit les épouses musulmanes du converti Redeker. Il y a d'une part la très jeune Aïcha qui représente la fille¹⁶⁵, une sorte de Lolita musulmane moderne: c'est «une fille d'une quinzaine d'années, vêtue d'un jean taille basse et d'un tee-shirt Hello Kitty¹⁶⁶». Il y a ensuite Malika «la femme-pot-au-feu»: «une femme d'une quarantaine d'années, grassouillette et d'allure bienveillante [...] portant un plateau sur lequel étaient disposés des petits pâtés chauds et un seau à glace contenant la bouteille de Meursault promise¹⁶⁷.» La démonstration utilitariste houellebecquienne proposée dans *Soumission* est infaillible: l'amour en tant qu'art dialectique littéraire, véhiculant les croyances et habitus d'une civilisation est mort car il n'a plus aucune utilité dans les sociétés mercantiles comme dans les théocraties¹⁶⁸ du futur. Pourquoi se compliquer la vie à aimer quand une religion vous garantit le droit au plaisir physique:

Les femmes musulmanes étaient dévouées et soumises, je pouvais compter là-dessus, elles étaient élevées dans ce sens, et pour donner du plaisir au fond cela suffit; quant à la cuisine je m'en foutais un peu, j'étais moins délicat que Huysmans sur ce chapitre, mais de toute façon elles recevaient une éducation appropriée, il devait être bien rare qu'on ne parvienne pas à en faire des ménagères au moins potables¹⁶⁹.

À travers cet épisode digne d'un conte des mille et une nuits, Michel Houellebecq nous prépare à sa conclusion hypothétique et fantasmatique. Elle apparaît comme la leçon désenchantée de *Soumission*: les hommes ont toujours prétendu aspirer à la transcendance, mais ils ne sont en fait que de petits animaux effrayés¹⁷⁰ qui

¹⁶² Selon la lecture que François fait de l'œuvre de Huysmans, la «Femme pot-au-feu la plupart du temps, elle devait rester capable de se transformer en fille, à heures fixes précisait-il.» Et François d'ajouter pragmatique «Ça ne paraissait pas très compliqué de se transformer en fille, plutôt moins que de réussir une béarnaise»

¹⁶³ Il se pose la question au sujet de sa jeune maîtresse «Myriam par exemple aurait-elle pu, les années passant, se transformer en femme pot-au-feu ?» *Ibid.*, p. 96.

¹⁶⁴ Elle fait un repas de roi lorsque François leur rend visite «Elle avait préparé des tartelettes au cou de canard et aux échalotes, délicieuses.» *Ibid.*, p. 151.

¹⁶⁵ Elle est tellement jeune qu'elle pourrait être la fille de Rediger et symboliser de ce fait aussi la vierge ?

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 243.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 247.

¹⁶⁸ Les deux «modèles» sociaux et politiques rencontrés dans le roman.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 297.

¹⁷⁰ Les biches sentimentales de *La Possibilité d'une île* «Oh nous étions des petites biches, des petites biches sentimentales; et nous allions en crever.» M. Houellebecq, *La Possibilité d'une*

désirent simplement satisfaire leurs instincts. Humain trop humain ! Se lamentait Nietzsche, François fait la même constatation à propos de Huysmans. L'écrivain sous des apparences décadentes et dans les fumées des rites catholiques, ne cherchait lui aussi que le confort et une compagnie sinon une compagne «le bonheur bourgeois douloureusement inaccessible au célibataire¹⁷¹». Nous sommes ici bien loin des extases religieuses «les angoisses existentielles n'étaient pas son fait¹⁷²» et tout aussi éloignés des extases amoureuses. L'élève à travers sa révélation est finalement prêt à rejoindre le maître¹⁷³.

3. Conclusion

Le détail de la visite du sanctuaire de Rocamadour par François nous éclaire sur les conditions qui mènent le personnage à l'islam en fin de roman. Le héros d'abord inspiré par le spectacle impressionnant de la Vierge noire tenant son enfant semble sur le point de s'oublier dans une expérience inspirée et libératrice «je me sentais prêt à me perdre *en général*, enfin j'étais dans un état étrange, la Vierge me paraissait monter, s'élever de son socle et grandir dans l'atmosphère¹⁷⁴». La statut s'élève mais il retombe presque immédiatement¹⁷⁵, tenaillé nous apprend-il par le besoin de faire un bon repas «Peut-être aussi tout simplement j'avais faim, j'avais oublié de manger la veille et il valait peut-être mieux que je rentre à l'hôtel, m'attabler devant quelques cuisses de canard, au lieu de m'effondrer entre deux bancs, victime d'une crise d'hypoglycémie mystique¹⁷⁶.» La philosophie de François est simple, mieux vaut une cuisse de canard assurée qu'une révélation mystique improbable. Le calcul de l'hédoniste François (l'amateur de toutes les cuisines du début du roman) est imparable. Le besoin de jouissance accompagné par celui de confort l'emporte avec le héros comme il l'avait emporté jadis avec Karl Joris Huysmans. L'exaltation n'est plus de mise, Céline avait vu juste au XX^e siècle comme au XXI^e siècle «Rien qui ne s'éteigne comme un feu sacré¹⁷⁷.» L'irruption de la théocratie musulmane en France et ses «applications» dans la société sont pour François la preuve absolue que tout esprit de transcendance a disparu en Occident et que si l'on doit se soumettre c'est en priorité au règne tout puissant du cynisme et du matérialisme. Le temps est au désen-

île, op. cit., p. 100.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 281.

¹⁷² *Ibid.*, p. 280.

¹⁷³ «Huysmans demeura pour moi un compagnon, un ami fidèle». *Ibid.*, p. 11. Il ne faut pas non plus oublier dans ce tableau quelque peu désabusé, le sentiment de compassion de la part de François pour son illustre maître, il comprend la souffrance de ce frère «célibataire», cette fois considéré comme un *alter ego*.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 169.

¹⁷⁵ Nous pensons à la métaphore utilisée par Céline pour décrire la lourdeur des hommes, elle est rapportée par Olivier Bardolle «il faut donner un bon coup de pied au cul de la poule pour la faire un peu décoller». O. Bardolle, *La Littérature à Vif, op. cit.*, p. 74.

¹⁷⁶ M. Houellebecq, *Soumission, op. cit.*, p. 169.

¹⁷⁷ Céline, *Voyage au Bout de la Nuit*, Folio, Paris, 2012, p. 414.

chantement, Marx l'avait annoncé et les héritiers de l'esprit bourgeois ont achevé la tâche de leurs ancêtres calculateurs: l'enthousiasme¹⁷⁸ chevaleresque pour la guerre comme pour la poursuite amoureuse¹⁷⁹ est mort avec les derniers grands amants de la littérature romanesque; la mystique religieuse s'est éteinte avec les progrès de la science sous les cris du Zoroastre; et les élans sacrificiels du patriotisme se sont effondrés avec Péguy à la bataille de l'Ourcq¹⁸⁰. L'esprit scientifique qui enferme les principes immanents contenus dans l'expérience humaine l'a emporté sur tout et la littérature qui en était exclue ne peut que relater sa propre défaite¹⁸¹. François ne peut répondre au miracle médiéval qu'avec son appétit trivial et réel, le reste «il s'en fout!» Voilà la différence fondamentale d'avec le nihilisme d'antan¹⁸² qui voulait faire «table rase», celui de François lui préfère «une bonne table.» À la Vierge noire immarcescible, le personnage va préférer les «vierges en burqa¹⁸³» paradoxalement beaucoup plus accessibles, car promises à tout bon musulman dans le roman et en «plusieurs exemplaires¹⁸⁴.» La Sorbonne tombée sous la coupe de Rediger¹⁸⁵ recrutée à tout va et paie grassement ceux qui retourneront leur veste (pour enfiler leur toge¹⁸⁶). C'est le retour en force de la société de marché au service d'une religion

¹⁷⁸ Du grec ancien ἐνθουσιασμός [*enthousiasmós*] («possession ou transport divin»), dérivé d'ἐνθεός [*éntheos*] («possédé par un dieu») (de ἐν [*en*] («dans») et θεός [*theós*] («dieu»)). <https://fr.wiktionary.org/wiki/enthousiasme>.

¹⁷⁹ De nombreux historiens considèrent que les règles de la courtoisie furent calquées sur celles de la chevalerie. Georges Duby écrit par exemple «La fine amour est un jeu. Éducatif. C'est l'exact pendant du tournoi.» G. Duby, *Mâle Moyen Âge*, Flammarion, Mesnil-sur-l'Estrée, 1987, p. 165.

¹⁸⁰ Dans «cette folie injustifiable de la Première Guerre mondiale» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 257.

¹⁸¹ Déjà dans son premier ouvrage *Lovecraft contre le monde et contre la vie*, Houellebecq considèrerait que la littérature n'avait que peu évolué face aux apports extraordinaires de la science au XX^e siècle.

¹⁸² C'est une distinction très importante que nous pouvons rapprocher de nos observations faites sur la lassitude. Sans la souffrance du héros qui est absente dans cette description «Le nihilisme européen tel que l'a analysé Nietzsche, en tant que dépréciation morbide de toutes les valeurs supérieures et désert de sens, ne correspond plus à cette démobilisation de masse ne s'accompagnant ni de désespoir ni de sentiment d'absurdité. Tout d'indifférence, le désert post-moderne est aussi éloigné du nihilisme «passif» et de sa délectation morose sur l'inanité universelle que du nihilisme «actif» et de son autodestruction. Dieu est mort, les grandes finalités s'éteignent, mais *tout le monde s'en fout*, voilà la joyeuse nouvelle, voilà la limite du diagnostic de Nietzsche à l'endroit de l'assombrissement européen.» G. Lipovetsky, *op. cit.*, p. 52.

¹⁸³ M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁸⁴ Rediger le rassure «Dans votre cas, je pense que vous pourriez avoir trois épouses sans grande difficulté – mais vous n'y êtes, bien entendu, nullement obligé.» *Ibid.*, p. 293.

¹⁸⁵ C'est une référence par homonymie approximative à Robert Redeker le philosophe français qui après avoir écrit un article polémique sur l'Islam doit se cacher et vivre sous protection rapprochée. Cf. Q. Girard «De Rediger à Redeker: d'un Robert l'autre», *Libération*, 2 janvier 2015. http://next.liberation.fr/livres/2015/01/02/de-rediger-a-redeker-d-un-robert-l-autre_1173234

¹⁸⁶ «[...] et tous seraient vêtus de toges, les autorités saoudiennes avaient récemment rétabli le port de ce vêtement d'apparat.» M. Houellebecq, *Soumission*, *op. cit.*, p. 299.

aussi opportuniste que l'était la précédente. Rédiger convaincre sans mal François, fraîchement débarqué de La Sorbonne, de «reprendre du service» à condition de se convertir à la religion musulmane. Le reste n'est que tractation de boutiquier. Rédiger sorte de Méphistophélès moderne¹⁸⁷ devance les questions les plus embarrassantes de l'universitaire avec la persuasion d'un vendeur d'assurances. Il est plein d'attentions et de délicatesse face au très léger embarras de son interlocuteur; il prend les devants et pose les questions gênantes à sa place: «C'est bien évidemment difficile de demander directement: quel va être mon traitement ? à combien de femmes vais-je avoir droit¹⁸⁸ ?»

Le conte de faits houellebecquien se transformerait-il en conte de fées moderne ? Les mannes de l'islam politique profiteraient au personnage «et ce serait la chance d'une deuxième vie, sans grand rapport avec la précédente¹⁸⁹.» Plus important encore, François pourrait aimer pour la première fois et être aimé en retour «Elles seraient dignes d'être aimées; et je parviendrais, de mon côté, à les aimer¹⁹⁰.» Les conditionnels passés et présents viennent nous rappeler que l'écrivain n'est pas dupe de sa propre «solution». Le mode marque l'éventualité et l'hypothèse, comme un espoir impossible, semblable à toutes les autres possibilités suggérées dans les romans de Michel Houellebecq. Elles s'avèrent être des voies sans issues¹⁹¹. François le consommateur manque sa chance avec Myriam¹⁹²/Marie¹⁹³ sa maîtresse généreuse, l'incarnation d'un amour que le consommateur ne peut ni acheter ni posséder par lâcheté. L'auteur propose à sa place un ersatz en trompe-l'œil, l'apparence d'un monde, la théocratie musulmane, qui n'est pas ce qu'il prétend être et ne sera jamais ce que François voudrait qu'il soit. Les amants mythiques sont bien morts et enterrés dans *Soumission* et dans un dernier pied de nez au roman, le héros fait semblant de chercher leurs fantômes éteints dans les cursives de la Sorbonne¹⁹⁴ au milieu des femmes voilées...

Les étudiantes étaient maintenant, bien entendu, voilées, en général voilées de blanc, et se promenaient à deux ou trois sous les arcades, cela faisait un peu penser à un cloître, enfin l'impression d'ensemble était indéniablement studieuse. Je me demandais ce que ça pouvait donner dans le décor plus ancien de la Sorbonne – Paris IV, si l'on se sentait revenu au temps d'Abélard et d'Héloïse¹⁹⁵.

¹⁸⁷ «Part Mephisto part great inquisitor part shoe salesman». M. Lilla, «Slouching towards Mecca» [in:] *The New York Review of Books*, 2 avril 2015. <http://www.nybooks.com/articles/archives/2015/apr/02/slouching-toward-mecca>

¹⁸⁸ M. Houellebecq, *op. cit.*, p. 292.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 294.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 299.

¹⁹¹ Comme avec l'attaque islamiste à la fin de *Plateforme*, l'errance du clone Daniel 25 à la fin de *Possibilité d'une île*, le suicide Michel dans *Les Particules Élémentaires*, etc.

¹⁹² La vocalisation araméenne Mariam a donné le grec Maria, d'où le français Marie. Cf. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Myriam>.

¹⁹³ Plutôt Marie-Madeleine que Marie la mère de Jésus.

¹⁹⁴ Au même endroit où le malheureux Pierre Abélard, le premier amant moderne, huit siècles plus tôt, fuyant l'île de la Cité y entraîna ses étudiant(e)s.

¹⁹⁵ M. Houellebecq, *op. cit.*, p. 267.

Bibliographie

- Houellebecq Michel, *H.P. Lovecraft Contre le Monde Contre la Vie*, Editions du Rocher, Barcelone 2014.
- Houellebecq Michel, *Rester Vivant*, Librio, Paris 2015.
- Houellebecq Michel, *Soumission*, Flammarion, Mesnil-sur-L'Estrée 2015.
- Houellebecq Michel, *La Carte et le Territoire*, Flammarion, Roubaix 2010.
- Houellebecq Michel, *Les Particules Élémentaires*, Flammarion, Mesnil-sur-L'Estrée 1998.
- Houellebecq Michel, *Plateforme*, Flammarion, Mesnil-sur-L'Estrée 2001.
- Houellebecq Michel, *Extension du Domaine de la Lutte*, J'ai Lu, Paris 1994.
- Houellebecq Michel, *Poésie*, Flammarion, Paris 1999.
- «Michel Houellebecq assure que son nouveau livre n'est pas une 'provocation'», *Le Monde*, 3 mars 2015. http://www.lemonde.fr/culture/article/2015/01/03/michel-houellebecq-assure-que-son-nouveau-livre-n-est-pas-une-provocation_4548905_3246.html
- Bardolle Olivier, *De la prolifération des homoncules*, l'Esprit des Péninsules, Dijon-Quetigny 2008.
- Bardolle Olivier, *La littérature à vif (Le Cas Houellebecq)*, l'Esprit des Péninsules, Dijon-Quetigny 2004.
- Baumann Zygmunt, *La vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, Rodez, 2006.
- Baumann Zygmunt, *Liquid Life*, Cambridge, Malden 2005.
- Begg Ean, *The Cult of the Black Virgin*, Penguin Books, New York 1996.
- Bellanger Aurélien, *Houellebecq Écrivain Romantique*, Léo Scheer, Clamecy 2010.
- Bernanos Georges, *La liberté pourquoi faire ?*, Folio Essais, Gallimard, Paris 1995.
- Cloucard Michel, *Néo-fascisme et idéologie du désir: Mai 68, la contre-révolution libérale*, Delga, Paris 2008.
- Duby Georges, *Mâle Moyen Âge*, Flammarion, Mesnil-sur-l'Estrée 1987.
- Elias Norbert, *La société de cour*, Flammarion, Malesherbes, 2008.
- Girard Quentin, «De Rediger à Redeker: d'un Robert l'autre», *Libération*, 2 janvier 2015, http://next.liberation.fr/livres/2015/01/02/de-rediger-a-redeker-d-un-robert-l-autre_1173234.
- Girard René, *La Violence et le Sacré*, éd. Grasset, Paris 1972.
- Lasch Christopher, *La culture du narcissisme*, Flammarion, Malesherbes, 2006.
- Lavaud René, Nelli René, *Les Troubadours, L'œuvre épique*, Desclée de Brouwer, Bruges 1966.
- Lilla Mark, «Slouching towards Mecca», *The New York Review of Books*, 2 avril 2015, <http://www.nybooks.com/articles/archives/2015/apr/02/slouching-toward-mecca/>.
- Lorentzen Christian, «What to Make of Michel Houellebecq's Caliphate Fantasia *Submission*», *Vulture*, 29 octobre 2015, <http://www.vulture.com/2015/10/what-to-make-of-michel-houellebecqs-submission.html>.
- Maris Bernard, *Houellebecq économiste*, Flammarion, Paris 2014.
- Markale Jean, *Courtly Love, The Path of Sexual Initiation*, Inner Traditions, Rochester, 2000.
- Mauss Marcel, *Essai sur le don*, PUF, Quadrige Grands textes édition, Paris 2007.

- Reddy William M., *The making of Romantic Love*, The University of Chicago Press, Chicago 2012.
- Rey Alain, «Le roman: de la langue au récit», *Le Magazine Littéraire* n°278, 1999, p. 15.
- Roubaud Jacques, *La Fleur Inverse, L'Art des Troubadours*, Les Belles Lettres, Paris 2009.
- de Rougemont Denis, *L'amour et l'Occident*, Plon, Saint-Amand-Montron 2013.
- Sallenave Danièle, *À quoi sert la littérature ?*, Textuel, coll. «Conversations pour demain», Paris 1997.
- Schultz James A., *Courtly Love, the Love of Courtliness, and the History of Sexuality*, The University of Chicago Press, Chicago 2006.
- Sennett Richard, *The Fall of Public Man*, Norton, New York 1998.
- Sibony Daniel, *Les trois monothéismes*, Seuil, coll. Points, Paris 1997.
- Stanesco Michel, *Courtoisie et société de cour au Moyen Âge*, Histoire de la France Littéraire (vol. 1), «Naissance et Renaissances. Moyen Âge – XVI^e siècle», PUF, Paris 2006.
- Stanesco Michel, *Jeux d'errance du chevalier médiéval*, Brill, Leiden 1988.
- Viard Bruno, *Les Tiroirs de Michel Houellebecq*, PUF, Paris 2013.
- van Wesemael Sabine, «L'épuisement vital chez Houellebecq et Beigbeder», *De l'âge d'or aux regrets*, Michel Houdiard, Paris, 2009.
- Wouter Cas, «Comment les processus de civilisation se sont-ils prolongés ? De la 'seconde nature' à la 'troisième nature'», *Vingtième Siècle, Revue d'histoire Spécial: Norbert Elias et le 20^e siècle. Le processus de civilisation à l'épreuve*, n° 106, 2010.
- Zink Michel, *Littérature française du Moyen Âge*, PUF, Paris, 2006.

Mots-clés

Roman, *fin'amor*, *faibl'amor*, amour, islam, matérialisme, transcendance

Abstract

The art of the Houellebecquian *faibl'amor*

Michel Houellebecq in *Submission* strives one more time to find solutions to the Western civilization's "suicide". His hero François, a bright scholar and specialist of Karl Joris Huysmans' opus is leading a successful professional life, but he experiences every houellebecquian homunculus' conundrum: his life is deprived of love and meaning. Following the social upheaval that ensues the election of a Muslim party at the helm of France, he travels through the French countryside and tries to reconnect with a mythical medieval past; an utopic alternative to the "neurosis of the self." In this article I will look at François' failed attempts at love and faith as an overall weak and self-defeating strategy. I will call this behavior *faibl'amor* in opposition to the medieval *Ars Amatoria* of the *fin'amor*. I will argue that François' so called submission has very little to do with religion and everything with his selfish consumer's mindset. More importantly I will

show that it signals a direct abandon of a long literary romantic tradition tracing its roots to the twelfth century. I will argue that François, like his master Huysmans, misses all the signs and opportunity provided by this literary tradition due to his self-absorbed personality; a solipsistic trap that prevents him from reaching any state of transcendence.

Keywords

Romance, *fin'amor*, *faibl'amor*, love, Islam, materialism, transcendence

Dévoisement et reconstruction du sens dans *Le Berger extravagant* de Charles Sorel. Étude du portrait de Charité

La critique de Sorel (1602?-1674) à l'égard des romans est une constante de son œuvre. Présente dès le *Francion* en 1623, elle se poursuit dans son dernier livre, *De la Connaissance des bons livres*, en 1671. Elle se cristallise entre les deux, lorsque Sorel réintitule son *Berger extravagant L'Anti-roman* pour sa réédition en 1633¹. Le but de l'œuvre semble d'autant plus transparent qu'elle s'accompagne de *Remarques sur les XIV livres du Berger extravagant*, publiées à la suite de l'ouvrage et d'une longueur équivalente au roman. Son sens général ne pose *a priori* pas de problème: il s'agit de dénoncer les excès du roman pastoral, et notamment *L'Astrée*, qui en est l'archétype. Sorel choisit donc de raconter les aventures d'un jeune homme, Louis, fils d'un marchand de soie parisien, qui décide de vivre comme les bergers d'Honoré d'Urfé. S'emparant d'une «houlette aussi bien peinte que le bâton d'un maître de cérémonie» et «chass[ant] devant soi une demi-douzaine de brebis galeuses qui n'étaient que le rebut des bouchers de Poissy»², Louis devient Lysis et décide de mener la vie de

¹ *Le Berger extravagant* est publié pour la première fois en 1627, à Paris, chez Toussaint du Bray, soit un an après la réédition augmentée du *Francion*, dans laquelle le narrateur se présente comme l'auteur d'un récit de sa vie de berger dont le but est déjà de ridiculiser les romans pastoraux. C'est en 1633 que *Le Berger extravagant* est publié sous le titre d'*Anti-Roman*, soit la même année que l'édition définitive du *Francion*, où l'on peut notamment lire: «Les bergers sont ici dedans [i.e. dans le livre lu par le personnage de Joconde] philosophes et font l'amour de la même sorte que le plus galant homme du monde. A quel propos tout ceci ? Que l'auteur ne donne-t-il à ses personnages la qualité de chevaliers bien nourris ? [...] Je suis d'avis, pour moi, que l'on compose un livre des amours de chevaliers à qui l'on fasse parler le patois des paysans et à qui l'on fasse faire des badineries de village ! La chose ne sera point plus étrange que celle-ci, qui est sa contraire.», *Histoire comique de Francion*, Gallimard, Folio classiques, Paris 1996, p.489. Sur la présence continue de la critique du roman dans l'œuvre de Sorel, voir Michèle Rosellini et Geneviève Salvan, *Le Francion de Charles Sorel*, Atlande, Neuilly 2000, pp. 35-45.

² *Le Berger extravagant*, pp. 19/1-2. Toutes les références renvoient à l'édition d'Hervé Béchade, Slatkine Reprints, Genève 1972. Le titre sera désormais abrégé en *BE*. Nous modernisons l'orthographe. Notons la publication récente de l'édition de 1633 par Anne-Élisabeth Spica: Sorel Charles, *L'Anti-Roman ou l'Histoire du berger Lysis. Seconde édition du "Berger extravagant" augmentée par l'auteur.* (2 vol. édités, présentés et annotés par A-E Spica), Honoré Champion, collection "Sources classiques", Paris 2014.

Céladon, non en Forez mais en Brie, où il tombe amoureux de Charité, en réalité une servante du nom de Catherine. L'illusion se développe au long des 3000 pages que forme *Le Berger extravagant*, entretenue par les compagnons de Lysis qui trouvent là occasion de se divertir à ses dépens. Le modèle du *Quichotte*, que connaît Sorel³, lui permet d'exploiter le ressort de l'extravagance et de jouer sur son ambivalence. Au sens étymologique, l'extravagant est celui qui erre en dehors du chemin. Partant, l'absence de tracé concerté autorise une structure assez lâche et la folie justifie aussi bien les écarts de comportement du personnage principal que l'apparente incohérence de la composition. La critique a rendu compte de l'intentionnalité du propos sous cette désinvolture. Non seulement, par sa position marginale, l'extravagant pose un regard décentré sur la réalité qu'il évoque qui, loin d'être incohérent, constitue même un principe heuristique selon A.-E. Spica⁴, mais pour Daniel Chouinard⁵, il participe d'une logique de brouillage du discours qu'il convient de décrypter comme principe de construction du sens. Le discours de Lysis est éclairé par le commentaire des *Remarques* qui, lui, prétend explicitement à la cohérence: «Je veux toujours user de mes remarques divisées par sections dont les sujets ne sont pas tant éloignés les uns des autres, qu'il ne semble que tout se suive»⁶. Ou bien encore:

Je veux faire des remarques sur mon livre, où je ferai voir [à mes lecteurs] à quoi tendent les diverses railleries qui s'y rencontrent. Je leur montrerai que Lysis ne fait rien d'extravagant qu'à l'imitation des histoires fabuleuses qu'il a lues, & je leur alléguerai tant d'autorités qu'ils verront les rapports qui se trouvent entre ses aventures et celles des personnages des romans⁷.

Ainsi Sorel rend le commentaire d'autant plus nécessaire qu'il explique le sens de la folie et explicite le principe du *spoudogeloion* convoqué dans la fiction, quitte à alourdir son propos, mais donnant du même coup une clé pour entrer dans son texte: il s'agit de proposer au lecteur un *modus legendi* capable d'interroger la lecture elle-même par la mise en perspective de son horizon d'attente.

Lysis est un mauvais lecteur: il confond fiction et réalité, il est un bourgeois à l'esprit mal dégrossi. Mais, sous sa naïve simplicité, son bon sens lui permet aussi de

³ Voir D. Pichova, «Les lecteurs français de *Don Quichotte*: Pierre Perrault, Saint-Évremond, Charles Sorel», <http://www.sens-public.org/spip.php?article403>, consulté le 11 08 2015. Voir également Maria Zerari-Penin, «Don Quichotte berger: de Cervantès à Charles Sorel», [in:] E. Ruiz-Galvez Priego et G. Groult (dir), *Don Quijote de la Mancha dans la Manche, Études à l'intention des Archives départementales de la Manche, faites à l'occasion du quatrième centenaire de la parution de la Première partie de Don Quichotte sur les presses de Juan de la Cuesta à Madrid*, L'Harmattan, Paris 2007.

⁴ A.-É. Spica, «L'extravagance du *Berger extravagant* de Charles Sorel (1627–1634). Un concept heuristique de la création fictionnelle au XVIIe siècle», [in:] *Carnets IV, (Res)sources de l'extravagance*, janvier 2012, pp. 31–46, <http://carnets.web.ua.pt/>, consulté le 10.08.2015.

⁵ D. Chouinard, «Charles Sorel (anti)romancier et le brouillage du discours» [in:] *Études françaises*, vol.14, n° 1–2, 1978, pp. 65–91, <http://id.erudit.org/iderudit/036665ar>, consulté le 10.08.2015.

⁶ *BE*, pp. 565/63–64.

⁷ *BE*, p.550/4.

dénoncer les excès d'une fiction qui se perd dans les outrances de la galanterie naissante et contre lesquels les bons lecteurs eux-mêmes doivent être mis en garde. Ainsi le dispositif du *Berger extravagant* tout entier, texte et *Remarques*, s'offre comme un cercle vertueux d'une lecture consciente d'elle-même, s'appuyant sur le romanesque pour en dénoncer les abus par la mise en scène d'un personnage mauvais lecteur de romans, véritable contre-modèle du bon lecteur auquel il prétend s'adresser, capable, lui, de se détourner des excès romanesques dont il aura pu apprécier la critique savante dans les *Remarques*, et d'adhérer à la nouvelle esthétique du roman comique, tant par l'évidence des raisons avancées que par l'agrément du récit. Le roman peut donc être, paradoxalement, un anti-roman et même abusivement se présenter comme «le tombeau des romans»⁸. Le démontage de l'illusion romanesque n'aboutit pas à un rejet pur et simple de la fiction mais à un bouleversement de l'écriture propre à modifier les attentes du lecteur:

Au reste, je me moquerai de ceux qui diront qu'en blâmant les romans, j'ai fait un autre roman [...]. Quant à l'ordre de ce recueil extraordinaire, il est à la mode des plus célèbres romans, afin que ceux qui se plaisent à les lire, ne dédaignent point de les lire aussi, & s'y trouvent ingénieusement surpris⁹.

Nous nous proposons d'étudier ce mouvement dans un épisode illustrant la complexité des mécanismes à l'œuvre dans le texte: le portrait de Charité.

1. Brouillage liminaire

Charité est la femme aimée de Lysis, ainsi baptisée par Lysis lui-même selon le procédé de l'anagramme cher aux poètes¹⁰. Le baptême apparaît comme le rite d'intronisation dans l'univers de la bergerie et, en le donnant à la femme aimée après avoir choisi pour lui-même un pseudonyme, Lysis accomplit performativement le saut dans la fiction. Ce que le lecteur a déjà pu ressentir à l'ouverture du roman qui associe le nom de Charité à la Nature dans une double apostrophe aux brebis et au Soleil, selon un *topos* du roman pastoral déjà ironique. L'imperfection de l'anagramme, partiellement justifiée par Lysis, est commentée dans les *Remarques* de telle sorte que, ce qui pourrait passer pour une marque de la fantaisie de Lysis parmi d'autres, se trouve dénigré par la référence à un roman, *La Charitée*, dont Sorel aurait pu faire l'économie, mais qu'il choisit de citer pour en souligner les défauts. Lysis est d'abord loué pour cette anagramme et comparé à l'auteur du *Roman des Indes*. Mais la mention de *La Charitée* dans le paragraphe suivant n'est pas motivée par un commentaire sur l'anagramme en tant que telle et cet ouvrage n'est convoqué qu'en tant que roman pastoral de piètre qualité que Sorel prend plaisir à éreinter (inachevé

⁸ *BE*, p. 15/préface.

⁹ *Ibid.*, p. 15/préface.

¹⁰ Voir *BE*, p. 22/14. Lysis explique comment il a baptisé sa dame à Anselme en une sorte de flash-back, le lecteur ayant rencontré ce nom avant l'explication de son origine.

et faisant se télescoper des références chaotiques selon Sorel)¹¹. Pour le lecteur qui prendrait connaissance de la remarque dans la foulée des premières pages du roman, s'opère insensiblement une dérive qui, comme l'a montré D. Chouinard, «déplac[e] les constituants du tissu textuel» afin de «détourner le sens [et] conditionn[e] la réception»¹². Ce qui est censé éclairer le discours en réalité le brouille.

2. Dérives internes

Mais Sorel ne se contente pas d'utiliser les *Remarques* pour instiller la critique dans son texte. Il met en place un dispositif au sein de la fiction qui, sous des dehors amusants qui rangent le lecteur aux côtés des personnages se gaussant de Lysis, l'invite à la distance critique en rompant le charme poétique. Ainsi Anselme, qui est le premier à entrer dans son jeu et à voir tout le plaisir qu'il peut en tirer, s'assure de la «subtilité»¹³ du berger extravagant. Il l'interroge sur la course du soleil et met à mal sa capacité à réfléchir de manière rigoureuse. Lysis est ainsi convaincu d'extravagance par sottise:

Mais berger, vous avez une opinion étrange du soleil ? Vous pensez qu'il se couche dans la mer, & qu'il va se reposer jusqu'à demain qu'il se lèvera pour faire son voyage accoutumé. [...] Remarquez donc un peu ceci [...]: de quelle sorte le fait-il, s'il se repose dedans la mer sur un lit, que lui ont préparé les Néréides, ou s'il s'y amuse à banqueter avec Neptune, *comme je crois que vous vous imaginez* [...] Il faut bien que tout cela soit, répondit Lysis, & quoi que l'on m'ait assez parlé d'antipodes, je n'en crois point d'autres que celles que l'on voit en regardant dans un puits¹⁴.

Anselme procède pour ainsi dire par induction et imagine, à partir de ce qu'il connaît de Lysis, sa façon de penser la réalité à l'aune de références mythologiques, établissant ainsi une équivalence axiologiquement marquée entre la vision poétique du monde et l'erreur (renforcée par la *Remarque* correspondante)¹⁵. Or, la première évocation du portrait de Charité suit immédiatement cette équivalence, qu'elle entache ainsi de la sottise du personnage. Le portrait métaphorique, pouvant passer sans cela pour le commun de la poésie en vogue à l'époque, sans connotation péjorative, se trouve *de facto* dévalorisé. Là où Sorel livre une production banale du discours amoureux, le lecteur est amené à voir le ridicule d'images stéréotypées et outrancières:

Ha ! Esprits aveugles des mortels, dit Lysis, hé ne sait-on pas qu'au lieu qu'il n'y a jamais eu qu'un soleil au ciel, il y en a toujours eu une infinité sur la terre, & que maintenant il y en a un, qui a plus de lumière que cent mille autres, qui est la divine Charité ? C'est d'elle que la lune emprunte sa clarté & elle est bien plus soleil que le soleil même

¹¹ Voir *BE*, pp. 554/18–19.

¹² D. Chouinard, *art. cit.*, p. 69.

¹³ *BE*, p. 36/71.

¹⁴ *BE*, p. 36/71–72. Nous soulignons.

¹⁵ Voir *BE*, p. 560/41.

de là-haut, si bien que lorsque l'héliotrope la voit, il se tient tout droit, & est tout ravi en extase: il ne sait plus de quel côté il doit planter ses jaunes et languissantes feuilles, & quel est le vrai soleil qu'il doit suivre¹⁶.

L'attaque de la galanterie est pourtant poussée à petits pas et lorsque Lysis commande le portrait à Anselme, il le met en garde: «Je tiens cet ouvrage bien difficile, dit Lysis; comme l'on ne peut regarder le soleil que dans un miroir, *l'on ne peut voir Charité que dans ce qui la représente*»¹⁷. Dans sa naïveté, Lysis énonce le principe même qui fonde l'illusion romanesque, dont il est ironiquement victime. Cette position paradoxale invite le lecteur à une approche nuancée du portrait gravé proprement dit tel qu'on peut le voir dans l'illustration accompagnant le texte dès sa première publication.

Alors qu'il est généralement interprété comme la représentation emblématique de la naïveté du berger lisant les métaphores de façon littérale, on remarquera qu'il est d'abord rejeté par Lysis. Celui-ci ne comprend pas immédiatement qu'Anselme a suivi ses indications à la lettre¹⁸. Ce n'est qu'après ses explications que Lysis revient sur sa réaction initiale:

Que je vous embrasse, mon doux ami, dit Lysis, après avoir médité un peu par soi, il faut que j'avoue que vous avez donné une preuve incomparable de votre esprit. Il ne se pouvait peindre que par métaphore, ce beau visage de Charité. Nous avons déjà bien dit que ces traits ne pouvaient pas être représentés au naturel ! Ha peintre plus excellent qu'Apelle, Zeuxis, Protogène & Parrhasius, je ne tiens plus ce visage pour un monstre comme je faisais tantôt, je le tiens pour une chose fort raisonnable & fort pleine d'artifice¹⁹.

Ainsi, bien que le portrait soit brossé selon l'interprétation littérale des métaphores, c'est par le dépassement de sa lecture immédiate qu'il est accepté par Lysis. La monstruosité du procédé mis en œuvre par Anselme est abolie dans la reconnaissance du travail de l'esprit, et l'artifice est admis comme la marque de la raison, comme le moyen de dépasser le naturel. Finalement, l'ingéniosité du portrait l'emporte. Peu importe qu'Anselme évoque dans la foulée l'utilisation possible du même procédé pour peindre métaphoriquement «quelque laide fille». Il ne reçoit d'autre commentaire qu'une approbation en forme de «petit souris»²⁰. Sorel se garde d'exploiter au-delà la brèche ironique ainsi ouverte. Au lecteur de s'y engouffrer, aidé en cela par les *Remarques* afférentes, dont Sorel a précisément souligné que «l'on s'en [pouvait] servir facilement, si après la lecture de chaque livre, l'on li[sait] celles qui sont faites dessus»²¹.

¹⁶ *BE*, pp. 37/73–74.

¹⁷ *BE*, p. 37/76. Nous soulignons.

¹⁸ «Fais-lui moi ces beaux filets d'or qui parent sa tête, ces inévitables rets, ces hameçons, ces ap-pats, et ces chaînes qui surprennent les cœurs. Après cela, dépeins-moi ce front uni où l'Amour est assis comme en son tribunal», *BE*, pp. 38/77–78.

¹⁹ *BE*, p. 56/148.

²⁰ *BE*, p. 57/150.

²¹ *BE*, p. 565/64.

3. De l'ambiguïté des *Remarques*

Or, il est difficile de démêler l'ironie du sérieux dans les *Remarques* sur le portrait de Charité. Si le portrait peint par Anselme fait d'abord l'objet de louanges²², le commentaire prend vite l'allure d'un recueil de réactions engendrées par le portrait. L'on y trouve l'évocation du sot «qui ne savait ce que c'était que de (*sic*) descriptions poétiques»²³, auquel Sorel se plaît à faire croire qu'il s'agit du portrait d'un véritable monstre, comparable à «celui trouvé dans la mer adriatique, lequel avait des canons sur son dos, & d'autres instruments de guerre»²⁴. Au regard de ce personnage que le métatexte qualifie explicitement de sot dont il convient de se moquer, Lysis apparaît désormais comme un personnage intelligent, capable de revenir sur sa réception première du portrait de Charité, qu'il qualifiait lui aussi de monstre.

Pour autant, Sorel développe l'*item* de la monstruosité comme facteur performant de l'analyse. Est désigné comme monstrueux ce qui relève de l'excès, ce qui n'est pas pertinent, ce qui n'est pas congruent. Ainsi Sorel rejette les propositions que lui auraient fait certains lecteurs pour améliorer le portrait de Charité, comme celle qui consisterait à multiplier les rayons du soleil, celle qui voudrait composer une tête de «diverses pièces assemblées, faisant les joues, le nez, le menton, & la gorge d'un monceau de lys et de roses», à la manière d'Arcimboldo, oubliant que le teint est parfois de lait, d'ivoire ou de neige, ou celle encore qui voudrait davantage d'extravagance, en choisissant un collier plus extraordinaire qu'un simple rang de perles. L'on mesure donc que, dans sa monstruosité même, le portrait de Charité obéit à certains principes de cohérence et que, s'il est condamnable à certains égards, il est admirable à d'autres, et n'est pas exempt de grâce, comme le souligne ironiquement Sorel:

Monsieur a raison de nous assurer qu'il ne fallait point là de collier de perles, car puisque Charité a un rang de perles dans sa bouche, il faut croire que ce sont celles de ses dents. Voilà comme je me moque de ceux qui reprennent des choses dont ils ne sauraient remarquer la grâce²⁵.

Comment interpréter dans ces conditions le sens véritable du portrait de Charité ? Faut-il s'en tenir au métatexte dans lequel Sorel affirme qu'«[il] avai[t] raison de dire que ce portrait était un monstre, car en vérité si les beautés étaient telles que les poètes les décrivent, elles seraient monstrueuses, & l'on peut dire que notre Charité est si belle qu'elle en est laide»²⁶. Que faire alors du bon sens de Lysis qui lui a permis de voir l'art sous la monstruosité ? Pure extravagance ? Mais alors cette extravagance l'a sauvé de la sottise moquée par les *Remarques*. Le *spoudogeloion* fonctionne à plein

²² «Quand Anselme n'aurait jamais dit que cela de remarquable en sa vie, ce serait assez pour le mettre au-dessus de tous nos poètes, & de tous nos faiseurs de romans: car qu'y a -t-il de merveilleux dans tout ce qu'ils écrivent, puisque ce ne sont que des redites ? [...] C'est le seul Anselme qui nous fait voir quelque chose de nouveau.» *BE*, p. 566/61.

²³ *BE*, p. 566/66.

²⁴ *BE*, p. 565/66.

²⁵ *BE*, p. 567/70.

²⁶ *BE*, p. 566/68.

mais reste lui-même objet d'interrogation. En cela, le dévolement du sens opéré par la folie constitue bien un principe heuristique, et non une vision figée de l'opposition entre fiction et réalité. A.-É. Spica a montré que «l'extravagance est une anamorphose que la diégèse qui l'assume redresse à mesure qu'elle l'énonce, car sa nature narrative est de déterminer un point de vue plus qu'un objet constitué en soi»²⁷. Elle permet la mise en œuvre parodique des *topoi* romanesques pour en démontrer l'inanité sans pour autant proposer une image strictement inversée de l'univers qu'elle dénonce, raison pour laquelle ce tombeau des romans reste un roman. Mais c'est un roman autre, dont la mimesis veut donner une image du monde plus proche de la réalité, moins idéalisée²⁸.

Cette rectification qui passe par le point de vue de l'extravagant prétend ainsi donner au lecteur les moyens de son instruction. Puisque l'extravagant parvient à découvrir l'art sous l'apparente monstruosité, la leçon qu'il faut en tirer est peut-être de comprendre que c'est folie d'adhérer pleinement à la fiction, mais que la folie est utile pour voir au-delà de la réalité. Il convient donc de ne pas boudier le plaisir que procure la poésie sans être dupe de ses leurre. A ce jeu, l'ironie reste le procédé surplombant le roman. Il n'est à cet égard pas anodin que les voix de la narration s'entremêlent constamment dans le texte²⁹, rendant le statut du narrateur équivoque. Brouillant le discours auctorial, cette indécision pousse le lecteur à se tourner vers l'unique recours de la distanciation. Est-ce à dire que l'ironie s'exerce à l'encontre de la fiction dans son principe même ? Au risque de tourner à vide ? Si, comme on a tenté de le montrer, les *Remarques* ne sont pas aussi univoques qu'on a pu parfois l'affirmer³⁰, on peut néanmoins admettre l'idée qu'elles expriment «une nette volonté d'imposer au récepteur une autorité supérieure»³¹.

4. Savoir lire

Cette autorité dessine en creux le portrait du bon lecteur, à qui elle tend des perches pour éprouver ses capacités. Lysis ne saurait l'incarner, même si sa «subtilité» est parfois sollicitée par Sorel dans cette entreprise. Le texte souligne en effet ses origines sociales comme autant de freins à son décryptage des codes littéraires qui sont d'abord ceux de l'aristocratie³². En ce sens, sa subtilité se présente plutôt comme sa capacité à mobiliser son bon sens pour déjouer les pièges de la rhétorique galante. D'où son ambivalence: il s'agit d'un garde-fou mais qui n'est en aucun cas montré

²⁷ A.-É. Spica, *op. cit.*, p. 36.

²⁸ «[Sorel] s'en prend, à travers la métaphore, à tout un système romanesque fondé sur le travestissement et qui fait de l'illusion le fond même de son dessein. En ce sens-là, tout roman est une métaphore, une image fautive de la réalité qui se donne pour vraie». J. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard 1981, p. 306.

²⁹ Nous renvoyons ici à l'article déjà cité de D. Chouinard, p. 73 sq.

³⁰ Voir D. Chouinard, *op. cit.*

³¹ D. Chouinard, *op. cit.*, p. 84.

³² Voir J. Serroy, *op. cit.*, pp. 308 sq.

comme le remède absolu contre les excès métaphoriques. Preuve qu'il manque à Lysis l'éducation suffisante qui lui aurait délié l'esprit et ainsi l'aurait préservé de l'extravagance, l'épisode de son séjour chez Fleurial. Le texte signale que l'épouse de ce dernier est «fort gausseuse» et qu'elle a très vite compris que «ce jeune homme n'avait pas l'esprit bien fait»³³. Saisissant l'occasion de le faire parler de sa maîtresse, elle entraîne Lysis dans un échange où il apparaît clairement que sa compréhension du portrait de Charité par métaphore a été fugace:

Remettons-nous sur notre premier discours, à savoir sur la blancheur de ma bergère. Il faut que vous sachiez qu'elle a un visage de lait. Elle a le visage laid, dit Cécile; pourquoi donc l'aimez-vous ? Je dis qu'elle a un visage de lait caillé, reprit Lysis, m'entendez-vous ? Oui, répondit Cécile, c'est qu'elle a un visage de lait de vache; mais les mouches qui passent ne s'y arrêtent-elles point pour en boire, et n'y en voit-on point de noyées ? Toutes celles que l'on y voit évitent le naufrage, répartit Lysis, car il y a des roses effeuillées sur ses joues, où ces mauvaises bêtes se mettent et nagent dessus pompeusement comme sur un navire. Si ce lait est bon à faire des fromages, dit Cécile, vous gagnerez bien avec une telle maîtresse, elle vous fera de grands rapports³⁴.

Le dialogue est savoureux et le comique naît de la balourdise d'un Lysis ne maîtrisant pas les codes galants, dans lesquels il s'empêtre. Et l'on appréciera le commentaire ironique qu'en fait Sorel dans les *Remarques*:

Ce qu'il [Lysis] voulait dire sérieusement s'est tourné par hasard en raillerie contre les poètes, dont il est le disciple. Ses contre-pointes sur la neige, le soleil, le lait, les mouches, les roses & les soucis, s'enchaînent avec une suite qui augmente leur grâce naturelle. Je m'imagine que l'on y trouve une bonne partie de ce qui se pouvait dire à ce sujet³⁵.

Pris dans leur succession, les différents passages où il est question du portrait de Charité désignent le galimatias galant comme cible à l'ironie du lecteur. Ils constituent un ensemble dont la dynamique montre la nécessité d'être rôdé à ces codes pour pouvoir s'en jouer et les mettre à distance. Sorel met ainsi en œuvre «une satire efficace de l'art de plaire à la mode galante» qui se présente comme un compromis «entre démystification et séductions du modèle galant»³⁶. Il dénonce aussi bien la balourdise du bourgeois que les sophistications creuses du galant et propose à son lecteur avisé une nouvelle esthétique romanesque, fondée sur la «naïveté», au sens de «peinture ressemblante» qu'a ce terme à l'époque. *Le Berger extravagant* s'offre alors comme véritable laboratoire où Sorel cultive la satire de la galanterie, refusée en tant que modèle culturel dominant. Delphine Denis y voit l'une des premières

³³ *BE*, p. 129/440.

³⁴ *BE*, p. 130/442–443.

³⁵ *BE*, p. 592/171.

³⁶ Delphine Denis, «Charles Sorel et le Parnasse galant», [in:] *Charles Sorel dans tous ses états, Québec, 26–28 septembre 2002*, pp. 421–423. Web17.free.fr/RD03/audiocasts/001.pdf, consulté le 11.08.2015. Voir également Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Champion, Paris 2001.

manifestations dans son œuvre d'une «dénonciation sans complaisance des mécanismes de distinction sociale qui régissent la civilité mondaine»³⁷, contre lesquels il a lutté toute sa vie.

En confiant à un extravagant la tâche de dénoncer les dangers de la lecture, Sorel selon un procédé éprouvé et peu original, mais ici particulièrement efficace s'offre la latitude d'une critique qui ne soit pas que destructrice. Dévoyant la dénonciation des risques de collusion entre fiction et réalité vers la reconstruction d'un romanesque entendu selon les modalités d'une «fiction bien comprise»³⁸, il met en place un nouveau modèle générique pour le roman. Le roman comique s'enracine donc dans le terreau fertile mais complexe de l'ironie. Il s'adresse au lecteur dans un mouvement de «communication à haut risque»³⁹ car l'ironie engage nécessairement la connivence du lecteur. Elle requiert donc une certaine alacrité d'esprit dont l'exercice passe par la reconnaissance de modèles esthétiques et leur mise à distance simultanée. C'est pourquoi un roman peut se présenter comme un anti-roman. C'est pourquoi aussi le roman comique ne peut se passer totalement du bel esprit: la galanterie, même moquée, reste l'une de ses composantes⁴⁰. En témoigne le dernier exemple du genre qui, lorsqu'il s'essouffle en 1666, signe la faillite du roman bourgeois dans sa tentative de succéder au roman comique par l'élimination d'une galanterie qui résiste, quoi qu'en ait Sorel contre Furetière⁴¹. Ainsi *Le Berger extravagant* se situe au carrefour des sens.

Bibliographie

- Chouinard Daniel, «Charles Sorel (anti)romancier et le brouillage du discours» [in:] *Études françaises*, vol.14, n° 1–2, 1978, <http://id.erudit.org/iderudit/036665ar>, consulté le 10.08.2015.
- Denis Delphine, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVIIème siècle*, Champion, Paris 2001.
- Denis Delphine, «Charles Sorel et le Parnasse galant», [in:] *Charles Sorel dans tous ses états*, Québec, 26–28 septembre 2002, web17.free.fr/RD03/audiocasts/001.pdf, consulté le 11.08.2015.
- Gauthier Patricia, «Les extravagances du bon sens: questions sur la fin d'un genre dans *Le Roman bourgeois* de Furetière», [in:] *Hors norme. Pratiques et enjeux des repré-*

³⁷ D. Denis, *art. cit.*, p. 427.

³⁸ L'expression est d'A-E. Spica, *art. cit.*

³⁹ Selon la formule de Ph. Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les Formes de l'Écriture oblique*, Hachette, Paris 1996, ch. I.

⁴⁰ Sur les rapports qu'entretiennent le burlesque et l'esprit, on se reportera à l'ouvrage de C. Nédélec, *Les États et Empires du Burlesque*, Champion, Paris 2004.

⁴¹ Voir Patricia Gauthier, «Les extravagances du bon sens: questions sur la fin d'un genre dans *Le Roman bourgeois* de Furetière», [in:] *Hors norme. Pratiques et enjeux des représentations de l'irrégularité*. Études réunies et présentées par V. Feuillebois, A.-C. Michel, E. Montel et F. Poulet, PUR, *La Licorne*, n° 99, 2012, pp. 39–50.

- sentations de l'irrégularité*. Études réunies et présentées par V. Feuillebois, A.-C. Michel, E. Montel et F. Poulet, PUR, *La Licorne*, n°99, 2012.
- Hamon Philippe *L'Ironie littéraire. Essai sur les Formes de l'Écriture oblique*, Hachette, Paris 1996.
- Nédélec Claudine, *Les États et Empires du Burlesque*, Champion, Paris 2004.
- Pichova Dagmar, «Les lecteurs français de *Don Quichotte*: Pierre Perrault, Saint-Évremond, Charles Sorel», [http:// www.sens-public.org/spip.php?article 403](http://www.sens-public.org/spip.php?article 403), consulté le 11.08.2015.
- Rosellini Michèle, Salvan Geneviève, *Le Francion de Charles Sorel*, Atlante, Neuilly 2000.
- Serroy Jean, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVIIème siècle*, Minard, Paris 1981.
- Spica Anne-Élisabeth, «L'extravagance du *Berger extravagant* de Charles Sorel (1627–1634). Un concept heuristique de la création fictionnelle au XVII^e siècle», [in:] *Carnets IV, (Res)sources de l'extravagance*, janvier 2012, <http://carnets.web.ua.pt/>, consulté le 10.08.2015.
- Sorel Charles, *Le Berger extravagant*, Slatkine Reprints, Genève 1972.
- Sorel Charles, *Histoire comique de Francion*, Gallimard, Folio classiques, Paris 1996.
- Zerari-Penin Maria, «Don Quichotte berger: de Cervantès à Charles Sorel», [in:] E. Ruiz-Galvez Priego et G. Groult (dir.), *Don Quijote de la Mancha dans la Manche, Études à l'intention des Archives départementales de la Manche, faites à l'occasion du quatrième centenaire de la parution de la Première partie de Don Quichotte sur les presses de Juan de la Cuesta à Madrid*, L'Harmattan, Paris 2007.

Mots-clés

Sorel, extravagance, sens, brouillage, *spoudogeloion*, lecture, galanterie, ironie

Abstract

Meaning corruption and reconstruction in Sorel's *The Extravagant Shepherd*. Study of Charite's portrait

Lysis, who went mad after misreading the *Astrée*, is the very embodiment of extravagance. Even if Sorel's avowed aim is to mock novels, the deconstruction of fiction at the expense of the main character, ridiculed for his inability to decipher the hidden meaning under the words he reads literally, is not univocal. Indeed, even though Lysis's naivety sets him apart from good readers whose education has made them experts in figurative meaning, it is not devoid of finesse. By criticizing the excesses of fiction, Sorel queries the mechanisms of the construction of meaning through reading, thus putting into perspective access to meaning in terms of social connectedness. And indeed, bourgeois common sense does fail when it comes to that playful distance reserved for good read-

ers. But it also comes in useful in pointing out its limits, in order to build a new meaning of the novel. Indeed, what could be more ambiguous than writing a novel to denounce it? What Sorel does here is reactivate *spoudogeloion* and urge his readers to question the very nature of the comic novel.

Keywords

Sorel, extravagance, meaning, *spoudogeloion*, reading, playful distance, irony

Du corps au dehors, nouvelle convergence pour la littérature contemporaine

*Il fallait partir en effet de ceci que j'avais un corps,
c'est-à-dire que j'étais perpétuellement menacé
d'un double danger, extérieur, intérieur.*

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927

Nombre d'écrivains de la littérature française contemporaine se sont emparés d'une question majeure indiquant une convergence nouvelle des préoccupations liées à l'importance du corps physique et de sa représentation au cœur du projet littéraire. Les écrivains établiraient un territoire restreint s'étendant du corps célébré au corps déficient, du corps érotisé au corps révolté, ou encore du corps meurtri par la maladie au corps rempart contre une relative extinction de la pensée créatrice, pour marquer une tendance nouvelle autorisant sa proclamation comme condition nécessaire à l'existence de l'être pensant. Cette proclamation du corps s'inscrit *a contrario* d'un délitement général du corps réel, «vrai», opposé au corps sublimé, idéalisé, formaté. Le corps physique évoqué dessinerait ainsi le corps du livre, suggérerait celui de l'écrivain, ferait écho à celui du lecteur. Un pan des littérateurs actuels proposent, à travers leurs œuvres, une réflexion qui interroge la concrétude du corps animé, en partie évacué, dans un monde de plus en plus aseptisé, dans un monde de la performance et du beau, dans un monde en partie dématérialisé.

Comment l'évocation du corps permet-elle de réaffirmer l'importance de l'écrivain et sa qualité de médiateur essentiel, octroyant du sens au corps physique auquel chacun est confronté dans son expérience unique du soi ? La littérature, concernée par la question, évoque ainsi le corps comme revendication contre sa dénégation, sa dissolution, son abstraction. Redonner une présence effective au corps à travers ses concrétude, trivialité, souffrance et transport permettrait de réaccorder une pensée active. En son temps, Michel de Montaigne soulignait dans les *Essais* l'articulation du corps et de l'esprit. Quelle élaboration de significations nouvelles proposent les littérateurs du XXI^e siècle ? L'objectif est d'envisager à nouveau le dialogue des plus serrés entre le corps et l'esprit, de circonscrire une convergence récente fondée sur l'évocation du matériau corporel. La littérature contemporaine permettrait ainsi de

pourvoir des axes singuliers de réflexion, de relier par une corporalité affichée les individus atomisés, de donner matière à des significations neuves pour l'individu à travers le motif du corps.

Nous proposons, très rapidement à travers un survol d'œuvres essentielles, de parcourir les siècles jusqu'à nos jours, pour évoquer la question du corps dans la littérature. Elle n'est certes pas nouvelle. De *La Chanson de Roland*, en passant par les évocations du corps douloureux évoqué par Jean-Jacques Rousseau dans *Les Confessions* jusqu'aux auteurs contemporains, la question du corps demeure une matière littéraire incontestable. Rabelais, en son temps, s'autorise l'exhibition obscène du corps que la religion dissocie de l'esprit. Il revendique une contestation des licences religieuses et morales. Dans *Gargantua*, l'auteur choisit l'impudicité du corps en mettant l'accent sur les aspects sexuels et scatologiques. L'écrivain du XVI^e évoque ces parties du corps pour leur donner existence, pour souligner leurs fonctions et plaisirs liés, et pour postuler le corps profane selon une visée humaniste. Ainsi, l'évocation du corps répond à un projet littéraire et politique s'opposant aux injonctions morales et présentant le corps comme véhicule de la jouissance et lieu d'éloignement des peurs profondes. Des auteurs du XIX^e comme Émile Zola ou Eugène Sue proposent des pages de déchéance absolue à travers leurs personnages. Ainsi, Gervaise¹, à la fin de *L'Assommoir* connaît une fin atroce mais celle-ci exclut toute impudeur. Le récit demeure à la troisième personne et la découverte de la mort de Gervaise occulte les affres de l'agonie. Le personnage d'Adèle dans *Pot-bouille* accouche dans d'atroces conditions qui sont assurément décrites avec une exactitude des plus dérangeantes mais cet épisode où le corps est particulièrement engagé participe avant tout au projet sous-jacent d'Émile Zola qui cherche à mettre en œuvre ses thèses scientistes. La littérature du roman réaliste à partir du XIX^e siècle aborde la question du corps en spécifiant toutes sortes de déchéances dont les origines sont héréditaires ou sociales. Demeure une impudeur en accord avec les mœurs des lecteurs-bourgeois et subsiste un filtre d'analyse sociale, scientifique des comportements et épreuves du corps qui évite une monstration essentiellement obscène de ce dernier. Au début du XXI^e siècle, les auteurs affichent dans leurs écrits une certaine absence de pudeur qui s'énonce comme une garantie d'un récit «vrai». Par exemple, Annie Ernaux décrit le sexe de son amant, des gouttes de sperme, ou la dépilation de son propre sexe, Daniel Pennac des problèmes gastriques, Ben Jelloun ou Jacques André Bertrand l'incontinence, l'odeur d'urine, les courses aux toilettes, la rectite, Boris

¹ «C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche.» É. Zola, *L'Assommoir*, Gutenberg, <http://www.gutenberg.org/cache/epub/6497/pg6497.html>, consulté le 2.09.2015.

Razon, les intubations, les vomissements, la paralysie progressive des membres... Le corps est ainsi exhibé sans projet revendicatif, cependant cette concrétude ne peut être circonscrite aux douleurs, glorifications ou abjections du corps. Elle permet d'envisager, à travers évocations et descriptions, un corps qui se révèle au narrateur lui-même dans une corporéité davantage éprouvée. Les auteurs actuels privilégient une pornographie des parties ou états du corps. L'écriture se fonde sur ce que l'auteur donne «à voir» puisqu'il s'agit d'exhiber, par le biais d'une obscénité affichée du corps, ce qui est habituellement masqué, dont la narration est ici assumée pour mieux intérioriser et partager les parcours des narrateurs. Le lecteur est désormais placé devant ce que convenance, pudeur, chasteté occultent habituellement, et que nul projet scientifique, politique, historique ou plastique ne justifie.

De nombreux écrivains du début du XX^e siècle qui se sont emparés du sujet de la Grande Guerre évoquent le corps engagé dans le conflit et toutes les turpitudes et avilissements liées à la vie dans les tranchées. Par conséquent, sont décrits les amputations, les visages ravagés, les corps brûlés, les éventrations, les blessures affreuses, les interminables agonies... et toutes autres meurtrissures corporelles ou psychiques. Certes, les horreurs vécues le sont à titre individuel, cependant le corps évoqué est également celui de nations engagées dans un tumulte général et générationnel; une aventure atroce mais communément partagée par des millions d'hommes au même moment. Cette dimension ne réduit pas l'engagement du corps, elle lui accorde une spécificité. Les soldats de la guerre 14-18 sont enterrés dans des cimetières militaires aux croix identiques tandis que nul lieu particulier n'existe pour les êtres décédés d'un cancer. De la même manière, la Seconde Guerre mondiale livrera son lot d'horreurs: combats effroyables, bombes atomiques, camps... Les ouvrages sur les camps de Robert Antelme², de Primo Levi, de Charlotte Delbo..., racontent un corps meurtri, déchu, torturé, affamé, voué à la destruction systématique... mais comme le rappelle Maurice Blanchot³, cet état de l'homme confronté à sa deshumanisation par un corps réduit aux besoins fondamentaux ne répond pas à un désir autocentré mais à une pulsion vitale partagée par les êtres humains; le corps de «*L'Espèce humaine*» déborde alors le corps de l'individu. L'expérience demeure à chaque fois aujourd'hui unique, renouvelée et singulière comme invite à le concevoir la littérature actuelle. Le corps d'un être peut être l'unique sujet d'un récit à l'instar de la narration de Brigitte Giraud⁴. Celui-ci est l'occasion d'articuler expérience personnelle et résonance universelle.

² «Quelque chose est apparu sur la couverture étalée. Une peau gris noir collée sur des os: la figure. Deux bâtons violets dépassaient de la chemise: les jambes. Il ne disait rien. Deux mains se sont élevées de la couverture et chacun des types a saisi une de ces mains et a tiré. Les deux bâtons tenaient debout. Il nous tournait le dos. Il s'est baissé et on a vu une large fente noire entre deux os. Un jet de merde liquide est parti vers nous.», *L'Espèce humaine*, Tel Gallimard, Paris 1957, éd. revue et corrigée 1978, p. 34.

³ «Mais ce que nous rencontrons maintenant dans l'expérience d'Antelme qui fut celle de l'homme réduit à l'irréductible, c'est le besoin radical, qui ne me rapporte plus à moi-même, à la satisfaction de moi-même, mais à l'existence humaine pure et simple». M. Blanchot, «L'expérience-limite» [in:] *L'Entretien infini*, Gallimard, Paris 1969, p. 196.

⁴ B. Giraud, *Avoir un corps*, Stock, Paris 2013.

Certains écrivains comme Richard Morgiève⁵ dans les années quatre-vingt-dix s'intéressent au corps à travers la contagion du mal, la pornographie et les fascinations qu'elles engendrent mais le début du XXI^e siècle voit apparaître une approche nouvelle et enregistre une confluence de projets similaires. Le récit du corps semble dorénavant très personnel et proposerait une expérience unique. Il garantit la prorogation du corps à travers la narration des modifications physiques. La conscience de l'existence effective du corps autorise ce dernier à devenir le support essentiel de la pensée qui le conçoit. «Le corps de l'artiste, son corps réel, son corps imaginaire, son corps fantastique, sont présents tout au long de son travail et il en tisse les traces, des lieux, des figures dans la trame de son œuvre.», précise Didier Anzieu⁶ à travers la métaphore filée du tissu, pour indiquer que la création dépend immédiatement des matérialité et conception de la dimension corporelle. Dans l'ouvrage *L'Usage de la photo*, Annie Ernaux en conjonction avec l'auteur et amant Marc Marie, évoque la période de sa vie pendant laquelle elle est traitée contre un cancer du sein. Elle choisit de faire du corps aimant et souffrant une matière littéraire. Les récits des auteurs contemporains seraient ainsi conditionnés par une expérience exclusive qui limiterait le propos aux conjectures de l'ego, constituant, semble-t-il, une approche nouvelle à une époque d'atomisation des individus et d'expérimentation distinctive de sa propre chair. Le corps s'apparente à une aventure de soi toujours reconduite tandis que les discours généraux comme ceux de la religion, nationaux ou sociaux apportaient des réponses définies par avance.

Un pan d'auteurs contemporains a donc choisi d'accorder au corps physique un traitement particulier qui indique un intérêt certain pour une mise en exergue d'une matérialité incontournable de l'être pensant. Sans corps et sans exaltations ni meurtrissures de celui-ci, nulle conception possible. Le préalable essentiel pour écrire et pour poursuivre une œuvre est de rester vivant parmi les vivants⁷. Plus récemment, l'écrivain Philippe Rahmy évoque son propre corps atteint d'ostéogénèse imparfaite⁸ à travers une souffrance féconde⁹, Boris Razon dans *Palladium*¹⁰ narre sa «traversée des enfers» dans le service de réanimation d'un hôpital... Cette condition *sine qua none* du corps présent et vivant signale que l'auteur est un être de chair, capable d'évoquer le corps sous de multiples aspects – des plus triviaux – capable aussi de proposer un projet de résistance ou de célébration et que la conservation du corps est le gage d'une possible création¹¹.

⁵ R. Morgiève, *Sex vox dominam*, Calmann-Lévy, Paris 1995.

⁶ D. Anzieu, *Le Corps de l'œuvre*, Galimard, Paris 1981, p. 44.

⁷ F. Zorn, *Mars*, 1976. De manière isolée, Fritz Zorn, frappé d'un cancer, envisage l'écriture de sa propre agonie.

⁸ Ostéogénèse: maladie des os de verre.

⁹ «Ces textes ne m'ont pas seulement ouvert l'esprit. Ils sont aussi devenus mon corps.» Ph. Rahmy, *Béton armé*, La Table ronde, Paris 2013, p. 63.

¹⁰ B. Razon, *Palladium*, Stock, Paris 2013.

¹¹ Liste non-exhaustive d'écrivains contemporains appartenant à la mouvance actuelle liée à l'évocation du corps ou à une nouvelle manière d'exprimer le rapport au corps: T. Ben Jelloun, *L'Ablation*, Gallimard, Paris 2014. / J. Bertrand, *Comment j'ai mangé mon estomac*, Julliard,

Une impudicité maîtrisée, qui revendique la présence du corps réapproprié, initiée dans les années quatre-vingt-dix par Hervé Guibert¹², est commune aux ouvrages récents évoqués. Ainsi, les écrivains abordent la question du corps et du rapport de l'individu à son corps selon une concrétude et une crudité qui affirment son existence lorsqu'il se rappelle à nous par les douleurs, souffrances, jouissances et épreuves. Les écrivains ne recourent que très rarement à un biais métaphorique global pour l'œuvre, le lecteur est mis devant la violence exercée sur le corps. Cette description du corps souffrant, ou sublimé, ou simplement tangible par ses manifestations n'est en rien une réduction du propos de l'écrivain. Au contraire, il constitue un acte de résistance permettant de répondre à l'appel du réel qui s'impose à l'individu. Le livre constitue le véhicule d'une pensée conditionnée par le biais de la matérialité du corps, confronté à une situation d'expérimentation de cette même corporalité dont la prégnance est mise sous silence lorsqu'elle ne se signale pas à l'esprit à travers une concrétude manifeste. Sont évoqués, les états dépressifs, le sang, le sperme, les déjections de tout ordre, les états les plus vils du corps, sa déchéance, les détails sordides des séjours en hôpitaux... L'abject, le honteux, le dégradant, le misérable, l'intime sont devenus matière d'une expression qui tente de produire un discours contre la puissance du réel de la maladie, de la solitude profonde, de la sénescence... La convergence nouvelle tente de proposer une réponse pour la communauté à la question du corps éprouvé mais à travers le cadre de l'expérience singulière et personnelle.

Annie Ernaux et Marc Marie prennent des photographies des lieux de leurs rencontres, des vêtements jetés au sol pendant leurs ébats, de leurs corps. Ces clichés alimentent le récit à la fois d'un amour, d'une exaltation du corps et d'une expérience de la maladie. Le récit aborde des aspects les plus concrets du corps malade et du corps aimant. Le lecteur est invité à partager une intimité sexuelle et les affres des différents aspects de la pose du cathéter, de la perte des cheveux et poils, de l'ablation... Le corps est devenu le lieu de l'exercice de l'éros et du thanatos associés dans une pulsion confondue de vie et de mort¹³. Ainsi, l'écrivain donne une matérialité forte au corps à travers l'écriture et articule un partage littéraire effectif avec son amant. Elle permet de mieux célébrer sa résistance et son combat contre la mort.

Paris 2014. / J. Bonnie, *Chambre 2*, Belfond, Paris 2013. / Claro, *Crash-test*, Actes sud, Arles 2015. / P. Declerck, *Socrate dans la nuit*, Gallimard, Paris 2008 / C. Delaume, *Une Femme avec personne dedans*, Seuil, Paris 2014 / R. Detambel, *Son Corps extrême*, Actes sud, Arles 2011. / D. de Vigan, *Jours sans faim*, Libra Diffusio, Paris 2014. / A. Ernaux, *L'Usage de la photo*, Gallimard, Paris 2005. / H. Frappat, *Lady Hunt*, Actes Sud, Arles 2013. / Gault. Vanessa, *Le Corps incertain*, Arléa, Paris 2006. / B. Giraud, *Avoir un corps*, Stock, Paris 2013. / V. Goby, *Kinderzimmer*, Actes Sud, Arles 2013. / M. de Kerangal, *Réparer les vivants*, Verticales, Paris 2014. / F. Jacob, *Corps*, Buchet-Chastel, Paris 2012. / Ch. Oster, *Le Cœur du problème*, L'Olivier, Paris 2015. / Ph. Rahmy, *Béton armé*, La Table ronde, Paris 2013. / B. Razon, *Paladium*, Stock, Paris 2013. / M. Ribloullet, *Les Lisières du corps*, Verdier, Paris 2015. / J.-Ph. Toussaint, *Nue*, Minuit, Paris 2013.

¹² *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Gallimard, Paris 1990, 265 p. / *Le Protocole compassionnel*, Gallimard, Paris 1991, 226 p.

¹³ «L'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort.» G. Bataille, *De l'érotisme*, Minuit, Paris 1957, p. 19.

Quand cette photo a été prise, j'ai le sein droit et le sillon mammaire brunis, brûlés par le cobalt, avec des croix bleues et des traits rouges dessinés sur la peau pour déterminer précisément la zone et les points à irradier. [...] Des bouts de sparadrap maintiennent le cordon contre la peau dont la chaleur fait monter et s'écouler les produits dans mes veines. À cause du sac devant mon ventre je ne peux pas fermer ma veste ou mon manteau et j'ai du mal à cacher le fil qui sort et passe sous mon pull. Quand je suis nue, avec ma ceinture de cuir, ma fiole toxique, mes marquages de toutes les couleurs et le fil courant sur mon torse, je ressemble à une créature extraterrestre. [...]

Pendant des mois mon corps a été un théâtre d'opérations violentes.

Lors des séances de chimio, je le comparais avec amusement à un lave-vaisselle, auquel la durée du «programme» - entre une heure et une heure trente -, l'introduction à la fin d'un «produit de rinçage» font inmanquablement songer. Il n'a pas cessé non plus de se modifier: calvitie et dépilation intégrale, cicatrice, et dans les semaines suivant l'opération, au creux de l'aisselle, une espèce de grosse orange remplie de lymphes qui me forçait de tenir le bras écarté du buste¹⁴.

Le corps ainsi présenté, n'obviant aucun détail technique ou corporel, engage une occultation de celui-ci dans la mesure où les transformations infligées le déplacent dans d'autres univers: «je ressemble à une créature extraterrestre», «je le [mon corps] comparais avec amusement à un lave-vaisselle». Le corps malade n'est plus le corps coutumier, défait d'une corporéité connue. L'écriture est assurément l'occasion de se le réapproprier. Ainsi, l'auteure tente de cerner ce qui échappe à la compréhension des soubresauts du corps, des maladies du corps, de l'inexprimable dans l'amour ou le sexe par l'écriture.

Je m'aperçois que je suis fascinée [...] depuis mon enfance par les taches de sang, de sperme, d'urine, déposées sur les draps ou les vieux matelas [...] Les taches les plus matérielles, organiques. Je me rends compte que j'attends la même chose de l'écriture. Je voudrais que les mots soient comme des taches auxquelles on ne parvient pas à s'arracher¹⁵.

Annie Ernaux désire que «les mots soient comme des taches auxquelles on ne parvient pas à s'arracher». L'écriture devrait ainsi «couler» pour former des taches organiques que les déjections du corps sont capables de produire. Elle serait capable de se substituer à la réalité de ces marques corporelles pour présenter un équivalent scriptural et de déclencher la même interrogation ou la même sidération. En outre, elle opère une comparaison, entre mots et taches, qui privilégie l'aspect graphique du vocable, que les lettres forment, associé à l'encre déposée sur la feuille qui représente le corps, un corps écrivant.

Annie Ernaux au cours de la rédaction de son récit précise que l'absence de corps, plutôt que sa présence, exprime davantage l'érotisme clamant la vie contre la mort. Les photographies indiquent des traces d'ébats ou plutôt des habits jetés

¹⁴ A. Ernaux, *L'Usage de la photo*, Gallimard, Paris 2005, pp. 82-83.

¹⁵ *Ibid.*, p.74.

dans la fougue de retrouver les corps sur le lieu de résidence de l'écrivain. Annie Ernaux avoue: «Quand je regarde nos photos, c'est la disparition de mon corps que je vois.»¹⁶ Comment voir une disparition sinon par le constat de son absence dans une oscillation prométhéenne, que l'espace vide des vêtements signale dans un mouvement concomitant de présence et d'absence. Le corps s'abstrait du visible parce qu'il est conscientisé, devenu objet des pensées et le récit oscille entre une évocation concrète du corps et l'idée même du corps. La disparition du corps projette alors le décès possible.

Tahar Ben Jelloun ou Jacques André Bertrand de la même manière qu'Annie Ernaux évoquent un corps selon une concrétude marquée qui inclut détails physiques, états physiologiques à partir des témoignages directs des narrateurs... Ils proposent des récits centrés sur le corps déficient, malade, opéré, réduisant l'individu à une «importune» corporalité qui se rappelle aux narrateurs. «Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit¹⁷», rappelle Jean-Jacques Rousseau. Sous une présentation en chiasme, l'écrivain du XVIII^e siècle souligne le paradoxe d'un corps qui sait se faire oublier lorsqu'il ne souffre pas. Dans le récit publié en 2015, Ben Jelloun écrit: «Je suis un corps, simplement un corps», qui bornerait ainsi l'individu à sa matérialité que le terme doublé dans la phase entérine. Le *cogito* s'apparente à un *corpus*, qui inverse la proposition de Descartes¹⁸ pour donner naissance au récit. En réalité, il s'agit d'un rappel; l'homme a un corps dont le fonctionnement permet l'existence de la pensée de soi. Le corps rappelle à l'esprit que le préalable de la pensée, même celle de l'indicible, est sa corporalité, l'incarnation de l'être qui, à des moments critiques, revient à l'essentiel à travers des descriptions qui ne ménagent pas la pudeur des narrateurs.

Quand on me ramène dans la chambre, je découvre que je suis relié à des tuyaux: une sonde vésicale est enfoncée dans la verge; j'ai deux drains aspiratifs de chaque côté de la cicatrice qui est au milieu du pubis, sept à huit centimètres; une perfusion dans le pli du coude; un tuyau qui diffuse de l'oxygène dans le nez. Difficile de bouger. Dès que je fais un mouvement ça tire sur un des liens. Dans la main on m'a glissé une gâchette sur laquelle je dois appuyer si je veux me délivrer une dose de morphine. Je suis bien pris en charge. [...] Je suis un corps, simplement un corps.¹⁹

«Ceux qui veulent déprendre nos deux pièces principales, [le corps et l'esprit] et les séquestrer l'une de l'autre, ils ont tort²⁰», précise Montaigne en son temps. Pour d'autres raisons que celles dépendant du discours religieux, le corps est aujourd'hui

¹⁶ *Ibid.*, p. 13.

¹⁷ J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, livre premier, 1762, p. 24, http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/emile/emile_de_education_1_3.pdf, consulté le 2.09.2015.

¹⁸ «Cogito ergo sum» (Je pense donc je suis), «il falloit nécessairement que moi qui le pensois fusse quelque chose; et remarquant que cette vérité, *je pense, donc je suis* [...]», *Discours de la méthode*, Texte établi par Victor Cousin, Levrault, tome I, 1824, p. 159.

¹⁹ T. Ben Jelloun, *L'Ablation*, Gallimard, Paris 2014, pp. 35-36.

²⁰ «Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces principales et les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort.» M. de Montaigne, *Essais* II, chap. 17, «De la présomption», 1595. Texte établi par

dissocié de l'esprit pour souligner son autonomie, sa «mécanique» dans une perspective de réappropriation d'un «territoire» dépossédé par l'idée du corps et de sa sublimation en raison des discours médiatiques et publicitaires. Faire exister le corps «réel» et en faire l'objet essentiel du récit, équivaut à une résistance contre ses délitements. Les auteurs actuels veulent présenter un corps «vrai» pour accorder à la littérature un espace nouveau de signification car le corps, de soi, produit continuellement du sens. Jacques André Bertrand, à son tour, narre des péripéties peu glorieuses à la suite d'une opération de l'estomac. La personnification du pylore et des intestins indiquent une faculté autonome du corps et une faillite de l'autorité de l'esprit sur ce dernier. La honte de la déjection sur soi est présentée sans ménagement pour l'ego.

Puis ce fut la déroute. Immobilisé au milieu d'une allée parcourue dans les deux sens par les joueurs du dimanche, jambes serrées, je priai Héroïse de me trouver des toilettes en urgence. Le pylore avait laissé tout passer, les intestins firent de même. Cent mètres me séparaient du bloc sanitaire où je parvins, mortifié, dans un état lamentable.

Enfermé dans une cabine, je me débarrassai de mon slip et de mes chaussettes dans la poubelle, usai trois kilomètres de papier, pendant qu'Héroïse lavait à grande eau, froide, mon pantalon et mes chaussures. Ce fut le moment que choisit un groupe de jeunes filles pour entrer. Cris d'orfraies. Horreur ! Puanteur !²¹

À son tour, l'écrivaine Maylis de Kerangal dans son récit, fondé sur une enquête précise et documentée des procédures chirurgicales, narre une transplantation cardiaque. Elle n'épargne au lecteur aucun détail, évoque les organes et leur extraction, le cadavre qui en résulte...

[...] ce que la mort dépose sur le champ de bataille. C'est un corps outragé. Châssis, carcasse, peau. Celle du garçon prend lentement la couleur de l'ivoire, elle semble se durcir, nimbée de cette lueur crue qui tombe du scialytique, elle semble devenir une carapace sèche, un plastron, une armure. [...] il ôte du corps tout ce qui l'envahit, ces fils et ces tubes, les perfusions et la sonde urinaire, il le débarrasse de tout ce qui le traverse, l'enlace, en obstrue la vision, il le dégage et alors le corps de Simon Limbres apparaît dans la lumière, plus nu que nu soudain: corps humain catapulté hors de l'humanité²².

Le titre de son roman *Réparer les vivants* oriente la lecture vers une perspective de réinvestissement du corps pour envisager un partage, pour convoquer à nouveau le corps social qui esquisse une solidarité des êtres²³ à une époque d'individualisation

P. Villey et V. L. Saulnier, P. U. F., 1965, pp. 270-284, https://fr.wikisource.org/wiki/Essais/Livre_II/Chapitre_17, consulté le 2.09.2015.

²¹ J. A. Bertrand, *Comment j'ai mangé mon estomac*, Julliard, Paris 2014, p. 86.

²² M. de Kerangal, *Réparer les vivants*, Verticales, Paris 2014, pp. 268-269.

²³ «L'opération du don d'organe interroge ce qu'est le corps social. [...] il y a l'idée que la blessure scandaleuse, l'entaille insupportable faite au corps social par la mort de ce jeune homme, que cette blessure se répare. Le corps est remis au pot commun, collectivisé.» M. de Kerangal, propos recueillis par Fiolf, <http://www.culturopoing.com/livres/entretien-avec-maylis-de-kerangal/20140401>, consulté le 2.09.2015.

des parcours. Cette concrétude du corps à laquelle recourent de nombreux écrivains favorise la réinstauration du pacte de lecture fondé désormais sur une «transparence» garantissant un récit authentique d'expériences personnelles dont la maîtrise scripturale de l'auteur permet d'articuler le propos avec celles d'un grand nombre de lecteurs. Cette concrétude, qui peut s'avérer dérangement, tend à esquisser une proposition de sédition qui s'oppose à la fabrication du corps idéal par les images publicitaires, sportives ou filmiques. Les écrivains contemporains ont identifié un corps déréalisé auquel ils réaccordent des aspects tangibles et matériels d'une dimension physique éprouvée. Le corps est ainsi mis «au dehors», livrant à la fois surface et intériorité d'une corporéité exhibée et transférée dans le corps du livre. Le corps «étrangement» dissocié de l'esprit en raison de son impérieuse concrétude, autorise une pensée de la corporéité que les ouvrages contemporains nous livrent pour engager une réflexion nouvelle. «Le corps dont l'œuvre est habillée par le travail de composition, représente l'écorce, l'enveloppe psychique l'interface tournée d'un côté vers le dedans, de l'autre vers le dehors²⁴», explique Didier Anzieu pour souligner la tension entre le travail créatif tourné vers l'écrivain lui-même et la constitution de l'œuvre offerte aux lecteurs. Ainsi, l'exploration d'un corps révélé à soi devient l'objet d'un récit pour une lecture partagée.

La narration du corps peut ainsi prendre les accents d'une expression autobiographique fondée sur une vérité du «dedans» exhibé au dehors. Annie Ernaux évoque cette investigation du corps par une multitude de procédés techniques médicaux qui quadrillent, auscultent, inspectent, examinent... une matérialité qui est l'essence de notre être, un espace auquel notre esprit n'a pas accès en dehors des images médicales qui le font alors exister.

Pendant des mois, mon corps a été investigué et photographié des quantités de fois sous toutes les coutures par toutes les techniques existantes. (Mammographie, drill-biopsie du sein, échographie des seins, du foie, de la vésicule, de la vessie, de l'utérus, du cœur, radiographie des poumons, scintigraphie osseuse et cardiaque, IRM des seins, des os, scanner des seins, de l'abdomen et des poumons, tomographie par positrons ou PET-scan. J'en oublie sûrement.)²⁵

De même, Tahar Ben Jelloun fait le récit d'une intervention qui modifie l'intérieur du corps du patient, d'une corporalité abstraite puisqu'invisible, imaginée, mais dont la narration donne naissance à une œuvre et garantit une transparence du dire.

Ce n'est que le lendemain que j'ai senti que quelque chose manquait. On parle en général d'«ablation» à propos de quelque chose qui dépasse, un membre extérieur. Là, la prostate c'est à l'intérieur. J'imagine les mains du professeur J. F. la détacher puis la retirer sans forcer. Je vois l'opération. Je me sens léger. Je me dis qu'on a tout enlevé y compris la partie dure où s'était niché le cancer. Je me sens rassuré. À aucun moment je n'ai pensé que j'étais malade²⁶.

²⁴ D. Anzieu, *Le Corps de l'œuvre*, nrf Gallimard, Paris 1981, p. 208.

²⁵ A. Ernaux, *L'Usage de la photo*, Gallimard, Paris 2005, p. 149.

²⁶ T. Ben Jelloun, *L'Ablation*, Gallimard, Paris 2014, pp. 35-36.

Cette même intériorité est évoquée dans l'ouvrage de Maylis de Kerangal, lorsque le médecin, pour procéder à la transplantation cardiaque, plonge les mains dans le corps du patient. Ainsi, la narratrice souligne l'importance de la conjonction de corps. Les mains d'un corps, celui du chirurgien, «réparent» le corps d'un vivant: «Virgilio masse le cœur, il le luxe des deux mains, et alors ses poignets disparaissent dans le corps de Claire.²⁷». Précédemment dans le récit, le corps du jeune homme dont le chirurgien a extrait le cœur est envisagé selon un espace intérieur qui souligne une matérialité que le lecteur peut parcourir par l'imaginaire et par les pages de l'œuvre «existante».

Le cœur s'arrête de battre. Le corps est lentement purgé de son sang, lequel est remplacé par un liquide réfrigéré qui, injecté à fort débit, va rincer les organes de l'intérieur, tandis que des glaçons sont immédiatement disposés autour d'eux²⁸.

Les auteurs contemporains désirent que le corps permette de repenser la place de l'individu dans le corps social, mais aussi l'importance du corps réel opposé au corps idéal formaté par les médias. Il est le sujet de l'investigation d'une autobiographie du corps changeant telle que l'esquisse par exemple Brigitte Giraud dans son ouvrage *Avoir un corps*. Elle évoque le «parcours» de son propre corps et les modifications au cours de son existence. Elle donne ainsi forme à une conception mentale et abstraite du corps que l'esprit envisage en l'articulant avec la concrétude du corps spécifique, éprouvé à travers une équivalence scripturale. La distinction corps et esprit permet ainsi d'organiser un dialogue entre ces deux entités pour favoriser leur réalité et de mieux réaccorder du sens à la matérialité du vivant en justifiant pleinement le rapport de la littérature au réel. Le motif du corps dont les auteurs contemporains s'emparent est source d'une réflexion troublante et féconde.

Dans les *Essais*, Montaigne précise: «que l'esprit éveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arrête la légèreté de l'esprit, et la fixe.²⁹», pour montrer une interdépendance essentielle du corps et de l'esprit. Ce dialogue salvateur ne peut exister que lorsque les deux entités sont opérationnelles par le biais unique du corps. Par exemple, la description par Tahar Ben Jelloun indique une «redécouverte» du corps sur lequel on a opéré des modifications qui réactivent une corporéité de l'être par une efficiente réduction que souligne l'emploi de l'adverbe «simplement»: «Je suis un corps, simplement un corps». Ainsi, la volonté littéraire qui consiste à autonomiser le corps en décrivant des aspects les plus «bas» permet de réactiver une réflexion indispensable de nos jours. Elle s'énonce *a contrario* du jeunisme, de la culture du corps athlétique, de l'infailibilité corporelle... pour exacerber des valeurs humanistes qui accordent à l'être, mansuétude, bienveillance et une forme de résistance

²⁷ M. de Kerangal, *Réparer les vivants*, Verticales, Paris 2014, p. 278.

²⁸ *Ibid.*, p. 244.

²⁹ «Que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arrête la legereté de l'esprit et la fixe.» Montaigne, *Essais III*, chap. 13, «De l'expérience», 1595. Texte établi par P. Villey et V. L. Saulnier, P. U. F., 1965, p. 495, https://fr.wikisource.org/wiki/Essais/Livre_III/Chapitre_13, consulté le 2.09.2015.

qui s'exerce dans des récits racontant les tourments du corps. Il s'agit de s'éloigner d'une religion du corps véhiculée par un discours sous-jacent général, qu'en son temps Montaigne récusait également: «Je hais cette inhumaine sagesse qui nous veut rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps³⁰.». Le diktat de normes générales esquisse un corps tandis que le «parcours» de ce dernier peut être envisagé d'un point de vue personnel, unique, puisqu'il est expérience de soi avant d'être une expérience commune. Le corps «cultivé» peut s'envisager alors comme une aventure qui participe d'une autobiographie conjuguée à l'existence même de l'être de sa naissance à sa mort, en raison d'une incarnation qui réaffirme sa matérialité et sa potentialité créatrice. Tahar Ben Jelloun, dans son récit, articule cette même réflexion sur la conjonction du corps et de l'esprit pour en indiquer des limites qui fonderont l'écriture. Le corps défaillant, habituellement annexé au cerveau, est dans une incapacité de réponse aux *stimuli* de ce dernier. Le divorce entre les deux entités n'existe pas, il s'agit plutôt de constater un dysfonctionnement matériel ou «mécanique» du corps qui semble l'autonomiser.

Désolé, la mécanique est définitivement en panne. Je suis devenu un être incomplet. Mon cerveau – parce qu'il participe en grande partie à la fête – n'est pas en cause, il fait ce qu'il peut. C'est le reste qui ne suit pas³¹.

Selon une approche identique, à plusieurs reprises, Brigitte Giraud évoque la mécanique du corps dans son ouvrage³² et insiste sur un fonctionnement automatisé qui occulte l'esprit, indiquant de ce fait une autonomie constitutive de l'être; une relative dépossession.

Je paie pour n'avoir pas compris que le corps existe, oppose sa logique technique, mécanique, implacable à la croyance magique et adolescente³³.

Le corps comme une machine, une fabrique, patiente chaîne de montage, usine à gaz³⁴.

La corporalité est envisagée par un dispositif physique qui agirait aux dépens de l'esprit, *a contrario* de sa volonté, ou encore qui se signale à la conscience par un dysfonctionnement. Cette approche semble faire écho à la conception de Descartes sur la totale matérialité et autonomie du corps³⁵.

Pourquoi le corps redevient-il un sujet de littérature alors que cette question a été précédemment traitée et que la pertinence d'un tel projet est interrogée à travers les

³⁰ «Moy, qui ne manie que terre à terre, hay cette inhumaine sagesse qui nous veut rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps.» *Ibid.*, p. 492.

³¹ T. Ben Jelloun, *L'Ablation*, Gallimard, Paris 2014, p. 125.

³² B. Giraud, *Avoir un corps*, Stock, Paris, 2013.

³³ *Ibid.*, p. 93.

³⁴ *Ibid.*, p. 161.

³⁵ «Notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même.» R. Descartes, *Lettre au Marquis de Newcastle*, 23 novembre 1646, [in:] *Œuvres et lettres*, La Pléiade, Paris 1937, pp. 1254-1257.

diverses tentatives littéraires ? En réalité, il s'agit pour les écrivains actuels, non pas d'entériner une dichotomie corps / esprit mais de redonner réalité et importance au corps en soulignant un fonctionnement omnipotent d'une corporalité constitutive de l'être humain. Le territoire de réponse se limiterait par le rapport récent au corps que l'individu engage à travers son unicité. Le corps, ainsi éprouvé, souligne les déréliction et isolation absolues auxquelles est confronté l'homme du XXI^e siècle. La maladie transforme le corps en signe, mais la simple conscience du corps également, dans la mesure où sa présence au monde, réactivée comme territoire nécessaire de la pensée, permet de réattribuer du sens à l'endroit même d'une perte. Nos sociétés occidentales souffrent d'une recrudescence de l'individualisme et des injonctions du corps uniforme et performant véhiculé par les images médiatiques. La littérature, concernée par la question du corps, propose une pensée nouvelle qui répond à l'élaboration du signe substitué au corps. Elle fait écho à l'expression de la corporéité pour créer une liaison des parcours personnels dans une réflexion plus globale. Le motif du corps, dont se sont emparés une partie des écrivains contemporains, permet d'explorer l'aventure singulière et unique du corps engagé dans l'existence. Dans le corps comme dans la langue, l'écriture engage une résistance contre une volonté de correspondre à une norme par un désir de présence revendiquée et de coïncidence avec soi.

Bibliographie

- Antelme Robert, *L'Espèce humaine*, Tel Gallimard, Paris 1957, éd. revue et corrigée 1978.
- Anzieu Didier, *Le Corps de l'œuvre*, Gallimard, Paris 1981.
- Bataille Georges, *De l'érotisme*, Minuit, Paris 1957.
- Ben Jelloun Tahar, *L'Ablation*, Gallimard, Paris 2014.
- Bertrand Jacques, *Comment j'ai mangé mon estomac*, Julliard, Paris 2014.
- Blanchot Maurice, *L'Expérience limite*, [in:] *L'Entretien infini*, Gallimard, Paris 1970.
- Bonnie Julie, *Chambre 2*, Belfond, Paris 2013.
- Declerck Patrick, *Socrate dans la nuit*, Gallimard, Paris 2008.
- Delaume Chloé, *Une Femme avec personne dedans*, Seuil, Paris 2012.
- Detambel Régine, *Son Corps extrême*, Actes sud, Arles 2011.
- Descartes René, *Lettre au marquis de Newcastle*, *Œuvres et lettres*, La Pléiade, Paris 1937.
- Ernaux Annie, *L'Usage de la photo*, Gallimard, Paris 2005.
- Frappat Hélène, *Lady Hunt*, Actes Sud, Arles 2013.
- Gault Vanessa, *Le Corps incertain*, Arléa, Paris 2006.
- Giraud Brigitte, *Avoir un corps*, Stock, Paris 2013.
- Goby Valentine, *Kinderzimmer*, Actes Sud, Arles 2013.
- Guibert Hervé, *Le Protocole compassionnel*, Gallimard, Paris 1991.
- Guibert Hervé, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Gallimard, Paris 1990.
- Kerangal Maylis de, *Réparer les vivants*, Verticales, Paris 2014.
- Jacob Fabienne, *Corps*, Buchet-Chastel, Paris 2012.

Montaigne Michel de, *Essais*, P. U. F., Paris 1965.

Rahmy Philippe, *Béton armé*, La Table ronde, Paris 2013.

Razon Boris, *Palladium*, Stock, Paris 2013.

Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, <http://classiques.uqac.ca>.

Toussaint Jean-Philippe, *Nue*, Minuit, Paris 2013.

Vigan Delphine de, *Jours sans faim*, Libra Diffusio, Paris 2014.

Zola Émile, *L'Assommoir*, <http://www.gutenberg.org>.

Zorn Fritz, *Mars*, Gallimard, Paris 1976.

Mots-clés

Corps, concrétude, motif, exhibition, pensée, signe

Abstract

Body exhibited, a new convergence for contemporary literature

In opposition to the ideal, formatted, adorned body, dispossessed of its reality, hawked by in the media, a lot of contemporary writers are interested in corporeality as a 'territory' renewed by the autobiography which follows the track of a materiality answering, in a particular way today, the joining of the body and the spirit. Choosing the body to be the subject of narratives allows the authors to consider a new reflection on the recovery of the body as "a place" of resistance and convergence for contemporary literature which takes note of the current atomization of individuals and life courses.

Keywords

Body, concrete, motive, exhibition, thought, indication

Zola «onomaturge»: le sens et la portée symbolique des anthroponymes dans *Les Rougon-Macquart*

1. Le *vivant* et l'«onomastique expérimentale»

«J'appelle réelle une œuvre qui vit, une œuvre dont les personnages puissent se mouvoir et parler»¹: dans cette définition zolienne du réalisme, la présence du verbe *vivre* n'est point inopinée. En effet, l'ambition principale d'Émile Zola en tant que créateur a toujours été de «faire de la vie», et ce «besoin d'artiste»² qu'il a «trouvé en lui»³ est devenu «beaucoup plus qu'un postulat esthétique que Zola fera adopter dans ses romans. La représentation du *vivant* [...] reste l'un des piliers de la poétique naturaliste»⁴. L'ancrage du texte réaliste – et, par conséquent, naturaliste – dans le *vivant* s'effectue, entre autres, par le caractère «réel» des noms propres qu'il contient. Cette règle s'applique surtout aux anthroponymes, les toponymes jouissant d'une certaine liberté à ce propos⁵. Ainsi, au premier abord, il n'y a rien d'original dans ce que dit Zola sur les noms qu'il choisit pour ses personnages romanesques: «Nos personnages, ce sont les *vivants* en chair et en os que nous coudoyons dans la rue. Ils ont nos passions, ils portent nos vêtements, et il faut bien qu'ils aient aussi nos noms»⁶.

Il faut pourtant souligner que, chez l'auteur du *Roman expérimental*, le choix d'un prénom ou d'un nom n'est pas mécanique ou accidentel, basé sur une relation quelconque entre le patronyme et le personnage qui va le porter, mais il relève d'un processus délibéré qui pourrait être qualifié d'«onomastique expérimentale». En effet, ayant pour mission de focaliser l'attention du lecteur et de devenir le «foyer» de la signification du personnage⁷, ce choix n'est jamais fortuit: comme en témoignent

¹ É. Zola, *Mon Salon*, [in:] *idem, Œuvres complètes*, t. 2, sous la dir. de H. Mitterand, Nouveau Monde Éditions, Paris 2002, pp. 665-666.

² É. Zola, *Correspondance*, t. 6, Presses de l'Université de Montréal/CNRS, 1983, p. 461.

³ *Ibid.*

⁴ J. Rachwalska von Rejchwald, *Le Mouvant ou la nostalgie du continu. Dynamiques du corps dans l'œuvre d'Émile Zola*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 2014, p. 88.

⁵ Comme le montre, dans *Les Rougon-Macquart*, l'exemple de Plassans, lieu d'action pour plusieurs romans de la série dont la topographie reflète en grosses lignes Aix-en-Provence et dont le nom a été inventé par Zola qui l'a calqué, selon Henri Mitterand, sur Flassans, un nom de commune rurale dont venait un de ses camarades de collège.

⁶ É. Zola, *Correspondance*, *op. cit.*, t. 4, p. 262. Nous soulignons.

⁷ Cf. P. Hamon, *Le Personnel du roman. Le Système des personnages dans les «Rougon-Macquart» d'Émile Zola*, Droz, Genève 1983, pp. 112-117.

les dossiers préparatoires et les brouillons, le romancier «choisissait avec la plus grande attention les noms de ses personnages»⁸, prenant pour critère fondamental la charge émotive ou la puissance d'évocation d'un nom de famille ou de baptême. Par conséquent, chez Zola, le personnage «non seulement a son nom, mais aussi il est son nom»⁹. Jean-Paul Sartre n'a-t-il pas constaté que «la nomination est [...] l'union solide et définitive de l'homme et de la chose, parce que la raison d'être de la chose est de requérir un nom et que la fonction de l'homme est de [...] lui en donner un»¹⁰, l'«homme» étant, en l'occurrence, le romancier et la «chose», le personnage romanesque ?... Dans cette perspective, les anthroponymes zoliens deviennent des noms-symboles, et le processus de leur attribution se transforme en une activité métaphysique, voire démiurgique, ce qui amène Philippe Bonnefis à qualifier l'écrivain d'«onomaturge»¹¹.

Quelle est cette activité de Zola démiurge de l'onomastique ? Selon quels critères et par quels procédés son travail s'opère-t-il ? La réponse à ces questions paraît assez complexe. Une tentative de repérer et d'analyser les noms de tous les protagonistes des vingt volumes des *Rougon-Macquart* serait un travail gigantesque, étant donné environ 1200 personnages qui peuplent la série zolienne. Nous nous limiterons donc à la seule famille des Rougon-Macquart-Mouret, avec ses trente-trois membres dont les trois noms de famille et les nombreux prénoms permettent déjà, nous semble-t-il, de formuler des conclusions intéressantes.

2. Aux sources de la nomination zolienne

En premier lieu, il faudrait nous pencher sur le schéma mental qui préside à l'attribution du nom et du prénom par le romancier à ses personnages. Remarquons tout de suite que c'est toujours dans le même sens que ce procédé s'effectue : Zola va du personnage, du «type» qu'il a inventé, au nom que ce personnage va porter, jamais en sens inverse. La preuve s'en trouve dans la fameuse *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*¹² du docteur Toulouse; on y lit la déclaration suivante du romancier: «Quand les personnages sont créés et vivants, il faut les baptiser [...], [en choisissant les noms] qui vont le mieux à la physionomie de [m]es types»¹³. Ce processus de nomination peut épouser, chez Zola, deux formes différentes: soit une sélection effectuée à base de documents authentiques, soit l'invention de noms nouveaux (cette dernière opération ne s'ap-

⁸ A. Pagès, O. Morgan, *Guide Émile Zola*, éd. Ellipses, Paris 2002, p. 402.

⁹ P. Bonnefis, *Intérieurs naturalistes*, [in:] Centre de recherche Lettres, art, pensée - XIX^{ème} siècle de Lille et Société des études romantiques et dix-neuviémistes (dir.), *Intime – intimité – intimiste*, Éditions universitaires de Lille III, Lille 1976, pp. 163-198.

¹⁰ J.-P. Sartre, *Situations*, t. I, Gallimard, Paris 1947, p. 264.

¹¹ P. Bonnefis, *op. cit.*, p. 182.

¹² Dr É. Toulouse, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, Société d'éditions scientifiques, Paris 1896.

¹³ *Ibid.*, p. 271.

plique, bien entendu, qu'aux noms de famille; les prénoms des protagonistes zoliens ne sont jamais imaginaires).

Le document fondamental dont le romancier s'est inspiré lors de la recherche de ses noms de famille est le *Bottin* des départements¹⁴, contenant, comme le précise son sous-titre, «des Nomenclatures exactes et revues à domicile chaque année, de raisons de commerce et adresses pour Paris, les principales communes de France et les principales villes du monde». Zola n'a donc que partiellement imité Balzac qui avait cherché les noms de ses héros sur les enseignes, dans des prospectus et des réclames, selon le système inventé par l'écrivain anglais Lawrence Sterne¹⁵. Les noms du *Bottin* étaient généralement utilisés par l'auteur des *Rougon-Macquart* sans aucune modification; il lui arrivait pourtant de «bricoler», de «déformer» les noms propres pris dans la réalité plutôt que de les y prendre «tout crus»¹⁶. Quant aux prénoms, un parcours rapide de leur inventaire permet de conclure que Zola a suivi les tendances générales de son époque: la consultation des listes des prénoms à la mode de 1850 à 1890¹⁷ prouve que, à côté des prénoms traditionnels, d'origine chrétienne *sensu largo*, dans la fiction zolienne apparaissent des prénoms en vogue qui peuvent être assez insolites, mais qui sont toujours résolument choisis comme porteurs d'un sens particulier.

Dans ce choix réfléchi des noms propres, ce sont les actants phonétiques et sémantiques qui jouent un rôle capital. Dans une lettre à Élie de Cyon, directeur du *Gaulois*, Zola décrit ses exigences en termes suivants: «Nous [les écrivains] [...] voulons une certaine consonance, nous voyons souvent tout un caractère dans l'assemblage de certaines syllabes»¹⁸. Ainsi, dans le roman initial de la série, *La Fortune des Rougon*, le nom de Pierre Rougon, un paysan d'esprit un peu lourd mais solide, relève surtout des connotations attachées traditionnellement à une pierre, qui sont complétées par l'image symbolique de la pierre angulaire (en l'occurrence, celle de la famille); tandis que celui de Clotilde Rougon qui, dans *Le Docteur Pascal*, clôt l'histoire de la tare familiale, combine parfaitement les deux critères.

Il ne faut pourtant pas oublier que le romancier est également un grand inventeur de noms. Il vaut, à ce propos, suivre en détail la recherche des trois «noms-cellules»¹⁹, Rougon, Macquart et Mouret, qui organisent toute la structure diégétique de la série. Dans le premier plan du roman initial, *La Fortune des Rougon*, que Henri Mitterand date pour les premiers mois de 1869²⁰, figurent, comme les noms des deux branches

¹⁴ *Almanach-Bottin du commerce de Paris, des départements de la France et des principales villes du monde*, une «statistique annuelle d'industries» publiée depuis 1797 sous la direction de Sébastien Bottin, contenant des listes d'ateliers, d'entreprises, de magasins, etc. Voir en ligne: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62671515/>.

¹⁵ Cf. J. B. Sanders, «Onomastique zolienne: les listes inédites de noms dressées par l'écrivain», [in:] *Cahiers Naturalistes* n° 65 (1991), pp. 215-252.

¹⁶ *Ibid.*, p. 217.

¹⁷ Voir p. ex. le site <http://www.lesprenoms.net/lustrehf18901998.htm>, consulté le 04.09.2015.

¹⁸ É. Zola, *Correspondance*, op. cit., t. 4, p. 262.

¹⁹ P. Hamon, op. cit., p. 116.

²⁰ H. Mitterand, Notice à *La Fortune des Rougon*, coll. Folio Classique, Gallimard, Paris 1981, p. 413. Le roman a été publié en 1871.

d'une famille alliées par une filiation adultérine, les Richaud (futurs Rougon), les David (futurs Macquart) et les Camoin (futurs Mouret). Mitterand souligne d'ailleurs que

il se peut que ce patronyme central et fondateur soit emprunté à une œuvre de Balzac, *Pierrette*. L'analogie est [...] frappante entre l'histoire des Rogron-Auffray, chez Balzac, et celle des Richaud-David, chez Zola, [...] [l]e thème balzacien de la rivalité familiale fournissa[n]t à la structure généalogique recherchée et adoptée par Zola l'argument conflictuel indispensable à l'intérêt du récit²¹.

Ces noms tirés du premier plan de 1869 (qui, selon Mitterand, n'était alors qu'un brouillon) seront suivis de plusieurs doubles noms: les Goiraud-Mourlière, les Goiraud-Bergasse, puis de toute une série dans laquelle le premier élément, «Rougon», restera désormais invariable: les Rougon-Chantegreil, les Rougon-Malassigne, les Rougon-Lapeyre, les Rougon-Vialat, les Rougon-Buvat, les Rougon-Sardat, pour aboutir enfin au patronyme des Rougon-Machart (Machard en certains documents²²). Ce sont ces deux derniers noms que le romancier aura gardés pour le plan définitif du roman remis à l'éditeur Lacroix en avril 1869. Le nom de Rougon serait d'ailleurs un nom «authentique»: c'est le nom d'une famille d'Aix-en-Provence, dont un fils fréquentait le collègue Bourbon dans cette ville et que Zola connaissait²³.

3. L'«instance légiférante du Nom»²⁴

Sans prétendre à une analyse linguistique professionnelle, on peut pourtant tenter de décrypter le message symbolique des trois «noms-cellules», véhiculé par leur structure phonétique et sémantique. En effet, dans l'univers des *Rougon-Macquart*, l'importance de ces noms de famille, et surtout des deux premiers, est capitale, parce que «les deux branches de la famille s'opposent à travers des patronymes qui les résument»²⁵. Ainsi, dans *Rougon*, à côté du radical *rouge*, à la sonorité assez rude et dont l'association immédiate est le sang, qui coule abondamment dans l'histoire de la famille et qui a permis de conquérir Plassans, on rencontre le suffixe *-on* qui forme surtout des noms de personnes, d'animaux ou de choses, auxquels il donne souvent une valeur diminutive, et parfois affective ou péjorative, comme dans *ânon*, *souillon*, *Madelon*²⁶. Les Rougon seraient donc, sur le plan symbolique, de petites gens sans scrupules, de petits manipulateurs qui n'hésitent pas à se souiller les mains du sang de leurs adversaires, littéralement ou au sens figuré. Quant au nom des Macquart, version modifiée de Machart sur laquelle Zola s'est finement arrêté, il contient

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 420.

²³ *Ibid.*

²⁴ P. Bonnefis, *L'Innommable: Essai sur l'œuvre d'Émile Zola*, éd. CDU SEDES, Paris 1984, p. 164.

²⁵ A. Pagès, O. Morgan, *op. cit.*, p. 402.

²⁶ Cf. M. Grevisse, *Le Bon Usage*, 13^e édition revue, Duculot, Bruxelles 2006, p. 217.

une allusion bien lisible à la classe sociale représentée par la plupart des membres de cette branche bâtarde de la famille, celle du «peuple», les ouvriers ou les paysans: la racine *macque* est le nom d'un outil dont on se sert pour broyer le chanvre et le lin, et le suffixe *-ard*, qualifié par Grevisse de populaire, sert à former des noms et des adjectifs, souvent avec une nuance péjorative: *soûlard*, *richard*, *vantard*²⁷. On y entend aussi, bien évidemment, «bâtard», ce qui permet de «per[cevoir] la tache originelle, la marque de la 'salissure'»²⁸. Les Macquart sont donc censés être de braves travailleurs, mais la tare familiale les rend, au meilleur des cas, faibles, paresseux et souvent ivrognes. Au pire, ils deviennent des criminels, des monstres: selon Philippe Hamon, à la signification de leur nom expliquée ci-dessus s'ajoute «un 'second effet de motivation' (*mâcher*, *machoire*, *manger*, *dévor*, etc.) qui renvoie à l'action dominante des personnages de la série, présentés toujours comme menés par des appétits, comme dévorant les autres ou se dévorant entre eux»²⁹. Enfin, le patronyme des Mouret peut être considéré comme une anagramme partielle, ou une permutation phonétique des deux précédents, combinant la racine – le verbe *mourir* – avec un suffixe «diminutif par excellence, [...] [qui] peut être péjoratif [...] Les dérivés des verbes signifient 'instrument servant à...': *jouet*, *sifflet*»³⁰. Les Mouret font donc office d'un outil par excellence: d'abord celui qui sert à relier les deux branches de la famille par un mariage³¹, ensuite celui de la mort, soit physique, le plus souvent prématurée, soit celle de l'esprit (retard mental, folie).

Étant donné les résultats de cette analyse, toute imparfaite qu'elle soit, il serait difficile de ne pas approuver les propos de Philippe Bonnefis qui, en parlant de «l'instance légiférante du Nom» chez Zola, s'exprime d'une façon bien suggestive, en termes suivants:

En généalogie naturaliste, le commencement [...] est une cloison poreuse. Comme l'humidité aux parois de la crypte, ce qui filtre à travers elle, ce qui suinte, c'est quelque chose de l'origine. Comme si, sous ce mot [le nom – A.K.], on désignait tout ensemble une provenance et une matière. Laisant toujours passer un peu de cette matière *première*, le nom de famille s'en trouve foncièrement maculé³².

La justesse de cette remarque qui associe la structure du nom et les origines de l'individu s'avère d'ailleurs parfaitement valable non seulement pour Zola littérateur, mais également pour Zola homme et citoyen. L'écrivain, naturalisé français le 31 octobre 1862³³, portait un nom italien d'origine vénitienne, orthographié «Zolla» jusqu'au XIX^e siècle et parfaitement traduisible en français: «l'étymologie de son nom [...]

²⁷ *Ibid.*, p. 210.

²⁸ A. Pagès, O. Morgan, *op. cit.*, p. 402.

²⁹ P. Hamon, *op. cit.*, p. 114.

³⁰ M. Grevisse, *op. cit.*, p. 212.

³¹ Celui de Marthe Rougon, fille de Pierre Rougon, et de François Mouret, fils de la demi-sœur de Pierre, Ursule Macquart.

³² P. Bonnefis, *L'Innommable...*, *op. cit.*, p. 164.

³³ M. Sementéry, «Au sujet de l'auteur de 'Germinal': les racines d'Émile Zola», [in:] *Histoire et sociétés. Annales de généalogie et d'héraldique* n° 47, 1993, pp. 11-23.

signifie en italien la motte de terre. Française, la famille serait connue comme La Motte ou Lamotte»³⁴. Or, ayant obtenu la nationalité française, Émile Zola n'est pas devenu Émile Lamotte, ce qui confirme que changer de pays et rompre avec une partie de sa famille ne signifie pas oublier totalement ses racines, ce «quelque chose d'origine» dont parle Bonnefis.

4. La puissance des prénoms: métaphore et ironie

Il sied à présent de passer sous la loupe les prénoms des héros des *Rougon-Macquart*. Comme nous l'avons observé, il semble, au premier abord, que Zola ait suivi les tendances générales de son époque, dont celle qui accepte plus de fantaisie dans les prénoms de filles et préfère pour les garçons des prénoms plus classiques. Un coup d'œil sur le fameux Arbre généalogique permet de repérer immédiatement les Pierre, Antoine, François, Jean, Jacques à côté des Adélaïde, Sidonie, Marthe, Lisa ou Désirée. Ce qui est intéressant, c'est que, bien que les prénoms de Joseph et de Marie aient gagné les palmarès de prénoms à la mode tout au long du XIX^e siècle, aucun Rougon, Macquart ou Mouret ne porte ces noms de baptême. Cela suggérerait que Zola, tout en respectant les idées de l'époque et le lien traditionnel entre les noms de baptême et la religion, ne voulait pourtant pas tomber dans la banalité et créer des protagonistes quelconques, auxquels le lecteur n'aurait prêté aucune attention. En effet, c'est le contraire qu'il cherchait: «nommer en littérature naturaliste, [c'est] tendre [le personnage] sur le sans-fond de l'anonymat [...] Le personnage jouit alors du spectacle de sa propre apparence»³⁵.

La lecture du texte des romans du cycle permet d'ailleurs d'observer que les Rougon et les Macquart qui portent les prénoms «classiques», ceux de saints chrétiens (Antoine, François), d'évêques (Étienne), de moines, de papes etc., n'ont jamais rien à voir avec la religion ou avec la signification que le christianisme attribue à leurs prénoms. Exemple: Jacques Lantier, en proie à une folie homicide, n'est aucunement protecteur, comme aurait dû l'être quelqu'un qui suit l'exemple de saint Jacques; son frère cadet Étienne, socialiste utopique, n'a pas de points communs avec ses saints patrons, les papes Étienne II et Étienne IV, etc. On commence à s'apercevoir de l'ironie qui semble être un des principes fondamentaux de la nomination zolienne.

À côté des prénoms bibliques ou liés avec la tradition chrétienne, on rencontre souvent, dans la famille, des prénoms masculins qui témoignent de l'attachement du romancier à sa formation classique. En effet, au collège d'Aix, Zola a été un bon élève en général, mais surtout un excellent latiniste: «il remporta de nombreux prix [...] [dont] le premier prix de version et de thème latins, le deuxième pour la version grecque; [puis] le prix d'excellence de vers latins»³⁶. Par conséquent, on trouve,

³⁴ *Ibid.*, p. 11.

³⁵ P. Bonnefis, *Intérieurs...*, *op. cit.*, p. 183.

³⁶ C. Becker, V. Lavielle, G. Gourdin-Servenièrre, *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque*, Laffont, Paris 1993, pp. 136-137.

dans l'Arbre généalogique, des prénoms d'origine gréco-romaine, tels que Eugène, Serge, Octave, Silvère, Claude, Maxime, Victor ou Aristide. L'ironie y semble omniprésente: Maxime (sens du prénom latin: le plus grand, le plus puissant) est un être chétif, un androgyne sans force ni volonté, aux allures d'une marionnette; Victor est un criminel aux tendances sadiques; Eugène, homme politique blasé et cynique, semble le contraire du disciple de Saint-Denis qui évangélisa l'Ile-de-France et dont il porte le prénom.

Parfois, le lien entre le personnage et son nom de baptême est direct et bien visible, ou, du moins, facile à retrouver. Ainsi, le prénom du peintre Claude Lantier renvoie au patronyme d'une illustre famille de Rome ancienne, les Claudius, ce qui signifie «boîteux», et Claude est le fils d'une femme boîteuse, Gervaise Macquart. La source grecque du prénom d'Aristide Rougon, Aristeidês, signifiant «fils du meilleur», semble correspondre parfaitement au caractère du protagoniste, un homme animé par une ambition et un désir de pouvoir hors pair. Ajoutons que, comme l'indique Henri Mitterand³⁷, dans les premières esquisses de la série, le héros en question se prénomme Auguste: l'allusion à l'empereur romain y est évidente.

Enfin, parmi les hommes de la famille, il y en a un certain nombre qui semblent ne pas avoir de prénom. Rougon, le mari d'Adélaïde Fouque, aïeule commune des deux branches, se prénomme, dans les premières esquisses du roman initial, Marius, puis Théodore³⁸, mais dans la version définitive, l'auteur n'a retenu que son nom de famille; de même, Coupeau, le mari de Gervaise Macquart, est toujours désigné par son patronyme ou son sobriquet (Cadet-Cassis), tandis que son prénom demeure inconnu au lecteur.

En ce qui concerne les prénoms des protagonistes féminines, les critères de leur attribution par l'onomaturge Zola paraissent identiques, quoique les prénoms choisis soient parfois plus insolites, plus rares et, par conséquent, plus surprenants. L'ironie zolienne a baptisé l'aïeule commune Adélaïde; ce prénom, très populaire aux XVIII^e et XIX^e siècles³⁹, devient absolument grotesque chez cette femme bizarre et irresponsable qui sombre dans la folie complète, lisible d'emblée dans son nom de famille, *Fouque*. Sa fille, une «pauvre créature chétive et pale»⁴⁰, souffrant dès son enfance de l'hystérie maternelle doublée d'une phthisie qui la consomme peu à peu, se prénomme Ursule, ce qui se pose en contrepied à la source latine de ce prénom, *ursa* (l'ourse). Hélène Mouret et sa fille Jeanne, étant toutes les deux des figures d'amour tragique, traduisent la fatalité du destin de Hélène de Troie et de Jeanne d'Arc. Désirée Mouret, une «femme en fleur» grande et bien portante, très désirable à l'extérieur, est une

³⁷ H. Mitterand, *op. cit.*, pp. 413-414.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ C'est, entre autres, le prénom d'une des filles de Louis XV et de Marie Leszczyńska, puis de la sœur du roi Louis-Philippe. Au Moyen Âge, sainte Adélaïde était épouse d'Othon le Grand, le fondateur du Saint-Empire romain germanique, «une merveille de grâce et de beauté» selon Odilon, l'abbé de Cluny. Elle a gouverné avec habileté et beaucoup de sagesse pendant les minorités de son fils et de son petit-fils. Le pape Urbain II l'a canonisée en 1092. Sur son sujet voir p. ex. R. Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, Stock, Paris 1980.

⁴⁰ É. Zola, *La Fortune des Rougon*, Fasquelle, Paris 1979, p. 67.

retardée mentale qui se comporte comme une fillette de cinq ans. Lisa Macquart, dont le prénom, une variante d'Élisabeth, signifie en hébreu «Dieu est plénitude»⁴¹, vit en effet une vie d'opulence et de satiété, totalement indifférente au sort des autres, y compris sa propre famille; et pour Marthe Rougon, dont le nom de baptême cache le sens biblique de «dame, maîtresse de maison», son foyer et sa famille font office de l'univers tout entier. Le prénom de sa sœur Sidonie est encore une réminiscence des fascinations gréco-latines de Zola, véhiculant des connotations pécuniaires: Sidon était la capitale de Phénicie dont les habitants ont inventé l'argent, qui, pour Sidonie Rougon, est le sens de la vie; entremetteuse, elle accepte les tâches les plus louches pour en gagner. À son tour, Gervaise, héroïne de *L'Assommoir*, une femme qui se laisse avachir par le milieu où elle vit, porte un prénom germanique signifiant «prête au combat», qui double encore son sens ironique du souvenir de *Madame Gervaisais* des frères Goncourt, une femme névrosée. Le prénom d'Anna Coupeau dite Nana est un des prénoms les plus populaires dans toute l'Europe et à toutes les époques, tout comme celle qui la porte est la plus populaire parmi les courtisanes parisiennes; or, ce prénom signifie en hébreu «grâce», et Nana ne fait aucune grâce aux hommes qu'elle veut exploiter puis détruire. Enfin, Clotilde, personnage principal du dernier roman de la série, traduit en même temps la clôture et le nouveau commencement: d'une part, elle clôt symboliquement le cycle zolien et la lignée maudite des Rougon-Macquart; de l'autre, cette mère d'un enfant présenté comme un nouveau Messie porte un prénom dans lequel il n'est pas difficile de retrouver l'écho de celui de Clovis, le premier roi des Francs. Clotilde est donc manifestement fondatrice d'une nouvelle lignée, celle des êtres qui ne seront plus maculés par la tare héréditaire.

5. Conclusion

Dans sa lettre à Cyon, Zola avoue mettre dans le choix de ses noms propres «toutes sortes d'intentions littéraires»⁴². Si l'on se rend compte que l'ironie est considérée comme «un principe d'invention naturaliste»⁴³, il devient clair qu'elle constitue la clef de voûte de l'onomastique – ou, si l'on suit l'idée de Philippe Bonnefis, de l'onomaturgie – zolienne. Cette dernière expression n'est pas fortuite, l'activité nominative de Zola véhiculant aussi bien un pouvoir démiurgique qu'une charge dramatique. En effet, attirer l'attention du lecteur en rompant la relation linéaire entre le personnage et le nom qu'il porte, la détourner, l'inverser, relève d'une créativité propre à un réalisateur de spectacle théâtral, conscient que c'est à travers le nom que le public gardera en mémoire l'acteur et son rôle:

⁴¹ Les étymologies et les significations des prénoms utilisés par Zola sont citées d'après le site <http://www.histoire-pour-tous.fr/prenoms>, consulté le 28.12.2015.

⁴² É. Zola, *Correspondance*, op. cit., t. 4, p. 262.

⁴³ K. Basilio, *L'ironie chez Zola: un principe d'invention naturaliste*, [in:] C. Becker, A.-S. Duffer et J.-L. Cabanès (dir.), «Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes», hors série n° 7, «Ironies et inventions naturalistes», 2002, pp. 43-51.

Zola est un inventeur de noms. Onomaturge même délirant, parfois, il est toujours précis, mais d'une précision carnavalesque. [...] Du nom à qui le porte, plus (ou guère) de distance. Le nom perd sa puissance métaphorique, donc toute capacité à nommer. Figure, il représente. Il est attaché à la personne, comme son ombre. [...]. Il suffit d'un nom pour se retrouver, pour s'annoncer, se présenter. C'est donc peu de dire du nom qu'il fait l'image⁴⁴.

Le personnage chez Zola est toujours «signifiant». C'est à travers lui que l'auteur dévoile le corps social et ses antagonismes, mais aussi le corps individuel et ses zones d'ombre. Les anthroponymes zoliens contribuent largement à créer cet effet de personnage, ainsi que «l'effet de réel global»⁴⁵. Qu'ils correspondent aux caractéristiques des protagonistes qui les portent ou qu'ils en soient des symboles à rebours, ils deviennent des allégories, et le processus de leur création, cette «onomaturgie délirante» qui compense la rigueur documentaire habituelle de l'écrivain, a pour effet «l'invention de toute une population à travers des noms à physionomies diverses»⁴⁶.

Bibliographie

- Basilio Kelly, «L'ironie chez Zola: un principe d'invention naturaliste», [in:] C. Becker, A.-S. Dufief et J.-L. Cabanès (dir.), *Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes*, hors série n° 7, «Ironies et inventions naturalistes», 2002.
- Becker Collette, Gourdin-Servenièrre Gina, Lavielle Véronique, *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque*, Laffont, Paris 1993.
- Bonnefis Philippe, «Intérieurs naturalistes», [in:] Centre de recherche Lettres, art, pensée - XIX^{ème} siècle et Société des études romantiques et dix-neuviémistes (dir.), *Intime – intimité – intimiste*, Éditions universitaires de Lille III, Lille 1976.
- Bonnefis Philippe, *L'Innommable: Essai sur l'œuvre d'Émile Zola*, CDU SEDES, Paris 1984.
- Grevisse Maurice, *Le Bon Usage*, 13^e édition revue, Duculot, Bruxelles 2006.
- Hamon Philippe, *Le Personnel du roman. Le Système des personnages dans les «Rougon-Macquart» d'Émile Zola*, Droz, Genève 1983.
- Mitterrand Henri, Notice à *La Fortune des Rougon*, coll. Folio Classique, Gallimard, Paris 1981.
- Pagès Alain, Morgan Owen, *Guide Émile Zola*, Ellipses, Paris 2002.
- Rachwalska von Rejchwald Jolanta, *Le Mouvant ou la nostalgie du continu. Dynamiques du corps dans l'œuvre d'Émile Zola*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 2014.
- Sanders James B., *Onomastique zolienne: les listes inédites de noms dressées par l'écrivain*, [in:] «Cahiers Naturalistes» n° 65, 1991.
- Sartre Jean-Paul, *Situations*, t. I, Gallimard, Paris 1947.
- Sementéry Michel, «Au sujet de l'auteur de 'Germinal': les racines d'Émile Zola», [in:] *Histoire et sociétés. Annales de généalogie et d'héraldique* n° 47, 1993.

⁴⁴ P. Bonnefis, *Intérieurs...*, *op. cit.*, pp. 182-183.

⁴⁵ J. B. Sanders, *op. cit.*, p. 215.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 217.

Toulouse Édouard, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, Société d'éditions scientifiques, Paris 1896.

Zola Émile, *Correspondance*, t. 4 et 6, Presses de l'Université de Montréal/CNRS, 1983-1987.

Zola Émile, *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, Fasquelle, Paris 1969-1983, 20 vol.

Zola Émile, *Mon Salon*, [in:] idem, *Œuvres complètes*, t. 2, H. Mitterrand (dir.), Nouveau Monde Éditions, Paris 2002.

Mots-clés

Zola, *Les Rougon-Macquart*, anthroponyme, onomastique

Abstract

Zola “onomaturge”: the meaning and the symbolical significance of anthroponyms in the *Rougon-Macquart* series

Throughout the twenty volumes of his monumental novel series, Emile Zola carefully chose his characters' family names and given names, looking for clues in authentic documents or inventing some new anthroponyms himself. The main principle of the relation between a character and his/her family name is the name's meaning and the symbolical significance hidden in its phonetic and semantic structure. As far as the given names are concerned, their choice usually seems to be determined by irony, the writer's favorite literary technique.

Keywords

Zola, *Les Rougon-Macquart*, anthroponym, onomastics

Le sens de l'objet, l'archéologie du contemporain selon François Bon et Christian Boltanski

*Le contemporain suppose d'être ensemble à un même point de temps.
Il dit l'immédiateté de l'instant et, davantage, une courbure de
temporalité: un rapport au passé et une orientation d'avenir.*

François Noudelmann

Parmi plusieurs tendances, modes, «mèmes», événements à suivre ou à partager sur les pages des réseaux sociaux, les curieux *tests d'âge* suscitent beaucoup d'enthousiasme. L'un d'eux, qui provoque une réflexion spontanée sur la question du *sens* des objets, juxtapose deux éléments apparemment complètement disparates. Il s'agit d'une cassette et d'un crayon. Ils sont accompagnés d'une tâche à entreprendre: partager si tu vois le lien entre ces deux images. Pour tous ceux qui ont vécu à l'époque des baladeurs, le rapprochement de ces deux objets se révèle cohérent. Le crayon, ce qui ne semble surprendre personne, servait régulièrement à rembobiner la cassette. Pourtant, ayant résolu la devinette, on apprend donc qu'on fait déjà partie d'une génération en voie de disparition, qu'on n'est plus des jeunets, qu'on a pris un coup de vieux et que l'univers qu'on a apprivoisé étant adolescent a cessé d'exister. Certes, cela n'étonne pas vraiment, vu le développement croissant des hautes technologies qui rend obsolètes aujourd'hui les nouveautés d'hier. Le cas mentionné démontre pourtant aussi la stabilité fragile des liens entre les objets, leurs sens, leurs croisements. On peut supposer que nos enfants ne connaîtront jamais le lien entre ces deux objets et leur rencontre leur sera aussi fortuite et surréelle que *celle d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table d'opération*. La relation unissant deux éléments qui dépasse leur usage habituel risque donc de s'estomper. Les sens attribués aux objets qui les dotaient de surcouches significatives provenant des habitudes personnelles ou communautaires disparaîtront. Ainsi, le statut incertain de l'objet, son *sens* divergent et instable, sera au cœur de la réflexion structurant cet article qui vise à mettre en relation les œuvres choisies de deux artistes contemporains, François Bon et Christian Boltanski, qui s'emparent du même sujet. Artistes qui témoignent du passage vers une civilisation dématérialisée, Bon et Boltanski cherchent dans les objets un *signum temporis* tant au niveau personnel que global. Pour arriver à

démontrer ces rapports, nous nous doterons d'outils analytiques se référant au statut de l'objet dans la perspective archéologique et dans celle de l'histoire de l'art. Cette entrée en matière, quoi qu'elle retarde un peu l'analyse stricte des œuvres, nous semble indispensable pour bien tracer le projet entrepris.

Esquissons d'emblée, pour mieux cibler nos recherches méthodologiques, les approches des auteurs mentionnés. *Autobiographie des objets* de François Bon a été publié en 2012 chez Seuil après avoir été rédigé en ligne sous une forme séquencée révélée jour après jour sur le site de l'auteur *Tierslivre.net*. Le projet de Bon consiste à ériger une liste d'objets qui ont marqué sa vie (et surtout son enfance) afin de procéder à l'inventaire de ses mythologies. Ainsi se dégage un portrait de l'auteur tissé à l'aide des objets évoqués, ou plus précisément grâce aux *sens* qu'il y attribuait. Christian Boltanski, artiste plasticien, au cours des années 1970 et 1990 a été l'auteur d'installations époustouflantes intitulées *Les Inventaires des objets ayant appartenu à...* Comme l'annonce déjà le titre, le projet vise à présenter dans l'espace institutionnel et public d'un musée tous les objets ayant appartenu (ou appartenant) à un habitant d'une ville. Leur propriétaire y est littéralement et figurément absent. Le mobilier, les vêtements, les papiers personnels, etc., sont mis sous vitrine ou exposés derrière des cordons de protection et accompagnés de panneaux informatifs. Les objets se détachent par là de toute relation affective à l'instar des objets d'art dans l'univers neutre des galeries.

Le statut de l'objet et de son *sens*, qui, dans la perspective que nous choisissons, apparaît dans le contexte archéologique, pèse sur la réception des œuvres en question. Niant volontairement la complexité de la notion et la multitude de définitions de la science archéologique, nous nous arrêterons à son explication la plus générale et la plus répandue. L'archéologie se présente donc comme une étude des civilisations anciennes à partir des restes matériels des activités exercées par les hommes¹. Son critère décisif demeure la désuétude, systématisée dans l'obsolescence². Elle se fixe comme but la compréhension des sociétés disparues et sa démarche semble être parallèle à celles de l'anthropologie sociale et de la sociologie. Le regard des archéologues sur les objets n'est pas immuable. L'approche traditionnelle était, par excellence, sélective et privilégiait la dimension artistique. Elle entraînait donc l'élimination de tout ce qui ne répondait pas à certains canons esthétiques. Les fragments, pour leur part, ont aussi été longtemps négligés en comparaison des exemplaires entièrement conservés³. La notion d'artéfact, qui, en français, étymologiquement remonte au début du XX^e siècle⁴, rend l'étendue du terme de l'objet archéologique plus vaste. Elle est communément définie comme une entité intentionnellement faite ou produite pour une certaine raison. Sa finalité et son intentionnalité sont bien mises

¹ D. Ławecka, *Wstęp do archeologii*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa-Kraków 2003, p. 5.

² Ph. Bruneau, P.-Y. Balut, *Artistique et archéologie*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris 1997, p. 39.

³ M. Gras, «Donner du sens à l'objet. Archéologie, technologie culturelle et anthropologie», [in:] *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55^e année, n° 3, 2000, p. 601.

⁴ *Le Petit Robert de la Langue Française*, Le Robert, Paris 2013, version numérique.

en relief⁵. L'artéfact en tant que terme est aussi plus universel⁶, et se conforme à la perception de l'objet dans notre approche. Considérant les mutations des dernières décennies dans le domaine, le fait d'insister sur le classement et le comptage de l'ensemble semble le plus important. Il faut également noter la prolifération d'outils conceptuels qui sont progressivement appliqués avec des choix méthodologiques distincts. Toutefois, c'est la structure de l'objet qui est d'abord mise en évidence. Ainsi les classements entrepris se rapprochent plutôt d'états des lieux ou de bilans catégoriels. Les propriétés intrinsèques des objets prennent évidemment le pas sur les propriétés extrinsèques. L'objet/l'artéfact reste aussi un marqueur utile pour dater. Certains objets ont vocation à montrer des déplacements de personnes de même que leur statut social. Au total, il s'agit de pénétrer grâce à l'archéologie au cœur des pratiques et des procédures passées pour mettre en évidence des pratiques gestuelles, des apprentissages, des démarches individuelles ou collectives et des rituels essentiels à la compréhension de ces sociétés-là. L'étude du fonctionnement social des objets demeure essentielle⁷. Renversant l'axe archéologique et se penchant sur le contemporain, il serait intéressant de se demander quels objets parmi ceux nous entourant témoigneraient de nos existences, et comment. L'objet contemporain en tant que *signum temporis* serait-il donc soumis aux jugements esthétiques, classements morphologiques ou chronologiques ? Ses propriétés intrinsèques seraient-elles confrontées à ses propriétés extrinsèques ? C'est sur cette optique-là que nous allons procéder à l'analyse des approches de François Bon et de Christian Boltanski afin d'examiner s'ils visent à remettre les objets en relation avec l'homme ou bien le contraire.

Dans notre étude nous nous référerons aussi à l'iconographie, qui est une discipline à part entière en histoire de l'art visant, entre autres, à décrypter le sens des symboles⁸. Elle remonte au XVI^e siècle avec l'ouvrage de Cesare Ripa *Iconologie*⁹. Cependant, ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les termes d'iconographie et d'iconologie prennent leur sens actuel avec Erwin Panofsky. Il est un initiateur éminent de l'étude iconologique de l'art et le premier à organiser une nouvelle méthode précise et complète d'analyse et d'interprétation de l'œuvre d'art nommée à nouveau *Iconologie* en 1939¹⁰. Dans l'introduction à ses *Essais d'iconologie*, Panofsky définit l'iconographie comme une branche de l'histoire de l'art qui se rapporte au sujet ou à la signification des œuvres d'art par rapport

⁵ G. Kassel «Vers une ontologie formelle des artefacts», [in:] *Actes des 20èmes Journées Francophones d'Ingénierie des Connaissances*, Hammamet (Tunisie), 25–29 mai 2009, https://neurolog.i3s.unice.fr/media/public_namespace/ic2009_kassel.pdf, p. 3, consulté le 3.09.2015.

⁶ K. M. Kowalski, *Artefakty jako źródło poznania. Studium z teorii nauki historycznej*, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 1996, p. 20.

⁷ M. Gras, *op. cit.*, pp. 602–605.

⁸ *Słownik terminologiczny sztuk pięknych*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2002, p. 157.

⁹ *Dictionnaire critique d'iconographie occidentale*, X. Barral i Altet (dir.), Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2003, p. 23.

¹⁰ *Ibid.*, p. 31.

à leurs formes¹¹. Il explique que le processus d'interprétation comprend trois niveaux. Avant d'appliquer sa méthode à des œuvres d'art, il prend un exemple contemporain de la vie quotidienne. Il se réfère à une rencontre avec quelqu'un de sa connaissance qui, afin de le saluer, soulève son chapeau. Le geste, identifié suivant la première sphère de signification «primaire ou naturelle» se reconnaît selon sa propre expérience. Lorsque l'on réalise qu'il est une manière de saluer, il acquiert déjà le deuxième niveau de signification «secondaire ou conventionnelle». Pour le comprendre il est nécessaire de bien identifier les objets et les événements du premier niveau mais surtout d'être familiarisé avec les pratiques de ces objets et de ces événements. Le dernier niveau d'analyse, la signification «intrinsèque ou contenu», permet de révéler une «personnalité» (arrière fond national, social et culturel). Ce niveau d'analyse sert à interpréter ce qu'il y a derrière¹². Adaptée à une œuvre d'art, cette méthode applique également les trois niveaux. Elle passe par une description détaillée de l'œuvre étudiée pour en définir le style («description pré-iconographique»), qui analyse ensuite les sources et les concepts iconographiques («analyse iconographique»), et qui enfin s'intéresse au travail de l'artiste et à l'environnement culturel qui l'entoure («interprétation iconologique»)¹³. Ces trois sphères permettent une analyse approfondie d'une œuvre d'art où l'objet acquiert un triple *sens*: pré-iconographique, iconographique et iconologique. Nous nous référerons volontairement à cette méthode. Ainsi, suivant ces principes, le crayon et la cassette mentionnés tout au début subiront les trois niveaux d'analyse comme suit. Pour la signification primaire nous aurions affaire à deux objets: un en plastique, l'autre en bois. Le premier en forme de boîte rectangulaire contient deux bobines où est enroulée une bande magnétique et est identifié comme une cassette. Le deuxième, un instrument d'écriture constitué d'une petite baguette servant de gaine à une mine est reconnu comme un crayon. Sur le deuxième niveau on devine le sens de cette juxtaposition qui peut d'ailleurs dériver de ce qui avait été présupposé. On peut notamment lier les deux objets par une relation plus fonctionnelle en constatant qu'avec le crayon on peut écrire sur la cassette pour marquer son contenu. Sur le troisième niveau on devine le sens caché de cette charade, qui est, par excellence, un test d'âge au début du XXI^e siècle où la cassette est pratiquement sortie d'usage. Les *sens* d'objets susdits subissent donc des changements. François Bon et Christian Boltanski, dans les œuvres en question, se déplaceront aux carrefours des niveaux de l'analyse panofskienne.

Autobiographie des objets ne constitue qu'un exemple dans l'œuvre abondante de François Bon. Il est l'auteur d'une trentaine de livres (biographies, essais, romans, récits) depuis *Sortie d'usine* paru en 1982. La parution révolutionnaire de celle-ci, Dominique Viart la compare au *Spleen de Paris* de Baudelaire¹⁴. Elle creuse, en effet,

¹¹ E. Panofsky, *Studia z historii sztuki*, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa 1971, p. 11.

¹² *Ibid.*, pp. 11–12.

¹³ *Ibid.*, pp. 12–19.

¹⁴ D. Viart, «François Bon, éclats de réalité», [in:] D. Viart, J.-B. Vray (dir.), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2010, p. 10.

la voie pour «une autre littérature du réel»¹⁵. Bon se réalise aussi dans l'écriture de pièces de théâtre et la création d'émissions radiophoniques et de films documentaires. Il s'engage dans des ateliers d'écriture et la diffusion de la littérature auprès de publics en forte difficulté sociale (ex-détenus, SDF), scolaire ou universitaire. Il est aussi l'un des premiers écrivains à envisager la fin du papier et son site *Tierslivre.net*, fondé en 1998, accueille désormais l'ensemble de son travail et constitue sa principale plateforme de recherche et de création¹⁶.

L'idée elle-même du projet d'*Autobiographie des objets* se lie à une sorte d'exercice de rédaction. Bon, après avoir demandé aux participants de ses ateliers d'écriture de porter leur attention sur les objets de leur quotidien, entreprend lui-même la même tâche¹⁷. C'est l'expérience personnelle qui alimente donc, par excellence, le récit. Ce penchant de l'auteur pour l'écriture de soi est pourtant tardif (*Enterrement, Temps Machine, Paysage fer, Mécanique, Tumulte*). Tout au début, bien qu'il puise dans ses propres expériences, il demeure plutôt réservé sur lui-même¹⁸. *Autobiographie des objets*, dont le titre évoque la référence générique bien précise, est rédigée à la première personne et se compose de chapitres consacrés aux objets, personnages, tendances dont le renvoi, sans garder de caractère personnel, demeure également communautaire. La quatrième de couverture du livre nous apprend:

Aux deux extrémités du marais poitevin, deux mondes: l'un qui serait celui de la terre et des livres, l'autre celui de la mer et de la mécanique. Ma vie s'est construite autour des objets qui peuplaient ces mondes¹⁹.

François Bon, né en 1953, passe son enfance en Vendée avec un père mécanicien-garagiste et une mère institutrice²⁰. De cet univers hétéroclite émergent des souvenirs, récoltés dans *Autobiographie des objets*. Enfant, témoin de l'opulence des objets qui l'entourent, aujourd'hui adulte, il témoigne de leur obsolescence. Il a vécu, comme le nomme Jérôme Garcin, «le passage du réel qui rouillait dans un champ au virtuel qui inonde le monde»²¹. Il fait donc l'inventaire, véritable «vide-grenier» de tout ce qui raconte sa propre vie; le fer à souder, le litre à moules, la caisse à grenouilles, la lessiveuse en zinc riveté, le transistor, la toupie de bois, la lettreuse Dymo, le briquet Zippo, la dépanneuse Dodge, la DS 19, les machines à écrire mécaniques et élec-

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ «François Bon/CV bio», *Tierslivre.net*, <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3569#3>, consulté le 5.09.2015.

¹⁷ M. Cocquet, «François Bon prend le parti des choses», *Le Point.fr*, publié le 30.07.2012, http://www.lepoint.fr/livres/francois-bon-prend-le-parti-des-choses-30-07-2012-1490854_37.php, consulté le 5.09.2015.

¹⁸ D. Viart, «De soi, des autres et retour», [in:] D. Viart, J-B. Vray (dir.), *François Bon, éclats de réalité*, *op. cit.*, p. 70.

¹⁹ F. Bon, *Autobiographie des objets*, Seuil, Paris 2012, quatrième de la couverture.

²⁰ «François Bon/CV bio», *op. cit.*

²¹ J. Garcin, «Du très Bon pour la rentrée», *Bibliobs*, publié le 3.09.2012, <http://bibliobs.nouvelobs.com/la-tendance-de-jerome-garcin/20120719.OBS7722/du-tres-bon-pour-la-rentree.html>, consulté le 5.09.2015.

triques, etc. Tout cela avec un petit goût de mélancolie dont «l'incertitude anxieuse et curieuse»²² attire l'auteur:

On est donc soi-même si vieux, à son tour, pour que l'apparition de la machine à laver, du téléviseur ou des guitares électriques nous soit un évènement, quand la valeur symbolique de tout cela à son tour s'est évanouie ? On n'a pas de nostalgie – l'idée d'une mélancolie est plus riche, plus subversive même, à la fois quant au présent et au passé²³.

Parmi les objets cités, certains sont devenus, même en quelques années à peine, archaïques, inutiles et superflus. D'autres, par la forme, la matière, la façon de les utiliser, renvoient immédiatement à l'époque passée et nous enchantent par leur allure «vintage»²⁴. Bon nous parle d'un monde disparu, d'une société déjà basculée. Son analyse peut donc procéder suivant la méthodologie archéologique. La première question qui s'y pose concerne le choix effectué par Bon par rapport aux principes de l'archéologie traditionnelle, c'est-à-dire l'aspect purement esthétique. L'auteur avoue: «Je vais sans ordre. Je prends les choses selon qu'elles me viennent dans la main»²⁵. La couche artistique est donc entièrement ignorée. Les descriptions des objets sont plutôt modestes. Pour l'exemplifier citons celle du miroir: «il s'agit d'un petit miroir rectangulaire entouré d'une bordure ronde de plastique, au dos cartonné»²⁶. Parfois elles ne servent qu'à marquer la différence par rapport à la situation actuelle, comme dans le cas de la prise de courant par exemple: «avec le petit bouton de fusible au milieu [...] qui ne serait plus acceptée par les normes d'aujourd'hui»²⁷. Le niveau pré-iconographique, la signification primaire du système panofskien permettra donc au lecteur d'identifier, sinon d'imaginer, l'objet en question qui est, en effet, un objet à usage commun, quotidien, accessible à tous et dépourvu de toute personnalisation formelle. L'analyse iconographique dévoilera le *sens* pratique des objets, surtout de ceux qui ne sont plus en usage. Nous devons ici nous interroger sur le destinataire présupposé de l'ouvrage en question. Il y en aura en effet deux sortes: ceux nés au milieu des années 50 qui s'y reconnaîtront sans mal et les autres qui découvriront un monde disparu. Pourtant la part affective, intime, demeure aussi importante dans l'œuvre de Bon car c'est elle qui justifie un attachement particulier plutôt qu'un autre. Les objets n'y servent en effet qu'à mettre en marche la «phénoménologie du souvenir» à l'instar de la madeleine et des pavés de Marcel Proust. Tout cela fonctionne bel et bien grâce aux particularités des objets de l'époque passée qui s'estompent aujourd'hui. Comme le souligne Jérôme Garcin:

Contrairement à ceux d'aujourd'hui, dont l'obsolescence est programmée pour de vulgaires raisons mercantiles et dont l'existence ne se compte qu'en poignées de saisons,

²² J. Liron, «Autobiographie des objets, François Bon», [in:] *Les pas perdus*, <http://www.tiers-livre.net/spip/spip.php?article2971>, consulté le 6.09.2016.

²³ F. Bon, *op. cit.*, p. 8.

²⁴ J. Liron, *op. cit.*

²⁵ F. Bon, *op. cit.*, p. 23.

²⁶ *Ibid.*, p. 11.

²⁷ *Ibid.*, p. 169.

ces objets fatigués ont la particularité d'avoir été fabriqués pour durer, passer d'une génération l'autre, survivre aux morts— et parfois les appeler à notre bon souvenir²⁸.

Ainsi la télévision, arrivée dans le bourg en 1962, rappelle à l'auteur son arrière-grand-mère aveugle, la baïonnette est associée à l'un de ses grands-pères et au cauchemar de la Grande Guerre²⁹. François Bon nous livre donc ce qu'Élisa Bricco appelle des «éclats du moi», c'est-à-dire le «surgissement de la notation intime à l'intérieur des récits déjà fondamentalement autobiographiques»³⁰. Ainsi les objets cités acquièrent des *sens* nouveaux. Nous passons donc au troisième niveau de l'interprétation panofskienne qui demeure essentiel pour Bon. Dans le cas de la corde nylon bleue achetée, l'objet lui-même n'est même pas important. Bon s'explique ainsi : «J'ai seulement gardé cette impression qu'elle donnait, de l'autre côté de la vitrine, et que j'avais osé entrer pour l'acheter»³¹. Ce *sens* personnalisé n'est pas d'ailleurs limité aux seules expériences de l'auteur. Il témoigne d'une démarche communautaire d'un territoire (notamment la Vendée) et d'une époque donnée. Certains lecteurs se laissent donc emporter par les souvenirs évoqués par les objets présentés. D'ailleurs le recours fréquent au pronom personnel «on» dans le discours de Bon est «la marque syntaxique de cette implication de soi dans le commun des autres»³².

L'auteur de *l'Autobiographie des objets* reprend volontairement la formule de Barthes «écrire avec de soi» personnalisant les événements racontés³³. L'objet dans son approche acquiert donc de l'importance uniquement en juxtaposition avec l'homme. Seul, il reste caduc.

Christian Boltanski interroge à son tour ce silence qui se cache derrière les objets. Né en 1944 à Paris, Boltanski se considère lui-même comme un peintre. Il semble pourtant qu'il ne se sert guère d'un pinceau, se penchant plutôt vers la vidéo, le cinéma, la photographie, la fabrication d'objets et l'installation³⁴. Son œuvre reflète «la quête et la perte de l'identité, le passage du temps, l'enfance, la vie et la mort», la mémoire et l'histoire³⁵. *Les Inventaires des objets ayant appartenu à...*, projet initié dans les années 1970, part de l'idée de réunir tout ce qui reste de quelqu'un et de constituer une sorte de portrait en creux³⁶. Ainsi les affaires personnelles, les vêtements, les meubles, tous les objets appartenant à une personne choisie sont présentés dans des vitrines de musées. Le caractère de l'exposition est éphémère et

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ É. Bricco, «Éclats du moi dans l'œuvre de François Bon», [in:] D. Viart, J-B. Vray (dir.), *François Bon, éclats de réalité, op. cit.*, p. 46.

³¹ F. Bon, *op. cit.*, p. 10.

³² D. Viart, «De soi, des autres et retour», *op. cit.*, p. 73.

³³ «On écrit avec de soi», entretien avec D. Viart, *Revue des Sciences Humaines*, 1999, http://www.tierslivre.net/arch/itw_Viart99.html, consulté le 3.09.2015.

³⁴ M. Bouisset, «Boltanski Christian», *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/christian-boltanski/>, consulté le 6.09.2015.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Ch. Boltanski, C. Grenier, *La vie possible de Christian Boltanski*, Seuil, Paris 2010, p. 85.

ses éléments, à la fin, sont dispersés ou remis au propriétaire³⁷. Le *sens* de l'objet personnalisé subit donc dans l'espace muséal une réduction au niveau purement pré-icongraphique. Comme l'explique Boltanski:

Ce qui m'intéresse dans ces objets, c'est qu'une fois qu'ils sont sous vitrine ce sont des objets totalement morts. Parce que d'une part, ils ont perdu toute fonction [...]; et d'autre part, ils ont perdu toute mémoire affective³⁸.

Boltanski refait *Les Inventaires* à onze reprises au cours des années 1970 et 1990 dans différents établissements en France et à l'étranger (Allemagne, Angleterre, Israël, États-Unis, Danemark), y apportant certains remaniements. Il ne s'agit pas d'œuvres distinctes mais «des exécutions successives d'une même œuvre»³⁹. Il se peut d'ailleurs que le projet ne soit pas encore achevé et trouve un jour sa suite. La règle du jeu ne change pas. L'auteur la précise dans une lettre destinée aux conservateurs des musées coopérants:

Je voudrais que dans une salle de votre musée soient présentés les éléments qui ont entouré une personne durant sa vie et qui resteront après sa mort le témoignage de son existence; cela pourrait aller, par exemple, des mouchoirs dont elle se servait jusqu'à l'armoire qui se trouvait dans sa chambre⁴⁰.

Le but des *Inventaires* repose donc dans l'essai de présenter un portrait complet mais stéréotypé et neutre à l'instar de ceux constitués d'objets archéologiques ramassés lors de fouilles. Il s'avère être une aubaine pour les musées d'histoire ou les musées ethnologiques, auxquels l'artiste s'adresse d'ailleurs initialement mais qui refusent pourtant la coopération⁴¹. Le *sens* des objets présentés y est réduit au niveau purement pré-icongraphique afin que *Les Inventaires* n'apprennent rien sur personne. Boltanski, élucidant l'origine de son concept, explique:

J'avais une expérience à Châtillon-sous-Bagneux, où j'avais vu à la mairie une exposition en hommage à un artiste mort. Il y avait à la fois ses tableaux, et dans des vitrines, ses papiers, ses lunettes, ces genres de choses.. Et je m'étais dit «Quand on arrive là et qu'on ne sait pas qui est cet homme, même si le projet de l'exposition est de lui rendre hommage et de le faire revivre, on n'apprend rien sur lui.»⁴²

Le but de l'exposition passe donc au-delà des niveaux icongraphique et iconologique. Il s'agirait plutôt de provoquer chez le spectateur, par ces objets crus, une

³⁷ A. Bénichou, «La transmission des œuvres d'art: du monument à l'art de l'interprétation. Les ruses de Christian Boltanski», *Intermédialités: histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques* n° 5, 2005, p. 139.

³⁸ «Christian Boltanski», entretien avec J. Raphanel et B. Piens», [in:] J. Raphanel, *Actualités des arts plastiques, Art et société* n° 23, 1975, p. 30.

³⁹ A. Bénichou, *op. cit.*, pp. 139–140.

⁴⁰ Cité d'après: *ibid.*, p. 140.

⁴¹ Ch. Boltanski, C. Grenier, *op. cit.*, p. 87.

⁴² *Ibid.*, p. 85.

identification. L'intérêt de ces objets est que chaque personne qui les regarde les dote de nouveaux *sens* et y retrouve son propre portrait. L'artiste l'explique:

Dans les inventaires, les spectateurs sont confrontés avec les objets qu'ils reconnaissent, ils ont l'impression que ce sont leurs propres objets qui sont muséographiés, ce portrait en creux devient leur propre portrait, différent pour chacun⁴³.

Ainsi s'instaure une perspective dialogique. Le spectateur est invité à faire travailler sa mémoire. «Nous en apprenons plus sur nous-mêmes que sur la personne concernée par l'inventaire»⁴⁴, note Boltanski. Une chose qui semble intéresser particulièrement l'artiste est le passage du plus personnel au plus collectif. Ainsi s'explique-t-il:

Tout ce que nous faisons est entre le personnel et le collectif. L'artiste envoie une sorte de stimulus, et le regardeur va prendre l'image pour lui, se l'approprier et finir l'œuvre [...] l'artiste est quelqu'un qui a un miroir à la place du visage, et chaque fois que quelqu'un le voit, il se dit «c'est moi»⁴⁵.

Dans ses œuvres Boltanski se réfère fréquemment à la technique des inventaires, entre autres pour reconstituer la période de son enfance dont il se sent dépourvu. Il «parasite», comme le souligne Itzhak Goldberg, «une imagerie qui réactive l'inconscient collectif»⁴⁶.

L'objet archéologique recouvre trois ordres de fait: une genèse, un vécu et un lieu, et cela dans le cadre d'une double approche (matérielle et intellectuelle). François Bon et Christian Boltanski, entre identification et reconstitution, croisent ces dispositions et leurs *sens*. Pour François Bon «le monde des objets s'est clos»⁴⁷. Lui qui fait partie d'une génération charnière, celle qui passe d'un monde de sens, toucher, vue, odorat, à un monde de sensations vécues au travers des outils tactiles, fait un éloge nostalgique du passé. Ses objets n'ont pas réussi leur affrontement avec le contemporain, ils sont devenus superflus et ne servent qu'à évoquer des souvenirs. Boltanski, lui, se transforme en archéologue qui «rassemble les traces éparées d'un passé disparu»⁴⁸. Les deux s'avèrent pourtant, dans leur obsession des *sens* des objets, être suspendus entre l'indice et le simulacre.

⁴³ Ch. Besson et al., *Christian Boltanski: les modèles. Cinq relations entre texte & image*, Éditions Cheval d'attaque, Paris 1979, p. 7.

⁴⁴ Ch. Boltanski, C. Grenier, *op. cit.*, p. 85.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 91–92.

⁴⁶ I. Goldberg, «Christian Boltanski», [in:] *100 artistes. Qu'est-ce que l'art contemporain en France ?*, Beaux-arts Magazine, Paris 2006, p. 40.

⁴⁷ F. Bon, *op. cit.*, p. 244.

⁴⁸ I. Goldberg, *op. cit.*, p. 40.

Bibliographie

- «François Bon/CV bio», Tierslivre.net, <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3569#3>, consulté le 5.09.2015.
- «Christian Boltanski», entretien avec J. Raphanel et B. Piens», [in:] J. Raphanel, *Actualités des arts plastiques, Art et société* n° 23, 1975.
- «On écrit avec de soi», entretien avec D. Viart, *Revue des Sciences Humaines*, 1999, http://www.tierslivre.net/arch/itw_Viart99.html, consulté le 3.09.2015.
- Bénichou Anne, «La transmission des œuvres d'art: du monument à l'art de l'interprétation. Les ruses de Christian Boltanski», *Intermédialités: histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques* n° 5, 2005.
- Besson Christian et al., *Christian Boltanski: les modèles. Cinq relations entre texte & image*, Éditions Cheval d'attaque, Paris 1979.
- Boltanski Christian, Grenier Catherine, *La vie possible de Christian Boltanski*, Seuil, Paris 2010.
- Bon François, *Autobiographie des objets*, Seuil, Paris 2012.
- Bouisset Maïten, «Boltanski Christian», *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/christian-boltanski/>, consulté le 6.09.2015.
- Bricco Éliisa, «Éclats du moi dans l'œuvre de François Bon», [in:] D. Viart, J-B. Vray (dir.), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2010.
- Bruneau Philippe, Balut Pierre-Yves, *Artistique et archéologie*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris 1997.
- Cocquet Marion, «François Bon prend le parti des choses», *Le Point.fr*, publié le 30.07.2012, http://www.lepoint.fr/livres/francois-bon-prend-le-parti-des-choses-30-07-2012-1490854_37.php, consulté le 5.09.2015.
- Dictionnaire critique d'iconographie occidentale*, Xavier Barral i Altet (dir.), Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2003.
- Garcin Jérôme, «Du très Bon pour la rentrée», *Bibliobs*, publié le 3.09.2012, <http://bibliobs.nouvelobs.com/la-tendance-de-gerome-garcin/20120719.OBS7722/du-tres-bon-pour-la-rentree.html>, consulté le 5.09.2015.
- Goldberg Itzhak, «Christian Boltanski», [in:] *100 artistes. Qu'est-ce que l'art contemporain en France ?*, Beaux-arts Magazine, Paris 2006.
- Gras Michel, «Donner du sens à l'objet. Archéologie, technologie culturelle et anthropologie», *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55^e année, n° 3, 2000.
- Kassel Gilles, «Vers une ontologie formelle des artefacts», [in:] *Actes des 20èmes Journées Francophones d'Ingénierie des Connaissances*, Hammamet (Tunisie), 25–29 mai 2009, https://neurolog.i3s.unice.fr/_media/public_namespace/ic2009_kassel.pdf, consulté le 3.09.2015.
- Kowalski Krzysztof Maciej, *Artefakty jako źródło poznania. Studium z teorii nauki historycznej*, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 1996.
- Le Petit Robert de la Langue Française*, Le Robert, Paris 2013, version numérique.
- Liron Jérémie, «Autobiographie des objets, François Bon», [in:] *Les pas perdus*, <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article2971>, consulté le 6.09.2015.
- Ławecka Dorota, *Wstęp do archeologii*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa-Kraków 2003.

Panofsky Erwin, *Studia z historii sztuki*, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa 1971.

Viart Dominique, «De soi, des autres et retour», [in:] D. Viart, J-B. Vray (dir.), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2010.

Viart Dominique, «François Bon, éclats de réalité», [in:] D. Viart, J-B. Vray (dir.), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2010.

Mots-clés

Bon, Boltanski, iconologie, Panofsky, objet, archéologie du contemporain

Abstract

The meaning of the object – the archeology of contemporaneity according to François Bon and Christian Boltanski

Two contemporary French authors: François Bon (*Autobiography of objects*, a book) and Christian Boltanski (*Inventory of the objects belonging to...*, exhibitions) perceive an object status as a *signum temporis* of the beginning of the dematerialized civilization. In our article we study different ways in which the authors analyze the relation between an object and its meaning (sense). We base our investigation on Erwin Panofsky's theory of iconology where the meaning (sense) can be examined on three levels. Bon and Boltanski mix those levels in order to study the status of an object in the contemporaneity.

Keywords

Bon, Boltanski, iconology, Panofsky, object, archeology

Le dévoilement du sens à travers les avatars différents de la féminité chez Marguerite Duras

Dans l'œuvre durassienne, les enjeux du sens se manifestent par une tentative de l'anéantissement, de l'abîmement de soi-même dans l'autre, et dans un désir de fusion. La recherche ontologique de la femme devient celle de nouveaux moyens d'expression qui mettent en relief l'insaisissable. Notre analyse concernera le pouvoir d'une passion indicible qui est véhiculée par des fantasmes et des obsessions féminins. La part maudite, le «ravage», à savoir la voix que Marguerite Duras tente de faire résonner par ses personnages et par leurs expériences vécues, témoigne du dévoilement du sens par le biais des zones d'ombres, y compris la souffrance et la folie qui méritent d'être examinées de plus près. À partir de différentes approches (anthropologique, sociologique, féministe et psychanalytique), nous proposons comme objet d'étude la perception de la féminité et de ses avatars chez Duras, laquelle se situe dans les marges et l'obscur, à travers sa langue, sa sexualité et ses angoisses. Nous chercherons à envisager les modes d'inscription du désir dans le texte, dont l'expression est l'un des déterminants du récit, pour aborder les représentations de la féminité chez Marguerite Duras. Une telle perspective nous permettra également de démontrer que ses écrits font basculer les stéréotypes correspondant à la cause féminine.

En nous concentrant sur la potentialité multiple de l'existence humaine, à l'exemple des deux romans *Moderato cantabile* et *Le Ravissement de Lol V. Stein*, nous voulons prouver que la perte de soi met en relief un renouveau du sens. La réflexion sur la mythification du féminin dans des textes choisis de Duras nous amènera à révéler l'originalité de la romancière qui, en récusant la littéralité et en troublant les convenances, traite l'acte de créer comme une libération.

L'écriture durassienne se caractérise par une uniformité apparente: tous les récits se focalisent sur les différentes manifestations du désir qui s'empare des personnages, afin de présenter l'irréalité de la relation amoureuse, en rapport étroit avec la mort interprétée comme une fascination. Ces narrations explorent les chemins du désir sous toutes ses formes (érotique, homosexuel, adultère, maternel). La passion, ravageuse, invivable, permet de sortir de soi, de s'abandonner pour aller vers l'autre, pour atteindre l'universalité. Le «ravissement» mène à l'extase et à la folie. Les écrits durassiens montrent à la fois les voies de la modernité¹, et celles d'une identité spécialement féminine,

¹ En ce qui concerne la compréhension du concept de modernité dans la littérature du XXe siècle voir C. Esteban, «Inactuel et Modernité», [in:] *Critique de la raison poétique*, Flammarion,

à savoir l'identité privée de logique. Leur nouveauté résulte, semble-t-il, du caractère controversé et mystérieux des textes durassiens ainsi que du fait de ne s'inscrire dans aucun courant. Se laissant interpréter selon une perspective non conventionnelle, qui se manifeste par le détachement absent des personnages, l'incertitude généralisée de l'histoire, liée à la mémoire, les répétitions et les glissements des mots, des phrases et des situations, sous une forme intellectuelle et abstraite; afin de «ravier» le lecteur pour qu'il entreprenne une expérience intérieure risquée, cette œuvre condense les thèmes essentiels: le goût pour l'abandon, le désespoir, le manque, l'oubli, la destruction et les soumet à toutes sortes de distorsions, de métamorphoses surtout dans le sens d'une épuration, d'une réduction. La glorification du désir, rempli de sensualité, participe à la quête amoureuse: en sublimant toute faille, elle se révèle être un moyen de perpétuer l'émotion² et le sens suprême de la vie.

Le monde durassien est celui des femmes par excellence, en plus des femmes insolites qui recherchent le sens de la vie dans la solitude, la perte, la folie, mais aussi dans la révolte, des gestes aberrants. Cet état d'âme semble le résultat d'une intuition profonde, d'une communication effectuée aussi bien au niveau de la sensibilité que par l'imaginaire. Ainsi le roman apparaît-il comme une création fictive qui a son point de départ dans l'identification mentale avec l'autre afin de le comprendre. Désignée par Julia Kristeva comme «dépression et mélancolie», la folie des figures féminines reste l'un des traits emblématiques de la création artistique de Marguerite Duras. Cette tristesse innommable qui caractérise l'existence des femmes dévoile leur véritable condition, leurs pulsions qui expliquent la jouissance de la douleur. La folie est comprise en tant que souffrance, découlant de l'échec amoureux, et son aboutissement, qui abolit les barrières entre nous et les autres. En dépassant les limites rationnelles du «moi», elle apporte l'oubli qui acquiert un sens d'amour-*caritas*, sans lequel il s'avère impossible de sortir de nous-mêmes et communiquer avec autrui.

Les femmes, tourmentées par leurs expériences, expliquent la dialectique de la narratrice, car «On est hanté par son vécu. Il faut le laisser faire. Lol V. Stein est une personne complètement hantée par le vécu de S. Thala, le bal. C'est un mot qui n'est pas beau, le vécu, mais je ne vois pas par quel autre mot le remplacer...»³. Toutes les protagonistes durassiennes ont en commun l'intérêt pour une histoire passée d'une passion. Pour Susanne d'*Un Barrage contre le Pacifique*, c'est l'image d'un couple heureux, observé sur l'écran dans une salle obscure du cinéma; dans le cas de la jeune fille de *L'Amant*, ce souvenir est lié à une valse qu'elle entend sur un bateau: «la jeune fille [...] avait été là quand cette chose-là s'est produite, cet éclatement de la musique de Chopin [...] elle avait pleuré parce qu'elle avait pensé à cet homme de Cholen et elle n'avait pas été sûre [...] de ne pas l'avoir aimé d'un amour qu'elle n'avait pas vu [...]»⁴. Anne Desbaresdes, personnage central de *Moderato cantabile*,

Paris 1987 et H. Meschonnic, *Modernité Modernité*, Gallimard, Paris 1994.

² G. Tegzey, *Treize récits de femmes (1917-1997) de Colette à Cixous. Voix multiples, voix croisées*, Harmattan, Paris 2009, p. 196.

³ M. Duras, M. Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, Minuit, Paris 1977, p. 99.

⁴ M. Duras, *L'Amant*, Minuit, Paris 1984, p. 108.

l'identifie au cri des amants d'un café portuaire: «Au fond du café, dans un pénombre de l'arrière-salle, une femme était étendue par terre, inerte. Un homme, couché sur elle agrippé à ses épaules, l'appelait calmement.

Mon amour»⁵.

Bien que ce vécu ne lui appartienne pas vraiment, elle cherchera à le faire le sien par la parole, dans ses entretiens avec Chauvin. Le cri entendu semble éveiller l'écho d'un possible vécu qui se fait jour chez Anne. Celui qui l'oblige à serrer son enfant.

En parlant de Lol, il reste évident que le bal a laissé en elle des traces indélébiles. Sa vie se limite à son corps et à son instinct animal. Même si ces différentes expériences se laissent tenir pour des éléments fantomiques, elles occupent la pensée des personnages, en mettant en relief une obsession qui relève de la folie. Un tel type de percevoir la réalité reflète le vide d'une existence ancrée dans le quotidien banal, et répétée dans une gestualité monotone qui sombre dans l'ennui. De cette façon, les femmes se voient obligées de vivre un conflit temporel passé/présent qui prend les formes d'une présence/absence: le présent étant le temps où rien ne se passe, le passé celui dans lequel quelque chose a eu lieu. C'est une rencontre de personnages qui fait déclencher un souvenir. L'exemple le plus frappant en est *Moderato cantabile*, où la femme, à la fois soumise et vouée à la recherche d'une identité propre, symbolise une forme d'aliénation. La protagoniste, étouffée par son milieu, ne se rend pas encore compte de ses attentes. Dès que les cris extérieurs troublent la leçon de piano de son fils, la vie d'Anne change. L'image du couple, figé par la mort dans une extase, la hante: «Du sang sur sa bouche, dit-elle, et il l'embrassait [...]»⁶. Anne encourage Chauvin à revivre avec elle l'aventure du meurtrier et de sa victime. En reconstruisant le désir qu'auraient eu les amants criminels de mener jusqu'au bout leur passion, c'est son propre désir que fait apparaître Mme Desbaresdes. Elle aspire à vivre le même amour que celui qui a réuni les amants du café, l'ivresse du plaisir physique. Son comportement fait penser au ravissement qui transcende le seul plaisir charnel.

Un couple amoureux évoque le souvenir d'un crime passionnel qui devient son idée fixe, en la poussant à aller chaque jour dans un café afin de revivre cette histoire et en prendre possession. Par manque du vécu, fascinée par le sentiment qu'elle ignore, la femme échange des détails avec un inconnu. Ce manque reste associé au regard vers ailleurs, exprimé par la fixité de son sourire pendant la réception, qui s'envole vers la mer et le parc. Il se manifeste par des symptômes, étant les marques du conflit énoncé avant.

En revanche, *Le Ravissement de Lol V. Stein* se construit autour d'une obsessionnelle scène de bal dans le casino de T. Beach, où Anne-Marie Stretter dérobe à la jeune femme son fiancé. Il y s'agit de l'absence. Lol «devenue un désert»⁷, «cet effacement continu», symptôme de sa dépersonnalisation, symbolisé par l'abréviation de la forme de son deuxième prénom, traite son mariage en tant que creux, selon ce que relate la narratrice: «Qu'avait-elle fait à ces heures-là, pendant les dix années qui

⁵ M. Duras, *Moderato cantabile*, Minuit, Paris 1958, p. 14.

⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Gallimard, Paris 1964, p. 24.

avaient précédé ? Je lui ai demandé. Elle n'a pas su bien me dire quoi⁸. Lol promène le regard absent, focalisé sur une scène au cours du bal, lors du départ du couple. La femme, indifférente et inquiétante, n'éprouve ni la douleur, ni la passion: «Lol ne pense plus à cet amour. Jamais»⁹. Cet état de choses suggère une sorte de psychose, sa «déraison». Rejetant des habitudes bourgeoises, la protagoniste reste à l'écoute de ses propres pulsions. Le sens de son existence, ce n'est que son délire, la forme de la folie qui s'inscrit dans le «mouvement parallèle et inverse»¹⁰ d'annulation. Dans ce texte, la femme, s'effaçant dans son individualité jusqu'à l'anonymat, s'émancipe des significations imposées et des lieux communs d'après lesquels l'être féminin est toujours traité d'une victime. Déniée, la femme errante conteste la construction du personnage ainsi que le concept d'identité distincte, en valorisant une passion ignorée, inséparable de la douleur. Les protagonistes durassiennes sont à la fois accablées par le malheur et animées par un instinct de vie qui les pousse à oublier la souffrance. Le désir constitue un refuge idéal, puisqu'il permet à l'être humain de s'évader et de dépasser ses limites. Chez Duras, c'est la femme qui se révolte contre les institutions et prétend trouver le sens de sa vie dans et par sa sexualité.

Les signes qui séparent des personnages des autres rendent compte de la nostalgie d'un amour absolu, unique, intense, capable de briser les frontières du temps et de l'espace, éprouvé jusqu'à la mort. Dans le discours durassien, un amour fou avec sa puissance révolutionnaire devient un mythe. Cela fait de ces femmes des «malades», des êtres étranges, obsédés par ce désir. En restant privées, elles cherchent leur refuge dans l'alcoolisme (Anne) ou la folie (Lol). Lol se souvient de l'amour ressenti pour Michael Richardson et sa folie s'exprime dans le voyeurisme. Anne essaye de connaître l'histoire du crime, étant donné qu'une image s'est ancrée en elle. L'alcool l'aide à découvrir «la saveur anéantissante des lèvres inconnues d'un homme de la rue»¹¹ et «une confirmation de ce qui fut jusque-là son désir obscur...»¹². Pour Lol, refouler le souvenir correspond à acquérir une sorte d'une virginité, au point d'évoquer celui-ci sans cesse comme pour la première fois. Concentrés sur le souvenir, les personnages de Duras font tout leur possible pour reconstituer cette scène de passion, pour verbaliser la «déchirante l'impossibilité» de dire l'indicible. On pourrait affirmer que le désir féminin est justement le désir de l'Autre.

Loin d'être négligeable reste le fait que les figures féminines échappent aux typologies ou descriptions traditionnelles, à savoir aux paradigmes sociaux, psychologiques et littéraires. De cette façon, l'auteure rejette la conception d'une écriture maîtrisée, travaillée, générée par des techniques, en opérant, à la fois, la déconstruction du récit et des mythes. À travers un discours subjectif l'attention particulière de Duras est accordée à l'inconnu, à l'inconscient, à la discontinuité.

⁸ *Ibid.*, p. 45.

⁹ *Ibid.*, p. 50.

¹⁰ *Ibid.*, p. 50.

¹¹ M. Duras, *Moderato cantabile*, op. cit., p. 71.

¹² *Ibid.*, p. 72.

Ses personnages ce sont des êtres en rupture, à la marge, déconnectés de toute réalité, contingence ou définition. Énigmatiques, aliénées, suspendus entre folie et normalité, cris et silences¹³. Les femmes durassiennes, affichant une puissance colossale de refus, se montrent de véritables dépositaires d'une ouverture totale vers la force débordante de la passion. Taciturnes, elles semblent dériver d'un archétype, comme sœurs d'Andromaque, Phèdre ou Bérénice: martyres d'un amour. Rebelles, elles ne vivent pourtant que dans leur microcosme du «moi», peu intéressées par les questions liées à une communauté.

Il vaut la peine de remarquer que le discours durassien n'est jamais dogmatique. Il considère le féminisme comme des «territoires» de la femme, celle-ci étant une figure emblématique de toutes les formes d'oppression (raciste, sexiste ou sociale)¹⁴. Cependant, l'écrivaine partage les convictions féministes par sa pratique scripturale en décrivant la sexualité féminine. De cette façon, l'on assiste à la subversion au féminin s'exprimant par la déconstruction de l'identité qui est incertaine, fluctuante, jamais définitivement fixée: Lol, absente d'elle-même, possédant la faculté d'abandon, «se croit coulée dans une identité de nature indécise qui pourrait se nommer de noms indéfiniment différents»¹⁵. Cette démarche de mettre en doute l'ordre et les contraintes sociaux, de dénoncer une idéologie dominante, permet, en revanche, de retrouver le chemin du désir, d'autant plus que «la femme, c'est le désir»¹⁶. L'absence de la morale indique une rupture avec un système préétabli. Ici, semble-t-il, Duras confirme le propos de Maurice Blanchot, d'après qui la femme, avec un pouvoir de séduction, mais aussi de destruction, dérangeant «la tranquille continuité du lien social et ne reconnai[ssant] pas l'interdit [peut] dire la vérité de l'amour, lequel est toujours envahissant, exclusif, excessif, terrifiant»¹⁷. Selon une telle optique, la femme se trouve plus proche de la liberté instinctive, en ayant une dimension mythique. Cet idéal est incarné par Lol, un être vulnérable, «une chercheuse du sens caché derrière les données du sensible»¹⁸, qui se perd dans l'errance, en vivant «le malheur merveilleux»¹⁹. Imprudente, imprévoyante, effrayée, elle a peur de tout, plongée dans la folie, la jouissance et la douleur. Car,

[i]l s'agit en effet, chez Duras, de *penser autrement* le rapport d'amour et le rapport de couple. Ceci: qu'il n'y a d'amour que Désir d'Amour; que l'amour du couple est expérience du néant; que la seule possibilité de prendre conscience de cet anéantissement c'est de voir une autre à sa place [...], c'est-à-dire s'exclure-inclure²⁰.

¹³ Cf. L. Pallotta della Torre, *Marguerite Duras. La passion suspendue*, Seuil, Paris 2013, pp. 100-101.

¹⁴ Cf. S. Anderson, *Le Discours féminin de Marguerite Duras. Un désir pervers et ses métamorphoses*, Droz, Genève 1995.

¹⁵ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 41.

¹⁶ M. Duras, M. Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, op. cit., p. 102.

¹⁷ M. Blanchot, *La Communauté inavouable*, Minuit, Paris 1983, p. 70.

¹⁸ M. Alleins, *Marguerite Duras, médium du réel*, L'âge d'homme, Lausanne 1984, p. 123.

¹⁹ M. Duras, «Les Yeux verts», *Cahiers du Cinéma* n° 312-313, 1980, p. 167.

²⁰ M. Calle-Grüber, «L'amour fou, femme fatale. Marguerite Duras: une réécriture sublime des archétypes les mieux établis en littérature», *Le Nouveau Roman en question I: «Nouveau Ro-*

La folie qui atteint la femme égarée par la passion devient celle qui est susceptible de redonner une dynamique aux histoires déjà vécues. Analysé dans cette perspective, pour Lol «l'amour insensé» se rapporte au mystère du désir. Ce qui la distingue des autres, c'est sa passion «absolue dont le sens échappait»²¹, son amour mort qui l'enferme dans «le deuil étrange»²². Aussi Anne passe-t-elle pour une femme étrange parce qu'elle se rencontre avec un homme anonyme et devient trop intéressée par un crime insensé. Dans *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Duras expérimente le vide, le dépeuplement et une maladie mentale de sa protagoniste. Terrassée par le désir éternel, par son expérience et sa mémoire, Lol vit comme dépossédée d'elle-même depuis un jeu de triangulation amoureuse. Mariée, elle recrée la situation de son ravissement en prenant Jacques Hold à son amie Tatiana Hold. Grâce à ce roman, Duras, «femme tristesse», rend compte de la dépression des figures féminines, d'une mélancolie féminine, c'est-à-dire d'une sublimation manquée, selon Kristeva²³ qui explique la compréhension de l'amour impossible par sa théorie de l'expérience maternelle, laquelle est une «expérience du sens et de sa gestation, du langage et de son érosion»²⁴, se rapportant à l'expérience esthétique. Pour cette raison, la douleur dans les relations passionnelles prouve un drame, une destruction de la communion totale, de la plénitude émotive et du langage traditionnel.

À travers le langage, en général, l'œuvre durassienne transmet également le sentiment de culpabilité d'une génération d'intellectuels face à l'antisémitisme. L'auteure se voit obligée d'affronter l'anéantissement de la Seconde Guerre mondiale, de faire face au silence de l'horreur en soi et dans le monde²⁵. Elle dit la vérité de la douleur, grâce à son esthétique de «la maladie de la mort», véhiculée par sa maladresse stylistique de la parole. Autrement dit, Duras essaie de peindre la douleur sans la traduire ou la transformer, sans *catharsis*. Le dévoilement de la souffrance prouve un trauma d'abandon qui n'arrive pas à s'exprimer par les mots véhiculant le sens. L'héroïne cherche à verbaliser son désir, montré au moyen des répétitions de la syntaxe et du lexique: «C'était un cri très long, très haut, qui s'est arrêté net alors qu'il était au plus fort de lui-même, dit-elle.

– [...] Le cri a dû s'arrêter au moment où elle a cessé de le voir, dit Chauvin»²⁶.

Pour cette raison, l'écriture se distingue par sa simplicité et par le jaillissement de la passion, le sens s'inscrivant dans le son, dans la musicalité du verbe. Ce qui intéresse l'auteure, c'est l'étude des vides impossibles à combler qui se creusent entre le mot et le geste. La parole des personnages explique leur essence. La femme englobe

man» et archétypes, Revue des lettres modernes, 1992, p. 50.

²¹ M. Duras, *Le Ravissement...*, *op. cit.*, p. 34.

²² *Ibid.*, p. 56.

²³ J. Kristeva, «La maladie de la douleur: Duras», [in:] *Soleil noir – Dépression et mélancolie*, Gallimard, Paris, 1987, pp. 227-265.

²⁴ J. Kristeva, *Sens et non-sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, t. 1, Fayard, Paris 1996, p. 221.

²⁵ Cf. J. Kristeva, «Le discours de la douleur émoussée», [in:] *Le Monde*, août-octobre 2012, pp. 82-83.

²⁶ M. Duras, *Moderato cantabile, op. cit.*, p. 30.

l'intégrité du silence dans la parole qu'elle prend. Les phrases courtes refusent le lyrisme et le langage élaboré. Elles montrent la préférence durassienne pour la chute sur un mot bref, souvent un adjectif dont témoigne le fragment de *Moderato cantabile* où Anne Desbaresdes, des heures entières, «retourne à l'éclatement silencieux de ses reins, à leur brûlante douleur, à son repaire»²⁷. La narration fragmentaire joue avec l'énonciation, en marquant la discontinuité.

Le texte dit la part innommable et universelle de l'expérience intime, en dévoilant une nature obsessionnelle du souvenir et le rôle de mots-clés, tels l'amour, la mort, la folie, motifs récurrents chez Duras. Dans la confrontation verbale se précise une individualité définie par la différence que l'on découvre avec autrui. Face à l'inédit de la réalité, d'une situation donnée, comme celle éprouvée par Anne Desbaresdes, reste «l'événement silencieux»²⁸ qui la brise et l'abandonne dans «la grimace désespérée et licencieuse de l'aveu»²⁹, aveu de jouissance indicible par la tentative de l'amour³⁰. La protagoniste n'arrive à nommer son désir ni son renoncement. Elle paraît se détacher d'elle-même, ce que suggère l'utilisation de la troisième personne du singulier: «Elle ne parlera plus jamais»³¹. Dans la vision durassienne, l'essentiel est de déchiffrer ce qui existe à un état primaire, indéchiffrable aux autres, dans ce que la romancière appelle le «lieu de la passion». Les personnages qui, séparés de l'objet de leur désir, vivent une souffrance sociale, psychologique ou affective, peuvent accéder à l'existence indépendante par la parole, bien qu'elle soit lacunaire. Les romans offrent un inventaire des états de l'amour exprimés par le langage, en présentant l'inanité de l'existence, l'absence, la séparation. De cette façon, le ton des phrases brèves fait sous-entendre des émotions, l'attirance pour le corps de l'autre, la force de l'interdit. Cette dernière est captée dans un «mot-absence, mot-trou»³².

Duras met en scène un être exclu de la parole, un personnage livré à l'errance, qui est refoulé dans le silence. Sa narration prouve que le seul discours possible de l'érotisme est celui hors-sens, étant donné qu'il commence dans une perte et ne touche que la démesure et la folie. L'écrivaine crée un nouveau langage, celui d'une femme qui à travers les bribes de la conversation ou le glissement des mots manifeste sa situation et, en même temps, cache l'émotion, l'énigme. L'écriture remplie de silences sert à accuser l'ordre dominant.

L'infraction, la rupture dans l'écriture, située dans une phrase désordonnée, incohérente et sans ponctuation, manifeste le trouble profond du personnage et, en même temps, l'irruption violente de l'univers des fantasmes³³: «à votre place, voyez-vous, je m'en irai d'ici, je n'y resterai pas»³⁴, constate Anne, à qui manque la liberté de

²⁷ *Ibid.*, p. 74.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 73.

³⁰ Cf. M. David, *Marguerite Duras: une écriture de la Jouissance. Psychanalyse de l'écriture*, Desclée de Brouwer, Paris 1996.

³¹ M. Duras, *Moderato cantabile*, *op. cit.*, p. 82.

³² M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *op. cit.*, p. 48.

³³ Cf. M. Borgomano, *Une lecture des fantasmes*, Cistre, Bruxelles 1985, pp. 23-24.

³⁴ M. Duras, *Moderato cantabile*, *op. cit.*, p. 44.

partir. La situation textuelle reflète l'aliénation sociale de la protagoniste, et, au sens plus vaste du terme, la situation des femmes de la classe bourgeoise, leur dépendance des codes patriarcaux.

L'histoire d'Anne et Chauvin paraît désincarnée, mais en réalité il y a entre eux un rapport psychique, imaginaire qui les conduit à un assouvissement hallucinatoire de leur désir. Cette relation se noue au travers de deux histoires: celle, réelle, des rencontres des personnages et celle, fantasmée, du crime passionnel. *Moderato cantabile* offre les étapes sous-jacentes d'une dénudation progressive d'Anne et voire de l'accomplissement d'un désir amoureux. La réalisation de cette activité fantasmatique concerne le fait de déshabiller Anne par le regard de Chauvin. Un autre fantasme se produit lors d'une soirée mondaine. Il englobe alors dedans et dehors, désir et réalité. Anne et Chauvin, séparés par les grilles, se rejoignent intensément, reliés par l'odeur du magnolia: «Un homme rôde, boulevard de la mer. Une femme le sait»³⁵. L'homme est dans le désir et la frustration, c'est pourquoi il renonce à ce sentiment. La femme parvient à la jouissance et revit fantasmatiquement une union plus parfaite, comme le fera Lol, sœur textuelle ou double d'Anne. Ainsi le fantasme prend-il la place de toute action.

L'acte érotique de la dénudation renvoie au dépouillement progressif qui constitue le sens de l'histoire racontée. L'expérience pendant le bal montre Lol dépouillée de son amour, transféré sur une autre, qui opère un transfert: sa jouissance provient de «voir l'amour». Cependant, cet amour n'est pas achevé et la laisse dans un manque extrême, dans le monde irréel. La scène fantasmatique de dénudation est une tentative vaine de mener la jouissance à son terme. Lol cherche à entrer au cœur de l'intimité du couple d'amants, tout en en restant absente. Cet état de choses fait que la protagoniste erre et ment parce qu'elle entend la passion au sens spécifique, à savoir en tant que sentiment mystérieux, improbable, plein d'excentricités. Dès qu'elle réussit à peine à imaginer le commencement de la scène d'amour, le scénario s'arrête, comme le bal, avant sa fin. Or, le fantasme devient une mise à nu incomplète. Le texte fonctionne comme celui des rêves, en laissant jouer un mot absent «dérober». Dans le fantasme de Lol, évoquant la scène freudienne, se trouvent associés le regard du sujet voyeur et son exclusion. Atteinte d'une maladie mentale, elle n'est capable que d'une répétition. De cette manière, l'on observe un «épuisement des pulsions érotiques [...], une déliaison fondamentale»³⁶ qui fait voir la nature authentique de l'expérience féminine en offrant, à la fois, la jouissance de la douleur et la mythification du féminin inaccessible.

La narration durassienne traite des dépressions que nourrit un deuil impossible de l'objet aimé et perdu. En déniait le lien universel qu'est le langage, son personnage nie le sens qui, pour l'être parlant, est celui de la vie. Dans l'optique de l'auteure, persuadée que la souffrance donne du sens à la condition humaine, le déprimé reste prisonnier de l'affect qui naît dans la mélancolie.

Pour Duras, l'écrit n'a de sens que lorsqu'il va vers l'obscurité et l'inconnu. La folie de créer devient un impératif, car «tous les champs sont ouverts, [...] il n'y a

³⁵ *Ibid.*, p. 67.

³⁶ J. Kristeva, «La maladie de la douleur: Duras», *op. cit.*, p. 251.

plus de murs»³⁷. L'auteure s'oppose décidément à une conviction qui visait à identifier la femme à la folie, pour justifier son emprisonnement et son incapacité. La force de la femme consiste, au contraire, en cette possibilité d'errer, parce que «[l]es fous opèrent *dehors* la conversion de la vie vécue»³⁸. Il est question d'une personnalité libérée des contraintes. On en vient à un renversement: la folie apparaît comme un refus du discours masculin et une prise de position de la femme de lettres. Car, si, comme le déclare Michel Foucault, il existe, un «penser autrement», l'on peut parler de l'écriture féminine audacieuse qui présente d'une façon originale le sens de la cause des femmes, se distinguant par son approche transgressive au conformisme de son temps ainsi que par le rejet des normes du canon littéraire et l'esthétique de la destruction, de l'interdit.

Les différents arguments, dont il a été question ci-dessus, prouvent que Marguerite Duras explore les multiples liens entre l'identité, la sexualité et le contexte socioculturel. Elle attire l'attention sur l'importance de ces relations dans la pratique scripturale des femmes qui se réalise dans la liberté de l'expression et le fait de toucher des sujets tabous. Transcendant les rapports de pouvoir et les modèles sexuels imposés, revisitant les rôles dans la sphère publique et privée, son œuvre se caractérise par la volonté de dépasser des oppositions traditionnelles afin de dévoiler la profondeur de l'expérience humaine. Ainsi Duras, grâce à sa prédilection pour le non-sens, pour le détachement des personnages, pour l'incertitude généralisée de l'histoire et pour l'affirmation de la nouvelle perspective d'autonomie, parvient-elle à dépeindre une image authentique de la femme, véhiculée par la fracture du désir et du langage impuissant à le dire. En effet, il est impressionnant à quel point ceux-ci font partie du sens à donner aux textes qui déclenchent des interprétations illimitées des avatars de la féminité.

Bibliographie

- Alleins Madeleine, *Marguerite Duras, médium du réel*, L'âge d'homme, Lausanne 1984.
Anderson Stéphanie, *Le Discours féminin de Marguerite Duras. Un désir pervers et ses métamorphoses*, Droz, Genève 1995.
Blanchot Maurice, *La Communauté inavouable*, Minuit, Paris 1983.
Borgomano Madeleine, *Une lecture des fantasmes*, Cistre, Bruxelles 1985.
Calle-Grüber Mireille, «L'amour fou, femme fatale. Marguerite Duras: une réécriture sublimale des archétypes les mieux établis en littérature», *Le Nouveau Roman en question 1: «Nouveau Roman et archétypes»*, *Revue des lettres modernes*, 1992.
David Michel, *Marguerite Duras: une écriture de la Jouissance. Psychanalyse de l'écriture*, Desclée de Brouwer, Paris 1996.
Duras Marguerite, *Moderato cantabile*, Minuit, Paris 1958.
Duras Marguerite, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Gallimard, Paris 1964.
Duras Marguerite, «Les Yeux verts», *Cahiers du Cinéma* n° 312-313, Paris 1980.
Duras Marguerite, Gauthier Xavière, *Les Parleuses*, Gallimard, Paris 1974.

³⁷ M. Duras, *L'Amant*, *op. cit.*, p. 11.

³⁸ M. Duras, X. Gauthier, *Les Parleuses*, Gallimard, Paris 1974, p. 50.

- Duras Marguerite, *L'Amant*, Minuit, Paris 1984.
- Duras Marguerite, Porte Michelle, *Les Lieux de Marguerite Duras*, Minuit, Paris 1977.
- Kristeva Julia, «La maladie de la douleur: Duras», [in:] *Soleil noir – Dépression et mélancolie*, Gallimard, Paris 1987.
- Kristeva Julia, *Sens et non-sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, t. 1, Fayard, Paris 1996.
- Kristeva Julia, «Le discours de la douleur émoussée», [in:] *Le Monde*, août-octobre 2012.
- Pallotta della Torre Leopoldina, *Marguerite Duras. La passion suspendue*, Seuil, Paris 2013.
- Tegyey Gabriella, *Treize récits de femmes (1917-1997) de Colette à Cixous. Voix multiples, voix croisées*, Harmattan, Paris 2009.

Mots-clés

Duras, folie, maladie, douleur, femme, solitude, obsessions, passion

Abstract

Faces of meaning as exemplified by various incarnations of femininity in the works of Marguerite Duras

Madness is an inherent quality of female protagonists in the prose of Marguerite Duras. It manifests itself through melancholy, sadness, loneliness, misunderstanding or absence arising from abandonment. The behaviour of female characters, marked by distress or “the disease of death”, is irrational, nonsensical and difficult to understand. Their attitude defies logic and attempts to capture this specificity of writing focused on the emotive sphere, on what is inexpressible. This article discusses the perception of femininity and its various incarnations, manifesting themselves through specific language, sexuality and obsessions inscribed in the nature of the weaker sex. The destruction of personality and losing oneself in the Other paradoxically lead often to finding the meaning of life.

Keywords

Duras, madness, malady, anguish, woman, solitude, obsessions, passion

Du sens à la folie dans *La Folle de Chaillot* de Jean Giraudoux

Le titre du drame écrit en 1945 met l'accent sur le double aspect de la pièce: la folie, sujet particulièrement scénique et l'évocation moderne de Paris, l'histoire liée à ses habitants. En deux actes a été établi le diagnostic des maux du monde et appliqué le remède définitif. Comme dans les contes de fées, les méchants sont éliminés et les bons peuvent librement respirer.

La «folle» du titre impose une lecture polyvalente de la pièce. Elle permet, le dictionnaire l'autorise, de voir dans la folie les significations suivantes: aberration, aliénation, mégalomanie, irrationnel, déraison, extravagance, absurdité¹. Tous ces termes correspondent à la présentation de la réalité d'une manière individuelle, originale, permettant l'introduction d'éléments inhabituels, par le prisme de l'ironie, de la distance, de la vision du monde à rebours. Le personnage de la Folle semble vrai et dénonce ce qui est faux. C'est elle qui décide quand elle se choisit «folle» et quand elle devient Aurélie. Elle se déclare libre et responsable. Elle prend conscience qu'elle est différente des autres et étrangère au monde. Ainsi la folie se substitue à la raison, la fantaisie à la logique, l'imaginaire au réel:

Tout son discours montre, constate Antoinette Weber-Caflish, qu'il suffit, à ses yeux, de donner à sa pensée un certain tour paradoxal pour annuler ce qu'on souhaite refuser. C'est ainsi qu'elle use de ce qui ne sont jamais que procédés rhétoriques, à la façon de véritables machines argumentatives qu'elle sait rendre particulièrement performantes².

L'événement dramatique où la folle avec ses trois consœurs sauvera le monde paraît fabuleux et fantaisiste. Néanmoins l'idée de Giraudoux concernant la destruction de Paris n'est pas tout à fait absurde. La dénonciation d'Aurélie n'est pas aussi délirant qu'on pourrait le penser. Dans *Figaro-Économie* on trouve l'information selon laquelle une autorisation venait d'être délivrée en bonne et due forme à trois groupes pétroliers (Total, Elf-Aquitaine et British Petroleum) se proposant de prospecter le pétrole dans la ville de Paris et ses environs. La date de la note c'est le 7 juin 1988 mais comme l'a confirmée Antoinette Weber-Caflish

¹ *Le Petit Robert*, Paris 1992, p. 800.

² A. Weber-Caflish, «À propos de *La Folle de Chaillot*: Une réflexion sur l'utopie», [in:] *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses*. Dossier établi par Guy Teissier et Pierre d'Almeida, Grasset, Paris 1977, p. 91.

dans sa *Réflexion sur l'utopie*: «L'auteur de *La Folle de Chaillot* aurait donc vu loin et juste»³.

La Folle de Chaillot est très puissante grâce à sa langue et à ses visions. Elle est capable par ses paroles de ramener à la vie Pierre, le garçon sauvé de la noyade. Elle lui décrit son bonheur, entre le souvenir de l'amour perdu et la lecture inlassable d'un numéro du *Gaulois* de 1896. Elle lui parle de la lettre quotidienne qu'elle s'envoie à elle-même. L'épaisse couche d'amidon et de fard appliquée sur son visage lui donne le courage de continuer à aimer la vie dans une sorte de rêve. Les didascalies la présentent ainsi:

*La folle de Chaillot apparaît. En grande dame. Jupe de soie faisant la traîne, mais relevée par une pince à linge de métal. Souliers Louis XIII. Chapeau Marie-Antoinette. Un face-à-main pendu par une chaîne. Un camée. Un cabas*⁴.

L'identité double du personnage de la Folle est *a priori* l'incarnation de cette dualité que représente l'art dramatique. Les visions de la folle ne sont jamais «pro-posées» sur la scène, comme le constate Choukri Hallak, mais «sup-posées»: jamais montrées au spectateur, mais suggérées d'une façon permanente à travers un rapport conventionnel de jeu et d'anti-jeu⁵.

La question de La Folle posée au Sergent de Ville:

Etes-vous percepteur, ou amant de la vie ? [...] Oui, qu'est-ce qui vous plaît, à vous, dans la vie, sergent ? Pour avoir choisi d'être son champion en uniforme, il faut bien que vous ayez des joies, secrètes ou publiques... Dites-le-lui... Et n'en rougissez pas. (F, 950)

le prouve. Le Sergent s'engage dans le dialogue avec La Folle, s'adapte à ses règles, suit sa logique. Cette conversation démontre non seulement la force, la puissance de la Folle, mais aussi confirme la philosophie de Giraudoux et son attitude ironique envers les autorités. Cette attitude se manifeste aussi par rapport à l'Église. Quand la Folle parle de ses bagues, elle se rappelle que l'abbé Bridet la renvoyait au bout d'une minute de confession:

Il n'a jamais voulu m'écouter jusqu'au bout. C'est peut-être parce que je commence par mes péchés d'enfant. En tout cas, je sors absoute de mon premier mensonge, de ma première gourmandise, mais tous mes autres péchés, hélas me restent pour compte... (F, 953)

La parodie giralducienne se fait lire dans les propos de La Folle qui présente à Pierre, sauvé de la noyade, une vision de la vie attirante, qui vaut la peine d'être

³ *Ibid.*, p. 88.

⁴ J. Giraudoux, *La Folle de Chaillot* [in:] *Idem, Théâtre complet*, Édition établie, présentée et annotée par Guy Teissier, Librairie Générale Française, Paris 1991, p. 940. Les citations de cette édition signées (F, n° de la page).

⁵ Ch. Hallak, «La dialectique du vrai et du faux dans 'La Folle de Chaillot'», [in:] *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses...*, *op. cit.*, pp. 41–42.

vécue: «Tous les vivants ont de la chance, Fabrice... Évidemment, au réveil, ce n'est pas toujours gai.» (F, 951) Elle décrit sa matinée. Elle évoque ses activités, commençant par le choix des «cheveux du jour» dans le coffret hindou. Elle prend son dentier dans la seule coupe qui lui soit restée du service après le déménagement de la rue de la Bienfaisance. Sa réflexion va vers les souvenirs de l'enfance: «Vous pouvez vous sentir un peu dépaysé en ce bas monde, surtout que vous venez de rêver que vous étiez petite fille et que vous alliez à âne cueillir des framboises.» (F, 951) Et pourtant elle trouve la solution, comme d'habitude, la meilleure et la plus efficace pour vouloir vivre: «Mais pour que vous vous sentiez appelée par la vie, il suffit que vous trouviez dans votre courrier une lettre avec le programme de la journée. Vous l'écrivez vous-même la veille, c'est le plus raisonnable». (F, 951) Encouragée par Pierre, La Folle continue sa plaidoirie éloquente de la vie racontant sa journée:

Ma promenade, Fabrice. Je vais surveiller où en sont les mauvaises gens à Chaillot. Ceux qui plissent les lèvres, ceux qui donnent à la dérobée des coups de pied dans les maisons, les ennemis des arbres, les ennemis des animaux. (F, 953)

On y observe les éléments de la sensibilité écologiste du personnage, ainsi que de Giraudoux lui-même. On voit non seulement la conscience éveillée mais les réactions fortes de la Folle. Son propos devenu aigu, ne permet pas de douter qu'elle est capable de résoudre ce problème car:

En fait ils hésitent sur les moyens de tuer le platane du musée Galliera ou de jeter une boule empoisonnée au chien du boucher de la rue Bizet. [...] Pour que ces bandits perdent tout pouvoir, il faut que je passe à leur hauteur, par la gauche. C'est dur, le crime marche vite, mais j'ai l'emjambée large. (F, 953)

Ce n'est plus la légèreté qui apparaît dans la lecture du journal, du même fragment du même journal, celui du 7 octobre 1896. Elle le commente avec dédain: «Vous pensez bien que je ne vais pas lire ces feuilles du jour qui répandent le mensonge et le vulgaire. Le lis *Le Gaulois*. Et je ne veux pas me gêner la vie avec leurs actualités». (F, 951–952)

Le pouvoir magique de la Folle vient des rêves. Le Chiffonnier le lui fait remarquer:

Vous, vous vivez dans un rêve. Quand vous avez décidé le matin que les hommes seraient beaux, les deux fesses que votre concierge porte au visage deviennent de petites joues à baiser. Nous, ce pouvoir nous manque. (F, 957)

Les deux rêveries à la fin du deuxième acte incarnent la plus radicale hétérodoxie de Giraudoux: les apparitions entourent Aurélie et lient le passé et le présent, le personnel au général. La première rêverie surgit par la volonté même de la comtesse, ce long entretien imaginaire avec son ancien amoureux, Adolphe Bertaut, dans lequel Pierre joue le rôle de médium. La seconde rêverie déploie une cohorte d'Adolphe Bertaut et de voix immatérielles qui remercient la comtesse pour ses nobles efforts en vue

de sauver l'humanité. Lorsqu'un ancien amoureux lui demande sa main, elle répond avec une conscience angoissée d'une occasion irrémédiablement manquée: trop tard.

Le dédoublement du personnage de la folle, la double métamorphose du personnage de Pierre, de Pierre en Adolphe, puis d'Adolphe en Pierre qui appelle La Folle successivement Madame, Aurélie, puis madame, montre la dimension du rêve. Le couple Pierre-La Folle devient un support du couple Adolphe-Aurélie. Pierre commence à entrer dans le personnage d'Adolphe. La complexité de cette relation, Choukri Hallak la fait découvrir ainsi:

La représentation est un rêve, le rêve prend le corps, le corps participe au jeu, le jeu devient une illusion, l'illusion est une existence, l'existence implique une présence, toute présence est un personnage, le personnage appelle le spectateur, le spectateur se retrouve dans ses visions, les visions sont vécues sur la scène, la scène est l'espace réel qui devient fictif au moment de la représentation, et la représentation est un rêve...⁶

Et pourtant Aurélie possède beaucoup de traits de la vieille femme. Elle en a les habitudes: l'attachement aux amies, le goût des animaux, des objets, des toilettes, de donner des leçons et de faire bénéficier chacun de son expérience, de mener des discussions vaines dont on perd le fil. Elle est une missionnaire, en accord avec les forces de la vie et de la nature. La joie de vivre avec ceux qu'elle aime devient la devise de sa vie.

Elle est aussi une femme trompée. Dès le début du deuxième acte, Aurélie et ses amies jouent sur la frontière du réel et de l'irréel, du monter et de l'imaginaire, du vrai et du faux, de la présence et de l'absence, du scénique et du fictif. Elles y jouent pour neutraliser le paradoxe. Pour entrer dans son rêve, Aurélie ferme les yeux et s'endort. Elle invoque son Adolphe dans la personne de Pierre. Pour en sortir, elle dit adieu à Adolphe, lui demande de passer les «mains au petit Pierre», le chasse et ouvre les yeux. Pierre arrive, s'agenouille devant Aurélie pour répondre à la place d'Adolphe Bertaut. Il parle de Georgette, moins belle, bête, sans âme (F, 989), ce qui confirme l'opinion de la folle sur l'attitude masculine:

C'est bien ce que je pensais ! C'est bien ce que font les hommes ! Ils vous aiment parce que vous êtes bonne, spirituelle, transparente, et, dès qu'ils en ont l'occasion, ils vous quittent pour une femme laide, terne, opaque. Pourquoi, Adolphe Bertaut ? Pourquoi ? (F, 989)

Elle supporte avec difficulté le fait d'être trompée. Elle décide de ne pas lui pardonner, d'autant plus qu'il a mené Georgette partout où elle, Aurélie, l'avait accompagné, à Bullier, à l'Hippodrome.

La même poésie dominait avant la conversation concernant les relations femme-homme. Gabrielle a reproché à Aurélie d'être bien injuste envers les hommes:

Je vous trouve bien injuste pour l'homme, Aurélie. Il est grand, il est beau, il est loyal. Je n'ai pas voulu me marier, mais toutes mes amies m'ont dit qu'il était la tendresse et la noblesse du ménage, le mari de Berthe Carassut sait même stoper. (F, 970)

⁶ *Ibid.*, p. 47.

Constance parle de ses souvenirs qui lui sont très chers. Elle avoue qu'elle ne se rappelle rien d'Octave, mais qu'elle se rappelle très bien sa belle-sœur et son dentier:

Il y a des jours dans la vie qui sont des bouches d'oublié. Je devais trop penser à lui un de ces jours-là. Je l'y ai laissé tomber. Autant mes souvenirs sont très nets sur cette matinée avec le père Lacordaire... (F, 971)

L'extravagance de la Folle est confirmée par ses propos dispersés dans le texte de la pièce. Elle demande au chasseur de lui apporter l'hermine, car elle «se marie admirablement avec l'iris». (F, 962) Elle demande à Pierre de boire la vieille chartreuse car elle buvait un verre tous les ans, et l'année dernière elle a oublié. (F, 962) Pierre est prié de désencadrer «la glace de l'armoire pour enlever l'image de cette horreur qui m'y regarde.» (F, 962). Cela prouve son ironie et sa distance, également envers elle-même, ainsi que son explication quand elle appelle Pierre «Valentin»: «Vous n'entendez pas sonner une heure ? A une heure, les hommes s'appellent Valentin.» (F, 962) Gabrielle demande à Aurélie: «Ne vous donnez pas la peine de crier, Aurélie. C'est mercredi aujourd'hui. C'est un des jours où j'entends bien.» (F, 966) On rectifie: c'est jeudi. Gabrielle demande: «Alors parlez-moi seulement bien en face. C'est le jour où je vois mieux.» (F, 966)

Jean Giraudoux montre les mécanismes gérant aussi bien la société que la condition de l'homme de son temps. C'est l'image de la richesse qui séduit les puissants. Ils changent assez souvent de fonction, ce que décrit le sergent de ville:

Ils se méfient. A la Sûreté nous manquons chaque fois le coup. Dès qu'on les approche, ils changent la forme. J'approche l'administrateur délégué, il devient président, le président, il devient le président honoraire, le couliissier à report couliissier à terme, j'approche le député, il devient ministre... (F, 960)

Aurélie est plus directe dans sa caractéristique:

Tout ce qu'ils bâtissent comme maçons, ils le détruisent comme francs-maçons. [...] Ils usent l'espace et le ciel avec leurs lunettes d'approche, et le temps avec leurs montres. L'occupation de l'humanité n'est qu'une entreprise universelle de démolition. Je parle de l'humanité mâle. (F, 969-970)

Elle décide de convoquer ses homologues: Madame Constance, la Folle de Passy, Madame Gabrielle, la Folle de Saint-Sulpice, Joséphine, La Folle de la Concorde, à «un conseil dont dépend le bonheur de l'univers» (F, 960). Dans la scène de procès, Aurélie, qui a tout au long de la pièce agi comme meneuse idéologique des forces chaotiques, bien que fondamentalement convenables, devient l'arbitre du débat social. Elle orchestre la scène publique à son point culminant, imposant sa vision du bien et du mal, de la paix et de la guerre, de l'individu et de la société, aux procédures judiciaires. La transformation du chef rebelle en juge social s'est effectuée.

Le jeu autour de la richesse est présenté par Giraudoux d'une manière très raffinée. L'image poétique de la rapacité de mafia apparaît dans la conversation entre quatre individus malhonnêtes à la terrasse de Chez Francis, place de l'Alma à Paris,

le café fréquenté par Giraudoux. Le baron, le président, le coulissier et le prospecteur font vite découvrir que le baron est expert de chantage, le coulissier spécialiste d'opérations boursières crapuleuses. Le prospecteur suggère le titre et le but de leur entreprise, prospecter le pétrole dans le sous-sol de la colline de Chaillot. Leur enjeu c'est la création d'une nouvelle entreprise secrète mais garantissant la prospérité à ces «gentilhommes d'affaires».

Le président exprime son agacement quand la Folle de Chaillot apparaît: «Mon Dieu, quelle est cette figure ?» (F, 940) ainsi que des personnages du petit peuple de Paris- chanteurs de rues, mendiant sourd-muet, fleuriste, marchand de lacets. Il n'arrive pas à se calmer:

Voilà nos vrais ennemis, baron ! Ceux dont nous devons vider Paris, toute affaire cessante ! Ces fantoches tous dissemblables, de couleur, de taille, d'allure ! Quelle est la seule sauvegarde, la seule condition d'un monde vraiment moderne: c'est un type unique du travailleur, le même visage, les mêmes vêtements, les mêmes gestes et paroles pour chaque travailleur. (F, 942)

Le prospecteur présente le quartier comme leur citadelle car c'est lui qui compte dans Paris le plus grand nombre d'administrateurs et de milliardaires. C'est pourquoi il faut, selon lui:

Surgir et s'ébrouer, à notre barbe, ces revenants de la batellerie, de la jonglerie, de la grivèlerie, ces spectres en chair et en os de la liberté de ceux qui ne savent pas les chansons à les chanter, des orateurs à être sourds- muets, des pantalons à être percés aux fesses. (F, 942)

Le coulissier intervient en garantissant de conserver la respectabilité de ce lieu. Il essaie de calmer le président lui promettant d'éliminer «cette vermine dans deux jours». (F, 942) Plus tard il confirmera: «ce sera pour moi un jeu d'enfant de débarrasser Chaillot de cette horde». (F, 944) Cependant le prospecteur, effrayé et irrité à la fois, se pose la question de comment les faire taire: «nous sommes tombés chez les fous, nous n'en sortirons pas». (F, 946)

Les phrases concrètes, sérieuses apparaissent, comme celle d'Aurélie:

C'est pour trancher cette question que vous êtes là, mes amies. [...] Ceux qui affament la terre, qui volent nos boas, qui préparent la guerre, qui touchent les commissions, qui se font nommer aux places sans diplômes, qui corrompent les jeunes gens, vont être ici, réunis dans cette salle. Avons-nous le droit de les supprimer en bloc ? Si vous êtes d'accord, j'ai le moyen ! (F, 974-975)

Joséphine, qui vient de donner des exemples historiques et de parler de «détruire par masse» (F, 978), demande de désigner un avocat d'office: «S'il ne te convainc pas, tu les condamnes par contumace !» (F, 979). Quand il s'avère qu'elles n'ont que dix minutes pour résoudre le problème d'avocat, Joséphine propose: «Prends pour avocat le premier passant venu. La défense est comme un baptême. Elle est indispensable, mais n'importe qui peut l'assurer.» (F, 979)

C'est Le Chiffonnier qui va défendre l'exploiteur, le banquier. Il se sent menacé quand Aurélie se propose de juger de sa bonne foi. On y retrouve les éléments des jeux des enfants. Myriam Lepron évoque des signes étranges, qu'il faut user, de curieuses évidences, qu'il faut admettre. Il faut savoir par exemple reconnaître sans se tromper toutes les fleurs⁷. Et pourtant Le Chiffonnier refuse de se soumettre aux ordres des Folles, comme:

Les membres des deux cents familles. [...] Les membres de deux cents familles peuvent tourner le derrière, Mesdames, on leur sourit et on les embrasse comme s'ils étaient de face. (F, 987)

Il évoque les formes de punition les plus cruelles que l'histoire connaisse: les lettres de cachet, les galères à rames et les masques de fer.

Les scènes de sommeil, de perte de connaissance, de rêve éveillé, d'hallucination réelle ou jouée, ces scènes dont souvent le statut de réalité semble significativement difficile à préciser, balisent la route de la vérité par la fiction. Nous ne sommes pas dans le réalisme syndical (les syndicalistes prendront rang d'ailleurs dans le défilé des exploités) mais en présence d'une sensibilité politique qui tient compte avant tout du pouvoir de la parole, qui se situe à la fois au-dessus des classes et dans le cadre d'acceptation des classes, dans une société qui, à l'image d'une salle de spectacle, reproduit l'utopie d'une égalité. La diabolisation patente des riches est contrebalancée par l'idéalisation évidente du peuple. Tous les gens qui raisonnent juste dans la pièce constituent le petit peuple de Paris. Il prend sa revanche sur ceux qui construisent, évaluent de manière éronnée. Ce peuple comprend le moindre ouvrier. La folie devient une arme contre la folie du monde.

Le jeu le vrai/le faux n'est pas facile sur la scène imposant un certain inconfort. On ne sait pas si c'est un moment sérieux ou non. Cela était surtout visible dans la création de la pièce à Cracovie sur la scène du Théâtre TUR (TUR est l'abréviation de la Société de l'Université Ouvrière) le 7 juin 1947, un an et demi après la réalisation parisienne, cette entreprise constituait pour tous, réalisateurs et spectateurs, un enjeu très important⁸. Les quatre Folles sont très pittoresques que ce soit par leurs portraits physiques ou par leur mentalité. La conception du metteur en scène, Emil Chaberski, était dans la ligne du spectacle de Jouvet⁹. La pièce en elle-même était très difficile, car elle contient une portée tragique dans la mesure où les Folles sauvent le monde menacé par le danger. Les personnages de folles, à la vie personnelle si complexe, qui préfèrent la vérité des rêves et des songes à la vérité de la vie réelle, introduisent les associations surprenantes, des paradoxes. L'humour fin de Giraudoux qui dévoile l'ambiguïté des notions de raison et de la folie – ce qui constitue le fondement sur lequel repose la construction de la pièce – devait également compliquer sa réception, qu'on jouait dans le climat du grand théâtre romantique. Le portrait physique d'Aurélie et certaines de

⁷ M. Lepron, «Les folles-enfants», [in:] *La Folle de Chaillot 1945–1995...*, op. cit., p. 68.

⁸ K. Modrzejewska, «Création de la Folle de Chaillot en Pologne. Cracovie 1947», [in:] *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses...*, op. cit., pp. 193–200.

⁹ M. O. Bienka, *Giraudoux w teatrze polskim*, Wydawnictwo PAN, Wrocław 1976, p. 68.

ses actions suggèrent une aberration qui permet à l'auteur de présenter le monde à rebours: la folie apparente est la négation consciente de l'activité des gens prétendument raisonnables. L'interprétation de la réalité et du rêve donnait à la pièce sa couleur poétique, sans qu'on puisse en tirer facilement les conclusions. La difficulté se trouvait augmentée par la défense que fait Giraudoux des valeurs qui décident de la richesse, du bonheur et de l'harmonie du monde. Les personnages d'Irma, du Chiffonnier et de Pierre prenaient, vu la composition de la pièce, une signification tout à fait nouvelle.

Tout cela rendait la matière dramatique si complexe et si diverse qu'en Pologne, à Cracovie, on a décidé de préparer le spectateur à sa réception. Ainsi est née l'idée de composer un essai introduisant le spectateur dans la facture de cette pièce, avec son monde poétique qui reflète d'une manière originale la réalité. L'introduction était indispensable même pour un public aussi cultivé que celui de Cracovie. Elle fut rédigée, ainsi que les critiques, par les meilleurs spécialistes. Wojciech Natanson expliqua la signification du mot «la folle» en partant de l'expression «tu es fou» – qui traduit la conviction de l'interlocuteur que son partenaire n'est pas idiot, mais représente seulement des opinions différentes des siennes. Ainsi, selon ce raisonnement La Folle représente la femme qui se révolte contre les schémas d'une foule. Dans une interprétation plus générale, ce serait la femme niant l'ordre établi¹⁰.

Les acteurs- des élèves comédiens jouaient sous la direction de leur professeur, Maria Dulęba, qui incarnait le personnage d'Aurélié. A lire les comptes rendus, Maria Dulęba, a su enchanter tout le monde, partenaires et public. Tadeusz Kudliński a noté:

Maria Dulęba nous a présenté un art de jouer supérieur, avec des moyens d'expression très discrets et saisissants [...] son personnage, ridicule dans son excetricité, joue la féminité pleine de charme [...] les situations lyriques surtout se distinguaient par sa mæstria et sa chaleur intérieure. C'est sans doute le nouveau grand rôle de Maria Dulęba¹¹.

Jerzy Broszkiewicz ajouta:

Le geste, la mimique, le charme et la finesse de l'interprétation du texte- et de quel texte –, l'exposition des pointes et des significations sous la surface, la ponctuation par le paradoxe, voilà les arguments de la grandeur de Dulęba dans ce rôle¹².

Son comportement habituel, ses mouvements brusques, sa grande distraction, son regard toujours absent, même sa voix particulière mise en relief par une diction caractéristique, tous ces éléments soulignés pour la pièce, dégageaient une grande force de suggestion. Natanson a confirmé que La Folle de Dulęba «était éloignée de la joie de vivre et de la vigueur que l'auteur voyait sûrement en elle. Par contre combien de mélancolie étonnante dans ce personnage, dans la douleur charmante d'un rêve qui n'est pas rêvé jusqu'au bout»¹³.

¹⁰ W. Natanson, «Ostatnia sztuka Giraudoux», *Arkona* n° 7–8, 1947.

¹¹ T. Kudliński, «Z teatrów krakowskich», *Tygodnik Powszechny* n° 25, 1947. La traduction de toutes les citations du polonais K. M.

¹² J. Broszkiewicz, «Wariatka z Chaillot», *Naprzód* n° 165, 1947.

¹³ W. Natanson, «*Maria Dulęba*», *Ilustrowany Kurier Polski*, no 144, 1959.

L'équilibre gardé sur la ligne étroite qui sépare la raison de la folie a fasciné Tadeusz Kudliński. Il a évoqué ce regard permanent dans les abîmes de la folie qui était une sorte de coquetterie. On sentait en effet qu'elle avait une totale confiance dans ce qu'elle pensait et entreprenait: son personnage ridicule dans son comportement bizarre, savait jouer du charme féminin. La création à Cracovie de *La Folle de Chaillot* fut donc un événement artistique, grâce à l'interprétation, et au texte de la pièce, écrit par un auteur contemporain qui n'avait jamais été présenté au public cracovien. On ne pouvait oublier le succès parisien de l'œuvre, le décor créé par Bérard, les rôles joués par Moreno et Jouvet. Comparant ces deux représentations, Tadeusz Breza a trouvé le spectacle de Cracovie plus clair que le parisien. Il a expliqué les réactions négatives devant la mise en scène de Cracovie par la surprise des spectateurs face à ce mélange inhabituel de sérieux et de ridicule. Il a décrit en ces termes la réception de la pièce:

La Folle entre sur la scène, on constate que c'est une comtesse. Le public cracovien a ses traditions. Ce n'est pas étrange. Cracovie est la ville des palais. Avec la première prière, les nourrices, depuis des générations, apprennent aux enfants à distinguer le palais du comte Arthur Potocki «Pod baranami» du palais du Comte François, rue Bracka. Ainsi quand apparaît cette Comtesse-matrone habillée comme la dernière des idiots, la salle en quelques endroits vibre d'une douloureuse contraction. [...] Or, rapidement, la Folle apparaît comme le personnage le plus positif de la pièce: à ce moment-là, certains «rouges» commencent à s'agiter, ceux qui, bien sûr, en prenant place sur leur siège font bien attention à ne s'asseoir que sur la fesse gauche. Que faire ? Hélas, la politique est la politique, et la lutte est la lutte. Mais le théâtre est le théâtre, et la pièce la pièce¹⁴.

Aurélië devient le personnage qui, par son caractère et ses occupations, est le plus proche de Giraudoux. Elle reflète aussi bien son sens de la mise en scène, sa position marginale, ses souffrances intimes, sa confiance dans le langage, sa façon de sa primauté de l'esthétisme et sa tendance au moralisme. La domination du fantasme, la valorisation de l'irrationnel, le plaisir de séduire, le pouvoir, la puissance de la Folle qui s'enferme dans son univers et évoque les éléments constitutifs d'un monde de rêve font de la Folle-Aurélië le personnage d'une identité à dimensions multiples lui permettant de neutraliser les contradictions qui relèvent du principe même du théâtre.

La Folle de Chaillot est issue des réflexions sociopolitiques que développent *Plein Pouvoirs* et *Sans Pouvoirs* où sans complaisance Giraudoux dénonçait l'égoïsme et la rapacité d'une mafia d'intermédiaires. Il a ajouté les idées sur l'urbanisme qu'il défendait depuis plus que quinze ans, conscient depuis *Siegfried* que le théâtre porte un message le mieux. Pour animer ces considérations politiques et philosophiques, il les a personnifiées dans une fable. On va découvrir plusieurs lectures de la pièce: ethnologique, écologiste, politique, poétique, nostalgique, prophétique dont les phrases n'ont cessé d'être d'actualité. Et pourtant la nature caricaturale des solutions que propose *La Folle de Chaillot* accompagne l'ironie dont le drame fait constamment état à l'égard de son propre sujet. L'art de tirer de la folie de son héroïne entre autres

¹⁴ T. Breza, *Notatnik literacki*, Warszawa, 1955, p. 185.

bénéfices, Giraudoux a signalé avec humour qu'il était parfaitement conscient du jugement qui serait porté sur ses conceptions de la société idéale, heureuse et l'harmonie des relations sociales. Et pourtant la fantaisie burlesque, la complexité des enjeux impliqués dans les diverses stratégies de l'œuvre dénoncent la catastrophe écologique au-devant de laquelle nous courons du fait de la surexploitation d'un monde qui s'offre sans défense.

Bibliographie

- Bieńka Maria Olga, *Giraudoux w teatrze polskim*, Wydawnictwo PAN, Wrocław 1976.
Breza Tadeusz, *Notatnik literacki*, Warszawa 1955.
Broszkiewicz Jerzy, «Wariatka z Chaillot», *Naprzód* n° 165, 1947.
Giraudoux Jean, *La Folle de Chaillot* [in:] Idem, *Théâtre complet*, Édition établie, présentée et annotée par Guy Teissier, Paris 1991, Librairie Générale Française.
Hallak Choukri, «La dialectique du vrai et du faux dans 'La Folle de Chaillot'», [in:] Teissier Guy et d'Almeida Pierre (dir.), *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses*, Grasset, Paris 1977.
Kudliński Tadeusz, «Z teatrów krakowskich», *Tygodnik Powszechny* n° 25, 1947.
Lepron Myriam, «Les folles-enfants» [in:] Teissier Guy, d'Almeida Pierre (dir.), *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses*, Grasset, Paris 1977.
Modrzejewska Krystyna, «Création de la Folle de Chaillot en Pologne. Cracovie 1947» [in:] Teissier Guy, d'Almeida Pierre (dir.), *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses*, Grasset, Paris 1977.
Natanson Wojciech, «*Maria Dulęba*», *Ilustrowany Kurier Polski*, n° 144, 1959.
Natanson Wojciech, «Ostatnia sztuka Giraudoux», *Arkona* n° 7–8, 1947.
Weber-Caffish Antoinette, «A propos de *La Folle de Chaillot*: Une réflexion sur l'utopie», [in:] Teissier Guy, d'Almeida Pierre (dir.), *La Folle de Chaillot 1945–1995. Lectures et métamorphoses*, Grasset, Paris 1977.

Mots-clés

Jean Giraudoux, la folie, l'écologie, le théâtre, XX^e siècle

Abstract

From significance to madness in Jean Giraudoux's *The Madwoman of Chaillot*

The play entitled *The Madwoman of Chaillot* (1945) by Jean Giraudoux (1882–1944) is a poetic expression, through a true/false game, of the author's anxiety concerning the politics of the excessive exploitation of the Earth's natural resources and its consequences. The idea of getting rich no matter what has been

ridiculed with mastery, due to the characteristics of the style of the author of *Electra*, such as parody, irony, and agility. The main character is ambivalent, which allows interpretative variations and makes the matter of the play complicated and equivocal, which has been proved by the Polish staging of the play in 1947.

Keywords

Jean Giraudoux, madness, ecology, theatre, 20th century

Les Lumières contre la torture et la peine de mort

Les philosophes des Lumières décriaient les nombreux défauts de la justice de l'ancien Régime: l'arbitraire des sentences, la durée démesurée des procès, la partialité dans le traitement des criminels en fonction de leur condition sociale ou leur naissance et surtout la procédure inquisitoire, instaurée par l'Inquisition catholique au XIII^e siècle suite à la croisade albigeoise et pratiquée en France jusqu'en 1789. En plus, il y avait la torture. Tous ces excès juridiques, datant dans la plupart des cas du Moyen Âge, n'étaient pas abrogés par la fameuse Ordonnance criminelle de Louis XIV, qui théoriquement visait à réformer la justice pénale en France, mais en réalité perpétuait les anciens modes de la procédure criminelle. Le corollaire de cet édit royal, la légendaire lettre de cachet, assurait la justice personnelle de Louis XIV et de ses successeurs, attribut de leur pouvoir absolu et intégral¹.

Dans la France des Lumières toutes les étapes de la procédure criminelle, à partir du mandat d'arrestation jusqu'à la sentence finale, se faisaient toujours en secret. Cette procédure restait entièrement obscure pour l'accusé, qui n'avait pas l'accès aux détails de l'accusation, ne pouvant par conséquent connaître ni les dépositions des témoins, ni les charges, ni les preuves ramassées contre lui². Déjà l'édit de 1498 de Louis XII, confirmant celui de Charles VIII de 1497, déclarait que toute instruction et toute procédure criminelle devaient se faire le plus vite et le plus secrètement possible. Or l'Ordonnance de 1670 ne faisait que renforcer les rigueurs des édits précédents, interdisant à l'accusé de savoir l'identité de ses dénonciateurs, d'examiner le contenu des dépositions pour être en état de contester les témoignages défavorables et finalement de présenter aux juges les faits justificatifs³. En plus, l'accusé n'avait même pas le droit de prendre un avocat pour se défendre ! Le juge, par contre, était tout-puissant. Il avait toute licence d'exploiter les dénonciations anonymes, d'interroger l'accusé de façon insidieuse et d'utiliser, en cas de besoin, toutes sortes de calomnies et d'insinuations. Car au tribunal c'était le juge, représentant du roi de France, qui incarnait toute autorité⁴.

Pendant au XVIII^e siècle s'opère en France une réelle évolution des mentalités qui a d'infinies conséquences sur l'idée de la justice. Les philosophes et les juristes

¹ K. Koranyi, *Powszechna historia prawa*, PWN, Warszawa 1976, p. 251.

² M. Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris 1975, pp. 44-45.

³ D. Jousse, *Nouveau commentaire sur l'Ordonnance criminelle de mois d'Août 1670. Avec un abrégé de justice criminelle*, Debure, Paris 1763, pp. 491-492.

⁴ M. Foucault, *op. cit.*, p. 45.

consultes se prennent alors à livrer combat contre la tradition en faveur du progrès. Ainsi la nouvelle philosophie désire extirper la barbarie d'autrefois, car son but majeur est celui «d'écraser l'infâme», qu'il désigne l'ordre juridique, religieux ou politique. Voltaire, l'auteur des *Questions sur l'Encyclopédie*, encourage le XVIII^e siècle, qui pour lui représente d'ailleurs l'apogée de la culture occidentale, à ne pas «se remettre au gland quand on a du blé»⁵. Car selon Voltaire le maintien des pratiques sauvages du passé n'est pas digne de l'homme civilisé des Lumières. L'évolution mentale qui s'opère alors implique aussi un certain changement au niveau de l'application des peines et des techniques adoptées dans l'exécution des coupables. L'usage de la torture s'avère de plus en plus rare. Cette reine des preuves, destinée autrefois à obtenir le plein aveu de l'accusé, affirmée par l'Ordonnance criminelle de Louis XIV, est progressivement abandonnée à partir de 1730⁶. Dans la région de Rennes, par exemple, entre 1750 et 1780 non seulement les magistrats n'infligent la torture qu'à 11 accusés sur 6000⁷, mais, qui plus est, les techniques qu'on emploie pour obtenir l'aveu forcé s'adoucissent, et pour ainsi dire s'humanisent. En Bretagne l'application de la torture disparaît complètement à partir de 1750. Cette tendance se voit aussi dans d'autres régions de la France. Enfin, en 1780 et en 1787 Louis XVI abolit irrévocablement la torture sur tout le territoire de son royaume, d'abord la question préparatoire, ensuite la question préalable⁸.

La société française des Lumières se laïcise de plus en plus car les philosophes démolissent sans relâche tous les fondements de l'autorité ecclésiastique et monarchique. Les gens de lettres cherchent une autre morale qui réponde mieux aux valeurs du citoyen moderne. Le XVIII^e siècle voit aussi la naissance de l'opinion publique, ce qui d'après Habermas entraîne une profonde transformation structurale de la vie socio-politique non seulement en France, mais partout en Europe⁹. Ces nouvelles tendances transforment aussi le point de vue des Français sur la torture, sur les exécutions et sur les peines corporelles en général. Bien qu'elles ne disparaissent pas, les décapitations ou les pendaisons séduisent de moins en moins de spectateurs. Les Français commencent à éprouver une certaine lassitude face aux supplices publics. Autrefois la souffrance subie par le criminel lors de la torture ou de l'exécution possédait un aspect religieux, car toute passion, tout supplice, étant une sorte d'*imitatio Christi*, promettaient la purgation des péchés, donc le salut chrétien¹⁰. Or maintenant les exécutions perdent ce but eschatologique. Au XVIII^e siècle elles commencent plutôt à remplir une fonction utilitaire, celle d'éli-

⁵ Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie, par les amateurs*, Maneuf, Genève 1770, p. 143.

⁶ J. de Viguier, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Robert Laffont, Paris 1995, p. 1407.

⁷ *Ibid.*, p. 1407.

⁸ *Ibid.*, p. 1407.

⁹ J. Habermas, *Strukturalne przeobrażenia sfery publicznej*, tłum. W. Lipnik, M. Łukasiewicz, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2008, pp. 45-55.

¹⁰ Aquinas, *On Law, Morality and Politics*, Hackett Publishing Company, Indianapolis 2002. p. 49.

miner les criminels de la société des hommes pour garantir le plus grand bonheur du plus grand nombre¹¹.

Mais la mutation mentale des Français qui s'opère au XVIII^e siècle n'a pas prévenu d'occasionnels retours vers des procédés juridiques surannés du passé. Plusieurs affaires dans le champ de la justice criminelle continuent alors à bouleverser la France entière¹². En premier lieu l'attentat régicide de Damiens (1757), dont la torture et l'exécution publiques conduisent Michel Foucault à composer quelques fameux passages de son *Surveiller et punir*. Mais l'acte criminel de Damiens provoque une grande consolidation du parti anti-Lumières autour du Dauphin, qui ne tarde pas à accuser la nouvelle philosophie d'irréligion et de crime de lèse-majesté¹³. Cinq ans après cet attentat a eu lieu la fameuse affaire Jean Calas, un protestant toulousain supplicié et exécuté en 1762, accusé par les magistrats d'avoir étranglé son propre fils suite à sa conversion au catholicisme. Mais Voltaire, convaincu de l'innocence de Calas, déploie une étonnante activité littéraire pour faire vibrer l'opinion publique en Europe afin d'obtenir la révision du procès et de réhabiliter Jean Calas¹⁴. Ensuite Voltaire s'engage dans l'affaire Sirven, concernant Pierre-Paul Sirven et sa femme, protestants de Castres, accusés à tort d'avoir jeté leur fille dans un puits pour faire obstacle à sa conversion au catholicisme. Les Sirven sont condamnés à mort par contumace, mais en 1771, après sept ans de combat juridique très acharné, Voltaire de nouveau s'avère triomphant et parvient à obtenir leur réhabilitation. En 1766 une autre affaire attire l'attention de Voltaire, celle du chevalier de La Barre, un noble de dix-huit ans accusé sans preuves d'avoir profané un crucifix lors d'une procession de la Fête-Dieu. Le jeune homme, torturé et supplicié, ayant le poignet droit tranché au cours de la procédure inquisitoire, est enfin condamné à la décapitation. Mais comme dans les cas précédents, Voltaire demande la révision du procès et gagne la réhabilitation de la victime.

En 1777 la France est profondément émue par l'affaire Desrues. Antoine-François Desrues, un marchand parisien, achète à crédit une terre à un certain Monsieur de la Motte, écuyer du roi, mais ne voulant point payer la dette, il se décide à l'empoisonner par étapes avec toute sa famille. Au moment où la police découvre enfin le forfait de Desrues, il a déjà tué le fils et la femme du noble. Desrues, un véritable Tartuffe et faux dévot, profitait pourtant d'une grande réputation de probité et de vertu religieuse. En conséquence pendant longtemps personne n'osait le soupçonner. Et même lorsque les autorités révèlent finalement son crime, le peuple parisien refuse d'y croire. Durant toute cette histoire Desrues est soutenu par les masses populaires de Paris qui loin de voir en lui un simple empoisonneur, le proclament un réel martyr, victime du système judiciaire de l'Ancien Régime et de l'arbitraire du pouvoir. Il est condamné à être brûlé et ses cendres à être dispersées au vent. Mais après l'exé-

¹¹ C. Beccaria, *Des délits et des peines*, Flammarion, Paris 1979, p. 40.

¹² J. Haechler, *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*, Les Belles Lettres, Paris 1998, pp. 105-160

¹³ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Albin Michel, Paris 2000, p. 123.

¹⁴ Voltaire, *L'affaire Calas*, Gallimard, Paris 1975, pp. 35-40.

cution le peuple parisien filtre ses cendres pour y rechercher quelques morceaux d'os, vénérés ensuite comme des reliques auxquelles on ne tarde pas à attribuer des vertus religieuses. Il va sans dire que l'affaire Desrues a provoqué une toute autre réaction des philosophes que l'affaire Calas ou celle du chevalier de la Barre, car elle n'impliquait pas l'injustice faite à un innocent, victime des abus de l'Ancien Régime, mais, par contre, elle faisait preuve du fanatisme populaire dressé contre la bonne procédure judiciaire¹⁵.

Ces affaires judiciaires avaient un grand impact sur l'opinion publique, non seulement en France, mais partout ailleurs en Europe. Elles ont toutes provoqué une énorme désapprobation de la part des gens des lettres qui se sont immédiatement mis à publier d'innombrables brochures, libelles et articles, qu'on pourrait à juste titre comparer à des campagnes de presse d'aujourd'hui. Certains philosophes visaient à examiner objectivement les faits et à justifier la bonne marche de la procédure judiciaire. Tel était assurément le cas de l'affaire Desrues. D'autres philosophes désiraient démasquer les excès de la procédure inquisitoire. C'est justement pour cela que Voltaire compose son *Traité sur la Tolérance* (1763), son *Avis au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven* (1766), sa *Relation de la mort du chevalier de La Barre* (1766), et, pour finir, son *Cri d'un sang innocent* (1775). Voltaire a sûrement atteint son but d'éveiller l'opinion publique tant en France qu'à l'étranger et à dénoncer les abus juridiques de l'Ancien Régime. Et qui plus est, son engagement conduit à la révision des procès criminels et la réhabilitation de Calas et de Sirven.

Voltaire, certes le plus éminent et le plus retentissant des philosophes des Lumières, n'est pourtant ni le seul ni le premier à s'élever contre les abus de la procédure pénale de l'Ancien Régime. Déjà Montesquieu lance un grand discours contre la torture. Défenseur de la modération politique, Montesquieu s'avère aussi un grand enthousiaste de la modération des peines. Pour lui ces deux modérations sont inséparables. Il constate que «c'est donc de la bonté des lois criminelles que dépend principalement la liberté du citoyen¹⁶». Même s'il est manifestement contre l'abolition de la peine de mort, qu'il croit utile pour le maintien de la société, il ne tarde pas à discréditer toute autre forme de cruauté juridique. Selon Montesquieu l'usage de la torture, sanctionné par la loi, est inhérent à l'état despotique, surtout si l'État administre cette peine pour des raisons strictement religieuses. Dans *De l'esprit des lois* Montesquieu énumère quatre classes de crimes, dont la première et la plus importante consiste en crimes contre la religion. Or le philosophe dénonce l'état absolu qui pénalise l'irreligion et le sacrilège, un prétexte trop facile pour des procès qui finissent presque toujours par la peine capitale: «Le mal est venu de cette idée, qu'il faut venger la Divinité. Mais il faut faire honorer la Divinité, et ne la venger jamais. En effet, si l'on se conduisait par cette dernière idée, quelle serait la fin des supplices ?»¹⁷ Pour Montesquieu la bonne marche de l'état et la prospérité de ses

¹⁵ B. Hauteclouque, *Épices et poisons: La vie d'Antoine-François Desrues, l'impoisonneur du XVIIIe siècle*, Éditions des Équateurs, Paris 2009, pp. 183-186.

¹⁶ Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Gallimard, Paris 1970, p. 183.

¹⁷ *Ibid.*, p. 186.

citoyens découlent irréversiblement d'une bonne loi et surtout de la modération des peines (sans torture ou autres formes de peines corporelles)¹⁸.

À l'instar de Montesquieu, Voltaire vilipende la torture dans ses *Mémoires pour les Calas* et dans les diatribes qu'il dissémine en Europe à propos de l'affaire Calas. Dans son *Traité sur la tolérance* il retourne à ce sujet. Il y revient de nouveau dans son *Dictionnaire philosophique*, notamment dans l'article «Question – Torture» et l'article «Torture». Dans le premier il montre de manière ironique les sources supposées de la torture. Il la trouve comparable aux activités criminelles des chauffeurs d'autrefois. Ceux-ci, notoires voleurs et bandits, auraient utilisé ce supplice pour arracher des biens cachés à leurs victimes. Voltaire présente ensuite ses arguments pour l'abolition de la torture, qu'il estime entièrement inutile. Il en propose un de nature empirique, juxtaposant l'accusé innocent, mais faible, qui durant la torture avoue les crimes qu'il n'a pas du tout commis, simplement pour éviter la souffrance, au coupable assez fort et robuste pour y résister et par conséquent pour ne rien avouer. Ensuite Voltaire avance un autre argument, cette fois de nature juridique. Il tient à démontrer que le bourreau appliquant la torture ne frappe qu'un malfaiteur putatif sans être assuré de sa faute. La torture viole ainsi la règle de présomption d'innocence, donc selon Voltaire elle consiste en réalité «à faire subir à un éventuel innocent [...] mille morts au lieu d'une, parce qu'à l'heure de la Question préparatoire le crime n'est pas encore prouvé»¹⁹.

Dans le deuxième article Voltaire souligne une grande discordance entre la douceur des mœurs et la politesse générale des Français, nation de grande culture et pour ainsi dire délicate, et la brutalité des pratiques pénales héritées du Moyen Âge, et cela en plein XVIII^e siècle, celui de la raison ! Pour faire valoir son argument il évoque d'un côté les Juifs, qui dans leur longue histoire ne pratiquaient jamais la torture, et de l'autre les chrétiens, qui l'utilisent depuis assez longtemps, tout en prêchant la religion de la miséricorde ! Mais le climat anti-torture semble universel alors. L'*Encyclopédie* aussi dénonce les abus de cette procédure et s'engage activement dans la lutte pour la réforme de la justice criminelle de l'Ancien Régime et pour la modération des peines. D'Alembert, par exemple, dans l'article «Genève», publié au septième volume de l'*Encyclopédie*, admire cette ville pour avoir aboli la torture en 1738. Jaucourt, un véritable géant de l'aventure encyclopédique, auteur de plus de 17000 articles, a écrit l'article «Question», publié en 1765. Il y exprime son indignation envers la torture, qu'il croit non seulement atroce, mais complètement infructueuse. Jaucourt non seulement fait appel au sentiment d'humanité, mais il évoque aussi la règle de la présomption d'innocence, violée manifestement par la torture :

Indépendamment de la voix de l'humanité, la *question* ne remplit point le but auquel elle est destinée. Que dis-je, c'est une invention sûre pour perdre un innocent, qui a la complexion foible & délicate, & sauver un coupable qui est né robuste. Ceux qui peuvent supporter ce supplice, & ceux qui n'ont pas assez de force pour le soutenir, mentent

¹⁸ E. Wenzel, *La torture judiciaire dans la France de l'Ancien Régime: Lumières sur la Question*, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon 2002, p. 113.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 121-122.

également. Le tourment qu'on fait souffrir dans la *question* est certain, & le crime de l'homme qui souffre ne l'est pas; ce malheureux que vous appliquez à la torture songe bien moins à déclarer ce qu'il sait, qu'à se délivrer de ce qu'il sent. Ainsi, comme le dit Montaigne, les géhennes sont d'une dangereuse invention; c'est, continue-t-il, «un essai de patience plus que de vérité. [...] En un mot, c'est un moyen plein d'incertitude & de danger: que ne diroit-on, que ne feroit-on pas pour fuir à si grieves douleurs ? D'où il advient que celui que le juge a gehenné pour ne le faire mourir innocent, il le fasse mourir innocent & géhenné²⁰.

L'article de Jaucourt coïncide chronologiquement avec la publication en France du livre de Cesare Beccaria, *Des délits et des peines*. Traduit par Morellet, avec le soutien de Voltaire, ce traité a une grande influence sur les milieux juridiques français. Beccaria s'avère un grand accusateur de l'ordre de la justice. Se prononçant contre l'arbitraire et la cruauté des peines, il demande non seulement la réforme générale de la procédure pénale, mais surtout l'abolition de la torture et des autres écarts judiciaires. Il est un grand partisan de la légalité et la proportionnalité des peines. Selon lui la torture est «une barbarie consacrée par l'usage dans la plupart des gouvernements»²¹. Elle est figure d'une grande monstruosité, d'autant plus qu'elle est pleinement autorisée par la loi. Or la raison s'érige contre elle malgré son ancienne tradition et sa légalité. Pour Beccaria la torture constitue une violence judiciaire et «des abus aussi ridicules ne devraient pas être soufferts au XVIII^e siècle»²². Beccaria ne tarde pas à dénoncer les supposées vertus purificatoires des supplices, d'autant plus que selon la théologie elle était un moyen sûr d'absoudre moralement les criminels, d'effacer la honte de leurs forfaits et de les sauver:

La prétendue nécessité de purger l'infamie est encore un des absurdes motifs de l'usage des tortures. Un homme déclaré infâme par les lois devient-il pur, parce qu'il avoue son crime tandis qu'on lui brise les os ? La douleur, qui est une sensation, peut-elle détruire l'infamie, qui est une combinaison morale ? La torture est-elle un creuset, et l'infamie un corps mixte qui vienne y déposer tout ce qu'il a d'impur ?²³

Beccaria opte pour la proportionnalité et l'égalité des peines, qu'il faut rendre équitablement, sans privilégier les nobles. Il se montre très sensible aux injustices sociales, aussi il demande que les lois ne soient jamais faites pour affermir la tyrannie des monarques, pour sauvegarder l'hégémonie de la religion ou pour maintenir les privilèges de naissance. Partisan de la morale utilitaire, Beccaria soutient que l'essence de toute justice n'est pas à avantager les élites, mais plutôt à contribuer au plus grand bonheur du plus grand nombre:

Qui ne frissonne d'horreur en voyant dans l'histoire tant de tourments affreux et inutiles, inventés et employés froidement par des monstres qui se donnaient le nom des sages ?

²⁰ *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Société Typographique de Neuchâtel, Neuchâtel 1765, t. XIII, p. 704.

²¹ C. Beccaria, *Des délits et des peines*, trad. André Morellet, Flammarion, Paris 1979, p. 71.

²² *Ibid.*, p. 78.

²³ *Ibid.*, p. 77.

Qui pourrait ne pas frémir jusqu'au fond de l'âme à la vue de ces milliers de malheureux que le désespoir force à reprendre la vie saugave, pour se dérober à des maux insupportables causés ou tolérés par ces lois injustes, qui ont toujours enchaîné, outragé la multitude, pour favoriser uniquement un petit nombre d'hommes privilégiés !²⁴

Beccaria s'avère un des premiers jurisconsultes du siècle des Lumières à prendre parti pour l'abolition de la peine de mort. Voltaire et Montesquieu dans certains cas la trouvent indispensable, notamment pour le régicide ou pour toute autre forme de révolte contre le pouvoir légitime. Mais Beccaria n'adopte pas leur logique de la raison d'état. La sienne dérive plutôt du sentiment d'humanité et du cœur. Aussi pour Beccaria la peine de mort ne repose sur aucun droit. Par contre, elle est «une guerre déclarée à un citoyen par la nation, qui juge la destruction de ce citoyen nécessaire et utile»²⁵. Or Beccaria tient à démontrer que la peine de mort, loin d'être nécessaire, n'est pas utile non plus, car il ne croit pas à sa prétendue fonction dissuasive: «car l'expérience de tous les siècles prouve que la peine de mort n'a jamais arrêté les scélérats déterminés à nuire»²⁶. Les affres de l'exécution l'indignent et provoquent chez lui un sentiment de pitié. Tout état qui sanctionne la peine de mort est pour lui un état despotique, tandis que les magistrats qui l'administrent en pleine légalité ne sont que des monstres dénués de tout sentiment humain:

Que doit on penser en voyant le sage magistrat et les ministres sacrés de la justice faire traîner un coupable à la mort, en cérémonie, avec tranquillité, avec indifférence ? Et, tandis que le malheureux attend le coup fatal, dans les convulsions et les angoisses, le juge qui vient de le condamner quitte froidement son tribunal pour aller goûter en paix les douceurs et les plaisirs de la vie, et peut-être s'applaudir avec une complaisance secrète de l'autorité qu'il vient d'exercer. Ne peut-on pas dire que ces lois ne sont que le masque de la tyrannie; que ces formalités cruelles et réfléchies de la justice ne sont qu'un prétexte pour nous immoler avec plus de sécurité, comme des victimes dévouées en sacrifice à l'insatiable despotisme ?²⁷

Les idées progressistes de Beccaria exprimées dans *Des délits et des peines* avaient d'innombrables détracteurs qui affrontaient ce philosophe de toute part. En 1771, dans le *Traité de la justice criminelle de France*, Daniel Jousse, jurisconsulte orléanais et commentateur des ordonnances royales du XVII^e siècle, dénonce les principes de Beccaria. Il soutient que *Des délits et des peines* présente «un système des plus dangereux et des idées nouvelles qui, si elles étaient adoptées, n'iraient à rien moins qu'à renverser les lois reçues par les nations les plus policées et donneraient atteinte à la religion, aux mœurs et aux maximes sacrées du gouvernement»²⁸. Jousse, partisan de l'absolutisme et de la justice pénale de l'Ancien Régime, redoute que les idées de Beccaria ne servent d'inspiration aux juristes libéraux et ne les conduisent à

²⁴ *Ibid.*, p. 87.

²⁵ *Ibid.*, p. 90.

²⁶ *Ibid.*, p. 91.

²⁷ *Ibid.*, p. 96.

²⁸ D. Jousse, *Traité de la justice criminelle de France*, Debure, Paris 1771, t. I., pp. XLIII-XLIV.

demander la réforme pénale partout en Europe. Mais Beccaria triomphe, car en 1768 Catherine II de Russie, animée par ses thèses, a établi une commission pour refaire le Code pénal. Frédéric le Grand, le roi de Prusse, procède à la réforme de la justice en 1780. Léopold II, l'empereur d'Autriche et le Grand duc de Toscane inaugure en 1786 l'égalité devant la loi, reconnaissant ainsi l'égalité des peines. Il supprime la torture, la confiscation des biens et il tient à abolir la peine de mort. En plus, il fait supprimer tous les outils servant à la torture et aux supplices²⁹.

Bien que la peine de mort ne soit pas abolie dans l'Europe des Lumières, on voit partout une décrue des exécutions. Une grande évolution dans la nature des crimes s'opère alors. Les assassinats ainsi que les autres crimes violents baissent tandis que les vols et les crimes mineurs augmentent³⁰. Mais ce nouveau phénomène prend ses racines dans la profonde transformation des mentalités et dans l'adoucissement général des mœurs. Dans la France des années 1780, assez fidèle, d'ailleurs, à ses institutions d'autrefois, les juges s'avèrent pourtant de plus en plus favorables aux idéaux humanistes des Lumières. Ils constatent que l'effroi des exécutions publiques n'a pas de valeur dissuasive et que seule la sévérité des peines ne suffira jamais à diminuer le chiffre des crimes. La marche vers l'humanisation de la justice criminelle est donc mise en œuvre en France bien avant 1789.

Bibliographie

- Aquinas, *On Law, Morality and Politics*, Hackett Publishing Company, Indianapolis 2002.
- Armand Frédéric, *Les Bourreaux en France. Du Moyen Age à l'abolition de la peine de mort*, Perrin, Paris 2012.
- Beccaria Cesare, *Des délits et des peines*, trad. André Morellet, Flammarion, Paris 1979.
- Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Société Typographique de Neuchâtel, Neuchâtel 1765, t. XIII.
- Foucault Michel, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris 1975.
- Habermas Jürgen, *Strukturalne przeobrażenia sfery publicznej*, tłum. W. Lipnik, M. Łukasiewicz, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2007.
- Haechler Jean, *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*, Les Belles Lettres, Paris 1998.
- Hauteclouque Bernard, *Épices et poisons: La vie d'Antoine-François Desrues, l'impoisonneur du XVIIIe siècle*, Éditions des Équateurs, Paris 2009.
- Jousse Daniel, *Nouveau commentaire sur l'Ordonnance criminelle de mois d'Août 1670. Avec un abrégé de justice criminelle*, Debure, Paris 1763.
- Jousse Daniel, *Traité de la justice criminelle de France*, t. I, Debure, Paris 1771.
- Koranyi Karol, *Powszechna historia prawa*, PWN, Warszawa 1976.

²⁹ F. Armand, *Les Bourreaux en France. Du Moyen Age à l'abolition de la peine de mort*, Perrin, Paris 2012, p. 154-155.

³⁰ K. Sójka-Zielińska, *Historia prawa*, Wolters Kluwer, Warszawa 2015, p. 239.

- Masseau Didier, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Albin Michel, Paris 2000.
- Montesquieu Charles-Louis, *De l'esprit des lois*, Gallimard, Paris 1970.
- Sójka-Zielińska Katarzyna, *Historia prawa*, Wolters Kluwer, Warszawa 2015.
- Viguerie Jean de, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Robert Laffont, Paris 1995.
- Voltaire, *L'affaire Calas*, Gallimard, Paris 1975.
- Voltaire François-Marie, *Questions sur L'Encyclopédie, par des amateurs*, Maneuf, Genève 1770.
- Wenzel Eric, *La torture judiciaire dans la France de l'Ancien Régime: Lumières sur la Question*, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon 2001.

Mots-clés

France, Lumières, système judiciaire, Encyclopédie, philosophes, torture, justice criminelle

Abstract

The Enlightenment against torture and capital punishment

The judicial system of pre-revolutionary France had multiple faults, which were strongly criticised by the French *philosophes* associated with the Encyclopaedia and the Enlightenment. Their principal focus, however, was a far-reaching humanisation of criminal justice, the origins of which dated back to the Middle Ages. They all demanded the abolition of torture as well as the moderation of corporeal punishments, which were considered barbaric and excessively cruel. But above all the *philosophes* advocated equality before the law for all citizens, regardless of their social standing. The article concentrates mainly on Montesquieu, Voltaire and Beccaria as well as on their respective contributions to the idea of progress in the field of reform of the criminal justice in pre-revolutionary France.

Keywords

France, Enlightenment, judicial system, Encyclopedia, philosophes, torture, criminal justice

Pierre de Deimier et Mathias Casimir Sarbiewski, deux théoriciens du XVII^e siècle, face à l'héritage littéraire gréco-romain

Pierre de Deimier, dans *L'Académie de l'Art Poétique* (1610), et Maciej Kazimierz Sarbiewski¹ dans *De perfecta poesi, sive Vergilius et Homerus* (vers 1626), se posent des questions semblables; ils s'interrogent sur les fondements de la création littéraire, et surtout, sur l'idée de l'imitation des Anciens. *L'Académie de l'Art Poétique* précède de plus de quinze ans *De perfecta poesi*, mais pour des raisons liées à l'obstruction de la diffusion du traité de Deimier², on sait que Sarbiewski ignorait ce texte et n'a donc pas pu s'en inspirer. Le contexte culturel dans lequel les deux traités ont été élaborés, la portée du principe de l'appropriation des modèles littéraires classiques sont dans les deux cas différents. Deimier, en réfléchissant sur l'idée de l'imitation, entre en dialogue avec la tradition de la Renaissance française, où Ronsard, Sébillot et du Bellay l'ont érigée en condition essentielle de la réussite poétique. Sarbiewski n'a pas derrière lui de références, il écrit son traité dans une situation d'absence de théorisation nationale: de fait, c'est lui le fondateur de la poétique dans son pays. Le *De perfecta poesi* est, à la fois, un exposé original de ses propres idées esthétiques, des conceptions poétiques italiennes, dont il a pu prendre connaissance lors de son séjour romain (notamment celles de Scaliger et Vida qu'il cite abondamment dans son ouvrage)³ mais, principalement, un ouvrage de vulgarisation et de commentaire de la *Poétique* d'Aristote – d'où l'importance accordée au problème de l'imitation.

En général, dans le cas des réflexions qui, comme la nôtre, mettent les textes des deux auteurs en parallèle, une piste de recherche s'impose, visant à examiner les contrastes résultant des ouvrages confrontés. L'analyse des poétiques de Deimier et Sarbiewski impose pourtant la démarche opposée, servant à dégager des similitudes des textes. En effet, la disparité des conditions d'élaboration des textes (l'un écrivait en France l'autre en Pologne⁴), du public visé (Deimier s'adressait aux honnêtes

¹ Dans les textes francophones, on utilise la version francisée de ses prénoms: Mathias Casimir.

² Par les partisans de Malherbe, à cause des différends esthétiques existant entre Deimier et ce dernier. Voir à ce propos: P. Colotte «Le poète Pierre de Deimier (Avignon, vers 1580?-après 1615). Sa carrière provençale», *Provence historique*, Fascicule 10, 2, 1952, p.134.

³ Sarbiewski était jésuite, et de 1620 à 1623, a séjourné à Rome, à la cour pontificale.

⁴ La langue maternelle de Sarbiewski était le lituanien (il a appris le polonais à l'âge de 40 ans pour pouvoir prononcer ses sermons devant le roi et la cour polonaise), il écrivait en latin. Pour plus de détails biographiques de Sarbiewski voir p.ex. A. Lehmann, «Paysage d'Horace

gens et Sarbiewski aux élèves de collège) et de l'ambiance esthétique dans laquelle vivaient Deimier et Sarbiewski (respectivement, les courants préclassique et baroque) semblent exclure des convergences. Il y a pourtant dans leurs biographies un point commun qui a certainement provoqué, au-delà de toutes les oppositions mentionnées, le rapprochement de leurs choix esthétiques: ils ont été formés dans les collèges jésuites⁵. Les futurs critiques apprenaient dans leur jeunesse, au collège, dans un enseignement dispensé entièrement en latin, à écrire à partir de modèles antiques, à les mémoriser, à les traduire, à les imiter⁶.

Ainsi, malgré leurs points de départ culturels dissemblables, Deimier et Sarbiewski ont été éduqués par les jésuites qui, tant en France qu'en Pologne, focalisaient leurs efforts sur l'étude du latin, avec une liste d'auteurs modèles unifiée. La question qui se pose tout naturellement concerne la force de l'impact de l'enseignement, confronté à la disparité des autres sphères formatrices, sociales, politiques, et religieuses⁷.

On peut constater que Deimier et Sarbiewski, dans leurs poétiques, partagent le même objectif: ils se proposent de procurer aux apprentis poètes et aux lettrés les plus sûrs moyens de créer des œuvres belles et utiles, capables de renforcer la langue et la littérature nationales. Puisque le prestige de l'épopée n'a pas faibli depuis l'Antiquité, avec un enthousiasme identique, ils célèbrent la grandeur de la poésie héroïque⁸ et proposent comme points de référence et modèles deux ouvrages majeurs: l'*Iliade* et l'*Enéide*⁹. Enfin, la lecture de *L'Académie* et de *De perfecta poesi* met en

dans l'œuvre de Sarbiewski (sur la base de l'Épode II „à la source Sona”)), dans: *Sarbiewski. Der polnische Horatz*, Eckart Schäfer éd., Gunter Narr Verlag, coll. NeoLatina 11, Tübingen 2006, pp. 49-69; A. Thill, *La lyre jésuite: anthologie de poèmes latins (1620-1730)*, Droz, Genève, 1999, pp. 45-46; ou bien un ouvrage polonais de M. Łukaszewicz-Chantry, *Trzy nieba. Przestrzeń sakralna w liryce Macieja Kazimierza Sarbiewskiego*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2002.

⁵ Comme l'a indiqué Emanuel Bury: «Au moment même où la crise politique et religieuse de la fin du XVI^e siècle semble tempérer les enthousiasmes nés de la «révolution culturelle» des humanistes (selon la belle expression de G. Gadoffre), le plan des études élaboré, à l'échelle européenne, par les commissions de la Compagnie en conserve l'élan, en le transposant au niveau apparemment modeste de la formation des jeunes âmes». 490, E. Bury, «La rhétorique classique au fondement d'une pédagogie: l'exemple de la Ratio studiorum et ses conséquences littéraires», *Dix-septième siècle* n° 236, 2007/3, p. 490.

⁶ Comme le remarque Emmanuel Bury, à propos de la formation des jeunes aux XVI^e et XVII^e siècles: «La formation des esprits à la parole et à l'écriture se fait **d'abord** par la lecture d'exemples remarquables, avant de passer à la pratique par l'imitation». *Ibid.*, p. 493. Nous soulignons.

⁷ Deimier menait une vie laïque, Sarbiewski, jésuite, une vie religieuse.

⁸ Bruno Méniel, dans sa thèse consacrés à l'épopée, résumé avec pertinence la situation littéraire en France à la fin du XVI^e siècle: «Il est légitime, entre 1572 et 1623, de parler d'une renaissance du poème épique. [...] A cette renaissance peuvent être attribuées plusieurs causes. [...] Parce que l'Antiquité avait situé l'épique au sommet de la hiérarchie des genres littéraires et que la Pléiade en avait fait l'horizon de toute entreprise poétique, il [...] fallait inévitablement se confronter avec lui. B. Méniel, *Renaissance de l'épopée: la poésie épique en France de 1572 à 1623*, Droz, Genève, 2004, p. 501.

⁹ Les qualités accordées à Homère et Virgile étaient complémentaires: «Homère, l'aède inspiré des dieux, compose une encyclopédie, en même temps qu'un hymne à la vie concrète, un

évidence que les deux théoriciens, sans contester nullement le principe de l'imitation, le nuancent et se détachent visiblement de la tradition de l'imitation suivie, propre à la Renaissance et à la pratique de l'enseignement des collèges jésuites.

Un concept, l'innutrition des textes anciens¹⁰, n'est commenté ni par Deimier ni par Sarbiewski, mais l'aisance naturelle avec laquelle ils citent dans leurs traités les passages d'Homère et de Virgile prouve sans le moindre doute que la connaissance parfaite des Anciens était pour les deux une évidence, une formation intellectuelle qui ne se discutait même pas. Ils acceptent la hiérarchie des genres traditionnelle¹¹, avec l'épopée comme émanation la plus réussie du talent poétique et avec Homère et Virgile comme auteurs phares. L'appropriation des textes grecs et latins ne procède pas cependant d'un dessein d'égaliser le plus fidèlement possible les modèles de la perfection ancienne.

On peut structurer les remarques sur l'imitation des Anciens en trois champs principaux qui touchent différents aspects de la règle, la nuancent et restreignent son application.

La question essentielle, qui oriente toute la réflexion théorique, concerne l'étendue du principe d'imitation des Anciens et la valeur littéraire de l'héritage ancien, traité comme une unité. Deimier et Sarbiewski, chacun de leur côté, invitent à évaluer attentivement l'héritage gréco-latin pour faire un tri parmi les modèles. Ils sont réticents à accepter tout le patrimoine. Les textes conservés possèdent une valeur indéniable d'exemples, mais ils ne sont pas exempts d'imperfections, il y a des pensées ou motifs qui, pour différentes raisons, ne sont ni imitables, ni même appropriés dans les textes modernes. L'Antiquité, comme les époques postérieures, a produit, elle aussi, des auteurs médiocres. Ceux-ci doivent être abandonnés sans scrupules. Le titre de la poétique de Sarbiewski peut suggérer son attachement inconditionnel aux modèles poétiques anciens, mais ce n'est que partiellement vrai. Le théoricien, sans s'opposer au principe de l'imitation, démontre que certains textes, inextricablement liés au contexte socio-culturel de leur temps, ont perdu toute portée didactique. Dans ces cas-là, il conseille de rejeter le bagage antique encombrant. Cette pensée trans-

cantique des phénomènes; son œuvre, qui mêle les styles les plus divers, est à la source de tous les genres poétiques; [...] Virgile, dont la gravité, la majesté, la douceur, l'art équilibré et harmonieux sont célébrés par Scaliger et par les tenants de la réforme tridentine, a su construire un grand poème politique autour d'un héros qui cumule des qualités qu'aucun personnage homérique ne manifestait au même degré». *Ibid.*

¹⁰ Joachim du Bellay, dans sa *La deffence et illustration de la langue francoyse*, conseille aux auteurs français d'écrire en «immitant les meilleurs auteurs Grecz, se transformant en eux, les devorant, & apres les avoir bien digerez, les convertissant en sang & nourriture, se proposant, chacun selon son naturel & l'argument qu'il vouloit elire, le meilleur acteur, dont ilz observent diligemment toutes les plus rares & exquises vertuz, & icelles comme grephes, ainsi que j'ay dict devant, entoint & apliquoint à leur Langue». J. du Bellay, *La deffence et illustration de la langue francoyse*, Paris, Arnoul l'Angelier, 1549 (Paris: Bordas, 1972, pp.36-37).

¹¹ Deimier initie ainsi le processus de la régularisation générique de la poésie française. Citons à ce sujet les propos d'Alain Génétiot: «La littérature classique rompt ainsi avec la souplesse polymorphe et ondoyante de la Renaissance qui, dans une certaine mesure, favorisait le passage entre les genres». *Le classicisme*, PUF, Paris 2005, p. 358.

paraît dans ses propos par exemple quand il écrit sans détours: «Les Philippiques de Démosthène ou de Cicéron nous sont aujourd'hui inutiles»¹².

Sarbiewski implique la nécessité d'avoir une approche critique envers l'héritage du passé et la compétence de discerner les bons poètes de ceux dont la gloire ne repose que sur le fait d'avoir vécu dans les siècles passés. Cette attitude est manifeste quand il propose de prendre comme modèles les poètes de premier ordre, tel Virgile, au détriment des autres. «Ces poètes plébéiens ne méritent pas qu'on les imite au détriment du prince des poètes»¹³ écrit Sarbiewski, en indiquant ainsi explicitement que, pour être imité, il faut le mériter, et de plus, il faut avoir fait preuve d'un talent poétique intemporel. Ce sont les générations modernes qui évaluent l'héritage du passé, qui passent au peigne fin les textes des devanciers pour ne conserver que ce qui leur plaît et leur est utile. À la Renaissance, l'idée d'une éventuelle approche critique des Anciens est étouffée par la révérence omniprésente qu'on leur témoigne¹⁴.

Au début du XVII^e siècle, Deimier et Sarbiewski, chacun de son côté, s'affranchissent du respect absolu qui paralysait la génération antérieure. Sans contester la renommée et l'importance des ouvrages consacrés par la tradition, ils scrutent attentivement les textes, prêts à donner aux leçons des Anciens un commentaire nécessaire. Aristote, Homère, Virgile sont des maîtres de pensée et de poésie, mais il leur arrive aussi d'écrire des passages discutables. Aristote n'est pas continuellement parfait. Sarbiewski, qui donne dans son traité une exégèse minutieuse de la *Poétique* et qui se réfère constamment à l'autorité du Stagirite, au moment où il analyse un passage de la *Poétique* consacré aux effets de la reconnaissance dans l'épopée, fait la remarque suivante: «Je m'étonne qu'Aristote ne mentionne que la reconnaissance comme élément de l'épopée qui agit directement sur les émotions, bien que, parfois, la non-reconnaissance aussi puisse nous émouvoir extraordinairement»¹⁵. Ainsi, en mettant en évidence une petite imperfection du raisonnement d'Aristote et en se permettant de la corriger, Sarbiewski ouvre la voie à une discussion libre sur les

¹² „Na cóż bowiem są nam dziś potrzebne Filipiki Demostenesa albo Tulusza?”, M. K. Sarbiewski, *De perfecta poesi, sive Vergilius et Homerus. O poezji doskonałej czyli Wergiliusz i Homer*, [lat. i pol.], trad. M. Plezia, Wrocław, Ossolineum, PAN, 1954, p. 29. Toutes les citations de *De perfecta poesi* proviennent de cette édition. Par la suite, les numéros de page entre parenthèses, terminant les citations, renvoient à cette édition. La traduction française des citations est de nous (M. P.).

¹³ Nie zasługują na to, aby poniechawszy księcia poetów wzorować się na nich, plebejuszach. (39). Le prince des poètes dont il parle, c'est Virgile.

¹⁴ Bruno Méniel explique cette attitude par le sentiment d'incompétence ressenti par les humanistes devant une évaluation des littératures composées dans les langues dont ils n'étaient pas des locuteurs natifs: «Si les hommes du XVI^e siècle éprouvent tant de difficulté à s'affranchir des jugements que l'Antiquité a formulés sur sa propre littérature, c'est qu'ils se sentent moins autorisés à se prononcer sur des œuvres écrites en latin et en grec que ceux dont c'étaient les langues d'usage.» B. Méniel, *op.cit.*, p. 34.

¹⁵ Dziwię się Arystotelesowi, dlaczego wymienił jedynie rozpoznanie jako działający wprost na uczucie element epepei, mimo, że niekiedy wzrusza nadzwyczajnie także i nierozpoznanie. (447)

idées poétiques, il invite ses lecteurs à développer un esprit critique, à ne pas être intimidés par la réputation des Anciens.

Deimier adopte dans son traité une position semblable. Il partage la traditionnelle conception de la précellence du poème héroïque et il voit dans ce genre un accomplissement de l'art poétique. Les futurs poètes, soucieux de créer un ouvrage parfait, doivent essayer leurs forces à créer une épopée nationale. *L'académie de l'art poétique* recommande de suivre les pas d'Homère et Virgile, aèdes modèles, dont les qualités esthétiques et stylistiques peuvent servir de meilleur guide. De l'autre côté, le traité met les lecteurs en garde contre une imitation inattentive, en indiquant que les chefs-d'œuvre aussi peuvent avoir les défaillances. Deimier se montre catégorique sur la nécessité d'une approche critique de l'héritage des Anciens. Quoiqu'il professe une grande admiration pour Homère, qu'il appelle «ce divin homme» (226)¹⁶, il remarque aussi les faiblesses de son style. Deimier écrit à propos d'Homère: «Il est vray toutesfois que d'autant qu'il estoit homme, il a erré en quelques endroicts de ses escrits; comme le poète Horace l'a bien connu: ce qu'il luy a faict dire que le bon Homere a dormy quelquesfois»¹⁷. Dans son argumentation, Deimier s'appuie sur l'autorité des Anciens pour faire passer l'idée de la confiance limitée à accorder à l'héritage antique, son message de prudence nécessaire dans l'imitation est univoque. Il faut savoir s'écarter des chemins traditionnels s'ils s'accordent mal avec les principes esthétiques modernes.

La critique de Deimier ne se limite pas à la dénonciation des imperfections stylistiques du seul Homère; il se permet aussi de formuler des réticences à l'égard de Virgile¹⁸, en mettant ainsi en évidence que l'autorité acquise au cours des siècles n'exclut pas la possibilité d'être critiqué. Deimier remarque ici un problème qui, au cours du XVII^e siècle, deviendra un véritable débat, portant sur les rapports entre la vérité historique et ses représentations littéraires. Il rappelle un épisode du chant IV de l'*Énéide*, dans lequel Virgile réunit la reine Didon et Énée en faussant doublement les faits historiques. Non seulement le poète modifie la chronologie des événements, rattachant des personnages qui ont vécu à des époques distinctes, mais il altère aussi le comportement de Didon en déshonorant le personnage, connu des chroniques comme moralement exemplaire:

Mais à mon avis la plus grande faute qui soit dans Virgile, c'est la fable qu'il a inventée contre Didon: car en cela, il n'a espargné ny le temps ny la verité ny la raison. Et en premier lieu, le vray de l'Histoire porte que Didon estoit cent ans auparavant le siege de Troye, & que par consequent Enee n'aborda jamais à Carthage durant le regne d'icelle. [...] puis qu'il est permis aux Poètes d'inventer, il pouvoit dire avec la mesme raison, que du temps d'Enee la ville de Carthage estoit sous le regne de quelque autre Royne, & que les amours s'en ensuivirent de la façon comme il les raconte en la fortune de

¹⁶ Il souligne maintes fois la valeur instructive de l'épopée homérique: «ceste docte illiade, où les plus rares esprits trouveront tousjours dequoy exercer leur sçavoir». (226)

¹⁷ Pierre de Deimier, *L'academie de l'art poétique*, Paris, Jean de Bordeaulx, 1610, p.229. Par la suite, les numéros de page entre parenthèses, terminant les citations, renvoient à cette édition.

¹⁸ Il l'appelle d'ailleurs, comme Sarbiewski, «le prince des poètes romains». (238)

Didon & ainsi, il n'eust point fait de tort à l'honneur que l'on doit rendre à la vertu, & n'eust point offensé personne, puis que la Roïne qu'il eust imaginee en son Poëme, n'eust esté autre chose qu'un propos inventé à plaisir [...]. (507-509)

Deimier n'approuve pas ces écarts qu'il considère comme des procédés déraisonnables et inadmissibles, choquant les lecteurs par la nonchalance de leur approche des faits. L'exigence d'une fidélité absolue à l'histoire prévaut chez lui sur le principe d'imitation des Anciens. On voit ici s'esquisser la future règle de la vraisemblance¹⁹ qui, dans les années à venir, va structurer en France toute la doctrine classique. Selon Deimier, le rapport que l'écrivain moderne doit entretenir avec les modèles repose sur sa vigilance, sa discipline intellectuelle et, surtout, sur son discernement, les transformations et les remaniements étant souvent inévitables.

Deimier et Sarbiewski font ressortir dans leurs textes les qualités des poètes. Ils doivent avoir suffisamment d'érudition pour savoir sélectionner les textes anciens. Imiter les grands modèles équivaut pour eux à suivre la voie de prédécesseurs, en général brillants du point de vue artistique, tout en gardant la possibilité de s'écarter d'eux si les procédés anciens ne semblent pas adaptés aux exigences modernes.

On touche ici le second champ des réflexions concernant l'imitation des Anciens. Deimier et Sarbiewski s'opposent à une transposition trop suivie de l'héritage gréco-romain pour des raisons métalittéraires, ils dénoncent l'existence des incompatibilités morales et religieuses entre la culture antique et moderne.

Les deux critiques remarquent - Sarbiewski en bon jésuite, avec insistance, Deimier avec plus de retenue - qu'on ne saurait transposer dans la civilisation chrétienne du XVII^e siècle, en France et en Pologne, une littérature païenne qui s'est formée dans une société polythéiste, ayant sa propre morale qui souvent heurte la morale chrétienne. Par conséquent, même en imitant les procédés artistiques des anciens, même en leur empruntant les sujets, il faut toujours écrire des ouvrages chrétiens. Tout en admettant que les textes antiques possèdent souvent des qualités esthétiques supérieures aux modernes, Deimier souligne que les problèmes et idées païennes qu'ils présentent peuvent être anachroniques et non adaptés aux besoins des chrétiens. Il rappelle aux futurs poètes: «car en fin parmi tous les plaisirs dont le monde peut charmer et contenter les desirs humains, il faut se souvenir tousjours que l'on est chrestien, et que la principale fin de l'homme n'est pas en ce monde, et que vivant au monde, il faut encore mieux vivre en Dieu». (590). Ainsi, les écrivains doivent accepter, comme principe essentiel et indiscutable de leur art, qu'on est chrétien avant d'être poète. Les qualités artistiques des ouvrages païens ne peuvent voiler leur inappropriation éthique et religieuse. Deimier rappelle que le poète épique: «doit fonder ses plus chers plaisirs à s'illustrer de vertu, afin qu'outre le bien qu'il aura de vivre ainsi, son naturel poétique ait tousjours plus de force et de moyen à s'eslever au ciel». (591)

¹⁹ La conception de la vraisemblance dans *L'Académie de l'Art Poétique* de Deimier est étudiée par Marie-Noëlle Casals dans «La vérité comme indice dans trois poétiques du premier XVII^e siècle: Jean Vauquelin de La Fresnaye, Pierre de Deimier, Jean Chapelain», *Le Dix-septième siècle* n° 1/210, 2001, pp. 19-33.

Sarbiewski, pareillement, accentue à plusieurs reprises la supériorité de la civilisation chrétienne et conteste les valeurs religieuses de la culture gréco-romaine. Il encourage avec force les futurs poètes à créer des ouvrages soumis aux exigences du didactisme moral chrétien et non à l'esthétique des Anciens et les persuade que: «On peut créer un poème chrétien, plusieurs fois supérieur et plein d'événements extraordinaires, qui surpasse mille *Énéides* ou *Iliades*»²⁰. Ou bien il affirme: «Indiscutablement, il n'y a que le chrétien ou quelqu'un qui décrit les actions d'un héros selon les principes de la religion chrétienne qui puisse être véritable poète»²¹. On voit dans ces propos s'esquisser un certain bras de force avec l'héritage gréco-romain, comme si Sarbiewski voulait convaincre ses lecteurs que les principes religieux supérieurs des textes modernes peuvent suppléer à leur infériorité artistique.

La troisième réserve contre l'imitation exacte des Anciens découle logiquement des deux précédentes et concerne la possibilité de s'affranchir des modèles, de créer avec une certaine originalité. Deimier réclame haut et fort le droit à l'invention poétique. Pour Sarbiewski, c'est un problème mineur. Néanmoins, de nouveau, dans leur essence, leurs idées convergent.

Sarbiewski est partisan d'une approche qui sera emblématique du classicisme français dans la première moitié du XVII^e siècle: pour arriver à une création authentique et personnelle, il faut d'abord bien s'approprier la tradition, les préceptes des poétiques des prédécesseurs. Sarbiewski conçoit la création épique comme un art qui s'acquiert progressivement. D'abord, le futur poète doit maîtriser par l'imitation des modèles anciens. Il doit s'appliquer à la lecture de la *Poétique* d'Aristote, connaître à fond l'œuvre d'Homère et de Virgile. Ensuite, ces modèles doivent être refaçonnés et adaptés à la civilisation chrétienne moderne, soumis aux exigences du didactisme moral chrétien, pour, à leur tour, devenir exemples à imiter. Et ce n'est qu'à cette dernière étape que Sarbiewski accepte l'invention. Ainsi, il comprend la création originale avant tout comme un dépassement des modèles, et non leur désaveu: «Aristote lui-même dit que 'le poète doit surpasser son modèle'»²².

Sarbiewski propose que l'on crée une épopée chrétienne, que chaque pays ait sa *Jérusalem délivrée*. Cette attitude, qui joint à l'invention des modèles et leur acceptation, est visible quand il conseille aux poètes: «On peut reprendre ou même inventer l'argument épique»²³. Le critique n'admet les textes entièrement originaux qu'à condition que leurs auteurs choisissent l'*inventio* chrétienne et qu'ils soulignent la supériorité de la civilisation chrétienne: «pourquoi ne pas écrire un poème épique sur l'antéchrist, sur le jugement dernier ou sur la béatitude éternelle...»²⁴.

²⁰ Stworzyć można poemat chrześcijański wielokroć obfitszy i pełniejszy niezwykłych wydarzeń, niż tysiąc *Eneid* czy *Iliad*. (73)

²¹ Naprawdę tylko chrześcijanin może być poetą albo przynajmniej ktoś taki, kto zgodnie z poglądami religii chrześcijańskiej przedstawi czynności boże jako wsparcie czynów bohatera. (77)

²² Arystoteles bowiem twierdzi, że "poeta winien przewyższyć swój wzór". (279)

²³ Mając zatem daną lub wręcz wymyślwszy sobie treść poematu epickiego... (57)

²⁴ Dlaczegoż bowiem nie mógłby ktoś napisać poematu o Antychrystcie, albo o sądzie ostatecznym, bądź o stanie wiecznej szczęśliwości w niebie i opracowywać tego rodzaju tematów w formie epei. (11)

Deimier est plus indépendant. Il proclame les droits de l'invention, la déclare même supérieure à l'imitation. Il souligne au début de son traité que «l'invention sera toujours plus estimée, que ce que l'on aura fait à l'imitation d'autrui» (209) et, dans la suite de son discours, il explique son point de vue. L'imitation n'est plus qu'une des pratiques possibles en matière d'*inventio* et chaque texte original est accepté à condition qu'il soit réussi artistiquement et vraisemblable. Se contenter de seulement imiter les Anciens est tout à fait possible, mais un texte original et bien écrit est d'autant plus apprécié, témoignant des capacités créatrices de son auteur, et peut à son tour servir de modèle. Deimier cite en exemple la *Jérusalem délivrée* du Tasse où la réalité sert de fondement aux intrigues amoureuses de Clorinde ou d'Armide, et il substitue à l'idée de l'imitation des Anciens le concept d'imitation tout court, non limitée à une période précise.

Deimier remarque que, en règle générale, l'invention consiste moins à trouver radicalement du nouveau qu'à agencer intelligemment les éléments traditionnels: «Car l'invention est d'une telle dignité, que mesmes, elle est incorporée en la disposition, puis qu'il y a toujours de l'invention à bien disposer les subjects». (224) Le poète épique doit alors déterminer le juste équilibre entre nouveauté et conformité. Son ouvrage doit se différencier d'un modèle précis tout en correspondant aux règles essentielles du genre. Deimier explique que:

Le premier point que le poète doit avoir pour recommandé, c'est de savoir discerner la vertu d'avec le vice, et la beauté d'avec la laideur. A ceste occasion apres la connoissance que le poète doit avoir des histoires, de la philosophie, des fables et de l'art qui est requis à la poésie, il se doit exercer ordinairement en la lecture des poètes les plus estimez: et touchant les anciens, principalement en Homere et Virgile, qui sont les deux princes de la poésie, puis mesme que toutes sortes de poèmes sont comprises en leurs oeuvres heroïques, et autres. Et faut qu'il ait leu tellement ces deux poètes, que sa memoire en soit toute embellie, et les ait vivement comme un fonds de richesse inespusable. (247)

La bonne imitation, c'est donc un art de créateur qui dispose des capacités intellectuelles nécessaires pour choisir son modèle et, dans ce modèle, des éléments artistiquement et moralement adéquats. Le cas échéant, il doit savoir s'en affranchir entièrement. C'est une imitation de continuateur lucide, qui cherche dans le passé une inspiration et non des principes immuables et éternels. C'est une recherche menée dans sa propre langue pour trouver des moyens et formes artistiques appropriés, c'est donc une véritable adaptation créatrice. L'imitation selon Deimier suppose à la fois une large culture et un discernement qui permet de choisir parmi de bons et moins bons exemples. Mais, en rompant avec les habitudes de la Renaissance, il propose à l'écrivain, comme alternative à l'imitation, de faire œuvre originale et d'imposer son propre talent, sans prendre le passé comme point de référence, sans se charger de son poids écrasant.

En examinant *L'Académie de l'Art poétique* et *De perfecta poesi*, on peut remarquer que, malgré les différences et nuances propres aux milieux et aux personnalités de leurs auteurs, ces deux textes (français et néo-latin polono-lituanien), qui au début

du XVII^e siècle traitent de poétique, sont caractérisés par un ensemble homogène de questions. Apparemment, l'innutrition en profondeur des modèles anciens, diffusés dans les collèges jésuites dès la seconde moitié du XVI^e siècle, était si efficace qu'elle a permis de créer en Europe une communauté internationale de gens éduqués, partageant une culture extrêmement homogène. Deimier et Sarbiewski, sans se connaître, sans connaître leurs ouvrages respectifs, ont composé des traités de poétique qui, dans leur essence, présentent des similitudes incontestables. Ils y fournissent les instruments théoriques nécessaires pour formuler un véritable code littéraire, ils offrent un ensemble d'idées et de préceptes propres à guider le jugement sur la poésie passée et présente. Ce sont des ouvrages novateurs, de grande érudition, qui, tout en se référant à l'héritage des théories anciennes, essaient de répondre aux exigences des lecteurs modernes et annoncent déjà les grandes lignes des courants esthétiques de l'époque²⁵. L'enjeu du XVII^e siècle va consister dans la construction de littératures nationales par la récupération, l'adaptation et, finalement, le surpassement des modèles littéraires antiques qui leur ont servi de fondation.

Bibliographie

- du Bellay Joachim, *La deffence et illustration de la langue francoyse*, Arnoul l'Angelier, Paris 1549 (Bordas, Paris 1972).
- Bury Emmanuel, «La rhétorique classique au fondement d'une pédagogie: l'exemple de la Ratio studiorum et ses conséquences littéraires», *Dix-septième siècle* n° 236, 2007/3.
- Casals Marie-Noëlle, «La vérité comme indice dans trois poétiques du premier XVII^e siècle: Jean Vauquelin de La Fresnaye, Pierre de Deimier, Jean Chapelain», *Le Dix-septième siècle* n° 1/210, 2001.
- Colotte Pierre, «Le poète Pierre de Deimier (Avignon, vers 1580 ?-Après 1615). Sa carrière provençale», *Provence historique*, Fascicule 10, 2, 1952.
- de Deimier Pierre, *L'academie de l'art poetique*, Jean de Bordeaulx, Paris 1610.
- Génetiot Alain, *Le classicisme*, PUF, Paris 2005.
- Lehmann Aude, «Paysage d'Horace dans l'œuvre de Sarbiewski (sur la base de l'Epode II 'à la source Sona')», [in:] *Sarbiewski. Der polnische Horatz*, Eckart Schäfer éd., Gunter Narr Verlag, coll. NeoLatina 11, Tübingen 2006.
- Łukaszewicz-Chantry Maria, *Trzy nieba. Przestrzeń sakralna w liryce Macieja Kazimierza Sarbiewskiego*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2002.
- Méniel Bruno, *Renaissance de l'épopée: la poésie épique en France de 1572 à 1623*, Droz, Genève 2004.
- Sarbiewski Maciej Kazimierz, *De perfecta poesi, sive Vergilius et Homerus O poezji doskonałej czyli Wergiliusz i Homer*, [lat. i pol.], trad. du latin Marian Plezia, Ossolineum, PAN, Wrocław 1954.
- Thill Andrée, *La lyre jésuite: anthologie de poèmes latins (1620-1730)*, Droz, Genève 1999.
- Zuber Roger, «La critique classique et l'idée d'imitation», *R.H.L.F.* 3 (1971).

²⁵ Les principaux jalons de l'idée d'imitation au XVII^e siècle sont étudiés par exemple par Roger Zuber dans son article «La critique classique et l'idée d'imitation», *R.H.L.F.* 3, 1971, pp. 385-399.

Mots-clés

Imitation des Anciens, Pierre de Deimier, Mathias Casimir Sarbiewski, *Académie de l'Art poétique*, *De perfecta poesi sive Vergilius et Homerus*, Homère, Virgile, jésuites

Abstract

Pierre de Deimier and Mathias Casimir Sarbiewski: Two 19th-century Theorists and the Greco-Roman Literary Heritage

A comparative study of *L'Académie de l'art poétique*, written in French by Pierre de Deimier and *De perfecta poesi*, written in neo-Latin by Mathias Casimir Sarbiewski reveals that, despite the differences resulting from their authors' personalities and the cultural contexts in which they lived and worked, the two texts, both of which were conceived at the beginning of the 17th century, ask a number of similar poetics-related questions. It transpires that the assimilation of ancient models, propagated during the second half of the 16th century in Jesuit colleges, was so effective that it allowed for the creation of an international scholarly community sharing a highly homogenous culture. Indeed, Deimier and Sarbiewski compose treaties on poetics, which, in their essence, bare indisputable similarities. In their work the two writers offer the theoretical tools necessary for formulating a literary code and offer a set of ideas and teachings designed to guide readings of past and contemporary poetry. These are innovative works of high academic value, which, although based on earlier theories, strive to respond to the demands of contemporaneous readers and anticipate the broad outlines of 17th-century poetic trends.

Keywords

Imitation of the Ancients, Pierre de Deimier, Mathias Casimir Sarbiewski, *Académie de l'Art poétique*, *De perfecta poesi sive Vergilius et Homerus*, Homer, Virgil, jesuits

Barbey d'Aurevilly au carrefour des époques: problématique rapport au temps, quelques remarques autour d'*Une Vieille maîtresse*

Le temps, sous le signe du perdu et de l'irrévocable, a été au coeur même des préoccupations de Jules Barbey d'Aurevilly. Chez cet écrivain, chantre d'un passé à jamais révolu, le «problématique rapport au temps» se voit à plusieurs niveaux. Sur le plan personnel, le temps apporte à Barbey un revirement idéologique dont sa création littéraire sera marquée. Issu d'une famille très royaliste, Barbey grandit bercé par les histoires de la chouannerie racontées au coin du feu. En 1836, à l'âge de 28 ans, il rompt avec sa famille et adopte des positions libérales qu'il n'abandonnera qu'après l'échec de tous ses espoirs apporté par l'année 1848. C'est alors qu'il se tournera à nouveau vers les positions monarchistes. Ce retour sera suivi de près par deux autres retours, ceux à la pratique religieuse et à la Normandie natale. Le mythe royaliste et les échos du glorieux passé chouan ne cesseront désormais de résonner dans son oeuvre. La nostalgie du passé est un des sujets dominants dans sa correspondance, ses écrits intimes et ses textes de fiction¹. Déjà en 1838, Barbey s'appelle lui-même celui «qui vi[t] dans le passé plus qu'un être vivant»². S'inspirant de la philosophie de Joseph de Maistre, Barbey déplore la disparition d'un siècle d'or, conséquence de la Révolution qui a ouvert la voie à un siècle affreux et à un avenir impossible. L'écrivain appelle son temps «ce pauvre siècle épuisé, anémique»³ et parle souvent de «la décadence de ce temps»⁴, qui selon Gérard Gengembre fait de sa littérature «une littérature d'émigrés permanents», amenée à condamner «le siècle, lieu de perdition, de médiocrité, de vulgarité»⁵.

La vision aurevillienne du monde est aussi marquée par le regret de ce qui n'a pas été ou n'a pas pu être, d'un choix jamais fait et d'un chemin jamais pris. Barbey est

¹ Le thème de la nostalgie du passé a été analysé par l'auteur du présent article dans son texte «Pleurer le paradis perdu: Barbey d'Aurevilly et la hantise d'un siècle d'or», [in:] *Cahiers ERTA*, n° 4/2013, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 2013.

² J. Barbey d'Aurevilly «Deuxième memorandum», [in:] *Memoranda. Journal 1836-1864*, La table Ronde, Paris 1993, p. 237.

³ J. Barbey d'Aurevilly, «Le Salon de 1872. Un ignorant au Salon», [in:] J. Barbey d'Aurevilly, *L'amour de l'Art*, Séguier, Paris 1993, p. 182.

⁴ J. Barbey d'Aurevilly, «Premier memorandum», [in:] *Memoranda. op. cit.*, p. 24.

⁵ G. Gengembre, «Roman et contre-révolution chez Barbey d'Aurevilly», [in:] *Barbey d'Aurevilly en tous genres. Actes du colloque tenu à l'université de Caen, Saint-Sauveur-le-Vicomte et Valognes, réunis par Brigitte Diaz*, Presses Universitaires de Caen, Caen 2010, p. 77.

fasciné par l'incapacité humaine de vivre dans le présent: «Que de gens qui n'arrivent pas à l'heure, dans la vie?... On est étranglé entre deux portes, dont l'une s'appelle: Trop tôt! et l'autre: Trop tard!»⁶. Pour son compte, il regrette de ne pas être né plus tôt pour pouvoir participer à la réaction contre-révolutionnaire. Se sentant plus fait pour l'épée que pour la plume, il regrette aussi une carrière militaire qu'il n'a pas pu choisir.

Sur le plan de l'écriture, le temps joue aussi un rôle crucial: la nostalgie du passé constitue un des piliers de la création romanesque de Barbey. L'inscription dans le temps de l'action de ses romans appartenant à la trilogie normande semble l'infirmier, car les événements représentés se placent au XIX^e siècle. Pourtant, selon un procédé cher à Barbey, l'apparent s'efface devant le profond: les histoires racontées plongent profondément dans le passé chouan et se réfèrent de loin à un fabuleux siècle d'or d'avant les Lumières.

La hantise de ce temps perdu entraîne une vision pessimiste du temps. Chez Barbey, il est présent avant tout sous son aspect linéaire: il est le révolu, l'irréversible, le jamais plus. Sur sa flèche, la Révolution constitue une rupture ineffaçable. Ainsi, l'approche symbolique du temps prévaut sur l'approche historique. L'approche historique, inévitable lorsqu'on choisit de parler du passé, est d'ailleurs marquée par une grande désinvolture face à la vérité historique: comme l'écrit Philippe Berthier, «La poésie aurevillienne [...] revendiqu[e] son indépendance face aux réquisitions supposées de la fidélité au 'réel'»⁷. Aude Déruelle souligne le «refus de conter les événements historiques» caractéristique pour Barbey, y voyant une «inscription dans un temps éternel»⁸. On notera donc une certaine indifférence du Connétable des Lettres face à l'aspect cyclique du temps. Du cycle des saisons et de l'éternelle succession du jour et de la nuit, ce qui l'intéresse, ce sont les moments de déclin: l'automne, le soir, la nuit. Il fait dire au narrateur de l'ouverture de *L'Ensorcelée*:

Mon âme s'harmonisait parfaitement alors avec tout ce qui sentait l'isolement et la tristesse. On était en octobre, cette saison mûre qui tombe dans la corbeille du temps comme une grappe d'or meurtrie par sa chute, et, quoique je sois d'un tempérament peu rêveur, je jouissais pleinement de ces derniers et touchants beaux jours de l'année où la mélancolie a ses ivresses⁹.

Ainsi, la saison automnale réunit la maturité et la meurtrissure, la vie et la mort: c'est non seulement parce que chez Barbey, le Beau est toujours triste, mais aussi parce que, on le verra bien, dans son univers condamné à la stérilité un bonheur mûr et fleuri n'est nullement possible.

⁶ J. Barbey d'Aurevilly, manuscrit des *Disjecta membra*, p. 14, [in:] M. Leroy-Terquem, *Barbey d'Aurevilly contre son temps: un écrivain dans la tourmente*, Archives départementales de la Manche, Saint-Lô 2008, p. 38.

⁷ P. Berthier, «Présentation», [in:] J. Barbey d'Aurevilly, *Le Chevalier Des Touches*, Honoré Champion, Paris 2014, p. 10.

⁸ A. Déruelle, «La couleur du temps», [in:] *Barbey d'Aurevilly en tous genres, op. cit.*, p. 8.

⁹ J. Barbey d'Aurevilly, *L'Ensorcelée*, Gallimard, Paris 2001, p. 40.

Le rapport au temps se fait voir aussi sur le plan de l'inscription de Barbey lui-même dans l'histoire de la littérature. Écrivain connu et reconnu, il demeure pourtant entièrement et foncièrement inclassable. Il l'a d'ailleurs voulu: «Les groupes littéraires ne me tentent pas et je n'ai jamais ambitionné d'en faire partie. Ce n'est là ni de l'orgueil ni de la modestie. Je ne suis ni *au-dessus*, ni *au-dessous*. Je suis *à côté*»¹⁰. Pourtant, une prise de position est inévitable. Le refus catégorique du présent entraîne le refus du réalisme. Léon Bloy, qui partage ses opinions sur ce point, explique que Barbey «n'en peut plus de subsister au milieu d'une littérature squalide et industrielle, – effroyable tuméfaction de bêtise et d'ignominie»¹¹. Méké Meite a raison de classer Barbey dans la même catégorie que Baudelaire, Chateaubriand, Sainte-Beuve ou Rimbaud, celle des insatisfaits «qui abhorraient leur siècle, leur temps, ont exprimé la volonté de refuser ce que le monde du XIX^e siècle souhaitait qu'ils soient. Des béni-oui-oui de l'industrialisation, des idéologies naissantes et la chute du religieux»¹². Pierre Glaudes précise que Barbey, dans une démarche totale, rejette tant l'idéologie du réalisme que le modèle d'écriture véhiculant cette vision du monde:

Barbey ne partage nullement le credo artistique de ses confrères – refus de toute idéalisation et de toute perspective morale, lisibilité du réel régi par des déterminations physiques comme le milieu ou la physiologie, estompement du support narratif et des modalités énonciatives au profit d'une objectivité inspirée par le modèle scientifique¹³.

Barbey rejette le réalisme pour les mêmes raisons que le fera Joris-Karl Huysmans: parce que la vision réaliste est pour lui une vision superficielle et incomplète, ignorant le spirituel:

Le Réalisme ne peut jamais donner la réalité. La réalité est complexe; c'est une implication qu'il faut fouiller pour en démêler les mélanges et les profondeurs. Or, le Réalisme agit comme le peintre chinois, qui ne voit que la ligne et les surfaces, et, comme le peintre chinois, qui néglige les ombres, en toutes choses, il arrive au plat¹⁴.

C'est évidemment le réalisme des années 1850, celui qui se muera en naturalisme, qui rebute Barbey, et non le réalisme du grand Balzac qu'il cite lui-même parmi ses maîtres, à côté de Shakespeare: ce réalisme au sens plus large, explorant les profondeurs de la nature humaine l'attire et il y puisera à sa façon.

¹⁰ H. Bordeaux, *Barbey d'Aurevilly, le Walter Scott Normand*, Plon, Paris s.d., p. 31. C'est en ces mots que Barbey a refusé de poser sa candidature à l'Académie.

¹¹ L. Bloy, «Les Propos d'un entrepreneur des démolitions», Tresse, 1884, cité par J.-M. Jeanton Lamarche, *Pour un portrait de Jules-Amedée Barbey d'Aurevilly*, L'Harmattan, Paris 2000, p. 39.

¹² M. Meite, «Barbey d'Aurevilly et le roman historique: quelle modernité ?», [in:] *Barbey d'Aurevilly et la modernité, Colloque du Bicentenaire*, textes réunis par P. Berthier, Honoré Champion, Paris 2010. p. 6.

¹³ P. Glaudes, «Le réalisme», [in:] *L'esthétique de Barbey d'Aurevilly*, Éditions Classiques Garnier, Paris 2009, p. 46.

¹⁴ J. Barbey d'Aurevilly, «*Les Contes d'été*, par Champfleury», [in:] *Le Pays*, 14 janvier 1854, cité par P. Glaudes, *L'esthétique de Barbey d'Aurevilly, op. cit.*, p. 52.

Malgré son opposition formelle face à l'esthétique réaliste, son rejet de la raison et l'importance accordée au surnaturel, Barbey ne peut pas non plus être appelé romantique, car il dépasse et transgresse le romantisme, tout en s'en inspirant: Byron et Scott se trouvent aussi parmi ses maîtres. Barbey apparaît donc comme fortement ancré dans la tradition littéraire, tant par le jeu de rejets que celui des inspirations, qui tendent tous à définir une esthétique à part, capable d'exprimer une vision du monde personnelle. Mais par son rejet formel de l'odieux présent, par sa conviction profonde que derrière le visible se cache l'invisible essentiel, par ses motifs et son écriture Barbey annonce une esthétique et une vision du monde dont les représentants, Huysmans le premier, le reconnaîtront comme l'un des leurs. Contrairement à Baudelaire, dont il partage le spleen en pleurant l'idéal, il refuse d'ouvrir les yeux sur l'horreur du présent et ses belles charognes. Il se tourne vers ce qui n'a même peut-être jamais été, car son imagination l'idéalise, mais ce qui est son rêve de paradis perdu. Barbey est décadent avant la lettre par ses personnages incompris et malheureux, incapables de maîtriser le réel, isolés par leur caractère ou leur destin, condamnés à la stérilité, insatisfaits, insatiables, malheureux¹⁵. Le roman aurevillien tend d'une certaine manière vers le roman célibataire, mettant en place des personnages peu nombreux qui nouent entre eux des relations condamnées à l'échec dans un monde d'emblée perdu. La nature, rejetée par les décadents au profit de l'artificiel, l'attire, mais seulement par ce qu'elle a d'infini (la mer, la lande), de mourant (paysages automnaux, heure du crépuscule) ou de mort (les eaux-mortes, les marais). Il est fasciné par les légendes et dieries normandes, friand du surnaturel, croyant, tel un symboliste avant la lettre, que la surface des choses ne fait que cacher une réalité plus profonde. Il choisit des paysages lourds de sens symbolique, lieux de rencontre du monde réel et surnaturel. Ainsi, son roman mine les fondements du roman au sens réaliste pour aboutir, encore comme celui de Huysmans, à exprimer l'inexprimable: ce roman de la stérilité et de la mort sera en même temps un roman de la vie, car il renvoie à l'au-delà, la seule réalité qui ait un sens quelconque. Le roman est d'ailleurs pour Barbey le seul genre possible dans son époque, peut-être parce qu'il est le plus modulable et permet, en ce temps de déchéance, de faire entrer des réalités différentes: «Le roman est l'épopée moderne. Que cela plaise ou non aux esprits incapables d'en produire un seul, le roman est le livre des sociétés qui périssent en proie aux extrêmes civilisations»¹⁶.

Le rapport au temps au sens large est surtout visible dans la trilogie normande, reflet du retour de l'écrivain aux valeurs royalistes et catholiques¹⁷. *Une Vieille maîtresse*, rédigée entre 1845 et 1849, est publiée en 1851, trois ans avant le premier roman du cycle normand et constitue l'aboutissement d'un projet chéri depuis longtemps, au moins depuis 1837. Ce roman est une sorte de laboratoire d'écriture, à travers lequel s'élabore cette technique romanesque extrêmement particulière et

¹⁵ Ce sujet a été analysé par l'auteur du présent article dans son texte «Barbey le normand, Barbey le décadent: de quelques transgressions aurevilliennes», [in:] *Literaport. Revue annuelle de littérature francophone* n° 2, Opole 2015.

¹⁶ O. Uzanne, *L'esprit de J. Barbey d'Aurevilly: dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son oeuvre critique*, Société du Mercure de France, Paris 1908, pp. 284-285.

¹⁷ *L'Ensorcelée* – 1854, *Le chevalier des Touches* – 1864, *Un prêtre marié* – 1865.

personnelle, reconnaissable entre mille, qui est celle de Barbey, et qui se déploiera dans ses romans postérieurs.

Rappelons brièvement l'intrigue du roman. Hermangarde, une belle et pure jeune fille de la haute société, aime Ryno de Marigny et est aimée de lui; leur mariage est proche. Des bruits courent pourtant sur le passé du jeune homme, qui aurait vécu dix ans avec une Espagnole, la vieille maîtresse éponyme. À la demande de Mme de Flers, la grand-mère d'Hermangarde, Ryno raconte l'histoire de ses amours étranges avec cette riche Malagaise qui croit au pacte de sang, fume des cigares, porte des vêtements bizarres et n'est même pas belle. La sincérité de l'aveu convainc Mme de Flers, qui, sûre de l'amour du jeune homme pour Hermangarde, consent au mariage. Le sort est pourtant jeté, et si les jeunes mariés se cachent en Normandie sous les ailes de leur grand-mère, pour vivre un bonheur qui semble inébranlable, c'est pour croiser un jour, à l'orée de l'hiver, la vieille maîtresse qui n'avait pas oublié. La suite ? Marigny a beau lutter contre lui-même, il cède à un attachement plus fort que lui. Hermangarde n'en meurt pas, mais, ayant fait une fausse couche, prononce des vœux d'éternelle chasteté, et reste seule après la mort de Mme de Flers, ange gardien de leur amour.

Le cadre temporel de la diégèse est précisé: l'action commence en février 1835 et se termine en juin 1837, quand le manoir de Carteret est abandonné depuis plus d'un an. La période cruciale pour l'histoire racontée est l'automne et l'hiver 1835/36, passés à Carteret, qui aboutissent aux vœux d'Hermangarde. Ces vœux, prononcés en février, constituent, par une boucle symbolique, le retour à l'état initial, à cette différence près que la virginité de la jeune fiancée est remplacée par la chasteté-stérilité d'une femme qui a perdu son enfant et a rejeté le père de celui-ci. C'est donc une sorte de veuvage symbolique, qui sera suivi par un nouveau deuil, la mort de Mme de Flers. Le retour à l'état initial est renforcé par le retour de Ryno dans les bras de Vellini. La structure familiale, fragile, est alors complètement brisée, ou pour ainsi dire annulée.

Le rythme du roman est d'abord lent, la première partie constitue une étape préparatoire, conduisant au drame qui se joue en quelques mois à peine. C'est en 1836, peu de temps après la mort de Madame de Flers, que nous voyons les protagonistes pour la dernière fois. Le dernier chapitre, situé en juin 1837, exploite le procédé qui sera par la suite l'un des préférés de Barbey: des personnages secondaires nous informent de la fin de l'histoire de Ryno et d'Hermangarde. Deux regards très subjectifs et très différents viennent se croiser ici, celui du faubourg Saint-Germain et des pêcheurs de Carteret: dans chacun, il y a une part de vérité.

La saison lors de laquelle se déroule le drame, dans le sévère paysage normand, correspond à la confrontation des personnages, sortis de la chaleur de leurs appartements parisiens, avec eux-mêmes. Le temps s'allie avec le lieu pour aboutir à une histoire-échec: il accompagne ou même détermine l'évolution des passions des personnages. Le mariage a lieu au printemps ou en été, et la saison correspond à l'éclosion du bonheur; en automne, les mariés se retirent à Carteret. Le froid d'octobre et la tombée rapide de la nuit annoncent une fissure. La rencontre avec Vellini a lieu au début de l'hiver, et cet hiver glacera l'amour des jeunes mariés. Le cycle des saisons

ne pourra pas les sauver, l'éternel retour ne se fera pas sur le plan symbolique: il n'y aura point de printemps pour cet amour.

Le printemps, saison de la renaissance, et l'hiver, celle de la mort, constituent l'un des nombreux couples binaires en opposition autour desquels est organisé le roman et qui, dans ce texte nostalgique et très ancré dans le sol normand, se réfèrent aussi au temps et à l'espace. Paris s'y oppose à la Normandie, le présent douloureux au passé fait de bonheur, la raison du XVIII^e siècle au sentiment romantique... Comme dans les autres romans de Barbey, la condamnation du siècle est formelle: le présent est qualifié de «mauvais siècle»¹⁸, et de «temps odieux» (254). On languit après un «Autrefois (ce mot que nous disons si souvent maintenant)» (268), et le XVIII^e siècle est rappelé avec nostalgie, comme un temps libertin, mais non exempt de sagesse et de noblesse. Dans le mauvais siècle, le déchirement s'impose: pour Ryno, ce sera celui entre deux rivales, l'épouse et la maîtresse, différentes par leur aspect physique, leur caractère, leur âge et l'inscription de leur relation avec Marigny dans le temps. Vellini l'avait attiré pendant dix ans, et il lui revient encore; Hermangarde n'a vécu avec lui que quelques mois pour le perdre définitivement. Et pourtant c'est elle qui avait tout pour l'attacher à jamais à elle: elle est une page blanche sur laquelle une histoire d'amour toute neuve peut être écrite, «une fille noble et une chaste fille» (135), dotée d'une «beauté sainte» (255) et d'une «virginité d'attitude» (255), fille et déjà femme: «Prématurée en tout, fleur et fruit en même temps» (128). Vellini, elle, a 36 ans, «n'[est] plus jeune et n'avait jamais été jolie» (144): elle est «petite et maigre. Sa peau, qui manqu[e] ordinairement de transparence, [est] d'un ton presque aussi foncé que le vin extrait du raisin brûlé de son pays». Le temps ne l'épargne pas: «Elle avait vieilli. [...] la raie des cheveux s'était élargie, [...] quelques fils d'argent apparaissaient dans le miroir noir des bandeaux» (147). L'opposition est renforcée par le contraste des couleurs: Vellini est noire, jaune, tandis que Hermangarde est blonde «d'un blond d'or fluide, elle (a) un teint pétri de lait et de lumière» (126). À la maigreur de la Malagaise s'opposent ses «formes opulentes qui alanguissent la démarche d'une femme d'un poids si divin» (323). Vieille et sèche comme la mort, Vellini survivra symboliquement à la fraîche Hermangarde, qui doit, «comme tout ce qui est grand sur la terre, périr de ses qualités mêmes» (353).

L'opposition des deux rivales, dont l'une est à peine sortie de l'enfance, et l'autre vieille, ou plutôt vieillie (n'oublions pas le double sens du mot «vieille»), ayant traversé tous les états de la vie, y compris la perte de l'enfant tant attendu et adoré, se construit sur celle de la naïveté et de l'expérience. La connaissance, destructrice et formatrice en même temps, car forgée aussi par le feu de la souffrance, l'emportera sur l'innocence et l'ignorance. Ce couple savoir-ignorance est représenté aussi par l'opposition entre deux générations, celle des grand-mères, plongeant dans le siècle des Lumières, et des jeunes femmes romantiques, Hermangarde et Madame de Mendoza. La raison et le froid calcul des reines des salons du XVIII^e siècle apparaissent

¹⁸ J. Barbey d'Aureville, *Une Vieille maîtresse*, Honoré Champion, Paris 2014, p. 323. Dorénavant, toutes les citations renverront à cette édition. Les pages en seront indiquées entre parenthèses.

comme une sagesse face à l'exaltation amoureuse jointe à la sincérité absolue dans l'expression des sentiments, conduisant à la mort de chagrin au sens propre (Madame de Mendoza) ou symbolique (Hermangarde). Le feu qui consume leurs coeurs est un feu destructeur: se donner tout entière signifie se condamner, comme l'a fait Madame de Mendoza, «passionnée et faible» et qui «avait aimé M. de Marigny avec une bonne foi qui l'avait perdue. En quelques instants, la passion fit une horrible razzia de tous les dons qui ornaient sa vie» (131). Hermangarde, qui lui ressemble – avec de la fierté en plus – ne comprend pas la leçon de sa grand-mère:

Ce n'est pas tout que d'aimer et d'être aimée. Il y a l'amour; puis il y a la politique de l'amour. C'est une politique obligée. Les femmes qui n'entendent pas le gouvernement du coeur qui les aime perdent bientôt leur empire. [...] Quelque tendre qu'on soit, il faut rester personnelle. Il ne faut pas être uniquement une chose ornée de dentelles, comme l'oreiller sur lequel on est heureuse.» (319)

La marquise de Flers a su, elle, à 14 ans, «s'improvis[er] femme du matin au soir» (123) et jouer un jeu savant qui lui avait garanti l'amour fou de son mari, une liberté complète et, avec cela, une réputation sans tache (123). Hermangarde ne le saura pas, incapable d'un jeu quelconque, pure et trop fière, toute à sa sensibilité.

Vellini, elle, se place entre les deux générations. Ni tout à fait vieille, ni jeune, elle est un être à part, aussi par rapport à une société qui n'est pas la sienne. Elle rejette ses lois et sa logique et obéit à un double mouvement, qui la fait d'un côté vivre librement dans la nature, tel un animal sauvage, et de l'autre croire à des superstitions. Vellini est un être *à côté*, par ses origines, ses choix, sa capacité de rester elle-même malgré une autre capacité, celle de s'attacher entièrement à un homme. Elle est inclassable. Un peu femme et un peu homme, cette «espèce de maîtresse-sérail» (118) réunit en elle plusieurs femmes. Pour elle seule, comme l'indique le titre d'un des chapitres, «il n'y a pas de dénouement»: elle semble planer au-dessus du temps, entraînant dans son vol Ryno. En s'inscrivant dans le temps, elle le transgresse et le dépasse. Et pourquoi serait-ce impossible, puisqu'elle vit déjà dans un univers gouverné par d'autres règles que celles de la raison ?

Ainsi, l'approche aurevillienne du temps se forme d'emblée sous le signe du négatif. Homme et écrivain – puisque les deux sont indissociables aux yeux de celui pour qui «il n'y a pas d'art en *soi*, mais *en fait*, et l'art par conséquent est toujours *quelqu'un*»¹⁹ – Barbey a subi, au fil du temps, une évolution importante, qui le fait se tourner davantage vers le passé. Ce passé, un passé idéalisé d'une France fidèle à son Roi et à son Dieu, est désormais son point de repère; l'avenir ne l'est pas plus que le présent. Cette prise de position entraîne une vision du monde pessimiste, toute en hantises et en nostalgies; cette vision inonde la création littéraire, qui se fait chantre d'un jamais plus, évoluant en des allers et retours entre le présent rejeté et le passé rêvé, favorisant l'apparition des personnages fidèles aux valeurs d'un autre monde, des périodes de déclin, des situations sans issue. Le refus de l'ignoble présent mène

¹⁹ J. Barbey d'Aurevilly, «Théophile Silvestre» [in:] J. Barbey d'Aurevilly, *L'amour de l'Art*, op. cit., p. 77.

nécessairement au refus du réalisme, non du réalisme balzacien, mais du réalisme «matérialiste» qui se muera ensuite en naturalisme. Chose curieuse, sur le plan de l'écriture, ce Barbey, fils du passé, disciple de Shakespeare, Byron et Walter Scott, semble annoncer l'avenir. L'esthétique nouvelle et toute personnelle qu'il élabore, une technique romanesque invitant le lecteur au jeu, le forçant, souvent, à démêler lui-même les fils brouillés par l'auteur, à déchiffrer le message caché, un roman quasi impossible, à l'intrigue qui ne progresse que pour se clore sur le vide, font penser à un roman sur rien, et – pourquoi pas, toutes proportions gardées – à cette *Éducation sentimentale* sans laquelle le roman décadent n'aurait jamais été possible: Barbey, lui aussi, à sa façon, annonce la décadence. Son inscription pluridimensionnelle dans le temps se fait donc sous le signe du flexible et du personnel, le situant au carrefour de ce qui a été et de ce qui va être. Mais attention ! de même que le passé selon Barbey n'est pas forcément celui de la vérité historique, mais celui de son rêve, tout ce qui dans ses textes fait pressentir l'avenir relève aussi du rêve et du profond pessimisme de l'écrivain.

Dans l'univers romanesque d'*Une Vieille maîtresse*, le temps constitue une donnée modulable, dotée de significations symboliques. Le temps historique semble n'y avoir aucune importance, car l'opposition entre le XVIII^e siècle et l'époque romantique est elle aussi toute symbolique, se référant à la coupure constituée par la Révolution. Le linéaire et l'irréversible l'emportent sur le cyclique, l'éternel ou l'atemporel, qui ne se réfère qu'à l'un des personnages, se situant d'emblée en dehors et en marge. Ainsi, le temps objectif n'existe pas, tout comme la lecture objective d'un texte littéraire, de celui-ci comme d'un autre, un peu plus peut-être, car lorsqu'il s'agit de Barbey, une interprétation définitive est rendue impossible par le brouillage des pistes volontaire. Il en sera de même de tous les romans postérieurs de l'écrivain, que *Une Vieille maîtresse* prépare. Ce roman, construit autour de multiples couples binaires, coupe l'œuvre de Barbey en deux: il est un tournant. Jusqu'à maintenant partisan du roman psychologique, Barbey l'abandonne parce que «la psychologie ne suffit plus à expliquer les événements»²⁰. Selon Gisèle Séginger, le roman, qui «relate l'échec d'un dandy sûr de lui et le naufrage de la raison»²¹, annonce la conversion aurevillienne: Barbey y «invente une poétique nouvelle de l'oeuvre romanesque qui concilie la représentation du réel et du fantastique, le romanesque et le légendaire, l'observation et l'imagination»²². Il est donc extrêmement intéressant de voir dans *Une Vieille maîtresse* les signes avant-coureurs de quelque chose dont on verra l'aboutissement, le développement, le fleurissement dans les romans postérieurs de Barbey d'Aureville. Ils sont reconnaissables par une technique narrative spécifique, un brouillage de pistes interprétatives, la présence du surnaturel et du destin, l'ancrage dans le terroir normand.

La narration dans *Une Vieille maîtresse* ne suit pas encore le modèle exploité plus tard, celui d'un narrateur premier qui cède la parole à un deuxième narrateur, garant

²⁰ G. Séginger, «Présentation», [in:] J. Barbey d'Aureville, *Une Vieille maîtresse*, op. cit., p. 7.

²¹ *Ibid.*, p. 8.

²² *Ibid.*, pp. 8-9.

de la véracité du récit. Ici, du début jusqu'à la fin, le même narrateur, externe par rapport à l'histoire, assure le récit des événements. La multiplicité des voix, exploitée plus tard, quelquefois à l'extrême (Don Juan) est pourtant déjà présente ici, sous forme du métarécit fourni par Ryno, des lettres des protagonistes et des commentaires des tiers apportant des interprétations différentes des événements, selon lesquels la relation entre Ryno et sa maîtresse repose sur les besoins que la señora a créés chez Ryno, ou sur une alliance diabolique. L'abandon de l'analyse psychologique, qui s'opère dans l'écriture aurevillienne avec ce roman, contribue à laisser le lecteur perplexe; le romancier justifie son procédé par un nonchalant: «on ne savait l'âme d'Hermangarde» (127-8). Mais nous l'avons bien dit, l'univers aurevillien obéit à d'autres règles que celle de la raison.

Le brouillage des pistes est visible aussi dans les deux lectures possibles du roman. Une lecture superficielle nous montre la noire et diabolique Vellini, cause du malheur de la blanche et angélique Hermangarde. Pourtant, à étudier les personnages de près, Vellini est plus humaine et a plus de grandeur d'âme que sa rivale. En plus, la notion même d'adultère s'appliquant en apparence au mariage, peut se référer aussi bien à la liaison illégitime, consacrée par «dix ans de possession intégrale» (117). Le jeu du bien et du mal visible dans ce roman n'est donc pas le jeu du noir et du blanc, mais celui des profondeurs inexplicables de l'âme humaine.

Ce roman est le premier des romans de Barbey qui fait entrer en jeu le surnaturel, dont l'intervention, pourtant évidente, contribue à l'absence de la réponse claire sur le pourquoi des événements. Est-ce véritablement le pacte du sang qui attache Ryno à la Malagaise ? pourquoi cet homme, si maître de lui avec les autres femmes, succombe aussi complètement et malgré lui ? Hermangarde doit-elle répéter le destin de la blanche Caroline, enfouie vive sous les sables ? le miroir de la Vellini, dans lequel le lecteur ne regarde que par les yeux de celle-ci, est-il vraiment magique ?

Notre roman est aussi le premier roman normand de Barbey. Lors de sa rédaction, il n'est pas encore retourné dans sa région natale et toutes les descriptions de la mer, de Carteret ou des maisons des pêcheurs sont faites de mémoire. Le retour vers le passé, au moyen du souvenir, acquiert une valeur fécondante. Le romancier a aussi recours au patois normand, qui assure la couleur locale et est permis de véhiculer les superstitions et légendes du pays. Le père Griffon raconte ainsi l'apparition de la blanche Caroline: «Elle fit *pique-nique par-dessus feuille* dans la haie et vint à *mai, draite* comme v'là mon bâton. [...] E'n'me dit mot. *Mai*, je marchais la tête basse sous mon grand *capet*» (368).

Ainsi, *Une Vieille maîtresse* peut être lue comme une rupture et une naissance. Barbey rejette, crée, annonce. Ce roman de l'échec et de la nostalgie, riche en secrets et surprises, se situe, comme les romans postérieurs de Barbey, au carrefour des époques dans le sens de la rencontre, invraisemblable et pourtant réelle, du passé et de l'avenir.

Bibliographie

- Barbey d'Aureville Jules, *L'amour de l'Art*, Séguier, Paris 1993.
- Barbey d'Aureville Jules, *L'Ensorcelée*, Gallimard, Paris 2001.
- Barbey d'Aureville Jules, *Une Vieille maîtresse*, Honoré Champion, Paris 2014.
- Barbey d'Aureville Jules-Amédée, *Memoranda. Journal 1836-1864*, La table Ronde, Paris 1993.
- Berthier Philippe, «Présentation», [in:] J. Barbey d'Aureville, *Le Chevalier Des Touches*, Honoré Champion, Paris 2014.
- Bloy Léon, «Les Propos d'un entrepreneur des démolitions», Tresse, 1884, cité par Jeanton Lamarche Jean-Marie, *Pour un portrait de Jules-Amedée Barbey d'Aureville*, L'Harmattan, Paris 2000.
- Bordeaux Henry, *Barbey d'Aureville, le Walter Scott Normand*, Plon, Paris s.d.
- Déruelle Aude, «La couleur du temps», [in:] *Barbey d'Aureville en tous genres, Actes du colloque tenu à l'université de Caen, Saint-Sauveur-le-Vicomte et Valognes, réunis par Brigitte Diaz*, Presses Universitaires de Caen, Caen 2010..
- Gengembre Gérard, «Roman et contre-révolution chez Barbey d'Aureville», [in:] *Barbey d'Aureville en tous genres. Actes du colloque tenu à l'université de Caen, Saint-Sauveur-le-Vicomte et Valognes, réunis par Brigitte Diaz*, Presses Universitaires de Caen, Caen 2010.
- Glaudes Pierre, «Le réalisme», [in:] *L'esthétique de Barbey d'Aureville*, Éditions Classiques Garnier, Paris 2009.
- Leroy-Terquem Mélanie, *Barbey d'Aureville contre son temps: un écrivain dans la tourmente*, Archives départementales de la Manche, Saint-Lô 2008.
- Meite Méké, «Barbey d'Aureville et le roman historique: quelle modernité ?», [in:] *Barbey d'Aureville et la modernité, Colloque du Bicentenaire*, textes réunis par P. Berthier, Honoré Champion, Paris 2010.
- Séginger Gisèle, «Présentation», [in:] J. Barbey d'Aureville, *Une vieille maîtresse*, Honoré Champion, Paris 2014.
- Uzanne Octave, *L'esprit de J. Barbey d'Aureville: dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son oeuvre critique*, Société du Mercure de France, Paris 1908.

Mots-clés

Barbey d'Aureville, temps, passé, refus, opposition

Abstract

**Barbey d'Aureville between two ages:
a problematic relation to time, some remarks about *Une Vieille maîtresse***

The relation of Barbey d'Aureville to time is a complex one. Primarily there is nostalgia for the golden century which is connected with the hatred and rejec-

tion of the present. This translates into a pessimistic and symbolic vision of irreversible time. *Une Vieille maîtresse*, Barbey's first Norman novel, involves this temporal duality, which is a part of the interpretation duality at the centre of the novel itself. By its novelistic technique and its way of exploring its themes, this novel is a kind of turning point announcing not only the posterior writings of Barbey, but also, from a great distance, decadency.

Keywords

Barbey d'Aurevilly, time, past, refusal, opposition

Le discours préfacier au XVIII^e siècle. Entre l'indispensabilité et l'inutilité

Dans l'article «Préface» de l'*Encyclopédie*, Louis de Jaucourt présente ce type de textes comme un opuscule écrit dans un style très fin et esthétique. Il constate: «Il n'y a rien qui demande plus d'art et en quoi les auteurs réussissent moins pour l'ordinaire que dans les préfaces. En effet, une préface est une pièce qui a son goût, son caractère particulier qui la fait distinguer de tout autre ouvrage»¹. Ainsi, la préface paraît non seulement comme un écrit dont les valeurs esthétiques sont évidentes, mais aussi comme un texte distinct et autonome, comportant un goût particulier et un caractère original. L'autonomie du discours préfacier est capital pour son statut sur le plan esthétique et littéraire du XVIII^e siècle. La préface, même si elle accompagne le roman et, tout au moins dans le cadre formel, lui appartient, ne prétend pas en faire partie intégrante. Ce besoin d'indépendance est étroitement lié à l'atmosphère littéraire au XVIII^e siècle, clairement hostile au genre romanesque, qui a ses sources indéniables dans l'influence du classicisme louis-quatorzien.

Le dédain de la critique pour les romans provient d'une double accusation: morale et esthétique. Quant à la morale, la critique maintient que la lecture de cette sorte de textes gâte le goût et corrompt les mœurs. Un échantillon de ces accusations se manifeste, par exemple, chez la marquise de Lambert qui note dans ses *Avis d'une mère à sa fille* de 1728:

La lecture des romans est plus dangereuse: je ne voudrais pas que l'on en fit un grand usage; ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affaiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur; et pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant².

La marquise relève tous les arguments moraux formulés par les détracteurs du roman. La production romanesque aborde des sujets qui font travailler l'imagination, influencent les mœurs et, semant la confusion, détruisent l'ordre intérieur de l'homme. Une

¹ D. Diderot, J. d'Alembert et al., *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Tome treizième*, Samuel Faluche, Neufchastel [s. d.], article «Préface», pp. 280-281.

² *Œuvres de Mme la marquise Lambert*, seconde éd., Lausanne, Marc-Michel Bousquet, 1748, pp. 81-82, cité par G. May, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, Yale University Press New Haven – Presses Universitaires de France, Paris 1963, p. 25.

conclusion se dégage très nettement: la lecture des romans est profondément nuisible et dangereuse, surtout pour la jeunesse, émotive et inexpérimentée. Cet effet tentateur et corrompateur de la production romanesque sur les lecteurs est inséparablement lié à la thématique qu'elle privilégie. «[...] l'amour seul préside ici»³, constate Crébillon fils dans sa préface aux *Égarements du cœur et de l'esprit*. Et il ajoute: «[...] si, de temps en temps, quelque autre motif s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine»⁴. Cette phrase célèbre peut se référer à tous les romans publiés au XVIII^e siècle. Dans les romans, on peint les passions déréglées qui corrompent le cœur et suscitent la folie de l'amour. Les romans gâtent l'esprit, donc leur lecture nuit à la capacité de penser clairement, sainement et sans illusion, plongeant le lecteur dans un monde flatteur et irréel. Pour la critique qui s'appuie sur un classicisme rationnel et organisé, cet état de choses est tout à fait inacceptable⁵. C'est l'amour, sujet romanesque par excellence, qui provoque ce mépris moral du genre.

Mais les romans sont aussi condamnés à cause d'un jugement esthétique défavorable qui les accuse d'être dépourvus de règles et d'ancienneté. Les reproches esthétiques qui se présentent proviennent directement de l'héritage classique, toujours présent dans la pensée de l'époque. Boileau remarque: «dans un roman frivole aisément tout s'excuse; c'est assez qu'en courant la fiction amuse; trop de rigueur alors serait hors de saison»⁶. Le roman fonctionne comme un genre sans règles où on peut mettre tout ce qu'on veut. L'absence de règles est donc un trait significatif de la production romanesque. De plus, la question de la légitimation du genre se pose. Les règles classiques, toujours en vigueur au XVIII^e siècle, exigent que chaque discours soit légitimé par une autorité. Comme le discours romanesque n'a pas de modèles dans l'Antiquité (ni Aristote, ni Horace ne parlent du roman), alors il ne possède pas intrinsèquement cette autorité indispensable. Il n'est pas non plus approuvé par un pouvoir, royal ou ecclésiastique, ce qui le déprécie définitivement et l'exclut de la sphère publique, le mettant en marge du système littéraire. C'est pourquoi le père Charles Porée, dans son célèbre discours prononcé au Collège Louis-le-Grand en 1736, insiste avec ardeur sur les défaillances littéraires et esthétiques des romans. Il constate: «[les romans] gâtent le goût des bonnes lettres, et même des genres auxquels ils ont quelques rapports. [...] ils étouffent le goût des bonnes lettres, et même des genres auxquels ils ne se rapportent points»⁷. Dans sa harangue, Poirée présente le

³ Crébillon fils, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, Édition du Boucher, Paris 2002, p. 6.

⁴ *Ibid.*

⁵ L'idée que la peinture des passions amoureuses est dangereuse et la condamnation sévère des genres littéraires qui la présentent, n'est pas neuve. Toutes ces attaques morales dirigées régulièrement contre le roman au XVIII^e siècle sont édifiées déjà au XVII^e. L'abbé de Villiers, par exemple, dans ses *Réflexions sur les défauts d'autrui*, paru pour la première fois en 1691, constate: «Rien ne gâte plus l'esprit que de lire des mauvais ouvrages; tous les petits romans et toutes les petites historiettes ne sont pas seulement contraires à la pureté des sentiments et des mœurs; ces sortes de livres gâtent encore plus l'esprit que le cœur». Abbé de Villiers, *Réflexions sur les défauts d'autrui divisées en deux volumes*, chez Leonard Plaignard, Lyon 1694, p. 165.

⁶ N. Boileau, *Art poétique*, chant III, v. 119, chez Auguste Delalain, Paris 1815, p. 22.

⁷ *De Libris qui vulgò dicuntur Romances Oratio habita die 25. Februarii anno D. 1736. in regio Ludovici magni Collegio Societatis Iesu, a Carlo Porée societatis eiusdem Sacerdote &c.*

roman comme un genre corrompu et corrompueur, néfaste non seulement pour le bon goût, mais aussi pour le monde littéraire en tant que tel. Voltaire, un esprit chez qui on pourrait soupçonner plus d'indulgence, parle de la même manière. Il remarque en 1733: «Si quelques romans nouveaux paraissent encore et s'ils font pour un temps l'amusement de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent»⁸. Pour lui, il est évident que les romans peuvent susciter l'intérêt de la jeunesse inconsciente, mais pas des esprits solides et sensés qui les rejettent catégoriquement.

Les attaques esthétiques et morales sont très énergiques et la critique sévère frappe le genre romanesque de toute part. Les accusations d'immoralité et d'inesthétisme dirigées contre le roman exigent des auteurs des réactions manifestes et bien déterminées. Il n'est dès lors pas étonnant que les auteurs conçoivent la préface comme un endroit approprié et efficace pour intervenir et changer le statut de leurs écrits.

L'importance du discours liminaire a été soulignée avec force par Marivaux: «Un livre imprimé, relié sans préface, est-il un livre ? Non, sans doute, il ne mérite pas encore ce nom, livre sans brevet, [...] ouvrage candidat, aspirant à le devenir, et qui n'est digne de porter véritablement ce nom, que revêtu de cette dernière formalité»⁹. Pour Marivaux, éduqué dans le respect des règles classiques, le liminaire est un élément essentiel, et même constitutif, des ouvrages. Son avis est clair: sans préface, l'ouvrage n'est pas complet. Mais il appelle aussi le liminaire «une formalité», c'est-à-dire une pratique conventionnelle à laquelle, à cause de son caractère usuel, on n'attache pas, ou plutôt, on n'attache plus d'importance. En bref, la présence de cette escorte traditionnelle est considérée comme naturelle. Ainsi, le discours préfacier est ressenti comme nécessaire, même si on n'y prête plus attention. Dans ce contexte, la préface semble être une formalité requise, indispensable et inutile à la fois. Thémiseul de Saint-Hyacinthe dans sa préface à l'*Histoire du Prince Titi* de 1736, constate également: «Si ce livre paraissait sans préface, à peine aurait-il l'air d'un livre»¹⁰. De la sorte, pour que le texte devienne livre, il doit être accompagné d'une préface qui, en quelque sorte, lui donne un statut et légitime son existence. En outre, le fait de souligner le rôle majeur des textes liminaires est un signe manifeste d'attachement à l'héritage littéraire. Les préfaces, tenues des Anciens et exploitées largement dans la littérature par les Classiques, sont devenues pour les auteurs du XVIII^e siècle une marque de rattachement à la tradition par laquelle les romanciers de l'époque intègrent les liminaires à leurs stratégies de justification du romanesque. Cet

Paris Bordelet, 1736, cité d'après la traduction procurée par les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1736, pp. 1454, 1475, cité par G. May, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, Yale University Press New Haven – Presses Universitaires de France, Paris 1963, p. 9.

⁸ Voltaire, «Essai sur la poésie épique», [in:] M. Palissot (éd.), *Œuvres de Voltaire. Nouvelle édition. Tome premier*, Chez Stoupe et Servière, Paris 1792, p. 414.

⁹ P. Carlet de Chambelain de Marivaux, *Œuvres de jeunesse*, éd. Frédéric Deloffre, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1972, p. 313.

¹⁰ T. de Saint-Hyacinthe, «Préface» à l'*Histoire du Prince Titi*, Cité d'après: J. Herman et C. Angelet, *Recueil de préface de roman du XVIII^e siècle. Volume I: 1700-1750. Par Jan Herman*, PU Louvain, 1999, p. 216.

usage de la préface descend certainement de l'ancien exorde (*exordium/προοίμιον*)¹¹ qui constitue en rhétorique la première et la plus importante partie de chaque discours, dans laquelle l'auteur cherche à gagner la bienveillance du public et à le préparer à ce qu'il va dire¹².

Dans ses *Anecdotes galantes ou le moraliste à la mode* de 1760, Joseph Hacot écrit à propos des liminaires:

Une préface est à un livre ce qu'est un frontispice à un palais. Ce frontispice annonce la majesté du lieu, la beauté des appartements, et invite les passants à les voir. De même, une préface donne une idée avantageuse d'un livre et jette dans l'esprit du lecteur un désir impatient de le parcourir. L'un et l'autre sont des appâts souvent trompeurs. [...] Je sais qu'il est tels livres dont les Préfaces sont d'excellents morceaux de littérature, où sont établis avec autant de clarté que d'érudition les motifs qui ont déterminé à les entreprendre, l'ordre qu'on a suivi et les discussions qui n'auraient pu paraître dans le cours de l'ouvrage sans en ralentir la marche et refroidir l'intérêt¹³.

D'après Hacot, le liminaire doit, premièrement, convaincre le public de passer à la lecture. La préface est une invitation, un appât dont le but est d'attirer l'attention du lecteur, de susciter chez lui la curiosité et le désir de lecture. Mais Hacot souligne aussi une autre dimension du discours préfacier. Dans la préface, on explique les motifs de la publication, on dépeint la structure du récit et, surtout, on entre en discussion. Le liminaire devient un bastion de résistance contre l'avis des adversaires, un espace où l'auteur mène une réflexion, réplique aux arguments de la critique et lance le débat. Le discours préfacier prend donc différentes attitudes et il se présente comme discours argumentatif, polémique, justificatif et défensif. En répondant aux reproches poétiques et moraux qui subsistent contre le genre romanesque, les préfaces de l'époque avertissent le lecteur que l'ouvrage qu'on lui présente est un récit d'événements authentiques, que ce n'est pas une fiction. Comme l'explique Jan Herman, il s'agit de montrer «les dénégations de la fiction comme des protestations de véracité»¹⁴. Les préfaces de ce type sont donc connues sous le nom de dénégatives. Lorsque le récit se présente sous la forme de mémoires ou d'un recueil de lettres, le liminaire explique que le rôle de l'auteur ne se limite qu'à celui de traducteur ou d'éditeur¹⁵. En effet, la préface dénégative implique une déconnexion de l'auteur et de son discours qui, quant à lui, doit apparaître comme complètement autonome. C'est pourquoi le texte se montre toujours comme un manuscrit trouvé ou un texte

¹¹ G. Genette, *Seuils*, Seuil, Paris 1987, p. 153.

¹² Pour la question de l'exorde dans la rhétorique ancienne, voir: L. Pernot, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Le Livre de Poche, Paris 2000.

¹³ J. Hacot, *Anecdotes galantes ou le moraliste à la mode*, Amsterdam 1760, cité d'après: C. Angelet et J. Herman, *Recueil de préfaces de romans du XVIII^e siècle. Volume II: 1751-1800. Par Christian Angelet.*, PU de Louvain, 2003, p. 106.

¹⁴ J. Herman, «Introduction générale: 'ceci n'est pas un roman'», [in:] J. Herman, M. Kozul, N. Kremer, *Le Roman véritable. Stratégies préfacielles au XVIII^e siècle*, Voltaire Foundation, Oxford 2008, p. 4.

¹⁵ G. May, *Le dilemme du roman...*, *op. cit.*, p. 144.

traduit d'une langue étrangère. Marivaux, par exemple, dans son incipit pour *La vie de Marianne*¹⁶, esquisse avec précision toutes les circonstances dans lesquelles le manuscrit qu'il donne au public a été trouvé :

Avant de donner cette Histoire au Public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée. Il y a six mois que j'achetai une maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et, dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un Manuscrit en plusieurs cahiers contenant l'Histoire qu'on va lire et le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lus avec deux de mes amis qui étaient chez moi, et qui depuis ce jour-là, n'ont cessé de me dire qu'il fallait le faire imprimer [...]. Nous voyons par la date que nous avons trouvée à la fin du manuscrit, qu'il y a quarante ans qu'il est écrit; nous en avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé et qui sont mortes¹⁷.

Par cette description minutieuse, le préfacier justifie et légitime l'existence du récit. En rapportant comment le manuscrit a été découvert dans un placard secret et comment on le lui a apporté, il évoque son origine, et en transférant la responsabilité de la publication aux insistances de ses amis, il explique sa raison d'être. L'auteur prépare le public, essaie de définir le statut de son récit et de construire sa ligne défensive. Afin de garder l'anonymat et de renforcer l'argumentation en faveur de l'authenticité de son ouvrage, il dénie la paternité du texte (ce sont des cahiers trouvés par hasard à la campagne) et le situe dans le temps et dans l'espace (une maison près de Rennes, des dates et des noms sont donnés). La préface de Marivaux est donc un exemple emblématique de préface dénégative.

Vue comme instrument à employer pour agir contre le désaveu de la critique, la préface se présente comme un discours suspect et équivoque. Bien que Georges May prétende avec conviction que le public de 1730, et même celui de 1761, est «d'une crédulité monumentale» pour l'authenticité des textes qu'on lui propose, il note aussi qu'il serait naïf de croire à une naïveté absolue des lecteurs¹⁸. Les mêmes schémas et les mêmes arguments utilisés par les auteurs devaient susciter des doutes quant à la véracité de leurs récits. Ainsi, le public était apte à reconnaître les tromperies et les manipulations des auteurs. Comme le note Jan Herman, dans ce contexte, la stratégie préfacielle, «un dispositif qui semble affirmer 'Ceci n'est pas un roman mais un manuscrit authentique' s'inverse en son contraire et signifie 'Ceci est un roman parce que manuscrit trouvé'. C'est donc dans sa propre négation que la fiction préfacielle se signale»¹⁹. C'est pourquoi beaucoup de préfaciers expriment leur avis

¹⁶ P. Carlet de Chambelain de Marivaux, *La vie de Marianne. Précédée d'une notice par M. de Lescure. Tome I*, Librairie de Bibliophiles, Paris 1882, p. 1.

¹⁷ G. May, *Le dilemme du roman...*, op. cit., p. 144.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ J. Herman, «Image de l'auteur et création d'un *ethos* fictif à l'Âge classique», *Argumentation et Analyse du Discours* n° 3/2009, mis en ligne le 15.10.2009, <http://aad.revues.org/672>, consulté le 9.07.2016.

défavorable sur les textes liminaires qui dénudent le vrai caractère de leurs récits, en les dénonçant et condamnant.

En 1700, Jean Chrysostôme Brulsé de Montpleinchamp remarque dans la «Déclaration» pour son *Festin nuptial*: «Je quitte le mot de préface, parce qu'il est trop usé et parce qu'il fait peur aux esprit vifs qui vont d'abord au fait»²⁰. De Montpleinchamp affirme distinctement que la préface est une forme banale, rabâchée et peu digne de considération. Ce qu'il met à la tête de son ouvrage est une «déclaration», c'est-à-dire une forme beaucoup plus neutre qui n'est pas associée à la dénomination romanesque. En se coupant de cette notion suspecte de «préface», il rend son discours plus sérieux et le replace dans un autre champ connotatif et interprétatif.

Montesquieu, par contre, écrit dans l'introduction des *Lettres persanes* (1721):

L'usage a permis à tout traducteur, et même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'original, et d'en relever l'utilité, le mérite et l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce serait une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface²¹.

La discursivité de l'époque exige une préface. C'est un usage, une pratique soutenue par la coutume, une formalité. Montesquieu, pourtant, rejette cette coutume et suggère que les formes de préfaces composées au XVIII^e siècle ne méritent pas l'approbation. Les arguments qu'il relève sont très prosaïques. Pour lui, les préfaces présentées au public sont prévisibles et ennuyeuses, surtout à cause de ce schéma fixé, commandé par la pratique habituelle. Jean-Baptiste Guys note lui aussi dans l'incipit de *La Baguette mystérieuse* (1755): «Les préfaces que l'on trouve à la tête des livres sont ordinairement ou ennuyeuses ou inutiles, quoique la plupart fort savantes»²². La préface, qui est ennuyeuse, n'est pas apte à intéresser le public, ni à le captiver. Il est vrai qu'elle fournit un commentaire sur le récit qu'elle précède, mais, ordinairement, ce commentaire n'est pas lu²³. Cette préface «ennuyeuse» perd donc son pouvoir d'influence et affaiblit sa capacité défensive, argumentative et polémique, ce qui la

²⁰ J. Ch. Brulsé de Montpleinchamp, «Déclaration», [in:] *Le festin nuptial dressé dans l'Arabie heureuse au mariage d'Ésope, et de Phèdre et de Pilpai avec trois autres fées, divisé en trois tables: par M. de Palaidor...*, 1700. Cité d'après: J. Herman, C. Angelet, *Recueil de préface...*, vol. I, *op. cit.*, p. 27.

²¹ Ch. L. de Secondat de Montesquieu, *Les lettres persanes*, [in:] *Œuvres complètes de Montesquieu en sept volumes. Établie par Édouard Laboulaye*, Garnier Frères, Paris 1875, p. 25.

²² J.-B. Guys, *La Baguette mystérieuse*, La Haye 1755, cité d'après: J. Herman et C. Angelet, *Recueil de préface...*, vol. II, *op. cit.*, p.78.

²³ Thomas Laffichard, par exemple, dans l'Avantissement pour *Philosophe amoureux, ou Aventures du chevalier de K**** dit ouvertement que les préfaces ne sont pas lues: «J'ai pourtant dit ci-dessus qu'elle nous aurait été utile pour l'intelligence de toutes les Histoires qui composent ces cahiers, mais je n'avais point réfléchi qu'elles (les préfaces) ne sont presque jamais lues et que le but principal de ceux qui les composent n'est que de donner un précis de tout l'ouvrage». Th. Laffichard, «Avantissement», [in:] *Le Philosophe amoureux, ou Aventures du chevalier de K****, La Haye 1746, cité d'après: J. Herman et C. Angelet, *Recueil de préface...*, vol. I, *op. cit.*, p. 149.

rend inutile. C'est dans ce contexte que Crébillon fils constate: «Les préfaces, pour la plus grande partie, ne semblent faites que pour en imposer au lecteur. Je méprise trop cet usage pour le suivre»²⁴. Ouvertement méprisée et contestée par les auteurs, la préface tombe dans un discrédit.

Mais lorsqu'on conteste les formes et les stratégies préfacielles aussi bien que le terme *préface*, cela n'équivaut pas à condamner le discours préfacier ou, dans un sens plus large, le discours liminaire en tant que tel. Les préfaciers suppriment de leurs textes le substantif *préface*, toujours associé à la dénomination romanesque, et se débarrassent de ses connotations préjudiciables en transformant leurs discours en *avertissement*, *avant-propos*, *avis*, *déclarations*, *préambule*, etc. C'est une des techniques de camouflage employées par les préfaciers face à la critique. Ainsi, en dépit des critiques, les liminaires au XVIII^e siècle sont très nombreux. Jean Baptiste Guiard de Servigné remarque même dans *Les sonnettes ou Mémoires de M. le marquis d**** (1749): «Qu'on déclame tant que l'on voudra contre les préfaces, l'usage en subsiste; il en est comme des préjugés, toujours combattus et toujours suivis. Celui-là même qui hait les préfaces en fait une, quand il dit qu'il n'en veut point faire»²⁵. Un curieux paradoxe se lève: la préface est indispensable quoique inutile, contestée quoique suivie, méprisée quoique estimée. En fait, elle est située toujours au carrefour des sens.

Réponse à la critique hostile au roman, la préface du XVIII^e siècle a pour but de cacher le caractère fictionnel du texte qu'elle escorte, mais aussi de le défendre et de justifier son existence devant le lecteur. La préface est donc un lieu ambigu où des approches différentes et des sens variés se croisent. D'une part, elle apparaît comme usée, ennuyeuse, imposée et exigée par la tradition, inutile, rejetée et suspecte; de l'autre, elle se présente comme un espace constitutif, déterminant, et même nécessaire pour que le texte devienne livre. Paradoxalement, cette sorte de discours préfacier subsiste entre l'indispensabilité et l'inutilité.

Quant à l'indispensabilité, la préface se montre élément nécessaire et constitutif, gage d'authenticité du texte. L'auteur explique d'où vient le récit et quelles sont les circonstances détaillées de sa découverte. Il cache soigneusement son identité et coupe tous les liens qui existent entre lui et l'histoire présentée. L'inutilité, par contre, vient quand l'auteur conteste les valeurs de la préface, en soulignant toute sa faiblesse, surtout stylistique, aussi bien que son caractère usé et ennuyeux. Dans cette approche, l'auteur rejette la préface qu'il dénonce comme un signe du romanesque, en la remplaçant par un autre texte d'introduction. Ainsi, l'indispensabilité et l'inutilité sont deux tactiques présentes dans le discours préfacier tout au long du XVIII^e siècle. Bien que différentes, elle visent un même but: effacer le romanesque et rendre le récit authentique.

²⁴ Crébillon fils, «Préface», [in:] *Les Égaréments du cœur...*, op. cit., p. 4.

²⁵ J. B. Guiard de Servigné, «À Monsieur le D***, qui a inventé la manière de poser les sonnettes, etc.», [in:] *Les sonnettes ou Mémoires de M. le marquis d****, Utrecht 1749, cité d'après: J. Herman et C. Angelet, *Recueil de préface...*, vol. I, op. cit., p. 276.

Bibliographie

- Angelet Christian, Herman Jan, *Recueil de préfaces de romans du XVIII^e siècle. Volume II: 1751-1800*, PU de Louvain, 2003.
- Boileau-Despréaux Nicolas, *Art poétique*, chant III, v. 119, chez Auguste Delalain, Paris 1815.
- Crébillon fils, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, Édition du Boucher, Paris 2002.
- De Libris qui vulgò dicuntur Romances Oratio habila die 25. Februarii anno D. 1736. in regio Ludovici magni Collegio Societatis Iesu, a Carlo Porée societatis eiusdem Sacerdote &c*, Paris Bordelet, 1736.
- Diderot Denis, d'Alembert Jean *et al.*, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Tome treizième*, Samuel Faluche, Neufchastel [s. d.].
- Genette Gérard, *Seuils*, Seuil, Paris 1987.
- Angelet Christian, Herman Jan, *Recueil de préfaces de roman du XVIII^e siècle. Volume I: 1700-1750*, PU Louvain, 1999.
- Herman Jan, «Introduction générale: 'ceci n'est pas un roman'», [in:] J. Herman, M. Kozul, N. Kremer, *Le Roman véritable. Stratégies préfacielles au XVIII^e siècle*, Voltaire Foundation, Oxford 2008.
- Herman Jan, «Image de l'auteur et création d'un *ethos* fictif à l'Âge classique», *Argumentation et Analyse du Discours*, 3 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, <http://aad.revues.org/672>, consulté le 9.07.2016.
- Marivaux Pierre C. de Chamberlain de, *Œuvres de jeunesse*, éd. Frédéric Deloffre, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1972.
- Marivaux Pierre C. de Chamberlain de, *La vie de Marianne. Précédée d'une notice par M. de Lescure. Tome 1*, Librairie de Bibliophiles, Paris 1882.
- May Georges, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, Yale University Press New Haven – Presses Universitaires de France, Paris 1963.
- Montesquieu de Secondat Charles Louis de, «Les lettres persanes», [in:] *Œuvres complètes de Montesquieu en sept volumes. Établie par Édouard Laboulaye*, Garnier Frères, Paris 1875, p. 25.
- Œuvres de Mme la marquise de Lambert*, seconde éd., Marc-Michel Bousquet, Lausanne 1748.
- Pernot Laurent, *La Rhétorique dans l'antiquité*, Le Livre de Poche, Paris 2000.
- Villiers, abbé de, *Réflexions sur les défauts d'autrui divisées en deux volumes*, chez Leonard Plaignard, Lyon 1694.
- Voltaire, «Essai sur la poésie épique», [in:] M. Palissot (éd.), *Œuvres de Voltaire. Nouvelle édition. Tome premier*, Chez Stoupe et Servière, Paris 1792.
- Œuvres citées d'après Angelet Christian, Herman Jan, *Recueil de préfaces de roman du XVIII^e siècle. Volume I: 1700-1750*, PU Louvain, 1999:
- De Montpleinchamp J. Ch. B, «Déclaration», [in:] *Le festin nuptial dressé dans l'Arabie heureuse au mariage d'Ésope, et de Phèdre et de Pilpai avec trois autres fées, divisé en trois tables: par M. de Palaidor...*, 1700.
 - De Servigné J. B. G., «À Monsieur le D***, qui a inventé la manière de poser les sonnettes, etc.», [in:] *Les sonnettes ou Mémoires de M. le marquis d****, Utrecht 1749.

- Laffichard T., «Avertissement», [in:] *Le Philosophe amoureux, ou Aventures du chevalier de K****, La Haye 1746.

Œuvres citées d'après Angelet Christian, Herman Jan, *Recueil de préfaces de romans du XVIII^e siècle. Volume II: 1751-1800*, PU de Louvain, 2003:

- Hacot J., *Anecdotes galantes ou le moraliste à la mode*, Amsterdam 1760.
- Guys J.-B., *La Baguette mystérieuse*, La Haye 1755.

Mots-clés

Préface, discours préfacier, liminaire, roman, romanesque, dix-huitième siècle

Abstract

A discourse of prefaces in the 18th century. Between the necessity and uselessness

The novel form, which was bombarded by charges of immorality, the ruining of good taste and the lack of antique models, sought some space in the 18th century in which it could deflect violent attacks of criticism. The prefaces occurring in the majority of novels published in France at that time become such a space. The charges levelled against them made novelists try at all cost to conceal the unreality of their literary works, presenting them as authentic documents that were found in clearly defined and believable – to the reader - circumstances. The preface, in which the author stands out against publication, encourages reading and points to the authenticity of the described events, is regarded as full of negation (denégative). Among a vast number of fictional strategies, two of them should be distinguished. The first strategy presents the preface as indispensable, while the second one as useless. The necessity of the preface is promoted mostly by the authors that are attached to the classical doctrine in which the reference to the literary tradition is visible. The strategy of uselessness appears in the works of the authors who reject the preface as a marker of unreality which unveils the real character of the text, its fictionality. Both approaches emerge in the texts of prefaces during the whole 18th century, they interchange and have a massive influence on the ingestion of the genre. The article presents the preface as the text that is “lifted” between necessity and uselessness in which the authors attempt, more or less openly, to stand up against the charges formulated by the critics.

Keywords

Preface, discourse of prefaces, novel, novelness, 18th century

Le mythe de la Tentation dans deux œuvres majeures: *La Tentation de saint Antoine* (1849, 1856, 1874) de Gustave Flaubert et *Requiem pour une nonne* (1950-1951) de William Faulkner

La Tentation est un thème biblique au caractère ambigu: celle-ci peut venir en effet de Dieu comme de mauvais guides plus ou moins diaboliques. En littérature, la tentation est devenue un thème constant, tiré de deux récits bibliques essentiels, la tentation d'Adam et Ève et la tentation de Jésus dans le désert, qui nous renvoient aux deux premiers épisodes fondateurs de la Bible hébraïque, la Genèse et l'Exode, mais aussi à l'*Évangile selon saint Matthieu* du Nouveau Testament: soit la tentation d'Adam et Ève, les quarante années de l'exode et les quarante jours de la marche d'Élie vers le Sinaï et de Jésus dans le désert (Mat. 4)¹. La question est donc de savoir comment deux auteurs fondamentaux de la modernité littéraire se sont réapproprié ce fonds commun religieux à travers un texte qui, comme le dit Danièle Chauvin dans son article «Bible et mythocritique» a «capacité à susciter l'imagination, la méditation ou la réflexion du lecteur et du créateur»². À plus long terme, cette question remet en cause le statut même du genre littéraire romanesque avec ses modes d'énonciation spécifiques, elle interroge la fiction, son code, sa réécriture et son renouvellement. À partir de là, nous pouvons concevoir trois axes d'étude: genèse et généricité, mythe et mimésis revisités, enfin le symbolisme des deux romans, tout «texte étant le passé et l'avenir d'un autre»³.

1. Genèse et généricité

Nos auteurs subissent tous deux une première «tentation» qui est celle du théâtre. La métaphorisation du roman se fait à travers ce genre qui subit une *métamorphose*, puisqu'aucun des deux romanciers ne cherche vraiment à rompre avec la forme romanesque.

¹ *Dictionnaire culturel de la Bible*, Cerf-Nathan, Paris 1990, pp. 245-246.

² *Questions de Mytho-critique, dictionnaire*, Imago, Paris 2005, pp. 41-58.

³ *Ibid.*, p. 50.

Pour la tentation de Flaubert, nous savons que son roman, «œuvre d'une vie»⁴, traversa celle de son auteur de façon obsessionnelle. Tout commence à l'âge de neuf ans, autour de 1830, lors d'une foire, et continue à vingt-quatre ans, pendant un voyage en famille à Gênes⁵. L'«illumination» que reçoit Flaubert doit être mise en relation avec l'activité hallucinatoire du saint d'Athanase (*Vie d'Antoine*, vers 380 après J.-C.) d'une part, avec le dégoût pour la sexualité que ressent l'«ermite de Croisset» à cet âge d'autre part, dû manifestement à l'excès de désir total, pérenne et exténuant, le réduisant alors à une sorte de contemplation voyeuriste. Il est fort probable que le tableau de Breughel le Jeune lui aura offert comme le reflet même de sa vie intérieure, riche, désaxée et passionnée, *infernale*, dans une vision à la fois chaotique, apocalyptique, romantique, «baroque», voire loufoque, expliquant en grande partie la réaction demeurée célèbre de Louis Bouilhet et de Maxime Du Camp, après la lecture enflammée et confiante de Flaubert en septembre 1849: «Il faut jeter cela au feu et n'en plus reparler.»⁶ Le feu de l'écriture, les flammes même de l'Enfer. La première «tentation» de Flaubert est donc celle du théâtre, la première «influence», celle du spectacle de marionnettes de son enfance. Enfin, Flaubert subit l'influence de la peinture: concernant le tableau de Breughel et l'impact visuel intense qu'il provoque sur lui, il «note»⁷, comme à son habitude⁸, d'abord et surtout l'aspect fantasmagorique de la toile, «étrange»⁹, enthousiasmant. L'influence picturale s'associe immédiatement à l'influence théâtrale. Lors du premier voyage en Orient, «toute [la] vieille érudition de Saint Antoine remont[e] à flots»¹⁰, et Flaubert a du mal à croire qu'il se soit vraiment trompé.

La tentation de Faulkner est beaucoup plus facile à cerner¹¹. On retiendra trois points: d'abord une intertextualité très riche; ensuite, l'écriture d'une «pièce», non d'un roman, trouve son origine dans une relation à trois: l'écrivain Faulkner, et les actrices Joan Williams et Ruth Ford auxquelles il propose un travail en collaboration. Cette relation équivoque entretient le sentiment de culpabilité dans *Requiem*, thème lui-même rattaché à l'inconscient freudien. Enfin, la tentation de la forme, comme chez Flaubert, à partir d'une première tentation théâtrale (*Marionnettes*, courte pièce lunaire, écrite en 1920 pour la troupe amateur de l'Université du Mississippi): choix d'une forme romanesque définitive («Ce n'est pas une pièce, devra être réécrite comme telle», lettre du 19 mai 1950)¹². Expérience intéressante, mais aspect *expérimental* lui-même minimisé par l'auteur en 1957. Les similitudes de

⁴ J. Bem, *Désir et Savoir dans l'œuvre de Flaubert. Étude de la tentation de saint Antoine*, À la Baconnière – Payot, Neuchâtel 1979, p. 7.

⁵ H. Troyat, *Flaubert*, Flammarion, Paris 1988, p. 69.

⁶ P. Aurégan, *Flaubert*, Nathan, Paris 1991, p. 7.

⁷ H. Troyat, *op. cit.*, p.69.

⁸ P.-M. de Biasi, *Gustave Flaubert, Une manière spéciale de vivre*, Grasset, Paris 2009, pp. 309-321.

⁹ H. Troyat, *op. cit.*, p. 70.

¹⁰ *Ibid.*, p. 116.

¹¹ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, Gallimard, Paris 2007, coll. Pléiade, pp. 1253-1259.

¹² Nous mettons en gras.

forme sont frappantes entre les deux œuvres. Par ailleurs, le thème du péché (originel) apparaît de façon très claire à la lecture du roman. La mise en rapport des deux œuvres s'impose donc assez aisément. Il est étonnant qu'en 1957, après l'adaptation de *Requiem* pour la scène par Albert Camus en 1956, ce dernier, dans son célèbre «Avant-propos» à la traduction française du roman par Maurice-Edgar Coindreau, n'ait fait aucun rapprochement entre les deux œuvres. Dans sa biographie de 2003, Jacques Pothier remarque que

l'œuvre théâtrale est embryonnaire, puisque le seul ouvrage qui peut prétendre s'inscrire dans ce genre, *Requiem pour une nonne*, se présente finalement comme un roman, œuvre hybride alternant de très longs prologues narratifs et trois actes de forme dramatique¹³.

L'«hybridité» est d'emblée reconnue. C'est le fait *saillant* de l'œuvre. La dimension historique, et, surtout, morale est elle aussi mise en valeur.

Si l'Histoire ne concerne pas à proprement parler *la Tentation de saint Antoine* de Gustave Flaubert, elle y touche au moins par les références à l'Antiquité, à la situation d'Antoine dans l'espace et dans le temps; en regard, la morale y est absolument présente, en rapport avec la censure, ne serait-ce que par les sujet et débat religieux proposés, le refus de la chair, la présence du Diable n'étant que le repoussoir de cette dernière. La *structure* reste le dénominateur commun aux deux œuvres: elle doit donc être toujours examinée de près.

2. Mythe et mimésis revisités

Nous abordons maintenant la mimésis revisitée (le «hôs», ὡς de la représentation mimétique d'Aristote): pour ce point capital, nous nous appuyons sur quelques exemples précis et concrets de *la Tentation*: un exemple de fausse didascalie, ou même d'anti-didascalie, un exemple de partie dialoguée, ici monologuée. Ce que nous appelons la *déixis narrative* apparaît en effet pleinement dès l'ouverture du premier chapitre: «C'est dans la Thébaïde, au haut d'une montagne, sur une plateforme arrondie en demi-lune, et qu'enferment de grosses pierres.»¹⁴ Nous avons ici ce que l'on peut appeler des indicateurs ou marqueurs de la *présentification*: mise en relief par un présentatif, «c'est» ou, dans le deuxième paragraphe, «il y a», deux circonstants spatiaux, un verbe au présent de description certes, mais figé comme dans une *atemporalité phénoménologique*. C'est en outre un verbe d'action, de sorte que le référent minéral est discrètement mais sûrement personnifié. Dans la suite du texte, on remarque que le narrateur n'est pas indifférent aux mécanismes de la logique discursive, en particulier au rapport causal avec «car» dans le deuxième paragraphe («car la montagne...»). Le problème de la *perception* est central: d'abord par la présence d'un «on» à valeur indéfini se rapportant à une instance appréhendant problématique, *a priori* anonyme, renvoyant à tout sujet percevant dans le

¹³ J. Pothier, *William Faulkner*, Belin, Paris 2003, p. 9. Nous mettons en italique.

¹⁴ G. Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*, Gallimard, Paris 1983, coll. Folio, p. 51.

cadre diégétique où un «faire semblant» de l'artiste est au moins présupposé¹⁵. Cet impersonnel peut renvoyer aussi bien au scripteur qu'à son personnage ou au lecteur dont le rôle est déterminant dans le parti pris d'esthétique voyeuriste choisie par l'auteur-narrateur. Il est plus qu'amené lui-même à entrer dans l'univers de référence suscité par «l'artiste face à Dieu»¹⁶, l'espace mental du narrateur en quête d'une vérité de nature inconsciente, le lieu même du désir et du savoir transgressif, aux frontières de l'interdit psychique. Notre instanciation anonyme nous paraît relever de l'«*in fieri*» dans la terminologie d'inspiration guillaumienne¹⁷. Au début du quatrième paragraphe, l'auteur-narrateur englobe l'instance en saisie du réel «en devenir» dans le terme «la vue», lui-même *objectivé* par une prédétermination définie. Au début du troisième paragraphe et tout au long de cette première anti-didascalie, l'indexation du réel imaginaire, fantasmé, «rêvé» se fait par de nombreux repères spatio-temporels qui orientent le regard d'Antoine ou du lecteur, ou encore l'œil de la caméra. En particulier, le gérondif «en montant toujours» inscrit particulièrement cet indécidable focal instancier dans le *texte* lui-même. L'axe du regard est ici celui d'un marcheur anonyme. L'axe analogique du regard instancié apparaît, quant à lui, dans le système comparatif: «comme des plages», «comme les flocons», assurant pleinement le marquage subjectif de l'instance auctoriale et narratoriale. On trouve également des *déictiques*, spatiaux comme dans «ça et là», plaçant le lecteur en référence situationnelle directe, anaphoriques comme dans «ces rais de flammes», mettant le récepteur en référence plutôt mémorielle. Le plus remarquable nous paraît être encore la pléthore, dans un *incipit* d'obédience réaliste, descriptif, voulant ancrer le réel dans un chrono-tope certain, d'articles de la prédétermination, quantificateurs ou désignateurs, comme «un», «deux ou trois» ou encore, bien entendu, «le», «la» ou «les». On a finalement tous les ingrédients d'un texte descriptif ouvrant un récit mimétique en focalisation «zéro», où se fait entendre la voix du scripteur. L'opération de reproduction se prolonge dans un présent de *reproduction*: «est assis», «il pousse un grand soupir», «il marche dans l'enceinte des roches, lentement» dans la sorte de relai narratif qui s'instaure dans le premier long monologue d'Antoine, l'interaction entre la fausse didascalie et le faux dialogue (ici monologue) avec le nom du personnage déplacé dans le corps du texte en petits caractères romains.

Dans le même ordre d'idées, on verra un peu plus loin dans le co(n)texte¹⁸ une rupture temporelle dans une «didascalie» qui a totalement oblitéré sa fonction première d'information: «C'était un troupeau de chacals». On y retrouve toujours un présentatif, mais introduit dans la pensée du personnage sous la forme du DIL. Nous passons donc ici à une focalisation interne. Flaubert utilise ce qu'il avait déjà entrepris dans *Madame Bovary*, faire du point de vue narratif un moyen de ligaturer

¹⁵ W. Stankiewicz, *Médiations narratives: actualisation et métamorphoses du réel et de l'écriture dans «Sartoris» de William Faulkner. Genèse et Traductions*, ANRT, Lille 2008.

¹⁶ J. Bem, *op. cit.*, chapitre VI, pp. 107 sq.

¹⁷ C. Détrie et al., *Termes et Concepts pour l'analyse du discours. Une approche pragmatique*, Honoré Champion, Paris 2007, pp. 14-18.

¹⁸ G. Flaubert, *La Tentation...*, *op. cit.*, p. 56. Cf. M. Perret, *L'Énonciation en grammaire du texte*, Nathan-Université, Paris 1994, pp. 16-17.

des épisodes en rapport avec des émotions et une psychologie particulière, ce qui fait dire justement à Jeanne Bem: «La fiction du théâtre ne se soutient plus.»¹⁹ De la même façon encore, on observe l'utilisation du discours rapporté direct sous la forme de citations mises entre guillemets et italiques qui font exploser la disposition typographique du texte, en même temps qu'elles créent un lien avec les parties pseudo-informatives insérées dans le corps du monologue tout en confirmant le caractère hétérogène du discours narratif flaubertien. Hybridité là encore, *monstruosité* du texte. C'est ainsi d'ailleurs que s'introduit le thème de la tentation dans la bouche d'Antoine: «La Reine de Saba, connaissant la gloire de Salomon, vint le *tenter*, en lui proposant des énigmes.»²⁰ La reprise du terme par le saint («Comment espérait-elle le tenter ?») se fait de façon surprenante dans le cotexte, puisque nous avons des caractères typographiques différents.

Dans la suite du monologue d'Antoine, nous voyons utilisée une grande variété de procédés d'écriture: «C'est par là qu'elles arrivent, balancées dans leurs litières aux bras noirs des eunuques.»²¹ Qui est ce «elles» qui n'a fait l'objet d'aucune présentation dans le cotexte supérieur et qui prend comme naturellement un caractère d'*évidence* dans le contexte de profération de la parole, volontiers libératrice, d'Antoine ? Le présent de reproduction prend plutôt un caractère de généralité habituelle. On peut dire que la présentification se fait *in absentia* de l'objet référé. Par ailleurs, la réalité suscitée étant certainement «évidente» pour le locuteur, on peut parler d'une variété d'anaphore «infidèle», Antoine ayant précédemment parlé de «femme» au singulier dans un cotexte toutefois encore coupé par une remarque narrative à mi-chemin entre la régie et le témoignage: «Il se tourne vers le petit chemin entre les roches.» Fait linguistique remarquable également: Antoine introduit de façon *présupposée* des paroles des «femmes» en mention anaphorique pronominale, dans du discours rapporté direct: «Je les repousse. 'Oh ! non, disent-elles, pas encore ! Que dois-je faire ?'»²²

Il est clair que nous entrons dans la pensée imaginaire et structurante d'Antoine, dans sa *vision*. La fausse didascalie qui informe le lecteur de ce que voit ou pense le saint («il se croit»²³), reproduit un fait imaginaire: «Il embrasse, *d'un seul coup d'œil*, les deux ports»²⁴. On a vraiment l'impression qu'Antoine *regarde* les endroits désignés, ce qui fait que la présentification est reproductible à l'infini dans le réel de la vue, comme dans celui de la vision, de même que par d'autres procédés langagiers, comme l'insertion du discours rapporté ou l'utilisation de la référence mémorielle en anaphore, qui se partagent de façon quasi identique le *contexte* et le *cotexte*²⁵. Preuve peut-être, là encore, de la nécessité de séparer linguistique et littérature. Mais ces quelques exemples de procédés techniques d'écriture sont récurrents dans l'œuvre, à

¹⁹ J. Bem, *op. cit.*, p. 249.

²⁰ G. Flaubert, *La Tentation...*, *op. cit.*, p. 59. Nous mettons en valeur.

²¹ *Ibid.*, p. 62.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 70.

²⁴ Nous mettons en italique.

²⁵ M. Perret, *op. cit.*

côté d'un souci de réalisme poussé à l'extrême, quand il s'agit de décrire le référent local et de, toujours, «faire vrai».

Et, enfin, toujours ce «on» récurrent dans les parties narratives (fausses didascalies): «on aperçoit», «on se venge du luxe», «on voit le long des murs», «on incline», «on sent», «on déroule», «on étale», «on retire», «on apporte»²⁶, «on se concerte», «on propose»²⁷, «on entendait», «on voyait»²⁸ au passé dans le discours d'Isis, qui assume un récit, elle aussi, comme tant d'autres personnages du texte; «on», donc, qui n'a pas toujours le rôle d'indéfini introducteur ou *centre* anonyme de perception, qui peut renvoyer à des identités distinctes et variées, en ménageant toujours toutefois une sorte de *flo* identificatoire dans la saisie des phénomènes extra et intra-diégétiques, dans la narration ou dans le dialogue.

Pour Faulkner, nous pouvons moins faire une analyse détaillée du partage entre *mimésis* et *diégésis* en termes aristotéliens, du fait même de l'étanchéité des deux modes d'écriture utilisés par l'auteur. Il s'agit d'un roman divisé en trois actes, et non en chapitres comme dans *la Tentation*, «d'un genre nouveau», comme l'était déjà celui de Flaubert, «composite»²⁹. Comme chez Flaubert, la voix du narrateur se fait d'emblée entendre à l'ouverture du premier prologue, qui évolue au cours du roman pour devenir lui-même un personnage de roman,

invitant le lecteur, devenu lui aussi personnage, à entrer dans la cuisine de la prison pour y voir l'inscription gravée par Cecilia Farmer sur une vitre, symptôme et symbole de ce passé qu'il propose alors au lecteur d'*inventer* lui-même, en choisissant parmi les figures proposées le vrai visage de la jeune femme, «si vaste, si infinie dans sa capacité est l'imagination de l'homme quand il faut disperser, brûler le résidu des faits, des probabilités, pour ne laisser que la vérité et le rêve»³⁰.

L'encadrement narratif est donc très serré, assorti d'une mise en abyme d'une grande virtuosité. Dans ces trois prologues, le narrateur parle à partir du présent, faisant explicitement référence, dans le troisième, au moment de la relation écrite très oralisée («maintenant en 1951»), «le présent étant presque toujours chez Faulkner le temps de l'écriture du roman, se projetant même dans l'avenir, en 1965»³¹. On peut donc parler d'une véritable *dialectique* du présent et du passé, depuis le chaos originel dans le deuxième prologue. Les tonalités, comme chez Flaubert, sont variées: épique et lyrique, mais encore comique et ironique, rejoignant en cela l'écriture flaubertienne. Le narrateur-historien se veut évaluateur de la construction collective du *mythe* de la ville de Jefferson dans le comté du Yoknapatawpha qu'il a réinventé lui-même en grande partie. L'histoire du roman

²⁶ G. Flaubert, *La Tentation...*, *op. cit.*, pp. 71-81.

²⁷ *Ibid.*, p. 122.

²⁸ *Ibid.*, p. 183.

²⁹ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*, p. 1259.

³⁰ *Ibid.*, p. 1260, et p. 632 pour la citation du romancier. En italique dans le texte.

³¹ *Ibid.*, p. 1260.

se présente en effet comme une chronique avec une succession de scènes ou de tableaux, représentatifs d'un moment de l'histoire de Jefferson, ou d'incidents significatifs ou d'objets emblématiques (la sacoche de Pettigrew ou l'antique cadenas du vieil Alec)³².

L'auteur-narrateur utilise aussi la longue parenthèse phrastique «qui donne à voir»³³, selon l'expression de François Pitavy. Comme chez Flaubert, l'effet visuel est recherché. Dans le troisième prologue, constitué d'une immense phrase de quarante-neuf pages entrecoupées de points-virgules, les scènes sont réfléchies par le «miroir» de la prison³⁴. L'auteur réinvestit le vocabulaire du théâtre. Dans les parties narratives, on trouve les mots «scène», «acte», «rideau». Le terme *stage* est employé dix-huit fois dans le roman en américain. Il utilise aussi le procédé «réaliste» de la comparaison³⁵: «comme une scène...», «comme un char...»³⁶. Comme chez Flaubert, les didascalies ne remplissent pas leur fonction d'origine. On peut donc parler de *fausses didascalies*, aussi bien pour les prologues que pour les actes. Par exemple, au début de la scène 1 de l'acte I, le narrateur «expliqu[e], dès le lever du rideau, le «symbolisme» de la lumière et de l'obscurité ou de la position élevée de la salle d'audience»³⁷, ce qu'il ne devrait jamais faire. Dans cette même didascalie initiale, l'informateur présente trop longuement ses personnages: l'avocat Gavin Stevens, qualifié de «champion de... la justice telle qu'on l'entend»³⁸, Nancy Mannigoe, pour laquelle le «narrateur de roman» opte pour «un regard extérieur au personnage», avec toutefois des marqueurs subjectifs comme le conditionnel ou l'adverbe modalisant «probablement»³⁹, Gowan Stevens, le mari de Temple, présenté dans la didascalie du début de la scène 2 de l'acte I comme «le type du fils de famille»⁴⁰. François Pitavy fait remarquer que «les présentations des personnages [sont] propres au genre romanesque, avec retour en arrière sur leur passé», par un «narrateur metteur en scène omniscient», «un Faulkner au meilleur de son talent de metteur en scène» qui propose à son lecteur «une manière de récit de fiction où le narrateur mettrait en scène, et en perspective, le discours de ses personnages»⁴¹. Ainsi, des personnages comme Gavin Stevens, Temple et le Gouverneur peuvent endosser la fonction narratoriale quand ils rappellent des épisodes connus du passé de la ville de Jefferson, tout en restant acteurs d'une pièce de théâtre, et metteurs en scène de leur propre *drame* intérieur, comme c'est le cas pour Temple qui est en «véritable conflit» avec l'épouse de son mari, «deux personnages fictifs qu'elle-même met en scène et en jeu et peut ainsi refuser de reconnaître comme étant le revers et l'avvers de la même personne»⁴²,

³² *Ibid.*, p. 1261.

³³ *Ibid.*, p. 1266.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ J. Bem, *op. cit.*, p. 73.

³⁶ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*, p. 1262.

³⁷ *Ibid.* Entre guillemets dans le texte.

³⁸ W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*, Paris 2003, p. 70.

³⁹ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*, p. 1263.

⁴⁰ W. Faulkner, *Requiem pour nonne*, *op. cit.*, p. 74.

⁴¹ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*, pp. 1261-63.

⁴² *Ibid.*, p. 1264.

d'où l'idée d'ailleurs chez Faulkner d'une réécriture nécessaire *pour* la scène. Il y a donc comme une sorte de concurrence entre les différentes instances narratives. Importance du faux dialogue, comme chez Flaubert, dans le sens, cette fois-ci, où le monologue l'emporte sur la conversation avec autrui qui «n'induit pas de conflit réel»⁴³, se substitue à la voix du narrateur. La disposition du texte ne donne qu'une «illusion de dialogues»⁴⁴, ce qui était déjà aussi le cas dans *la Tentation*, la projection d'entités distinctes sur le devant de la scène n'appartenant qu'au for intérieur du personnage-principal, Antoine, substitut lui-même de l'auteur-narrateur, Flaubert. L'instance narrative à double fonction de régie et de témoignage se trouve donc elle-même éclatée, au cœur de *Requiem*, entre ses différentes parties (composition et personnages). Exemple en II, 1: Gowan Stevens, dans un immense monologue, «se parle et s'écoute parler», il est «un narrateur imaginant une histoire selon ses propres codes romanesques, se mettant tantôt à la place de Red («je suis Red maintenant»⁴⁵), tantôt à celle de «Temple», selon les termes de François Pitavy⁴⁶. Enfin, notre déixis narrative n'est pas absente de certains passages didascaliques, où le narrateur se livre à un jeu de détermination ou de quantification par l'article défini ou indéfini, ce qui nous renvoie d'autre façon à la «mise en spectacle linguistique» issue de la grammaire guillaumienne⁴⁷ permettant d'asseoir notre thèse sur des fondamentaux pragmatique-référentiels et sémantiques plus solides.

3. Le symbolisme des deux œuvres

Les deux romans nous proposent d'abord une remontée vers les origines de l'humanité: la Genèse (3, 19), naissance du monde et apparition de l'homme, profération de la parole divine, l'interdit qui pèse sur le savoir à travers le symbole de l'arbre, la présence du Mal par le thème même de la tentation qui est de nature érotique. Les deux romans nous proposent un voyage dans l'inconscient humain, aussi bien sur le plan *individuel* (qui ressortit au cas d'Antoine, mais aussi de Temple), que *collectif* (qui ressortit à l'élaboration du mythe collectif de Jefferson dans *Requiem*, mais aussi à la constitution même de la vie politique et sociale dans *la Tentation*). On est frappé, dans le deuxième acte en particulier de *Requiem*, par le nombre d'expressions qui accepteraient volontiers une lecture psychanalytique, comme le fait J. Bem dans son ouvrage sur *la Tentation de saint Antoine* de Flaubert. Le début du deuxième prologue contient de nombreuses allusions à la Genèse («Au commencement était le Verbe», sous-titre du «Dôme doré»), aux reptiles, à la Bible et aux Écritures Saintes, l'arbre, la loi et l'ordre, le péché d'orgueil, la possession, l'angélisme, mais encore, dans un autre ordre d'idées, la putréfaction, le mal, l'hybridité, le plaisir, la souillure

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 1263.

⁴⁵ W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*, *op. cit.*, p. 175.

⁴⁶ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*

⁴⁷ C. Détrie et al., *op. cit.*, pp. 186-87.

(*miasma*, «soilure»⁴⁸), la destruction et la mort. Tout un discours moralisateur ressort, lié au thème même de la monstrosité, bien présent dans le roman de Flaubert. Chez lui sont présents en particulier Matthieu, 4 et 5: «... le fils rebelle fera alliance avec le Diable»⁴⁹, le livre I des *Rois* (X, 1) pour le thème de la tentation d'Antoine par la Reine de Saba.

Mais monstrosité implique métamorphose, cruauté: dans *la Tentation de saint Antoine* de 1874, avant et après l'apparition du Diable et des Sept Péchés Capitaux⁵⁰, «les objets se transforment. Au bord de la falaise, le vieux palmier... devient le torse d'une femme penchée sur l'abîme...»⁵¹. Antoine se lamente, ses premières hallucinations se produisent, et une indication didascalique précise: «... et l'escabeau soutenant le gros livre, avec ses pages chargées de lettres noires, lui semble un arbuste tout couvert d'hirondelles». Jeanne Bem, dans *Désir et savoir...*, commente ainsi l'opération de double métamorphose:

C'est *parce que* l'arbre est associé à Ève et au péché originel (lequel concernait le savoir) qu'il se transforme en image érotique. Et, en retour, c'est *parce que* le livre est associé au savoir, et le savoir au paradis perdu, que l'escabeau qui porte le livre se transforme en arbre⁵².

Dans *Requiem*, Gavin Stevens, dans la scène 1 de l'acte II, utilise la métaphore sportive de «l'arbre, quel que soit le nom qu'il vous plaise de donner au morceau de bois symbolique»⁵³. Ce «symbolical wood» est rattaché au thème du chantage («blackmail») qu'exerce Pete, le frère de Red, avec qui Temple avait connu l'orgasme à Memphis sous le regard même de son ravisseur, Popeye (surnom de Vitelli dans *Sanctuaire*, où se lit très clairement le désir de voir, mais aussi de savoir (*libido sciendi*), propre à Antoine dans *la Tentation*⁵⁴). Temple désirait quitter son mari pour partir avec Pete. Dans l'analepse de la scène 2 de l'acte II, six mois plus tôt, est mise en scène cette décision, entraînant le geste préventif de meurtrier de la «nonne» Nancy. Son idée est que le bébé de Temple ne doit pas «voir», de façon symbolique, ce qui pourrait être la répétition de l'acte de Temple à Memphis, qui avait eu pour conséquence la naissance de son premier enfant, du moins selon les craintes de l'époux de Temple, Gowan, toujours en quête de reconnaissance en paternité. Sur le plan symbolique, plan sur lequel se situe tout le roman de Faulkner, à l'image de ce «symbolical hill»⁵⁵ dans les propos de Gavin, on peut se demander si le coït de Temple et Red sous les yeux de Popeye ne serait pas la «scène primitive» que reproduit la névrose obsessionnelle de Flaubert à travers son personnage d'Antoine. En tuant le bébé, Nancy empêcherait la «prostituée» de traumatiser l'enfant, la laissant

⁴⁸ W. Faulkner, *Requiem for a nun*, Vintage Books, New York 1975, p. 147.

⁴⁹ J. Bem, *op. cit.*, pp. 113, 115.

⁵⁰ G. Flaubert, *Œuvres romanesques III*, Gallimard, Paris 2013, coll. Pléiade, p. 32.

⁵¹ G. Flaubert, *La tentation...*, *op. cit.*, p. 64.

⁵² J. Bem, *op. cit.*, p. 224. En italique dans le texte.

⁵³ W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*, *op. cit.*, p. 167.

⁵⁴ J. Bem, *op. cit.*, chapitre VIII, p. 165 sq. Cf. p. 125 également.

⁵⁵ W. Faulkner, *Requiem for a nun*, *op. cit.*, p. 138.

seule dans le Mal que cette dernière finit par revendiquer au cours de la pièce, qui la définit en tant que telle, et à cause duquel – parce qu'elle a goûté au fruit défendu et s'étant délectée de la connaissance apportée par l'acte révélateur d'une sexualité acceptée-, la sainteté lui sera à jamais refusée: «requiem pour *une nonne*», un choix est à faire entre deux personnages féminins, mais tous deux voués à une mort certaine, réelle pour Nancy qui l'accepte, *symbolique* pour Temple qui connaît enfin sa vraie nature, sa *vérité*, dans la métamorphose reconnue de son propre être: «Condamnés et damnés» sont les quasi derniers mots de Temple⁵⁶. Elle est par ailleurs une sorte d'Antoine *averti* du péché, qui se donne à lui, et à *voir* à travers lui, issue d'un milieu aristocratique qui n'admet pas la déviance, de sorte qu'à travers la pièce, et la volonté de révision d'un procès judiciaire, c'est le procès d'une caste nobiliaire qui est moralement dénoncé par Faulkner, tandis que, dans *la Tentation*, c'est le milieu bourgeois qui est visé à travers Antoine par Flaubert, détenteur, à travers l'image du Dieu-père castrateur, de la Loi.

Dans le long monologue de Gavin Stevens en II, 1 de *Requiem*, nous assistons à la métamorphose de Popeye en prince oriental raffiné: «Non, ce n'est pas cela, vous ne rendez pas justice à ce *précieux*, à cette fleur, à ce joyau. Vitelli ! Quel nom pour un homme comme lui ! Hybride, impuissant.»⁵⁷ On peut parler d'un orientalisme euphémisant (transmutation des scènes de voyeurisme et de l'assassinat de Red en conte des *Mille et Une nuits*⁵⁸). L'association de trois facteurs différents: le raffinement du conte, l'hybridité ou la monstruosité inhérente à l'œuvre et à son genre, l'impuissance comme métaphore du refoulement ou du dépassement de l'interdit, - nous paraît présente aussi dans *la Tentation de saint Antoine*, où «l'onirisme érudit» proposé par Foucault dans son article «la Bibliothèque fantastique» en mars 1967, c'est-à-dire «l'écriture comme champ du savoir offert au désir», permet à Flaubert de répondre à cette «question angoissée: Comment écrire sous le regard de Dieu ?»⁵⁹

La Tentation de saint Antoine consacre la toute-puissance de la pensée (le plus souvent magique) propre à la névrose obsessionnelle compulsive. Antoine repousse, par des exorcismes⁶⁰, toutes les portes mauvaises qui l'empêchent d'accéder au désir inconscient – la *libido sciendi* –, à la *connaissance* (gnôsis), au savoir qui reste de nature érotique (ce que Temple réalise dans le roman de Faulkner, et qu'elle tarde à *révéler* par des discours de la résistance, bien marqués par le style même de l'auteur, sa prose lasse et lascive, répétitive et torturée, on pourrait dire «serpentine»). Antoine et Temple ont tous les deux un *moi divisé*⁶¹ (la tentation diabolique). Flaubert met en scène son propre rapport œdipien. Sa quête et sa recherche, à travers son personnage, se manifestent par une grande érudition et une sur-référencialité symbolique (ce que Jeanne Bem appelle «un surplus de sens flottant. Ne pas cerner le sens, le

⁵⁶ W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*, *op. cit.*, p. 284.

⁵⁷ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*, p. 547. En italique dans le texte.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 1263.

⁵⁹ J. Bem, *op. cit.*, p. 125.

⁶⁰ G. Flaubert, *La Tentation...*, *op. cit.*, pp. 58, 60, 67, 77-78.

⁶¹ «C'est comme si le lien général de son être se dissolvait; et, ne résistant plus, Antoine tombe sur la natte.» *Ibid.*, p. 64.

laisser flotter, c'est essentiel»⁶²), un surréalisme avant la lettre censé finalement lui procurer sinon le plaisir, du moins une satisfaction et une sublimation des désirs par la création artistique, littéraire, ce qu'il fait présentement en publiant sa troisième version de *Saint Antoine*, l'«œuvre d'une vie».

La gnose se définissant contre la religion chrétienne, «partir de la Gnose, c'est choisir le surplus de sens»⁶³, c'est mettre en place une Bible contre une autre Bible, une parole chargée de science contre une autre chargée d'inconscient que la voix du narrateur, celle de son personnage comme celles de tous les autres personnages ou *monstres* en lesquels ils doivent parfois se transformer pour accéder à la vérité inconsciente (ex. le Cochon dans la deuxième version de *Saint Antoine*), dans les méandres d'un texte en complet «bouleversement»⁶⁴; libèrent, car «la voie du savoir ne passe pas par la science»⁶⁵ ni par les hérésies qui prétendent mener «à la sagesse et au salut»⁶⁶, «il n'y a de sens que du signifié»⁶⁷, lequel ne se trouve que dans un inconscient retrouvé.

L'«avènement de l'apocryphe»⁶⁸ dans *Requiem pour une nonne* se comprend de cette manière: le narrateur n'est pas totalement détaché de son sujet car il participe à la fabrique du mythe de Jefferson depuis sa naissance⁶⁹. Il possède un double point de vue, rétrospectif et prospectif, mêlé aux fonctions de régie et de témoignage. Ce qu'il essaye de retrouver sur un ton nostalgique, c'est «cet âge d'or d'une société qui se veut fondée sur le droit imprescriptible de la liberté.» Faulkner entretient donc un rapport particulier à l'Histoire, à mi-chemin entre le factuel dépouillé de ses «probabilités» et le romanesque où la «fiction non seulement di[t] l'histoire, mais devien[t]... l'histoire de son comté et de sa région...»⁷⁰. L'opération ressemble étonnamment à celle qui prétend libérer l'esprit des chaînes de l'inconscient car l'univers *cosmique*, et non pas fictif ou mythique, auquel le romancier aspire, ne peut être créé que par la «sublimation du factuel en apocryphe», soit des désirs transférés dans le monde appréhendable et observable, et qui tendront à s'autoréguler dans une moindre idéalisation, seule façon d'accéder à la «vérité», qui s'associe paradoxalement au «rêve» (cf. fin du troisième prologue), vérité qui pour lui est aussi *réalité*. Celle-ci ne peut donc s'établir qu'«au miroir de la fiction»⁷¹. N'est-ce pas là aussi une sorte d'exercice conjuratoire, d'exorcisme, qui permet «d'arracher le fait à sa contingence et de l'élever (le «sublimier») pour n'en conserver que l'expérience historique quintessentielle»⁷² ? Ainsi Cecilia Farmer, représentée métonymiquement par sa signature, réalise cette sublimation du

⁶² J. Bem, *op. cit.*, p. 72.

⁶³ *Ibid.*, p. 218.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 226.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 237.

⁶⁶ G. Flaubert, *La Tentation...*, *op. cit.*, p. 252.

⁶⁷ J. Bem, *op. cit.*, p. 237.

⁶⁸ W. Faulkner, *Œuvres romanesques IV*, *op. cit.*, pp. 1264-1266.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.* pour toutes les citations.

⁷¹ *Ibid.*, p. 1266.

⁷² *Ibid.*

réel, c'est-à-dire la quintessence de l'Histoire *sublimée* par la dispersion des faits et probabilités. Pour ce faire, fusion et métamorphose ont été nécessaires.

On pourrait donc penser qu'il y a deux types de mythe différents dans nos deux romans: un mythe qui engage le sens du collectif, l'ensemble des valeurs morales auxquelles une société donnée, un groupe social est obligé de se plier, aristocratie ou bourgeoisie, sous la forme du Devoir ou du civisme qui a une fonction dés-animalisante, qui tâche de détruire la bête en l'homme, mais qui, aussi, le fait ressortir dans des schémas de violence institués; un mythe individuel dans lequel l'être humain trouve la purification, la «sainteté» dans la reconnaissance acceptée d'une impureté fondamentale, la «souillure» fondatrice du mythe d'Œdipe, ce qui, dans le texte de Faulkner, apparaît sous l'expression «refuser d'accepter»⁷³. Dans les deux cas, on constate qu'il y a application à la fiction d'une volonté d'accession au sens, au symbolique, que, dans les deux cas, il s'agit d'accéder à un savoir déculpabilisant. Le mal ainsi arraché à la racine de l'arbre permet de découvrir une vérité *assomptive*, transcendante, débarrassée de la pulsion et de la compulsion, soit de l'affectif. Mais, dans ce cas, une tension existe encore entre une tentation spirituelle angélique et une tentation matérielle démonique qui est tout l'apanage de l'être humain.

En conclusion, on peut dire que les deux romans nous font accéder à une vérité intérieure. Notre déixis narrative est révélée comme possible fonctionnement auto-régularisant d'une fiction romanesque mimétique réaliste. Elle renouvelle l'approche traditionnelle de la mimésis aristotélicienne. C'est un moyen qui permet, en tout cas, de faire passer le sujet percevant et écrivant de l'inconscient, où tout est zone d'ombre, «flottement», à la Logosphère⁷⁴, où la pensée se rationalise.

L'hybridité présente dans les deux œuvres reste «en haine du réel»⁷⁵, mais tâche de jeter un regard conscient sur lui. La «castration de sens»⁷⁶ est plausible et transitoire dans la mesure même où celui-ci reste cantonné dans un «surplus», où signifiant et signifié se disputent la part du *mystère* des signes tournés en symboles. Plus simplement, en se libérant de ses fantasmes par l'écriture, Flaubert libère le sens d'un discours sursignifiant. Cette opération doit être mise en rapport avec la castration symbolique, dont semble avoir particulièrement souffert Flaubert, lui ouvrant toutefois, à plus long terme, une voie vers la sublimation artistique.

⁷³ W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*, *op. cit.*, p. 175; *Idem*, *Requiem for a nun*, Vintage Books, p. 146 («refuse to accept it»). On remarque aussi que Flaubert *décentre* la réalité géographique réelle du début de *la Tentation* de Pispir ou Colzum en Thébaïde, région où Œdipe a été élu «roi» dans la mythologie grecque.

⁷⁴ C. Détrie et al., *op. cit.*, pp. 173-175.

⁷⁵ J. Bem, *op. cit.*, p. 231; G. Flaubert, *Correspondance*, Gallimard, Paris 1980, coll. Pléiade, p. 643.

⁷⁶ J. Bem, *op. cit.*, p. 119, en référence à Shoshana Felman.

Bibliographie

- Aristote, *Poétique*, Les Belles Lettres, Paris 1990.
- Athanase d'Alexandrie, *Vie d'Antoine*, Les Éditions du Cerf, Paris 1994.
- Aurégan Pierre, *Flaubert*, Nathan, Paris 1991, coll. Balises.
- Bem Jeanne, *Désir et Savoir dans l'œuvre de Flaubert. Étude de «La Tentation de saint Antoine»*, À la Baconnière – Payot, Neuchâtel 1979, coll. Langages.
- De Biasi Pierre-Marc, *Gustave Flaubert. Une manière spéciale de vivre*, Grasset, Paris 2009, coll. Références - Le Livre de Poche.
- Chauvin Danièle, «Bible et mythocritique», [in:] D. Chauvin, A. Siganos, P. Walter (dir.), *Questions de mytho-critique, dictionnaire*, Imago, Paris 2005.
- Détrie Catherine et alii, *Termes et Concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Honoré Champion, Paris 2001, coll. Lexica.
- Dictionnaire Culturel de la Bible*, Cerf-Nathan, Paris 1990.
- Faulkner William, *Requiem for a nun*, Vintage Books, New York 1975.
- Faulkner William, *Requiem pour une nonne*, Gallimard, Paris 2003, coll. Folio.
- Faulkner William, *Œuvres romanesques IV*, Gallimard, Paris 2007, coll. Bibliothèque de la Pléiade.
- Flaubert Gustave, *Correspondance*, tome II, Gallimard, Paris 1980, coll. Bibliothèque de la Pléiade.
- Flaubert Gustave, *La Tentation de saint Antoine*, Gallimard, Paris 1983, coll. Folio.
- Flaubert Gustave, *Œuvres romanesques III*, Gallimard, Paris 2013, coll. Bibliothèque de la Pléiade.
- Perret Michèle, *L'Énonciation en grammaire du texte*, Nathan, Paris 1994, Nathan, coll. Lettres 128.
- Pothier Jacques, *William Faulkner*, Belin, Paris 2003, coll. Voix américaines.
- Stankiewicz Waclaw, *Médiations narratives: actualisation et métamorphoses du réel et de l'écriture dans «Sartoris» de William Faulkner. Genèse et Traductions*, ANRT, Lille 2008.
- Troyat Henri, *Flaubert*, Flammarion, Paris 1988, coll. Le Livre de Poche.

Mots-clés

Genre, structure, innovation, énonciation, pragmatique, perception, représentation, mythe, métamorphose

Abstract

**The Myth of Temptation in two major works:
Gustave Flaubert's *La Tentation de saint Antoine* (1849, 1856, 1874) and
William Faulkner's *Requiem for a nun* (1950-1951)**

In the first part of the article, we concentrate on the fact that both Flaubert and Faulkner were keen on theatre. Flaubert's early preference for the dra-

matic genre, unknown but always present in his eclectic *opus vitae*, as well as Faulkner's appreciation for the theatre (inspired by the other), set the nature and the object of the two novels: both original for their form and structure and for their common moral views (Evil vs. Good). Then we deal with the question of genre, which emphasizes the problems concerning innovation. Simultaneously, we emphasize the concepts of representation and metamorphosis. Then, we approach the notion of mimesis to investigate how it presents the referential and fictional components, where cognition remains essential. Finally, by analyzing the symbolical content of the two works, we revisit the myth of the biblical temptation to observe the exorcisms and the creativity of the fictional world of the two novels; for that we use a psychoanalytic approach.

Keywords

Genre, structure, innovation, enunciation, pragmatics, perception, representation, myth, metamorphosis

L'essence et les sens du christianisme au XIX^e siècle: autour de l'idée de religion universelle

Il est quelque peu malaisé, voire anachronique, de parler aujourd'hui de l'essence du christianisme. De quoi pourrait-il bien s'agir en effet ? Certains théologiens¹ ont opposé, dans le contexte chrétien, la religion à la foi. Mais la foi est-elle bien saisissable ? S'agit-il d'une adhésion au credo (symbole des Apôtres), ou d'une attitude subjective de confiance et d'abandon ? On dira peut-être que l'essence du christianisme se résume dans l'Évangile. Mais nous savons très bien qu'il n'y en a pas un, et que le processus de rédaction des écrits bibliques pose des problèmes innombrables. La figure même de Jésus demeure une énigme, même si, tout le laisse supposer, le Jésus de l'histoire a bien vécu au tournant des deux ères – avant et après le Christ. Sa quête, amorcée au XIX^e siècle, est loin d'être terminée. On peut finalement constater qu'il n'y a pas un seul christianisme, mais des christianismes, définis par les multiples confessions, communautés et croyants disséminés dans le monde, proposant des interprétations divergentes du message chrétien, et par là même de son essence. Cette dernière, que ce soit d'un point de vue philosophique ou théologique, semble bien nous échapper.

1. Le contexte religieux du XIX^e siècle

Au XIX^e siècle, bien que la complexité du phénomène chrétien soit déjà perceptible, il n'en est pas forcément de même. Ludwig Feuerbach, tentant de saisir l'essence du christianisme², constate qu'il s'agit d'une projection de la subjectivité humaine, aspirant à un idéal divin qu'elle croit éloigné. Une thèse, audacieuse à l'époque, qui en dit beaucoup sur la direction que prennent alors les changements dans l'appréhension du christianisme, et plus généralement de la religion. Celle-ci suit en effet un mouvement d'immanentisation, le centre du phénomène religieux se déplaçant vers le monde, la nature et l'humanité. Ce sera l'un des enjeux majeurs

¹ Je pense ici à Karl Barth ou Dietrich Bonhoeffer; voir p. ex. à ce sujet: J.-P. Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, Mouton, Paris 1982, pp. 82-84.

² *L'essence du christianisme*, parue à Leipzig en 1841, est traduite et publiée en français en 1850, de concert avec l'ouvrage sur *L'essence de la religion* (1845); H. Ewerbeck *Qu'est-ce que la religion ? : d'après la nouvelle philosophie allemande*; trad. de Louis Feuerbach, Lardange, Paris 1850, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k95380b>, consulté le 29.03.2016.

de ce qu'on nomme la crise moderniste, à laquelle les Églises officielles se trouvent confrontées dès les années 20 du siècle, et qui plonge ses racines bien avant. En 1825, Jouffroy analyse dans le *Globe* libéral «Comment les dogmes finissent»³, et dix ans plus tard l'exégète allemand David-Frédéric Strauss écrit la *Vie de Jésus*⁴, où il tente de séparer l'histoire du mythe de Jésus. Renan va participer au débat en publiant sa *Vie de Jésus* à lui en 1863⁵, qui fait scandale et lui vaut le titre de «blasphémateur européen» formulé par le pape. Le problème est qu'à l'époque, qualifier Jésus d'«homme admirable», revient à dire qu'il n'est pas Dieu. Or, ce qui est admissible du point de vue du dogme (suivant lequel le Christ est vrai homme et vrai Dieu), l'est moins d'un autre, conditionné par les mentalités et les usages au sein de l'Église.

La réaction du Saint-Siège aux «nouveau-tés» qui mettent l'Église et la foi en péril, exprimée en 1864, soit un an après la publication de Renan, dans l'encyclique *Quanta cura* de Pie IX et le *Syllabus Errorum* accompagnant le document, est intransigeante. Elle condamne toutes les «erreurs perverses» du monde moderne: naturalisme, panthéisme, rationalisme, socialisme et communisme, sans oublier les sociétés secrètes, en reprenant les condamnations prononcées par Grégoire XVI dans *Mirari vos* (1832) contre le libéralisme, l'indifférentisme en matière de religion, la séparation entre l'Église et l'État. L'Église romaine, de Grégoire XVI à l'*aggiornamento* de Vatican II et au pape François, va faire un long chemin.

Dire que le christianisme au XIX^e siècle évolue et subit de profondes mutations, est une évidence, mais d'une extrême complexité. Pour ma part, je voudrais me concentrer sur un aspect de ces changements qui touche à l'évolution d'une idée présente dans la pensée occidentale dès l'Antiquité, celle de la religion universelle. Il n'y a pas d'essence de la religion universelle, pas plus que d'essence du christianisme. Mais il y a des sens, tantôt éloignés les uns des autres et tantôt convergents, que l'histoire donne à ses variations successives, tout comme elle en fournit à la religion chrétienne. Le sens même du mot religion évolue. Quand Augustin d'Hippone affirme au V^e siècle que le christianisme est la *vera religio* (la vraie religion) il entend par là la façon la plus parfaite d'adorer Dieu. La religion, jusqu'aux temps modernes, constitue une vertu, une disposition de l'esprit, avant de devenir une forme de culte fondée sur une certaine doctrine⁶. C'est cette façon de concevoir la religion qui est en vigueur au XIX^e siècle, même si on observe déjà alors, surtout vers la fin du siècle⁷, des glissements allant dans le sens du flou sémantique actuel. Bien des aspects du sujet qui m'intéresse ont déjà été traités par des chercheurs comme Paul

³ T. Jouffroy, «Comment les dogmes finissent», *Le Globe, journal littéraire*, 24 mai 1825, t. 2, n° 111, pp. 565-568, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1073756t>, consulté le 29.03.2016.

⁴ *Das Leben Jesu* paraît en traduction d'Émile Littré en 1839 (tome 1) et 1853 (tome 2).

⁵ E. Renan, *Vie de Jésus*, Gallimard, Paris 1974.

⁶ P. Gisel, J.-M. Tétaz (dir.), *Théories de la religion*, Labor et fides, Genève 2002, pp. 11-12.

⁷ On observe alors une tendance à sacraliser l'art et en faire une religion; voir à ce sujet: J.-M. Schaeffer, «La religion de l'art: un paradigme philosophique de la modernité», *Revue germanique internationale* [en ligne], 2/1994, <http://rgi.revues.org/470>, consulté le 18.03.2016.

Bénichou⁸, Frank Paul Bowman⁹, Brian Juden¹⁰ ou Auguste Viatte¹¹. Je voudrais quant à moi tenter d'esquisser dans cette brève étude une carte, qui ne sera pas des plus détaillées, des différents sens auxquels le christianisme – conçu comme religion universelle – nous renvoie au XIX^e siècle.

2. Religion naturelle et cultes révolutionnaires

Il est impossible d'entrer au XIX^e siècle autrement que par la porte de la Révolution, de son contexte social, religieux et intellectuel. La religion au siècle des Lumières, et tout particulièrement le christianisme, et encore plus particulièrement le catholicisme, est soumis à une critique qui va radicalement changer son statut politique et culturel. Les philosophes, pourfendeurs de la superstition et du fanatisme, lui opposent l'idée de religion naturelle, qui possède d'ailleurs une longue tradition¹², allant de Cicéron, où elle se trouve en germe, jusqu'à Jules Simon au XIX^e siècle, qui reprend les points fondamentaux de la religion naturelle telle qu'elle se trouve formulée au XVII^e siècle par un Herbert de Cherbury: existence de Dieu et de la Providence, nécessité de lui rendre un culte, qui se résume dans la pratique de la vertu, responsabilité morale de l'homme, peines et récompenses après la vie terrestre¹³. Ce *credo minimum* de la religion naturelle, dénominateur commun de tous les cultes, qui peut bien se passer de la Révélation, est repris, avec certaines nuances et différences, par tous ses partisans.

Durant la Révolution, la vague de déchristianisation déferlant sur la France, en conséquence des résistances catholiques, produit le culte de la Raison, déiste mais glissant parfois vers l'athéisme. Robespierre, voulant mettre terme à la déchristianisation, le remplace par le culte de l'Être Suprême, d'inspiration rousseauiste, qui ne lui survivra que peu de temps¹⁴. Après un bref épisode d'enthousiasme pour la théophilanthropie¹⁵, culte familial et patriotique sans dogmes ni prêtres, initié sous le

⁸ P. Bénichou, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Gallimard, Paris 1977.

⁹ F. P. Bowman, *Le Christ romantique*, Librairie Droz, Genève 1973; *Le Christ des barricades: 1789-1848*, Éditions du Cerf, Paris 1987.

¹⁰ B. Juden, *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français (1800-1855)*, Klincksieck, Paris 1971.

¹¹ A. Viatte, *Les sources occultes du romantisme: illuminisme - théosophie: 1770-1820*, t. 1-2, Librairie H. Champion, Paris 1969.

¹² J. Lagrée, *La religion naturelle*, PUF, Paris 1991.

¹³ Idem, *La raison ardente: religion naturelle et raison au XVIII^e siècle*, J. Vrin, Paris 1991, p. 30.

¹⁴ M. Vovelle, 1793, *La Révolution contre l'Eglise. De la Raison à l'Être suprême*, Éditions Complexe, Bruxelles 1988; A. Aulard, *Le culte de la raison et le culte de l'Être suprême (1793-1794). Essai historique*, Félix Alcan, Paris 1892, http://classiques.uqac.ca/classiques/aulard_alphonse/culte_de_la_raison_et_etre_supreme/culte_de_la_raison.html, consulté le 29.03.2016; A. Mathiez, *Les Origines des cultes révolutionnaires (1789-1792)*, Librairie G. Bellais, Paris 1904, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k206888>, consulté le 1.04.2016.

¹⁵ J.-B. Chemin-Dupontès, *Manuel des théophilantropes ou adorateurs de Dieu et amis des hommes*, publié au bureau des ouvrages de la théophilanthropie, Paris 1798, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k46590d>, consulté le 1.04.2016; A. Mathiez, *La Théophilanthropie et le*

Directoire par Jean-Baptiste Chemin-Dupontès, le concordat signé par Napoléon fait du catholicisme «la religion de la majorité des Français». Mais ce catholicisme, suite à la confrontation avec la philosophie des Lumières et l'expérience traumatisante de la Révolution, ne sera plus celui du Grand Siècle.

3. Ésotérisme

Le moment révolutionnaire est souvent envisagé à l'époque suivant une perspective eschatologique voire millénariste. Le bouleversement qu'elle apporte étant assimilé à l'avènement d'une nouvelle ère, consacrant le mariage du religieux et du politique¹⁶. Cette vision de la Révolution comme régénération universelle, devant rayonner sur le monde entier, est chère à bien des gens épris d'enthousiasme religieux, notamment à des illuminés comme Louis-Claude de Saint-Martin¹⁷. Membre des Élus Coëns et adepte de la gnose de Martinès de Pasqually¹⁸, il devient le disciple de Jacob Boehme (théosophe silésien du XVII^e siècle), lorsque la Révolution est sur le point d'éclater. Saint-Martin conçoit l'idée d'une tradition primitive remontant au Premier Homme, à l'Adam spirituel qui a chuté sous l'influence des esprits prévaricateurs, et comprenant les principes du vrai culte divin visant à réintégrer l'être dans sa condition première. Cette tradition-mère, qui a laissé des traces dans toutes les mythologies, est tout spécialement véhiculée par la tradition judéo-chrétienne¹⁹. Cependant, lorsque Saint-Martin parle de ce «christianisme transcendant», centré sur l'œuvre du Réparateur (le Christ), il n'hésite pas à l'opposer au catholicisme, qui a trahi selon lui l'intériorité du culte originel²⁰.

L'attitude critique de Saint-Martin vis-à-vis de l'Église catholique et de son sacerdoce est bien ce qui le sépare de Joseph de Maistre, qui a pourtant partagé pendant un

culte décadaire, 1796–1801. Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution, Félix Alcan, Paris 1903, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k118370z>, consulté le 1.04.2016.

¹⁶ G. Chabert, *Un nouveau pouvoir spirituel: Auguste Comte et la religion scientifique au XIX^e siècle*, Presses universitaires de Caen, Caen 2004, pp. 67-78.

¹⁷ N. Jacques-Lefèvre, «Interprétations eschatologiques de la Révolution française», [in:] D. Galilingani, C. Leroy, A. Magnan et B. Saint Girons (dir.), *Colloque interdisciplinaire Révolutions du moderne* (Université Paris X-Nanterre, 6-9 décembre 2000), Éditions Paris-Méditerranée, Paris 2004, pp. 271-281, http://www.philosophie-inconnu.com/XVIIIe/XVIII_present.htm, consulté le 18.03.2016.

¹⁸ M. de Pasqually, *Traité de la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissance spirituelles et divines*, Bibliothèque Chacornac, Paris 1899, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75328t>, consulté le 18.03.2016.

¹⁹ L.-C. de Saint-Martin, *De l'esprit des choses*, Paris 1800, t. 1, pp. 83-88, et t. 2, pp. 144-157, http://philosophie-inconnu.com/Oeuvres/oe_esprit_choses.html, consulté le 18.03.2016. Dès Saint-Martin avait parlé auparavant des «traditions primitives» issues de la révélation originelle; *idem*, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, partie I, Édimbourg 1782, pp. 190-243, http://philosophie-inconnu.com/Oeuvres/oe_tableau_naturel.html, consulté le 18.03.2016.

²⁰ *Idem*, *Le Ministère de l'Homme-Esprit*, Migneret, Paris 1802, pp. 369-374, http://philosophie-inconnu.com/Oeuvres/oe_ministere.html, consulté le 9.01.2016.

certain temps, en tant que franc-maçon de Rite Écossais Rectifié, l'intérêt de Saint-Martin pour les doctrines des illuminés et une dimension ésotérique, supérieure, du christianisme²¹. Cela ressort clairement du *Mémoire au Duc de Brunswick*, rédigé par De Maistre à l'occasion du Convent maçonnique de Wilhelmsbad (1782) – il y affirme que «la vraie religion a bien plus de 18 siècles: / Elle naquit le jour que naquirent les jours²²» – mais aussi bien de son ouvrage majeur, *Les Soirées de Saint-Petersbourg* parues en 1821, alors que De Maistre est un ultramontain intransigeant. Le thème de la tradition universelle, transmettant «ce qui a été cru TOUJOURS, PARTOUT et PAR TOUS»²³ – à savoir les vérités sur l'état de bonheur primitif, la chute originelle et la rédemption par le sacrifice (plus particulièrement par l'effusion du sang d'un Sauveur) – y revient constamment. Pour De Maistre, cette tradition universelle n'est autre que celle du catholicisme, où elle trouve sa manifestation la plus parfaite et où toutes les traditions religieuses de l'humanité convergent et trouvent leur accomplissement.

Cette idée de la religion universelle, qui s'inscrit dans la lignée du *Logos spermatikos* de Justin Martyr et de la *vera religio* d'Augustin, constitue depuis toujours un élément important et récurrent de l'apologétique catholique, qui a naturellement besoin d'un renouvellement au XIX^e siècle. Ainsi, Chateaubriand l'utilisera en 1802 dans le *Génie du christianisme*²⁴, en prenant toutefois, par rapport à l'apologie traditionnelle, «la route contraire: passer de l'effet à la cause, ne pas prouver que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent» (I, liv. I, chap. I)²⁵. Le nouveau sens que Chateaubriand donne au christianisme, cherchant ses preuves dans la forme aussi bien que dans le fond, est celui d'une religion universelle civilisatrice, intellectuellement et esthétiquement appréciable, alliant en soi tradition et modernité. Comme le souligne Bénichou, Cha-

²¹ É. Dermenghem, *Joseph de Maistre, mystique: ses rapports avec le martinisme, l'illumini- nisme et la franc-maçonnerie, l'influence des doctrines mystiques et occultes sur sa pensée religieuse*, La Connaissance, Paris 1923. *Les soirées de Saint-Petersbourg* évoquent le «christianisme transcendantal», qui constitue «une [sic!] mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne»; J. de Maistre, *Les soirées de Saint-Petersbourg*, Rusand, Paris 1822, t. 2, p. 333, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56506w>.

²² *Écrits maçonniques de Joseph de Maistre et de quelques-uns de ses amis francs-maçons*, édition critique par J. Rebotton, avec avant-propos d'A. Faivre, Slatkine, Genève 1983, p. 97.

²³ J. de Maistre, *Les soirées...*, *op. cit.*, t. 1, p. 280, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8618397n>.

²⁴ On y trouve notamment le passage suivant: «Il y a des vérités que personne ne conteste, quoiqu'on n'en puisse fournir des preuves immédiates: la rébellion et la chute de l'esprit d'orgueil, la création du monde, le bonheur primitif et le péché de l'homme, sont au nombre de ces vérités. Il est impossible de croire qu'un mensonge absurde devienne une tradition universelle. Ouvrez les livres du second Zoroastre, les dialogues de Platon et ceux de Lucien, les traités moraux de Plutarque, les fastes des Chinois, la Bible des Hébreux, les Edda des Scandinaves; transportez-vous chez les Nègres de l'Afrique, ou chez les savants prêtres de l'Inde: tous vous feront le récit des crimes du dieu du mal; tous vous peindront les temps trop courts du bonheur de l'homme et les longues calamités qui suivirent la perte de son innocence. [...]» (I, liv. III, chap. I) F.-R. de Chateaubriand, *Génie du christianisme*, éd. établie par P. Reboul, Garnier-Flammarion, Paris 1999, t. 1, p. 117.

²⁵ *Ibid.*, p. 56.

teaubriand malgré son esprit foncièrement conservateur, incorpore la perfectibilité du genre humain dans son apologie du christianisme vers 1825. La religion s'avère alors alliée du progrès et fondement de la liberté²⁶. Vers la même époque, Benjamin Constant présente sa conception de l'évolution des religions, qui trouvent leur source première dans le sentiment religieux, générant suivant une logique progressiste des formes adaptées à un moment donné de l'histoire²⁷.

4. Traditionalisme catholique

La notion du progrès fait carrière au XIX^e siècle, le plus souvent en opposition à celle de la tradition, mais parfois aussi associée à celle-ci. Ainsi, Ballanche, auteur de *l'Essai de palingénésie sociale*, tente de formuler une synthèse du traditionalisme et du progressisme, dans laquelle l'humanité marche vers l'accomplissement de ses destinées à travers des initiations expiatoires successives. Les systèmes religieux sont analogues aux modèles sociaux qu'ils sous-tendent, et appelés comme eux à céder la place à des structures plus parfaites. Même si la Révélation chrétienne, manifestée dans toutes les doctrines qui l'ont précédée²⁸, est complète en soi, sa forme peut toujours évoluer. Elle constitue en quelque sorte le germe et le processus de toute croissance socio-religieuse. Or, la société moderne visant l'égalité constitue son accomplissement. C'est dans ce contexte que «le christianisme est la religion éminemment plébéienne, la vraie religion de l'humanité»²⁹, il est le moteur de l'émancipation sociale et conduit à l'abolition du patriciat.

Lamennais, initialement ultramontain et traditionaliste admettant l'origine divine des institutions sociales, finit par rejoindre le camp des libéraux, abandonne les principaux dogmes chrétiens après sa brouille avec Rome en 1833, pour prêcher un christianisme humanitaire laïc visant la régénération terrestre et l'émancipation des pauvres et des opprimés. Dès 1817 et son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, où il critique l'individualisme et l'anarchie intellectuels modernes, il adopte la doctrine de la «raison générale», suivant laquelle toutes les traditions religieuses de

²⁶ P. Bénichou, *op. cit.*, pp. 109-117.

²⁷ B. Constant, *Œuvres complètes*, XVII, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, t. 1, vol. dirigé par M. Winkler et K. Kloocke, De Gruyter, Berlin / Boston 2013, pp. 29-34.

²⁸ «Je ne veux qu'ajouter un mot, et ce mot est une pensée qui doit se reproduire sans cesse: exprimée ou non, elle doit être présente partout, se reproduire en quelque sorte dans toutes les phrases de la Palingénésie; c'est que, le christianisme non seulement est le but auquel doit tendre l'humanité, mais encore que ses mystères, contenus déjà dans toutes les traditions du monde primitif, n'ont jamais cessé d'être l'arome incorruptible dont furent toujours, intimement et dans leur essence propre, imprégnées les traditions secondaires et même les religions successives»; P.-S. de Ballanche, *Prolégomènes*, [in:] *Œuvres de M. Ballanche*, t. 3, Librairie J. Barbezat, Paris 1830, pp. 140, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k114063q>, consulté le 29.03.2016.

²⁹ *Ibid.*, pp. 140-141.

l'humanité participent de la Révélation primitive³⁰. Alors qu'avant sa rupture avec l'Église Lamennais considérait que la vérité religieuse n'est accessible que par une soumission totale à l'autorité représentant l'ordre surnaturel, dans les années 40, niant l'existence de cet ordre, il associe la religion du genre humain à un mouvement d'unification du fini et de l'infini, de Dieu et de l'univers, qui est la manifestation de lois naturelles et universelles, des conditions fondamentales de l'existence des êtres³¹. Le premier Lamennais, fidèle à Rome, aura des continuateurs, regroupés autour de la revue *L'Avenir*, qui cultiveront son idée de religion universelle, tels que Ferdinand d'Eckstein (le «baron sanskrit») dans sa revue *Le Catholique*, Augustin Bonnetty dans *Les Annales de philosophie chrétienne*, Philippe Gerbet, François Rio ou Frédéric Ozanam³².

La recherche d'un symbolisme universel constituant le fond de toutes les croyances et traditions de l'humanité à l'aide du comparatisme religieux s'était développée au début du siècle en Allemagne, dans les travaux de Friedrich Schlegel, Görres et surtout dans la *Symbolique* de Creuzer³³, traduite en français par Guigniaut (1825). Ces travaux se prêtent à alimenter le traditionalisme catholique, mais montrent aussi ses faiblesses, d'où l'ambiguïté des rapports entre la science moderne, la mythologie comparée et l'apologétique. D'un côté, le catholicisme tente d'assimiler les nouvelles méthodes dans la démonstration de sa vérité, de l'autre, les mêmes méthodes peuvent facilement servir la cause contraire, prouvant que le christianisme n'est qu'une compilation d'emprunts à diverses traditions³⁴. Vers la fin du XVIII^e siècle déjà Volney (*Les Ruines*, 1791)³⁵ et Charles-François Dupuis (*L'origine de tous les cultes, ou la religion universelle*, 1795)³⁶ utilisaient les études comparées sur la religion et la mythologie précisément pour les démystifier et les réduire à des allégories du monde physique et des phénomènes astronomiques.

³⁰ «Le premier homme reçoit les premières vérités, sur le témoignage de Dieu raison suprême, et elles se conservent parmi les hommes, perpétuellement manifestées par le témoignage universel, expression de la raison générale»; F. de Lamennais, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Tournachon-Molin et H. Séguin, Paris 1817, t. 1, p. 96, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61216738>, consulté le 29.03.2016; voir aussi: *ibid.*, Préface, pp. LXXXIII-LXXXVI; et t. 2, pp. 124-125, 129, 208-209, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6119827x>, consulté le 29.03.2016.

³¹ *Idem*, *De la société première et de ses lois ou De la religion, suivie de Mélanges politiques*, Garnier Frères, Paris 1848, pp. 181-182, 216-217, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k29166r>, consulté le 29.03.2016.

³² P. Bénichou, *op. cit.*, pp. 174-200.

³³ A. Faivre, «Histoire de la notion moderne de tradition dans ses rapports avec les courants ésotériques (XV^e-XX^e siècles)», *ARIES*, No. spécial (collection ARIES), 1999, pp. 22-23.

³⁴ F. P. Bowman, *Le Christ romantique, op. cit.*, chap. VI, «Les harmonies de la religion chrétienne», pp. 195-220.

³⁵ Volney, *Les ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*, Volland, Paris 1791, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6515487j>, consulté le 19.03.2016.

³⁶ Un abrégé de l'ouvrage volumineux est publié peu après sa parution: Ch.-F. Dupuis, *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, H. Agasse, Paris 1797-1798, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6533767r>, consulté le 19.03.2016.

5. Utopisme social

Pour certains donc, marier la foi ancienne au progrès revient à allier l'eau et le feu. Nombreux sont les auteurs qui s'inscrivent dans la tradition de la religion naturelle opposée à la religion révélée, qui écrivent dans le premier quart du siècle (Pierre Gallet, Delisle de Sales, Senancour, Pierre Feuillade)³⁷. Ils récusent le surnaturel, les miracles et font de Jésus un chantre de la morale universelle, libre de tout préjugé. Mais dès la Restauration, dans l'attente des Révolutions de 1830 et 1848, de nouvelles religions voient le jour, appartenant au courant de l'utopisme social³⁸. Saint-Simon dans *Le Nouveau christianisme* (1825) constate que l'essence de ce dernier est la philanthropie, exigeant le travail orchestré des artistes, des savants et des industriels, devant assurer «l'amélioration la plus rapide possible de l'existence morale et physique de la classe la plus pauvre»³⁹.

Le disciple dissident de Saint-Simon, Auguste Comte voit aussi la nécessité de fonder l'ordre social de l'ère positive sur une nouvelle religion à l'image du catholicisme médiéval, synthèse de l'intellect, du sentiment et de l'action, et dont l'objet de culte est l'Humanité en évolution⁴⁰. La doctrine de Fourier, basée sur une théologie sécularisée récusant le péché originel et prêchant la régénération totale du genre humain, donne lieu à des prolongements religieux des plus excentriques⁴¹. Pour Buchez et ses disciples, la Révolution est la réalisation de l'Évangile et la France est le Messie du socialisme chrétien⁴². Cabet, enfin, fondateur de l'utopie icarienne, identifie le vrai christianisme au communisme (dans *Le Vrai christianisme suivant Jésus-Christ* de 1846)⁴³.

6. Humanitarisme laïc

Dans tous les exemples cités, la religion universelle est une religion laïque, qui a peu à voir avec le christianisme traditionnel des Églises. Ressortant du principe de perfectibilité, les utopies, comme l'affirme Saint-Simon, dépassent la phase critique des Lumières pour refaire la société sur la base d'un dogme nouveau. Mais c'est précisément ce devant quoi reculent des esprits d'orientation plus libérale, tout en essayant de combler la place vide qu'occupait jusqu'ici le christianisme. Il en est

³⁷ F. P. Bowman, *Le Christ romantique*, *op. cit.*, pp. 109-113.

³⁸ Bénichou emploie le terme d'«utopie pseudo-scientifique»; P. Bénichou, *op. cit.*, pp. 223-323.

³⁹ C.-H. de Saint-Simon, *Nouveau christianisme*, A. Sautélet, Paris 1825, p. 21, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626839k>, consulté le 29.03.2016.

⁴⁰ Comte expose notamment les principes de sa religion dans le *Catéchisme positiviste* de 1852; A. Comte, *Catéchisme positiviste, ou Sommaire Exposition de la religion universelle en treize entretiens systématiques entre une femme et un prêtre de l'humanité*, Apostolat positiviste, Paris 1891, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6108866f>, consulté le 29.03.2016.

⁴¹ F. P. Bowman, *Le Christ romantique*, *op. cit.*, pp. 180-189.

⁴² *Ibid.*, pp. 196-200.

⁴³ *Ibid.*, pp. 208-210.

ainsi des représentants de l'humanitarisme laïc, Pierre Leroux, George Sand, Edgar Quinet ou Jules Michelet. Ces auteurs partagent dans leur pensée quelques points essentiels: 1) une philosophie de l'histoire fondée sur le progrès, 2) une aspiration à concilier les exigences de la liberté et la visée communautaire, 3) la nécessité d'une religion comme principe social. Mais quelle religion est destinée à supplanter le christianisme ? Leroux, essayant de concilier traditions anciennes et philosophie moderne, parle de religion de l'Humanité⁴⁴, Michelet écrit sa *Bible de l'humanité* et tente de faire une religion du peuple ou de la République⁴⁵. Liberté, égalité, fraternité sont les principes de la foi de Quinet⁴⁶. Sand reprend dans une large mesure les idées de Leroux et de Lamennais⁴⁷. L'incapacité ou les esquives des humanitaires à définir leur religion de l'avenir est symptomatique⁴⁸.

Dira-t-on que Victor Hugo leur vient en aide, en prêchant la Religion de l'Amour inspirée par les Tables tournantes de Jersey, et devant remplacer le christianisme, comme celui-ci s'est substitué au druidisme ? Mahomet, en parlant à travers la Table, le lui a bien révélé: «La religion catholique est le rempart de la nuit. La religion grecque est la forteresse de la neige. La religion de Mahomet est la muraille de la chair. Aucune ne doit durer» (séance du 29 décembre 1853)⁴⁹. Dans le poème *Dieu*, que Hugo rédige à la même époque, les destinées religieuses de l'humanité, menant à travers sept doctrines successives (athéisme, scepticisme, manichéisme, polithéisme, judaïsme, christianisme, rationalisme), chacune représentée par une figure animale, trouvent leur accomplissement dans la Clarté, qui n'est plus associée à aucune doctrine, mais introduit le poète dans la nuit mystique⁵⁰. Hugo, qui oppose

⁴⁴ «Il faudra bien à la fin que les plus aveugles sachent où est la vraie religion, quand nous aurons prouvé (ce que pour ma part j'essaie de faire en ce livre) que Christianisme, Mosaïsme, toutes les religions positives, se résument en ce grand mot HUMANITÉ ! [...] Dieu, le vrai Dieu, le Dieu incompréhensible et caché bien qu'éternellement manifesté, se communique à nous dans une Révélation éternelle et successive. C'est cette Révélation que j'étudie dans les religions antérieures et dans les philosophies positives; et, si j'ai prouvé qu'une certaine loi suprême, formant le dessein de Dieu sur l'humanité, est le fondement de toutes ces philosophies et de toutes ces religions, j'aurai au moins mis à découvert ce que ces anciennes religions et philosophies avaient de plus important et de vraiment divin»; P. Leroux, *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, Perrotin, Paris 1845, t. 1, p. V-VII, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k454802b>, consulté le 29.03.2016.

⁴⁵ Car «la Révolution, très mal nommée ainsi, était moins une destruction qu'une création, la fondation d'une religion nouvelle, de la religion de la justice, opposée à celle de la Grâce ou de l'arbitraire, qui fut celle du Moyen Age»; P. Bénichou, *op. cit.*, p. 538.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 488.

⁴⁷ J.-N. Pèrès, «George Sand, entre socialisme évangélique et messianisme social», [in:] *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, n° 63, 1999, pp. 49-60.

⁴⁸ P. Bénichou, *op. cit.*, p. 488.

⁴⁹ P. Boivin, «La religion des Tables», actes du IV^e Congrès de la SERD *Les Religions du XIX^e siècle*, Paris, 26-28 novembre 2009, p. 5, <http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/religions.html>, consulté le 19.03.2016.

⁵⁰ V. Hugo, *La Légende des siècles. La Fin de Satan. Dieu*, Bibliothèque de la Pleiade, éd. J. Truchet, Gallimard, Paris 1950, 1010-1114.

en 1880 *Religions et religion*, sait bien que l'essence de cette dernière, à travers les sens fournis par l'histoire, ne peut renvoyer qu'à l'infini et l'inconnu.

Conclusion

L'exemple de Victor Hugo, ainsi que de bien d'autres noms cités dans la présente étude, montrent bien que la littérature romantique suit de près le mouvement des idées religieuses et participe à leur élaboration. Dans ce mouvement, le christianisme tantôt se vide du contenu que lui attribuent les Églises institutionnalisées, même si celles-ci sont toujours bien ancrées dans la réalité socio-culturelle de l'époque (traditionalisme catholique, protestantisme libéral), tantôt acquiert des sens nouveaux, élaborés au croisement des différents courants (ésotérisme, socialisme utopique, positivisme, humanitarisme) qui façonnent la pensée complexe du siècle, générant ainsi de nouvelles variantes de la religion universelle. Vers la fin du siècle, le diagnostic sur *L'autodestruction du christianisme* et l'attente d'une religion de l'avenir formulés par Edouard von Hartmann⁵¹, puis le retour aux *Grands initiés* par Edouard Schuré⁵², conjuguant aspiration scientifique et vision ésotérique, semblent constituer deux points d'aboutissement symptomatiques: entre esprit critique des Lumières et renouveau spirituel romantique, entre affirmation de la tradition pérenne et foi dans le progrès, le XIX^e siècle multiplie les diverses facettes du christianisme et repose inlassablement la question de son essence. Et le christianisme s'y prête bien. Renan, en 1860, en méditant sur l'avenir religieux des sociétés modernes, constate:

Le monde sera éternellement religieux, et le christianisme, dans un sens large, est le dernier mot de la religion. – Le christianisme est susceptible de transformations indéfinies. – Toute organisation officielle du christianisme, soit sous la forme d'église nationale, soit sous la forme ultramontaine, est destinée à disparaître. – Un christianisme libre et individuel, avec d'innombrables variétés intérieures, comme fut celui des trois premiers siècles, tel nous semble donc l'avenir religieux de l'Europe⁵³.

⁵¹ E. von Hartmann, *L'autodestruction du christianisme et la religion de l'avenir*, présentation, trad. et notes de J.-M. Paul, Presses universitaires de Nancy, Nancy 1989.

⁵² E. Schuré, *Les grands initiés: esquisse de l'histoire secrète des religions: Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus*, Perrin, Paris 1921, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k370306>, consulté le 29.03.2016.

⁵³ E. Renan, «De l'avenir religieux des sociétés modernes», *Revue des Deux Mondes*, T. 29, 1860, p. 791.

Bibliographie

Sources:

- Ballanche Pierre-Simon de, *Prolégomènes*, [in:] *Œuvres de M. Ballanche*, t. 3, Librairie J. Barbezat, Paris 1830.
- Chateaubriand François-René de, *Génie du christianisme*, éd. établie par P. Reboul, Garnier-Flammarion, Paris 1999.
- Chemin-Dupontès Jean-Baptiste, *Manuel des théophilantropes ou adorateurs de Dieu et amis des hommes*, publié au bureau des ouvrages de la théophilantropie, Paris 1798 .
- Comte Auguste, *Catéchisme positiviste, ou Sommaire Exposition de la religion universelle en treize entretiens systématiques entre une femme et un prêtre de l'humanité*, Apostolat positiviste, Paris 1891.
- Constant Benjamin, *Œuvres complètes*, XVII, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, t. 1, vol. dirigé par M. Winkler et K. Kloocke, De Gruyter, Berlin / Boston 2013.
- Dupuis Charles-François, *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, H. Agasse, Paris 1797-1798.
- Ewerbeck Hermann, *Qu'est-ce que la religion ? : d'après la nouvelle philosophie allemande*; traduits de Louis Feuerbach, Ladrangé, Paris 1850.
- Hartmann Eduard von, *L'autodestruction du christianisme et la religion de l'avenir*, présentation, trad. et notes de J.-M. Paul, Presses universitaires de Nancy, Nancy 1989.
- Hugo Victor, *La Légende des siècles. La Fin de Satan. Dieu*, Bibliothèque de la Pléiade, éd. J. Truchet, Gallimard, Paris 1950.
- Lamennais Félicité de, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Tournachon-Molin et H. Séguin, Paris 1817.
- Lamennais Félicité de, *De la société première et de ses lois ou De la religion, suivie de Mélanges politiques*, Garnier Frères, Paris 1848.
- Leroux Pierre, *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, Perrotin, Paris 1845.
- Maistre Joseph de, *Les soirées de Saint-Petersbourg*, Rusand, Paris 1822.
- Écrits maçonniques de Joseph de Maistre et de quelques-uns de ses amis francs-maçons*, édition critique par J. Rebotton, avec avant-propos d'A. Faivre, Slatkine, Genève 1983.
- Pasqually Martinès de, *Traité de la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissance spirituelles et divines*, Bibliothèque Chacornac, Paris 1899.
- Renan Ernest, *Histoire des origines du christianisme. Livre premier: Vie de Jésus*, Michel Lévy Frères, Paris 1863.
- Renan Ernest, «De l'avenir religieux des sociétés modernes», *Revue des Deux Mondes*, T.29, 1860, pp. 761-797.
- Saint-Martin Louis-Claude de, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, partie I, Édimbourg 1782.
- Saint-Martin Louis-Claude de, *De l'esprit des choses*, Paris 1800.
- Saint-Martin Louis-Claude de, *Le Ministère de l'Homme-Esprit*, Migneret, Paris 1802.
- Saint-Simon Claude-Henri de, *Nouveau christianisme*, A. Sautélet, Paris 1825.
- Schuré Édouard, *Les grands initiés: esquisse de l'histoire secrète des religions: Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus*, Perrin, Paris 1921.
- Volney, *Les ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*, Volland, Paris 1791.

Travaux critiques:

- Aulard Alphonse, *Le culte de la raison et le culte de l'Être suprême (1793–1794). Essai historique*, Félix Alcan, Paris 1892.
- Bénichou Paul, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Gallimard, Paris 1977.
- Boivin Patrice, «La religion des tables», actes du IV Congrès de la SERD *Les Religions du XIXe siècle*, Paris, 26-28 novembre 2009.
- Bowman Frank Paul, *Le Christ romantique*, Librairie Droz, Genève 1973.
- Bowman Frank Paul, *Le Christ des barricades: 1789-1848*, Éditions du Cerf, Paris 1987.
- Chabert George, *Un nouveau pouvoir spirituel: Auguste Comte et la religion scientifique au XIXe siècle*, Presses universitaires de Caen, Caen 2004.
- Dermenghem Émile, *Joseph de Maistre, mystique: ses rapports avec le martinisme, l'illumination et la franc-maçonnerie, l'influence des doctrines mystiques et occultes sur sa pensée religieuse*, La Connaissance, Paris 1923.
- Faivre Antoine, «Histoire de la notion moderne de tradition dans ses rapports avec les courants ésotériques (XV^e-XX^e siècles)», *ARIES*, No. spécial (coll. ARIES), 1999.
- Gisel Pierre, Tétaz Jean-Marc (dir.), *Théories de la religion*, Labor et fides, Genève 2002.
- Jacques-Lefèvre Nicole, «Interprétations eschatologiques de la Révolution française», [in:] D. Gallingani, C. Leroy, A. Magnan et B. Saint Girons (dir.), *Colloque interdisciplinaire Révolutions du moderne* (Université Paris X-Nanterre, 6-9 décembre 2000), Éditions Paris-Méditerranée, Paris 2004.
- Juden Brian, *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français (1800-1855)*, Klincksieck, Paris 1971.
- Lagrée Jacqueline, *La religion naturelle*, PUF, Paris 1991.
- Lagrée Jacqueline, *La raison ardente: religion naturelle et raison au XVIIIe siècle*, J. Vrin, Paris 1991.
- Mathiez Albert, *La Théophilanthropie et le culte décadaire, 1796–1801. Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution*, Félix Alcan, Paris 1903
- Mathiez Albert, *Les Origines des cultes révolutionnaires (1789–1792)*, Librairie G. Bel-lais, Paris 1904.
- Pères Jacques-Noël, «George Sand, entre socialisme évangélique et messianisme social», [in:] *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, n° 63, 1999.
- Schaeffer Jean-Marie, «La religion de l'art: un paradigme philosophique de la modernité», *Revue germanique internationale* [en ligne], 2/1994.
- Sironneau Jean-Pierre, *Sécularisation et religions politiques*, Mouton, Paris 1982.
- Viatte Auguste, *Les sources occultes du romantisme: illumination - théosophie: 1770-1820*, t. 1-2, Librairie H. Champion, Paris 1969.
- Vovelle Michel, 1793, *La Révolution contre l'Église. De la Raison à l'Être suprême*, Éditions Complexe, Bruxelles 1988.

Mots-clés

XIX^e siècle, christianisme, religion, religion universelle, essence, sens

Abstract

The essence and sense of Christianity in the 19th century: around the idea of universal religion

The 19th century leads to profound changes in the field of religion and its relationship with the socio-political reality. This study provides an overview of the different reinterpretations to which Christianity conceived as universal religion, is subject at this time. It takes on new meanings conditioned by the dominant cultural currents: Catholic traditionalism, esotericism, social utopianism or secular humanitarianism. Between criticism and spiritual renewal, between attachment to tradition and faith in progress, the 19th century multiplies the various facets of Christianity and relentlessly ask the question of its essence.

Keywords

19th century, Christianity, religion, universal religion, essence, sense

Rousseau au théâtre: révolutionnaire malgré lui

La Révolution de 1789 bouleverse profondément la société française: elle s'attaque à toutes les traditions et institutions de l'Ancien Régime avec leurs hiérarchies, privilèges et monopoles. Rien ni personne n'est épargné par ce mouvement régénérateur. Or les Français tentent de recréer le monde: avec le temps il s'avère que de simples remaniements n'y suffissent pas, qu'il faut détruire toute cette construction politico-sociale qu'était le Royaume de France et la remplacer par une bâtisse nouvelle, selon les préceptes des architectes modernes. Et parmi ceux-ci, entre autres, un Diderot, un Rousseau, un Voltaire, un Montesquieu et tous ces autres qui ont travaillé tout au long de cet injuste Ancien Régime, dans le but de redresser physiquement et moralement la nation française. Il ne s'agissait désormais pas de réformer l'État et la société, mais de les régénérer profondément. La tâche ne semblait pas facile, ce qui ne veut pas dire impossible.

Un des outils que les révolutionnaires avaient à leur disposition était le théâtre. Mais non pas celui classique, avec ses traditions contraignantes et oppressives datant de l'Ancien Régime abattu, comme les règles des trois unités ou la bienséance, mais en version réformée, tel que l'ont proposé Denis Diderot et Louis-Sébastien Mercier déjà dans les années 1760. Il s'agit d'un théâtre où l'on peignait et représentait différentes conditions humaines d'une façon non seulement vraisemblable mais réaliste; des situations vécues, ou au moins connues, par le public. Il ne s'agissait plus de faire subir aux spectateurs une profonde *catharsis* à la tombée de la courtine: ils devaient désormais pouvoir se reconnaître dans les personnages et situations mis en scène, ce qui leur aurait permis de mieux identifier leurs vices afin de pouvoir se corriger. C'est ainsi que s'opérerait cette grande œuvre qu'était la régénération nationale¹. Le rôle du théâtre devenait d'autant plus important que les révolutionnaires n'arrivaient toujours pas à mettre en place le système d'éducation publique où l'on pourrait in-

¹ Pour savoir plus sur le théâtre de la période révolutionnaire cf. Ph. Bourdin, «Du théâtre historique au théâtre politique: la régénération en débat (1748-1791)», *Parlement[s], Revue d'histoire politique* n° 3, 2013, https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=PARL_HS08_0053, consulté le 15.06.2016; M. Poirson (dir.), *Le Théâtre de la Révolution: politique du répertoire (1789-1799)*, Paris, Éditions Desjonquères, 2008; Ph. Bourdin, G. Loubinoux (dir.), *Les Arts de la scène et la Révolution française*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal / Musée de la Révolution française – Vizille, coll. «Histoires croisées», 2004; R. Tarin, *Le théâtre de la Constituante ou l'école du peuple*, Paris, Honoré Champion, coll. «Les dix-huitièmes siècles», 1998.

culquer aux jeunes citoyens les bases du nouveau régime, sa constitution, ses valeurs et ses institutions.² Les ministères (ou comités) consécutifs chargés de l'instruction publique ont pourtant travaillé avec une rapidité jusqu'alors inouïe pour mettre à la disposition de l'État des outils de propagation de nouvelles idées: spectacles et fêtes publiques. Éclairer la nation toute entière, n'était-ce pas la réalisation du plus grand souhait des philosophes des Lumières ? Et la Révolution va tenter tant bien que mal de réaliser ce rêve.

Le recours des révolutionnaires au théâtre, en tant qu'outil de divulgation de nouvelles idées et pratiques, se faisait à l'encontre de l'opinion de Jean-Jacques Rousseau dont la Révolution (et surtout la République) fera son père doctrinaire et fondateur. Lui, en plein siècle des Lumières dans sa lettre à d'Alembert, critiquant la désolation de celui-ci exprimée dans l'article «Genève» de l'*Encyclopédie* sur l'absence de théâtre dans cette cité suisse, dit clairement que les institutions théâtrales constituent une menace pour la morale de l'homme; que non seulement les spectateurs n'en sortent pas enrichis spirituellement ni corrigés moralement, mais qu'ils en sortent surtout les âmes égarées et les cœurs corrompus. Rousseau avertit l'opinion publique: «tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur [...] d'espérer qu'on y montre fidèlement les véritables rapports des choses: car, en général, le poète ne peut qu'altérer ces rapports pour les accommoder au goût du peuple.»³

Et pourtant le théâtre, avec la presse, semble alors le mieux disposé à véhiculer les nouvelles valeurs républicaines aux Français. Pourquoi ? Premièrement, parce qu'il est un médium démocratique: il ne faut pas savoir lire pour profiter de ses leçons politiques, morales et régénératrices, ce qui n'est pas à sous-estimer quand on sait que le taux d'illettrisme montait à l'époque jusqu'à 60-70% de la population⁴ et que 10% des Français seulement savaient parler couramment français⁵. Deuxièmement, il est un médium public, ce qui est d'une importance majeure pour le nouveau régime: il est plus facile de contrôler le public et le répertoire dans les théâtres que de

² Deux réformes du système de l'éducation publique ont été présentées durant les premières années de la Révolution, respectivement par Talleyrand et Condorcet. Mais à cause de questions plus flagrantes à résoudre, ce n'est que le gouvernement jacobin qui s'est penché sur le problème. L'éducation gratuite et universelle a été inscrite dans la nouvelle *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, mais cette promesse restait lettre morte, et puis on l'a supprimée sous le Directoire. Cf. Talleyrand, *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de Constitution à l'Assemblée nationale, les 10, 11 et 19 septembre 1791*, Paris 1791; Condorcet, *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique: présentés à l'Assemblée nationale, les 20 et 21 avril 1792*, Imprimerie nationale, Paris 1792.

³ J.-J. Rousseau, Lettre à d'Alembert sur les spectacles, Paris 1758, [dans:] Ph. Bourdin, «Du théâtre historique au théâtre politique: la régénération en débat (1748-1791)», *Parlement[s], Revue d'histoire politique* no 3, 2013, p. 56, note 9.

⁴ J.-P. Pélissier, D. Rébaudo, «Une approche de l'illettrisme en France», *Histoire & mesure* n° XIX - 1/2, 2004, <http://histoiremesure.revues.org/816>, consulté le 23.04.2016.

⁵ M.-C. Perrot, «La politique linguistique de la Révolution française», [dans:] *Mots*, n°52, septembre 1997, J. Boutet, L. Chetouani et M. Tournier (dir.), p. 159, www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1997_num_52_1_2474, consulté le 15.10.2015.

contrôler les lecteurs qui peuvent s'alimenter en privé des ouvrages désapprouvés par le gouvernement, circulant clandestinement de main en main. Il s'agit dans ce cas de contrôler les esprits, tout court. Et ce contrôle allait dans différents sens: les acteurs observaient les réactions des spectateurs, les spectateurs influençaient les théâtres sur le répertoire et ils contrôlaient les dramaturges, en regardant d'un œil suspicieux le contenu des pièces, les dramaturges enfin s'autocensuraient, car nul n'avait la hâte d'aller en prison. Au moindre soupçon, on se dénonçait, ce qui allait en se popularisant durant les mois à venir. Et troisièmement, le théâtre reste un des divertissements préférés des Français depuis la fin du XVII^e siècle; on parle même de la théâtromanie dans la France des Lumières. Sous la Révolution, l'art théâtral consiste, comme avant, à plaire au public et à l'instruire. Or, les révolutionnaires vont y ajouter un troisième élément: endoctriner. Ces caractéristiques font de la scène un lieu de propagande idéal: quand la République sera en danger, les révolutionnaires en (ab)useront largement.

Après cette introduction, courte mais indispensable, nous pouvons passer à l'essentiel du présent article qui est Jean-Jacques Rousseau, et plus précisément sa représentation sur les théâtres révolutionnaires. La phrase célèbre de Victor Hugo prétendant que la Révolution, «c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau» montre bien l'intérêt que les contemporains portaient vers ces deux grandes figures des Lumières. Mais si Voltaire semble dominer l'esprit politique lors des premières années suivant la prise de la Bastille, où les mots d'ordre du jour sont «liberté personnelle» et «tolérance», c'est Rousseau qui, depuis le tournant républicain pris par les événements, semble prendre le dessus dans ce «duel» de principes avec ses «bonheur» et «volonté générale», cette dernière pas tout-à-fait bien comprise par les hommes en place⁶. Ce glissement de valeurs, incarné par les deux philosophes, se traduit bien aussi dans la chronologie révolutionnaire: la panthéonisation de Voltaire a lieu en 1792 et celle de Rousseau, deux ans plus tard, quelques semaines à peine après la chute du gouvernement jacobin.

La «rousseauisation» de la doctrine politique⁷ et de l'opinion publique se voit aussi sur les théâtres français où les spectateurs sont invités à assister aux représentations de deux pièces dans lesquelles Jean-Jacques apparaît comme personnage principal: il s'agit d'une comédie en un acte intitulée *L'Enfance de Jean-Jacques Rousseau*⁸ de

⁶ La volonté générale «représente ce que tout citoyen devrait vouloir s'il avait une connaissance intégrale de ses intérêts. [...] cette *volonté générale*, c'est ce que tout citoyen doit rechercher pour dépasser ses intérêts égoïstes et accéder à une authentique réflexion politique». Il faudrait donc se méfier de la confondre avec la «volonté de tous ce qui est souvent le cas. J.-P. Jaury «Le Contrat social et la volonté générale», *Voltaire contre Rousseau. Les textes fondamentaux*, coll. *Le Point Références* n° 39, mai-juin 2012, p. 70.

⁷ Force est de rappeler à cette occasion la nouvelle *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1793, dont le premier article stipulait que «le but de toute société est le bonheur commun» ce qui renvoie directement à la philosophie de Rousseau. Ainsi que l'évocation de la volonté générale et la souveraineté résidant essentiellement dans le peuple.

⁸ F. Andrieux, *L'enfance de Jean-Jacques Rousseau: comédie en un acte, mêlée de musique*, chez Maradan, Paris 1794, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30020219r>.

François Andrieux, et de *Jean-Jacques Rousseau à ses derniers moments*⁹ qualifié par son auteur, Jean-Nicolas Bouilly, de «trait historique». On met devant les yeux des Français deux moments cruciaux de la vie du philosophe: son entrée en âge adulte et sa mort.

Nous voudrions nous pencher dans la présente analyse sur les deux pièces pour pouvoir mieux comprendre le processus de «mythification» de Rousseau. Quels traits de son caractère paraissent les plus importants au gens de la Révolution, et quels sont les éléments de sa philosophie que les dramaturges mettent en avant dans leurs productions ? Voici deux humbles questions que l'on se propose d'élucider sur les pages qui suivent.

La première pièce évoque les années d'adolescence de la future idôle des Français, une époque où il habite toujours avec son père, horloger, à Genève. Dans la première scène, le petit Jean-Jacques dort sous la surveillance de celui-ci et de sa tante. Dès le début, les spectateurs voient que ce garçonnet de treize ans trahit déjà les signes de son futur génie; le tout est assaisonné de la sauce philosophique «à la Rousseau». Voici le père du penseur qui s'exprime en ces mots à propos de son fils:

Que sa raison passe son âge!
Que de bonté! Que de courage!
Il me surprend par ses progrès [...]
Il est sensible et généreux. [...]
Avant de penser, il a déjà tout senti¹⁰.

C'est cette dernière phrase qui devrait résonner le mieux à l'oreille du spectateur: elle fait référence au sensualisme de Jean-Jacques, cette conception où le cœur, et non seulement la raison pure, devrait servir à l'homme à concevoir et à comprendre la réalité pour aboutir ensuite à la connaissance de la vérité. Et la Révolution c'est le retour au vrai et au sens primitif des institutions sociales.

Le jeune futur philosophe fait un rêve; il reste tout agité cependant et il marmonne en dormant. Or il s'agit d'un «rêve héroïque» d'inspiration antique, et plus précisément romaine¹¹. Quelques mots lui échappent: «Romains, serons-nous esclaves? Ramperons-nous lâchement sous un maître? Non, jamais. [...] Périssent le dictateur!»¹². Réveillé, le garçon conte le rêve à son père: «J'étois à la tribune aux harangues; je parlois au peuple Romain contre la tyrannie. Comme mon cœur m'inspirait !... comme je me sentois éloquent»¹³. Tel un Brutus, Jean-Jacques se veut sauveur de la République et se déclare grand ennemi de toute tyrannie: son arme, à lui, ce n'est pas par contre un poignard mais son cœur lui dictant les phrases libératrices et salutaires.

⁹ J.-N. Bouilly, *Jean-Jacques Rousseau, à ses derniers moments: trait historique, en un acte et en prose*, chez Brunet, Paris 1791, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37241738c>.

¹⁰ F. Andrieux, *L'enfance...*, op. cit., p. 2.

¹¹ Force est de rappeler que la Révolution, et notamment dès l'instauration du système républicain, se considérait comme héritière prolongeant les traditions politiques, morales et sociales de la grandiose République romaine.

¹² F. Andrieux, *L'enfance...*, op. cit., pp. 3-4.

¹³ *Ibid.*, p. 4.

Rousseau dans son rêve joue donc un rôle bien important pour l'avenir de l'État: il est un tribun guidant le peuple en quête de recouvrer sa liberté et son bonheur primitifs. Et pourtant, il n'a que treize ans.

Le garçon lui-même pressent son destin hors du commun:

Jean-Jacques

Mais je crois en vérité que je suis destiné à être un peu singulier.

Rousseau père

Je le crois aussi; mais n'être pas comme tout le monde, souvent on n'en est que mieux. [...]

Jean-Jacques

Eh bien ! nos lectures, nos entretiens, vos excellentes leçons, tout cela me fait réfléchir... [...] Il me semble quelquefois que ma tête fermente... [...] Il me convient quelquefois des idées... des idées qui me semblent faites pour être utiles...

Rousseau père

Ah, ah ! Te voilà déjà un Philosophe !»¹⁴

On le fait représenter comme un héros mythique, voire biblique: dans sa jeunesse, on voit les prémices de ses forces surnaturelles qui vont se manifester pleinement dans l'âge adulte. Les spectateurs assistent dans cette scène à la naissance d'un Hércule de la Philosophie.

Le génie de Rousseau, c'est un don de la Nature, mais aussi est-ce un fruit de l'éducation pourvue par son père à qui le garçon est visiblement redevable et très attaché. «Si jamais je voulois écrire sur l'éducation, dit-il à son géniteur ému, je n'aurois qu'à me souvenir de la mienne»¹⁵. Ainsi est évoqué ce traité d'éducation de Rousseau qui, à l'époque de sa parution, a fait scandale, ainsi que la renommée et la fortune de son auteur, *Émile, ou de l'éducation*. Les soirées passées avec son père à lire des livres, dont Rousseau se ressouvient lui-même dans ses *Confessions*, contredisent pourtant ses préceptes éducatifs compris dans *Émile*: le seul livre qu'un petit enfant pût lire c'était, selon lui, le grand roman d'apprentissage et d'aventure du XVII^e siècle, *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon.

Les scènes suivantes montrent le jeune Rousseau sur le point d'acquérir la notoriété et le suffrage général de l'opinion publique locale (cette fois-ci il ne s'agit que d'une histoire purement imaginaire): depuis quelques semaines il a publié, dans un des journaux genevois, une série d'articles, ayant pris pour pseudonyme le nom de «Caton le Censeur»¹⁶. Ces articles, outre de montrer l'esprit critique du garçon surpassant les compétences d'un adolescent typique, anticipent les grandes axes de

¹⁴ *Ibid.*, p. 9. Toutes les citations gardent leur graphie originale.

¹⁵ *Ibid.*, p. 10.

¹⁶ Marcus Porcius Cato (234-149 av. J-C), dit Cato Censorius [fr. *Caton le Censeur*] était un homme politique, militaire et écrivain romain. Il luttait pour la conservation et l'épuration de simples mœurs romaines face à la vague de la culture hellénistique avec son luxe ostentatoire.

la pensée du futur génie de la philosophie, ainsi que ses œuvres mémorables, tant vénéralées (au point même d'être fétichisées) par les révolutionnaires. Jean-Jacques est très fier de ses écrits, même si «on lui reproche des paradoxes» et «du goût pour les innovations». Les deux deviendront, comme on le saura par suite, de traits caractéristiques de sa pensée et de ses écrits¹⁷.

Voici les titres de ces quatre petits traités moraux publiés par le jeune Rousseau: 1. «*Sur la méthode de rendre la justice par arbitres*», 2. «*En faveur de l'adoption*», 3. «*Sur les avantages du gouvernement républicain*», 4. «*Sur le pouvoir des femmes*». Ces titres annoncent donc les grands pôles de la philosophie de Rousseau qui étaient entre autres: l'éducation des jeunes, le rôle social des femmes, le républicanisme, l'égalitarisme ou la lutte contre tout arbitraire. Le jeune penseur est présenté comme un grand ami de l'humanité, lui, qui n'a que treize ans. Par contre, le spectateur ne saura plus davantage sur le contenu de ces quatre conceptions du génie prématuré, car on n'en parle pas en détail dans la pièce. Mais il importe au public démocratisé d'alors, qui savait à peine lire quelques phrases dans le journal ou signer par son nom un document, de constater qu'il s'agissait de quelqu'un d'exceptionnel; de celui qui a posé les fondements du nouvel ordre politique et social de la France.

La parenté de ces articles ayant été découverte, des commissaires, envoyés par le Conseil de Genève pour voir de qui il était question, constatent avec stupeur qu'il s'agit d'un garçon. Leur confusion est d'autant plus grande qu'ils sont venus non pas pour le réprimander ni pour l'arrêter mais pour lui transmettre leurs hommages et l'honorer:

Jean-Jacques Rousseau, le Conseil de Genève, après avoir pris lecture de toutes les lettres que vous avez écrites sous le nom de Caton le Censeur, sur différents objets d'utilité publique, déclare que si elles étoient d'un homme fait, il y donneroit une pleine et entière approbation. Mais que, écrites par vous, à votre âge, elles lui paroissent mériter un tribut particulier d'adoration et d'encouragement¹⁸.

Il reçoit de la part de la Ville une couronne civique de chêne symbolisant la force naturelle, physique et morale. Mais un chêne, il peut aussi attirer les foudres...

C'est à ce moment-là que le garçon acquiert symboliquement la majorité: sa famille et lui-même le sentent. Désormais rien ne sera comme avant; la publicité de son nom et la reconnaissance de la société locale lui vaudront la renommée, mais en même temps lui pèseront lourd. Or, il devrait choisir entre la popularité, tellement tentante quand on est jeune et inexpérimenté, et l'incompréhension et le rejet par les siens qui très souvent sont des fruits amers pour qui, restant fidèle à soi-même, va contre-courant et ne se conforme pas aux opinions des autres.

Afin de renforcer le passage symbolique de Jean-Jacques de l'enfance à l'âge adulte, la pièce finit par les préparations du jeune homme à un défilé militaire où sont invités tous les citoyens mâles de Genève. Or porter les armes était le signe

¹⁷ Il semble nécessaire de remarquer que cet épisode c'est la pure invention de l'auteur de la pièce, car Rousseau n'a rien publié au temps de son adolescence.

¹⁸ F. Andrieux, *L'enfance...*, op. cit., p. 43.

d'appartenance au souverain et d'admission au droit de cité en tant que citoyen à plein titre. Passant le seuil de la majorité, le jeune Jean-Jacques se prévoit l'avenir: il reste conscient des périls qui le guettent:

Voici la fin de mon enfance; et dût un jour mon courage m'attirer des ennemis, des persécutions, je dirais la vérité aux hommes; je donnerai, s'il le faut, ma vie pour elle. *Vitam impendere vero*, c'est la devise que je choisis dès à présent, je la garderai toute ma vie, et je saurai m'en rendre digne !¹⁹

Lui, chevalier de la Vérité, un impervertible, un génie naturel au cœur sincère: voilà quelle image on en retient. Les spectateurs s'en séparent au moment où son futur était sur le point de se préciser, mais, telle une Cassandre, le nouveau citoyen de Genève se prépare plutôt pour le pire que pour le meilleur. Car tel est le prix à payer par qui veut consacrer sa vie à combattre les préjugés au nom de la Vérité.

Nous ne savons pas si l'auteur de l'autre pièce a vu le spectacle sur l'enfance de Jean-Jacques, mais il est très curieux de voir que son spectacle reprend la biographie du célèbre philosophe au moment où celui-ci s'apprête à la mort en se ressouvenant de toute sa carrière et en analysant les causes de ses malheurs, dont les institutions de l'Ancien Régime l'ont accablé et par lesquelles il a été partout persécuté.

Ainsi, dès le début de la représentation, on rappelle au spectateur les méandres de la carrière épineuse de Rousseau. Voici la conversation de Thérèse, compagne du penseur, et de Jacqueline, son ancienne gouvernante, une femme simple et toute naturelle, ce qui s'aperçoit dans sa façon populaire de s'exprimer:

Thérèse

Je fixe l'époque de ses premiers malheurs au moment où son *Émile* parut dans Paris.

Jacqueline

Émile.... n'est-ce pas c'livre qu'i nous lit queuqu'fois l'soir, qu'je n'pouvons jamais entendre sans pleurer ?

Thérèse

Oui, ma chère Jacqueline... cet ouvrage lui attira la jalousie des savants, alluma contre lui les Ministres de la Religion; tous, jusqu'à ses amis, devinrent ses persécuteurs²⁰.

Les spectateurs apprennent ainsi que la Fortune n'a pas été favorable pour Jean-Jacques; que ses premiers succès, quoiqu'ils aient annoncé un futur brillant, ne lui ont pas porté bonheur. Car il est resté fidèle à sa devise qu'il s'est choisie encore enfant. La vérité se payait cher.

Toute sa vie Rousseau a passé selon ce que lui dictait la Nature qui gravait ses principes à grades lettres dans son cœur. C'est pourquoi, de son vivant, il est resté un «incompris» pour ses contemporains, eux, corrompus par les traditions et coutumes

¹⁹ *Ibid.*, p. 45.

²⁰ J.-N. Bouilly, *Jean-Jacques...*, *op. cit.*, pp. 4-5.

vicieuses d'Ancien Régime. Fuyant le faux et se restant fidèle, Jean-Jacques a dû se résigner à mener une existence à l'écart de la vie mondaine (de ces salons et académies où il fallait, pour y être invité ou admis, se plier à l'opinion des grands abusant de leur position sociale), et ainsi il s'est privé des ressources financières qui lui eussent garanties une vie paisible et aisée. Voilà comment il est devenu un héros révolutionnaire, voire populaire.

«[M]on caractère timide et indépendant, se plaint-il dans la pièce, n'est point fait pour la société civile, & où tout est gêne et contrainte. [...] Faut-il s'étonner si j'aime tant la solitude ? Je ne vois qu'animosité sur le visage des hommes; & la nature me rit toujours»²¹. Rousseau n'a donc pas compromis ses principes avec les usages et institutions sociaux de l'époque; ceci lui a valu le suffrage universel du simple peuple dont il vantait les qualités dans ses écrits d'un côté – c'est ce qui est dit explicitement dans le texte de la pièce –, mais de l'autre, la haine des grands, dont la position sociale basait sur la naissance et non pas sur le mérite, et des littérateurs, jaloux de sa popularité et de son ascendant sur les contemporains.

Voici une citation qui montre encore une fois Rousseau comme un non-conformiste, prêt à se sacrifier au nom de la vérité et pour le bonheur des Français:

Mais j'espère qu'un jour on bénira mes travaux et ma mémoire... oui, je m'élance dans l'avenir; je vois mes persécuteurs démasqués, ne plus oser flétrir mon nom; je vois plusieurs peuples détremés, rougir des coups dont il m'ont accablé... vous sur-tout, vous que j'ai si constamment chéris, Français, vous donnerez un jour des larmes à ma cendre, & vous direz alors: J. Jacques nous aime; & nous avons pu le haïr ! il voulut nous éclairer; & nous avons pu déshonorer ses écrits ! Il voulut nous rendre libre; et nous avons pu attenter à sa liberté !²²

Encore une fois, Jean-Jacques s'avère une vraie Cassandra: mais cette fois-ci il prédit non pas sa misère, car celle-ci il l'a déjà vécue et la vit encore, mais sa future gloire. Il le fait au moment de sa mort, d'où l'amertume de ses paroles.

Et au spectateur de confirmer cette prophétie et de rendre justice au philosophe, car la Révolution a établi la célébrité universelle de Jean-Jacques et en a fait une des figures majeures: c'est lui le père doctrinaire du mouvement régénérateur. Cette connaissance des choses renforce davantage le sentiment de justice historique laquelle les Français doivent à Rousseau qui s'est consacré lui-même pour le redressement physique et moral de son pays adoptif.

De nombreuses scènes de ce «trait historique» présentent Rousseau comme un homme aimant la solitude et la simplicité, chérissant la Nature, ainsi que la liberté de conscience, loin des villes corrompues et corruptrices, mais aussi le voit-on en sage qui, dans ses derniers moments, a su retrouver la quiétude; il montre son attachement aux principes qu'il prêche lui-même dans ses écrits. Son comportement et ses paroles sont la réalisation de l'idéal du nouveau type de citoyen, un homme aux vertus républicaines suivant ses inclinations naturelles et en accord

²¹ *Ibid.*, pp. 18-19.

²² *Ibid.*, p. 12.

avec sa voix intérieure, et qui sait se sacrifier ses ambitions personnelles pour le bonheur des autres.

Regardons de plus près une des premières scènes où Jean-Jacques, pressentant qu'il va mourir, rentre à la maison, où son déjeuner l'attend, en apportant un nid avec six petites fauvettes dedans, leur mère étant morte d'une attaque d'un épervier; il les a recueillies lors de sa promenade solitaire dans la forêt. La compagne du philosophe souhaite prendre soin de ces orphelins volatiles:

Thérèse

Mon ami, puisque ces oiseaux vous sont aussi chers, nous leur construirons une volière que nous placerons dans cette chambre.

J. Jacques

Non pas, s'il vous plaît; non pas.

Thérèse

Qu'en voulez-vous donc faire ?

J. Jacques

Leur donner la liberté dès qu'ils auront assez de force pour en jouir...²³

De cette conversation métaphorique pleine de simplicité et de sérénité, le spectateur retient surtout cette dernière réplique. La Nature a créé tous les êtres libres, et partout l'homme veut les mettre dans les fers. Il s'est imposé les fers lui-même, et pourtant le monde n'a pas été conçu ainsi. Tels les oiseaux de Rousseau, les Français venaient de recouvrer la liberté qui leur avait donné la Nature: ils sont adultes, ils ont de la force physique et morale; aussi, éclairés et guidés par les philosophes du siècle des Lumières, deviennent-ils capables d'user de cette double force pour leur bien commun.

Cette dernière scène est fort symbolique: ne pourrions-nous pas y voir un travestissement de la pensée exprimée par Emmanuel Kant dans son essai *Qu'est-ce que les Lumières ?* datant de 1784 ? Pour pouvoir profiter pleinement de ses droits naturels, l'homme doit, aux dires du Prussien, «se servir de son entendement sans être dirigé par un autre»; ainsi il sortira «hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable»²⁴. Cette parallèle, fût-elle un peu trop outrée, n'importe, mais la pensée reste la même. Et la Révolution songeait suivre ce principe à la lettre: se croyant intellectuellement mûrs et prêts à briser les fers qui accablaient leur pays, les révolutionnaires ont rejeté la tutelle imposée par les plus puissants. Cette tutelle ne leur était plus nécessaire car après plusieurs décennies qu'ont durées les Lumières, le peuple français venait d'acquiescer la majorité, morale et physique; il pouvait désormais décider pour lui-même. Rousseau paraît donc dans cette pièce comme le dépositaire de la clef à la liberté. Pour l'obtenir il ne fallait que suivre ses précieuses leçons.

²³ *Ibid.*, pp. 8-9.

²⁴ E. Kant, *Réponse à la question: Qu'est-ce que les Lumières*, Königsberg 1784, <http://lvc.philo.free.fr/Kant-Lumieres.pdf>, consulté le 15.06.2016 .

Dans les deux pièces mises en analyse dans le présent article, Jean-Jacques paraît donc comme un homme hors pair, une sorte de génie et de voyant qui, dès son enfance, semble destiné à jouer un grand rôle dans l'histoire de l'humanité et surtout de la France. C'est un héros moderne chez qui – comme dans la tradition mythologique grecque ou romaine – très tôt se trahissent des capacités surnaturelles. Et ces renvois à la Rome et à la Grèce antiques sont bien visibles dans les deux ouvrages. De même les inspirations chrétiennes: Rousseau est un homme élu de Dieu pour opérer une nouvelle révolution, celle de 1789. Il doit renouveler le visage de l'humanité et lui inspirer de nouveaux principes, ceux de la Nature par laquelle seule Dieu se manifeste. N'avait-ce pas été Dieu lui-même qui aurait dicté son *Contrat social* à Jean-Jacques ? Celui-ci est montré donc comme un homme de Providence qui est envoyé sur la Terre, et en France plus particulièrement, afin de mettre fin aux abus de l'Ancien Régime corrompu. Et il sacrifie sa vie pour racheter l'humanité de l'esclavage et lui révéler les moyens du salut. Cette chanson est bien connue...

Ce n'est pas un hasard qu'une pièce le montre jeune, vigoureux et encore adolescent et l'autre, vieux, expérimenté et au bout de sa carrière. D'un côté est évoquée la jeunesse, porteuse de tous les espoirs pour le meilleur futur; de l'autre, se trouve la sagesse et la vieillesse mythifiée symbolisant le pont entre le présent et le passé, rappelant cet âge d'or de l'humanité, où l'homme restait toujours en contact avec la Nature.

Il est aussi intéressant d'analyser comment la philosophie rousseauiste a inspiré les décors de ces deux pièces, le langage utilisé par les personnages et les principes moraux y étant mis en relief. Il y va des valeurs bourgeoises, tout d'abord, comme: travail manuel, recherche du bonheur terrestre au sein de la famille, amour parental et paternel (!), éducation des enfants (futurs citoyens), amour pour la Nature, amour de la République, modestie, etc. C'est un éloge de la simplicité et du peuple: le prouve entre autres le langage paysan tenu par Jacqueline, ancienne gouvernante de Rousseau, ainsi que sa grande affection qu'il a pour elle.

Il ne faut donc pas s'étonner que le philosophe genevois se soit retrouvé à côté de Voltaire dans le Panthéon, ce temple républicain instauré pour immortaliser ceux qui ont rendu la liberté à la France et la dignité à son peuple. Il ne faut donc pas non plus s'étonner que, après de la chute des jacobins en 1794, cette jeunesse dorée, ces muscadins trop enthousiasmés par la mort de Robespierre, aient remplacé les bustes de Marat, prétendu «ami du peuple» par ceux «d'un vrai», de Jean-Jacques Rousseau.

Bibliographie

Sources primaires:

- Andrieux François, *L'enfance de Jean-Jacques Rousseau: comédie en un acte, mêlée de musique*, chez Maradan, Paris 1794, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30020219r>.
- Bouilly Jean-Nicolas, *Jean-Jacques Rousseau, à ses derniers moments: trait historique, en un acte et en prose*, chez Brunet, Paris 1791, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37241738c>.

Articles et études:

- Bourdin Philippe, «Du théâtre historique au théâtre politique: la régénération en débat (1748-1791)», *Parlement[s], Revue d'histoire politique* n° 3, 2013, https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=PARL_HS08_0053, consulté le 15.06.2016.
- Bourdin Philippe, «Du théâtre historique au théâtre politique: la régénération en débat (1748-1791)», *Parlement[s], Revue d'histoire politique* n° 3, 2013.
- Bourdin Philippe, Loubinoux Gérard (dir.), *Les Arts de la scène et la Révolution française*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal / Musée de la Révolution française – Vizille, coll. «Histoires croisées», 2004.
- Condorcet Nicolas de, *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique: présentés à l'Assemblée nationale, les 20 et 21 avril 1792*, Imprimerie nationale, Paris 1792.
- Kant Emmanuel, *Réponse à la question: Qu'est-ce que les Lumières*, Königsberg 1784, <http://lvc.philo.free.fr/Kant-Lumieres.pdf>, consulté le 15.06.2016
- Pélissier Jean-Pierre, Rébaudo Danièle, «Une approche de l'illettrisme en France», *Histoire & mesure* n° XIX - 1/2, 2004, <http://histoiremesure.revues.org/816>, consulté le 23.04.2016.
- Perrot Marie-Clémence, «La politique linguistique de la Révolution française», [dans:] *Mots* n° 52, septembre 1997, (dir.) J. Boutet, L. Chetouani et M. Tournier, p. 159, www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1997_num_52_1_2474, consulté le 15.10.2015.
- Poirson Martial (dir.), *Le Théâtre de la Révolution: politique du répertoire (1789-1799)*, Paris, Éditions Desjonquères, 2008.
- Talleyrand-Périgord Charles-Maurice de, *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de Constitution à l'Assemblée nationale, les 10, 11 et 19 septembre 1791*, Paris 1791.
- Tarin René, *Le théâtre de la Constituante ou l'école du peuple*, Paris, Honoré Champion, coll. «Les dix-huitièmes siècles», 1998.
- Voltaire contre Rousseau. Les textes fondamentaux*, coll. *Le Point Références* n° 39, mai-juin 2012.

Mots-clés

Jean-Jacques Rousseau, Révolution française, théâtre, propagande, régénération

Abstract

Rousseau goes to the revolutionary theatre against his wishes

Jean-Jacques Rousseau was one of the major figures of the French Revolution, even though he died a few years before the Bastille was taken. Many politicians considered his moral treatises on how to regenerate the corrupted and spoiled nation as a guide for conducting the Revolution. The philosopher was largely venerated by the republican revolutionaries for being the one who gave back to the French the liberty and dignity they had been deprived of by the Ancien Régime. As the democratisation of the public opinion influenced art, popular playwrights used the philosopher's popularity and put him in their theatrical productions, despite all Rousseau's anterior protestations against the institution of the theatre, considered as a place of social destruction and moral licentiousness. The aim of this article is to retrace the process of revolutionary "mythologisation" of Jean-Jacques by analysing two plays in which he was introduced as a main character. Simultaneously, the article investigates which elements of Rousseau's philosophy appear in both productions to reveal the influence of his thought on republican society and politics; for theatre became an important instrument of revolutionary propaganda.

Keywords

Jean-Jacques Rousseau, French Revolution, theatre, propaganda, regeneration

Traducteur au carrefour des sens: *Le Cid* dans la version de Jan Andrzej Morsztyn

Jan Andrzej Morsztyn (1621–1693) est une célébrité du XVII^e siècle rattachant la Pologne et la France sur plusieurs plans. Homme de cour, son but principal était de développer sa propre carrière politique et diplomatique. Stefania Ochman-Staniszevska montre dans l'introduction de son recueil de lettres de Morsztyn que «les ambitions de Morstine étaient dirigées vers son entrée [dans] le cercle étroit des magnats les plus titulaires et les plus riches. Il ne lui suffisait donc pas de tenir un régiment de dragons et un régiment d'infanterie: en 1661, il reçoit de la starostie de Varsovie une parcelle à proximité du rempart et commence d'y construire le plus beau palais de Varsovie (le futur Palais Saxon)¹». Sa riche correspondance témoigne de la position très haute de Morsztyn dans le monde de la diplomatie et présente les mécanismes de sa politique construite sur de nombreuses intrigues. L'ambassadeur de France Toussaint de Forbin-Janson écrit dans une dépêche secrète du 7 juillet 1674, dans laquelle il met en garde Louis XIV contre ce nouveau sujet: «C'est un homme, Sire, qui n'a pour règle, pour principe et pour but que son intérêt particulier, qui dans cette vëue s'attache en mesme temps à tous partis quoy que contraires et opposez gardant des mesures de tous costez et ne trompant personne»². Morsztyn entretenait une correspondance avec les aristocrates français et polonais. Sur la longue liste de ses correspondants, on peut trouver par exemple Jean II Casimir Vasa, Louis XIV, Jean III Sobieski, Marie Casimire Louise de La Grange d'Arquien, Hugues de Lionne³ ou Jean Sobiepan Zamoyski. Le lecteur contemporain peut être impressionné par la profonde connaissance de la réalité politique et culturelle de Morsztyn. Il faut signaler aussi que son style épistolaire en langue française était apprécié de ses correspondants. Pierre de Noyers, le secrétaire de la reine Louise-Marie de Gonzague, décrivait Morsztyn dans une lettre de la manière suivante: «Morstin, Stolnik de Sandomir [...] c'est le secrétaire le plus employé: vous verrez que pour un polonais il n'écrit pas mal en français⁴». Malgré son activité sur

¹ S. Ochmann-Staniszevska, *Listy Jana Andrzeja Morstina*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2002, p. 19.

² K. Waliszewski, *Archiwum Spraw Zagranicznych Francuskie do dziejów Jana Trzeciego. T. 3, Lata od 1680 do 1683 / oprac.*, Akademia Umiejętności Krakowskiej, Kraków 1884, p. 84.

³ *Ministre d'État et secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de Louis XIV (1663–1667)*.

⁴ P. Des Noyers, *Lettres de Pierre Des Noyers secrétaire de la reine: de Pologne Marie-Louise de Gonzague pour servir à l'histoire de Pologne et de Suède de 1655 à 1659*, B. Behr, Berlin 1859, p. 165.

la scène politique internationale, Morsztyn trouvait aussi le temps de s'adonner à la poésie et à la traduction des œuvres d'auteurs étrangers, par exemple de l'idylle pastorale *Amintas* de Torquato Tasso ou d'un de chants d'*Adonis* de Marini⁵. Néanmoins, parmi les traductions conservées, la plus élaborée est celle du *Cid* de Corneille, qui va constituer le sujet de ma présente réflexion. La traduction de la pièce de Corneille en polonais et sa mise en scène devant le public cultivé qui, à l'époque, était en général francophone, force nécessairement à réfléchir. Nous voudrions trouver dans notre article la réponse à deux questions fondamentales: pourquoi Morsztyn a-t-il choisi le *Cid*, et qui était le destinataire de sa traduction ?

1. *Cyd albo Roderyk* au carrefour des intérêts politiques

Il est difficile de démêler les circonstances dans lesquelles le poète polonais est entré en possession du texte original du *Cid* et, dans sa correspondance, il n'y a pas trace des motifs qui l'ont poussé à entreprendre la traduction de la pièce de Corneille. Par contre, les recherches scientifiques déjà réalisées nous permettent de comprendre les raisons possibles de son choix.

Dans la correspondance de Morsztyn étudiée jusqu'à présent, il n'y a pas d'indices témoignant de la façon dont il est entré en contact avec l'œuvre de Corneille, mais la thèse la plus probable est celle de Władysław Folkierski, formulée en 1917 dans sa publication *Le Cid de Corneille en Pologne*⁶. Le chercheur a remarqué le fait que Morsztyn avait commencé des études à Paris en 1638, c'est-à-dire un an après la parution de la première édition imprimée du *Cid* et de sa première scénique. Le succès soudain de la pièce auprès du public parisien et, en même temps, sa critique et la discussion qui s'en est suivie, nommée plus tard la *Querelle du Cid*, qui a divisé les milieux littéraires français en 1637, ont apporté la renommée à Corneille, et celle-ci a certainement dû atteindre l'admirateur de poésie qu'était Morsztyn. La thèse de Folkierski semble forte, mais elle ne donne pourtant pas de réponse satisfaisante à la question des circonstances qui ont poussé Morsztyn à faire une traduction de la pièce. Jadwiga Sokołowska résume cette situation de la manière suivante: «on ne sait pas exactement en quelles années Morsztyn a traduit le *Cid*, si c'était juste avant sa mise en scène au château où il a profité d'une traduction antérieure lors qu'une situation «politique» s'était produite⁷».

La deuxième hypothèse concernant les raisons pour lesquelles Morsztyn a traduit la pièce de Corneille, posée au début du XX^e siècle par Stanisław Windakiewicz dans un article intitulé *Autour de la mise en scène du Cid de 1661*⁸, mène directement à la

⁵ Dans sa jeunesse, Morsztyn a visité plusieurs pays européens. Il a trouvé ses inspirations poétiques surtout en Italie et en France.

⁶ W. Folkierski, *Cyd Kornela w Polsce*, G. Gebethner, Kraków 1917.

⁷ J. Sokołowska, *Jan Andrzej Morsztyn*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1965, p. 127.

⁸ S. Windakiewicz, *Okolo przedstawienia «Cyd 1661»*, *Pamiętnik Literacki* n° 12, Towarzystwo Literackie im. Adama Mickiewicza, Lwów 1913, pp. 306–310.

reine Louise Marie Gonzague qui aurait pu commander cette traduction à Morsztyn. Pour appuyer cette hypothèse, on peut alléguer la faute dans le titre et le contenu de l'article, indiquant que la mise en scène du *Cid* a eu lieu au château royal de Varsovie en 1661. Cette date se retrouve aussi chez Folkierski, mais des recherches postérieures ont clairement confirmé que le spectacle a eu lieu le 26 février 1662⁹. Selon Windakiewicz, une relation intermédiaire aurait pu exister entre Louise Marie Gonzague et Corneille en raison de leurs contacts avec le poète Antoine Girard de Saint-Amant, originaire des environs de Rouen comme Corneille. Alors que la Pologne subissait la période difficile du Déluge suédois, la reine Louise Marie Gonzague était fortement découragée par les échecs des guerriers polonais et craignait le détronement de son mari. Pour la consoler, Saint-Amant aurait prié Corneille de lui envoyer des fragments traduits par ce dernier de *L'imitation de Jésus-Christ* de Thomas a Kempis. Windakiewicz dit ensuite que

Corneille avait profondément réjoui et obligé Marie Louise par cet envoi [...]. En 1661, elle a ordonné de jouer le *Cid* de Corneille en polonais. Par reconnaissance [...] elle faisait à Corneille le plaisir de voir de son vivant son œuvre principale traduite et mise en scène en langue polonaise. La dette morale contractée par la reine polonaise envers Corneille était payée en la traduction polonaise du *Cid* pour le théâtre de la cour¹⁰.

Dans le passage cité, l'attention des lecteurs est attirée par *la dette morale* de Marie Louise mais, si cette thèse exprimée avec tant de conviction était véritable, elle témoignerait de la position élevée de Morsztyn dans la hiérarchie de la cour de ce temps-là. Windakiewicz a sans doute exagéré la relation de la souveraine et du dramaturge, quoiqu'il soit difficile de nier en même temps que la reine pût lui exprimer ainsi sa reconnaissance pour sa traduction de l'œuvre de Thomas a Kempis. La troisième hypothèse, proposée par Jerzy Kowalczyk et Wanda Roszkowska, rattache Morsztyn à la cour des Zamoyski¹¹. Selon eux, Morsztyn aurait trouvé un parallèle entre le drame de Corneille et l'histoire réelle de la défense de Zamość contre les Suédois, et il aurait décidé de l'exprimer dans sa traduction.

Kowalczyk et Roszkowska pensent

[qu']on peut comparer le drame du *Cid* de Corneille à l'histoire de Zamość. Charles Gustave campait devant les portes de la ville, la capitale du pays de Zamoyski. La chute de la citadelle jouerait un rôle semblable à la chute de Séville. Zamość était devenu le lieu du salut pendant le déluge suédois. Le rapport du roi à Rodrigue ressemble à celui de Jean Casimir à l'héritier d'une propriété au système de la substitution, et la fidélité du héros castillan démontre sans équivoque le dévouement de Zamoyski au roi et son patriotisme sans compromis¹².

⁹ Cet élément a été déjà bien commenté dans J. Sokołowska, *op. cit.*, pp. 125–126.

¹⁰ *Ibid.*, p. 310

¹¹ J. Kowalczyk, W. Roszkowska, «Teatr Jana Zamoyskiego 'Sobiepana'», *Pamiętnik Teatralny* n° 51, 1964.

¹² *Ibid.*, p. 265.

Cette interprétation des motifs de la traduction du *Cid* expliquerait les intentions de Morsztyn par un désir de conquérir la faveur de Jan Zamoyski, et surtout de son épouse Marie Casimire, fille d'honneur¹³ de la reine. Le résultat positif de ces démarches devait permettre à Morsztyn d'obtenir des faveurs supplémentaires à la cour royale¹⁴. À l'appui de cette hypothèse, on peut aussi citer un détail justement observé par Stefania Ochman-Staniszevska qui souligne que la traduction du *Cid* aurait pu parvenir à Zamość avec la lettre envoyée par Morsztyn à Jan Zamoyski en décembre 1659, et que par conséquent, la première scénique polonaise du *Cid* aurait eu lieu à Zamość déjà le 12 février 1660¹⁵. En outre Ochman-Staniszevska remarque qu'une des causes de l'absence de Morsztyn à la diète en 1662 étaient bien les préparations à l'adaptation scénique de sa traduction au Château Royal de Varsovie, la première ayant eu lieu le 26 février 1662¹⁶. En supposant que cette hypothèse soit conforme à la vérité, Morsztyn y voyait sans nul doute la possibilité de présenter sa propre traduction de la pièce au couple royal. C'était pour lui une chance de renforcer sa position dans la hiérarchie de la cour et d'exprimer son appui politique au parti pro-français.

La quatrième hypothèse a été présentée à la fin des années 1960 par Rachmiel Brandwajn. Le chercheur se réfère à un extrait du journal de Bazyli Rudomicz qui, de son séjour à Zamość, ne se souvenait pas du *Cid* mais du *Mariage de Rodrigue et de Chymène*¹⁷. Si l'hypothèse de Brandwajn est vraie, la première polonaise qui s'est tenue à la cour royale pourrait bien être celle de la pièce d'Urbain Chevreau, *La suite et le mariage du Cid*, qui se modelait sur l'œuvre de Corneille. Une partie des chercheurs contemporains travaillant sur la traduction de Morsztyn voit dans cette hypothèse une grande probabilité. Dans un article intitulé *Molière, Morsztyn, Marysieńka*, Patryk Kencki souligne que la pièce de Chevreau, examinée sous l'angle du contenu et de la stylistique, pouvait se référer justement au mariage raté de Zamoyski et Marie Casimire d'Arquien¹⁸. Suivant Brandwajn et Rudomicz, Kencki trouve une analogie entre l'Infante et Marysieńka en soulignant que l'une des trames de la pièce de Chevreau était le problème de l'instabilité sentimentale de la femme.

En dépit de ces observations et des conjonctures qui ont poussé Morsztyn à traduire le *Cid*, on peut formuler une conclusion indubitable: la traduction du *Cid* n'a pas été motivée uniquement par des besoins de théâtre ni par le désir de faire découvrir aux lecteurs polonais des nouveautés littéraires. En considérant les ambitions du traducteur, la situation dans laquelle la traduction est apparue, il est difficile de voir dans le travail de traduction de Morsztyn une intention exclusivement littéraire.

¹³ On peut trouver cette expression dans une lettre de Pierre des Noyers.

¹⁴ « Mademoiselle d'Arquien était une favorite de la reine et sa position à la cour royale n'était pas faible. La possibilité d'entrer dans l'entourage de la reine par relation avec Marie Casimire était rapidement remarquée par les familiers de la cour.» M. Komarzyński, *Piękna królowa Maria Kazimiera d'Arquien-Sobieska 1641–1716*, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1995, p. 344.

¹⁵ *Ibid.*, p. 18.

¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁷ R. Brandwajn, *Corneille i jego «Cyd»: Szkice literackie i materiały*, Czytelnik, Warszawa 1968.

¹⁸ P. Kencki, «Molière, Morsztyn, Marysieńka», *Pamiętnik Teatralny* n° 4, 2014.

Les hypothèses basées sur une analyse des éléments historiques et biographiques de l'auteur que nous venons de passer en revue ne donnent donc pas de réponse précise à la question de savoir pourquoi Morsztyn a traduit *Le Cid*. C'est pourquoi il nous semble pertinent de poursuivre notre analyse en examinant les similitudes et les différences existantes entre l'original et la traduction.

2. *Le Cid / Cyd albo Roderyk au carrefour des registres*

Même une lecture sommaire de la pièce permet d'apercevoir les différences existant entre l'original et le texte polonais, ce qui suggérerait que la fidélité d'expression du contenu et du style de l'original n'était pas le but essentiel de l'auteur. Cette idée a déjà été exprimée par Sokołowska dans son analyse linguistique du *Cid* et de sa traduction polonaise¹⁹. Dans son article *L'adaptation polonaise du Cid de Pierre Corneille par Jean André Morsztyn et sa représentation à la cour royale (1662)*²⁰, Irena Mamczarz a également tenté de mettre en relief les différences entre ces deux textes. Malheureusement, ni l'analyse de Sokołowska, ni celle de Mamczarz ne répondent aux questions qui nous intéressent, à savoir: quel était le sens des démarches d'adaptation de Morsztyn, et qui était le vrai destinataire de son *Cyd albo Roderyk*? J'essayerai d'en esquisser la réponse en analysant quelques extraits du texte français et polonais.

Avant d'examiner les deux textes, il faut rappeler l'existence de différences esthétiques qui séparent Morsztyn de Corneille. L'œuvre d'un dramaturge issu de la bourgeoisie de robe, écrite dans la période de formation du classicisme français, a été traduite par un Sarmate polonais, poète baroque, venant de la riche noblesse. Ces différences sociales et esthétiques se transmettent dans la diversité stylistique de la traduction. Pour en donner un exemple, on peut citer un passage de la septième scène de l'acte I, où Don Gomès s'adresse à Don Diègue avec des mots suivants²¹:

LE COMTE	GOMES
En arrêter le cours Ne serait que hâter la Parque de trois jours. (p. 11)	Ze trzy dni wytrwaj, stary grzybie, A sama cię śmierć bez mej pomocy przydybie. (p. 25)

¹⁹ J. Sokołowska, *op. cit.*

²⁰ I. Mamczarz, «L'adaptation polonaise du Cid de Pierre Corneille par Jean André Morsztyn et sa représentation à la cour royale (1662)», *Papers on French Seventeenth Century Literature* n° 35, 2008, p. 279.

²¹ Notre analyse se base sur les sources suivantes: P. Corneille, *Le Cid: tragi-comédie*, F. Targa et A. Courbé, Paris 1637; P. Corneille, J. Racine, *Tragedie: wybór*, PIW, Warszawa 1978. Les numéros de pages entre guillemets renvoient à ces deux éditions.

La première différence apparaît déjà à la surface sémantique. Dans le texte français, Don Gomès dit à Don Diègue qu'il ne tient pas à lui ôter la vie, car dans trois jours, il va rencontrer son destin (les Parques mythiques). Dans son interprétation, Morsztyn se sert de l'invective *stary grzybie* [vieux champignon] et, omettant l'allusion à la mythologie, il indique directement une rencontre avec la mort. La différence suivante concerne le registre stylistique. Le fragment du texte original analysé ici est écrit dans un style élevé, qui était celui de Corneille et que le public français attendait d'une pièce tragique. De même, l'allusion à la mythologie grecque signale l'érudition de Corneille. Morsztyn en revanche utilise dans sa traduction des mots appartenant visiblement au style moyen et même bas (*stary grzybie*). En employant ce vocabulaire familier, il a voulu renforcer l'intensité du conflit entre les héros, et peut-être, lui donner une teinte humoristique, trait fréquent dans les œuvres des poètes polonais de la période sarmate.

Un autre exemple de différence sensible entre l'original et la traduction peut être trouvé dans un dialogue d'Elvire et Chimène, dans la deuxième scène de l'acte I:

<p>ELVIRE Il passe bien plus outre, il approuve ses feux, Et vous doit commander de répondre à ses vœux. Jugez après cela, puisque tantôt son père Au sortir du Conseil doit proposer l'affaire, S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre son temps, Et si tous désirs seront bientôt contents.</p>	<p>ELWIRA Powiem więcej: utwierdza i jego zaloty, I chce, aby doznawał po tobie ochoty. Cóż mniemasz ? Kiedy ojciec jego w dziewosłęby Dziś wyprawuje, jeśli próżne gęby Puści słowo i jeśli mógł w lepszą godzinę Prosić o cię i wnosić za synem przyczynę!</p>
<p>CHIMÈNE Il semble toutefois que mon âme troublée Refuse cette joie, et s'en trouve accablée; Un moment donne au sort des visages divers, Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers. (p. 3)</p>	<p>CHIMENA Chociaż twoja życzliwość te smaki rozszerza, Przecię im (nie wiem czemu) serce nie dowierza. Wielkie szczęście wielkie też ma w sobie odmiany, A kęs z gęby zginie, gdy nie obiecany. (p. 18)</p>

Malgré des essais pour rester fidèle à l'original, Morsztyn, de nouveau, fait dans ce passage une ingénierie importante tant dans la stylistique que dans la sémantique. Cela se voit surtout au dernier vers: «A kęs i z gęby zginie, gdy nie obiecany» [Et une bouchée échappe à la gueule lorsqu'elle ne lui est pas promise]. On peut avoir l'impression que Morsztyn tend vers une traduction qui s'inscrit dans le style

moyen, voire bas, éloigné du style élevé de l'original. De plus, il termine la réplique de Chimène en remplaçant la sentence de Corneille (un moment donne au sort des visages divers) par un proverbe populaire. Dans les textes de Morsztyn, on peut trouver de nombreux exemples de style bas et de formes lestes, comme par exemple dans les poèmes *Na srebrny urywał*, *Książd Piczek* ou *Nagrobek kusiowi*. Morsztyn a ainsi donné à ce fragment traduit un trait humoristique propre à la pratique littéraire polonaise de l'époque, en introduisant dans sa traduction des vérités populaires.

Ces lourdes ingérences, qui transforment la traduction presque en une adaptation, ne se retrouvent néanmoins pas dans tout le texte du *Cid*. On peut rencontrer aussi des passages de la version polonaise où Morsztyn reproduit précisément le texte original sans faire d'abus stylistiques. Cependant, il s'efforce de le faire en accord avec la culture littéraire polonaise, comme par exemple dans un passage de la sixième scène de l'acte III, dans une harangue de Don Diègue:

<p>DON DIÈGUE Porte encore plus haut le fruit de ta victoire. Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire, Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour, D'autant plus maintenant je te dois de retour. Mais d'un si brave cœur éloigne ces faiblesses, Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses, L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir. (p. 54)</p>	<p>DIEGO Więcej-eś jeszcze sprawił, tak wystawiwszy mię: Jam ci tylko żywot dał, ty mnie dobre imię; A że sława wprzód chodzi, żywot na ostatku, Przyznawam, żem ci winien jeszcze coś w przydatku Lecz niech w tak mężnym sercu słabość się nie ściele: Jeden tylko jest honor, a panien tak wiele! Honor jest powinnością, a miłość zabawą. (p. 57)</p>
---	---

Ici, l'attention des spectateurs est attirée par les deux derniers vers, qui forment une sentence. Corneille s'est servi du mode indicatif, et a mis en relief l'honneur, qui précède l'amour. Dans sa traduction, Morsztyn s'est permis d'utiliser une phrase exclamative et a ensuite évoqué en premier lieu l'honneur, et après seulement, l'amour. Le mode indicatif utilisé dans le texte original exprime une réflexion relativement objective et non émotionnelle, tandis que la phrase exclamative de la traduction met l'accent, sur un ton plaisant, sur une facilité éventuelle à nouer des relations avec les dames. Ce renforcement qui rendent le ton pathétique des vers cornéliens par registre familier et moins soutenu, ne porte pas à accrédi-ter la thèse selon laquelle Morsztyn aurait pu faire la traduction sur commande du roi et de son entourage. D'autre part, le renversement de l'ordre des valeurs énumérées au dernier vers crée une impression de reflet dans un miroir, étant en même temps une formule visant à

accentuer l'importance primordiale que Morsztyn, et aussi la noblesse polonaise du XVII^e siècle, accordaient à l'idée de l'honneur.

Pour terminer, nous voudrions examiner un extrait de la pièce où l'on peut remarquer une tentative évidente d'adapter le *Cid* à la réalité polonaise du XVII^e siècle, où Morsztyn se rapporte directement dans la quatrième scène de l'acte I:

<p>DON DIÈGUE</p> <p>Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie, Il lira seulement l'histoire de ma vie. Là, dans un long tissu de belles actions, Il verra comme il faut dompter des nations, Attaquer une place, ordonner une armée, Et sur de grands exploits bâtir sa renommée. (p. 9)</p>	<p>DIEGO</p> <p>Co o przykłady, na co warczy zazdrość skryta, Niech tylko dzieje moje i żywot mój czyta! Tam obaczy w tym, co ma ręka dowodziła, Postępki kawalerskie i odważne dzieła: Jako pomykać granic Pospolitej Rzeczy, Miał dobywać, szyk stawiać, prowadzić odsiecz, Jako wygrawać zawsze, nie cofać się krokiem I sławę swą rozpuszczać po świecie szerokiem. (p. 23)</p>
---	---

Corneille souligne de manière assez générale la gloire qu'un chevalier pouvait atteindre grâce à ses hauts faits sur le champ de bataille, mais ne rapporte pas directement ses mots à la situation politique de la France. Morsztyn, par contre, se rapporte explicitement à la réalité politique de son pays. Sachant que la première du *Cid* a eu lieu juste après la fin du Déluge suédois, dans une situation où le royaume de Pologne se trouvait directement menacé par la Russie et la Turquie, l'encouragement à la vaillance exprimé par Morsztyn dans les mots «Là il verra en cela que ma main a pu / des faits chevaleresques et des œuvres courageuses» était l'expression de son expérience, de ses émotions naturelles, mais aussi anticipait des combats qui allaient sûrement avoir lieu dans un proche avenir. La preuve de cette constatation est dans les vers «Comment s'enfuir des frontières de la République [...] / Comment gagner toujours, ne pas reculer d'un pas» ajoutés par Morsztyn sans besoin dicté par d'éventuelles difficultés de traduction. Le traducteur polonais a composé deux vers supplémentaires et a invoqué directement la République. Cette intrusion dans le texte de Corneille montre que la pièce de Morsztyn était destinée à un public de représentants de la noblesse, de magnats dont l'histoire était liée aux confins de la Pologne. Jan Zamoyski, le défenseur acharné des frontières est du pays et de Zamość, que les Suédois n'ont pas réussi à prendre, devait être un parfait destinataire de ces vers ajoutés.

Même une analyse superficielle des passages choisis démontre que le *Cyd albo Roderyk* de Morsztyn est en fait un reflet de l'œuvre de Corneille, pris dans une autre optique stylistique et culturelle²². D'une part, la traduction exprime assez fidèlement le contenu de l'original mais, de l'autre, elle reflète la personnalité et les objectifs du traducteur. Incontestablement, Morsztyn a donné de la pièce de Corneille une interprétation personnelle en accord avec la réalité politique et culturelle de la Pologne. Le destinataire auquel Morsztyn adressait son texte devait être, le plus probablement, un représentant de la noblesse ou des magnats. Pour cette raison, nous optons pour une hypothèse supposant que le *Cid* de Corneille a été traduit par Morsztyn pour le théâtre de Zamoyski. Par contre, le prologue ou la Seine devient Vistule²³ et certains autres éléments de la pièce ont été écrits seulement pour les besoins du spectacle qui a eu lieu ensuite au Château Royal à Varsovie. Il faut ajouter que la cour royale était bien sous influence de la politique française, mais la noblesse, en majorité, était favorable à l'Autriche, c'est-à-dire à un ennemi du royaume de France. Le *Cyd albo Roderyk* de Morsztyn, une traduction à la fois relativement fidèle à l'original mais visiblement adaptée à la sensibilité du spectateur polonais, se situe au carrefour des deux cultures. Ainsi, en familiarisant la noblesse de son pays avec le chef-d'œuvre de Corneille, Morsztyn voulait-il renforcer l'influence française dans la politique polonaise. Il n'a pas réussi dans son entreprise diplomatique. Par contre, il a réussi, incidemment, à implanter avec succès le théâtre français en Pologne.

Bibliographie

- Brandwajn Rachmiel, *Corneille i jego «Cyd»: Szkice literackie i materiały*, Czytelnik, Warszawa 1968.
- Corneille Pierre, *Le Cid: tragi-comédie*, F. Targa et A. Courbé, Paris 1637.
- Corneille Pierre, Racine Jean, *Tragedie: wybór*, PIW, Warszawa 1978.
- Folkierski Władysław, *Cyd Kornela w Polsce*, G. Gebethner, Kraków 1917.
- Kencki Patryk, «Molière, Morsztyn, Marysieńka», *Pamiętnik Teatralny* n° 4, 2014.
- Komaszyński Michał, *Piękna królowa Maria Kazimiera d'Arquien-Sobieska 1641–1716*, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1995.
- Karpiński Adam, Stepnowski Adam, «Introduction» [in:] J. A. Morsztyn, *Cyd albo Roderyk*, Instytut badań Literackich PAN, Warszawa 1999.

²² Nous partageons l'opinion exprimée par A. Karpiński et A. Stepnowski concernant les différences entre le texte original et la traduction dans P. Corneille, *Cyd albo Roderyk*, Instytut Badań Literackich PAN, Warszawa 1999, p. 12.

²³ La version imprimée du *Cyd albo Roderyk* (J. A. Morsztyn, *Psyche z Lucyana, Apuleiusza, Marina. Cyd albo Roderik, komedia hiszpańska. Hippolit, jedna z tragedyi Seneki. Andromacha, tragedia z francuzkiego przelożona*, (le texte est disponible sous ce lien: <http://www.polona.pl/Content/386/2890morsztyn.html>), est introduite par une paraphrase de l'ode de Jean Racine *La Nymphe de la Seine à la Reyne*. Dans sa courte introduction, Morsztyn remplace la Seine par la Vistule et adresse le texte à la gloire de la cour polonaise.

- Kowalczyk Jerzy, Roszkowska Wanda, « Teatr Jana Zamoyskiego 'Sobiepana' », *Pamiętnik Teatralny* n° 51, 1964.
- Mamczarz Irena, «L'adaptation polonaise du Cid de Pierre Corneille par Jean André Morsztyn et sa représentation à la cour royale (1662)», *Papers on French Seventeenth Century Literature* n° 35, 2008.
- Morsztyn Jan Andrzej, *Psyche z Lucyana, Apuleiusza, Marina. Cyd albo Roderik, komedia hiszpańska. Hippolit, jedna z tragedyi Seneki. Andromacha, tragedia z francuzkiego przełożona*, [en ligne] <http://www.polona.pl/Content/386/2890morsztyn.html>.
- Ochmann-Staniszevska Stefania, *Listy Jana Andrzeja Morstina*, Uniwersytet Wrocławski, Wrocław 2002.
- Pierre Des Noyers, *Lettres de Pierre Des Noyers secrétaire de la reine: de Pologne Marie-Louise de Gonzague pour servir à l'histoire de Pologne et de Suède de 1655 à 1659*, B. Behr, Berlin 1859.
- Sokołowska Jadwiga, *Jan Andrzej Morsztyn*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1965.
- Waliszewski Kazimierz (oprac.), *Archiwum Spraw Zagranicznych Francuskie do dziejów Jana Trzeciego*, t. 3, lata od 1680 do 1683, Akademia Umiejętności Krakowskiej, Kraków 1884.
- Windakiewicz Stanisław, « Około przedstawienia 'Cyda 1661' », *Pamiętnik Literacki* n° 12, Towarzystwo Literackie im. Adama Mickiewicza, Lwów 1913.

Mots-clés

Morsztyn, Corneille, traduction, translation, Le Cid, Zamoyski, théâtre polonais, XVII^e siècle

Abstract

The translator on the crossroads of meanings – *Le Cid* by Jan Andrzej Morsztyn

The article examines the genesis of the Polish translation of *Le Cid* of Pierre Corneille carried out by Andrzej Morsztyn from a socio-cultural perspective. In the first part of article we can find a description of state of research started at the beginning of the 20th century. This analysis shows different hypotheses which could reply to two questions: why did Morsztyn decide to translate Corneille's play and for whom did he do this translation? We can generally divide all the hypotheses into two groups. One group of scholars indicates that the translation could be done for the queen of Poland, Marie Louise Gonzaga and another concludes that the Polish version of *Cid* may be translated by Morsztyn for the Polish nobility represented in the person of Jan Zamoyski. Because of the lack of unequivocal proof I tried to find an answer by language analysis in the second part of the article. A comparison of the original text of Corneille's play and Morsztyn's translation maybe be helpful and interesting because of strik-

ing differences of language and style. In this way I compared some significant fragments which should allow us to answer the questions posed at the beginning of the article. The conclusion of the analysis indicates that the recipient of Morsztyn's translation was the Polish nobility in the person of Jan Zamoyski because of the specific language register and some important references proper to him and the nobility.

Keywords

Morsztyn, Corneille, traduction, translation, Le Cid, Zamoyski, polish theater, 17th century

***Voyage à Rodrigues*¹ de Jean Marie Gustave Le Clézio, une clé de sens aurifère**

Ce ne sont là que quelques arpents, un simple creux de la terre, une rainure dans les roches volcaniques, sur cet autre rocher qu'on appelle Rodrigues. Mais c'est un lieu plein de sens et de puissance, comme si la chaleur et la lumière, au cours des âges, avaient épaissi les choses et avaient donné aux plantes et aux hommes qui y survivent un petit peu de la force et de la vie².

Deux axes: matri- et patrilinéaire, dominant la symbolique et l'imaginaire lecléziens. Le premier va vers la mer, le second vers le ciel – comme dans les anciennes cosmogonies³. Loin de s'exclure ou de rivaliser, les deux contribuent à établir une harmonie du monde, dans laquelle le sujet leclézien peut s'installer pour goûter un apaisement au terme de ses aventures. Quel parcours rend possible cette réconciliation ? Faut-il y voir un *a priori*, dû à l'harmonie qui avait régné dans le couple Le Clézio, entre les parents de l'écrivain, ce dont ses romans autobiographiques, tel *L'Africain*, témoignent ? Mais cette harmonie s'établit sur le fond d'une errance, corrélative à la guerre et l'exil dont l'ancêtre maternel a été la victime⁴.

Dès l'incipit⁵, *Le Chercheur d'or* (1985) donne la parole à Léon Le Clézio, le grand-père paternel du narrateur du *Voyage à Rodrigues* (1986): bien qu'il soit pré-

¹ L'orthographe adoptée par l'écrivain-monde renoue avec l'étymologie portugaise du toponyme, cadeau des explorateurs ibériques du XVI^e s. La graphie sans «s» vient de la francisation du nom.

² J.M.G. Le Clézio, *Voyage à Rodrigues*, Paris, Gallimard, «folio», 1986, p. 21. Abréviation retenue *VR*, suivie du numéro de page.

³ Partage rappelé par B. Maugière, qui dans le *Robinson de Tournier (Vendredi ou les limbes du Pacifique, 1972)*, misogynne tourné vers le Soleil pour construire un ordre patriarcal après avoir dynamité la caverne matricielle, voit le contraire de l'Alexis de Le Clézio, confiant dans la force tutélaire de la mer, réfugié dans l'air libre des montagnes et fuyant l'emprise solaire («Le mythe de Robinson revisité par Tournier et Le Clézio», [in:] *L'Océan Indien...*, op. cit, p. 463–474).

⁴ Pour les détails sur la famille leclézienne, voir les articles de J. Dutton, *L'Océan Indien...*, p. 475–484, et de J.-M. Racault, *Mémoires...*, p. 229–235.

⁵ «Du plus loin que je me souviens, j'ai entendu la mer» J.M.G. Le Clézio, *Le Chercheur d'or*, Gallimard, Paris 1985, p. 11. Abréviation retenue *CH*, suivie du numéro de page.

nommé Alexis, comme le grand-père maternel, c'est l'histoire de Léon, destinataire de la dédicace du roman, qu'aura vécue le narrateur du *Chercheur d'or*. Apparemment antérieur au «Journal du *chercheur d'or*» (titre donné à quelques fragments du futur *Voyage à Rodrigues*, parus dans *La Nouvelle Revue Française* de 1983 et 1984), le roman en est à la fois le complément et l'accomplissement, comme – toutes proportions gardées – *Paul et Virginie* par rapport aux *Études de la nature* bernardinienes⁶.

1. Sémantique spatio-temporelle du paysage mémoriel

L'ouverture sur la mer dans *Le Chercheur d'or* a pour son pendant celle du paysage – travaillé de sens – de la terre de Rodrigue, dans le *Voyage* dont voici l'*incipit*:

J'avance le long de la vallée de la rivière Roseaux, les montagnes sont toutes proches maintenant, les flancs des collines se resserrent. Le paysage est d'une pureté extraordinaire, minéral, métallique, avec les arbres rares d'un vert profond, debout au-dessus de leurs flaques d'ombre, et les arbustes aux feuilles piquantes, palmiers nains, aloès, cactus, d'un vert plus aigu, pleins de force et de lumière. Les nuages passent au ras des collines, légers, très blancs dans le ciel pur. Il n'y a déjà plus d'eau dans le ruisseau. (VR, 9)

Un paysage anodin d'abord, au troisième alinéa pose un problème: «Il n'y a déjà plus d'eau dans le ruisseau». Dans quel ruisseau? Pourquoi «déjà plus»? Quelle est cette eau qui ne tarissait pas autrefois, de quelle époque s'agit-il?

Les éléments du paysage – un paysage mémoriel – sont marqués par un souvenir, tel le palimpseste d'une identité à retrouver. Qui est le quêteur? Celui qui dit «J'avance...», qui avance «le long de la vallée» tout comme au long du récit.

Ce paysage qui s'impose par sa présence palpable, apparaît d'emblée comme un paysage voué à la *reconnaissance*: «Je cherche des yeux le Comble du Commandeur, je crois le reconnaître, là-bas, au fond de l'engorgement de la vallée» (VR, 9). Pour une fois, ce Commandeur n'a rien du menaçant vengeur défié par Dom Juan: il s'agit de la figure du Corsaire, gardien du trésor dont le grand-père Léon a cru posséder le secret. Le mythe du trésor enfoui par les «écumeurs de mer», venus dans l'océan Indien après avoir été chassés des Antilles, hante en effet les deux textes: au chercheur de l'or abandonné par ces aventuriers, le grand-père Léon, succède le petit-fils écrivain venu à Rodrigues comme «chercheur» d'un autre secret, celui de son grand-père d'abord, et ensuite celui du sens de sa propre vie, comme il le révèle à la fin. Journal quasi autobiographique, puisque Le Clézio lui-même, dont la famille est originaire de Maurice, après l'avoir été de la Bretagne, quittée à la fin du XVIII^e siècle, n'a voyagé dans les Mascareignes qu'en 1980. D'où la nécessité de partir sur les traces de l'aïeul pour devenir comme *l'autre* du grand-père Léon, tout en recueillant des traces laissées par lui – «la marque de l'organeau taillée au ciseau dans la pierre»,

⁶ Les trois premiers volumes paraissent entre 1784 et 1786, le quatrième, avec le roman-idylle qui a marqué des générations entières, seulement en 1788.

en l'occurrence – mais la question du paysage marqué d'un sens resurgit devant les «[r]oches fantastiques déjà usées, sculptées», lorsque le narrateur s'aperçoit que «toutes les roches ou presque portent cette marque, un V ou un W ou un Λ, car c'est comme cela que se fracture le basalte» (VR, 13–14). Est-ce l'effet du travail d'un pirate ou de la nature ? Ou encore d'un Lémurien si l'on se conforme à la légende intégrée à l'imaginaire des Mascareignes par Jules Hermann et deux écrivains qui en ont été les promoteurs: Robert Edward Hart et Malcolm de Chazal⁷ ?

Le champ d'interrogation se précise: dans ce paysage qui sollicite de l'intelligence – la compréhension, le déchiffrement du moi du Narrateur (autrefois, le grand-père, ou le héros narrateur du *Chercheur d'or*, et à présent, dans le *Voyage*, son petit-fils) – paysage qui défie le chercheur d'or comme celui de sens – le jugement reste suspendu devant des repères qui sont une épreuve pour la faculté de raisonner, voire pour le bon sens: «C'est cela qui intrigue, qui inquiète même» (VR, 14) – une régularité incongrue au milieu d'une nature sauvage. Effet naturel ou artificiel, fortuit ou recherché ? Le paysage, comme un langage secret, attend son décodeur.

Pourrait-il être dévoilé d'une manière unique et objective ? Ainsi, tenter de donner un sens à ce prétendu ordre engendre une nouvelle question: l'éminence, la pointe volcanique que le grand-père (Alexis du *Chercheur d'or*) avait appelé *Vigie du Commandeur* n'est plus, pour le guide du narrateur présent, qu'une «Citadelle». En effet, les ruines circulaires d'une tour se mêlent aux roches: «Je comprends maintenant ce qui a changé depuis le dessin qu'a fait mon grand-père: la tour a été détruite. Par qui, ou par quoi ? Ouragan, vent, érosion, ou peut-être plutôt par les manafs [descendants des noirs fugitifs – IZ] du voisinage qui sont venus chercher là de quoi construire leurs maisons ?» (VR, 15)

Aux signes dans l'espace se superposent ceux qui se sont succédé dans le temps: le narrateur suit son grand-père à partir du tracé des vieux plans dressés par Léon; le même qui, sous le prénom d'Alexis, dans *Le Chercheur d'or* cherchait dans l'île de Rodrigues l'or d'anciens pirates, dont La Buse, pendu haut et court à l'île de Bourbon (aujourd'hui la Réunion) au début du XVIII^e siècle. Alexis se servait de la *Carte du Commandeur* héritée de son père, lui-même passionné de ces histoires d'antan à ses heures perdues, lorsqu'il ne scrutait pas les constellations dans le ciel, une autre passion qu'il avait communiquée à son fils. Hélas, la propriété paternelle dans l'île Maurice (le Boucan du *Chercheur d'or*, comme l'Euréka des ancêtres de Le Clézio) n'existe plus, ou, en tout cas, reste inaccessible, car interceptée, pour dettes, par une autre branche de la famille et/ou, en plus, détruite par un cyclone. Aucun espace-temps ne semble plus capable de la restituer: le paradis perdu, tel semble être son vrai nom.

Mais l'île rocheuse offre plus qu'un retour au passé ancestral, la vision d'un passé protohistorique: «Il y a un hors du temps, ici, à Rodrigues, qui effraie et tente

⁷ Lémurie: continent antédiluvien disparu, selon l'hypothèse de Jules Hermann (*Révélation du Grand Océan*, Saint-Denis 1927, 2 vol.), reprise par Robert Edward Hart et Malcolm de Chazal, poètes mauriciens; le premier en a fait la matière onirique de son cycle de Pierre Flandres, et le second le fond de *Petrusmok*, une fantaisie sous-titrée «roman mythique» parue en 1959.

à la fois, et il me semble que c'est bien le seul lieu du monde où je puisse penser à mon grand-père comme à quelqu'un de vivant» (*VR*, 15). Mais, outre des traces de coups de pioche, devinées par le voyageur à Rodrigues, puisque visibles et comme fraîches, des cumuls de pierres évoquent un paysage lunaire ou cosmique si bien que le narrateur voit, dans «cet assemblage de la pierre noire, de la mer et du vent, quelque chose de l'éternité de l'espace» (*VR*, 16).

Espace éternel, espace hors du temps; or, seuls, des changements d'ordre temporel, peuvent offrir une matière à saisir un sens, à comprendre: que la littérature se crée dans cet élément, voilà une constatation banale de notre part. Mais Le Clézio entend opérer un retour vers l'origine, et pourquoi ne pas la chercher dans cette cachette du *Privateer* (autre prête-nom du pirate légendaire anonyme). Citant le journal du grand-père sur ladite cachette, le narrateur semble nous livrer, comme pour la première fois explicité, le manifeste de son écriture, comme si un écho (à l'envers) de la boutade lancée par le protagoniste du *Procès-verbal*, le premier roman qui, en 1963, a valu à Le Clézio le Prix Renaudot (il avait manqué de peu le Prix Goncourt). Alors, le prétendu malade mental refusait de prêter la main aux acrobaties du Nouveau Roman; vingt ans après, le narrateur leclézien renchérit: «Cette cachette [...] est d'une ingénieuse simplicité qui met à néant la légendaire et absurde complication de maçonneries et de travaux en béton» (*VR*, 15).

Un peu plus difficile à décoder est la suite de la notice du grand-père sur la cachette du Pirate: «La nature en faisait tous les frais, se chargeant en outre de monter elle-même la garde auprès du trésor qu'on lui confiait...» (*VR*, 15–16).

Apprendre à lire dans la nature, à lire les repères qu'offre le paysage, à transcrire ces repères, par exemple dans la recherche d'un très-or, d'une richesse extraordinaire, de l'extraordinaire du vécu par-delà l'abîme intime de l'absence; ainsi le narrateur-voyageur retrouve-t-il plus que les traces du grand-père, la présence de ce grand-père lui-même: «Je marche sur ses traces, je vois ce qu'il a vu. Il me semble par instants qu'il est là, près de moi, que je vais le trouver assis à l'ombre d'un tamarinier, près de son ravin, ses plans à la main, interrogeant le chaos de pierres hermétique. C'est cette présence qui me donne sans doute ce sentiment du déjà vu» (*VR*, 17).

Or, la présence devinée à travers la vision familière du paysage, qui finit par hanter le narrateur lui-même, lui communique des sentiments étranges, dans lesquels il semble rejoindre son aïeul:

Parfois, mon regard s'accroche à un détail, le trou d'une grotte au loin, ou bien une roche étrange, une couleur différente de la terre, près du lit de la rivière. Cela fait bouger quelque chose d'imperceptible au fond de moi, à la limite de la mémoire. L'ai-je vu déjà ? L'ai-je su ? L'ai-je rêvé ?

Je ne peux croire que mon grand-père n'ait pas senti cela, rencontrant alors en ces instants fulgurants le regard de l'homme qui l'avait précédé sur ces lieux. (*VR*, 17)

Ainsi, la similitude de réactions à une perception ouvre la voie d'une communication, sinon d'une communion d'être à être, puisque le sujet s'y retrouve intrinsèquement identique dans ce qui, au moment donné, le détermine le plus: sa sensation, son élan

naturel. Cette sensation peut bien n'être que l'union, à travers le paysage, avec celui qui l'a précédé: son grand-père pour le narrateur, le *Privateer* ou *notre corsaire* pour le grand-père (*VR*, 18).

2. Voyage ou quête identitaire: la double écriture

Le langage aussi est un mystère, un secret. Toutes ces années que mon grand-père passe dans l'enfermement de l'Anse aux Anglais, à Rodrigues, il ne les passe pas seulement à creuser des trous dans la terre, ou à chercher des marques qui le conduisent au ravin. Il invente aussi une langue avec ses mots, ses règles de grammaire, son alphabet, sa symbolique, une langue pour rêver plus que pour parler, une langue pour s'adresser au monde étrange dans lequel il a choisi de vivre. Cette langue-là n'est pas pour parler à ses contemporains [...] C'est une langue pour parler au temps passé, pour s'adresser aux ombres, au monde à jamais disparu, du temps où la lumière brillait si fort sur la mer des Indes, et dont seul le silence minéral de Rodrigues a su garder, par le miracle du désert, cette trace encore visible au-delà de la mort. (*VR*, p. 103–104)

Le topos de l'île, comme celui d'une mémoire, rappelle par lui-même le secret. Mais alors se révèle un second sens de la quête de l'or, dont le premier volet, *Le Chercheur*, a fourni la matière épique: «Et ce trésor [...] n'était-ce pas cela, ce silence, cette dureté minérale, cette beauté de l'aube de la création, en suspens au fond de cette vallée ?» (*VR*, 24–25) L'intensité de lumières et de couleurs, soulignée par celle du démonstratif, comme la force du vent, opère – chez le narrateur – ce qu'il suppose avoir été l'épreuve connue de son grand-père: le bonheur d'exister, pur et souple, dans ce paysage beau de son dépouillement intense:

Il ne cherchait plus rien alors, il ne voulait plus rien. Il était seulement là, près du sol, près des pierres noires, brûlé par le soleil et entouré par le vent, confondu, capturé par la beauté de l'existence. C'est cela, je crois, qui m'émeut le plus dans cette aventure, c'est pour cela que je suis venu jusqu'ici pour la comprendre. S'il avait découvert la cachette du trésor, ou bien s'il était découragé au bout de quelques mois, [...] cela aurait été sans conséquence. Mais pendant toutes ces années, chercher, creuser, tracer [...] tout cela est extraordinaire et ne peut pas ne pas avoir de sens. Alors le paysage lui-même devient miroir, et je peux entrevoir ici [...] le visage et l'ombre de mon grand-père, ineffaçables. (*VR*, 26)

Ce grand-père, dit «le chercheur de chimères», laisse son ombre après lui: le paysage taillé de ses mains est devenu un texte à décrypter, à recréer dans le journal du petit-fils.

Mais la recherche de repères d'autrefois – parmi les naturels, ceux produits par le grand-père – est entravée par des signes postérieurs d'une autre culture, celle des petits propriétaires créoles qui n'avaient rien à voir avec les gardiens de grands mystères coloniaux.

Ce qui reste facile à repérer, c'est la marque de l'organeau que l'autre pierre, taillée et disparue entre les cases du village nouveau (la ferme Perrine, notamment),

devait indiquer sur l'axe Est-Ouest: «[...] à la lumière frissante du crépuscule, je la distingue parfaitement, creusée avec cette netteté que seule peut produire une main armée d'un ciseau» (*VR*, 23). En définir la direction peut s'avérer fallacieux: «La marque, la première fois que je l'ai vue, m'a semblée curieusement orientée vers la mer. Mais c'était une illusion des sens» (*Ibid.*). En réalité, l'organeau regarde le versant en face, ce que le petit-fils narrateur découvre lorsqu'il rejoint lui-même ce versant. La topique du sens se relativise par le point de vue.

L'allusion au *Chercheur d'or* rappelle le premier sens de la quête menée par le grand-père, celle qui s'avère ratée:

Il y a quelque chose de dur dans ce pays, dur et hermétique. Je ne peux m'empêcher de penser à l'échec de mon grand-père. Ce trésor qu'il a cherché ici pendant plus de trente ans, et qui a occupé ses pensées jusqu'à sa mort, ce trésor dans lequel il avait placé tous ses espoirs, tous ses rêves, qui devait lui permettre de racheter la demeure familiale et rembourser ses dettes, ce mirage, cette chimère lui ont échappé, se sont refusés à lui. L'or est resté hors d'atteinte, à la fois proche et inaccessible, pareil à un éclat de lune, ou au reflet d'un objet perdu au fond d'un lac.

Paysage du refus, paysage hautain et impénétrable, mystère sur lequel s'est brisé l'orgueil d'un homme. Les maisons des fermiers rodriguais ont adouci un peu l'amertume de cette défaite: les chèvres, les vaches, les porcs, les plantations de chouchous et les alignements de cocos, et toute cette marmaille qui court partout ont rendu le désert habitable, lui ont fait un visage presque souriant. Pourtant les gens qui vivent ici sont à l'image du lieu: impassibles, impénétrables, vivant à côté d'un mystère qu'ils ignorent, et chacun de leurs gestes semble continuer le plan du destin afin de brouiller davantage la piste, comme s'ils étaient devenus, malgré eux, à l'égal des roches noires et des vacoas, les gardiens du trésor du *Privateer*. (*VR*, 23–24)

Il y a quelques divergences, sans évoquer même le prénom modifié, entre le récit portant sur le grand-père du voyageur à Rodrigues et celui concernant l'Alexis du *Chercheur d'or*: ce dernier narrateur n'est qu'un enfant, un adolescent plutôt, lorsque la famille est chassée de la demeure. Or, le grand-père était lui-même responsable de la perte, due à la faillite de ses investissements à haut risque; le cyclone, dans le roman, est survenu comme pour augmenter l'ampleur des dégâts. Entre un texte (le «journal») et l'autre (le «roman du chercheur d'or» que le voyageur souhaitait commencer), un léger déphasage se laisse ainsi observer: une différence – étymologiquement, «différer» signifie «retarder» –, ici d'une génération, affecte Alexis, héros du roman. Le voyageur semble assimiler les deux sens: c'est lui donc qui produit et exploite, de manière poétique, la différence historique, en rédigeant ce premier roman familial de Jean-Marie Gustave Le Clézio. Le narrateur de l'île Rodrigues parcourue au XX^e siècle prête au grand-père ses propres goûts, car c'est à travers ce personnage, dandy «aventuré [...] sorti de lui-même», qu'il peut rechercher le sens de sa propre entreprise.

Que fuyait-il ? [...] Mais c'est ici, à l'Anse aux Anglais, que tout est devenu évident. C'est l'appel d'un autre monde, d'un monde vide d'hommes, où règnent les rochers, le

ciel et la mer. C'est l'appel de la mer aussi, le «vent du large» dont il parlait en rêvant, j'imagine, devant ses enfants [...] Alors, il n'est plus question du trésor, ni de *Privateer*, mais c'est une ivresse telle que la liberté de l'oiseau de mer [...] (*VR*, 27)

3. Sécularisation de l'énigme du monde

Je pense au ciel nocturne que mon grand-père pouvait voir chaque soir, avant de s'endormir, devant son campement de l'Anse aux Anglais. [...] Il n'avait, dans sa solitude, rien qui pouvait l'en distraire. Chaque soir, la nuit se dévoilait pour lui, avec ses richesses d'étoiles. Ici, c'était l'un des lieux les plus proches du ciel – n'avait-il pas été choisi deux fois pour l'observation du transit de Vénus⁸ ? Est-ce à cause de ce ciel que je pense si souvent à l'aventure du navire *Argo* ⁹? Combien de fois a-t-il dû le regarder se lever à l'horizon, au-dessus des collines, à l'ouest de la Croix du Sud ? [...] La plus belle constellation de l'univers, et je ne peux m'empêcher de rêver au regard de mon grand-père dans le creux minuscule de l'Anse aux Anglais, qui cherchait peut-être en elle, chaque nuit, à l'issue de ses journées torrides et vaines, comme l'apaisement de ses désirs insatisfaits et le courage d'aller plus loin dans la poursuite de sa chimère. (*VR*, p. 68–69; suit un schéma de la constellation)

Un appel métaphysique ? Les notions d'hermétisme et de transcendance se retrouvent dans les évocations d'une écriture primitive, comme un langage adamite ou un verbe cosmique conservé dans et par les astres. Ce motif prend un accent foucauldien grâce au terme évocateur d'*archéologie*: «Il n'y a pas d'archéologie sans écriture, puisque, sans ces signes à demi effacés qui entouraient les tombeaux et les ruines, les plus beaux monuments des hommes ne seraient pas différents d'un tas de cailloux» (*VR*, 104). La posture du grand-père serait-elle celle d'un archéologue ? Il attribue un sens aux amas de pierres et d'ombres qui se bousculent dans la vallée jusqu'à l'Anse aux Anglais.

On pourrait penser aussi au 'roman archéologique' selon la typologie (post)moderne repertoriée par Dominique Viart: ce roman qui interroge un héritage muet ou dont les discours sont soit occultés soit destitués; son récit établit une filiation en vue d'une restitution, qui renonce à la prétention mimétique pour scruter l'horizon du fond de son ignorance en toute humilité (ou: innocence ?); qui procède par une

⁸ En effet, en 1763 et 1768, l'abbé Pingré avait cherché à observer ce phénomène à partir de Rodrigues, comme bien d'autres savants de l'époque partis qui en Sibérie (Jean-Baptiste Chappe d'Auteroche), qui en Inde (Le Gentil de La Galaisière), observations souhaitées utiles «pour écrire les tables de navigation» (*VR*, p. 145).

⁹ Allusion à ce navire et au mythe des Argonautes, dans le même contexte, paternel et sidéral, figure dans *Le Chercheur d'or*; son narrateur reproduit même le dessin de la constellation: «celui que j'aime le plus, et que j'ai cherché nuit après nuit dans le ciel d'été, au sud [...] le navire *Argo*, que je dessine parfois dans la poussière des chemins, comme ceci [...] C'est peut-être pour cela que, plus tard, je garderai cette impression que tout ce qui est arrivé par la suite, cette aventure, cette quête, étaient dans les contrées du ciel et non pas sur la terre réelle, et que j'avais commencé mon voyage à bord du navire *Argo*» (*CH*, p. 62–64).

enquête qui accumule des «matériaux» (ici, des fragments de dessins des clavicules de Salomon), qui se soucie, «en ce qui concerne les ascendants, de leur faire hommage de leurs propres vies, souvent méconnues, souvent défaites»¹⁰.

Un mythe libertaire s'y ajoute, celui d'une république des pirates inventée par Daniel Defoe au début du XVIII^e siècle, mais admise pour vraie par tous les songe-creux des antipodes: appelée Libertalia, avec «son pavillon bleu et blanc où était écrite en lettres d'or la devise [...]: *Pro deo et libertate*» (VR, 140). La transparence naturelle de l'écriture y est affirmée dans toute sa splendeur recouverte. C'est l'absence du trésor (la cachette est vide) qui restitue au narrateur, comme naguère au grand-père, le vrai, qu'un or de pirates ne voilera plus: le narrateur du *Chercheur d'or* a pu appeler ainsi son bonheur à deux avec Ouma, la fille des manafs, son génie tutélaire: «c'est elle qui détient les clefs du secret du chercheur d'or» (CH, 291). Le vrai sens de la quête est dans la sérénité de la réconciliation avec le monde.

Mais il y a un langage bien réel, avec son alphabet cunéiforme, que le grand-père aurait réussi à déchiffrer: il s'agit des *Clavicules de Salomon*, qui «portent avec elles le secret de la magie de Salomon¹¹, dont les navigateurs du XVIII^e siècle sont naturellement héritiers» (VR, 112). Ce parcours gnostique lui vaut pour révélation: VOUS DIEU.

C'est ce langage que je perçois maintenant, ici, au fond de l'Anse, une rumeur qui m'entoure, qui m'accompagne, qui s'amplifie, qui s'éloigne, selon les chemins invisibles où je passe, selon l'attention que je leur porte, selon les tensions du lieu, les moments du jour.

Je crois que ce n'est pas au hasard que mon grand-père avait choisi DIEU comme mot de passe pour accéder à la table des *Clavicules de Salomon*. Y a-t-il ici une autre présence à rechercher, à ressentir ? Ce feu qui brûle encore dans les blocs de basalte et de lave, ce feu sombre du jour et de la nuit, cette voix de la mer et du vent, ce ciel immense, quel autre trésor pourraient-ils procurer, qui n'ait d'abord été fondu et récréé par l'invisible puissance qui est au centre de toutes choses, les force à exister contre le néant ? [...] Je vois maintenant devant moi, clairement, les éléments à nouveau épars de cette langue qu'il avait construite peu à peu, ajoutant chaque jour une pièce à l'édifice, chaque jour une souffrance, une surprise, une inquiétude nouvelles: ils sont là, les signes, que seul la clef magique du ciel peut rendre à leur signification première [...]

La vallée tout entière est un langage. Ce sont les mots rêvés de mon grand-père, les signes jetés çà et là, par le Corsaire inconnu, points de repère mouvants comme des mirages, lignes fugitives qui se croisent et se répondent comme les fils d'une trame, mais aussi cailloux marqués au poinçon, tas de pierres marquant l'est, le nord, l'ouest, [...] pierres fracturées en M ou en Z, points où s'enfonce la sonde, ravins creusés par le pic, rochers enlevés, poussés de côté, et toujours, fermant la vallée, sommets de pitons

¹⁰ Dominique Viart, «Les nouveaux enjeux des écritures narratives françaises (1975–2007)», *Cuadernos de filología francesa*, Cáceres, Universidad de Estramadura, 2008, pp. 267–283.

¹¹ L'explication est donnée dans le contexte antérieur, à la même page: «Salomon – Suleïman –, fils de David et roi d'Israël, est aussi le chef des djinns, celui qui a pouvoir sur les êtres surnaturels et qui connaît les secrets de l'univers grâce à un talisman: un anneau magique qui porte gravé un signe divin, l'étoile formée de deux triangles inversés dessinant un hexagone, au centre duquel est écrit le nom d'Allah». (VR, 112)

immuables; comme si on cherchait un astre, ou le site d'une très ancienne ville, dont seules les légendes fragiles des hommes parleraient encore.

De chaque côté de la vallée [...], la marque des deux organeaux [...] le signe de l'anneau magique de Suleïman, au centre duquel s'écrit éternellement le nom du plus grand des dieux. (*VR*, 117–118)

Ce mystère de l'anneau, dans lequel se retrouve métaphoriquement circonscrite l'île elle-même, se dévoile ainsi dans un voyage sidéral effectué sur terre: plus de concurrence entre le haut et le bas, l'harmonie du soir amène une pré-science des choses dernières, que la circularité du récit, le cadre de la narration se refermant sur lui-même, a la générosité de reprendre: le chemin de quête menait au fond de la vallée, vers les montagnes du centre de l'île; au retour, le voyageur affronte la mer: l'eau et la terre ne sont plus opposées. «Ainsi *Paul et Virginie* s'ouvre et se ferme symétriquement sur un panoramique des sites de l'île [île de France ou Maurice – IZ]»; mais si, chez Bernardin de Saint-Pierre, il s'agissait d'arracher à l'arbitraire du signe les énigmatiques toponymes du prologue (baie du Tombeau, cap Malheureux) pour leur donner dans l'épilogue «la transparence cratylienne par la mémoire du sacrifice qui leur est attaché»¹² avec la mort de Virginie, Le Clézio, venu en quête de traces, s'en revient prêt à affronter leur effacement, décidé à les transporter dans cet autre ciel qu'est l'écriture.

Au crépuscule, quand le fond de la vallée se charge d'ombre et disparaît dans son propre mystère, je comprends que je suis arrivé à la fin de cette longue enquête [...]

J'avance le long de la vallée de la rivière Roseaux, vers l'estuaire, vers la mer qui est déjà dans la nuit. De chaque côté, les hautes falaises de basalte sont des murailles inquiétantes, et je sens encore davantage mon étrangeté. Bientôt, cette nuit, à travers les déchirures des nuages, je verrai encore une fois apparaître les étoiles, nettes et fixes dans le ciel froid. Nulle part ailleurs elles ne m'ont semblé avoir plus de sens, traçant dans l'infini le dessin même de tous les désirs et de toutes les espérances, m'unissant au regard de mon grand-père au-delà de la mort. C'est le navire *Argo* que je voudrais voir encore, peut-être du haut du promontoire de la pointe Vénus, où les premiers voyageurs venaient observer le transit de Vénus pour écrire les tables de navigation. La fin de toutes les aventures est là, figée dans l'éternité, et Jason est sans doute le seul qui ait trouvé ce qu'il cherchait, l'or de l'immortalité.

Pourtant, je veux croire que mon grand-père a pris lui aussi une part de ce trésor. Il est ici, dans le fond de l'Anse aux Anglais, c'est ici qu'il se repose pour toujours. Ici, et non pas dans le monde alangui de Rose Hill ou de Curepipe. Son rêve n'est pas mort. Il a simplement rejoint le rêve du basalte, des vacoas, du vent qui souffle de la mer, des oiseaux. Il est dans le bleu presque noir de l'océan, dans la lueur vitreuse qui semble venir du lagon. C'est ce rêve que j'ai voulu revivre, jour après jour, mais je rêvais déjà d'un autre chercheur d'or. Mon grand-père que je n'ai jamais connu, où est-il mainte-

¹² Les deux citations viennent de J.-M. Racault, *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyages aux littératures francophones de l'océan Indien* Paris, P.U.P.S., 2007, p. 237.

nant ? Il ne reste rien de lui, hormis ces mots qu'il a écrits, ou que j'ai écrits, je ne sais plus. (*VR*, 144–145)

Sur un ton plus dramatique – au seuil d'une catastrophe à peine pressentie – le message sidéral est reçu par le narrateur du roman – cet *autre* chercheur d'or, rêvé par le voyageur à Rodrigues – Alexis; lorsque lui et Laure sa sœur (homonyme de l'or) écoutent ce que leur père et mère (*Mam*) leur expliquent:

Nous restons là, et c'est comme si nous écoutions le bruit des astres dans la nuit. [...] Mais je sens mon cœur qui me fait mal, et ma gorge qui se serre, parce que cette nuit-là, quelque chose a changé, quelque chose dit que tout doit finir. Peut-être que c'est écrit dans les étoiles, voilà ce que je pense, peut-être qu'il est écrit dans les étoiles comment il faudrait faire pour que rien ne change et que nous soyons sauvés.

Il y a tant de signes dans le ciel. (*CH*, 50)

Tant de signes qu'on risque de s'y égarer, comme lorsque le père avertit Alexis de ne pas jouer avec les pronostics de la guerre (*Ibid.*). Cependant, moins sujet à l'usure du temps, le voyageur à Rodrigues, durant son escale de quelques jours, établit dans son journal un roman de la (re)naissance d'un sens, dans la poétique du voir-dire, qui conduit jusqu'à l'invisible-indicible, chemin spirituel du poète.

Bibliographie

Sources primaires:

- Le Clézio Jean Marie Gustave, *Le Chercheur d'or*, Paris, Gallimard, «folio», 1985.
Le Clézio Jean Marie Gustave, *Voyage à Rodrigues, journal*, Paris, Gallimard, «folio», 1986.

Articles et études:

- Bolle Georges, «J. M. G. Le Clézio et la mer», *Astrolabe* n° 47, CRLV, juin/juillet 2015, <http://crlv.org/astrolabe/juin-juillet-2015/jmg-le-cl%C3%A9zio-et-la-mer>.
Bolle Georges, «Le Clézio et la quête d'harmonie», *Astrolabe* n° 43, CRLV, novembre/décembre 2014, <http://crlv.org/astrolabe/novembredecembre-2014/le-cl%C3%A9zio-et-la-que%C3%AAtte-d%E2%80%99harmonie-0>, consulté le 27.09.2015
L'Afrique et les Mascareignes de Jean Marie Gustave Le Clézio, R.M. Atéba et K.R. Issur (dir.), *Revue Mosaïques*, hors-série n° 1, Éditions des Archives Contemporaines, Paris/Université de Maroua, août 2013.
L'océan Indien dans les littératures francophones. Pays réels, pays rêvés, pays révélés, K.R. Issur et V.Y. Hookoomsing (dir.), Éditions Karthala/Presses de l'Université de Maurice, Paris/ Réduit 2001. *Contenet*:
- Dutton Jacqueline, «Du paradis à l'utopie ou le rêve atavique de J. M. G. Le Clézio»,
- Maugière Bénédicte, «Le mythe de Robinson revisité par Tournier et Le Clézio».

Pour une littérature-monde en français. Manifeste de 44 écrivains francophones publié par le journal *Le Monde* le 16 mars 2007, l'accès du 18.12.2015: https://fr.wikipedia.org/wiki/Pour_une_litt%C3%A9rature-monde_en_fran%C3%A7ais

Racault Jean-Michel, *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyages aux littératures francophones de l'océan Indien*, Paris, P.U.P.S., 2007.

Vauterin Thomas, «L'île et le trésor, piraterie et légitimité», [in:] Mustapha Trabelsi (dir.), *L'Insularité*, Maison de la Recherche, Presses universitaires de Clermont-Ferrand, 2005.

Viart Dominique, «Les nouveaux enjeux des écritures narratives françaises (1975–2007)», *Cuadernos de filología francesa*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 2008.

La visite de l'ancienne demeure Le Clézio sur le site: <http://www.maisoneureka.com/museum.php> (créé en 2013).

Mots-clés

Terra Australis, Lémurie, géopoétique, île Maurice, Rodrigues, Jean Marie Gustave Le Clézio, mythe, Libertalia

Abstract

***Voyage à Rodrigues* by Jean Marie Gustave Le Clézio, a Key to Auriferous Meaning**

It is impossible to read *Voyage à Rodrigues* (1986) separately from *Le Chercheur d'or* (1985), an adventure novel that the first book, an autobiographical essay conceived as a writer's diary, sheds some light on. Written in a limpid style, inspired by the "family novel", a story of a paternal grandfather (who gets the name of the maternal one), those narratives are chaste and compact in their message. They call up secular topoi replanted in southern islands: paradise lost, children of nature, *Terra Australis nondum cognita* alias the Continent of Lemuria, astral language vs fate written down in/by the stars, author/poet/demiurge, creation/divination. Three aspects will be examined hereinafter: the spatiotemporal semantics of landscape; an inquisition into the narrator's ancestors and the origins of the islands and of knowledge (Solomon's Temple) and an identity quest illuminated by the narrator's vocation revealed in the soothing enchantment of the world, through a journey offered to and provided by writing (Earth as a projection of heavenly traces mediated by the subjectivity of the writer). All this to arrive at the secularisation of the mystery of the world.

Keywords

Southern Land, Lemuria, geopoetics, Mauritius, Rodrigues, Jean Marie Gustave Le Clézio, myth, Libertalia

◆ Varia ◆

L'inspiration créole et exotique dans la poésie de Charles Baudelaire

Le présent article prétend examiner l'hypothèse, née pendant la lecture des *Fleurs du Mal*, qu'il y aurait dans ces poésies de Baudelaire une petite note baroque proche de l'esthétique créole, une note baroque d'inspiration lointaine, peut-être née pendant son voyage en 1841. Baudelaire est sans doute un «poète maudit», c'est-à-dire un auteur mal vu ou mal compris dans la société où il vivait. On considère aussi comme «poètes maudits» François Villon (qui fut condamné à mort), Luiz Vaz de Camoëns (borgne bagarreur et bagnard au bout du monde), ou Arthur Rimbaud (trafiquant d'esclaves) dont le *Bateau ivre* nous régale de métaphores volées. Dans tous ces cas, l'historien de la littérature a la tâche facilitée, car la biographie même du poète offre plus de clés interprétatives que l'on n'en rencontre dans les cas des académiciens ou des citoyens exemplaires. Dans le cas de Baudelaire, vu dans le cadre de l'esthétique coloniale, on peut encore ajouter l'analogie avec le baroque colonial, un style dont on connaît les origines mais dont on ne peut préciser la fin. L'on peut en effet indiquer les premières églises baroques, par exemple au Mexique, mais on n'arrivera jamais à localiser le dernier exemplaire d'église ou de chapelle baroque. Ce style perdurerait-il d'ailleurs jusqu'à nos jours ? On peut dire qu'il y a des styles dont le crépuscule se traduit par une floraison ou une noble décadence qui scandalise les nouveaux riches, mais fait penser les autres.

Le voyage au Grand Sud

En 1841, Charles de Baudelaire a 20 ans. C'est un garçon intelligent, toujours poli avec sa mère, mais déjà en conflit avec la société. On peut ajouter qu'il a perdu très tôt son père, et que sa mère a épousé le général Aupick, un militaire rigoureux mais cultivé et probablement préoccupé par le futur de son beau-fils exalté et manifestant un clair penchant pour les mauvaises fréquentations. Le général ne veut pas être trop dur avec le jeune homme mais, quand même, il lui faut trouver un «remède» pédagogique. Il pense qu'un long voyage amènera le jeune poète à réfléchir à son destin et le rendra sans doute plus responsable. La mère, Mme Aupick, seconde son mari dans le choix de la méthode pédagogique, et la décision est prise: Charles embarquera sur le Paquebot-des-Mers-du-Sud pour effectuer un long voyage jusqu'aux Indes. Le capitaine du vaisseau est un ami personnel du général Aupick, il se chargera

de servir de tuteur au jeune homme. Le bateau est un joli bâtiment à trois mats et à dunette. Dans la correspondance du capitaine avec le général Aupick, on apprend que le jeune passager avait l'habitude de passer des heures sur la dunette à contempler la mer et les cieux. Peut-être est-ce à cette époque qu'il a composé ce dialogue en prose poétique: – «Eh' qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? / – J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... / Les merveilleux nuages.» (*Le Spleen de Paris*, «L'Étranger»)

Les nuages, symbole de chaos et de désordre. De l'autre côté, dans la théologie musulmane, c'est l'état de Dieu avant la révélation. D'après le capitaine, le jeune passager se laisse pénétrer par sa formidable fascination pour l'océan. Le voilier n'est pas confortable: les cabines sont partagées, la nourriture médiocre, il y a des cafards dans les lits et sur la table. Les passagers – des militaires, des fonctionnaires de l'administration coloniale ou des commerçants – paraissent à Charles antipathiques et, pour leur rendre la monnaie de leur pièce, celui-ci prend un malin plaisir à se rendre odieux. Il n'apprécie pas trop non plus les matelots, surtout au début du voyage, et le capitaine est ainsi son unique ami.

Le voilier est parti de Bordeaux au printemps et navigue directement vers le Grand Sud. On sait que le voyage d'un navire à voiles était marqué par de longues périodes d'ennui à cause de l'humeur du vent. Les passagers ne participaient pas aux travaux de l'équipage, mais le jeune Baudelaire trouvait ses repères esthétiques dans la beauté du gréement, dans l'observation des dauphins, et dans l'activité des marins¹.

Les biographes de Baudelaire (par ex. Henri Troyat, Pascal Pia ou Claude Delarue) n'indiquent pas la date exacte de l'arrivée du bateau au port de Praia, mais j'ai calculé que ce devait être au début de l'été 1841. C'était une escale de ravitaillement en eau douce et en victuailles. Je n'ai trouvé aucune description des impressions du poète relatives à la *cidade da Praia*, mais on sait que le tourisme vulgaire ne l'intéressait guère.

Après avoir quitté les îles du Cap Vert, où abondaient jadis les albatros (en portugais *alcatraz*), le navire met le cap sur l'équateur. Parfois les albatros, oiseaux majestueux, suivaient les voiliers et leurs ailes formaient avec les voiles du navire des configurations géométriques offrant un kaléidoscope dans le ciel ultramarin. Un beau jour le capitaine abat d'un coup de fusil un albatros qui accompagnait le navire².

Les matelots se mettent à jouer avec l'oiseau blessé. Ils le parodient et lui brûlent le bec de leur pipe allumée. Charles se jette sur un marin et le frappe de toutes ses forces, celui-ci riposte de la même manière. Heureusement le capitaine accourt pour les séparer. À la suite de cet épisode, le jeune poète composera *L'Albatros*:

L'ALBATROS

Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage,
Prennent des albatros vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage
Le navire glissant sur les gouffres amers.

¹ C. Delarue, Claude, *Baudelaire l'enfant idiot*, Belfond, Paris 1997, p. 81.

² H. Troyat, *Baudelaire*, Flammarion, Paris 1994, p.86.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'Azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

D'après un ami de Baudelaire³, le poème a été «composé sur le pont du navire en pleine mer», probablement juste après avoir quitté le Cap-Vert. Le poème se caractérise par un prosaïsme volontaire: les ressources stylistiques sont discrètes, et l'accent est mis sur la séquence des images et sur leur charge symbolique. L'albatros est comme un messager entre le ciel et la terre, pour l'amitié entre les dieux et les hommes. Son opposant symbolique est le serpent. On peut ajouter que dans l'islam, les oiseaux représentent des anges et incarnent le destin. Le Coran dit aussi que les oiseaux ont leur langage et que le roi Salomon le maîtrisait. On peut ajouter que c'est un motif fréquent dans l'art africain. L'aile est également intéressante comme symbole de dématérialisation et, par conséquent, symbole de l'âme: les ailes permettent d'atteindre le sublime, la liberté et la victoire. Le prophète a des ailes quand il est inspiré. Dans les psaumes, l'homme qui perd ses ailes s'éloigne de Dieu. Tout cela correspond parfaitement au poète maudit, dont la chute est inévitable et inscrite dans l'ordre universel.

À la suite de cette bagarre, Baudelaire qui continue de mépriser les autres passagers, trop ordinaires à son goût, parvient en revanche à affirmer sa position parmi les matelots. Au large du Cap de Bonne-Espérance une violente tornade s'abat sur le voilier. Les passagers paniquent, mais le poète, se fiant peut-être au nom métaphorique du *Cap de Bonne-Espérance*, se met en devoir d'aider l'équipage. Le courage ne lui manque point: il paraissait même lancer un défi à l'océan furieux. Comme dans son poème *L'homme et la mer*, «l'homme libre, tu chériras toujours la mer [...] Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !»

Le navire arrive enfin en septembre 1841 à Port-Louis, capitale de l'île Maurice. Une île mystérieuse, créole par excellence. Les habitants constituent à l'époque une vraie mosaïque ethnique, culturelle et religieuse. Il y a des colons blancs, des créoles, des esclaves noirs, et des hindous. Le climat est chaud, même étouffant, le ciel d'un bleu cru (ce qui impressionnera tant Paul Gauguin, un autre artiste maudit, quelques décennies plus tard), et on voit les immenses plantations de canne de sucre.

³ Cf. Baudelaire, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris 1975 (Bibliothèque de la Pléiade, édition de Claude Pichois) p. 836.

Le bateau est très *fatigué* (c'est à dire abîmé, endommagé dans sa mâturation, comme dans le poème *Parfum exotique*) et il faut rester au port pour les réparations. Charles, méprisant la compagnie des passagers, a refusé d'aller à l'hôtel. Il s'est rendu chez la famille Autard de Bragard, qui possède une belle maison coloniale dans le Quartier des Pamplemousses, toponyme connu dans la littérature coloniale française grâce à Bernardin de Saint Pierre et à son roman *Paul et Virginie* (histoire sentimentaliste, amour impossible dans un décor exotique).

Baudelaire est tombé sous le charme de Madame Emmelina Autard de Bragard. Il s'est rendu compte de l'influence du climat et de l'ambiance sur le physique et sur la mentalité des habitants. Comme l'écrit son biographe Claude Delarue: «La femme, toutes les femmes sont créoles, c'est-à-dire «étrangères», à la fois d'ici et d'autre part; davantage encore quand parfaitement blanches elles sont nées sur une île»⁴.

La belle Emmelina était une Française qui ne connaissait pas la France, mais nous lui devons un beau poème de circonstance, que Baudelaire a «commis» après avoir quitté île Maurice:

À UNE DAME CRÉOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai vu dans un retrait de tamarins ambrés
Et de palmiers d'où il pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse
A dans le cou des airs noblement maniérés;
Grande et svelte en marchant comme une chasserresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

Le sonnet est conventionnel dans son classicisme, et on peut même trouver un certain goût naïf dans les rimes (*chasserresse*, *enchanteresse*), mais on peut risquer l'hypothèse que le jeune Baudelaire n'était pas du tout naïf, mais prétendait imiter le mode d'expression local. De la même façon, la naïveté formelle est aussi une caractéristique des *mornas* (genre poétique et musical créole), par exemple d'Eugenio Tavares ou de B. Leza.

L'édition de la Bibliothèque de la Pléiade rapporte aussi la lettre que Baudelaire a écrite en pensant à Mme Emmelina. «Je resterais le plus longtemps possible auprès de vous et je vous forcerais à m'aimer et à me trouver un peu moins *ba-*

⁴ C. Delarue, *op.cit.* p. 86

*roque*⁵). On peut admettre que le penchant pour l'esthétique baroque offre une clef interprétative pour le monde ultramarin du poète. Le terme *baroque* est né dans le contexte colonial portugais et a été utilisé, concrètement, par Garcia de Orta, médecin et naturaliste portugais, ami personnel de Camoëns. Le docteur Garcia de Orta, qui à l'époque (XVI^e siècle) vivait aux Indes, a proposé le terme *barroco* pour désigner des perles de forme irrégulière (*perle baroque*). Le vocable fait partie des rares emprunts de l'hindi au latin. Le mot est rapidement «exporté» du portugais vers d'autres langues. On peut souligner que pendant longtemps le terme *baroque* a eu une connotation négative, et souvent, a été utilisé comme antonyme de *classique*. Le professeur Porębowicz pourrait peut-être l'expliquer d'avantage... L'étymologie du terme *créole* date de la même époque, et provient du même contexte géographique, c'est-à-dire de l'empire colonial portugais. *Crioulo* a d'abord signifié un Européen né dans les colonies, un individu qui ne connaissait la civilisation européenne que de façon indirecte, comme un produit «d'occasion», c'est-à-dire quelque chose de déjà démodé. C'est pour cela que le baroque «colonial» a continué aux Amériques et en Afrique à des époques où l'Europe l'avait déjà abandonné.

Après avoir quitté île Maurice, le jeune Baudelaire arrive à la Réunion (île Bourbon à l'époque). Là, il quitte le Paquebot-du-Mers-du-Sud pour s'embarquer sur le premier navire qui pourrait le ramener en France. Paris et ses mauvaises fréquentations lui manquent.

De l'autre côté, il continue un voyage imaginaire aux Indes; il en raconte même des souvenirs. Mais comme le disait Fernando Pessoa: «O poeta é um fingidor» («Le poète est un feinteur»). Dans ces circonstances, il a «commis» le pêché d'écrire un autre poème, cette fois dédié *À une Malabaraise*. Ses biographes disent qu'il a vu une scène de châtiment d'une jeune servante hindoue à Port-Louis.

À une Malabaraise

Tes pieds sont aussi fins que tes mains [et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche;
À l'artiste pensif ton corps est doux et **cher**;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta **chair**.
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître,
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,

⁵ Bibliothèque de la Pléiade, *op. cit.*, p. 942.

Et toujours comme toi, gracieux et fleuris,
Pourquoi l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire des grands adieux à tes chers tamarins ?
Toi vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleurerai tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars !

On voit facilement ici un parallélisme thématique avec le poème de Camoëns:

A uã cativa com quem poeta andava d'amores na Índia, chamada Bárbara

Aquela cativa que me tem cativo
Porque nela vivo
Já não quer que viva
[...]
Pretos os cabelos
onde o povo vão
perde opinião
que os louros
são belos
[...]
Leda mansidão
que o siso acompanha
bem parece estanha,
mas *bárbara* não

C'est le premier hymne qui loue une femme exotique dans la tradition occidentale. On peut y voir le recours à l'antanaclase, c'est-à-dire la répétition d'un mot mais dans une autre acception sémantique: *Barbora* (sainte Barbara, protectrice des esclaves) et *barbare* ('non civilisée'). Baudelaire utilise aussi l'antanaclase, par exemple *cher* vs *chair* (au début de la Malabaraise): le corps *cher* à l'artiste pensif, et la *chair* (lat. *caro, carnis* 'le corps'). Le motif de l'«esclave d'esclave» se retrouve aussi dans *Le Voyage*, un autre poème des *Fleurs du mal*.

Plusieurs biographes (Henri Troyat, Pascal Pia, Bibliothèque de la Pléiade) disent que la fille ravissante s'appelait Dorothee, et on la retrouve aussi dans d'autres poèmes. Il y même un texte en prose sur *la Belle Dorothee*, «une affranchie, [...] belle et froide comme le bronze»⁶. Le poète n'est pas du tout innocent, et par exemple, dans le poème *Voyage*, nous retrouvons «vos yeux profonds comme les mers !» ou

⁶ Bibliothèque de la Pléiade, *op.cit.* p. 317.

«la femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide». La belle Dorothée a aussi inspiré le sonnet *Bien loin d'ici*.

Dans un autre poème très emblématique, *L'Invitation au Voyage*, on trouve encore une fois des réminiscences du grand voyage au Sud, surtout dans des images allégoriques comme par exemple: «Les soleils mouillés / De ces ciels brouillés» / «si mystérieux de tes traîtres yeux» et enfin, «sa douce langue natale», possiblement un dialecte créole.

Dans la géographie poétique de Baudelaire, les îles occupent une place privilégiée, toujours à la frontière du réel, comme dans le cas de l'île décrite dans le sonnet *Parfum exotique*.

Parfum exotique

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Le sonnet est une illustration poétique du mythe des îles fortunées, présent dans la littérature universelle depuis l'Antiquité et, dans la tradition française, par exemple dans le roman de l'abbé d'Aubignac *Macarise, ou la reine des îles fortunées* (1664), d'où le toponyme Macaronésie dont le Cap-Vert fait partie. On a déjà mentionné que le mythe des îles fortunées est universel, c'est-à-dire qu'il se manifeste partout, sauf dans les îles où l'insularité est plutôt perçue comme une malédiction: «pays pauvre, sans ressources». Mais on peut le voir aussi comme un des paradoxes créoles que Dulce Pereira explique si bien dans son livre *Crioulos de base portuguesa*⁷. Bien que l'image poétique du sonnet se rapproche d'une aquarelle (pour ne pas dire un *Landschaft*), la sonorité et le rythme sont dynamiques. Le vocabulaire est ciselé. Le verbe *fatiguer* est utilisé au sens maritime, c'est-à-dire dans le sens du vaisseau tourmenté par les vagues et le vent. La note dans l'édition de la Pléiade situe le sonnet comme prolongation poétique du roman *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, ce

⁷ D. Pereira, *Crioulos de base portuguesa*. Ed. Caminho, Lisboa, 2006.

roman sentimental, colonial, dont l'espace se situe au Quartier des Pamplemousses où se trouvait aussi la maison de la belle Emmelina Autard de Bragard.

Il faut aussi souligner la synesthésie présente dans les dernières strophes: dans ce cas-là, c'est la fusion de la perception olfactive («parfum des verts tamariniers») et sonore («chant des mariniers», un bel archaïsme). C'est aussi une figure stylistique très fréquente dans les *mornas* capverdiennes.

Dans le commentaire du monde créole de Baudelaire, on ne peut pas oublier ses muses.

Nous avons déjà rencontré Emmelina Autard de Bragard, pareille à Dona Cristalina, femme-fantôme d'un *sobrado*⁸ à Fogo, «peinte» par Teixeira de Sousa dans le roman *Xaguaté*⁹. Après son retour à Paris, Baudelaire est tombé sous le charme d'une certaine Jeanne Duval, «mulâtresse inapprivoisable».¹⁰ On sait peu sur cette dame, et ce qu'on en sait n'est pas du tout certain. Elle était probablement d'origine antillaise et travaillait comme danseuse de cabaret et figurante au théâtre. L'édition de la Pléiade¹¹ nous fournit quelques descriptions, entre autres celle de Nadar, intéressante en raison de son œil de photographe: «spécial ragoût pour les raffinés [...] la taille est longue en buste, bien prise, ondulante comme couleuvre». Elle a inspiré aussi le poème *Le Beau Navire* dans lequel elle est nommée «molle enchanteresse», avec une analogie entre le soutien-gorge de la fille et le voile d'un navire. Baudelaire l'aimait sans doute, mais il la critiquait parfois, par exemple dans *L'Invitation au Voyage* («Tes traîtres yeux», «l'humeur vagabonde», «sa douce langue natale», ou dans *Le Voyage* «La femme esclave, orgueilleuse et stupide»).

Le poète Théodore de Banville signale¹² que Baudelaire racontait que pendant son voyage, il s'était échappé avec une fille de couleur qui ne parlait pas le français. Ils vivaient ensemble dans une case à la montagne et la fille lui cuisinait des ragoûts bien pimentés dans un grand chaudron de cuivre autour duquel un groupe de petits négrillons dansaient et hurlaient. *O poeta –fingidor*. 'Le poète est un feinteur'.

On trouve aussi Aspasia, qui a d'abord inspiré Eugène Delacroix comme modèle. Plus tard, Baudelaire a écrit le poème *La Chevelure*: «Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve / De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts / Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues». Mais aussi: «Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle».

Pour terminer, on peut juste mentionner qu'il y a certaines ressources poétiques partagées entre les mondes poétiques de Baudelaire et de B. Leza (pseudonyme de Francisco Xavier da Cruz, poète maudit et musicien de São Vicente, mort en 1958). Notamment dans sa *morna Miss Perfumado* (immortalisée par Cesária Evora), on retrouve des échos du lyrisme baudelairien («*Na sombra di bo odjo magoado*» 'à l'ombre de ton œil blessé', *des pigeons blessés*, etc.) Sans spéculer sur le fait que B.

⁸ Résidence coloniale typique aux îles du Cap-Vert.

⁹ A. Teixeira de Sousa, *Xaguaté*, Publicações Europa-América, Lisboa, 1987.

¹⁰ Édition de la Pléiade, *op.cit.*, p. 879.

¹¹ Bibliothèque de la Pléiade, *op.cit.* p. 879.

¹² P. Pia, *Baudelaire*, Seuil, Paris, 1979, p. 22.

Leza connaissait *les Fleurs du Mal*. Or, on peut admettre que Charles Baudelaire, grâce à ses lectures, son grand voyage et sans doute grâce à ses muses, a gagné son passeport pour le monde créole qui le fascinait et qui l'a imprégné une certaine sensibilité esthétique lointaine. Ou, peut-être, qu'une de ses muses lui a chuchoté des mots d'amour dans *sa douce langue natale d'un pays parfumé*.

Baudelaire est très certainement un classique, mais on peut le relire avec plaisir et y découvrir des surprises. Chez les classiques, ce n'est pas souvent le cas.

Bibliographie

- Baudelaire Charles, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris 1975, Bibliothèque de la Pléiade, édition de Claude Pichois.
- Delarue Claude, *Baudelaire l'enfant idiot*, Belfond, Paris, 1997.
- Pereira Dulce, *Crioulos de base portuguesa*, Caminho, Lisboa, 2006.
- Pia Pascal, *Baudelaire*, Seuil, Paris, 1979.
- Teixeira de Sousa António, *Xaguete*. Europa-América, Lisboa, 1987.
- Troyat Henri, *Baudelaire*, Flammarion, Paris, 1994.

Mots-clés

Charles Baudelaire, imaginaire créole, baroque colonial, esthétique poétique

Abstract

Creole and exotic inspiration in the poetry of Charles Baudelaire

In 1841 the young Charles Baudelaire made a long trip from France to the Mauritius and Bourbon Islands in the Indian Ocean. This paper comments on some poems inspired by the imagination of the creole and island world. The author underlines the parallel between the baroque aesthetic in the Portuguese colonial tradition and the metaphorical work of the young Baudelaire.

Keywords

Charles Baudelaire, creole imaginary, colonial baroque, poetry aesthetics

A few Reflections upon the Place and Awareness of Translation Studies in Polish Academic Environment. The Case Study

1. Institutionalisation of TS

1.1. Voices from the academic community

Issues related to the official recognition of academic disciplines are governed by the Regulation of The Ministry of Science and Higher Education from 8th August 2011 (Polish Journal of Laws No. 179, item 1065). According to legal provisions, TS does not exist as a separate academic discipline. This has a number of implications which are discussed below. In April 2014, the initiative was undertaken by the Faculty of Philology of the Jagiellonian University to submit a petition¹ to the Ministry of Science and Higher Education in order for TS to be recognized as the 14. discipline in the area of humanities. The petition was supported by a handful of facts concerning the actual state of affairs at Polish universities which TS functions as a regular field of studies in curricula. Petitioners rightly pointed out that TS is a well-established area of research in many academic centres in the world (Barcelona, Granada, Málaga, Valencia, Vigo, Ghent), a good indication of which is the regularly updated list of centres managed by Cambridge Academy of Translation: <http://www.cat-cct.org.uk/catinterational>. The institutionalisation of TS has grown in some places to such an extent that the decisions were taken to appoint even faculties of TS (*Facultad de Traducción e Interpretación de Granada*, Facultad de Filología y Traducción de la Universidad de Vigo). Last but not least, signatories to the petition notice that according to <http://www.nauka-polska.pl/> as many as 230 distinguished Polish academics identify themselves with the field of TS. These figures should by no means be ignored. Yet, so far, no binding response to the petition was delivered from the government.

1.2 Key issues

The problem of institutionalisation is primarily theoretic (related to the placement of TS in a 'scientific' network) and, somewhat consequently, practical (related to

¹ In this place i would like to thank professor Elżbieta Górńska, the Dean of the Faculty of Philology from the Jagiellonian University for Her courtesy in making the relevant correspondence available to the author of the paper.

the procedures of academic promotion at universities). Let us start with the former. The problems of TS as distinct academic discipline, which can be more profoundly situated in somewhat philosophical tension of the scientific versus non-scientific, produces lasting stereotypes with practically significant effects. The dichotomy science-non-science, or better, science-metaphysics was best epitomised by Immanuel Kant, but has its roots in the 17th century 'birth' of the notion of empirically verifiable 'fact' as applicable to academic activity (and TS as a result) with the consequent dismissal of the metaphysical notion of 'truth' outside the realm of academia (see Kuźniak 2015). This split produced tangible fruit in the neo-positivist philosophy of science (the Vienna circle) with its highly anti-metaphysical resonance and the 'truth' being relegated to the operative outcome of factual descriptions reflected in logic-analytic tradition of research on sentences. The promotion of 'fact' and minimization of metaphysical 'truth' to contextually narrow understandings only strengthened the stereotype, where all that counts as scientific was based on empirical-mathematical method, whereas other types of intellectual activity were deemed non-scientific. Philosophically, the problem thus certainly relates to TS and the contemporary discussions over its status as scientific, fact-based, or non-scientific, ultimately conjectural enterprise. We may thus place the discussion of TS within the framework of a larger discussion on the demarcation line between what is science/non science and how to encapsulate humanities in such discussion. This seems to be a vital issue in quite a few university centres in Poland where TS functions at the level of curricula as a well-established avenue of research (e.g. Cracow, Poznań, Warsaw, Wrocław), but is devoid of formal identity at the governmental level as 'scientific' discipline (see section 1.1). Procedurally, then, the fact/truth or science/non-science split has its far-reaching implications in Poland, where receiving an academic degree in translation is still not institutionally sanctioned. According to the Polish Classification of Sciences (henceforth KBN), TS does not exist as a distinct academic discipline. If an academic wishes to research translation issues, they have to decide either on linguistic or literature 'track' of university career. This provokes the question of whether there are reasonable grounds behind such governmental policy. The discussion may in some places be 'hot', especially that the demarcation problem naturally gains both financial and organisational dimension.

Practically, then, Polish academics fail to receive an academic degree in TS. The question that naturally arises is why there is so much of a bureaucratic hindrance in making TS an autonomous academic discipline. The answer is partially the aforementioned existing stereotype of scientific enterprise where genuine science produces theories which may be falsified through recourse to observation. This obviously evokes Popperian criterion of falsification which only paradoxically strengthens the tension along which the division of intellectual activity is made. I say, paradoxically, because Popper (1977) is not anti-metaphysical. He believes that human organised knowledge can be at most conjectural rather than certain. In other words, it is more of the Platonic *doxa* rather than *episteme*. However, on a practical plane, the criterion of falsification has started to work as framework of reference in evaluating academic productions (e.g. psychoanalysis). Extrapolation of Popperian argument can also be occasionally

observed in such research areas as, e.g., literature studies or some interdisciplinary linguistic studies (cognitive linguistics), and last but not least, TS which appear to fall outside the scope of Popperian parameter. It appears, then, that neo-positivist models of academia along with the subsequent critically rationalist amendments by Popper cannot be viewed as ultimate for the formal as well as functional adjudication of what counts as scientific and non-scientific, given broad philosophical perspective which also involves metaphysical considerations (see Table 2).

2. TS against ‘core’ and ‘ancillary’ academic disciplines

This is also evident when confronted with the issue whether all academic disciplines should follow the theory-verification pattern (see Figure 1 below) in their methodologies to ‘survive’ as ‘truly academic’, thus ‘scientific’. Obviously Figure 1 best embodies physics with its powerful repertoire of mathematical-empirical tools as a classic representation of such scientific enterprise. In physics goals are theoretical, thus the focus is on the descriptive element of the intellectual enterprise. Having this in mind, the question remains how to encapsulate (if at all) other disciplines into this framework if they are preserve their academic nature.

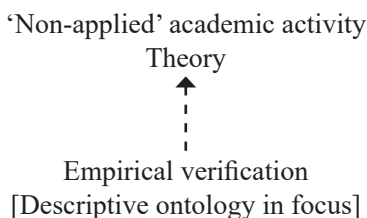


Figure 1. The ‘core’ academic enterprise²

When analysing Figure 1 above, the answer to the above-outlined dilemma is negative. Certainly TS along with the related ‘applied’ research areas (SLA and Teaching research termed glottodidactics³ in the Polish tradition) focuses not so much on the descriptive ontology, i.e. it does not principally aim at deductive formulations of theories based on observational facts, but rather it focuses on practical implications of certain regularly observable facts which can at most be rendered via the formulation of hypotheses, the goal of which is not to test the reliability of the theory (often there is no such), but rather to strengthen the observational argument constructed through induction. No wonder, this observational-inductionist method was particularly criticised by Popper as it did not fulfil even the prerequisite criteria of evaluation of such

² See Kuźniak (2015) for detailed considerations upon ontological-epistemic framework of academic activity.

³ For the same reasons as spelled out in Footnote 1, the English term is used throughout to denote the Polish equivalent of *glottodydaktyka*.

enterprise as scientific or non-scientific. All in all, as Popper rightly observes, there is no academic activity (whether labelled scientific or non-scientific) that operates without bias. There is no single academic discipline that draws on ‘pure’ observation devoid of presupposition, or any kind of underlying hypothesis. In view of this, applied research areas such as TS receive, for the purposes of illustration, another scheme (Figure 2) which we view as complementary to the one provided in Figure 1.

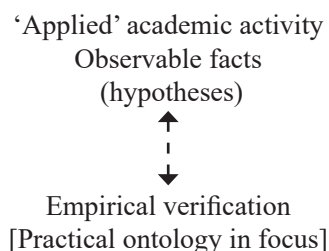


Figure 2. The ‘ancillary’ academic activity

Figure 2 shows the rationale for TS and other applied disciplines within academia. Figure 2 may be viewed as somewhat consistent extension of Figure 1, where the focus of intellectual activity is oriented ‘further down’ to embrace practical aspects of the observable facts, which in traditional model (Figure 1) operate only at the level of empirical verification of the theoretical architecture. Here, on ‘applied’ ground, empirical facts are both starting points and end-points of intellectual activity mediated via the formulation of hypotheses corroborated by further methodologically tuned-in set of observable facts. This may be the case of corpus-based studies in linguistics, where language intuitions grounded in language usage are confirmed by language usage translated into the statistics received from the corpus engine. The above division of labour of academic discipline into ‘applied’ and ‘non-applied’ fundamental categories is certainly not new, and has its numerous proponents among philosophers of science (see e.g. Grucza, 1983).

3. Awareness of TS

Epistemological awareness has got essentially two faces. On the one hand, you may have some superficial awareness of the thing to the extent that you are quite proficiently capable of recognizing whether the thing sounds or looks familiar to you, while on the other, you may have some more in-depth awareness of the thing in that you are able to indicate rules, elements governing its ontology. It is the latter type of awareness that I am interested in here, because what is at stake is the prospective legitimacy of TS as self-contained independent field of research. To be independent means to be qualitatively distinct from the related disciplines. What is then the *differentia specifica* of TS? Consequently then, what is the *genus proximum* of TS? The questions appear to be pivotal, given the commonly assumed heterogeneity of TS.

This provokes further queries. i.e., whether students of TS specialization know what TS appears to be involve? Are they aware of the subject-matter of TS as a presumably heterogeneous discipline or do they follow TS label somewhat automatically or uncritically? Does it have any consequence upon the perception of TS in academic community? These are the questions that may be now addressed. Tentative conclusions formulated in effect may help us address the issue concerning the degree of psychological reality of TS as discipline in relation to its desired institutionalised existence as a self-contained discipline promoted by lobbying groups of academics.

To get some idea about the epistemological awareness of TS as a academic discipline two kinds of interviews have been conducted. In Interview (1) a group of 50 students of English attending the so-called translation specialization were asked to name areas (disciplines) of research that they believe might be constitutive of TS as internally heterogeneous discipline. Interview (1) was thus an open-ended type of interview and the number of disciplines actually indicated ranged from zero to six with the average of 3 per respondent. In Interview (2) another group of 50 students with the same academic profile were asked to do a ‘cloze’ type of exercise where they were asked to name the descriptions of the well-known academic disciplines (see Table 1 below). The source of information became the popular, though often criticised by academic communities, Wikipedia, however, this choice was intentional as Wikipedia appears to offer some representative balance between the expert and non-expert worldview. Being such balanced project, it is argued to provide quite of a ‘compromised’ account of TS reconciling various groups of a broadly conceived TS community.

Table 1 ‘Cloze’ questionnaire⁴

Fill in the names of the academic disciplines that match the descriptions below or leave the space blank.

Description	Discipline
An academic field dealing with the <u>literature</u> of two or more different <u>linguistic</u> , <u>cultural</u> or <u>nation</u> groups. ⁵	
The <u>scientific</u> and practical approach to <u>computation</u> and its applications. It is the systematic study of the feasibility, structure, expression, and mechanization of the methodical processes (or algorithms) that underlie the acquisition, representation, processing, storage, communication of, and access to information ⁶	

⁴ https://en.wikipedia.org/wiki/Translation_studies (ED December 2015)

⁵ https://en.wikipedia.org/wiki/Comparative_literature (ED December 2015)

⁶ https://en.wikipedia.org/wiki/Computer_science (ED December 2015)

The study of the past, specifically how it relates to humans. It is an umbrella term that relates to past events as well as the discovery, collection, organization, and presentation of information about these events. ⁷	
The scientific study of language ⁸	
The study of language in written historical sources ⁹	
The study of terms and their use. Terms are words and compound words that in specific contexts are given specific meanings, meanings that may deviate from the meaning the same words have in other contexts and in everyday language. ¹⁰	
The academic discipline aiding cultural researchers who theorize about the forces from which the whole of humankind construct their daily lives. ¹¹	
The study of general and fundamental problems, such as those connected with reality, existence, knowledge, values, reason, mind, and language. ¹²	
The study of signs and sign processes, indication, designation, likeness, analogy, metaphor, symbolism, signification, and communication ¹³	

When analysing the results of Interview (1) and (2), the conclusions appear to be quite telling. Respondents in the majority of cases (see Figures 3 and 4 below for detail) indicate literary studies, linguistics and culture studies as pivotal disciplines of which TS is presumably composed as inherently heterogeneous field of research. This may certainly call forth the argument against institutionalisation of TS as self-contained discipline as, in accordance with the currently binding regulations, doing the research

⁷ <https://en.wikipedia.org/wiki/History> (ED December 2015)

⁸ <https://en.wikipedia.org/wiki/Linguistics> (ED December 2015)

⁹ <https://en.wikipedia.org/wiki/Philology> (ED December 2015)

¹⁰ <https://en.wikipedia.org/wiki/Terminology> (ED December 2015)

¹¹ <https://books.google.pl/books?isbn=1490297448> (ED December 2015)

¹² <https://en.wikipedia.org/wiki/Philosophy> (ED December 2015)

¹³ <https://en.wikipedia.org/wiki/Semiotics> (ED December 2015)

in TS is tantamount to determination of either linguistic or literary or culture-based profile of the study. On the other hand, the argument for institutionalisation of TS is that albeit heterogeneous in its internal composition, TS appears to manifest quite a stable ‘bundle’ of recurrent sub-disciplines, which reflects, to a certain extent at least, encyclopaedic awareness of TS in the academic community.

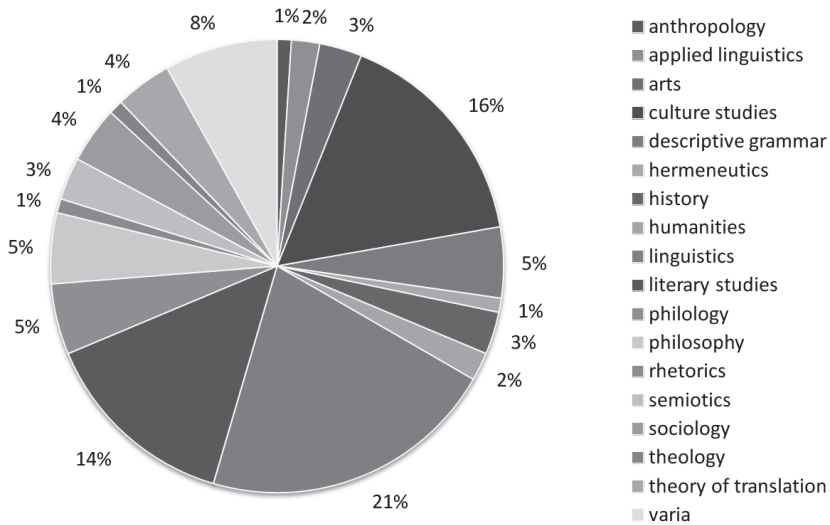


Figure 3 Results of Interview (1) – Unprompted awareness of TS

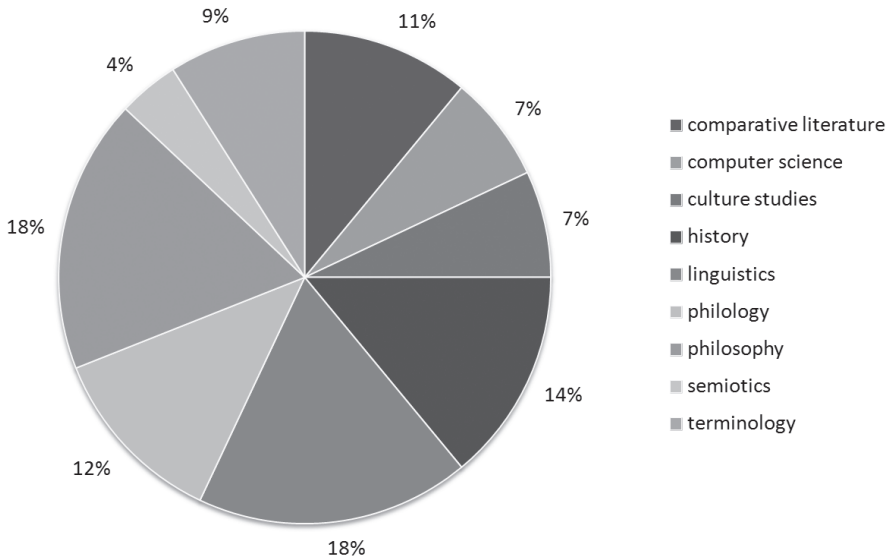


Figure 4 Results of Interview (2) – Prompted awareness of TS

As was already signalled above, TS tends to be conceived as a heterogeneous discipline composed primarily of linguistic, literary and culture-oriented fields of research. These constitute almost 50% of all disciplines indicated as elements of TS ‘puzzle’. Noteworthy is the category of “*varia*” – with a quite substantial percentage result of 8%, grouping disciplines only incidentally mentioned by the respondents. Pessimistically, this shows quite a vast range of diversity in relation to ‘satellites orbiting round the pivotal bundle’. One important corollary may be the perception of TS by some academics favouring it to be elusive, imprecise, or highly indefinite area, where everything can practically be qualified as research-relevant.

As it appears, the internal composition of TS roughly coincides on both planes of awareness, whether prompted or unprompted. The very division of questionnaires into the two types is motivated by the intention behind the research to possibly minimize the methodological fallacy regarding the goals of the interview as such. Far from being thoroughly representative, the results presented above may, however, lead us to uncovering certain tendencies for viewing linguistics, literary studies and culture studies as foundational areas for TS. Interestingly, in interview (2) the high percentage of correct assignment of the discipline label to its description was demonstrated in the case of disciplines like philosophy, history and philology, which were rather viewed as marginal, although not absent contributors, as can be inferred from Figure 4.

The reason for the high placement of the aforesaid trio in interview (2) may be ascribed to their high epistemological recognition among the students, who, on the one hand, participate in obligatory or facultative philosophy or history courses as part of their academic curriculum, while on the other, the very term “philology” is a highly popular institutionally recognized label in Poland, which, besides its Western European narrow understanding, also has a broader scope of use to cover areas of linguistic, literary or culture studies. This may explain a relatively high positioning of philology in Figure 4. Certainly, the demonstrated aspects of epistemological awareness cannot be overestimated. The research is more of a pilot sketchy proposal that provokes more queries than answering them.

4. TS as an independent academic discipline

Having in mind the results of the questionnaire we conclude, with all reservations made for the informative value of such scope-restricted projects, that TS is viewed by students as rather definite area of research with the stable core and highly unstable periphery. Interestingly, in Interview (2) students have demonstrated in 216 cases out of 450 (48%) problems with naming the descriptions provided by leaving the space blank. The reason may be the relatively low awareness of academic meta-language both by BA and MA students. Some justification for the presented results, especially in relation to the expected academic awareness prompted by encyclopaedia may be due to the fact that TS is said to be a ‘young’ discipline. As Munday puts it:

‘Translation studies is the new academic discipline related to the study of the theory and phenomena of translation. By its nature it is multilingual and also interdisciplinary, encompassing languages, linguistics, communication studies, philosophy and a range of types of cultural studies’.

(Munday 2001: 1)

Aside from the factors of ‘age’ of TS, its ontological status is paradoxically stable at the level of the corpus usage where the concordance lists indicate primarily the singular form of the verb associated with TS, which suggests a relatively high degree of entrenchment of TS as institutionalised entity at least in the English speaking circles. This is good news for Poland with the aforementioned stable ‘core’ of TS emergent from questionnaires, which, in turn, may certainly be the serious starting argument for distinguishing TS as fully-fledged officially recognized discipline.

4.1 What is TS then?

TS appears as interdisciplinary and thus inherently heterogeneous in its subject-matter. It is therefore impossible to define its scope of research. Even if we apparently narrow the subject-matter of TS to translation understood as Jakobsonian interlingual transfer, then we are faced with the problem of delineating the range of factors to be taken into account while examining the nature and possible influences behind such transfer. This is due to the immanently indeterminate ontology of natural language as such. TS may be compared to some sort of catalyser bringing together such disciplines as linguistics, literature studies, culture studies, history, semiotics, philosophy, IS science, to mention just the most often quoted related disciplines. Being heterogeneous TS boasts no flagship theory. Development of thought within TS is largely based on more or less convergent contributions from individual research authorities, to name, among others, such scholars as Basnett (1980; 2011), Catford (1965/2000), Gruzca (1983), Jakobson (1959/2000), Hejwowski (2007), Kielar (1988), Nord (1983), Tabakowska (2001; 2009), Venuti (1995; 1997; 2000).

TS has also a relatively restricted scope of recurrent issues discussed within its field. These relate to definitional problems of the very term translation, the problem of equivalence; domestication/foreignization as interwoven with cultural aspects of translation; goals of translation; goals of translator; quality of translation. Relatively recent and quite promising sub-field of TS concerns issues of teaching methodology in translation. Still questions that remain valid in their address involve a more detailed reflection upon the actual ontology of TS and its status among other disciplines. Not insignificant is the use of the qualifying adjective „interdisciplinary” in relation to TS (e.g. in view of the Polish state-governed classification of sciences, which appears rather to be based on the implied homogeneity of disciplines than heterogeneity). All in all, it seems that practical aspects of TS, along with its case-based nature, should be a possible guideline in formulating the directions of research within TS as these appear to respond to the needs of students in college teaching context.

4.2 Towards synthesis. Fundamental neoplatonic ontology and TS

We are now in position to situate TS on a map of academic disciplines. The argument advanced is based on a revised version of ontological-epistemic matrix discussed by Kuźniak (2015). Here we additionally focus on the relations holding within academic disciplines as these are tentatively divided into applied and ‘non-applied’ groups of intellectual activity (marked by the shaded areas in Table 2 below). As Table 2 shows, the traditional distinction into sciences and humanities is no longer relevant in relation to the ontological-epistemic foci of *homo sapiens*. Academic activity may be more description oriented or more applicative.

Table 2 TS on the ontological-epistemic map of human intellectual activity

Level	Domain	Order/ differentia specifica	Scale	Modus operandi	Formula
High	Domain of truth	Higher (predicative)	Non-human scaled	Normally inaccessible to humans	X IS Y ¹⁴
Mid	Domain of fact	Higher mid (descriptive)	Human- scaled	‘non-applied’ sciences, humanities, arts (e.g. Transformational-gene- rative grammar)	X IS LIKE Y
		Lower mid (applicative)	Human- scaled	‘applied’ sciences, hu- manities, arts (e.g. TS)	X IS LIKE Y
Low		Higher low (practical, persuasive)	Human- scaled	Practices of science (e.g. rhetorics; poli- tics, journalism, public service) Commonsensual reason- ing (everyday ‘truths’)	“x is y” ¹⁵
		Lower (emotive, persuasive)		Stereotypical reasoning, metaphorical language, emotive discourse	“x is like y”

The position of applied sciences/humanities and thus TS is quite crucial as they mediate on a subtle ground between theory-driven academic activity and practical

¹⁴ Capitalization of the formula means that the level of operation is meta-cognitive rather than linguistic.

¹⁵ Double inverted commas inform about the linguistic plane of expression where meta-cognitive formulas have their realisations. The argument is that academics may produce results expressed either along “x is y” or, preferably “x is like y” fashion, but they ultimately operate at the meta-cognitive level dictated by X IS LIKE Y as this marks the boundary of all human intellectual activity.

realisations of scientific/scholarly outcomes as is instantiated by politics, media, stylistics, rhetorics, and so on. Certainly what conjoins the academic from non-academic thinking is balancing between higher-order reality, which we call here predicative ontology, which falls outside the scope of human cognizing abilities (Plato's ideas, *episteme*), and lower-order reality which characterizes non-systematic thinking and talking. In this model, goals of academic disciplines do not reach beyond establishing various degrees of likelihood of how things are in the world. This is indicated by the symbolic governing formula X IS LIKE Y. What differentiates them is the degree of emphasis either on the rational end of academic activity continuum in which case we have non-applied sciences/humanities, or on the empirical end of the said continuum in which case we have their applied counterparts. It is thus in the tension between empiricism and rationalism that real divisions among academic disciplines are actuated.

5. Queries and solutions

A closer scrutiny at Table 2 along with the unfolding discussion, makes the question of placing TS as scientific or scholarly somewhat less emotive given ontological-epistemic argument laid out above. Thus, whether viewed as foundational of TS or not, such disciplines as psychology, linguistics, history, biology, chemistry, physics, literature, and the like are academic or 'scientific' in a broad sense of the term in that all of the above appear to operate on the lower-order ontological-epistemic formula X IS LIKE Y, grounded in the principle of similarity. The aspiration towards higher-order formula X IS Y is argued as inaccessible to a human being; instead it is the realm of the Absolute as the ultimate Predicating Entity.

The solution proposed is not to be devastating for the achievements of academics working in the field, provided the theoretical and methodological narrative of TS is revisited on:

- a philosophical plane: by the conscious rejection of the higher-order X IS Y ontological-epistemic formula as governing for TS narrative as such. This, however, does not entail abandonment "x is y" and "x is like y" narrative patterns on the plane of linguistic expression, provided they are taken to be mere rhetorical variants of a higher-order X IS LIKE Y ontological-epistemic formula, where X IS LIKE Y is argued as symbolic of any form of systematic intellectual enterprise, no matter if this enterprise is stereotypically affiliated as science or humanities,
- a practical (stylistic) plane: by the adoption of a set of stylistic devices framing the narrative in line with X IS LIKE Y formula profiling similarity rather than identity (as is the case of X IS Y formula). Adopting X IS LIKE Y governing formula invites on the level of expression the use of such structures as e.g., 'appear to', 'tend to', 'be like', 'be similar to', 'have a close correspondence to', etc .

6. Conclusion

TS emerges as a heterogeneous discipline with a partly firm ‘centre’ guaranteed by the contributing linguistics, literary and culture studies. Otherwise it is highly elusive on its more peripheral avenues with practically an open-ended list of disciplines revolving round the core. This has been tentatively confirmed by Interviews (1) and (2) and further corroborated through the examination of the BNC concordance lists. TS, whether qualified as science or humanities, is rather an ‘applied’ branch of academic enterprise with the governing epistemological formula X IS LIKE Y as the basis of the TS narrative construal. In this respect TS is no different from other academic disciplines, which as Table 2 hopefully demonstrates, are all reliant on X IS LIKE formula for their foundational intellectual activity. TS is also not a ‘loner’ among disciplines awaiting its full identity recognition by official administrative bodies. The same problem concerns glottodidactics as another instantiation of ‘applied’ academic research activity. This is, however, the story to be told elsewhere.

References

- Baker, M. (1997). *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies. Part II: History and Traditions*. London and New York: Routledge.
- Bassnett, S. (2011). The Translator as Cross-Cultural Mediator. In K. Malmkjaer & K. Windle (Eds.), *The Oxford handbook of translation studies*. Oxford: OUP, pp. 94–107.
- Bassnett, S. (1980/1991). *Translation Studies*. London and New York: Routledge.
- Catford, J. (1965/2000). *A Linguistic Theory of Translation*. London: Oxford University Press.
- Gambier, Y & Doorslaer, van L. (Eds.) (2010). *Handbook of Translation Studies*. Amsterdam/Philadelphia. John Benjamins Publishing Company.
- Grucza, F. (1983). Zagadnienia metalingwistyki. Lingwistyka – jej przedmiot, lingwistyka stosowana. [Issues in metalinguistics. Linguistics – its subject-matter, applied linguistics]. Warszawa: Państwowe Wydawnictwo Naukowe.
- Hejwowski, K. (2007). Kognitywno-komunikatywna teoria przekładu [Translation. A cognitive-communicative approach]. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Hermans, T. (Ed.) (1985) *The Manipulation of Literature: Studies in Literary Translation*. Beckenham: Croom Helm.
- Jakobson, R. (1959/2000). On linguistic aspects of translation. In L. Venuti (Ed.), *The Translation Studies Reader*. London and New York: Routledge, 113–118.
- Kielar, Z. B. (1988). Tłumaczenie i koncepcje translatoryczne [Translation and translational concepts]. Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
- Kuźniak, M. (2015). Bridging the gap between sciences and humanities. The Story of “to be” and “to be like”. On the Basis of Excerpts from Classic Readings in Translation Studies. *Studia Linguistica Universitatis Iagellonicae Cracoviensis*, 132. Kraków: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, 151–165.

- Lefevere, A. (Ed.) (1992). *Translation/History/Culture: A Sourcebook*, London and New York: Routledge.
- Nord, C. (1997). *Translating as a Purposeful Activity: Functionalist Approaches Explained*. Manchester: St Jerome.
- Popper, K. 1977. *Logika odkrycia naukowego*. [The logic of scientific discovery]. Wyd. 1. – Warszawa: Wyd. PWN.
- Tabakowska, E. (2001). *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu* [Cognitive Linguistics and Poetics of Translation]. Translated by Agnieszka Pokojska. Kraków: Universitas.
- Tabakowska, E. (2009). *Tłumacząc się z tłumaczenia*. [Excusing oneself from translation] Kraków: Społeczny Instytut Wydawniczy Znak.
- Venuti, L. (Ed.), (2000). *The Translation Studies Reader*, London and New York: Routledge.
- Venuti, L. (Ed.), (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, London and New York: Routledge.
- Venuti, L. (1997). The American tradition. In: M. Baker (Ed.), *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies. Part II: History and Traditions*. London and New York: Routledge, 305–15.
- Wilczyńska, W. and Michońska-Stadnik, A. (2010). *Metodologia badań w glottodydaktyce. Wprowadzenie*. [Methodology of research in glottodidactics. An Introduction]. Kraków: Avalon/Flair

Internet resources:

- <http://www.cat-cct.org.uk/catinterational>. (ED: December 2015)
- <http://www.nauka-polska.pl/> (ED: December 2015)
- <https://en.wikipedia.org/wiki/History> (ED December 2015)
- <https://en.wikipedia.org/wiki/Linguistics> (ED December 2015)
- <https://en.wikipedia.org/wiki/Philology> (ED December 2015)
- <https://en.wikipedia.org/wiki/Terminology> (ED December 2015)
- <https://books.google.pl/books?isbn=1490297448> (ED December 2015)
- <https://en.wikipedia.org/wiki/Philosophy> (ED December 2015)
- <https://en.wikipedia.org/wiki/Semiotics> (ED December 2015)

Abstract

A few Reflections upon the Place and Awareness of Translation Studies in Polish Academic Environment. The Case Study

This paper aims to offer a voice in the discussion over the place of Translation Studies¹⁶ (henceforth TS) in the Polish Classification of Sciences (KBN) in view of the growing number of appeals from scholars in favour of TS as fully self-contained academic discipline. According to KBN, TS does not exist as a distinct academic discipline. This has financial, organisational and research-oriented implications. There are epistemic-ontological corollaries behind the issue. These involve the question of meta-awareness of TS among the members of academic community, or strictly, among the students of MA translation programs. This tentative issue is cautiously approached through the conducting of two simple questionnaires, the one guided, the other unguided to see whether TS means to students anything more than just the handy operative label. All in all, the problem of situating TS is essentially complex and can be, as said above, approached from the point of view of ministerial bureaucracy, and on the other, discussed on a philosophical plane i.e., in regard to the status of TS against the background of academic intellectual activity as such – All this considered in relation to the questionnaire experiments provided. Such broad perspective may shed significant light upon the status of TS among other academic disciplines, thus providing an important argument in favour of formalising steps taken towards TS as institutionally independent academic discipline.

Key words

Awareness, epistemology, institutionalisation, ontology, Translation Studies

¹⁶ Due to the language of the paper, the term Translation Studies is used throughout to denote the Polish *przekładoznawstwo* (*translatoryka*, *traduktologia*) as discursively recognizable labels in the context of the Polish academic community. The reason for the operation of the term Translation Studies is thus stylistic. TS is furthermore understood in the paper in a broader encyclopaedic sense (see Gambier and van Doorslaer 2010), not in the narrow tradition of usage as promoted by e.g. Lefevere (1992), Hermans (1985).

Translation and its cultural context

Any question regarding the cultural context of translation or verbal discourse is expressly a journey into the world of the Other. Authentic experience and understanding of the Other, relativized in space and time, does not know a hierarchy of cultures. “Xenophobia [...] is a disease of the scared, of those suffering from an inferiority complex, terrified by the thought that they will see their reflection in the culture of the Other like in the mirror”.¹

Translator is faced with the reality which he needs to penetrate through the experience of the Other, through the assimilation of cognisance or understanding of language cultural context which is always connected with the mentality of a given nation, and absent in other cultures. What factors make nations different? Karl Popper’s division of societies into open and closed also applies to human mentality.² It is sometimes difficult to distinguish left-wing from the right-wing, liberal from conservative, disintegration from the unification. However, it is possible to determine whether we are dealing with a closed or open mentality, xenophobic one or ready to accept other values.

While in contact with another culture, a good translator behaves with cautiousness and consideration of a scholar; he knows that he is sometimes surrounded by a tangle of invisible and difficult to break through walls. He senses the pulsating of another culture, its invisible but strong waves take him in the desired direction of cognition and help him to get rooted in the world of the Other. Regardless of mental differences that strengthen the identity and uniqueness of each culture, that emphasize the most important elements which constitute the heritage of a community, a translator always strives to show the life-giving relationship between what was, what is and what will be. Archetypes, attributes, narratives or symbols that are characteristic for different cultures, complete the picture of humanity with the contents once forgotten and repressed. They also inspire, give meaning to life, enable the creative potential of *homo culturalis* to emerge and accompany him on the way to a comprehensive understanding of the internal, unique nature of the Other. Undoubtedly, what facilitates the work of a translator is the use of related symbols, the homologous activity of archetypal sphere, together with equivalent types of narrative which are helpful in the description and interpretation of experiences that most influenced the development of the society and helped preserve its cultural identity.

¹ R. Kapuściński, *Ten Inny*, Kraków 2006, p. 14.

² See K. Popper, *The Open Society and Its Enemies*, London 2011.

The cultural context consists not only of idioms, proverbs, phraseology, proper names but also of the concepts that define spiritual realm or moral and ethnic attitudes imposed by tradition. In the reality of the “global village” where at our fingertips we have access to the culture of almost every civilized country, the translation (understood in a particular target culture as an autonomous artistic activity) becomes a form of insight into the noosphere that people create in order to live. Here we come to the crucial in translation problem of *setting in life* – specific cultural context. Ruth Benedict from the behavioral perspective states that

The life history of the individual is first and foremost an accommodation to the patterns and standards traditionally handed down in his community. From the moment of his birth the customs into which he is born shape his experience and behaviour. By the time he can talk, he is the little creature of his culture and by the time he is grown and able to take part in its activities, its habits are his habits, its beliefs his beliefs, its impossibilities his impossibilities. Every child that is born into his group will share them with him, and no child born into one on the opposite side of the globe can ever achieve the thousandth part. There is no social problem it is more incumbent upon us to understand than this of the role of custom. Until we are intelligent as to its laws and varieties, the main complicating facts of human life must remain unintelligible.³

A translator starting his work not only has to put himself in the role of the recipient but first and foremost in the place of the author of the original text and guess / adjust his intentions to a different cultural and social context. Eugene Nida perceives the original text as an imperative source. It is not only something physical but also has the extra-linguistic value, namely the intention of the author. The idea of ‘the literal meaning of the word’ should be discarded and replaced with the approach that the word acquires its meaning in a particular context, which may be different in different cultures. It is the communication of information, then, that becomes the principal function of translation. The most effective way to execute translation is to adjust the message of a text to the recipient’s cultural context. Translation is accurate when it evokes in the recipient such emotions as the author assumed while writing the original text

Translating is essentially a process of communication and this means that a translator must go beyond the lexical structures to consider the manner in which an intended audience is likely to understand a text, because so much depends on the underlying presuppositions of the respective source and target cultures. In testing the adequacy of a translation, the crucial questions are “For whom?” and “In what cultural setting?” The answers are never simple, but highly complex, because both the source text and the translated text may represent very diverse cultural orientations and values.⁴

All people rooted in a particular culture undergo a broadly understood adaptation process. On the one hand, they must adapt to external realities with their specific

³ R. Benedict, *Patterns of Culture*, New York 1960, p. 18.

⁴ E. A. Nida / Ch. R. Taber, *The Theory and Practice of Translation*, Leiden / Boston 2003, p. VII.

requirements, rules and cultural meanings, on the other to the psychic reality, with its creations of the imagination, individual experiences and mental symbolism. Those realities are united by the stratum of collective unconsciousness which is rich in symbols and archetypes common to all mankind. The relationships between present and past cultures constitute a particular challenge as they demand translation of specific images into a language understandable to a modern man. Cultural anthropology, archeology, philosophy, history give us a lot of evidence that every civilization experiences evolution as well as degeneration of values. The latter one leads to their denigration in relation to the sphere of symbols.

Patterns of behaviour, signs and language rules, symbols and meanings rooted in religious beliefs or unconscious life scripts and stereotypes should be reflected by the updating strategy. The above mentioned determinants belong to a set of cross-border or transpsychic experience and combine a variety of phenomena.⁵ Simultaneously, the transcendent dimension is confronted with individual identity. "The individual has not only the chance to root its 'I' in the universal myth, in the mythical and mystical time but also experience in a symbolic way the history of the nation or humanity".⁶

Let us refer here to a specific example – the prose of Isaac B. Singer. His literary output is heterogeneous, both in terms of content, and the possibility of reception. The problem of inaccurate translations affects every author not read in the original, but in case of Singer it becomes even more complex as his works are translated into Polish from English translations and not from the original version which is in Yiddish. Admittedly, the Nobel Prize winner personally supervised the quality of translations, however, he was not much concerned with the faithful rendering of original. Having removed some passages from the text he replaced them with more euphemistic ones. In addition, the double meaning, occurring only in the Jewish original has been blurred and a very complicated background of religious rituals, full of references to the Kabbalah has been simplified and either annotated with explanations or simply removed for the convenience of a reader coming from a different cultural background.⁷ To what extent than do Polish translations convey the meaning of the Yiddish original?

Undoubtedly, in the case of translation of the world presented in Singer's prose into other languages we have to deal with intersemiotic translation / transmutation – it is because language signs are translated using the non-language code. After Roman Jakobson, we have to agree that complete equivalence of signs is usually impossible. Translation reveals non-equivalence, affinities and differences between the various elements of intertextual code.

In addition, some biographical aspects play here a crucial role. In the west, the naive stereotype of a nice old-storyteller was assigned to Singer. However, his works

⁵ See Z. W. Dudek / A. Pankalla, *Psychologia kultury. Doświadczenia graniczne i transkulturowe*, Warszawa 2008.

⁶ K. Węglowska-Rzepa, *Spotkania kultur – symbole i archetypy w narracjach* [in:] *Doświadczenia graniczne i transkulturowe*, ed. Z. W. Dudek, Warszawa 2013, p. 284.

⁷ M. Adamczyk-Garbowska, *Polska Isaaca Bashevisa Singera. Rozstania i powrót*, Lublin 1994, p. 14.

offer more than only nostalgic reminiscences of the vanished, pre-war Jewish shtetl. Unfortunately, it is impossible to create a consistent portrait of the Nobel Prize winner as rudimentary memories about Singer are frequently contradictory. A few features, though, reoccur in many stories: greed, love for animals, aversion to children, conscientiousness, interest in women, diligence and boastfulness. The writer used to say that “what counts is work, not the man”, but these two elements in his case are complementary and form an inseparable whole.

It becomes then obvious that dynamic equivalence is concentrated on “active” relationship between the reader and the meaning of the text. In a way, it shifted fidelity, accuracy or relevance of translation into the background, focusing on the receiver of the message. Information must be adapted to his linguistic needs and cultural expectations. It has to become natural. The main aim of dynamic equivalence is the search for the closest, natural equivalent of the message contained in the original language. In such a situation, the translation becomes a process of cultural assimilation of certain values, that are transmitted from one culture to another; a process that expands our perception and understanding of the world and people; a process that enriches us with the discovery of new, worlds, new meanings. First and foremost, it is a process of identifying the elements that will need to be adapted to the new reality (different culture of the target text), and then deciding if the translation should be closer to the original culture, or to the culture of translation’s recipient.

Let us, at this stage, take another example into consideration. W. Shakespeare wrote for the illiterate. Without doubt, the audience of the Globe Theatre was not particularly educated, similarly the recipients of the *Iliad* and *Odyssey*, in the vast majority, had little if any academic achievement – putting things bluntly, they were ignorant. Such uneducated audience admired dramas staged in the Globe Theatre, dramas which were completely understandable to them because they are related to emotions that engulf all mankind, namely: love of power and money, betrayal and denial of values. Shakespeare created such compelling stories that we still read and see them today although historical prototypes have been long forgotten. We know more about kings of England from the theater than from history lessons. What appears in these dramas so interesting – it is Shakespeare’s perception of life, his understanding of mechanisms that govern human activities and finally, the presentation of twists of fate. The portrayed characters are so psychologically true, because we find them today in our lives, even though apparently the head of the company operates under different conditions than, say, Lady Macbeth.

Let’s look at King Lear – mysterious figure, who in Shakespeare’s play lacks full motivation. It was another genius, A. Kurosawa, who straightened the oversight of the Elizabethan author. Why does Lear give up his power? How many rulers do we know who stepped down voluntarily? Kurosawa made his Lear incapable of ruling the kingdom because of his age and dementia. When Lear falls asleep during the meeting, he loses the authority of the ruler and steps down under pressure. The Japanese director makes us realize that the disgraceful behaviour of Lear’s daughters is nothing else but a reflection of his own sins.

Modernity is characterized by narration and dramaturgy of antinomy which is inscribed in heterogeneous phenomenon of globalization, where both an observation about the continual progress, complexity in different areas (with new boundaries created in place of the old ones) and an opinion that the world is characterized by increasing unification are present. Internet overcomes all barriers, space-time is shrinking, millions of people are moving without restrictions across the continents, the market for goods thanks to modern logistics knows no borders. Cultural pride is becoming stronger among postcolonial nations but it is accompanied by a new tribalism. Insistence on the former divisions within nations, maintenance of clan or tribal distinction create a strong sense of ethnic difference. The amplitude between wealth and poverty increases, both globally (North – South, West – East), as well as within particular societies or smaller communities. People today are in a discrepant situation, they see their own helplessness, but do not accept it. Paradoxically, rebelling against the blind forces they express their own dignity. Today's Western man, when he is in extreme situations, when he faces a test of emotions, morality, knowledge and education, does not rely on his own ignorance, blind fate, but may attempt a rational and constructive confrontation with fate.

Processes of unification and dividing the world generate coexistence of contradictions. Factors that contribute to globalization, paradoxically, grow from the same substrate. On the one hand, rapid development of mass media leads to a standardization of culture (expansion of mass culture in the US version), on the other hand, reinforces the inclination of entire communities to create their "cultural niches" and live in isolation. The intense media activity results in minimizing or even a loss of the value of words. Many use the same language, common programmes, which in the end means nothing.

Direct experience, as such, does not help the modern man in his understanding of the world, hence he becomes extremely easy subjected to all sorts of stereotypes, all delivered to him by the ubiquitous mass media. The vision created on television or computer screen becomes real.

Modern mass media, especially advertising, not so much reflects or imitates the reality as stimulates it. Media Studies talk about the phenomenon of multiple realities. From the postmodern perspective a question of "authenticity" takes on an entirely different meaning. Romantic love presented in a Latin American series, emitted by television, turns out to be more attractive than the first love of real life. Tabloidisation of media contributes to the homogenization and standardization of culture. Modern technology allows for quick training in science and other fields, which translator had previously vague idea of. When in need of culinary knowledge to translate a text about the work of the restaurant, he consults the Internet, books and television programs. Everything is within reach, even such specialized knowledge as law or medicine.

The information society is becoming the commercial society. Everything becomes a commodity with a price tag assigned to it. But the worst thing is that a man becomes a merchandise with a tag and is considered objectively, and not as an entity. This leads to the situation that the media especially (television and the Internet) propagate

mostly consumer culture, with its strategy of individualization, commercialization and privatization.⁸ This in turn leads to the promotion of hedonism, self-assessment based on outward appearance or absorption of a false image of the world, where it is more important “to have” rather than “to be”. It is enough to show up on TV several times (preferably in one of main television channels) and you are given a “nobility” because “it was shown and said on TV”.

“Hyper-reality” replaces reality with illusions of reality, the socially acceptable boundaries between public and private spheres are gradually disappearing. Reality show programmes give viewers the delusion of unlimited insight into the private lives of strangers. Pop culture, which is in the center of modern life, generates a whole series of complex interactions. TV screen (the theater of big politics) collides with the picture of the nation’s ordinary reality. Paradoxically, the excess of information makes the understanding of the surrounding world more difficult. It largely contributes to mental inertia, passive absorbance of words and images. The Marconi hemisphere is gradually displacing the Gutenberg galaxy. It is not easy to find the way in the maze of data. Everything may inspire new thoughts, judgments, ideas, anything may give us hope or cause despair. The human mind beset by the enormity of data avoids ultimate confusion with great difficulty. A man has no longer to crave, to seek, to fight (which was after all the essence of human nature) but receives everything “already in orderly crafted, ready to digest form”.⁹

Disoriented society is easily influenced by fundamentalism. Extremism sets new dividing lines, for many confused people it becomes a landmark: it gives “clear” guidance and “simplifies” the complex reality. People find it increasingly more difficult to comprehend the ever confusing reality. Egalitarian tendencies clash with diverse manifestations of fundamentalism. An escape into locality becomes an answer to globalization in the sphere of economics and information exchange. Fear of losing own cultural identity turns into an attempt to avoid foreign influences and to remain within the boundaries of “local” culture.¹⁰

On the one hand, hybrid culture facilitates the creative assimilation of content and local identities with the content characteristic for other cultures (with their language, history, ethnic traditions, religion). Multiculturalism is possible thanks to advanced technological achievements which at the same time largely catalyze processes of fruitful intercultural exchange. On the other hand, the world in the era of globalization, undoubtedly subjected to a process of unification, does not undergo the process of universalization. Non-European cultures willingly adapt Western science, technology and consumption patterns, but do not assimilate Western values and ideals, which Europeans naively believe to be widespread, so easily.

⁸ J. Keane, *The Media and Democracy*, Cambridge 1991.

⁹ R. Kapuściński, *Lapidarium V*, Warszawa 2002, p. 110.

¹⁰ The term “glocalization” (a cluster of words “globalization” and “localism” – which has its source in the Japanese marketing – defines the process of adjusting global strategies to local markets) is used for phenomena such as fundamentalism, which took global forms, and also includes movements of indigenous people and national movements. See R. Robertson, *Globalization: Social Theory and Global Culture*, London 1992, p. 177f.

The appearance of technology that frequently overwhelms humans with its power is the most crucial event of the modern era. This overwhelming but at the same time inspiring technology radically changed our horizons and multiplied our strength. The scientist knows how to influence various phenomena – also the psyche of the individual. No wonder that he is filled with both pride and anxiety. However, we should not overestimate the impact of technology: contemporary positivist trends, inevitable and indeed fruitful, though not devoid of illusions, also have other sources. The development of humanities is probably the most obvious. Psychology and sociology have achieved scientific autonomy. The exact significance of this achievement, as well as its philosophical character are not yet sufficiently clarified but it cannot be denied that it substantially broadens our understanding of cultural studies. It changes our approach to rules, probabilities and conditioning. Gestalt psychology, behavioural psychology, psychoanalysis, sociometry, sociology of culture, are the main trends around which critical thought evolves in recent years.

We live in a historical moment when we undeniably have a huge potential to develop each aspect of culture, including how-brow culture. This leads to the conclusion that translators, to effectively pursue their profession, should continually expand their knowledge about the world and should have the awareness of being rooted in the culture here and now. A hundred years ago it was enough to know the grammar and vocabulary of the language to execute an accurate translation. Today, a good translation requires from a translator not only diligence, perseverance, reliability but also his understanding and insight into sociological relationships of a given culture. Translator like a traveller wanders through his own country, that is, he investigates his own identity, travels through the culture that shaped and is still shaping him. As *homo culturalis* he observes, describes and interprets Otherness and himself. This process forms his identity which in turn depends on the cultural context and is subject to change. The process of individuation is completed through verbalization of symbols. Translator-*homo culturalis* talks and understands, constantly communicates with the Other. The symbolism interiorized within a dialogue allows a translator to pursue patterns of interpretation and activities common to different cultures. They refer to the specific space-time situation in which a man becomes present as the body. In the course of translation-description of the Other, a translator develops not only individual but also collective identity. He can say “we” (and “you” and “they”), he may see himself as a part of the community, to highlight, ipso facto, the delicate balancing between simplicity of analysis, which could result in misinterpretation of a text, and a grueling semantic description of the behavior of the Other which could significantly impede the analysis and prognosis.¹¹

Establishing the function a translation should fulfill translation influences the choice of strategy, which may be adopted by a translator. If it is a translation of an experimental literature, a translator will not feel obliged to use established literary models and will be more inclined to break their conventions. Such approach will

¹¹ S. Panther / H. G. Nutzinger, *Homo oeconomicus vs. homo culturalis*, [in:] G. Blümle (ed.), *Perspektiven einer kulturellen Ökonomik*, Münster 2004, p. 288.

allow him to achieve accuracy and adequacy of the original text. However, if the translated text belongs to conservative literature, a translator will observe established rules and standards. The skopos strategy, developed by Hans Vermeer¹², which helps to define the purpose of translation, to determine the target group of the translated text, to decide why a text should at all be translated and what function it will perform allows us to see in translation, not so much an imperfect copy of the original but an autonomous work, which lives in a culture and shapes it.

Translation also extends onto what is objectified, what was created as a product of here and now, and so in its very origin is subject to temporality. The concept of translation should be related to philosophical and cultural involvement, to specific standards and methods of verbal communication adopted by different communities and all forms in which these communities try to express himself.

Translation as a result of human activity does not come only from previously established plans that have been implemented, nor from a mysterious impulse of nature, but is sometimes determined by human vitality and what we call the *milieu cultural*, implied ideological transformations. It is related not only to mental dynamics but also to strength that is hidden in both spiritual and sensual feelings. These of them that enter consciousness, are subject to the control of the acquired knowledge and inner conviction. Apart from that, there is another force influencing everything that constitutes clearly conscious content of the intellect, namely – the process of cultural assimilation by the community.

There is no culture of a strictly individualistic nature, and not only in the sense that culture is not directed exclusively towards the welfare of the individual, but in fact it always is the work of the community and at the same time expresses the community. Consistently, individualistic systems are a symptom of the disintegration of the culture in which they appear. Spiritual control of humanity over surrounding environment, in other words the shaping of human life by spiritual world, plays a crucial role. This is the reason why not racial and therefore not bodily qualities decide about the cultural content. Since the world of ideas is the creation of the human spirit, the development of any culture depends fully on the direction chosen by a man. The translator is responsible for that development and subject to cultural policy in its broadest sense.

Approaching the phenomenon of translation from this perspective, it may be concluded that a translator today is a computer scientist (using the latest technology in order to acquire new knowledge), linguist (should know well the rules of the language he uses), culture expert (must delve into the cultural differences between the original text and translation), etc. It is therefore a true humanist who is still forced to improve his education to be able to perform his profession well.

¹² See H. J. Vermeer, *A skopos theory of translation (some arguments for and against)*, Heidelberg 1996.

Bibliography

- Adamczyk-Garbowska, Monika, *Polska Isaaca Bashevisa Singera. Rozstania i powrót*, Lublin, 1994.
- Benedict, Ruth, *Patterns of Culture*, New York, 1960.
- Dudek, Zenon Waldemar / Pankalla, Andrzej, *Psychologia kultury. Doświadczenia graniczne i transkulturowe*, Warszawa, 2008.
- Kapuściński, Ryszard, *Lapidarium V*, Warszawa, 2002.
- Kapuściński, Ryszard, *Ten Inny*, Kraków, 2006.
- Keane, John, *The Media and Democracy*, Cambridge, 1991.
- Nida, Eugene Albert / Taber, Charles Russell, *The Theory and Practice of Translation*, Leiden / Boston, 2003
- Panther, Stephan / Nutzinger, Hans Georg, *Homo oeconomicus vs. homo culturalis*, [in:] Blümle, Gerold (editor), *Perspektiven einer kulturellen Ökonomik*, Münster, 2004.
- Popper, Karl, *The Open Society and Its Enemies*, London, 2011.
- Robertson, Roland, *Globalization: Social Theory and Global Culture*, London, 1992.
- Węłowska-Rzepa, Krystyna, *Spotkania kultur – symbole i archetypy w narracjach*, [in:] *Doświadczenia graniczne i transkulturowe*, Zenon Waldemar Dudek (editor), Warszawa, 2013, pp. 283-308.
- Vermeer, Hans Josef, *A skopos theory of translation (some arguments for and against)*, Heidelberg, 1996.

Abstract

Translation and its cultural context

The work of a translator is fundamentally cultural, because it frequently depends on his socio-cultural education which consists of: acquired knowledge, life experience, tradition, the ability to conduct dialogue and perform linguistic imitation, non-conformism, the ability to think transgressively. The translator transmits his individual experience of the Other in the form of cultural code, based on axiological stratification which takes into account the transformation of society in a particular historical time.

Key words

a man of culture, dialogue, Other, translation, stratification, transgression

***Der Untergang* von Hans Erich Nossack oder Das subjektive Engagement**

Hans Erich Nossack war seit seiner Kindheit gehbehindert. Bereits im frühen Alter erlebte er einen Unfall, welcher ihn teilweise zu einem Außenseiter machte. Anfangs versuchte er Rechtswissenschaften und Jura zu studieren, bemühte sich in einer Glasfabrik und als Bankangestellter Fuß zu fassen. Seit 1933 kam er jedoch in die Kaffeehandelsfirma des Vaters, die er später nach dem Kriegsende neben der Tätigkeit als Schriftsteller auch geleitet hatte.¹ Er stammt aus bürgerlichen Kreisen. Doch in den jungen Jahren träumte er von Umwälzungen.²

Da er, wie er selbst bemerkt, auch deswegen in der KPD tätig gewesen ist³, bekam er nach der Machtergreifung Hitlers ein Schreibverbot. Zu dieser Zeit war er bereits Autor des Textes *Lenin. Szenen aus der Russischen Revolution* aus dem Jahr 1926. Er schrieb direkt nachdem Hitler ans Ruder gekommen ist das Stück *Über die Freiheit* (1934) und das Drama *Der Hessische Landbote* (1936).⁴ Das, dass er sich für Lenin und die KPD interessiert hatte, rechtfertigt er folgend in seinem Interview mit Durzak: „Ja, und historisch gesehen, war das gar nicht so falsch. Das war das Neue.“⁵

Weiter betrachtet er sich als Kind der Expressionisten. Doch denkt er dabei kaum an frühere Vertreter.⁶

Sein Werk *Der Untergang*⁷ schrieb Nossack drei Monate nach dem Bombenangriff auf Hamburg, im Juli 1943. Es widerspiegelt sich in dem bekannten Werk des Dichters nicht nur die Hamburg betreffende Katastrophe, sondern Nossacks

¹ Vgl. Hans Schwab-Felisch: *Nossack, Hans Erich*. In: Dietz Rüdiger Moser unter Mitwirkung von Petra Ernst, Thomas Kraft, Heidi Zimmer: *Neues Handbuch der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur seit 1945*. Aktualisierte Ausgabe. München 1993, S. 849.

² Vgl. Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman. Formbestimmungen und Analysen*, Frankfurt am Main 1976, S. 380-381.

³ Vgl. ebd. S. 380.

⁴ Vgl. Hans Schwab-Felisch: *Nossack, Hans Erich*....S. 850.

⁵ Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman. Formbestimmungen und Analysen*. Frankfurt am Main 1976, S.381.

⁶ Vgl. ebd.

⁷ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Hamburg 1948.

innerer Wandel, der auf einem Nichts, das nach dem Krieg geblieben ist, Wurzeln schlägt.⁸

Der Leser bemerkt sofort, dass der Text kein weitgehend historischer Bericht ist. Echt historische Tatsachen bilden nur den Hintergrund für das Ganze. Denn vorherrschend sind menschliche Gedanken, die ans Tageslicht kommen und die damit verbundenen Assoziationen, die bei dem Anblick der Trümmerwelt für einen Moment aufkommen, mit der Zeit schnell wieder vergehen und schnell wieder vergessen werden.⁹ Es deckt sich mit der Meinung, die Nossack zum Thema Schriftstellerberuf überhaupt hat.

Wie Nossack einst geschrieben hatte, ist Literatur etwas, was zwischen Geisteswissenschaften und Naturwissenschaften schwebt.¹⁰ Der Beruf des Schriftstellers hat demnach eine schwache Position in der Gesellschaft, weil man ihn eher nur als unbrauchbare Freizeitbeschäftigung behandelt.¹¹ Auf diese Art und Weise bleibt es verständlich, dass sich der Erzähler *Des Untergangs* als Schriftsteller von der Stadt, die in der bürgerlichen Welt als Symbol der Erwerbstätigkeit fungiert, trennt, um Urlaub von dem Pragmatischen und Vernunftgesteuerten zu machen. In diesem Moment scheint er sich seiner vermeintlichen Position in der Gesellschaft anzupassen und von dem Ort der Erwerbstätigen zu flüchten, um im Schreiben seine Freizeit und innere Freiheit zu genießen.

„/.../ das rein historische Faktum lässt den Schriftsteller kühl, doch wo sich das Mitgeteilte als Vergleich und Erkenntnis für Zustände der Gegenwart verwerfen lässt, horcht er auf. Ob er will oder nicht, er reagiert assoziativ, was wissenschaftlich und philologisch höchst verwerflich sein dürfte. Er denkt nicht logisch, sondern analogisch.“¹²

In dem Nachwort zu *Dem Untergang* bewertet Siegfried Lenz weiterhin Nossack als jemanden, für den das Protokoll, bzw. der Bericht nur als Tarnung zu betrachten sind. Lenz lehnt Nossacks Rolle als Rolle eines Dokumentaristen völlig ab und stellt ihn in die Reihe der Befürworter des Märchens, des Traumes und der Vision, die ihn noch mehr von dem Pragmatischen entfernt.¹³ Es bestätigt sich im Interview Nossacks mit Manfred Durzak. Auf die Bemerkung Durzaks, dass Nossack in seinem Schaffen zwei Pole, den nüchternen, sachlichen Bericht auf der einen Seite und das Märchen, den Mythos auf der anderen Seite herausstelle, antwortet der Dichter bejahend und

⁸ Vgl. Manfred Durzak: *Epische Rechenschaftsberichte. Das Erzählwerk von Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman. Formbestimmungen und Analysen*. Frankfurt am Main 1976, S.404.

⁹ Bereits in *Dem Untergang* glaubt der Erzähler nicht daran, dass man die Katastrophe je mit Hilfe der Vernunft als eine Wirklichkeit verstehen und im Gedächtnis als solche aufbewahren wird. Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main 1991, S. 7-8.

¹⁰ Vgl. Hans Erich Nossack: *Die schwache Position der Literatur*. In: Hans Erich Nossack: *Die schwache Position der Literatur. Reden und Aufsätze*, Frankfurt am Main 1967, S. 9.

¹¹ Vgl. ebd. S. 10.

¹² Ebd. S. 13.

¹³ Vgl. Siegfried Lenz: *Hans Erich Nossack*. In: Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main 1991, S. 78.

erklärt, dass er von Märchen seit dem frühen Alter genährt wurde und dass ausgerechnet Märchen aller Völker mit ihren Metaphern die Wahrheit waren.¹⁴ Nossack erklärt, dass man manchmal nicht in einfachen Worten das Geschehene fassen kann. So erging es der Stadt Hamburg:

Das, wenn ich das noch hinzufügen darf, war ja dieses Erlebnis der Zerstörung Hamburgs mit dem Persönlichen dazu: das war ja gar nicht mehr normal und nüchtern zu erleben, sondern musste schon fast ins Mythische oder Märchenhafte gerückt werden, dass von heute auf morgen eine Zweimillionenstadt kaputt gemacht werden kann.¹⁵

Plötzlich verlieren laut *Dem Untergang* die Sitte und Ordnung der Großstadt ihren Rang. Leute kleiden sich nicht mehr nach Mode, sondern nach der eigenen, individuellen Bequemlichkeit, sie erbauen sich im Freien kleine Feuerstellen, wo sie auf Ziegelsteinen ihre Mahlzeiten kochen. Keine Großstadt, sondern Urwaldgewohnheiten nehmen auf einmal in ihrem Leben Überhand.¹⁶

Bereits vor der Zerstörung Hamburgs, als der Erzähler in *Dem Untergang* die Stadt zurücklässt, um in der Natur, in der Nähe der Heide Urlaub zu machen, wird das Motiv des Märchens angesprochen und zugleich der in der Romantik sichtbare Hang die Vorstadt, das Provinzionalle und Dörfliche dem Städtischen gegenüberzustellen in den Vordergrund gerückt.

Als der Erzähler *Des Untergangs* die Tatsache ergründet, warum er die zeitlose Heide als Gegensatz zu Stadt so gern hat, bestätigt er seine Theorie von der Zugehörigkeit des Menschen zum Märchen:

Wir lieben die Heide, wir gehören irgendwie dorthin, vielleicht sind wir vor Zeiten dort geboren. Andere fühlen sich dort krank und werden schwermütig. Sie können nicht ohne Zeit leben; denn die Heide ist ohne Zeit. Sie wollen es nicht wissen, dass wir einem Märchen entstammen und wieder ein Märchen werden.¹⁷

In dieser Feststellung lässt sich zugleich eine Dichotomie „wir“ versus „die anderen“ erkennen. Man kann feststellen, dass mit „wir“ die Schriftsteller und mit „die anderen“ die Stadtmenschen gemeint sind, die sich noch ihrer Herkunft und Zukunft nicht bewusst sind.

Der Erzähler verriet den Hang das Vorhandene ins Märchenhafte umwandeln zu wollen. Er ist bemüht das menschliche Treiben in die weit entfernte, zeitlose Vergangenheit zu rücken, und zugleich die Überlegenheit der Natur hervorzuheben. Die Natur wird zum räumlichen Helden des Berichtes.

Lautlos – heißt es in *Dem Untergang* von der Vorstadt des angegriffenen Hamburgs, wobei der Angriff selbst das Werk des Menschen ist – duckte sich die Land-

¹⁴ Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman. Formbestimmungen und Analysen*. Frankfurt am Main 1976, S. 370.

¹⁵ Ebd.

¹⁶ Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main..., S.58.

¹⁷ Ebd. S. 12.

schaft an den Boden, um nicht gefunden zu werden. Nicht weit entfernt stand der Scheinwerfer; man hörte Kommandorufe, die sofort jeden Zusammenhang mit der Erde verloren und im Nichts zerflatterten. Nervös tastete der Scheinwerfer den Himmel ab /.../. Es war, als söge dies Geräusch zwischen Himmel und Erde ihr Licht auf und machte sie sinnlos. Aber die Sterne leuchteten wie im Frieden durch das unsichtbare Unheil hindurch.¹⁸

Zugleich trägt das Ländliche, in dem der Erzähler verweilt sowohl positive als negative Züge. An Antiheimatsromane von Lebert und Bernhard erinnert die Anspielung auf die Gewalt, Unzucht und den Irrsinn auf dem Lande. Von der ihm unweit stehenden Behausung berichtet der Erzähler:

Die Leute, die dort wohnten, hatten einen schlechten Ruf; man erzählte, dass der Mann sich an seiner Tochter vergangen und deshalb im Zuchthaus gesessen habe. Sämtliche Kinder waren wegen Prostitution und Diebstahl in Erziehungsanstalten interniert. Nach der Katastrophe wurde die Tochter für etliche Tage nach Hause gelassen. Man hörte sie wie ein Tier in der Heide singen, wenn sie einen Mann in der Nähe witterte. Die Mutter stand abends manchmal einen Augenblick an unserer Gartenpforte, wenn sie zum Grasschneiden ging. Mit der schrillen Stimme einer Irren rief sie uns dann etwas zu, was wir nur halb begriffen.¹⁹

Es mischen sich im Text die Darstellung des zerstörten Hamburgs mit der Anspielung auf die Vorstadt. Im Grunde genommen sind aber dem Erzähler die Tatsachen unwichtig. Vor allem, wie bereits gesagt, die historischen Ereignisse. Über *Den Untergang* urteilt der Schriftsteller, dass er sich im vornherein entschieden hat, keinen Tatsachenbericht zu entwerfen. Den Tatsachen sollten lieber Statistiken dienen. Nossack wollte einen Erlebnisbericht schreiben.²⁰ Von einem Menschen, der über das zerstörte Hamburg berichtet hatte, sagte der Erzähler:

/.../ ich weiß nicht mehr, was erzählt wurde, stimmte in den Einzelheiten nie. Mir ist es selbst so gegangen, wenn ich später dort war und bei meiner Rückkehr gefragt wurde: „Steht dies und das Haus noch? Hat es die Straße auch getroffen?“, dass ich keine Antwort geben konnte, selbst dann nicht, wenn ich in jener Straße gewesen und an dem Hause vorbeigegangen sein musste.²¹

Der Erzähler *Des Untergangs* registriert nur seine Assoziationen und eigene Gefühle, die bei ihm beim Anhören fremder Berichte aufkommen: „Gerade durch das Durcheinander der Aussagen wurde die Größe des Unglücks zu Gewissheit; vor Entsetzen konnte man einzelnes nicht mehr wahrnehmen.“²²

¹⁸ Ebd. S. 13.

¹⁹ Ebd. S. 10.

²⁰ Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman...*, S. 377.

²¹ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main..., S. 22.

²² Ebd. S. 23.

Die konkreten Tatsachen werden bei der Rezeption der Aussagen ausgelassen. Es bleiben nur Gefühle, die beim Anhören ausgelöst werden.

Schon der Anfang *Des Untergangs* deutet auf subjektive Assoziationen hin, als der Erzähler, zuerst ganz flüchtig, auf sie aufmerksam macht. „Die Falltür und der Keller erinnerten uns sofort an den *Toten Tag* von Barlach.“ – schreibt er von einer Falltür im Haus, in dem er seine Ferien verbringen wollte.²³ Der Hinweis auf Ernst Barlach weist nicht nur auf die literarische Laufbahn und das Drama *Toter Tag*, sondern auch auf die Beschäftigung Barlachs mit der Malerei hin, und auf die mit dem *Toten Tag* verbundenen Skizzen. Zusammenhänge Nossacks mit Barlach kann man drüber hinaus in der Tatsache finden, dass beide monologische Dialoge in ihr Schaffen eingeflochten haben, in denen der freiwillig einsame oder verlassene Erzähler gezwungen ist, mit einem erfundenen Ich Gespräche zu führen, die im Grunde genommen Selbstgespräche sind.

In einer Dissertation von Irmgard Schmidt – Sommer *Sprachform und Weltbild in den Dramen von Ernst Barlach*²⁴ verweist die Autorin auf Bilder in Barlachs Schaffen, in denen sich das Konkrete mit Abstraktem mischt. Es wird u.a. der Turm im *Blauen Boll* besprochen.²⁵ Die Autorin bemerkt am Anfang ihrer Überlegungen, dass abstrakt – konkrete Fügungen, die sie beschreibt, „geschlossene Wort und Satzgebilde darstellen, die bei Barlach aus sich heraus wirken und eine aus ihnen selbst herauslösbare Bedeutung haben.“²⁶ Teilweise bemerkt man das auch in *Dem Untergang* von Nossack, wo der Dichter in seinen Bildern zwischen Auferstehung zum Leben und Tod schwankt, das Bild der gezählten Türme zum Beispiel einerseits konkret auf die Türme der Kirchen von Hamburg zurückführt, dann aber die ganze Fügung auch abstrakt gedeutet werden kann, wenn sie mit dem abstrakt erfassten Friedhof verbunden wird. Der Kirchturm kann innerlich verarbeitet, als Assoziation mit einem Neuanfang und Erlösung verstanden werden, das Bild des Friedhofs dagegen versinnbildlicht den Tod und das Grab. Der Friedhof funktioniert als das abstrakte Bild von Hamburg, was schon die Anspielung auf den eingestürzten Turm der Katharinenkirche und den des Rathauses deutlich macht. So ist hinter der Wirklichkeit, eine andere zu sehen:

Nur auf der kurzen Strecke über die Elbbrücke löste sich der Bann für einen Augenblick und alle begangen die Türme der Stadt zu zählen. Ach, und mit welchen Kosenamen wurden sie einzeln aufgerufen! Und wo war der schönste von ihnen, der Turm der Katharinenkirche? Und warum hatte sich das Rathaus in eine Pagode verwandelt? – Doch damit waren wir schon über den Fluss hinüber und fuhren in den Friedhof ein.²⁷

²³ Ebd. S. 10.

²⁴ Irmgard Schmidt-Sommer: *Sprachform und Weltbild in den Dramen von Ernst Barlach*. Dresden 1967.

²⁵ Vgl. Ebd. S. 69-93.

²⁶ Ebd. S. 69.

²⁷ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 47.

Die erzählte Stadt wird in der Literatur oft von Stadttürmen angesagt. Es sind Kirchen und Rathhaustürme. Typisch scheint der Stadtraum noch vor dem Angriff auf Hamburg zu sein. Der Erzähler berichtet von der Aussicht, die er von der Vorstadt aus hat: „Bei klarer Luft konnte man wohl die Türme der Stadt sehen.“²⁸ Der Ausdruck des Turmes ändert sich, wie oben angeführt, mit Veränderung der Lage Hamburgs. Ist er vor dem Angriff ein Anzeichen der Stadtnähe, fungiert er nach dem Angriff als Hinweis auf Erlösung oder Tod, was in beiden Fällen eine Zäsur im Leben der Stadt und einen Neuanfang bedeutet.

Auf das subjektive, innere Verarbeiten der dargebotenen, äußeren Realität verweist der Erzähler *Des Untergangs* auch in Bezug auf die Masse der nach Hamburg nach dem Bombenangriff Zurückkehrenden. Durch die Synekdoche der Augen wird das Innere der einzelnen Menschen hervorgehoben: „ich sah in allen Augen das aufmerksame, gespannte Suchen nach außen und ein vergebliches Vergleichen nach innen.“²⁹ Das Vergleichen bezieht sich dabei auf Ausschnitte aus der Vergangenheit Hamburgs, das vergebliche Vergleichen, unterstreicht das vergebliche Suchen danach, was einmal gewesen ist. Es ist aber zugleich eine „Stadtflucht nach innen“³⁰, während der die Zeit für eine Weile ausgeblendet wird und jede Erinnerung auf subjektivem Erlebnis fußt.

Das entstandene Buch ist dabei immer von Neuem ein Beweis der Tatsachen und der Gemütszustände, der mit der Zeit an Gültigkeit verliert, in Frage gestellt wird und sich im Ausdruck verflüchtigt. Flüchtig ist das Gesagte, daher nicht wissenschaftlich festzulegen:

Was soll das Publikum von jemandem halten, der die Arbeiten, auf die man ihn festlegen zu dürfen meint mit verächtlicher Handbewegung als längst erledigte und nicht mehr gültige Stationen wegwischt, um allenfalls auf die Arbeit hinzuweisen, die er gerade unter den Händen hat“.³¹

„Wir Schriftsteller sind schwach in der Theorie und im Begrifflichen.“³² – schreibt Nossack. Weiter hebt er das Persönliche des schriftstellerischen Engagements hervor:

Durch das subjektive Engagement – berichtet er – wird der historische Gegenstand der Geschichte entrissen und wieder ins lebendige Spannungsfeld hineingenommen. In der Tat sind ja für den Künstler längst verstorbene Vorgänger keine Toten, sondern Mitlebende und Gleichzeitige, sozusagen Kameraden.³³

²⁸ Ebd, S. 9.

²⁹ Ebd. S. 47.

³⁰ Der Begriff wurde der Abahndlung von Volker Klotz *Die erzählte Stadt. Ein Sujet als Herausforderung des Romans von Lesage bis Döblin* entnommen. Vgl. Volker Klotz *Die erzählte Stadt. Ein Sujet als Herausforderung des Romans von Lesage bis Döblin*. München 1969, S. 166-193.

³¹ Hans Erich Nossack: *Die schwache Position...*, S.11.

³² Ebd. S. 14.

³³ Ebd. S. 14-15.

So nimmt das Persönliche bei Nossack Überhand. Der Schriftsteller wagt sogar das Engagement des Schriftstellers mit seiner Subjektivität als ahistorisch zu sehen.³⁴ Doch was für ihn wichtig ist, ist der lebendige Moment zwischen dem Dichter und dem Leser. Eine Art Erlebnis, das beide verbindet. Denn das im Alltag unentbehrliche Wissen spielt in der Literatur, nach Nossack, nur eine Nebenrolle. Wichtig ist die lebendige Reaktion des Einzelnen, seine Fähigkeit zu empfinden.³⁵ Schriftsteller ist fern von jeglicher Theorie, der Begriff „Literatur“ existiert für ihn nicht.³⁶ Regeln, wie man Literatur schreiben soll sind ihm teilweise fremd, teilweise nur intuitiv erfassbar und nicht systematisiert. Der Schriftsteller fühlt sich darin frei und dazu berufen, alleine nach Ausdrucksmitteln zu suchen, die dem Leser einiges klar machen könnten ohne die Sichtweise aufzuzwingen.³⁷

Die Dinge werden erlebt. Motive, die früher auf bestimmte Weise assoziiert wurden, werden anders gewertet. So wird bei Nossack in *Dem Untergang* die Stadt mit ihren Elementen anders als sonst aufgefasst. Es gibt zum Beispiel keine Straßen nur Pfade, keine Schaufenster sondern Glasscherben, die Toten und ekelerregende Fliegen beherrschen den Stadtraum. Es verändert sich die Wertung der materiellen Dinge, die sonst in der Stadt begehrt und angehäuft wurden. Die Flüchtlinge nehmen nach ihrer Rückkehr das mit, was ihnen wertvoll zu sein scheint. Es geht aber nicht um den materiellen Wert, sondern das Sentimentale bzw. die allgemeine Nützlichkeit der Dinge:

Wir stopften alles was uns wertvoll erschien, in Säcke und in eine alte Wolldecke. Und es war plötzlich alles wertvoll: ein altes Handtuch, eine Nagelbürste, ein schmiedeeiserner Leuchter und was sonst noch.³⁸

Der Erzähler registriert Gefühle, die über das Vorgefundene hinauswachsen, er schildert die Proben sich mit der Wirklichkeit mental zurechtzufinden, die die Menschen, die sich früher auch nicht besonders mochten, in Anbetracht der vernichteten Heimatstadt Hamburg verbinden. Die neue Auffassung wird dem Neuanfang untergeordnet. Reich zu sein bedeutet nur noch eine Illusion, der sich der Mensch in seiner veränderten Situation stellt – „Wir wollen nur ganz wenig besitzen, damit uns nichts zurückhält. – meint der Flüchtling – und wir leichter davonlaufen können.“³⁹

Der Erzähler hofft, mit der Entfernung von seinem ehemaligen Heim dem Untergang zu entkommen. Auf der anderen Seite finden wir in *Dem Untergang* eine Anspielung auf die Rückkehr der Stadtbewohner aus fremder und feindlicher Gegend außerhalb von Hamburg: „Besser im Kellerloch als irgendwo geduldet“⁴⁰ und auf

³⁴ Vgl. ebd. S. 13ff.

³⁵ Vgl. ebd. S. 17.

³⁶ Nossack sieht in ihr eine „Erfindung der Philologie“. Vgl. ebd. S. 18.

³⁷ Vgl. ebd. S. 18ff.

³⁸ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main..., S. 55.

³⁹ Ebd. S. 70.

⁴⁰ Ebd. S. 71.

das Zurückgewinnen in der eigenen Stadt materieller Sachen, obwohl es nach dem, was man erlebt hatte, nicht ohne Schamgefühle geschieht.⁴¹

Auf diese Weise macht der Dichter die Notwendigkeit bewusst, an demselben Platz neu anzufangen. Doch das ehemalige Wertsystem, das in der Stadt herrschte hat an Bedeutung verloren. Man sehnt sich nach kleinbürgerlicher Gemütlichkeit des reinen Haushalts mit sauberer Wäsche und am Sonntag gebackenem Kuchen in ärmeren Stadtvierteln, die man früher nur abschätzend behandelt hatte und deren Reste; ein hängender Balkon mit einer aufgespannten Markise und einem Balkonkasten mit roten Geranien, plötzlich schweigsam und zeitlos geworden sind.⁴² Die Leichen sind still und entmenschlicht. Sie werden von anderen nur noch als „längliche Bündel“⁴³ identifiziert. Die Autos, das ehemalige Markenzeichen der literarischen Metropole, werden personifiziert aber ebenfalls mit Gesten der unerwarteten Agonie bei dem vergeblichen Fluchtversuch ausgestattet:

An den Rändern des Passes lagen längliche Bündel, und man sagte es wären Leichen. Alle so still, und viel lauter glaubte man den Todesschrei der Autos gellen zu hören, die gelbausgeglüht und in letzter Not sich erbarmungswürdig aufbäumend, den vergeblichen Fluchtweg bezeichneten.⁴⁴

Es gibt keine eindeutige Antwort, was man in dieser Grenzsituation tun sollte. Gegensätzliche Lösungen werden nebeneinandergereiht aber nicht gründlich erwogen. Aus der Mythologie und aus dem Märchen schöpft der Erzähler, wenn er das Motiv der Stadtkatzen anspricht. Einerseits klingt das, dass die Katzen ihre Behausung nicht verlassen wollen im Zusammenhang mit der Tradition in Ägypten, als man die Katzen als Beschützer des Hauses ehrte, optimistisch und tröstend, andererseits ist der Hinweis auf den Tod der Katzen vor Heimweh in der angegriffenen Stadt eine Anspielung auf den totalen Verlust des Ehemaligen, nachdem der Grenzpunkt auf dem Wege zum Neuen erreicht wird.⁴⁵

Es entspricht der These Nossacks, dass auch Dichtung ein ständiges Neubeginnen und niemals ein Fortsetzen sei und dass ein Anknüpfen an das Vorhandene nicht mehr möglich ist.⁴⁶ Das Ich des Schriftstellers wird zu seinem Material, doch der Vorwurf der Ichbesessenheit des Schriftstellers hält Nossack wiederum für übertrieben, weil das subjektive Empfinden auch auf den Leser Einfluss hat. Die Tatsache, wie dem Schriftsteller der entsprechende, einzelne Leser wichtig war, bestätigt Nossacks Traktat *Prologio. Ein Traktat über die Zukunft des Menschen*, der sowohl die Ich-Bezogenheit, als auch das auf den einzelnen Leser bezogene Schreiben des Dichters in den Vordergrund rückt:

⁴¹ Vgl. ebd.

⁴² Vgl. ebd. S. 48-50.

⁴³ Ebd. S. 47.

⁴⁴ Ebd.

⁴⁵ Vgl. ebd. S. 59-60.

⁴⁶ Vgl. Hans Erich Nossack: *Die schwache Position der Literatur...*, S. 23.

Selbst der konsequenter Monologist,/.../ lässt seine Stimme nur laut werden, weil er glaubt, dass sie – und sei es auch nur ein geflüstertes Wort – irgendwann und irgendwo einmal von einem Einzelnen gehört wird, der sich im Dickicht von Apparaturen und Abstraktionen, die sich den Herrschaftsanspruch über sein Menschen anmaßen, festgelaufen hat. Nur diesem Einzelnen fühlt er sich kameradschaftlich verbunden, nur ihm will er Rechenschaft von seiner Existenz ablegen.⁴⁷

Dem individuellen Betrachten wird über den Schriftsteller und Leser hinweg der Vorrang gegeben. Der Gedanke wird von Nossack weitergeführt. Der Dichter stellt in seinem Essay *Proligio* fest, dass öffentliche Meinung sehr wenig mit dem einzelnen Menschen zu tun habe. Er meint, dass Dogmen und Gesellschaftsordnungen den Einzelnen um seine Freiheit beraubt hätten und nur eine vorgetäuschte, falsche Sicherheit zu bieten haben.⁴⁸ Um die Worte Nossacks zu wiederholen, sind für den Schriftsteller „leise menschliche Handlungen und Regungen wichtiger als sämtliche Prophezeiungen über die Zukunft des Menschen.“⁴⁹

Bereits am Anfang *Des Untergangs* wird das Problem der subjektiven Betrachtung eines Einzelnen hervorgehoben, indem der Erzähler dem Leser verschiedene Perspektiven der Betrachtung bewusst macht. Aus der Perspektive der in Hamburg während des Angriffes gebliebenen Bevölkerung bedeutet der Untergang eher einen Untergang des Stadtteiles, wo sie eben gewesen ist und den sie als Augenzeuge selbst mitmachen musste. Dadurch individualisiert sich auch bei einzelnen Bewohnern der Gegenstand ihrer Betrachtung. Für den gerade außerhalb der Stadt verbleibenden Erzähler bedeutet das Wort „Untergang“ den Untergang der Stadt als einer Ganzheit. Von seinen Mitmenschen, die in der Stadt geblieben sind sagt der Erzähler nämlich: „/.../ und was sie zu berichten wissen, mag es als Einzelnes noch so erschütternd sein, ist immer nur der Teil, der mit ihrem Stichwort zusammenhängt.“⁵⁰ Von sich selbst dagegen: „Für mich ging die Stadt als ein Ganzes unter und meine Gefahr bestand darin, schauend und wissend durch Erleiden des Gesamtschicksals überwältigt zu werden.“⁵¹

Nossacks Auftrag, als ein Schriftsteller Rechenschaft abzulegen kommt von keiner Obrigkeit. Er findet den Ursprung in seinem Inneren. „Ich habe das Gefühl, schreibt der Dichter, dass mir der Mund für alle Zeiten verschlossen bleiben würde, wenn ich dies nicht zuvor erledigte.“⁵² Mit diesem Fragment ist Nossacks allgemeine Auffassung von Literatur, als einer „vom Selbsterhaltungstrieb des Menschen gebotenen Reaktion auf die kurzlebigen Aktualitäten“⁵³ zu verbinden. Der Dichter äußert damit die Überlegenheit des Subjektiven in seinen Werken, die sich dem Hang widersetzen, einem von Oben aufgezwungenen System zu dienen. Wenn es um den Bericht *Der*

⁴⁷ Hans Erich Nossack: *Proligio. Ein Traktat über die Zukunft des Menschen*. In: Hans Erich Nossack: *Die schwache Position...*, S. 165.

⁴⁸ Vgl. Ebd. S. 167.

⁴⁹ Ebd.

⁵⁰ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 7.

⁵¹ Ebd.

⁵² Ebd.

⁵³ Hans Erich Nossack: *Proligio...*, S. 165.

Untergang geht, scheint die Vernunft bei dem inneren Verarbeiten des Untergangs Hamburgs zu versagen. Daher klammert sich der Dichter an die subjektive Erfassung und an das Assoziative: „da es der Vernunft niemals möglich sein wird das, was damals geschah als Wirklichkeit zu begreifen und dem Gedächtnis einzuordnen fürchte ich, dass es sich wie ein böser Traum allmählich verwischen wird.“⁵⁴ In einer der letzten Feststellungen *Des Untergangs* versucht man gegen den Gedanken zu sprechen, dass die Gegenwart traurig wäre. Der Erzähler verneint es. Mit seinem Text bestätigt er dagegen die Traurigkeit des menschlichen Verstandes, der nicht imstande ist die Lage richtig zu erfassen. „Der Verstand sagt, wie klingt das traurig. Aber es ist nicht traurig, es ist nur einfach so. Traurig ist der Verstand, weil er Flügel zu haben glaubt, und stürzt doch immer wieder ab.“⁵⁵ So ist der Dichter bemüht, das Unaussprechbare und Flüchtige seiner Erlebnisse und Gedanken in Form eines Monologs festzuhalten.

Im Fragment des Textes *Proligio* widersetzt sich der Dichter der Vernunft zugunsten der subjektiven, spontanen Reaktion der Menschen, die er in *Dem Untergang* ebenfalls erfassen wollte. „Erst zweitrangige Bedenken hindern uns daran, ursprünglich und menschlich zu reagieren“⁵⁶ – schließt er, indem er mit dem Begriff „zweitrangige Bedenken“ von außen aufgezwungene Verhaltensregeln meint.

Den Gedanken des totalen Neuanfangs spricht Nossack in *Dem Untergang* in seiner Frage aus: „Hieß das nicht schon die Vergangenheit im Stich lassen?“⁵⁷ Eine ungewöhnliche Reaktion auf die Angriffe auf Hamburg – „Möge es recht schlimm werden!“⁵⁸ – kommt auf. Der Erzähler glaubt in dieser Hinsicht gleichgesinnte Menschen zu finden. Doch in Anbetracht des Wunsches, alles Bisherige zu zerstören und neu anzufangen, wird die Frage wach, was man bisher erreicht hat, falls nichts verdient hatte „den Überlebenden erhalten zu werden.“⁵⁹ Auf diese Weise bleibt das Problem des unbekümmerten Neuanfangs ungelöst und im Bereich des inneren Monologs und Zwiegesprächs stecken.

Hans Geulen widmet einst Nossack ein Kapitel in der von Dietrich Weber herausgegebenen Abhandlung *Deutsche Literatur seit 1945*.⁶⁰ Obwohl bereits andere Arbeiten und Monographien über den Dichter entstanden sind, scheint der Text das Wichtigste über sein Schaffen auszusagen. Man findet da einige Zitate aus dem *Untergang*, welche von Literaturwissenschaftlern immer aufs Neue aufgegriffen werden. Geulen unterstreicht, dass „Der Erzähler *Des Untergangs* zugleich einen Erzähler des Neubeginns expliziert“⁶¹. Nach Geulen ist der Untergang Hamburgs nämlich für den Schriftsteller Nossack zugleich eine Erlösung, ein Weg zur Freiheit, ohne den Bal-

⁵⁴ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 7-8.

⁵⁵ Ebd. S. 72.

⁵⁶ Hans Erich Nossack: *Proligio*..., S. 167.

⁵⁷ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 18.

⁵⁸ Ebd. S. 19.

⁵⁹ Ebd. S. 18.

⁶⁰ Dietrich Weber (Hrsg.): *Deutsche Literatur seit 1945 in Einzeldarstellungen*. Stuttgart 1968.

⁶¹ Vgl. Hans Geulen: *Hans Erich Nossack*. In: Dietrich Weber (Hrsg.): *Deutsche Literatur seit 1945 in Einzeldarstellungen*. Stuttgart 1968, S. 197.

last seiner Vergangenheit.⁶² Man könnte hinzufügen, dass dem Dichter das von den Nationalsozialisten regierte Hamburg verhasst gewesen ist und er nach dem Angriff auf die Stadt, als fast alle seine Manuskripte verbrannten, seine ganze Lage als einen Grenzzustand sah, der einen Neuanfang in vielen Bereichen bedeutet. Geulen weist auf die Ambivalenz der Gefühle, die den Dichter begleiten; er schwebt zwischen dem Eindruck des Neubeginns und des Untergangs, zwischen Tod und Geburt.⁶³ Denn, wie Geulen der Position der Literatur von Nossack entnimmt, bedeutete für den Schriftsteller der Untergang eine Befreiung vom Zustand kein eigenes Leben zu leben, sich anzupassen und nach einem Modell existieren zu müssen.⁶⁴ So ist *Der Untergang* vor allen Dingen ein Zwiegespräch des Erzählers mit sich selbst, eine Selbstbefragung. Das Monologische in seinen Werken verbindet er auch mit der außerliterarischen Situation. Nossack bekam nämlich in den, wie er selbst gesteht, besten Jahren seiner Schaffensperiode das Veröffentlichungsverbot. So versteckte er seine Werke (das erwähnt er auch in Hinsicht auf *Den Untergang*), schrieb in die Schublade und so prägte sich, seiner Meinung nach, der Hang zum Monologischen aus.⁶⁵ Zugleich gibt es im Werk Stellen, die es hervorheben, dass sich der Erzähler von der Gesellschaft zu entfernen vermag. Selbst die Tatsache, dass er die Stadt Hamburg kurz vor dem Angriff verlässt um auf dem Lande Erholung zu genießen, erinnert wie schon gesagt, an Romane, wo die Stadt als Versinnbildlichung der Erwerbstätigkeit und das Land als Ort der Erholung und des in sich Kehrens verstanden wird. Der Erzähler scheint bereits am Anfang *Des Untergangs* anzudeuten, dass seine Entscheidung, die Stadt zu verlassen nicht rationell zu erklären gewesen ist und gegen die Vernunft, welche gegen das Vergeuden der Zeit gerichtet war, gesprochen hat:

Es gibt keine Erklärung dafür, warum ich nicht einmal Nein sagte; denn es stand alles gegen die Ferien, und wenn nichts anderes, so meine krankhafte Abneigung, die Stadt und mein Zimmer zu verlassen, um, wie ich es zu nennen pflegte, irgendwo Zeit zu vergeuden, bevor ich es zu etwas Greifbarem gebracht hätte.⁶⁶

In einem Gespräch, mit Manfred Durzak, um bei dem roten Faden des vorliegenden Artikels zu bleiben, berichtet Nossack über *Den Untergang*: „ich habe mich, wie ich das in dem Buch, der Erzählung erwähne, zu der verlorenen Vergangenheit bekannt, also zum Neuanfang“⁶⁷ Das bestätigt endgültig seine Absicht, vom Neuen anzufangen. Denn bereits am Weg, den die Zurückgekommenen betreten sieht man, dass es nicht mehr der Weg von früher ist und dass der Wunsch in der Stadt wie vorher zu leben nicht in Erfüllung gehen kann.⁶⁸ Es verändern sich Menschen, Misi und der

⁶² Vgl. ebd. S. 198.

⁶³ Vgl. ebd. S. 198.

⁶⁴ Vgl. ebd. S. 200.

⁶⁵ Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman*. S. 382.

⁶⁶ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 8.

⁶⁷ Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman...*, S. 370.

⁶⁸ Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 57.

Erzähler trinken mit einem Fremden Alkohol, was sie früher nicht machen würden und selbst bei diesem, der sich als Ingenieur entpuppt, lässt sich die alte Höflichkeit, die zu den Umständen nicht passt nicht mehr merken. Die Zurückgekehrten erkennen die gewohnte Gegend der Stadt nicht mehr, die ehemaligen Häuserreihen sind abgestürzt und „eine stumme Ebene dehnt sich an ihrer Stelle ins Unendliche aus“⁶⁹. Der Erzähler sieht ein, dass darüber noch niemand geschrieben hatte, weil der gesehene Weltteil noch unerforscht wurde und das sich bietende Bild für den Betrachtenden völlig neu sei.⁷⁰ Seine Gedanken kreisen nicht um das Thema Verlust, sie bleiben bei dem Gefühl der Fremdheit des Vorgefundenen stecken. Die Zurückkehrenden betrachten die Stadt und ihr neues Bild als Reisende, doch der Beweggrund der Menschenmenge ist keine Neugier, wie bei Touristen oder gaffenden Bewohnern der Stadt von früher. Es ist die Suche nach einer Bleibe, beziehungsweise das Gefühl des Mörders, das ihn an den Tatort lockt.⁷¹

Das Buch ist wie bereits früher erwähnt wurde, kein Tatsachenbericht. Es ist ein Erlebnisbericht. Erlebnisbericht mit einem Gegenüber. Nossack verrät einst Durzak, dass er viele Fassungen eines Werkes schreibt. Die Arbeit beruht auf ständigem Abschreiben und spontanem ändern. Dann werden die Erstfassungen vernichtet. Die Figuren entwickeln sich „aus der Situation heraus“, denn Nossack arbeitet nie nach Plan. Er entwirft alles spontan, denn die Arbeit nach Plan würde ihn, wie er sagt, langweilen.⁷² Auf diese Art und Weise bekommt das Schreiben ebenfalls einen dynamischen Charakter.

Mit der Auszeit außerhalb der Stadt und mit der Natur ist der Begriff der Zeit verbunden. Der Erzähler liebt die Heide, weil sie „ohne Zeit“ ist.⁷³ Er merkt, dass er sich von Stadtmenschen, die unter dem Druck der Zeit leben, im Wesentlichen unterscheidet und meint, dass der Ursprung des Menschen und das Ende des Menschen auf zeitloses Märchen bezogen sein könnten.⁷⁴ Auf diese Art und Weise drückt der Erzähler die Auffassung von Nossack aus, der die Frage nach dem Menschen als überzeitlich betrachtete, wenn er meinte: „Um über oder für den Menschen zu sprechen, braucht man nicht modern sein. Die Frage ist vor tausend Jahren dieselbe gewesen und sie wird in tausend Jahren nicht anders sein. Denn es ist eine Richtung und nicht eine Frage der Zeit.“⁷⁵ Übrigens, deutet in *Dem Untergang* die Tatsache, dass der Erzähler mit der Reise ins Freie gegen seine, wie er es nennt, krankhafte Abneigung die Stadt zu verlassen und Zeit zu vergeuden⁷⁶ aufgetreten ist, auf ein Zwiegespräch des Erzählers hin, bei dem das ursprünglich menschliche, der Hang

⁶⁹ Vgl. ebd. S. 46.

⁷⁰ Vgl. ebd.

⁷¹ Ebd. S. 39.

⁷² Manfred Durzak: *Die intensivste Form des Lebens ist für mich ein Buch zu schreiben. Gespräch mit Hans Erich Nossack*. In: Manfred Durzak: *Gespräche über den Roman...*, S. 378-379.

⁷³ Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 12.

⁷⁴ Ebd.

⁷⁵ Hans Erich Nossack: *Proligio...*, S. 166.

⁷⁶ Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 8.

zu Natur und Freiheit, die dem Erzähler angeboren sind, mit der Vernunft und den „zweitrangigen Bedenken“⁷⁷ in Konflikt geraten. Es kommt daher, dass der Erzähler einerseits in der Gesellschaft funktioniert, andererseits als Schriftsteller frei von jeglichem Druck der Außenwelt bleiben möchte.

Aus dem Interview mit Durzak geht es hervor, dass Nossack sich weder zum Einfluss von Kafka, Horváth noch Broch bekennt, weil er ihre Werke, obwohl man einige Berührungspunkte mit ihrem Schaffen im Schaffen von Nossack finden kann, nicht gelesen hatte. Er bekennt sich zu Strindberg und ist dabei keinesfalls gegen Lehrer und Meister.⁷⁸ Doch wehrt sich der Dichter dagegen, irgendeiner Schule zugeschrieben zu werden. Er weigert sich auch davor, ein bewusster Existentialist zu sein. „So ist das gekommen“ – meint er, wenn man ihn nach gewissen Zusammenhängen, dem Außerhalbstehen und dem Ahistorischen fragt.⁷⁹ In demselben Interview bestätigt er aber, dass er ein Kind des Expressionismus sei und damit zu einer Gruppe seiner Zeitgenossen gehört, die im jungen Alter Heym und Benn gelesen haben.⁸⁰ Aber auch hier versucht Nossack seine individuelle Auswahl hervorzuheben, schon indem er feststellt, keine Bücher die damals populär waren zu lesen. Unter ihnen erwähnt er zum Beispiel Rainer Maria Rilke und Thomas Mann.⁸¹

Den Hang zum Monologischen führt Nossack auf das Veröffentlichungsverbot zurück, das ihm in den besten Jahren seines Schaffens zuteil wurde. „Hat das nicht das Monologische /.../ geradezu hochgezüchtet? Selbst *Den Untergang* musste ich doch verstecken, denn der durfte nicht veröffentlicht werden.“⁸²

Das Schaffen ist für ihn eine Form des Lebens, abgesehen davon, dass er die Werke veröffentlicht hat. Er sieht in seinen Texten eine Art individueller Therapie.⁸³ Nachdem er ein Buch geschrieben hatte, denkt er, dass er nicht dieses geschrieben hat, was er wollte und fühlt sich gezwungen, weitere Texte zu verfassen.⁸⁴ Auf diese Art und Weise erwächst das Schreiben zu einer Sucht. Sein Text bestätigt das, was in *Dem Untergang* der Erzähler zum Thema seiner Tagebücher gesagt hatte. Er verneinte die Aufzeichnung der Ereignisse in ihnen. Es geht in Tagebüchern nämlich darum, den durch die Ereignisse ausgelösten Gedankengang zu registrieren.⁸⁵ So ist es auch in *Dem Untergang*. Man kann es an einer Passage bestätigen, in der ein Gedanke durch die vom Erzähler in seinem Monolog gestellten Fragen in seiner Entwicklung dynamisiert wird:

Es wäre nun richtig gewesen zu fragen: Wie kommt es, dass diese wenigen Häuser verschont wurden? Stattdessen aber fragten wir: Warum musste es gerade unser Haus

⁷⁷ Vgl. Hans Erich Nossack: *Proligio...*, S. 167.

⁷⁸ Vgl. Manfred Durzak: *Gespräche...*, S. 374.

⁷⁹ Vgl. ebd. S. 375.

⁸⁰ Ebd. S. 381.

⁸¹ Ebd. S. 381.

⁸² Ebd. S. 382.

⁸³ Vgl. ebd. S. 377.

⁸⁴ Vgl. ebd. S. 382.

⁸⁵ Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main.... S. 67.

treffen? Wenn wir dagewesen wären, hätten wir es gerettet. Wir haben es ja immer gewusst, dass sich außer uns niemand darum kümmern würde.⁸⁶

Im obigen Fragment widerspiegelt sich einerseits die typische Gleichgültigkeit der Menschen sich gegenüber, die als Merkmal der sozialen Verhältnisse in einer Großstadt fungiert, andererseits die Ichbezogenheit der Menschen im Moment der Katastrophe. Der Erzähler mischt typische, in der Literatur angewandte Motive der erzählten Großstadt mit denen, die mit den konkreten Ereignissen verbunden sind.

Er spricht die persönlichen Dinge an, die er während des Angriffs verloren hatte. Dabei zeigt die Narration des Einzelnen ein inniges Gefühl der Liebe zu den Gegenständen, die in Schutt und Asche verschwunden sind. Dinge werden personifiziert, es wird ihnen das Eigenleben nicht abgesprochen, eine Art Sentimentalität wird deutlich, die die ehemalige Tendenz des Bürgertums mit teuren Gegenständen zu prahlen, übertrifft. In der Zeit nach dem Angriff, als die Bewohner Hamburgs laut Anweisung auf einmal zu Flüchtlingen ohne Bleibe wurden, sieht der Erzähler das Täuschende der Zahlen – er begreift den höheren Wert der Dinge, an denen man hängt nicht in der Kategorie des materiellen Gewinns:

Diese Dinge haben ihr Leben von uns, weil wir ihnen irgendwann einmal unsere Zuneigung zuwandten; sie sogen unsere Wärme in sich auf und hegten sie dankbar, um uns in armen Stunden wieder damit zu bereichern. Wir waren verantwortlich für sie, sie konnten nur mit uns sterben. Und nun standen sie auf der anderen Seite des Abgrunds im Feuer und riefen bittend hinter uns her: Verlasst uns nicht!⁸⁷

Der Erzähler registriert die Gedanken, die dabei auch später aufkommen. Spricht von der Hoffnung, dass die Sehnsucht nach den Gegenständen mit der Zeit vergehen würde. Bemerkt aber zugleich, dass sie anstatt abzunehmen immer mehr wächst.

Der Verlust der Vergangenheit und der Bezugsgegenstände von früher schafft eine Kluft zwischen den Flüchtlingen und Menschen, die in ihren erhaltenen Häusern, sei es in- oder außerhalb der Stadt noch bleiben durften und ihre Vergangenheit aufbewahrt haben. Die Frau, die im erhaltenen Haus die Fenster putzt und die Leute des Vororts, die ungestört Kaffee trinken kommen dem Erzähler stärker als Flüchtlinge vor. Er spürt, dass die Perspektive der Flüchtlinge, aus der sie auf das Leben der anderen schauen, situationsbedingt ist und berichtet mit Bedauern, dass zwischen den beiden Gruppen der Deutschen langsam Hass aufkommt.⁸⁸

Der Erzähler unterstreicht, dass sie sich beide nicht verstehen. Denkt die eine Gruppe nur an den Verlust der bürgerlichen Behaglichkeit, an Geld und verlorene Menschen, indem sie den Flüchtling zu trösten versucht, dass er noch alles wieder schaffen kann, fühlt sich der Flüchtling missverstanden und der Erzähler versucht nach einem Märchen zu greifen um den Gegenspielern das Gefühl der Entwurzelung

⁸⁶ Ebd. S. 66.

⁸⁷ Ebd. S. 33-34.

⁸⁸ „Die Menschen diesseits und jenseits haben einander zu hassen begonnen, ohne es zu wollen und ganz ohne Schuld, obwohl sie einander die Schuld zuschieben möchten.“ Ebd. S. 30.

zu erklären. Daran sieht man das Schwierige der Kommunikation, zugleich aber den Hang Nossacks das schwer Erfassbare mit Märchenmotiven zu verdeutlichen:

Ob es wohl besser verstanden würde, wenn man es im Zwielficht als Märchen erzählte? Es war einmal ein Mensch, den hatte keine Mutter geboren. Eine Faust stieß ihn nackt in die Welt hinein und eine Stimme rief: Sieh zu, wie du weiterkommst. Da öffnete er die Augen und wusste nichts anzufangen mit dem, was ihn umgab. Und er wagte nicht hinter sich zu blicken, denn hinter ihm war nichts als Feuer.⁸⁹

Der monologische Bericht, den der Erzähler schafft, dient nicht so sehr der Darstellung der Wirklichkeit. Mehr geht es um die Schilderung der Reaktion auf sie.⁹⁰ Doch hier hat Durzak recht, wenn er schreibt, dass in Werken Nossacks ebenfalls Realitäten und ihre Zusammenhänge bei Gelegenheit vorgeführt werden.⁹¹ *Der Untergang* legt davon Zeugnis ab. Hier sucht Nossack ein Gegenüber, auch wenn es nicht konkretisiert ist. An manchen Stellen im Text erwachsen Figuren der vom Heimatverlust betroffenen und nicht betroffenen als Gegenspieler. Die einen geben etwas von sich ab, die anderen sind von der Lage gezwungen ohne Freude, weil die materielle Gabe im Grunde genommen nichts verändert, die Hilfe anzunehmen. Es entwertet in den Augen der Spendenden das Geschenk und enttäuscht die Schenker. Doch immerhin urteilt der Erzähler, dass Fremde mitfühlender sind als Verwandte in der Zeit der Katastrophe als die Masken fielen und die Angst und Gier Oberhand gewann.⁹² Das von Nossack angesprochene Maskenmotiv fungiert übrigens bereits seit der Romantik in der Literatur. Es ist eine Versinnbildlichung der Verlogenheit. Mit der Zeit erwächst Neid auf beiden Seiten; die Flüchtlinge beneiden die nicht Betroffenen um ihr nicht verlorenes Zuhause, die nicht Betroffenen die Flüchtlinge um das Winzige, das sie von dem Staat und den gütigen Menschen bekommen.⁹³

In dem Interview mit Durzak sagt Nossack, dass Monologe unfruchtbar seien.⁹⁴ Durzak bezieht es auf andere Werke Nossacks. Doch im Grunde genommen, weiß er nicht, ob auch das Gegenüber in seiner Ausführung dem Bericht den monologischen Charakter nimmt.⁹⁵

Die Figuren bekommen bei Nossack die Möglichkeit sich selbst der Situation nach zu entwickeln. Der Schriftsteller arbeitet, wie bereits erwähnt wurde, planlos. Der Plan würde ihn, wie bereits früher vermerkt wurde und wie Nossack in dem Interview mit Durzak anführt, langweilen.⁹⁶ Man sieht dabei dieses, was Nossack auch gesagt hat, dass das Epische und Historische für ihn nicht das wichtigste sind.⁹⁷

⁸⁹ Ebd. S. 29-30.

⁹⁰ Vgl. Manfred Durzak: *Gespräche...*, S. 376.

⁹¹ Vgl. ebd.

⁹² Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main...., S. 26.

⁹³ Vgl. ebd. S. 25

⁹⁴ Vgl. Manfred Durzak: *Gespräche...*, S. 378.

⁹⁵ Vgl. ebd.

⁹⁶ Ebd. S. 379.

⁹⁷ Vgl. dazu auch den Absatz: *Die Kategorie des Monologischen*. In: ebd. S. 376-378.

Positiv ist dabei die Zeit-Lücke.⁹⁸ Hier kommt es zu einer Grenzsituation. Dasselbe findet man in *Dem Untergang*. Hier, nach dem Angriff Hamburgs, lösen sich die Bewohner der Stadt erneut, so wie in der Heide, von der Zeit. „Wir sind gegenwärtig geworden. Wir haben uns aus der Zeit gelöst“⁹⁹ – urteilt der befreite Erzähler, um ein paar Zeilen weiter die Ohnmacht der Zeit bildlich darzustellen: „Wir sind wieder auf die Straße gelaufen und spielen mit dem Tode. Da setzt sich die Zeit traurig in einem Winkel und kommt sich nutzlos vor.“¹⁰⁰

Nossack schreibt über seine Ziele: „Es geht also – so scheint es mir – im Grunde darum, Wirklichkeit mit sprachlichen Mitteln begreifbar zu machen über uns bekannte Möglichkeiten hinaus. Man schreibt und manchmal kann das Geschriebene ganz anders gedeutet werden.“¹⁰¹ Nossack verwendet mit Vorliebe Leerstellen für den Leser, die er in den Text einsetzt. Es sind offene Fragen an den Rezipienten, die verschieden gedeutet werden können.¹⁰² Der Leser wird manchmal zum Gegenüber.¹⁰³ Er wird aber nach Durzak in den Monolog nicht integriert. Es entsteht nur eine dialogische Situation.¹⁰⁴

Ein Durchschnittsmensch geriet in seiner Lebenssituation an die Grenze seiner Möglichkeiten – das macht das Hauptmotiv bei Nossack aus. Der Erzähler *Des Untergangs* entpuppt sich als jemand, der trotz der Katastrophe dem Leser die aus der Mythologie und aus dem Märchen geschöpften Wahrheiten ins Ohr flüstert. Er entsinnt sich des Odysseus als er die über den abgeschossenen Feind frohlockenden Weiber sieht. Der Erzähler mahnt sie und erinnert an die seit langem bekannte Wahrheit, dass im Angesicht des Todes der Begriff Feind oder Freund an Gewicht verliert. So wird das ganze Treiben des Krieges als sinnlos erfasst.¹⁰⁵

Das Odysseusmotiv eines Reisenden¹⁰⁶, der plötzlich die eigene Stadt als fremd wahrnehmen muss, da sie in Trümmern liegend nicht mehr dieselbe ist, steigert das Gefühl der Notwendigkeit über die Vergangenheit einen Strich zu ziehen und neu anfangen zu müssen. Das Werk trägt darin einen Zug der Trümmerliteratur und ist zugleich ein „Ja“ zum Leben.

Zusammenfassend ist *Der Untergang* ein Ausgangspunkt zum Neuanfang. Er ist kein historischer Bericht, entspringt eher persönlichen Reflexionen und Erlebnissen, die aufgezeichnet werden sollten. In der Zeit, in der das Alte in Schutt und Asche liegt, bietet sich die Gelegenheit, alles neu zu gestalten. Nicht nur Trauer sondern

⁹⁸ Vgl. Manfred Durzak: *Gespräche...*, S. 385.

⁹⁹ Hans Erich Nossack: *Der Untergang*. Frankfurt am Main..., S. 71.

¹⁰⁰ Ebd. S. 72.

¹⁰¹ Manfred Durzak: *Gespräche...*, S. 386.

¹⁰² Vgl. ebd. S. 386.

¹⁰³ Vgl. ebd. S. 390-391.

¹⁰⁴ Vgl. ebd. S. 391.

¹⁰⁵ Vgl. Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, Frankfurt am Main..., S. 17.

¹⁰⁶ Das Motiv des Odysseus-Mythos im Schaffen von Nossack (es geht vor allem um den Roman *Nekyia*) hat u.a. Maria Kłańska in ihrer Abhandlung *Mit Odyszeusza w literaturze niemieckojęzycznej*. Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego, zeszyt 52, Kraków 1982, S. 98-102 besprochen.

auch ein Freiheitsgefühl kommt auf und der Mensch wird vom aufgezwungenen Zeitdruck befreit. In einer Grenzsituation befindet sich ebenfalls der Schriftsteller, der sich seinen eigenen Weg selbst, nach subjektivem Empfinden und aus eigener Perspektive, seine eigenen Vorbilder auswählend, neu ebnen muss.

Bibliographie:

Primärliteratur:

- Nossack, Hans Erich: *Der Untergang. Mit einem Nachwort von Siegfried Lenz*. 2. Aufl. Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1991.
- Nossack, Hans Erich: *Die schwache Position der Literatur. Reden und Aufsätze*. 2. Aufl. Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1967.

Sekundärliteratur:

- Durzak, Manfred: *Gespräche über den Roman. Formbestimmungen und Analysen*. Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1976, S. 369-400.
- Geulen, Hans: *Hans Erich Nossack*. In: Weber, Dietrich (Hg.): *Deutsche Literatur seit 1945 in Einzeldarstellungen*. Kröner, Stuttgart 1968, S. 197-220.
- Klotz, Volker: *Die erzählte Stadt. Ein Sujet als Herausforderung von Lesage bis Döblich*, Carl Hanser Verlag, München 1969.
- Kłańska, Maria: *Mit Odyszeusza w literaturze niemieckojęzycznej*. Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego, zeszyt 52, Kraków 1982.
- Schmidt-Sommer, Irmgard: *Sprachform und Weltbild in den Dramen von Ernst Barlach*, Selbstverlag, Dissertation, Dresden 1967.

Schlüsselwörter:

Hans Erich Nossack, *Der Untergang*, Hamburg, Bombenangriff, Heide versus Stadt, Erlebnis, das Subjektive, Zeiterfassen, Flucht, das Neue.

Abstract

In dem vorliegenden Artikel bespricht man am Beispiel von H.E. Nossack und seinem 1943, drei Monate nach dem Bombenangriff auf Hamburg, geschriebenen Werk *Der Untergang* das subjektive Engagement des Dichters. Man stellt sich erneut die Frage nach dem rein Historischen und bespricht die Rolle der assoziativen Erfassung der Gedanken im Text, richtet das Augenmerk auf die Ambivalenz von Leben und Tod, die als Hauptmotive im *Untergang* erscheinen. Man berührt das Problem des inneren Wandels eines Einzelnen, der sich im

Werk widerspiegelt. Besprochen wird dabei der Zeitdruck des Stadtlebens vor dem Bombenangriff und das Zeitlose in der Dorfidylle und nach der Katastrophe als Motive, bei denen sich Nossack für das Zeitlose, Märchenhafte und das in seinem Ursprung Menschliche entschieden hat.

Wichtiger Punkt der Betrachtung ist die subjektive Wahrnehmung der Grenzsituation nach dem Bombenangriff. Im Moment der Katastrophe versagt der Verstand. Die Zeit bleibt stehen und der Dichter erfasst seine flüchtigen Gedanken, um ungebunden und frei von Konventionen einem neuen Weg zuzusteuern. Ein interessantes Forschungsfeld bildet die Zusammenstellung der narrativen Stadt Nossacks und der erzählten Stadt, die bisher in der Literatur bekannt war.

Keywords:

Hans Erich Nossack, *Der Untergang*, Hamburg, bombing, country vs city, experience, the subjective, time tracking, escape, the new

Abstract

Der Untergang by Hans Erich Nossack Or a subjective commitment

In the article the subjective involvement of H.E. Nossack in his work *Der Untergang* written only three months after the bombing of Hamburg is treated. The question for the historic aspect and the role of associative capturing of thoughts in the text is highlighted. The author focuses on the ambivalence of life and death which seem to be the main motives of *Der Untergang*. The problem of the internal changes of the individual is mentioned. The time pressure of the city life before the bombing and the timeless in the Dorfidylle and the period after the catastrophe as motives, where Nossack choses the timeless, marvelous and the humane, are being discussed.

An important aspect of the consideration is the subjective experience of the borderline situation after the bombing. By the time of the attack the mind fails. The time stands still and the poet catches his own brief thoughts to take a new path, beyond the conventions and free. An interesting field for research builds the gathering of the narrative city of Nossack and the narrated city – that was former known in the literature.

„Totgesagte leben länger“ – Autorschaftskonzepte zwischen Tod und Wiedergeburt des Autors”¹

1. Vorbemerkung

In seinem Vortrag *Was ist ein Autor* konstatiert Michel Foucault² 1969:

Die Formulierung des Themas, von dem ich ausgehen möchte, übernehme ich von Beckett: ‚Wen kümmert’s, wer spricht, hat jemand gesagt, wen kümmert’s, wer spricht‘. In dieser Gleichgültigkeit muß man wohl eines der ethischen Grundprinzipien heutigen Schreibens erkennen. [...] Ich bin jedoch nicht sicher, ob man auch rigoros alle notwendigen Konsequenzen aus dieser Fragestellung gezogen und ob man das Ereignis in seiner Tragweite ganz erkannt hat. Genauer gesagt, es scheint mir, daß eine Reihe von Begriffen, die heute das Privileg des Autors ersetzen sollen, es eigentlich blockieren und das umgehen, was im Grunde ausgeräumt werden sollte.[...] Als Leeraussage zu wiederholen, daß der Autor verschwunden ist reicht offenbar nicht aus. [...] Was man tun müßte, wäre, den durch das Verschwinden des Autors freigewonnenen Raum ausfündig zu machen, der Verteilung der Lücken und Risse nachzugehen und die freien Stellen und Funktionen, die dieses Verschwinden sichtbar macht, auszukundschaften.

Und Ziel dieses Beitrages ist eben dieser Verteilung der Lücken und Risse innerhalb von dem Autorschafts-Konzept nachzugehen und die Imagination vom Tod des Autors und dem Ende der Autorschaft zu hinterfragen.

2. Das literarische Feld und die Werktheorie

Die von Pierre Bourdieu formulierte „Theorie des literarischen Feldes“³ ermöglicht eine noch genauere kontextuelle Untersuchung der Kategorie „Autor“. Danach ist

¹ Dieser Aufsatz fügt sich in den Argumentationszusammenhang von meiner im Thelem Verlag (Dresden 2012) veröffentlichten Studie „Ich erschreibe mich selbst. (Autor)Biografisches Schreiben bei Horst Bienek“. Er ergänzt, erweitert und belegt mit Beispielen die dort bereits formulierten Zusammenhänge.

² Foucault, Michel: „Was ist ein Autor?“. In: Foucault, Michel (Hrsg.): *Schriften zur Literatur*. Fischer Wissenschaft, Frankfurt a. M. 1988., S. 12-13.

³ Bourdieu, Pierre: *Die Regeln der Kunst. Genese und Struktur des literarischen Feldes*. Suhrkamp Verlag: Frankfurt a.M. 1999.

Autorschaft als eine im literarischen Feld aufgebaute Position zu verstehen, bei der die durch die Sozialisation bedingte Einstellung eines Schriftstellers, die Einheit seiner Denk-, Wahrnehmungs- und Handlungsmuster auf eine bestimmte Situation im Gefüge der Literatur treffen.⁴ Das „literarische Feld“ ist dabei im Unterschied zu den Kategorien „literarischer Markt“ und „literarisches Leben“ als ein soziologisch konstruierter Raum zu begreifen, innerhalb dessen die gesellschaftlichen Positionen der Autoren sowie ihre sich aus den „vielfältigen Professionalisierungsprozessen ergebenden Distinktionen untereinander als eine Art des ‚Kampfes um Positionen‘“ analysiert werden können.⁵ Das geschieht stets im Zusammenspiel der Distribuenten, Konsumenten und Verbreitungsmedien von Literatur und gleichzeitig mit Blick auf Felder der Macht – etwa (politische) Preisverleihungen (als eine Form der literarisch-historischen „Kanonisierung“), literarische Schulen und Autorengruppen oder literarische Gattungen. Ergänzt und zusätzlich erklärt wird dies durch den von Bourdieu vorgeschlagenen Begriff der „posture“: Ein Autor erspielt oder erstreitet seine Position im literarischen Feld über verschiedene Modi der Darstellung seiner selbst und seiner „postures“; es ist seine persönliche Art, eine Rolle oder einen Status anzunehmen. Die „posture“ eines Autors umfasst so zwei Dimensionen: eine nicht-diskursive, die die Gesamtheit nonverbaler Verhaltensweisen im Rahmen der Selbstpräsentation umfasst (hierzu zählen u.a. Kleidung und Gebaren), und eine diskursive Dimension, nämlich die des diskursiven Ethos, der wiederum seine Wirkung nicht nur durch „Logos“ (gültige Argumente), sondern auch durch „Pathos“ (die Produktion eines machtvollen Eindrucks) entfaltet. Die kodierte Art der diskursiven Selbstdarstellung und die individuellen Spiele eines jeden Autors lassen sich so mit der Position, die ihm das Feld zuweist, reflektieren. Sprachliches Handeln und soziales Verhalten (Kleidung, Gebaren, Auftritt) lassen sich demnach im Hinblick auf eine Soziologie des Autors als Relation denken, ohne die internen diskursiven Faktoren von den externen Bedingungen ihrer Produktion zu trennen.⁶ Es sind ja vor allem autobiographische Texte (Autofiktion- und Autobiofiktion sowie Tagebücher), die im Allgemeinen eine „posture“ einschließen. Da diese jedoch eine „Selbstkonstruktion inner- und außerhalb des Diskurses ist“ und die Position in der Performance nachspielt, gibt sie sich als Ort der Inszenierung: Sie wählt Werte und Fakten im referentiellen Material des Sozialen aus.⁷ Und dieses hier theoretisch beschriebene Phänomen möchte ich an einem Beispiel aus der Autorschaft Horst Bieneks zeigen.

Am 13. November 1987 wendet sich Horst Bienek in einem offenen Brief an den Generalsekretär der KPdSU Michail Gorbatschow und sagt „Herr Generalsekre-

⁴ Joch, Markus / Wolf, Norbert Christian: „Feldtheorie als Provokation der Literaturwissenschaft. Einleitung“. In: Joch, Markus / Wolf, Norbert Christian (Hrsg.): *Text und Feld. Bourdieu in der literaturwissenschaftlichen Praxis*. Niemeyer: Tübingen 2005, S. 1-24, hier: S. 1.

⁵ Parr, Rolf: *Autorschaft. Eine kurze Sozialgeschichte der literarischen Intelligenz in Deutschland zwischen 1860 und 1930*. Synchron: Heidelberg 2008, S. 10.

⁶ Vgl. Meizoz, Jérôme: „Die posture und das literarische Feld. Rousseau, Céline, Ajar, Houellebecq“. In: Markus 2005, S. 177-189.

⁷ *Ibid.*, S. 177-178 und 186-187.

tär, ich bin ein Opfer des Stalinismus, und ich verlange von Ihnen, rehabilitiert zu werden“.⁸ Hintergrund dieser Forderung war eine dreistündige Rede vor dem Obersten Sowjet am 2. November 1987, wo Gorbatschow nicht nur ein künftiges Bild der SU entworfen hat, sondern auch auf die Vergangenheit einging. Der Generalsekretär der KPdSU ging dabei auf die Verbrechen und Vergehen der Stalin-Ära ein und meinte, die Opfer sollen jetzt offiziell rehabilitiert werden.⁹ Bienek begründete seine Forderung mit seiner Biographie: Er bezog sich auf die Potsdamer-Zeit, erwähnt Helene Weigel und die Zeit bei Bertolt Brecht. Bienek beschreibt dann, wie er am 7. (!) November 1951 verhaftet wurde¹⁰, dann die Verhöre, Prozess, den „Blauen Express“ (der letzte Wagen, auf dem Mjasso-Fleisch geschrieben stand, war immer Gefängniswagen), Butyrka, Workuta. Über den Titel des Artikels in der *Zeit* lautete die Überschrift: „Am Abend des 7. November 1951 wurde der Schriftsteller Horst Bienek verhaftet. Es war der Revolutionsfeiertag.“¹¹ In dem Artikel nennt Bienek auch die Paragrafen: sowohl §58.6 (Spionage – „Ich wurde beschuldigt, ein Telefonbuch der Stadt Potsdam nach West-Berlin gebracht zu haben“¹²); §58.10 (Antisowjethetze – hier die Geschichte mit dem bei Bienek während der Hausdurchsuchung gefundenen „Stern“ und „Spiegel“ mit Stalin-Karikatur), dann §58.11 (Bandenbildung), aber auch die Tatsache beschuldigt gewesen mit einer Gruppe gegen die Sowjet-Union gearbeitet zu haben was der Richter nicht anerkannte und das §58.11 aussetzte. Den Brief beendet Bienek erneut mit einem Appel:

Auf der Strafakte ist ein Stempel: chranitjwjetschno, Aufbewahren für alle Zeit. Nein, ein solches Willkür-Urteil, da unter Missachtung der russischen Gesetze („der sozialistischen Gesetzlichkeit“) gefällt wurde, sollte nicht aufbewahrt werden für alle Zeit. Ich bitte, sehr geehrter Herr Generalsekretär, um eine offizielle Kassation des Urteils. Ich bitte um Rehabilitierung.¹³

Der offene Brief blieb nicht ohne Reaktion (natürlich erwartete Bienek keine Reaktion von Gorbatschow). Es meldete sich Boris Chasanow, der sich am 26. Februar 1988, auf der ersten Seite der Beilage der SZ in einem Artikel mit Bienekschen

⁸ Bienek, Horst: „Ich verlange meine Rehabilitierung. Offener Brief an den Generalsekretär der KPdSU Michail Gorbatschow“. *Die Zeit* 47, 13. November 1987.

⁹ Ibid.

¹⁰ Horst Bienek wurde am 8. November 1951 in Potsdam verhaftet (Vgl. dazu u.a. Heimkehrer-Erfassungsbogen, ausgefüllt und durch Unterschrift bestätigt (bezüglich der Richtigkeit und Vollständigkeit aller vorstehenden Angaben) von Horst Bienek am 10.10.1955 in Friedland. In: Horst-Bienek-Archiv, Bil.100). Der mögliche Grund, warum Bienek immer wieder den Verhaftungstag auf den 7. November verschiebt lässt sich dadurch erklären, dass für die Eröffnung eines fiktionalen Raums es sich tatsächlich geradezu anbietet, den Tag der eigenen Verhaftung und den Jahrestag der Großen Revolution (mit ihrer Parole „Friede, Land, Brot“) aneinanderzukoppeln.

¹¹ Bienek 1987.

¹² Ibid.

¹³ Ibid.

„Offenen Brief an Gorbatschow“ auseinandersetzt. Chasanow (Pseudonym, eigentlich Feibussowitsch) war ebenfalls ein Emigrant aus Moskau, Arzt, Schriftsteller, Journalist, wurde in den fünfziger Jahren nach den gleichen Paragraphen wie Bienek verurteilt und 1982 exiliert und Bieneks Argumentation aus dem „Offenen Brief“ kritisierte, was wiederum Bienek veranlasste eine Antwort auf Chasanows Artikel zu schreiben.¹⁴ In seiner Antwort auf Chasanows Artikel gibt Bienek zu, in dessen Kommentar so Entgegengesetztes nicht zu sehen und fügt hinzu „Ich glaube sogar, er hat recht. Allerdings meine ich: ich habe auch recht.“¹⁵ Er habe ja seinen Grund, warum er gerade jetzt diesen Brief an Gorbatschow geschrieben habe: „Ich verlange meine Rehabilitierung“. Im Grunde hätte er sie von dem Moment an, als er im Oktober 1955 aus politischen Gewahrsam des RSFSR entlassen wurde, verlangen können: „Wir wurden nicht einmal amnestiert. Aber ich kämpfe nicht gern gegen Windmühlenflügel.“

Er habe sich – so Bienek weiter – zu dem Brief entschlossen, ganz spontan als er des Generalsekretärs Rede zum 70. Jahrestag der Revolution las. Zum ersten Mal wurde von höchster Stelle öffentlich gesagt: die Opfer Stalins (seiner Verbrechen, so wörtlich) sollen rehabilitiert werden. Seit Stalins Tod sei es das erste Mal. Zwar hat Chruschtschow damit angefangen, aber er hat es unter Ausschluss der Öffentlichkeit gesagt:

Vielleicht hat Gorbatschow nur an die Größen der Partei gedacht, [...] Vor dem Gesetz, vor dem Recht sind alle gleich.[...] Ich gebe zu: meine Verurteilung, damals, 1951, war/ist für mich ein Trauma. Ich war 15 als der Krieg zu Ende ging. Ich haßte den Faschismus, bin im Protest gegen ihn aufgewachsen. Und mußte plötzlich entdecken, daß er sich unter dem Gewand des Sozialismus fortsetzte. Der Schoß ist fruchtbar noch, aus dem es kroch.

[...]Nein, ich glaube nicht ernsthaft daran, daß Gorbatschow eines der Opfer, unter Millionen, herausnimmt und rehabilitiert. [...] Ich glaube aber daran, daß ein Neubeginn, wie Gorbatschow ihn versteht (und dabei hat er meine ganze Sympathie) nur geschehen kann, wenn über das Unrecht der Vergangenheit Klarheit herrscht, Rechenschaft abgelegt wird.

Mein Fall ist nur insofern wichtig, weil es hunderttausende, ja Millionen angeht. [...] Wenn es Gorbatschow ernst meint, dann muß er es auch mit dem Recht ernst meinen. Der Oberste Gerichtshof kann per Gesetz diese Willkür-Urteile annullieren. Ich mache mir da nichts vor. Auch bei uns ist das Terror-Urteil gegen die Mitglieder der Weißen Rose (zum Beispiel) erst vierzig Jahre später offiziell aufgehoben worden. Kein Richter wurde bei uns verurteilt. Auch in Moskau sind die alten Richter noch im Amt.

Was aber in diesem Zusammenhang interessant ist – Bienek geht auf eine Polemik mit Chasanow ein, weil er sich aus seiner Rolle – als Sprachrohr der Stalin-Verfolgten – dazu verpflichtet fühlte, in dem Tagebuch notiert er dagegen: „im Grunde

¹⁴ Bienek, Horst: „Wenn Gorbatschow es ernst meint... Antwort an Boris Chasanow“. *Süddeutsche Zeitung*, 5/6. März 1988.

¹⁵ *Ibid.*

hat Chasanow recht. Diktaturen sind so. Und ich stehe da als eine andere Art von Michael Kohlhaas.“¹⁶

Die Frage nach dem Autor schließt dann auch – wie bereits in dem zitierten Vortrag von Foucault – die Frage ein, was unter dem „Werk“ eines „Autors“ zu verstehen ist. In seinem Text *Was ist ein Autor* setzt sich Michel Foucault nicht nur mit der Autorschaft und dem damit verbundenen Werkkonzept auseinander, sondern formuliert auch die elementare Frage, die sich nach jeder Nachlass-Erschließung zwangsläufig stellt und die auch z.B. auf den Horst- Bienek-Nachlass zutrifft:¹⁷

„Was ist ein Werk?‘ Was ist das für eine komische Einheit, die man mit dem Namen Werk bezeichnet? Aus welchen Elementen besteht es? Ist ein Werk nicht das, was der geschrieben hat, der Autor ist? Man sieht Schwierigkeiten auftauchen. Wenn nicht ein Individuum Autor wäre, könnte man dann sagen, daß das, was es geschrieben oder gesagt hat, das, was es in seinen Papieren hinterlassen hat, das, was man aus seinen Äußerungen anführen kann, „Werk“ genannt werden könnte? Wäre also Sade kein Autor, was wären dann seine Papiere? Papierrollen, auf denen er während seiner Gefängnistage endlos seine Wahnvorstellungen entrollte.

Aber nehmen wir an, daß man es mit einem Autor zu tun hat: ist alles, was er geschrieben hat, alles, was er hinterlassen hat, Teil seines Werkes? Ein zugleich theoretisches und technisches Problem. Wenn man zum Beispiel an die Veröffentlichung der Werke Nietzsches geht, wo soll man Halt machen? Man soll alles veröffentlichen, ganz sicher, aber was heißt denn dieses „alles“? Alles, was Nietzsche selbst veröffentlicht hat, einverstanden. Seine Werkentwürfe? zweifellos. Aphorismusprojekte? Ja. Aber wenn man in seinem Notizbuch voller Aphorismen einen Bezug, einen Hinweis auf ein Rendez-vous oder eine Adresse oder eine Wäsche-rechnung findet: Werk oder nicht Werk? Aber warum nicht? Und so weiter ad infinitum. Wie kann man aus den Millionen Spuren, die jemand nach seinem Tod hinterläßt, ein Werk bestimmen?

Und diese Überlegungen sind z.B. im Falle Bieneks keineswegs ‚theoretischer‘ Art, sondern eine der größten Herausforderungen bei einer möglichen Edition der Tagebücher: Dort gibt es neben den aufeinander folgenden Eintragungen auch kurz erläuterte oder auch gänzlich unkommentierte Hinweise auf andere Schriftstücke, die Bienek als integrale Bestandteile der Hefte ansah. Folgt man dann den Hinweisen vom Autor und sucht in diesen Verweisen (Kalender, Notizbücher, Zettel), findet man oft nur stichwortartige Notizen; in einem solcher Hefte gibt es überhaupt nur Stichworte, verteilt auf das ganze Heft, die ohne genaueste Kenntnisse des Autors nichts (!) sagen, noch mehr: Sie ergeben keinerlei Ordnung und Logik.

Es sind Fragen und Zweifel, mit denen sich Herausgeber, Verleger und Lektoren auseinandersetzen müssen. Und auf diese Funktion hat bereits Jäger in seinem sozialgeschichtlichen Ansatz hingewiesen, demnach der Verlag als Organisation die Entscheidungsprozesse dekomponiert: „Ein Entscheidungsproblem muss in Einzel-

¹⁶ Bienek, Horst: *Tagebuch XXX*. In: Horst-Bienek-Archiv der Gottfried Wilhelm Leibniz Bibliothek – Niedersächsische Landesbibliothek Hannover (= GWLB), Bil. 131/30.

¹⁷ Foucault 1988, S. 12-13.

schritte zerlegt werden, die jeweils für sich vollzogen werden können und besser überblickbare Alternativen zur Entscheidung bringen.“¹⁸

Entsprechend der Anwendung kultureller auf wirtschaftliche Entscheidungsprozesse (und umgekehrt) differenzieren sich die Bereiche aus. Das kulturelle Gebiet (darunter der Kontakt zu den Autoren sowie die Betreuung ihrer Manuskripte mit dem Ziel der Akquisition von Verwertungsrechten) wird vom Lektorat betreut. Den wirtschaftlichen Bereich übernimmt die Abteilung Verkauf und Vertrieb. Der Herstellung dagegen obliegt die Transformation ins Buch, folglich auch die Zweitcodierung durch den Druck. Somit werden die Handlungsrollen in den Abteilungen Lektorat, Herstellung und Verkauf/Vertrieb von den Wertmustern der kulturellen, technologischen und wirtschaftlichen Felder bestimmt. Die Entscheidungsprobleme, die sich daraus ergeben, können durch Programmkonferenzen gelöst werden, die letzte Entscheidung liegt dann aber beim Verleger selbst.¹⁹ Der Verleger vereint so in sich zwei Rollen, die zugleich der beschriebenen kulturgesellschaftlichen Sonderstellung der Verlage entsprechen: „Kulturvermittlung und kaufmännisches Vorgehen.“²⁰

Wie diese Verleger-Rolle im Einzelfall realisiert wird, ist sehr unterschiedlich. Im Fall von Bienek gibt es eine sehr interessante Zusammenarbeit mit seinem Lektor und späteren Verleger Michael Krüger. In den Manuskripten Horst Bieneks gibt es hunderte, korrigierten Roman-Seiten – wobei es kaum eine gibt, an der nicht massiv gearbeitet und verändert wurde. In zahlreichen Abschnitten läuft zwischen den ursprünglichen Bienek-Zeilen eine parallele, von Krüger formulierte Fassung des Textes, unterbrochen nur durch expressive Kommentare am Rande. In *Septemberlicht* beispielsweise so²¹:

S. 299: „Ich bin ja so glücklich, daß du wieder da bist, nicht wahr, Josel. Sie fuhr ihm mit der Hand übers Haar, während er die Sülze auf dem Teller zerteilte. Josel schob langsam, nicht ohne Zärtlichkeit aber doch energisch die Hand seiner Mutter weg. Ja, hör jetzt damit auf, sagte er.

~~Niemand wußte so genau, ob er ihre Wörter oder ihre Gesten meinte. Ich hab einen Fehler gemacht ... sagte Josel leise und blickte starr auf seinen Teller. Er dachte daran, wie er den Vater alleingelassen hatte und auf den fahrenden Güterzug aufgesprungen war. Er wußte, er würde diesen Fehler wieder und wieder machen, so lange bis er keiner mehr war und seine Handlung eine von der Zeit beglaubigte Richtigkeit bekam. Er wußte noch nicht, wann es so weit war, aber er~~

¹⁸ Luhmann, Niklas: „Organisation und Entscheidung“. In: Id.: *Soziologische Aufklärung 3. Soziales System, Gesellschaft, Organisation*. Westdeutscher Verlag: Opladen 1981, S. 335-389, hier: 344.

¹⁹ Jäger, Georg: „Keine Kulturtheorie ohne Geldtheorie. Grundlegung einer Theorie des Buchverlags“. In: Schmidt, Siegfried J.: *Empirische Literatur und Medienforschung. Beobachtet aus Anlaß des 10-jährigen Bestehens des LUMIS-Instituts 1994*. LUMIS-Schriften Sonderreihe VII, Siegen: LUMIS, Universität GH Siegen 1995, S. 24-40, hier: S. 33.

²⁰ Bramann, Klaus Wilhelm / Merzbach, Joachim / Münch, Roger: Sortiments- und Verlagsskunde, in: Jäger, Georg: *Keine Kulturtheorie ohne Geldtheorie...* S. 33.

²¹ Ibid.

~~wußte schon jetzt, daß es wohl so lange nicht mehr dauern würde. Diesmal würde er Ulla mitnehmen.~~

~~Valeska spürte, daß Josels Satz erst in einer späteren Zeit zu Ende gesprochen würde. Sie hielt sich jetzt an die konkreten Wörter. Damit wurde sie auch besser fertig.“ [Kommentar von Michael Krüger: „grauenhafte Sentibanalitäten“.]~~

Die Streichungen und Verbesserungen zielten vor allem darauf ab, Bieneks „Sentimentalitäten“ und „Lyrismen“ zu tilgen, ferner die Unstimmigkeiten in der Erzähllogik zu korrigieren. Bienek war sich dieser Fehler, sowie des großen Arbeitsaufwands, den Michael Krüger für ihn leistete, durchaus bewusst, auch wenn er diese sehr massiven Eingriffe in seine Texte nicht leicht hinnahm. Davon zeugen am deutlichsten die Eintragungen in den Tagebüchern²²:

3. Mai 1982

Heute zum ersten Mal ein sonniger Tag mit Temperaturen bis 18°. Michel K. sitzt im Garten im Hemd und redigiert mein Manuskript. Ich korrigiere oben. Zwei Kapitel fertig gemacht für den Reader. In drei Tagen haben wir 300 Seiten geschafft – das ist gute Arbeit. Dabei ist er sehr streng, geht Zeile für Zeile durch. – Ich muß aber aufpassen, daß er mir nicht die Sprache nimmt – er hat die Tendenz dazu, alle meine Eigenheiten und Lyrismen zu streichen.

In privaten Briefen an Michael Krüger spricht Bienek sehr warm²³ und anerkennend über diese Zusammenarbeit, und erkennt Krügers Anteil an den Romanen stets an („Halte mein/unser Fähnlein aufrecht!“).²⁴ Bei Selbstaussagen von Autoren ist es nicht nur wichtig zu beachten, was sie sagen, sondern auch, was sie nicht sagen. In seinen „Selbstdarstellungs-Schriften“ thematisierte Bienek diesen Zusammenhang in dieser Intensität und Genauigkeit nicht immer – wohl aus „Sorge um sich selbst“ und die eigene Autorschaft. So notierte er im Typoskript von *Beschreibung einer Provinz* noch folgende Passage, die später für die Druckfassung gestrichen wurde²⁵:

Ich brauche einen Lektor, der den Text vor dem Druck noch einmal genau liest. Ich wehre mich auch kaum bei Änderungsvorschlägen oder Kürzungen. Ich denke, er ist der erste Leser und hat ein Recht auf Kritik. Außerdem: jetzt kann ich etwas ändern. Später

²² Bienek, Horst: *Tagebuch*. In: Horst-Bienek-Archiv. Bil 131/10. Eintragungen vom 3., 4., 30.5.1982.

²³ „Ach, Michael, du weißt, es war für mich (und manchmal auch für dich, denke ich) eine intensive Zeit, wenn wir zusammen in Ottobrunn meine Texte durcharbeiteten, du unten, ich, korrigierend, oben (ich denk noch an deine Anmerkungen à la Nieder mit der Viererbande, oder was meine Entblößungen anging, laß mal, das waren die schönsten (und fruchtbarsten!) Zeiten!“ Horst Bienek an Michael Krüger am 29.02.1984. In: Archiv des Carl Hanser Verlags.

²⁴ „Lieber Michel, noch einmal meinen Dank für Deine intensive Arbeit! [...] Danke! Halte mein/unser Fähnlein aufrecht! [...] Und macht einen fantastischen Klappentext! Dein Hottek.“ Horst Bienek an Michael Krüger am 11.04.1975. In: Archiv des Carl Hanser Verlags.

²⁵ Bienek, Horst: „Durchgestrichene Stelle in den Typoskripten der *Beschreibung einer Provinz*“. In: Horst-Bienek-Archiv. Biw 41. S. 209.

nicht mehr. Michael Krüger ist ein strenger, sorgfältiger und einfühlsamer Lektor. Ich kenne niemanden, der so intensiv mit seinen Autoren arbeitet wie er.

Gerade solche Elemente sind es, die wiederum zu der eingangs ausführlich behandelten Frage führen, nämlich der nach dem Autor eines Werkes, nach der Autorschaft. Würde man an dieser Stelle der zeitweilig geläufigen These vom „Tod des Autors“, gestützt von dekonstruktivistischen Ansätzen²⁶ und mit einem geschärften Bewusstsein für die Materialität von literarischen Texten folgen, dann wäre hier, bei Bieneks Typoskripten, die konkrete materielle Form seiner Texte entscheidend. Denn sie ist es, die den „Inhalt“ eigentlich hervorbringt und demnach wäre in der Konsequenz alleinige, individuelle Autorschaft gleichsam aufgelöst. Jedoch, besteht doch die Einheit eines Werks nicht vorrangig in seiner materiellen Identität. Vielmehr ist Bieneks Werk in ein dichtes konzeptionelles Netz eingesponnen, von dem es getragen wird. Zahlreiche Elemente einer Konzeption von Werkhaftigkeit erhalten ihren spezifischen Sinn und ihre besondere Funktion erst dann, wenn sie im Kontakt mit anderen historischen Erscheinungen zu einer wechselseitigen Absicherung führen. Hier kommt der Kategorisierung des Autors und des Namens, an den er das Werk bindet, zentrale Bedeutung zu: Der „Autor“ und das, was zu ihm gehört, entscheiden darüber, was ein Werk ausmacht. Dies geschieht in einer abgestuften Art und Weise, die den Werkstatus von Texten durch unterschiedliche Attraktionskraft des Autors und seines Namens sichert.²⁷ Deswegen irrt Bienek keineswegs, wenn er in dem oben zitierten Brief an Michael Krüger entgegen der Mode und den Tendenzen in der Literaturwissenschaft der 1980er Jahre sagt: „Die Leute, die meine Aufsätze über Literatur lesen wollen, sind ebenso wie an dem Gegenstand auch an dem Schreiber interessiert.“²⁸ Horst Bienek ist der Autor der Tetralogie, er ist das aktiv handelnde Subjekt und trägt nicht nur die individuelle Verantwortung, sondern auch eine juristische. Das Werk stellt einen Moment der Kunstkommunikation dar, in welchem diese sich verdichtet und der Autorbegriff die Erwartungen bündelt. Das Werk ist eine Art von Kompaktkommunikation, es fungiert als Stimulanz zur Realisierung von Kommunikationsakten. Daraus resultiert die Konsequenz, dass zwar bestimmte Kunstwerke auf Offenheit angelegt sind, im Kunstsystem aber werden sie wie geschlossene Kunstwerke verarbeitet und kommuniziert. Sie werden Autoren und Künstlern zugerechnet und sie rufen „die Interpretationskunst einer aufs enigmatische Kunstwerk abonnierten Kunstbeobachtung“²⁹ hervor.

Auch Jutta Wermke³⁰ beharrt auf dem Autoren-Begriff und der Autorschaft und hebt – unter kritischem Bezug auf Bourdieu – zum einen das aktiv handelnde Sub-

²⁶ Cf. Derrida, Jacques: *Grammatologie*. Suhrkamp Verlag:Frankfurt a.M. 1983.

²⁷ Cf. Martus, Steffen: *Werkpolitik. Zur Literaturgeschichte kritischer Kommunikation vom 17. bis ins 20. Jahrhundert. Mit Studien zu Klopstock, Tieck, Goethe und George*. Verlag Walter de Gruyter: Berlin 2007, S. 42-43.

²⁸ Horst Bienek an Michael Krüger am 06.06.1985. In: Archiv des Carl Hanser Verlags.

²⁹ Steffen 2007, S. 45.

³⁰ Die Autorin analysiert zwar die „Autorschaft“ in Bezug auf die Produktionsbedingungen des Fernsehens, ihre Ausführungen lassen sich aber sowohl auf den Bereich des Rundfunks

jekt und die individuelle Verantwortung als notwendigen Gegenpol zur Dominanz von überpersonalen Bezugsgrößen hervor. Zweitens verweist sie darauf, dass der Begriff „Autor“ auch elementarer Ausgangspunkt juristischer Klassifizierungen ist, der durch den des „Urhebers“ o.ä. nicht ersetzt werden kann, was bei Bienek im Zuge seines Gerichtsverfahrens wegen des Plagiat-Vorwurfs in *Königswald oder Die letzte Geschichte* eine entscheidende Rolle gespielt hat.³¹ Drittens ist der Begriff der „Autorschaft“ aufgrund der komplexen Produktionsbedingungen, der Beteiligung unterschiedlicher künstlerisch-kreativer Berufe sowie seines kulturhistorischen Bedeutungshofes besonders dafür geeignet, „Gemeinsamkeiten so unterschiedlicher Provenienz zu bezeichnen“.³² Ein Argument, das sicherlich vordergründig auf den von der Autorin fokussierten Fernsehbereich zutrifft, jedoch auch für den Bereich der „Literaturproduktion“ stimmt (allein schon dann, wenn man nur die Leistung der Lektoren, Korrektoren, Grafiker usw. bedenkt). Viertens schließlich plädiert Jutta Wermke für den Begriff der „Autorschaft“ aufgrund seines deutlich personalen Bezugs: Autoren seien Individuen, deren Arbeit in einem lebensgeschichtlichen Zusammenhang stehe und zu verstehen sei. Sie macht auf den Unterschied zwischen dem „Urheber“ und dem „Autor“ aufmerksam; der „Urheber“ gilt darin als ein Abstraktum, nämlich als ein Autor, der nur auf eine bestimmte juristisch geregelte Relation zu seiner Arbeit reduziert wird. Urheber haben damit keine Biografie, eine „Autorschaft“ hat dagegen mit dem Selbstkonzept eines Menschen zu tun.³³

Es hilft also weder den Tod des Autors zu beschwören noch seine Restitution zu proklamieren. Ohnehin sind der Autorbegriff und die Autorvorstellungen Träger von

als auch der Literatur beziehen. Vgl. Wermke, Jutta: „Autorschaft unter den Produktionsbedingungen des Fernsehens? Beitrag zu einer Konfliktgeschichte“. In: Jäger, Ludwig / Switala, Bernd (Hrsg.): *Germanistik in der Mediengesellschaft*. Fink: München 1994, S. 159-196.

³¹ Im Juni 1986 erhob Tatjana Fürstin Metternich, Autorin des Buches *Bericht eines ungewöhnlichen Lebens* (erschienen im Goldmann Verlag) gegen Bienek den Vorwurf des Plagiats. Nachdem sich die Fürstin zunächst direkt an Bienek gewandt hatte, stritten sich schon wenig später die Anwälte der beiden Parteien. Als kein Kompromiss erzielt werden konnte, kam es 1987 zur Klageerhebung von Tatjana Fürstin Metternich gegen Horst Bienek beim Landgericht München I. Der Plagiats-Vorwurf und die Klage wurden vom Landgericht München mit Urteil vom 22. September 1988 kostenpflichtig abgewiesen (Cf. dazu das Urteil des Landgerichtes München vom 22. September 1988 (AZ 7026016/87). In: Archiv des Carl Hanser Verlags), woraufhin die Klägerin Berufung beim Oberlandesgericht München einlegte. Dort wurde am 15. Februar 1990 ein Vergleich geschlossen, indem der Wortlaut des bisherigen Textvorspanns im Buch *Königswald oder Die letzte Geschichte* geändert wurde. Die Zeile: „Personen und Handlung sind frei erfunden. Jede Ähnlichkeit mit lebenden Personen ist nicht beabsichtigt und wäre rein zufällig“ wurde ersetzt durch den Hinweis, die Besetzung des Schlosses „ist ein Ereignis der Zeitgeschichte, das Tatjana Fürstin Metternich in ihrem Buch ‚Bericht eines ungewöhnlichen Lebens‘ beschreibt.“ Anschließend zog Fürstin Metternich alle bis dahin erhobenen Vorwürfe und Ansprüche zurück (Cf. dazu die diesbezügliche Korrespondenz im Archiv des Carl Hanser Verlags München).

³² Wermke 1994, S. 167.

³³ *Ibid.*, S. 166-167.

Erkenntnisinteressen sowohl auf Seiten der „Autoren“ selbst als auch auf Seiten derer, die damit etwas demonstrieren wollen. Interessant ist sowohl die ‚schöpferische Urheberschaft‘, für deren Rekonstruktion und Verständnis das Autorensujet, seine Geschichte und Psychologie unumgänglich sind, als auch Textverfahren mit ihren überindividuellen Strukturen, für die keine primär personale Zentrierung notwendig ist. Die sich zwischen Autor und Werk bewegende Perspektive bündelt beide Konzepte, allerdings erhellend und prekär zugleich. Denn einerseits wird immer die jeweilige positionelle Priorität unterstrichen, andererseits vereinigen sich beide Entwürfe in einem Modus jeweiliger Auflösung. In dieser Spannung wechselnden Aufscheinens zwischen Text/Werk und Autor bewegen sich alle gegenwärtigen Konzepte von Autorschaft.³⁴ Steffen Martus beweist in seinem Modell einer Werkpolitik³⁵, dass Leser in bestimmten Lesesituationen so handeln, als ob literarische Texte Anforderungen an sie stellen oder sogar Appelle an sie richten würden. Demnach ist es als Werkpolitik zu verstehen, wie diese Zuschreibungen geschehen und wie die Arbeit der Autoren, Kritiker und Philologen solche Zuschreibungen und Anforderungsprofile plausibilisiert und mit Wirksamkeit ausstattet. Es geht um Formen der wechselseitigen Auszeichnung im Vollzug des Schreibens und Lesens, die immer der Gefahr ausgesetzt sind, sich in eine Abwertung oder sogar Streichung zu verwandeln.³⁶

Diese Autor-, Werk-, und Autorschaft-Konstrukte lassen sich vor allem an den autobiografischen und „autorbiografischen“ Texten überprüfen. Die Texte eignen sich am besten, die Autorschaft im Spannungsfeld von überlieferten Materialien/Dokumenten und fiktionalen Selbstentwürfen als ein Dispositiv von medialen Rahmen, materiellen Bedingungen und gesellschaftlich akzeptierten Rollenmustern in ihrem jeweiligen Traditionsverhältnis und ihrer individuellen Inszenierung zu interpretieren.³⁷

Hier ist speziell der Ansatz Michel Foucaults interessant, der in seiner Idee von „Technologien des Selbst“ auf die Verbindung zwischen Schreib- und Subjektivierungstechniken aufmerksam macht.³⁸ Dabei entfernt sich Foucault von seinen früheren Überzeugungen, dass das moderne Subjekt in seiner gesellschaftlichen Stellung und seinem Selbstbezug nur ausschließlich als Produkt von Machtprozessen anzu-

³⁴ Kleinschmidt, Erich: „Autor und Autorschaft im Diskurs“. In: Bein, Thomas / Nutt-Kofoth, Rüdiger / Plachta, Bodo (Hrsg.): *Autor – Autorisation – Authentizität. Beiträge der Internationalen Fachtagung der Arbeitsgemeinschaft für germanistische Edition in Verbindung mit der Arbeitsgemeinschaft philosophischer Editionen und der Fachgruppe Freie Forschungsinstitute in der Gesellschaft für Musikforschung. Aachen, 20. bis 23. Februar 2002*. Max Niemeyer:Tübingen 2004, S. 7-8.

³⁵ Steffen 2007, S. 14.

³⁶ Ebd., S. 8.

³⁷ Zu dieser „Autorschaft“-Definition cf. Schmitz, Walter: *Das Haus Wiesenstein. Gerhart Hauptmanns dichterisches Wohnen*. Thelem Verlag: Dresden 2009, hier: S. 9-12 und 341.

³⁸ Cf. auch Marszałek, Magdalena: *Das Leben und das Papier. Das autobiographische Projekt Zofia Nalkowskas „Dzienniki“ 1899-1954*. Synchron wissenschaftsverlag der Autoren: Heidelberg 2003, S. 55-56.

sehen ist, die es zu einem Unterworfenen, aber auch zu einem sich selbst Unterwerfenden machen. Er gelang in seinen Darstellungen *Hermeneutik des Subjekts*³⁹ und *Technologien des Selbst*⁴⁰ zu der Frage, wie das Subjekt sich selbst in ein Verhältnis zur Wahrheit stellen kann. Foucault geht von der These aus, dass das Delphische Orakel „Erkenne dich selbst“ nur dann zu verstehen ist, wenn man es in den Rahmen der „Sorge um sich selbst“ einbettet. Das Subjekt kann sich nur dann selbst erkennen, wenn es sich durch „eine Lebenskunst, eine Existenztechnik“⁴¹, d.h. durch ein Set von Selbstpraktiken als bewusstes und vor allem als bewusst handelndes selbst konstruiert.⁴² In antiken Modellen wird dem Prinzip „Werde, der du bist“ gefolgt, die durch die Selbstpraktiken zu etablierende Identität wird also als Erfüllung oder Vollendung essentieller Anlagen des Individuums aufgefasst. Dieser Konzeption von der Selbstgestaltung als Wesensrealisierung steht bei Foucault die Auffassung von der radikalen Selbstschöpfung gegenüber: das Modell „Erfinde dich selbst“. Die individuelle Identität unterliegt somit „in einem prinzipiellen Sinn der Präferenzautonomie des Individuums“.⁴³ Dieses Modell der (Autor)Biografie korrespondiert durchaus mit der Sichtweise Bieneks, wenn er seine Intentionen in *Das allmähliche Ersticken von Schreien. Sprache und Exil heute* offen legt und sagt:

Woran mir lag war, Ihnen etwas von den Spannungen zu vermitteln [...] zwischen [dem] Erlebten und Erfundenen, Erdachten und Erfahrenen, zwischen Bild und Abbild, zwischen Wirklichkeit und Metapher, zwischen Erhabenheit und Trivialität. Ich habe Ihnen ein wenig von mir erzählt. Aber noch mehr habe ich verschwiegen. Die Wahrheit erfahren wir nicht. Es gibt Täuschungen und Täuschungen.⁴⁴

Bei jenen Selbst-Techniken, die unterschiedliche Formen der Subjektivität hervorbringen, weist Foucault ausdrücklich auch auf Verbalisierungs- und Verschriftlichungstechniken (darunter Briefe oder Tagebuchaufzeichnungen) hin.⁴⁵ Die Verbindung zwischen Selbsterkenntnis und Schreibtätigkeit, die schon im hellenistischen Zeitalter zu beobachten ist, wird also im Lauf der Zeit zu einer fundamentalen Technik der Selbsterkenntnis und Subjektivierung. Autobiografisches Schreiben wird zur wichtigsten Subjektivierungstechnik.⁴⁶ Autobiografie hieße dann nicht „beschriebenes“, oder „geschriebenes“⁴⁷ sondern „erschriebenes“ Leben. Diese Lesart geht

³⁹ Foucault, Michel: *Hermeneutik des Subjekts*. Suhrkamp: Frankfurt a.M. 2004.

⁴⁰ Foucault, Michel: „Technologien des Selbst“. In: Foucault, Michel: *Technologien des Selbst*. Suhrkamp: Frankfurt a.M. 1993, S. 24-62.

⁴¹ Sarasin, Philipp: *Michel Foucault zur Einführung*. Junius: Hamburg 2005, S. 193.

⁴² Ibid.

⁴³ Horn, Christoph: „Ästhetik der Existenz und Selbstsorge“. In: Kleiner, Marcus S.: *Michel Foucault. Eine Einführung in sein Denken*. Campus Verlag: Frankfurt a.M. 2001, S. 151-152.

⁴⁴ Bienek, Horst: *Das allmähliche Ersticken von Schreien. Sprache und Exil heute. Münchener Poetik-Vorlesungen*. Carl Hanser Verlag: München 1987, S. 106.

⁴⁵ Foucault 1993, S. 24-62.

⁴⁶ Marszałek 2003, S. 55-56.

⁴⁷ Wagner-Egelhaaf, Martina: *Autobiographie*. Metzler Verlag: Stuttgart 2000, S. 16.

davon aus, Referenzialität und Textualität als Phänomene zu betrachten, die nicht nur im Widerspruch zueinander stehen, sondern unauflöslich aneinander gekoppelt sind, da kein Bezug auf ein Moment der Lebenswelt möglich ist, der nicht immer auch an ihrer Hervorbringung und Formung beteiligt wäre. Es geht dabei nicht darum, mit dem Referenten wieder ein transzendentes Signifikant in den Text einzuführen, sondern um die textuelle Bedingtheit des Referenten, seinen prozessualen Charakter, seine Kontingenz. So wie der Referent in der Autobiografie das Subjekt und es seine Geschichte ist, geht es darum, die diskursiven Mechanismen zu beleuchten, aus denen Subjektivität und Geschichtlichkeit resultieren, aber nicht um sie endgültig festzuschreiben, sondern um sie weiter zu entfalten.⁴⁸

Ein sehr interessantes, zusätzliches Element bei der Analyse von Referenzialität und Fiktionalität bietet Leigh Gilmore⁴⁹, für die diese beiden Kategorien ebenfalls nicht im Widerspruch stehen, sondern sich in ihrer kontinuierlichen Wechselwirkung begreifen lassen. Dabei wird aber die Aufmerksamkeit auf ein Element gelenkt, das bislang wenig reflektiert wurde, nämlich der Prozess der Identitätskonstruktion im Akt des Schreibens selbst. Dies ist ein sehr zentrales Moment auch in Bieneks Schaffen. So erschreibt Georg Montag in *Die erste Polka* die Biographie von Wojciech Korfanty und zugleich seine eigene Biographie und Identität; der Erzähler verweist auf den Autor, erklärt und wendet den Mechanismus der individuellen und kollektiven (schlesischen) Identitätsstiftung aktiv an. Die Identitätssuche Horst Bieneks, des Autors der *Ersten Polka*, steht also im gleichen Verhältnis zu der zu erschreibenden Wirklichkeit wie Georg Montag mit seiner Arbeit an Korfanty. Dadurch richtet sich der Fokus neben dem empirischen und im Text dargestellten Ich auf eine dritte Instanz der Auto(r)biografie: „das schreibende Ich“.⁵⁰

[...] Vielleicht tat er dies alles, um dazusitzen, zu lesen, zu schreiben und damit ein anderes Leben mitzuerleben, in einer anderen Person mitzuexistieren, wenigstens bruchstückweise.

Was am Anfang auch an vorzeigbaren Motiven zusammengekommen sein mag, das war ihm auf einmal nicht mehr wichtig, jetzt nicht mehr, er hatte es vergessen, verdrängt, und er hatte sich immer neue Motive ausgedacht. Aber am Ende blieb dann doch nur seine eigene Person zurück, am Tisch sitzend, die Hände unterm Lichtkegel der Lampe, davor ein Blatt Papier, ein Federhalter, ein paar Seiten mit hingekritzeltten Notizen.

Und die andere Zeit. Seine Zeit.⁵¹

Hier begegnen wir dem Modell einer radikalen Selbstschöpfung – „Erfinde dich selbst“. Vielmehr wird hier ersichtlich, wie oben schon erwähnt, die moderne Au-

⁴⁸ Finck, Almut: *Autobiographisches Schreiben nach dem Ende der Autobiographie*. Erich Schmidt Verlag: Berlin 1999, S. 13-14.

⁴⁹ Gilmore, Leigh: *Autobiographics. A feminist theory of women's selfrepresentation*. Ithaca: Cornell University Press: London 1994, S. 65 ff.

⁵⁰ Marszałek 2003, S. 29-30.

⁵¹ Bienek, Horst: *Die erste Polka*. Carl Hanser Verlag: München 1975, S. 43.

torbiografie hieße dann weder „be-schriebenes“, noch „ge-schriebenes“⁵², sondern „er-schriebenes“ Leben⁵³. Und bei diesem zu „erschreibenden Leben“ (im Prozess der Identitätskonstruktion) wird der Akt des Schreibens selbst fundamental.

Bibliographie

Primärliteratur:

- Bienek, Horst an Michael Krüger am 06.06.1985. In: Archiv des Carl Hanser Verlags.
Bienek, Horst an Michael Krüger am 11.04.1975. In: Archiv des Carl Hanser Verlags.
Bienek, Horst an Michael Krüger am 29.02.1984. In: Archiv des Carl Hanser Verlags
Bienek, Horst: „Durchgestrichene Stelle in den Typoskripten der *Beschreibung einer Provinz*“. In: Horst-Bienek-Archiv. Biw 41. S. 209.
Bienek, Horst: „Ich verlange meine Rehabilitierung. Offener Brief an den Generalsekretär der KPdSU Michail Gorbatschow“. *Die Zeit* 47, 13. November 1987.
Bienek, Horst: „Wenn Gorbatschow es ernst meint... Antwort an Boris Chasanow“. *Süddeutsche Zeitung*, 5/6. März 1988.
Bienek, Horst: *Das allmähliche Ersticken von Schreien. Sprache und Exil heute. Münchener Poetik-Vorlesungen*. Carl Hanser Verlag: München 1987.
Bienek, Horst: *Die erste Polka*. Carl Hanser Verlag: München 1975.
Bienek, Horst: *Tagebuch XXX*. In: Horst-Bienek-Archiv der Gottfried Wilhelm Leibniz Bibliothek – Niedersächsische Landesbibliothek Hannover (= GWLB), Bil. 131/30.
Bienek, Horst: *Tagebuch*. In: Horst-Bienek-Archiv. Bil 131/10. Eintragungen vom 3., 4., 30.5.1982.

Sekundärliteratur:

- Bourdieu, Pierre: *Die Regeln der Kunst. Genese und Struktur des literarischen Feldes*. Suhrkamp Verlag: Frankfurt a.M. 1999.
Bramann, Klaus Wilhelm / Merzbach, Joachim / Münch, Roger: Sortiments- und Verlagsskunde, in: Jäger, Georg: „Keine Kulturtheorie ohne Geldtheorie. Grundlegung einer Theorie des Buchverlags“. In: Schmidt, Siegfried J.: *Empirische Literatur und Medienforschung. Beobachtet aus Anlaß des 10-jährigen Bestehens des LUMIS-Instituts 1994*. LUMIS-Schriften Sonderreihe VII, Siegen: LUMIS, Universität GH Siegen 1995, S. 24-40.
Cf. Derrida, Jacques: *Grammatologie*. Suhrkamp Verlag: Frankfurt a.M. 1983.
Cf. Martus, Steffen: *Werkpolitik. Zur Literaturgeschichte kritischer Kommunikation vom 17. bis ins 20. Jahrhundert. Mit Studien zu Klopstock, Tieck, Goethe und George*. Verlag Walter de Gruyter: Berlin 2007.

⁵² Wagner-Egelhaaf, Martina 2000, S. 16.

⁵³ Vgl. Pietrek, Daniel: *Ich erschreibe mich selbst. (Autor)Biografisches Schreiben bei Horst Bienek*. Dresden 2012.

- Finck, Almut: *Autobiographisches Schreiben nach dem Ende der Autobiographie*. Erich Schmidt Verlag: Berlin 1999.
- Foucault, Michel: „Technologien des Selbst“. In: Foucault, Michel: *Technologien des Selbst*. Suhrkamp: Frankfurt a.M. 1993, S. 24-62.
- Foucault, Michel: „Was ist ein Autor?“. In: Foucault, Michel (Hrsg.): *Schriften zur Literatur*. Fischer Wissenschaft, Frankfurt a. M. 1988.
- Foucault, Michel: *Hermeneutik des Subjekts*. Suhrkamp: Frankfurt a.M. 2004.
- Gilmore, Leigh: *Autobiographics. A feminist theory of women's selfrepresentation*. Ithaca: Cornell University Press: London 1994.
- Horn, Christoph: „Ästhetik der Existenz und Selbstsorge“. In: Kleiner, Marcus S.: *Michel Foucault. Eine Einführung in sein Denken*. Campus Verlag: Frankfurt a.M. 2001.
- Jäger, Georg: „Keine Kulturtheorie ohne Geldtheorie. Grundlegung einer Theorie des Buchverlags“. In: Schmidt, Siegfried J.: *Empirische Literatur und Medienforschung. Beobachtet aus Anlaß des 10-jährigen Bestehens des LUMIS-Instituts 1994*. LUMIS-Schriften Sonderreihe VII, Siegen: LUMIS, Universität GH Siegen 1995, S. 24-40.
- Joch, Markus / Wolf, Norbert Christian: „Feldtheorie als Provokation der Literaturwissenschaft. Einleitung“. In: Joch, Markus / Wolf, Norbert Christian (Hrsg.): *Text und Feld. Bourdieu in der literaturwissenschaftlichen Praxis*. Niemeyer: Tübingen 2005, S. 1-24.
- Kleinschmidt, Erich: „Autor und Autorschaft im Diskurs“. In: Bein, Thomas / Nutt-Kofoth, Rüdiger / Plachta, Bodo (Hrsg.): *Autor – Autorisation – Authentizität. Beiträge der Internationalen Fachtagung der Arbeitsgemeinschaft für germanistische Edition in Verbindung mit der Arbeitsgemeinschaft philosophischer Editionen und der Fachgruppe Freie Forschungsinstitute in der Gesellschaft für Musikforschung. Aachen, 20. bis 23. Februar 2002*. Max Niemeyer: Tübingen 2004.
- Luhmann, Niklas: „Organisation und Entscheidung“. In: Id.: *Soziologische Aufklärung 3. Soziales System, Gesellschaft, Organisation*. Westdeutscher Verlag: Opladen 1981, S. 335-389.
- Marszałek, Magdalena: *Das Leben und das Papier. Das autobiographische Projekt Zofia Nalkowskas „Dzienniki“ 1899-1954*. Synchron Wissenschaftsverlag der Autoren: Heidelberg 2003.
- Meizoz, Jérôme: „Die posture und das literarische Feld. Rousseau, Céline, Ajar, Houellebecq“. In: Joch, Markus / Wolf, Norbert Christian (Hrsg.): *Text und Feld. Bourdieu in der literaturwissenschaftlichen Praxis*. Niemeyer: Tübingen 2005, S. 177-189.
- Parr, Rolf: *Autorschaft. Eine kurze Sozialgeschichte der literarischen Intelligenz in Deutschland zwischen 1860 und 1930*. Synchron: Heidelberg 2008.
- Pietrek, Daniel: *Ich erschreibe mich selbst. (Autor)Biografisches Schreiben bei Horst Bienek*. Thelem Verlag, Dresden 2012.
- Sarasin, Philipp: *Michel Foucault zur Einführung*. Junius: Hamburg 2005.
- Schmitz, Walter: *Das Haus Wiesenstein. Gerhart Hauptmanns dichterisches Wohnen*. Thelem Verlag: Dresden 2009.
- Wagner-Egelhaaf, Martina: *Autobiographie*. Metzler Verlag: Stuttgart 2000.
- Wermke, Jutta: „Autorschaft unter den Produktionsbedingungen des Fernsehens? Beitrag zu einer Konfliktgeschichte“. In: Jäger, Ludwig / Switalla, Bernd (Hrsg.): *Germanistik in der Mediengesellschaft*. Fink: München 1994, S. 159-196.

Schlüsselwörter

Autor, Autorschaft, Boris Chasanow, Horst Bienek

Abstract

Alive and Kicking – The Concept of Authorship Between the Death and Rebirth of the Author

On 13 November 1987, Horst Bienek wrote an open letter to the secretary-general of the Communist Party of the Soviet Union, Mikhail Gorbachev. The German writer demanded that he should be rehabilitated by the Soviet leader. This started a public debate, in which Boris Chasanov wrote a polemical letter, chastising Bienek. My paper focuses on the argument between Bienek and Chasanov in the sphere of literary studies (Pierre Bourdieu), and my goal is to examine theories of authorship implicated by the controversy between the two writers.

Keywords

author, authorship, Boris Chasanow, Horst Bienek

„Liebe Schwester meiner reinsten Träume“ oder „wilde Dirne meiner schwärzesten Begierden“ – Anna Mildenburg in den Briefftagebüchern Hermann Bahrs

Anna Mildenburg war eine 1872 geborene Opernsängerin, die vor allem als Wagnerinterpretin berühmt wurde. Ihre Karriere begann 1895 mit dem fulminanten Debüt als Brünnhilde in *Walküre* am damaligen Hamburger Stadttheater. Die ehemalige Schülerin von Rosa Papier-Paumgartner fand in Gustav Mahler einen künstlerischen Leiter und treuen Bewunderer, auch Cosima Wagner trug viel zu ihrer künstlerischen Ausbildung bei. 1898 wurde Anna Mildenburg Mitglied des Ensembles der Wiener Hofoper, wo sie bis 1917 tätig war. Sie feierte ihre Erfolge nicht nur in Hamburg und Wien, sondern auch als Gastsängerin in Bayreuth, London, Amsterdam, Zürich, Berlin, Augsburg, Brüssel, Paris und Moskau.¹ Welche Bewunderung der höchstbegabten Sopranistin ihre Zeitgenossen zollten, zeigen die Worte von Richard Specht:

„Anna Mildenburg war die erste, durch deren Künstlerschaft Mahler die großen Frauengestalten des Musikdramas in ihrer ganzen erschütternden Macht zeigen konnte: Brünnhilde und Isolde, Ortrud und Elisabeth, Fidelio, Glucks Klytemnästra und die Donna Anna; und auch Amneris und Amelia, die Milada des Dalibor, Pfitzners Minneleide und die Santuzza. Das Leid der Frau ist von keiner Schauspielerin, auch von der Duse nicht, in solcher Größe gestaltet worden wie von dieser Sängerin, in der alle dunklen Gewalten der Tragödie lebendig geworden sind. Unsere Zeit hat keine größere tragische Künstlerin gesehen als sie.“²

Mit Gustav Mahler verband Anna Mildenburg nicht nur die kollegiale Zusammenarbeit, sondern auch eine leidenschaftliche Liebe, deren Beweis Briefe des Dirigenten an die Opernsängerin sind, die erst vor zehn Jahren veröffentlicht wurden.³ Am Anfang ihrer Beziehung war Mahler dieser zwölf Jahre jüngeren Frau verfallen. In seinen diskreten Briefen hat er ihren künstlerischen Ehrgeiz bewundert, er ist aber

¹ Karin Martensen: Anna Bahr-Mildenburg. In: MUGI. Musikvermittlung und Genderforschung: Lexikon und multimediale Präsentationen. Hg. von Beatrix Borchard und Nina Noeske, Hochschule für Musik und Theater Hamburg, 2003ff. Stand vom 11.8.2014, http://mugi.hfmt-hamburg.de/Artikel/Anna_Bahr-Mildenburg [Zugang: 08.07.2016].

² Richard Specht: Gustav Mahler. Berlin/Leipzig 1913, S. 96.

³ Gustav Mahler: „Mein lieber Trotzkopf, meine süße Mohnblume“. Briefe an Anna Mildenburg herausgegeben und kommentiert von Franz Willnauer. Wien 2006.

auch von ihrer erotischen Ausstrahlung fasziniert gewesen.⁴ Es ist heute schwer, ein objektives Persönlichkeitsbild der Frau darzustellen, denn in ihrem Nachlass, der im Wiener Theaternuseum aufbewahrt wird, fehlen Tagebücher, die zwischen 1889 und 1906 entstanden sind, auch Mildenburgs Briefe an Gustav Mahler sind nicht vorhanden. Manche Informationen liefern uns aber Beschreibungen ihrer Zeitgenossen:

„Aus Mahlers Äußerungen und den wenigen überlieferten Beschreibungen von Freunden und Konkurrentinnen müssen wir auf eine reizbare, sprunghafte, im Gewahren wie Verweigern von Gefühlen unberechenbare Frau schließen, deren Stimmungen jäh umschlagen können, die ständig Launen ausgeliefert ist, deren Naivität oftmals etwas Gespieltes hat. Sie saugt Mahlers Gefühle aus und genießt den Triumph der Unterwerfung des Mannes; sie ihrerseits unterwirft sich als Künstlerin seinem Rat und bedient sich seiner Protektion, lässt ihn gleichzeitig aber als Liebhaber zappeln.“⁵

In diesen Worten wird Anna Mildenburg zu einer *femme fatale* stilisiert, man hat hier aber mit einem äußerst subjektiven Persönlichkeitsbild zu tun. Tatsache ist, dass Mahlers Gefühle für die junge Sopranistin mit der Zeit erkalten, und dass er ihr endlich als Hofoperndirektor vorschlug, ihre intime Beziehung zu beenden, um das Skandalrisiko zu vermeiden.⁶ Nach der Trennung von Mahler im Jahre 1898 soll Anna Mildenburg andere Beziehungen eingegangen sein, vorwiegend mit Mahlers Freunden oder Mitarbeitern. Sie war mit Hermann Behn, Ludwig Karpath, Siegfried Lipiner und Alfred Roller liiert.⁷ Diese Liaisons sind aber wohl nicht als Ausdruck der Emanzipation der jungen Frau zu sehen. Es scheint, dass Anna Mildenburg noch lange unter dem Gefühl litt, von Mahler verlassen zu sein. Mit ihren nächsten Liebesbeziehungen hat sie nur versucht, ihren Schmerz nach der Trennung von ihm zu betäuben.⁸ 1904 begegnete sie Hermann Bahr, dem Schriftsteller und Kulturpolitiker der Wiener Moderne, der sich bald in sie verliebte. Er war sich der Bedeutung ihrer unglücklichen Liebe zu dem bekannten Komponisten bewusst, wollte aber ein neues Kapitel in ihrem Lebenslauf beginnen:

„[...] jetzt gehörst Du mir, ihm [Mahler] hat deine Knospe gehört, aber die Blüte gehört mir, und mir wird dann noch dein Verblühen gehören und mir wird deine Frucht gehören und über dies alles bin ich der eifersüchtig wachsame Herr. [...] bis zu mir warst Du sein, mit den anderen hast Du Dich nur betäuben wollen [...].“⁹

⁴ Franz Willnauer: „Warum hast Du mich blind gemacht? Gustav Mahlers Beziehung zu Anna Mildenburg im Spiegel seiner Briefe. Vortrag im Rahmen des 15. Toblacher Mahler-Protokolls am 17. Juli 2005. Überarbeitete Druckfassung (Internet-Version), http://www.grandhotel-toblach.com/fileadmin/user_upload/gm-downloads/vortraege/2005_franzwillnauer.pdf [Zugang: 04.07.2016].

⁵ Ebd.

⁶ Ebd.

⁷ Vgl. Martensen, a. a. O.

⁸ Vgl. Hermann Bahr: Tagebücher. Skizzenbücher. Notizhefte. Hg. von Moritz Csáky. Bd. 5, Wien/Köln/Weimar 2003, S. 352.

⁹ Ebd.

Anna Mildenburg wurde zuerst Bahrs Geliebte und 1909, nach seiner Scheidung mit Rosa Jokl, seine Frau.¹⁰

Hermann Bahr war ein unermüdlicher Tagebuchschreiber. Mit einigen Unterbrechungen verfasste er seine Tagebuchnotizen von 1885 bis zu seinem Tod im Jahre 1934. Zwischen 1906 und 1908 nimmt sein Tagebuch eine besondere Form an. Bahr schreibt es in Form der Briefe an seine künftige Frau.¹¹ Der Großteil dieser Korrespondenz entstand in Berlin, als Hermann Bahr als Regisseur bei Max Reinhardt tätig war. Einige Briefe wurden auch im Süden Europas (Triest, Abbazia, Sistiana) geschrieben, wo der Autor der Tagebücher ein passendes Sommerdomizil für sich und Anna Mildenburg suchte. Es kann verwundern, dass die Briefe vom Herausgeber der *Tagebücher. Skizzenbücher. Notizhefte* als Tagebuch klassifiziert wurden. Dafür sprachen aber einige Gründe. Das Papier, auf dem die Briefe geschrieben wurden, benutzte der Autor häufig für das Tagebuch, aber nie für seine Korrespondenz. Zweitens forderte Bahr die Adressatin auf, die Briefe zu paginieren, was den Herausgeber der Tagebücher daran zweifeln ließ, ob sie ausschließlich als Briefe konzipiert wurden. Drittens scheint es, dass Anna Mildenburg selbst sie zum Tagebuchwerk des Schriftstellers zuordnete; dabei kann man annehmen, dass ihr die Schreibintention Bahrs bekannt war.¹² Die Tatsache, dass der Schriftsteller die Adressatin bat, die an sie geschickten Seiten zu nummerieren, überzeugt Lukas Mayerhofer, dass Bahr seine Briefe als eine Ganzheit sah, die er später verwenden könnte, „als ob Bahr sie auch als Anhaltspunkte für ein künftiges Sich-Erinnern verfasst hätte, womit sie neben der dialogischen Funktion des Briefes zwischen zwei realen Personen auch eine Funktion als Ort des Erinnerns, als Dialog zwischen dem schreibenden und lesenden Ich, kurz: womit sie auch Tagebuchfunktion hätten.“¹³

Bei der besagten Korrespondenz fällt sofort auf, dass Bahr sehr genau seinen Alltag beschreibt. Man erfährt viel über seine Tätigkeiten im Theater, Probleme mit Inszenierungen und über seine Begegnungen mit anderen Menschen, vor allem Schauspielern. Seine Eintragungen, die oft zwei- oder auch dreimal pro Tag gemacht werden, ähneln manchmal einem Protokoll und nähern sich dadurch dem

¹⁰ Reinhardt Farkas: Hermann Bahr. Dynamik und Dilemma der Moderne. Wien/Köln 1989, S. 172.

¹¹ Die besagte Korrespondenz wurde noch nicht genau erforscht. Weder Helene Zand noch Lottelis Moser, die sich in ihren Dissertationen mit den frühen Tagebüchern Hermann Bahrs in der Edition von Moritz Csáky beschäftigen, befassten sich damit. Auch der Beziehung des Schriftstellers und der Künstlerin wurde in der Forschungsliteratur eher wenig Aufmerksamkeit geschenkt. Zwar wird die Bedeutung von Anna Mildeburg für die Laufbahn und das Werk des Autors immer wieder betont (Reinhardt Farkas sieht sie als „erlösendes Ideal“ und Donald G. Daviau betont, dass durch seine Liebe zu ihr der Schriftsteller Achtung für die Frauen entwickelte, was nicht ohne Einfluss auf seine Texte blieb), aber es fehlt eine eingehende Analyse der Rolle, die sie in seinem Leben spielte. Vgl. Farkas, a. a. O., S. 173, Donald G. Daviau: Der Mann von Übermorgen. Hermann Bahr 1863-1934. Wien 1984, S. 183.

¹² Lukas Mayerhofer, Moritz Csáky: Vorwort. In: Bahr: Tagebücher..., a. a. O., S. VIII.

¹³ Lukas Mayerhofer: Brief als Tagebuch – Tagebuch als Brief. Überlegungen zu einem Mischtypus im Werk Hermann Bahrs. In: Der Brief in der österreichischen und ungarischen Literatur. Hg. von András F. Balogh, Helga Mitterbauer. Budapest 2005, S. 169.

Tagebuchcharakter, den seine früheren Notizen aufwiesen. Der Schriftsteller vergisst auch nicht die Datierung. Dabei wendet er sich am Anfang des Briefes selten an die Adressatin, es fehlt die liebevolle Anrede, meistens beginnt er mit der Angabe der Tageszeit. Am Ende gibt es auch keine Unterschrift Bahrs. Die Eintragungen weisen aber zugleich die Eigenschaften der Korrespondenz auf. Es gibt da Wendungen an die Adressatin, Bitten an sie. Der Autor führt mit ihr einen Dialog. Die Briefe wurden auch auf dem postalischen Wege übermittelt. Den Text Hermann Bahrs kann man demnach als einen Mischtypus zwischen Tagebuch und Brief bezeichnen. Dass die Grenze zwischen den beiden Formen unklar sein kann, bemerkt Jacques Le Rider in seinem Buch *Kein Tag ohne Schreiben. Tagebuch der Wiener Moderne*, wo er unter anderem das Tagebuch von Hermann Broch untersucht, das die Form der Briefe an Ea Allesch hat. Der Schriftsteller schrieb in einem der Briefe: „Tagebuch, es ist eigentlich lächerlich, das Tagebuch – es sind nur Briefe an Dich, aber Briefe an Dich sind eben Tagebuch.“ Ähnliches gilt auch für die Aufzeichnungen Hermann Bahrs.

Die frühen Tagebücher Hermann Bahrs entstanden in einer spezifischen Zeit. Um die Jahrhundertwende beginnt eine ganz neue Epoche. Es ist die Zeit der industriellen Revolution, der raschen Fortschritte in Naturwissenschaften und in der Technik. Immer breitere Menschenmassen migrieren in die Stadt und das Lebenstempo ist immer größer. Das traditionelle Weltbild, das Wertesystem und auch die Geschlechterrelation ändern sich. Es entstehen Emanzipationsbewegungen, die Frauen werden beruflich aktiv und das traditionelle patriarchale Familienmodell wird aufgelöst.¹⁴ Die Veränderung in der Betrachtung des schönen Geschlechts präsentiert das Gedicht *Ein modernes Weib* von Maria Janitschek, das 1889 in einer Gedichtsammlung dieser Autorin erschien¹⁵. Wegen einer Beleidigung fordert die Titelfigur einen Mann zum Duell heraus, sie bringt auch die Waffe mit. Er lacht sie aber aus, denn für ihn „[ist] das Weib [...] da zum Dulden und Vergeben“¹⁶. Die Frau schießt ihn nieder, sie sei doch im 19. Jahrhundert gewachsen. Das moderne Weib ist selbstbewusst und fühlt sich dem starken Geschlecht gleich, es ist aber auch klar, dass sie den Mann gefährdet. Die Frau um die Jahrhundertwende fasziniert den Mann, vor ihr empfindet er aber auch Grauen. Es wundert also nicht, dass man in der Literatur und Kunst der Jahrhundertwende die Weiblichkeit so verschieden konstruiert, dass Frauen so verschieden dargestellt werden, als Huren und Madonnen¹⁷, als Musen und Medusen¹⁸. Monika Szczepaniak betont, dass die Weiblichkeitsvorstel-

¹⁴ Vgl. Mirosława Czarnecka: Die Bilder der neuen Frau in der Moderne und in den Modernisierungsprozessen des 20. Jahrhunderts. In: Die Bilder der neuen Frau in der Moderne und in den Modernisierungsprozessen des 20. Jahrhunderts. Hg. von K. Gabryjelska, Mirosława Czarnecka und Christa Ebert. Wrocław 1998, S. 5-6.

¹⁵ Maria Janitschek: Irdische und unirdische Träume. Gedichte. Berlin/Stuttgart 1889.

¹⁶ Maria Janitschek: Ein modernes Weib. <http://sophie.byu.edu/texts/ein-modernes-weib-poem> [Zugang: 02.07.2016].

¹⁷ Vgl. Lisa Fischer: Weibliche Kreativität – oder warum assoziieren Männer Fäden mit Spinnen? In: Die Wiener Jahrhundertwende. Hg. von Jürgen Nautz, Richard Vahrenkamp. Wien – Köln – Graz 1993, S. 147 [Studien zu Politik und Verwaltung, Bd. 46].

¹⁸ Vgl. Inge Stephan: Musen und Medusen. Mythos und Geschlecht in der Literatur des 20. Jahrhunderts. Köln/Weimar/Wien 1997.

lungen in der westlichen Kultur seit Jahrhunderten mythologisiert wurden. Die Frau, die mit der Natur und dem Körper assoziiert werde, wird aus männlicher Perspektive als ein Geschöpf gesehen, das sowohl Furcht erregt als auch mit seiner Unschuld und delikater Sinnlichkeit den Mann anlockt. Sie ist sowohl Engel als auch Teufel.¹⁹ Bei der Frauendarstellung in der Literatur und Kunst um 1900 hat man also mit der Fortsetzung einer älteren Tradition zu tun, diese Tradition wurde aber angesichts sozialer und kultureller Veränderungen besonders stark gepflegt. Die konträren Weiblichkeitsstereotypen findet man sowohl in der Kunst als auch in der Malerei dieser Zeit. In den 90er Jahren des 19. Jahrhunderts malt Edvard Munch seine *Madonna*, ein Bild auf dem eine junge, nackte Frau, wahrscheinlich im Zustand der sexuellen Ekstase, zu sehen ist, und auch seinen *Vampir*, ein Gemälde, das eine Frau präsentiert, die sich über einen Mann beugt und, wie der Titel suggeriert, sein Blut oder seine ganze Lebenskraft aussaugt. Das erste Bild ist Apotheose der Weiblichkeit und Fruchtbarkeit und auf dem zweiten hat man mit Dämonisierung der Frau zu tun. Auch bei Gustav Klimt findet man ähnliche Darstellungen. Einerseits malt der österreichische Maler ein Paar, das sich in einem Kuss harmonisch vereint (*Der Kuss*, 1908/1909)²⁰, andererseits die halbnackte Judith mit dem Kopf des Holofernes, den sie verführt und getötet hat (*Judith*, 1901). Ähnliche Frauendarstellungen findet man auch in der Literatur dieser Zeit. Horst Fritz stellt fest: „Die Beziehung der Geschlechter erscheint unter dem doppeltem Aspekt, einerseits der ersehnten Erfüllung und andererseits der stets sich wiederholenden Erfahrung der Nichtigkeit.“²¹ Im Schaffen August Strindbergs will die Frau den Mann erniedrigen und vernichten, das wird als ihr einziges Ziel dargestellt, es ist auch nicht möglich, durch Liebe zu einer Frau die geistige Höhe zu erreichen, oder sich dem Absoluten zu nähern, obwohl das vom Mann erhofft wird.²² Einen Extremfall der Dämonisierung des schönen Geschlechts findet man bei Stanisław Przybyszewski. In seiner Erzählung *De Profundis* verwandelt sich die Frau in einen Vampir; in der Vision des Haupthelden zerschneidet sie mit den Zähnen seine Halsadern und vergräbt ihre Hände wühlend in seinen Körper.²³ Grausam ist auch die Darstellung des schönen Geschlechts im frühen Schaffen Hermann Bahrs. In seinem Stück *Mutter* (erschienen 1891) kann man lesen: „Alle Frauen sind Mörderinnen am Manne. [...] es ist in der Natur. Es ist Gesetz.“²⁴ In

¹⁹ Monika Szczepaniak: „Nie rodzę się, tylko pożądam“. Dekonstrukcja mitu kobiecości w sztuce Elfriede Jelinek *Choroba albo współczesne kobiety*. In: Antynomie wartości. Problematyka aksjologiczna w literaturze i dydaktyce. Hg. von A. Morawiec, R. Jagodzińska, A. Klepaczko, Łódź 2006, S. 271.

²⁰ Das Motiv des Kusses findet man nicht nur bei Klimt, sondern auch bei Edvard Munch und Peter Behrens. Charakteristisch für diese Darstellungen ist „die Verschmelzung der beiden menschlichen Gestalten [der Frau und des Manns – A.Z.-Sz.] zu einer neuen Ganzheit.“ (Horst Fritz: Die Dämonisierung des Erotischen in der Literatur des Fin de Siècle. In: Fin de Siècle. Zur Literatur und Kunst der Jahrhundertwende. Hg. von Roger Bauer..., Frankfurt am Main 1997, S. 450).

²¹ Ebd.

²² Vgl. ebd.

²³ Vgl. Stanisław Przybyszewski: *De profundis*. Onlineversion, S. 9, <http://wolnelektury.pl/media/book/pdf/przybyszewski-de-profundis.pdf> [Zugang 20.07.16].

²⁴ Hermann Bahr: *Die Mutter*. Berlin 1891, S. 62.

seinem russischen Tagebuch, das 1891 als *Russische Reise* herausgegeben wurde, stellt der Schriftsteller die Frau als Gestalt auf einer Malvenwiese dar. Sie hat ein weißes Gewand an, ihr Gesicht ist unschuldig und rührend. Die Frau hält aber eine wuchtige Axt in der Hand, die vom Blut tropft. Sie sieht neugierig herab, erhascht einige Blutropfen und lächelt.²⁵ Andererseits wird in der Literatur der Jahrhundertwende die Beziehung zwischen Mann und Frau auch positiv dargestellt. Die Liebesvereinigung gewährt oft das Glück und ermöglicht die ersehnte Erfüllung. Das Resümee zu diesem Thema findet Horst Fritz in Hauptmanns Erzählung *Der Ketzer von Soanna* (1918). Die Schäferstochter Agatha ist für den Priester Francesco eine „Synthese von heidnisch-dionysischer Sinnlichkeit und madonnenhafter Unschuld“, sie „fungiert als Mittel der Teilhabe am Weltganzen“²⁶. Ähnliches lässt sich auch in Prosapoem *Androgyne* von Stanisław Przybyszewski finden, was noch näher besprochen wird.

Lisa Fischer schreibt über die Darstellung der Frau um die Jahrhundertwende:

„Zwischen Madonna und Hure bleibt die reale Frau unsichtbar. Sie ist der Definition männlicher Phantasien unterworfen. Sie selbst bleibt als Person hinter diesen Bildern verdeckt.“²⁷

Mit der Wirklichkeit hatten die Frauendarstellungen um 1900 oft nicht viel zu tun, sie waren meistens künstlerische oder literarische Projektionen der männlichen Ängste und Faszinationen, die im Kontext neuer Geschlechtsrelationen entstanden sind. Die Worte von Lisa Fischer treffen auch auf die Darstellung von Anna Mildenburg in den Brieftagebüchern Hermann Bahrs zu. Als Person bleibt sie oft hinter den Bildern, die sich der Schriftsteller von ihr in seinem Text schuf. Sie ist ein Konstrukt seiner Phantasie. Die reale Anna Mildenburg bleibt in den Brieftagebüchern des Autors vielleicht nicht ganz unsichtbar, sie steht aber immer wieder im Schatten seiner Imagination. Man muss hier betonen, dass dies Imagination eines Schriftstellers ist, der nicht nur eine Menge von Büchern schrieb, sondern auch verschiedene literarische Texte, nicht nur seiner Zeitgenossen, sehr gut kannte. In der Darstellung Mildenburgs tauchen demnach literarische Motive auf und obwohl die Briefe nicht als literarischer Text konzipiert wurden, kommt darin ein Schriftsteller immer wieder zu Wort, die Wirklichkeit mischt sich mit der dichterischen Fiktion.

In den Brieftagebüchern Hermann Bahrs wird seine Geliebte mehrmals als eine Heilige dargestellt. Das ist der Ausdruck der höchsten Verehrung des Schriftstellers für Anna Mildenburg. In seinem Brief vom 23. November 1907 schreibt er an sie:

„[...] mit dem [!] weißesten Rosen möchte ich Deine von der großen Leidenschaft geweihten Hände umkränzen und [...] Dir sagen dürfen, daß du die geliebte Heilige meines Lebens bist, um deren Segen ich betteln will [...]“²⁸

²⁵ Vgl. Hermann Bahr: *Russische Reise*. Dresden/Leipzig 1891, S. 37-38.

²⁶ Ebd. S. 451.

²⁷ Fischer, a. a. O., S. 147.

²⁸ Bahr: *Tagebücher...*, Bd. 5, a. a. O., S. 360.

Das diarische Ich ist hier bereit, um den Segen von Anna Mildenburg zu bitten oder gar zu betteln. Sie wird dabei zu einer Heiligen stilisiert. Die Rosen, mit denen der Autor der Tagebücher ihre Hände umkränzen möchte, wurden seit der mittelalterlichen Ikonographie zur Darstellung der Madonna benutzt²⁹. Auch ihre Farbe ist von großer Bedeutung. Das Weiße assoziiert man mit Reinheit und Unschuld. Dabei verwendet der Schriftsteller den Superlativ (die Rosen sind nicht einfach weiß, sondern die weißesten), was den Eindruck des Heiligseins noch verstärkt. Die Hände der Geliebten sind aber zugleich „von der großen Leidenschaft geweiht“, was auf einen sexuellen Aspekt hinweisen könnte. Einen Tag später setzt Hermann Bahr die religiöse Darstellung fort. Er schreibt in seinem Briefftagebuch:

„[...] vorwärts, aufwärts, aus mir empor, über Menschliche, ins Göttliche hinauf, zu Dir empor, Madonna, die ich, in einer Trunkenheit von Licht und Schall, hoch über mir auf weißen Wolken sehe, leise gütig lächelnd, sanft zu mir vorgebeugt, Hand ausgestreckt, um mir zu helfen. Laß mir diese Hand, hilf mir empor, zu Dir, hilf mir ein großer starker wirklicher Mensch werden, Du liebe reine Heilige meines Lebens.“³⁰

Anna Mildenburg ist hier nicht nur eine Heilige, sie ist die Madonna selbst. In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts ist das Madonnamotiv populär in der Kunst und Literatur. Charles Baudelaire schreibt das Gedicht *Einer Madonna*, das in den *Blumen des Bösen* veröffentlicht wurde, bei Felix Dörmann kommen Madonnagestalten mehrmals im Gedichtenband *Sensationen* vor und Edvard Munch malt 1894/95 sein Bild *Madonna*. Bahrs Darstellung ähnelt einer Offenbarung. Seine Madonna befindet sich auf weißen Wolken, was ein häufiges Motiv in der sakralen Malerei ist. Den magischen Charakter des beschriebenen Augenblicks betont der Autor der Briefe, indem er schreibt, dass er sie „in einer Trunkenheit von Licht und Schall“ sieht. Mildenburg beugt sich und streckt ihre Hand zu ihm, was er als Einladung interpretiert. Mit ihrer Hilfe soll er die Vollkommenheit erreichen. Er soll ein großer, starker und wirklicher Mensch werden. In der Nacht sollte er den Satz hören, dass Gott Mensch geworden sei und zum ersten Mal habe er dessen Sinn begriffen. Anna Mildenburg sieht er nämlich als Gott, der Mensch geworden ist. Solchen Eindruck hat er wenigstens nach der Lektüre ihres letzten Briefs. Der Schriftsteller schreibt ihr göttliche Attribute zu. Mit ihrer Liebe bewirke sie Wunder. Er bezeichnet sie als „ganz Güte, leuchtende Reinheit, vollkommene Liebe“, als „Strahlende“ und „Fleckenlose“. Für ihn, oder auch aus Erbarmen mit ihm, habe aber „dieses höchste, reinste, himmlische Wesen“ menschliche Gestalt, „tierische Gier, alle tiefste Irdischkeit“ angenommen, um ihm zu helfen.³¹ Hier geht Hermann Bahr über die katholische Darstellung Gottes hinaus. Im Neuen Testament ist er zwar Mensch geworden, aber (innerlich) war er immer noch Gott, also die tierische Gier konnte er nicht kennen, weil er die Sünde nicht kannte. Der Autor der Tagebücher verbindet die Göttlichkeit nicht nur mit dem Menschlichen, sondern auch mit dem Tierischen. Bei ihm

²⁹ Vgl. Bożena Witosz: *Kobieta w literaturze. Tekstowe wizualizacje od fin de siècle 'u do końca XX wieku*. Katowice 2001, S. 50.

³⁰ Bahr: *Tagebücher...*, Bd. 5, a. a. O., S. 361.

³¹ Vgl. ebd., S. 360-361.

hat Gott, alias Mildenburg, menschliche Gestalt, nähert sich aber auch dem Sterblichen durch seine Innerlichkeit, indem er zwar leuchtend rein, aber auch von der ungezügelter Begierde nicht frei ist. Hermann Bahr stilisiert in seiner Korrespondenz seine Geliebte mehrmals zu einer Heiligen und zugleich sich selbst zu ihrem Verehrer. Im früher zitierten Brief vom 24. November 1907 erreicht diese Stilisierung ihren Höhepunkt. Die Geliebte wird Madonna und Gott selbst. Es ist nicht mehr die Verehrung der Frau, es ist schon ihr Kult. In seinen anderen Briefen bezeichnet sich der Schriftsteller als Ton in ihren Händen, den sie bis zum Ende seines Lebens formen könne, und als demütigen und anbetenden Knecht der heiligen Frau.³² Durch diese Bezeichnungen betont er nicht nur seine Verehrung für sie, sondern auch seine Abhängigkeit von ihr. Es verwendet dabei die biblische Sprache. In der Bibel werden Mose und Josua mehrmals als „Knechte des Herrn“ bezeichnet³³, man findet hier auch eine ähnliche Tonmetapher. Im Buch des Propheten Jesaja kann man lesen: „Wir sind der Ton und du bist unser Bildner und wir alle sind das Werk deiner Hände.“³⁴ Durch Ähnlichkeit der Bilder oder Ausdrücke aus der Bibel und aus dem Text Hermann Bahrs wird die Herrlichkeit und Heiligkeit der Geliebten noch stärker betont. Zum Kult von Anna Mildenburg gehört auch die Hinwendung zu ihr in Form eines Gebets. Das diarische Ich wird zu einem Frommen, der vor seinem Gott kniet, seine Hände faltet und zu ihm betet. Hier einige Beispiele:

„Alles Gute und Schöne und Starke in mir kniet immer vor Dir und betet zu Dir.“³⁵

„[...] möchte ich vor Dir hinknien und die Hände falten und zu Dir beten, liebe heilige Frau im weißen Mantel!“³⁶

„Gute Nacht, nun will ich meine Hände falten wie als ganz kleiner Bub und zu Dir beten: behalt mich lieb, ich hab Dich ja so lieb!“³⁷

Die Briefe seiner künftigen Frau machen Bahr glücklich, manchmal versetzen sie ihn in den Zustand der Seligkeit. Am 19. Februar 1908 vergleicht er ihre Korrespondenz mit der Kommunion. Als er nach der Lektüre eines ihrer Briefe am nassen und kalten Abend zur Post ausgehen muss, um ihr ein Telegramm zu schicken, stellt er fest:

„So stell ich mir das Gefühl frommer Katholiken nach der Communion vor: wenn sie ins Leben zurück gehen, den lebendigen Gott in ihrem Leibe.“³⁸

Der Ausdruck des Kults von Anna Mildenburg ist auch eine Art Litanei, die der Autor der Tagebücher in seinem Brief vom 9. Dezember 1906 für seine Geliebte schrieb. Es heißt dort:

³² Vgl. ebd., S. 244, 308.

³³ Vgl. 5 Mo 34,5, Jos 14,7 (www.life-is-more.at/life/onlinebibel/Bibel_-_Revidierte_Elberfelder_1985_-_Altes_Testament.pdf [Zugang 7.09.2012]).

³⁴ Jes 64, 7, ebd.

³⁵ Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 312.

³⁶ Ebd., S. 350.

³⁷ Ebd., S. 360.

³⁸ Ebd., S. 439.

„Liebes Annerl
Liebe Frau meines Leibes
Liebe Schwester meiner Seele
Liebe Tochter meiner Zärtlichkeiten
Liebe Mutter, wenn ich traurig bin,
Liebe Hure meiner Begierden,
Liebe Heilige meines Lebens,
Liebes
Liebstes
Schönstes
Einziges
Alles
Mein Mein Mein
Alles –“³⁹

Der Schriftsteller bezeichnete diesen kurzen Text als Litanei seiner Liebe. Bahr erreicht den meditativen Charakter, der für diese Gebetform charakteristisch ist, durch die Wiederholung der Wendung „Liebe-“ am Anfang des jeweils neuen Verses. Er benutzt mehrere Bezeichnungen für seine Geliebte und zeigt dadurch die Fülle der Rollen, die Anna Mildenburg in seinem Leben spielt. Sie wird zur Frau, Schwester, Tochter und Mutter. Er stellt auch Widersprüchliches dar. Anna Mildenburg ist für ihn eine Heilige und eine Hure zugleich. Auf Bahrs Litanei trifft das zu, was Kurt Lüthi über die Darstellung der Frau in der Romantik schreibt: „Die Frau wird für den Mann zur Sophia, zur Maria und Madonna; zugleich ist sie aber auch Freundin, Geliebte, Schwester, Frau.“⁴⁰ Die Litanei ist einerseits eine besondere Liebeserklärung Bahrs, andererseits Ausdruck seiner Verehrung für die Geliebte. In der katholischen Kirche wendet man sich in einer Litanei doch an Gott selbst, an die Mutter Gottes oder an Heilige. Wenn sich der Tagebuchschreiber in seinem Gebet an Anna Mildenburg wendet, rechnet er sie dieser besonderen Gruppe zu. Der Kult der Geliebten kommt hier in einer interessanten Form zum Vorschein.

Die Liebe wurde um 1900 spezifisch aufgefasst. Texte von Schopenhauer, Nietzsche und besonders von Weininger (*Geschlecht und Charakter*, 1903) sind besonders misogyn und können als ein Beispiel der negativen Wahrnehmung der Frau dienen. Nike Wagner stellt fest:

„Misogynie, weniger als Haß auf die einzelne Frau, sondern als Haß auf das weibliche Element in der Kultur, gehörte ebenso wie ihre Kehrseite, die Idolatrie und Dämonisierung des Weiblichen, zu dem Denk-Habitus der europäischen Intelligenz um die Jahrhundertwende.“⁴¹

³⁹ Ebd., S. 174.

⁴⁰ Kurt Lüthi: *Feminismus und Romantik*. Berlin/Köln 1985, S. 25.

⁴¹ Nike Wagner: *Geist und Geschlecht*. Karl Kraus und die Erotik der Wiener Moderne. Frankfurt a. M. 1982, S. 9. Die Veränderung in der Betrachtung der Frau um die Jahrhundertwende beschrieb auch Hermann Bahr in einem seiner Artikel. Es heißt dort: „Die Kurse der Frauen schwanken sehr. Einmal sind sie ganz oben in der Meinung der Menschen, und dann sind sie plötzlich wieder ganz unten. Die Klassiker und Romantiker haben ihnen schrecklich hofiert.

Die modernen Künstler kamen oft zur Überzeugung, dass die wirkliche, gefühlvolle, geistige Vereinigung eines Manns und einer Frau nicht möglich sei.⁴² Die Liebe vertiefte noch oft ihre Traurigkeit und das Gefühl der Einsamkeit.⁴³ Im Jahre 1890 bereitete der junge Hermann Bahr einen Artikel vor, dessen Teile man in seinen frühen Tagebüchern finden kann (sie wurden jedoch im späteren Aufsatz verändert). Der Autor weist dort auf die Ungleichheit und Verschiedenheit der beiden Geschlechter hin. Er stellt fest, dass Mann und Frau „einander anders sein werden, jedes eine Natur für sich und darum unverträglich und unverständlich, eines für das andere“⁴⁴. Die Kommunikation zwischen den beiden Geschlechtern ist für Bahr unmöglich, so scheint auch die geistige Vereinigung von Mann und Frau, im Sinne einer Vollkommenheit, ausgeschlossen zu sein. In seinem Artikel schreibt er über das eigentliche „Problem zwischen Mann und Frau, daß ihre Körper von einander nicht lassen und ihre Seelen mit einander sich nicht verbinden können, und daß die Spaltung der Geschlechter, welche die Liebe täglich erneuert, täglich auch den Haß erneuen muß.“⁴⁵ Die Beziehung zwischen Mann und Frau wird demnach von Liebe, aber auch von Hass geprägt. Körperlich ziehen sich die beiden an, aber seelisch werden sie nie zu einer Einheit. In seinen frühen Tagebüchern ist der Schriftsteller noch radikaler. Die Liebe zwischen zwei Menschen verschiedenen Geschlechts sieht er als „Krieg auf Vernichtung“⁴⁶.

Die Ansichten Hermann Bahrs änderten sich aber innerhalb einiger Jahre. In seinen Briefen an Anna Mildenburg bringt er seine Überzeugung von der Möglichkeit einer völligen geistigen Vereinigung mit der geliebten Frau mehrmals zum Ausdruck. Am 13. Dezember 1907 schreibt er:

Dann, seit Schopenhauer gegen das *niedrig gewachsene, schmalschulterige, breithüftige und kurzbeinige Geschlecht* declamirte, hat man es wieder mehr mit dem seligen Tertullian gehalten, der misogynisch [...] erklärte: *Weib du bist Pforte zum Hölle [...]*”. In: Mephr! [Pseudonym von Hermann Bahr – A. Z. – Sz.]: Ehret die Frauen! In: Deutsche Zeitung, Wien, 22 (1892), Nr. 7527, Sonntags-Ausgabe, 11.12.1892, S. 4).

⁴² Interessant äußerte diese Überzeugung ein polnischer Dichter des *fin de siècle* Kazimierz Przerwa-Tetmajer in seinem Buch „Otchłań. Fantazyja psychologiczna“. Es heißt dort: „Czy [...] ja nie rozbijam się o kobietę, jak woda o skałę, które sie nigdy nie zbiją w jedno, nie sharmonizują, nie zdźwiczają we wspólną jedność, a kobieta o mnie jak wiatr o wodę, którą może porwać, zamącić, wzburzyć, ale której nigdy nie może zniweczyć w swej istocie? Tak, tak my się kochamy, my się pragniemy i szukamy siebie – ale jesteśmy sobie żywiołowo obcy, elementarnie psychicznie obcy, zlewamy się, jak rzeki z morzem, ale nigdy nie jesteśmy ogniem, który jest jeden, z czegokolwiek powstał.“ (Kazimierz Przerwa-Tetmajer: *Otchłań. Fantazyja psychologiczna*. Warszawa 1900, S. 6.)

⁴³ Vgl. Kaja Marchel: *Miłość młodopolska na tle modernizmu europejskiego*. In: *Miłość romantyczna jako figura wyobraźni*. Hg. von Bożena Płonka-Syroka, Edyta Rudolf. Wrocław 2009, S. 267.

⁴⁴ Hermann Bahr: *Tagebücher. Skizzenbücher. Notizhefte*. Hg. von Moritz Csáky. Bd. 2, Wien/Köln/Weimar 1996.

⁴⁵ Hermann Bahr: *Zur Frauenfrage. Die Epigonen der Marxismus*. In: *Freie Bühne 1*. Berlin 1890, S. 472.

⁴⁶ Bahr: *Tagebücher...*, Bd. 2, a. a. O., S. 9.

„[...] wie unsere Seelen jetzt so seltsam schön eine in die andere geflossen sind, daß keine Schranke mehr ist, daß Keins mehr weiß, was es selbst und was das andere in ihm ist, und daß wir jetzt, so weit über viele Meilen getrennt, doch eigentlich in der stärksten zärtlichsten innigsten Nähe unverlierbarer, unzerstörbarer Gemeinsamkeit und Einheit leben. Es ist wunderschön. Ich habe nicht gewußt, daß es so was Schönes gibt.“⁴⁷

Diese Worte gehören nicht mehr dem modernen, dekadenten Bahr, der die Liebe zwischen einem Mann und einer Frau als eine zerstörende Kraft sah, für den die seelische Einheit der beiden nicht möglich war. Es fehlt hier auch die pejorative Darstellung der Frau, die ihre Wurzeln in der Philosophie von Schopenhauer, Nietzsche oder Weininger haben könnte. Der Schriftsteller wird mit seiner Geliebten eins, er glaubt, dass ihre Seelen verbunden sind, stellt sie als eine Einheit dar. Die Liebe wird hier nicht dämonisiert, nicht als „Krieg auf Vernichtung“ bezeichnet. Dieses Gefühl macht ihn glücklich, obwohl Anna Mildenburg Meilen entfernt ist. In den Briefftagebüchern Hermann Bahrs lassen sich dabei deutlich Spuren der Androgynie bemerken.

Die Androgynie ist ein Begriff, der sowohl in philosophischen, religiösen und psychologischen Schriften als auch in der Literatur auftritt. Er stammt aus dem Griechischen, wo *andro* den Mann und *gyne* die Frau bedeutet. Wörtlich kann die Androgynie als Vereinigung der weiblichen und männlichen Eigenschaften in einem Lebewesen verstanden werden, im breiteren Kontext kann man sie aber auch als Einheit oder Ganzheit definieren. Sie ist ein Archetypus, der in dem kollektiven Bewusstsein von jeher existiert. Sie erscheint in kosmologischen Mythen, die die Entstehung der Welt aus der Gottheit darstellen, die entweder ohne Geschlecht war oder Eigenschaften der beiden Geschlechter hatte. Die Elemente der Androgynie findet man u. a. bei Plato, bei dem Romantiker Friedrich Schlegel und bei Carl Gustav Jung (*animus* und *anima*).⁴⁸ Sie wird zum Thema des Romans von Honoré de Balzac *Seraphita* (1834) und des Prosapoems *Androgynie* (1906) von Stanisław Przybyszewski. Besonders der zweite Text ist hier von Bedeutung, denn erstens entstand er in der Zeit, die für unsere Fragestellung von Bedeutung ist, und zweitens wurde sie von einem Autor geschrieben, der die Berliner Bohème um die Jahrhundertwende stark beeinflusste⁴⁹ und im ganzen deutschsprachigen Raum bekannt war. In *Androgynie* wird die Suche eines Künstlers nach einer Frau dargestellt, die ihm Blumen schenkte. Sie hat Züge einer *femme enfant*, wird mit Tuberose, aber auch mit einem Vampir verglichen.⁵⁰ Im Poem des polnischen Schriftstellers mischen sich die Wirklichkeit und Träume des Helden, die reale und imaginierte Welt. Das gesuchte

⁴⁷ Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 180.

⁴⁸ Vgl. Ewa Głazewska: Androgynia – model człowieka XXI wieku. In: *Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska Lublin Polonia*. Sectio I. Vol. XXVI, 2 (2001), S. 17-19, online: <file:///C:/Documents%20and%20Settings/SysOp/Meje%20dokumenty/Downloads/Annales.pdf> [Zugang: 12.06.2016].

⁴⁹ Vgl. Marcelina Szewczyk-Sadowska: *Die ewige dunkle Sehnsucht (...)*. Zum Verhältnis zwischen dem Gnostischen und dem Dekadentem im Werk von Stanisław Przybyszewski, Johannes Schlaf und Hanns Heinz Ewers. Dissertation geschrieben an Uniwersytet Adama Mickiewicza, Poznań 2011, S. 101.

⁵⁰ Vgl. Stanisław Przybyszewski: *Androgynie*. Berlin 1906, S. 11, 26.

Mädchen erweist sich endlich als eine imaginäre Geliebte, die in dem Inneren des Helden existiert und die aus ihm heraus entsteht.⁵¹ Am Ende des Textes kommt es zur mystischen Vereinigung der beiden:

„Es geschehe!

Er und sie sollten zum Urschoss zurückkehren um zu einer heiligen Sonne zu werden.

Eins und unteilbar sollten sie werden,

und alle Geheimnisse nackt und gelöst mit ihren Augen schauen

und in gottewiger Klarheit alle Ursachen und Ziele durchdringen und sie leiten

und alle Erden und jegliches Sein beherrschen

im Gottgefühl: Er-Sie!

Androgyne!⁵²

In den Briefstagebüchern Hermann Bahrs wird mehrmals die Überzeugung von seiner geistigen Verwandtschaft mit Anna Mildenburg ausgedrückt. Seine Geliebte ist ihm so nah, dass er sie und sich selbst oft als eine Einheit oder auch eine Ganzheit darstellt. Am 12. Dezember 1906 singt Anna Mildenburg in einer Oper, aber Bahr kann nicht dabei sein. Zu der Begegnung der Geliebten kommt es aber in der Imagination des Tagebuchschreibers. Seine künftige Frau kommt zu ihm als eine Art Vision:

„Du bist, die tief geliebte, liebend gekannte, erkannte Frau, und bist es doch nicht, bist nicht dieselbe, bist zu einer andrem, zum Anderen geworden, zu allen Geheimnissen, von welchen die Welt schwer ist, zu allem Wesen, das jenseits von mir ist, und so, verzaubert, entrückt, jenseits von mir, jenseits von Dir, drüben, fern, Urwesen versunkener Zeit, bist Du mir doch näher als in meinen Armen, wirst mir nur ganz ich, ich selbst, mein Selbst, das Eigentliche, das Wesen, das Letzte von mir, daß ich sonst kaum ahne, das ich durch Dich, an Dir erst gefunden habe, und ich spüre, daß Du und ich, daß wir dieselbe Wurzel haben, dasselbe sind, nicht Mann und Frau, nicht Bruder und Schwester, sondern ein und dasselbe Geschöpf, untrennbar, unlösbar [...]“⁵³

In der Vision Hermann Bahrs werden er und seine Geliebte zu einem Geschöpf. Sie existieren nicht mehr als zwei Individuen. Sie sind weder Mann und Frau, wobei das Sexuelle im Spiel sein kann, noch Bruder und Schwester, wobei die Verwandtschaft oder Geistesverwandtschaft betont wird. Sie sind mehr, sie bilden eine unlösbare Gemeinschaft, einen Androgyne. Der Androgyne ist nach Ewa Głazewska ein Ursymbol der Sehnsucht des Menschen nach der Einheit und der Harmonie mit dem Kosmos. Er stellt ein geistiges Ideal dar.⁵⁴ Durch die Vereinigung mit seiner Geliebten scheint sich auch Bahr dem Absoluten zu nähern. Anna Mildenburg wird zu einem „Urwesen versunkener Zeit“. Bahr tritt so in Kontakt mit dem Geheimnisvollen, dem „Außerirdischen“. Er gewinnt ein neues Wissen wie der Held von Przybyszewski, der nach der androgyne Vereinigung mit seiner Geliebten „alle Geheimnisse nackt

⁵¹ Vgl. Szewczyk-Sadowska, a. a. O., S. 127.

⁵² Przybyszewski: Androgyne, a. a. O., 107.

⁵³ Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 179.

⁵⁴ Vgl. Głazewska, a. a. O., S. 19-21.

und gelöst mit [seinen] Augen [schaut]⁵⁵. Noch eindeutiger wird das in Bahrs Brief vom 14. Februar 1907 ausgedrückt. Die Geliebte führt ihn fast wie Dantes Beatrice dank ihrer Liebe in die Ewigkeit:

„Du, einzige große urmächtige Frau, hast mir aus Deiner Wunder wirkenden Liebe den Schlüssel gereicht der alle Tore zur Ewigkeit erschließt. Jetzt geliebte Seherin, bin ich drüben und die selige Ruhe des vollkommenen Wissens um die Welt ist in mir.“⁵⁶

Bahr ergreift das Gefühl der Ruhe, die damit verbunden ist, dass er dank der Liebe das vollkommene Wissen um die Welt erwirbt. Er glaubt, dass er sich von dieser „normalen“ Welt mit ihren alltäglichen Problemen distanziert. Er ist schon „drüben“. Seine Geliebte ist seine Erfüllung und Vollendung. Im weiteren Teil seines Briefes drückt der Schriftsteller seine Sehnsucht aus und kehrt zur Darstellung der androgyne Einheit zurück, die er und seine Geliebte bilden. Hier erscheint aber ein neues, interessantes Element. Die neue Gemeinschaft, zu der die beiden werden, vergleicht er mit einem Kind. Bahr erinnert sich, dass Anna Mildenburg sich von ihm ein Kind wünschte, und stellt fest:

„Jetzt haben wir dies Kind. Wir sind es selbst, Du bist nicht mehr da, ich bin nicht mehr da, nur zusammen sind wir da, ein und derselbe Mensch, ein großer geheimnisvoller neuer starker freier Mensch, der von den Leiden, die wir früher litten, als jedes nur ein Teil war, nicht mehr wissen wird... wir sind selber unser eigenes Kind.“⁵⁷

Die Verwendung des Wortes „Kind“ suggeriert hier einen neuen Anfang. Alles, was früher war, ist nicht mehr wichtig. Der Autor der Tagebücher verwendet auch die Bezeichnung „neuer Mensch“, was ähnliche Assoziationen hervorruft. Dieser Mensch ist aber, im Gegensatz zu einem Kind, nicht wehrlos, sondern stark. Bahr schreibt, dass er auch kein Leiden kennen wird. Er scheint ein Ideal, ein Übermensch zu sein. Die Kindsmetapher kommt auch im Brief vor, der zwei Tage später geschrieben wurde. Sie weicht aber ein bisschen von der früheren Darstellung ab. Der Schriftsteller bezeichnet die Adressatin seiner Briefe als seine Mutter, denn sie gebar ihn neu. Zugleich sieht er sie als seine Tochter, die von ihm gezeugt wurde.⁵⁸ Ähnliche Darstellung findet man auch in *Androgyne*. Die imaginierte Geliebte sagt: „Ich bin das Blut, das immer von neuem deine Brunst sättigt, durch mich und in mir bist du empfangen – durch mich und in mir wird sich dein Sein vollbringen“⁵⁹. Bei Bahr kommt es zur geistigen Vereinigung mit Anna Mildenburg auch durch die Kunst. Das androgyne Denken kommt in der Beschreibung der Wirkung ihres Gesangs auf ihn sehr stark zum Vorschein, auch hier schreibt der Schriftsteller von seiner Neugeburt:

⁵⁵ Przybyszewski: *Androgyne*, a. a. O., S. 107.

⁵⁶ Bahr: *Tagebücher...*, Bd. 5, a. a. O., S. 244.

⁵⁷ Ebd., S. 245.

⁵⁸ Vgl. ebd. In seinem *Selbstbildnis* sieht Hermann Bahr die Begegnung mit Anna Mildenburg als seinen Wiedergeburt (Vgl. Hermann Bahr: *Selbstbildnis*. Berlin 1923, S. 262).

⁵⁹ Przybyszewski: *Androgyne*, a. a. O., S. 97.

„Dein Singen vernichtet mich und es gebiert mich. Wenn du singst, stirbt alles, was ich war, und ich werde Dein Kind, wie eben erst aus Dir herausgekrochen, und noch heiß und feucht von deiner Leibeswärme. Verstehst Du das? [...] Ich, wie ich heute bin, bin Dein Kind, Dein und mein Kind, so zu Dir geworden, wie Du ich bist.“⁶⁰

In seinen androgynen Beschreibungen lässt Bahr seiner Phantasie freien Lauf, er bedient sich auch religiöser Elemente. Am 27. Februar, spät in der Nacht, beschreibt er seine Vision, die die Lektüre des Briefes von Anna Mildenburg begleitete:

„... überall Flammen rings um mich ... sonst alles entschwunden, versunken, nur dieses ungeheuer rote Feuer um mich, eine mich einhüllende Flammenkugel, ein Feuermeer ... und Du darin, wie ich Dich nie gesehen, Dir ganz gleich, aber unermeßlich groß und von einer wilden Majestät [...] als ich erst allmählig wieder zu mir kam, hatte ich ein so merkwürdiges Gefühl, als hätte ich alles dieses Feuer, diese roten Kugeln, diese flammenden Locken verschluckt ... und jetzt wären sie in mir und – Du wärest in mir: ich bin jetzt von dir besessen, alles in mir ist jetzt Du geworden, Dein Wille geschieht in meinem Blut.“⁶¹

Die Vision ähnelt einer Offenbarung. Es ist zwar nicht Gott, der hier erscheint, sondern seine Geliebte, aber sie ist verändert, hat gewisse Züge Gottes, ist doch „unermeßlich groß und von einer wilden Majestät“. Sie kommt in einer Feuerkugel, oder, anders formuliert, umgeben von Feuerflammen. Das scheint auch nicht ohne Bedeutung zu sein, weil Feuer mit Gott und seiner Liebe assoziiert werden kann.⁶² Es ist ein Element der Offenbarung. In der Bibel erscheint Gott Moses auf dem Berg Sinai gerade in der Gestalt des Feuers. Das Gefühl, dieses Feuer verschluckt zu haben, ähnelt auch dem Empfang der Kommunion. So kommt es hier zur mystischen Vereinigung der Geliebten, er fühlt seine Geliebte in sich, ist von ihr besessen. Auch in *Androgyne* von Przybyszewski sind mehrere religiöse Elemente enthalten, die sich dazu noch mit dem Erotischen mischen.⁶³

Die Liebe Hermann Bahrs zu Anna Mildenburg wird in seinen Briefen nicht immer als ein positives Gefühl dargestellt. An manchen Stellen der Brieffagebücher Hermann Bahrs hat Anna Mildenburg Züge einer *femme fatale*. Die *femme fatale* ist eine selbstbewusste, fordernde Frau, die meistens emotional und materiell unabhängig ist. Sie gehört nicht zu den passiven Gestalten, sie wählt selbst ihre Partner. Sie weist also gewissermaßen „männliche“ Verhaltensweisen auf.⁶⁴ Die *femme fatale* ist eine Verführerin, ein tierhaft-triebhaftes Wesen⁶⁵, durch das der „zu ihr in Beziehung

⁶⁰ Ebd., S. 306.

⁶¹ Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 260.

⁶² Vgl. Wojciech Gutowski: *Nagie dusze i maski. O młodopolskich mitach miłości*. Kraków 1997, S. 29.

⁶³ Vgl. Szewczyk-Sadowska, a. a. O., S. 129.

⁶⁴ Vgl. Andrea Kottow: *Der kranke Mann. Medizin und Geschlecht in der Literatur um 1900*. Frankfurt a. M. 2006, S. 192.

⁶⁵ Vgl. Dagmar Lorenz: *Wiener Moderne. 2., aktualisierte und überarbeitete Auflage*, Stuttgart/Weimar 2007, S. 153.

geratene Mann zu Schaden oder auch zu Tode kommt“⁶⁶, was auch im Attribut *fatale* (oder auch verhängnisvoll) betont wurde. In den Brieftagebüchern Hermann Bahrs wird Anna Mildenburg oft als eine mächtige Frau dargestellt und Bahr tritt dabei in die Rolle eines Untertanen, der von ihr abhängig ist, der sich von ihr nicht befreien kann. In seinem Brief vom 17. November 1907 stellt er fest:

„Wie eine schwere Kette trage ich diese Liebe um den Hals, Du brauchst nur in der Ferne leise zu ziehen und sie schnürt mich zusammen und mein Herz steht still.“⁶⁷

Die Liebe wird hier nicht als ein Gefühl dargestellt, das beflügelt. Der Autor vergleicht sie mit einer schweren Kette um den Hals. Die Kette macht aus ihm einen Gefangenen oder auch einen Sklaven, über dessen Leben und Tod seine Geliebte, die in die Rolle einer mächtigen Herrin gedrängt wurde, entscheidet. Der Autor der Tagebücher schreibt ihr auch bösen Willen zu. Wenn er keinen Brief von ihr bekommt, notiert er (13. Februar 1907):

„[...] hässlicher Verdacht: ob Du nicht vielleicht mit Absicht tust, weil Du ja weißt, was ich leiden muß – um Deine Macht über mich zu spüren, um mir Deine Macht über mich zu zeigen, um Deine Macht über mich schwelgend zu genießen – so ein Hedda Gabler Zug!“⁶⁸

Hier wird Hermann Bahrs Geliebte als eine Frau dargestellt, die ihre Macht über den in sie verliebten Mann genießen möchte und sich an seinem Leiden vergnügt. Der Autor der Tagebücher betont seine Abhängigkeit von ihr und stellt sich als Untertanen der mächtigen „Herrin“ dar, die zu einer grausamen Herrscherin stilisiert wird. Er vergleicht sie mit Hedda Gabler, der Titelfigur eines Dramas von Henrik Ibsen, mit dessen Inszenierung er sich damals im Theater beschäftigte. Ibsens Hedda ist verdrossen und mit dem Leben unzufrieden. Sie ist eine kalte und gefährliche Frau, die das Glück der anderen zu zerstören versucht. Sie überredet ihren ehemaligen Geliebten, auf den sie eifersüchtig ist, Selbstmord zu begehen, dieser gelingt aber nicht, weil er sich in den Unterleib schießt. Ein wichtiges Utensil ist für sie eine Pistole aus dem Nachlass ihres Vaters, mit dem sie oft spielt. Im zweiten Akt des Dramas sagt sie: „Ich möchte ein einziges Mal in meinem Leben die Herrschaft haben über ein Menschenschicksal.“⁶⁹

⁶⁶ Carola Hilmes: *Die Femme fatale: ein Weiblichkeitstypus in der nachromantischen Literatur*. Stuttgart 1990, S. 9.

⁶⁷ Bahr: *Tagebücher...*, Bd. 5, a. a. O., S. 314.

⁶⁸ Ebd., S. 243.

⁶⁹ Henrik Ibsen: *Hedda Gabler*. Henrik Ibsen Sämtliche Werke, Bd. 5, online: <http://gutenberg.spiegel.de/buch/1727/3> [Zugang: 06.03.2012]. Interessant ist aber, dass in seinem Artikel über diese Figur Hermann Bahr vor allem ihre Tragik betont. Hedda kommt darin nicht mehr als eine mächtige Frau vor. Das möge folgendes Zitat veranschaulichen: „Heddas eigentliches Wesen scheint mir eine merkwürdige Vermischung von Leere mit Gier nach Fülle, von Unempfindlichkeit mit Sucht nach einer großen, starken Empfindung, von Schwäche mit dem Verlangen nach Kraft zu sein. Unfähig einen anderen Menschen durch sich zu überwältigen oder selbst von ihm überwältigt zu werden, gleich unfähig, die Macht des Lebens auszuüben, wie sie zu erleiden, ja

Hermann Bahr schreibt seiner Geliebten auch magische Kräfte zu. Als er seine Vision beschrieb, in der Anna Mildenburg zu ihm in einer Feuerkugel kam, stellte er fest, dass er von ihr besessen sei, und dass in seinen Adern ihr Wille geschehe⁷⁰. In dieser Darstellung erscheint die Figur seiner Geliebten als eine starke, mächtige Frau, aber auch als ein überirisches Wesen, dem sich der Mann auf magische Art und Weise unterordnet. Ihre „magische“ Wirkung wird auch in anderen Briefen Hermann Bahrs betont. Der Autor kann sich von den Gedanken an sie nicht befreien. Er benutzt oft die Bezeichnung „verhexen“, um auszudrücken, was die Liebe mit ihm machte:

„Mein Fleisch gibt keine Ruh. Und will nur Dich – kapriziert sich auf Dich. Annerl. Was hast du mich so verhext!“⁷¹

„[...] das ist jetzt wie verhext: ich kann kein Bett sehen, ohne an Dich zu denken, und ich kann an Dich nicht denken, ohne gleich ein Bett zu sehen [...]“⁷²

„Was hast Du, böse liebe Zauberin, mit mir getan? Du hast mich ganz verhext!“⁷³

„Warum Du böse Seherin hast Du mich so verhext? Was hast Du mir eingegeben? In meinen Adern rast ein Gift der wildesten Gier nach Dir, liebe Herrin!“⁷⁴

In den obigen Worten wird die Geliebte zu einer Zauberin oder auch einer Hexe stilisiert. Er selbst ist in dieser Konstellation ihr Untertan oder auch der Gefangene ihrer Wünsche, was sich in der im letzten Zitat verwendeten Bezeichnung „Herrin“ bemerkbar macht. Mit ihrer magisch verführerischen Kraft, die als ein Attribut der *femme fatale* gesehen werden kann, dominiert sie das ganze Leben des diarischen Ichs. Indem die Gier nach ihr, die sein ganzes Dasein zu erfüllen scheint, als Gift bezeichnet wird, kommt seine Überzeugung von ihrer zerstörenden oder gar tödlichen Wirkung zum Vorschein.

Dagmar Lorenz führt zwei Beispiele für die Figur der *femme fatale* in der Literatur der Moderne an: Felix Dörmanns *Satanella* und die Hexe aus dem Kleindrama von Hugo von Hofmannsthal *Der Kaiser und die Hexe*.⁷⁵ Vergleicht man Bahrs Schilderung seiner Beziehung mit Anna Mildenburg und die Darstellung seiner Geliebten in seinen Briefftagebüchern mit dem letztgenannten Text, so kann man manche Gemeinsamkeiten finden. In Hofmannsthals Drama wird die Geschichte eines Kaisers

überhaupt vom Leben immer wie durch einen geheimnisvollen Abgrund getrennt, so daß es nur einmal herüberspritzen, aber sie niemals erreichen kann, muß sie, von seinem Hauch umweht, seinen Schaum riechend, ohnmächtig nach ihm verschmachten.“ (Hermann Bahr: Über Hedda Gabler. Brief an eine Schauspielerin. In: Eine deutsche Kunstspende. Unter dem Eindruck des Erdbens von Sizilien und Kalabrien. Gesammelt durch Otto Julius Bierbaum, Felix Mottl, Franz von Stuck. Hg. von Fritz Helmut Ehmcke. München 1920, S. 132.)

⁷⁰ Vgl. Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 260.

⁷¹ Ebd., S. 162.

⁷² Ebd., S. 164.

⁷³ Ebd., S. 173.

⁷⁴ Ebd., S. 224.

⁷⁵ Vgl. Lorenz, a. a. O., S. 153.

„Liebe Schwester meiner reinsten Träume“ oder „wilde Dirne meiner schwärzesten Begierden“

erzählt, der von einer schönen Hexe namens Helena verführt wurde. Nach sieben Jahren der Beziehung versucht er sich von ihrem Zauber zu befreien. In diesem Text wird der *femme fatale* die magische Kraft zugeschrieben. So wie Hermann Bahr den Eindruck hat, dass er von seiner Geliebten total besessen ist, dass in seinen Adern ihr Wille geschieht⁷⁶, stellt auch der Kaiser fest:

„Blut? ... Mein Blut ist voll von ihr!
Alles: Hirn, Herz, Augen, Ohren!“⁷⁷

Sowohl der Kaiser als auch das diarische Ich können sich von den Gedanken an ihre Geliebten, von der wilden Gier nach ihnen nicht befreien. Beide fragen, wie und mit welchen Mitteln den Verführerinnen das gelungen ist. Bei Bahr ist das eine rhetorische Frage:

„Was hast Du mir eingegeben? In meinen Adern rast ein Gift der wildesten Gier nach Dir, liebe Herrin!“⁷⁸

Im Text von Hugo von Hofmannsthal liest man:

„[...] welches Mittel mir gegeben,
abzureissen meinem Leben
die Umklammerung Deiner Armen
sicherer als mit einem Messer?“⁷⁹

Das ganze Drama thematisiert eigentlich den Versuch des Kaisers, dem Zauber der schönen Hexe zu entkommen. Der Herrscher ist nicht im Stande, seine sexuellen Triebe zu zügeln. Die Hexe wird bei Hofmannsthal als ein sinnliches Wesen dargestellt, dem sich der Mann unterordnen muss. Auch bei Hermann Bahr steht das Sexuelle in der Beschreibung seiner Geliebten oft im Vordergrund. Er begehrt sie und dieses Begehren wird von ihm nicht nur psychisch, sondern auch physisch empfunden, was sich in Formulierungen wie „Hunger“ oder „Durst nach Deinem Fleisch“⁸⁰ bemerkbar macht. Am 10. Oktober 1907 schreibt er an sie:

„[...] wie mich Dein Fleisch in allen Sinnen rasen macht. Ich erschrecke oft vor mir selbst: denn dies ist schon Wahnsinn, wie ich Deinem Körper knechtisch Untertan und nach ihm bis zum Vergehen gierig bin.“⁸¹

Die Geliebte gewinnt mithilfe ihres Körpers die Herrschaft über das diarische Ich. Bahr stilisiert sich hier zu einem Untertanen nicht der Geliebten selbst, sondern

⁷⁶ Vgl. Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 260.

⁷⁷ Hugo von Hofmannsthal: Der Kaiser und die Hexe. Leipzig 1907, S. 65 [Kleine Dramen, Bd. 2].

⁷⁸ Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 224.

⁷⁹ Hofmannsthal, a. a. O., S. 67.

⁸⁰ Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 169, 151.

⁸¹ Ebd., S. 309.

ihres Leibes, den er so stark begehrt. An einer anderen Stelle seiner Briefftagebücher schreibt er über die „himmlisch höllische Magie“ des „berückenden, verzückenden, erregenden, zerwühlenden, vernichtenden Fleisches“⁸². Ihrem Körper schreibt er also magische Kraft zu, die sowohl himmlisch als auch höllisch wirkt. Er wirkt auf ihn wie eine Droge, versetzt ihn in einen Zustand höchster Begeisterung, zugleich aber gehen von ihm zerstörende Wirkungen aus, denn er ist auch „zerwühlend“ und „vernichtend“. Bahr verwendet dabei die Bezeichnung „Fleisch“ und betont damit das Sinnliche. Die Begierde ist jenes Element, das den Kaiser und das diarische Ich verbindet. Sie ist so groß, dass der Begehrende vom Wahnsinn bedroht wird. Während aber der Kaiser gegen den Zauber der Hexe noch zu kämpfen versucht, lässt das diarische Ich die Geliebte über sein Schicksal entscheiden:

„Ich bin ganz Dein, ein willenloses Ding in deiner Hand, das nur Dir gehören und Dir dienen und Dir gefallen will, und hab Dich namenlos lieb und leb für Dich und leb von Dir und leb durch Dich und Du sollst mich halten, so lang Du mich magst, und dann ausblasen wie ein herabgebranntes Licht.“⁸³

Die Epoche, in der der Schriftsteller lebte, mit ihrer spezifischen Auffassung der Liebe und der Frau, war nicht ohne Einfluss auf den hier besprochenen Text. Die Beschreibung von Anna Mildenburg als eine sinnliche Geliebte und mächtige Frau, deren Untertan das diarische Ich sein möchte, ist eine deutliche Stilisierung. Hier kommt ein Schriftsteller zu Wort, der seine Phantasien im Text auslebt. Bahr warf nämlich seiner künftigen Frau eher Kälte und zu große Vernunft in der Liebe vor⁸⁴. Die Vorstellung von ihr scheint „sinnlicher“ als die reale Person zu sein. Am 3. Februar 1907 schreibt Bahr:

„[...] im Traum bist Du eine ganz andere Frau, als ich Dich sonst kenne: alle Scham ist weg, Du glühst, Du rasest, Deine Liebe hat etwas zorniges, Deine sonst so liebe sanfte Hand wird rau, Du schreist mit mir – wie grausam gierig Du mich quälst, ich wage gar nicht niederzuschreiben, was Du alles verlangst. – Welche ist nun die wahre Anna? Jene, die ich kenne, die selbst in der höchsten Lust sich niemals vergessen, niemals von ihrer tiefen Scham befreien kann, oder diese fessellos wütende, von der ich träume? Vielleicht träume ich dich so, wie Du im Innersten bist, aber nur den Mut nicht hast, Dich auch zeigen. [!] Vielleicht?“⁸⁵

Im Traum des diarischen Ichs kommt Anna Mildenburg als eine ganz andere Frau vor. Sie wird zu einer *femme fatal*, fast zu einer Domina stilisiert. Das „Tierhaft-Triebhafte“ tritt hier deutlich in den Vordergrund. Die Geliebte wird aggressiv, so dass das diarische Ich Angst vor ihr hat. Sie ist wütend, sie schreit ihren Geliebten an und quält ihn. Während des Geschlechtsverkehrs scheint sie die Führung zu übernehmen. Das ist aber Bahrs Vorstellung. Die wirkliche Anna Mildenburg war in Wirklichkeit

⁸² Ebd., S. 410.

⁸³ Ebd., S. 308.

⁸⁴ Vgl. ebd., S. 250-251.

⁸⁵ Ebd., S. 227.

nie so „wild“ und hemmungslos. Das zeigt die Kluft zwischen seinen Phantasien und der Realität. Der Autor der Briefstagebücher hält es aber für möglich, dass seine Geliebte im Innersten so wie in seinem Traum ist. An manchen Stellen seiner Korrespondenz überzeugt er sie, dass sie sich ihres Gefühls und ihrer Begierde wegen nicht schämen sollte. Seine Briefe, die oft intime Details enthalten, sollten ihr helfen, ihre wahre Natur zu erkennen. Am 27. Februar 1907 schreibt er an sie:

„Ich hatte gedacht, daß meine Begierden, dieselben mit der purpurnen Raserei, ebenso im Innersten Deiner Natur verborgen seien, ich wollte Dir helfen, Dich zu finden, das letzte Geheimnis Deines ganzen Wesens, und ich hoffte, daß es dies wie seine reichste Erfüllung, wie eine Erlösung zu seiner Wahrheit empfinden würde.“⁸⁶

Bahr hatte vor, seiner Geliebten zu helfen, ihre wahre Natur zu entdecken. Er sah in ihr eine leidenschaftliche Frau, die sich ihrer Begierde nicht zu schämen braucht. An einer Briefstelle definierte er den eigentlichen Unterschied zwischen kleinen und großen Menschen durch ihre jeweilige Einstellung zu sich selbst. Der große Mensch kennt seine Natur und ist darauf stolz. Er verleugnet sie nicht, hat keine Angst davor.⁸⁷ In diesem Zusammenhang scheint es, dass der Schriftsteller Anna Mildeburg dazu ermutigen wollte, einen großen Menschen in sich zu entdecken. Er stilisiert sich dabei zu ihrem „Erwecker“. Das sieht man noch deutlicher im Brief vom 18. Februar 1907:

„Ich aber, die prachtvolle Wildheit Deiner ungebrochenen Natur fühlend, kann es nicht ertragen, wenn Du Dich [...] herabstimmen, beruhigen und versimpeln willst [...]. Ich will Dir ein unerbittliches Gewissen sein, wie ich es vielen war: Dein Erwecker, der in Dein verborgenes Feuer bläst und die Flammen anbrennt, auf die Gefahr hin, daß sie Dich und mich verzehren. [...] Ich will Dich peitschen, bis Du ganz wirst, was Du im Innersten bist.“⁸⁸

Der Schriftsteller stilisiert sich hier nicht mehr zu einem Untertanen, der über sein Schicksal die mächtige Partnerin entscheiden lässt. Im Gegensatz: Er ist aktiv, er versucht seine Geliebte zu beeinflussen. Er bewundert sie als einen großen Menschen mit prachtvoller, wilder Natur, die aber noch zu entdecken, oder wie es Bahr formuliert, zu erwecken ist. Er will ihr dabei helfen, auch wenn es mit der Peitsche sein muss. Er kann nicht verstehen, dass seine Geliebte ihre Natur zu verbergen versucht, diese soll mit seiner Hilfe voll zum Vorschein kommen. Dieses Beispiel zeigt, wie unterschiedlich er sich selbst und seine Geliebte in seinen Briefstagebüchern darstellen kann. Er scheint sich auch manchmal dessen bewusst zu sein. In seinem Brief vom 17. November 1907 vergleicht er sich selbst und seine künftige Frau mit einer Skulptur des französischen Bildhauers Auguste Rodin. Das Kunstwerk mit dem Titel *Nympe und Faun* (auch *Der Minotaurus*) entstand 1885/1886. Es stellt einen Faun mit einem langen und buschigen Bart dar, der auf einem Felsen sitzt und gierig eine junge Nympe umfasst, die sich ge-

⁸⁶ Ebd., S. 253.

⁸⁷ Vgl. ebd., S. 261.

⁸⁸ Ebd., S. 249.

gen seinen Zugriff wehrt.⁸⁹ Das ist bildhafte Umsetzung der Visionen Hermann Bahrs. Er scheint sich selbst als den Faun und seine Geliebte als die Nymphe zu sehen. Er ist der Wilde, das hornige Halbtier, das Anna Mildenburg *alias* Nymphe so stark begehrt. Sie dagegen ist die Schöne, die Naturgottheit, die sich gegen seinen tierischen Trieb zu wehren versucht, obwohl sie viel schwächer ist. Manchmal aber ändern sich diese Rollen in der Phantasie des Schriftstellers, Anna Mildenburg wird wieder zu einer *femme fatale* stilisiert. Bahr schreibt:

„Dann freilich bist Du wieder ganz anders und ich sehe Dich vor mir wachsen und aufsteigen, riesengroß wie ein Element, dem Feuer gleich oder irgend einer furchtbaren ewigen Kraft, die lange vor dem Anbeginn der Menschheit schon war und lange nach dem Ausgange der Menschheit noch sein wird; und ich bin neben Dir ein ganz armer winziger Mensch, der wimmert. Aber dem wimmernden kleinen Menschen ist es gegeben, das ewige Feuer zu bändigen und es muß ihm dienen, das Urewige Urgroße Urgewaltige dem nichtigen ängstlichen vergänglichen Menschen. Auch so sehe ich uns. Und sehe uns immer wieder anders.“⁹⁰

Hier ist seine Geliebte nicht mehr die Schwächere, die sich gegen ihn zu wehren versucht, wie bei der Skulptur von Rodin. Sie ist stark und mächtig. Sie wird zu einem ewigen, großen und gewaltigen Urwesen stilisiert. Bahr vergleicht sie mit dem Feuer und stellt sich selbst als ihren Gegensatz dar. Er ist im Vergleich zu ihr ein kleiner, vergänglicher Mensch, der noch dazu wie ein Baby wimmert. Aus obigen Worten geht aber klar hervor, dass er sich nicht mehr als ihren Untertan oder ihren Knecht sieht. Er schreibt sich eine besondere Rolle zu. Er bündigt das Feuer, d.h. zwingt seine Geliebte, seinem Willen zu gehorchen. Hermann Bahr ist dabei auch nicht mehr der „Erwecker“, der mit einer Peitsche die wahre Natur seiner Geliebten zum Vorschein bringen will, der in ihr „verborgenes Feuer bläst und die Flammen anbrennt“⁹¹. Jetzt ist das Feuer groß und er kontrolliert es, wird aber dadurch auch zu seinem Herrn. Dieses Bild ist anders als die früher beschriebenen Darstellungen der Beziehung von Hermann Bahr und Anna Mildenburg.

Bahr lebt seine Phantasie in seinen Eintragungen aus. Er kreiert darin das Bild seiner Liebe zu Anna Mildenburg und ihrer Leidenschaft. Die Darstellungen ihrer Beziehung sind dabei verschieden. Der Schriftsteller konstruiert oft Gegensätze. Er sehnt sich nach Anna Mildenburg „zärtlich, leise, hell, wild, stürmisch, gierig, mit den heiligsten Empfindungen und den sinnlichsten Wünschen, sanft und grausam“⁹². Um die Ambivalenz seiner Gefühle zu betonen, benutzt er absichtlich Gegensatzpaare: zärtlich – wild, leise – stürmisch, hell – gierig, sanft – grausam. Auch in einer Liebeserklärung stellt er das Reinste, das Beste und Fromme gegenüber dem Wilden, Tierischen und Gemeinen. Er schreibt an seine Geliebte:

⁸⁹ Vgl. <http://collection-online.museum-folkwang.de/eMuseumPlus?service=ExternalInterface&module=collection&objectId=3620&viewType=detailView> [Zugang: 15.03.2016].

⁹⁰ Vgl. Bahr: Tagebücher..., Bd. 5, a. a. O., S. 353.

⁹¹ Ebd., S. 249.

⁹² Ebd., S. 167.

„Liebe Schwester meiner reinsten Träume“ oder „wilde Dirne meiner schwärzesten Begierden“

„Lieb. Lieb, lieb hab ich Dich, grenzlos, und das Reinste, das Beste, alles Fromme und Erhabene in mir ist Dein wie das Wilde, das Thierische, das Gemeine – alle Sinne und die ganze Seele gehören Dir.“⁹³

Mit Hilfe der Ausdrücke gegensätzlicher Bedeutung zeigt Bahr eine gewisse Diskrepanz seines Selbst und seiner Gefühle. Sein Inneres teilt er in das Reine und in das Tierische oder, anders ausgedrückt, in das Sinnliche ein. Seine Liebe ist nicht nur keusch, sondern auch sinnlich. Er verehrt die Adressatin seiner Briefe und begehrt sie zugleich wie ein Tier. Diese Dichotomie gilt auch für Anna Mildenburg. Im seinem Brief vom 15. November 1906 schreibt Hermann Bahr: „Du bist die liebe Schwester meiner reinsten Träume und wirst mir noch die wilde Dirne meiner schwärzesten Begierden sein.“⁹⁴ Einige Monate später, Anfang März, stellt er fest: „[...] in Dir ist Gott und Tier“⁹⁵.

In den Briefftagebüchern Hermann Bahrs wird Anna Mildenburg einerseits als eine Heilige oder Madonna, als die Schwester seiner reinsten Träume verherrlicht, mit der er sich in einem androgynen Akt vereinigen kann, andererseits wird sie als eine *femme fatale* oder wilde Geliebte, als Hure seiner schwärzesten Begierden dargestellt. Diese Attribuierungen sind nicht nur als Produkt seiner einmaligen persönlichen Erfahrungen zu sehen – sie lassen sich auch auf die Konstruktionen des Weiblichen im literarischen und intellektuellen Diskurs der Moderne zurückführen:

„Das *Weib* wird zu einem der ikonographischen und literarischen Hauptthemen der Wiener Kunst um 1900. Als Hexe, Dirne, Sirene, Heilige, Jungfrau oder Mutter, als dämonische *femme fatale*, als engelsgleiche *femme fragile*, als unschuldige *femme enfant* bevölkert sie die Kunstwerke der Wiener Jahrhundertwende: Die Frau wird zum Kultobjekt und/oder zum Inbegriff des Schrecklich-Bösen stilisiert.“⁹⁶

Das Bahr'sche Porträt von Anna Mildenburg muss vor diesem Hintergrund gesehen werden. Selten hat man dabei mit der realen Anna Mildenburg zu tun. Sie ist ein Konstrukt der Phantasie von Bahr, er kleidet sie in ein Kostüm, oder auch mehrere Kostüme, die er aus der modischen Garderobe seiner Zeit bezogen hat.

Bibliographie

Quellen

Bahr, Hermann: Die Mutter. Berlin 1891.

Bahr, Hermann: Russische Reise. Dresden/Leipzig 1891.

Bahr, Hermann: Selbstbildnis. Berlin 1923.

⁹³ Ebd., S. 161.

⁹⁴ Ebd., S. 147.

⁹⁵ Ebd., S. 269.

⁹⁶ Kottow, a. a. O., S. 215.

- Bahr, Hermann: Tagebücher. Skizzenbücher. Notizhefte. Hg. von Moritz Csáky. Bd. 5, Wien/Köln/Weimar 2003.
- Bahr, Hermann: Tagebücher. Skizzenbücher. Notizhefte. Hg. von Moritz Csáky. Bd. 2, Wien/Köln/Weimar 1996.
- Bahr, Hermann: Über Hedda Gabler. Brief an eine Schauspielerin. In: Eine deutsche Kunstspende. Unter dem Eindruck des Erdbebens von Sizilien und Kalabrien. Gesammelt durch Otto Julius Bierbaum, Felix Mottl, Franz von Stuck. Hg. von Fritz Helmut Ehmcke. München 1920, S. 130-133.
- Bahr, Hermann: Zur Frauenfrage. Die Epigonen der Marxismus. In: Freie Bühne 1. Berlin 1890, S. 469-472.
- Ibsen, Henrik: Hedda Gabler. Henrik Ibsen Sämtliche Werke, Bd. 5, online: <http://gutenberg.spiegel.de/buch/1727/3> [Zugang: 06.03.2012].
- Hofmannsthal, Hugo: Der Kaiser und die Hexe. Leipzig 1907 [Kleine Dramen, Bd. 2].
- Janitschek, Maria: Ein modernes Weib. online: <http://sophie.byu.edu/texts/ein-modernes-weib-poem> [Zugang: 02.07.2016].
- Mahler, Gustav: „Mein lieber Trotzkopf, meine süße Mohnblume“. Briefe an Anna Miltenburg herausgegeben und kommentiert von Franz Willnauer. Wien 2006.
- Mephl [Hermann Bahr]: Ehret die Frauen! In: Deutsche Zeitung, Wien, 22 (1892), Nr. 7527, Sonntags-Ausgabe, 11.12.1892, S. 4.
- Przerwa-Tetmajer, Kazimierz: Otchłań. Fantazyja psychologiczna. Warszawa 1900.
- Przybyszewski, Stanisław: Androgyne. Berlin 1906.
- Przybyszewski, Stanisław: De profundis. Onlineversion, S. 9, <http://wolnelektury.pl/media/book/pdf/przybyszewski-de-profundis.pdf> [Zugang 20.07.16].
- Altes Testament, online: www.life-is-more.at/life/onlinebibel/Bibel_-_Revidierte_Elberfelder_1985_-_Altes_Testament.pdf [Zugang 7.09.2012]

Forschungsliteratur

- Czarnecka, Mirosława: Die Bilder der neuen Frau in der Moderne und in den Modernisierungsprozessen des 20. Jahrhunderts. In: Die Bilder der neuen Frau in der Moderne und in den Modernisierungsprozessen des 20. Jahrhunderts. Hg. von K. Gabryjelska, Mirosława Czarnecka und Christa Ebert. Wrocław 1998, S. 5-14.
- Daviau, Donald G.: Der Mann von Übermorgen. Hermann Bahr 1863-1934. Wien 1984.
- Farkas, Reinhardt: Hermann Bahr. Dynamik und Dilemma der Moderne. Wien/Köln 1989.
- Fischer, Lisa: Weibliche Kreativität – oder warum assoziieren Männer Fäden mit Spinnen? In: Die Wiener Jahrhundertwende. Hg. von Jürgen Nautz, Richard Vahrenkamp. Wien/Köln/Graz 1993, S. 144-158 [Studien zu Politik und Verwaltung, Bd. 46].
- Fritz, Horst: Die Dämonisierung des Erotischen in der Literatur des Fin de Siècle. In: Fin de Siècle. Zur Literatur und Kunst der Jahrhundertwende. Hg. von Roger Bauer..., Frankfurt am Main 1997, S. 442-464.
- Głażewska, Ewa: Androgyne – model człowieka XXI wieku. In: *Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska Lublin Polonia*. Sectio I. Vol. XXVI, 2 (2001), S. 17-28, online: <file:///C:/Documents%20and%20Settings/SysOp/Moje%20dokumenty/Downloads/Annales.pdf> [Zugang: 12.06.2016]

- Gutowski, Wojciech: Nagie dusze i maski. O młodopolskich mitach miłości. Kraków 1997.
- Hilmes, Carola: Die Femme fatale: ein Weiblichkeitstypus in der nachromantischen Literatur. Stuttgart 1990.
- Kottow, Andrea: Der kranke Mann. Medizin und Geschlecht in der Literatur um 1900. Frankfurt a. M. 2006.
- Lorenz, Dagmar: Wiener Moderne. 2., aktualisierte und überarbeitete Auflage, Stuttgart/Weimar 2007.
- Lüthi, Kurt: Feminismus und Romantik. Berlin/Köln 1985.
- Marchel, Kaja: Miłość młodopolska na tle modernizmu europejskiego. In: Miłość romantyczna jako figura wyobraźni. Hg. von Bożena Płonka-Syroka, Edyta Rudolf. Wrocław 2009.
- Martensen, Karin: Anna Bahr-Mildenburg. In: MUGI. Musikvermittlung und Genderforschung: Lexikon und multimediale Präsentationen. Hg. von Beatrix Borchard und Nina Noeske, Hochschule für Musik und Theater Hamburg, 2003ff. Stand vom 11.8.2014, http://mugi.hfmt-hamburg.de/Artikel/Anna_Bahr-Mildenburg [Zugang: 08.07.2016].
- Mayerhofer, Lukas: Brief als Tagebuch – Tagebuch als Brief. Überlegungen zu einem Mischtypus im Werk Hermann Bahrs. In: Der Brief in der österreichischen und ungarischen Literatur. Hg. von András F. Balogh, Helga Mitterbauer. Budapest 2005, S. 163-173.
- Specht, Richard: Gustav Mahler. Berlin/Leipzig 1913.
- Stephan, Inge: Musen und Medusen. Mythos und Geschlecht in der Literatur des 20. Jahrhunderts. Köln/Weimar/Wien 1997.
- Szczepaniak, Monika: „Nie rodzę się, tylko pożądam”. Dekonstrukcja mitu kobiecości w sztuce Elfriede Jelinek *Choroba albo współczesne kobiety*. In: Antynomie wartości. Problematyka aksjologiczna w literaturze i dydaktyce. Hg. von A. Morawiec, R. Jagodzińska, A. Klepaczko, Łódź 2006, S. 271-283.
- Szewczyk-Sadowska Marcelina: *Die ewige dunkle Sehnsucht (...)*. Zum Verhältnis zwischen dem Gnostischen und dem Dekadentem im Werk von Stanisław Przybyszewski, Johannes Schlaf und Hanns Heinz Ewers. Dissertation geschrieben an Uniwersytet Adama Mickiewicza, Poznań 2011.
- Wagner, Nike: Geist und Geschlecht. Karl Kraus und die Erotik der Wiener Moderne. Frankfurt a. M. 1982.
- Willnauer, Franz: „Warum hast Du mich blind gemacht? Gustav Mahlers Beziehung zu Anna Mildenburg im Spiegel seiner Briefe. Vortrag im Rahmen des 15. Toblacher Mahler-Protokolls am 17. Juli 2005. Überarbeitete Druckfassung (Internet-Version), http://www.grandhotel-toblach.com/fileadmin/user_upload/gm-downloads/vortraege/2005_franzwillnauer.pdf [Zugang: 04.07.2016].
- Witosz, Bożena: Kobieta w literaturze. Tekstowe wizualizacje od *fin de siècle*’u do końca XX wieku. Katowice 2001.

Schlüsselwörter

Bahr, Mildenburg, Tagebücher, Brieftagebücher, Darstellung der Frau, Darstellung der Liebe, Androgynie, *femme fatale*

Abstract

The text „*Dear sister of my innocent dreams*” or “*wild whore of my darkest desires*” – *Anna Mildenburg in the letter diaries of Hermann Bahr* is about the depiction of Anna Mildenburg in the diaries of the Austrian writer, the *spiritus movens* of Viennese Modern Age – Hermann Bahr. Written between the years 1906 and 1908, the diaries have the form of letters to opera soprano Anna Mildenburg, who in 1909 became his wife. It is characteristic of the art and literature at the turn of the century, that women are portrayed in either an extremely favourable or an extremely unfavourable way, as Madonnas and muses or as whores and vampires, who use and threaten men. Although the diaries of Hermann Bahr were not planned as a fictional text, they present a similar depiction of Anna Mildenburg. Their author uses motives typically present in the art and literature of this time. Anna Mildenburg is shown as a saint or even as Madonna or God. Bahr accentuates his affinity with her, he describes his visions, in which both he and his future wife melt to a new androgynous being. On the other hand, he portrays Anna Mildenburg as the *femme fatale*. Bahr finds her fascinating and his desire turns him into her slave. The diaries do not show the real Anna Mildenburg, the woman described is a product of the author's imagination. In his letters to his future wife, he used the literary motives commonly found in literature of his time.

Keywords

Bahr, Mildenburg, Tagebücher, Brieftagebücher, depiction of woman, depiction of love, androgyny, *femme fatale*

Konzepte zur Entwicklung monologischer Sprechfertigkeit im DaF-Unterricht

Mit dem vorliegenden Beitrag sollen drei Konzepte dargestellt werden, anhand deren monologische Sprechfertigkeit aus methodisch-didaktischer Sicht im DaF-Unterricht entwickelt werden kann. Es werden darüber hinaus Merkmale und Teilfertigkeiten monologischen Sprechens präsentiert.

1. Bedeutung der Entwicklung monologischer Sprechfertigkeit im Fremdsprachenunterricht

Monologisches Sprechen¹ ist ein wichtiger Kompetenzbereich. Sehr treffend hat die Notwendigkeit des Gebrauchs dieser Fertigkeit Schatz (2006: 132) zusammengefasst:

Man gebraucht Sprache auch, um über ein Erlebnis zu berichten, um zu erzählen, was man gerade gelesen hat, um Gegenstände zu beschreiben oder um Gedanken über ein Bild sprachlich auszudrücken; dies alles kann nicht in einem kurzen Satz gesagt werden.

Das monologische Sprechen ist heutzutage Gegenstand der Abiturprüfung², worauf Lernende entsprechend vorbereitet werden sollten. Es gibt darüber hinaus immer mehr Schüler, die in Deutschland studieren bzw. arbeiten wollen und somit eine gut entwickelte themengebundene Sprechfertigkeit für ihr Studium bzw. für ihren Beruf benötigen. Das monologische Sprechen findet einen breiten Einsatz auch im bilingualen Sachfachunterricht, wo die Bewältigung der Lernaufgaben diese Fertigkeit

¹ Unter dem Begriff *monologisches Sprechen* wird hier auch *themengebundenen Sprechen* verstanden. In der Fachliteratur (Desselmann / Hellmich 1981: 219; Borgwardt 1993: 118; Storch 1999: 220; Schreiter 2001: 912; Dusemund-Brackhahn 2008: 144; Kroemer / Hantschel 2015: 16) finden wir die Einteilung der Sprechfertigkeit in dialogische und monologische.

Wir finden jedoch auch die folgende Einteilung der Sprechfertigkeit nach Iluk (1998: 54ff): situationsbezogenes Sprechen, rollengerechte Ausdruckskompetenz, themengebundene Gesprächsfertigkeit, intentionales Sprachhandeln, Diskursfähigkeit. Deshalb werden in dem folgenden Beitrag die Begriffe *themengebundenen* und *monologisches Sprechen* wechselweise verwendet.

² Vgl. hierzu: *Informator o egzaminie maturalnym z języka niemieckiego od roku szkolnego 2014/2015*. Warszawa, 2013.

voraussetzt. Überdies kommen auch in Alltagsdialogen längere Phasen vor, wo man sich zu einem Thema äußert, etwas beschreibt, berichtet usw. (vgl. Iluk 2000: 4f; Jakosz 2010: 47f). Trotzdem wird in der Fachliteratur das monologische Sprechen im Vergleich zum dialogischen Sprechen vernachlässigt. Man findet nur wenige Publikationen zu diesem Thema³. Wir wollen mit diesem Beitrag Defizite in der Fachdiskussion ergänzen.

2. Merkmale monologischen Sprechens

In der Fachliteratur wird monologisches Sprechen folgendermaßen charakterisiert:

- Monologisches Sprechen dient u. a. der Weitergabe zusammenhängender Informationen an den Hörer (vgl. Desselmann / Hellmich 1981: 220).
- Monologisches Sprechen ist von der Struktur her „permanentes Sprechen“ (Borgwardt 1993: 118) und zeichnet sich durch „größere Kontinuität und Folgerichtigkeit der Gedankenführung und -entwicklung“ (Desselmann / Hellmich 1981: 220) aus.
- In monologischer Rede dominieren „voll ausformulierte, logisch zusammenhängende Sätze“ (Borgwardt 1993: 118).
- Bei themengebundenen Gesprächen benötigt man themengebundene Redemittel, aber auch ziemlich umfangreiches Sachwissen (vgl. Iluk 1998: 65).
- Monologische Rede ist weniger situationsgebunden (vgl. Desselmann / Hellmich 1981: 221), aber „stark kontextgebunden“ (Borgwardt 1993: 118).
- Monologische Rede kann vorher teilweise oder ganzheitlich sowohl sprachlich, als auch inhaltlich geplant werden (vgl. Schreiter 2001: 912).
- Beim monologischen Sprechen dominiert ein jeweiliges Kommunikationsverfahren, wie z. B.: „Beschreiben, Berichten, Erzählen, Kommentieren, Referieren, Begründen, Werten, Vergleichen“ (Iluk 1998: 65; Schreiter 2001: 912).
- Themengebundene Gespräche charakterisiert keine feste Rollenverteilung (vgl. Iluk 1998: 65).
- Mimik und Gestik werden bei themengebundenem Sprechen weniger verwendet (vgl. Iluk 1998: 65).

Die genannten Merkmale veranschaulichen die Komplexität themengebundener Sprechfertigkeit.

3. Teilfertigkeiten monologischer Sprechfertigkeit

Wir wollen versuchen, anhand von Merkmalen, die wir genannt haben, Teilfertigkeiten monologischer Sprechfertigkeit zu nennen.

Eine ausführliche Liste der Teilfertigkeiten themengebundener Sprechfertigkeit stellt Iluk (1998: 72) dar:

³ Vgl. hierzu: Jakosz (2010: 47f).

1. elementare Fertigkeiten:
 - Beherrschung themenspezifischer Redemittel,
 - hinreichende sprachliche Flexibilität,
 - Fähigkeit, inhaltlich miteinander verbundene Einzelaussagen zu verknüpfen,
 - Fähigkeit, einen Redeplan zu konzipieren, in dem Informationen chronologisch, räumlich oder funktional angeordnet werden,
 - Fähigkeit, beim Erzählen Spannung zu erzeugen,
 - die Fähigkeit, Sachverhalte zu bewerten, zu begründen, zu vergleichen.
2. Fertigkeiten im Bereich des Themenmanagements⁴.
3. Beherrschung komplexer Sprachhandlungen wie Stellungnahme, Zustimmung, Widerspruch, Präzisierung.
4. Beherrschung spezifischer Redemittel und Routineformeln.

Dazu zählt ebenfalls:

- Kenntnis der jeweiligen Darstellungsart, wie z. B.: Beschreiben, Berichten, Erzählen (vgl. Desselmann / Hellmich 1981: 221).

Aus den Merkmalen konkreter Kommunikationsverfahren lassen sich noch weitere Teilfertigkeiten ableiten:

1. im Bereich des Berichtens:
 - Fähigkeit „das Besondere, das Einmalige eines Vorgangs“ (Desselmann / Hellmich 1981: 240) erfassen zu können.
 - Fähigkeit, die Vorgänge informativ darzustellen (vgl. ebd.).
2. im Bereich des Beschreibens:
 - Fähigkeit, die Bestandteile eines Objekts aufzuzählen.
 - Fähigkeit, ein Objekt in einen Raum zu platzieren und seine Teile räumlich zueinander einzuordnen.
 - Fähigkeit, ein Objekt aus einer konkreten Perspektive oder Entfernung wahrzunehmen.
 - Fähigkeit, die Ähnlichkeiten eines Objekts mit einem anderen zu versprachlichen.
 - Fähigkeit, die Eigenschaften eines Objekts zu bewerten.
 - Fähigkeit, die Informationen linear anzuordnen (vgl. Iluk / Witosz 1998: 37–40).
3. im Bereich des Erzählens:
 - Fähigkeit, Vorgänge, Handlungen und Ereignisse mit Einbeziehung eigener Meinung darzustellen (vgl. Borgwardt 1993: 127).
4. im Bereich des Resümierens:
 - Fähigkeit, zu abstrahieren.
 - Fähigkeit, die wesentlichen Informationen von unwesentlichen unterscheiden zu können (vgl. Hohmann 2003: 335).

Die genannten Teilfertigkeiten zeigen, dass im Rahmen der Entwicklung monologischer Sprechfertigkeit große Anforderungen an den Lerner gestellt werden.

⁴ Mehr dazu Iluk (1998: 71).

4. Konzepte der Sprachentwicklung

Bei Desselmann / Hellmich (1981: 228), Storch (1991: 213) und Schatz (2006: 49) finden wir Konzepte der Entwicklung sowohl dialogischen, als auch monologischen Sprechens. Unser Interesse richtet sich nur darauf, wie monologische Sprechfertigkeit entwickelt werden kann. Konzepte, die wir hier präsentieren wollen, wurden nach keinem konkreten Kriterium gewählt. Es wird jedoch beabsichtigt drei ausgewählte Konzepte, die in den letzten 35 Jahren erschienen⁵, darzustellen.

4.1. Konzept der Sprachentwicklung nach G. Desselmann / H. Hellmich

Desselmann / Hellmich (1981: 228) unterscheiden drei didaktisch-methodische Stufen bei der Entwicklung der Sprechfertigkeit:

- das variationslose Sprechen,
- das gelenkt-variierende Sprechen,
- das freie Sprechen.

Sprechfertigkeit wird hier nach dem Kriterium eingeteilt, ob und inwiefern das Sprechen der Lerner sprachlich und/oder inhaltlich gelenkt und vorbereitet wird, sowie inwieweit die Lerner selbstständiger im Hinblick auf Ausarbeitung des Rede-konzeptes und sprachliche Realisierung seiner Aussagen werden (vgl. Desselmann / Hellmich 1981: 228).

Da Ausbildung der Sprechfertigkeit im Unterricht nach Desselmann / Hellmich (ebd.) durch konkrete Folge von Übungen und Aufgaben geschieht, werden den drei didaktisch-methodischen Stufen konkrete Aufgaben und Übungen zugeordnet.

Im Folgenden wollen wir die drei Stufen des Sprechens, sowie die ihnen zugeordneten Übungen und Aufgaben darstellen.

Auf der Stufe des variationslosen Sprechens werden laut Desselmann / Hellmich (ebd. 229) kurze Monologtexte, Gedichte und Liedtexte wörtlich wiedergegeben. Die auswendig gelernten Textstellen, Sätze, Wortverbindungen und Ausdrücke bilden eine Basis, die den Lernenden bei Formulierung eigener Gedanken hilft (vgl. ebd.).

Auf der Stufe des variationslosen Sprechens unterscheiden Desselmann / Hellmich (ebd. 237) folgende Aufgaben und Übungen:

- rezeptiv-reproduktive Tätigkeiten - Nachsprechen,
- reproduktive Tätigkeiten - Wiedergabe auswendig gelernter Texte.

Auf der Stufe des gelenkt-variierenden Sprechens modifizieren Lernende laut Desselmann / Hellmich (ebd. 229) den Ausgangstext inhaltlich und sprachlich, so dass z. B. eine Zusammenfassung, Erweiterung, Variierung eines Berichts, einer Beschreibung entsteht. Auf dieser Stufe der Sprachausübung wird die Sprechfähigkeit des Schülers durch sprachliche und/oder inhaltliche Lenkung unterstützt und erleichtert. Die Lenkungshilfen kommen in Form von verbalen oder visuellen Vorlagen vor, wie z. B. Stichworte, Gliederung, Wortgerüst u. a. (vgl. ebd.).

⁵ Diese Konzepte bilden die Basis für weitere Konzepte der Sprachentwicklung.

Auf der Stufe des gelenkt-variiierenden Sprechens nennen Desselmann / Hellmich (ebd.) folgende Aufgaben und Übungen:

- rezeptiv-reproduktive Tätigkeiten, z .B. Wiedergabe von Berichten, Beschreibungen usw. auf der Basis von Textmustern⁶,
- rezeptiv-produktive Tätigkeiten – mit Lenkungshilfen durch den Lehrer.

Zu den rezeptiv-produktiven Übungen zählen Desselmann / Hellmich (ebd.):

- Wiedergabe von gelesenen bzw. gehörten Informationen, ohne dass der Inhalt der Information verändert wird, z. B. den Textinhalt referierend wiedergeben. Die Wiedergabe erfolgt dann entweder in Form von einem Referat – die Wiedergabe nähert sich bezüglich des Umfangs und der Sprache dem Originaltext an, oder in Form von einem Resümee, in dem die Informationen verkürzt werden.
- Wiedergabe von gehörten bzw. gelesenen Informationen mit Einbeziehung eigener Meinung bzw. Wertung des Schülers, z. B. den Textinhalt kommentierend wiedergeben. Der Lerner reproduziert dann den Textinhalt und fügt z. B. die eigene Meinung oder den eigenen Kommentar hinzu.

Von gelenkt-variiierendem Sprechen geht man, so Desselmann / Hellmich (1981: 230) weiter, zum freien Sprechen mit Hilfe von Übungen über, in denen sich Lenkung ausschließlich auf die inhaltliche Seite der Aussage bezieht, z. B. Übungen auf der Basis von Bildreihen.

Auf der Stufe des freien Sprechens produziert, nach Auffassung von Desselmann / Hellmich (ebd.), der Lerner entsprechend dem jeweiligen Kommunikationsziel und der Kommunikationssituation seine Aussage selbstständig.

Es gibt auf dieser Stufe nur selten sprachliche Lenkungshilfen. Aussagen der Lerner beziehen sich nicht mehr auf einen im Unterricht präsentierten Mustertext.

Der Schüler muss die jeweilige Situation in Bezug auf den Inhalt der Aussagen und die Sprachmittel analysieren, einen Inhaltsplan selbstständig ausarbeiten und die Äußerungen eigenständig sprachlich ausformulieren. Im Hinblick auf seine Kommunikationsabsicht fällt er selbstständig die Entscheidung über Aussageinhalte und wählt die dazu notwendigen sprachlichen Mittel (vgl. ebd.).

Auf der Stufe des freien Sprechens werden von Desselmann / Hellmich (ebd. 237) folgende Aufgaben und Übungen unterschieden:

- rezeptiv-produktive Tätigkeiten – ohne Lenkungshilfen durch den Lehrer,
- produktive Tätigkeiten.

In produktiven Übungen bezieht man sich nach Desselmann / Hellmich (ebd.) in der Regel nicht auf vorausgegangene gelesene bzw. gehörte Informationen. Sowohl der Inhalt, als auch die sprachliche Form, sowie das Redekonzept werden von Lernenden selbstständig produziert. Es geht dabei um freies Berichten, Beschreiben,

⁶ Im Unterricht werden laut Desselmann / Hellmich (1981: 238) oft vorher gelesene bzw. gehörte Texte, wie z. B. Berichte, Beschreibungen, Erzählungen wiedergegeben, was als Nacherzählung bezeichnet wird, unabhängig davon, welche Art des Textes zu reproduzieren ist. Nach Desselmann / Hellmich (ebd.) geht es hier im Grunde genommen um Nachberichten, Nachbeschreiben usw.

Erörtern usw. (vgl. ebd.). Zusammenfassend lässt sich sagen, dass Desselmann / Hellmich bei Entwicklung der Sprechfertigkeit drei didaktisch-methodische Stufen unterscheiden, denen konkrete Aufgaben und Übungen zugeordnet werden. Hinführung zum monologischen Sprechen erfolgt bei Desselmann / Hellmich stets stufenweise.

Das Konzept der Sprachentwicklung von Desselmann / Hellmich scheint, obwohl es in den 80er Jahren konzipiert wurde, immerhin noch aktuell zu sein.

4.2. Konzept der Sprachentwicklung nach G. Storch

Die Grundlage für das Konzept der Sprachentwicklung bildet bei Storch (1999: 213) das Sprachproduktionsmodell, das den Sprachproduktionsprozess in vier Ebenen einteilt:

- 1 Vorsprachliche Planungsebene (pragmatisch-inhaltliche Ebene)
Planung der pragmatischen und inhaltlich-begrifflichen Struktur der intendierten Sprechhandlung – Berücksichtigung von Faktoren wie Sprechintention, Textsorte, Kontextinformationen.
2. Sprachliche Planungsebene
Einzelsprachliche Planung und Formulierung auf Laut-, Wort-, Satz- und Textebene; sie wird vom Output der vorsprachlichen Planungsebene determiniert.
- 3 Ausführungsebene
Planung und motorische Ausführung der sprech- bzw. graphomotorischen Bewegungen.
4. Monitor für die Planung und die Ausführung.

Ausgehend von dem Sprachproduktionsmodell soll man nach Storch (ebd. 215) bei der Sprachentwicklung im Fremdsprachenunterricht wie folgt vorgehen:

- Sprechen muss in Teilprozesse und Teilfertigkeiten eingeteilt und gezielt geübt werden. Dies geschieht auf zwei Ebenen, das sind:
 - a) allgemeine Ebene, dazu werden Übungen zu sprachlichen Mitteln gezählt, wie auch Übungen, so Storch (ebd.) weiter, mit denen sie in das produktive Sprachkönnen überführt werden,
 - b) fertigkeitsspezifische Ebene, hier geht es um „Übungen zu fertigkeitsspezifischen Teilkomponenten“ (ebd.) der Sprechfertigkeit, z. B. Einübung themenspezifischer Redemittel.
- Es ist auch möglich, dass man den komplexen Sprachproduktionsprozess auf verschiedenen Ebenen mit Hilfe von konkreten methodischen Verfahren lenkt, wie z. B. monologisches Sprechen durch einen Mustertext.
- Der Sprachproduktionsprozess muss in Teilprozesse zerlegt werden, die die Schüler nacheinander planen, vorbereiten und bearbeiten. In Bezug auf das oben angeführte Sprachproduktionsmodell unterscheidet Storch (ebd. 216) drei Schritte, das sind:
 - Schritt 1: Pragmatisch-inhaltliche Planung,
 - Schritt 2: Sprachliche Planung,
 - Schritt 3: Sprech- bzw. graphomotorische Realisierung.

Das Ergebnis dieser Teilprozesse ist der fertige Text. Durch diese Schritte wird, so Storch (1999: 216) weiter, die Komplexität der Sprachhandlung wesentlich reduziert, weil sich Lernende bei einem konkreten Schritt auf den jeweiligen Teilprozess konzentrieren. Ergänzend muss hinzugefügt werden, dass diese Vorgehensweise vor allem zur Entlastung des Arbeitsgedächtnisses des Schülers führt – er muss nicht simultan den Inhalt und die sprachliche Form generieren.

Storch (ebd. 235–239) präsentiert ausführlich an Beispielen, wie monologisches Sprechen im Anfänger- und Fortgeschrittenenunterricht entwickelt werden kann.

In der Anfängerstufe werden monologische Aussagen nach Storch (ebd.) vorwiegend stark gelenkt, es geht dabei um:

- zusammenhängende Reproduktion von Texten,
- kurze gesteuerte Äußerungen zu dem Inhalt eines Textes (z. B. Kurzstellungnahme),
- Erlebnisse, Handlungen, Ereignisse usw., die (meist vorbereitet) erzählend oder beschreibend wiedergegeben werden.

Nach Auffassung von Storch (ebd.) stellt monologisches Sprechen im Fortgeschrittenenunterricht höhere Anforderungen an den Schüler:

- Die darzustellenden Inhalte sind anspruchsvoller.
- Im Mittelpunkt steht Sprechen über Themen.
- Die eingesetzten Textsorten sind komplexer, z. B.: Kurzreferat.
- Die Aussagen sind länger und komplexer.

Auf dieser Stufe der Sprachbeherrschung geht es um themenbezogene Aussagen, in denen:

- Sachverhalte dargestellt,
- Meinungen geäußert und erörtert,
- Stellung genommen wird usw. (ebd. 235).

Storch (ebd. 238) schlägt vor, auch auf diesem Sprachniveau monologische Aussagen sorgfältig vorzubereiten.

Es werden zusätzlich andere Techniken genannt, mit deren Hilfe monologisches Sprechen gefördert werden kann:

- Tabellen, Statistiken usw. zusammenhängend versprachlichen,
- Textsortenwechsel,
- Perspektivenwechsel (erzählen/berichten aus einer anderen Perspektive),
- einen Text anhand einer zunächst erarbeiteten Gliederung wiedergeben,
- die Biographie einer Person erfinden, einen Tagesablauf erfinden (z. B. als Reihenübung: jeder Schüler setzt den bisherigen Text fort),
- Äußerungen zu einem Bild (ebd. 239).

In dem oben dargestellten Konzept wird ausführlich präsentiert, wie monologisches Sprechen in der Anfangs- und Fortgeschrittenenstufe entwickelt werden kann. Unberücksichtigt bleibt jedoch die Mittelstufe, wo monologisches Sprechen auch gefördert werden sollte⁷.

⁷ Im Gemeinsamen europäischen Referenzrahmen (2001: 34f) wird der Lernprozess in die Grund-, Mittel- und Oberstufe eingeteilt. Jede dieser Stufen wird in zwei weitere Stufen eingeteilt, so dass es insgesamt 6 Stufen gibt.

4.3. Konzept der Sprachentwicklung nach H. Schatz

Schatz (2006: 49f) beginnt ihr Konzept der Sprachentwicklung mit Vorschlägen, wie Sprechbereitschaft im Unterricht gefördert werden kann. Einige dieser Vorschläge möchten wir hier darstellen, da sie unserer Meinung nach von großer Bedeutung bei der Entwicklung monologischer Sprechfertigkeit sind:

- Tische und Bänke soll man so aufstellen, dass Schüler die Möglichkeit bekommen, die Person, zu der sie sprechen bzw. mit der sie diskutieren, auch anschauen zu können, ohne sich dabei umdrehen zu müssen.
- Lehrer soll die Persönlichkeit ihrer Lernenden achten, d. h. er kann nicht seine Lernenden vor der ganzen Klasse lächerlich machen, wenn sie z. B.: etwas nicht richtig sagen. Wie Schatz (ebd.) betont: „Nur in einer Atmosphäre des Vertrauens und des gegenseitigen Respekts spricht man gern“.
- Lernende müssen dessen bewusst gemacht werden, dass Fehler zum Fremdsprachenlernen gehören⁸ und dass sie durch Fehler auch lernen. Die gemachten Fehler signalisieren was noch geübt bzw. wiederholt werden muss.
- Statt Schüler beim Sprechen ständig zu korrigieren, ist es empfehlenswert, sich die gemachten Fehler unauffällig zu notieren. Erst dann sollen sie korrigiert werden bzw. erst dann sollen zusätzliche Übungen gemacht werden.
- die Atmosphäre in der Klasse soll möglichst angenehm sein, d. h. Lernende können sich nicht ständig vor der Benotung ängstigen. Wie Schatz (ebd.) meint: „Wer Angst hat, schweigt lieber“.
- der Lehrer muss vor allem die lernschwächeren Schüler zu sprechen bewegen, sonst werden sich die ganze Zeit dieselben Schüler zu Wort melden.
- Man soll die Schüler möglichst sehr oft mit dem Partner oder in Gruppen arbeiten lassen, was zur Erhöhung der Redezeit des Schülers beitragen kann.
- Man soll Schüler nicht der Reihe nach sprechen lassen. Es wird vorgeschlagen, dass der Lehrer oder die Schüler einen Ball bzw. ein Stück zerknäultes Papier zuwerfen. So lernen sie unvorbereitet zu sprechen (vgl. Schatz 2006: 49f.).
- Man soll Schülern erlauben, während des Sprechens zu sitzen. Durch das Aufstehen geraten viele Lerner in Verlegenheit, weil die ganze Klasse den bestimmten Schüler anstarrt (vgl.ebd).

Die genannten Vorschläge scheinen selbstverständlich zu sein, aus unserer Beobachtung des Deutschunterrichts geht jedoch hervor, dass diese nur selten von den Lehrern befolgt werden. Von der Förderung der Sprechbereitschaft geht Schatz (ebd. 43) zu Übungen und Aufgaben über, mit deren Hilfe Sprechfertigkeit entwickelt wird. Sie teilt diese Übungen und Aufgaben in drei Gruppen ein⁹:

- Übungen und Aufgaben, die mündliche Kommunikation vorbereiten,
- Übungen und Aufgaben, die mündliche Kommunikation aufbauen und strukturieren,
- Übungen und Aufgaben, die mündliche Kommunikation simulieren (ebd.).

⁸ In ähnlichem Sinne Hohmann (2003: 332).

⁹ Ähnliche Aufgaben- und Übungsklassifizierung stellt Schreiter (2001: 916f) dar.

Unser Interesse richtet sich auf die zweite Gruppe der Übungen und Aufgaben, weil in dieser Gruppe monologische Aufgaben vorkommen.

Als Übungen und Aufgaben, die mündliche Kommunikation aufbauen und strukturieren, nennt Schatz (ebd. 108):

- Übungen und Aufgaben zur Dialogarbeit,
- Übungen und Aufgaben zum Telefonieren,
- Fragen stellen und Interviews vorbereiten,
- Diskutieren und argumentieren,
- Monologische Redebeiträge und erzählen.

Sie (ebd.) deutet dabei an, dass sich Übungen und Aufgaben dieser Gruppe mehr in Richtung der produktiven Tätigkeiten nähern. Unser Augenmerk richtet sich auf die letzte Gruppe, nämlich monologische Redebeiträge und Erzählen.

In dieser Gruppe werden die folgenden Aufgaben und Übungen präsentiert:

- a. Erzählen und strukturieren,
- b. Erzählen auf der Grundlage von Stichpunkten,
- c. Erstellen von Wortgeländern,
- d. Geschichten zu Ende erzählen,
- e. Perspektivenwechsel,
- f. Geschichten zu Bildern und Bildgeschichten (ebd).

Die genannten Übungen und Aufgaben werden nach dem Prinzip der Schwierigkeitsprogression konzipiert.

Es wird beabsichtigt, sie näher zu beschreiben, da sie aus unserer Erfahrung mit Lernern als sehr interessant und attraktiv wahrgenommen werden:

a) Erzählen und strukturieren

Nach Auffassung von Schatz (2006: 108) muss man, um in der Fremdsprache längere monologische Aussagen zu produzieren, seine Äußerungen strukturieren, also ordnen, und Zusammenhänge zwischen einzelnen Sätzen veranschaulichen können. Dazu müssen laut Schatz (ebd.)

- a. Referenzen¹⁰
 - b. Konjunktionen / Subjunktionen,
 - c. Textgliederung
- gezielt geübt werden.

b) Erzählen auf der Grundlage von Stichpunkten

Nach Schatz (ebd.) benötigen Lernende im Anfangsunterricht beim Erzählen Hilfen verschiedener Art. Man kann ihnen z. B.: Stichpunkte vorgeben, anhand deren sie eine Geschichte erzählen. Dabei muss man Lernende auf die inhaltliche und sprachliche Kohärenz seiner Texte aufmerksam machen. Deshalb schlägt sie vor, dass Lerner

¹⁰ Unter Referenzen versteht Schatz (2006: 133) *Wörter, die auf Vorhergehendes oder Kommendes verweisen*, das sind z. B.: Personalpronomen, Possessivartikel, Possessivpronomen, Demonstrativartikel, Demonstrativpronomen, Adverbien.

ihre Erzählungen zuerst schriftlich vorbereiten und erst dann frei vortragen. Dabei können sie die Stichpunkte als Hilfe benutzen (vgl. ebd. 138).

c) Erstellen von Wortgeländern

Schatz (ebd.) schlägt vor, dass Schüler aus einem vorgegebenen Text die wichtigsten Informationen in Form von Stichpunkten notieren und anhand von diesen den Text erzählen. Mit Hilfe dieses Wortgeländers erkennen die Schüler laut Schatz (ebd. 138f) die Struktur des Textes, weil es die texttragenden Inhaltswörter enthält. Sie lernen dabei auch Wichtiges von Unwichtigem zu unterscheiden. Das Wortgeländer bietet den Lernenden eine inhaltliche Hilfe, so dass sie sich auf die Versprachlichung des Inhalts konzentrieren können.

Nach Schatz (2006: 139) soll das Erstellen von Wortgeländern in Partnerarbeit gemacht werden, weil die Partnergruppen dann ihre Wortgeländer vergleichen können.

Wenn die Schüler erzählen, soll man sich nur auf Korrektur der Strukturierungsfehler begrenzen (vgl. ebd.).

d) Geschichten zu Ende erzählen

Nicht alle Geschichten eignen sich laut Schatz (ebd.) dazu, dass sie weitererzählt werden. Damit die jeweilige Geschichte weitererzählt werden kann, soll sie mindestens eine Stelle haben, „die eine überraschende Wendung ermöglicht, an der die Geschichte sich in verschiedene Richtungen weiterentwickeln könnte“ (ebd.). Somit weckt man die Phantasie, sowie Erzählfreude der Lerner (vgl. ebd.).

e) Perspektivenwechsel

Schatz (ebd. 143) schlägt vor, dass man eine Geschichte nicht aus eigener, sondern aus Perspektive anderer Person erzählt. Sie (ebd. 145) betont dabei, dass Lernende zur Lösung solcher Aufgabe nicht nur entsprechende sprachliche Mittel benötigen, aber auch Assoziations- und Empathiefähigkeit.

f) Geschichten zu Bildern und Bildgeschichten

Schatz (ebd.) nennt hier folgende Aufgaben:

- Bildbeschreibung / Bildinterpretation,
- eine Geschichte zu einem Bild erzählen,
- Bildreihen, anhand deren eine Geschichte erzählt wird.

Sie (ebd.) betont, dass Lerner zur Beschreibung bzw. zur Interpretation eines Bildes vor allem sprachliche Mittel brauchen, mit denen das Dargestellte bezeichnet und beschrieben werden kann. Laut Schatz (ebd.) spielen hier u. a. Strukturhilfen „in Form von lokalen Angaben“ eine große Rolle. Beim Geschichtenerzählen benötigen Lernende dagegen u. a. sprachliche Mittel, „die die Gleichzeitigkeit oder zeitliches Nacheinander ausdrücken“ (Schatz 2006: 145).

Schatz (ebd. 148) vertritt die Meinung, dass bei den o. g. Aufgaben vor allem der Inhalt der Aussage im Mittelpunkt steht und nicht die sprachliche Form. Deswegen muss der Lehrer mit den Fehlern sensibel umgehen, d. h. er kann sich z. B.: Notizen machen, welche Fehler häufig begangen werden und sie danach besprechen oder

zusätzliche Übungen machen. Damit Lernende nicht so viele Fehler begehen, muss man ihnen auch bewusst machen, dass nicht lange und komplizierte, sondern kürzere und einfache Sätze elegantes gesprochenes Deutsch bilden (vgl. ebd.).

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass das Konzept von Schatz auf drei Stufen der Übungen und Aufgaben beruht, mit deren Hilfe die Sprechfertigkeit entwickelt wird.

5. Fazit

Aus dem Dargestellten ergibt sich, dass die Basis für Entwicklung der monologischen Sprechfertigkeit Entwicklung der Sprechbereitschaft bei Lernenden, sowie vorkommunikative Übungen bilden, in denen sprachliche Mittel und Strukturen geübt und gefestigt werden. Man kann jedoch nicht annehmen, wie Weigmann (1992: 111) betont, dass sich Sprechen automatisch einstellt, wenn eine entsprechende Anzahl sprachlicher Mittel eingeübt und gefestigt worden ist. Die Hinführung zum zusammenhängenden Sprechen soll stets gezielt, d. h. geplant und stufenweise erfolgen, sonst werden die Lerner schnell überfordert, was zu Misserfolgen und schließlich zur Entmutigung führt.

Bibliographie

- Borgwardt, Ulf (1993): *Sprechen*. In: Borgwardt, Ulf u. a. (hrsg.) (1993): *Kompendium Fremdsprachenunterricht*. Ismaning: Max Hueber Verlag, S. 118–130.
- Desselmann, Günther / Hellmich, Harald (1981): *Didaktik des Fremdsprachenunterrichts. Deutsch als Fremdsprache*. Leipzig: VEB Verlag Enzyklopädie.
- Centralna Komisja Egzaminacyjna (2013): *Informator o egzaminie maturalnym z języka niemieckiego od roku szkolnego 2014/2015*. Warszawa: CKE.
- Dusemund-Brackhahn, Carmen (2008): *Sprechen im DaZ-Unterricht*. In: Kaufmann, Susan u. a. (2008): *Fortbildung für Kursleitende Deutsch als Zweitsprache. Band 2: Didaktik und Methodik*. Ismaning: Hueber, S. 142–179.
- Gemeinsamer europäischer Referenzrahmen für Sprachen: lernen, lehren, beurteilen* (2001). Hrsg. von Goethe - Institut InterNationes. Berlin: Langenscheidt.
- Hohmann, Heinz-Otto (2003): *Entwicklung der Sprechfertigkeit im fortgeschrittenen Fremdsprachenunterricht*. In: *Fremdsprachenunterricht*. Heft 5, S. 332–337.
- Iluk, Jan (1998): *Entwicklung der Sprachfertigkeiten aus der Sicht der neuesten Fremdsprachencurricula*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Iluk, Jan / Witosz, Bożena (1998): *Die Sprachhandlung Beschreiben aus linguistischer und didaktischer Sicht*. In: *Fremdsprachen und Hochschule*. Heft 54, S. 32–43.
- Iluk, Jan (2000): *Probleme und Widersprüche bei der Vermittlung von Mehrsprachigkeit im Rahmen bilingualer Bildungsgänge*. In: *Zielsprache Deutsch*. Heft 2–3, S. 3–10.
- Jakosz, Mariusz (2010): *Förderung des themengebundenen Sprechens im DaF-Unterricht (dargestellt am Beispiel des Lehrwerks Stufen International)*. In: *Studia Germanica Gedanensia*. Nr. 23, S. 47–57.

- Kroemer, Sandra / Hantschel, Hans-Jürgen (2015): *Sprechen*. In: Neustadt, Eva (hrsg.) (2015): *DaF unterrichten: Basiswissen Didaktik Deutsch als Fremd- und Zweitsprache*. Stuttgart: Klett, S. 12–23.
- Schatz, Heide u. a. (2006): *Fertigkeit Sprechen. Fernstudieneinheit 20*. Goethe- Institut, München: Langenscheidt.
- Schreiter, Ina (2001): *Mündliche Sprachproduktion*. In: *Deutsch als Fremdsprache. Ein internationales Handbuch*. Kapitel 94.
- Storch, Günther (1999): *Deutsch als Fremdsprache. Eine Didaktik*. München: Wilhelm Fink Verlag.
- Weigmann, Jürgen (1992): *Unterrichtsmodelle für Deutsch als Fremdsprache*. Ismaning: Max Hueber Verlag.

Abstract

Concept of Developing Monologue Speaking Skills in Teaching German as a Foreign Language

The aim of the article is to present three concepts of developing monologue speaking skills in teaching German as a foreign language, which have been worked out in the last 30 years. At the beginning of the article it has been described, why it is important to develop monologue speaking skills in teaching foreign languages. The characteristic features of monologue speaking and the skills of which it consists have also been presented.

Key words

monologue, speaking skills, concept of speaking skill development

Zmienność granic normy językowej (na materiale źródeł leksykograficznych).

Cz. II: Fleksja (rzeczownika) w polszczyźnie XX wieku

Przyjęty do polszczyzny z łaciny (z łc. *flexio*, od *flēctere* ‘naginać, zginać’)¹ w końcowych dziesięcioleciach XIX wieku wyraz *f l e k s j a* początkowo przyporządkowany był jedynie gramatyce i – zgodnie z rejestracją w *Słowniku warszawskim*² – oznaczał 1. ‘właściwość pewnych języków odmieniania zakończeń ich wyrazów’; 2. ‘zasób form deklinacyjnych i koniugacyjnych’; 3. ‘część gramatyki o odmianach wyrazów, obejmująca wykład deklinacji i koniugacji’³. W początkach XX wieku w zbiorach leksykograficznych, jak np.: *Słownik ilustrowany języka polskiego* M. Arcta czy słowniki wyrazów obcych, przy haśle fleksja odnotowywano obok jego znaczenia specjalistycznego również ogólne, o treści: ‘uchylenie, zgięcie, skrzywienie’⁴. Mimo rodzimego odpowiednika *o d m i e n n i a* termin fleksja nie został objęty prohibicją, o czym świadczy na przykład jego brak w wykazie „Wyrazów obcych, niepożądanych w języku polskim”, sporządzonym przez H. Gallego i A. Krasnowolskiego i zamieszczonym w wydany po raz trzeci w latach dwudziestych XX wieku *Słowniku frazeologicznym*⁵. W słownikach polszczyzny najnowszej odnajdziemy zakres semantyczny terminu fleksja odniesiony jak w *Warszawskim* do

¹ Por. np.: *Encyklopedyczny słownik wyrazów obcych*, pod red. S. Lama, Warszawa 1939, s. 598; W. Kopaliński, *Słownik wyrazów obcych i zwrotów obcojęzycznych z almanachem*, Warszawa 2000, s. 174; *Słownik łacińsko-polski*, pod kier. B. Kruczkiewicza, Lwów–Warszawa 1925, s. 336–337; Zob. też: E. Skorupska-Raczyńska, *Progresywne zapożyczenia pochodzenia łacińskiego w polszczyźnie XIX wieku*, Gorzów Wielkopolski 2000; E. Skorupska-Raczyńska, *Dziewiętnastowieczne latynizmy progresywne w polszczyźnie XX wieku*, Gorzów Wielkopolski 2001.

² *Słownik języka polskiego*, pod red. J. Karłowicza, A. Kryńskiego, W. Niedźwiedzkiego, t. I–VIII, Warszawa 1900–1927.

³ Tamże, t. I, s. 753.

⁴ Zob. np.: M. Arcta, *Słownik ilustrowany języka polskiego*, Warszawa 1925, s. 149; M. Arcta, *Słownik wyrazów obcych. 22000 wyrazów, wyrażeń, zwrotów i przysłów cudzoziemskich, używanych w mowie potocznej i w prasie periodycznej polskiej*, Warszawa 1907, s. 201; *Słownik wyrazów obcych zawierający około 14000 wyrazów obcych, zwrotów i przysłów, używanych w języku potocznym, literackim, handlowym i korespondencji*, nakładem Księgarni dra Maksymiliana Bodeka, Lwów 1928, s. 133.

⁵ H. Galle i A. Krasnowolski, *Słownik frazeologiczny. Poradnik dla piszących*, Warszawa 1928, s. 162–165.

językoznawstwa⁶. Jego szczegółowe definicje zamieszczone w popularnych encyklopediach specjalistycznych⁷ zawierają właściwy tym zbiorom ładunek pożądanych (wg ich autorów) treści specjalistycznych. Dla przykładu, zgodnie z opisem w *Encyklopedii językoznawstwa ogólnego*, przeznaczonej „jako pomoc dla studentów wydziałów filologicznych i początkujących lingwistów”⁸, fleksja to: 1. «System opozycji słów lub form wyrazowych zaliczanych do jednego leksemu» 2. «Dział gramatyki opisujący te opozycje i, co za tym idzie, regularności w konstrukcji leksemów ze zbudowanych podobnie słów»⁹. W *Encyklopedii języka polskiego*, pomyślanej z kolei jako dzieło, które ma „służyć nauczycielom języka polskiego w szkołach podstawowych i średnich, studentom filologii polskiej w szkołach wyższych, a wreszcie każdemu, kto się interesuje językiem polskim”¹⁰ termin fleksja objaśnia się jako: «dział morfologii opisujący odmianę wyrazów, tzn. ukazujący morfologiczne wykładniki gramatycznych (składniowych i zgramatyzalizowanych znaczeniowych) funkcji wyrazu. (...) Termin fleksja ma również znaczenie ‘odmiana wyrazu (klasy wyrazów)’»¹¹.

Opracowania, o których mowa wyżej, bezsprzecznie służą normalizacji języka, we wszystkich jego pokładach, również w zakresie odmiany wyrazów, którą w historii polszczyzny charakteryzował intensywny choć zróżnicowany rozwój¹². Jak podkreśla Irena Bajerowa, wypowiadając się na ten temat, w wydanym w początkach lat dziewięćdziesiątych poprzedniego stulecia kompleksowym opracowaniu *Współczesny język polski*¹³: „Zmiany fleksyjne od wieków bieżą w kierunku uproszczenia odmiany, usuwania wyjątków, precyzyjnego określania norm. Żywe było tempo tych przemian w XIX w., w XX w. natomiast osłabło, co się w dużym stopniu tłumaczy tym, że wiele procesów dobiegło końca już w XIX w., wiele kategorii zostało całkowicie uporządkowanych i znormalizowanych (...). W XX w. zaznaczają się tylko słabe, nieostro zarysowane procesy fleksyjne, obejmujące czy to małą liczbę wyjątków, czy też przebiegające w sposób niewyraźny”¹⁴. W obieguwej komunikacji wciąż jednak fleksja, odmiana wyrazów, a szczególnie rzeczowników, może rodzić problemy. Ich

⁶ Por. np.: W. Kopalinski, *Słownik wyrazów obcych*, dz. cyt., s. 175; *Wielki słownik wyrazów obcych* PWN, pod red. M. Bańki, Warszawa 2003, s. 400; *Uniwersalny słownik języka polskiego*, pod red. S. Dubisza, Warszawa 2003, t. I, s. 920.

⁷ Mowa tu o takich opracowaniach, jak np.: *Encyklopedia języka polskiego*, pod red. S. Urbańczyka, Wrocław–Warszawa–Kraków 1994; *Encyklopedia języka polskiego*, pod red. S. Urbańczyka i M. Kucali, Wrocław 1999; *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*, pod red. K. Polańskiego, Wrocław–Warszawa–Kraków 1993; *Język polski. Encyklopedia szkolna WSiP*, pod red. A. Markowskiego, Warszawa 2005.

⁸ K. Polański, „Przedmowa” [w:] *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*, dz. cyt., s. 5.

⁹ Z. Saloni, „Fleksja”, [w:] *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*, dz. cyt., s. 144.

¹⁰ S. Urbańczyk, Wstęp, [w:] *Encyklopedia języka polskiego*, dz. cyt., s. 7.

¹¹ R. Laskowski, „Fleksja”, [w:] *Encyklopedia języka polskiego*, dz. cyt., s. 79.

¹² Zob. np.: I. Bajerowa, *Zarys historii języka polskiego 1939–2000*, Warszawa 2003; Z. Klemensiewicz, *Historia języka polskiego*, Warszawa 1985; B. Walczak, *Zarys dziejów języka polskiego*, Poznań 1995.

¹³ *Współczesny język polski*, pod red. J. Bartmińskiego, Wrocław 1993.

¹⁴ I. Bajerowa, „Fleksja”, [w:] *Współczesny język polski*, dz. cyt., s. 44.

odzwierciedlenie odnajdujemy w popularności wszelkich pomocników, kompendiów czy poradni językowych (internetowych i radiowych), wielokrotnie powracających do zagadnień wyboru poprawnej formy wyrazu, by przywołać na przykład *Poradnik dla tych, którzy chcą dobrze mówić i pisać po polsku*, którego autorka kilkakrotnie, przystępując do rozwiania komunikacyjnych wątpliwości, zapowiada skomplikowany przypadek: „kłopoty sprawia forma dopełniacza”; „Dopełniacz liczby pojedynczej rzeczowników męskich jest trudnym przypadkiem gramatycznym”; „Mianownik liczby mnogiej jest jednym z trudniejszych przypadków gramatycznych”¹⁵. Rozwiązywaniu problemów związanych z doбором odpowiedniej formy gramatycznej wyrazu służą również trzy wielkie słowniki poprawnej polszczyzny – Stanisława Szobera, pod red. Witolda Doroszewskiego i pod red. A. Markowskiego¹⁶, wydawane w XX wieku systematycznie i bezwzględnie obejmujące problematykę polskiej fleksji. Już w *Słowniku poprawnej polszczyzny* Szobera uznano za konieczne omówienie we wstępie form fleksyjnych, poczynając od objaśnienia zasad ogólnych (cz. I), a dalej uwzględniając odmianę rzeczownika (cz. II); przymiotnika, liczebnika, zaimka i przysłówka (cz. III) oraz czasownika (cz. IV)¹⁷. Podobną praktyką kierowano się w kolejnych słownikach¹⁸. W analizowanych opracowaniach po hasle zamieszcza się oznaczenie grupy deklinacyjnej bądź koniugacyjnej odsyłające użytkownika do tabel fleksyjnych zamieszczonych we wstępie, zaś w wypadku uznanych lub nieuznanych przez normę odstępstw podaje się formę wyjątkową leksemu w danym przypadku gramatycznym. Formy szczególnie opatruje się kwalifikatorami, np.: *przestarz.* (w odniesieniu do form przestarzałych), *pot., dopuszczalne* (w wypadku form używanych w języku potocznym), *książk.* (przy formach spotykanych jedynie w języku pisanym); formy fleksyjne równorzędne zapowiada skrót *a. (albo)*, zaś fleksyjne prohibita poprzedza kwalifikator *nie*.

Każda z form szczególnych, odbiegających od deklinacyjnego wzorca odmiany, jest wyjątkiem, czyli swoistym odstępstwem utrudniającym bezkolizyjną komunikację werbalną interpersonalną czy społeczną. Zachodzi pytanie o to, w jaki sposób norma stabilizuje odmianę wyrazów, likwidując nieregularności fleksyjne. W niniejszej pracy badaniem objęto formy nieregularne rzeczowników, których postać gramatyczna w poszczególnych przypadkach różniła się bądź różni się od obowiązującego wzorca odmiany, wybrane w pierwszej kolejności ze *Słownika poprawnej polszczyzny* Szobera i skonfrontowane z zasobami dwóch pozostałych słowników poprawnościowych, tj. pod red. W. Doroszewskiego i pod red. A. Markowskiego.

W SPSSz do form rzeczownika o nieregularnej, wyjątkowej fleksji, alternatywnej bądź niestabilizowanej normatywnie, zaliczono 849 leksemów, w tym głównie (w porządku formalnym): w M. lp – 78 jednostek i M. lm – 184; w D. lp – 134 i D. lm – 426

¹⁵ E. Kołodziejek, *Poprawna polszczyzna w praktyce. Poradnik dla tych, którzy chcą dobrze mówić i pisać po polsku*, Szczecin 1998, s. 43, 45, 47.

¹⁶ S. Szober, *Słownik poprawnej polszczyzny*, Warszawa 1948, wyd. 7, Warszawa 1969 (dalej SPSSz); *Słownik poprawnej polszczyzny* PWN, pod red. W. Doroszewskiego, Warszawa 1980 (dalej SPPD); *Słownik poprawnej polszczyzny* PWN, pod red. A. Markowskiego, Warszawa 1999 (dalej SPPM).

¹⁷ SPSSz, s. 9–31.

¹⁸ SPPD, s. XXIV–XL; SPPM, s. XXVI–XXXVII.

oraz 27 rzeczowników w zakresie pozostałych przypadków, od celownika do wołacza lp, w zasadzie w równej mierze z powodu ich końcówek równoległych (16 wyrazów) lub zakazanych jako niepoprawne (11 wyrazów)¹⁹. Ponad połowa z nich (15 jednostek) przeszła w ciągu kilkudziesięciu lat proces normalizacji – poprzez utrwalenie formy poprawnej (np.: *blonie* Ms. było -u, nie: -i; jest -u; *dziad* C. było -owi, nie: -u; jest -owi; *książę* C. było -u, nie: -owi; jest -u) lub redukcją jednej z końcówek alternatywnych (np.: *bór* Ms. było -u||-e, jest -e; *mech* C. było -owi||-u, jest -owi). Pozostałe w tej grupie 12 wyrazów zaliczymy w polszczyźnie najnowszej w dalszym ciągu do leksemów o odmianie wzbudzającej wątpliwości (dwuznacznej), jak w wypadku rzeczowników *gałąź* czy *gęś*, mających w N. lp alternatywne końcówki -ami||-mi bądź leksemów *człowiek* i *lud* z alternatywną końcówką -u||-e w W. lp.

Mianownik – liczba pojedyncza (SPPSz)

Wyekscerpowane ze SPPSz rzeczowniki o wątpliwej w mianowniku lp odmianie tworzą grupę 78 leksemów głównie żeńskich (26 jednostek) i męskich (33 jednostki), rzadziej rodzajowo nijakich (8 jednostek). Uzupełnia je zbiór 11 leksemów dwurodzajowych – traktowanych kilkadziesiąt lat temu jako żeńskie (z końcówką -a) lub męskie (-ø), jak w przykładzie rzeczownika *sztam* (-ø||-a). Większość z nich (64 %) uległa uproszczeniu do jednego rodzaju, jak w wypadku wyrazu *plik* (-ø||-a → -a); mniejszość zaś (36 %) funkcjonuje w tej samej jak dawniej rodzajowo postaci, co ilustrują na przykład rzeczowniki: *plóz* (-ø||-a), *przerębel* (-ø||-a²⁰), *zawias* (-a||-ø²¹).

Podobne proporcje dotyczą dziś pozostałych 67 przykładów rzeczownika w M. lp wskazanych przez Szobera jako fleksyjnie trudne, ponieważ bez mała 60 % z nich uznać można za ustabilizowane, czego dowodem jest brak wskazania w SPPM formy niepoprawnej a jako takiej zastrzeżonej w SPPSz (jak w wypadku m.in. leksemów *diadem*, *patrol*, *program*, *szczegół*, *zamsz* o polecanej w artykułach hasłowych SPPSz końcówce -ø i zakazanej -a) bądź redukcja jednej z dwóch rejestrowanych wcześniej końcówek alternatywnych, jak w wypadku rzeczownika *jajo* (SPPSz -e||-o²²; SPPD -o||-e²³; SPPM -o). Nieco ponad 40% leksemów analizowanych w tej grupie zaliczyć możemy do form odzwierciedlających nieustanną walkę normy o ich poprawność i przejrzystość. Dotyczy to zarówno rzeczowników rodzaju męskiego, np.: *bark*, *dopisek*, *lupież* ‘łuszczący się naskórek głowy’, *nieborak* – ze wskazaną końcówką -ø,

¹⁹ We Wstępie do *Słownika poprawnej polszczyzny* S. Szobera zamieszczono tablice form deklinacyjnych rzeczownika i czasownika, do których odsyłały cyfry arabskie zapisane wraz ze skrótem nazwy rodzaju gramatycznego (m., n., ż.) tuż po hasło. W wyjątkowych wypadkach, gdy forma leksemu była nieregularna i niezgodna z paradygmatem, zapisywano ją w artykule hasłowym, obok hasła. Zob. SPPSz, s. 5–31.

²⁰ Ze wskazaniem w SPPM na nacechowanie regionalne końcówki -a. W SPPSz końcówka -a jest kwalifikowana tu jako rzadka.

²¹ W SPPD końcówka -a kwalifikowana jest tu jako rzadka.

²² W SPPSz końcówka -o kwalifikowana tu jako rzadka.

²³ W SPPD końcówka -e kwalifikowana tu jako rzadka.

a zakazaną -a; jak i żeńskiego, np.: *brzytwa, dratwa, kontrola, listwa, łyżwa, pomarańcza*²⁴, *sztacheta* – charakteryzujących się w M. lp poprawną końcówką -a, nie zaś -ø.

Mianownik – liczba mnoga (SPPSz)

Liczącą 184 jednostki grupę rzeczowników o niestabilizowanej wg SPPSz postaci fleksyjnej w M. lm tworzą leksemy głównie rodzaju męskiego (153), znacznie rzadziej żeńskiego (22), a sporadycznie nijakiego (2). Uzupełniają je rzeczowniki dwurodzajowe (5) i pluralia tantum (2). Analiza ich postaci gramatycznej, zarejestrowanej w trzech XX-wiecznych słownikach poprawnej polszczyzny – SPPSz, SPPD, SPPM, pozwala na wskazanie kierunków zmian fleksyjnych, wśród których odnajdujemy, jako najbardziej pożądane z punktu widzenia użytkownika i normy, efekty stabilizacji i zawężenia – w wypadku 71 jednostek, co stanowi 38,6 % wyrazów w tej grupie. Pozostałe 113 rzeczowników (61,4 %) odnajdujemy w polszczyźnie przełomu wieków jako wciąż niestabilizowane fleksyjnie – w tej samej jak w pierwszej połowie XX wieku postaci (84), rozchwiane fleksyjnie (22) bądź o rozszerzonej odmianie w M. lm (7).

Wśród rzeczowników o początkowo niestabilizowanej postaci w M. lm dominują leksemy (36), które współcześnie charakteryzują się jednoznacznością z punktu widzenia użytkownika i normy formą fleksyjną w pierwszym przypadku lm, ograniczoną do jednej, wcześniej wskazywanej jako poprawna końcówki, przede wszystkim -i/-y (nie: -a oraz nie: -owie), jak w wypadku wyrazów: *akcent, aneks, architekt, komitet, koncert, kontrakt, obiekt, okres, prezent, proces, przyrząd, rekwizyt, semestr, sukces, tumult, uniwersytet, urząd, zakres, żakiet, żywot* itp. oraz *fryzjer, mnich* itp.; znacznie rzadziej -e (nie: -i||-y), jak w wyrazach: *noc, otchłań* itp. Równie silną okazuje się końcówka -i/-y w rzeczownikach o wcześniejszej odmianie alternatywnej i jako dopuszczalna wskazywanej przez autorów SPPSz (24), co ilustruje charakterystyka zarejestrowanych tam rzeczowników ze wskazaniem postaci M. lm -y||-owie (współcześnie tylko -y), do których należą np.: *administrator, cenzor* ‘urzędnik cenzury’, *chirurg, farmakolog, faun*²⁵, *kurator, lokator, neurolog, ordynator, organizator, technolog, zbir*²⁶ itp. Do wyrazów o ustabilizowanej fleksji zaliczyć możemy w zasadzie również 11 wyrazów z tej grupy nieregistrowanych w SPPM, a wskazywanych jako wątpliwe w SPPSz, np.: *bankier* (było -y, nie: -owie), *inspekt* (było -y||-a), *puls* (było -y, nie: -a) itp.

Do wyrazów w tej grupie objętych wciąż walką o poprawność i/lub przejrzystość gramatyczną zaliczyć możemy pozostałe 113 rzeczowników, w tym 63 o postaci fleksyjnej w M. lp alternatywnej: -y||-owie (np.: *dyrektor, filolog, fizjolog, fundator, magister, rektor*); -e||-i (np.: *baśń, chuć, garść, pleć, połać, postać, wieś*)²⁷ oraz sporadycznie i jednostkowo: -i||-e (np.: *czelusć*), a także -owie||-y i -owie||-e – w wypadku nazw *druh*

²⁴ W SPPM jako niepoprawną w M. lp wskazuje się tu również końcówkę -e.

²⁵ W SPPSz wskazane końcówki: -i||-owie.

²⁶ W wypadku niektórych wymienionych leksemów (*administrator, cenzor, ordynator*) forma z końcówką -owie kwalifikowana była jako używana rzadziej.

²⁷ Z końcówkami -owie oraz -i wychodzącymi z użycia.

(*druhowie* lub *druhy*) i *proboszcz* (*proboszczowie* lub *proboszcze*), których druga forma współcześnie jest nacechowana ekspresywnie i potocznie. Grupę tę wzbogaciło 6 rzeczowników, których fleksja z postaci zakazanej przeszła w alternatywną, jak w wypadku form: *alumn* i *arbiter* (-i/-y, nie: -owie → -i/-y||-owie), *kwadrans* i *pasjans* (-e, nie: -y → -e||-y), *barć* (-e, nie: -i → -e||-i) i *ścierwo* (-a, nie: -y → -a||-y)²⁸. Kolejne 22 analizowane leksemy, jak np.: *abonament*, *apartament*, *biust*, *brew*, *dziekan*, *odcień*, *ość*, *pretekst*, *produkt*, funkcjonują od lat w postaci wprawdzie poprawnej (-i/-y lub rzadziej -i, -e, -a), ale nieustabilizowanej, bo zagrożonej błędną (-a, -e, -owie). Uzupełniają je 22 formy rzeczowników, których fleksję na potrzeby niniejszego artykułu nazywam rozchwianą. Są to wyrazy, których postać fleksyjna w M. lm na przestrzeni kilkudziesięciu lat przeszła z trudnej w trudną, jak na przykład w wypadku leksemów *astronom* (-i||-owie → -owie, nie: -i), *szpieg* (-y||-owie → -y, nie: -owie, nie: -i), *stryj* (-owie||-e → -owie, nie: -e) itp. bądź o bardziej skomplikowanej współcześnie postaci. Do tych ostatnich należą: *kasztelan*, który utrzymał do dziś końcówki alternatywne -i||-owie, ale wzmocnione obecnie dodatkowo końcówką zakazaną -e (nie: *kasztelanie*) i *pasierb* – wcześniej: -i||-owie, dziś: -y||-owie, nie: -i – oraz leksemy charakteryzujące się współcześnie stałym bądź czasowym brakiem liczby mnogiej, np.: *areszt* (SPPSz -y, nie: -a → SPPD blm → SPPM zwykle blm), *przykrość* (SPPSz -i, nie: -e → SPPD zwykle blm → SPPM -i) itp.

Dopelniacz – liczba pojedyncza (SPPSz)

Do grupy rzeczowników o trudnej fleksji w D. lp wskazanych w SPPSz zaliczamy 134 jednostki – głównie rodzaju męskiego (127), a sporadycznie żeńskiego i nijakiego (łącznie 7) – które w ciągu ostatnich kilkudziesięciu lat z różnym efektem uczestniczyły w procesach zmian językowych. W większości leksemy te uległy fleksyjnemu uproszczeniu i normalizacji (77; 57,5 %); częściowo zaś pozostają w postaci wyjątków podlegających zwiększonej aktywności normy (57; 42,5 %).

Dominującym w zakresie D. lp jest zjawisko normalizacji, polegające na utrwaleniu jednej z form wcześniej fakultatywnych, co dotyczy w tej grupie 36 jednostek, takich jak: *budyń*, *dzwon*, *dźwig*, *parawan*, *próg* (-u||-a → -u); *comber*, *fiskus*, *fotel* (-u||-a → -a); *cyferblat*, *galop* ‘szybki bieg zwierzęcia’, *granat* (-a||-u → -u); *jałowiec*, *jaskier* (-a||-u → -a). Drugim z pożądanых zjawisk jest utrwalenie formy poprawnej i redukcja błędnej, co dostrzegamy w wypadku 16 analizowanych rzeczowników. Są to nazwy popularnych desygnatów, jak: *arkusz*, *centymetr*, *cyngiel*, *klin*, *szampan* (-a, nie: -u → -a); *bok*, *olej*, *owoc*, *pieprz* (-u, nie: -a → -u); *rządca* (-y, nie: -ego → -y). Do rzeczowników o uporządkowanej i utrwalonej współcześnie fleksji w D. lp zaliczyć możemy 25 jednostek nieodnotowanych w SPPM, a rejestrowanych w SPPSz jako formy o końcówkach fakultatywnych (17), np.: *chaber* (-a||-u), *hangar* (-a||-u), *kurnik* (-a||-u), bądź rzeczowniki wskazane tam jako nieustabilizowane (8), np.: *kłos*, *mlododrzewie* (-a, nie: -u), *pion* (-u, nie: -a).

²⁸ W wypadku wyrazów *arbiter*, *barć* i *ścierwo* końcówki alternatywne -owie, -i, -y kwalifikuje się obecnie jako rzadkie, zaś końcówkę -y rzeczownika *kwadrans* jako potoczną.

W grupie pozostałych 57 analizowanych rzeczowników, które zaliczyć możemy w dalszym ciągu do jednostek o trudnej odmianie, dominują formy alternatywne D. lp (36), o końcówkach -a||-u oraz -u||-a (np. wyrazów: *befszytk*, *chlew*, *deseń*, *klops*, *obrus* oraz *dyngus*, *filar*, *grab*, *karabin*, *poranek*). Znacznie rzadziej (6) są to leksemy o nieutralnej ostatecznie formie poprawnej z końcówką -a (nie: -u), np.: *afisz*, *ozór*, *szlafrok*, lub -u (nie: -a), np.: *dziegieć*, *ganek*. Uzupełniają tę grupę rzeczowniki (15) o pogłębionym stopniu trudności ze względu na chwiejność normy, co odzwierciedlają postaci gramatyczne leksemów o alternatywnej wcześniej odmianie w D. lp, współcześnie ze wskazaniem jednej z nich jako niepoprawnej, jak: *opal*, *paszkwil* (SPPSz -a||-u; SPPM -u, nie: -a), *topór* (SPPSz -u||-a; SPPM -a, nie: -u), bądź jednostek o rozszerzonej fleksji (2), jak w wypadku na przykład rzeczownika *kakao* (SPPSz -ø, nie: -a; SPPM -ø||-a²⁹).

Dopelniacz – liczba mnoga (SPPSz)

Rzeczowniki o trudnej fleksji najczęściej mieszczą się w zakresie D. lm i stanowią grupę 426 leksemów, w większości rodzaju męskiego (289), rzadziej żeńskiego (87) i nijakiego (19), których uzupełnieniem jest zbiór 31 pluralia tantum. Analiza ich rejestru od SPPSz po SPPM pozwala na wskazanie zakresu procesów normalizacyjnych, których efektem jest stabilizacja postaci fleksyjnej wyrazu, co dotyczy 129 jednostek (30,3 %), oraz rozległości walki normy o poprawność, odnoszonej wciąż do pozostałych 297 rzeczowników (69,7 %).

Korzystne z punktu widzenia normy procesy w wypadku analizowanych 129 leksemów dotyczą 48 jednostek, których alternatywne końcówki fleksyjne na przestrzeni kilkudziesięciu lat zostały zredukowane, oraz 25 o utrwalonej w tym okresie fleksji poprawnej. O procesach normatywnych sfinalizowanych pozytywnie świadczyć może również 56 przykładów wskazanych w SPPSz jako odbiegające od wzorca, a obecnie nierejestrowanych w SPPM.

Redukcję jednej z dwóch fakultatywnych wcześniej końcówek fleksyjnych w D. lm (-i/-y||-ów; -ów||-i/-y; -ów||-ø; -ø||-ów) ilustrują cytowane niżej rzeczowniki. Najczęściej dotyczyła ona dubletu -i/-y||-ów³⁰ → -i/-y (np. w wypadku wyrazów: *elementarz**, *garbarz**, *garncarz**, *kpiarz*, *matacz*, *ogień**, *podsekretarz*, *szerszeń*, *towarzysz*, *truteń* ‘samiec pszczoły miodnej’, *warkocz*); rzadziej pozostałych, tj.: -ów||-y → -y (np.: *owczarz*, *pantoflarz*); -ów||-ø → -ów (np.: *bark*), -ów||-ø → -ø (np.: *dożynki*) oraz -ø||-ów → -ø (np.: *bajoro*).

O utrwaleniu komunikacyjnych form z końcówką poprawną świadczyć może brak przy nich w SPPM wcześniej wskazywanych przez Szobera prohibitów fleksyjnych, jak w przykładach: *agrafka*, *luka*, *nuta* (-ø, nie: -ów → -ø); *bon*, *gody*, *woźnica* (-ów,

²⁹ W SPPM kakao z końcówką -a w D. lp opisane zostało jako „dopuszczalne w bardzo swobodnej polszczyźnie”.

³⁰ Znak * przy niektórych dalej cytowanych leksemach oznacza ich opis w słowniku kwalifikatorem „rzadziej” przy jednej z form fleksyjnych (np.: *elementarz* D. lm -y, rzadziej -ów).

nie: $-\emptyset \rightarrow -\acute{o}\acute{w}$); *drożdże, miesiąc* (-y, nie: $-\acute{o}\acute{w} \rightarrow -y$); *ostoja, rozdzielnia, rozlewnia* (-i, nie: $-\emptyset \rightarrow -i$); *wakans, widz* ($-\acute{o}\acute{w}$, nie: $-y \rightarrow -\acute{o}\acute{w}$).

Liczną grupę 56 analizowanych wyrazów dziś nierejestrowanych w SPPM tworzą rzeczowniki wskazane w SPPS_z jako formy o końcówkach alternatywnych (44) bądź wówczas o nieutralnej postaci poprawnej (12). Brak tychże leksemów w najnowszym słowniku poprawnej polszczyzny pozwala na zaliczenie ich do ustabilizowanych normatywnie jednostek, jak w wypadku rzeczowników: *duda* ($-\emptyset||-\acute{o}\acute{w} \rightarrow \emptyset$), *korytarz* ($-y||-\acute{o}\acute{w} \rightarrow -y$), *księżyc* ($-\acute{o}\acute{w}|$, nie: $-y \rightarrow -\acute{o}\acute{w}$) itp. bądź *belka* ($-\emptyset$, nie: $-\acute{o}\acute{w} \rightarrow \emptyset$), *bilans* ($-\acute{o}\acute{w}$, nie: $-y \rightarrow -\acute{o}\acute{w}$), *kartofelek* ($-\acute{o}\acute{w}$, nie: $-\emptyset \rightarrow -\acute{o}\acute{w}$) itp. Dodać jednak należy, że w grupie tej odnajdujemy wyrazy wcześniej popularne, dziś rzadko używane, jak: *ocierki* ‘opiłki’ (SPPS_z $-\emptyset||-\acute{o}\acute{w}$); *opój* (SPPS_z $-\acute{o}\acute{w}||-i$); *pachciarz* ‘osoba dzierżawiąca od kogoś coś, np. karczmę, bydło itp.’, *sakwojaż, szczwacz* (SPPS_z $-y||-\acute{o}\acute{w}$), *trupiarnia* (SPPS_z $-i$, nie: $-\emptyset$, SPPD $-i||-\emptyset$) itp., co mogło również wpłynąć na pominięcie ich w rejestrze SPPM.

Dominującą w analizowanym materiale pozostaje grupa 297 rzeczowników o nieustabilizowanej postaci w D. Im, w tym o końcówkach fakultatywnych (159), o nieutralnej ostatecznie końcówce poprawnej (87) i rozchwianych normatywnie (51). W grupie 159 wyrazów charakteryzujących się fleksją alternatywną w D. Im dostrzegamy dwie w ujęciu diachronicznym tendencje: 1^o) do utrzymania dwóch neutralnych i fakultatywnych końcówek (75 jednostek); 2^o) do redukcji drugiej końcówki, wcześniej neutralnej a dziś wciąż fakultatywnej, ale kwalifikowanej jako rzadka (84 jednostki). Zarówno w jednym, jak w drugim zbiorze odnajdziemy jako alternatywne przede wszystkim końcówki $-\acute{o}\acute{w}$ oraz $-i/-y$. Oto przykłady rzeczowników o niezmiennie (na przestrzeni ostatniego wieku) żywotnych końcówkach $-\emptyset||-\acute{o}\acute{w}$ ($-\acute{o}\acute{w}||-\emptyset$) w D. Im: *beksa, chrapy, czarodziej, gaduła, pleciuga*; $-i/-y||-\acute{o}\acute{w}$: *fundusz, gronostaj, jarosz, jedwab, kosz, pejzaż*; $-i/-y||-\emptyset$: *łania, suknia*; oraz leksemów z wychodzącą z użycia końcówką $-\acute{o}\acute{w}$ ($-i/-y||-\acute{o}\acute{w}$): *alkohol, bagaż, bandaż, dyszel, fałszerz, funkcjonariusz, karnisz, miecz, pałac, relikwiarz, tancerz* itp., kwalifikowaną w SPPM jako rzadka. Rzadziej w analizowanej grupie jako wychodzące z użycia wskazuje się inne końcówki alternatywne, tj.: $-\emptyset$ ($-i||-\emptyset$), np. w wyrazach: *flotylla, księgarnia* itp. oraz $-i$ ($-\acute{o}\acute{w}||-i$) w wyrazie *dżokej*. Kolejne 87 wyrazów zaliczymy do form o nieutralnej ostatecznie końcówce poprawnej, ze wskazaną jako prohibit końcówką w świetle normy niepoprawną, jak w wypadku pary przede wszystkim $-\acute{o}\acute{w}$, nie: $-i/-y$ (np. w wyrazach: *bój, dzieje, genitalia, kaganiec, kij, kwadrans, mistrz, narcyz, odmieniec, padalec, piec*); ale też $-\acute{o}\acute{w}$, nie: $-\emptyset$ (np. w wyrazach: *cęgi, obrzynek, okruszek, rugi, szranki*³¹); $-\emptyset$, nie: $-\acute{o}\acute{w}$ (np. w wyrazach: *baniuluka, ćma, opaska, perfumy*); $-i/-y$, nie: $-\acute{o}\acute{w}$ (np. w wyrazach: *kręgiel, łokieć, obroża, paw*); sporadycznie $-\emptyset$, nie: $-i/-y$ (np. w wyrazach: *akwarela, przyjaciel*).

Podobnie jak w poprzednich, i w tej grupie odnajdujemy znaczny zbiór leksemów rozchwianych normatywnie, liczący 51 jednostek, w tym przede wszystkim wyrazów o alternatywnych (zgodnie z rejestracją w SPPS_z) końcówkach, z których druga obecnie (zgodnie z rejestracją w SPPM) jest prohibitem (49), jak w przykładach par: $-\acute{o}\acute{w}||-i/-y \rightarrow -\acute{o}\acute{w}$, nie: $-i/-y$ (co odzwierciedlają treści artykułów hasłowych wyrazów: *korzec, pajac, palec, przysłowie, turniej, widelec* itp.); $-i/-y||-\acute{o}\acute{w} \rightarrow -i/-y$, nie:

³¹ Nie: szranek.

Tabela 1. Zjawiska normatywne w zakresie M. i D. – od SPPSz do SPPM

Typ Liczba jedn.	Zakres zjawiska	MIANOWNIK (262)				DOPELNIACZ (560)				RAZEM	
		lp (78)		lm (184)		lp (134)		lm (426)		Ogółem jedn.	% badanego materiału
		l.	%	l.	%	l.	%	l.	%	l.	%
I.	UTRWALENIE FORMY	22	28,2	36	19,6	16	11,9	25	5,9	99	12,0
	REDUKCJA	5	6,4	24	13,0	36	26,9	48	11,3	113	13,8
	BRAK REJESTRACJI	17	21,8	11	6,0	25	18,7	56	13,1	109	13,3
	ŁĄCZNIE	44	56,4	71	38,6	77	57,5	129	30,3%	321	39,1
II	NIEUSTABILIZOWANE	24	30,8	22	11,95	6	4,4	87	20,4	139	16,9
	ALTERNATYWNE	6	7,7	69	37,5	36	26,9	159	37,3	270	32,8
	ROZCHWIANE	4	5,1	22	11,95	15	11,2	51	12,0	92	11,2
	ŁĄCZNIE	34	43,6	113	61,4	57	42,5	297	69,7%	501	60,9
	RAZEM (I+II)	78	100	184	100	134	100	426	100	822	100%

-ów (*kowal, łoś, pień, szalbierz, wachlarz, winiarz, żółw* itp.); -ów||-ø → -ów, nie: -ø (*plecy, pretorianin, rajtuzy* itp.). Zdarza się, sporadycznie, że forma alternatywna otrzymuje status zakazanej, a następnie odzyskuje prawa komunikacyjne, jak w wypadku leksemów *okowy* (SPPSz -ø||-ów → SPPD -ø, nie: -ów → SPPM -ø||-ów*) oraz *wykrój* (SPPSz -i||-ów → SPPD -ów, nie: -i → SPPM -ów||-i*). Bywa też, że końcówka danego wyrazu pierwotnie uznana za jedyną poprawną, w polszczyźnie najnowszej objęta jest zakazem, co odnajdujemy w odmianie zarejestrowanego w SPPSz pluralia tantum *bachanalie*, ze wskazaniem w D. lm końcówki -i, uznanej już przez normę w drugiej połowie XX wieku za niepoprawną – w związku ze zmianą końcówki wyrazu w M. (SPPSz -i → SPPD -ów, nie: -i → SPPM -ów, nie: -i). Przejrzystości normy nie sprzyja także chwiejność klasyfikacyjna, jak w wypadku leksemów: *cesarz* (SPPSz -ów||-y* → SPPD -y → SPPM -y||-ów*), *garniec* (SPPSz -ów||-y → SPPD -ów||-y* → SPPM -ów||-y³²), *liczykrupa* (SPPSz -ów||-ø → SPPD -ów → SPPM -ø||-ów), o zmiennym porządku par końcówek fakultatywnych w D. lm lub ich niestałym nacechowaniu komunikacyjnym. Jednostkowo – w wypadku rzeczownika *kręgielnia* końcówka dawniej zakazana dziś traktowana jest jako alternatywna poprawna (w SPPSz -i, nie: ø → SPPM -i||-ø*).

Podsumowując analizę wyekscerpowanych ze SPPSz 849 rzeczowników o niejednoznacznej fleksji, w tym: w M. i D. lp i lm – 822 jednostki, w pozostałych przypadkach gramatycznych – 27 jednostek, można sformułować kilka wniosków:

- 1°) Największe trudności w zakresie dwóch pierwszych przypadków generuje odmiana rzeczownika w D. lm (426 jednostek; 51,8 %); rzadziej w jego lp (134; 16,3 %) oraz w lm M. (184; 22,4 %). Uzupełniający tę całość a stanowiący zbiór 78 leksemów (9,5 %) o niejednoznacznej w pierwszej połowie XX wieku fleksji rzeczownika w M. lp charakteryzuje się najwyższym odsetkiem form o utrwalonej na przestrzeni kilkudziesięciu lat odmianie – zgodnej z obowiązującą obecnie normą (28,2 %). Na biegunie przeciwnym znalazły się formy D. lm (5,9 %).
- 2°) Ogółem najbardziej podatne na wpływ normy wzorcowej okazały się formy lp D. (57,5 %) i lp M. (56,4 %). Najtrudniej procesy normatywne przebiegały w ramach D. lm, w zakresie którego wprawdzie 30,3 % analizowanych leksemów uległo na przestrzeni XX wieku korzystnym z punktu widzenia normy zmianom, ale pozostałe 69,7 % analizowanych jednostek w zakresie tego przypadku charakteryzuje się wciąż nieustabilizowaną odmianą. Nieco korzystniejsze wyniki dotyczą badanych form M. lm – 38,6 % usystematyzowanych normatywnie i 61,4 % podlegających wciąż procesom normatywnym.
- 3°) Średnio, zgodnie z rachunkiem statystycznym, 39,1 % badanego materiału stanowią obecnie leksemy o uporządkowanej i jednoznacznej odmianie; pozostałe 60,9 % objętych jest w dalszym ciągu troską normy. Oznacza to, że w wypadku 6 na 10 analizowanych wyrazów ich użytkownicy niezmiennie od kilkudziesięciu lat mogą mieć problemy poprawnościowe w relacjach komunikacyjnych.

³² Tu końcówka -y jako potoczna.

Tych natomiast nie ułatwia fakt pojawienia się w polszczyźnie najnowszej kolejnej grupy rzeczowników o skomplikowanej fleksji, nieregularnych jako takie wcześniej w SPPSz. Analiza zawartości SPPM pozwoliła bowiem na wyekscerpowanie z tego zbioru kolejnych 1328 leksemów o niestabilizowanej odmianie rzeczownika w M. Im (335 jednostek)³³ oraz D. (993 jednostki – w tym 227 w lp i 766 w Im).

Mianownik – liczba mnoga (SPPM)

W liczącej 335 leksemów grupie rzeczowników o niestabilizowanej odmianie w M. Im odnajdujemy zarówno formy o alternatywnych końcówkach – 189 jednostek, jak wyrazy w zastrzeżonej przez normę poprawnej postaci, opatrzonej jednak ostrzeżeniem przed potencjalną formą niepoprawną – 146 jednostek. W zbiorze pierwszym znalazło się siedem par końcówek dla przeciętnego użytkownika języka fakultatywnych, w tym: -i/-y||-owie (60) -owie||-i/-y (40); -y||-i oraz -i||-y (po 28); -e||-i/-y (7) oraz -i/-y||-e (9); -e||-owie (9) oraz -owie||-e (4); jednostkowo -e||-y, -y||-a, -y||-o (łącznie 4).

Najpopularniejsza para końcówek alternatywnych -i/-y||-owie w M. Im w badanym materiale charakteryzuje 60 rzeczowników upowszechnionych obiegowo we współczesnej polszczyźnie, np.: *ambasador, asesor, doktor, druid, ekonom, fenomenolog, imperator, kacyk* ‘wódz plemienia w Afryce, Australii, Ameryce Środkowej i Południowej’, *prezbiter* itp. W wypadku połowy z 60 leksemów końcówka druga (-owie) wskazana jest jako rzadka (rzadko używana), jak w wyrazach: *ataman, bojar, ekolog, fraszkopis, inkwizytor, karaim, kuzyn, parobek, rabin* i in., co wskazywać może na jej osłabioną pozycję. Z drugiej jednak strony, w zestawieniu odwrotnym (owie||-i/-y, jak np. w wyrazach: *ekonom, muszkieter, nomada, pradziad, sułtan*), charakterystycznym dla kolejnych 40 rzeczowników, to końcówka -i/-y została skwalifikowana przez normatywistów jako osłabiona komunikacyjnie. Fakt taki odnajdujemy w wypadku ponad połowy wyrazów (23), w odmianie których jest ona postrzegana jako: ekspresywna – 11 (np.: *grajek, jedynaczek, kleryka*³⁴, *mędrek, szewczyk*); rzadka – 9 (np.: *belfer, eskulap, faraon, farys, herold, potomek*) oraz potoczna – 2 (np. *kum*) i przestarzała – 1 (*bratanek*³⁵).

Znacznie większy odsetek jednostek z kwalifikowaną końcówką charakteryzuje pary alternatywne -y||-i oraz -i||-y, właściwe łącznie dla 56 analizowanych rzeczowników, jak np.: *cherubin, sefarin, slugus* oraz *cyklop, dzikus, klaun*. W tym wypadku końcówka -i (w parze -y||-i) została uznana w odmianie 24 rzeczowników za ograniczoną komunikacyjnie jako: właściwa formom ekspresywnym – 11 (np.: *biedak, cholernik, dziwak, odważniak, tajniak, nieboszczyk*); rzadka – 13 (np.: *chytrus, gał-*

³³ Przykłady niestabilizowanej postaci rzeczownika w M. lp należą w SPPM do rzadkich, toteż w tej części badania pomijamy je jako nieznaczące dla jego wyniku.

³⁴ W SPPSz: klerykali.

³⁵ Popularne wciąż w żywym od XVIII wieku przysłowiu „Polak Węgier dwa bratanki i do szablki, i do szklanki”.

gan, obdartus, samolub, walet). Podobnie nacechowaniem wyróżnia się końcówka -y (w parze -i||-y), tu jako: ekspresywna – 13 (np.: *donkiszot, gigant, skin, ulan, wariat*); rzadka – 8 (np.: *chłopak, ciemniak, młodzik*) oraz potoczna *grotolaz*.

W pozostałych, charakterystycznych łącznie dla 33 rzeczowników, parach, tj.: -i/-y||-e bądź -e||-i/-y (np.: *chudzielec, piędź, topielec* ‘postać baśniowa’) oraz -e||-owie bądź -owie||-e (np.: *kniaź, kwatermistrz, waszmość; arcymistrz, wieszcz*); -e||-y (*ansa*); -y||-a (*wykidajło*); -y||-o (*escudo*), jako ograniczone funkcjonalnie wskazuje się przede wszystkim: -e – 5 razy (np. w wyrazach *narwaniec, rudzielec*) oraz 4-krotnie końcówkę -owie (np. w wyrazach *faryzeusz, harcistrz*).

Analiza 146 rzeczowników o niestabilizowanej – zgodnie z rejestracją w SPPM odmianie w M. lm pozwala na wskazanie końcówek fleksyjnych zastrzeżonych w ich wypadku przez normę jako niepoprawne. Są to przede wszystkim końcówki -i/-y (58 wyrazów), -a (37), -owie (33), rzadziej -e (18). Ocenzone przez normę końcówki -i/-y dotyczą głównie odmiany rzeczowników ze wskazaną poprawną końcówką -owie (27) oraz -e (20), jak w przykładach: *anatomowie, baronowie, emirowie, etnografowie, fotografowie, kardynałowie, majtkowie, zbiegowie* ‘uciekinierzy’ itp. oraz *dropie* ‘ptaki’, *konwenanse, krawędzie, mahometanie, powodzianie, sienie* itp. Sporadycznie (w wyrazach *dziwo* i *monstrum*) jest to końcówka zakazana w zestawieniu: -a, nie: -i/-y. Z kolei prohibit fleksyjny -a występuje głównie w opozycji do końcówki -i/-y (34 przykłady), co ilustrują m.in. wyrazy: *defekt, dekret, dziw, instrument, manuskrypt, rożen, ruszt, obok 3 form (peryferie, tułowie, winorośle)* ze wskazaną końcówką -e. Również przy poprawnej odmianie wyrazów z końcówką -i/-y pojawia się kolejna zakazana końcówka, czyli -owie (30 jednostek), jak w wyrazach: *akwizytor, bawidamek, docent, juror, matador, nastolatek, szaman*. Sporadycznie (w wypadku 3 wyrazów: *czarnowidz, kuchmistrz, kustosz*), końcówka -owie nie jest pożądana w opozycji do poprawnej -e. Tę ostatnią zaś jako prohibit w M. lm odnajdujemy w wypadku 18 rzeczowników, takich jak: *bałwochwalca, głupiec, kapłan, tubylec, winowajca* (-i/-y, nie: -e); *teść, widz, wódz* (-owie, nie: -e); *klucze* (-a, nie: -e); *rajca* (-owie||-y, nie: -e). Do rzadkich (łącznie 9) zaliczyć możemy kolejne przykłady rzeczowników, jak np.: *antychryst, mikrus, żabojad* (-y, nie: -i) bądź *delikwent, wcześniak, żyd* ‘wyznawca judaizmu’ (-i, nie: -y), w których postaci mianownikowej końcówki -y oraz -i występują jako opozycyjne z punktu widzenia normy.

Dopelniacz – liczba pojedyncza (SPPM)

W wypadku 227 rzeczowników o niestabilizowanej odmianie w D. lp mamy w większości (187) do czynienia z parą fleksyjną alternatywną (-u||-a oraz -a||-u, a także -ego||-i), znacznie rzadziej (40) z końcówką zakazaną. Do wyrazów o alternatywnej odmianie należą 104 rzeczowniki przyporządkowane parze -a||-u (np.: *deptak, dereń, flek, katamaran, krawat, omlecek, pitawal, prodiż, rynsztok, tamaryszek, truchcik, welonik, wrak*), 82 parze -u||-a (np.: *abażur, afrodyzjak, bumerang, druczek, filet, pasztecik, przymrozek, trok, tymianek, wek*) oraz 1 (*hrabia*) parze

-ego||-i³⁶. Podobnie jak w wypadku M. Im i tu druga z fakultatywnych dla użytkownika języka końcówek fleksyjnych została w SPPM opatrzona kwalifikatorem rza-d[ko używana] – w 18 jednostkach jest to końcówka -u (np. w wyrazach: *batonik, bestseller, flecik, karabinek, kolos, motorek, prysznic, wygibas*); w 13 końcówka -a (np. w wyrazach: *fant, kordonek, lyk, spray, wiaterek*).

W grupie z kolei 40 rzeczowników znajdujących się pod specjalną troską normy 25 leksemów ma wskazaną -u jako jedyną poprawną końcówkę w D. Im, np.: *banknotu, barometru, bonu, cudzysłowu, flakonu, kwiatu, rubinu, świerzopu, trójzębu* (-u, nie: -a), zaś 14 końcówkę -a, np.: *gzymsika, krupnioka, obornika, pędziwiatra, semafora* (-a, nie: -u). W wypadku rzeczownika *grzywna* jest to końcówka -y, nie: -ej.

Dopelniacz – liczba mnoga (SPPM)

Znacznie bardziej skomplikowana jest w wypadku 993 rzeczowników wyekscerpowanych ze SPPM ich odmiana w D. Im – rzadziej związana z normatywnie usankcjonowaną fakultatywnością (346 leksemów), częściej w postaci poprawnej, ale niestabilizowanej z żywym obok i potencjalnym komunikacyjnie fleksyjnym prohibitem (420 leksemów).

W grupie 346 form fleksyjnie alternatywnych odnajdujemy przede wszystkim leksemy, takie jak: *bluszcz, ból, debel, decybel, faul, gamoń, imbecyl, jubileusz, kaszel, krasnal, kwiecień, sznycel, wodewil* oraz *bulaj, cieć, geniusz, ptyś, skurcz, tiul*, przyporządkowane parze -i/-y||-ów (203 jednostki) oraz -ów||-i/-y (40 jednostek). Ponad połowa z nich (łącznie 226) charakteryzuje się drugą końcówką kwalifikowaną jako: rzadko używana – 123 jednostki, w tym 110 -ów (jak w wyrazach: *apel, bogacz, bryzol, ciernie, ciulacz, debil, dorsz, garaż, haracz, jeż, klosz, kopacz, leszcz, lokal, nowicjusz, patrol, pikle, płaszcz, radiosłuchacz, sanitariusz, strudel, wandal, wieprz*) oraz 13 -i/-y (np. w leksemach: *retusz, urwipoteć*). Sporadycznie końcówkę -ów (w 3 wyrazach: *bajkopisarz, komediopisarz i ołtarz*) kwalifikuje się jako przestarzałą. Odsetek wyrazów o kwalifikowanych końcówkach fleksyjnych w D. Im jest równie wysoki w grupie 94 wyrazów (np.: *buzia, makrela, mortadela, oślisko*) związanych z parą fleksyjną -i/-y||-ø (78) oraz -ø||-i/-y (16), przy czym rzadką okazuje się tu w większości -ø, jako taka wskazana w 58 leksemach, jak: *cieplarnia, cytadela, drukarnia, drwalnia, gorzelnia, graciarnia, karuzela, kawiarnia, komża³⁷, spiżarnia* itp. Inne alternatywne pary fleksyjne, tj. -ów||-ø oraz -a||-u i -u||-a w omawianej grupie występują sporadycznie (łącznie 9 wyrazów) i dotyczą – w pierwszym wypadku ekspresywizmów, jak: *człowieczysko, klecha, słonisko* itp.; w drugim wyrazów *karabinek, magnetyk i kardigan*.

Najobszerniejszą – liczącą 420 leksemów – grupę stanowią w badanym materiale rzeczowniki o niestabilizowanej odmianie w D. Im, w tym przede wszystkim z końcówką -ów wskazywaną jako poprawna w opozycji do niewłaściwej -i/-y (219 jedno-

³⁶ Rzeczownik hrabia z końcówką -i w D. Im jest opatrzony w SPPM kwalifikatorem „przestarzały”.

³⁷ Formy: komż i komeż.

stek), np. w wyrazach: *akwarium, archiwalia, bodziec, dawca, gej, głupiec, kiermasz, koc, kolokwium, konwój, materac, plac, terytorium* itp.; rzadziej w opozycji do -ø (56 jednostek), np. w wyrazach: *amper, basza, botek, brokuł, dziadyga, kopernikana, krajan, nuda, przypisek, rękaw, slipy, zrynek* itp. Kilkakrotnie mniejszą grupę w porównaniu do poprzedniej tworzą 72 rzeczowniki ze wskazaną końcówką -i/-y, a zaprzeczoną -ów (38) bądź -ø (34), co odnajdujemy w odmianie takich leksemów, jak: *babiarz, cal, gacie, gość, kapsel, kwintal, motel, spaniel, żyrandol* (-i/-y, nie: -ów) oraz *aula, aureola, bazia, butla, gondola, hurtownia, klacz, leże, poddasze, sadza* (-i/-y, nie: -ø). Grupę podobną liczbowo do wyżej omówionej stanowi 69 rzeczowników, dla których w D. lm dominujące jest z kolei -ø – w opozycji do niepoprawnej tu -ów (56), co ilustrują postaci wyrazów w omawianym przypadku, np.: *bez* ‘ciastko’, *bitek* ‘potrawa’, *chryzantem, chrześcijan, jaselek, kulis* ‘część teatru za sceną’, *much, opieniek, pyz, spodenek*; bądź (rzadziej) w opozycji do -i/-y, np.: *fortec, grusz, łóż, niań, niedziel, przeorysz* itp. Jednostkowo odnajdujemy inne konfiguracje końcówek, jak: -i/-y, nie: -ø i nie: -ów (*bejca, szynszyla*); -ów, nie: -ych (*wdowa*) oraz -ø, nie: -ych (*królowna*).

Porównanie listy 993 rzeczowników o skomplikowanej odmianie w D. lm wyekscerpowanych ze SPPM z rejestrem w SPPSz pozwala na wskazanie 333 jednostek, które zostały zarejestrowane w opracowaniu wyjściowym dla niniejszych badań. Są to wyrazy, które w pierwszej połowie XX wieku miały jasną i jednoznaczną odmianę w omawianym przypadku, a pod koniec ubiegłego stulecia funkcjonowały jako rzeczowniki o końcówce poprawnej, ale niestabilizowanej, przywoływanej w opozycji do ofensywnych niepoprawnych – 203 jednostki, jak np.: *amper* (SPPSz -ów → SPPM -ów, nie: -ø), *kaczeniec* (SPPSz -ów → SPPM -ów, nie: -y), *kiermasz* (SPPSz -ów → SPPM -ów, nie: -y), *kurz* (SPPSz -ów → SPPM -ów, nie: -y), *metal* (SPPSz -i → SPPM -i, nie: -ów), *nuda* (SPPSz -ów → SPPM -ów, nie -ø), *podkoszulek* (SPPSz -ów → SPPM -ów, nie -ø), *trzymiel* (SPPSz -i → SPPM -i, nie: -ów) itp.; bądź formy o końcówkach w D. lm alternatywnych – 130 jednostek, jak np.: *antresola* (SPPSz -ø → SPPM -i||-ø), *gorzelnia* (SPPSz -i → SPPM -i||-ø*), *listonosz* (SPPSz -y → SPPM -y||-ów*), *trusia* (SPPSz -ø → SPPM -ø||-i||-ów³⁸) itp.

Zarówno w jednej, jak drugiej grupie ww. leksemów rejestrowanych w obu wykorzystanych do badania słownikach poprawnej polszczyzny odnajdziemy wyrazy o wyjątkowo skomplikowanych normatywnie losach. Okazuje się bowiem, że w wypadku co 13–14 wyrazu z grupy 203 rejestrowanych w SPPM z końcówką zakazaną w D. lm (wcześniej tylko jasną) wskazuje się prohibit fleksyjny równy wcześniejszej końcówce poprawnej. Oto przykłady takich rzeczowników wraz z informacją dotyczącą również rejestracji w SPPD (według schematu: SPPSz → SPPD → SPPM): *grosz* (-ów → -y → -y, nie: -ów), *kądział* (-ø → brak wyrazu → -i, nie: -ø), *muzułmanin* (-ø → -ów, nie: -ø → -ów, nie: -ø), *sadza* (-ø → -y → -y, nie: -ø), *strucla* (-ø → -i → -i, nie: -ø), *wole* (-ø → -i, nie: -ø → -i, nie: -ø³⁹). W większości cytowanych rzeczowników zmianę, która wciąż wymaga utrwalenia, wprowadzono w drugiej połowie XX wieku, o czym świadczy rejestracja w SPPD.

³⁸ Końcówka -ów – tylko o męczyznach.

³⁹ Nie: wól.

W odniesieniu z kolei do rzeczowników o końcówkach dawniej jasnych, a obecnie fakultatywnych w D. lm wątpliwości mogą budzić szczególnie te leksemy, w wypadku których uszeregowanie końcówek jest zmienne, co odnajdujemy w 38 (ze 130) analizowanych przykładach. Oznacza to, że bez mała co trzeci dawniej jednoznaczny fleksyjnie rzeczownik obecnie zaliczymy do alternatywnych i chwiejnych. Oto przykłady (wg schematu: SPPSz → SPPM): *barszcz* (-ów → -y||-ów), *bluszcz* (-ów → -y||-ów), *cieplarnia* (-ø → -i||- ø*), *cytadela* (-ø → -i||- ø*), *parabola* (-ø → -i||- ø) itp.

Tego typu rozchwianie, ilustrowane zarówno pierwszą serią cytatów, jak i drugą, nie sprzyja budowaniu poprawności językowej i jej porządkowaniu w żywej komunikacji. Dla przykładu, wyraz *muzułmanin* o końcówce fleksyjnej początkowo -ø (lata trzydzieste – czterdzieste – pięćdziesiąte XX wieku) analizowanego przypadku, obecnie w D. lm charakteryzuje się tylko końcówką -ów. Końcówka -ø jest tu wskazywana jako zakazana (-ów, nie: -ø). Dla porównania: wyraz *pogani* – zgodnie z rejestracją w SPPSz – miał w pierwszej połowie XX wieku końcówkę fleksyjną w D. lm – co rozumiało – identyczną jak w wyrazie *muzułmanin* (czyli -ø) i taką niezmiennie charakteryzuje się do dziś. W SPPD i SPPM została ona jednak wzmocniona zaprzeczeniem „nie *poganów*” (-ø, nie: -ów), co świadczyć może o destabilizacji jego fleksji pod wpływem odmiany leksemu *muzułmanin*.

Podsumowanie

Zestawienie danych w Tabeli 2. wskazuje na ponad dwukrotny wzrost liczby rzeczowników o trudnej odmianie w mianowniku lm oraz dopełniaczu lp i lm zarejestrowanych w słownikach poprawnej polszczyzny jako odbiegające od obowiązujących w danym okresie XX wieku paradygmatów. Odzwierciedla to z jednej strony próby uporządkowania języka w tym zakresie, z drugiej jednak świadczy o zmienności granic normy, co bezsprzecznie nie ułatwia użytkownikom polszczyzny korzystania (w miarę bezkolizyjnego) z jej zasobów.

Wybór odpowiedniej formy fleksyjnej rzeczownika w niektórych przypadkach gramatycznych może być (lub jest) wciąż problematyczny. Najtrudniejsze – co podkreśla się w poradnikach językowych – są w dalszym ciągu dwa pierwsze, czyli mianownik i dopełniacz. Rozważanie rodzaju rzeczownika i jego aspektów w ww. przypadkach nie wniesie do codziennej komunikacji wielkiego ułatwienia, czy też jej w relacjach językowych usprawnienia, ponieważ przeciętny użytkownik języka zasad odmiany ze wszystkimi jej niuansami może po prostu nie pamiętać. Kieruje się on raczej uproszczoną analogią bądź wykorzystuje możliwość naśladowania innych.

Intensywne zmiany w zakresie fleksji rzeczowników, szczególnie podlegających deklinacji męskiej, rejestrowane jako żywotne w niektórych wypadkach już w polszczyźnie XV wieku, zostały językowo uporządkowane, mimo ich dość skomplikowanych podziałów podstawowych – na: męskie, żeńskie, nijakie i mieszane (ze względu na rodzaj gramatyczny); pojedyncze i mnogie, a wcześniej podwójne (ze względu na liczbę); oraz dodatkowych – na: osobowe i nieosobowe, żywotne i nieżywotne, twardo- i miękkotematowe; wreszcie nacechowania stylistycznego, umożliwiającego

Tabela 2. Zestawienie danych dotyczących M. Im oraz D. Ip i Im – SPPM

Lp	SŁOWNIK	SPPSz			SPPM	SPPSz + SPPM	
		LICZBA OGÓLEM	USTABILIZOWANE OBECNIE	NIEUSTABILIZOWANE OBECNIE		NIEUSTABILIZOWANE OBECNIE (5+6)	WZROST % (3:7)
1	2	3	4	5	6	7	8
1.	MIANOWNIK Im	184	71	113	335	448	243 %
2.	DOPEŁNIACZ Ip	134	77	57	227	284	211 %
3.	DOPEŁNIACZ Im	426	129	297	766	1063	250 %
	RAZEM:	744	277	467	1328	1795	śr. 241%

zasygnalizowanie dzięki formie fleksyjnej na przykład zabarwienia pejoratywnego wyrazu. W dalszym ciągu jednak odmiana rzeczowników w polszczyźnie najnowszej pozostaje w analizowanych przypadkach gramatycznych wciąż skomplikowana. Problemu poprawności || niepoprawności fleksyjnej w komunikacji nie rozwiążą słowniki poprawnej polszczyzny, choć inicjatywy leksykologów publikujących porady językowe w różnych formach są bezcenne. Przykładem może być praktycznie wydany *Mały słownik rzeczowników osobliwych*, opracowany kilkanaście lat temu przez Andrzeja Dyszaka⁴⁰, a zawierający leksemy o odmianie nietypowej.

BIBLIOGRAFIA

Źródła podstawowe

- SPPD – *Słownik poprawnej polszczyzny* PWN, pod red. W. Doroszewskiego, Warszawa 1980.
SPPM – *Nowy słownik poprawnej polszczyzny* PWN, pod red. A. Markowskiego, Warszawa 1999.
SPPSz – Szober S., *Słownik poprawnej polszczyzny*, Warszawa 1948, wyd. 7, Warszawa 1969.

Słowniki i encyklopedie

- Encyklopedia języka polskiego*, pod red. S. Urbańczyka, Wrocław–Warszawa–Kraków 1994.
Encyklopedia języka polskiego, pod red. S. Urbańczyka i M. Kucały, Wrocław 1999.
Encyklopedia językoznawstwa ogólnego, pod red. K. Polańskiego, Wrocław–Warszawa–Kraków 1993.
Encyklopedyczny słownik wyrazów obcych, pod red. S. Lama, Warszawa 1939.
Galle H. i Krasnowolski A., *Słownik frazeologiczny. Poradnik dla piszących*, Warszawa 1928.
Gołąb Z., Heinz A., Polański K., *Słownik terminologii językoznawczej*, Warszawa 1968.
Język polski. Encyklopedia szkolna WSiP, pod red. A. Markowskiego, Warszawa 2005.
Kopaliński W., *Słownik wyrazów obcych i zwrotów obcojęzycznych z almanachem*, Warszawa 2000.
Słownik ilustrowany języka polskiego, t. I-II, Warszawa 1925.
Słownik języka polskiego, pod red. J. Karłowicza, A. Kryńskiego, W. Niedźwiedzkiego, t. I-VIII, Warszawa 1900–1927.
Słownik łacińsko-polski, pod kier. B. Kruczkiewicza, Lwów–Warszawa 1925.
Słownik wyrazów obcych. 22000 wyrazów, wyrażeń, zwrotów i przysłów cudzoziemskich, używanych w mowie potocznej i w prasie periodycznej polskiej, Warszawa 1907.

⁴⁰ A. Dyszak, *Mały słownik rzeczowników osobliwych (o nietypowej odmianie)*, Kraków – Warszawa 1999.

Słownik wyrazów obcych zawierający około 14000 wyrazów obcych, zwrotów i przyśłów, używanych w języku potocznym, literackim, handlowym i korespondencji, nakładem Księgarni dra Maksymiliana Bodeka, Lwów 1928.

Uniwersalny słownik języka polskiego, pod red. S. Dubisza, t. I-IV, Warszawa 2003.

Wielki słownik wyrazów obcych PWN, pod red. M. Bańki, Warszawa 2003.

Literatura

Bajerowa I., „Fleksja”, [w:] *Współczesny język polski*, pod red. J. Bartmińskiego, Wrocław 1993, s. 44–45.

Bajerowa I., *Zarys historii języka polskiego 1939–2000*, Warszawa 2003.

Bańko M., *Wykłady z polskiej fleksji*, Warszawa 2002.

Bojałkowska K., *Relacje między pojęciami „system językowy” a „norma językowa” w wybranych opracowaniach z zakresu kultury języka*, [w:] *Kształtowanie się wzorów i wzorców językowych*, pod red. A. Piotrowicz, K. Skibskiego, M. Szczyszka, Poznań 2009, s. 75–86.

Butler D., Kurkowska H., *Kultura języka polskiego*, t. I. *Zagadnienia poprawności gramatycznej*, Warszawa 1986.

Doroszewski W., *O poprawności językowej, błędach językowych i kryteriach oceny tych pojęć*, [w:] *Słownik poprawnej polszczyzny* PWN, pod red. W. Doroszewskiego, Warszawa 1980.

Dyzak A., *Mały słownik rzeczowników osobliwych (o nietypowej odmianie)*, Kraków – Warszawa 1999.

Jadacka H., Markowski A., „Norma językowa”, [w:] *Nowy słownik poprawnej polszczyzny* PWN, Warszawa 1999.

Jadacka H., Markowski A., „Kryteria poprawności językowej”, [w:] *Nowy słownik poprawnej polszczyzny* PWN, Warszawa 1999.

Klemensiewicz, *Historia języka polskiego*, Warszawa 1985.

Kołodziejek E., *Poprawna polszczyzna w praktyce. Poradnik dla tych, którzy chcą dobrze mówić i pisać po polsku*, Szczecin 1998.

Książek-Bryłowa W., *Wariantywność fleksji w historii i gwarach języka polskiego*, Lublin 1994.

Markowski A., *Język polski. Poradnik*, Warszawa 2003.

Miodek J., *Rzecz o języku. Szkice o współczesnej polszczyźnie*, Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk–Łódź 1983.

Miodek J., *O normie językowej*, [w:] *Encyklopedia kultury polskiej XX wieku*, t. 2, *Współczesny język polski*, pod red. J. Bartmińskiego, Wrocław 1993, s. 73–83.

Rzepka W.R., *Męskoosobowy mianownik liczby mnogiej zaimków i przymiotników typu naszy najlepszy // nasi najlepsi w polszczyźnie XVII wieku*, „Studia z Filologii Polskiej i Słowiańskiej” 17, 1978, s. 187–195.

Rzepka W.R., *Mianownik liczby mnogiej rzeczowników męskoosobowych w polszczyźnie literackiej XVI–XVII wieku*, „Studia Polonistyczne” XIV/XV, 1986/1987, s. 215–232.

Rzepka W.R., *Z dziejów form fleksyjnych rzeczowników w polszczyźnie XVI–XVII wieku: celownik liczby pojedynczej rodzaju męskiego*, „Slavia Occidentalis” 43, 1987, 135–158.

- Rzepka W.R., *Uwagi o genetiwie – accusatiwie pluralis męskich form osobowych w XVII wieku*, „Slavia Occidentalis” 27, 1968, s. 207–222.
- Siuciak M., *Norma teoretyczna a rzeczywistość językowa*, [w:] *Kształtowanie się wzorów i wzorców językowych*, pod red. A. Piotrowicz, K. Skibskiego, M. Szczyszka, Poznań 2009, s. 95–101.
- E. Skorupska-Raczyńska, *Dziewiętnastowieczne latynizmy progresywne w polszczyźnie XX wieku*, Gorzów Wielkopolski 2001.
- E. Skorupska-Raczyńska, *Progresywne zapożyczenia pochodzenia łacińskiego w polszczyźnie XIX wieku*, Gorzów Wielkopolski 2000.
- Skubalanka T., Książek-Bryłowa W., *Wariantywność polskiej fleksji*, Wrocław 1992.
- Tokarski J., *Fleksja polska*, Warszawa 1973.
- Walczak, *Zarys dziejów języka polskiego*, Poznań 1995.

Objaśnienia skrótów gramatycznych i znaków

- B. – biernik
- C. – celownik
- D. – dopełniacz
- lm – liczba mnoga
- lp – liczba pojedyncza
- M. – mianownik
- Ms. – miejscownik
- N. – narzędnik
- W. – wołacz

- ø – końcówka zerowa
- – zmiana (kierunek zmiany)
- || – alternatywność (wymienność, fakultatywność) form
- * – rzadko używana

Słowa kluczowe

fleksja, leksykografia, norma językowa

Summary

Variability in limits of language standard (based on lexicographic sources) Part II: Declension (nouns) in 20th century Polish

An overview of the contents of dictionaries of Correct Polish Language published in the 20th century – by S. Szober (first one), W. Doroszewski ed. (second one) and A. Markowski ed. (third one) allows to excerpt nouns of difficult, ambiguous and complex inflection. Subject to the study were forms whose nomi-

native and genitive cases (both in the singular and plural) deviated from the standard – a total of 2,072 units out of which 744 were chosen from the first dictionary and 1,328 from the third one. On comparison a twofold increase in the cumbersome inflection nouns has been noticed (234% plural nominatives, 211% in the singular genitive and 250% in the plural genitive), which on the one hand indicates a self-adjusting language mechanism; on the other hand bears testimony to varying standard limits in the Polish language of the 20th century.

Key words

inflection, lexicography, language standard

Semiotyka ubioru w staropolskiej literaturze pięknej. Wybrane zagadnienia i postulaty badawcze

Wstęp

Naukowa refleksja nad ubiorem jako domena właściwa kulturoznawcom, kostiumologom, etnografom, historykom sztuki i kultury materialnej doczekała się wartościowych monografii z charakterystycznym dla nich ujęciem diachronicznym lub synchronicznym. Przykładowo historię ubiorów (od starożytności po czasy współczesne) omawia Maria Gutkowska-Rychlewska, dzieje mody i strojów opisuje Małgorzata Możdżyńska-Nawotka, XVI-wieczny ubiór dworski wnikliwie analizuje Krystyna Turska, XVI- i XVII-wieczną modę gdańską charakteryzuje Maria Bogucka, strój staropolski – Jan Stanisław Bystróż, narodowy – Irena Turnau, renesansowy i barokowy – Hanna Dziechcińska¹. W opracowaniach kulturoznawczych oglądowi poddawane są głównie źródła materialne oraz ikonograficzne (odzież i biżuteria zachowana do naszych czasów; malarstwo prezentujące postaci ubrane; stroje uwiecznione na tablicach epitafijnych, nagrobkach, rzeźbach, drzeworytach, pieczęciach itp.). Refleksja nad źródłami pisanymi dotyczy w głównej mierze dokumentów prawnie – administracyjnych (np. ksiąg radzieckich, ławniczych, sądowych, rozporządzeń władz miejskich, konstytucji sejmowych z tzw. prawami o zbytku, rejestrów wydatków na odzież oraz testamentów wraz ze spisami inwentarzy pośmiertnych). Wciąż brak nam monografii naukowych poświęconych wielopłaszczyznowej semiotycznej interpretacji opisów ubioru obecnych w literaturze pięknej średniowiecza, renesansu i baroku. Ten nurt badań w odniesieniu do twórczości pisarzy i publicystów oświecenia podejmuje Agata Ročko, która charakteryzuje znaczenie kontusza i fraka w kulturze XVIII wieku na podstawie analizy liryków, utworów dramatycznych, panegiryków, pamfletów, satyr, artykułów zamieszczonych w „Monitorze”, powieści i relacji pamiętnikarskich².

¹ Zob. Maria Gutkowska-Rychlewska: *Historia ubiorów*, Wrocław 1968; Małgorzata Możdżyńska-Nawotka: *O modach i strojach*, Wrocław 2003; Krystyna Turska: *Ubiór dworski w Polsce w dobie pierwszych Jagiellonów*, Wrocław 1987; Maria Bogucka: *Życie codzienne w Gdańsku. Wiek XVI-XVII*, Warszawa 1967, s. 133–141; Jan Stanisław Bystróż: *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce. Wiek XVI-XVIII*, t. 2, Warszawa 1976, rozdz. 12 *Strój i toaleta*, s. 441–476; Irena Turnau: *Ubiór narodowy w dawnej Rzeczypospolitej*, Warszawa 1991; Hanna Dziechcińska: *Ciało, strój, gest w czasach renesansu i baroku*, Warszawa 1996.

² Agata Ročko: *Kontusz i frak: o symbolicznym stroju w XVIII-wiecznej literaturze polskiej*, Warszawa 2015 (tu znajduje się literatura przedmiotu, również obcojęzyczna, zob. s. 179–188).

W badaniach literatury staropolskiej oglądowi pod kątem semiotyki ubioru należy poddać zarówno spuściznę poszczególnych pisarzy, poetów, moralistów, kaznodziejów, całych epok literackich, a także zaprezentować omawiane zjawisko w perspektywie diachronicznej i w relacji wobec mody obcej (tu mam na myśli szeroki wachlarz postaw rozpięty między asymilacją cudzoziemskich wzorców a jej surową krytyką). Prace tego typu, których początki zauważalne są u J. S. Bystronia, H. Dziecheńskiej i A. Roćko, warte są podejmowania z tego względu, że dopełniając analiz kulturoznawczych z perspektywy literaturoznawczej, poszerzają nasz obraz rozumienia i postrzegania wielowymiarowych, ukrytych zjawisk kulturowych, zakodowanych w ubiorze jako złożonym komunikacie wizualnym.

Rekonstruowanie semiotyki ubioru na podstawie interpretacji literatury pięknej wpisuje się w nurt prężnie ostatnio rozwijającej się antropologii literatury, a ściślej – antropologii ciała³, z jej postulatem oglądu wielorakich form oraz przejawów uwikłania w cielesność⁴. W niniejszym artykule stawiam dwa cele – pierwszy z nich to poszukanie odpowiedzi na pytanie, w jakim stopniu staropolska literatura piękna może służyć badaniu kategorii ciała ubranego, drugim jest przegląd fragmentów wybranych tekstów literackich pokazujący w praktyce metodę analizy semiotycznej ubioru jako systemu złożonych, normatywnych znaków kultury epok dawnych.

Grupy tekstów, perspektywy i ograniczenia badań semiotyki ubioru w staropolskiej literaturze pięknej

W każdej epoce i kulturze ubiór (oraz związane z nim atrybuty, takie jak np. biżuteria, makijaż, fryzura) ma bardzo istotne, wielorakie funkcje, dające się waloryzować oraz szeregować w określone systemy znaków, przez co przejawiające złożone znaczenia semiotyczne, których rozszyfrowanie prowadzi do zrozumienia istoty antropologii ciała ubranego. Podobnie jest z kategorią nagości jako dopełnieniem obrazu semiotyki ubioru – nadrzędna idea wstydu, która reguluje zjawisko zakrywania bądź odkrywania w różnych stopniach poszczególnych fragmentów ciała, wchodzi w ścisłe relacje ze światopoglądem danej epoki, jej estetyką, etyką, religią, również polityką. Te myśli znajdują odzwierciedlenie w opisach ubioru zawartych w staropolskiej literaturze pięknej, która stanowi wartościowe źródło do badań antropologicznych, służących głębszemu poznaniu kultury epok dawnych. O randze omawianego tematu świadczy fakt podejmowania problematyki ubioru przez licznych myślicieli, moralistów, duchownych, polityków, mężów stanu oraz pisarzy i poetów – zagadnienie to pojawia się w refleksji kaznodziejskiej, w egzemplach, traktatach o charakterze dydaktyczno-mo-

³ Na temat zwrotu antropologicznego w badaniach literackich, bibliografii zagadnienia oraz proponowanych kierunków rozwoju antropologii literatury zob. Małgorzata Krzysztofik: *Recepta duszna i cielesna przeciw powietrzu morowemu ks. Hieronima Powodowskiego (XVI w.) – antropologiczny model lektury*, „Respectus Philologicus”, 2013, nr 24 (29), str. 162–175.

⁴ Zob. Dariusz Śnieżko: *Antropologia w badaniach nad literaturą dawną (rekonesans)*, [w:] *Jaka antropologia literatury jest dzisiaj możliwa*, red. P. Czaplński, A. Legeżyńska, M. Telicki, Poznań 2010, s. 115.

ralizatorskim, dziełach politycznych, poradnikach duchowości, w tzw. zwierciadłach, a także we wzmiankach rozsianych po utworach lirycznych. Na podstawie tak różnorodnej i bogatej bazy tekstów zaobserwować możemy mnogość postaw ewokowanych tematem – przykładowo moralisci ganią przepych w strojach, kaznodzieje w modzie postrzegają owoc grzechu, tradycjoniści krytykują zbytek oraz przyjmowanie cudzoziemskiej mody, a prawnicy systematyzują prawa o ubiorach.

Bazę tekstów staropolskiej literatury pięknej, które należy poddać refleksji badawczej, można więc pogrupować w kilka zbiorów (warto też zagadnienie omawiać w relacji wobec literatury popularnej, użytkowej i prawniczej). Pierwszą grupę tekstów stanowią utwory w całości podejmujące zagadnienie ubioru – tu zaliczam przykładowo *Dialog o pstrokaciznie i zmienności polskich strojów* Klemensa Janickiego czy *Nowe zwierciadło, modzie dzisiejszego stroju akomodowane* Jakuba Łącznowolskiego oraz szereg drobnych wierszy, które często już w tytule sugerują poruszaną tematykę (np. Wacław Potocki: *Suknia grzecznemu przydatkiem, błaznowi ujmą; Do jejmości strojnostarej; Na stroje białogłowskie; Na ogony białogłowskie; Wespazjan Kochowski: O strojnacie*). Tu również umieszczam tzw. małe formy literackie, czyli przysłowia, aforyzmy, sentencje i gnomy w całości poświęcone ubiorowi.

W drugiej grupie dzieł literackich refleksja o strojach nie jest głównym problemem, na którym skupia się autor, ale funkcjonuje jako jeden z aspektów szerzej omawianego innego zjawiska. Mam tu na myśli chociażby zwierciadła, dające czytelnikowi modelowy wzorzec godny naśladowania. Mikołaj Rej w obszernym *Żywocie człowieka poczciwego*, prezentującym biografię anonimowego szlachcica od urodzenia aż do śmierci, zamieszcza krótki rozdział zatytułowany *Ubiory jakie mają być dziecinne*, natomiast charakteryzując kolejne etapy ludzkiego życia, nie opisuje już dokładnie ubiorów szlachcica młodego, dorosłego czy starego. Łukasz Górnicki w *Dworzaniu polskim*, który jest *speculum* adresowanym do dworzan, stanowiącym parafrazę z literatury włoskiej, przy okazji rozważań na temat licznych cech, zalet i wad dworzanina oraz dwornej pani pisze również o wyglądzie, a także o znaczeniu ich ubiorów. Wzmianki o strojach pojawiają się również w staropolskich kazaniach – np. w kazaniach pogrzebowych, gdzie są jednym z elementów szerszego przesłania religijno – moralizatorskiego. Najczęściej rozważania o bogatych ubiorach stają się dla kaznodziejów pretekstem do surowej krytyki obyczajów oraz do rozważań nad marnością dóbr doczesnych, których znikomość w pełni objawia perspektywa śmierci⁵.

Tych dwóch grup tekstów literackich dopełnia trzecia, w której mieszczą się utwory na marginesie rozważań zaledwie wzmiankujące czy sygnalizujące problematykę ubioru, ale zawarte w nich sygnały są tak ważne, że nie należy ich w refleksji badawczej pomijać. Od grupy drugiej różni je lakoniczność oraz często fragmentaryczność w ujęciu zagadnienia. Tu znajdują się głównie drobne liryki, w które poeci wplatają zdawkowe myśli czy sentencje o strojach.

⁵ Zob. Małgorzata Krzysztofik: *XVII-wieczny model antropologii ciała w Kazaniu umarłych do żywych (1650) Eleuterego Zielejewicza*, „Studia Wschodniosłowiańskie” 2013, t. 13, s. 249–267.

Interpretacja scharakteryzowanych tu trzech grup tekstów ma swoje zalety i ograniczenia. Literaturoznawcy najłatwiej jest znaleźć i wyróżnić utwory z grupy pierwszej, grupa druga wymaga żmudnej, cierplivej lektury, wydobywającej z większych całości stosowne fragmenty, a grupa trzecia – humanistycznej erudycji, przejawiającej się w wirtuozerskiej umiejętności odpowiedniej selekcji olbrzymiej bazy tekstów piśmiennictwa epok dawnych. Badania semiotyki ubioru wymagają więc świetnej orientacji w źródłach oraz odpowiedniego warsztatu analitycznego, ale także wiedzy z zakresu innych dziedzin nauki – kulturoznawstwa, historii, historii ubioru, dziejów estetyki, filozofii, moralistyki, religijności i duchowości. Warto je prowadzić ponad podziałami na prozę i poezję, poddając lekturze wielorakie gatunki liryczne, epickie czy dramatyczne (oprócz wzmiankowanych wyżej zwierciadeł, kazań, przysłów, aforyzmów, fraszek, mam też na myśli pamiętniki, dzienniki, pieśni, treny, egzemplia, kazania, emblematy, dzieła hagiograficzne, poematy, satyry, sielanki itp.). Zachowany materiał źródłowy pozwala na podejmowanie refleksji wieloaspektowej, ponieważ ciało ubrane okazuje się bogatym systemem informacji, których rozszyfrowanie prowadzi do głębszego poznania kultury omawianego okresu.

Odpowiadając na pytanie, w jakim stopniu literatura piękna może służyć badaniu antropologii ciała ubranego, należy podkreślić istnienie poważnego problemu, z którym borykają się nie tylko literaturoznawcy, ale też kulturoznawcy – niedostatek, niekompletność lub fragmentaryczność zachowanego materiału badawczego niekiedy uniemożliwia pełny ogląd omawianego zjawiska i nie pozwala na formułowanie rzetelnych wniosków. Żmudna rekonstrukcja fragmentów opisów w takiej sytuacji nie prowadzi do oczekiwanej syntezy, ale nakazuje uczciwą konstatację dotyczącą świadomości ograniczeń istniejących w źródle pisanim. Przykładowo w *Epitalamium Heleny* ze zbioru *Sielank* Szymon Szymonowic w następujący sposób opisuje ubiór dwunastu panien stojących przed łożnicą nowożeńców: „każda ustrojona/ Kosztownie, każda warkocz w złoto zapleciona,/ Każda w wieńcu różanym”⁶. Z tego cytatu wywnioskować możemy jedynie, że panny są ubrane bogato, mają zaplecione złotymi wstążkami warkocze i wieńce z róż. Podobnych przykładów braku dokładnego opisu, zastąpionego ogólnikami czy lakonicznymi epitetami o funkcji charakteryzującej (piękny, bogaty, ładny strój itp.) znajduje się w poezji staropolskiej bardzo dużo. Grzegorz z Sambora pisze:

Spójrz na niezwykle korowód dziewiczy
Jak piękne mogą być dzisiaj oblicza i stroje tych dziewcząt⁷.

Analiza takich wypowiedzi literackich z założenia musi się opierać na świadomości ograniczeń. Literatura piękna rządzi się swoimi prawami. Poeci pomijający dokładne opisy ubiorów nie tworzyli podręczników mody czy obyczajów epoki. (Przeciwnie cele postawił sobie historyk i pamiętnikarz Jędrzej Kitowicz, który w *Opisie oby-*

⁶ Szymon Szymonowic: *Epitalamijum Heleny*, [w:] idem, *Sielanki i pozostałe wiersze polskie*, oprac. J. Pelc, Wrocław 2000, s. 179.

⁷ Grzegorz Czuj z Sambora (Vigilantius): *Odstłona trzecia*, [w:] Ignacy Lewandowski, *Antologia poezji łacińskiej w Polsce. Renesans*, Poznań 1996, s. 205.

czajów za panowania Augusta III pozostawił czytelnikowi świetne, drobiazgowo charakterystyki strojów z epoki).

Oprócz ogólnikowości czy fragmentaryczności materiału można w wielu wypadkach mówić o jego braku – są takie aspekty semiotyki ubioru, o których staropolska literatura piękna milczy. To milczenie może wynikać z dwóch przyczyn i stanowić efekt bądź zniszczenia źródeł, jakie po prostu nie przetrwały do naszych czasów, bądź świadomych wyborów pisarzy, którzy z różnych powodów nie podejmowali we własnej twórczości określonych zagadnień.

Wybór metod badawczych adekwatnych do semiotycznego oglądu materiału źródłowego, jakim są teksty staropolskiej literatury pięknej, na pierwszym miejscu nakazuje posługiwanie się metodami typowo literaturoznawczymi. Z uwagi na interdyscyplinarną specyfikę tematu należy je połączyć z innymi metodami, o których w odniesieniu do tekstów XVIII-wiecznych pisze A. Ročko, ale są one na tyle uniwersalne, że nadają się również do analizy literatury staropolskiej:

Dominującą metodą jest metoda analityczna oraz synteza problemu w ujęciach historycznym, socjologicznym, historycznoliterackim, a także interdyscyplinarne oraz komparatystyczne podejście do opisywanych oraz interpretowanych zjawisk kulturowych⁸.

Semiotyczna lektura piśmiennictwa staropolskiego, ukierunkowana na ogląd ubioru jako złożonego tekstu kultury, stawiająca przed badaczem wymagania posiadania wiedzy oraz opanowania metodologii wykraczającej poza literaturoznawstwo, ma więc swoje ograniczenia, takie jak fragmentaryczność, niepełność, ogólnikowość czy niekiedy brak materiału badawczego. Ma też wielorakie zalety przesądzające o niekwestionowanej wartości podejmowania tego typu prac. Ich celem nie jest jedynie zrekonstruowanie wyglądu ubioru na podstawie opisu literackiego, bo to domena kulturoznawców badających głównie teksty ikoniczne, ale wydobywanie jego wartości semiotycznej w porównaniu i odwołaniu do innych dziedzin wiedzy. Ubiór jest przecież symboliczną formą ewokującą określone znaczenia, relacje społeczne czy poglądy. Jako nośnik treści wizualnych, stanowi zarazem komunikat objawiający mentalność, estetykę, religijność, tożsamość grupową, itp. Interpretacja literatury pięknej, ukazująca wielorakie funkcje strojów, poszerza wiedzę ogólnokulturową o aspekt literacki.

Semiotyka ubioru – przykłady lektury

Analizy literackich opisów ubioru w dobie staropolskiej muszą uwzględniać kulturową specyfikę tego okresu oraz różnice wobec dzisiejszych czasów, dla których charakterystyczna jest przykładowo uniformizacja mody męskiej i brak podziałów stanowych, konsekwentnie podkreślanych w epokach dawnych wyglądem, krojem, gatunkiem materiału oraz kolorem stroju. Ubiór jako pozawerbalny komunikat wizualny w Euro-

⁸ Agata Ročko: op. cit., s. 22.

pie czasów dawnych objawiał pozycję właściciela, jego poglądy polityczne, religijne, moralne, estetyczne itp.⁹ Człowiek przez noszenie określonego ubioru definiował się, objawiając swoje poglądy, zasymilowane postawy, przyjęty model życia oraz relację wobec swojej grupy i obcych. Dla Pierwszej Rzeczypospolitej charakterystyczna była ogromna różnorodność, zmienność strojów i asymilacja mody obcej, czego wyobrażenie dają nam źródła ikonograficzne oraz malarstwo Jana Matejki, który szczegółowo i dokładnie rekonstruował ubiory poszczególnych grup społecznych oraz stanów¹⁰. Zbigniew Kuchowicz, świetny znawca ówczesnych obyczajów, podkreśla wielką ludzką potrzebę strojenia się, wynikającą zarówno z poczucia estetyki, ale także z chęci wyróżnienia się, pokazania statusu społecznego i zamożności:

Strojenie się stanowiło pasję obu płci, jedną z zasadniczych namiętności. Dotyczyło to wszystkich warstw i grup społecznych. (...) Powszechnie znane są czerwone kontuszki i złote pasy, atlasowe żupany, wyszywane złotymi nićmi safianowe buty szlachty. Strój ten charakteryzował się śmiałym zestawieniem barw i szczegółów dekoracyjnych. Lubowano się (dotyczyło to obu płci) w czerwieni, amarancie, błękicie, żółci. Narodowy strój szlachecki wymagał noszenia klejnotów i zdobionej broni. Stąd też ciężkie łańcuchy, guzy, pierścienie, manele. Stąd czaple pióra, diamentowe spinki, perły. Stąd kosztowne karabele, zdobione przez złotników i jubilerów szable, sadzone drogimi kamieniami buzdycygan¹¹.

Ogromnie ważna była również symbolika barw, o czym Zbigniew Kuchowicz pisze:

Pewnym barwom przypisywano wartość symboliczną. Istniało przekonanie, że piękno uosabia kolor czerwony. Symbolizował on równocześnie siłę życiową, płodność, stanowił także barwę władzy, toteż oznaczał przynależność do stanu szlacheckiego. Dlatego też np. czerwone buty były teoretycznie zarezerwowane tylko dla szlachty. (...) Popularny wtedy kolor żółty wiązano ze złotem¹².

Szaty szkarłatne nosili dygnitarze kościelni, czarne – lekarze i Żydzi, brązowe i szare – mieszczenie. Istniała także hierarchia rodzajów okrycia ciała oraz gatunków materiałów – za lepsze, szlachetniejsze uznawano cenne futra (sobolowe) oraz tkaniny drogie, takie jak aksamit, złotogłów, atlas, za gorsze (ponieważ świadczące o ubóstwie człowieka) – materiały tańsze, co lapidarnie ujmuje w dwuwierszu Mikołaj Rej:

Ten aksamit i ten hatłas.
Już dziś sukno stoi za nic¹³.

Zjawisko wartościowania rodzajów, kształtów oraz kolorów okryć ciała stanowi świadectwo istnienia w tym względzie systemu normatywnego, regulowanego przez

⁹ Zob. Janusz Tazbir: *Kultura polskiego baroku*, Warszawa 1986, s. 44.

¹⁰ Zob. Jan Matejko: *Ubiory w Polsce: 1200–1795*, Kraków 1967.

¹¹ Zbigniew Kuchowicz: *Człowiek polskiego baroku*, Łódź 1992, s. 151.

¹² Ibidem, s. 183.

¹³ Mikołaj Rej: *Krótką rozprawą między trzema osobami, panem, wójtem a plebanem*, [w:] idem, *Wybór pism*, oprac. A. Kochan, Wrocław 2006, s. 88.

społeczeństwo¹⁴. Normy te w odniesieniu do doby staropolskiej można podzielić na pisane i niepisane. Pierwsze dotyczą wszelkiego rodzaju aktów prawnych ściśle precyzujących, komu oraz w jakich okolicznościach wolno było nosić dany ubiór, drugie odwołują się do obyczajowości i mentalności potocznej, stanowiącej wyraz bieżącej reakcji na modę. Możemy więc mówić o semiotycznym systemie kodów zorganizowanym w odniesieniu do takich aspektów, jak podstawowa funkcja stroju, funkcja czy też funkcje poboczne oraz norma kulturowa regulowana prawem i opinią powszechną. Odpowiedź na pytanie, jaka wartość semiotyczna zakodowana została w danym stroju, domaga się analizy biorącej pod uwagę status użytkownika, przeznaczenie i rodzaj stroju, krój, gatunek materiału oraz kolor.

Wśród funkcji stroju, których istnienie poświadcza staropolska literatura piękna, na pierwsze miejsce wysuwa się (oprócz okrycia nagości oraz ochrony ciała) funkcja estetyczna łączona często z erotyczną. Atrakcyjność wyglądu zewnętrznego nie tylko poprawiała samopoczucie człowieka, ale także miała budzić zainteresowanie płci przeciwnej. Świadczy o tym przekonanie znajdujemy w utworach opisujących piękno stroju kobiecego i męskiego osób różnego wieku i stanu. Pisarze i poeci wobec powszechnej chęci noszenia estetycznych, często drogich i modnych strojów, zajmują różne stanowiska. Podczas gdy jedni fascynują się pięknem, inni narzekają na zbytek oraz marnotrawstwo pieniędzy. W satyrze o znamienym tytule *Na młodź utratną* Krzysztof Opaliński z pasją gani młodzież, która z chęci zdobycia bogatego małżonka zadłuża się u krawców, bezmyślnie trwoniąc rodzicielski majątek:

Krawcy szyją telety, krają złotogłowy
A z nich zaś prandyputy, kabaje, kontosze,
Czuhaje i hazuki, i nie wiem co tylko.
Bo ile wymyślonych przezwisk i rodzajów
Szat różnych, tyle trzeba mieć w skrzyniach stroju
Kładąc je na się to tak, to sak; to na bakier,
To na bok, to zaś przed się, to zaś za się¹⁵.

Ten fragment tekstu pozwala na uszeregowanie funkcji ubioru w następującej kolejności: najważniejsza jest estetyka, związana z potrzebą sprostania wymaganiom różnorodnej, kosztownej mody, a zarazem stanowiąca pochodną statusu materialnego oraz światopoglądu. Człowiek dobrze ubrany to ten, który ma wiele (nawet zbyt dużo) strojów na rozmaite okazje i przepychem bądź dorównuje innym, bądź podkreśla wyższość nad nimi. Ubiór ma zarazem w społeczeństwie funkcję matrymonialną, ponieważ może pomóc w znalezieniu małżonka. Nie liczą się natomiast ani wygoda ani finansowa rozważa ani kategoria skromności. Surowa krytyka Opa-

¹⁴ Roland Barthes pisze: „W istocie to, co powinno interesować badacza, historyka czy socjologa, to nie kwestia przejścia od ochrony do ozdoby, lecz tendencja właściwa wszelkim osłonom ciała – do włączenia się w system, formalnie zorganizowany, normatywny, ustalony przez społeczeństwo” – H. Dziechcińska, op. cit., s. 83.

¹⁵ Krzysztof Opaliński: *Na młodź utratną*, [w:] idem, *Satyry*, oprac. L. Eustachiewicz, Wrocław 1953, s. 247–248. Telety – drogocenny materiał na suknie, prandyputa – ubiór męski, kabaj – kabat, kontosze – kontusze, czuhaj – szata wierzchnia, hazuka – długa szata wierzchnia.

lińskiego poświadcza istnienie kulturowych prawidłowości – młody człowiek chce być modnie i bogato ubrany, by imponować strojem, a tym samym wpływać na określone zachowania innych.

Estetyczne znaczenie stroju znajdujemy w licznych staropolskich źródłach pisanych – przykładowo Wespazjan Kochowski w *Pieśni XXXIV* potrzebę noszenia przez młodzież bogatych, pięknych ubiorów kojarzy z unikaniem obowiązków obywatelskich. Młodzieniec zamiast przeznaczyć pieniądze na opłacenie zaciągu wojska i udać się na wyprawę wojenną:

Woli odzian lamą
Z grzeczną w tańcu damą
Podkówką krzesać pawiment ciosany,
Niżli się w polu potkać z bisurmany¹⁶.

Lama (drogi materiał, przetykany złotą lub srebrną nicią) podkreśla wysoki status materialny mężczyzny. Szykowny ubiór (burka, czyli wełniany płaszcz, opończa skrojona według wschodniej mody) wiąże się z atrakcyjnością fizyczną oraz ze spełnieniem erotycznym:

Ci w burkach za stołem
I w tańcu wesołem,
W burce zaloty, w burce i namiotku,
W burce się trzeba spodziewać przypłodku¹⁷.

Analiza relacji między wygodą, skromnością i zdrowiem a funkcją estetyczną oraz erotyczną stroju prowadzi do wniosku o odrzuceniu ubioru wygodnego i skromnego (a co za tym idzie, także służącego zdrowiu) na rzecz modnego. Kobiety w celu podkreślenia atrakcyjności zewnętrznej zakładają obcisły gorset, noszą długie niewygodne treny u sukni oraz obnażają piersi. Krytyka postępowania niewiast zawarta w *Nowym zwierciadle...* Jakuba Łącznowolskiego, wpisująca się w liczne staropolskie teksty podejmujące ten temat, potwierdza ogromne znaczenie erotycznej funkcji stroju, przeważającej nad innymi („Szyję, piersi i ręce, aż wstyd, obnażyła”¹⁸).

Funkcja estetyczna ubioru objawia się również w możliwościach ukrycia niedostatków urody. Powszechne w literaturze epok dawnych ośmieszanie starych, brzydkich ludzi, którzy chcą się upiększać modnym strojem, poświadcza prawidłowości rządzące ludzką mentalnością. Pragnienie bycia atrakcyjnym fizycznie nie przemija z wiekiem, ale generuje potrzebę upiększania się strojem oraz stosowania różnych związanych z nim akcesoriów. Przykładowo peruka przykryje łysinę, a zgolenie brody zapewni młodszy wygląd. Wspomniany Kochowski pisze:

¹⁶ Wespazjan Kochowski: *Pieśń XXXIV. Marnotractwo młodzi polskiej na burku*, [w:] idem, *Utworki poetyckie*, oprac. M. Eustachiewicz, Wrocław 1991, s. 142.

¹⁷ Wespazjan Kochowski: *Pieśń XXXIV. Marnotractwo młodzi polskiej na burku*, [w:] ibidem, s. 143.

¹⁸ Jakub Łącznowolski: *Nowe zwierciadło, modzie dzisiejszego stroju akomodowane*, oprac. P. Borek, E. Wrona, Warszawa 2013, s. 39.

Znajdziemy odmłodnienia inszą teraz modę:
Peruką głowę nakryć, a ogolić brodę¹⁹.

Strój jako komunikat wizualny w dobie staropolskiej pełnił również funkcję znaku przynależności narodowej oraz społecznej i stanowej. Literackim przykładem tej tezy jest fraszka Wacława Potockiego pt. *Burka*. Szlachcic, który z daleka ujrzął człowieka ubranego w wełnianą opończę, wywnioskował, że zbliża się doń Tatar. Okazało się, że furman ubrał się niestosownie do swojej narodowości, a także zawodu i pozycji, co oburzony moralista podsumował słowami:

Już jej sobie nie kupię; tedy leda sznica
Szwiec w burce za żołnierza, furman za szlachcica²⁰.

Założenie przez szewca lub 'leda sznicę' (człowieka nieokrzeseanego) stroju kulturowo przypisanego innej klasie społecznej wywołuje gwałtowny sprzeciw tej klasy, ponieważ chce ona chronić własną odrębność, a zarazem wyższość, podkreślając ją również strojem. Relacja między ubiorem a pozycją społeczną, objawiająca prawidłowości socjologii mody, ukazuje istnienie norm niepisanych, ale silnie zakorzenionych w mentalności zbiorowej. Ich naruszenie związane jest z chęcią awansu – warstwa niższa upodabnia się wizualnie do wyższej, nigdy odwrotnie²¹.

Każda grupa, klasa, stan, cech rzemieślniczy, bractwo miały swój ubiór, który stanowił kryterium ich identyfikacji, a zarazem odróżnienia od innych. Literatura piękna poświadcza bardzo silną potrzebę zachowania hierarchii, podziałów, różnorodności oraz związanych z nimi etykiety i ceremoniału. Król czy książę musi wyglądać godnie, poważnie, bogato i dostojnie, ponieważ powszechne oczekiwanie zgodne jest z zasadą istnienia bezpośredniej relacji między strojem a statusem społecznym. Jan Kochanowski pisze:

On w zacnym ubierze i w złotej koronie
Siadł pomazaniec boży na swym pańskim tronie,
Jabłko złote i złotą laskę w rękę mając (...)
Na końcu Olbrycht kłęczcy w książęcym ubierze²².

Na pierwsze miejsce w cytowanym fragmencie wysuwa się funkcja ubioru oraz jego akcesoriów (korona, jabłko, laska) jako nośników treści o sprawowanym urzędzie. Poza podkreśleniem władzy i związanej z nią wysokiej społecznej pozycji, strój stanowi też znak dostojności oraz bogactwa (złoto). Lakoniczne, ogólnikowe epitetety o funkcji charakteryzującej wygląd króla ('zacny ubiór') oraz księcia ('książęcy ubiór') są czytelnym, silnym kulturowym sygnałem wpisania się sprawujących władzę w istniejące kanony kulturowe. Niezachowanie norm wiązałoby się bowiem

¹⁹ Wespazjan Kochowski: *Sekret na niestarzenie się*, [w:] idem, op. cit., s. 257.

²⁰ Wacław Potocki: *Burka*, [w:] idem, *Dzieła*, t. 1, oprac. L. Kukulski, Warszawa 1987, s. 228.

²¹ Wyjątkiem jest kultura karnawału naruszająca hierarchię społeczną.

²² Jan Kochanowski: *Dzieła polskie*, oprac. J. Krzyżanowski, Warszawa 1980, *Proporzec albo hold pruski*, s. 74, 78.

z narażeniem na ośmieszenie, a nawet z degradacją urzędu. Jedynie w baśniach królowie przywdziewają szaty żebraków i *vice versa*.

Innym renesansowym świadectwem stanowej funkcji stroju jest opis ubiorów dworzanina i dwornej pani znajdujący się w *Dworzaninie polskim* Łukasza Górnickiego. Zgromadzeni w rezydencji biskupa Samuela Maciejowskiego przedstawiciele elity intelektualnej dyskutują o ogromnej różnorodności strojów oraz o przyjmowaniu mody obcej, w czym dostrzegają zagrożenie moralne i obyczajowe, a także ubolewają nad brakiem stroju narodowego. Dworzanin Zygmunta Augusta Aleksander Myszkowski mówi:

Tak powiedam około stroju, aby dworzanin nic się wdy od zwyczaju nie odstrzelał ani inaczej chodził, niż jest jego zawołanie. Jeśli usarzem będzie, aby owych przywięszym tak kołnierzków jako ostróg (...) zaniechał (...). Takież też kto się we włoszczyźnie kocha, niechaj zbyt krótką sukienkę, sajan przed sobą nie zawarty, zarzuci, a imię się co najuczciwiej i najstateczniej chodzić. (...) Świetno bywało pirwej, teraz nie wiem czemu czerń się zagęściła; dobrze by, aby i ta czerń, żałobna maść, znak płaczu, zginęła; zwłaszcza ku potrzebie – tam wesola a świetna barwa tak na zbroi, jako pod tarczą barziej przystoi²³.

Strój łączy tu wielorakie znaczenia kulturowe, z których głównym jest określenie przynależności do elitarniej grupy społecznej. Nie tylko władca, ale również jego dworzanie muszą być ubrani stosownie, ponieważ dworska świta stanowi wizualny przekaz wyrazu potęgi panującego, zamożności i powodzenia państwa, dobrobytu, sukcesu, przepychu, dostojności. Równie ważną rolę odgrywa funkcja estetyczna i higieniczna (dworzanin ma być ubrany pięknie, wykwinicie, czysto; powinien harmonijnie troszczyć się o wszystkie elementy stroju), związana z płcią (mężczyzna ma dbać o ubiór w sposób właściwy swojej płci, a nie taki, jaki jest charakterystyczny dla kobiet), a także symboliczna (musi znać i respektować symbolikę kolorów). Czerń, która stała się modna na dworze ostatniego Jagiellona, zarezerwowana jest w tradycyjnym przekazie wizualnym dla żałoby. Natomiast inne okoliczności (np. turnieje rycerskie) domagają się stosowania wielu barw, które „przynoszą przed oczy ludzkie coś żywego a wesolego”²⁴.

Dworski strój kobiecy opisuje szlachcic Andrzej Kostka, który uważa, że dworna pani powinna wystrzegać się próżności i przesady. Roztropność nakazuje jej umiejętny dobór takich strojów, jakie jej nie zeszpecą, ale subtelnie podkreślą naturalne piękno. Ubiorem można świadomie uwidocznic i wyeksponować określone cechy charakteru (np. powagę) oraz powaby ciała:

Takież też będzili albo przytłustszym troszkę albo przychudszym, zasię białą, bladą albo śniadą, iżby na to nalazła oblik nie farbą, nie wódkami, ale ubiorem, ochędotwem aby sobie pomogła, lecz tak skrycie, tak nieznacznie, iżby się tak zdało, że nie dba najmniej o ochędotwo²⁵.

²³ Łukasz Górnicki: *Dworzanin polski*, oprac. R. Pollak, Wrocław 1954, s. 164.

²⁴ *Ibidem*, s. 164–165.

²⁵ *Ibidem*, s. 305. Oblik – sposób; wódki – perfumy; ochędotwo – elegancja, czystość, wytworność, klejnoty, ozdoby, strój.

W renesansowej dyskusji zauważalny jest dystans wobec makijażu i perfum. W przypadku kobiet ubiór pełni jeszcze jedną istotną funkcję – ma niezauważalnie dla otoczenia retuszować niedostatki urody. Zwyczaj sankcjonuje i reguluje zachowania społeczne związane z modą, dlatego strój dworski, stanowiący objaw szacunku wobec norm, musi być stosowny. Osoba przebywająca na dworze zna kanony i ich ściśle przestrzega, ponieważ w tym środowisku indywidualność przejawiająca się w wyglądzie zewnętrznym jest niewskazana.

O wyglądzie husarii Górnicki jedynie wspomina (husarz nie powinien nosić zbyt wielkich kołnierzy i ostróg). Bardziej szczegółowe opisy tej formacji militarnej znajdujemy w utworach poświęconych tematyce historycznej, obyczajowej, wojskowej i batalistycznej. W wierszu *Na historyją sarmacką...* Zbigniew Morsztyn pisze:

Niech jeno sarmackiego obaczą Junaka,
Gdy wąż z pomietą brodą ukaże z szyszaka,
Gdy w lamparcim łupieżu i w zupełnej zbroi,
I z orlim skrzydłem straszny jako diabeł stoi,
Dopieroż zwarszy konia, gdy z kopiją skoczy –
Będzie mąż, jeśli mu kto pojrzy w oczy²⁶.

Podobne opisy są charakterystyczne dla poezji Wespazjana Kochowskiego:

Paź hartowny, z straszną szyszak kitą,
Mocne karwasze, zbroję nieprzebitą.
Szabla u boku, koncerz ma pod nogą
I ta mu strojna husarską ostrogą,
Tygrys na grzbiecie pokrywa go srogi,
Pod samym hasze wałach wiatronogi,
Na nim nie droga ode złota gaza,
Leć od rzemienia tylko a żelaza;
Na panu serdak z prostej tkany wełny²⁷.

Pas, nóż, bot, czapka, portki husarza nie zdołają,
Bez tego być nie mogą i co pługiem robią.
Z rynsztunku znać husarza, po koniu, po zbroi²⁸.

Zbroja rycerska husarza objawia szereg znaczeń kulturowych, wśród których na pierwszym miejscu jest funkcja militarna (wojenna, ofensywna i obronna) oraz stanowa (husarza odróżnia od innych charakterystyczny rynsztunek). Równie istotna

²⁶ Zbigniew Morsztyn: *Na historyją sarmacką...*, [w:] idem, *Wybór wierszy*, oprac. Janusz Pelc, Wrocław 1975, s. 233. Lamparci łupież – skóra lamparcia.

²⁷ Wespazjan Kochowski: *Pieśń III Dawna kanneńska rozproszeniem wojska pod Pilawcami odnowiona Roku Pańskiego 1648*, [w:] idem, op. cit., s. 13. Paź hartowny – hartowana tarcza; karwasze – naramienniki, koncerz – prosty, szeroki miecz, tygrys – skóra tygrysa, gaza – przejrzysta tkanina bawełniana lub jedwabna.

²⁸ Wespazjan Kochowski: *Pieśń XXV Husarz od stryja synowcowi zaciągającemu się posłany*, [w:] ibidem, s. 53.

okazuje się połączona z militarną funkcją płciowa, która objawia się w podkreśleniu cech typowo męskich. Elementy ekwipunku żołnierskiego (np. tarcza, naramienniki, pióra orle) w wizualnym kulturowym kodzie symbolicznym sugerować mają siłę, krzepkość, tężyznę fizyczną, wigor, odwagę, dostojeństwo, budząc przestraszonych wrogów i stanowiąc jednocześnie wyraz przeciwieństwa wszystkich tych cech, które określa się pejoratywnie mianem zniewieścienia. Nieprzypadkowo husarz nosi egzotyczną lamparcią skórę, ponieważ uwydatnia ona nie tylko przypisywane mu cechy idealnego mężczyzny – wojownika, ale też jako futro kosztowne, wskazuje jego wysoką pozycję materialną, która obliguje do zachowania respektu. Znane w dobie staropolskiej przysłowie mówiło o porządku zajmowania przez biesiadników miejsca za stołem według godności społecznej, jaką symbolizowała wartość futra: „Lisie, pomkni się! Kuno, przed stół, sobolu, za stół, a ty, baranie, za piec”²⁹. Fascynacja, zachwyty i podziwy obecne w poetyckich opisach uświadamiają, że husarz w pełnym rynsztunku jest też piękny – funkcja estetyczna stanowi wyraz aprobaty wobec surowych obyczajów, męstwa, godności oraz odpowiedzialności za obronę Rzeczypospolitej przed wrogiem zewnętrznym.

Oprócz stanowej, ubiór pełni też funkcję religijną, będącą zarazem czytelnym kryterium identyfikacji z daną grupą wyznaniową. Tę myśl najpełniej oddają literackie opisy księży, zakonników, biskupów, sióstr zakonnych. Przykładowo Krzysztof Opaliński w satyrze pt. *Na obyczaje duchownych* w następujący sposób charakteryzuje wygląd zewnętrzny osób duchownych:

Suknia *faldorum centum multique coloris*,
Sutanna i mantolet chwarszczą, trzewik świeży
Skrzypi, po norembersku zrobiony. Pańczoszka
Jedwabna, nuż kabacik ze skórek pachnących (...)
Drugi w purpurze chodzi, drugi po biskupiu,
A o biskupa mało albo nic nie stoi,
Ani się prawa, ani kapituły boi³⁰.

Charakterystyczna w tym fragmencie, typowa dla gatunku, jakim jest satyra, ironicznie – szydercza hiperbolizacja, mająca na celu surową krytykę luksusu i zbytku, odnosi się do kolejnej funkcji stroju jako komunikatu pozawerbalnego. Ubiór jest czytelnym wyrazem statusu materialnego użytkownika, co znajduje odzwierciedlenie w kształtowaniu określonych postaw społecznych. Bogactwo manifestowane strojem stereotypowo łączy się z szacunkiem i aprobatą, ubóstwo – z pogardą, nawet odrzuceniem. Niekiedy jednak ostentacyjne demonstrowanie zamożności okazuje się niestosowne – osoba duchowna ze względu na wyznawane wartości religijne powinna w ubiorze zachować umiar oraz skromność. Noszenie różnobarwnych sukien, szeleszczącego płaszcza, jedwabnych pończoszek, trzewików skrojonych według norymberskiej mody,

²⁹ Jakub Łącznowolski: op. cit., s. 69.

³⁰ Krzysztof Opaliński: *Na obyczaje duchownych*, [w:] idem, op. cit., s. 224–225. *Faldorum centum...* – o stu faldach, różnobarwna, cytat z *Carmen macaronicum* J. Kochanowskiego; mantolet – jedwabny czerwony płaszczyk; chwarszczą – szeleszczą.

kaftana z pachnących skór oraz nieprzestrzeganie symboliki kolorów stanowi nośnik kodów kulturowych odsyłających do zniewieściałości, wydelikacenia, lubowania się w wygodzie, luksusie, zbytku oraz chęci podobania się innym. Zarazem zaprzecza ideałowi pokory, powściągliwości, prostoty, umiarkowania i ewangelicznego ubóstwa. Zacytowany fragment satyry Opalińskiego jest świadectwem istnienia kanonu niepisanych kulturowych oczekiwań związanych ze strojem, których nieprzestrzeganie prowadzi do społecznej krytyki. O ile król za luksus czy przepych w ubiorze będzie chwalony, to duchowny spotka się z dezaprobatą, a nawet surową naganą.

Analiza literatury staropolskiej pod kątem semiotyki ubioru uświadamia, że chęć eksponowania wysokiej pozycji materialnej strojem jest niewystarczająca w sytuacji, gdy nie zostanie ona potwierdzona innymi akcesoriami typowymi dla bogacza. Przysłowie *Nil valet axamitus nullo comitante pachołko* (Nie ma wartości aksamitu czyli bogaty strój, gdy nie towarzyszy mu służba) wyraża prawdę o tym, że opinii publicznej nie da się łatwo w tym względzie oszukać. Wespazjan Kochowski pisze:

Panie, chodzisz po rynku w rysiach, w aksamicie,
Bez sług. Radzę, z jednego pachołka przymicie!³¹

Możemy się domyślać, że pan, który wydał pieniądze na kosztowne aksamity i futro z rysia, był za biedny, by nająć służbę, dlatego naraził się na drwiny. Fraszka pośrednio mówi o istnieniu w naturze ludzkiej potrzeby wywyższania się, imponowania innym, rywalizacji, wyróżniania oraz podkreślenia wyższości strojem. Podobne przesłanie zawiera fragment *Satyra* Jana Kochanowskiego:

Ty w rysiu, on w sobolu; ty na czapce złoto,
On ma i na trzewiku, chocia czasem błoto.
U niego obercuchy szersze niż u kogo;
Od kabata sto złotych, jeszcze to niedrogo;
A kiedy się wystrychnie w usarskim ubierze,
Po kołnierzu go poznasz, bo błam futra bierze³².

Nawet drobny, pojedynczy element ubioru, jakim jest błam (czyli materiał kuśnierski ze zszytych skór futerkowych) okazuje się nośnikiem znaczeń kulturowych, ujawniających zarówno status materialny danej osoby, jak i jej moralność oraz światopogląd (pycha, potrzeba rywalizacji wynikająca z przekonania o tym, że człowiek bogato ubrany jest kimś lepszym od innych).

Literatura staropolska zawiera także opisy ubioru obnażającego niską pozycję użytkownika i związaną z nią biedę czy nawet nędzę. Podarte, pocerowane, wypłowiałe ubranie sowizrzała pokazane jest z ironią oswajającą tragizm jego beznadziejnej sytuacji:

Toć pachołka odartego
Portki łątać – rozkosz jego
Suknia nigdy nie zblakuje,

³¹ Wespazjan Kochowski: *Nil valet axamitus*, [w:] idem, op. cit., Wrocław 1991, s. 274.

³² Jan Kochanowski: op. cit., s. 61 – *Satyr albo dziki mąż*. Obercuch – suknia, szata zwierzchnia.

Dziurami wiatr zalatuje (...)
Chustka podarta za pasem
Abo jej też nie ma czasem³³.

Strój był w czasach Pierwszej Rzeczypospolitej również znakiem wieku użytkownika i stanu cywilnego, czego liczne ślady odnajdujemy w ludowych pieśniach odwołujących się do jednego z charakterystycznych elementów ubioru, jakim jest nakrycie głowy. Kobiety niezamężne nosiły wianek, zamężne natomiast czepiec, który otrzymywały w dniu ślubu w trakcie obrzędu zwanego oczepinami. Prośby o wianek, oddawanie wianka, tracenie go w symbolice kulturowej wiązało się z utratą dziewictwa. W *Roksolankach* Szymona Zimorowica motyw ten powraca wielokrotnie w różnych wariantach: dziewczyna żegna się z wiankiem, oddaje go ukochanemu, młodzieniec prosi ją o wianek, pojawia się też przeświadczenie o tym, że jeżeli kobieta w odpowiednim momencie nie odda wianka, ten zwiędnie, straci wszelki urok, a wtedy żaden mężczyzna nie będzie jej pragnął:

Przyjmiże, mój namilszy kochany,
Ode mnie ten wianeczek różany (...)
Dobranoc, wianeczku różany!
Żegnam się z tobą, żegnam ostatecznie (...)
Daj mi, namilsza, z głowy wianek rozmarynowy³⁴.

Staropolska literatura piękna poświadcza także magiczną funkcję ubioru, która łączy się z zabobonami oraz uprawianiem czarów, potępianym przez Kościół katolicki. Przykładowo w *Czarach* Szymona Szymonowica ukazana jest zdradzona żona, która pragnie zemsty na niewiernym mężu, ale też wciąż go kocha i marzy o jego powrocie. Do czarów mających na celu nawrócenie małżonka używa niepranej chustki (podwijki), którą dostała od niego jeszcze w czasach panieńskich. Mężczyzna otarł w chustkę pot, dzięki czemu otrzymała ona magiczną moc:

Tę podwijkę trojakim węzłem zawięzuje,
Zawięzuje i warkocz. Niechaj on tak czuje
Myśli swe powiązane; ani ich odplotę,
Aż się pokaje i złą porzuci robotę³⁵.

Funkcja magiczna ubioru, związana z wykonywaniem szeregu tajemniczych, rytualnych czynności, wiąże się z ezoterycznością, kontaktem z diabłem, grozą oraz poczuciem łamania norm religijnych. Przeciętny element ubioru pod pewnymi warunkami posiada wartość wyjątkową, odwołującą się do relacji z siłami nieczystymi. Chustka przestaje być zwykłym przedmiotem materialnym służącym jedynie do przykrycia głowy, a w to miejsce otrzymuje ogromną, trudną do okiełznania, nieobliczalną moc. Motyw rzucania chustki funkcjonuje również w utworze jako symbol wyznania mi-

³³ Jan z Kijan: *Duma sowiżralska*, [w:] *Antologia literatury sowiżralskiej XVI i XVII wieku*, oprac. S. Grzeszczuk, Wrocław 1985, s. 176–177. Zblakować – wypłowić, stracić barwę.

³⁴ Szymon Zimorowic: *Roksolanki*, oprac. L. Ślękowa, Wrocław 1983, s. 50, 108, 62.

³⁵ Szymon Szymonowic: *Czary*, [w:] idem, op. cit., s. 137.

łosnego i oświadczyn. Z racji potępienia czarów przez Kościół katolicki świadectw magicznej funkcji ubioru jest w literaturze staropolskiej niewiele, zachowały się natomiast w wierzeniach ludowych, mających korzenie pogańskie.

Na zakończenie rozważań o semiotyce ubioru w literaturze staropolskiej warto zasygnalizować jeszcze jeden aspekt omawianego problemu, jakim jest nawracanie w liryce motywu koszuli śmiertelnej. Strój, w jaki odziewa się zmarłego do trumny, otrzymuje znaczenie obrzędowe. Wobec majestatu śmierci wszelkie inne funkcje ubioru tracą dotychczasową wartość. Przekonanie o tym, że do trumny człowieka przyodziewa się jedynie w śmiertelną koszulę, czyli ubranie skromne, proste, tanie, jednakowe dla wszystkich, prowadzi do myśli o bezwartościowości kosztownych strojów, których nie da się zabrać na tamten świat. Krzysztof Opaliński wyznaje: „W grób tego nie zabierzesz, ledwie tę koszulę/ Śmiertelną a garść ziemię”³⁶. Wespazjan Kochowski do motywu koszuli podchodzi w sposób ironiczny, żałośnie obnażający ubóstwo kondycji ludzkiej: „Nago sie wszyscy na świat ten mizerny rodziem,/ Z tego świata strojniejszy, w koszuli odchodziem”³⁷. „Ubiórą trupa w koszulę: pokazując, że więcej na tamten świat z sobą bierze, aniżeli na ten przyniósł świat z sobą”³⁸. W liryce Zbigniewa Morsztyna strój zmarłego nazwany jest wyjątkowo brutalnie i dosadnie zgniłą szmatą („Będzie tarcica, grób i zgniła szmata”³⁹). Za pomocą estetyki brzydoty i grozy poeta podkreśla obsesyjną barokową myśl o ulotności, nietrwałości, przemijaniu i marności człowieczeństwa. Motyw trumiennej koszuli Morsztyn zestawia na zasadzie kontrastu z szatą ślubną:

Prędko, ach, prędko po tej, którą-m na cię
Kładła życzliwą ręką, ślubnej szacie
(W czym się póki żyć będę, nie utulę),
Przyszło śmiertelną wdziać na cię koszulę⁴⁰.

Oba ubiory obrzędowe mają w kulturze kontrastowe znaczenie symboliczne – szata weselna zwiastuje radość, budzi nadzieję, wiarę w przyszłość, każe myśleć o nowej rodzinie i życiu, natomiast koszula śmiertelna kojarzona jest ze smutkiem, pożegnaniem oraz ostatecznym kresem doczesnego istnienia.

Zakończenie

Zaproponowane postulaty oraz kierunki badań semiotyki ubioru w literaturze staropolskiej nie wyczerpują omawianego zagadnienia i mam nadzieję, że doczekają się kontynuacji w literaturoznawczej refleksji naukowej. Krótki przegląd tekstów poruszających tę tematykę uświadamia ogromną społeczną rangę ubioru, który poza funkcją chronienia oraz przykrywania wstydlivych części ciała otrzymuje szereg

³⁶ Krzysztof Opaliński: *Na ojców, którzy złym przykładem synów psują*, [w:] idem, op. cit., s. 100.

³⁷ Wespazjan Kochowski: *Strojna śmierć*, [w:] idem, op. cit., s. 280.

³⁸ Wespazjan Kochowski: *Psalm XVII Ostatniego terminu wzmianka*, [w:] ibidem, s. 412.

³⁹ Zbigniew Morsztyn: *Emblema 90*, [w:] idem, op. cit., s. 334.

⁴⁰ Zbigniew Morsztyn: *Tren X*, [w:] ibidem, s. 256.

znaczeń dodatkowych. Strój wpisuje się w formalne i nieformalne, sankcjonowane prawem oraz umowne systemy normatywne stanowiące podstawę kanonu mody epok dawnych, a zarazem wyraz ich estetyki, etyki, religijności, światopoglądu itp. Zarówno aprobata kanonu, jak i wszelkie odstępstwa od niego stanowią cenne świadectwo mentalności i kultury staropolskiej. Na podstawie wyglądu zewnętrznego dokonuje się bowiem społeczna ocena gustu człowieka, jego pozycji materialnej, cech moralnych, przekonań itp. To przeświadczenie utrwalone zostało w popularnym do dnia dzisiejszego, znanym już w XVI wieku i cytowanym przez Mikołaja Reja przysłowiu „jako cię widzą, tak cię mają”⁴¹.

Bibliografia

- Antologia literatury sowizdrzalskiej XVI i XVII wieku*: oprac. S. Grzeszczuk, Wrocław 1985.
- Bogucka Maria: *Życie codzienne w Gdańsku. Wiek XVI-XVII*, Warszawa 1967.
- Bystron Jan Stanisław: *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce. Wiek XVI-XVIII*, t. 2, Warszawa 1976.
- Dziechcińska Hanna: *Ciało, strój, gest w czasach renesansu i baroku*, Warszawa 1996.
- Górnicki Łukasz: *Dworzanin polski*, oprac. R. Pollak, Wrocław 1954.
- Gutkowska-Rychlewska Maria: *Historia ubiorów*, Wrocław 1968.
- Kochanowski Jan: *Dzieła polskie*, oprac. J. Krzyżanowski, Warszawa 1980.
- Kochowski Wespazjan: *Utwory poetyckie*, oprac. M. Eustachiewicz, Wrocław 1991.
- Krzysztofik Małgorzata: *Recepta duszna i cielesna przeciw powietrzu morowemu ks. Hieronima Powodowskiego (XVI w.) – antropologiczny model lektury*, „Respectus Philologicus”, 2013, nr 24 (29), str. 162–175.
- Krzysztofik Małgorzata: *XVII-wieczny model antropologii ciała w Kazaniu umarłych do żywych (1650) Eleuterego Zielejewicza*, „Studia Wschodniosłowiańskie” 2013, t. 13, s. 249–267.
- Kuchowicz Zbigniew: *Człowiek polskiego baroku*, Łódź 1992.
- Lewandowski Ignacy: *Antologia poezji łacińskiej w Polsce. Renesans*, Poznań 1996.
- Łącznowolski Jakub: *Nowe zwierciadło, modzie dzisiejszego stroju akomodowane*, oprac. P. Borek, E. Wrona, Warszawa 2013.
- Matejko Jan: *Ubiory w Polsce: 1200–1795*, Kraków 1967.
- Morsztyn Zbigniew: *Wybór wierszy*, oprac. J. Pelc, Wrocław 1975.
- Możdżyńska-Nawotka Małgorzata: *O modach i strojach*, Wrocław 2003.
- Nowa księga przysłów i wyrażeń przysłowiowych polskich*, red. J. Krzyżanowski, t. 3, Warszawa 1972.
- Opaliński Krzysztof: *Satyry*, oprac. L. Eustachiewicz, Wrocław 1953.
- Potocki Waclaw: *Dzieła* t. 1, oprac. L. Kukulski, Warszawa 1987.
- Rej Mikołaj: *Wybór pism*, oprac. A. Kochan, Wrocław 2006.
- Roćko Agata: *Kontusz i frak: o symbolice stroju w XVIII-wiecznej literaturze polskiej*, Warszawa 2015.

⁴¹ *Nowa księga przysłów i wyrażeń przysłowiowych polskich*: red. J. Krzyżanowski, t. 3, Warszawa 1972, hasło ‘widzieć’ nr 11, s. 660.

- Szymonowicz Szymon: *Sielanki i pozostałe wiersze polskie*, oprac. J. Pelc, Wrocław 2000.
- Śnieżko Dariusz: *Antropologia w badaniach nad literaturą dawną (rekonesans)*, [w:] *Jaka antropologia literatury jest dzisiaj możliwa*, red. P. Czapliński, A. Legeżyńska, M. Telicki, Poznań 2010, s. 111–119.
- Tazbir Janusz: *Kultura polskiego baroku*, Warszawa 1986.
- Turnau Irena: *Ubiór narodowy w dawnej Rzeczypospolitej*, Warszawa 1991.
- Turska Krystyna: *Ubiór dworski w Polsce w dobie pierwszych Jagiellonów*, Wrocław 1987.
- Zimorowicz Szymon: *Roksolanki*, oprac. L. Ślękowa, Wrocław 1983.

Abstract

Semiotics of dress in Old Polish literature. Selected issues and research postulates.

In this publication I take on the reconstruction of semiotics of dress, based on the interpretation of Old Polish literature. This current of research is part of a recently rapidly growing interest in anthropology of literature and anthropology of the body.

The first part of the article is dedicated to the search for answers to the question: to what extent the literature of ancient eras can serve the study of the dressed body. I indicate the groups of texts to be analyzed and I discuss the prospects and limitations of the proposed course of study. In the second part of the article I give an overview of selected fragments of literary texts showing in practice the method of semiotic analysis of dress as a system of complex, normative signs of Old Polish culture. I present the different functions of dress in a class society. I analyze the phenomenon of valuation of types, shapes and colours of the body covering, which is a testimony to the existence of the canon of fashion, regulated by formal and informal cultural systems. Literature certifies a huge social importance of clothing, which in addition to the function of protecting and covering the private parts of the body adds a number of additional meanings. Analysis of literary texts leads to the conclusion, that dress, as a non-verbal visual message in the time of old Europe revealed the position of the dress owner, as well as his political, religious, moral, and aesthetic views.

Keywords:

semiotics of dress, Old Polish literature, Old Polish culture, anthropology of the body

Akademickie dobre wychowanie w dydaktyce szkoły wyższej

1. Uwagi wstępne

W ostatnich kilkudziesięciu latach uczelnie wyższe w Polsce, podobnie jak uniwersytety europejskie, znalazły się w trudnym położeniu. Z różnych stron padają zarzuty na temat niedotrzymywania kroku uczelniom amerykańskim i azjatyckim, o czym świadczą publikowane corocznie rankingi¹. Podstawowa kwestia podnoszona w tym kontekście to problemy związane ze znalezieniem zatrudnienia przez absolwentów wyższych uczelni.² Ten ostatni dylemat zdaje się dotyczyć szczególnie osób z wykształceniem humanistycznym. Świadczy o tym chociażby konieczność zawieszenia rekrutacji na niektórych kierunkach humanistycznych. Za przykład może tu posłużyć Uniwersytet Białostocki, który w roku 2013 ogłosił konieczność zamknięcia kierunku filozofia. Decyzja ta wywołała burzliwą dyskusję w świecie akademickim oraz w mediach publicznych.³ Efektem debaty była propozycja Ministerstwa Nauki i Szkolnictwa Wyższego dotycząca wypracowania „Pakietu dla humanistyki”⁴.

Główne założenia tego programu to⁵:

- wprowadzenie przedmiotów humanistycznych na każdym kierunku studiów, które miałyby status przedmiotów opcyjnych nieobowiązkowych; propozycja ta miała dotyczyć również kierunków technicznych i ścisłych,
- położenie większego nacisku na kształcenie tzw. umiejętności miękkich⁶,

¹ Por. wyniki rankingu szanghajskiego zamieszczone na: <http://www.shanghairanking.com/>, dostęp: 01. 2016

² Por. Zboińska A., Brzózka P.: *Po jakich studiach najtrudniej znaleźć pracę*, <https://www.dzienniklodzki.pl>, dostęp: 01. 2016.

³ Por. Romaniuk E.: *Uniwersytet w Białymstoku zamyka „nierentowną” filozofię. Nie ma studentów, nie ma pieniędzy*, <https://www.wyborcza.pl>, dostęp: 01.2016.

⁴ Por.: „*Pakiet dla humanistyki*” – *propozycja minister Leny Kolarskiej-Bobińskiej*, <https://www.nauka.gov.pl>, dostęp: 01.2016

⁵ Por. Kolarska-Bobińska L.: *Humanistyka także dla inżynierów*, <https://www.premier.gov.pl>, dostęp: 01.2016

⁶ Pojęcie umiejętności miękkie obejmuje m.in. takie terminy jak: zdolność komunikacji werbalnej i niewerbalnej, sztuka autoprezentacji, umiejętność współdziałania w rozwiązywaniu problemów, a także asertywność oraz empatia, por.: Szulc W.: *Kompetencje miękkie, Jak je rozwinąć i wykorzystać na rynku pracy*, <https://www.postawnarozwoj.uni.lodz.pl>, dostęp: 01.2016.

- opracowanie i wdrożenie nowego sposobu oceniania jednostek naukowych, który miałby uwzględnić w większym stopniu specyfikę nauk humanistycznych.

Lena Kolarska-Bobińska, ówczesna minister nauki i szkolnictwa wyższego, w następujący sposób uzasadniała konieczność przyznania naukom humanistycznym nowego miejsca w środowisku akademickim: „Jeśli nauka ma być motorem gospodarki, powinna być innowacyjna. Tworzyć nowe idee, ale też takie rozwiązania, które mogą być zastosowane w przemyśle. (...) Trzeba na nowo zdefiniować innowacyjność i powiedzieć, że dotyczy także podejścia do nauk humanistycznych i społecznych. I że kształcenie twórczych i kreatywnych obywateli musi opierać się na humanistyce. Społeczeństwa bowiem nie rozwijają się tylko dzięki nowym technologiom. Co więcej, korzystanie np. ze współczesnych narzędzi komunikacyjnych – e-maili, portali społecznościowych – wymaga sprawnego posługiwania się słowem.(...) Młodzież stara się wybierać studia, które jej zdaniem, zapewnią dobrą przyszłość, na których zdobędą nie tylko wiedzę, ale też kompetencje i umiejętności zwiększające ich szanse na trudnym rynku pracy, takie jak np. komunikatywność, umiejętność definiowania problemów, krytyczne myślenie. To zestaw cech, które kształtuje studiowanie nauk humanistycznych. Dlatego ważne jest przywrócenie humanistyce należnego jej miejsca na polskich uczelniach.”⁷

Jednym z praktycznych rozwiązań, zastosowanych przez wyższe uczelnie w ramach realizacji założeń ministerialnych, było wprowadzenie w roku akademickim 2013/2014 na Politechnice Świętokrzyskiej nowego przedmiotu humanistycznego pod nazwą „Akademickie dobre wychowanie”.

Celem niniejszego artykułu jest przedstawienie koncepcji przedmiotu „Akademickie dobre wychowanie” w świetle współczesnej definicji pojęcia *wychowanie* oraz szerszego terminu *savoir vivre*, jak również przybliżenie zakresów tematycznych, które obejmuje koncepcja przedmiotu oraz celu realizowanego w dwóch modułach przedmiotu. W artykule zaprezentowane zostały ponadto stosowane w praktyce metody pracy.

2. Koncepcja przedmiotu

Przybliżenie założeń związanych z przedmiotem „Akademickie dobre wychowanie” warto rozpocząć od jego nazwy. Słowem kluczowym jest w tym przypadku termin *wychowanie*, który zgodnie ze słownikową definicją oznacza „ogół zabiegów mających na celu ukształtowanie człowieka pod względem fizycznym, moralnym i umysłowym oraz przygotowanie go do życia w społeczeństwie”, a także „umiejętność zachowania się w towarzystwie”⁸. Definicja ta, choć bezsprzecznie słuszna, nie jest jednakże pełna w odniesieniu do koncepcji omawianego przedmiotu, ponieważ dotyczy jedynie części poruszanych zagadnień.

⁷ Ibidem.

⁸ Por. <https://www.sjp.pwn.pl>, dostęp: 01. 2016

Zdaniem współczesnych badaczy⁹ proces wychowawczy nie odnosi się bowiem wyłącznie do osób młodych, które poddawane wychowaniu od najwcześniejszych lat wieku dziecięcego w jego wyniku mają zostać przygotowane do pełnienia wyznaczonych im ról społecznych wraz z momentem osiągnięcia dorosłości. We współczesnych teoriach dotyczących pojęcia *wychowania* kładzie się główny nacisk na ciągłość tego procesu.¹⁰ Skutkiem przedłużenia procesu wychowania i wprowadzenia go na stałe do świata ludzi dorosłych jest z kolei zmiana w zakresie przejścia odpowiedzialności za jego kształt. Człowiek dorosły sam decyduje bowiem o przebiegu procesu wychowania, sam wybiera treści i określa kierunki własnego rozwoju, tak, by jak najlepiej przystosować się do otaczającej go rzeczywistości. Dzieje się tak dlatego, że zaawansowane technologicznie współczesne społeczeństwa ulegają znacznie szybszym przemianom, niż miało to miejsce w wiekach dawniejszych. Taka perspektywa wymusza tym samym konieczność stałego adaptowania się jednostek do zachodzących zmian.

Element ciągłości procesu wychowania w kontekście stale zmieniającej się rzeczywistości społecznej jest nieodzownym składnikiem definicji przedmiotu „Akademickie dobre wychowanie”.

Wśród pojęć o znaczeniu podobnym do terminu *wychowanie* znaleźć można ponadto takie hasła jak: *obejście, ogląda, obycie, maniery, okrzeseanie, kultura (osobista), takt, kurtuazja, kurtuazyjność, galanteria, grzeczność, układność, uprzejmość, dżentelmeneria, polor, kindersztuba, towarzyski szlif, bon ton, dobry ton, znajomość zasad grzeczności*, a także *wyrobienie towarzyskie, wytworność, wykwinność, szyk, elegancja oraz savoir vivre*.¹¹

Już sama wielość określeń świadczy o ogromnym znaczeniu *wychowania* w szeroko rozumianej historii kultury i obyczajowości polskiej. Obok pojęć używanych współcześnie nie brakuje bowiem terminów starszych, które stają się istotnym dowodem na żywy charakter procesów wychowawczych oraz wielowiekową tradycję obyczajową, w ramach której każde kolejne pokolenie odrzuca starzejące się, nieprzystające do zmieniającej się rzeczywistości reguły oraz uzupełnia aktualnie potrzebne zasady grzeczności.

Najdokładniejszym odzwierciedleniem pełnego znaczenia pojęcia *wychowanie* we wszystkich jego przejawach jest termin *savoir vivre*. Według Stanisława Krajskiego: „Savoir vivre rodził się i udoskonalał przez setki lat. Pojmowany był zawsze jako recepta na życie prawdziwie ludzkie, godne, szlachetne, przepojone troską o drugiego człowieka, jego pozytywne samopoczucie i jego dobro. Wyznaczały go dwa czynniki. Z jednej strony stanowił realizację w życiu codziennym podstawowych wskazań chrześcijaństwa, przede wszystkim przykazania miłości bliźniego. Z drugiej strony czerpał swoje formy z dworskiego ceremoniału, który zmierzał do tego, aby

⁹ Szerzej na ten temat por. np.: Prejsnar-Szatyńska A.: *Wychowanie w XXI wieku w kontekście rozważań Floriana Znanieckiego*, W: Liberska H., Malina A., Suwalska-Barancewicz D.: *Współcześni ludzie wobec wyzwań i zagrożeń XXI wieku*, Warszawa 2014.

¹⁰ Ibidem.

¹¹ Por. <https://www.synonimy.pl>, dostęp: 01. 2016

wszystkiemu nadawać wyjątkowy, uroczysty charakter. Był początkowo sposobem życia ścisłych elit. Od pewnego momentu stał się czynnikiem wyznaczającym europejski model życia w jego podstawowych wymiarach.”¹²

Zgodnie z powyższymi zasadami *savoir-vivre* 'u odnoszą się m.in. do takich dziedzin życia jak: dbanie o elegancką prezencję i właściwy ubiór, zachowywanie odpowiednich form w życiu towarzyskim i zawodowym, umiejętność skutecznej komunikacji oraz właściwe zachowanie się w sytuacjach wyjątkowych. Stanisław Krajski następująco ujmując zakres pojęcia: „Savoir vivre (...) zawiera receptę dotyczącą tego, jak żyć ‘w sposób specyficzny dla człowieka’, w sposób szlachetny, piękny, wielki, dobry – nadprzeciętny. Jest, następnie, w pierwszym rzędzie wyposażeniem wewnętrznym, obejmującym określoną wiedzę (ogólna wiedza kulturowa, wiedza dotycząca filozofii i ogólnych zasad *savoir vivre*, wiedza związana z etykietą, szczegółowa wiedza dotycząca wszelkich kontekstów *savoir vivre*, a szczególnie etykiety), uposażenie intelektualne (przede wszystkim zespół rozumień i umiejętność ich nabywania na bieżąco) i kulturowe (przede wszystkim tzw. kultura osobista) oraz zespół osobistych duchowych (intelektualnych i wolitywnych) cnót i sprawności pozwalających planować, oceniać, działać i reagować w sposób podyktowany przez filozofię *savoir vivre*. Obejmuje też sprawności związane z konkretnym, codziennym postępowaniem, działaniem i reagowaniem (dobre maniere) oraz doświadczenie związane z obcowaniem z ludźmi i funkcjonowaniem w tzw. wielkim świecie (obyście).”¹³

Nauka „sztuki życia”, oprócz przekazywania przyjętych w danej społeczności form i sposobów zachowania, powinna być ponadto rozumiana, jako „wychowanie do mądrości”. Bogusława Jodłowska tak opisuje potrzebę zmian w myśleniu o wartościach edukacji: „Idea **kształcenia rozwijającego mądrość** staje się (...) ważną kategorią, którą należy uobecnić w myśleniu o edukacji XXI wieku. (...) Nie jest to idea nowa, nawoływał już do niej Sokrates, a później wracano do niej zawsze wtedy, kiedy człowiek stawał na rozdrożu i z niepokojem oraz trwogą spoglądał na to, co się dzieje z otaczającym światem i z nim samym. Zwracano się wówczas do sił wewnętrznych człowieka i jego mądrości. Tak było za czasów Sokratesa, gdy uczono się nowej demokracji, tak jest i teraz, gdy uczymy się demokracji w okresie niespotykanego rozwoju wiedzy i różnych technologii informacji. Dziś także – podobnie jak wówczas – oczy wszystkich są zwrócone na edukację, jako szansę na ograniczenie dominującej racjonalności i humanizację świata.”¹⁴ Autorka artykułu podkreśla ponadto, podobnie jak wspomniani wyżej badacze, znaczenie osobistego zaangażowania ucznia czy studenta w przebieg procesu przyswajania wiedzy oraz kwestię rozciągnięcia procesu nauki na okres całego życia: „Wstępnie można sformułować tezę, iż dotychczasowe teorie kształcenia są zdominowane dyskusją nad racjonalnością techniczną, co wiąże się z ukierunkowanym działaniem inten-

¹² Por. <https://www.savoir-vivre.com.pl>, dostęp: 01.2016

¹³ Ibidem.

¹⁴ Por. Jodłowska B.: *Kategoria mądrości w wychowaniu sokratejskim, W kręgu elenkyki i ma-jetyki refleksyjnej*, W: Jodłowska B., Franczewska-Wolny M.: *Wychowanie mądrość kultura Problemy współczesnego wychowania w perspektywie sokratejskiej*, Kraków 2011, s. 46–47.

cyjnym, przybliżającym i upowszechniającym określone treści, umiejętności, sprawności. Niedoceniony wydaje się natomiast wymiar mądrościowy wymagający świadomego wysiłku człowieka w kierunku osobistego i indywidualnego wyboru oraz uczestnictwa w wartościach wyzwających aktywność samoedukacyjną i samorozwojową podmiotu. W związku z tym istnieje potrzeba rozszerzenia pojmowania istoty **kształcenia jako permanentnego samokształcenia (samoedukacji) w ciągu całego życia**. Etap instytucjonalny ma swój wyjątkowy sens – wprowadzenia do kształcenia rozwijającego mądrość, inicjuje ten proces. Mówiąc inaczej, musi nastąpić ograniczenie przekazywania wiedzy na rzecz samokształcenia, samoedukacji, samorozwoju, samowychowania pod kierunkiem nauczyciela, którego praca powinna się sprowadzać do jednoczenia procesów łączących życiową mądrość (...) z refleksją i wiedzą pochodzącą z przekazu społecznego.”¹⁵

W świetle powyższych wyjaśnień koncepcja przedmiotu „Akademickie dobre wychowanie” sprowadza się do wzbudzenia w odbiorcach – tu studentach – potrzeby samorozwoju w zakresie umiejętności miękkich¹⁶, do których bez wątpienia zaliczyć można przyswojenie zasad *savoir vivre*’u. Rola nauczyciela polegać powinna na inspirowaniu i pobudzaniu do twórczych dyskusji na poszczególne tematy w takim samym stopniu, jak na przekazywaniu konkretnej wiedzy.

3. Cele kursu

Przedmiot „Akademickie dobre wychowanie” ma za zadanie zrealizowanie wielu celów szczegółowych, które uzależnione są od roku studiów i danego etapu kształcenia. I tak w przypadku studentów pierwszego roku celem kursu jest zapoznanie studentów z koncepcją przedmiotu, uświadomienie potrzeby kształcenia w kierunku kompetencji miękkich w świetle standardów dzisiejszej edukacji wyższej oraz wymagań rynku pracy w kraju i za granicą a także wzbudzenie potrzeby świadomego budowania własnego wizerunku w życiu towarzyskim i zawodowym.

Celem kursu dla studentów trzeciego roku studiów stacjonarnych i czwartego roku studiów niestacjonarnych jest przekazanie szczegółowej wiedzy z zakresu współczesnego *savoir vivre*’u. Obejmuje ona kluczowe dziedziny życia w społeczeństwie. Celem nadrzędnym zaś jest stałe zachęcanie studentów do dalszego indywidualnego kształtowania kompetencji miękkich w drodze niekończącego się samorozwoju. Przedmiot ma ponadto za zadanie zwiększyć szanse absolwentów uczelni wyższych w Polsce na międzynarodowym rynku pracy, na którym będą oni konkurować z absolwentami uczelni europejskich i światowych, które także oferują w swoich programach podobne przedmioty¹⁷.

¹⁵ Ibidem, s. 47.

¹⁶ Szerzej na temat umiejętności miękkich por.: Starostka E.: *Kompetencje społeczne, a możliwości interpersonalne*, <https://www.psychologia.net.pl>, dostęp: 01. 2016

¹⁷ Przykłady artykułów na ten temat z niemieckiej prasy online: Schleufe M.: *Gute Manieren sind ihr Geschäft* <http://www.zeit.de>, dostęp: 01. 2016, Janert J., *Manieren studieren*, <https://www.faz.net>, dostęp: 01. 2016.

Nadrzędnym i długofalowym celem całego cyklu wykładów jest wypełnienie luki w polskim systemie edukacyjnym w obszarze kształcenia akademickiego, w którym niemal całkowicie pomijane są zagadnienia związane z szeroko rozumianą kulturą i obyczajowością. To również szansa na poprawę jakości relacji interpersonalnych w społeczeństwie polskim, która poprzez oddziaływanie absolwentów może w miarę upływu czasu stopniowo rozszerzać się na pozostałe grupy społeczne.

4. Zakres tematyczny przedmiotu

„Akademickie dobre wychowanie” realizowane jest w formie dwustopniowego, obowiązkowego cyklu wykładów dla studentów pierwszego oraz trzeciego roku studiów stacjonarnych oraz pierwszego i czwartego roku studiów niestacjonarnych. Przedmiot obejmuje kluczowe zagadnienia z zakresu umiejętności społecznych, takich jak umiejętność nawiązywania kontaktu i budowania relacji towarzyskich i zawodowych, a także umiejętność skutecznej komunikacji werbalnej i niewerbalnej. Studenci pierwszego roku, podczas 5 godzin wykładowych (dla studentów studiów niestacjonarnych są to odpowiednio 3 godziny), zapoznawani są na początku z koncepcją przedmiotu, którego centrum stanowi pojęcie szacunku dla drugiego człowieka, będące punktem odniesienia w przypadku nawiązywania i podtrzymywania wszelkich relacji międzyludzkich. Wszystkie zasady i formuły grzecznościowe przyswajane przez studentów wynikają zatem z chęci okazania drugiej osobie szacunku i zapewnienia jej poczucia komfortu we wzajemnej współpracy oraz różnego rodzaju układach towarzyskich.

W programie wykładów przypominane są ponadto studenckie zwyczaje i tradycje, które miały i nadal mają wpływ na budowanie pozytywnych relacji z wykładowcami, pracownikami administracyjnymi oraz pozostałymi pracownikami uczelni. Studenci uczeni są obowiązującej tytulatury i powszechnie przyjętych w środowisku akademickim zasad uczestnictwa w zajęciach i wykładach. Kolejny element cyklu obejmuje podstawowe zasady prowadzenia korespondencji oficjalnej, do której zaliczyć należy najczęściej dzisiaj występujące kontakty elektroniczne z pracownikami uczelni. Ponadto opracowany dla studentów pierwszego roku program zakłada uświadomienie potrzeby samodzielnego kształtowania własnego wizerunku. W tym celu omawiane są takie zagadnienia jak stosowanie właściwych formuł powitalnych, umiejętność autoprezentacji oraz pośrednictwa w poznawaniu osób trzecich. Pierwszy moduł przedmiotu zamyka przyswojenie wybranych elementów mowy ciała, które mają pozytywny wpływ na postrzeganie przez innych ludzi, i to zarówno w środowisku uczelnianym czy zawodowym, jak i w relacjach towarzyskich.

W drugiej części kursu, która w przypadku studentów stacjonarnych obejmuje 15 godzin wykładowych (program studiów niestacjonarnych przeznaczona na tą część 10 godzin), poruszane są kolejne zagadnienia, które wprowadza wykład na temat ogólnego umiejscowienia kultury i tradycji polskich na tle innych kultur europejskich i światowych. W toku następných wykładów omawiane są zasady *savoir vivre* związane z zachowaniem przy stole. Temat ten rozumiany jest bardzo szeroko

i podzielony na bloki obejmujące kolejno: zasady posługiwania się sztucami w różnych częściach świata, zasady zachowania się w eleganckim lokalu oraz zasady gościnności wraz z charakterystyką przyjęć prywatnych i oficjalnych. Kolejny blok tematyczny tworzą kody ubraniowe funkcjonujące we współczesnym życiu towarzyskim i zawodowym. W końcowej części kurs ma za zadanie przygotować studentów do przyszłego życia zawodowego. Omawiane są w tym przypadku takie zagadnienia jak: przygotowanie do rozmowy kwalifikacyjnej w zakresie umiejętności miękkich, zasady *savoir vivre* u obowiązujące w miejscu pracy oraz zasady prowadzenia korespondencji tradycyjnej i elektronicznej w życiu zawodowym.

5. Metody pracy

Zajęcia z przedmiotu „Akademickie dobre wychowanie” mają charakter wykładów odbywających się w dużych grupach¹⁸. Aula wykładowa jest zatem miejscem spotkania bardzo wielu różnych osobowości, przekonań, motywacji oraz sposobów odbioru rzeczywistości. Każda osoba na sali jest z jednej strony indywidualnością, z drugiej zaś poszczególne grupy dzisiejszych dwudziestolatków mogą być postrzegane w całości, jako reprezentanci obecnego *Pokolenia Y*¹⁹, pierwszego pokolenia ludzi dorastających w okresie bardzo szybkiego rozwoju nowych technologii cyfrowych. Hanna Tomaszewska, opierając się na wynikach międzynarodowych badań,²⁰ wśród zalet *Generacji Y*²¹ wymienia m.in: znacznie odważniejsze używanie nowych mediów, podkreślając przyzwyczajenie młodych ludzi do natychmiastowych, spontanicznych kontaktów z innymi za pomocą powszechnego dostępu do internetowej sieci. Badaczka docenia charakterystyczną dla dzisiejszych młodych ludzi swobodę poruszania się i szybkość w docieraniu do informacji w świecie nowych technologii, wysokie poczucie własnej wartości, ekspresyjność w wyrażaniu poglądów, a także znaczną aktywność w budowaniu relacji z innymi, nieograniczoną wymogami przynależności do tej samej grupy światopoglądowej czy terytorialnej. Wadami tego szczególnego pokolenia, w interesującym dla niniejszych rozważań kontekście procesu przyswajania wiedzy, są z kolei, zdaniem ekspertów²² trudności z koncentracją uwagi, powierzchowność i ignorancja w wielu dziedzinach życia, wynikająca z braku szerszych zainteresowań, połączona natomiast z brakiem szacunku dla autorytetów. W dalszej kolejności wymieniane

¹⁸ Grupy liczą standardowo od kilkudziesięciu do maksymalnie 250–300 uczestników.

¹⁹ Por. Tomaszewska H.: *Młodzież rówieśnicy i nowe media Społeczne funkcje technologii komunikacyjnych w życiu nastolatków*, Warszawa 2012.

²⁰ Por. *Tabela nr 4. Pozytywne i negatywne cechy cyfrowych tubylców*, W: Ibidem, s. 136–137.

²¹ *Pokoleniem Y* określa się umownie ludzi urodzonych od końca lat 70. XX wieku do początku nowego tysiąclecia. Inne określenia to m.in.: *Pokolenie Cyfrowe*, *Pokolenie Sieci*, *Pokolenie Kciuka*. Por. Stępnicka N.: *Generacja Y i jej udział w internecie oraz mediach społecznościowych*. W: Liberska H., Malina A., Suwalska Barancewicz D.: *Współcześni ludzie wobec wyzwań XXI w.*, Warszawa 2014.

²² Ibidem.

są: brak wyraźnie określonego systemu wartości, brak poszanowania prywatności własnej oraz innych ludzi, niski poziom umiejętności społecznych oraz trudności z czytaniem trudniejszych tekstów i wypowiedaniem się, a także brak umiejętności radzenia sobie z wymaganiami egzaminacyjnymi.

Przygotowując zajęcia z przedmiotu „Akademickie dobre wychowanie” należy zatem każdorazowo wziąć pod uwagę charakterystyczne cechy pokoleniowe grupy.

Forma wykładu w dużej grupie to jedna z najtrudniejszych form pracy ze studentem. Do niewątpliwych utrudnień zaliczyć należy przede wszystkim fizyczny dystans między wykładowcą a studentem – ten ostatni, zajmując miejsce w wielkiej auli, czuje się często anonimowy i niewidzialny. Nawiązanie bliższego, indywidualnego kontaktu, czy chociażby zapamiętanie większej liczby studentów przez wykładowcę jest zazwyczaj prawie zupełnie niemożliwe²³.

Kolejnym problemem są zakłócenia dźwiękowe, które w tak licznych grupach powstają niemal automatycznie, nawet wówczas, gdy studenci są mocno zaangażowani w treść wykładu.

Chociaż forma zajęć w znacznym stopniu determinuje metody pracy, to jednak kluczowym elementem w procesie przyswajania wiedzy pozostaje nawiązanie kontaktu z odbiorcą. Niezależnie od sprzyjających bądź niesprzyjających warunków, rolą wykładowcy jest dostosowanie się do odbiorcy w taki sposób, by możliwe stało się przekazanie wiedzy w formie dla niego zrozumiałej. Niezbędnymi strategiami są w tym przypadku takie techniki jak stosowanie przystępnego języka, pozbawionego nadmiaru trudnej terminologii oraz odpowiednie modulowanie głosu. Nie są to jednak elementy wystarczające.

Pokolenie Y, które przyzwyczajone jest do odbioru rzeczywistości m.in. poprzez nowe technologie²⁴, oprócz stymulacji werbalnej, skuteczniej przyswaja nowe treści korzystając jednocześnie z przygotowanych wcześniej prezentacji multimedialnych. Korzystnie na proces kształcenia wpływa także okazjonalne urozmaicenie treści wykładowych krótkimi filmami.

Bardzo istotną rolę w procesie przyswajania kompetencji miękkich pełni ponadto żywy kontakt z odbiorcą. Wykładowca powinien, zatem często zwracać się do słuchaczy, zasięgać ich opinii w związku z przedstawianym tematem, zachęcać do dyskusji. Zalety twórczych dyskusji są nie do przecenienia, co podkreśla Zofia Okraj: „Twórcze dyskusje wyraźnie wpisują się w promowany współcześnie kanon twórczej edukacji, która ma rozwijać w uczniach kreatywność, jako jedną z kompetencji osobowościowych. Wyznaczenie kierunku rozwoju edukacji w stronę stymulowania twórczego myślenia ma swoje źródła w poglądzie o niezwykle szybko zmieniającej się rzeczywistości i współczesnym dynamicznym stylu życia, który wymaga od człowieka umiejętności elastycznego przystosowywania się do zmian i skutecznego rozwiązywania różnego rodzaju problemów.”²⁵ Dyskusje zdaniem autorki publikacji

²³ Z obserwacji własnych warto zaznaczyć, że frekwencja podczas wykładów należy do wysokich.

²⁴ Ibidem.

²⁵ Por. Okraj Z.: *Alfabet twórczych dyskusji*, Kielce 2013, s. 16.

„umożliwiają także obiektywny rozwój wiedzy naukowej – zarówno teoretycznej jak i praktycznej – poprzez rewizję poglądów, utartych dotąd (...) stwierdzeń oraz doskonalenie i modyfikowanie różnego rodzaju rozwiązań.”²⁶ Jest to szczególnie ważne w przypadku nabywania takich umiejętności jak kompetencje miękkie, ponieważ staje się jednocześnie praktycznym sprawdzianem aktualności przedstawianych reguł oraz umiejętności dochodzenia przez studentów do przełamujących schematy wniosków. To także doskonała lekcja współpracy, ponieważ ujawnienie różnic w poglądach pozwala na lepsze poznanie samego siebie oraz innych ludzi. Rozważanie przedstawianych przez wykładowcę zagadnień w procesie ścierania się argumentów pozwala wreszcie na kształtowanie umiejętności łatwiejszego podejmowania decyzji, co do słuszności wprowadzenia danej zasady w życie czy utrzymania reguły już istniejącej.

Metoda twórczych dyskusji pozwala nie tylko wypracować nowe rozwiązania, stwarza też poszczególnym studentom okazję na zaistnienie w dużej grupie, a wykładowcy zapewnia otrzymanie informacji zwrotnej w sprawie przyswajania omawianych problemów. W przypadku studentów uczelni technicznych warto jednakże wziąć pod uwagę fakt, że zmotywowanie ich do dyskusji, w przeciwieństwie do studentów uniwersytetów, bywa nierzadko trudniejsze. Z moich dotychczasowych obserwacji wynika, że najłatwiej jest nawiązać kontakt ze studentami Wydziału Zarządzania i Modelowania Komputerowego, którzy chętnie zabierają głos, niemal zawsze, kiedy jest to możliwe. Bez obaw wchodzą oni także w merytoryczne spory zarówno ze sobą nawzajem, jak i z wykładowcą. Tymczasem studenci takich wydziałów jak Wydział Mechaniki i Budowy Maszyn, Wydział Budownictwa czy Wydział Elektrotechniki, Automatyki i Informatyki wypowiadają się z reguły znacznie mniej spontanicznie. Ich wypowiedzi są ponadto dużo bardziej lakoniczne, częściej występuje zgodność poglądów lub niechęć ujawnienia innego zdania na forum grupy. Wszystkie te czynniki warto wziąć pod uwagę planując tematy i wizualizując przebieg dyskusji.

Ostatnią z charakterystycznych dla omawianego zagadnienia metod pracy jest odgrywanie scenek tematycznych. Studenci mają wtedy okazję wcielić się w rozmaite role komunikacyjne i doskonalić formy właściwego zachowania się w praktyce. Rolą wykładowcy jest nakreślenie scenariusza, który zakłada wystąpienie możliwych problemów. Zadaniem studentów jest samodzielne wypracowanie jednego lub kilku wariantów możliwych rozwiązań. W ćwiczeniach tego typu nie jest najważniejsze, by studenci zawsze postąpili poprawnie. Istotna jest współpraca, a także atmosfera akceptacji i wykazanie się poczuciem humoru przez wszystkich zarówno czynnych, jak i biernych uczestników eksperymentu. Z moich dotychczasowych doświadczeń wynika, że poczucie humoru wpływa pozytywnie nie tylko na sposób przekazywania wiedzy ale również na przyswajanie treści przez odbiorców. Humor pozwala rozładować napięcie, zjednuje sympatię, przyczynia się do zmniejszenia dystansu między ludźmi, co w dużych grupach, często nieznanących się między sobą osób, pozwala na przełamanie tremy i wyzwolenie aktywności oraz kreatywności. Korygowanie

²⁶ Ibidem, s. 17.

błędów w takiej atmosferze pozwala również na dużo lepsze zapamiętanie ćwiczo-nych zasad. Nie będzie przy tym zaskoczeniem fakt, że w przeważająco męskim środowisku uczelni technicznej praktyczne rozwiązywanie problemów bardzo dobrze się sprawdza. Także studenci kierunków Budownictwo czy Informatyka, zwykle mniej zaangażowani w dyskusje teoretyczne, stojąc w obliczu konkretnego zadania, starają się wypracować jak najlepsze rozwiązanie. Odgrywanie ról prowadzi ponadto do dodatkowych skojarzeń, przywołuje wspomnienia z życia uczestników i skłania studentów do zadawania pytań, na które należy udzielić odpowiedzi, korzystając często także z własnych doświadczeń.

Wszystkie opisane powyżej metody pracy mają za zadanie przywrócić należnego miejsca szeroko rozumianym zagadnieniom kulturowym i upowszechnienie podstawowych wartości, takich jak szacunek, tolerancja i współpraca oraz utrwalenie ogólnie przyjętych reguł obyczajowych, wpisując się tym samym idealnie w koncepcję przedmiotu.

6. Podsumowanie

W świetle wspomnianej wyżej redefinicji misji instytucji szkolnictwa wyższego w Polsce wprowadzenie przedmiotów takich jak „Akademickie dobre wychowanie” jest bez wątpienia słuszną decyzją.

Dorota Pauluk tak komentuje paradoks panującej obecnie sytuacji: „Aby dotrzymać kroku postępowi wiedzy i rosnącej konkurencji, uniwersytet musi dokonywać trudnych wyborów, często w sytuacji sprzecznych oczekiwań społecznych. Żąda się, żeby nie zatracił on swojego elitarnego charakteru w czasie powszechnego umasowienia szkół wyższych oraz komercyjnego traktowania wiedzy, by dążył do rozwijania u studentów krytycznego myślenia, wrażliwości moralnej, szeroko rozumianej kultury, a równocześnie stopniowo eliminował z programów studiów wiedzę ogólną na rzecz wiedzy wąsko specjalistycznej.”²⁷ Tymczasem połączenie tych wydawałoby się niemożliwych do pogodzenia oczekiwań leży w zasięgu nie tylko uczelni humanistycznych, lecz jest możliwe również w szkołach wyższych innego typu. Kluczem do pozytywnego rozwoju są m.in. innowacyjne rozwiązania programowe, które mogą stanowić pomost łączący dążenie do oczekiwanej wydajności szkół wyższych, które manifestowane jest poprzez przygotowanie absolwentów do konkurowania na rynku pracy, z pogłębionym wychowaniem do mądrości, pozwalającym na elastyczne dostosowywanie się do stale zmieniającej się rzeczywistości. Zarówno studenci jak i wykładowcy muszą odnaleźć się w nowych realiach, w obu przypadkach konieczne są nowe modele pracy i większe zaangażowanie w stały dialog międzypokoleniowy, oparty na wzajemnym szacunku i przestrzeganiu norm obyczajowych.

²⁷ Por. Pauluk D., *Uniwersytet w blasku ideałów i w cieniu codziennego życia, Kontekst historyczny i współczesny*, W: Pauluk D., *Student na współczesnym uniwersytecie, Ideały i codzienność*, Kraków 2010, s. 107.

Przedmiot „Akademickie dobre wychowanie” staje się w powyższym kontekście niezbędnym dla tego procesu narzędziem. Tylko poprzez nową definicję humanistyki i przywrócenie jej wysokiego statusu możliwe stanie się bowiem zbudowanie nowoczesnego, aktywnego i ludzkiego społeczeństwa XXI wieku.

Bibliografia

- Jodłowska B.: *Kategoria mądrości w wychowaniu sokratejskim, W kręgu elenkyki i majetyki refleksyjnej*, W: Jodłowska B., Franczewska-Wolny M., *Wychowanie mądrość kultura Problemy współczesnego wychowania w perspektywie sokratejskiej*, Oficyna Wydawnicza „Impuls”, Kraków 2011, S. 41–52.
- Okraj Z.: *Alfabet twórczych dyskusji*, Oficyna Wydawnicza „STON2”, Kielce 2013.
- Pauluk D.: *Uniwersytet w blasku ideałów i w cieniu codziennego życia, Kontekst historyczny i współczesny*, W: *Student na współczesnym uniwersytecie, Ideały i codzienność*, Oficyna Wydawnicza „Impuls”, Kraków 2010, S. 93–114.
- Prejsnar-Szatyńska A.: *Wychowanie w XXI wieku w kontekście rozważań Floriana Znanieckiego*, W: Liberska H., Malina A., Suwalska-Barancewicz D., *Współcześni ludzie wobec wyzwań i zagrożeń XXI wieku*, Dilfin SA, Warszawa 2014, S. 385–391.
- Stępnicka N.: *Generacja Y i jej udział w internecie oraz mediach społecznościowych*. W: Liberska H., Malina A., Suwalska Barancewicz D., *Współcześni ludzie wobec wyzwań XXI w.*, Dilfin SA, Warszawa 2014, S. 167–173.
- Tomaszewska H.: *Młodzież rówieśnicy i nowe media Społeczne funkcje technologii komunikacyjnych w życiu nastolatków*, Wydawnictwo Akademickie Żak, Warszawa 2012.

Źródła internetowe

- <https://www.savoire-vivre.com.pl>, dostęp: 01.2016.
- <https://www.shanghairanking.com/>, dostęp: 01.2016.
- <https://www.sjp.pwn.pl>, dostęp: 01.2016.
- <https://www.synonimy.pl>, dostęp: 01.2016.
- Janert J., *Manieren studieren*, <https://www.faz.net>, dostęp: 01. 2016.
- Kolarska-Bobińska L, *Humanistyka także dla inżynierów*, <https://www.premier.gov.pl>, dostęp: 01.2016.
- Romaniuk E., *Uniwersytet w Białymstoku zamyka „nierentowną” filozofię. Nie ma studentów, nie ma pieniędzy*, <https://www.wyborcza.pl>, dostęp: 01.2016.
- Schleufe M., *Gute Manieren sind ihr Geschäft* <http://www.zeit.de>, dostęp: 01. 2016.
- Szulc W., *Kompetencje miękkie, Jak je rozwinąć i wykorzystać na rynku pracy*, <https://www.postawnarozwoj.uni.lodz.pl>, dostęp: 01.2016.
- Starostka E., *Kompetencje społeczne, a możliwości interpersonalne*, <https://www.psychologia.net.pl>, dostęp: 01. 2016.
- Zboińska A., Brzózka P., *Po jakich studiach najtrudniej znaleźć pracę*, <https://www.dzienniklodzki.pl>, dostęp: 01. 2016.

Abstract

Academic good manners in higher education didactics

The paper presents the new concept of an academic subject for students of the Kielce University of Technology. The aim of the program is to include the key aspects of good manners in regular technical education, as a part of the humanistic development of the students.

The paper starts with the theoretical background of the new concept discussed in comparison to the new understanding of the idea *upbringing* and the wide spectrum of the concept *savoir vivre*. In the second, third and fourth part, this paper describes the specifics of the program and the aims of the new subject given as a lecture to the first and six semester students, which take part in the project. The fifth part informs which methods are used, so as to present the knowledge adequately.

The main conclusion is that new programs, similar to the presented one, are necessary in the modern higher education to embrace the challenges of modern societies.

Keywords

good manners, upbringing, *savoir vivre*, technical higher education, modern societies

Przyjacielskie milczenie jako ideał przyszłej kultury

1. W artykule tym pragnę przedstawić koncepcję przyjacielskiego milczenia jako tę, która mogłaby określać przyszły publiczny dyskurs kulturowy Zachodu. Dyskurs ten mógłby być formalny, a nie treściowy: nie określałby, co ma się myśleć, ale jak należy myśleć. Przesłanki dla tej koncepcji zaczerpnę z obserwacji współczesnych zjawisk kulturowych, które w kontekście zaproponowanej tutaj wizji kultury można by nazwać pionierskimi, w szczególności z obserwacji struktur życia duchowo-religijnego występującego w kwakryzmie liberalnym. Swoją refleksję przeprowadzę, analizując pojęcia prawdy.

2. Jak wiadomo, klasyczna definicja prawdy określa ją jako zgodność rzeczy i umysłu (*adequatio rei et intellectus*). Określenie to jest proste i oczywiste, ale wiara w osiągnięcie takiej zgodności współcześnie wydaje się zbyt naiwna. Rzeczywiście, coś bardziej niewiarygodnego w obliczu wielości kultur i światopoglądów, które jeszcze niedawno głosiły swoją absolutność, a które dzisiaj upokorzone walczą w globalnej wiosce jedynie o przetrwanie i cieszą się z minimalnego choćby szacunku!

Zgodną z rzeczywistością wydaje się faktycznie teza, że to, co potocznie nazywa się prawdą jest w dużym stopniu fenomenem społecznym i lokalnym. Mieszkaniec Indii najczęściej uznaje, że prawda znajduje się w hinduizmie, a mieszkaniec Turcji – że w islamie. Ich kontekst społeczny wyznacza im przeważnie nieprzekraczalne granice tego, co mogliby nazwać prawdą. Taki sposób myślenia reprezentują, zauważmy, prawie wszyscy ludzie na świecie. Świat, w którym żyją, a który już został w nich zinternalizowany, uchodzi dla nich za oczywisty i nie odczuwają specjalnego braku jakichś innych kultur czy wartości. Oczywiście można by podobne samozaślepienie wyśmiać, gdyby nie było także udziałem nas samych, żyjących w kulturze Zachodu. Pomimo całej otwartości na wielość kulturową nie potrafimy jednak i nie widzimy potrzeby myśleć po chińsku – tak jak Chińczycy nie potrafią i nie widzą potrzeby myśleć po europejsku (interesuje nas w tym miejscu kultura, nie dość proste z natury mechanizmy zachodniej produkcji czy handlu, na których mieszkańcy Chin znają się akurat dość dobrze). Mało kogo w ogóle interesuje, co i jak w ogóle myślą Chińczycy o świecie i tym, co poza światem.

3. Czym innym zatem jest prawda jako zgodność z obiektywną rzeczywistością, a czym innym ta faktycznie przeżywana przez jednostki, prawda subiektywna, emocjonalna. Dokonajmy dalszych rozróżnień. Wydaje się, że w prawdzie emocjo-

nalnej można wyróżnić prawdę związaną bardziej z życiem indywidualnym jednostki, prawdę osobistą, i tę związaną z życiem publicznym, prawdę publiczną. Wydaje się również, że to, co ostatecznie określa się prawdą w sensie subiektywnym i emocjonalnym, jest połączeniem obu prawd – jest dokonaniem modyfikacji prawdy publicznej w imię i za pomocą swojej prawdy osobistej.

4. Dokonanie tej modyfikacji ułatwione jest nieco poprzez fakt, że kultura całego społeczeństwa składa się z rozmaitych nurtów ideowych. Hinduizm posiada wiele odmian, w których można czcić rozmaitych bogów, a muzułmanin może skierować się do takiego czy innego uczonego, meczetu czy nawet mistrza sufi. Dzięki tej wielości jednostka może przeżywać subiektywne poczucie wolności, wybierając ten nurt, który najbardziej jej odpowiada, mimo że wolność ta z punktu widzenia obiektywnego obserwatora wygląda na wysoce ograniczoną.

W wyborze prawdy publicznej jednostka kieruje się swoją prawdą osobistą, na którą składa się właściwe dla niej jako jednostki doświadczenie, doświadczenie oparte na jej dzieciństwie i dotychczasowym biegu życia, ze wszystkimi jego wzlotami i upadkami, zdrowiem i chorobą, wiedzą i niewiedzą, powodami do dumy i do wstydu. Do prawdy osobistej należy również jej ciało w jego specyficznym ukształtowaniu i psychika wraz z jej indywidualnym temperamentem i charakterem. Należą również do niej jej przeżycia duchowe i mistyczne, które są odmienne od tych, jakich doświadczyły inne jednostki. Poza tym wszystkim czym jest, mistyka jest z pewnością tym, czego człowiek doświadcza w swojej samotności¹.

5. Dopiero na styku prawdy osobistej i prawdy publicznej może pojawić się potoczne odczucie, iż posiada się prawdę *tout court*, bez dodatków. Dopiero wówczas można mieć wrażenie, że dotyka się rzeczywistości takiej, jaką ona naprawdę jest. Presja społeczeństwa doznaje wówczas spełnienia, ale spełnienia doznaje również drugi fundamentalny element życia, jakim jest autoafirmacja jednostki. Ta czuje, że osiągnęła pełnię, poza którą ani nie sposób, ani nie potrzeba wykraczać. Jej osobista prawda znalazła w jakimś nurcie publicznym potwierdzenie swoich intuicji, co znacząco umożliwione było poprzez fakt, że była ona „upubliczniona” już przez proces wychowania. Ze strony społeczeństwa spotkała się z uznaniem, a nawet osiągnęła siłę, która pozwala odgrywać jej jakąś znaczącą rolę w społeczeństwie, które szanuje. Jest zrozumiałe, że w takich okolicznościach nie wydaje się jej, aby było coś więcej na świecie, czego musiałaby jeszcze poszukiwać. W imię czego miałaby wykraczać poza to wspaniałe uznanie i tę wspaniałą moc, które, jak sądzi, posiadała?

Oczywiście nie ulega dla nas – dla nas krytycznie spoglądających na procesy, tworzące pojęcie prawdy – wątpliwości, że ten sojusz między prawdą osobistą a publiczną jest rodzajem spisku przeciwko prawdzie jako *adequatio rei et intellectus*. Ale proces tworzenia się relacji między prawdą osobistą i publiczną jest tak żywio-

¹ Por. znane zdanie angielskie, wygłaszane przez różne jednostki, brzmi: *Religion is what you do with your solitude*.

łowy, że nikt z jego uczestników nie zaprzęta sobie głowy takim wyższym rodzajem obiektywności. W świetle tej żywołości obce prawdy – innej lokalności czy kultury – które miałyby naturalny potencjał zakłócić nasze samozadowolenie, stają się bez znaczenia. Można je pominąć albo zapomnieć, ciesząc się swoim mniemaniem o swojej wyższości.

Wydaje się, że jeżeli w ogóle, to prawda jako zgodność rzeczy i umysłu raczej zdarza się przypadkiem w procesie nawiązywania prawdy osobistej do publicznej jako swoiste *serendepity* (na takie też *serendepity* liczę także ja tutaj, *nota bene*, pisząc niniejszy artykuł)². Nie wydaje się jednak, abyśmy mogli osiągnąć prawdę jako *adequatio*, abstrahując od emocjonalno-społecznej strony procesu zdobywania prawdy osobisto-publicznej. Nawet jeżeli taką prawdę znaleźlibyśmy w ten sposób, nie byłoby szans, aby się w nas na dłużej zatrzymała czy zakorzeniła. Dlatego wydaje się, że nie sposób zdobyć prawdy jako *adequatio* w inny sposób niż podążając za dynamiką prawdy osobisto-publicznej, licząc na to, że ujawni pewnego dnia najmniej zniewoloną przez przesady kultury postać. Kierunek tej dynamiki będę starał się tutaj zakreślić.

6. Dynamika relacji między prawdą osobistą a publiczną jest współcześnie określona przez kilka fundamentalnych czynników. Eksponują one niezwykłą wartość prawdy osobistej, ale skłaniają do modyfikacji dotychczasowego rozumienia prawdy publicznej.

Pierwszym istotnym czynnikiem jest z pewnością wzrost indywidualizmu z powodów ekonomicznych. Dzięki posiadaniu pracy przynoszącej dochód o dużej sile nabywczej ludzie w krajach Zachodu stracili motywację do uspołeczniania się. Drugi człowiek nie jest jednostce potrzebny jako podstawa jej egzystencji, tak jak był potrzebny od zawsze w historii gatunku człowieka. Najważniejszy proces zachodzi w miejscu pracy, w której jednostka zdobywa środki uniezależniające ją w dużym stopniu od współpracy z innymi ludźmi, nienależącymi do firmy. W konsekwencji ci bliźni pełnią co najwyżej względnie wartościową funkcję uzupełniającą (ludyczną, erotyczną, rozrywkową itd.), ale w większości przypadków są jednak przede wszystkim przeszkodą dla odpoczynku po pracy. Indywidualizm przekłada się na rozmaite dziedziny kultury, gruntownie niekiedy je przekształcając³.

Drugim ważnym czynnikiem określającym współczesne społeczeństwa Zachodu jest z pewnością wielość kulturowa, będąca wynikiem nie tylko coraz liczniejszej grupy ateistów, ale nade wszystko imigracji z krajów tradycyjnie niechrześcijańskich.

Trzecim istotnym czynnikiem określającym współczesną kulturę jest względny wzrost wykształcenia powiązany z rozwojem narzędzi komunikacji, wśród których na czoło wybija się telewizja i Internet. W konsekwencji wśród wielości komunikatów

² Serendipity to „dar znajdowania cennych i miłych rzeczy, których się nie szukało”, „dar dokonywania przypadkowych odkryć”. <http://sjp.pwn.pl/szukaj/serendipity.html>; dostęp: 21.06.2016.

³ Znany socjolog niemiecki Ulrich Beck pisze na przykład o pojawieniu się „nowej, subiektywnej anarchii wiary wykraczającej poza wszelkie granice religijne”. U. Beck, Bóg jest niebezpieczny, Newsweek, 26.01.2008, <http://www.newsweek.pl/bog-jest-niebezpieczny,44320,1,1.html>, dostęp: 3.12.2014

dobiegających zewsząd, komunikatów przekazujących rzeczy ważne i nieważne, rodzi się poczucie inflacji słowa i poglądów. Staje się, jak sędzę, powoli jasne, że powiedziano już w zasadzie wszystko i że cokolwiek się jeszcze powie, będzie czymś zbytecznym, co tylko powiększy chaos. Ci, którzy słuchają, robią to albo niechętnie, albo z obowiązku. Ci, którzy chcą być usłyszani, muszą odwołać się do popularnych gustów albo działać w sposób skandalizujący.

7. Konsekwencją tych procesów jest fakt, że prawda publiczna staje się wyraźnie bezsilna w swoim dążeniu do powszechnej obowiązywalności⁴. Wprawdzie zawsze była bezsilna w swoich epistemologicznych roszczeniach, gdyż zawsze jej przekaz był przecież przekazem lokalnym i w dużym stopniu zwyczajnym wymysłem. Wystarczy przyrzeć się religiom, które tę prawdę tworzyły przez dzieje, a które zostały sformułowane przez proroków powołujących się na niezgodne ze sobą i dziwnie lokalne, boskie natchnienia. Dzisiaj jednak owa tłumiona lokalność rozlicznych, rzekomo uniwersalnych dyskursów stała się już nie do ukrycia. Rodzi albo oburzenie, albo sarkazm. Zbyt duży indywidualizm i pluralizm kulturowy sprawia, że nie ma prawdy, która mogłaby udawać powszechną, tak jak mogła czynić niemal byle jaka prawda w przeszłości – w przeszłości nacechowanej niskim wykształceniem, słabym rozwojem narzędzi informowania i brakiem mobilności społecznej. Tym samym rodzi się przekonanie, że nie można osiągnąć żadnej prawdy. Jak zostało bowiem powiedziane, prawda w potocznym ujęciu – a wszyscy przecież w tym aspekcie jesteśmy, niestety, potoczni – to pewien rodzaj jedności między prawdą osobistą jednostki a prawdą publiczną wybraną z pewnego zbioru oferowanych przez społeczeństwo ideowych nurtów.

Pojawia się więc współcześnie poczucie nihilizmu, pustki, poczucie, iż jedynym człowiekiem możliwym jest „człowiek bez właściwości”, *der Mann ohne Eigenschaften*⁵. Jedyne, co łączy wszystkie dyskursy o człowieku i jego wartościach, jest coś nijakiego i amorficznego. Uwyrażnia się to w rozwoju sztuk plastycznych, w których począwszy do XIX wieku zamazuje się jedna rzeczywistość dostępna wszystkim, a pojawia się rzeczywistość na różny sposób ukształtowana w zależności od indywidualnego odczuwania, które również, po pewnym czasie, zmuszone jest do gorzkiej autoironii (kubizm, dadaizm, surrealizm itd.). Godna tego miana, ambitniejsza literatura oferuje strzępy sensów, w których nic nie jest jasne oprócz samej niejasności. Wielką popularnością cieszy się poezja, do której natury należy powszechnie honorowane prawo do mówienia niejasnego. W niektórych nurtach filozofii cenioną sztuką staje się umiejętność mówienia zarazem bełkotliwego i efektownego⁶.

⁴ Odwołuję się tutaj do określeń, występujących często w humanistycznym języku niemieckim, przydatnych dla lepszego opisu etyczno-społecznego funkcjonowania pojęcia prawdy, a ściślej etyczno-społecznej presji, jaką pojęcie prawdy, za sobą pociąga: „Anspruch auf allgemeine Geltung”, „Anspruch auf Allgemeingültigkeit”.

⁵ Tytuł powieści Roberta Musila wydanej w 1930 r.

⁶ Jacques Derrida nazywał to „strategią akomunikacyjną” (M. Lilla, *Lekkomyślny umysł*, tłum. J. Margański, Warszawa 2006, s. 144) i, najwyraźniej, realizował konsekwentnie w swoich pismach.

Nie jest to proces jedynie socjologiczny, ale również psychologiczny i egzystencjalny. Chodzi w nim nie tylko o to, że społeczeństwo jako całość nie może znaleźć formuły, w której mogłoby się cieszyć jedną rzeczywistością, ale również o to, że jednostka nie może dokonać skutecznie procesu nawiązywania swojej prawdy osobistej do prawdy publicznej. W konsekwencji jej prawda osobista nie zostaje uznana i nie może stać się wzorem dla innych. Jest to jeden z głównych powodów, dla których jednostka odczuwa swoją słabość, pustkę, bezsensowność.

8. Fakt, iż mogliśmy zrozumieć prawdę jako pewne pogodzenie prawdy osobistej z prawdą publiczną, może umożliwić niejakié wyjście poza czy ponad ten kryzys. Rozumiemy, że na pewno prawda jako *adequatio*, jeżeli istnieje, nie jest tak bardzo na wyciągnięcie ręki, jak wcześniej dość powszechnie sądzono. Odkrywamy jednak nade wszystko, że prawda – tak jak jest potocznie rozumiana, czyli jako pewna jedność prawdy publicznej i osobistej – nie musi być odrzucona z chwilą, gdy rozsypuje się prawda publiczna. Istnieje bowiem również względnie niezależna od tej ostatniej prawda osobista. Prawda ta, bardziej niż była w stanie to czynić dotychczas, może wziąć na siebie odpowiedzialność za pojęcie prawdy jako takiej. Jest współcześnie jak silnik lecącego samolotu, który wciąż działa, mimo że drugi silnik, prawda publiczna, szwankuje. Na nim teraz spoczywa zadanie doprowadzenia samolotu egzystencji do bezpiecznego lądowania.

9. Powiedziawszy to, nie możemy naturalnie przeoczyć faktu, że jednostka nie przestaje być społeczna. Tutaj nie ma zbyteńgo wyboru. Musi zatem ułożyć swoje stosunki ze społecznością na nowo. Najlepiej byłoby, gdybyśmy znaleźli taki model społecznego myślenia, który zapewniłby w jakimś stopniu to, co, jak się zdaje, zapewniała prawda publiczna w przeszłości: atmosferę ciepła wynikającą z uznania i nadania jednostce jakiejś mocy w społeczności.

Otóż wydaje się, że taki model prawdy publicznej jest dostępny w istniejącej kulturze. Funkcjonuje w kwakryzmie liberalnym⁷. Jest to ten rodzaj kwakryzmu, jaki ukształtował się pod koniec XIX wieku Wielkiej Brytanii, a w Stanach Zjednoczonych począwszy od lat 20-tych tego wieku⁸. Sam kwakryzm jako taki jest związkiem wyznaniowym założonym w połowie XVII wieku przez George'a Foxa⁹. Był wyraźnie chrześcijańskim wyznaniem, aczkolwiek wprowadzał pewne novum, które wystarczało, aby został znieawidzony przez inne wyznania

⁷ Najwięcej wiadomości o kwakryzmie w ogóle i kwakryzmie liberalnym w szczególności znajdziemy w: P. Dandelion, *An Introduction to Quakerism*, Cambridge 2007. Najbardziej aktualny zbiór przekonań kwaków liberalnych zob. *Quaker Faith and Practice. The Book of Christian Discipline of the Yearly Meeting of the Religious Society of Friends (Quakers) in Britain*, London 1998.

⁸ E. Digby Baltzell, *Puritan Boston and Quaker Philadelphia*, Transaction Publishers, New Brunswick, NJ, 1996, s. 435–436; P. Dandelion, *Dandelion P., The Quakers, A Very Short Introduction*, Oxford 2008, s. 28.

⁹ Zob. opis kluczowego doświadczenia u George'a Foxa: *The Journal of George Fox*, ed. J. L. Nickalls, Cambridge 2014, s. 11.

chrześcijańskie. Kwakryzm uznawał mianowicie, że objawienie Boga może zachodzić w sercu człowieka i że dlatego Biblia jest drugorzędym źródłem objawienia. W każdym człowieku istnieje światło wewnętrzne (*Inward light*), które oświeca go, pokazując mu jego grzechy i uzdalniając do pracy nad własną doskonałością. Na to oświecenie kwakrzy czekali – i czekają do dzisiaj w liberalnym i, pomniejszym, konserwatywnym kwakryzmie – podczas specyficznych nabożeństw, w których milczą.

Milczenie okazało się główną ideą kwakryzmu pierwotnego, do której powraca również kwakryzm liberalny (tak jak afirmuje go kwakryzm konserwatywny, a spycha na margines kwakryzm ewangelikalny¹⁰). Idea milczenia niejako upiekła kilka pieczeni na jednym ogniu. Najpierw stanowiła reakcję na chaos światopoglądowy, jaki zrodziła rewolucja Cromwellowska¹¹, a dzisiaj stanowi reakcję na jeszcze większy chaos spowodowany przez indywidualizm, pluralizm światopoglądów i inflację słów i poglądów. Idea ta staje się w ten sposób jedyną platformą, która może łączyć ludzi w rozbitym świecie światopoglądowym. Zarazem milczenie okazało się niezwykłym narzędziem rozwoju duchowego, gdyż chaos w stosunkach ludzkich przekłada się naturalnie na chaos w myśleniu o Bogu czy Transcendencji. Na pewnym elementarnym poziomie myślenia stwierdzamy bowiem, że jeżeli społecznie nie wiadomo już, jakie poglądy możemy wspólnie dzielić na temat Boga, ostatecznie też nie wiemy, co myśleć o Bogu jako jednostki. Musimy więc zamilknąć, zaakceptować milczenie na ten temat, ostatecznie też celebrować je jako klucz do tajemnicy świata i Boga, aż do momentu, gdy ten zechce przekazać swoje natchnienie. W kolejnej zatem funkcji milczenie okazało się najwłaściwszym stanem ducha, w którym człowiek może liczyć na jakikolwiek wzrost religijny czy duchowy. W końcu, w czwartej swojej funkcji milczenie okazało się źródłem i gwarantem tak bardzo pielęgnowanej od samego początku istnienia kwakryzmu idei równości, która głosiła brak pośredników między Bogiem a człowiekiem. Konsekwencją przyjęcia milczenia jako najwyższej wartości jest to, że nikt w tej grupie religijnej nie będzie mógł wykorzystać swojej wiedzy i umiejętności, aby zdobyć przewagę nad innymi ludźmi. I odwrotnie, jeżeli nie zaakceptuje się milczenia jako głównej aktywności, każda mówiąca osoba ze względu na swoją wiedzę i umiejętności jest w stanie za pomocą wypowiedzanych słów dążyć do dominacji nad grupą religijną.

Użycie słowa było i jest jednak w kwakryzmie możliwe podczas milczenia, w trakcie milczących nabożeństw (zwanym spotkaniami ku czci, *meeting for worship*) w formie krótkich, zawierających kilka zdań, wypowiedzi, w których uczestnik spotkania ma powiedzieć o tym – idealnie rzecz ujmując – jak został natchniony przez Boga (wypowiedzi te nazywają się *vocal ministry*, służba słowem).

¹⁰ Zob. krótki opis odmian kwakryzmu: P. Dandelion. *Quakers. A Very Short Introduction*, Oxford 2008, 17–18.

¹¹ „Wieża Babel stała się kluczową, językową metaforą tego okresu”. Wypowiedź Hugh Ormsby-Lennona, cytowana za: R. Bauman, *Let Your Words Be Few: Symbolism of Speaking and Silence Among Seventeenth-Century Quakers*, New York 1983, s. 1.

W 1885 r. na kwakerskiej konferencji w Manchester położono większy nacisk na światło wewnętrzne i na doświadczenie religijne niż na Biblię. W owym czasie stało się już wśród licznych wykształconych kwaków jasne, że Biblia znacząco skompromitowała się w kontekście odkryć geologicznych, teorii ewolucji czy badań krytyczno-historycznych¹². Kwakrzy z przełomu XIX i XX wieku zrozumieli, że muszą być otwarci na światło, skądkolwiek by ono przychodziło, a nie w szczególności na Biblię czy chrześcijańską teologię¹³. Owa otwartość na doświadczenie zdawała się chyba sprawiać, że, zwłaszcza od połowy XX wieku¹⁴, przyjmowali do swego grona osoby o różnych – a nie tylko chrześcijańskich czy teistycznych – światopoglądach. W konsekwencji współczesny liberalny kwakryzm stał się mozaiką rozmaitych światopoglądów: teistycznych, ateistycznych, agnostycznych, wiary w bezosobowy Absolut, buddyzmu itd¹⁵. Liczy się w nim nade wszystko „credo zachowania” (*behavioural creed*)¹⁶, które określa sposób zachowania się na milczących nabożeństwach, natomiast nie określa tego, w co dany kwakier musiałby wierzyć. Nie ma zatem, tak jak ma to miejsce w tradycyjnych religiach, jednego wyznania wiary, pod którym każdy z członków zobowiązany byłby się podpisać. To, co łączy kwaków liberalnych to nie treść, ale forma.

W skład tej formy, tego „credo zachowania”, wchodzi również postulat dotyczący tego, jak odnosić się wzajemnie do własnych poszukiwań religijno-duchowych. Dla kwakryzmu liberalnego istotna jest nie jakaś określona i rozbudowana prawda

¹² „W świecie, w którym nauka i krytyka biblijna sprawiły, że było coraz trudniej odwołać się do cudów czy Biblii, aby udowodnić ważność religii chrześcijańskiej, trzeba było znaleźć inny sposób uzasadnienia wiary chrześcijańskiej i teologowie w znaczącym stopniu zwrócili się do doświadczenia religijnego, aby je dostarczyć”. M. Davie, *British Quaker Theology Since 1895*, New York, Queenston, Lampeter, 1997, s. 72.

¹³ *Advices and Queries*, standardowa broszura streszczająca zasady Religijnego Towarzystwa Przyjaciół w Wielkiej Brytanii pyta: „Czy jesteś otwarty na nowe światło – skądkolwiek by przychodziło?”. *Advices and Queries. The Yearly Meeting of the Religious Society of Friends (Quakers) in Britain, 2008*, brak miejsca wydania, s. 7.

¹⁴ Do tego mniej więcej okresu było w kwakryzmie przeważnie uznane, że Jezus jest moralno-religijnym wzorem do naśladowania lub osobą objawiającą naturę Boga. Zob. M. Davie, *Reflections on an Ecumenical Pilgrimage*, w: *The Creation of Quaker Theory. Insider Perspectives*, ed. P. Dandelion, Hants, Burlington 2004, s. 203.

¹⁵ Zob. J. Hampton, *The British Quaker Survey 2013. Examining Religious Beliefs and Practices in the 21st Century.* Unpublished MSc thesis, University of Lancaster, 2013, https://www.woodbrooke.org.uk/data/files/CPQS/British_Quaker_survey_2013_initial_findings.pdf, dostęp: 06.12.2014.

¹⁶ Zwrot utworzony przez socjologa Pinka Dandeliona. P. Dandelion, *The Creation of Coherence: The ‘Quaker double-culture’ and the ‘absolute perhaps’*, w: *The Quaker Condition. The Sociology of Liberal Religion*, ed. P. Dandelion, P. Collins, Newcastle 2008, s. 22. Pink Dandelion twierdzi, że kiedy dzisiaj pyta się kwaków: „W co wierzycie?”, padają często odpowiedzi praktyczne dotyczące zachowania na spotkaniu religijnym („Nie śpiewamy hymnów”, „Nie mamy zewnętrznych sakramentów”, „Nie mamy odrębnego duchowieństwa”). Kwakrzy nie unikają odpowiedzi, która opisywałaby ich prawdziwą tożsamość, ale że sądzą, iż w ten właśnie sposób prezentują właściwą dla współczesnego, liberalnego kwakryzmu odpowiedź. tamże, 29.

duchowo-religijna, ale wspólna metoda indywidualnego poszukiwania tej prawdy w atmosferze przyjaźni. Milczenie jako wspomniany przed chwilą wyraz idei równości może być także pojęte jako wyraz przyjaźni: każdy uczestnik nabożeństwa daje wyraz przyjaznego nastawienia wobec poszukiwanych duchowych pozostałych jego uczestników właśnie przez to, że nie zamierza naruszać ich intymności przez akcentowanie za pomocą słów ważności swojego światopoglądu.

10. Wróćmy do rozważań nad prawdą i kulturą. Stwierdziliśmy rzecz skądinąd oczywistą, że człowiek nie może i nie chce wyzbyć się relacji społecznych. Z drugiej strony dotychczasowa forma funkcjonowania prawdy publicznej nie zdaje egzaminu z powodu indywidualizmu, pluralizmu i inflacji słowa i poglądów. Otóż rozwiązanie tej trudności podsuwa nam właśnie kwakryzm liberalny, który, jak się wydaje, może być jednym z modeli przyszłej aktywności kulturowej. Przyjrzyjmy się bliżej temu rozwiązaniu.

Zakładając, że każda prawda osobista jest oparta na doświadczeniu własnym jednostki, kwakrzy liberalni są całkowicie zgodni, że stoi ona w centrum każdego światopoglądu i że ją nade wszystko należy rozwijać. Podobnie w kulturze ogólnoludzkiej moglibyśmy być otwarci i wspierać poszukiwania prawdy jednostkowej, rezygnując z dążeń do powszechnej obowiązywalności. W ten sposób treściowa kultura publiczna musiałaby się ograniczyć, stając się treściową kulturą osobistą czy osobisto-społeczną. W jej ramach jednostka mogłaby swobodnie sądzić, co podpowiadałoby jej zdobyte przez nią wiedza i doświadczenie.

Jeżeli jednostka w kwakryzmie pragnie podzielić się rezultatami swoich poszukiwań duchowo-religijnych, może to uczynić wobec innych przyjaciół (*Friends*) zarówno w służbie słowem (*vocal ministry*), jak w kontaktach pozakulturowych. Podobny model postępowania byłby możliwy i wskazany w tej treściowej kulturze osobistej, w której sądy jednostka mogłaby kierować do najbliższego jej otoczenia (ze względu na współczesne narzędzia komunikacji otoczenie to mogłoby wykraczać daleko poza geograficznie określoną lokalność). W kulturze publicznej nie byłby ten model możliwy, o ile nie chcielibyśmy utrzymać lub nawet zwiększać zamieszania światopoglądowego, jakie współcześnie w niej istnieje. W sferze kultury osobistej natomiast, jednostka, pozbawiona presji społeczeństwa, mogłaby – by odwołać się do stwierdzonych wcześniej niemożności – myśleć również po „chińsku”, czyli eksperymentować z prawdą w sposób, w jaki nigdy nie pozwoliłoby jej społeczeństwo, w którym żyje. Można by z gorzką ironią zauważyć, że, będąc tak niezmiernie lokalna, jednostka mogłaby faktycznie stać się – na pozór paradoksalnie – uniwersalna w takim zakresie, w jakim nigdy to nie było możliwe dla rzekomo uniwersalnego dyskursu dotychczasowej kultury.

W ramach tego dzielenia się swoimi odkryciami w kulturze osobistej należałoby zachować ostrożność. Dzielenie się to musiałyby zawsze nosić znamiona rozmowy, ale nie dyskusji, wyznania, ale nie debaty. Zarówno dyskusja, jak debata przywołują bowiem roszczenia do powszechnej obowiązywalności wyrażające się w domaganiu się powszechnego uznania i poszukiwaniu powszechnie obowiązującej mocy poprzez prezentację określonych poglądów. A żadnej z tych dwóch rzeczy, jak

była o tym mowa, współczesny człowiek nie ma już prawa ani siły – choć niewątpliwie wciąż próbuje – kultywować.

11. Inny charakter przyjęłaby kultura publiczna. Tutaj istniejące w tej kulturze roszczenie do powszechnej obowiązywalności można by zmodyfikować i po tej modyfikacji wykorzystać – dopóki jeszcze będzie w stanie funkcjonować – do uprawiania nieco inaczej rozumianej kultury. W nawiązaniu do kwakerskiego modelu roszczenie w proponowanej wizji przyszłej kultury dotyczyłoby mianowicie formy, a nie jakichś treści. W tym sensie kultura publiczna mogłaby funkcjonować w przyszłości jako kultura w istotnym stopniu formalna. Jako taka byłaby ona niezależna i równoległa do treściowej kultury osobistej.

Jakie warunki musiałyby spełniać taka kultura formalna? W sposób naturalny akceptowałyaby milczenie, które w kontekście wielości światopoglądów umożliwiałoby samo funkcjonowanie wszelkiej kultury publicznej. Stwarzałaby w ten sposób parasol ochronny dla treściowej kultury osobistej poprzez rozwijanie krytyki tendencji do powszechnej obowiązywalności i poprzez nacisk na przyjacielskie podejście wobec wszelkich poszukiwań w ramach kultury osobistej. Nade wszystko zaś – i tutaj tkwiłoby sedno jej formalności – proponowałaby i omawiałaby różne metody uprawiania treściowej kultury osobistej, w których prawda osobista jednostek mogłaby się rozwinąć najbardziej. Odtąd jednostka w sferze publicznej mogłaby czuć się uznana nie dlatego, że ma pogląd na świat, który publiczna strefa popiera, ale dlatego, że dochodzi do niego w sposób i za pomocą form, które ta strefa popiera.

Na poziomie kultury osobistej jednostka nie mogłaby zapomnieć o społecznych dobrodziejstwach milczenia, wyrażających się w fakcie, iż stanowi ono platformę łączącą ludzi w rozbitym świecie światopoglądowym czy też że jest źródłem i gwarantem idei równości. Jednak to na poziomie kultury publicznej funkcja milczenia jako platformy jednoczącej ludzi, którzy inaczej musieliby być do siebie wrogo nastawieni, byłaby w świetle tego, co zostało powiedziane dotychczas fundamentalna. Funkcja ta wprowadzałaby zarazem milczenie jako wyraz poczucia tajemniczości świata i rzeczywistości nadprzyrodzonej. Jak zostało powiedziane bowiem, ta ostatnia konsekwencja milczenia wydaje się nieuchronna.

12. Dzięki rozbiciu kultury na dwa elementy: treściową kulturę osobistą i formalną kulturę publiczną natrafiamy na inne pozytywne perspektywy, które wcześniej nie były możliwe. Z chwilą, gdy jednostka straci treściowe wsparcie, ale też treściowy przymus ze strony kultury publicznej, również zinternalizowana, „upubliczniona” część jej prawdy – ta część, którą od dzieciństwa nosiła w swoim wnętrzu jako rezultat wychowania i dziecięcej indoktrynacji – może stać się przedmiotem jej większego dystansu. Być może więc dzięki otwierającym się perspektywom osłabienia treściowego oddziaływania sfery publicznej mogłaby odczuć mniejszą opresję zinternalizowanych treści wychowania. Pomijając treść w swojej sferze publicznej, muzulmanin dostrzegłby jak islam, który w sobie od dzieciństwa nosił, traci w jakimś stopniu swój imperatywny charakter, chrześcijanin zauważyłby słabnącą

siłę noszonego w swoim wnętrzu chrześcijaństwa itd. W efekcie tych procesów być może zwiększyłaby się siła jednostki w podążaniu za prawdą obiektywną, *adequatio rei et intellectus*, niezależnie od ograniczeń sztywnej kultury lokalnej, w której od zawsze tkwiła.

13. Może pojawić się pewien argument przeciw zaproponowanej tu wizji formalnej kultury publicznej, a zwłaszcza przyjacielskiemu milczeniu jako ideałowi tej kultury. Można mianowicie wskazywać na fakt, że ludzie na ogół nie są w ogóle przyjacielscy i że przyjacielskość, jaką podkreślano w kwakryzmie, mogła wynikać po prostu z warunków funkcjonowania tego niewielkiego ugrupowania we wrogim środowisku społecznym.

Zarzuty te nie są oczywiście całkowicie bezpodstawne. Nie trudno zauważyć, że wielu z naszych bliźnich nie jest szczególnie przyjacielskich. Z drugiej strony jawi się pytanie, czy ten brak życzliwości nie wynika raczej z określonych tendencji w istniejącej kulturze, które właśnie teraz, formułując model przyszłej kultury, myślowo przezwyciężyliśmy. Można bowiem zauważyć, że żyjemy naturalną życzliwość bądź przynajmniej nie żyjemy niechęci wobec zwierząt, przyrody czy dzieci. Czy życzliwość ta czy ten brak niechęci nie wynikają z faktu, że się ich nie boimy?

W warunkach kulturowych jednym z głównych źródeł zagrożenia może być skierowane wobec jednostki roszczenie do powszechnej obowiązywalności. Skoro jednak, jak stwierdziliśmy, odrzucamy powszechną obowiązywalność określonych prawd w sensie treściowym, a akceptujemy jedynie, sprzyjające naszej osobistości roszczenia formalne, istnieje, jak się wydaje, większa szansa na rozwijanie życzliwości lub przynajmniej na pomniejszanie niechęci, niż ma to miejsce w tradycyjnej kulturze. Ostatecznie owa formalna kultura będzie żądać od nas tylko tego, czego tak czy owak chcemy. Będzie żądać od nas tego, abyśmy się stali, kim jesteśmy – abyśmy się stali bardziej osobisci.

W sytuacji, w której drugi człowiek nie będzie posługiwał się treściową prawdą publiczną z jej roszczeniem do powszechnej obowiązywalności, a będzie przez większą część czasu milczał lub – w ramach treściowej kultury osobisto-społecznej – opowiadał o swojej prawdzie osobistej w lokalnej rozmowie, możemy spodziewać się, że zrodzi w swoim rozmówcy naturalne uczucie życzliwości albo przynajmniej nie zrodzi wrogości. W kontekście tego, co osobiste jednostka będzie niewiele więcej niż jednostką, a więc kimś w porównaniu do całego społeczeństwa wyraźnie słabym, kogo nie trzeba się obawiać. Można przypuszczać, że właśnie to doświadczenie, bardziej niż instynktowny odruch miłości do „swojego” w obrębie zagrożonej sekty, leży u źródeł kwakerskiej idei przyjaźni.

Pomimo milczenia razem, pomimo nazywania kwakryzmu „wspólnotowym mistycyzmem”¹⁷, nie trudno ukryć, że milczenie nie gwarantuje żadnej pewnej, wspólnej platformy pogłądowej, a raczej skłania do indywidualnych, specyficznych – a więc w tym sensie słabych – dróg myślenia. Milczenie nie dostarcza narzędzi kontroli ani

¹⁷ Zob. np. J. F. White, *Christian Worship in North America: A Retrospective, 1955–1995*, Eugene, Oregon, 2007, s. 31.

treściowego wsparcia jednostek, wymuszając na nich samodzielny, niekiedy ekscentryczny, ale zapewne zawsze słaby społecznie ruch myślowy. Jako takie nie powinno być źródłem lęku, a zatem również niechęci.

14. Pojawić się może również inna wątpliwość. Otóż kultura Zachodu jest ufundowana w pewnym istotnym stopniu na Oświeceniu, które wyróżnia ją wyraziście w stosunku do innych kultur, np. kultury muzułmańskiej. Jej sedno polega na krytyce przesądów, które prowadzą albo zakładają dyskryminację i niesprawiedliwość. Jeżeli więc przyszła kultura miałaby być przyjacielska, oparta na osobistym szukaniu w milczeniu, w jaki sposób bylibyśmy w stanie zagwarantować w niej oświeceniową krytykę? Przecież każda krytyka tego typu musiałaby się spotkać z rozsądną skądinąd repliką, że w proponowanej wizji kultury nie powinno być już miejsca na jakiegokolwiek ingerencje w prawdę osobistą ze strony innego uczestnika kultury, nawet jeżeli prawda ta okazałaby się u takich czy innych jednostek najdzikszym zbiorowiskiem przesądów.

Odpowiadając na ten zarzut, można zauważyć, że przyjacielskie milczenie może być rdzeniem przyszłej kultury, ale nie jest, co nie trudno nie zauważyć, modelem współczesnej. Funkcjonuje ono w liberalnym kwakryzmie, a w kulturze ogólnej przejawia się w pewnych tylko aspektach, na przykład w hasłach tolerancji i poszanowania odmienności etnicznej czy seksualnej. Przyjęcie przyjacielskiego milczenia jako wzoru przyszłej kultury zakłada, że w trakcie procesu milczenia dokonuje się automatyczny proces autokrytyki, w którym przesady milczącej jednostki zostają przez nią samą spontanicznie dostrzeżone i w sposób naturalny wyrugowane. Taki scenariusz wydaje się możliwy zwłaszcza w kontekście mistycznym. Można żywić teologiczną nadzieję, że ten sam Duch, który – jak pokazuje, jak mi się wydaje, przykład kwakryzmu – do milczenia skłania, nauczy skutecznie milczące osoby o ich ewentualnych przesądach. Dzieło racjonalistycznego oświecenia dokonać się może zatem z pewnością również przez mistyczne oświecenie. Historia mistyki daje zresztą rozliczne dowody wyostrzonego krytycyzmu, jaki żywili niektórzy mistycy wobec cudzych i własnych tradycji religijnych¹⁸. Póki jednak inni uczestnicy kultury nie zaakceptują milczenia jako głównej aktywności kulturowej, obowiązuje wobec nich oświeceniowa krytyka charakterystyczna dla nowoczesnego dyskursu kulturowego.

15. Inną sprawą, której nie sposób tutaj ani pominąć, ani, niestety, rozwinąć, jest kwestia relacji między zarysowaną w tym artykule wizją kultury a życiem politycznym. Ze względu na zarządzanie środkami finansowymi należącymi do jednej społeczności przez grupy polityczne należące do z natury różnych opcji ekonomiczno-ideowych,

¹⁸ Słynny muzułmański mistyki Rumi, na przykład, odniósł się niezwykle krytycznie wobec najświętszego miejsca islamu: „Szukam drogi, ale nie drogi do Ka’aby czy do świątyni. Gdyż w tej pierwszej widzę grupę bałwochwalców, a w tej drugiej zgraję czcicieli samych siebie”. Cyt. za: Ali Dashti, *Twenty-three Years: A Study of the Prophetic Career of Mohammad*, Routledge, 2013, s. 1.

polityka staje się terenem nieuchronnego konfliktu. W politycznym sporze padają różne poglądy i stanowiska, które roszczą sobie pretensję do powszechnej obowiązywalności w płaszczyźnie całkowicie treściowej. W zaproponowanej wizji kultury opartej na milczeniu, pokojowej, publicznej kulturze formalnej i pokojowej, lokalnej kulturze treściowej temat polityki musiałby jeszcze zostać szczegółowo rozważony.

16. Na koniec należałoby podkreślić fakt, że proponowany tutaj model przyszłej kultury jest o tyle może wiarygodny, że czerpie z przykładu zjawiska kulturowego, które nie jest jedynie konstrukcją umysłu lub dziwactwem jakichś myślicieli, ale sprawdzonym faktem społecznym, który rozwija się od kilku stuleci, a w swoim liberalnym sformułowaniu od kilku dekad w łonie społeczeństw Zachodu, zdobywając szacunek ze strony reszty społeczeństwa. Kwakryzm liberalny pokazuje wyraźnie, że skonstruowanie życia społecznego w oparciu o ideały formalne, takie jak milczenie, rozwój prawdy osobistej czy przyjaźń wobec podobnie poszukujących, jest możliwe. Naśladowanie takiego modelu przez kulturę ogólnoludzką jest naśladowaniem czegoś rzeczywistego.

Bibliografia

- Advices and Queries. The Yearly Meeting of the Religious Society of Friends (Quakers) in Britain, brak miejsca wydania 2008.
- Bauman R., *Let Your Words Be Few: Symbolism of Speaking and Silence Among Seventeenth-Century Quakers*, New York 1983.
- Beck U., Bóg jest niebezpieczny, Newsweek, 26.01.2008, <http://www.newsweek.pl/bog-jest-niebezpieczny,44320,1,1.html>, dostęp: 3.12.2014.
- Baltzell E. D., *Puritan Boston and Quaker Philadelphia*, Transaction Publishers, New Brunswick, NJ, 1996.
- Dandelion P., *An Introduction to Quakerism*, Cambridge 2007.
- Dandelion P., *The Quakers, A Very Short Introduction*, Oxford 2008.
- Dandelion P., The Creation of Coherence: The 'Quaker double-culture' and the 'absolute perhaps', w: *The Quaker Condition. The Sociology of Liberal Religion*, ed. P. Dandelion, P. Collins, Newcastle 2008.
- Dashti A., *Twenty-three Years: A Study of the Prophetic Career of Mohammad*, Routledge, 2013.
- Davie M., *British Quaker Theology Since 1895*, New York, Queenston, Lampeter, 1997, s. 72.
- Davie M., Reflections on an Ecumenical Pilgrimage, w: *The Creation of Quaker Theory. Insider Perspectives*, ed. P. Dandelion, Hants, Burlington 2004, s. 203.
- Hampton J., *The British Quaker Survey 2013. Examining Religious Beliefs and Practices in the 21st Century.* Unpublished MSc thesis, University of Lancaster, 2013, https://www.woodbrooke.org.uk/data/files/CPQS/British_Quaker_survey_2013_initial_findings.pdf, dostęp: 06.12.2014.
- Lilla M., *Lekkomyślny umysł*, tłum. J. Margański, Warszawa 2006, s. 144.

The Journal of George Fox, ed. J. L. Nickalls, Cambridge 2014, s. 11.
Quaker Faith and Practice. The Book of Christian Discipline of the Yearly Meeting of the Religious Society of Friends (Quakers) in Britain, London 1998.
White J. F., Christian Worship in North America: A Retrospective, 1955–1995, Eugen, Oregon, 2007.

Słowa kluczowe

prawda, kwakryzm liberalny, kryzys kultury, prawda osobista, prawda publiczna, milczenie

Summary

Friendly Silence as an Ideal of Future Culture

In the article I present the crisis of the Western culture by showing the crisis of the concept of truth, as it is popularly understood in it, and not only in it. This truth is understood as a combination of personal truth and certain ideological trends contained in the society, that is, certain forms of what can be called the public truth. Because of individualism, pluralism and inflation of words, the public truth is now not able to play its unifying role. As a result, it is claimed more and more often in the culture that all truth disappeared. What in fact disappeared is not simply truth but the public truth, which eventually toppled personal truth and what is perceived popularly as truth as such. The remedy for this situation can be found in patterns of action of liberal Quakerism. The rules of this religious and spiritual movement are formal, because it requires its members to comply only with formal rules during the silent worship (called the ‘meeting for worship’), tolerance and friendship, and do not demand any faith in any content-like creed. The same could be followed by the contemporary culture that could replace the content-oriented rules of the public truth by formal ones, teaching friendship and tolerance to the individual search for the personal truth. Instead of hosting sometimes aggressive discussions the contemporary culture could be a place of exchange of conversations about the development of personal truths. The patterns of liberal Quakerism are so important because they are not some imaginary possibilities but values of a functioning organization in which formal, unifying rules somehow have proved to be working during the last few decades of its existence.

Key words

truth, liberal Quakerism, the crisis of culture, personal truth, public truth, silence

Beeilen wir uns die Menschen zu lieben... **O dwóch niemieckich przekładach znanego polskiego wiersza**

1. Uwagi wstępne

Twórczość Jana Twardowskiego – księdza, który pisał wiersze – jest w Polsce bardzo popularna. Pisarz już za życia odniósł niebywały sukces wydawniczy. Mimo że od jego śmierci upłynęło dziesięć lat, wiersze poety ukazują się nadal w różnych wyborach łączonych tematycznie. Trudno jednoznacznie stwierdzić, w czym należy upatrywać źródeł tego powodzenia – niewątpliwie składa się na nie wiele czynników. Z moich własnych przemyśleń i przeżyć, które rodzą się podczas obcowania z jego liryką oraz studiowania prac jej poświęconych, wynika, że wiersze poety są bardzo szczere i bliskie ludzkiemu doświadczeniu – łączy je, w najszerszym rozumieniu, uniwersalna perspektywa egzystencjalna. Popularność jego utworów właśnie w tym może mieć swoje źródło, ale na pewno wynika także z faktu, że autor pisał swoje wiersze językiem zwięzłym, bez patosu, dydaktyzmu i tendencyjnej retoryki¹. Nieodżałowany aktor Krzysztof Kolberger, który był znany z recytatorskiej popularyzacji wierszy ks. Jana, wyznał w jednym z wywiadów:

Śpieszmy się kochać ludzi, tak szybko odchodzą. Powiedzenie to stało się częścią języka i weszło na trwałe do historii. Każdy wie, kto je napisał, niezależnie od tego, czy jest osobą wierzącą, czy nie. [...] Sam jestem przekonany, że jego wiersze [Jana Twardowskiego – TŻ] przetrwają, ponieważ są proste, piękne i ponadczasowe. Myślę, że w każdym pokoleniu znajdują się ludzie, którzy będą chcieli do nich wracać [KOLBERGER 2007: s. 188].

¹ Wielu badaczy zwraca na to uwagę, m.in. Tomasz Rajewicz w publikacji dotyczącej problematyki przekładu na język niemiecki tych utworów Jana Twardowskiego, w których zawarte są aluzje i nawiązania do typowych dla polskiej tradycji katolickiej tekstów modlitewnych [zob. RAJEWICZ 2001: 270]. Warto przytoczyć też uwagi Konstantego Pieńkosza z ciekawego artykułu zamieszczonego przed laty na łamach „Literatury”. Autor, odwołując się do dyskursywnych wypowiedzi poety, wspomina o jego niechęci do awangardowego nowatorstwa, pseudoklasycystycznych nurtów – „wazeliny stylizacji”, zrywającej więź z czytelnikiem. Opór księdza Twardowskiego wobec innowacyjnych środków poetyckiego wyrazu, mód, konwencji i doktryn zapewnił mu, zdaniem Pieńkosza, uznanie krytyków i zwykłych czytelników [por. PIENKOSZ 1981: s. 1 i 5].

„Śpieszmy się kochać ludzi...” – apelował poeta. Jego głos obecny w wielu przekładach obcojęzycznych, spośród których interesować mnie tu będzie przekład niemiecki², pozostaje niezmiennie ważny – dotyka najbardziej osobistych przeżyć czytelników, wyraża głębokie tajemnice istnienia. Recenzenci tej poezji i jej badacze podkreślają, że Twardowski konfrontuje swoich odbiorców z religijnością otwartą, „posoborową”, tzn. pozbawioną agitującej modalności w przekazie prawd wiary [PUZYNINA 2007: 21]. Być może fakt, że poeta w swoich wierszach dociera do najgłębszego sensu człowieczeństwa, nie wyostrażając granic między przestrzenią wiary i niewiary, również uzasadnia wielką popularność tej poezji. Zdaniem Anny Kamińskiej liryka księdza Jana:

wyływa z głębokiego doświadczenia ludzkiego, z wiedzy i niewiedzy o człowieku całym, [...], z przemyśleń i wnikliwych refleksji o życiu, śmierci, miłości. Nawet jej dociekania dotyczące wiary obchodzić mogą nie tylko wierzących. Wiara w poezji Jana Twardowskiego nie jest czymś sztywnym i stabilnym. Jest ona jakby nieustannie zdobywana i gorliwie szukająca potwierdzenia [KAMIŃSKA 1970: 128].

2. Cele i metoda badawcza

Celem mojej pracy jest przeprowadzenie porównawczej analizy dwóch niemieckojęzycznych przekładów wiersza *Śpieszmy się* – utworu bardzo charakterystycznego dla tej twórczości, którego pierwsze zdanie, jak wspomina cytowany Krzysztof Kolberger, weszło do polszczyzny potocznej i bardzo wyraźnie istnieje w powszechnej świadomości Polaków³. Zwykle bywa wykorzystywane jako motto w artykułach wspomnieniowych, nekrologach prasowych i innych żałobnych anonsach. Sposób, w jaki użytkownicy języka polskiego posługują się tym werselem, wskazywałby na to, że głównym motywem całego wiersza jest tajemnica śmierci. Niewątpliwie jest to utwór o przyspieszonym rytmie cywilizacji, w której śmierć może zdarzać się nagle i niespodziewanie. Czy jednak mamy do czynienia z wierszem wyłącznie o śmierci?

² Do tej pory ukazały się dość liczne przekłady poezji ks. Jana Twardowskiego na język niemiecki. Tłumaczenia jego wierszy czytelnik odnajdzie w: J. Twardowski, *Ich bitte um Prosa. Langzeilen*. Aus dem Polnischen übersetzt von Alfred Loepfe, Einsiedeln: Johannes Verlag 1973; J. Twardowski, *Geheimnis des Lächelns*. Auswahl, Übertragung, Herausgabe Karin Wolf, Graz – Wien – Köln: Verlag Styria 1982; J. Twardowski, *Wenn du betest atmet Gott in dir. Religiöse Lyrik mit biblischer Lesehilfe*. Auswahl und Übersetzung aus dem Polnischen von Rudolf Bohren, Zollikon: Glaube in der 2. Welt 1996; J. Twardowski, *Bóg prosi o miłość / Gott fleht um Liebe*. Übertragen von Karl Dedecius et al, Wydawnictwo Literackie, Kraków 2000; K. Dedecius (red.), *Lyrisches Quintett. Fünf Themen der polnischen Dichtung*. Aus dem Polnischen übertragen von Karl Dedecius, Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag 1992; K. Dedecius (red.), *Panorama der polnischen Literatur des 20. Jahrhunderts*. Deutsche Polen-Institut Darmstadt. 5 Abteilungen in 7 Bänden. *Poesie*. Bd. I. Übertragen von Karl Dedecius, Zürich: Ammann Verlag 1996.

³ Słynny aforyzm znalazł się również w znanym leksykonie pod redakcją H. Markiewicza i A. Romanowskiego: *Skrzydlate słowa. Seria druga*, Warszawa 1998, s. 614.

Odpowiedź na to pytanie, w kontekście przyjętego przeze mnie celu analizy, zakłada ocenę interpretacji oryginału dokonanej przez tłumaczy. Podejmę więc próbę przeprowadzenia takiej oceny w przekonaniu, że przekład utworu poetyckiego z jednego systemu językowego i kulturowego na inny nieuchronnie domaga się interpretacji⁴. Aparatem analitycznym moich rozważań będzie tzw. metoda kateny. Wydaje się ona najodpowiedniejsza dla ustalenia najważniejszych i ważnych cech strukturalno-semantycznych polskiego oryginału, które należało odwzorować w przekładzie.

Metoda kateny jest odmianą najbardziej upowszechnionej w krytyce przekładu metody empiryczno-porównawczej. Została ona doprecyzowana i usystematyzowana w związku ze spopularyzowanym przez Stanisława Barańczaka pojęciem dominanty semantycznej [BARAŃCZAK 2004: 20, 35–36] oraz na podstawie tzw. katen, stosowanych przez Ojców Kościoła w czasach schyłku literatury patrystycznej. Popularyzatorką badań nad przekładem artystycznym, opartych na metodzie kateny, jest w Polsce Agata Brajerska-Mazur – autorka rozpraw translologicznych dotyczących anglojęzycznych tłumaczeń poezji Cypriana Norwida i Wisławy Szymborskiej⁵. Badaczka przypomina, że kateny (od łac. *catena* = łańcuch) to wykładnie dawniejszych egzegetów umieszczone w formie komentarzy na marginesie poszczególnych tekstów biblijnych lub w formie dołączanych do nich osobnych rozdziałów [BRAJERSKA-MAZUR 2012: 19]. Przenosząc tradycję sporządzania katen w obszar badań nad przekładem literatury, można, zdaniem Brajerskiej-Mazur, w miarę obiektywnie ustalić hierarchię cech koniecznych do ocalenia w tłumaczeniu tekstu wyjściowego poprzez zestawienie różnych interpretacji i oglądów tego tekstu. Metoda kateny jako sposób badania przekładów oraz środek służący ich ocenie polega więc na „dostrzeżeniu klucza do całokształtu sensów tłumaczonego utworu” [BRAJERSKA-MAZUR 2012: 20]. Według badaczki krytyk przekładu stosujący tę metodę chroni się przed subiektywizmem swoich analiz, musi się jednak liczyć z czasochłonnym poznawaniem literatury narosłej wokół pierwowzoru tekstu i mieć zdolność odróżniania komentarzy ważnych od mniej istotnych [BRAJERSKA-MAZUR 2012: 21]. Wypada tu jednak uściślić, że to, co Barańczak określał mianem dominanty semantycznej oryginału decydującej o niepowtarzalnej jego tożsamości, Brajerska-Mazur woli definiować jako „najważniejsze i ważne cechy strukturalno-semantyczne pierwowzoru”, które ustala na podstawie istniejących jego interpretacji. Badaczka utrzymuje, że metoda Barańczaka nie jest wolna od pewnej dozy subiektywizmu:

⁴ Wielu autorów rozpraw translologicznych utożsamia przekład literacki z interpretacją [zob. ZIOMEK 1979: 43; BARAŃCZAK 2004: 15]. Dużo bliższy jest mi jednak sposób rozważania relacji, jaka istnieje między przekładem tekstu a jego interpretacją, zaproponowany przez Jadwigę Puzyninę. Autorka słusznie zauważa, że „tekst przekładu jest powiązany związkami przyczynowo-skutkowymi z interpretacją [...] – sam jednak interpretacją nie jest. Nie jest nią, ponieważ nie stanowi dyskursywnego wykładu treści myślowych stanowiących wynik interpretowania tekstu” [zob. PUZYNIŃA 1993: 32].

⁵ Zob. A. Brajerska-Mazur, *O angielskich tłumaczeniach utworów Norwida*, Lublin 2002; *Filutka z filigranu paraduje w cudzym losie. Wisława Szymborska w anglojęzycznym przekładzie Stanisława Barańczaka i Clare Cavanagh*, Lublin 2012.

[...] co zrobić, jeśli za dominantę strukturalno-semantyczną krytyk uzna zupełnie inną cechę niż tłumacz? Który z nich ma wtedy rację? Jeśli przyjąć za prawdziwą opinię głoszoną [...] przez Barańczaka, że „tłumaczenie poezji jest interpretacją”, ocena tego tłumaczenia nie będzie niczym innym, jak oceną przystawalności interpretacji danego dzieła dokonanej przez tłumacza do interpretacji dokonanej przez krytyka! Obie mogą być różne! Czy można powiedzieć, że któraś z nich jest lepsza? Obydwie mają często rację bytu. [...] Dlatego wolę nie posługiwać się terminem *dominanta*, lecz wyłaniać z utworu jego cechy najważniejsze, które muszą zostać bezwarunkowo ocalone w przekładzie, oraz cechy ważne, które powinny być w nim uwzględnione [Brajerska-Mazur 2002: 9–10].

Upowszechniana przez Brajerską-Mazur metoda kateny jest pewnego rodzaju alternatywą dla rozwiązań badawczych stojących za Barańczakowskim pojęciem dominanty semantycznej. Zaczerpnięta z bibliistyki sumuje ogólną wiedzę interpretatorów określonego utworu i w ten sposób stwarza jak najszerszą perspektywę jego oglądu, chroniąc badacza przekładu od subiektywizmu w docieraniu do sensów oryginału.

Punktem wyjścia analiz tu przeprowadzanych będzie oryginał wiersza *Śpieszmy się*, którego interpretacje posłużą mi do zhierarchizowania cech strukturalno-semantycznych uzyskanych za pomocą metody kateny. Następnie podejmę próbę odszukania tych cech w dwóch niemieckich przekładach tego utworu. Autorem pierwszego z nich jest Alfred Loepfe⁶, a autorką drugiego Ursula Kiermeier⁷. Podobnie jak

⁶ Sylwetkę tłumacza przedstawia w swoim artykule Krzysztof A. Kuczyński [zob. KUCZYŃSKI 1979: 47–52]. Loepfe pochodził ze Szwajcarii, gdzie jeszcze przed wojną – zainteresowany literaturą rosyjską, czeską i polską – rozpoczął studia na fryburskim wydziale slawistyki. W latach 1938–1939 był stypendystą Uniwersytetu Warszawskiego. Pierwsze ważne tłumaczenie szwajcarskiego slawisty to *Faraon* B. Prusa. Kolejno przekładał powieści Zofii Kossak, Jana Parandowskiego, utwory Adama Szymańskiego, Kazimierza Michałowskiego, Ireny Jurgielewiczowej, Zofii Nałkowskiej, Leopolda Staffa. Wiele tłumaczeń Alfreda Loepfego ukazało się także w tomach zbiorowych, antologiach oraz w gazetach i czasopismach – tu warto wymienić *Cywilizację* Cypriana Norwida, która w niemieckim przekładzie ukazała się na łamach „Mickiewicz-Blätter” w roku 1960. Krzysztof A. Kuczyński podkreśla, że w wielu wypadkach niemieckojęzyczne tłumaczenia Alfreda Loepfego doczekały się kilku wydań.

⁷ Ursula Kiermeier to tłumaczka młodszego pokolenia. Studiowała filologię niemiecką, historię i publicystykę w Moguncji, Wrocławiu i Berlinie. W latach 1991–1994 była lektorem DAAD na Uniwersytecie Jagiellońskim. Następnie w latach 1996–1998 współpracowała z Instytutem Polskim w Darmstadt, założonym przez Karla Dedeciusa. W latach 2001–2006 była lektorem DAAD w Instytucie Lingwistyki Stosowanej Uniwersytetu Adama Mickiewicza. Jej pierwszy publikowany przekład wiersza Wisławy Szymborskiej pt. *Męskie gospodarstwo* ukazał się na łamach „Dekady Literackiej” z początkiem lat 90. ubiegłego wieku. Do ważniejszych niemieckojęzycznych tłumaczeń Kiermeier należą treny Jana Kochanowskiego oraz powieści Zofii Nałkowskiej i Małgorzaty Saramonowicz. Ursula Kiermeier jest również tłumaczką napisów w niemieckojęzycznej wersji filmu *Wesele (das Hochzeitsfest)* w reżyserii Andrzeja Wajdy. W polsko-niemieckim wyborze liryków Jana Twardowskiego *Bóg prosi o miłość / Gott fleht um Liebe* zamieszczono jej osiem przekładów wierszy poety, m in. *Śpieszmy się (Beeilen wir uns)*. Więcej o tłumacze na następujących stronach internetowych (dostęp: 25.06.2016): <https://www.goethe.de/ins/pl/pl/kul/dos/ueb/ges/20554119.html>; <http://www.institutksiazki.pl/p,dla-tlumaczy-autor,182,kiermeier-ursula.html>.

Krzysztof Sobczyński uważam, że „jedynym uczciwym sposobem krytyki tłumaczenia jest kontrtłumaczenie” [SOBCZYŃSKI 1983: 132–133], dlatego za przekonującą metodę analizy przekładu uznaję porównanie serii istniejących tłumaczeń wiersza Jana Twardowskiego⁸. Problem translacji tego utworu pojawia się zatem w moim szkicu w ścisłym powiązaniu z zagadnieniami interpretacji.

2. Analiza interpretacyjna

Oto wiersz autora *Znaków ufności*:

ŚPIESZMY SIĘ

Annie Kamińskiej

Śpieszmy się kochać ludzi tak szybko odchodzą
zostaną po nich buty i telefon głuchy
tylko to co nieważne jak krowa się wlecze
najważniejsze tak prędkie że raptem się staje
potem cisza normalna więc całkiem nieznośna
jak czystość urodzona najprościej z rozpaczy
kiedy myślimy o kimś zostając bez niego

Nie bądź pewny że czas masz bo pewność niepewna
zabiera nam wrażliwość tak jak każde szczęście
przychodzi jednocześnie jak patos i humor
jak dwie namiętności wciąż słabsze od jednej
tak szybko stąd odchodzą jak drozd milkną w lipcu
jak dźwięk trochę niezgrabny lub jak suchy ukłon
żeby wiedzieć naprawdę zamykają oczy
choć większym ryzykiem rodzić się niż umrzeć
kochamy wciąż za mało i stale za późno

Nie pisz o tym zbyt często lecz pisz raz na zawsze
a będziesz tak jak delfin łagodny i mocny

Śpieszmy się kochać ludzi tak szybko odchodzą
i ci co nie odchodzą nie zawsze powrócą
i nigdy nie wiadomo mówiąc o miłości
czy pierwsza jest ostatnią czy ostatnia pierwszą
[TWARDOWSKI 1979: 111–112]

⁸ O ile dzieło oryginalne jest wypowiedzią jednorazową i niepowtarzalną, to jego przekład często staje się jednym z elementów możliwego zbioru przekładów. W *Małej encyklopedii przekładoznawstwa* czytamy, że ujęcie specyfiki tłumaczenia jako wielokrotności rozumiane jest często w kategoriach realizacji serii translatorskiej w czasie. Na podstawie serii tłumaczeń danego utworu można analizować m. in. to, jakim zmianom ulega ton przekładu z każdym nowym pokoleniem stylu literackiego [por. DĄBSKA-PROKOP 2000: 182].

Za punkt wyjścia rozważań interpretacyjnych posłuży nam opis leksykograficzny polskiego czasownika *śpieszyć się*. W znaczeniu pojęciowym określa on szybkie wykonywanie jakiejś czynności, usiłowanie dotarcia dokądś z pośpiechem, chęć zdążenia na coś, która pojawia się wtedy, gdy jest mało czasu. Możemy śpieszyć się na dworzec, by zdążyć na pociąg, śpieszyć się rano do pracy lub do pozostawionych w domu dzieci, czy też śpieszyć się do kogoś z wyjaśnieniami. Mówimy również, że *śpieszy się zegarek*, to znaczy wskazuje godzinę późniejszą niż jest w rzeczywistości [DUBISZ 2006: hasło *śpieszyć się*]. Drugorzędnym składnikiem znaczenia czasownika *śpieszyć się*, choć niewątpliwie istotnym w dotarciu do pełnego sensu tego słowa, jest powiązanie pośpiechu z rzeczywistością lęku o coś lub kogoś, czy sytuacją chaosu, w jakiej może znaleźć się człowiek.

Jan Twardowski w strofie rozpoczynającej i zamykającej wiersz używa jednak czasownika *śpieszyć się* w kontekście antropologicznym – wzywa siebie i czytelników do czynu serca, pisząc „śpieszmy się kochać ludzi”. W interpretacji utworu autorstwa Andrzeja Sulikowskiego czytamy, że czasownik *śpieszyć się* użyty z apetywnym odniesieniem do fenomenu miłości nie oznacza działania chaotycznego, lecz śmiałe i skuteczne zabieganie o krzewienie miłości bliźniego, która wiąże ludzi, określając ich stosunek do świata [SULIKOWSKI 1998: 91]. Także Stanisław Grabowski w swoim komentarzu do wiersza zwraca uwagę na to, że autor, stosując retorykę pośpiechu, wzywa czytelników do szerzenia miłości jako postawy nie nagłej, ale przede wszystkim aktywnej [GRABOWSKI 1999: 28]. Taki sposób interpretowania znanej sentencji zdaje się podzielać Jerzy Bralczyk, w którego eksplikacji czytelnik dostrzeże pouczającą radę:

Pewne ujęcie słów poety może sprzyjać przyspieszeniu naszych działań i postrzeganiu szybkości odchodzenia ludzi jak mijania świata. A gdyby ludzie w szybkim odchodzeniu spotykali się ze spiesznią miłością, ten męczący rytm świata byłby jeszcze gwałtowniejszy. Pewnie chodzi o to, żeby powoli i spokojnie, poważnie i głęboko nie zaniedbywać kochania ludzi, którzy są z nami, blisko nas, bliscy nam. I o tym powinniśmy spokojnie, bez pośpiechu, pomyśleć [BRALCZYK 2015: 402].

W aforystycznej myśli ks. Jana – jednej z wielu, jakie znajdujemy w płaszczyźnie kompozycyjnej wiersza – nie ma cienia moralizatorstwa. Twardowski nie pisze „śpieszcie się”, lecz włącza siebie samego do zbiorowości tych, którzy winni śpieszyć się, by kochać innych. Waldemar Smaszcz ów pośpiech do miłości ujmuje w kategoriach postawy żywiołowej, okazywanej – jak pisze za ks. Twardowskim – „po ludzku” i „z uczuciem” [SMASZCZ 2003: 111].

Gnomiczne zdanie, dwukrotnie w wierszu powtarzane, pełni funkcję klamry, stanowi samo w sobie określoną całość myślową. Oprócz predykatów *śpieszyć się* i *kochać* występuje w nim jeszcze jeden ważny czasownik – *odejść*. Poza kontekstem utworu struktura znaczeniowa tego czasownika wskazuje na sytuację oddalania się kogoś od czegoś, opuszczania określonego miejsca, rozstania się z kimś, wyruszenia w drogę. Opis leksykograficzny znaczenia jest dość rozległy – m. in. wyodrębnia fizyczne i psychiczne stany człowieka. Znaczenie eschatologiczne, uwydatniające rzeczywistość umierania, podawane jest w słownikowej eksplikacji jako ostatnie

w całym szeregu znaczeń tego predykatu i opatrzone zostało kwalifikatorem – *eufemizm* [DUBISZ 2006: hasło *odejść*].

Dzieje recepcji wiersza ks. Twardowskiego, w wyniku której omawiany werset stał się najczęstszą sentencją komunikatów żałobnych, wskazują na to, że użyta w nim osobowa forma *odchodzą* w znaczeniu *umierają* całkowicie zdeterminowała globalny sens utworu. Niewątpliwie kontekst jej użycia jest w wypowiedzi poety jednoznaczny – kieruje uwagę czytelników na nieuchronność przemijania. Za Waldemarem Smaszczem uważam jednak, że należy spróbować przełamać „wręcz zniewalającą siłę” tego aforyzmu poprzez równorzędne potraktowanie wszystkich myśli poety, wyrażonych w kolejnych zdaniach [SMASZCZ 2003: 111]. Niepodobna nie dostrzec w utworze takich wypowiedzi typu gnomicznego jak:

- *nie bądź pewny że czas masz bo pewność niepewna,*
- *tylko to co nieważne jak krowa się wlecze,*
- *większym ryzykiem rodzić się niż umrzeć,*
- *nigdy nie wiadomo mówiąc o miłości czy pierwsza jest ostatnią czy ostatnia pierwszą,*
- *kochamy wciąż za mało i stale za późno.*

Smaszcz w swojej interpretacji wiersza słusznie zauważa, że nie można sprowadzać całej jego treści do początkowego wersu [SMASZCZ 2003: 111]. Podobnie stwierdza Sulikowski, podkreślając dwuwymiarowość poetyckiej refleksji utworu. W jego eksplikacji czytamy, że liryk z jednej strony dotyczy doświadczenia śmierci, z drugiej zaś strony mocą języka metaforycznego sięga po fakty istotne dla duchowej kondycji współczesnego człowieka [SULIKOWSKI 1998: 86]. W słowach „tylko to co nieważne jak krowa się wlecze” badacz dopatruje się nieśmiałego przesłania poety, by człowiek współczesny chwilom na pozór jałowym poświęcał więcej uwagi i wszystko, co spotyka na swojej życiowej drodze, wypełniał miłością [SULIKOWSKI 1998: 85]. Z kolei w słowach „kochamy wciąż za mało i stale za późno” Sulikowski widzi głęboki sens moralny, w centrum którego Twardowski umieścił człowieka zdolnego do okazywania innym życzliwości i przebaczenia win [SULIKOWSKI 1998: 87]. Natomiast w słowach „żeby widzieć naprawdę zamykają oczy”, których metaforyczne przesłanie skupione jest wokół śmierci torującej drogę do wieczności, autor interpretacji dostrzega również inny ważny sens. Odnosząc się – bez związku z retoryką umierania – do starożytności chrześcijańskiej, przypomina, że „zamykanie oczu” ma służyć poznawaniu prawd transcendentnych dzięki wzrokowi wewnętrznemu, który człowiek może w sobie kształtować [SULIKOWSKI 1998: 88].

Poszerzenie poetyckiej semantyki utworu o wartości nie związane z odchodzeniem w sensie eschatologicznym obserwujemy w strofach, w których Jan Twardowski odnosi się do codziennych rozstań ludzi, charakterystycznego dla współczesnych realiów mijania się osób w przelocie. W słowach: „Śpieszmy się kochać ludzi tak szybko odchodzą / i ci co nie odchodzą nie zawsze powrócą” mowa jest o częstszym od umierania braku wzajemności, poczucia braterstwa, o niezdolności człowieka do budowania międzyludzkich więzi w pośpiesznym życiu. Poeta w wywiadzie z Czesławem Mirosławem Szczepaniakiem wyznał:

Kiedy pisałem, że szybko odchodzą, to nie myślałem tylko o śmierci. Wiersz dedykowany jest Annie Kamińskiej, która wtedy czuła się bardzo dobrze i była pełna sił. Ludzie odchodzą, bo nami się rozczarowują, gorszą. Odchodzą, bo ulegli urokowi innych ludzi, ale ... przez każdą znajomość Bóg sprawdza, jacy byliśmy w przyjaźni [SZCZEPANIAK 2006: 56].

Ks. Twardowski dyskretnie daje tu do zrozumienia, że miłość bliźniego jako wartość autoteliczna jest w sferze ludzkich „nienadażeń” i „opóźnień” skuteczną alternatywą dla samotności. W cytowanych słowach zawarta jest jednak jeszcze jedna, niewątpliwie istotna dla odniesień intertekstualnych uwaga. Otóż utwór został dedykowany Annie Kamińskiej – poetce, z którą ks. Jana Twardowskiego łączyła wieloletnia przyjaźń⁹. Autor napisał swój wiersz po śmierci męża pisarki, a sama Kamińska na tę dedykację odpowiedziała przyjacielowi utworem własnego autorstwa:

Puste miejsca
Śpieszmy się kochać ludzi
Jan Twardowski
Nikogo nie zdążyłam kochać
choć się tak śpieszyłam
jakbym musiała kochać tylko puste miejsca
zwisające rękawy bez objęcia ramion
opuszczony przez głowę берет
fotel który powinien także wstać i wyjść z pokoju
książki już nie dotykane
grzebień z pozostawionym srebrnym włosom
łódeczka z których niemowlęta wyrosły i poszły
szuflady niepotrzebnych rzeczy
fajkę z ustnikiem pogryzionym
buty zachowujące kształt stopy
co odeszła boso
słuchawkę telefonu gdzie ogłuchły głosy
tak się śpieszyłam kochać
i oczywiście nie zdążyłam [KAMIEŃSKA 1983: 82]

Oprócz uwag interpretacyjnych, które będą pełnić kluczową rolę w ustalaniu hierarchii cech koniecznych do ocalenia w tłumaczeniu, należy jeszcze odnieść się do rozwiązań wersyfikacyjnych wiersza. W tym kontekście warto przypomnieć za Katarzyną Lukas, że każda forma wierszowa stanowi konwencję o charakterze znakowym – innymi słowy, jest nośnikiem określonych wartości semantycznych [LUKAS 2008: 264], co nie pozostaje bez wpływu na proces przekładu¹⁰. Otóż jeśli policzyć sylaby

⁹ Historię przyjaźni Jana Twardowskiego z Anną Kamińską przedstawia w biografii poety Magdalena Grzebałkowska [zob. GRZEBALKOWSKA: 199–202; 254–256]. Dzieje tej przyjaźni utrwala również A. Sulikowski [zob. SULIKOWSKI 1995: 279–303].

¹⁰ Tłumaczem, który w swojej pracy translatorskiej szczególnie zabiega o jak najwierniejszy przekład formy wiersza, jest Stanisław Barańczak. W cytowanym już *Małym, lecz maksymalistycznym manifestie* [...] Barańczak przestrzega translatorów, dopominając się od nich dyscey-

w poszczególnych wersach oryginału, wówczas okaże się, że mamy do czynienia z trzynastozgłoskowcem – metrum silnie zakorzenionym w polskiej tradycji literackiej co najmniej od XVI wieku. Narracyjny i opisowy polski trzynastozgłoskowiec zdolny jest, zdaniem Lukas, do odzwierciedlenia rozmaitych nastrojów i emocji: od heroicznego patosu do komizmu [LUKAS 2008: 267]. Metrum wiersza *Śpieszmy się* jest niewątpliwie źródłem spokojnego, elegijnego frazowania. Z pewnością dużym ułatwieniem dla tłumaczy mogła się wydać luźniejsza struktura wersyfikacyjna utworu powodowana brakiem rymów. Środkiem wzmocnienia ekspresji wypowiedzi stała się średniówka, przypadająca zawsze po siódmej sylabie i decydująca o kształcie linii intonacyjnej. Na sensotwórczą prozodię oryginału wiersza wpływa również fakt, że każdy wers jest zazwyczaj myślą samoistną, jak pisze Sulikowski „zamkniętą” i „skończoną” [SULIKOWSKI 1998: 84]. Zdaniem autora takie strukturalne rozstrzygnięcie można kojarzyć z systemem wersyfikacyjnym utworów o proveniencji biblijnej, m. in. *Księgi Przysłów*, czy *Księgi Mądrości*, w których jeden werset również stanowi odrębną, logiczną strukturę.

To, czy przekład wiersza ks. Jana Twardowskiego udał się tłumaczom, spróbuję ocenić, biorąc pod uwagę najważniejsze i ważne cechy strukturalno-semantyczne oryginału, zebrane na podstawie jego interpretacji i komentarzy.

Do cech najważniejszych, które powinny być zachowane w przekładzie, konstytuujących tożsamość utworu, zaliczam:

- dwa wymiary sensu wiersza, który nie jest utworem jedynie o śmierci, lecz również o ludzkich postawach alio- i socjocentrycznych, spośród których poeta w szczególny sposób uwydatnia szeroko rozumiany fenomen miłości, określający praktyczną postawę człowieka, jego konkretny wybór przeciwstawiony pustce, oddalaniu się ludzi od siebie;
- specyficzny dobór leksyki o cechach wieloznaczności, z której korzysta poeta dla zobrazowania ludzkiej kondycji – szczególnie ważne, bo konstytutywne dla dwóch wskazanych sensów wiersza jest wykorzystanie polisemii czasownika *odchodzić*;
- pozbawioną patosu i perswazji wymowę wiersza o dyskretnych akcentach apelatywnych i ujmującym liryzmie, moderowanym wewnętrzną wiedzą o człowieku;

Przeanalizowane interpretacje oryginału pozwalają także wyróżnić cechy ważne, współtworzące wymowę myślową utworu. Zaliczam do nich:

- prosty styl, wykraczający poza kategorie poezji religijno-dewocyjnej;
- charakterystyczną gnomiczność struktury;
- trzynastozgłoskowe metrum, konstytuujące m. in. sentencyjną formę wiersza.

pliny poetyckiej, by nie szli na łatwiznę w kwestii przekładu formy wiersza: [...] *nie trzeba być wielkim znawcą poezji, aby zrozumieć, że w teorii przekładu, wyrosłej z założenia możliwości separacji „muzyki” i „znaczenia” w wierszu, coś musi być od podstaw nie w porządku. W każdym dobrym wierszu „muzyka” jest „znaczeniem”, albo przynajmniej jego częścią składową. Nie jest osobnym, przyczepionym do gorsu dla ozdoby koronkowym żabotem, który można oderwać od prostej koszuli „znaczenia” i wyrzucić bez szkody dla efektu całości* [BARAŃCZAK 2004: 26].

3. Analiza porównawcza przekładów

Pierwszym tłumaczem wiersza *Śpieszmy się* był Alfred Loepfe, który po wydaniu w roku 1973 niemieckojęzycznej wersji *Znaków ufności (Ich bitte um Prosa. Langzeilen)* zaprosił polskiego poetę do Szwajcarii. Był to pierwszy zagraniczny wyjazd księdza Jana – zresztą miło przez niego wspomniany w rozmowie z Heleną Zaworską:

Nie wiem jakim cudem dostał te wiersze w Szwajcarii pan Alfred Loepfe, przetłumaczył i w roku 1973 ukazały się w Johannes Verlag pod tytułem: *Ich bitte um Prosa. Langzeilen*. On mieszkał w Lucernie, zaprosił mnie tam i to był mój pierwszy wyjazd za granicę. Przyjeżdżam, deszcz akurat padał [...]. Poszliśmy do kawiarenki w tej pięknej Lucernie, a Loepfe siada i opowiada mi moje życie! Myślę: jasnowidz czy jak? [...] Umarł po kilku latach, nigdy nie zapytałem go, dlaczego się mną i moimi wierszami tak zainteresował. Przecież tam niełatwo wydać poezję, zebrał więc całe grono sponsorów, którzy mu w tym pomogli, dwudziestu czy trzydziestu. Wydał to za pieniądze tych ludzi. Byłem w Lucernie cały miesiąc, obwoził mnie po innych miastach, potem wracałem przez Wiedeń, to była dla mnie niemal fantastyczna wyprawa. No i pomyśl, to wszystko samo do mnie przyszło! [ZAWORSKA 1999: 62]

Edmund Rosner stwierdza na łamach „*Twórczości*”, że tom *Ich bitte um Prosa*, którego recenzje pojawiły się nie tylko w pismach szwajcarskich, ale także niemieckich i austriackich, szybko zyskał rozgłos, doczekawszy się w roku następnym drugiego wydania. Autor podkreśla, że w wiedeńskim tygodniku „*Die Furche*” pisano o franciszkańskim rodowodzie utworów księdza Jana, którego określono mianem odnowiciela poezji religijnej. Wydany w Szwajcarii tomik – dowodzi Rosner – chwalił też kardynał Urs von Balthazar. Wybitny teolog miał wpłynąć na opublikowanie antologii wierszy w niemieckim przekładzie, która stała się podstawą narastającej popularności polskiego poety również na Węgrzech. Rosner wspomina ponadto, że dla Loepfego ważna była filozoficzna poprawność tłumaczenia, przede wszystkim jednak „wierny przekaz treści utworu wraz z całym jego kontekstem kulturowym” [ROSNER 1992: 147].

Przyjrzyjmy się zatem pierwszej niemieckojęzycznej transpozycji wiersza *Śpieszmy się*, zawartej w zbiorze *Ich bitte um Prosa. Langzeilen*:

Lieben wir schleunigst die Menschen!

sie habens so eilig zu sterben,
alte Schuh sind der Rest, Telephone läuten ins Leere.
Nur das Nichtige kommt mit dem schleppenden Fuß des Rindes,
Wichtiges aber kommt schnell, in einer Sekunde entsteht es,
dann tritt wiederum Stille ein, eine unerträgliche Stille.

Fühl dich nicht sicher: «ich hab ja Zeit», denn solche Gewißheit
raubt uns den wachen Sinn, so wie jedes Behagen uns abstumpft,
selbst Regierungen und Minister ködert und narrt sie.
Sie erscheint, wie Humor mit dem Pathos, stets in Begleitung,

kraftlos stets, weil gepaart, zwei Leidenschaften sich schwächen.
Arme Gewißheit des Menschen, Athlet ohne kernige Härte!

So schnell sterben sie hin, wie die Drosseln verstummen im Juli,
wie ein zaghafter Ton, ein flüchtiger Gruß aus der Ferne,
und sie schließen die Augen, um drüben wahrhaft zu schauen.
(Zwar ist geboren werden ein größeres Wagnis als sterben.)

Ach, wir lieben sie immer zu wenig und wenn es zu spät ist!
Schreib nicht zu oft darüber – doch schreibst du, dann einmal für immer,
ähnlich sei dem Delphin, der Sanftmut und Stärke vereinigt!

LIEBEN WIR SCHLEUNIGST DIE MENSCHEN!

sie habens so eilig zu sterben,
und die nicht von uns scheiden, siehst du vielleicht nie wieder.
Wer von der Liebe spricht, vermöchte niemals zu sagen
ob die erste die letzte sei und die letzte die erste [TWARDOWSKI 1973: 46–47].

Uwagę krytyka niewątpliwie przykuwa sam początek przekładu. Dostrzegamy tu zakończony wykrzyknikiem tytuł o skrajnie apelatywnej treści, stanowiącej wezwanie do kochania ludzi *natychmiast, jak najszybciej, czym prędzej*. Taki jest sens superlatywnej formy *schleunigst*, która w zestawieniu z pozostałymi elementami wykrzyknikowej frazy budzi niemałe zdumienie w bezpośredniej retranslacji na język polski: *Kochajmy czym prędzej ludzi!* I dalej: *tak szybko umierają* – na jednoznaczny sens umierania wskazuje niemieckie *sterben* – obecne w następującym po tytule wersie: *sie habens so eilig zu sterben*. W konfrontacji z oryginałem mamy tu do czynienia z radykalną modyfikacją tytułu, w wyniku której czasownik *spieszyć się* przepadł bez śladu. Loepfe nadaje zupełnie inny bieg treści swojego przekładu – za tytuł posłużył mu sens obecny w pierwszym wersie polskiego pierwowzoru, w którym zresztą nie dostrzegamy żadnej ekspresji znaku wykrzyknikowego. Zastosowana przez tłumacza eksklamacja sprawia wrażenie hasła, sloganu. Wrażenie to zamienia się w łatwo dostrzegalny w końcowej części przekładu fakt, w której Loepfe powtarza – tym razem zapisem majuskułowym – inicjalny werset.

Translatorskim niepowodzeniem, które w transpozycji Alfreda Loepfego kładzie się cieniem na przekaz semantycznej dwuwymiarowości wiersza jest konsekwentne używanie wspomnianego *sterben* (*umierają*) jako paradygmatu polskiej formy *odchodzą*:

So schnell sterben sie hin, wie die Drosseln verstummen im Juli

W tłumaczeniu filologicznym:

Tak szybko umierają, jak drozd milkną w lipcu

Niemiecka jednostka nie wyodrębnia charakterystycznej dla oryginału bogatej symboliki poetyckiej, która kryła się za zasobnym w konotacje polskim czasowni-

kiem. Jednowymiarowe w warstwie pojęciowej *sterben* słyca globalny sens wiersza i zacierza literacko-artystyczną wartość oddziaływania przekładu. Gdy polski wiersz ujmuje czytelników poetycką grą słów, uwydatniająca semantyczną niejednoznaczność *odchodzenia* i konfrontującą sens eschatologiczny z brakiem międzyludzkich więzi:

Śpieszmy się kochać ludzi tak szybko odchodzą
i ci co nie odchodzą nie zawsze powrócą

przekład szwajcarskiego tłumacza poprzez użyte *sterben* zamyka się na intencję księdza Jana¹¹, który – podkreślmy raz jeszcze – przekonywał, że pisząc „odchodzą” nie myślał tylko o śmierci:

LIEBEN WIR SCHLEUNIGST DIE MENSCHEN!
sie habens so eilig zu sterben,
und die nicht von uns scheiden, siehst du vielleicht nie wieder.

W moim „przekładzie przekładu”, celowo bardziej dosłownym niż kunsztownym literacko, lepiej widać odejście tłumaczenia od pierwowzoru:

KOCHAJMY CZYM PRĘDZEJ LUDZI!
tak szybko umierają,
a tych, którzy się z nami nie rozstają, być może już nigdy nie zobaczysz.

Niemieckojęzyczny odbiorca ociera się o bliski granicy sztuczności patos w przekazie wartości – oto człowiek współczesny ma pilnie kochać ludzi, bo tak szybko umierają... W przekładzie znikają więc bezpowrotnie rozwiązania leksykalne, które w oryginale cechowały się wieloznacznością słów. Obserwujemy to również w innym fragmencie, w którym *wrażliwość* stała się *trzeźwym umysłem* (*wacher Sinn*), a *szczyćście* zamieniło się w *zadowolenie*, które *otępia* (*Behagen ... abstumpft*):

Fühl dich nicht sicher: «ich hab ja Zeit», denn solche Gewißheit
raubt uns den wachen Sinn, so wie jedes Behagen uns abstumpft

¹¹ Warto tu przypomnieć czytelnikom bliskie mi poglądy Jadwigi Puzyrnyńskiej dotyczące konieczności dążenia przez interpretatora tekstu literackiego – a więc także przez tłumacza – do określenia znaczenia intencjonalnego utworu. Poprzez znaczenie intencjonalne rozumie Puzyrnyńska, zainspirowana m. in. pragmalingwistyczną teorią H. P. Grice’a, znaczenie, jakie nadaje tekstowi autor z intencją, by tak właśnie odczytał je odbiorca [por. PUZYRNYŃSKA 1988: 92]. Autorka stwierdza, że im szerszy jest horyzont poznawczy i aksjologiczny interpretatora danego utworu, im lepsza znajomość świata przekonana określonego pisarza, jego wypowiedzi dyskursywnych i wszystkich utworów, tym większe są szanse dotarcia – jak pisze – „przynajmniej w poblizkie znaczenia intencjonalnego” [por. PUZYRNYŃSKA 1997: 27]. Badaczka uważa za Stanisławem Barańczakiem, że najgłębsze odczytanie utworu wymaga znajomości poety nie tylko jako autora tekstów, lecz także jako człowieka o ściśle określonym życiorysie, pozaliterackim zasobie doświadczeń [por. PUZYRNYŃSKA 2009: 54–55].

W retranslacji bezpośredniej:

Nie czuj się pewny: «mam przecież czas», bo taka pewność
pozbawia nas trzeźwego umysłu, tak jak każde zadowolenie nas otepia

Przekształcenia semantyczne, które obserwujemy, bynajmniej nie wynikają z obiektywnych różnic wewnątrzsystemowych między językiem polskim i niemieckim – takie wyjątkowe słowa jak *wrażliwość* i *szczęście*, będące nośnikami ważnych sensów antropologicznych, występują przecież we wszystkich językach nowożytnych. Przetranponowanie ich jako *trzeźwy umysł* i *radość*, która *otępia* wykracza niestety poza granice dobrego przekładu, pozbawiając jego warstwę leksykalną istotnej „substancji poetyckiej”, elegijnej nastrojowości, która w oryginale zawierała w sobie ładunek „podskórnie” tętniącego liryzmu:

Nie bądź pewny że czas masz bo pewność niepewna
zabiera nam wrażliwość tak jak każde szczęście

Trudno dociec, dlaczego w tłumaczeniu brakuje wersów szóstego i siódmego, które w łagodną tonację oryginału wносиły opis doświadczenia ludzkiego losu. Stwierdzamy redukcję sensów, które w polskim pierwowzorze mocą czystej liryki dookreślały *ciszę normalną więc całkiem nieznośną*. Tłumacz zaniechał transpozycji metafory czystości – bardzo istotnej, obrazującej wartość nadziei i próbę wiary w życiu człowieka po stracie bliskiej osoby:

jak czystość urodzona najprościej z rozpaczy
kiedy myślimy o kimś zostając bez niego

i tym samym skazał swój przekład na trudną do uzasadnienia niewierność głębokim sensom oryginału i intencjom autora. Nie wiadomo również, w czym upatrywać powodów umieszczenia w nawiasach aforystycznej formuły o charakterystycznych dla retoryki księdza Jana znamionach paradoksu: *choćby większym ryzykiem rodzić się niż umrzeć*:

(Zwar ist geboren werden ein größeres Wagnis als sterben.)

Zastosowany nawias zgodnie z jego znakową funkcją osłabia w przekładzie znaczenie myśli autora, wydzielając ją od całości wiersza jako wypowiedź wtrąconą, uboczną. Myśl ta ma przecież w oryginale charakter integralny, jest nierozdzielnie związana z globalnym sensem utworu, konstytuując – bez żadnych interpunkcyjnych nadatków – jego treściową spójność. Zresztą w innych miejscach przekładu takich dodanych znaków interpunkcyjnych jest znacznie więcej. Uwagę zwracają m. in. wspomniane już wykrzykniki, których liczba urasta do pięciu. Jeden z nich obserwujemy m. in. w wersji, w którym tłumacz, dodając do treści emocjonalne *ach* niejako ujawnia spontaniczną reakcję osoby mówiącej w wierszu na meandry samotności:

Ach, wir lieben sie immer zu wenig und wenn es zu spät ist!

W retranslacji bezpośredniej:

Ach, kochamy ich wciąż za mało i kiedy jest już za późno!

Afektowany styl, wyrażający uczucia z przesadnym uniesieniem jest w oryginalnej wersji nieobecny. Czytamy w niej:

kochamy wciąż za mało i stale za późno

Do translatorskich rozstrzygnięć tłumacza należała również transpozycja formy metrycznej utworu. Wybierając model wierszowy przekładu Alfred Loepfe miał właściwie dwie możliwości: albo formalne zachowanie trzynastozgłoskowego metrum oryginału, co zwykle jest dla tłumaczy zadaniem bardzo trudnym do zrealizowania, albo wybór odpowiednika funkcjonalnego o porównywalnym oddziaływaniu estetycznym. Obserwujemy, że tłumacz nie podporządkował swojego przekładu jednolitej trzynastozgłoskowej formie pierwotnej. W poszukiwaniach analogicznego wobec niej metrum wybrał heksametr o długości 13–17 sylab – miarę głęboko zakorzenioną w konwencjach metrycznych literatury niemieckiej, a w polskiej tradycji przekładowej postrzeganą jako odpowiednik trzynastozgłoskowca [por. LUKAS 2008: 270]. Trzeba stwierdzić, że wybrana heksametryczna forma translatu dość dobrze podąża za fonicznymi właściwościami oryginału – współtworzy spokojną, nieskrępowaną rymem elegijną prozodię.

W przekładzie Alfreda Loepfego uwagę skupia jeszcze obecność dwóch dodatkowych wersów, które z obiektywnych, choć osobliwych powodów muszą pozostać poza oceną krytyka. Otóż tekst niemieckojęzycznej transpozycji z 1973 roku zawiera treść nieobecną w kanonicznej wersji utworu, upowszechnianej od roku 1979, czyli począwszy od ukazania się w Ludowej Spółdzielni Wydawniczej tomu *Poezje wybrane*. W przeprowadzanych badaniach okazało się, iż oryginał zawierał pierwotnie wersy, z których poeta – oficjalnie w roku 1979 – zrezygnował, być może powodowany ich nieco frywolną wymową, stanowiącą dalszy opis *niepewnej pewności*:

nawet rząd i ministrów nabija w butelkę
biedna ludzka pewności – atleto bez jąder

Trzeba przyznać, że mamy do czynienia z ciekawą genezą tego utworu, który w swojej prymarnej wersji, tzn. bogatszej o cytowane wyżej słowa oraz bez dedykacji Annie Kamińskiej po raz pierwszy ukazał się w „Tygodniku Powszechnym” w roku 1971. Z faktów tych wynika, że wiersz *Śpieszmy się* w takiej właśnie formie trafił do rąk szwajcarskiego tłumacza¹², stąd jego przekład z roku 1973 pozbawiony jest

¹² Trzeba podkreślić, że niemieckojęzyczny tom *Ich bitte um Prosa. Langzeilen* powstał na podstawie zbioru *Znaki ufności*. Przemysław Chojnowski stwierdza, że spośród 62 wierszy przełożonych przez Alfreda Loepfego 58 pochodzi z wymienionego polskiego wydania, które w sumie zawiera 90 utworów. Chojnowski konstatuje, że cztery wiersze, które znalazły się w niemieckojęzycznym zbiorze, były drukowane w prasie katolickiej po ukazaniu się *Znaków ufności* [por. CHOJNOWSKI 2007: 181]. Wiersz *Śpieszmy się* jest jednym z tych czterech,

wspomnianej dedykacji i zawiera właściwie przemilczane w procesie historyczno-literackim wersy¹³:

selbst Regierungen und Minister ködert und narrt sie
Arme Gewißheit des Menschen, Athlet ohne kernige Härte!

W tym przypadku nie możemy więc mówić o poszerzeniu treści w przekładzie względem powszechnie znanej wersji oryginału, ponieważ Loepfe tłumaczył tekst, w którym polityczno-maskulinistyczna retoryka o akcentach ludycznych była obecna. Jednakże wskazane wcześniej semantyczne odstępstwa, niewynikające z obiektywnych przesłanek transpozycyjnych, a potwierdzające dążność tłumacza do indywidualizacji przekładanej treści skutkują niedointerpretowaniem oryginału i w konsekwencji tym, iż mamy do czynienia z tłumaczeniem tracącym cechy przekładu adekwatnego. Wprawdzie pewne rozwiązania translatorskie należałoby uznać za poetycko poprawne, m. in. ciekawe zobrazowanie metafory *gluchego telefonu* jako *Telephone läuten ins Leere* (w retranslacji: *telefonu dzwonią w pustkę*), przekonujące liryczną ekspresją przetransponowanie formy *milkną* jako *verstummen*, czy dające się dostrzec zachowanie sekwencyjnej formy utworu, kształtującej jego aforystyczny schemat, jednakże ilość spłyceń warstwy semantycznej oraz literacko-artystycznej świadczy o skrajnie indywidualnym „obcowaniu” tłumacza z tekstem wyjściowym. W świetle powyższej analizy przekład Alfreda Loepfego należałoby właściwie uznać za naśladowanie.

* * *

Przejdźmy teraz do analizy przekładu Urszuli Kiermeier, który został opublikowany wraz z siedmioma innymi jej tłumaczeniami w polsko-niemieckim wyborze wierszy księdza Jana z roku 2000 pt. *Bóg prosi o miłość / Gott fleht um Liebe*.

Oto transpozycja tłumaczki dokonana na podstawie oryginału zamieszczonego w tomie *Poezje wybrane* (Kraków 1979):

*BEEILEN WIR UNS
für Anna Kamińska*

Beeilen wir uns die menschen zu lieben sie gehn so schnell
von ihnen bleiben schuhe und ein taubes telefon
nur was unwichtig ist schleppt sich wie eine kuh
das wichtigste ist so hastig daß es plötzlich geschieht
danach stille gewöhnlich also schier unerträglich
wie die reinheit schlichtestes kind der verzweiflung
wenn wir an jemanden denken und ohne ihn bleiben

a jego pierwszym źródłem bibliograficznym stał się wspomniany „Tygodnik Powszechny” nr 43/1971, s. 4, gdzie odnajdujemy utwór w prymarnej formie – wtedy jeszcze niededykowanej i poszerzonej o dwa mało znane wersy.

¹³ O przedstawianych tu faktach czytaj w artykule Stanisława Grabowskiego pt. *Kilka uwag do wiersza „Spieszmy się” ks. Jana Twardowskiego*, zamieszczonym na stronie internetowej: <http://pisarze.pl/eseje/9569-stanislaw-grabowski-kilka-uwag-do-wiersza-spieszmy-sie-ks-jana-twardowskiego.html> (dostęp: 14.07.2016).

Sei nicht sicher daß du zeit hast denn unsichere sicherheit
nimmt uns das gespür so wie jedes glück
gleichzeitig kommt wie pathos und humor
wie zwei leidenschaften immer schwächer sind als die eine
sie gehn so schnell von hier schweigen wie die drossel im Juli
wie ein etwas ungestalter ton oder ein trockener gruß
um wirklich zu wissen schließen sie die augen
obwohl es riskanter ist geboren zu werden als zu sterben
lieben wir immer aufs neue zu wenig und ständig zu spät

Schreib nicht zu oft davon schreib ein für allemal
und du wirst sein wie ein delphin sanft und stark

Beeilen wir uns die menschen zu lieben sie gehn so schnell
und die die nicht gehn kommen nicht immer zurück
und nie ist es klar wenn man von liebe spricht
ist es die erste die letzte die letzte erste [Twardowski 2000: 123]

W porównaniu przekładu Kiermeier z oryginałem wiersza Jana Twardowskiego da się spostrzec niewielką liczbę semantycznych modyfikacji. Tłumaczka trafia do wyobraźni niemieckich czytelników niemalże tym samym językiem co polski poeta. Przekład rozpoczyna się tytułem *Beeilen wir uns*, który jest najbardziej trafnym, bezpośrednio odwzorowaniem czasownikowej formy *Śpieszmy się*, użytej w pierwszej osobie liczby mnogiej trybu rozkazującego. W obu wersjach językowych zwraca uwagę brak wykrzyknika – na to, mimo zastanej formy rozkazującej, poezja może sobie pozwolić. Takie rozstrzygnięcie świadczy o dyskretnym apelu poety – również w przekładzie Ursuli Kiermeier nikomu nienarzucającym.

Przypomnijmy, że ciche wezwanie autora do miłowania ludzi wynika z jego przeświadczenia, że *tak szybko odchodzą*. Tu tłumaczka nie uległa pokusie spłycenia niemieckim *sterben* (*umierają*) dwuwymiarowego sensu wiersza i *odchodzą* prze-transponowała jako *gehen* – a więc dosłownie *idą*:

Beeilen wir uns die menschen zu lieben sie gehn so schnell

Tę leksykalną strategię – z foniczną redukcją formy *gehen* do *gehn* (właściwą niemczyźnie potocznej) – Kiermeier konsekwentnie kontynuuje w dwóch kolejnych fragmentach przekładu, właściwie odczytując znaczenie intencjonalne wiersza. Niemieckie *gehen* – z bardzo szerokim zakresem polisemii [zob. WAHRIG 2001: 529–530] – pozwoliło tłumaczce na kontekstowe wyzyskanie znaczenia eschatologicznego, umożliwiając niemieckim czytelnikom jednoczesne odczytanie sensu wiersza w perspektywie ontologicznej jako utworu o ludziach, którzy opuszczają bliskich z rozczarowania nimi lub z innych, nierzadko egoistycznych powodów:

Beeilen wir uns die menschen zu lieben sie gehn so schnell
und die die nicht gehn kommen nicht immer zurück

W retranslacji bezpośredniej cytowane wersy przekładu brzmią właściwie jak w oryginale:

Śpieszmy się kochać ludzi odchodzą tak szybko
i ci którzy nie odchodzą nie zawsze powrócą

Dokładnie jak w tekście wyjściowym brak w tłumaczeniu jakichkolwiek znaków przestankowych, które mogłyby podpowiadać dodatkowe sensory. Bez nich transpozycja Ursuli Kiermeier kreuje nastrój refleksyjności – także nieoczekiwanym i niekonwencjonalnym zapisem rzeczowników małą literą (w pozapoetyckim użyciu języka niemieckiego należałoby to uznać za przekroczenie normy ortograficznej). Rzeczowniki pozostają w swojej formie subtelne i takie jakie są współtworzą sentencyjny charakter wersów przekładu. Poetyckie syntezy Twardowskiego przybierają w wersji tłumaczeniowej formę aforystyczną, choć jest ona kształtowana, w odróżnieniu od tekstu wyjściowego, na gruncie całkowicie nieregularnego metrum. Wersyfikacyjny układ sylab w strofach nie wykazuje względem oryginału formy ekwilinearnej (wersy liczą od 10 do 17 sylab), mimo to w badanym przekładzie da się wyczuć łagodną i powolną prozodję utrzymaną w agogice refleksyjnej:

nur was unwichtig ist schleppt sich wie eine kuh
das wichtigste ist so hastig daß es plötzlich geschieht
[...]
um wirklich zu wissen schließen sie die augen
obwohl es riskanter ist geboren zu werden als zu sterben

Znamienna jest wierność tych fragmentów względem treści polskiego wiersza. Nieznaczne przekształcenia semantyczne stwierdzamy jednak w wersach, które w tekście wyjściowym mówią o *niepewnej pewności odbierającej wrażliwość* oraz o tych z nas, którzy *jak drozd milkną w lipcu*:

Sei nicht sicher daß du zeit hast denn unsichere sicherheit
nimmt uns das gespür so wie jedes glück
[...]
sie gehn so schnell von hier schweigen wie die drossel im Juli

Obserwujemy, że polskie słowo *wrażliwość* o wysokim stopniu pozytywnej waloryzacji zostało przetłumaczone jako *gespür*. Niemiecka jednostka jest pod względem nacechowania aksjologicznego właściwie neutralna, a w znaczeniu pojęciowym określa *wyczucie czegoś*, czy też *uczucie czegoś* ale nie *wrażliwość na coś* [WAHRIG 2001: 550]. Mimo to sens wersu, w którego treści *niepewna pewność odbiera nam wyczucie tak jak każde szczęście*, pozostaje funkcjonalnie ekwiwalentny w stosunku do oryginału.

Do podobnego wniosku prowadzi nas odwzorowanie w dalszej części tłumaczenia czasownika *milknąć* jako *schweigen*. Niemiecki leksem oznacza dosłownie *milczeć* [WIKTOROWICZ 2011: 838], w oryginale natomiast mamy do czynienia z sensem procesualnego ustawiania mowy – *milknąć* oznacza mówić coraz ciszej i wreszcie

nie mówić nic... [DUBISZ 2006: 662]. W tym kontekście *schweigen* wydaje się ekwiwalentem pośrednim polskiego czasownika – brak mu trzymającego w czytelniczym napięciu „udramatyzowania”, jednakże jednostka ta funkcjonuje w przekładzie niewątpliwie podobnie.

W transpozycji niemieckiej tłumaczki nie brakuje żadnego wersu polskiego pierwowzoru. Bardzo istotna dla całej wymowy utworu metafora czystości¹⁴, wykraczając w swoim znaczeniu symbolicznym daleko poza horyzont materii, obrazuje i w oryginale, i w przekładzie sferę ludzkiego ducha – choć u Kiermeier nieco odmiennie, jednakże z zachowaniem ekwiwalencji funkcjonalnej. Kiedy Jan Twardowski pisze o czystości jako *urodzonej najprościej z rozpaczy*, tłumaczka określa ją słowami: *schlichtestes Kind der Verzweiflung* (dosłownie: *najprostsze dziecko rozpaczy*):

danach stille gewöhnlich also schier unerträglich
wie die reinheit schlichtestes kind der verzweiflung
wenn wir an jemanden denken und ohne ihn bleiben

W tym miejscu warto zastanowić się nad tym, w jaki sposób sens *Reinheit* (czystości) funkcjonuje w przekładzie. Otóż *czystość urodzona najprościej z rozpaczy* zdaje się w oryginale zwiastunem nadziei, pozytywnym odniesieniem do stanów powszechnie uznawanych za negatywne – smutku i żalu po utracie osób kochanych. Ksiądz Twardowski mocą paradoksu chce nam powiedzieć, że z rozpaczy może narodzić się czystość – rodzaj duchowej energii oraz uświadomić, że rozpacz może być próbą wiary i nadziei. Kiermeier zaniechała wprawdzie użycia niemieckiego odpowiednika imiesłowu *urodzona*, ale sens całej frazy skojarzyła z dzieckiem, które przychodzi na świat w wyniku narodzin. W takiej interpretacji pada słowo *Reinheit* rozumiane jako *schlichtestes Kind der Verzweiflung* (*najprostsze dziecko rozpaczy*). Rozstrzygnięcie Kiermeier trzeba uznać za funkcjonalnie adekwatne, bo jeśli czystość rodzi się z rozpaczy, to znaczy, że jest jej dzieckiem. Możemy więc stwierdzić, że drogą dedukcyjnych dociekań sensu udało się tłumaczce odwzorować przesłanie metafory czystości. Prosty styl dokładnie jak w oryginale uwalnia przekład Ursuli Kiermeier od dewocyjnej manifestacji sensów, pozostając głęboko lirycznym nawet wtedy, gdy mowa o tym, co *nieważne i jak krowa się wlecze*. Niemiecki przekład dyskretnie i bez patosu podąża za intencją Jana Twardowskiego, budząc refleksję nad tym, dlaczego ryzykiem jest się urodzić, a umrzeć już takim ryzykiem nie jest:

von ihnen bleiben schuhe und ein taubes telefon
nur was unwichtig ist schleppt sich wie eine kuh

¹⁴ Podkreślam tu wagę słowa *czystość*, ponieważ było ono bardzo pomocne w praktyce kaznodziejskiej księdza Twardowskiego, zwłaszcza kiedy odróżniał czystość ciała od czystości duszy. W jednej z pozapoetyckich wypowiedzi autor w bardzo zwyczajny, a tym samym charakterystyczny dla siebie sposób, tak pisze o czystości: *Słowo „czystość” na ogół przypomina szorowanie garnków, misek, dzbanków, mydło, prysznic, wannę, proszki do prania i pralkę. [...] Pewien zabójca mył się dwa razy dziennie: przed morderstwem i po, a gdy chciał udusić wuja obmył się nawet trzy razy. Mycie ciała nie obmywa duszy* [TWARDOWSKI 2005: 50].

das wichtigste ist so hastig daß es plötzlich geschieht
[...]
um wirklich zu wissen schließen sie die augen
obwohl es riskanter ist geboren zu werden als zu sterben

4. Zakończenie

Za główny miernik oceny jakości dwóch przekładów wiersza *Śpieszmy się* przyjąłem ocalane i gubione w nich najważniejsze oraz ważne cechy oryginału. By je wydożyć, posłużyłem się metodą katety, która umożliwiła mi syntetyczne podsumowanie ogólnej wiedzy interpretatorów tego utworu.

Trzeba stwierdzić, że w tłumaczeniu Alfreda Loepfego niewiele jest cech uznanych przeze mnie na podstawie analiz interpretacji oryginału za najważniejsze i ważne. Wiersz *Śpieszmy się*, który w tekście wyjściowym wykazuje dwa wymiary sensu, stał się w przekładzie szwajcarskiego sławisty utworem w swoim przesłaniu jednowymiarowym, skupiającym uwagę niemieckojęzycznych czytelników na rzeczywistości śmierci. Liczne modyfikacje treści, zacierające polisemiczność słów pierwowzoru, są trudne do uzasadnienia – łącznie z redukcją wskazanych w analizie sensów, które współtworzyły ważną z punktu widzenia poetyckiej antropologii polskiego poety sferę nadziei. Z wiersza łagodnie apelatywnego powstał utwór perswazyjny o afektowanej – bo obwarowanej wykrzyknikami – retoryce. Tłumacz zachował wprawdzie gnomiczność struktury pierwowzoru i wzbogacił ją heksametrycznym układem wersów, jednak ze względu na liczne przekroczenia progu tolerancji semantycznej uznaję jego przekład za niewierny, w niektórych fragmentach skrajnie nieadekwatny.

Niemal całkowicie wierne jest natomiast tłumaczenie Urszuli Kiermeier, która w swoich rozstrzygnięciach nie naruszyła podstawowej materii znaczeniowej i artystycznej oryginału. Czytelnicy jej przekładu mają szansę zrozumieć przesłanie autora zarówno w wymiarze eschatologicznym, jak i w perspektywie doczesnych zmagania człowieka z miłością. Łagodny apel o nią odzwierciedla przekład wiersza, zachowujący i gnomiczny porządek formy, i polisemiczną wartość słów. Są one dalekie od patetycznego dydaktyzmu i w ten sposób tworzą czystą poezję w dobrym przekładzie. A między innymi dzięki dobrym przekładom więcej wiemy o człowieku i otaczającym nas świecie.

Bibliografia

Źródła:

- TWARDOWSKI Jan (2005): *Budzić nadzieję. Abecadło dziewięćdziesięciolatka*. Warszawa.
TWARDOWSKI Jan (2000): *Bóg prosi o miłość / Gott fleht um Liebe*. Przeł. Karl Dede-
cius, Karin Wolff, Rudolf Bohnen, Ursula Kiermeier, Alfred Loepfe. Kraków.

- TWARDOWSKI JAN (1973): *Ich bitte um Prosa. Langzeilen*. Przeł. Alfred Loepfe. Einsiedeln.
- TWARDOWSKI Jan (1979): *Poezje wybrane*. Warszawa.

Literatura przedmiotowa:

- BARAŃCZAK Stanisław (2004): *Mały, lecz maksymalistyczny manifest translologiczny* [...]. W: idem, *Ocalone w tłumaczeniu*. Kraków.
- DE BEAUGRANDE Robert Alain, DRESSLER Wolfgang Ulrich (1990): *Wstęp do lingwistiki tekstu*. Warszawa.
- BRAJERSKA-MAZUR Agata (2002): *O angielskich tłumaczeniach utworów Norwida*. Lublin.
- BRAJERSKA-MAZUR Agata (2012): *Filutka z filigranu paraduje w cudzym losie. Wisława Szymborska w anglojęzycznym przekładzie Stanisława Barańczaka i Clare Cavanagh*. Lublin.
- BRALCZYK Jerzy (2015): *500 zdań polskich*. Warszawa.
- CHOJNOWSKI Przemysław (2007): *Niemieckie tomy wierszy ks. Jana Twardowskiego*. W: Andrzej Sulikowski (red.), *Wokół twórczości ks. Jana Twardowskiego*. Szczecin.
- DĄBSKA-PROKOP Urszula (red.), (2000): *Mała encyklopedia przekładoznawstwa*. Częstochowa.
- DEDECIUS Karl (1990): *Lebenslauf aus Büchern und Blättern*. Frankfurt am Main.
- DUBISZ Stanisław (red.), (2006): *Uniwersalny słownik języka polskiego*. Warszawa.
- GRABOWSKI Stanisław (1999): *Książd Jan Twardowski. Szkic o poecie*. Warszawa.
- GRZEBĄŁKOWSKA Magdalena (2011): *Książd paradoks. Biografia Jana Twardowskiego*. Kraków.
- KAMIENSKA Anna (1970): *Nigdzie nie meldowany święty*. W: „*Twórczość*” 3/1970, s. 128–130.
- KAMIENSKA Anna (1983): *W pół słowa. Wiersze z lat 1979–1980*. Warszawa.
- KOLBERGER Krzysztof (2007): *Przypadek nie-przypadek. Rozmowa między wierszami księdza Jana Twardowskiego. Z Krzysztofem Kolbergerem rozmawia Aleksandra Iwanowska*. Częstochowa.
- KOWALEWSKA-DĄBROWSKA Jolanta (2006): *Językowy obraz Boga i człowieka w poezji Jana Twardowskiego*. Gdańsk.
- KUCZYŃSKI Krzysztof (1979), Alfred Loepfe – szwajcarski tłumacz literatury polskiej. W: „*Ruch Literacki*” 1/1979, s. 47–52.
- LUKAS Katarzyna (2008): *Obraz świata i konwencja literacka w przekładzie. O niemieckich tłumaczeniach dzieł Adama Mickiewicza*. Wrocław.
- MALISZEWSKI Jerzy (2004): *Niemieckojęzyczne przekłady współczesnej liryki polskiej*. Katowice–Warszawa.
- MARKIEWICZ Henryk, ROMANOWSKI Andrzej (1998): *Skrzydlate słowa. Seria druga*. Warszawa.
- PIENKOSZ Konstanty (1981): *Poezja świętego luzu*. W: „*Literatura*” 26 lutego 1981, s. 1 i 5.
- PUZYNINA Jadwiga (2007): *Książd Jan Twardowski – poeta i człowiek*. W: E. Hoffmann-Piotrowska, J. Puzynina (red.), *A to co na krótko może być na zawsze... Pokłosie spotkania poświęconego pamięci księdza Jana Twardowskiego*. Warszawa.

- PUZYNINA Jadwiga (1993): Język – interpretacja – przekład. Na materiale „Vade-Mecum” tłumaczonego na język niemiecki przez Rolfa Fiegutha. W: „Studia Norwidiana” 11/1993, s. 31–51.
- PUZYNINA Jadwiga (2009): Językoznawca jako interpretator tekstów poetyckich. W: Tomasz Korpysz, Anna Kozłowska (red.), Język pisarzy jako problem lingwistyki. Warszawa.
- PUZYNINA Jadwiga (1988): Konotacje leksykalne w interpretacji tekstu literackiego. W: Ryszard Tokarski (red.), Konotacja. Lublin.
- PUZYNINA Jadwiga (1997): Kontekst a rozumienie tekstu. W: „Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego” z. LIII/1997, s. 15–32.
- ROSNER Edmund (1992): Dobry pan ze Szwajcarii. W: „Twórczość” 1/1992, s. 146–147.
- RAJEWICZ Tomasz (2001): Übersetzung als interkultureller Transfer. Gedichte von Jan Twardowski und ihre deutschen Übertragungen. W: „Studia Germanica Posnaniensia” 27/2001, s. 267–275.
- SMASZCZ Waldemar (2003): Ks. Jan Twardowski – poeta nadziei. Życie i twórczość. Białystok
- SOBCZYŃSKI Krzysztof (1983): Norwid po włosku. W: „Studia Norwidiana” 1/1983, s. 131–138.
- SULIKOWSKI Andrzej (1998): Na początku był wiersz czyli 13 nowych odczytań poezji ks. Jana Twardowskiego. Kraków.
- SULIKOWSKI Andrzej (1995): Świat poetycki księdza Jana Twardowskiego. Lublin.
- SZCZEPANIAK Czesław (2006): Z rozmów z księdzem Janem Twardowskim. Warszawa.
- WAHRIG-BURFEIND Renate (red.), (2001): Deutsches Wörterbuch. Gutersloh/München.
- WIKTOROWICZ Józef, FRĄCZEK Agnieszka (red.), (2011): Wielki słownik niemiecko-polski/Großwörterbuch deutsch-polnisch. Warszawa.
- ZAWORSKA Helena (1999): Rozmowa z księdzem Twardowskim. Kraków.
- ZIOMEK Jerzy (1979): Przekład – rozumienie – interpretacja. W: J. Sławiński, J. Święcha (red.), Zagadnienia literaturoznawcze interpretacji. Wrocław.

Netografia:

1. <https://www.goethe.de/ins/pl/pl/kul/dos/ueb/ges/20554119.html>
2. <http://www.institutksiadzki.pl/p,dla-tlumaczy-autor,182,kiermeier-ursula.html>
3. <http://pisarze.pl/eseje/9569-stanislaw-grabowski-kilka-uwag-do-wiersza-spieszmysie-ks-jana-twardowskiego.html>

Słowa kluczowe

Wiersz *Śpieszmy się* Jana Twardowskiego, przekład literacki, Alfred Loepfe, Ursula Kiermeier, metoda kateny.

Abstract

Let us hurry to love people ...

About two German translations of the famous Polish poem

The aim of the publication is to carry out an empirical and comparative analysis of two German translations of the poem *Let Us Hurry* by Jan Twardowski. The first sentence of the poem has entered the colloquial Polish language and is present in common consciousness of the Poles. The *katena* method was used by the author to conduct the analysis. Based on this method a hierarchy of essential elements of work which should be saved in translation is established through comparison of its different interpretations. The translations of the poem by Alfred Loepfe and Ursula Kiermeier were used for the purposes of the research.

Keywords

The poem *Let Us Hurry* by Jan Twardowski, literary translation, Alfred Loepfe, Ursula Kiermeier, *katena* method.

Żuławskie reminiscencje mistrza karykatury i dziecięcej książki obrazkowej F. K. Waechtera

W 2015 roku minęła 10 rocznica śmierci Friedricha Karla Waechtera, niemieckiego karykaturzysty, rysownika, spod którego kreski wyszło ponad 580 różnego rodzaju prac. Warto zatrzymać się na chwilę i wspomnieć tego oryginalnego autora książek dla dzieci oraz twórcę i reżysera ponad 50 sztuk teatralnych. Syn nauczyciela wychowania fizycznego Hansa-Georga Waechtera i Herty Waechter z domu Schwirtz przyszedł na świat 3 listopada 1937 roku, w Gdańsku – mieście, o którym zdecydowali rodzice z uwagi na jego znaczenie, bezpieczeństwo i wygodę oraz odległość od Tiegenhof, gdzie mieszkała cała rodzina Waechterów.

Zaledwie parę dni później 11 listopada tegoż roku mają miejsce uroczystości związane z obchodami Święta Niepodległości. Ukazująca się w języku polskim „Gazeta Gdańska”¹ donosi o licznie zorganizowanych w Gdańsku, Gdyni i Sopocie oraz okolicznych wsiach: defiladach, akademiach, nabożeństwach kościelnych, występach chórów, śpiewanych pieśniach patriotycznych, powiewających flagach w barwach narodowych, dumnie wystawianych w oknach i witrynach portretach najwyższych dostojników państwowych – Prezydenta Mościckiego i Marszałka Śmigłego-Rydza. Gazeta przedstawia reprodukcję zdjęcia z 10 listopada 1918 roku, z wizerunkiem Marszałka Józefa Piłsudskiego powracającego w glorii z Magdeburga. Dzień ten był dniem wolnym od pracy, dlatego też Polonia gdańska dołożyła starań, aby zamianifestować zażyłe związki z ojczyzną. Dygnitarze podkreślali w licznych przemówieniach, że Polacy są zobowiązani do zintegrowania wszystkich swych sił w myśl hasła „Bóg i Ojczyzna”². Swoją polską tożsamość podkreślał w roku 1937 Bank Gdański, który wyemitował wówczas guldeny gdańskie z wizerunkiem Dworu Artusa oraz banknot z okazałym domem podcieniowym w Koszwałach, budynkiem typowym dla dawnej zabudowy Żuław. „Gazeta Kościerska” jeszcze pod koniec 1938 roku zamieszczała na swoich łamach na propagandowych rysunkach mobilizujące hasła: „Płucami Śląska – Gdynia i Gdańsk, puklerzem – Okręty Wojenne Rzeczypospolitej”³. Takie odezwy chwytające za serca miały zwiększyć morale polskiej ludności.

¹ Pomorska Biblioteka Cyfrowa, Gazeta Gdańska 10.-11.11.1937, nr. 260 oraz 15.11. 1937, nr 263, s. 8.

² Pomorska Biblioteka Cyfrowa, Uroczysta akademia w dniu Święta Niepodległości, 15.11. 1937, nr 63, s. 8.

³ Pomorska Biblioteka Cyfrowa, Gazeta Kościerska 27.10. 1938, nr 129, s.4.

Rok później, wraz z napaścią Niemców na Polskę plakaty propagandowe zmieniają swoją stylistykę i krzyczą: *Gdańsk jest niemiecki*. W okresie okupacji relacje pomiędzy ludnością niemiecką i polską były dość biegunowe. „Wielu Niemców zerwało kontakty z Polakami. Jako nowi ‚gospodarze’ tych terenów demonstrowali swoją wrogość wobec nich, posuwając się nawet do denuncjacji”⁴.

W 1939 roku ojciec Friedricha Karla – Hans, wielki fan skoków do wody⁵, zaciąga się do wojska, pozostawiając dwulatka z zabawkowym hełmem z papieru i znaczkiem partyjnym na piersi, który przypomina chłopcu o ojcu. Gdy odznaka wpada mu niefortunnie do skrzynki na listy, malec podnosi na pocztę wrzask, bojąc się utraty cennej dla niego pamiątki. Swoje zapewne ostatnie wspólne zdjęcie z ojcem z 1940 roku podpisuje po latach „Wkrótce ojciec wyjeżdża na wojnę (...), podczas gdy ja odzwyczajam się od ssania kciuka, ponieważ Hitlerjugend nie potrzebuje ssących palce”⁶.

Matka, Hertha Waechter – opiekująca się dziećmi gospodyni domowa – często opowiada chłopcu o bohaterskich czynach ojca podczas zaciekłych walk z Polakami i o jego licznych wyprawach zbrojnych. Rodzina Waechterów nie przeczuwa jednak, że zaledwie rok po wyjeździe, we wrześniu 1941 roku na skutek rany postrzałowej w płuca Hans zginie pod Dniepropietrowskiem, mimo zdobycia miasta przez wojska hitlerowskie. Waechter wspomina tę „bohaterską śmierć”⁷ surowego ojca głównie jako wielką rozpacz wczesnie owdowiałej matki, sam jednak nie narzeka i pociesza się myśląc sobie, że „nie jest tak źle, przecież jestem jeszcze ja”⁸.

Zdaniem ciotki, Friedrich Karl przejawiał już jako kilkulatek zdolności plastyczne. Waechter wspomina później w swojej biografii: „Czuję, jak cudownie jest jej w to wierzyć i dlatego wiele rysuję. (...) Postanawiam zostać nauczycielem plastyki, maszeruję z papierowym orderem na piersi obok armii SA i rysuję niemieckie samoloty bojowe obok angielskich, które paląc się spadają z nieba”⁹.

Rodzina Waechterów mieszka w kilkutysięcznym Nowym Dworze Gdańskim (W 1936 roku miasteczko zamieszkiwało nieco ponad 3500 mieszkańców¹⁰) (niem. Tiegenhof) nad Tugą, przy ul. Badowskiego 4¹¹ (obecnie ul. gen T. Kościuszki) na

⁴ Stankowski Witold, *Pomorze Gdańskie 1918–1950*, w: Eser Ingo, Stankowski Witold, Kraft Claudia, Jankowiak Stanisław, *Niemcy w Polsce 1945–1950. Wybór dokumentów*, wyd. NERITON, Warszawa 2001, s.21.

⁵ Tiegenhöfer Nachrichten, nr 36, 1995, s. 83.

⁶ Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 220.

⁷ Ibidem, s. 220.

⁸ Man stinkt immer gegen das an, was einen knechtet, w: *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011, das Interview mit Roland Falk für die Schweizer Sonntagszeitung, s. 35.

⁹ Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 351.

¹⁰ Pomorska Biblioteka Cyfrowa, *Danziger Statistisches Taschenbuch*, Danzig 1936, s.12.

¹¹ „Ulica nazwana na cześć honorowego obywatela miasta Badowskiego, który dorobiwszy się wielkiego majątku na wschodzie podarował swojemu rodzinnemu miastu 1 milion rubli. Część z tych pieniędzy przeznaczono w 1908 roku na modernizację nowodworskich ulic”. Cytat pochodzi z : *Tiegenhof. Nowy Dwór Gdański*, red. Marek Opitz, wyd. Żuławy Wiślane, Nowy Dwór Gdański 2001, s. 87.

malowniczych terenach Żuław Wiślanych. Być może ta miejscowość, z solidnymi domami z lat międzywojennych, prężącymi się do dzisiaj, stała się pierwowzorem nieco sennego miasteczka opisywanego przez Waechtera w książce *Mein I. Glas Bier*.

Spichlerze, ponad 30-metrowa Wieża Ciśnień, z której można było podziwiać panoramę miasta, a przy dobrej pogodzie nawet sam Malbork, most Heinricha Stobbe nad Tugą, śluza w Plattenhof wryły się w pamięć rysownika, który przedstawia te symbole miasta w swoich szkicach. Waechter ucieka myślami jako dziecko w świat fantazji, marząc w nocy o czarownicach, które napawają go strachem, aż do momentu, gdy wie, jak się ich pozbyć. „Skaczę we śnie przez poręcz mostu Heinricha Stobbe do Tugi. Rzeka jest zielona i wolna od czarownic”¹². Jego syn, Philipp Waechter, wspomni potem opowieści ojca o dzieciństwie spędzonym w Tiegenhof „jako bardzo żywiołowe”¹³.

To tutaj mały Friedrich Karl spędzał czas na organizowanym na terenach byłej cukrowni jarmarku i wesołym miasteczku oraz na wybrukowanych uliczkach miasta, bawiąc się z innymi dziećmi w żołnierzy. Jego kreatywność szybko dała o sobie poznać, bowiem chłopiec wymyślał różnorodne gry i majsterkując tworzył zabawki z niczego. „ (...) nikt nie dbał o moje zabawy i bardzo się z tego cieszę. (...) Po wojnie leżały w lesie zepsute samochody albo czołgi, które najechały na miny. To były cudowne miejsca zabaw. Wówczas nie potrzebowałem żadnych sugestii pedagogicznych”¹⁴. Waechter już wówczas odcinał się od sztywnego gorsetu nakazów i stymulowania dzieci przez dorosłych na rzecz kreatywności, alternatywnych zabaw i zachowań – choć, jak przyznaje Roger Willemsen, wewnętrzne obrazy i wspomnienia dzieciństwa Waechtera związane z Żuławami Wiślаныmi lat 40. nie były bez troskie, lecz naznaczone „zagrożeniem, strachem, zastraszeniem i bronią”¹⁵. Mimo trudnych wspomnień wojennych, Waechter chętnie opowiadał historię o tym, jak jako kilkulatek, jeżdżąc tramwajem w Gdańsku z matką, wstawał ochoczo z siedzenia i radośnie śpiewał dla zdumionych odwagą malca pasażerów.

Po raz pierwszy z wielkimi autorytetami przyszło mu się zmierzyć już „w drugi dzień szkoły”¹⁶ i w kolejnych latach edukacji¹⁷, gdzie czuł się upokorzony przez autorytarnych nauczycieli, którym musiał się nagle podporządkować. „Życzyłbym sobie, ażeby te porywcze i żalosne typy zostały kiedyś skonfrontowane z klasą, w której byłem i która składała się z 70 procent obcokrajowców. Doszłoby wówczas do niesamowitej chemicznej reakcji i silnej eksplozji. Przyznam, że chętnie zrobił-

¹² Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 220.

¹³ Korespondencja prywatna A. Bajorek z Philippem Waechterem.

¹⁴ Mittelstädt, Eckhard, *Waechter; Friedrich Karl: Autorenkindheit und Kindheitserfindungen: Gespräche mit Autoren, Eckhard Mittelstädt befragt Friedrich Karl Waechter*. W: *Kindheitsbilder im Theater*, Hg. v. Jörg Richard. Frankfurt: Haag und Herchen 1994, s. 152.

¹⁵ Willemsen R., *F.K. Waechter*. W: *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011, s. 8.

¹⁶ *Ibidem*, s. 8.

¹⁷ Traumatyczne wspomnienia związane są ze szkołą w Ratzeburgu, gdzie uczyli „starzy naziści” znęcający się i bijący uczniów.

bym z tego film dokumentalny¹⁸, przyznaje Waechter w wywiadzie dla *Schweizer Sonntagszeitung*. Demonów z czasów szkolnych pozbył się dopiero po latach, gdy przyszło mu się zmierzyć w bezpośrednim kontakcie ze swoimi czytelnikami. „Byłem bardzo zastraszony przez szkołę i dopiero w późniejszym okresie nauczyłem się mówienia przed publicznością”¹⁹.

Na skutek tych wydarzeń zachwiana została dotychczasowa odwaga i pewność siebie wrażliwego chłopca, a wcześniejsze zachowanie z tramwaju „było nie do pomyslenia”²⁰. W wielu wywiadach powtarzał i przyznawał szczerze: „byłem bardzo konformistycznym, zastraszonym i onieśmielonym chłopcem”²¹. Jednak z biegiem czasu Waechter potrafił jako uczeń „dopasować się” do otoczenia, uciekając w świat fantazji, choć samo wypowiadanie się na forum klasy przychodziło mu z trudem. Kilka dekad później niewypowiedziane słowa zamieni w zgrabną kreskę, tworząc rysunki i ilustracje do książek obrazkowych. „Dopiero gdy później pracowałem przy magazynie satyrycznym *Pardon*, doświadczyłem uszczęśliwiającego uczucia miłości, pieniędzy i uznania za moje złośliwości i brak taktu, które wcześniej związane były głównie z karą cielesną. To otworzyło mój wentyl i pozwoliło zapomnieć każde cierpienie spowodowane przez doktrynerskich idiotów. Humor otworzył mi drogę do własnego punktu archimedesowego”²².

Rok po ucieczce z Tiegenhof w 1946 roku Waechter prowokuje artystycznie po raz pierwszy i rysuje Boga bez brody, w gumiakach i kapeluszu myśliwskim w trakcie przekazania Mojżeszowi kamiennej tablicy z przykazaniami.

Reakcja otoczenia na tę pierwszą próbę sztuki była inna niż się spodziewał. Waechter „spotyka się z pośmiewiskiem i czuje się urażony”²³. Później opowie w wywiadzie z Rolandem Falkiem dla *Schweizer Sonntagszeitung*, iż ten szkolny rysunek nie miał wydzwiku satyrycznego.

Ta nieudana próba artystyczna nie załamuje nieletniego Waechtera. Chłopak na zlecenie zachwyconych kolegów z klasy rysuje rozneglizowane kobiety, których to widoku, jak twierdzi, jeszcze nigdy nie zaznał.

W Tiegenhof toczyło się w latach 40. tylko pozornie spokojne życie. Większość mieszkańców była świadoma transportów ludzi z nowodworskiego dworca do obozu koncentracyjnego Stutthof-Sztutowo, oddalonego zaledwie o ponad 20 km (obóz działał, jako jeden z pierwszych, już od września 1939 roku). Trasa wiodła

¹⁸ <http://www.fkwaechter.de/interview.html>, dostęp: 08.09.2015.

¹⁹ Waechter Friedrich Karl, *Manchmal „nicht ganz fertig*, Werkstattgespräch mit F. K. Waechter in der Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt, am 28. Juni 2002; mit Werkverzeichnis und Literatur zum kinder- und jugendliterarischen Werk / F. K. Waechter, Frankfurt am Main 2002, s. 13.

²⁰ Willemsen R., *F.K. Waechter. W: Meister der komischen Kunst*, s. 8.

²¹ Man stinkt immer gegen das an, was einen knechtet, w: *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011, das Interview mit Roland Falk für die Schweizer Sonntagszeitung, s. 35.

²² Tamże.

²³ <http://www.spiegel.de/kultur/gesellschaft/65-geburtstag-f-k-waechter-und-das-kollektive-schwein-a-221362.html>, dostęp: 07.09.2015.

po obrotowych mostach kolejowych na Szkarprawie oraz Tudze. Cel podróży był tragiczny. W związku z germanizacją, eksterminowano wybitnych przedstawicieli polskiej inteligencji z terenów Pomorza (m.in. reprezentantów Polonii gdańskiej, nauczycieli, naukowców, księży, pilotów, kapitanów żeglugi, aktywnych uczestników życia społecznego, gospodarczego, oraz działaczy i członków polskich organizacji)²⁴. „Większość wymienionych tu osób zginęła w Stutthofie w tragicznym dniu 22.03.1940 roku, kiedy hitlerowcy rozstrzelali 67 działaczy Polonii gdańskiej”²⁵. Obóz w Stutthof od 1941 roku stał się także miejscem kaźni i masowej zagłady Żydów i przedstawicieli innych narodowości. Nieświadomy niczego mały Waechter był świadkiem dramatycznych scen, mających miejsce na nowodworskim dworcu. Już w trakcie kolejnych wizyt na Żuławach opowiadał o transportach więźniów, które obserwował przez szczelinę w płocie nieopodal domu. Dom znajdował się zaledwie 80 metrów od torów kolei wąskotorowej, która docierała też do Stutthof.

„Przez dworcowy płot widzę kobietę w jaskrawej, kwiecistej sukience, krzyczącą przez szparę pociągu towarowego: ‚Nie zabijajcie mnie.‘ Na peronie spaceruje w tę i z powrotem żołnierz z bronią na ramieniu”²⁶. Waechter nie zdaje sobie wówczas sprawy, że powróci do tego miejsca za ponad pół wieku, lecz już w innym kontekście.

„W samym Gdańsku już w pierwszych godzinach wojny hitlerowcy przystąpili do masowych aresztowań Polaków w oparciu o uprzednio przygotowane imienne wykazy. W pierwszym dniu aresztowali około 1,5 tysiąca osób”²⁷.

Po zakończeniu wojny kluczowym zadaniem dla ówczesnych władz administracyjno-państwowych było wysiedlenie Niemców, których przebywanie uniemożliwiało przeprowadzenie zakładanej repolonizacji tego obszaru. Działania w tym kierunku rozpoczęto już w lipcu 1945 roku. Władzom szczególnie zależało na Gdańsku. Uważano bowiem, że w mieście tym szybko muszą zniknąć wszelkie ślady świadczące o jego niemieckiej przeszłości – w tym przede wszystkim niemieccy mieszkańcy miasta. Uzasadniałoby to propagandowe hasła o polskim Gdańsku i powrocie miasta do macierzy. Stanowisko władz wojewódzkich wobec Niemców zostało jasno określone przez wicewojewodę gdańskiego płk. Anatola. Swoje stanowisko wyjaśnił w oświadczeniu „Wysiedlenie niemców [*pisownia oryginalna*] nie jest aktem zemsty z naszej strony. Wysiedlenie wszystkich bez wyjątku niemców dyktują nam przede wszystkim interesy bezpieczeństwa naszego państwa i gospodarstwa narodowego. Rola niemców w Sudetach i Gdańsku to działalność jawnej agentury imperialistycznej, szpiegowskiej i dywersyjnej. Dlatego zdecydowaliśmy się nie pozostawić żadnego niemca na naszym terenie”²⁸.

²⁴ Por.: Stankowski Witold, *Pomorze Gdańskie 1918–1950*, w: Eser Ingo, Stankowski Witold, Kraft Claudia, Jankowiak Stanisław, *Niemcy w Polsce 1945–1950. Wybór dokumentów*, wyd. NERITON, Warszawa 2001, s.19.

²⁵ Dzieje Gdańska, s. 551.

²⁶ Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 351.

²⁷ Dzieje Gdańska, red. Cieślak Edward, Biernat Czesław, Wydawnictwo Morskie, Gdańsk 1975, s. 551.

²⁸ Wypowiedź wicewojewody gdańskiego, cyt. za M. Hejger, *Kwestia narodowościowa na tle przekształceń narodowościowych w Gdańsku po zakończeniu działań wojennych. [w] Gdańsk*

Ponieważ rejon Żuław Wiślanych był już w na przełomie 1944/45 roku otoczony przez wojska radzieckie, Niemców ewakuowano najczęściej drogą morską, część z nich opuściła Pomorze specjalnymi pociągami, pozostali uciekali wyznaczonymi trasami w kolumnach marszowych. „Jesienią 1944 r. na Pomorze Gdańskie dotarła licząca około 600 tys. osób fala uchodźców niemieckich z Prus Wschodnich. Kolejny exodus ludności niemieckiej nastąpił z chwilą rozpoczęcia ofensywy wojsk radzieckich w styczniu 1945 roku”²⁹.

Do wielkich portów Gdańska i Gdyni „ściągnęły setki tysięcy uciekinierów szukających możliwości ujęcia na zachód drogą morską. Znaczna część ludności niemieckiej z Prus Wschodnich i Pomorza uciekając przed Armią Czerwoną obierała tę drogę. Tysiące tej ludności ewakuowano przy pomocy statków”³⁰. Taki też los spotkał rodzinę Waechterów, zmuszoną do ucieczki.

Sam Waechter w swoim tomie autorskim wydanym z okazji 65 urodzin wspomina o ucieczce jego rodziny zimą na przełomie 1944/45 roku na statku transportowym Anita Najade, którym „w ciągu 15 dni przez zaminowane Morze Bałtyckie”³¹ płynęli w ciężkich warunkach atmosferycznych, przy wielkich mrozach, do Warnemünde (portowa dzielnica Rostocku). Razem z matką, ciotką Laurą (siostrą Herty) oraz rodzeństwem – siostrą Roswitą (późniejszą malarką) i bratem Berndem, zaledwie 7-letni Friedrich Karl Waechter, wyposażony w niewielki bagaż i plecak z kanapkami ze smalcem,³² płynię niemieckim statkiem, służącym wcześniej jako towarowy³³. Swojemu synowi Philippowi opowiadał wiele lat później o kapitanie statku, który według jego relacji „płynął bardzo ostrożnie i powoli. A statkowi towarzyszył okręt przeciwminowy, który płynął z przodu”³⁴. Żona Waechtera Cornelia wspominała, iż mąż często opowiadał o ucieczce przez Bałtyk, lecz jego relacja nie była nigdy przepelniona strachem, traumą przeżyć, lecz postrzegana jako radość przeżycia niesamowitej przygody. Rodzina Waechterów nie przypuszczała wówczas, że mogła podzielić los ponad 9 tysięcy osób, które zginęły na statku Wilhelm Gustloff, na który byli pierwotnie zgłoszeni. Wybór statku Anita Najade okazał się zbawienny³⁵.

W Tiegenhof mieszkała również młodsza siostra Herthy Liselotte (Lilo), która po wojnie przeprowadziła się do Fürth w Bawarii i tym samym przyczyniła się jak wiele innych uciekinierów do spadku i znacznej zmiany liczebności ludności niemieckiej. „O ile według stanu na dzień 15 czerwca 1945 na blisko 124 tys. Niemców

1945. s. 90.

²⁹ Stankowski Witold, *Pomorze Gdańskie 1918–1950*, w: Eser Ingo, Stankowski Witold, Kraft Claudia, Jankowiak Stanisław, *Niemcy w Polsce 1945–1950. Wybór dokumentów*, wyd. NERITON, Warszawa 2001, s. 21.

³⁰ *Dzieje Gdańska*, red. Cieślak Edward, Biernat Czesław, Wydawnictwo Morskie, Gdańsk 1975, s. 557.

³¹ Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 351.

³² Korespondencja prywatna z Cornelią Volhard- Waechter z dnia 10.11.2015.

³³ Statek towarowy Anita Najade kursował już od 1921 roku do portów w Świnoujściu i Bremie, później został przekwalifikowany do przewożenia niemieckich uciekinierów.

³⁴ Korespondencja prywatna z synem Philippem Waechterem.

³⁵ Korespondencja prywatna z żoną Cornelią Volhard- Waechter z dnia 10.11.2015.

przypadało trochę ponad 8,5 tys. Polaków, to już w dniu 01. lutego 1946 roku liczba Niemców spadła poniżej 34 tys.³⁶

Rodzina Waechterów z Warnemünde kontynuuje podróż koleją, a potem pokrytym sianem wozem konnym w kierunku małej wioski Sahms na południu Szlezwi-ku-Holsztyna. Friedrich Karl ubarwia sobie długą podróż rysowaniem na papierze poczty polowej. Kolejnymi przystankami życia są: szkoła w Ratzeburgu, którą rok przed maturą opuścił, a następnie studia na wydziale grafiki użytkowej w Hamburgu i praca we Frankfurcie nad Menem. Etapy te pozwoliły mu się rozwijać jako artyście.

Młody Waechter konsekwentnie walczy jako parodysta z demonami wychowania autorytarnego, tworząc paradoksalnie dzięki temu własny styl czyniąc „pomniki, nauczycieli, mieszkańców, osoby sprawujące urząd, urzędników, ludzi władzy, słabymi, małymi, śmiesznymi, groteskowymi”³⁷. Już jako dojrzały artysta przyzna: „Mając dopiero 40 lat uwolniłem się z absurdu lat poprzednich”³⁸. Tym samym wpisał się wówczas w nurt przemian kulturowych i politycznych społeczeństwa zachodnio-niemieckiego trwających od zamieszek studenckich w 1968 roku, które wpłynęły również na oblicze literatury dla dzieci³⁹.

Dydaktycy i literaturoznawcy eksplikowali i precyzowali własne oczekiwania, niestety często rozbieżne z autorami książek dla dzieci. Ten problem dotyczył również Waechtera. Dzięki zaistniałym reformom autor zaczyna postrzegać inaczej funkcję literatury i ucieka w swojej twórczości od obrazu posłusznego, pokornego i zdyscyplinowanego dziecka. Wydana w 1970 książka dla dzieci *Antistruwwelpeter* skoncipowana jako satyra dla dorosłych szokowała pedagogów, rodziców i literaturoznawców. Stała się ona symbolem uwolnienia od narzucanych morałów i ukłonem w stronę nieposkromionych i mających własne zdanie dzieci, które dotychczas za swoje nieposłuszeństwo były surowo karane. Künnemann podkreśla, iż ta prowokująca i uszczypliwie dowcipna książka była „wycelowana w niemiecką klasykę książki obrazkowej i żyjących jeszcze do tej pory jej orędowników”⁴⁰. *Antistruwwelpeter* spotkał się z falą krytyki, bowiem „nie tylko odwrócił relacje autorytarne, wskazał niegrzeczne zachowania dzieci jako skutek złego zachowania się rodziców, lecz również łamał seksualne tabu”⁴¹. Waechter pozwalając sobie na odważne ilustracje roznieglizowanych dzieci zażywających kąpieli słonecznej i tańczących wokół stróża

³⁶ *Dzieje Gdańska*, red. Cieślak Edward, Biernat Czesław, Wydawnictwo Morskie, Gdańsk 1975, s. 562.

³⁷ Willemsen R., *F.K. Waechter*. W: *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011, s. 8.

³⁸ *Ibidem*, s. 8.

³⁹ Por.: Ewers, Hans-Heino, *Themen-, Formen- und Funktionswandel der westdeutschen Kinderliteratur seit Ende der 60er, Anfang der 70er Jahre*. W: *Zeitschrift für Germanistik*, H.2, Peter Lang Verlag, 1995, s. 257.

⁴⁰ Künnemann H., *Das Bilderbuch*. W: *Kinder- und Jugendliteratur. Ein Handbuch*, Philipp Reclam jun., Stuttgart 1984, s. 160–161.

⁴¹ Hrsg. Wild R., *Geschichte der deutschen Kinder- und Jugendliteratur*, Metzler, Stuttgart 1990, s. 331.

porządku czy też rozebranego za karę przez dzieci krawca oraz odrzucając restrykcyjne nakazy rodziców przestrzegania norm dobrego zachowania się, zakazu używania brzydkich słów i klęcia przez ich pociechy, naraził się wielu konserwatywnym rodzicom⁴². W kolejnych latach Waechter dzieli się swoim doświadczeniem tworząc dla siebie własną ścieżkę twórczą podobnie jak to uczynił jego wielki autorytet Wilhelm Busch: „Stopniowo doświadczam, że to, co najlepsze dla dzieci powstaje wówczas, gdy zapominam o docelowej publiczności dzieci i robię tylko to, co mi się podoba. Odżegnuję się od pedagogiki na rzecz sztuki, poezji, literatury itd.”⁴³. Waechter nie chroni swoich najmłodszych czytelników przed trudnymi tematami. Autor uważa, iż takie negatywne doświadczenia to wspomnienia dzieciństwa, które też mogą poruszać. „Śmierć, choroba, kalectwo czy wielkie nieszczęście są oczywiście fascynującymi tematami pełnymi napięć – tylko istnieją dorośli, którzy twierdzą, że to nie są tematy dla dzieci (...) i temu się sprzeciwiają”⁴⁴.

Roger Willemsen w przedmowie do książki *Meister der komischen Kunst* wspomina Waechtera jako wybawcę, który zdjął ciężar z dziecięcych barków, złamał siłę autorytetów, a urząd, przepis, winę i nacisk przeobraził w uśmiech⁴⁵. Tym samym Willemsen zalicza Waechtera do grona najznamienitszych humorystów ostatniego półwiecza, któremu udało się poszerzyć rozumienie komizmu. Sam autor przyznaje dopiero po latach, iż „zapewne byłby zupełnie innym artystą, gdyby nie zakonserwowano go tak brutalnie jako malca”⁴⁶.

„Eff Ka Waechter”, jak go nazywano, to autor propagujący ideę autonomii dziecka, solidarną zgodę, kooperację dzieci wobec konserwatywnego rodzicielskiego. Samemu Waechterowi przyszło walczyć z tematami tabu, autorytetami, konformizmem. Przez wiele lat pisarz używał jedynie inicjałów, bowiem imię Friedrich Karl, które wybrali mu rodzice, nadano mu na cześć dzielnego i przedwcześnie zmarłego znajomego, od którego się odżegnuje. „Można mi wiele zarzucić, ale z pewnością nie ducha prusko-żołnierskiego”⁴⁷ przyznaje w wywiadzie.

Waechter powrócił do Nowego Dworu Gdańskiego kilkakrotnie. W 1989 roku odwiedził swe rodzinne miasto po raz pierwszy po wojnie. Na tę okoliczność powstała mała książeczka wydana z okazji tego wydarzenia zawierająca krótką biografię Waechtera oraz parę rysunków.

Podczas tych wizyt podkreślał często silny wpływ, jaki wywarło na nim owe 7 lat życia w Tiegenhof.

⁴² Por.: Künnemann H., *Das Bilderbuch. W: Kinder- und Jugendliteratur. Ein Handbuch*, Philipp Reclam jun., Stuttgart 1984, s. 161.

⁴³ <http://www.fkwaechter.de/mein-lebenslauf.html>, dostęp: 07.09.2015.

⁴⁴ Waechter Friedrich Karl, *Manchmal „nicht ganz fertig*, Werkstattgespräch mit F. K. Waechter in der Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt, am 28. Juni 2002; mit Werkverzeichnis und Literatur zum kinder- und jugendliterarischen Werk / F. K. Waechter, Frankfurt am Main 2002, s. 11.

⁴⁵ Por. Willemsen R., *F.K. Waechter*, w: *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011, s. 6.

⁴⁶ <http://www.fkwaechter.de/interview.html>, dostęp: 08.09.2015.

⁴⁷ <http://www.fkwaechter.de/mein-lebenslauf.html>, dostęp: 08.09.2015.

Miłośnikom miasta⁴⁸ zwierzał się, że podczas czytania książek, których akcja rozgrywała się z perspektywy okna powracał myślami do swojego okna w Tiegenhof, przed którym przemykały zapamiętane na całe życie sceny. Znajomi wspominają, iż w Nowym Dworze Gdańskim czuł się w jak u siebie, dlatego swobodnie poruszał się po mieście bez zbędnych konwenansów. Był miłośnikiem gry w boule oraz koneserem czerwonego wina.

Kolejna wizyta Waechtera na Żuławach była związana z wystawą jego prac graficznych, zorganizowaną we wrześniu 1995 roku w Muzeum Żuławskim w Nowym Dworze Gdańskim. Pokazano tam wówczas ponad 130 rysunków satyrycznych.⁴⁹ Matka pisarza, Herta Waechter, odwiedziła to miejsce znacznie wcześniej, w 1974 roku, w ramach podróży sentymentalnej jej szkolnej klasy uczniów szkoły realnej z rocznika 1904/05. Wyjazdowi towarzyszył potem niemal fotograficzny opis znanych jej budynków, ulic, terenów zielonych, właścicieli sklepów czy też rzeki Tugi. „Nasze małe miasteczko zmieniło się – ale gdzież to się nie zdarza w ciągu 20–30 lat? Niektóre domy zniknęły, inne wyglądają szaro i rozpadają się. (...) Wszystko wydaje się być węższe i mniejsze, niż to mieliśmy w pamięci⁵⁰”, stwierdza nostalgicznie w sprawozdaniu z wycieczki. Gdy w 1980 roku umiera jego matka, Waechter wspomina z rozrzewnieniem „Jestem całkiem sam na tym świecie i posilam się rysowaniem i pisanem”⁵¹.

W czasopiśmie literackim „Am Erker” w wywiadzie z Andreasem Verstapenem Waechter przyznaje, iż jego książka obrazkowa *Der rote Wolf* (1998) posiada elementy autobiograficzne. Pierwsze szkice umiejscawiały początek historii w niewielkim miasteczku podobnym do Tiegenhof. Autor zaznaczał w wywiadach, iż w pierwszej wersji książki było ich znacznie więcej, lecz sam je usunął. „Na początku była w historii trójka dzieci – ja mam dwoje rodzeństwa. Występował tam jeszcze ojciec, który zginął na wschodzie, jednakże w południowej Rosji, gdzie inaczej niż w historii, wilki wcale nie docierają. Pierwsza wersja rozgrywała się w okolicach Dniepropietrowska. Ta prawdziwa ucieczka miała miejsce statkiem, a nie wozem. Zatem elementy biograficzne mogą stymulować przy opowiadaniu, lecz jeśli jest taka potrzeba są one bezlitośnie usuwane, aby nie patrzono na całość przez pryzmat poważnej próby autobiograficznej”⁵². Główny przekaz książki to jego zdaniem poczucie „wykorzenia i walka o przeżycie”⁵³, które nazaczyły również dzieciństwo Waechtera. Potem pisarz przyzna, iż początkową inspiracją był komizm, który przejawiał się w fakcie wychowywania nie człowieka, a małego psa przez watahę wilków.

⁴⁸ Prywatna korespondencja z Markiem i Piotrem Opitzem, zaangażowanymi w działalność Klubu Nowodworskiego.

⁴⁹ Tiegenhöfer Nachrichten, nr 36, 1995, s. 83.

⁵⁰ Waechter Herta, *Abstecher nach Tiegenhof!* W: Tiegenhöfer Nachrichten nr 13, grudzień 1974, s. 6.

⁵¹ Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 220.

⁵² Verstappen A., *Auf den Igel lass ich nichts kommen*, w: Am Erker nr 37, Münster, czerwiec 1999.

⁵³ Sauer Inge, *Da bin ich: ein Gespräch mit Friedrich K. Waechter*, Bulletin Jugend & Literatur, Jg. 32, H. 3, 2001, s. 8.

„Dość szybko dotarło do mnie, iż ten pies przeżywał sytuacje, które mogłyby mieć ze mną do czynienia”⁵⁴.

Na pierwszy rzut oka nie tak łatwo młodemu czytelnikowi wykrystalizować tło akcji, którym jest okres II wojny światowej. Również sposób przedstawienia zakamuflowanego motywu wypędzenia uchodźców nie jest klarowny i tak oczywisty. Granica wieku odbiorcy jest zatem dość płynna. Dzięki poruszonym tu aspektom historycznym, książka Waechtera zyskuje na wartości, a sam autor broni się przed szufladkowaniem jego literatury jako skierowanej dla dorosłych odbiorców i jej kategoryzowaniem, wynikającym z „arogancji dorosłych”⁵⁵. Pisarz oburza się takiemu postrzeganiu jego książek dla dzieci. „Nie znoszę właśnie tej formy pedagogiki, która traktuje o specyfice wieku. To, co nas, dorosłych pociąga w literaturze, to często zagadkowość tekstu. Już jako dziecko uważałem tę zagadkowość jako coś cudownego”⁵⁶. Zdaniem pisarza, nawet mimo niezrozumienia tekstu, pozostaje jeszcze istotna w zrozumieniu historii sfera emocjonalna. Balansowanie w historii pomiędzy bliskością i dystansem, „poczuciem bezpieczeństwa i przerażeniem, asertywnością, ale również miłością i zaufaniem”⁵⁷ czyni ją nad wyraz wiarygodną.

Andreas Platthaus podkreślał w recenzji dla niemieckiego *FAZ* drobiazgowość i mnogość detali wartych opisu oraz wirtuozerię Waechtera jako narratora opowieści. W opisywanej historii narratorem pierwszoosobowym jest terier, który aktywnie uczestniczy w przebiegu wydarzeń i prowadzi czytelnika poprzez swoją historię od chwili swoich narodzin, aż do śmierci. Wypowiadane przez niego zdania są krótkie, proste i precyzyjne, bez zbędnego komentarza. Thiele zauważa, że w „książce obrazkowej podobnie jak w filmie może pojawić się w linii narracyjnej czasowa retrospekcja, która dotyczy minionego czasu, jednakże pozostaje w związku z aktualnym czasem opowieści”⁵⁸. Z taką czasową retrospekcją, która pojawia się i zanika, nie zaburzając przy tym ogólnego zrozumienia tekstu mamy właśnie do czynienia w *Der rote Wolf*. Niczym klatki z kadru filmowego, Waechter podsumowuje i wizualizuje na ostatnich stronach książki całe życie psiego bohatera w obliczu jego rychłej śmierci. W chronologicznie ułożonych pomniejszych ilustracjach śledzimy po raz drugi jego losy opatrzone komentarzem: „Przed oczami przeleciało mi jeszcze raz całe moje życie i cieszyłem się z mojego długiego, cudownego i bogatego życia”⁵⁹.

Der rote Wolf to odyseja małego, bezimiennego psa, który charakteryzowany poprzez swoje czyny i wygląd nazywany jest „rudym wilkiem”. Ilustracje przedsta-

⁵⁴ Kiesel Harald, *Das Rätselhafte der Texte: Gespräch mit dem Autor und Illustrator F.K. Waechter*, Börsenblatt für den deutschen Buchhandel; Jg. 166, H. 84, 22. Oktober 1999, s. 70.

⁵⁵ Ibidem, s. 70.

⁵⁶ Ibidem, s. 70.

⁵⁷ Stottele Gisela, *Allein unter Wölfen: Bilderbuchpreis für den „Roten Wolf“ von Friedrich Karl Waechter*, Julit Jg. 25, H. 4, 1999, s. 21.

⁵⁸ Thiele J., *Das Bilderbuch*, w: *Taschenbuch der Kinder- und Jugendliteratur*, Bd. 1, Schneider Verlag, Hohengehren 2000, s. 233.

⁵⁹ Waechter F.K., *Der rote Wolf*, Diogenes Verlag, Zürich, 1998, s. 55–57.

wiają go zarówno w relacjach z człowiekiem (chłopiec, nowa właścicielka, Olga), jak również ze zwierzętami (wilki, jelen). Książka towarzyszy jego całemu żywotowi, oddając mu tym samym hołd. Obserwujemy go od momentu jego przyścia na świat krótko przed świętami Bożego Narodzenia. Pierwszy rysunek pokazuje go jako szczeniaka śpiącego beztrzesko na liliowej poduszce. „Na początku czułem zapach pasty do butów, orzechów, jabłek, świerków, pieczeni i palących się świec. Bawił się ze mną chłopiec. W kominku trzeszczało drzewo”⁶⁰. Ta domowa, niewymuszona sielanka nie zapowiada i nie sugeruje bynajmniej piętujących się już nieopodal realiów wojny i brutalności życia. Jednym z pierwszych doświadczeń bohatera staje się utrata rodziny, przenikające zimno, a potem ucieczka wozem przed wojną. Gdy w kolejnych scenach autor opisuje ciągnące się ruiny palących się miast i wsi, szwadrony żołnierzy ubranych najpierw w szare, a potem zielone mundury wiemy, że mamy do czynienia z brutalnym wtłoczeniem ludzi w historię. Waechter ilustruje wojnę poprzez maszerujących zimą zmarzniętych niemieckich żołnierzy w długich płaszczach, za którymi podążają czołgi oraz dumnie i pewnie kroczących rosyjskich żołnierzy profanujących deptaną przez nich flagę ze swastyką. Te kontrastujące ze sobą obrazy wskazują zwycięzcę w walce.

Idylliczny obraz szczenięcych lat zamienia się tym samym w zagrożenie. Nowi właściciele nawet nie zauważają wypadnięcia psa z jadącego wozu. Ukojenie przynosi mu dopiero wilczyca, która staje się jego nową opiekunką. Mały terier w próbie asymilacji z innymi wilczkami, z którymi przychodzi mu żyć, walczy o swoje miejsce w watasze, udając się na polowania. W bliskości wilczycy znów zaznaje poczucia bezpieczeństwa i ciepła. Gdy ta ginie z rąk kłusowników, pies trafia ponownie do świata cywilizacji. Tu okaleczone zwierzę odnajduje dziewczynka, która ratuje mu życie i dba o jego zdrowie. Mimo wielkiego serca Olgi, natura ciągnie psa do „ojca wszystkich wilków”⁶¹, który spoczywa na dnie skalnego wąwozu. Opiekunka obiecuje mu pod koniec jego życia oddanie ostatniej przysługi i pozwala na dołączenie do ojca wilków, gdy nie będzie potrafił już chodzić.

Waechter uświadamia poprzez swoją historię, że zwierzęta, a nawet mała Olga akceptują naturalną śmierć zwierząt, która jest nieunikniona. Jednocześnie uznaje człowieka winnym brutalnych czynów w stosunku do zwierząt oraz bliźniego.

Winfred Kaminski zauważa, że zamiarem Waechtera nie jest prowadzenie dzieci „ze złego dnia powszedniego do radosnego świata”⁶². Jego zdaniem pisarz prowokuje i stara się pobudzić w swoich czytelników do namysłu i dyskusji. Kaminski podkreśla jego „odwagę odkrywania świata i wypróbowania solidarnych form zachowania”⁶³.

Pokonanie własnego strachu, idea solidarności, uwolnienie się od narzuconych moralów, pokonywanie zgodnych z naturą granic to kluczowe linie twórczości Waechtera.

⁶⁰ Ibidem, s. 5–6.

⁶¹ Ibidem, s. 52.

⁶² Kaminski, W., *Einführung in die Kinder- und Jugendliteratur*, Juventa Verlag, Weinheim und München 1998, s. 57.

⁶³ Ibidem, s. 57.

Całość tekstu dopełniają „filigranowa kreska piórem”⁶⁴, rysunki akwarelą o subtelnej kolorystyce, rozmyte kontury tuszu i przedstawienie zwierzęcej anatomii odzwierciedlające niemalże zastygających w ruchu protagonistów. Wymowne pojedyncze rysunki jak w szkicowniku przypominają studium ruchu. Waechter jednoczy tu „delikatny i otwarty w formie, malowniczy styl znaków”⁶⁵.

Tłem akcji są przestrzenie związane z topografią miasteczka Tiegenhof, zapamiętane przez Waechtera wybrukowane ulice z niewielkimi domami po każdej stronie jak na ulicy Badowskiego, magiczne okno, z perspektywy którego obserwował świat. Te miejsca z dzieciństwa idealizował przez długie lata⁶⁶ i wspominał z rozrzewnieniem podczas kolejnych wizyt.

Za *Rudego wilka* Waechter otrzymuje w 1999 roku prestiżową Nagrodę Niemieckiej Książki Młodzieżowej, a jury w jej uzasadnieniu podkreśla, iż książka opowiada nie tylko o „utracie, walecznej odwadze, ale również o poczuciu bezpieczeństwa, miłości i śmierci”⁶⁷.

Hans Traxler podsumowując sztukę rysowniczą Waechtera uważa, iż nie wymaga ona szerokiej i wielopłaszczyznowej interpretacji, gdyż już sama w sobie jest niezmiernie wymowna. „Zarówno jej urok jak i zagadkowość oddziałują silniej, jeśli jej się tak mocno nie przypiera do muru”⁶⁸.

U Waechtera chimery mają swój upust w pracach przedstawiających ranne dziecko, zahukanego małolata, kobiety uwodzące nieletnich, zbereźnych uczniów zachwalających stosunek płciowy. Choć jak sam przyznaje, towarzyszy mu często „wisielczy humor”, a jego żart skierowany jest przeciwko „obłudzie i zakłamanej konsternacji, którą wywołują pewne tematy u 99 procent ludzkości”⁶⁹.

Gabrielle Killert przyznaje w czasopiśmie „Die Zeit”, iż Waechter „bawi się ze wszystkim co możliwe: z logiką, przyczynowością, siłą grawitacji, oczekiwaniami, stereotypami, stylami i technikami rysunku. Od Grandville’a po Steinberga, Topora, Sempé – cytuje i parodiuje, rekombinuje w służbie i pochwale bezsensu każdej formy, począwszy od prostego żartu o myszy po wysublimowane sofistyczne dowcipy à la Daniil Charms”⁷⁰.

⁶⁴ Platthaus A., *Der Hund, der das Leben liebte*, FAZ, 24.03.1998, <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/rezensionen/belletristik/rezension-belletristik-der-hund-der-das-leben-liebte-11318696.html>, dostęp: 08.09.2015.

⁶⁵ Scharioth B., *Kurzporträts von Illustratorinnen und Illustratoren*. W: *Kinder- und Jugendliteratur in Deutschland*, Arbeitskreis für Jugendliteratur e.V., München 1999, s. 305.

⁶⁶ Prywatna korespondencja z Cornelią Volhard-Waechter z dnia 10.11.2015.

⁶⁷ <http://www.djlp.jugendliteratur.org/datenbanksuche/2010/bilderbuch-1/artikel-der-rote-wolf-1545.html>, dostęp: 07.09.2015.

⁶⁸ Traxler H., *Doch noch ein Wort zu Waechters Zeichenkunst*. W: Waechter, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002, s. 349.

⁶⁹ Man stinkt immer gegen das an, was einen knechtet, w: *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011, das Interview mit Roland Falk für die Schweizer Sonntagszeitung, s. 36.

⁷⁰ Killert G., *Leben ist unfair. Wenn das Niedere überraschend das Höhere ist oder: Warum der Zeichner Friedrich Karl Waechter ein Genie ist*. W: Die Zeit 18. Dezember 2002, Die Zeit Nr. 52/2002, s. 45.

Jego sztuka zdaniem Killert jest „zawsze pełna wdzięku, nie jest ona krytyczna, nie demokratyczna, lecz demokrytyczna. W niej jest wszystko: zabawa, wolność, możliwość, mobilność, szaleństwo. I dlatego jest ona zgodna z życiem”⁷¹. Künnemann zaś zgodnie z opinią innych literaturoznawców podkreśla, iż Waechter jak żaden inny niemiecki grafik poszerzył spektrum książki obrazkowej i przeznaczonej dla dziecięcego odbiorcy poprzez „bogactwo pomysłów i kreatywno – krytyczny dowcip”⁷². Dla Waechtera sztuka i dzieci nie były antagonistycznymi pojęciami. Bez zbędnego kamuflażu podejmował tematykę absurdów naszego świata i społeczeństwa, z której kpił, choć wielu odbiorcom śmiech zastęgał w gardle.

Na rok przed śmiercią Waechter wraz z małżonką odbywa po raz ostatni dość symboliczną podróż do Nowego Dworu Gdańskiego. W kwietniu 2004 r. bierze tu udział w odsłonięciu pomnika poległych więźniów obozu Stutthof. To spotkanie to okazja do rozmów z byłymi więźniami, których wspomnieniami był bardzo poruszony.

Gdy Friedrich Karl Waechter umiera w roku 2005 we Frankfurcie nad Menem pozostawia po sobie ponad 4000 prac, które zapisuje w testamencie dla „Wilhelm Busch – Deutsches Museum für Karikatur und Zeichenkunst” w Hanowerze. Przekazany spadek stanowi obszerną kolekcję, którą stanowią: szkice z czasopism satyrycznych „Pardon” i „Titanic”, wkładki „Welt im Spiegel” (WimS), drobne zapiski, historie obrazkowe, w których autor żonglował nonsensem i absurdalnym dowcipem, specyficznym komizmem i subtelną ironią, gdzie fantazja nie miała granic, a „książka jako medium ulegała przeobrażeniu”⁷³.

W 1991 roku F.K.Waechter wybrał na tytuł swojej książki ostatnią strofę maksymy zmarłego prawdopodobnie w 1498 roku Martinusa von Biberacha z Heilbronn: *Mich wundert, dass ich fröhlich bin* (*Dziwi mnie, że jestem radosny*):

„Żyję i nie wiem jak długo jeszcze,
Umrę i nie wiem, kiedy,
Jadę i nie wiem, dokąd,
Dziwi mnie, że jestem radosny”⁷⁴.

Słowa te to świadectwo komicznej i przekornej natury tego nietuzinkowego nowodworzanina, któremu mimo, iż życie poskąpiło radości, potrafił się nim bawić.

⁷¹ Killert G., *Leben ist unfair. Wenn das Niedere überraschend das Höhere ist oder: Warum der Zeichner Friedrich Karl Waechter ein Genie ist*. W: Die Zeit 18. Dezember 2002, Die Zeit Nr. 52/2002, s. 45.

⁷² Künnemann H., *Das Bilderbuch*. W: *Kinder- und Jugendliteratur. Ein Handbuch*, Philipp Reclam jun., Stuttgart 1984, s. 160.

⁷³ Waechter Friedrich Karl, *Manchmal „nicht ganz fertig*, Werkstattgespräch mit F. K. Waechter in der Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt, am 28. Juni 2002; mit Werkverzeichnis und Literatur zum kinder- und jugendliterarischen Werk / F. K. Waechter, Frankfurt am Main 2002, s. 6.

⁷⁴ Oryg.: Ich leb und waiß nit, wie lang, Ich stirb und waiß nit, wann, Ich far und waiß nit, wohin, mich wundert, daß ich froelich bin.

Bibliografia

- Dzieje Gdańska*, red. Cieślak Edward, Biernat Czesław, Wydawnictwo Morskie, Gdańsk 1975.
- Eser Ingo, Stankowski Witold, Kraft Claudia, Jankowiak Stanisław, *Niemcy w Polsce 1945–1950. Wybór dokumentów*, wyd. NERITON, Warszawa 2001.
- Kaminski Winfred, *Einführung in die Kinder- und Jugendliteratur*, Juventa Verlag, Weinheim und München 1998.
- Künnemann Horst, *Das Bilderbuch. W: Kinder- und Jugendliteratur. Ein Handbuch*, Philipp Reclam jun., Stuttgart 1984.
- Scharioth Barbara, *Kurzporträts von Illustratorinnen und Illustratoren. W: Kinder- und Jugendliteratur in Deutschland, Arbeitskreis für Jugendliteratur e.V.*, München 1999.
- Thiele Jens, *Das Bilderbuch, w: Taschenbuch der Kinder- und Jugendliteratur*, Bd. 1, Schneider Verlag, Hohengehren 2000.
- Tiegenhof. Nowy Dwór Gdański*, red. Marek Opitz, wyd. Żuławy Wiślane, Nowy Dwór Gdański 2001.
- Traxler Hans, *Doch noch ein Wort zu Waechters Zeichenkunst. W: Waechter, Waechter, Diogenes Verlag, Zürich 2002.*
- Waechter Friedrich Karl, *Waechter*, Diogenes Verlag, Zürich 2002.
- Waechter Friedrich Karl, *Mein I. Glas Bier*, Diogenes Verlag 1998.
- Waechter Friedrich Karl, *Der rote Wolf*, Diogenes Verlag, Zürich 1998.
- Waechter Friedrich Karl, *Meister der komischen Kunst*, Antje Kunstmann Verlag, München 2011.
- Waechter Friedrich Karl, *Manchmal „nicht ganz fertig*, Werkstattgespräch mit F. K. Waechter in der Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt, am 28. Juni 2002; mit Werkverzeichnis und Literatur zum kinder- und jugendliterarischen Werk / F. K. Waechter, Frankfurt am Main 2002.

Czasopisma

- Ewers, Hans-Heino, *Themen-, Formen- und Funktionswandel der westdeutschen Kinderliteratur seit Ende der 60er; Anfang der 70er Jahre. W: Zeitschrift für Germanistik*, H.2, Peter Lang Verlag, 1995.
- Hohmeister, Elisabeth, *Von Wölfen, Wäldern und Mädchen, Elisabeth Hohmeisters Bilderbuch-Bestiarium (3)*, Bulletin Jugend & Literatur; Jg. 35, H. 2, 2004.
- Killert G., *Leben ist unfair. Wenn das Niedere überraschend das Höhere ist oder: Warum der Zeichner Friedrich Karl Waechter ein Genie ist. W: Die Zeit* 18. Dezember 2002, Die Zeit Nr. 52/2002, s. 45.
- Mittelstädt, Eckhard, *Waechter; Friedrich Karl: Autorenkindheit und Kindheitserfindungen: Gespräche mit Autoren, Eckhard Mittelstädt befragt Friedrich Karl Waechter. W: Kindheitsbilder im Theater*, Hg. v. Jörg Richard. Frankfurt: Haag und Herchen 1994.
- Kiesel Harald, *Das Rätselhafte der Texte: Gespräch mit dem Autor und Illustrator F.K. Waechter*, Börsenblatt für den deutschen Buchhandel; Jg. 166, H. 84, 22. Oktober 1999.

- Sauer Inge, *Da bin ich: ein Gespräch mit Friedrich K. Waechter*, Bulletin Jugend + Literatur, Jg. 32, H. 3, 2001.
- Stottele Gisela, *Allein unter Wölfen: Bilderbuchpreis für den „Roten Wolf“ von Friedrich Karl Waechter*, Julit Jg. 25, H. 4, 1999.
- Verstappen Andreas, *Auf den Igel lass ich nichts kommen*. W: Am Erker H. 37, Münster, czerwiec1999.

Strony internetowe

- Pomorska Biblioteka Cyfrowa, Gazeta Gdańska 10–11.11. 1937, nr 260.
- Platthaus Andreas, Der Hund, der das Leben liebte, FAZ, 24.03.1998, <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/rezensionen/belletristik/rezension-belletristik-der-hund-der-das-leben-liebte-11318696.html>, dostęp: 15.10.2015.
- <http://www.fkwaechter.de/interview.html>, dostęp: 08.09.2015.

Słowa kluczowe

Niemiecka literatura dziecięca, książka obrazkowa, elementy autobiograficzne, wychowanie autorytarne

Abstract

The reminiscences of Żuławy Wislane in the work of the master of caricature and illustrated children's book, F.K. Waechter

The aim of the article is to present the life and work of Friedrich Karl Waechter, German caricaturist, illustrator, children's books author. His difficult experiences in the Żuławy Wislane region during the Second World War were mirrored in his works, especially illustrated books for children. In an attempt to escape the traumatic experiences from his hometown Nowy Dwór Gdański, the writer moved into the realm of phantasmagoric visions.

Keywords

German children literature, illustrated books, elements of autobiography, authoritarian upbringing

Język duński jako docelowy z punktu widzenia uczniów znających język niemiecki i angielski

1. Wstęp

Niniejszy artykuł podejmuje próbę naszkicowania głównych cech charakterystycznych języka duńskiego - jako odpowiedź na coraz większe zainteresowanie Danią ze strony obcokrajowców. Dania jako kraj docelowy wzbudza bowiem zainteresowanie nie tylko imigrantów z Bliskiego Wschodu, lecz także i Europejczyków, w tym też i Polaków. Przybyszów przyciągają dobre warunki pracy i płacy, a także – w dłuższej perspektywie – szczególnie korzystne osłony socjalne. Wobec fali uchodźców, która nadciągnęła w ostatnich latach z krajów arabskich, Dania, po początkowym otwarciu się, obwarowała chcących osiedlić się na jej terenie dodatkowymi warunkami, do których należy m. in. obowiązek opanowania języka duńskiego. Artykuł próbuje nakreślić szkic reguł gramatyki duńskiej, jako punkt odniesienia stosując reguły gramatyczne powszechnie znanych języków germańskich – angielskiego i niemieckiego.

2. Uwarunkowania historyczne

Język duński należy do rodziny języków północnogermańskich, tj. skandynawskich, przy czym obok języka szwedzkiego i norweskiego zajmuje pośród nich pozycję określaną mianem języków centralnoskandynawskich. Bliskość kulturowa Szwecji, Norwegii i Danii jako spuścizna unii kalmarskiej (1397- 1523) widoczna jest w instytucjonalnym zbliżeniu się tych krajów w Radzie Nordyckiej (Nordisk Råd) i znajduje swe odzwierciedlenie w podobieństwach między językami tych krajów, w odróżnieniu od np. języka islandzkiego oraz farerskiego (języka Wysp Owczych). O ile bowiem język islandzki i farerski zachowały bogatą fleksję i zestaw form pochodzących bezpośrednio z języka staronordyckiego, to języki centralnoskandynawskie cechy te na przestrzeni dziejów w dużym stopniu utraciły. Mowa tu przede wszystkim o zaniku wykładników formalnych kategorii fleksyjnych, zarówno nominalnych, jak i werbalnych. Fakt, że pod panowaniem duńskim przez ponad cztery stulecia pozostawała Norwegia (1385–1814), dodatkowo spowodował zbliżenie się języka duńskiego i norweskiego języka bokmål. Kolejnym czynnikiem łączącym języki centralnoskandynawskie, zwłaszcza duński i norweski, jest więc daleko idąca ekwiwalencja formalna częstokroć połączona także z paralelizmem substancjalnym, szczególnie widocznym w języku pisanym. Język pisany jest tu swego

rodzaju wspólną płaszczyzną języka szwedzkiego, norweskiego i duńskiego, umożliwiającą obcokrajowcowi na opanowanie wszystkich tych języków za pośrednictwem jednego z nich. Odsetek form paralelnych w leksyce języków centralnoskandynawskich jest zadziwiająco wysoki i częstokroć przekracza nawet 90%.

3. Wymowa

Inaczej ma się wzajemna relacja omawianych języków w zakresie wymowy. Największy problem glottodydaktyczny tkwi w specyficznej wymowie języka duńskiego, która od wymowy szwedzkiej i norweskiej odbiega w kierunku większego udziału form samogłoskowych. Oprócz samogłosek posiadających swoje odpowiedniki np. w czworoboku samogłoskowym języka niemieckiego, mowa tu przede wszystkim o duńskich 11 dyftongach oraz półsamogłoskach [j] oraz [w], pojawiających się (po części wariantywnie) w miejscu grafemów ⟨v⟩, ⟨g⟩, ⟨d⟩, np. *lige* ‘równy’, *tåge* ‘mgła’, *lave* ‘czynić’, *pige* ‘dziewczyna’, *fløde* ‘śmietana’. Przewaga samogłosek w wymowie duńskiej jest więc zdecydowana i wciąż się powiększa. W ciągu ostatnich dziesięcioleci odnotowano tu bowiem silną tendencję do pojawiania się, szczególnie w szybszym tempie mowy, opcji wymowy samogłoskowej, np. *lave* jako [‘lewə] obok [‘levə]. Chcąc uwzględnić tę tendencję wymowy młodszych pokoleń Duńczyków w pisowni, trzeba byłoby ją radykalnie zmienić, a to pozbawiłoby Skandynawów wspólnej płaszczyzny porozumienia w postaci podobieństw w języku pisanym.

Kolejną osobliwością wymowy duńskiej sprawiającą trudności uczącym się jest tzw. *stød*, czyli zwarcie krtaniowe występujące w sylabach akcentowanych w obrębie głosek dźwięcznych - długiej samogłoski lub połączenia krótkiej samogłoski z dźwięczną spółgłoską - które wprawdzie nie obejmuje całego duńskiego obszaru językowego (np. południowej Jutlandii, wysp Lolland, Falster oraz Møn), w niektórych przypadkach jednak posiada funkcję rozróżniającą znaczenie, np. *læs* [læʂ] ‘Czytaj!’, *læs* [læs] ‘ładunek’. Trudności związane z opanowaniem duńskiego zwarcia krtaniowego porównać można do tych związanych z nauką szwedzkiego akcentu melodycznego.

4. Sfera werbalna

System czasów języka duńskiego w dużym stopniu przystaje do systemu czasów języka niemieckiego: *præsens*, *imperfektum*, *perfektum* i *plusquamperfektum*. Funkcję czasowników posiłkowych służących do wyrażania przyszłości przejęły czasowniki modalne *skulle* i *ville* (formy osobowe *skal*, *vil*). Najbardziej charakterystyczną cechą morfologiczną duńskiego czasownika jest jego uproszczona fleksja. Czasownik duński posiada obok formy bezokolicznika zakończonej na *-e*, np. *køre* ‘jechać’, *bringe* ‘przynieść’, *tage* ‘wziąć’ w czasie teraźniejszym *præsens* tylko jedną formę dla wszystkich osób zakończoną na *-r*, por. odpowiednio *kører*, *bringer*, *tager*. Formy czasu *imperfektum* czasowników słabych tworzone są poprzez dodanie do

rdzenia końcówki (*e*)*de* lub *-te*, a perfektrum *-t*, por. *lave – lavede – lavet* ‘czynić’, *male – malede – malet* ‘malować’, *føle – følte – følt* ‘czuć’, *læse – læste – læst* ‘czytać’. Formy podstawowe czasowników mocnych są w czasie imperfektum z reguły bezkońcówkowe - jednak najczęściej występuje w nich przegłos połączony niekiedy z alternacją spółgłoskową w obrębie rdzenia - a w czasie perfektrum zakończone na *-t*, por. *komme – kom – kommet* ‘przychodzić’, *gå – gik – gået* ‘iść’, *sidde – sad – siddet* ‘siedzieć’. Podobnie jak w języku niemieckim, w j. duńskim istnieje także grupa czasowników mieszanych, tworzących formy podstawowe za pomocą końcówek charakterystycznych dla czasowników słabych, lecz charakteryzujące się także zmianą samogłoski rdzennej, a częściowo również zmianami spółgłoskowymi, np. *bringe – bragte – bragt* ‘przynosić’.

Czas złożony perfektrum tworzy się poprzez połączenie form finitywnych czasu *præsens* czasowników posiłkowych *have* lub *være* z participium perfektrum, a pluskvamperfektum poprzez połączenie form tychże czasowników w czasie imperfektum z participium perfektrum. Wybór czasownika posiłkowego dokonywany jest na zasadach analogicznych do funkcjonujących w języku niemieckim. Czas przeszły perfektrum, częściej niż w języku niemieckim (analogicznie jak ma to miejsce w j. angielskim), przenosi znaczenie przeszłości związane ze skutkami w teraźniejszości, a czas pluskvamperfektum – podobnie jak w języku niemieckim – znaczenie zaprzeczłości. Zasada następstwa czasów skonstruowana jest analogicznie do reguł obowiązujących w j. angielskim, jednak w języku potocznym stosowana jest znacznie rzadziej.

Tryb przypuszczający jest w j. duńskim zredukowany do sygnalizującego go czasownika *ville* (forma osobowa *vil*), spełniającego funkcję niemieckiej formy *würde*. Natomiast w zakresie strony biernej języka duńskiego występuje większe zróżnicowanie. Bierność wyrażana jest tu w dwojaki sposób: poprzez połączenie czasownika posiłkowego *blive* z participium perfektrum, np. *blive læst* ‘być czytany’, *blive skrevet* ‘być pisany’, tzn. przy pomocy tzw. strony biernej opisowej lub poprzez dodanie do rdzenia czasownika końcówki *-s*, tzn. przy pomocy tzw. strony biernej sufigowanej, np. *læses*, *skrives*. Dychotomia w zakresie duńskiej strony biernej jest w sposób regularny sprzężona z różnicą znaczeniową: strona bierna sufigowana przenosi znaczenie powtarzalności, zwyczajowości, a opisowa znaczenie teraźniejszości, aktualności. Aspekt nie jest w języku duńskim wyrażany kategoriałnie. Kolejną osobliwością języka duńskiego są czasowniki frazowe (używane w sposób analogiczny do angielskich phrasal verbs), np. *stå op* ‘wstawać’, *stå af* ‘wysiadać’, *lave om* ‘przerabiać’.

5. Sfera nominalna

W zakresie nominalnym kategoria rodzaju gramatycznego rzeczownika przewiduje opcję rodzaju wspólnego, tzn. męsko-żeńskie oraz opcję rodzaju nijakiego. Rodzaj męsko-żeński występuje u znacznej większości duńskich rzeczowników. Oddzielny rodzaj męski, żeński i nijaki realizowany jest jedynie pośród zaimków. Podobnie

kategoria przypadku, która u rzeczowników ograniczona jest, jak zasygnalizowano już wyżej, do dopełniacza saksońskiego (saxon genitive - w postaci końcówki *-s* dodanej do rdzenia) wyrażającego posiadanie (tzw. *ejefald*), np. *min brors hat* ‘kapelusze mojego brata’, *min fars hus* ‘dom mojego ojca’. Wyrażanie posiadania za pomocą dopełniacza saksońskiego rzeczownika poprzedzającego rzeczownik określany frekwencyjnie zdecydowanie przeważa nad stosowaniem frazy przyimkowej (*hus af min far*). A oto deklinacja zaimka osobowego:

	'ja'	'ty'	'on, ona, ono'	'my'	'wy'	'oni' (+forma grzecz.)
Nominativ:	jeg	du	han/hun/det	vi	I	de (De)
Dativ/Akkusativ:	mig	dig	ham/hende/det	os	jer	dem (Dem)

oraz paradygmat deklinacyjny zaimka dzierżawczego:

min	din	hans/hendes/dets	vores	jeres	deres (Deres)
		(sin/sit/sine)			

Pisownia wielką literą dotyczy zaimka osobowego I oraz formy grzecznościowej (De, Dem, Deres) – w j. duńskim funkcjonującej analogicznie do odpowiednich form języka niemieckiego. Dla trzeciej osoby system deklinacyjny, w odróżnieniu od języka niemieckiego i angielskiego, przewiduje obok form *hans* (jego), *hendes* (jej), *dets* (jego) również *sin/sit/sine* (swoj).

Nominalnymi kategoriami gramatycznymi realizowanymi w języku duńskim w niezredukowanej postaci są kategoria liczby oraz określoności. Kategoria liczby przewiduje opcje liczby pojedynczej i mnogiej, natomiast kategoria określoności, przewidująca formę określoną i nieokreśloną, realizowana jest w formie bardziej rozbudowanej, niż ma to miejsce w języku niemieckim. Obejmuje ona rodzajnik określony przymiotnikowy i sufigowany. Rodzajnik określony przymiotnikowy występuje w frazie nominalnej przed rzeczownikiem poprzedzonym również atrybutem przymiotnikowym: *den grimme elling* ‘brzydkie kaczątko’, *det høje hus* ‘wysoki dom’. Rodzajnik określony sufigowany występuje natomiast jako końcówka deklinacyjna połączona z rdzeniem rzeczownika: *huset*, *bogen*. Sygnalizacja określoności, w przeciwieństwie do języka norweskiego i szwedzkiego, realizowana jest jednokrotnie, tzn. albo poprzez rodzajnik przymiotnikowy, albo sufigowany. W pierwszym przypadku występuje brak możliwości opatrzenia określonego rzeczownika rodzajnikiem sufigowanym, w drugim - opatrzenia rzeczownika atrybutem przymiotnikowym. Podobne konsekwencje ma zastosowanie zaimka dzierżawczego, po którym nie ma możliwości dołączenia rodzajnika określonego sufigowanego, np. *min bog* ‘moja książka’, *mit hus* ‘mój dom’. Nieokreśloność realizowana jest przy pomocy rodzajnika nieokreślonego – który w liczbie pojedynczej ma formę identyczną do formy rodzajnika określonego sufigowanego, lecz występuje przed określanym rzeczownikiem: *en bog*, *et hus*. Tu istnieje możliwość uzupełnienia frazy nominalnej o przydawkę przymiotnikową, np. *en tyk bog* ‘gruba książka’, *et højt hus* ‘wysoki dom’.

Podobnie jak w języku niemieckim, w liczbie mnogiej brak wykładników formalnych rodzaju gramatycznego. Kategoria określoności realizowana jest zaś tu

analogicznie do liczby pojedynczej: z jednokrotną sygnalizacją określoności, tzn. albo przy pomocy rodzajnika określonego przymiotnikowego z dołączeniem poprzedzającego rzeczownik określany atrybutu przymiotnikowego - albo sufigowanego, jednak bez możliwości dołączenia atrybutu przymiotnikowego. Rodzajnik określony sufigowany dla liczby mnogiej ma formę *-(e)ne*, por. *de høje huse* 'wysokie domy', *de tykke bøger* 'grube książki' vs. *husene* 'domy', *bøgerne* 'książki'. Do wykładników formalnych liczby mnogiej rzeczownika należą: końcówki *-e*, *-r*, *-er* oraz alternacja samogłoskowa w obrębie rdzenia przy końcówce zerowej. Alternacja ta może również towarzyszyć końcówce, np. *bog* – *bøger* 'książka', *hus* – *huse* 'dom', *mave* – *maver* 'żołądek', *barn* – *børn* 'dziecko', *vindue* – *vinduer* 'okno'.

Pośród zaimków nieokreślonych j. duński posiada *nogen/noget* oraz *nogle*. Zaimek *nogen* 'ktoś' (dla rodzaju wspólnego) oraz *noget* 'coś' (dla rodzaju nijakiego), analogicznie do angielskiego zaimka *any*, pojawia się w zdaniach pytających i przeczących na ogół w odniesieniu do rzeczowników liczby pojedynczej, natomiast *nogle* 'kilka', analogicznie do angielskiego zaimka *some* – w zdaniach oznajmujących w odniesieniu do rzeczowników liczby mnogiej. W szybszym tempie mowy różnica fonetyczna między tymi zaimkami zaciera się na korzyść wymowy zaimka *nogen* ['noən].

Zaimki wskazujące mają postać *denne* (dla rodzaju wspólnego) *dette* (dla rodzaju nijakiego) w liczbie pojedynczej oraz *disse* w liczbie mnogiej. Do zaimków względnych należą *der* (w funkcji podmiotu wprowadzanego zdania podrzędnego) oraz *som* (w funkcji podmiotu oraz dopełnienia), np. *Bogern, der ligger på ordet er tyk* 'Książka, która leży na stole, jest gruba' vs. *Bogen, som du læser er tyk* 'Książka, którą czytasz, jest gruba'. Zaimki i przysłówki pytające mają w nagłosie postać fonetycznie przystającą do zaimków i przysłówków pytających j. niemieckiego rozpoczynając się od głoski [v] (grafem h jest niemy). Należą do nich m. in. *hvem* 'kto', *hvad* 'co', *hvor* 'gdzie', *hvornår* 'kiedy', *hvordan* 'jak', *hvorfor* 'dlaczego'. Analogicznie do j. angielskiego istnieje możliwość użycia zaimków pytających rozdzielnych, np. *Hvad spørger han om?* 'O co on pyta?', *Hvad taler hun om?* 'O czym ona mówi?' itp.

Odmiana przymiotnika duńskiego w liczbie pojedynczej w pozycji atrybutu poprzedzającego rzeczownik określany uzależniona jest od rodzaju gramatycznego tegoż rzeczownika oraz od formy: określonej lub nieokreślonej. Przymiotnik w frazie nominalnej w formie nieokreślonej i o rodzaju wspólnym nie posiada końcówki, np. *en stor bil* 'duży samochód', natomiast o rodzaju nijakim posiada końcówkę *-t*, np. *et stort bord* 'duży stół'. Przymiotnik występujący w frazie nominalnej inicjowanej przez rodzajnik określony przymiotnikowy posiada w zarówno w rodzaju wspólnym, jak i nijakim końcówkę *-e*, np. *den store bil*, *det store bord*. Kończącą *-e* posiada również przymiotnik występujący jako atrybut w frazie nominalnej w liczbie mnogiej, np. *de store borde*, *de store biler*.

Odmiennie w stosunku do języka niemieckiego i angielskiego, ale z kolei paralelnie do j. polskiego, w j. duńskim odmienia się także przymiotnik w pozycji orzecznika, np. *bordet er stort* 'stół jest duży', ale *borde er store* 'stoły są duże', *bogen er tyk* 'książka jest gruba', ale *bøgerne er tykke* 'książki są grube' (z podwojeniem spółgłoski wygłosowej), *Her er det hyggeligt* 'Tu jest przytulnie', ale *Sofaen*

er hyggelig. Den er hyggelig ‘Sofa jest przytulna. Ona jest przytulna’. Zasada kongruencji spaja tu podmiot formalny *den/det* z końcówką *-t* przymiotnika w pozycji orzecznika (lub jej brakiem – w przypadku gdy stoi on w postpozycji w stosunku do rzeczownika rodzaju wspólnego).

Końcówki *-t* nie dołącza się do przymiotników zakończonych na *-sk*, np. *et dansk skib* ‘duński statek’, *et tysk hus* ‘niemiecki dom’, a końcówki *-e* nie dołącza się do przymiotników zakończonych na *-å*, np. *de små huse* ‘małe domy’, *de blå øjne* ‘niebieskie oczy’; przymiotnik *‘lille’* ‘mały’ odnosi się wyłącznie do rzeczowników w liczbie pojedynczej, przymiotnik *‘små’* ‘mały, l. mn.’ – do rzeczowników w liczbie mnogiej.

Zasady stopniowania duńskiego przymiotnika są analogiczne do znanych z języka niemieckiego i angielskiego i sprowadzają się do połączenia rdzenia przymiotnika w stopniu równym z sufiksem komparatywu *-(e)re* oraz superlatywu *-(e)st*, np. *lav – lavere – lavest* ‘niski’, *hurtig – hurtigere – hurtigst* ‘szybki’ – w pozycji atrybutywnej oraz predykatywnej, por. *det hurtige tog* ‘szybki pociąg’, *det hurtigere tog* ‘szybszy pociąg’, *det hurtigste tog* ‘najszybszy pociąg’. Stopniowaniem nieregularnym objętych jest kilka leksemów duńskich, np. *god – bedre – bedst* ‘dobry’, *ond – værre – værst* ‘zły’, *lille – mindre – mindst* ‘mały’, *mange – flere – flest* ‘liczny’ (w odniesieniu do rzeczowników policzalnych), *få – færre – færrest* ‘nieliczny’ (w odniesieniu do rzeczowników policzalnych), **przymiotnik** *meget – mere – mest* ‘mnogi’ (w odniesieniu do rzeczowników niepoliczalnych), występuje również jako przysłówek ‘dużo, bardzo’.

System duńskich liczebników 0–20 jest analogiczny do występującego w języku niemieckim i angielskim, liczebniki powyżej 20 tworzone są według wzoru znanego z języka niemieckiego, np. *enogtyve, toogtyve... ’21, 22...’*, natomiast najbardziej rozpowszechniony system tworzenia dziesiątek przypomina nieco system francuski, np. *tres ’60’* (forma skrócona od używanego wcześniej *tresindstyve*, czyli ‘3 x 20’) *halvfjerds ’70’* (forma skrócona od używanego wcześniej *halvfjerdssindstyve*, czyli ‘3,5 x 20’).

6. Nieodmienne części mowy

Pośród nieodmiennych części mowy języka duńskiego, obejmujących przysłówki, spójniki, przyimki i partykuły, na szczególną uwagę zasługuje kategoriałnie realizowana krótsza forma motoryczna vs. dłuższa statyczna przysłówka, np. *ned* ‘na dół (ruch)’ – *nede* ‘na dole (spoczynek)’, *op* ‘do góry’ – *oppe* ‘na górze/ u góry’, *ind* ‘do środka’ – *inde* ‘w środku’, *ud* ‘na zewnątrz (ruch)’ – *ude* ‘na zewnątrz (spoczynek)’.

Kolejną osobliwością języka duńskiego jest możliwość skumulowania w zdaniu jednosylabowych wyrazów, z których pierwszy jest częścią czasownika frazowego (analogicznego do należących do angielskich phrasal verbs), a drugi przysłówkiem należącym do następującej po nim frazy nominalnej, np. *Må jeg se de bøger, der er skrevet op på den her seddel?* ‘Czy mogę zobaczyć książki spisane na tej kartce?’

Duńskie przyimki w swym podstawowym użyciu najczęściej oddają relacje lokalne i temporalne - do najczęściej używanych należą *på* ‘na, w’, *under* ‘pod’, *over*

'nad', *før* 'przed', *efter* 'po', *i* 'w', *til* 'do'. Do najczęściej występujących duńskich spójników współrzędnych należą *og* 'i', *men* 'ale, lecz', *både .. og* 'zarówno... jak', *hverken .. eller* 'ani ... ani', *enten .. eller* 'albo ... albo', *ikke kun .. men også* 'nie tylko ... lecz także', *mens* 'podczas', natomiast do spójników podrzędności należą np. *at* 'że', *om* 'czy', *fordi* 'ponieważ', *når* 'gdy (czynność powtarzająca się w przeszłości, czynność w teraźniejszości lub w przyszłości)', *da* 'gdy (czynność jednorazowa w przeszłości)', *hvis* 'jeżeli', *skønt* 'choć', *for at* 'aby' (forma służąca także do wprowadzania konstrukcji bezokolicznikowych, np. *Han sætter sig, for at læse*). Do najbardziej charakterystycznych partykuł duńskich należą *nok*, *også*, *mon*, *kun*.

7. Składnia

Duńska składnia pozbawiona jest szyku ramowego z orzeczeniem na końcu zdania, charakterystycznego dla języka niemieckiego, jednak wobec faktu stosunkowo ubogiej fleksji szyk zdania duńskiego również jest ściśle określony. Zdania główne realizowane są według następującego schematu:

Przedpole	v	n	a	V	N	A
	<i>Kan</i>	<i>du</i>	<i>ikke</i>	<i>komme</i>		<i>til mig i dag?</i>
<i>Hvem</i>	<i>har</i>		<i>fået</i>	<i>de fleste priser?</i>		
<i>Jeg</i>	<i>skal</i>		<i>undervise</i>	<i>dig</i>	<i>i morgen.</i>	

Zdania podrzędne realizowane są według następującego schematu:

Spójnik	n	a	v	V	N	A
<i>... at</i>	<i>du</i>	<i>ikke</i>	<i>kan</i>	<i>komme</i>		<i>til mig i dag.</i>
<i>... om</i>	<i>han</i>	<i>nok</i>	<i>kunne</i>	<i>betale</i>	<i>denne regning</i>	<i>nu.</i>
<i>Hvis</i>	<i>jeg</i>	<i>ikke</i>	<i>skal</i>	<i>undervise</i>	<i>dig</i>	<i>i morgen ...</i>

gdzie n oznacza podmiot, a - krótki przysłówek typu *ikke*, *nok*, *også*; v – odmienną część orzeczenia, V – nieodmienną część orzeczenia, N – dopełnienie, A – okolicznik.

8. Podsumowanie

Powyższy opis najważniejszych paradygmatów duńskiej fleksji i reguł składniowych stanowi zaledwie krótki ich zarys. W realizacji poszczególnych kategorii gramatycznych języka duńskiego uwidaczniają się w nim jednak wyraźne analogie zarówno do języka niemieckiego, jak i angielskiego. Jako taki język duński zdecydowanie przynależy więc do języków germańskich. Podejmując postawione na początku artykułu pytanie, który z tych języków – niemiecki czy angielski - należałoby obrać jako

punkt wyjścia w nauce języka duńskiego, trzeba by wziąć pod uwagę także aspekt glottodydaktyczny. Zgodnie z tym założeniem, jako wskazówkę skierowaną pod adresem uczniów pragnących opanować język duński zaleca się wyjście od języka niemieckiego jako języka o bogatszej fleksji, aby umożliwić im swobodne przejście do mniej zróżnicowanej fleksji duńskiej, niżby to miało miejsce w przypadku podejmowania nauki języka duńskiego z punktu wyjścia języka angielskiego. Znajomość obu tych języków uczącym się języka duńskiego daje jednak zdecydowaną przewagę nad osobami znającymi tylko język polski.

Literatura

- Braunmüller Kurt, *Die skandinavischen Sprachen im Überblick*. Franke Verlag, Tübingen/Basel 1991.
- Diderichsen Paul, *Elementær dansk grammatik*. København 1946.
- Duden. Bd. 4: Die Grammatik. Dudenverlag, Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich 2009.
- Hansen Erik, *Dæmonernes port*. København 1984.
- Hansen Erik / Heltoft Lars, *Grammatik over det Danske Sprog*. Det Danske Sprog- og Litteraturselskab / Syddansk Universitetsforlag, 2011.
- Rajnik Eugeniusz, *Zarys gramatyki języka duńskiego. Skrypt dla studentów filologii duńskiej*. Uniwersytet im. Adami Mickiewicza, Poznań 1978.
- Rajnik Eugeniusz, *Gramatyka języka duńskiego. Morfologia*. Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 1999.
- Rajnik Eugeniusz, *Podstawy gramatyki języka duńskiego z ćwiczeniami*. Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2014.
- Stopyra Janusz, Die deutsche und dänische Wortbildung aus kontrastiver Sicht. W: Manuela Schöneberger / Volkmar Engerer / Peter Öhl / Bela Brogyanyi (wyd.): *Dialekte, Konzepte, Kontakte* (Sprache & Sprachen, Sonderheft). Gesellschaft für Sprache und Sprachen, Jena 2014, s. 119–131.

Słowa kluczowe:

gramatyka duńska, język niemiecki, język angielski, język wyjściowy język docelowy

Abstract

Danish as a second language from the viewpoint of learners who know German and English

The present article describes the Danish grammar from the viewpoint of German and English and attempts to give learners of Danish some advice on which language they should choose as the first language. It turns out that German

seems to be a better starting point to learn Danish than English because of its more complex morphology.

Key words:

Danish grammar, German, English, first language, aim language

Obcy – swoi. Polityka pamięci w dyskursie publicznym na Opolszczyźnie

Przedmiot i metodologia badań

Twierdzenie, że współcześni mieszkańcy Dolnego Śląska akceptują niemieckie pochodzenie dziedzictwa kulturowego tego regionu jest dzisiaj truizmem i nie wymaga dowodzenia. Napisano na ten temat wiele artykułów i monografii. Potwierdzają to również badania „Tożsamość mieszkańców Dolnego Śląska” z 2011 roku¹, z których wynika, że mieszkańcy Dolnego Śląska są „dumni z całej jego historii, bez względu na to w ramach jakiego państwa te tereny się znajdowały”².

Nie brakuje przykładów upamiętniania niemieckich śladów kulturowych na Dolnym Śląsku. Należy jednak w tym miejscu poczynić dwie uwagi. Po pierwsze, dbałość o materialne artefakty dziedzictwa kulturowego i upamiętnianie jej twórców służy wypełnieniu luki w historii regionu, ale nie wpływa na pojmowanie i ocenę zdarzeń kontrowersyjnych. Po drugie, tradycję Dolnego Śląska kształtują właściwie Polacy, gdyż region ten zamieszkuje niewielu kontynuatorów przedwojennego dziedzictwa. Ludność deklarująca niemiecką przynależność narodową stanowi zaledwie 3,13% mieszkańców tego regionu. Dla porównania, na Opolszczyźnie żyje 54,19% osób należących do mniejszości niemieckiej³. Diaspory, inaczej niż zwarte skupiska ludności niemieckiej, nie mają silnego głosu w dyskursie publicznym i nie mogą „przebić się” ze swoimi postulatami przez gąszcz problemów, którymi żyje opinia publiczna. Można przypuszczać, że ich wpływ na kształt polityki historycznej nie jest duży.

Biorąc pod uwagę powyższe względy, problem badawczy, którym jest kształtowanie polityki pamięci w wielonarodowym regionie, zawężono do badań przeprowadzonych na Opolszczyźnie. Mając na uwadze rozległość tego zagadnienia, którego nie sposób opisać całościowo w jednym artykule, uwagę skoncentrowano na wybranych jego aspektach. Sformułowano następujące pytania badawcze: Czym różnią się oce-

¹ *Tożsamość mieszkańców Dolnego Śląska. Raport z badań*, red. Piotr Żuk, Centrum Monitoringu Społecznego i Kultury Obywatelskiej we Wrocławiu, Wrocław 2011.

² Tamże, s. 65.

³ *Mniejszości narodowe i etniczne oraz społeczność posługująca się językiem kaszubskim – charakterystyka społeczno-demograficzna według Narodowego Spisu Powszechnego Ludności i Mieszkań 2011. Załącznik nr 9 do III Raportu dla Sekretarza Generalnego Rady Europy z realizacji przez Rzeczpospolitą Polską postanowień Konwencji ramowej o ochronie mniejszości narodowych*, Warszawa 2013, s. 20.

ny normatywne wybranych zdarzeń i postaci przedstawiane przez przedstawicieli mniejszości niemieckiej i przez ich adwersarzy? Jakie postulaty w obszarze polityki pamięci formułują reprezentanci mniejszości niemieckiej w Opolskiem? Czy władze regionu spełniają te postulaty?

Postawione pytania wykazują związek z definicją pojęcia „polityka pamięci”, zwaną również „polityką historyczną”. Na potrzeby opracowania „politykę pamięci” określono jako całokształt działań wszystkich podmiotów wywierających wpływ na procesy podejmowania decyzji dotyczących ogółu mieszkańców w określonym regionie, których celem jest ukształtowanie świadomości historycznej tak mieszkańców owego regionu, jak i szerzej – mieszkańców całego państwa. Szczęólnego znaczenia w świetle tej definicji nabierają cele polityki pamięci, a zwłaszcza jej zadanie integrowania społeczeństwa. Jak zauważa Eugeniusz Ponczek:

„Przeświadczenie, iż polityka to sztuka rządzenia, implikuje możliwość kształtowania świadomości obywatelskiej, integrującej w mniejszym bądź większym stopniu tożsamość obywatelską, patriotyczną, jak i również etniczną, czy też narodową, opartą na odwoływaniu się do wspólnoty dziejów mieszkańców tego lub innego państwa i – tym samym – do pamięci zbiorowej społeczeństwa, zwłaszcza gdy jego liczni przedstawiciele musieli walczyć o niepodległość ojczyzny i trwałą suwerenność państwa jako podmiotu stosunków międzynarodowych”⁴.

Pamięć zbiorowa pełni funkcję integracyjną, jeżeli obejmuje względnie jednolite wartościowanie zdarzeń i postaci historycznych. Jest rezultatem procesu tworzenia znaczeń, w wyniku którego powstaje wspólnota symboliczna, którą jest naród, mniejszość narodowa, czy grupa etniczna. Interpretacje narodu jako wspólnoty symbolicznej odnajdujemy w ujęciu tak kulturalistycznym, jak i politycznym.

Zgodnie z propozycją Antoniny Kłoskowskiej, naród można określać jako wspólnotę komunikowanych znaczeń, której fundamentem jest normatywna spójność⁵. Jak zauważa Andrzej Piotrowski:

„Świat społeczny to tyle co dziedzina kolektywnie zorientowanych, dobrowolnych działań i procesów komunikacji, wyodrębniająca się ze względu na ich wspólną oś tematyczną, a więc społecznie zorganizowana rama dyskursu. Naród, podobnie jak sztuka czy sport, to przykłady takich ram interakcyjnych i znaczeniowych, obejmujących i porządkujących aktywność osób w ten czy inny sposób zainteresowanych uczestnictwem w obiegu znaczeń tę oś wyznaczających”⁶.

Polityczne ujęcia narodu, reprezentowane przez Erica Hobsbawma, czy Michaela Billiga, mają charakter konstruktywistyczny, wynikający z przekonania o celowym

⁴ Eugeniusz Ponczek, *Polityka pamięci versus polityka historyczna: aspekty semantyczny, aksjologiczny i merytoryczny w narracji polskiej*, „Przegląd Polityczny” nr 2/2013.

⁵ Antonina Kłoskowska, *Kultury narodowe u korzeni*, PWN, Warszawa 1996.

⁶ Andrzej Piotrowski, *Proces kształtowania tożsamości narodowej w dyskursie potocznym i publicznym*, w: *Obszary ładu i anomii. Konsekwencje i kierunki polskich przemian*, s. 243–256, red. Anita Mieszalska, Andrzej Piotrowski, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 2006, s. 249.

oddziaływaniu państwa na sferę symboliczną w procesie integracji i homogenizacji jego mieszkańców. W opinii Billiga, dzięki codziennej reprodukcji przekonań, założeń, zwyczajów, wyobrażeń i praktyk, państwa narodowe „odtworzą się jako państwa, a ich obywatele jako narody”⁷. Wiele z tych konstrukcji, w tym tradycja, ma charakter wynaleziony, aczkolwiek granice inwencji wyznacza potoczne poczucie, co się nadaje do utradycjonowania, a co nie. Jak zauważa Andrzej Piotrowski, „wytwory elit symbolicznych przypominają pod tym względem deszcz, który wszakże bierze się z kondensacji nieustannego lecz niewidocznego parowania gleby, na którą pada”⁸. Innymi słowy tożsamość narodowa kształtuje się w procesie nieustannego dyskursu, prowadzonego przez elity i uczestników życia codziennego. Naród sprowadzony do wspólnoty znaczeń

„jest konsensem osiągniętym w procesie komunikacji społecznej, w którym osoby o statusie uprzywilejowanym, składają społeczeństwu ofertę ideologiczną”, a „złożenie oferty ideologicznej jest (...) próbą zbudowania wspólnoty aksjologicznej opartej o wartości dyskutowane i negocjowane w procesie komunikacji społecznej”⁹.

Niezależnie od tego, czy w badaniach przyjmie się założenie o konstruktywistycznym charakterze narodu, czy też o naturalnym procesie wyłaniania się kultury narodowej, dla obu podejść wspólne jest położenie akcentu na znaczenie sfery symbolicznej, którą można rozumieć jako wspólną płaszczyznę podzielanego rozumienia świata. Ma ona charakter integrujący, gdyż tworzy ramy interpretacyjne, rozumiane jako główne idee definiujące i organizujące dany problem w procesie jego interpretacji. Ten wywiedziony z fenomenologii i konstruktywizmu społecznego opis wspólnoty narodowej opiera się na paradygmacie interpretatywnym, zgodnie z którym „rzeczywistość społeczna nie ma charakteru konkretnego, lecz jest tworem intersubiektywnym uczestników, czyli ludzi, którzy sami, poprzez swoje działania, tworzą je wciąż na nowo”¹⁰. To, co jest oczywiste dla uczestnika, jest społecznym konstruktem dla badacza, stąd zadaniem tego ostatniego jest ukazanie, w jaki sposób ów świat powstaje.

Częścią świata mniejszości narodowej jest pamięć zbiorowa, powstająca z normatywnej oceny postaci i zdarzeń, które należą do historii regionu. Badanie, jakie znaczenia świat ten tworzą jest odkrywaniem jednego z zasobów, bez którego nie istniałaby ta specyficzna wspólnota narodowa. Specyficzna, gdyż jej członkowie stanowią mniejszość w państwie zamieszkanym przez ludność, w którego uniwersum kulturowym mieści się pamięć historyczna zbudowana częściowo na znaczeniach odmiennych od tych pielęgnowanych przez mniejszość. Na dychotomii pamięci

⁷ Michael Billig, *Banalny nacjonalizm*, Społeczny Instytut Wydawniczy Znak, Kraków 2008, s. 31.

⁸ Andrzej Piotrowski, dz. cyt., s. 249.

⁹ Barbara Kobzarska-Bar, *Tożsamość niemiecka w nowym tysiącleciu: Leitkultur a islam*, s. 117–140, w: *Świat Idei i Polityki. Tom 12*, Wydawnictwo Adam Marszałek, Toruń 2013, s. 124–125.

¹⁰ Monika Kostera, *Antropologia organizacji. Metodologia badań terenowych*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2003, s. 16.

historycznej na Opolszczyźnie wskazuje dyskusja tocząca się w mediach, w której różnie interpretowane są Tragedia Górnośląska i postawa Herberta Czai.

Bezcenną kopalnią wiedzy o badanej grupie społecznej są teksty, które pochodzą od niej samej. Są one zamieszczane w mniejszościowej prasie i na portalach internetowych, a także pojawiają się w innych środkach masowego przekazu. Informacje o wydarzeniach i postaciach ważnych z punktu widzenia reprezentantów mniejszości są regularnie publikowane na stronie internetowej Związku Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych.

Związek Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych z siedzibą w Opolu stanowi organizację dachową dla wszystkich stowarzyszeń mniejszości niemieckiej, których interesy reprezentuje w stosunkach z polskimi i niemieckimi organami władzy. W zarządzie zasiadają m.in. współprzewodniczący Komisji Wspólnej Rządu i Mniejszości Narodowych i Etnicznych, a także członkowie rady i zarządu Fundacji Rozwoju Śląska i Wspierania Inicjatyw Lokalnych, która prowadzi działalność dotacyjną dla organizacji mniejszości niemieckiej w Polsce. ZNSSK realizuje wiele przedsięwzięć z obszaru polityki pamięci, do których należą: organizacja konferencji (np. „Niemcy w Polsce. Życie mniejszości niemieckiej w nowej rzeczywistości w Polsce po roku 1945” w dniach od 29 do 31.05.2015 na Górze Świętej Anny), spotkań popularyzujących mniejszość niemiecką (np. Festiwalu Kultury Mniejszości Niemieckiej w Hali Stulecia we wrześniu 2012 i 2015 roku), wydawanie czasopism (np. „Wochenblatt.de”) i publikacji książkowych oraz redagowanie strony internetowej Związku. W ostatnim czasie ukazały się m.in. publikacja „Być Niemcem w Polsce”¹¹, w której zebrano wspomnienia członków mniejszości niemieckiej z pierwszych lat powojennych oraz rzeczywistości życia w PRL, „Na pewno się jeszcze zobaczymy”¹², której bohaterka – mała dziewczynka, mieszkanka dawnego Guttentagu – pod koniec wojny zmuszona była uciekać przed Armią Czerwoną do Westfalii, czy „Die Deutschen in Polen. Die kommunistischen Behörden gegenüber der deutschen Bevölkerung”¹³, która jest pokłosiem konferencji na temat skutków postępowania władz komunistycznych wobec ludności niemieckiej w Polsce. We wstępie do tej ostatniej czytamy:

„Publikacja ma szczególne znaczenie, gdyż obie konferencje wydają się dowodzić, że o ile wydarzeniom lat 1945–1950 historycy poświęcili już sporo uwagi, o tyle okres 1950–1989 z punktu widzenia dyskryminacyjnej polityki Polskiej Rzeczypospolitej Ludowej wobec Niemców na Śląsku, Pomorzu, Warmii, Mazurach, Wielkopolsce czy Łodzi znalazł już o wiele mniej badaczy. Generalnie wszystkie te badania w sposób niezadowolający są popularyzowane, czy wprowadzane do obiegu społecznego np. w programach szkolnych”¹⁴.

¹¹ *Być Niemcem w Polsce: ludzkie losy w wykładach i we wspomnieniach*, red. Monika Wittek, Związek Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych, Opole 2011.

¹² Sigrid Schuster-Schmah, *Na pewno się jeszcze zobaczymy: historia dziewczynki ze Śląska*, Związek Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych, 2012.

¹³ *Die deutschen in Polen. Die kommunistischen Behörden gegenüber der deutschen Bevölkerung*, Verband der deutschen sozial-kulturellen Gesellschaften in Polen, Oppeln 2014.

¹⁴ Bernard Gaida, *Od Wydawcy*, w: *Die deutschen in Polen... dz.cyt.*, s. 7.

Słowa przewodniczącego ZNSSK wskazują na cel, który organizacja sobie stawia, a którym jest wprowadzenie do świadomości społecznej interpretacji wydarzeń i postaci historycznych zgodnej z punktem widzenia reprezentantów mniejszości.

Strona internetowa Związku jest profesjonalnym informatorem o sprawach istotnych dla mniejszości, zwłaszcza tych o charakterze kulturalnym i politycznym. Posty zamieszczane są regularnie, istnieje możliwość hasłowego wyszukiwania informacji. Na stronie zamieszczane są również wskazówki praktyczne, np. dotyczące regulowania spraw ważnych z punktu widzenia mniejszości, jak organizowanie nauczania w języku niemieckim, a także informacje o godzinach nabożeństw czy emisji programów radiowych i telewizyjnych w języku niemieckim. Można zatem przypuszczać, że strona internetowa Związku jest ważnym źródłem informacji dla samej mniejszości. Z punktu widzenia podjętej problematyki badawczej istotny jest jej wymiar ogólnospołeczny. Strona jest nie tylko profesjonalnym źródłem wiedzy o mniejszości niemieckiej, ale również jej trybuną, z której liderzy głoszą stanowisko Związku zajmowane między innymi wobec spraw z obszaru polityki historycznej.

Zamieszczone na stronie internetowej artykuły analizowano w oparciu o podejście do tekstu jako dzieła otwartego, podobnie jak to ma miejsce w przypadku analizy semiotycznej, opisaną przez Monikę Kostereę. Taki tekst, jak zauważa wspomniana autorka, „można czytać rozmaicie, czytelnik jest zawsze tzw. aktorem współtworzącym dzieło”¹⁵, co nie oznacza, że istnieje zupełna dowolność interpretacji. Jej granice wyznacza „intencja tekstu”, która nie jest intencją autora, gdyż to, „co autor miał na myśli jest jego/jej prywatną sprawą”¹⁶. Nie jest ona również identyczna z intencją czytelnika. Intencję dzieła należy utożsamiać ze strategią, „jaka została zawarta w tekście dla prowadzenia czytelnika modelowego ku określonym, nie dowolnym, interpretacjom”¹⁷. Przedmiotem badania w niniejszym artykule jest zarówno strategia, jak i tworzone w wyniku jej zastosowania znaczenia, które mają się stać częścią pamięci historycznej regionu.

Analizę tekstów oparto na wskazówkach dotyczących odmiany jakościowej tej techniki badawczej, czyniąc przedmiotem zainteresowania ocenę określonych wydarzeń. Do analizy oceny normatywnej zdarzeń i postaci wybrano artykuły pochodzące z portalu Związku Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych i internetowego wydania „Dziennika Zachodniego”. Dotyczą one pamięci wydarzeń określanych jako „tragedia górnośląska” oraz charakterystyki postawy i działalności Herberta Czai, zawierają ponadto ich ocenę normatywną. Wybór wspomnianych źródeł wiadomości podyktowany był tym, że najwyższej pozycjonowane w Internecie artykuły dotyczące wspomnianych kwestii pochodzą ze strony internetowej „Dziennika Zachodniego”, a z kolei ZNSSK reprezentuje na swoim portalu stanowisko mniejszości niemieckiej.

Kolejna część badania miała charakter eksploracyjny. Jej celem było zidentyfikowanie i opisanie wydarzeń wpisujących się w obszar polityki pamięci, które

¹⁵ Monika Kostera, dz. cyt., s. 151.

¹⁶ Ibidem.

¹⁷ Ibidem, s. 153.

inicjuje elita mniejszości niemieckiej. Usystematyzowano zatem wiedzę o postulatach stawianych władzom regionalnym w tym zakresie i reakcjach tych ostatnich, dostępną głównie na stronie portalu ZNSSK. Jako że celem badania było również udzielenie odpowiedzi na pytanie, czy znaczenia nadawane przez mniejszościowe elity wspomnianym wydarzeniom są tożsame z tymi, które należą do pamięci historycznej pozostałych mieszkańców regionu, przywołano stanowiska odnoszące się do tej kwestii, które prezentowane są w tekstach zamieszczonych na stronie portalu „Dziennika Zachodniego”. Uwzględniono również pochodzące stamtąd komentarze, dotyczące oceny reakcji elit na postulaty mniejszości.

Tragedia Górnśląska

Tragedia Górnśląska jest opisana w 10 artykułach zamieszczonych na stronie www.vdg.pl w okresie od 21.01.2013 do 22.04.2015. Trzy artykuły zawierają wystąpienia przewodniczącego ZNSSK Bernarda Gaidy, jeden tytuł to wywiad ze wspomnianym przewodniczącym, cztery artykuły donoszą o konferencjach dotyczących Tragedii Górnśląskiej, a ostatnie dwa przedstawiają uroczystości odbywające się w związku z tym wydarzeniem

Pierwsze pytanie, które postawiono w badaniu brzmiało: jakie desygnaty i konotacje wiązane są z pojęciem „tragedia górnśląska” w wybranych do analizy tekstach? W apelu przewodniczącego ZNSSK z dnia 21.01.2013 roku czytamy:

„Tragedia Górnśląska dotyczyła nie tylko mordów i gwałtów Armii Czerwonej, wywózek na wschód, lecz także tworzenia przez sowieckie, a później także komunistyczne polskie władze obozów, w których umieszczano ludzi z tytułu niemieckiego pochodzenia, a tysiące z nich zapłaciło za to życiem”¹⁸.

Z kolei w artykule z dnia 25.01.2015 zakres analizowanego pojęcia poszerzono o „brak możliwości nauki języka niemieckiego na Śląsku co prowadziło niejednokrotnie do utraty tożsamości”¹⁹.

Jak wynika z przedstawionego opisu, w zakres pojęcia „tragedia górnśląska” wchodzi przestępstwa o charakterze kryminalnym (zabójstwa, zgwałcenia) i zachowania łamiące prawa człowieka skierowane przeciwko określonej grupie społecznej, od najpoważniejszych (przymusowe wysiedlenia i umieszczanie w obozach odosobnienia) po praktyki asymilacyjne niezagrażające fizycznemu bytowi grupy.

W artykułach przejawia się tendencja do poszerzenia obszaru i zwiększenia skali zbrodniczej działalności przez uznanie za ofiary wszystkich Niemców, którzy po zakończeniu wojny pozostali w miejscu zamieszkania. Jak zauważa Bernard Gaida:

¹⁸ *Apel Przewodniczącego: Tragedia Górnśląska 2013*, <http://www.vdg.pl/pl/article/464-apel-przewodniczacego-tragedia-gornoslaska-2013>, data dostępu: 20.06.2015.

¹⁹ *Na Śląsku upamiętnili tragedię Niemców. Będzie uchwała Sejmu?*, <http://www.vdg.pl/pl/article/2459-na-slasku-upamietnili-tragedie-niemcow-bedzie-uchwala-sejmu>, data dostępu: 20.06.2015.

„zima 1945 oraz lata następne nie była tylko tragedią Śląska, lecz całego ówczesnego niemieckiego wschodu”²⁰.

Wydarzenia opisane w artykułach są wartościowane jednoznacznie negatywnie, o czym świadczy użycie takich słów, jak „tragedia” i „zbrodnia”, które są kojarzone z określeniami „niemieccy cywile” lub „cywile”. Takie zestawienia prowadzą do odbioru i oceny opisywanych zdarzeń jako praktyk właściwych ludobójstwu. Znamienne jest użycie określenia „wywózki”, które w tradycji polskiej jest silnie nacechowane emocjonalnie. Wiąże się z nim negatywne konotacje znaczeniowe, związane z przymusowym wywożeniem na Sybir Polaków. Używane są również inne emocjonalnie nacechowane określenia, takie jak „gwałt”, „mord”, „piekło kobiet”, „trauma”, „cierpienie”, „zameczony”, itp.

Kolejne pytanie badawcze, postawione w trakcie prac nad tekstami zamieszczonymi na portalu www.vdg.pl, można sformułować następująco: Jakie postulaty odnośnie Tragedii Górnośląskiej formułują autorzy wypowiedzi i czy są one spełniane?

Zasadniczo postulaty zamieszczone na wspomnianym portalu dotyczą wprowadzenia do pamięci zbiorowej mieszkańców Polski negatywnej oceny moralnej tamtych wydarzeń, wskazania sprawców Tragedii Górnośląskiej i objęcia poszkodowanych kategorią ofiary. Temu służyć mają upamiętnienia w formie tablic i pomników, organizowanie konferencji poświęconych Tragedii oraz upowszechnianie wiedzy na jej temat w formie materiałów dydaktycznych dla szkół. Jak zauważa Bernard Gaida: „zawsze nazywajmy ofiary ofiarami, a oprawców oprawcami. Byli niemieccy zbrodniarze i ich ofiary, ale były też niemieckie ofiary i ich oprawcy, obie te grupy trzeba pokazywać, tak jak zapamiętała je historia – prawdziwie i we właściwych wymiarach moralnych”²¹.

Kolejnym celem realizowanym przez publikację tekstów jest nadanie Tragedii Górnośląskiej wymiaru politycznego. Przewodniczący ZNSSK Bernard Gaida oczykuje od władz Polski deklaracji uznania odpowiedzialności państwa za Tragedię. Jak zauważa Gaida: „Dlatego w tym miejscu z podziwem odnoszę się do przykładu węgierskiego, gdzie w 2012 roku parlament w Budapeszcie jednogłośnie ustanowił dzień 19 stycznia Dniem Pamięci Wypędzonych Niemców i w związku z tym za to wypędzenie przeprosił”²².

Na stronie internetowej ZNSSK znajdują się również informacje o projektach realizowanych przez różne podmioty publiczne, które są odpowiedzią na zgłaszane postulaty. W roku 2011 Sejmik Województwa Śląskiego ustanowił ostatnią sobotę stycznia oficjalnym Dniem Pamięci Tragedii Górnośląskiej 1945, a w 2012 roku Sejmik Województwa Opolskiego przyjął rezolucję, oddającą hołd cywilnym ofiarom zbrodni Armii Czerwonej zimą 1945. Jak zauważa poseł Ryszard Galla, „Są rozważania na temat inicjatywy upamiętniającej Tragedię Górnośląską w polskim Sejmie”²³.

²⁰ *Przemówienie Przewodniczącego Bernarda Gaida, Łambinowice 25.01.2015*, <http://www.vdg.pl/pl/article/2461-przemowienie-przewodniczacego-bernarda-gaida-lambinowice-25-01-2015>, data dostępu: 20.06.2015.

²¹ *Przemówienie Przewodniczącego Bernarda Gaida*, dz. cyt., data dostępu: 20.06.2015.

²² *Przemówienie Przewodniczącego Bernarda Gaida*, dz. cyt., data dostępu: 20.06.2015.

²³ *Na Śląsku upamiętnili tragedię Niemców*, dz. cyt., data dostępu: 20.06.2015.

Zorganizowano na ten temat dwie konferencje naukowe, z których jedna została zorganizowana w gmachu polskiego parlamentu z inicjatywy Sejmowej Komisji Mniejszości Narodowych i Etnicznych, a druga na wydziale teologicznym Uniwersytetu Opolskiego.

Analiza artykułów zamieszczonych na portalu www.vdg.pl pozwala na sformułowanie wniosku, że postulaty wprowadzenia do społecznej pamięci Polski negatywnej oceny moralnej Tragedii Górnos Śląskiej i upamiętnienia jako jej ofiar niemieckiej ludności cywilnej są realizowane przez określone podmioty polityczne i instytucje edukacyjno-naukowe nie reprezentujące mniejszości niemieckiej. Powstaje tym samym wrażenie, że w przestrzeni publicznej rośnie poparcie dla wzmiankowanych postulatów zarówno w instytucjach politycznych, jak i w środowisku naukowym.

Pojawia się w tym miejscu pytanie: Czy ocena Tragedii Górnos Śląskiej formułowana przez mniejszość niemiecką jest powszechna na Opolszczyźnie, czy też toczy się na ten temat dyskurs?

W celu udzielenia odpowiedzi na tak sformułowane pytanie poddano analizie artykuły prasowe, które odnoszą się do podejmowanych przez elity mniejszości niemieckiej działań związanych z upowszechnieniem znaczenia Tragedii Górnos Śląskiej. Pośród wydań internetowych prasy najwięcej przedmiotowych informacji pojawiło się w „Dzienniku Zachodnim”. Większość tekstów miała charakter informacyjny – były to notatki prasowe donoszące o zdarzeniach związanych z tym wydarzeniem, do których należy zaliczyć: organizację w Sejmie konferencji na ten temat pod patronatem marszałka Sejmu, przygotowanie przez posłankę Platformy Obywatelskiej stosownego projektu uchwały sejmu, uchwalenie przez Sejmik Województwa Śląskiego Dnia Pamięci o Tragedii Górnos Śląskiej i ustanowienie przez jego radnych Roku 2015 Rokiem Ofiar Tragedii Górnos Śląskiej 1945, otwarcie w Radzionkowie Centrum Dokumentacji Deportacjach Górnos Ślązaków do ZSRR, przygotowanie przez katowicki IPN specjalnej teki edukacyjnej „Tragedia w cieniu *wyzwolenia*. Górny Śląsk w 1945 roku” dla nauczycieli i zorganizowanie przez tę instytucję konkursu na temat wywózek adresowanego do uczniów, celebrowanie mszy upamiętniającej Tragedią Górnos Śląską przez arcybiskupa Wiktora Skworca oraz odsłonięcie tematycznych tablic w bytomskim kościele i archikatedrze katowickiej.

Przeгляд informacji o działaniach podejmowanych w związku z Tragedią Górnos Śląską pozwolił na sformułowanie wniosku, że cel mniejszości niemieckiej, którym miało być upamiętnienie niemieckich cywilów jako ofiar Tragedii Górnos Śląskiej wraz ze wskazaniem sprawstwa po stronie Armii Czerwonej i komunistycznego aparatu represji jest realizowany przez regionalne i lokalne władze (Sejmik Śląski, wójt Radzionkowa), władze centralne (organizacja konferencji w gmachu sejmu pod patronatem marszałka Sejmu), instytucje państwowe (katowicki IPN) i kościelne.

Pośród 110 analizowanych tekstów, które opublikowano na stronie <http://www.dziennikzachodni.pl/> w okresie od stycznia 2011 do maja 2015 roku, cztery artykuły zawierały stanowisko negatywne wobec postulatów formułowanych przez mniejszość niemiecką. Poddano w nich krytyce dążenie do rozszerzenia pojęcia „Tragedia Górnos Śląska” na niemieckich mieszkańców terenów poza Górnym Śląskiem i na wydarzenia inne niż deportacje. Wskazano również, że wysiedlenia są logiczną częścią procesu zapoczątkowanego przez II wojnę światową. W jednym ze wspo-

mnianych artykułów Teresa Semik tak oceniła wystawę „Koniec i początek. Rok 1945 na Górnym Śląsku” prezentowaną w Sejmiku Śląskim: „To jest raczej ekspozycja historii wschodnich terenów III Rzeszy, dla których wojenny dramat zaczął się wraz z wkroczeniem Armii Czerwonej, przy relatywizowaniu niemieckiej okupacji tej ziemi”²⁴. Podważono również argument o polskim sprawstwie Tragedii: „To nie państwo polskie ponosi odpowiedzialność za Tragedię Górnos Śląską, ale komuniści, którzy wtedy zostali postawieni u władzy”²⁵. W trakcie badań pojawiły się również inne interesujące wątki, takie jak sugerowanie rywalizacji między mniejszością niemiecką a Ruchem Autonomii Śląska. Dla tego ostatniego Tragedia Górnos Śląska ma być „mitem założycielskim”. Jak zauważono w jednym z artykułów: „Takim wydarzeniem jest właśnie Tragedia Górnos Śląska, którą autonomiści już dawno wynieśli na sztandary i domagali się upamiętnienia”²⁶.

Analiza tekstów zamieszczanych na portalu „Dziennika Zachodniego” przez ponad cztery lata pozwala na sformułowanie wniosku, że ocena Tragedii Górnos Śląskiej na Opolszczyźnie nie jest jednoznaczna. Jednocześnie można zauważyć, że znacznie częściej publikowane są tam artykuły prezentujące stanowisko mniejszości niemieckiej niż takie, które są wobec niego krytyczne. Prowadzi to do wniosku, że jej liderzy grają dominującą rolę w dyskursie publicznym dotyczącym oceny normatywnej wydarzeń.

Upamiętnienie Herberta Czaja

Herbert Czaja jest postacią wymykającą się jednoznacznej ocenie w Polsce, jako że podejmował on decyzje i działania wskazujące na, z jednej strony nieprzejednane stanowisko w sprawie granicy na Odrze i Nysie, a z drugiej na potrzebę pokojowego współżycia Polaków i Niemców. Postawę Czaja najlepiej charakteryzuje Władysław Bartoszewski, gdy pisze:

Gdy mieszkałem w Niemczech, przychodził do nas do domu, wręczał kwiaty mojej żonie i bardzo grzecznie rozmawiał z nią po polsku. Potem przystępowaliśmy do sporu, bo on się upierał, że w przyszłości Śląsk musi mieć jakiś specjalny status, specjalne uprawnienia konfederacyjne, ja mu na to odpowiadałem, że po doświadczeniach lat 1939–1945 jest to całkowicie niemożliwe. »Drogi panie Czaja, pan nie chciał być hitlerowcem, i chwala panu, ale szereg pańskich niemieckich ziomków śląskich, obywateli Rzeczypospolitej, poszło do SA i do SS, ja to dobrze pamiętam... a co do granicy na

²⁴ Teresa Semik, *Nadużywana Tragedia Górnos Śląska. Kontrowersyjna wystawa w Sejmie Śląskim*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3754253.naduzywana-tragedia-gornoslaska-kontrowersyjna-wystawa-w-sejmie-slaskim.id.t.html>, data dostępu: 20.06.2015.

²⁵ Krystian Szulc, *To nie państwo polskie jest winne Tragedii Górnos Śląskiej, a komuniści*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/748899.szulc-to-nie-panstwo-polskie-jest-winne-tragedii-gornoslaskiej-a-komunisci-zdjecia.id.t.html>, data dostępu: 20.06.2015.

²⁶ *Walka o śląską pamięć: Czyje są Tragedia Górnos Śląska i śląska godka?*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3465979.walka-o-slaska-pamiec-czyje-sa-tragedia-gornoslaska-i-slaska-godka.id.t.html>, data dostępu: 25.06.2015.

Odrze i Nysie, to w ogóle nie będziemy dyskutować». On się zastanawiał, kiwał głową i przechodziliśmy do spraw związanych z możliwymi polami współpracy. Więc mogłem się tylko ucieszyć, gdy w 1993 roku Herbert Czaja zwrócił się do »nieprzejednanych« ze Związku Wypędzonych: »Nie wolno nam zapomnieć, że nasi sąsiedzi byli ofiarami ciężkich zbrodni, które popełnili Niemcy. Musimy też spróbować przeciwdziałać lękowi przed niemiecką hegemonią!«²⁷

Ten zachodniemiecki polityk chadecki, poseł do Bundestagu i prezes Związku Wypędzonych, urodził się w 1914 roku w Cieszynie. Po podziale Śląska Cieszyńskiego i Cieszyna w roku 1920 jego rodzina znalazła się w polskiej części miasta i pomimo niemieckiego pochodzenia przyjęła polskie obywatelstwo. Przed wojną Herbert Czaja został członkiem Niemieckiej Chrześcijańskiej Partii Ludowej (*Deutsche Christliche Volkspartei*), z której wywodzi się dzisiejsze CDU. Jego mentorem był dr Eduard Pant, pełniący w latach 30. obowiązki przewodniczącego wspomnianej partii, który, jak wspomina Christoph Eberhardt Palmer był „prawym przedstawicielem niemieckości i konsekwentnym przeciwnikiem narodowego socjalizmu” i który „postrzegał swoją gazetę »Der Deutsche In Polen« jako centralny organ sprzeciwu wobec NS w Polsce”²⁸. W 1939 r., tuż przed wybuchem wojny, Czaja obronił doktorat na Uniwersytecie Jagiellońskim. Po zajęciu Śląska przez nazistowską Rzeszę z urzędu otrzymał obywatelstwo niemieckie. Czaja nie był członkiem NSDAP, ale jako tzw. volksdeutsch, czyli Niemiec nie będący obywatelem państwa niemieckiego w chwili wybuchu wojny, należał do Wspólnoty Niemieckiej (*Deutsche Gemeinschaft*), która podlegała struktrom NSDAP. Jak zauważa Dietrich Orlow, „Wspólnota Niemiecka w całokształcie nie była politycznie aktywną grupą nazistowską”²⁹. Stephan Lehnstaedt uważa, że w organizacji tej zrzeszeni byli wszyscy Niemcy, którzy nie byli członkami partii, a przebywali na terytorium Generalnej Guberni dłużej niż 3 miesiące³⁰. Z kolei Mirosław Cygański, zarzuca Czaj, „że aktywnie udzielał się w szeregach *Volksdeutsche Gemeinschaft*”³¹. Wątpliwości budzi również jego aktywność podczas okupacji na Uniwersytecie Jagiellońskim i relacje z Polakami.

Przedmiotem dyskusji w mediach, obserwowanej na łamach internetowego wydania „Dziennika Zachodniego” i portalu Związku Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych, była ocena postawy Herberta Czai. Stronę gazety reprezentowała redaktor Teresa Semik, w imieniu Związku wypowiedział się głównie jej przewodniczący Bernard Gaida. W badaniu uwzględniono te wypowiedzi prasowe,

²⁷ Władysław Bartoszewski, Michał Komar, *Mimo wszystko, wywiadu rzeki księga druga*, Świat Książki, Warszawa 2008, s. 145.

²⁸ *Leben und Wirken von Dr. Herbert Czaja. Vortrag Dr. Christoph E. Palmer vom 10. November 2014, Stuttgart-Bad Cannstadt, Kursaal*, <http://kulturportal-west-ost.eu/blog/2015/23796/christoph-e-palmer-leben-und-wirken-von-dr-herbert-czaja>, data dostępu: 24.08.2015.

²⁹ Dietrich Orlow, *The Nazi Party 1919–1945: A Complete History*, Enigma Books, 2013.

³⁰ Zob. Stephan Lehnstaedt, *Okkupation im Osten: Besatzeralltag in Warschau und Minsk 1939–1944*, Oldenbourg Wissenschaftsverlag GmbH München, s. 72.

³¹ Teresa Semik, *Herberta Czai nie da się wybielić. Nie można go uhonorować tablicą na polskiej szkole*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3835391,herberta-czai-nie-da-sie-wybielic-nie-mozna-go-uhonorowac-tablica-na-polskiej-szkole.id.t.html>, data dostępu 25.08.2015.

które bezpośrednio dotyczyły tej postaci, czyli pięć artykułów pochodzących ze strony Związku i pięć tekstów zamieszczonych na stronie internetowej „Dziennika Zachodniego”.

Dyskusję wywołał wniosek złożony przez Towarzystwo Społeczno-Kulturalne Niemców Województwa Śląskiego w Raciborzu, w którym zwracano się o zawieszenie na budynku Zespołu Szkół Specjalnych w Skoczowie tablicy pamiątkowej poświęconej Herbertowi Czaję. We wspomnianej szkole znajdował się niegdyś jego dom. Jak tłumaczy przewodniczący TSKN Marcin Lippa: „Dla nas Herbert Czaja był orędownikiem porozumienia między Niemcami i ich wschodnimi sąsiadami oraz wybitnym politykiem i o taką treść tablicy też wnioskowaliśmy”³².

Analizowane artykuły pojawiły się w okresie od 16 marca do 2 czerwca 2016 roku. Pierwszy z nich, autorstwa Teresy Semik, był tym, który wywołał dyskusję, jako że już 27 marca nawiązał do niej Bernard Gaida na blogu prowadzonym na stronie internetowej ZNSSK. W miesiąc później przewodniczący ustosunkował się do zarzutów redaktor Semik w artykule opublikowanym na portalu www.vdg.pl. W kolejnych artykułach zarówno redaktor Teresa Semik, jak i przewodniczący Bernard Gaida odnosili się do wypowiedzi adwersarza, tocząc dyskusję na łamach prasy. Chronologiczne jej przedstawienie pozwala na uchwycenie ewolucji stanowisk i konkretyzacji kwestii zasadniczych z punktu widzenia adwersarza.

W artykule z dnia 16 marca br. pod tytułem „Niemcy chcą w Skoczowie uhonorować nazistę Herberta Czaję. Kto przeciw?” Teresa Semik stawia tezę, że Herbert Czaja był nazistą i „likwidował polskość w czasie wojny”. Jak pisze Semik, Czaja „służył Hitlerowi oraz »wypędzonym«”, „pomagał nazistom likwidować Uniwersytet Jagielloński” i „do końca życia kwestionował nasza zachodnią granicę”. W polskiej świadomości historycznej wszystkie te postawy są w równym stopniu niedopuszczalne. Autorka odwołując się do powszechnie obowiązującej oceny moralnej stawia retoryczne pytanie „Czy nazista może być uhonorowany?”³³. Opinię uzasadnia odwołując się do autorytetu naukowego:

„Prof. Bogdan Musiał z Uniwersytetu Kardynała Stefana Wyszyńskiego twierdzi z kolei, że według niemieckich dokumentów, które on widział, Czaja był asystentem UJ od lipca do września 1939 roku. – Natomiast od stycznia do kwietnia 1940 likwidował Uniwersytet Jagielloński na podstawie umowy o dzieło – dodaje profesor”³⁴.

Na potwierdzenie tezy o antypolskim charakterze działalności Herberta Czaję, Semik przytacza opinię Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce, pochodzącą z 1973 roku. Stwierdzono w niej, że objęcie przez Czaję asystentury

³² *Dziennik Zachodni nazywa Herberta Czaję nazistą. Partia CDU: On żył dla pojednania*, <http://vdg.pl/pl/article/2599-dziennik-zachodni-nazywa-herberta-czaja-nazista-partia-cdu-on-zy-l-dla-pojednania>, data dostępu 24.08.2015.

³³ Teresa Semik, *Niemcy chcą w Skoczowie uhonorować nazistę Herberta Czaję. Kto przeciw?*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3783797,niemcy-chca-w-skoczowie-uhonorowac-naziste-herberta-czaje-kto-przeciw.id.t.html>, data dostępu 24.08.2015.

³⁴ Tamże.

na Uniwersytecie Jagiellońskim „umożliwia mu działanie na rzecz zlikwidowania uczelni”³⁵. Powołuje się również na decyzję Wojewódzkiego Komitetu Ochrony Pamięci Walk i Męczeństwa, który wystąpił przeciwko honorowaniu Czai, między innymi ze względu na jego działalność w Deutsche Gemeinschaft. Autorka nie odnajduje w tej postaci niemal żadnych cech pozytywnych.

W odpowiedzi na tezę Teresy Semik o antypolskiej działalności Herberta Czai na portalu www.vdg.pl opublikowano kilka tekstów. W artykule z dnia 23 marca, pod tytułem „Dziennik Zachodni nazywa Herberta Czaja nazistą. Parta CDU: On żył dla pojednania”, jego postać przedstawiono w pozytywnym świetle. Odwołując się do opinii autorytetu, którym ma być „Christoph Palmer – były premier rządu Landu Badenia-Wirtembergia”³⁶, stwierdzono, że Czaja wyróżniał się niezłomną postawą antyhitlerowską. Dowodził jej, gdy „sprzeciwiał się wszystkiemu, co cechowało ideologię nazistowską” i podczas pobytu na Uniwersytecie Jagiellońskim, gdy „wspierał on i pomagał swoim polskim i żydowskim kolegom, którzy byli szykanowani i gnębieni w opanowanym przez nazistów Krakowie”³⁷. W artykule pojawiają się również odwołania do poglądów innych polityków, takich jak Wolfgang Schäuble czy Hartmut Koschik, jak również przywołanie autorytetu państwa: „Czy w obliczu dziś przecież tak niezwykle odpowiedzialnych za swoją nazistowską przeszłość Niemiec, ktoś to był nazistą, mógł być przez przedstawicieli rządów landów, federacji i jej urzędników tak powszechnie chwalony?”³⁸. Zdecydowany sprzeciw Czai wobec uznania granicy Niemiec na Odrze i Nysie jest relatywizowany argumentem odwołującym się do uczuć: „[był] Czaja jako człowiek silnie związany ze wspomnieniami swojego śląskiego Heimatu”³⁹. Zasadniczo autor artykułu stara się ukazać w pozytywnym świetle Herberta Czaję poprzez dowodzenie o antynazistowskiej postawie tego polityka.

W omawianym artykule ważne jest również zwrócenie uwagi na recepcję Czai w środowisku mniejszości niemieckiej. Ten aspekt zagadnienia podkreśla Bernard Gaida, który w wypowiedzi na blogu z dnia 27.03.2015, łączy odrzucenie wniosku o upamiętnienie Herberta Czai z naruszeniem praw mniejszości. Jak zauważa Gaida:

„Niestety w regionie mamy spory wysyp spraw, w których dokładnie na odwrót mam wrażenie, że decydenci uważają, że prawo mniejszości do istnienia i działania, jest łaską udzieloną jej przez większość i w związku z tym mniejszość w swej wdzięczności nie powinna już czegoś więcej oczekiwać”⁴⁰.

³⁵ Tamże.

³⁶ *Dziennik Zachodni nazywa Herberta Czaja nazistą*, dz. cyt., data dostępu: 25.08.2015.

³⁷ Tamże.

³⁸ Tamże.

³⁹ Tamże.

⁴⁰ Bernard Gaida, *Kolumna 27.03.2015 – Pozytywna dyskryminacja*, <http://www.vdg.pl/pl/blog/kolumna-przewodniczacego/post/2634-kolumna-27-03-2015-pozytywna-dyskryminacja>, data dostępu 24.08.2015.

W podobnym tonie wypowiada się autor, gdy pisze „List otwarty przewodniczącego ZNSSK Bernarda Gaida do Dziennika Zachodniego ws. Herberta Czai”⁴¹, opublikowany 16 marca br. na stronach internetowych ZNSSK i 24 kwietnia na stronie internetowej „Dziennika Zachodniego”⁴². Gaida formułuje zarzut, że artykuł autorstwa Teresy Semik „wpisuje się w próby podważenia pozytywnego wizerunku mniejszości niemieckiej i usiłuje ją pokazać jako ugrupowanie mające skrajne poglądy, skoro stara się o uhonorowanie rzekomego nazisty tablicą”⁴³

Przewodniczący zdecydowanie przeciwstawia się tezom o nazistowskiej przeszłości Czai, stosując argumenty z autorytetu oraz nadając sprawie wymiar moralny. Powołuje się m.in. na wypowiedzi historyków Krzysztofa Ruchniewicza i Jacka Krzysztofa Danela, którzy pomniejszają wartość dowodów zebranych przez Główną Komisję Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce. Ponadto cytuje opinię Adama Kleczkowskiego, która ma pochodzić z opracowania Jacka Krzysztofa Danela: „pracował dla Polski, narażał się dla Polski, dlatego zarówno on, jak i jego rodzice w Skoczowie zasługują wedle mego największego przekonania na względy w Państwie Polskim”⁴⁴.

W „Liście otwartym...” Gaida dokonuje pozytywnej konotacji Herberta Czai poprzez powiązanie jego nazwiska ze słowami nacechowanymi emocjonalnie, wywołującymi pozytywne skojarzenia i odwołującymi się do śląskiego patriotyzmu. O polityku tym pisze, że był „wierny Śląskowi” i „służący tysiącom przesiedlonych i wysiedlonych Ślązaków” oraz że usiłował pozostać „wiernym swej śląskiej niemieckości” i chociaż „tragicznie pozbawiony ojczyzny”⁴⁵.

Ripostą Teresy Semik na „List otwarty...” Bernarda Gaidy jest artykuł pod tytułem „Herberta Czai nie da się wybielić. Nie można go uhonorować tablicą na polskiej szkole”, który opublikowano na stronie internetowej „Dziennika Zachodniego” w dniu 24 kwietnia. Autorka wskazuje w nim na związek Czai z nazizmem, odwołując się do opinii autorytetów naukowych, m.in. profesora Andrzeja Chwalby i profesora Włodzimierza Borodzieja. Rezygnuje z określania tego polityka nazistą, podkreśla jednak jego przynależność do organizacji podległej NSDAP. Wskazuje, że po zajęciu Krakowa przez III Rzeszę pracował przy zabezpieczaniu uniwersyteckiego sprzętu dla przyszłego uniwersytetu III Rzeszy, a w Zakopanem „zasłużył się w umacnianiu niemieczyzny w GG oraz likwidowaniu polskości”⁴⁶. Te postulaty prowadzą Semik do konkluzji, że Czaja nie zasługuje na zaszczyt uhonorowania

⁴¹ Bernard Gaida, *List otwarty przewodniczącego ZNSSK Bernarda Gaida do Dziennika Zachodniego ws. Herberta Czai*, <http://www.vdg.pl/pl/article/2671-list-otwarty-przewodniczacego-znssk-bernarda-gaida-do-dziennika-zachodniego-ws-herberta-czai>, data dostępu 24.08.2015.

⁴² Bernard Gaida, *Tablica na polskiej szkole nie dla Herberta Czai [LIST OTWARTY]*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3835315,bernard-gaida-tablica-na-polskiej-szkole-nie-dla-herberta-czai-list-otwarty.id.t.html>, data dostępu 24.08.2015.

⁴³ Bernard Gaida, *List otwarty*, dz. cyt.

⁴⁴ Bernard Gaida, *List otwarty*, dz. cyt. W artykule nie podano źródła cytatu.

⁴⁵ Tamże.

⁴⁶ Teresa Semik, *Herberta Czai nie da się wybielić*, dz. cyt., data dostępu: 25.08.2015.

tablicą pamiątkową, gdyż przysługuje on ludziom o nieposzlakowanej opinii, a taką Czaja się nie cieszył „z powodu swojej współpracy z niemieckim okupantem”⁴⁷.

Odpowiedzią ZNSSK na artykuł Teresy Semik jest wywiad Bernarda Gaidy opublikowany na portalu www.vdg.pl w dniu 30 kwietnia pod tytułem „Herberta Czai nie trzeba by wybielać, gdyby go nie oczerniono”⁴⁸. Przewodniczący zarzuca w nim autorce „obrzucanie na oślep błotem” i „pisanie pod z góry przyjętą tezę”, uważa, że „pozbawiona jest szlachetnej odwagi przyznania się do błędu” i „pełna zawziętości”. Użycie tych emocjonalnie nasyconych epitetów wzmacnia moralny wydźwięk oceny postawy Czai tym bardziej, że jak zaznacza Gaida, problem dotyczy nie tablicy pamiątkowej, lecz pomówienia tego polityka o ideologię nazistowską. Oprócz wskazywania na brak rzetelności dziennikarskiej Gaida zarzuca również redaktorce błędną dedukcję:

„Smutkiem natomiast napawa mnie fakt, że mój apel o moralne podejście do osoby już nie żyjącej, a wielce zasłużonej, nie tylko nie został zrozumiany, ale przeciwnie ponownie drastycznie naruszony. Przykładem tego jest nieuczciwe operowanie argumentem, że Volksdeutsch nie mógł być przyjęty do NSDAP z formalnych przyczyn i wyciąganie z tego wniosku, że gdyby Czaja mógł to by do NSDAP wstąpił. Ten poziom argumentacji przystoi prasie brukowej, ale jak do tej pory sądziłem nie gazecie typu Dziennik Zachodni”⁴⁹.

Argument tego typu jest niepoprawny w sensie szerokim. Pojawia się w nim odwołanie do wiedzy nie wyrażonej w formie przesłanki, jakoby każdy volksdeutsch chciał należeć do NSDAP. Jeżeli nie możemy założyć prawdziwości tej przesłanki, nie możemy również być przekonani o prawdziwości konkluzji.

Analiza artykułów dotyczących uhonorowania tablicą pamiątkową Herberta Czai, zamieszczonych na stronach internetowych ZNSSK i „Dziennika Zachodniego” pozwala sformułować wniosek, że wokół tej sprawy toczy się dyskusja, wskazująca na niejednorodną ocenę działań i dorobku tego polityka na Opolszczyźnie. Jest ona częściowo związana z odwoływaniem się do różnych informacji dotyczących jego związku z nazizmem i odnoszących się do charakteru jego działalności na Uniwersytecie Jagiellońskim. Konotacja postaci tego polityka w polskiej pamięci historycznej jest odmienna od tej, którą pielęgnuje mniejszość niemiecka. W dyskusji pojawił się również wątek kwestionowania granicy na Odrze i Nysie przez Czaję, co w opinii „Dziennika Zachodniego” jest warunkiem pojednania, stąd uniemożliwia nazwanie go „orędownikiem pojednania polsko-niemieckiego”. Dla ZNSSK postawa Czai jest „kontrowersyjna”, jednak nie „antypolska”, ze względu na inne elementy dorobku tego polityka. Dyskurs prowadzony na łamach prasy wskazuje na niejednorodny charakter pamięci historycznej mieszkańców Opolszczyzny, której

⁴⁷ Tamże.

⁴⁸ Bernard Gaida: Herberta Czai nie trzeba by wybielać, gdyby go nie oczerniono, <http://www.vdg.pl/pl/article/2704-bernard-gaida-dziennik-zachodni-obrzuca-herberta-czaje-blotem>, data dostępu: 25.08.2015.

⁴⁹ Tamże.

elementy są ze sobą sprzeczne. Stanowisko Teresy Semik można sprowadzić do tezy, że nie można honorować w Polsce człowieka, który należał do jakichkolwiek struktur nazistowskich, przyczyniał się swoją pracą do likwidacji polskich dóbr narodowych i sprzeciwiał uznaniu Polski w jej obecnych granicach. Z poglądem tym polemizuje Bernard Gaida, który domaga się oceny postawy Czai uwzględniającej cały dorobek tego polityka, co ma być wyrazem respektowania praw mniejszości niemieckiej i traktowania jej jak partnera w regionie.

Wyrazem zróżnicowanej oceny postawy Herberta Czai są działania i decyzje podejmowane przez poszczególnych przedstawicieli władz samorządowych. Z inicjatywą uhonorowania Herberta Czai tablicą pamiątkową wystąpiło Towarzystwo Społeczno-Kulturalne Niemców w Raciborzu. W tej sprawie wystąpiło do Zespołu Szkół Specjalnych w Skoczowie, który działa w budynku należącym niegdyś do rodziny Czai. Dyrektorka szkoły uruchomiła procedurę powieszenia dwujęzycznej tablicy na froncie budynku. Sprawę przekazania wniosku mniejszości do Katowic nie konsultowała z Radą Pedagogiczną. Marszałek Województwa Śląskiego, któremu podlega szkoła, odmówił udzielenia zgody na powieszenie takiej tablicy. Sprawa ta podzieliła radnych powiatu cieszyńskiego. Podczas jednej z sesji, rada negatywnie zaopiniowała umieszczenie tablicy upamiętniającej Czaję w Skoczowie. Tekst oświadczenia poparło 20 radnych, a ośmiu wstrzymało się od głosu⁵⁰.

Wnioski końcowe

Reasumując rozważania dotyczące niejednorodnej narracji historycznej na Opolszczyźnie można stwierdzić, że w regionie tym prezentowane są zróżnicowane stanowiska dotyczące oceny wydarzeń Tragedii Górnośląskiej. Podobnie niejednolita jest ocena postawy Herberta Czai. Kwestie te są przedmiotem dyskursu, który toczy się w mediach, co jest zjawiskiem pozytywnym ze względu na demokratyczną formę kształtowania w ten sposób świadomości regionalnej. Popularyzowane stanowiska odwołują się do pamięci historycznej ukształtowanej odmiennie w świadomości Polaków i Niemców. Jednocześnie można zauważyć, że to mniejszość niemiecka jest stroną dominującą w kształtowaniu narracji historycznej i ekspansywną w działalności zmieniającej świadomość regionalną. Świadczy o tym przede wszystkim ilość i częstotliwość ukazywania się na stronach ZNSSK tekstów prezentujących ocenę normatywną mniejszości niemieckiej, jak również różnorodność inicjatyw realizowanych przez wiele podmiotów publicznych, które upowszechniają to stanowisko. Mniejszość niemiecka formułuje postulaty dotyczące polityki pamięci i postulaty te są częściowo realizowane przez władze samorządowe, centralne oraz instytucje edukacyjno-naukowe.

⁵⁰ Zob. *Tablica podzieliła radnych*, <http://ox.pl/mobile.beta/wiadomosci/czytaj/id/29876/tablica-podzieliła-radnych>, data dostępu 25.08.2015.

Bibliografia

- Apel Przewodniczącego: Tragedia Górnośląska 2013*, <http://www.vdg.pl/pl/article/464-apel-przeowdniczacego-tragedia-gornoslaska-2013>.
- Bartoszewski W., Komar M., *Mimo wszystko, wywiadu rzeki księga druga*, Świat Książki, Warszawa 2008.
- Billi M., *Banalny nacjonalizm*, Społeczny Instytut Wydawniczy Znak, Kraków 2008.
- Być Niemcem w Polsce: ludzkie losy w wykładach i we wspomnieniach*, red. Monika Wittek, Związek Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych, Opole 2011.
- Die deutschen in Polen. Die kommunistischen Behörden gegenüber der deutschen Bevölkerung*, Verband der deutschen sozial-kulturellen Gesellschaften in Polen, Oppeln 2014.
- Dziennik Zachodni nazywa Herberta Czaja nazistą. Partia CDU: On żył dla pojednania*, <http://vdg.pl/pl/article/2599-dziennik-zachodni-nazywa-herberta-czaja-nazista-partia-cdu-on-zył-dla-pojednania>.
- Gaida B., *Kolumna 27.03.2015 – Pozytywna dyskryminacja*, <http://www.vdg.pl/pl/blog/kolumna-przewodniczacego/post/2634-kolumna-27-03-2015-pozytywna-dyskryminacja>.
- Gaida B., *List otwarty przewodniczącego ZNSSK Bernarda Gaida do Dziennika Zachodniego ws. Herberta Czai*, <http://www.vdg.pl/pl/article/2671-list-otwarty-przewodniczacego-znssk-bernarda-gaida-do-dziennika-zachodniego-ws-herberta-czai>.
- Gaida B., *Od Wydawcy*, w: *Die deutschen in Polen. Die kommunistischen Behörden gegenüber der deutschen Bevölkerung*, Verband der deutschen sozial-kulturellen Gesellschaften in Polen, Oppeln 2014.
- Gaida B., *Tablica na polskiej szkole nie dla Herberta Czai [LIST OTWARTY]*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artukul/3835315,bernard-gaida-tablica-na-polskiej-szkole-nie-dla-herberta-czai-list-otwarty,id,t.html>.
- Gaida B.: *Herberta Czai nie trzeba by wybielać, gdyby go nie oczerniono*, <http://www.vdg.pl/pl/article/2704-bernard-gaida-dziennik-zachodni-obrzuca-herberta-czaje-blotem>.
- Kłoskowska A., *Kultury narodowe u korzeni*, PWN, Warszawa 1996.
- Kobzarska-Bar B., *Tożsamość niemiecka w nowym tysiącleciu: Leitkultur a islam*, s. 117–140, w: *Świat Idei i Polityki. Tom 12*, Wydawnictwo Adam Marszałek, Toruń 2013.
- Kostera M., *Antropologia organizacji. Metodologia badań terenowych*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2003.
- Leben und Wirken von Dr. Herbert Czaja. Vortrag Dr. Christoph E. Palmer vom 10. November 2014, Stuttgart-Bad Cannstadt, Kursaal*, <http://kulturportal-west-ost.eu/blog/2015/23796/christoph-e-palmer-leben-und-wirken-von-dr-herbert-czaja>.
- Lehnstaedt S., *Okkupation im Osten: Besatzeralltag in Warschau und Minsk 1939–1944*, Oldenbourg Wissenschaftsverlag GmbH, München 2010.
- Mniejszości narodowe i etniczne oraz społeczność posługująca się językiem kaszubskim – charakterystyka społeczno-demograficzna według Narodowego Spisu Powszechnego Ludności i Mieszkań 2011. Załącznik nr 9 do III Raportu dla Sekretarza Generalnego Rady Europy z realizacji przez Rzeczpospolitą Polską postanowień Konwencji ramowej o ochronie mniejszości narodowych*, Warszawa 2013.

- Na Śląsku upamiętnili tragedię Niemców. Będzie uchwała Sejmu?*, <http://www.vdg.pl/pl/article/2459-na-slasku-upamietnili-tragedie-niemcow-bedzie-uchwala-sejmu>.
- Orlow D., *The Nazi Party 1919–1945: A Complete History*, Enigma Books, 2013.
- Piotrowski A., *Proces kształtowania tożsamości narodowej w dyskursie potocznym i publicznym*, w: *Obszary ładu i anomii. Konsekwencje i kierunki polskich przemian*, s. 243–256, red. Anita Mieszalska, Andrzej Piotrowski, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 2006.
- Ponczek E., *Polityka pamięci versus polityka historyczna: aspekty semantyczny, aksjologiczny i merytoryczny w narracji polskiej*, „Przegląd Polityczny” nr 2/2013.
- Przemówienie Przewodniczącego Bernarda Gaida, Łambinowice 25.01.2015, <http://www.vdg.pl/pl/article/2461-przemowienie-przewodniczacego-bernarda-gaida-lambinowice-25-01-2015>.
- Schuster-Schmah S., *Na pewno się jeszcze zobaczymy: historia dziewczynki ze Śląska*, Związek Niemieckich Stowarzyszeń Społeczno-Kulturalnych, Opole 2012.
- Semik T., *Herberta Czai nie da się wybielić. Nie można go uhonorować tablicą na polskiej szkole*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3835391,herberta-czai-nie-da-sie-wybielic-nie-mozna-go-uhonorowac-tablica-na-polskiej-szkole.id,t.html>.
- Semik T., *Nadużywana Tragedia Górnos Śląska. Kontrowersyjna wystawa w Sejmie Śląskim*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3754253,naduzywana-tragedia-gornoslaska-kontrowersyjna-wystawa-w-sejmie-slaskim.id,t.html>.
- Semik T., *Niemcy chcą w Skoczowie uhonorować nazistę Herberta Czaję. Kto przeciw?*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3783797,niemcy-chca-w-skoczowie-uhonorowac-naziste-herberta-czaje-kto-przeciw.id,t.html>.
- Szulc K., *To nie państwo polskie jest winne Tragedii Górnos Śląskiej, a komuniści*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/748899,szulc-to-nie-panstwo-polskie-jest-winne-tragedii-gornoslaskiej-a-komunisci-zdjecia.id,t.html>.
- Tablica podzieliła radnych*, <http://ox.pl/mobile.beta/wiadomosci/czytaj/id/29876/tablica-podzielila-radnych>.
- Tożsamość mieszkańców Dolnego Śląska. Raport z badań*, red. Piotr Żuk, Centrum Monitoringu Społecznego i Kultury Obywatelskiej we Wrocławiu, Wrocław 2011.
- Walka o śląską pamięć: Czyje są Tragedia Górnos Śląska i śląska godka?*, <http://www.dziennikzachodni.pl/artykul/3465979,walka-o-slaska-pamiec-czyje-sa-tragedia-gornoslaska-i-slaska-godka.id,t.html>.

Słowa kluczowe

mniejszość niemiecka, analiza dyskursu, pamięć zbiorowa

Abstract

Friend or foe. Memory policies in the public discourse in Opole region

Collective memory is an element of social integration, as it contributes to shaping interpretation framework of the world and it is a source of social bonds.

In the case of unequivocal events and figures assigned with variable roles and meanings, a constant process of searching for a compromise occurs, especially in multi-cultural societies. The objective of the paper is to present such a discourse by a case from Opole region. The participants are representatives of two nationality options: Poles and Germans, different in normative assessment of figures and events related to the past. Apart from the discussions held at online portals, political activities have been presented, too, which indicate an evolution in perception of the region's past.

Keywords:

german minority, discourse analysis, collective memory

◆ Livres ◆

Books – Bücher – Książki

Pour décrire la construction du sens en discours¹

Dans son étude relevant de l'analyse du discours française, Marie Veniard se propose d'examiner la nomination de l'événement réel dans la presse écrite d'information pour montrer l'opération de construction du sens en discours. L'objectif de son étude est donc de décrire ce qu'on appelle le sens social d'un événement réel². Deux événements sont examinés à cette fin. Le premier, de nature militaire et internationale, est la guerre en Afghanistan, le second, de nature sociale et nationale, est le conflit des intermittents du spectacle. L'analyse se fonde sur un corpus de presse écrite recueilli dans deux quotidiens nationaux: *Le Monde* et *Le Figaro*. Délimité sur la base du nombre d'occurrences, le moment discursif examiné s'étale du 13 septembre au 24 décembre 2001 pour la guerre en Afghanistan, et du 9 juin 2003 au 30 mai 2004 pour le conflit des intermittents. Traité avec le logiciel *Lexico 3*, le corpus électronique a été complété par des sous-corpus papier pour pouvoir analyser non seulement les concurrences des mots-vedettes («guerre», «crise», «conflit», «frappes» et «opérations» pour le corpus Afghanistan; «crise», «dossier», «conflit», «grève» et «lutte» pour le corpus intermittents), mais aussi les relations textuelles. L'étude de Marie Veniard s'inscrit dans une approche de sémantique discursive qui relève des acquis des sémantiques non structurales et s'appuie sur des apports de la lexicologie discursive ou de la lexicométrie politique, renouant ainsi avec des propositions anciennes en analyse du discours, telles l'analyse du discours à entrée lexicale et la sémantique globale. L'auteure montre que le sens attribué à un événement ne se construit pas seulement par le choix des dénominations mais aussi par des relations de ces dénominations avec le cotexte, leur positionnement syntaxique et l'interdiscursif qui met en jeu la mémoire collective. Pour expliquer le fonctionnement hétérogène et complexe de la nomination, Marie Veniard introduit la notion de «profil lexico-discursif» qui «regroupe les fonctionnements préférentiels du mot aux niveaux syntagmatique, textuel, sémantique, syntaxique, énonciatif et interdiscursif» (p. 51 et 161)³. Tous ces niveaux d'analyse conduisent à la découverte du sens social de l'événement.

¹ Marie Veniard (2013), *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, 2013, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté (204 pages).

² L'ouvrage de Veniard fait écho au nombre des publications; citons à titre d'exemple Michel Palmer (2003), Alice Krieg (200) ou Alice Krieg-Planque (2003).

³ Le profil lexico-discursif «vise à rendre compte des déterminations discursives s'exerçant sur le sens d'un mot. Il regroupe les fonctionnements préférentiels de ce mot aux niveaux syntagmatique, textuel, sémantique, syntaxique, énonciatif et interdiscursif. C'est l'interaction de

L'ouvrage est composé de sept chapitres précédés d'une introduction (pages 7–13) où l'auteure explicite la problématique de la recherche et présente ses principes méthodologiques. Dans le premier chapitre (p.15–33), Marie Veniard décrit les caractéristiques de l'événement réel et définit la notion de *nomination* ainsi que les concepts connexes de *dénomination*⁴ et de *désignation*⁵. Dans le deuxième chapitre (p. 35–56), la linguiste passe en revue différentes traditions d'analyse du lexique pour montrer leurs limites dans l'étude de l'apport de la nomination à la construction du sens social de l'événement. Le *profil lexico-discursif* qu'elle a établi a le mérite d'englober toutes ses analyses traditionnelles en une même approche. Les chapitres suivants ont un caractère analytique et décrivent les déterminations sémantiques et pragmatiques des huit dénominations analysées. Ainsi, le chapitre 3 (p. 57–72) examine leur topographie dans l'espace du journal, les reprises intratextuelles et les hétérogénéités énonciatives des deux événements (la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents). Le chapitre 4 (p. 73–99) s'intéresse au rôle du cotexte dans la construction du sens en discours. Dans le chapitre 5 (p. 101–128), Marie Veniard examine la nomination à travers les modalisations autonymiques pour montrer les enjeux de la désignation et du sens construit en discours. La thèse de Patrick Siblot que «nommer, ce n'est pas seulement se situer à l'égard de l'objet, c'est aussi prendre position à l'égard d'autres dénominations du même objet, à travers lesquelles des locuteurs prennent également position»⁶ trouve ici une illustration magistrale. Le dialogisme ainsi que le rôle de la mémoire dans la description de l'événement font l'objet du chapitre 6 (p. 129–150). Le dernier chapitre est une synthèse (p. 151–167) dans laquelle Marie Veniard interprète les résultats de son étude dans le cadre des apports théoriques de la sociologie des mouvements sociaux et de la science politique. Par ce côté de l'analyse, l'étude gagne un caractère clairement pluridisciplinaire.

L'ouvrage est adressé avant tout aux linguistes en analyse du discours qui s'intéressent à la sémantique discursive. Les chercheurs spécialisés y trouveront surtout une inspiration méthodologique pour leurs prochaines analyses car l'étude de Marie Veniard propose les outils d'analyse originaux qui semblent efficaces, pertinents et cohérents à la fois. Les chercheurs non linguistes ainsi que les chercheurs débutants risquent de ne pas en profiter pleinement, l'étude présupposant la connaissance de notions et de théories complexes.

ces niveaux de contextualisation sémantique qui confèrent au mot sa place et son rôle dans la construction du sens social d'un événement» (Veniard 2013: 161).

⁴ D'après Kleiber (2001: 32).

⁵ D'après Kleiber (1984: 77).

⁶ Siblot (1997: 55).

Bibliographie

- Kleiber Georges (1984), «Dénomination et relations dénominatives», 1984, *Langages*, n° 76, pp. 77–94.
- Kleiber Georges (2001), «Remarques sur la dénomination», 2001, *Cahiers de praxématique*, n° 36, pp. 21–41.
- Krieg Alice (2000), «La dénomination comme engagement. Débats dans l'espace public sur le nom des camps découverts en Bosnie», 2000, *Langage et société*, n° 93, pp. 33–69.
- Krieg-Planque Alice (2003), «*Purification ethnique*». *Une formule et son histoire*, Paris, CNRS éditions 2003.
- Palmer Michel, (2003) *Quels mots pour le dire ? Correspondants de guerre, journalistes et historiens face aux conflits yougoslaves*, 2003, Paris, L'Harmattan.
- Siblot Patrick (1997), «Nomination et production de sens: le praxème», 1997, *Langages*, n° 127, 38–55. DOI: 10.3406/lgge.1997.2124 [consulté le 4 octobre 2016].
- Veniard Marie (2013), *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, 2013, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté. (204 pages)

L'enfant plurilingue à l'école – une approche interdisciplinaire de l'appropriation précoce des langues

L'ouvrage, sous la direction de Greta Komur-Thilloy et Urszula Paprocka-Piotrowska¹, s'inscrit dans le courant des études sur l'acquisition bi- ou plurilingue précoce et simultanée.² Un enfant peut acquérir les langues aussi bien dans le contexte naturel que dans le contexte institutionnel, scolaire (et ceci dès l'école maternelle et élémentaire). Ce qui est de plus, la compétence plurilingue se caractérise par une dynamique et suit les règles qui lui sont propres.³ La question de l'appropriation des langues intéresse donc non seulement les linguistes, spécialistes en acquisition, mais aussi les pédagogues et les didacticiens. Le volume réunit des contributions qui abordent l'enseignement et l'apprentissage précoce des langues de différents points de vue et selon des perspectives hétérogènes, aussi bien théoriques que pratiques. Ainsi, il contribue à l'enrichissement du dialogue entre l'acquisition et la didactique des langues, en suscitant une réflexion sur les possibilités d'optimisation et de promotion de l'enseignement et de l'apprentissage précoce des langues chez les enfants dès l'école maternelle.

Le livre s'articule autour de quatre chapitres (les trois premiers chapitres se composent de cinq articles chacun, le dernier chapitre en contient trois) précédés d'une introduction des rédactrices du volume et suivis d'une table de matières. Chaque article est doté d'une bibliographie.

Le premier chapitre, intitulé „Pluralité linguistique et enjeux didactiques et politiques” s'ouvre avec un texte de Georges Lüdi. Menant une réflexion sur la bonne voie vers une éducation plurilingue, l'auteur, en guise de conclusion, propose de créer une théorie du langage qui rendrait compte de répertoires plurilingues et de la manière dont un individu plurilingue puise dans ses ressources. Lüdi n'oublie pas non plus que la compétence plurilingue implique aussi une diversité de systèmes conceptuels et de manières de penser.⁴ Dans la contribution suivante, Ann-Birte Krüger soulève la question de la prise en compte du plurilinguisme par les écoles primaires dans une région transfrontalière à forte présence de migrants européens

¹ Greta Komur-Thilloy, Urszula Paprocka-Piotrowska (dir.), *Éducation plurilingue. Contextes, représentations, pratiques*, Orizons, Paris, 2016 (338 pages).

² Pour d'autres travaux abordant la relation entre l'acquisition et la didactique des langues voir par exemple: Daniel Véronique (2000 et 2005).

³ Voir: François Grosjean (1982).

⁴ Voir aussi: Georges Lüdi (2004).

et extra-européens⁵. L'auteure se livre à une comparaison des programmes scolaires français, allemand et suisse pour arriver à la conclusion que la réalité scolaire plurilingue dans ces trois pays reste encore peu étudiée. La question des stratégies familiales, alternatives à l'éducation linguistique scolaire, est abordée par Angélique Bouches-Remond-Remont qui arrive au constat que l'enseignement des enfants plurilingues en France est considéré par les parents comme inadapté, insuffisant et ne tenant pas compte de la diversité linguistique. L'article suivant se situe dans le même domaine: Radosław Kucharczyk présente les résultats d'une enquête réalisée auprès de parents d'élèves du primaire en Pologne. Son étude démontre que les parents ne sont pas conscients des objectifs de l'enseignement/apprentissage des langues à ce niveau d'éducation (il s'agit notamment du développement cognitif et du développement des compétences extralinguistiques ou transversales dont le rôle est de faciliter l'apprentissage des langues dans l'avenir). L'article d'Isabelle Rodin touche un autre point important du plurilinguisme, à savoir les conséquences liées au bilinguisme chez les enfants issus de couples linguistiquement mixtes vivant en France. A partir des interactions observées à l'école argentine de Paris, l'auteure présente les pratiques langagières et les choix pragmatiques de ces enfants⁶ pour démontrer que chaque enfant peut réussir en langues.

Le deuxième chapitre, intitulé „Développer une conscience plurilingue chez l'enfant”, se concentre sur le développement langagier des enfants qui ne sont pas issus de familles bilingues, apprenant une langue étrangère uniquement dans le contexte institutionnel. Dans le premier article, Kinga Zroska-Lisowski présente le contexte de l'apprentissage du lexique d'une L2 aux enfants âgés de 7 à 9 ans et propose un outil didactique employant la série de livres pour enfants „Martine”. Les observations de l'auteure sont basées sur son expérience d'institutrice de FLE dans une école primaire polonaise. Ensuite, Nadine Herry-Bénit, Takeki Kamiyama et Ewa Lenart examinent le processus d'apprentissage de l'anglais chez des élèves francophones de l'école élémentaire. Leur contribution présente les premiers résultats d'un projet longitudinal, à savoir ceux concernant la perception phonologique. Dans l'article suivant, Jacqueline Feuillet et Marlène Lebreton s'interrogent sur les attitudes et les motivations pour l'apprentissage de nouvelles langues et l'ouverture à l'Autre chez les élèves ayant eu un contact précoce avec une (ou plusieurs) langue(s) étrangère(s). L'idée de sensibilisation précoce à une langue seconde est présente aussi dans le texte de Catherine Colin, mais cette fois-ci, la recherche porte sur l'enseignement bilingue immersif dans une classe maternelle franco-américaine. Enfin, Dominique Macaire et Julia Putsche présentent dans leur contribution la *Valisette franco-allemande* – un outil bilingue créé par l'Office franco-allemand pour la jeunesse, destiné à des enfants des écoles maternelles françaises et des Kindergarten allemands. L'outil, il faut le souligner,

⁵ Il s'agit de la région de Rhin Supérieur, s'étendant sur trois terrains nationaux (Bâle-Ville en Suisse, Bade en Allemagne et Alsace en France).

⁶ Il s'agit notamment des alternances codiques, les transferts lexicaux, l'utilisation des mimes et des gestes ou les créations lexicales / néologismes.

n'est pas une méthode d'apprentissage des langues, mais vise surtout à promouvoir une éducation pluriculturelle et plurilingue.

La thématique du chapitre suivant, „École maternelle et plurilinguisme: accueil des élèves allophones” gravite autour de la problématique de l'intégration des enfants issus des familles immigrées dans le milieu scolaire, à l'école maternelle. L'article de Nathalie Gettliffe et Hortense Rengade-Bouchard concerne l'intégration et le développement langagier de quatre enfants allophones dans une classe ordinaire. Dans leur contribution, Dominique Macaire et Séverine Behra se demandent si (et comment) le plurilinguisme est exprimé et pris en compte à l'école maternelle, premier lieu de socialisation scolaire et, actuellement, lieu hétérogène du point de vue linguistique (le „plurilinguisme en herbe”). Les trois articles suivants, dont les auteures sont respectivement Büsra Hamurcu, Sladjana Djordjevic et Sylvie Birot, sont aussi orientés sur le bilinguisme précoce des enfants allophones scolarisés dans une école maternelle française, mais ils analysent des cas plus particuliers d'enfants issus de familles immigrées turques. Il convient de souligner que l'article de Sylvie Birot, clôturant le chapitre, constitue une voix importante de praticienne en didactique – l'auteure est enseignante en Petite Section dans une école maternelle de Mulhouse et travaille tous les jours avec des enfants issus de familles immigrées, qui entrent à l'école sans savoir parler français.

Le dernier chapitre de l'ouvrage contient trois articles parlant de l'innovation et des projets didactiques en classe de langue. Premièrement, Emmanuelle Ritt-Cheippe, dans sa contribution, propose la voie musicale dans une classe de langue en tant que source d'apport positif à l'apprentissage de la langue cible, notamment sur le plan de la graphie/phonie. La question de l'enseignement des matières non-linguistiques (sciences) dans une situation scolaire bilingue franco-allemande a intéressé Marc Weisser. Dans son article, l'auteur s'interroge sur la compétence des élèves de cycle III en allemand (leur langue cible) dans une des ces disciplines. Magdalena Sowa évoque les contextes d'enseignement de langues de spécialité en Pologne après 1990, date marquant le début des changements politiques et dans le système d'éducation linguistique polonais.

Comme nous l'avons vu, ce volume sous la direction de Greta Komur-Thilloy et Urszula Paprocka-Piotrowska couvre un vaste éventail de thématiques gravitant autour de la question de l'éducation bi- ou plurilingue. Les auteurs des articles sont issus de différents milieux scientifiques – ils sont théoriciens en didactique des langues, acquisitionnistes ou encore pédagogues praticiens. Les points de vue et les perspectives sont différenciés et riches, mais toutes les contributions apportent des observations importantes pour tous ceux qui s'intéressent à l'acquisition précoce des langues. Dans un monde où, comme le souligne Georges Lüdi, le plurilinguisme est une caractéristique de la majorité des êtres humains, les contributions réunies dans ce volume offrent une réflexion sur la situation actuelle et invitent à un dialogue entre la théorie et la pratique pour démontrer que l'éducation précoce des langues peut et devrait être réussie.

Bibliographie

- Conseil d'Europe (2001), *Cadre européen commun de référence pour les langues – apprendre, enseigner, évaluer*, Strasbourg, Les Éditions Didier.
- Grosjean François (1982), *Life with Two Languages: An Introduction to Bilingualism*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- Komur-Thilloz Greta, Paprocka-Piotrowska Urszula (dir.) (2016), *Éducation pluri-lingue. Contextes, représentations, pratiques*, Orizons, Paris.
- Lüdi Georges (2004), « Pour une linguistique de la compétence du locuteur plurilingue », *Revue française de la linguistique appliquée* IX-2, pp. 125–135.
- Véronique Daniel (2000), « Didactique des langues étrangères et recherches sur l'acquisition », *Études de linguistique appliquée* n° 120, pp. 405–417.
- Véronique Daniel (2005), « Les interactions entre la recherche sur l'acquisition du français langue étrangère et la didactique du français langue étrangère », *Acquisition et Interaction en Langue Étrangère* n° 23, pp. 9–41.

«Cher professeur» ou «bonjour mon ange gardien»? La question épineuse des formes d'adresse dans le contexte interculturel

La monographie collective *S'adresser à autrui: les formes nominales d'adresse dans une perspective comparative interculturelle*¹ fait suite à *S'adresser à autrui: les formes nominales d'adresse en français*, coordonnée elle aussi par Catherine Kerbrat-Orecchioni et publiée en 2011. Le nouvel ouvrage englobe 10 contributions (précédées d'une «Présentation» par C. Kerbrat-Orecchioni) entreprises dans la dimension comparative et focalisées sur le contexte interculturel de langues relativement proches (quatre langues romanes, deux germaniques, mais aussi l'arabe et le finnois) et de cultures relativement proches (Italie, Espagne, Portugal, Roumanie, Finlande, Australie, Liban, Brésil).

Le premier volume a eu le mérite de poser des fondements méthodologiques auquel le deuxième volume reste fidèle, corroborant ainsi leur validité pour la recherche interculturelle. Parmi ces fondements se trouvent notamment:

- 1) la définition des formes nominales d'adresse (désormais FNA, terme privilégié au détriment de ses concurrents: «nom d'adresse», «appellatif», «forme appellative», «apostrophe nominale»), et leur classement;
- 2) une approche pragmatique et interactionnelle, le genre interactionnel étant en même temps le principe organisateur du deuxième volume: à partir de conversations familières et téléphoniques, en passant par les interactions scolaires et médiatiques, jusqu'aux conversations commerciales;
- 3) l'utilisation de données authentiques orales, et point de questionnaires (privilégiés d'habitude dans les études de la politesse), du fait que ces derniers, s'appuyant sur une auto-analyse des pratiques discursives des utilisateurs de la langue, permettent, certes, de saisir la fonction relationnelle des FNA, mais ne fournissent aucunement de données fiables sur leurs autres fonctions dans l'interaction,
- 4) la corrélation des fonctions avec le genre d'interaction.

Si l'analyse du corpus étudié dans le premier volume de la monographie a amené C. Kerbrat-Orecchioni à nuancer son opinion sur la crise des appellatifs en français

¹ Kerbrat-Orecchioni C. (dir.) (2014), *S'adresser à autrui: les formes nominales d'adresse dans une perspective comparative interculturelle*, Université de Savoie, Chambéry 2014, 416 pp, ISBN: 978-2-919732-32-6.

contemporain (déclarée en 1992 dans *Les interactions verbales*, t. II, p. 54), les études du deuxième volume lui ont permis de mettre en exergue une relative pauvreté de la langue française en ce qui concerne la variété des FNA en référence à un même interlocuteur pendant une interaction donnée par rapport aux langues comme l'espagnol ou l'arabe qui opèrent un recadrage fréquent des interlocuteurs selon les besoins du moment. La monographie insiste par ailleurs autant sur les variations que sur les universaux dans le fonctionnement des FNA, un aspect laissé pour compte dans des études sociolinguistiques, mais ressortissant avec force des données authentiques (comme par exemple le fait que, dans des interactions institutionnalisées, le nombre de FNA dépend du rôle interactionnel du locuteur).

Le premier aspect mis en valeur par la monographie est celui de la fréquence des FNA dans diverses langues. En effet, la différence serait parfois colossale (comme dans le cas des conversations familières espagnoles par rapport au même genre interactionnel en français, entre lesquelles la différence numérique atteindrait 75%) et due à des facteurs plus culturels que linguistiques. L'ouvrage souligne cependant la ressemblance des langues étudiées quant au répertoire des FNA, qui se répartissent dans toutes les langues étudiées en noms personnels, formes *monsieur/madame/mademoiselle*, titres, noms de métier ou de fonction, termes relationnels et labels. Les différences interculturelles concernent donc l'emploi de ces formes, et pas leur nature.

Il convient notamment de noter que dans toutes les langues présentées dans l'étude, les FNA jouent les fonctions distinguées dans l'ouvrage de 2011 pour le français (les fonctions organisationnelles, le renforcement des actes de parole, le marquage de la relation interpersonnelle), les variations interculturelles essentielles se situant au niveau de la fonction relationnelle, sensibles à formats relationnels différents dans chaque culture d'origine. La monographie confirme la tendance actuelle globale au rapprochement des locuteurs sur l'axe horizontal, en saisissant une différence perceptible sur l'axe vertical entre la culture française, préférant l'usage symétrique des termes d'adresse (les FNA *madame/monsieur/mademoiselle* y étant privilégiées), et les cultures préférant l'usage asymétrique des termes d'adresse (les titres et les termes de parenté y étant d'un usage beaucoup plus fréquent qu'en France).

A travers une comparaison minutieuse des données provenant de différentes cultures, C. Kerbrat-Orecchioni s'octroie le droit de contester l'opposition célèbre de Brown et Gillman entre l'axe de solidarité et l'axe de pouvoir, en prouvant que la conjugaison des deux n'est guère impossible (par exemple dans la relation parent-enfant). Elle ouvre aussi une discussion sur les problèmes méthodologiques des études interculturelles, dont notamment l'interprétation des valeurs sociales des pratiques et formes langagières qui peuvent être traitées tantôt dans la perspective pragmatolinguistique, tantôt sociopragmatique (sans que parfois l'analyste s'en rende vraiment compte...) et qui se heurtent à deux écueils opposés: soit la banalisation, soit l'exotisation des différences interculturelles dans le cadre des pratiques discursives.

La première contribution, «Approche comparée des formes nominales d'adresse en français et en anglais d'Australie dans les échanges ordinaires» de Christine Béal (pp. 35–64), s'intéresse aux interactions quotidiennes (corpus «au bureau» et «visites») où les malentendus interculturels attirent des sanctions tantôt anodines, tantôt très

graves, allant jusqu'à la xénophobie. Dans l'analyse, on retrouve les conclusions qu'un polonophone aurait envie d'enrichir dans la perspective polono-française et polono-anglaise, notamment sur l'usage des diminutifs dans le milieu de travail: quasi-absents en français, à valeur neutre en anglais, mais à valeur affective en polonais (cf. *Pani Zofio* vs *Pani Zosiu* vs *Zosiu + pani* vs *Zosiu + ty*). En revanche, préciser la fréquence relative des FNA en polonais n'est pas évident: notre langue est-elle plutôt proche du français (qui évite de multiplier les FNA lors d'une interaction) ou de l'anglais (qui les utilise sans modération à des fins de politesse positive)? Il est toutefois incontestable que la méconnaissance de cette norme de fréquence des FNA peut causer des malaises sur le plan interculturel. La contribution a aussi le mérite de toucher à un contexte d'habitude marginal, à savoir celui de l'adresse aux animaux.

Reyes León Miranda, dans l'article «Les formes nominales d'adresse dans les conversations familiales de jeunes Français et de jeunes Espagnoles» (pp. 65–100), poursuit l'étude du registre informel dans deux langues proches non seulement géographiquement mais aussi étymologiquement, donc sujettes *a fortiori* à des incidents de mauvais emploi des FNA résultant d'un transfert mécanique d'une langue vers l'autre. Premièrement, l'auteure compare l'emploi massif des FNA en espagnol avec leur parcimonie en français (la disproportion est écrasante, de l'ordre de 75%). Il résulte de son analyse que les locuteurs hispanophones manifestent une nette prédilection pour des termes de parenté fictive (avec *tía* en tête: 207 occurrences en 45 minutes de conversation à 3–4 participants) mais aussi, en général, ils utilisent beaucoup plus de catégories de FNA (là où en français, une seule catégorie est attestée: le prénom). L'article insiste sur d'autres différences auxquelles un locuteur non-hispanophone (et, dans une perspective élargie, tout locuteur allophone dans n'importe quel contexte linguistique) devrait être sensible, dont notamment les différents statuts d'une même forme (par exemple le prénom est non-marqué en français, mais marqué en espagnol). Il nous renseigne aussi sur l'évolution du statut grammatical d'une FNA qui peut basculer dans la catégorie du ponctuant discursif (comme c'est le cas de *tía*) suite à une désémantisation flagrante (*tío*, *macho* et surtout *hombre* sont actuellement devenus des FNA non-marquées). La section 5.2, *Quelques valeurs sémantiques intéressantes*, est consacrée à des usages surprenants des FNA en espagnol, comme la parenté inversée (le fait d'appeler son père *hijo*). Finalement, l'analyse met en évidence la particularité du registre familial qui, en interaction, privilégie le maintien des relations au lieu de l'identité des interlocuteurs. Dans la conscience d'un polonophone, cette caractéristique pragmatique semble attribuer à la langue espagnole un trait fort sympathique d'affectivité (comparativement à une certaine «froideur» du français).

L'article «Formes Nominales d'Adresse et leurs fonctions en communication téléphonique. Une étude conversationnelle contrastive allemand-français» de Günter Schmale (pp. 101–140) est une analyse approfondie des FNA par excellence redondantes du point de vue informationnel dans les conversations téléphoniques (CT) - conversations dont on a tendance à nier l'originalité, en les assimilant à n'importe quelle autre conversation. Cependant l'auteur prouve que les FNA jouent un rôle inédit dans la phase d'ouverture d'une CT en palliant l'absence d'identification vi-

suelle des locuteurs et en révélant à l'occasion des différences organisationnelles des débuts des CT résultant de l'absence d'auto-identification de l'appelé français (ce qui est d'ailleurs aussi le cas de l'appelé polonais, sauf en situation professionnelle), contrairement à l'appelé allemand qui répond au téléphone en déclinant son identité. L'auteur apporte à l'occasion de nouvelles preuves de l'efficacité des FNA françaises *monsieur/madame/mademoiselle* (sans pour autant nuancer son propos du point de vue sociolinguistique au sujet de *mademoiselle*, ce qui pourrait laisser croire que les trois ont un statut égal du point de vue de leur valeur - une réserve bien mise en filigrane dans la contribution de E. Ravazzolo sur l'italien *Signorina*), ainsi que de la corrélation de la place d'un FTA (*Face Threatening Act*) au sein d'une interaction et de sa fonction.

Dans «Les formes nominales d'adresse dans l'interaction didactique. Étude comparative français/roumain» (pp. 141–175), Valentina Barbu complète et affine les données de Nathalie Francols qui avait analysé les FNA (*Face Threatening Acts*) en interaction scolaire en primaire dans le premier volume de *S'adresser à autrui*. Certaines observations sur le roumain seraient aussi pertinentes pour le polonais, par exemple le cas de la FNA patronyme + prénom en roumain, vestige du système communiste, pouvant être aujourd'hui ressentie, pour le polonais, comme hautement administrative, voire dépersonnalisée (dépourvue de relation personnelle). Néanmoins, elle est attestée en classe pendant la vérification des présences ou la distribution des copies. Ainsi, en polonais, la combinaison nom + prénom ne serait pas forcément signe d'une distance forte, mais dans certaines interactions ritualisées, pourrait avoir une valeur neutre. En revanche, la combinaison du diminutif et du patronyme en roumain qui, selon l'auteure, «n'a pas d'explication nette, sinon qu'elle marque une fonction distinctive par rapport au référent (des élèves qui ont le même prénom)» (p. 151), pourrait être interprétée selon moi comme évacuant une charge d'autorité par le biais de la forme diminutive du prénom constituant un FFA (*Face Flattering Act*, si l'on admet, d'après l'auteure, que cet emploi est influencé par les contacts avec les langues slaves)². La description a une réelle valeur interculturelle, en révélant par exemple deux labels typiques de la classe roumaine, celle des facteurs et des distributeurs, opposition qui est neutralisée dans le contexte polonais par *dyżurny* (élève de service). L'article a aussi le mérite de prouver à quel point le répertoire de fonctions des apostrophes élaboré par Catherine Détrie (2006) à partir de séances du parlement est pertinent et transférable dans d'autres contextes, même si le marquage peut s'effectuer différemment d'une langue à l'autre (la «désolidarisation» de groupes syntaxiquement solidaires étant possible en roumain, mais aussi en polonais, ex. «Co możemy moi drodzy zrobić?»³).

Dans «L'emploi des formes nominales d'adresse dans l'émission italienne *Radio anch'io*. Approche comparée de corpus radiophoniques en italien et en français» (pp.

² L'auteure propose aussi une autre explication de cette FNA: une habitude personnelle chevauchant l'appréciation de la part de l'enseignante. Elle serait aussi pertinente pour la langue polonaise.

³ Litt. «Qu'est-ce qu'on peut mes chers faire?».

177–217), Elisa Ravazzolo se positionne dans la lignée de sa contribution précédente qui portait sur une émission française du même type. Elle met en avant des données qualitatives et quantitatives sur les deux langues étudiées, le français et l’italien, révélatrices des contrastes pragmatiques entre les deux systèmes d’adresse dans les discours de registre standard. Il s’agit notamment de la prédilection du français pour le prénom ou les formes *monsieur/madame* + patronyme, et pour l’italien, des titres et noms de fonction (+ patronyme facultatif) ou du patronyme tout seul. Ces formes sont évocatrices de deux ethos différents: égalitaire vs «fonctionnel»/hiérarchisé. L’analyse des fonctions des FNA dans une émission *phone-in* par le biais des FNA permet de définir ce genre interactionnel à travers son format participatif (animateur, invités, auditeurs) et les interventions typiques, indépendamment de leur réalisation ponctuelle reflétée dans le script interactionnel culturellement marqué. Ravazzolo souligne aussi l’impact des FNA sur les différents actes de politesse positive et négative et met en exergue leur efficacité dans l’argumentation ainsi que dans d’autres interactions à caractère polémique ou conflictuel. Les différences culturelles se construisent au niveau de la deixis personnelle et, surtout, sociale.

L’article «Les formes nominales d’adresse dans les émissions interactives politiques: comparaison italien/français d’un corpus médiatique» de Marianna Cosma et Anna Giaufret (pp. 219–261) continue l’étude du contexte italien, mais aborde un autre genre interactionnel médiatique. Les auteures y analysent rigoureusement les paramètres des FNA (statut, position, fonction), en réservant une place particulière à l’étude de l’impact du sexe sur le choix des formes d’adresse. Elles expliquent notamment l’impopularité de la forme *Signora* en ajoutant un argument de plus contre une vision simpliste de l’équivalence de *Signora* et *Madame* mais aussi, sans aucun doute, *pani* en polonais. La contribution tire des conclusions sur les statuts divergents du patronyme seul pour une interlocutrice féminine dans le milieu professionnel en italien (où il est la FNA recommandée) et en français (où il est une FNA quasiment inconcevable), en rejoignant Ravazzolo dans ses réflexions sur le statut du tutoiement et des titres, beaucoup plus répandus en italien qu’en français.

Mónica Castillo Lluch («Les formes nominales d’adresse en espagnol et en français: étude contrastive de *señor(a)* et *madame/monsieur* dans deux types d’interactions institutionnelles, pp. 263–300) s’intéresse à deux formes exclusives dans des appels de demande d’information sur les horaires et la vente de billes de chemins de fer et les débats électoraux, en comblant ainsi une lacune dans la description du fonctionnement des FNA (contrairement aux formes pronominales) en espagnol. En effet, les formes *señor(a)* et *madame/monsieur* sont asymétriques dans les services de chemin de fer, en ce sens qu’en espagnol, elles émanent du client, tandis qu’en français, ce sont les employés qui y ont recours. Il semble que dans ce type d’interaction, le polonais partage avec l’espagnol la tendance à éviter les formes d’adresse «qui épargnent au locuteur un signalement plus précis, notamment en ce qui concerne le genre et le statut social relatif des locuteurs» (p. 275). Dans la deuxième partie de l’article, consacrée aux débats électoraux, Castillo Lluch rejoint une perspective que j’ai développée dans mon article de 2006 sur l’emploi tactique des FNA au service de la critique sociale. Castillo Lluch met notamment en parallèle, d’un côté, les

objectifs visés du débat (en sortir indemne pour le candidat au pouvoir, démolir le programme de l'autre, pour le candidat de l'opposition) et le contenu des questions, et de l'autre, la fréquence des FNA (plus les questions sont épineuses, plus il y a de FNA intercalées), pour en arriver à des conclusions d'ordre stylistique. En effet, une haute fréquence des FNA peut produire l'effet d'un candidat tantôt agressif et cherchant l'affrontement, tantôt, au contraire, impuissant voire ridicule. Il va de soi que la forme *señor* n'y apparaît guère. L'article prouve par ailleurs à quel point les différentes fonctions des FNA peuvent se superposer dans un même énoncé, allant jusqu'au renforcement d'un acte menaçant et son atténuation simultanée dans le fameux «Váyase, señor González!» gravé dans la conscience collective des Espagnols depuis 1994.

Eva Havu, Johanna Isosävi et Hanna Lappalainen («Les stratégies d'adresse en finnois: comparaison entre deux types de corpus oraux institutionnels», pp. 301–334) se concentrent sur deux types d'interactions: dans les médias et dans les commerces et services. L'analyse des interactions enregistrées est précédée d'une brève introduction aux arcanes des habitudes d'adresse finnoises qui sont résumées comme globalement «tutoyantes», d'où une particularité idiosyncrasique du finnois qui est l'ambivalence pragmatique de la forme *tu*, apte autant à marquer la proximité que la distance (réalisée en français par le vouvoiement). Cette observation contredit l'avis d'Anna Wierzbicka (1999:68) selon qui les formes du tutoiement dans différentes langues, indéfinissables à l'intérieur des systèmes correspondants, seraient sémantiquement équivalentes, tandis que seulement les formes du vouvoiement seraient définissables et se distingueraient au niveau du sens (*cf. ibid.* le fameux exemple de Wierzbicka illustrant la différence entre le *vous* français et le *vy* russe vs l'analyse de la forme *sinä* par rapport à *tu* dans l'article des auteures finnoises). La communication montre aussi à quel point la traduction peut fausser la tonalité des échanges, comme c'est le cas des débats médiatisés où le tutoiement finnois recouvre en réalité une partie du vouvoiement français et n'a rien à voir avec la familiarité qui ressort de la traduction littérale.

La communication «Les formes nominales d'adresse dans les interactions en arabe», (pp. 335–374) de Loubna Dimachki et Véronique Traverso est une analyse des FNA dans une perspective diatopique, diastratique et diaphasique, qui attire notre attention sur le statut très délicat de ces formes dans le monde arabe, notamment des prénoms qui apportent des informations frôlant parfois le tabou (on choisira volontiers d'éviter une forme d'adresse en parlant à un inconnu). Les auteures démythifient aussi la forme de la deuxième personne du singulier qui, en arabe, serait une forme relationnellement neutre (la transcription par le symbole T-ø devrait rendre compte de cette valeur), et pas une manifestation du tutoiement. En revanche, le vrai prénom d'adresse en arabe est très rarement utilisé. Par conséquent, la langue a élaboré tout un éventail de substituts, se situant à la frontière des catégories nominales et pronominales. On découvre par ailleurs une parenté avec la langue polonaise, à savoir le fait qu'en arabe, les équivalents des formes *madame/monsieur* peuvent se combiner avec les pronoms (mais pas du tout avec les patronymes!). Cette contribution a le mérite d'ouvrir la discussion sur une perspective sociolinguistique non judéo-chrétienne,

reposant sur une autre organisation sociale, d'où par exemple l'importance du facteur âge, qui tend à être minimisé dans les sociétés occidentales (à moins d'une distance flagrante entre les interlocuteurs) et qui jouit toujours de ses droits dans les sociétés arabes; ou de la pratique de la «surenchère» (le nombre de FNA traduisant la qualité de l'interlocuteur), aux antipodes du fameux art de la litote français; ou encore du «cadeau verbal», où la FNA n'appuie aucun acte de parole en arabe.

Finalement, Thomas Johnen dans «Les FNA en français et en portugais: considérations théoriques et analyses fonctionnelles dans des débats médiatiques électoraux au Brésil, au Portugal et en France» (pp. 375–416) s'attaque à une comparaison transversale non seulement de deux langues (français et portugais), mais aussi de deux variantes diatopiques d'une même langue. Il éclaire notamment la distinction entre les pronoms et les noms d'adresse en portugais et préconise de traiter la forme d'adresse comme acte de parole en soi (notons entre parenthèses la référence à la monographie d'Eugeniusz Tomiczek sur ce problème). L'analyse comparative des débats médiatisés nous montre avec force à quel point les FNA sont révélatrices de différents scripts interactionnels (différents formats participatifs, rôles, enchaînements préférés des interactions, fonctions des formes d'adresse), en soulignant aussi le fait que, dans les systèmes qui permettent un large choix de formes d'adresse, comme celui du portugais, l'utilisation de formes d'adresse a le pouvoir de souligner une qualité précise de l'interlocuteur (par exemple titre générique + titre universitaire peut souligner la compétence en la matière de droit). La conclusion la plus importante est sans doute que, même si «les trois (variantes de) langues disposent du même répertoire de formes susceptible de fonctionner comme des FNA, elles n'en font pas du tout le même usage: il n'y a quasiment aucune intersection entre les inventaires des formes utilisées dans les trois débats par chaque catégorie de participants» (p. 407). Les corpus analysés montrent par ailleurs que, en fonction des objectifs pragmatiques, les participants peuvent jouer tantôt sur la nature des FNA (notamment en portugais brésilien), tantôt sur leur fréquence (notamment en français).

Au final, tous les auteurs nous mettent en garde contre une lecture sociologique de la monographie (*cf.* notamment Johnen, p. 410) et notamment contre l'extrapolation de leurs conclusions à une organisation socio-politique des sociétés représentées dans le volume. Il me paraît toutefois tout-à-fait convenable, voire souhaitable, de lire l'ouvrage dans une perspective didactique, celle-ci se souciant de prévenir les malentendus interculturels, comme par exemple dans le cas de la multiplication des FNA: en français lorsqu'il y a conflit, alors qu'en anglais, elles sont surtout porteuses de politesse positive. Cette perspective didactique est extrêmement importante pour les langues qui disposent d'à peu près les mêmes ressources. L'ouvrage peut donc intéresser non seulement les pragmatolinguistes mais aussi les spécialistes de la communication interculturelle (dont les didacticiens), les traducteurs et les traductologues, puisque les problèmes de médiation interlinguistique que posent les FNA sont régulièrement évoqués. Ils sont d'ailleurs un point délicat de l'approche comparative de l'ouvrage (vu la nécessité de traduire en français les données présentées) qui laisse une large part à l'intuition du chercheur (ex. *tía* espagnol pouvant être traduit par *tante* ou *nana*).

Pour un lecteur polonais, l'ouvrage comble partiellement une lacune, celle de dessiner le «portrait robot» de la politesse à la française. Si la politesse polonaise est basée sur la symétrie, la solidarité et l'infériorisation du locuteur (Marcjanik 1997: 271–275), la politesse française privilégie deux types de relation: proximité + égalité et distance + hiérarchie.

L'étude insiste sur le fondement culturel (plus que linguistique) des variations observées et argumente de façon très convaincante que les FNA ne sont pas que des «puissants relationèmes», mais dans une perspective très large, des éléments linguistiques révélateurs de l'éthos d'une société, sans que, bien évidemment, l'inverse soit vrai. Comme le concluent Havu, Isosävi et Lappalainen, «en finnois comme en français, chaque type d'interaction constitue [...] une sorte de mini-monde possédant ses propres normes et mettant en oeuvre ses propres stratégies» (p. 330) – le sujet n'est donc pas épuisé vu le nombre des langues en interaction et des types d'interactions en Europe et dans le monde entier.

Bibliographie

- Détrie C., (2006), «Apostrophe et dialogisation intersubjective», [in :] Irma Taavitsainen, Juhani Härmä & Jarmo Korhonen (éd.), *Dialogic language use / Dimensions du dialogisme / Dialogischer Sprachgebrauch*, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, LXVI, pp.49–68.
- Grabowska M. (2006), «Les stratégies adressives au service de la satire sociale dans *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac», (w:) I. Taavitsainen, J. Härmä & J. Korhonen (red.): *Dialogic Language Use/ Dimensions du dialogisme/ Dialogischer Sprachgebrauch*, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, LXVI, pp. 415–429.
- Marcjanik M. (1997), *Polska grzeczność językowa*, WSP, Kielce.
- Wierzbicka A. (1999), *Język – umysł – kultura*, PWN, Warszawa.

Pour une approche pluridimensionnelle de la terminologie

Les études sur les langues de spécialité sont légion. L'ouvrage de Kaja Gostkowska, intitulé *Język – kultura – technologia. Rozwój polskiej i francuskiej terminologii biomedycznej (Langue – culture – technologie. Formation de la terminologie polonaise et française du génie biomédical)*¹ est toutefois le premier, à notre connaissance, qui se propose de donner une nouvelle orientation à la recherche terminologique et dont l'objet est tout aussi neuf: jamais l'analyse linguistique des terminologies polonaise et française du génie biomédical n'avait été entreprise à un niveau aussi complexe dans aucune des deux langues. L'originalité de l'approche adoptée par Gostkowska consiste à dépasser les limites d'une simple analyse contrastive du point de vue formel de deux corpus parallèles. Consciente du fait que les facteurs intralinguistiques ne sont pas les seuls à prendre en considération dans une analyse approfondie des mécanismes régissant la création de lexiques spécialisés, l'auteure de *Język – kultura – technologia...* a su relever l'importance, pour ce processus, de la conscience linguistique des usagers des terminologies analysées et du statut de la langue à laquelle elles appartiennent. Le rôle octroyé à ces paramètres extralinguistiques en tant que facteurs complémentaires déterminant l'engendrement des termes, a permis à Gostkowska de nous proposer une étude allant au-delà d'une simple mise en contraste de deux stocks terminologiques: la linguiste a réussi à dévoiler de nouveaux phénomènes linguistiques plus généraux.

Ainsi, fort novatrice dans son approche, Gostkowska analyse la terminologie biomédicale selon trois perspectives complémentaires (formelle, sémantico-notionnelle et socioterminologique), qui organisent le livre en autant de chapitres.

L'introduction, élaborée avec une clarté structurelle remarquable (qui n'en caractérise pas moins tout le reste du livre), fait le point sur l'état des recherches en terminologie en Pologne et dans les pays francophones. Il convient d'insister sur le fait qu'elle retrace à grands traits le développement des recherches terminologiques, mais il n'est pas ici question d'une simple description sans perspective plus large; l'auteure est consciente du statut différent des deux langues comparées et en fait la preuve. Elle souligne d'emblée que «Le niveau plus ou moins élevé de la conscience terminologique d'une société donnée apparaît à son tour reflété dans le champ et le type de recherches terminologiques menées dans le pays donné»² (p. 12).

¹ Kaja Gostkowska, 2015, *Język – kultura – technologia. Rozwój polskiej i francuskiej terminologii biomedycznej*, Oficyna Naukowa, Warszawa (272 pages).

² Toutes les traductions du polonais sont de nous.

Vient ensuite, concise mais rendant bien compte de la complexité de la discipline, la description du champ de recherche du génie biomédical. Or qui trop embrasse mal étreint. L'éventail des domaines que cette science interdisciplinaire englobe est bien large, aussi l'auteure se résout-elle à restreindre son champ d'étude à deux d'entre eux: la biomécanique et les biomatériaux. À partir d'un corpus d'environ 700 lexèmes polonais et 650 français relevant du champ lexical des prothèses de hanche et de genou, elle entreprend de chercher la réponse aux questions suivantes: comment de nouveaux termes sont-ils créés ? Comment le système notionnel d'une nouvelle discipline scientifique se construit-il ? Enfin, comment la signification des termes évolue-t-elle ?

Le premier chapitre propose une analyse formelle des termes biomédicaux polonais et français constituant le corpus de la recherche. L'examen des mécanismes permettant de créer de nouvelles unités terminologiques est précédé d'un tour d'horizon des classifications de procédés néologiques élaborées par plusieurs linguistes dans les deux langues en question. Ce passage en revue permet surtout de mettre en relief la grande diversité des typologies françaises au sujet desquelles Gostkowska remarque avec discernement (p. 61) que «le seul point commun [de ces] classifications, qui constitue en même temps leur particularité par rapport aux typologies polonaises, est l'absence d'une distinction claire entre l'étude synchronique et diachronique de la formation des mots»³. L'auteure relève aussi un certain chaos terminologique dans les travaux français, mais, en arrivant à y mettre de l'ordre, elle propose sa propre classification des procédés néologiques, issue de la comparaison des classements polonais et français auparavant analysés. Elle adopte pour les besoins de son analyse le modèle des matrices lexicogéniques de Jean-François Sablayrolles⁴, ce qui lui permet d'éviter les écueils que supposerait pour une analyse de ce type une distinction trop rigide entre la perspective diachronique et synchronique. L'auteure est bien consciente du fait que la division entre les matrices internes et externes n'est pas disjonctive, mais que les deux catégories peuvent s'entrecroiser, ce qui est surtout visible dans le cas des emprunts où il est souvent impossible de déterminer de manière univoque la façon dont un terme a été créé.

La comparaison des mécanismes de formation des mots en polonais et en français montre qu'il y a plus de ressemblances que de différences entre ces deux langues. Ceci semble être un corollaire logique du fait que de nombreux termes ont été créés à partir de termes anglais. Les conclusions tirées de l'analyse effectuée au premier chapitre permettent à l'auteure de poser comme hypothèse que l'anglais est à présent un point de référence et une sorte de «“filtre” à travers lequel les spécialistes des deux communautés linguistiques analysées font passer le savoir nouvellement acquis» (p. 105) «en créant les équivalents de termes anglais dans leurs propres langues» (p. 106). Gostkowska se propose de vérifier cette hypothèse en cherchant à répondre

³ On notera toutefois au passage que, même si elle est effectivement dominante dans la lexicologie française, cette perspective n'est bien évidemment pas la seule qui existe (cf. p. ex. *Introduction à la lexicologie* d'A. Lehmann et F. Martin-Berthet, Dunod, Paris, 1998).

⁴ J.-F. Sablayrolles (2000).

à la question si la dimension sémantique et conceptuelle des termes biomédicaux est elle aussi analogue dans les deux langues. Le troisième chapitre y apporte une réponse affirmative: celles-ci présentent de nombreuses affinités de ce point de vue. Au début de cette partie de l'ouvrage, l'auteure passe en revue plusieurs conceptions de la dimension notionnelle et sémantique des termes (E. Wüster, M. T. Cabré, P. Thoiron, L. Depecker, S. Kaufman). Ce bref aperçu critique sert de cadre à l'analyse sémantico-notionnelle des termes biomédicaux que Gostkowska effectue de manière bien structurée. Elle examine à la loupe les micro-systèmes conceptuels des dispositifs orthopédiques et des propriétés des biomatériaux dans les deux terminologies. En tant que discipline scientifique indépendante, la terminologie a abandonné l'approche strictement onomasiologique au profit d'une approche l'alliant à la perspective sémasiologique dans l'analyse des unités lexicales, et Kaja Gostkowska suit cette tendance dans son ouvrage. En se basant premièrement sur la démarche sémasiologique, elle part des unités extraites de textes spécialisés pour construire un schéma concis et accessible des deux systèmes conceptuels distincts qui se cachent derrière. Les résultats de cette analyse montrent l'existence de différences aux niveaux hiérarchiques conceptuels les plus bas, là où il s'agit de concepts plus spécialisés et récents, dans le cas desquels les relations les unissant sont toujours en train de se construire. Dans un deuxième temps, elle se concentre sur les micro-systèmes établis pour découvrir la manière dont les concepts sont dénommés dans les deux langues. Grâce à cette étude mariant les perspectives, Gostkowska montre l'existence – niée par Eugen Wüster, le «Saussure de la terminologie», mais confirmée ensuite par tant d'autres terminologues – de la synonymie et de la polysémie dans les lexiques spécialisés. L'auteure fait une remarque très juste à ce propos (p. 167–168): «La synonymie est à mon avis typique pour les terminologies émergentes; la polysémie démontre, quant à elle, que les terminologies de diverses langues, lors même qu'elles s'inspirent fortement de l'anglais ou d'internationalismes, vont fonctionner différemment, de manière spécifique. La polysémie montre que les termes sont “vivants”, leur signification change non seulement sous l'influence externe, mais aussi interne».

Le troisième et dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à l'aspect sociolinguistique de la terminologie biomédicale. Suivant l'optique de chercheurs tels que Gambier⁵ ou Gaudin⁶, Gostkowska se propose d'analyser les termes non seulement en tant qu'éléments constitutifs d'un système, mais aussi du point de vue de leur emploi, c'est-à-dire comme subissant l'influence de leurs usagers. L'auteure s'intéresse ici surtout au discours de spécialité dans le cadre duquel ils fonctionnent et le contexte socio-culturel auquel ils sont intégrés. Elle analyse *le sentiment linguistique*⁷ des usagers de la terminologie biomédicale, en s'appuyant, pour ce faire, sur les enquêtes qu'elle a effectuées auprès des spécialistes du génie biomédical polonais et français pour vérifier leur attitude envers les terminologies qu'ils utilisent dans leur travail de recherche. Les résultats des enquêtes, présentés sur le fond des poli-

⁵ Y. Gambier (1987).

⁶ F. Gaudin (2003).

⁷ *Ibidem*.

tiques sociolinguistiques menées en Pologne et en France, confirment l'hypothèse non novatrice de la domination de l'anglais dans la science d'aujourd'hui. Mais il ne faut pour autant pas se hâter de parler d'un monolinguisme scientifique: comme le souligne Gostkowska, les spécialistes se rendent compte de la nécessité du développement de la terminologie dans les langues maternelles, surtout en vue d'une plus grande accessibilité du savoir et des mots dont on use pour en parler, pour tous les usagers de la langue.

Si tant est que des critiques puissent être formulées à l'encontre de l'ouvrage de Gostkowska, elles ne pourront pas mettre en cause la valeur et l'intérêt de cette étude fort riche et innovante de la terminologie biomédicale des deux langues choisies pour l'analyse. Il faut souligner le souci permanent de clarté et de simplicité d'exposé de l'auteure de *Język – kultura – technologia...*, qui ne sacrifie toutefois rien de la précision et l'acuité de ses observations. On ne peut s'empêcher d'exprimer ici le regret que l'auteure ait décidé d'écrire sa monographie en polonais. Au vu de son inspiration par le «modèle gravitationnel» de L.-J. Calvet⁸, rendant compte des rapports sociolinguistiques entre les différentes langues du monde et montrant qu'elles ne sont pas à toute fin égales, on s'attendrait à ce que Kaja Gostkowska opte pour le français en vue d'une diffusion plus générale. Dommage donc, à nos yeux, pour les chercheurs non polonophones qui ne pourront pas consulter son étude stimulante jusqu'à ce que l'auteure, romaniste de formation, n'en livre une version française, permettant aux divers lectorats concernés par cet ouvrage (le cercle d'intéressés ne se limite bien évidemment pas aux terminologues !) d'y accéder pour en tirer un profit indéniable.

Bibliographie

- Béjoint H., Thoiron Ph. (dir.) (2000), *Le sens en terminologie*, PUL, Lyon.
- Calvet L.-J. (1999), *Pour une écologie des langues du monde*, Plon, Paris.
- Calvet L.-J. (2007), «La mondialisation au filtre des traductions», *Hermès*, vol. 3, n° 49, pp. 45–57.
- Gambier Y. (1987), «Problèmes terminologiques des pluies acides. Pour une socio-terminologie», *Meta: journal des traducteurs*, vol. 32, n° 3, pp. 314–320.
- Gaudin F. (2003), *Socioterminologie. Une approche sociolinguistique de la terminologie*, Duculot, Bruxelles.
- Gostkowska K. (2015), *Język – kultura – technologia. Rozwój polskiej i francuskiej terminologii biomedycznej*, Oficyna Naukowa, Warszawa.
- Lehmann A., Martin-Berthet F. (1998), *Introduction à la lexicologie*, Dunod, Paris.
- Sablayrolles J.-F. (2000), *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Champion, Paris.

⁸ L.-J. Calvet (1999).

Un autre regard sur les dictionnaires bilingues

L'étude de Mariadomenica Lo Nostro¹ peut attirer l'attention des lecteurs moins avertis déjà par le premier mot du titre. En effet, si la première attestation de *dictionnairique*, dans son emploi adjectival, remonte au milieu du XIX^e siècle (*dictionnariste* est relevé à l'extrême fin du XVII^e siècle), ce n'est que dans le dernier tiers du XX^e siècle que le mot est remis en vigueur et finalement défini, et ce dans un article de Bernard Quemada (1987).² Ensuite, le terme connaît un certain succès auprès des spécialistes, pénètre petit à petit dans des dictionnaires de langue (cf. par ex. le *Grand Robert de la Langue française* ou le (*Nouveau*) *Petit Robert*) ainsi que dans des dictionnaires de spécialité (cf. par ex. le *Dictionnaire des sciences du langage* de Franck Neveu (2004, 2011) ou le *Dictionnaire de lexicologie française* de Jean et Nicole Tournier de 2009), pour s'imposer, ces dernières années, dans le titre de l'ouvrage monographique de Lo Nostro (2013) et dans celui d'une revue scientifique co-dirigée par cette auteure.³

Outre la préface de Giovanni Dotoli, l'introduction, la conclusion et une bibliographie des études citées et des dictionnaires italien-français, français-italien analysés, le volume de Lo Nostro se décline en deux parties, dont la première – «Une science très jeune» – contient deux chapitres, et la seconde – «Les applications de la dictionnairique» –, un peu plus longue, en comporte sept.

Dans le premier chapitre, l'auteure pose, pour l'essentiel, la question de savoir ce que c'est que la dictionnairique, et en guise de réponse, présente deux interviews qu'elle a effectuées: l'une avec Jean Pruvost, qui a popularisé le terme *dictionnairique*, et l'autre avec Quemada et Pruvost. Au premier abord, une telle solution paraît plutôt atypique dans un ouvrage à caractère scientifique. Disons tout de suite que, techniquement parlant, un autre point discutabile consiste à ne pas toujours préciser, ne serait-ce qu'en notes de bas de page, sur quelle(s) étude(s) antérieure(s) de l'auteure se basent les parties suivantes. En effet, dans la bibliographie figurent pas moins de 25 textes de Lo Nostro sans que les lecteurs soient informés *expressis verbis* et systématiquement sur le rapport entre eux et le contenu des chapitres du livre. Or, on voit bien que, par exemple, la première moitié du chapitre sur les encadrés (pp. 170–178) reprend tels quels d'amples fragments de l'article «Quels encadrés pour quels types de public».⁴

¹ Mariadomenica Lo Nostro (2013), *La dictionnairique bilingue. Analyses et suggestions*, collection *Vertige de la langue*, Hermann Éditeurs, Paris (228 pages).

² Quemada (1987).

³ Voir: Lo Nostro, Rey (dir.) (2015).

⁴ Lo Nostro (2010).

Bref, l'ouvrage est dans une large mesure une synthèse des résultats de plusieurs années de travail scientifique de Lo Nostro qui réunit, tout en les modifiant, ses nombreux textes publiés précédemment et éparpillés dans des revues pas toujours facilement accessibles. D'où sa grande utilité non seulement pour le large public des passionnés des dictionnaires, mais aussi pour les chercheurs, lexicographes et dictionnaristes.

Pour en revenir aux entretiens des deux lexicographes, leur ordre ne va pas de soi vu que chronologiquement, Pruvost reprend un concept quemadien. En outre, les intertitres «La dictionnaire pour Jean Pruvost» (p. 26) et «La dictionnaire d'après Bernard Quemada» (p. 38) pourraient suggérer qu'il existe des différences entre les conceptions des deux chercheurs, ce qui ne se confirme pas dans le contenu des interviews (cf. p. 44). Par ailleurs, il aurait été intéressant d'observer si les idées de Quemada en matière de dictionnaire ont évolué durant le dernier quart de siècle. Rappelons ici qu'en 1987, Quemada estimait qu'«à côté de la dictionnaire pratique, prennent place la méthodologie dictionnaire et la dictionnaire théorique, fondées sur la confrontation critique des pratiques et des savoirs concernés, et sur la définition des règles générales qui en découlent», tandis qu'interrogé par Lo Nostro en 2011, il met surtout l'accent sur l'aspect pratique de la dictionnaire, en constatant notamment que «la lexicographie s'occupe de la partie théorique et la dictionnaire de la partie pratique» (p. 41). Cependant, il propose aussi de définir la dictionnaire de façon très générale comme «art, technique, sciences des dictionnaires, tout ce qui est lié aux dictionnaires» (p. 39); la distinction entre un art et une science fait tout de suite penser à celle entre une dictionnaire pratique et théorique. On se heurte ici exactement à la même problématique que celle de la définition de la lexicographie au sens classique du terme, c'est-à-dire non complémentaire de la dictionnaire, ce qui a été bien démontré par Tadeusz Piotrowski.⁵

Ainsi, ce qui nous manque dans cette partie du livre, c'est une analyse un peu plus approfondie des propos des chercheurs interviewés et, peut-être, une comparaison avec les opinions de certains autres spécialistes, loin d'être unanimes. À titre d'exemple, Tournier et Tournier⁶ entendent par la dictionnaire uniquement une «technique de fabrication des dictionnaires en tant que produits», qu'il serait donc difficile d'élever au rang d'une discipline scientifique, alors que pour Neveu⁷, il s'agit d'une «étude des conditions d'élaboration des dictionnaires pris comme objets sociétaux et commerciaux régis par des contraintes éditoriales spécifiques», et rien d'étonnant à ce que cet auteur considère la dictionnaire comme une sous-discipline de la métalxicographie au sens large du terme. Or, d'un autre point de vue, un métalxicographe agit *a posteriori*, il analyse des produits, tandis que selon les deux pères de la dictionnaire, un dictionnariste doit planifier un objet-dictionnaire avant de le rédiger, donc il agit *a priori*. Toujours est-il que le problème de l'objet et du statut de la dictionnaire, de sa place parmi d'autres disciplines, telles que la lexicographie redéfinie, la métalxicographie et la lexicologie, abordé par Lo Nostro et ses interlocuteurs dans ce chapitre, est à la fois pertinent et difficile à cerner, si bien que le sujet ne risque pas d'être rapidement épuisé.

⁵ Piotrowski (2001).

⁶ Tournier, Tournier (2009).

⁷ Neveu (2011).

Le deuxième chapitre commence par une réflexion sur la typologie des dictionnaires. Lo Nostro (p. 53) propose de catégoriser cet ensemble hétérogène selon trois axes qui ne sont pas mutuellement exclusifs: linguistique (relatif au nombre des langues traitées), quantitatif (lié aux oppositions restrictif/extensif et général/spécialisé, concernant la nomenclature) et qualitatif, ayant trait à la fois à la nature de l'information fournie (opposition dictionnaire de langue/encyclopédique) et au public cible (opposition qualitativement restrictif/extensif). L'auteure passe en revue certains des types qui se laissent ainsi distinguer, à savoir les dictionnaires: (1) généraux monolingues de langue ou encyclopédiques, (2) bilingues généraux, (3) bilingues de dépannage, c'est-à-dire des dictionnaires petit format et de poche, (4) de langue de spécialité, (5) d'apprentissage, (6) visuels, et (7) plurilingues.

Soit dit en passant, le classement des bilingues en fonction de l'étendue de leur nomenclature, qui s'appuie sur une analyse des dictionnaires français-italien et/ou italien-français, n'est pas forcément universel. En particulier, il serait difficile de l'adapter au paysage lexicographique franco-polonais. En effet, Lo Nostro soutient par exemple que «les dictionnaires bilingues généraux en un volume prévoient ou déclarent une étendue de 100 000 à 150 000 mots-vedettes, de 2 000 à 3 000 pages» (p. 60); or, l'unique grand dictionnaire polonais-français, en cinq volumes (1995–2008), comptant au total plus de 4 000 pages, précise sur la première de couverture qu'il contient seulement 80 000 articles, et le Larousse français-polonais (2001), le plus grand de nos monovolumaires, renferme selon l'éditeur 50 000 articles, et ce sur environ 1 800 pages. Pareillement, la subdivision des dictionnaires bilingues de poche en ceux dont les dimensions varient entre 8–9 cm de largeur sur 12–14 cm de hauteur, comptant entre 20 000 et 30 000 entrées, et ceux dont les dimensions varient dans le meilleur des cas entre 6–7 cm de largeur sur 9–10 cm de hauteur, comprenant entre 10 000 et 18 000 mots (p. 63), n'est pas vraiment pertinente pour nos bilingues, vu que par exemple un dictionnaire français-polonais, polonais-français de Mirosława Słobodska, renfermant environ 33 000 mots et expressions, a été publié dans deux formats, 8 sur 12 cm (on apprend de son titre que c'est un mini dictionnaire), mais aussi 12 sur 19,5 cm, si bien que la surface de la page a doublé sans qu'on touche au contenu.

Ensuite, Lo Nostro se concentre sur les dictionnaires numériques, auxquels elle consacre un peu plus de place (pp. 74–91). Tout au long du chapitre II, la question des facteurs d'ordre dictionnaire, sous-jacents à la confection des ouvrages de différents types, est omniprésente et l'auteure insiste spécialement sur le fait que tout dictionnariste doit constamment s'interroger sur les besoins précis du public cible de son dictionnaire, chose trop souvent oubliée.

Dans la seconde partie du livre, Lo Nostro aborde le dictionnaire bilingue dans une perspective purement dictionnaire, commençant par rappeler l'existence d'une double contrainte d'ordre temporel (temps accordé par l'éditeur à la réalisation de l'ouvrage, mais aussi un temps de consultation par l'utilisateur). Par la suite (ch. IV), l'auteure compare deux supports de dictionnaire, papier et électronique, en avouant qu'elle n'est «pas du tout persuadée que les temps [...] sont arrivés pour envisager la possibilité d'un produit uniquement numérique» (p. 120).

Dans le chapitre V, Lo Nostro focalise son attention sur l'apparat paratextuel du dictionnaire bilingue, dans lequel elle distingue trois groupes d'éléments: modes d'emploi et instructions, tables et schémas, et listes. Elle réfléchit notamment sur l'utilité de différentes annexes, étant donné qu'au moins une partie de leur contenu peut être facilement intégrée dans la nomenclature du dictionnaire. Trois des éléments paratextuels, examinés très en détail, constituent l'objet des chapitres suivants: les tables de verbes (ch. VII), les encadrés (ch. VIII) et les illustrations (ch. IX). En outre, le chapitre VI est exclusivement consacré à la problématique typographique, indissociablement liée à toutes les parties constitutives d'un dictionnaire.

En conclusion, s'appuyant sur sa double compétence d'universitaire chercheur et de lexicographe et dictionnariste, membre de l'équipe rédactionnelle du *Nouveau dictionnaire général bilingue italien-français, français-italien* dirigé par Dotoli, Lo Nostro offre aux lecteurs une étude à la fois intéressante, bien documentée, innovante et stimulante. Dans sa synthèse homogène, elle ne se contente pas de présenter des descriptions théoriques, mais elle fait également des propositions, de sorte que le sous-titre «Analyses et suggestions» est tout à fait justifié. Son ouvrage constitue un excellent point de départ pour quiconque voudrait s'initier à la problématique dictionnaire, vue à travers la lexicographie bilingue.

Soulignons enfin que si une monographie entièrement consacrée aux dictionnaires bilingues généraux est absente du paysage éditorial français d'avant 2013, cette lacune est largement comblée grâce à la collection *Vertige de la langue* des Éditions Hermann, dans laquelle ont été publiés, la même année, l'ouvrage de Lo Nostro et celui de Dangoulé Melnikiené⁸, abordant le dictionnaire bilingue dans une optique davantage (méta)lexicographique que dictionnaire (voir notre compte-rendu de ce dernier dans *Romanica Wratislaviensia* LXIII, 2016).

Bibliographie

- Lo Nostro Mariadomenica (2010), «Quels encadrés pour quels types de public», *Testi e linguaggi*, n° 4, pp. 37–48.
- Lo Nostro Mariadomenica (2013), *La dictionnaire bilingue. Analyses et suggestions*, collection *Vertige de la langue*, Hermann Éditeurs, Paris.
- Lo Nostro Mariadomenica, Rey Christophe (dir.) (2015), *Études de linguistique appliquée* n° 177: *La dictionnaire bilingue*.
- Melnikiené Dangoulé (2013), *Le dictionnaire bilingue. Un miroir déformant ?*, Hermann Éditeurs, Paris.
- Neveu Franck (2011), *Dictionnaire des sciences du langage*, Armand Colin, Paris.
- Piotrowski Tadeusz (2001), *Zrozumieć leksykografię*, PWN, Warszawa.
- Quemada Bernard (1987), «Notes sur lexicographie et dictionnaire», *Cahiers de lexicologie*, vol. 51, n° 2, pp. 229–242.
- Tournier Jean, Tournier Nicole (2009), *Dictionnaire de lexicologie française*, Ellipses, Paris.

⁸ Dangoulé Melnikiené (2013).

Monographie zur Höflichkeit in der interkulturellen Kommunikation¹

Dem Phänomen der Höflichkeit wurden in den vergangenen fast drei Jahrhunderten schon mehrere Werke gewidmet. Sehr unterschiedliche Wissenschaftsbereiche setzen sich seit langer Zeit wieder mit dieser Problematik auseinander, darunter die Linguistik, deren Interesse am Thema der Höflichkeit in den 70er-Jahren des 20. Jahrhunderts geweckt wurde². Selbstverständlich sind die Forschungsmöglichkeiten im Falle der Höflichkeit bei weitem nicht erschöpft worden, was die Publikation *Höflichkeit in der interkulturellen Kommunikation Russisch-Deutsch*, die 2015 erschienen ist, nachgewiesen hat. Der Fokus der Arbeit liegt in der Bedeutung der Höflichkeit im beruflichen Gebrauch, die als entscheidendes Kriterium für die Kundenzufriedenheit betrachtet wird. Der Ansatz von Anne Zarend berücksichtigt allerdings zum ersten Mal ganz besonders auch die phonetischen Aspekte, die in der professionellen internationalen Telekommunikation vor großer Wichtigkeit sind, die aber in den bisherigen Untersuchungen leider fehlen.

Die Monographie beginnt mit dem Vorwort der Autorin, in dem sie ihr Werk als eine leicht überarbeitete und gekürzte Fassung ihrer Promotionsschrift darstellt, die im März 2014 an der Martin-Luther-Universität Halle Wittenberg im Fach Sprechwissenschaft angenommen wurde.

Die Untersuchungsbasis liefert ein Gesprächskorpus von 65 authentischen Gesprächsaufnahmen der telefonischen Servicegespräche zwischen Kunden und russischen Muttersprachlerinnen, die in ihrem Berufsalltag die deutsche Sprache benutzen. Anne Zarend verfolgt dabei die Absicht, den Einfluss von sprechwissenschaftlichen Aspekten auf die Beziehungsebene der Interaktionspartner zu untersuchen, wobei der Schwerpunkt ihrer Untersuchung zum einen in den phonetischen und rhetorischen Merkmalen in der russisch-deutschen Kommunikation lag. Zum anderen interessierte

¹ Vgl. Anne Zarend: *Höflichkeit in der interkulturellen Kommunikation Russisch-Deutsch*, Berlin 2015, 320 S.

² Vgl. exemplarisch: Penelope Brown / Stephen C. Levinson: *Universals of language usage: Politeness phenomena*. In: Goody, E., N. (Hrsg.): *Questions and politeness*. Cambridge 1978, Robin T. Lakoff: *The Logic of Politeness; or Minding your P's and Q's*. In: Corum, C. et al. (Hrsg.): *Papers from the Ninth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*. Chicago 1973, Robin T. Lakoff: *What you can do with words: Politeness, pragmatics and performatives*. In: Rogers, R. / Wall, R. / Murphy, J. (Hrsg.): *Proceedings of the Texas Conference on Performatives, Presuppositions and Implicatures*. Arlington 1977.

die Autorin auch der Zusammenhang derer zur Wirkung des Gesprächsverhaltens sowie die Einschätzung des Höflichkeitsgrades der Servicemitarbeiterinnen.

Untersucht wird u.a. die Wirkung solcher Faktoren wie: Gestaltung von Gesprächseröffnung, Sprecherwechsel, Individualität und Professionalität auf die Gesprächsqualität sowie viele andere Parameter, die darüber entscheiden, dass ein Gespräch als gut oder schlecht bewertet wird. Im Visier der Autorin befinden sich auch die Emotionen, die von den Kunden explizit oder implizit geäußert werden sowie die Art und Weise, wie die Agenten mit ihnen umgehen.

Nicht weniger wichtig bleiben dabei die Fragestellungen, z.B. welche Wirkung auf die Wahrnehmung der Person prosodische Merkmale haben, inwieweit prosodische und segmentale Abweichungen von den muttersprachigen Kunden akzeptiert werden oder den Gesprächsverlauf beeinflussen, und wie in diesen Gesprächen Gemeinsamkeiten hergestellt werden.

Da sämtliche Untersuchungen im Werk vor allem auf die Wichtigkeit des Höflichkeitsgrades in der professionellen Telekommunikation zwischen einem deutschen Kunden und einem russischen Mitarbeiter mit Berufssprache Deutsch ausgerichtet und durchgeführt werden, findet die Verfasserin es notwendig, sich im zweiten Kapitel sowohl mit dem linguistischen, als auch dem alltäglichen Begriffsverständnis von *Höflichkeit* auseinanderzusetzen. Der sorgfältige Vergleich der aktuellen und umfangreichen Fachliteratur, die dem Begriff der *Höflichkeit* (sowie *Unhöflichkeit*) gewidmet wurde³, gipfelt in der Schlussfolgerung, dass ein einheitliches Begriffsverständnis zwar fehlt, nicht desto weniger jeder Mensch, auch ohne konkrete Definition, meistens zutreffend einschätzen kann, welches Verhalten höflich oder unhöflich ist. Dies mag auf die intuitive Auffassung der Höflichkeit im Alltag hindeuten. Daher lässt sich in der Kommunikation auch meistens der Höflichkeitsgrad einschätzen, der von den Gesprächspartnern wahrgenommen wird. Aus diesem Grund entschied sich die Autorin, den Begriff des *Höflichkeitsgrades* zum Hauptkriterium ihrer Analyse zu machen.

Im dritten Kapitel werden die Ergebnisse der Forschungsarbeiten zur Höflichkeit in den interkulturellen Kommunikationssituationen analysiert, und zwar mit besonderer Berücksichtigung der Untersuchungen, die dem Sprachpaar Russisch-Deutsch gewidmet wurden. Die Ergebnisse bilden dann auch die Vergleichsanalyse der Arbeitserkenntnisse.

Den Schwerpunkt des vierten Kapitels bildet die Bedeutung der Höflichkeit in asymmetrischen Servicegesprächen als Mittel zur Pflege der komplexen Beziehungen zwischen Kunden und Dienstleistern, Laien und Experten, Muttersprachlern und Deutschlernenden. In dem Kapitel werden auch konkrete Problemschwerpunkte für russische Deutschlernende analysiert, die die Qualität der Servicegespräche beein-

³ Vgl. hierzu exemplarisch: Silvia Bonacchi: *(Un)Höflichkeit*. Frankfurt am Main 2013, Rudolf Erndl: *Höflichkeit im Deutschen. Konzeption zur Integration einer zentralen Gesprächskompetenz im Deutsch als Fremdsprache-Unterricht*. Regensburg 1998, Bernhard Brehmer: *Höflichkeit zwischen Konvention und Kreativität. Eine pragmalinguistische Analyse von Dankesformeln im Russischen*. München / Berlin 2009.

trächtigen können, wie z.B. der fremde Akzent, die von vielen Fülllauten geprägte Sprechweise oder die phonostilistische Gestaltung der Aussagen, sowie die im Russischen und Deutschen divergierten Begrüßungs- und Verabschiedungssequenzen oder die persönliche Anrede mit Namen.

Das fünfte Kapitel ist in erster Hinsicht den Forschungsfragen und Zielen der Untersuchung des Höflichkeitsgrades im telefonischen Servicegespräch gewidmet. Überdies wird die methodische Vorgehensweise beschrieben, die interdisziplinär ausgerichtet wird und sowohl Methoden der Gesprächsanalyse, als auch die der Sprechwirkungsforschung umfasst. Entscheidend für die Forscherin ist dabei die Sicht der Interaktionspartner, weil anhand ihrer Reaktionen aufeinander, die Frage geklärt werden sollte, wie sehr der von ihnen wahrgenommene Höflichkeitsgrad den Gesprächsverlauf beeinflusst. Der besondere Fokus der Untersuchungen liegt also auf der Beziehungsebene der Interaktionspartner.

Im sechsten Kapitel werden die Untersuchungsergebnisse dargestellt, wobei neben der Präsentation der Resultate der Gesprächsanalyse auch die Schlussfolgerungen dargelegt werden, die aus der Laienbefragung gewonnen wurden, sowie die Erkenntnisse, die mit Hilfe der Sprechausdruckanalyse von Experten ermittelt werden konnten, und das mit der Absicht, dadurch die subjektive Wahrnehmung objektivieren zu können.

Im Unterschied zum sechsten Kapitel werden im nachfolgenden Kapitel die Gespräche nicht intraindividuell sondern miteinander verglichen. Die auf diese Weise gewonnenen Erkenntnisse, ermöglichen der Autorin diese, mit den im zweiten Kapitel erörterten Problemfeldern (den Höflichkeitsbegriff einheitlich zu definieren) zu konfrontieren. Durch diesen Vergleich konnte bestätigt werden, dass z.B. keine allgemeingültigen Sprechausdruckmuster existieren, die eine gelungene Kommunikation garantieren können, weil der angemessene Grad an Höflichkeit (wobei damit sowohl die konventionelle als auch die individuelle Form der Höflichkeit gemeint wird) immer situationsabhängig ist.

Das letzte Kapitel, in dem eine Zusammenfassung der gesamten Forschungsarbeit präsentiert wird, lässt der Höflichkeit in den untersuchten interkulturellen Servicegesprächen eine wichtige Bedeutung zukommen. Sie mag zwar schwer zu definieren sein, weil sie u.a. multimodal zum Ausdruck kommt, wird aber im telefonischen Servicegespräch generell erwartet und beeinflusst die Zufriedenheit der Kunden. Das Kapitel endet mit konkreten Trainingsempfehlungen für russische Servicemitarbeiterinnen, deren Berufssprache Deutsch ist, die den nötigen Höflichkeitsfaktor berücksichtigen.

Wenn man die aktuellen Entwicklungen der professionellen Telekommunikation beobachtet, wird einem sofort klar, wieso sich die Verfasserin so viel Mühe gegeben hat, um das Thema zu erforschen. Die Aufgabe der Callcentermitarbeiter, deren Anzahl Jahr für Jahr auf dem internationalen Arbeitsmarkt wächst, ist nicht einfach. Sie sind einerseits den wachsenden Ansprüchen der Kunden ausgesetzt, andererseits tragen sie für ihr Unternehmen eine große Verantwortung, indem sie dessen Image aufbauen und prägen. Dabei gilt es, wie das eben von der Forscherin deutlich erwiesen wird, dass nicht jeder, der mit dem Telefon umgehen kann oder einer

Fremdsprache kundig ist, sofort zum guten Callcentermitarbeiter wird. Dazu gehört vielmehr auch ausgeprägtes Wissen und Können in Sachen zwischenmenschliche Beziehungen, Interkulturalität und nicht zuletzt Höflichkeit. Aus diesen Gründen kann die Publikation von Anne Zarend auf jeden Fall allen Deutschlernenden und -lehrenden wärmstens empfohlen werden, die es mit der deutschen Sprache ernst meinen und sie als Berufssprache benutzen (möchten).

Literaturverzeichnis:

- Bonacchi, Silvia: *(Un)Höflichkeit*. Frankfurt am Main 2013.
- Brehmer, Bernhard: *Höflichkeit zwischen Konvention und Kreativität. Eine pragmalinguistische Analyse von Dankesformeln im Russischen*. München / Berlin 2009.
- Brown, Penelope / Levinson, Stephen, C.: *Universals of language use: Politeness phenomena*. In: Goody, E., N. (Hrsg.): *Questions and politeness*. Cambridge 1978.
- Erndl, Rudolf: *Höflichkeit im Deutschen. Konzeption zur Integration einer zentralen Gesprächskompetenz im Deutsch als Fremdsprache-Unterricht*. Regensburg 1998.
- Lakoff, Robin T. (1973): *The Logic of Politeness; or Minding your P's and Q's*. In: Corum, C. et al. (Hrsg.): *Papers from the Ninth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*. Chicago 1973.
- Lakoff, Robin T.: *What you can do with words: Politeness, pragmatics and performatives*. In: Rogers, R. / Wall, R. / Murphy, J. (Hrsg.): *Proceedings of the Texas Conference on Performatives, Presuppositions and Implicatures*. Arlington 1977.
- Zarend Anne: *Höflichkeit in der interkulturellen Kommunikation Russisch-Deutsch*, Berlin 2015.

Eine diskursanalytische Analyse der Männerdiskurse in der deutschen und polnischen Anzeigenwerbung¹

Werbung steht schon seit längerer Zeit im Fokus des wissenschaftlichen Interesses. Dieser Gegenstand der wissenschaftlichen Forschung ist aber so vielseitig, dass immer wieder neue Perspektiven der wissenschaftlichen Analyse von Werbung entdeckt werden, zumal die Werbung heutzutage auch sehr schnellen Veränderungen unterliegt.

In diesen Trend reiht sich Barbara Baj ein, die in ihrer im Peter Lang Verlag erschienenen Monographie zu den Männerdiskursen in der Anzeigenwerbung eine diskurslinguistische Analyse der deutschen und polnischen Werbung im Zeitraum 1995–2009 bietet.

Die Werbung wird von der Verfasserin nämlich als „ein Bereich, in dem sich Männerdiskurse konstituieren“ (S. 11) betrachtet. Einzelne Elemente, die diese Diskurse ausmachen, sind: Texte, Aussagen, Bilder, gesellschaftliche Werte, Ideale, Attitüden, Stile und Muster. Somit werden der Analyse von Barbara Baj interdisziplinäre Züge verliehen, indem drei Forschungsbereiche berührt werden, und zwar Männerbilder, Werbung und Diskursanalyse. Aus diesem Grunde wird in der Analyse auch auf den soziologischen Hintergrund eingegangen, und zwar auf „die Wechselwirkungen zwischen Werbung und Konsumgesellschaft“ (S. 11).

Die Fragen, welche die Verfasserin am Anfang ihrer Analyse stellt, betreffen nicht nur die Rekonstruktion der Männerbilder anhand der untersuchten Beispiele für Anzeigenwerbung, sondern auch, wenn nicht besonders, die Darstellungen der Männer in der betreffenden Werbung in Bezug darauf, „welche Muster sie bilden und welche dieser Muster dann wieder verschwinden.“

Die Monographie besteht aus 12 Kapiteln, die in den theoretischen und praktischen Teil unterteilt sind. Die Grundlage der Analyse stellen deutsche und polnische einseitige Werbeanzeigen aus den Jahren 1995, 2004, 2009, die aus je zwei nationalen Zeitschriften stammen: *Der Spiegel* und *Brigitte* (219 Anzeigen) für das deutsche Korpus und *Wprost* und *Twój Styl* (105 Anzeigen) für das Polnische. Das Hauptziel der Untersuchung sei „die Männerbilder (...) in den gewählten Sprache-Bild-Texten diskurslinguistisch herauszuarbeiten und sie daraufhin zu analysieren, welche Zu-

¹ Barbara Baj: *Männerdiskurse in der deutschen und polnischen Anzeigenwerbung von 1995 bis 2009. Eine diskurslinguistische Analyse.* (= Studien zur Text- und Diskursforschung 11). Frankfurt am Main: Peter Lang, 2015, 399 S.

schreibungen, Eigenschaften und Muster die Werbetreibenden für den Mann diskursiv aushandeln und wie über diese Männer gesprochen wird.“ (S. 12). Das Verfahren, dessen sich die Autorin bei der Analyse bedient, geht auch das DIMEAN-Modell von Spitzmüller/Warnke² zurück und erstreckt sich auf der Darstellungs-, Bedeutungs- und Argumentationsebene.

Nach dem einleitenden Kapitel präsentiert die Autorin den Forschungsüberblick über die diskursanalytische Forschungsliteratur, die sich in letzter Zeit als eine Teildisziplin der Linguistik etabliert hat. Sie konzentriert sich dabei v.a. auf die Analysen der Werbung im Lichte der Diskurslinguistik. Präsentiert wird von der Autorin auch die einschlägige Literatur zu dem von ihr behandelten Thema sowie die bereits vorliegenden Ergebnisse von Analysen der Männerbilder in der Werbung.

Das zweite Kapitel ist der Textlinguistik gewidmet, denn die textlinguistische Beschreibung der Werbeanzeigen bildet für Barbara Baj den Ausgangspunkt für ihre diskurslinguistische Untersuchung. Sie konzentriert sich dabei auf die Triade: Sprache-Bild-Text. In Bezug darauf bespricht die Autorin die Dimensionen der Textsortenbeschreibung und überträgt diese auf die im Mittelpunkt der Analyse stehende Werbeanzeige. Die darauffolgenden Teile haben das Verhältnis zwischen Textlinguistik und Diskurslinguistik sowie diskursive Regeln in Sprache-Bild-Texten zum Gegenstand.

Im siebten Kapitel wird das Analysemodell präsentiert. Die Verfasserin hebt dabei hervor, dass eine diskurslinguistisch angelegte Analyse mit dem Ziel durchgeführt wird, „über einzelne Texte hinaus zum Wissen über die Gesellschaft zu gelangen“ (S. 157). Um dieses Ziel zu verwirklichen, greift Barbara Baj zu dem DIMEAN-Modell von Warnke und Spitzmüller, das drei Analyseebenen umfasst: die intratextuelle Ebene, die Rolle der Akteure, die transtextuelle Ebene. Dieses Konzept wird von der Verfasserin um die Bildanalyse ergänzt.

Nach der detaillierten Korpusbeschreibung im achten Kapitel erfolgt die Analyse, die sich auf den oben genannten Ebenen erstreckt. Auf der Darstellungsebene wird versucht, die Liste der Merkmale zu erstellen, die Männern in der Anzeigenwerbung zugeschrieben werden. Dabei unternimmt die Autorin auch die Unterteilung der Werbeanzeigen nach Produktarten, indem sie die Männerbilder in der Printwerbung für Dienstleistungen, für Gebrauchsprodukte und Geräte, in der Autowerbung, in der Printwerbung für Lebens- und Genussmittel und für Körperpflege.

Auf der Bedeutungsebene wird die Probe der hermeneutischen Interpretation des Bedeutungssinns in den Werbeanzeigen unternommen. Es werden dabei der gesellschaftliche, soziale, wirtschaftliche und finanzielle Aspekt berücksichtigt. In diesem Teil der Analyse wird auch die Typologie der Porträttypen der Männer in der Anzeigenwerbung vorgeschlagen, die folgende Typen umfasst: Porträttyp mit direktem männlichem Blick, Porträtblick mit Abwendung und Distanz und Kopfporträts. Zum

² Vgl. Spitzmüller, J./Warnke, I. (2011): *Diskurslinguistik. Eine Einführung in Theorien und Methoden der transtextuellen Sprachanalyse*. Berlin und Warnke, I./Spitzmüller, J. (2011): *Methoden der Diskurslinguistik. Sprachwissenschaftliche Zugänge zur transtextuellen Ebene*. Berlin/New York.

Schluss des Kapitels wird auch auf die Thematik der Anzeigenwerbung und Darstellung von Männern in Relationen eingegangen. Dabei handelt es sich um Beziehung, Familienleben, Freundschaft, Sport, Natur und Arbeit.

Die dritte Ebene der Analyse betrifft Argumentationsmuster. Es handelt sich um die Frage nach den Argumentationsmustern, die in der Anzeigenwerbung in Bezug auf den Mann gebraucht werden, um die persuasiven Zwecke der Werbung zu erzielen. Dieser Teil der Analyse ist besonders interessant, zumal in den Ergebnissen Änderungen in den Persuasionsstrategien in der Anzeigenwerbung beobachtbar sind.

Die Untersuchung der Werbeanzeigen auf jeder Ebene wird mit kontrastiven Bemerkungen für das analysierte Sprachenpaar abgerundet.

Zum Schluss gelangt die Autorin zur Feststellung, dass der grundlegende Unterschied in der Darstellung von Männerbildern in der deutschen und polnischen Anzeigenwerbung in „der Ausprägung der sachlichen Seite des Mannes“ (S. 372) bestünde, die in der polnischen Anzeigenwerbung laut der Verfasserin und im Lichte des analysierten Korpus lockerer dargestellt zu werden scheint, was wiederum einen Einblick in das Wissen über die polnische Gesellschaft gewährt.

Die von Barbara Baj verfasste Monographie zu deutschen und polnischen Männerdiskursen in der Anzeigenwerbung ist eine solide und nach allen Regeln der Kunst durchgeführte linguistische Analyse, die wertvolle Ergebnisse für alle liefert, seien es Sprachwissenschaftler, Werbemacher oder durchschnittliche „Konsumenten“ der Werbung. Das Model der Analyse, das die Verfasserin vorgeschlagen und empirisch erprobt hat, kann daher als musterhaft betrachtet werden, denn der Leser bekommt nicht nur eine bloße Analyse eines Phänomens der ihn umgebenden Wirklichkeit, sondern auch wertvolle Informationen in Bezug auf die beiden sprachlichen Kulturen und zahlreiche Beispiele für die praktische Umsetzung der theoretischen Erwägungen im Bereich der Text- und Diskurslinguistik. Daher kann die Monographie allen empfohlen werden, die an der Sprache und den Mechanismen in der Sprache interessiert sind.

Bibliographie

- Baj, Barbara (2015): *Männerdiskurse in der deutschen und polnischen Anzeigenwerbung von 1995-bis 2009. Eine diskurslinguistische Analyse.* (= Studien zur Text- und Diskursforschung 11). Frankfurt am Main.
- Spitzmüller, J./Warnke, I. (2011): *Diskurslinguistik. Eine Einführung in Theorien und Methoden der transtextuellen Sprachanalyse.* Berlin
- Warnke, I./Spitzmüller, J. (2011): *Methoden der Diskurslinguistik. Sprachwissenschaftliche Zugänge zur transtextuellen Ebene.* Berlin/New York.

Ein großes Werk für einen großen Wissenschaftler – Festschrift für Wolfgang Mieder¹

Wer schnell gibt, gibt doppelt – diese lateinische Sentenz von Publilius Syrus steht im Titel der Festschrift, die anlässlich des 70. Geburtstags von Wolfgang Mieder 2015 im Peter Lang-Verlag erschienen ist. Jedem, der sich mit der Phraseologie, Parömiologie oder Volkskunde beschäftigt, ist das wissenschaftliche Werk von Wolfgang Mieder bekannt, und zwar in der Form, wie es die anfangs angeführte Sentenz wiedergibt. Denn der wissenschaftliche Ertrag von Wolfgang Mieder (über 200 Bücher, 500 wissenschaftliche Artikel, 125 Rezensionen) ist nicht nur imposant, sondern auch vielfältig, was man an den auch im Titel der Festschrift angekündigten Disziplinen erkennen kann. Seine Freunde haben ihm nämlich ein Buch geschenkt, in dem Beiträge zur Parömiologie, Volkskunde, Sprache und Literatur gesammelt wurden². So sind auch die Beiträge in der Festschrift gruppiert und decken somit die Interessensbereiche des Jubilars ab.

Der Band wird mit einem Interview mit Wolfgang Mieder eröffnet, in dem der Jubilar seinen Lebensweg und seine wissenschaftliche Laufbahn darstellt.

Der erste thematische Teil ist der Parömiologie gewidmet. Hier findet sich der Text zu den jüdisch-spanischen Sprichwörtern aus dem nördlichen Marokko von Tamar Alexander und Yaakov Bentolila, in dem die Autoren die lexikographische Darstellung von Parömien mit den in der Sprache funktionierenden Varianten vergleichen. Der zweite Beitrag von Bo Almqvist hat Wellerismen und Fabel zum Gegenstand. Shirley L. Arora thematisiert in ihrer Studie die Sprichwörter der Immigranten für das Sprachenpaar Spanisch und Englisch. Den Beziehungen zwischen Eltern und Kindern in der französischen Parömiologie ist der Beitrag von Peter Barta gewidmet. In diese Forschungsrichtung schreibt sich die Studie von Chu-Hsien Chen ein, in der er der Analyse Parömien über Lehrer im Taiwanischen unterzieht. Zu dieser Gruppe der Beiträge gehört auch der Text von Liisa Granbom-Herranen.

Man findet auch theoretisch ausgerichtete Studien, wie der Beitrag von Chilukuri Bhuvaneshwar, in dem auf die Definition der Sprichwörter eingegangen wird. Daran

¹ Vgl. Christian Grandl, Kevin, J. McKenna (2015): *Bis dat, qui cito dat. Gegengabe in Par-miology, Folklore, Language and Literature*. Honoring Wolfgang Mieder on His Seventieth Birthday. Frankfurt am Main: Peter Lang, 776 S.

² Vgl. auch die Festschrift zum 60. Geburtstag von Wolfgang Mieder: Földes, Cs. (2004): *Res humanae proverbiorum et sententiarum*. Tübingen.

knüpft František Čermák, indem er die in den Sprichwörtern enthaltene Weisheit analysiert.

In die neueren Forschungstendenzen im Bereich der Parömiologie – die experimentelle Parömiologie – reiht sich der Beitrag von Christoph Chlosta und Peter Grzybek ein, in dem die Autoren die Kenntnis von Anfängen und Enden der Parömien untersuchen. Den Maximen ist der Text von Charles Clay Doyle gewidmet.

Im Zentrum des Beitrags von Wolfgang Eismann steht das Tun des Theologen und Priesters Juraj Križanić, der in seiner Tätigkeit gegen Fremdenfeindlichkeit gekämpft hat, indem er zu diesem Zwecke Parömien einsetzte.

Lexikographisch ausgerichtet ist die Studie von Pekka Hakamies, in der eine Sammlung russischer Sprichwörter eines unbekanntes Sammlers analysiert wird. Jüdische Sprichwörter in der mündlichen und schriftlichen Tradition stehen im Mittelpunkt des Textes von Galit Hasan-Rokem. Korpusanalytisch ist der Beitrag von Hrisztalina Hrisztova-Gotthard ausgerichtet. Die Autorin untersucht Sprichwortmarker im Bulgarischen nationalen Korpus. An diese Problematik knüpft Vida Jesenšek, indem sie slowenische Sprichwörter in einem allgemeinen elektronischen Wörterbuch darstellt. Auf den polyfunktionalen Gebrauch von Sprichwörtern im Diskurs geht Anna Konstantinova ein. Jarmo Korhonen präsentiert angloamerikanische Sprichwörter im Deutschen und Finnischen. Arvo Krikmann analysiert die Variabilität der festen Ausdrücke im Internet. Der Kategorisierung als Schlüssel zum Verstehen des Gebrauchs von Parömien ist die Studie von Outi Lauhakangas gewidmet. Heirat und Alleinsein in den Antisprichwörtern stehen im Zentrum der Untersuchung von Anna T. Litovkina. Semiotischer Analyse der Antisprichwörter ist die Studie von Anna T. Litovkina und Oleg Fedosov gewidmet. Yoko Mori befasst sich mit der vergleichenden Analyse des Bildes „Niederländische Sprichwörter“ von P. Bruegel und der ähnlichen Parömien in der japanischen Kunst. Anna Naciscione thematisiert in ihrer Studie die kognitiv-stilistische Perspektive des Sprichwortgebrauchs. Spielerisch ausgerichtet ist der Beitrag von Andreas Nolte, in dem der Autor ein Sprich-WORT-Spiel für Wolfgang Mieder entwirft. Gyula Paczolay präsentiert ungarische Parömien, die von Solomon Caesar Malan gesammelt wurden. Antonio Pamies Bertrán und Daniela Natale befassen sich mit der Pflanzensymbolik in den kreativen Metaphern und in der Phraseologie. International ausgerichtet ist die Studie von Elisabeth Piirainen. Die Autorin analysiert die internationalen Varianten der deutschen Redensart: *Das ist Chinesisch für mich*. Anand Prahlad widmet die Studie der Analyse der sprichwörtlichen Redensarten und des Humors in den Internet-Memmen. Stanisław Prędoła präsentiert die erste afrikaans-deutsche Sprichwörtersammlung. Ilona Rosen befasst sich mit der Analyse der Parömien in der Narration. Den medizinischen und topografischen Sprichwörtern ist der Text von Helmut A. Seidl gewidmet. Joanna Szerszunowicz analysiert in ihrer Studie die italienischen Parömien. Olga V. Trokhimienko untersucht das Motiv der Liebe und der Trauer und sprichwörtliche Herausforderungen im mittelhochdeutschen Werk „Tristan“. Stéphane Viellard befasst sich mit Parömien bei A. N. Ostrovski. Harry Walter und Valerij Mokienko präsentieren das Konzept eines deutsch-russischen historisch-etymologischen phraseologischen Wörterbuchs.

Der zweite thematische Teil ist den volkskundlichen Themen gewidmet. Hier findet man Beiträge zu internationalen Ausdrücken in Irland (Fionnuala Carson Williams), zur Herkunft des Helden (Rainer Eckert), zu formelhaften Weisheiten zu Gesundheit und Wohlergehen (Susanne Hose), zu Märchen der Brüder Grimm im „Volksmund“, zum Entstehen der sprichwörtlich-aphoristischen Gedanken beim Gehen (Gerhard Uhlenbruck), zu Wunder und Wirklichkeit in den Märchen Ludwig Bechsteins (Hans-Jörg Uther), zur Bedeutung von Bilderrätsel (Vilmos Voigt), zur Fabulologie eines Märchens (Wolfgang Vorwerk).

Den linguistischen Teil eröffnet der Beitrag von Melita Aleksa Varga, der korpus-linguistisch ausgerichtet ist. Die Verfasserin untersucht die Parömien im kroatischen Sprachkorpus. Der Semantik von Idiomen und dem Modell der Phrasenbildung ist die Studie von Dmitrij Dobrovol'skij gewidmet. Sabine Fiedler untersucht den Einsatz der Phraseologismen als Mittel der Satire am Beispiel „The Colbert Report“. Natalia Filatkina untersucht die formelhaften Wendungen im Sprachlehrbuch von Tönnies Fenne. Den Gebrauch der Phraseologismen in der Rhetorik von Margaret Thatcher untersucht Rosemarie Gläser. Frank Nuessel analysiert die linguistischen Kommentare im Korpus der spanischen Sprichwörter. Der Beitrag von Ilpo Tapani Piirainen ist den Auswirkungen der Rechtschreibreform auf die die Rechtschreibung der Idiome. Andrey Reznikov untersucht das Vorkommen von Tiernamen in den russischen Präsidentenwahlkampagnen. In der Studie von Kathrin Steyer wird die Zitierkarriere usuell gewordener Sätze untersucht. Grzegorz Szpila analysiert idiomatische Wiederholungen in den Romanen.

Der Band wird mit den Beiträgen zur Literatur abgerundet. Es sind Studien von Dennis F. Mahoney, Anamarija Marinović, Juan Francisco Maura, Kevin J. McKenna, Chritine Palm Meister, Helga Schreckenberger, David Scrase, Tom Simone, Irena Świątłowska-Prędotka und Sabine Wienker-Piepho.

Zum Schluss wird das Publikationsverzeichnis von Wolfgang Mieder angeführt, das den Zeitraum 1970-2014 umfasst und sich auf fast 100 Seiten erstreckt. Bis jetzt sind zwei Jahre verlaufen und Wolfgang Mieder ist unaufhörlich wissenschaftlich tätig, was seine letzten Publikationen bestätigen³.

Ein großer Mann, ein großes Werk – das kann man über wissenschaftliche Tätigkeit von Wolfgang Mieder zweifelsohne sagen, mehr noch: der wissenschaftliche Eifer des Jubilars und die unbegreifliche Vielfalt der Thematik lassen vermuten, dass er in seinem wissenschaftlichen Schaffen nicht nachgeben wird. Desto größer ist auch die Dankbarkeit seiner Freunde, Mitarbeiter, die ihm diese Festschrift geschenkt haben und auf der Suche nach immer neuen Feldern in der Forschung sind.

³ Vgl. u.a. Mieder, W. (2015). *«Different strokes for different folks». 1250 authentisch amerikanische Sprichwörter*. Bochum, Mieder, W. (2015): *“Goldene Morgenstunde” und “Früher Vogel”*. *Zu einem Sprichwörterpaar in Literatur, Medien und Karikaturen*. Wien, Mieder, W., Nolte, A. (2015): *“Kleine Schritte sind besser als große Worte”*. *Willy Brandts politische Sprichwortrhetorik*. Würzburg., u.a.

Bibliographie

- Földes, Cs. (2004): *Res humanae proverbiorum et sententiarum*. Tübingen.
- Grandl, Christian, Kevin, McKenna, J. (2015): *Bis dat, qui cito dat. Gegengabe in Parimiology, Folklore, Language and Literature*. Honoring Wolfgang Mieder on His Seventieth Birthday. Frankfurt am Main.
- Mieder, W. (2015). «*Different strokes for different folks*». *1250 authentisch amerikanische Sprichwörter*. Bochum.
- Mieder, W. (2015): “*Goldene Morgenstunde*” und “*Früher Vogel*”. *Zu einem Sprichwörterpaar in Literatur, Medien und Karikaturen*. Wien.
- Mieder, W., Nolte, A. (2015): “*Kleine Schritte sind besser als große Worte*”. *Willy Brandts politische Sprichwortrhetorik*. Würzburg.

O cenzurze w NRD i Polsce Ludowej¹

Cenzura funkcjonuje w monografii Marka Rajcha jako działanie weryfikacyjne organów państwowych w tzw. społeczeństwach zamkniętych Polski Ludowej (PRL) i Niemieckiej Republiki Demokratycznej (DDR), którego głównym celem była ocena artefaktów literackich od strony „zgodności” treści z zasadami oficjalnie prowadzonej polityki państwowej, której poszczególne etapy – łącznie z określonymi zaburzeniami, tąpnięciami, protestami, kryzysami i konfliktami – zostały przedstawione w rozdziałach dotyczących tła kulturalno-politycznego i wzajemnego postrzegania funkcjonującej „przestrzeni atmosferycznej”, kreowanej z determinacją przez władze państwowe i instytucje kultury obu krajów (str. 15–87). Problemem w przypadku cenzury funkcjonującej w tzw. społeczeństwie zamkniętym jest to, że jest ona ewidentnym przykładem wzajemnego przenikania funkcjonalnych podsystemów polityki, prawa, gospodarki i sztuki, braku poszanowania ich autonomii i ograniczonej zdolności komunikacji między sobą. Instytucja cenzury jako narzędzia politycznego nacisku oczekuje – mówiąc za Luhmannem: system operuje w tym przypadku ewidentnie poza swoimi granicami –, że twórca i system symboliczny poddadzą się temu naciskowi w imię fałszywie rozumianej społecznej harmonii, stabilności i równowagi. Takie oczekiwanie oznacza zawsze tworzenie tekstów symbolicznych „na zamówienie” oraz funkcjonowanie systemu produkcji i dystrybucji pod dyktando systemu politycznego. Dzieło nie staje się jednak dziełem dzięki spełnianiu oczekiwań politycznych, czyli poprzez harmonię zespolonych elementów świata symbolicznego i politycznego, nie staje się nim również poprzez sztuczne utrzymywanie napięcia między nimi, ale jego tożsamość nie powinna wynikać z wymuszonego politycznie dążenia do syntezy z innymi systemami, ponieważ dopiero takie działanie prowadzi do dezintegracji systemu symbolicznego. Marek Rajch przedstawia działania cenzury w Polsce Ludowej i Niemieckiej Republice Demokratycznej w kontekście politycznej gry i próby sił – pokazując całą asymetrię uwikłanych w nią „aktorów” –, która miała w ostatecznym efekcie doprowadzić do eliminacji treści niepożądanych, zaburzających oczekiwania władzy. Mniej lub bardziej skuteczne próby kontrolowania, cenzurowania i reglamentowania określonych fenomenów życia społeczno-politycznego i kulturalnego posiadały daleko idące konsekwencje dla funkcjonowania pamięci komunikacyjnej i kulturowej. Obie formy pamięci, znakomicie opisane przez Jana

¹ Marek Rajch: „Unsere andersartige Kulturpolitik“. Zensur und Literatur in der DDR und in der Volksrepublik Polen. Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM 2015, 285 s. ISBN: 978–83–232–2909–4.

i Aleidę Assmann, posiadają niekwestionowany wpływ na określony habitus społeczeństwa, procesy mentalnościowe i tworzenie określonej tradycji. Manipulowanie słowem twórcy w sensie jego cenzuralnej reglamentacji lub całkowitego odrzucenia staje się nie tylko manipulowaniem teraźniejszością w imię uprawianej na zlecenie gry polityczno-ideologicznej, lecz również manipulowaniem przeszłością i przyszłością określonej społeczności i określonego społeczeństwa. Instytucja cenzury miała więc charakter zinstytucjonalizowanego nacisku, niezależnie od tego, czy w danym przypadku rzeczywiście dochodziło do konkretnych działań prewencyjno-represyjnych władzy, czy możliwość dokonywania swoistej ‚reglamentacji’ twórców i ich dzieł pozostawała faktycznie tylko możliwością. Ingerencja cenzorska należała do systemu dominacji, systemowo usankcjonowanej asymetryczności między prawem twórcy do swobodnego wyrazu swoich myśli i prawem systemu do kontroli tych myśli przez ograniczenie dostępności do przestrzeni publicznej – jakkolwiek by ona nie była – lub absolutny zakaz dotyczący produkcji i dystrybucji dzieła. Działanie cenzuralne przeciw wolności słowa i druku, sprawowanie kontroli i przeciwdziałanie ewentualnym zaburzeniom, które mogłyby zostać wywołane przez treści interpretowane jako niezależne, wspierające ewentualne dążenia wolnościowe, związane było z częściowym lub całkowitym wykluczeniem twórców i ich dzieł. Takie podejście ignorowało fakt, że system nie może funkcjonować jako całość jednolita a zaburzenie (Störung), jak mówił Niklas Luhmann, jest wręcz jedną z koniecznych cech systemu, gwarantującą niejako jego dynamiczność i istnienie. Zaburzenie nie może być jednak pojmowane jako notoryczne przeszkadzanie w istnieniu innego, odmiennego, zróżnicowanego, a operacje dyferencjacji, wytyczania i mnożenia granic nie powinny w przypadku kontroli systemów symbolicznych konsekwentnie ograniczać fenomenów systemowo niekompatybilnych i prowadzić do ich całkowitego wykluczenia i zaniku. Reprodukacja komunikacji z wcześniejszych komunikacji, operacyjna zamkniętość systemu i jego dążenie do wewnętrznej integracji nie polega bowiem wg Luhmanna na tym, że eliminuje się z niego komunikacje uznane za szkodliwe dla jego równowagi (systemisches Gleichgewicht).

W rozdziale dotyczącym uregulowań prawnych wzajemnej współpracy (str. 88–136) przytoczone zostały przykłady sprawowania władzy, która to – jak mówił Foucault w *Porządku dyskursu* – nigdy nie ztraca swej penetracyjności i inkwizycyjności. Marek Rajch ukazał sferę publiczną tzw. społeczeństwa zamkniętego jako przestrzeń daleką od otwartej debaty, dopuszczającą mniej lub bardziej radykalną ingerencję w określone sfery rzeczywistości celem wykluczenia obcości i utrzymania określonej dyskursywnej prawdy. Szczegółowe plany realizacji współpracy kulturalnej nie były jednak wolne od trudności w przekuwaniu oczekiwań władzy na działania praktyczne (str. 100–110). Fakt ten związany był nie tylko z jej zmianą (Ulbricht – Honecker / Gomułka – Gierek) i różnymi oczekiwaniami samej władzy wobec procesu liberalizacji przestrzeni publicznej (str. 111), lecz również z podejrzliwością i brakiem zaufania władz NRD (zhierarchizowana władza państwowa i kierownictwa / zarządy wydawnictw) zarówno wobec swoich polskich politycznych kontrahentów jak i polskich twórców i ich dzieł (str. 106–110). Jedną z konsekwencji była asymetria w dostępności utworów literackich na rynku socjalistycznego sąsiada z niekorzyścią

dla tekstów polskich autorów. Cenzura nie była więc rzeczywistością świata pluralistycznego, lecz częścią swego rodzaju ‚politycznej monokultury’, nastawionej na – ideologicznie bardziej miękkie lub twarde – utrwalanie określonego rodzaju władzy. W swojej instytucjonalności należała bezsprzecznie do instytucji ‚podwyższonego bezpieczeństwa’, które stanowiły swoistą sieć powiązań (Netzwerk).

Oko cenzora w społeczeństwach zamkniętych Polski Ludowej (PRL) i Niemieckiej Republiki Demokratycznej (DDR) funkcjonowało w sprzężeniu zwrotnym z polityką partii (str. 136–137), władzą państwową różnych szczebli (str. 138) oraz instytucjami odpowiedzialnymi za kontrolę życia społeczno-politycznego i kulturalnego, których celem było identyfikowanie, klasyfikowanie, kontrolowanie, izolowanie lub eliminowanie wydarzeń uznanych za ‚anomalie’, zaburzających ‚harmonię’ systemu. W ten sposób dokonywała się odpowiednia reglamentacja i parcelacja przestrzeni społecznej, której (**in**)filtracja przez instytucję cenzury prowadziła do eliminacji treści niepożądanych, zablokowania tekstu, zakazu jego publikacji (przykład uzasadnienia wykluczenia str. 190–195). Marek Rajch wskazuje i dokładnie opisuje w rozdziale czwartym monografii procesy restrukturyzacyjne aparatu cenzury wraz ze zmieniającymi się nazwami i zależnościami ekonomicznymi (str. 111–130), zasadę funkcjonowania i transferu tzw. białych i czarnych list cenzury (str. 137) oraz list zaleceń. Tak sprawowana władza musi być odbierana jako działanie kontraproduktywne, ponieważ jej nadrzędny cel dyscyplinujący i porządkujący przestrzeń realizowany jest kosztem heterogeniczności i policentryczności. Cenzura reprezentuje więc zawsze władczy dyskurs, ale jej władczy gest (**bez**)rozumu pomnażał polityczną monokulturę przez operacje kontroli i selekcji, ujednolicania i totalizacji, marginalizacji i wykluczenia. Można pokusić się o porównanie do swego rodzaju ‚władzy policyjnej’, dyscyplinującej, nastawionej na ściganie ‚przestępców’, czyli w tym przypadku twórczych odszczepieńców, którzy nie pasują do ideologicznie poprawnego, prokrustowego łoża i którym należy odciąć jakąś część ich ‚tekstowej tożsamości’, żeby mogli się w tym łożu zmieścić i systemowo właściwie ułożyć. Cenzura społeczeństwa zamkniętego nie akceptowała naturalnej mnogości zmagających się ze sobą dyskursów, była szaleństwem władzy, jednym z mechanizmów forsowania ‚życia na podsłuchu’, określonego rytuału prawdy i zbiorowej politycznej fikcji, której wiekuistość była i tak wątpliwa, zdradą elementarnych praw człowieka, w tym prawa do wolności słowa, a w efekcie końcowym gestem podziału i odrzucenia, aktem arbitralnej dyskryminacji. Działania cenzury nastawione były na powstawanie twórczości systemowo pasującej i ujarzmionej. Słowo cenzora i jego wiara jawiły się jako święte, ważniejsze od wiary innych i innych słów, nawet wtedy, gdy jego kompetencje pozostawiały wiele do życzenia (str. 167–170). Zarówno w Polsce Ludowej jak i NRD zapomniano o fakcie, że światy symboliczne nie wymagają ulepszenia przez radykalne kontrolowanie ich treści, nadzorowanie kwestii wydawniczych i dystrybucji, okrajanie zasięgu terytorialnego i liczby odbiorców. Komunikacja, jak mówi Foucault w *Porządku dyskursu*, nie jest co prawda wolna od przemocy, również dlatego, że władza jest wpisana w słowo, ale to właśnie cenzuralna (**prze**)moc władzy próbowała panować nad słowami, przepuszczać je przez cenzuralne sito, rozwiewając iluzje związane z komunistyczną utopią lepszego i bardziej sprawiedli-

wego świata, utrudniając i opóźniając realizację wolnościowe poprzez słowo i dalej czyn. Odnosząc się do Foucault można powiedzieć, że zakaz ogólny (das generelle / kategorische Verbot) i zakaz specyficzny (das spezifische Verbot) są naturalnymi mechanizmami wykluczenia i elementami składowymi określonego porządku dyskursu, a samo wykluczenie nie jest zjawiskiem pozaspołecznym i anormalnym, tylko jedną z cech i właściwości sprawowania władzy. W przypadku twórców nie można jednak powiedzieć, że muszą być oni posiadaczami jedynej prawdy, pochlebami władzy produkującymi tekstowe banały, literaturę „ujarzmioną” i poddańczą, więc restrykcyjna cenzura wobec nich – i to niezależnie od czasu historycznego – musi być zawsze odbierana jako przywłaszczenie dyskursu przez wykluczenie niewygodnych, izolację „trędowatych i obłąkanych”, stworzenie populacji odizolowanej, skazanej na banicję i milczenie we własnym kraju i w kraju sąsiada. Mowa poza takimi granicami stawała się więc koniecznością i naturalną konsekwencją doznaną restrykcyjności władzy.

Cenzura i konkretne działania cenzuralne są przykładem skrupulatnej obserwacji społeczeństwa z jego różnymi podsystemami (polityka, prawo, gospodarka, religia, sztuka), którego oczekiwana forma jako pewna całość w pojęciu władzy i działających w jej imieniu „kontrolerów” nie powinna wymykać się spod kontroli. Odpowiednio „namaszczone politycznie” cenzor-kontroler przegląda się w tym przypadku systemowi symbolicznemu jakim jest tekst literacki i uzyskuje informację, w jaki sposób ten system istnieje w odniesieniu do treści i formy. Biorąc pod uwagę odpowiednie wytyczne, musi odpowiedzieć na pytanie, czy dany system symboliczny może funkcjonować w przedłożonej do kontroli formie, czy powinien może istnieć inaczej. Marek Rajch dokonuje w rozdziale dot. funkcjonowania polskiej cenzury wobec literatury niemieckojęzycznej, w tym z byłej NRD, pewnego podsumowania w odniesieniu do stanu archiwaliów i spuścizny po Głównym Urzędzie Kontroli Prasy, Publikacji i Widowisk w Archiwum Akt Nowych, podnosząc fakt chaosu organizacyjnego, różnic dot. kompletności zbiorów w latach 1949–1956 i 1956–1990, podaje szereg danych empirycznych i statystycznych, odnosi się do wydawanych opinii / recenzji cenzorskich, sporządzanych maszynowo i odręcznie, często ze sobą sprzecznych, wzajemnie się wykluczających, danych dotyczących formularzy i wniosków cenzorskich, relatywnie niskiej wiedzy specjalistycznej cenzorów i licznych błędów w sporządzanych opiniach, nieczytelnych podpisów cenzora czy kategoryzacji tekstów (str. 157–195).

W rozdziale szóstym „Zensur in der DDR und die polnische Literatur” (str. 196–227) M. Rajch wskazuje na funkcjonujące mechanizmy manipulacji cenzorskiej dotyczącej polskich tekstów literackich poddawanych cenzorskiemu oku NRD. Przez cenzuralne pragnienie stanowienia „właściwego” porządku dyskursu reglamentowano doniosłość kulturotwórczych aktów komunikacyjnych polskiego sąsiada. Cenzura jako rygorystyczne przestrzeganie wykluczenia krytyki władzy nie była więc zwykłą techniką dyscyplinarną i dyscyplinująca, lecz niebezpiecznym narzędziem nacisku i ucisku, przeszkadzającym również w kreowaniu przyzwoitości wzajemnych kontaktów w dziedzinie szeroko pojętej kultury. Pozycja cenzora była pozycją jednoznacznie uprzywilejowaną, odmianą panowania ukrytego, zawołowaną egzystencją kon-

tolera, cichą formą manipulacji. Program cenzorski został utajony dla bezpośrednio poddanych cenzurze, ale zapisany w dokumentach normatywnych (np. czarne i białe listy cenzury) i oddziaływał faktycznie nie tylko na określone środowiska, w tym środowisko twórców, ale również na cały habitus (Pierre Bourdieu) społeczeństwa.

Monografia Marka Rajcha jest oparta w dużej mierze na archiwaliach (str. 232–256), wartościowa i godna polecenia.

Bibliografia

Michel Foucault, *Porządek dyskursu*. Przekład Michał Kozłowski. Gdańsk 2002.

Niklas Luhmann, *Systemy społeczne. Zarys ogólnej teorii*. Kraków 2007

Marek Rajch, „Unsere andersartige Kulturpolitik“. *Zensur und Literatur in der DDR und in der Volksrepublik Polen*. Poznań 2015

Nowy wybór pism krytycznych Bonifacego Miążka¹

Bonifacy Miązek zajmuje w środowisku krytyków literackich mocną pozycję. Począwszy od lat sześćdziesiątych aż po czasy współczesne aktywnie uczestniczy w życiu kulturalnym i literackim w kraju i za granicą. Przez wiele lat pisał recenzje do nagród londyńskich „Wiadomości” i kierował działem literackim w rzymskich „Przemianach”. Współpracuje również z londyńskim „Pamiętnikiem Literackim”, w którym objął kierownictwo działu recenzji. Aktywnie działa w licznych towarzystwach naukowych i stowarzyszeniach literackich – jest członkiem austriackiego PEN Clubu, Związku Pisarzy Polskich na Obczyźnie z siedzibą w Londynie, Stowarzyszenia Pisarzy Polskich, należy też do Polskiego Towarzystwa Naukowego na Obczyźnie, Sandomierskiego Towarzystwa Naukowego oraz do Kieleckiego Towarzystwa Naukowego. Jako autorytet w zakresie współczesnej literatury polskiej zasiada w Radzie Redakcyjnej „Rocznika Karla Dedeciusa” wydawanego w Łodzi, jest również członkiem Komitetu Honorowego serii „Scripta Caroli Dedecii”.

Po 1965 roku ukazywały się na łamach czasopism emigracyjnych studia, recenzje i artykuły Miążka o twórczości współczesnych polskich pisarzy przebywających poza granicami naszego kraju. W 1983 roku nakładem londyńskiej Oficyny Poetów i Malarzy wyszedł zbiór tych artykułów zatytułowany *Teksty i komentarze*, który rok później został wyróżniony nagrodą Stowarzyszenia Polskich Kombatantów. Tom jest wyborem publikowanych wcześniej licznych wypowiedzi i artykułów przygotowywanych dla polskich wydawnictw emigracyjnych w Londynie, Paryżu i Wiedniu. Duże zainteresowanie ze strony czytelników spowodowało wznowienie książki – jej zmieniona i poszerzona wersja ukazała się w Sandomierzu w 1996 roku. Kolejną publikacją o charakterze krytycznoliterackim jest tom *Przygoda z książką. Wybór szkiców i recenzji o poezji i prozie* – książka ta miała dwa wydania – w 2004 i w 2006 roku, oba w Oficynie Wydawniczej ATUT we Wrocławiu. W 2009 roku ukazała się drukiem w Sandomierzu broszura zatytułowana *O współczesnych poetach polskich tworzących w Wiedniu*.

Prezentowany tom *Od Kasprowicza do Miłosza. Studia z dziejów kultury i literatury* składa się z trzech części i stanowi – jak podaje autor we wstępie – wybór publikacji krytycznych, które zostały napisane w Wiedniu w latach 1970–2015.

¹ B. Miązek, *Od Kasprowicza do Miłosza. Studia z dziejów kultury i literatury*, red. K. A. Kuczyński, P. Obrączka, Wydawnictwo GENS Kielce, Kielce 2016, 471 s.

Pierwsza część zatytułowana *Artykuły i recenzje* zawiera prace bardzo zróżnicowane tematycznie. Znajdziemy tutaj recenzje zbiorów poezji, powieści i opowiadań oraz studia krytyczne odnoszące się do opracowań komparatystycznych i krytycznoliterackich. Pierwszą część otwiera tekst *Kasprowiczowska „Księga ubogich”*. *Legenda i rzeczywistość*. Miązek dokonuje syntezy i rewizji sądów na temat twórczości Kasprowicza, obala opinie krytyków i wskazuje na największe osiągnięcie poety, jakim – jego zdaniem – są *Hymny*. Tematem kolejnego artykułu jest powojenna poezja Kazimierza Wierzyńskiego i analiza obecnych w niej motywów przyrody i ziemi. W grupie tekstów poświęconych liryce odnajdziemy również recenzje i omówienia tomów poezji Wacława Iwaniuka (*Ciemny czas i Lustro*), Tadeusza Chabrowskiego (*Pan Magister Witalis*) i Janusza A. Ihnatowicza (*Poezje zebrane*). Na szczególną uwagę zasługuje artykuł *Polska poezja nad Dunajem*, w którym Miązek prezentuje sylwetki i dorobek literacki współczesnych polskich poetów (Zygmunta Brzezińskiego, Michała Bukowskiego, Dariusza Pacaka i Krystyny Szostak) tworzących nad Dunajem. W tej części publikacji znajdują się również recenzje powieści i opowiadań – *Na Wschód od Dzisiaj* Barbary Toporskiej, *Garbaty świat* Adama Zielińskiego i rozważania o twórczości Wiesława Myślińskiego w pracach naukowych Jana Paławskiego. Do opracowań komparatystycznych i historycznoliterackich zaliczyć należy omówienie i recenzję książki Krzysztofa A. Kuczyńskiego *Między Renem a Wisłą. Studia i szkice o niemiecko-polskich powinowactwach kulturalnych* oraz prezentację publikacji Piotra Obrączki *Od Ordon do Szymanowskiego*. W tej grupie znajduje się również artykuł *Blaski i cienie literatury polskiej na Zaozniu*, w którym Miązek prezentuje postać czeskiego polonisty Libora Martinka z Uniwersytetu Śląskiego w Opawie i podkreśla jego zasługi dla rozwoju polskiej literatury. Kolejny tekst zatytułowany *Kronika ostatnich lat życia Paderewskiego* jest refleksją na temat książki *Kryptonim „Paderewski”*. *Tajemnice ostatnich lat Mistrza* autorstwa Macieja Patkowskiego. Ważnym głosem wśród wielu omawianych tutaj recenzji jest omówienie pracy Magdaleny Żelasko. *„Nie przyszedłem pana nawracać”... Szkic o życiu i twórczości ks. Jana Twardowskiego* oraz prezentacja książki Andrzeja Franaszka *Miłosz. Biografia*, która ukazała się w Krakowie w 2011 roku. W tej części publikacji odnajdziemy również omówienie pracy Anny Wzorek *Świat opowiadań Stanisława Rogali*, książki Joanny Godlewicz-Adamiec *Miłość czy kontrakt? Recepcja małżeństwa w niemieckiej i polskiej literaturze średniowiecza* i Reginy Wasiak-Taylor *Ojczyzna literatura. O środowisku skupionym wokół Związku Pisarzy Polskich na Obczyźnie*. Miązek umieścił tutaj również opis spotkania z poetką Ewą Lipską, które odbyło się 2 czerwca 2009 roku w Końskich. W swoim tekście omawia dorobek liryczny autorki i problematykę jej utworów. Wśród artykułów jest jeden, który choć liczy zaledwie trzy strony, to jednak przykuwa uwagę – to wzruszający krytyczno-literacki tekst *Wiersze na pożegnanie* o lirykach Eugeniusza Parady.

W drugiej części książki zatytułowanej *Szkice i polemiki* znajdują się artykuły dotyczące szerokiego spektrum spraw społecznych i politycznych, które potwierdzają obecność autora we współczesnym życiu literackim. W tej części pracy Miązek nawiązuje do opinii innych krytyków i prowadzi polemiczny dialog dowodząc jednocześnie swego szacunku dla innych autorów. Zbiór polemik otwiera artykuł zatytułowany *O Antologii „Słowa na pustyni”*, w którym Miązek przeprowadza dyskusję z Adamem

Czerniawskim na temat swojej książki *Słowa na pustyni, antologia współczesnej poezji kapłańskiej*, która została opublikowana w 1971 roku w Londynie. Artykuł ten jest apelem o odpowiedzialną krytykę literacką. Miątek używając mocnych argumentów obala tezy krytyka i wykazuje nierzetelność wyrażanych przez recenzenta opinii. W kolejnym artykule zatytułowanym *Odpowiedzialność i druk*, Miątek polemizuje z Janem Brzękowskim na temat książki Adama Czerniawskiego *Liryka i druk*, która ukazała się w 1972 roku w Londynie. Udowadnia przeciwnikowi, że w swojej opinii wyraża własne odczucia i zarzuca mu braki w wiedzy na temat emigracyjnego życia literackiego. W polemice zatytułowanej *Brzydki pamflet na Alicję Lisiecką i jej „Księcia”* Miątek toczy spór z Alicją Lisiecką, która stanęła w obronie swojego mistrza Adama Czerniawskiego. Krytyk zarzuca recenzentce zbyt emocjonalny ton i ironiczny język wypowiedzi. Docenia Czerniawskiego jako poetę i tłumacza, ale negatywnie ocenia jego pracę jako krytyka literatury. Kolejnym artykułem, w którym Miątek pokazuje nieco ostrzejszy ton swojej wypowiedzi jest tekst *O naszym środowisku*, w którym krytyk odnosi się do recenzji pióra Aliny Siomkajło na temat książki Reginy Wasiak-Taylor *Ojczyzna literatura. O środowisku skupionym wokół Związku Pisarzy Polskich na Obczyźnie* wydanej w 2013 roku. Stając w obronie autorki Miątek zarzuca recenzentce luki w wiedzy na temat literatury emigracyjnej, brak merytorycznej oceny książki, filologicznej precyzji i literackiej kultury. Spokojnie i z dużą precyzją wylicza krytycznoliterackie niedociągnięcia w artykule recenzentki. To z pewnością jedna z „ostrzejszych” recenzji Miązka, którą można potraktować również jako odpowiedź na zarzucany krytykowi brak „polemicznego pazura”. W kolejnym artykule zatytułowanym *Uwagi na marginesie pewnego artykułu* Miątek odwołuje się do pracy Janusza Stefaniaka *Postawy duchowieństwa w pow. Sandomierskim w ocenie władz państwowych w latach apogeum stalinizmu (1948–1956)* opublikowanej w 12 numerze „Zeszytów Sandomierskich” w 2000 roku. Zamieszczone tutaj uwagi o charakterze merytorycznym i metodologicznym stanowią ważną wskazówkę dla przyszłych badaczy historii i literatury. Przedmiotem kolejnego szkicu jest książka Mariusza Klocka *Prześladowanie duchowieństwa katolickiego w Końskich w latach 1939–1989*, która została opublikowana w Końskich w 2013 roku. Krytyk docenia ogromne zaangażowanie i wysiłek autora publikacji, który poruszył temat nowy i utorował drogę innym badaczom. Recenzja wzbogacona jest dość obszernym komentarzem Miązka, co sprawia, że czytelnik zyskuje szersze spojrzenie na omawiane w książce zagadnienie. Szkic *Pomoc dla polskich emigrantów w Wiedniu w latach 1980–1989* pokazuje wspierającą działalność Austriaków, austriackiego Caritasu i polskiego kościoła w Austrii wobec emigrantów z Polski, którzy przybyli do Wiednia w latach 80-tych. Kolejny szkic zatytułowany *Polskie uroczystości w Londynie* jest relacją z dwóch wydarzeń, jakie odbyły się w stolicy Wielkiej Brytanii – nadanie doktoratu *honoris causa* z okazji 60-lecia istnienia Oficyny Poetów i Malarzy i 85-lecie urodzin poetki Krystyny Bednarczyk. Wyjątkiem, wśród tekstów zawartych w tej części książki, jest artykuł *Mickiewicz w „Kole” Towiańskiego*. Autor umieścił go tutaj, ponieważ chciał podkreślić, że jest to dla niego tekst ważny, w którym upomina się o rewizję krzywdzących osądów w stosunku do Towiańskiego. Tekst ten jest jednocześnie apelem o rzetelne badania archiwalne, poszukiwanie źródeł i sprawiedliwą ocenę innych.

Trzecia część książki traktuje o sprawach bliskich samemu autorowi, to najbardziej osobista część tomu, w której autor opowiada o swoim życiu, o książkach i o wspomnieniach z okresu Sandomierza i Wiednia. Spośród wielu przeprowadzonych z Miązką wywiadów w tomie opublikowano trzy najbardziej obszerne, w których odnajdujemy najważniejsze informacje dotyczące życia i twórczości autora. Warto w tym miejscu podkreślić, że nie są to tylko odpowiedzi na zadawane pytania, lecz płynące z głębi serca, bogate w fakty i wydarzenia wypowiedzi, które wciąż są żywe we wspomnieniach Miązka. Nie brakuje tutaj tematów bliskich autorowi – zarówno tych radosnych, związanych z okresem szczęśliwego dzieciństwa, jak i trudnych, obfitujących we wspomnienia z okresu wojny, które Miązek głęboko przechowuje w swojej pamięci i o których z takim wzruszeniem opowiada. Z opublikowanych tutaj wywiadów wyłania się obraz niezwykle interesującego, ale i skromnego człowieka, który odpowiadając na pytania pragnie uchronić chwile bliskie jego sercu od zapomnienia.

Tom zawiera również posłowie pióra Piotra Obrączki. Znajdujemy tutaj garść najważniejszych informacji dotyczących życia i twórczości Bonifacego Miązka oraz opis uroczystości jubileuszowych. Na końcu książki znajduje się szczegółowa bibliografia, którą opracowali Krzysztof A. Kuczyński i Piotr Obrączka. Bibliografia przedmiotowa zawiera wykaz prac naukowych, popularnonaukowych, recenzenckich i redakcyjnych, drugą część stanowi twórczość literacka. Bibliografia przedmiotowa obejmuje opracowania o życiu i twórczości Miązka oraz wykaz prac doktorskich napisanych pod kierunkiem profesora na Uniwersytecie Wiedeńskim. W odrębnej części umieszczono wywiady z Miązką. Autorzy bibliografii wykazali się wprost benedyktyńską pracowitością poszerzając zawartość spisu o publikacje z lat 2006–2015 i o utwory poetyckie, które ukazały się w 1966 roku na łamach londyńskich „Wiadomości”.

Miązek – jak możemy przeczytać w posłowie do omawianego tomu – „imponuje rozległością opisywanego obszaru badawczego, obejmującego całą niemal literaturę polską – od średniowiecza aż po współczesność”². Po lekturze najnowszej publikacji autora trudno nie zgodzić się z tym twierdzeniem. Bonifacy Miązek to uważny obserwator kulturalnego i literackiego życia emigracyjnego i niestrudzony komentator literatury polskiej. Ważny obszar jego zainteresowań stanowi literatura polska w Austrii. W jego dorobku krytycznoliterackim znajdują się szkice i recenzje o szerokim zakresie tematycznym, obejmujące swym zasięgiem zarówno poezję, jak i prozę. Należy w tym miejscu podkreślić, że nie są one jedynie omówieniem zawartości danej książki, czy suchym sprawozdaniem z jej treści. Artykuły krytyczne Miązka to wnikliwe opracowania opatrzone komentarzem i barwny dyskurs krytyczny doświadczonego badacza literatury. To teksty pełne polemicznej pasji, które składają się na rzetelny, analityczny wywód. Miązek w swoich pracach nie posługuje się gotowymi schematami i obrazami. Na tle innych krytyków wyróżnia go indywidualne podejście do omawianych tekstów, które pozwala mu odkrywać je

² P. Obrączka, *Posłowie*, [w:] *Od Kasprowicza do Miłosza. Studia z dziejów kultury i literatury*, red. K. A. Kuczyński, P. Obrączka, Kielce 2016, s. 422.

„na nowo”. W swoich recenzjach zaznacza obecność nowych trendów w literaturze, prezentuje szerokie spektrum tematów i bogate konotacje znaczeń, co sprawia, że zbiór jego prac staje się obrazem kondycji współczesnej literatury emigracyjnej. Warto zaznaczyć, że Miążek prezentuje swoją koncepcję odczytań tej literatury konstytuując ją w obrębie zmieniających się uwarunkowań historycznych oraz świadomości estetycznej i metodologicznej odbiorcy. Zawsze omawia daną pozycję na tle całego dorobku autora, a patrząc przez pryzmat jego wcześniejszych utworów bada drogi rozwoju, analizuje język wypowiedzi i idee towarzyszące twórcy. W swoich tekstach – niczym w soczewce – skupia najważniejsze cechy twórczości wybranego autora prezentując jednocześnie kwintesencję jego dorobku. W recenzjach Miążka można dostrzec dystans, tak potrzeby do rzetelnej oceny danego dzieła. Jego wypowiedzi są kompletne, przemyślane i dojrzałe, co sprawia że w sposób niezwykle ciekawy, kompetentny i odkrywczy przedstawia wybrane pozycje i ich autorów. To, co niewątpliwie charakterystyczne dla tekstów Miążka, to odważne twierdzenia i oceny twórczości innych pisarzy, które zawsze prezentowane są w szerszym ujęciu literackim i kulturalnym. W recenzjach pióra Miążka zawsze jest kontekst – czyli próba umiejscowienia wybranej twórczości w szerszej perspektywie. W jego tekstach nie chodzi o „zaszufladkowanie” pisarza, raczej o pokazanie linii jego rozwoju, o próbę zrozumienia przekazu autora, przybliżenia go większej grupie odbiorców. Jego prace są również doskonałym punktem wyjścia do rozmowy na temat miejsca polskich twórców literatury na emigracji. Miążek to niestrudzony badacz w poszukiwaniu tego, co literackie. W swoich analizach łączy obszerną wiedzę z zakresu historii i teorii literatury. To krytyk o bogatym dorobku, w pełni ukształtowanych przekonaniach i ciętym języku, który przy pomocy mocnych argumentów prowadzi polemiczny dyskurs z innymi krytykami literackimi. Jego trafne wybory i precyzyjne pióro w połączeniu z w pełni ukształtowanym warszatem literackim i obszerną wiedzą powodują, że często w polemikach z innymi krytykami odnosi zwycięstwo. W swoich krytycznych diagnozach trafnie konstytuuje najważniejsze polskie zjawiska literackie w kontekście szerszych europejskich nurtów. Dzięki takiemu zabiegowi pisma krytyczne Miążka nie tylko nie tracą na aktualności, lecz – co najważniejsze – trafiają w gusta odbiorców i przekonują ich, że warto sięgnąć również po dzieła twórców literatury emigracyjnej. I to stanowi o sile przekazu recenzowanej książki, która staje się ważnym głosem w procesie przybliżania polskiemu czytelnikowi prac autorów tworzących poza granicami naszego kraju.

Bibliografia:

- Miążek B., *Od Kasprowicza do Miłosza. Studia z dziejów kultury i literatury*, red. K. A. Kuczyński, P. Obrączka, Wydawnictwo GENS Kielce, Kielce 2016.
- Miążek B., *Przygoda z książką. Wybór szkiców o recenzji i prozie*, Oficyna Wydawnicza ATUT. Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe, Wrocław 2006.
- Miążek B., *Teksty i komentarze*, Wydawnictwo Diecezjalne, Sandomierz 1996.

Podejście narracyjne (*storytelling*) w nauczaniu przedszkolnym i wczesnoszkolnym – poradnik dla nauczycieli języka niemieckiego¹

Nauczanie języków obcych w przedszkolu i na etapie wczesnoszkolnym zyskało w ostatnich dekadach tak w Europie jak i na świecie wyraźnie na znaczeniu. Wielu naukowców wskazuje na poparte badaniami empirycznymi zalety wczesnego rozpoczęcia przygody z językiem obcym; bodaj najpełniej ujęte w białej księdze „Early Language Learning Research. White Paper Report”² i w dokumencie Komisji Europejskiej „Early Language Learning Policy Handbook”³. Do wzmożonego zainteresowania wczesną nauką języków obcych przyczyniły się też regulacje prawne, jak na przykład na gruncie polskim rozporządzenie wprowadzające obowiązkowe przygotowanie dzieci przedszkolnych do posługiwania się językiem obcym⁴.

Jednak samo przesunięcie czasu rozpoczęcia nauki na wcześniejszy okres nie gwarantuje sukcesu edukacyjnego. Niezbędne jest wypracowanie bądź odpowiednie dostosowanie metod pracy dydaktycznej, określenie kompetencji i przygotowanie kadry dydaktycznej, jak też opracowanie odpowiedniej jakości materiałów glottodydaktycznych. Recenzowana praca Jolanty Gładysz i Katarzyny Sowy stawia sobie właśnie za cel dostarczenie czytelnikowi starannie dobranych i kompetentnie zdydaktyzowanych materiałów do bezpośredniego wykorzystania w nauczaniu języka niemieckiego. Pod względem kompozycyjnym publikacja podzielona jest na dwie części: pierwszą o charakterze teoretycznym i drugą o charakterze praktycznym. Dwa obszernie rozdziały zasadnicze książki uzupełnia bibliografia oraz wykaz źródeł internetowych.

W pierwszym rozdziale autorki podejmują zadanie zdefiniowania i szczegółowego opisanie metody charakterystycznej dla glottodydaktyki przedszkolnej i wczesnosz-

¹ Gładysz, Jolanta; Sowa, Katarzyna: *Erzählen von Geschichten. Bajki i opowiadania do nauki języka niemieckiego dla dzieci w wieku przedszkolnym i szkolnym*, Wyd. Eprofess, 2015

² Jeffery, Lynn (2008): *Early Language Learning Research. White Paper Report*, School and Library Programs, http://www.aatg.org/resource/resmgr/Promoting_German/Early_language_learning_rese.doc?hhSearchTerms=%22white+and+paper%22

³ *Early Language Learning Policy Handbook* (2011) European Commission http://ec.europa.eu/languages/policy/language-policy/documents/early-language-learning-handbook_en.pdf

⁴ Rozporządzenie MEN z dnia 30 maja 2014 r. zmieniające rozporządzenie w sprawie podstawy programowej wychowania przedszkolnego oraz kształcenia ogólnego w poszczególnych typach szkół, Dz. U. 2014, poz. 803

kolnej jaką jest metoda tekstów narracyjnych (ang. *storytelling*, niem. *narrativer Ansatz*). Metoda oparta jest na stosowaniu jako podstawowego źródła inputu językowego tekstów narracyjnych, gdyż to właśnie bajki i opowiadania stanowią optymalny audytywny materiał językowy dla powyższej grupy wiekowej. Nie podlega obecnie wątpliwości fakt, iż prawidłowy rozwój kompetencji obcojęzycznej rozpoczyna się właśnie od wykształcenia umiejętności rozumienia tekstu słuchanego, sprawności określanej z tego względu często jako sprawność bazowa⁵. Autorki zapoznają czytelnika szczegółowo z licznymi zaletami podejścia narracyjnego, w tym też w zakresie elementów organizujących wypowiedzenie jak intonacja i akcent. Na kolejnych stronach w sposób wnikliwy a zarazem syntetyczny przedstawiają ogólne i językowe kryteria wyboru tekstów narracyjnych (podrozdział 1.1.1–1.1.2), jak również referują wyczerpująco zagadnienia związane z adaptacją tekstów narracyjnych (podrozdział 1.2). Punkt ciężkości położony został jednak na zagadnienia metodyczne pracy z tekstem narracyjnym. Niemało uwagi poświęcono więc kwestii wprowadzenia tekstu narracyjnego, przygotowaniu do opowiadania, różnym formom inscenizacji tekstów narracyjnych jak i zasadom utrwalenia treści danego tekstu narracyjnego i jego elementów językowych (podrozdział 1.3.1–1.3.2).

Kluczową dla skutecznego stosowania metody narracyjnej kwestię stanowi odpowiednie zachowanie tak językowe jak i niewerbalne samego nauczyciela. Referując poszczególne zagadnienia autorki konsekwentnie podkreślają znaczenie odpowiednich, najbardziej w danym kontekście adekwatnych i skutecznych reakcji nauczyciela. Optymalnie nauczyciel powinien posługiwać się wyłącznie językiem docelowym dla zachowania warunków immersji językowej jako swoistego „zanurzenia” w języku (ang. *language immersion*, niem. *Sprachbad*). Jednak autorki wskazują również na fakt, iż akceptowalne są uzasadnione odstępstwa od tej zasady na korzyść języka ojczystego (s.18), i „przeplatanie” (w formie tzw. *code-switching*) w sposób umiejętny języka wyjściowego i docelowego.

Wśród licznych zagadnień metodycznych podjęta została również problematyka umiejętnego stosowania informacji zwrotnej (s.36) i korzystnego wpływu jaki wywołuje odpowiednio przekazany feedback na motywację uczeniową (s.34). Szczególnie pozytywny i silnie motywujący efekt wzmocnienia osiąga się też poprzez odpowiednią wizualizację treści (s.38). Jest to niezwykle istotne, gdyż u dzieci w wieku przedszkolnym i wczesnoszkolnym dominuje motywacja zewnętrzna – ze swojej natury sytuacyjna i zadaniowa – a tym samym uzależniona od jakości bodźców zewnętrznych. Wydatne miejsce w teoretycznej części publikacji zajmuje omówienie znaczenia stałego i nieodzownego elementu procesu glottodydaktycznego i istotnej pomocy jaką jest pacynek lub klasowa maskotka (s.21). Na wspomnienie zasługuje też wnikliwe spojrzenie na rolę odpowiedniej atmosfery podczas nauki języka służą-

⁵ Por. m.in. Dahlhaus, Barbara (1994): *Fertigkeit Hören. Fernstudieneinheit 5*. München. Langenscheidt; Storch, Günther (1999): *Deutsch als Fremdsprache – Eine Didaktik*.

Theoretische Grundlagen und praktische Unterrichtsgestaltung. Paderborn: Fink; Schumann, Adelheid (Hrsg.) (1984): *Hörverstehen: Grundlagen, Modelle, Materialien zur Schulung des Hörverstehens im Fremdsprachenunterricht der Hochschule*. Tübinger Beiträge zur Linguistik. Tübingen: Narr

cej lepszej percepcji tekstu, ale też przyjaznej i bezpiecznej sprzyjającej uważnemu skupieniu i zwiększającej chęć aktywnego uczestnictwa w zajęciach (s.28).

Dla czytelnika o mniejszym doświadczeniu praktycznym w nauczaniu przydatne byłyby w tym miejscu jednak również uwagi bardziej ogólnej natury odnoszące się do szerszego kontekstu organizacyjnego nauczania przedszkolnego i wczesnoszkolnego a wpływające również pośrednio na skuteczność i efektywność podejścia narracyjnego, tak jak zostały one naszkicowane w wydanym przez Instytut Goethego opracowaniu „Nürnberger Empfehlungen zum frühen Fremdsprachenlernen”⁶. Rekomendowane w tych standardach dla nauczania dzieci 4–10-letnich jest między innymi stopniowe wprowadzanie tzw. rytuałów, czyli specyficznych rutynowych czynności nadających procesowi dydaktycznemu ciągłość i pewną przewidywalność. Celowi temu służyć może między innymi realizacja nauki języków obcych w stabilnym i spójnym środowisku, najlepiej zawsze w tym samym pomieszczeniu⁷. Sugerowane jest też stopniowe wdrażanie do prowadzenia portfolio językowego w celu dokumentacji własnej biografii językowej, gromadzenia prac i wytworów i w ten sposób rejestrowania i prezentacji dokonań, czynionych postępów i nabytych umiejętności. Główną funkcją portfolio nie powinna być przy tym ocena ucznia, lecz dokumentowanie jego indywidualnego rozwoju⁸. Ten rodzaj zbierania danych powinien być prowadzony systematycznie, przez cały etap edukacji przedszkolnej i kontynuowany w szkole. Ważne jest przy tym, aby segregacja i wybór prac do portfolio odbywał się z udziałem dziecka i przy jego aprobacie.

Cześć praktyczną publikacji stanowi zbiór piętnastu starannie dobranych i szczegółowo zdydaktyzowanych tekstów narracyjnych. Do każdego tekstu wyjściowego opracowano przy tym dwie wersje: łatwiejszą pod względem zawartych w nim struktur gramatycznych i słownictwa wersję bajki/opowiadania przeznaczoną dla dzieci w wieku przedszkolnym oraz poszerzoną wersję bajki/opowiadania przeznaczoną dla dzieci w wieku wczesnoszkolnym. Dodatkowym ułatwieniem dla czytelnika jest fakt, iż teksty uporządkowane zostały według wzrastającego stopnia trudności językowej. Dobór tekstów wydaje się być bardzo trafiony. Są one bowiem nie tylko tematycznie zróżnicowane, nacechowane emocjonalnie ale też przykuwają swoją fabułą uwagę młodych odbiorców. Również od strony językowej teksty spełniają w pełni omówione w części teoretycznej kryteria. Wśród wybranych przez autorki bajek i opowiadań są też takie, które mogą być dzieciom i uczniom znane z ich wersji w języku ojczystym, a dzięki temu łatwiejsze w recepcji: *Der Hase und die Schildkröte*, *Der Osterhase*, *Das hässliche Entlein*, *Die drei kleinen Schweinchen*.

W dydaktyzacjach udało się autorkom w sposób znakomity praktycznie zrealizować omówione zasady metodyczne i techniki pracy, w tym w szczególności łączenie nauki z aktywnością ruchową poprzez reagowanie na bodźce językowe całym ciałem (*Total Physical Response*). Stąd wśród proponowanych ćwiczeń odnajdujemy wcie-

⁶ Widlok, Beate, Petradić, Ana i.in. (2010): *Nürnberger Empfehlungen zum frühen Fremdsprachenlernen. Neuauflage*, Goethe Institut München, <http://www.goethe.de/lhr/prj/nef/deindex.htm>

⁷ Ibid. s.31

⁸ Ibid. s.35

lanie się w role czy reagowanie na polecenia typu *Lauf weg!*, *Bleib stehen!* Każda z podzielonych na fazy (1. *Wprowadzenie*, 2. *Narracja oraz inscenizacja opowiadania*, 3. *Utrwalenie treści / elementów językowych tekstu*) dydaktyzacji stanowi spójną wewnętrzną, skrupulatnie i z dużym wycuciem metodycznym opracowaną całość jako gotowy scenariusz zajęć zawierający nawet przykładowe wypowiedzi, jakich w poszczególnych interakcjach językowych może użyć nauczyciel lub pacynek. Ćwiczenia i zadania mają przy tym zróżnicowaną i urozmaiconą formę (m.in. przyprządkowywanie wyrazów do obrazków, zadania typu prawda-fałsz, zgadywanki, ćwiczenia antycypacji, zadania grafomotoryczne ćwiczące koordynację wzrokowo-ruchową).

Mimo dokładanego i szczegółowego ich opracowania dydaktyzacje mają jednak w zamyśle auterek dawać wiele możliwości modyfikacji, zapewniać stosowną elastyczność procesu dydaktycznego i pozwalać nauczycielowi na łatwe dostosowanie jego przebiegu do specyfiki własnej grupy uczniów. Jest to zabieg w pełni uzasadniony, który sprzyja indywidualizacji nauczania i daje tym samym uczniowi już na tak wczesnym etapie możliwość poznania siebie jako uczącego się, stopniowego rozpoznawania własnego stylu uczenia się, preferencji i modalności uczeniowej, sprzyja też rozwijaniu elementarnych strategii komunikacyjnych (np. zapytań, wykorzystania mimiki i gestykulacji, antycypowania treści, strategii pamięciowych). Otwarta formuła pracy z tekstem jest też zgodna z wprowadzonym przez Boje pojęciem *ante-narrative* i podejściem do opowieści jako żywego doświadczenia wielu autorów, złożonego z wielu głosów, otwartego na zwroty akcji, występującego w alternatywnych wersjach, rozproszonego i nieliniarnego⁹.

Czytelnik doceni też z pewnością fakt, iż uzupełnieniem dydaktyzacji są załączniki w formie obrazków do każdej bajki lub opowiadania oraz karty pracy. Załączniki te dostępne są pod podanymi w rozdziale drugim na końcu każdego podrozdziału adresami internetowymi. Odnośniki wewnętrzne w tekście kierują czytelnika do odpowiedniego rozdziału lub podrozdziału pierwszej części książki integrując w ten sposób jeszcze ściślej część teoretyczną z praktyczną; odnośniki dolne zawierają z kolei suplementarne wskazówki metodyczne. Użyte symbole są czytelne i wydatnie ułatwiają orientację w tekście.

Na osobne wspomnienie zasługują ilustracje autorstwa Kaliny Zatoń. Ich prosta a zarazem atrakcyjna i odpowiednia dla młodego odbiorcy forma absorbuje uwagę, umożliwia dobrą analizę i syntezę wzrokową – kompetencję kluczową kształtującą gotowość dziecka do nauki czytania i pisania. Materiał graficzny umożliwia tworzenie ćwiczeń rozumowania z uwzględnieniem następstwa zdarzeń, przez co uczeń łączy przyczynę ze skutkiem i próbuje przewidywać, co się może zdarzyć. Zadania tego typu wspierają dzieci w rozwijaniu czynności intelektualnych, które stosują w poznawaniu i rozumieniu siebie i swojego otoczenia.

Wspólna publikacja Jolanty Gładysz i Katarzyny Sowy pojawiła się w czasie wzmożonego zainteresowania wczesną edukacją językową i ze względu na umiejętność łączenia teorii z praktyką jest z pewnością pozycją cenną i dającą bardzo do-

⁹ Boje, David (2008): *Storytelling organizations*, Thousand Oaks, CA: Sage

bry pogląd na całość złożonego zagadnienia jakim jest metoda narracyjna. Z tego względu jest to pozycja wydawnicza potrzebna i przydatna, opracowana starannie i na wysokim poziomie merytorycznym. Książka skierowana jest do szerokiego grona odbiorców: może służyć tak nauczycielom jako pomoc w uatrakcyjnieniu zajęć z języka niemieckiego dla najmłodszych jak i rodzicom jako materiał pomocniczy. Zainteresowani nią mogą być ponadto nauczyciele akademicy i studenci studiów nauczycielskich.

Bibliografia

- Boje, David (2008): *Storytelling organizations*, Thousand Oaks, CA: Sage.
- Dahlhaus, Barbara (1994): *Fertigkeit Hören. Fernstudieneinheit 5. München. Langenscheidt.*
- Early Language Learning Policy Handbook* (2011) European Commission http://ec.europa.eu/languages/policy/language-policy/documents/early-language-learning-handbook_en.pdf
- Jeffery, Lynn (2008): *Early Language Learning Research. White Paper Report School and Library Programs 2008* http://www.aatg.org/resource/resmgr/Promoting_German/Early_language_learning_rese.doc?hhSearchTerms=%22white+and+paper%22
- Rozporządzenie MEN z dnia 30 maja 2014 r. zmieniające rozporządzenie w sprawie podstawy programowej wychowania przedszkolnego oraz kształcenia ogólnego w poszczególnych typach szkół, Dz. U. 2014, poz. 803)
- Schumann, Adelheid (Hrsg.) (1984): *Hörverstehen: Grundlagen, Modelle, Materialien zur Schulung des Hörverstehens im Fremdsprachenunterricht der Hochschule* Tübinger Beiträge zur Linguistik. Tübingen: Narr.
- Storch, Günther (1999): *Deutsch als Fremdsprache – Eine Didaktik. Theoretische Grundlagen und praktische Unterrichtsgestaltung.* Paderborn: Fink.
- Widlak, Beate, Petavić, Ana i.in. (2010): *Nürnberger Empfehlungen zum frühen Fremdsprachenlernen* Neuauflage, Goethe Institut München

Nowe kompendium o literaturze dziecięcej i młodzieżowej z Austrii¹

Początki badań nad literaturą dla dzieci i młodzieży w Austrii, podobnie jak w innych krajach europejskich, datuje się na przełom XVII i XVIII wieku. Wówczas, w okresie oświecenia, utworom przeznaczonym dla najmłodszych zaczęto przypisywać rolę edukacyjną i nadawano im funkcję środka wychowawczego. Od początku XVIII wieku na niemieckojęzycznej scenie literaturoznawczej wyróżnić można kolejne etapy rozwoju literatury dla najmłodszych, stopniowe kształtowanie jej w obliczu zachodzących zmian społeczno-kulturowych, a także politycznych. Biorąc jednak pod uwagę fakt, iż austriacka literatura dla dzieci i młodzieży w znacznej części stanowiła integralną część pisarstwa niemieckojęzycznego w ogóle, istnieją pewne trudności w szczegółowym wyodrębnieniu historii strictly austriackiej twórczości dedykowanej młodym czytelnikom. Dziś literatura dla dzieci i młodzieży w Austrii uznawana jest za odrębny, kompleksowy przedmiot badań literaturoznawców, przy czym liczba pozycji wnikliwie przedstawiających historię i monografie tego gatunku literackiego jest stosunkowo niewielka². Wobec takiego stanu rzeczy tym bardziej interesująca jest nowa pozycja na rynku wydawniczym: dwutomowy *Podręcznik austriackich autorek literatury dla dzieci i młodzieży*, wydany w 2014 roku, autorstwa badaczki literatury dla dzieci i młodzieży oraz społecznej sytuacji kobiet w Austrii, Susanne Blumesberger.

Kanon opracowań poświęconych literaturze dla dzieci i młodzieży w Austrii w dużej mierze bazuje na pozycjach dotyczących literatury całego niemieckiego obszaru językowego. Pośród nich wymienić należy m.in. *Leksykon literatury dla dzieci i młodzieży* Klausa Doderera³, czy też tzw. „podręczniki kolońskie”, tj. *Podręcznik do literatury dla dzieci i młodzieży* autorstwa Theodora Brüggemanna, tworzone we współpracy z innymi autorami⁴. Te ostatnie podstawowym źródłem wiedzy na

¹ Susanne Blumesberger: *Handbuch der österreichischen Kinder- und Jugendbuchautorinnen*. Band I: A-K, Band II: L-Z. Wien, Köln, Weimar 2014, łącznie 1404 s.

² por. Ernst Seibert: *Bibliographie wissenschaftlicher Arbeiten zur Kinder- und Jugendliteraturforschung in Österreich*. Wien 1996.

³ Klaus Doderer: *Lexikon der Kinder- und Jugendliteratur*. Weinheim, Basel 1984.

⁴ Theodor Brüggemann, Otto Brunken, Hans Heino Ewers, Bettina Hurrelmann, Klaus Ulrich Pech (hrsg.): *Handbuch zu Kinder- und Jugendliteratur*, 5 Bände. Stuttgart, Weimar 1987–2006.

temat historii literatury dla dzieci i młodzieży nazwał w jednym z artykułów⁵ Ernst Seibert, założyciel Austriackiego Towarzystwa Badań Literatury dla Dzieci i Młodzieży [Österreichische Gesellschaft für Kinder- und Jugendliteraturforschung], wykładowca Instytutu Germanistyki Uniwersytetu w Wiedniu⁶. O dużym znaczeniu intensywnej i wieloletniej działalności Ernsta Seiberta na rzecz obecnego stanu badań nad austriacką literaturą dla dzieci i młodzieży świadczy również fakt, iż jego dzieło stworzone wspólnie z Hansem Heino Ewersem *Historia austriackiej literatury dla dzieci i młodzieży od XVIII w do współczesności*⁷ wydane w 1997 roku do dziś jest jedną z najważniejszych pozycji poświęconych historii literatury dla dzieci i młodzieży w Austrii. Erich Seibert ściśle współpracuje z działającym w Wiedniu *Międzynarodowym Instytutem Badania Czytelnictwa i Literatury dla Dzieci* [Internationales Institut für Jugendliteratur und Leseforschung]⁸, pod którego chorągwią Karin Sollat wydała *Leksykon austriackiej literatury dla dzieci i młodzieży*⁹. Erich Seibert w końcu znacznie przyczynił się do realizacji modułu „Austriackie autorki książek dla dzieci” [„Österreichische Kinder- und Jugendbuchautorinnen”], będącego częścią projektu „biografiA. baza danych i leksykon austriackich kobiet” [„biografiA. datenbank und lexikon österreichischer frauen”]¹⁰, w ramach którego powstała książka Susanne Blumesberger *Podręcznik austriackich autorek literatury dla dzieci i młodzieży*. Seibert – obok Ilse Korotin, prowadzącej projekt i kierowniczką Ośrodka Badań i Dokumentacji Społecznej Sytuacji Kobiet [Dokumentationsstelle für Frauenforschung] – jest także autorem części słowa wstępnego omawianego podręcznika¹¹.

Dostępne na rynku wydawniczym pozycje poświęcone są austriackiej literaturze dla dzieci i młodzieży w różnych ujęciach. Są to rzetelne podręczniki i leksykony, z których każdy jest bogatym źródłem wiedzy, rezultatem badań pod kątem terminologii, poszczególnych pojęć, zjawisk, czy też rozwoju kolejnych etapów literatury dla najmłodszych w dziejach historii. W gronie tychże pozycji podręcznik Susanne Blumesberger zdaje się być jednak na swój sposób wyjątkowy. Po pierwsze jest to podręcznik jednej autorki, będący skrupulatnie uporządkowanym leksykonem osób [Personenlexikon], a nie: leksykonem terminów z dziedziny literatury. Co więcej, w podręczniku Blumesberger wymienione są wyłącznie kobiety – autorki literatury dla dzieci i młodzieży, poczynawszy od prekursorok z początku XIX wieku, aż do autorek wciąż tworzących. Blumesberger skupia się w swojej książce nie tyle na samych pojęciach z obszaru literatury dla dzieci i młodzieży, (które nota bene pojawiają się

⁵ por. Ernst Seibert: *Theodor Brüggermann – in memoriam*. W: *libri liberorum 8, Mitteilungen der Österreichischen Gesellschaft für Kinder- und Jugendliteraturforschung*. Heft 25–26, April 2007, s. 8.

⁶ por. http://www.inst.at/bio/seibert_ernst.htm, 2.09.2016, g. 10:45.

⁷ Ernst Seibert, Hans-Heino Ewers (hrsg.): *Geschichte der österreichischen Kinder- und Jugendliteratur vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Wien 1997.

⁸ por. <http://www.jugendliteratur.net/profil.html>, 31.08.2016, g. 11:30.

⁹ Karin Sollat (hrsg.): *Lexikon der österreichischen Kinder- und Jugendliteratur*. Wien, 1994.

¹⁰ por. <http://www.biografia.at>, 5.09.2016, g. 15:08.

¹¹ por. Susanne Blumesberger: *Handbuch der österreichischen Kinder- und Jugendbuchautorinnen*. Wien, Köln, Weimar 2014, s. 12, 17–22.

w ramach opisów twórczości poszczególnych kobiet), co na sylwetkach kobiet – auterek, ich twórczości i życiorysach. Genezę, zamysł i intencję towarzyszącą autorce przy tworzeniu podręcznika autorka dokładnie opisuje w rozbudowanym wstępie książki [Zum Geleit]¹².

Podręcznik austriackich autorek literatury dla dzieci i młodzieży jest owocem projektu „biografiA. baza danych i leksykon austriackich kobiet” realizowanego przez Wiedeński Instytut Nauki i Sztuki [Institut für Wissenschaft und Kunst], finansowanego z Jubileuszowego Funduszu Narodowego Banku Austrii. Ideą przyświecającą autorom projektu było przede wszystkim wyróżnienie wszystkich kobiet z Austrii, które – niezależnie od liczby i jakości publikacji, a także umiejscowienia w czasie – są autorkami tekstów dla dzieci i młodzieży. Ilość i rzetelność materiałów zebranych w ramach projektu okazała się na tyle imponująca, iż postanowiono opublikować je w formie książkowej. W konsekwencji powstał dwutomowy 1404-stronicowy *Podręcznik austriackich autorek książek dla dzieci i młodzieży*, zawierający informacje o ponad 700 kobietach.

Podkreślenie obecności i działalności kobiet na kartach historii literatury dla dzieci i młodzieży jest jednym z nadrzędnych celów, które wymienia Blumesberger, tłumacząc intencję powstania książki. Faktem jest bowiem, iż sięgając do początków gatunku, spośród autorów i prekursorów literatury dla dzieci i młodzieży wyróżniano głównie mężczyzn. Są to m.in: Joachim Heinrich Campe, autor powieści *Robinson der Jüngere* z roku 1784¹³, w której pisarz jako pierwszy wyraźnie prezentuje koncepcję wychowawczą¹⁴; Leopold Chmiani, znany austriacki autor pism dla dzieci XIX wieku; Jakob Glatz (1776–1831), nazywany ojcem literatury dla dziewcząt¹⁵; Heinrich Wolgast, nauczyciel, pedagog i reformista, A. Th. Sonnleitner, uznawany za wielkiego autora książek dla dzieci i młodzieży w czasach Pierwszej Republiki, i inni. Również czasy wojen nie były dla kobiet łaskawe – stojące w cieniu, nierzadko padały ofiarą przemocy, szerokiej dyskryminacji i wykluczenia. Dopiero w drugiej połowie XX wieku obserwuje się silny rozwój aktywności kobiet – autorek książek dla dzieci, spośród których największe to m.in: Mira Lobe, Vera Ferra-Mikura, Käthe Racheis, Renate Welsch czy też Christine Nöstlinger.

Na scenie literaturoznawczej, podobnie jak i na innych płaszczyznach, dopiero w XX wieku, a szczególnie w drugiej jego połowie znacząco nasiliło się zainteresowanie działalnością kobiet w ewolucji kolejnych dziedzin, zaczęto doszukiwać się faktów z historii i podkreślać rolę przedstawicielek płci żeńskiej w rozwoju poszczególnych sfer życia: także literatury, nauki czy sztuki.

Susanne Blumesberger, autorka *Podręcznika austriackich autorek literatury dla dzieci i młodzieży*, jest jedną z czołowych austriackich badaczek losów i literackiej twórczości kobiet [Frauenbiografieforschung], a także literatury dla dzieci i mło-

¹² por. tamże, s. 9–16.

¹³ Książka J.H. Campe’a jest jego opracowaniem powieści przygodowej *Robinson Crusoe* autorstwa Daniela Defoe.

¹⁴ por. Reiner Wild: *Geschichte der deutschen Kinder- und Jugendliteratur*. Stuttgart 1990, s.64–65.

¹⁵ por. Klaus Doderer: *Lexikon der Kinder- und Jugendliteratur*. Weinheim, Basel 1984, s.594.

dzieży. Jako wykładowczyni w Instytucie Germanistyki Uniwersytetu Wiedeńskiego uczestniczy i koordynuje liczne projekty naukowe, jest również członkinią Zarządu Austriackiego Stowarzyszenia Badań nad Literaturą dla Dzieci i Młodzieży [Österreichische Gesellschaft für Kinder- und Jugendliteraturforschung] oraz Stowarzyszenia Wspierania i Łączenia Instytucji Informacyjnych i Dokumentacyjnych zajmujących się kobietami w Austrii [Verein zur Förderung und Vernetzung frauenspezifischer Informations- Dokumentationseinrichtungen in Österreich FRIDA]. Efekty jej pracy widoczne są w licznych publikacjach: w prasie i literaturze fachowej. Blumesberger jest również aktywną współwydawczynią (nierzadko wspólnie ze wspomnianym wyżej Ernstem Seibertem) m. in. książek prezentujących twórczość poszczególnych autorek (np. Helene Scheu-Riesz¹⁶, Alex Wedding¹⁷, czy Herthy Pauli¹⁸) oraz cyklu fachowych pism Austriackiego Stowarzyszenia Badań nad Literaturą dla Dzieci i Młodzieży *libri liberorum*. Omawiany *Podręcznik...* jest dotychczas jej jedyną monografią¹⁹.

W związku z faktem, iż proces tworzenia *Podręcznika...* ściśle wiązał się z realizacją projektu „biografiA. baza danych i leksykon austriackich kobiet” (zakończonym w roku 2002), obejmował on różnorakie formy pozyskiwania informacji i pogłębiania wiedzy o pisarskiej twórczości Austriaczek. Poza konferencjami i spotkaniami naukowymi, organizowanymi przez realizatorów projektu we współpracy z Uniwersyteciem Wiedeńskim i innymi ośrodkami badań, dotyczącymi poszczególnych aspektów czy też samych autorek, podejmowane były liczne próby bezpośredniego kontaktu z pisarkami, lub ich krewnymi (jak w przypadku Very Ferry-Mikury, zm. w 1997, o której rzetelnych informacji udzieliła jej córka, Elisabeth Mikura)²⁰, analizowano dostępne leksykony, spisy, a także i źródła internetowe. Ostatecznie skompletowane zostały wszystkie zebrane informacje na temat życia i twórczości austriackich kobiet, stworzono ekspercką sieć kontaktów i wydano kilka publikacji.

Podręcznik..., jak stwierdza sama autorka we wstępie książki, należy traktować jako swoistą esencję danych pozyskanych w ramach projektu Instytutu. O umieszczeniu poszczególnych nazwisk na kartach książki decydowały dwa kryteria: po pierwsze wszystkie kobiety wymienione w książce są autorkami przynajmniej jednej książki dedykowanej dzieciom i/lub młodzieży; po drugie każdą z nich musiała cechować tzw. „austriackość”, tzn. musiały one urodzić się na terenie kiedykolwiek należącym do państwa austriackiego, musiały mieć austriackie obywatelstwo, lub też ich życie, tudzież twórczość skupia się na terenie kiedykolwiek przynależącym do Austrii. Wśród kryteriów doboru celowo nie umieszczono ram czasowych. Chro-

¹⁶ Susanne Blumesberger (hrsg.): *Helene Scheu-Riesz (1880–1970). Eine Frau zwischen den Welten*. Wien, 2005.

¹⁷ Susanne Blumesberger, Ernst Seibert (hrsg.): *Alex Wedding (1905–1966) und die proletarische Kinder- und Jugendliteratur*. Wien, 2007.

¹⁸ Susanne Blumesberger; Ernst Seibert (hrsg.): *Eine Brücke über den Riss der Zeit ... Das Leben und Wirken der Journalistin und Schriftstellerin Hertha Pauli (1906–1973)*. Wien, 2012.

¹⁹ por. <http://www.blumesberger.at> 2.09.2016, g. 14:15.

²⁰ por. Susanne Blumesberger: *Handbuch der österreichischen Kinder- und Jugendbuchautorinnen*. Wien, Köln, Weimar 2014, s. 10.

nologicznie pierwszą wymienioną autorką jest Antonie Wutka (ur. 1812), zaś najmłodsze są przykłady pochodzące z 2013 roku²¹. Nazwiska wszystkich wymienionych w książce pisarek podane są w indeksie alfabetycznym (wraz z odpowiednim numerem strony), umieszczonym na początku książki, zaraz po wstępie.

Strony 57–1338 obejmują część właściwą *Podręcznika*.... Profile austriackich autorek przedstawione zostały w sposób bardzo uporządkowany i konsekwentny. Wszystkie informacje o wymienionych kobietach uporządkowane są według jednego klucza, ich nazwiska podane są w porządku alfabetycznym. Poszczególne hasła (nazwiska) charakteryzuje ta sama struktura, którą autorka dokładnie tłumaczy w podrzdziale wstępu dotyczącym użycia podręcznika [Zum Gebrauch des Handbuchs]²². W strukturze leksykonu wyróżnić można kolejno następujące punkty: 1. Nazwisko (uzupełnione o nazwisko panięskie oraz pseudonimy) 2. Zawód, 3. Data i miejsce urodzenia, 4. Data i miejsce śmierci, 5. Pochodzenie (z częściowo przybliżoną sytuacją rodzinną), 7. Stan cywilny, informacje o partnerach i dzieciach, 8. Krąg znajomych (przyjaźnie, ważne kontakty), 9. Wykształcenie, 10. Życiorys (ze zwróceniem uwagi na działalność zawodową), 12. Odznaczenia, nagrody, członkostwo, współpraca, 15. Inna/specyficzna działalność, 16. Cytaty, 17. Informacja o źródłach biograficznych, 16. Spuścizna, archiwa, źródła 17. Twórczość, tj. chronologiczny wykaz utworów, wraz ze wskazaniem gatunków literackich oraz pełnioną funkcją (np. ilustrator, tłumacz, wydawca), 18. Literatura sekundarna. Dodatkowo niektóre wpisy wzbogacone są o zdjęcia.

Objętość poszczególnych profili jest różna – w zależności od ilości zebranego materiału. Już we wstępie książki zostaje podkreślony fakt, iż ilość i jakość dorobku literackiego poszczególnych autorek nie jest kwestią decydującą. Do informacji o niektórych autorkach dotrzeć nie było możliwości (dotyczy to szczególnie emigrantek, czy też kobiet, które nie przeżyły okresów wojennych) – w ich przypadku odpowiednio pomijane są poszczególne punkty, o innych pisarkach natomiast zebrano wyjątkowo dużo materiału. Długość artykułów rozpina się zatem od zaledwie fragmentu strony (w przypadku mało znanych autorek) do niemalże 16 stron tekstu. Najdłuższa notatka dotyczy Miry Lobe, światowej sławy autorki, urodzonej w Zgorzelcu, żyjącej w latach 1913–1995. *Podręcznik*... dostarcza kompletnych informacji na temat jej pochodzenia (daty, miejsca), żydowskich korzeni oraz związanych z tym konsekwencji (emigracja w czasie II wojny światowej, częsta zmiana miejsc zamieszkania itp.). Ponadto rzetelnie przedstawiona jest jej ścieżka zawodowa (z uwzględnieniem zmieniających się okoliczności społecznych i prywatnych), oraz podkreślone wyjątkowe znaczenie jej twórczości dla rozwoju literatury dla dzieci i młodzieży w Austrii. Obok skrupulatnie wymienionych wszystkich nagród i tytułów przyznanych autorce wyróżnione zostało jej silne zaangażowanie społeczne, które - towarzyszące działalności pisarskiej - przyczyniło się do nadania niektórym jej dziełom funkcji narzędzi pomocy psychoterapeutycznej dla najmłodszych. W opisie poświęconym autorce nie brakuje cytatów z literaturoznawców, którzy uwydatniają

²¹ por. tamże, s. 12–13.

²² por. tamże, s. 23–26.

światność autorki oraz nieprzeciętność jej dzieł. Na liście książek Miry Lobe wymieniono ponad 100 pozycji, poza tym część artykułów, a także kilka ilustracji²³.

Kolejny pod względem obszerności, liczący 12 stron, jest fragment na temat Very Ferry-Mikury (1923–1997). Szczegółowość danych i obfitość informacji dotyczących członków rodziny, przyjaźni, czy różnych perypetii życiowych związana jest z faktem, iż głównym źródłem wiedzy dla autorki podręcznika okazała się córka pisarki, Elizabeth Mikura, z którą to Blumesberger wielokrotnie nawiązywała bezpośredni kontakt. Obok zasadniczych informacji o życiu i działalności Very Ferry-Mikury w *Podręczniku...* znajdują się liczne drobne informacje, np. o działalności pisarskiej ojca Very, Raimunda, który po wojnie drukował swoje wiersze na papierze od opakowań pożywienia dla ptaków, którym to handlował, i w ten sposób upubliczniał swoje utwory. Wyjątkową jest też informacja o ustanowieniu w roku 2004 ulicy im. Very Ferry-Mikury w Wiedniu. Materiał o twórczości autorki stanowi jednak przeważającą część poświęconego jej wpisu. Podręcznik prezentuje jej bogatą działalność począwszy od szeregu nagród i tytułów, poprzez informacje o licznych członkostwach (m.in. w Austriackim Związku Pisarzy, Klubie Prasowym „Concordia”, Klubie PEN i innych), aż do indywidualnej pracy Ferry-Mikury. Liczne przytaczane wypowiedzi na temat pisarki dotyczą jej wyjątkowości, oryginalności interpretacji i wykorzystania literatury dla dzieci (Ferra-Mikura dokonywała np. wyraźnego rozróżnienia między literaturą dziecięcą a literaturą dzieciństwa), czy też nowatorskości, np. w rozwoju opowiadań fantastycznych. Pośród dzieł Very Ferry-Mikury obok książek dla dzieci swoje miejsce znajdują także książki dla dorosłych, słuchowiska, artykuły (zarówno dla dzieci jak i dla młodzieży) oraz manuskrypty (prawdopodobnie nigdy niewydane)²⁴.

Najpopularniejszej żyjącej austriackiej autorce książek dla dzieci, Christine Nöstlinger, która jest jednocześnie autorką książek dla dorosłych, dramatów, słuchowisk czy scenariuszy filmowych, poświęcono w *Podręczniku...* prawie 11 stron. Równie obszerne, jak w poprzednich przypadkach, informacje dotyczące działalności pisarskiej autorki (z uwzględnieniem licznych nagród, nie tylko za twórczość dla dzieci i młodzieży, jak np.: 2011 Wielka Odznaka za Zasługi na Rzecz Republiki Austrii, czy Nagroda Bruno-Kreisky’ego za książkę polityczną i całokształt twórczości) poprzedzają wnikliwe dane dotyczące pochodzenia autorki, jej sytuacji rodzinnej, wykształcenia czy zawartych przyjaźni. W przypadku Nöstlinger pośród źródeł, z których zaczerpnięto informacje, wymienione zostały prawie wyłącznie strony i portale internetowe. Obszerne przytoczono również cytaty autorki (zarówno z książek, jak i z przemówień, czy z prasy), które w wymierny sposób przedstawiają luźny stosunek autorki do dzieci, pogląd na temat wychowania oparty na swobodzie i zabawie oraz cel jej twórczości z myślą o najmłodszych: przekonanie do naturalności, wyzbycie się ograniczeń i dostarczenie rozrywki²⁵.

Godne uwagi, szczególnie dla polskich odbiorców, jest umiejscowienie na kartach *Podręcznika austriackich autorek literatury dla dzieci i młodzieży* Marii Konopnic-

²³ por. tamże, s. 692–707.

²⁴ por. tamże, s. 284–296.

²⁵ por. tamże, s. 818–828.

kiej, polskiej pisarki żyjącej w latach 1842–1910²⁶. Uzasadnieniem umieszczenia jej nazwiska na liście jest kontekst austriacki, związany z jej wieloletnim pobytom na terenie – wówczas przynależnej Austrii – Galicji. (Konopnicka zmarła 8.10.1910 r. we Lwowie). Obok podstawowych danych na temat miejsca i daty jej urodzenia oraz śmierci, pochodzenia, a także losów w kolejnych latach życia, *Podręcznik...* dostarcza rzetelnych informacji na temat jej twórczości. Wymienione są publikacje jej pierwszych wierszy w 1875 roku, współpraca z czasopismami: „Kaliszanin” (1875) oraz „Świt” w latach 1882/83, a także najjaśniejsze punkty jej pisarstwa, tj. najpopularniejsza książka *O krasnoludkach i sierotce Marysi* (1896), będąca przestrogą przed krzywdzącym wpływem biedy i niesprawiedliwości społecznej, czy też *Pan Balcer w Brazylii*, przedstawiający trudne losy polskich emigrantów. Konopnicka została określona w *Podręczniku...* jedną z najważniejszych przedstawicielek polskiego pozytywizmu. Obecność Konopnickiej – autorki *Roty*, zwanej drugim hymnem narodowym Polski – pośród austriackich autorek książek dla dzieci niewątpliwie świadczy o szerokim zasięgu badań i prac nad *Podręcznikiem...* Niemniej jednak fakt ten zwraca uwagę na bardzo szerokie i nieoczywiste ujęcie „austriackości”, będącej decydującym kryterium dla listy nazwisk znajdujących się w omawianej książce.

Biorąc pod uwagę objętość leksykonu oraz szerokie spektrum zebranego materiału, niewątpliwie podkreślić należy informatywność publikacji. Ilość informacji przedstawionych w książce, zarówno dotyczących twórczości i działalności zawodowej wymienionych kobiet, jak również ich życia prywatnego jest imponująca. W ramach krytyki nadmienić można, iż wśród źródeł i literatury sekundarnej użyte przy tworzeniu leksykonu nie znalazły się wymienione wcześniej „podręczniki kolońskie” Theodora Brüggemanna, w środowisku uważane za cenne i rzetelne źródło informacji o literaturze dla dzieci i młodzieży od początku istnienia gatunku.

Zwieńczenie podręcznika stanowią umieszczone poszczególne spisy i wykazy bibliograficzne. W sposób klarowny wymienione są różnorakie źródła informacji oraz literatura sekundarna. Następnie umieszczone są objaśnienia użytych w książce skrótów tytułów prasowych [Periodika] oraz spis osób, obejmujący wszystkie wymienione w książce nazwiska (zawierające odpowiednie odnośniki do profili poszczególnych pisarek)²⁷.

Kolejnym ważnym aspektem poruszonym przez Blumesberger w omawianym podręczniku jest zasadnicza kwestia przypisania kobietom-pisarkom tytułu autorek w rozumieniu literaturoznawczym. Blumesberger podejmuje polemikę z negacją określania kobiet opowiadających i spisujących teksty dla dzieci (najczęściej swoich, tudzież swoich wychowanków) autorkami w pełnym tego słowa znaczeniu²⁸. Zdaniem Blumesberger wszystkie kobiety, które tworzą treści przeznaczone dla najmłodszych czytelników (słuchaczy), zasługują na miano autorek literatury dla dzieci i młodzieży. Mylnym jest według niej podejście, iż działalność ta jest w przypadku kobiet oczywista (tzn. mieści się w kanonie zadań przypisanych matkom lub wycho-

²⁶ por. tamże, s. 594–595.

²⁷ por. tamże, s. 1339–1395.

²⁸ por. tamże, s. 14.

wawczyniom)²⁹. Blumesberger we wstępie *Podręcznika...* podaje kilka najczęstszych powodów, dla których kobiety, obok swojej działalności zawodowej, sięgały po pióro i pisały dla dzieci. Są to: wola przekazania wartości [Moralvermittlung], postawa polityczna, kryzysy życiowe (np. emigracja, wypędzenie), osobiste pobudki (np. choroba itp.)³⁰. Jeden z wymienionych motywów autorskich wymienionych przez Blumesberger, tj. potrzebę przekazania wartości (moralnych) rozwija ona w artykule *Der flüchtige Geist des Weibes. Mädchenerziehung in historischen Kinderbüchern*, zawartym w wydanej przez nią wspólnie z Ernstem Seigertem książce *Kinderliteratur als kulturelles Gedächtnis*³¹. Blumesberger, pochylając się w swoim artykule m.in. na twórczości Antonie Wutki, porusza problematykę wychowania młodych kobiet poprzez literaturę dedykowaną dzieciom i młodzieży. W artykule podkreśla rolę autorek, które za pomocą literatury chcą przekazać konkretne wartości i wiedzę, szczególnie skupiając się na edukacji dziewcząt³².

Podręcznik... dostarcza czytelnikowi informacje nie tylko na temat twórczości poszczególnych autorek literatury dla dzieci i młodzieży, ale także – dzięki dużej ilości i pogłębieniu wieloaspektowego materiału – podkreśla konkretne tendencje zauważalne w rozwoju literatury dla najmłodszych w poszczególnych okresach. Ponadto specyficzna struktura haseł, skonstruowana w sposób uwytatniający żeńską perspektywę (szczególnie w przypadku punktów dotyczących nazwisk, sytuacji rodzinnej, czy rozwoju działalności), szczególnie uwytatnia wpływ sytuacji kulturowo-politycznych na pozycję kobiety w społeczeństwie, a także prezentuje pisarską działalność kobiet w szerszym spektrum.

Jednoznacznym nawiązaniem do roli kobiet w wychowaniu i podkreślenie ich znaczenia dla samej Susanne Blumesberger stanowi dedykacja umieszczona w książce. Autorka dedykuje *Podręcznik...* swoim babciom oraz ciotce. Jest to jeszcze jeden, wyraźny i osobisty gest autorki, będący ukłonem w stronę kobiet kształtujących świadomość i czynnie wpływających na światopogląd kolejnych pokoleń³³.

Podsumowując, *Podręcznik austriackich autorek książek dla dzieci i młodzieży* stanowi przegląd autorek przynajmniej jednej książki, od bardzo popularnych po zupełnie nieznaną. Przedstawia on szeroką perspektywę działalności pisarskiej kobiet na obszarze literatury dla dzieci i młodzieży, jednocześnie podkreślając znaczącą rolę przedstawicielek płci żeńskiej na tym obszarze. Z jednej strony książka ta służy jako obszerne źródło wiedzy o literaturze dla dzieci i młodzieży jako gatunku, z drugiej zaś dostarcza informacji biblio- i biograficznych o austriackich kobietach-autorkach na przestrzeni stuleci³⁴. Podczas gdy Erich Seibert w słowie wstępnym do *Podręcz-*

²⁹ por. tamże, s. 26.

³⁰ por. tamże, s. 15.

³¹ Susanne Blumesberger, Erich Seibert (hrsg.): *Kinderliteratur als kulturelles Gedächtnis. Beiträge zur historischen Schulbuch-, Kinder- und Jugendliteraturforschung I*. Wien 2011, s. 39–58.

³² por. Susanne Blumesberger: *Handbuch der österreichischen Kinder- und Jugendbuchautorinnen*. Wien, Köln, Weimar 2014, s. 15.

³³ por. tamże, s. 5.

³⁴ por. <http://www.boehrlau-verlag.com/978-3-205-78552-1.html>, 2.09.2016, g. 19:30.

nika podkreśla słuszność koncepcji stworzenia książki poświęconej jedynie autorom książek dla najmłodszych (uzasadniając ją obecnym stanem wiedzy o historii literatury dla dzieci i młodzieży opartej o twórczość w większości mężczyzn), Ilse Korotin w artykule wprowadzającym do książki nazywa ją „poszerzeniem kanonu wiedzy” oraz

[...] skrupulatnie opracowanym kompendium – wprawdzie poświęconym konkretnemu gatunkowi literackiemu, jednak dzięki zawartym treściom biograficznym wychodzącym poza ramy gatunku, stanowiącym bogatą bazę danych o szerokim spektrum.³⁵

Niniejszy leksykon jest z pewnością godny polecenia w szczególności literaturoznawcom chcącym wnikliwie spojrzeć na rozwój literatury dla dzieci, uwzględniając przy tym wyodrębnioną rolę kobiet i problematykę gender, jak również osobom śledzącym sytuację kobiet i ich losy na przestrzeni wieków. *Podręcznik...* stanowi również atrakcyjne źródło informacji dla studentów i uczniów, proponując komplet informacji o poszczególnych autorkach, jak również innym czytelnikom, dla których szczególnie ciekawe mogą być zebrane cytaty poszczególnych pisarek, wraz z podanymi źródłami. Niewątpliwie zachęcająca jest również przejrzysta forma książki i jej łatwa dostępność – oba tomy opublikowane są on-line, przeznaczone do bezpłatnego, anonimowego użytku. Obecnie dostępna jest tylko niemieckojęzyczna wersja książki.

Bibliografia:

- Susanne Blumesberger: *Handbuch der österreichischen Kinder- und Jugendbuchautorinnen*. Band I: A-K, Band II: L-Z. Wien, Köln, Weimar: Böhlau Verlag, 2014. 1404 s. ISBN 978-3-205-78552-1.
- Susanne Blumesberger (hrsg.): *Helene Scheu-Riesz (1880–1970). Eine Frau zwischen den Welten*. Wien: Edition Praesens, 2005.
- Susanne Blumesberger, Ernst Seibert (hrsg.): *Alex Wedding (1905–1966) und die proletarische Kinder- und Jugendliteratur*. Wien: Edition Praesens, 2007.
- Susanne Blumesberger, Ernst Seibert (hrsg.): *Kinderliteratur als kulturelles Gedächtnis. Beiträge zur historischen Schulbuch-, Kinder- und Jugendliteraturforschung I*. Wien: Praesens Verlag, 2011.
- Susanne Blumesberger; Ernst Seibert (hrsg.): *Eine Brücke über den Riss der Zeit... Das Leben und Wirken der Journalistin und Schriftstellerin Hertha Pauli (1906–1973)*. Wien: Praesens, 2012.
- Theodor Brüggemann, Otto Brunken, Hans Heino Ewers, Bettina Hurrelmann, Klaus Ulrich Pech (hrsg.): *Handbuch zu Kinder- und Jugendliteratur*, 5 Bände. Stuttgart, Weimar: J. B. Metzler Verlag, 1987–2006.
- Klaus Doderer: *Lexikon der Kinder- und Jugendliteratur*. Weinheim, Basel: Beltz Verlag, 1984.

³⁵ Susanne Blumesberger: *Handbuch der österreichischen Kinder- und Jugendbuchautorinnen*. Wien, Köln, Weimar 2014, s. 21.

- Ernst Seibert: *Bibliographie wissenschaftlicher Arbeiten zur Kinder- und Jugendliteraturforschung in Österreich*. Wien: Internationales Institut für Jugendliteratur und Leseforschung, 1996.
- Ernst Seibert, Hans-Heino Ewers (hrsg.): *Geschichte der österreichischen Kinder- und Jugendliteratur vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Wien: Buchkultur Verlag, 1997.
- Ernst Seibert: *Theodor Brüggermann – in memoriam. Libri liberorum 8, Mitteilungen der Österreichischen Gesellschaft für Kinder- und Jugendliteraturforschung*. Heft 25–26, April 2007.
- Karin Sollat (hrsg.): *Lexikon der österreichischen Kinder- und Jugendliteratur*. Wien: Internationales Institut für Jugendliteratur und Leseforschung, Buchkultur Verlagsgesellschaft m. b. H., 1994.
- Reiner Wild: *Geschichte der deutschen Kinder- und Jugendliteratur*. Stuttgart: J. B. Metzler Verlag, 1990.
- http://www.inst.at/bio/seibert_ernst.htm, 2.09.2016, g. 10:45.
- <http://www.jugendliteratur.net/profil.html>, 31.08.2016, g. 11:20.
- <http://www.blumesberger.at> 2.09.2016, g.14:15.
- <http://www.boehlau-verlag.com/978-3-205-78552-1.html>, 2.09.2016, g. 19:30.

Sommaire

Contents – Inhalt – Spis treści

Linguistique

Linguistics – Linguistik – Lingwistyka

Emmanuelle Canut

Apprentissage d'une langue et co-construction du sens: la démarche didactisée de la «dictée à l'adulte/à l'expert» 7

Jadwiga Cook

Quand L2 influence l'acquisition de L3. Fautes de transfert dans les productions écrites des étudiants en Études françaises 21

Monika Grabowska

«Enchères verbales» – analyse d'un script de conversation haineuse sur un réseau social 33

Alicja Jaworska

La construction du sens social de l'événement médiatique 53

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

Sémantique de l'article dans un cadre cognitif: préliminaires 63

Fabrice Marsac, Magdalena Dańko

Le participe passé à cinquante contre un 73

Tatiana Musinova, Sladjana Djordjevic

«Voulez-vous du sucre» ou le traitement du sucre en langue de spécialité: l'exemple du domaine agroalimentaire 87

Mikołaj Nkollo

La séquence *li uns N l'autre* – formation et ancrage textuel 97

Elżbieta Pachocińska

La construction du message politique dans les discours sur la crise des migrants en août-septembre 2015 109

Agata Rębkowska

La nomination comme moteur de construction du sens. Les événements du Nouvel An 2016 à Cologne dans la presse française et polonaise 121

<i>Monika Sulkowska</i> Décodage du sens idiomatique – mécanismes et conceptions	137
---	-----

<i>Witold Ucherek</i> Les emplois notionnels de la préposition <i>za</i> dans les dictionnaires généraux polonais-français	149
--	-----

Littérature

Literature – Literatur – Literatura

<i>Hélène Barthelmebs-Raguin</i> Au-delà du sens commun: l'écriture comme lieu de composition des identités francophones et genrées	169
---	-----

<i>Louis Bousquet</i> L'art du <i>faibl' amor</i> houellebecquien.....	183
---	-----

<i>Patricia Gauthier</i> Dévoisement et reconstruction du sens dans <i>Le Berger extravagant</i> de Charles Sorel. Étude du portrait de Charité	215
---	-----

<i>Antoine Jurga</i> Du corps au dehors, nouvelle convergence pour la littérature contemporaine	227
--	-----

<i>Anna Kaczmarek-Wiśniewska</i> Zola «onomaturge»: le sens et la portée symbolique des anthroponymes dans <i>Les Rougon-Macquart</i>	241
---	-----

<i>Katarzyna Kotowska</i> Le sens de l'objet, l'archéologie du contemporain selon François Bon et Christian Boltanski.....	251
--	-----

<i>Anna Ledwina</i> Le dévoilement du sens à travers les avatars différents de la féminité chez Marguerite Duras.....	263
---	-----

<i>Krystyna Modrzejewska</i> Du sens à la folie dans <i>La Folle de Chaillot</i> de Jean Giraudoux	273
---	-----

<i>Marek Mosakowski / Jarosław Ślęzak</i> Les Lumières contre la torture et la peine de mort	285
---	-----

<i>Maja Pawłowska</i> Pierre de Deimier et Mathias Casimir Sarbiewski, deux théoriciens du XVII ^e siècle, face à l'héritage littéraire gréco-romain	295
--	-----

<i>Agata Sadkowska-Fidala</i> Barbey d'Aurevilly au carrefour des époques: problématique rapport au temps, quelques remarques autour d' <i>Une Vieille maîtresse</i>	305
--	-----

<i>Mariusz Stanis</i> Le discours préfacier au XVIII ^e siècle. Entre l'indispensabilité et l'inutilité	317
--	-----

<i>Wacław Stankiewicz</i> Le mythe de la Tentation dans deux œuvres majeures: <i>La Tentation de saint Antoine</i> (1849, 1856, 1874) de Gustave Flaubert et <i>Requiem pour une nonne</i> (1950-1951) de William Faulkner.....	327
<i>Tomasz Szymański</i> L'essence et les sens du christianisme au XIX ^e siècle: autour de l'idée de religion universelle.....	341
<i>Tomasz Wysocki</i> Rousseau au théâtre: révolutionnaire malgré lui.....	355
<i>Yann Zagórski</i> Traducteur au carrefour des sens: <i>Le Cid</i> dans la version de Jan Andrzej Morsztyn	367
<i>Izabella Zatorska</i> <i>Voyage à Rodrigues</i> de Jean Marie Gustave Le Clézio, une clé de sens aurifère.....	379
Varia	
<i>Włodzimierz J. Szymaniak</i> L'inspiration créole et exotique dans la poésie de Charles Baudelaire.....	393
<i>Marek Kuźniak</i> A few Reflections upon the Place and Awareness of Translation Studies in Polish Academic Environment. The Case Study	403
<i>Zbigniew Trzaskowski</i> Translation and its cultural context.....	417
<i>Ewa Jarosz-Sienkiewicz</i> <i>Der Untergang</i> von Hans Erich Nossack oder Das subjektive Engagement	427
<i>Daniel Pietrek</i> „Totgesagte leben länger“ – Autorschaftskonzepte zwischen Tod und Wiedergeburt des Autors”	445
<i>Agnieszka Zakrzewska-Szostek</i> „Liebe Schwester meiner reinsten Träume” oder „wilde Dirne meiner schwärzesten Begierden“ – Anna Mildenburg in den Briefstagebüchern Hermann Bahrs	461
<i>Katarzyna Sowa-Bacia</i> Konzepte zur Entwicklung monologischer Sprechfertigkeit im DaF-Unterricht	485
<i>Elżbieta Skorupska-Raczyńska</i> Zmienność granic normy językowej (na materiale źródeł leksykograficznych). Cz. II: Fleksja (rzeczownika) w polszczyźnie XX wieku.....	497
<i>Małgorzata Krzysztofik</i> Semiotyka ubioru w staropolskiej literaturze pięknej. Wybrane zagadnienia i postulatory badawcze	517

<i>Barbara Maj-Malinowska</i> Akademickie dobre wychowanie w dydaktyce szkoły wyższej	535
<i>Zbigniew Kaźmierczak</i> Przyjacielskie milczenie jako ideał przyszłej kultury	547
<i>Tomasz Żurawlew</i> <i>Beeilen wir uns die Menschen zu lieben...</i> O dwóch niemieckich przekładach znanego polskiego wiersza	561
<i>Angela Bajorek</i> Żuławskie reminiscencje mistrza karykatury i dziecięcej książki obrazkowej F. K. Waechtera	583
<i>Janusz Stopyra</i> Język duński jako docelowy z punktu widzenia uczniów znających język niemiecki i angielski.....	599
<i>Barbara Kobzarska-Bar</i> Obcy – swoi. Polityka pamięci w dyskursie publicznym na Opolszczyźnie	609

Livres

Books – Bücher – Książki

<i>Elżbieta Biardzka</i> Pour décrire la construction du sens en discours	629
<i>Jadwiga Cook</i> L'enfant plurilingue à l'école – une approche interdisciplinaire de l'appropriation précoce des langues.....	633
<i>Monika Grabowska</i> «Cher professeur» ou «bonjour mon ange gardien»? La question épineuse des formes d'adresse dans le contexte interculturel	637
<i>Agnieszka Konowska</i> Pour une approche pluridimensionnelle de la terminologie	645
<i>Witold Ucherek</i> Un autre regard sur les dictionnaires bilingues.....	649
<i>Barbara Maj-Malinowska</i> Monographie zur Höflichkeit in der interkulturellen Kommunikation.....	653
<i>Joanna Szczek</i> Eine diskursanalytische Analyse der Männerdiskurse in der deutschen und polnischen Anzeigenwerbung	657
<i>Joanna Szczek</i> Ein großes Werk für einen großen Wissenschaftler – Festschrift für Wolfgang Mieder.....	661

<i>Paweł Zimniak</i> O cenzurze w NRD i Polsce Ludowej	665
<i>Justyna Radłowska</i> Nowy wybór pism krytycznych Bonifacego Miązka.....	671
<i>Renata Czaplikowska</i> Podejście narracyjne (<i>storytelling</i>) w nauczaniu przedszkolnym i wczesnoszkolnym – poradnik dla nauczycieli języka niemieckiego	677
<i>Monika Żukowska</i> Nowe kompendium o literaturze dziecięcej i młodzieżowej z Austrii	683

